LA REVUE DE PARIS

LA

REVUE DE PARIS

QUATRIÈME ANNÉE

TOME SIXIÈME

Novembre-Décembre 1897

PARIS

BUREAUX DE LA REVUE DE PARIS

85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1897

LA REVUE DE PARIS

LA

REVUE DE PARIS

QUATRIÈME ANNÉE

TOME SIXIÈME

Novembre-Décembre 1897

PARIS

BUREAUX DE LA REVUE DE PARIS

85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1897

LE SANG DE LA SIRÈNE

A M. Armand Considère,

pour le Jour des Morts.

I

Les mains appuyées au bastingage, je regardais, dans le crépuscule embrumé d'un pâle matin d'octobre, se lever de-ci de-là sur les eaux des formes d'îles aux contours imprécis, qu'on eût pu prendre aussi bien pour un fantastique troupeau de monstres. La vitesse de notre marche leur communiquait une sorte de vie mystérieuse, dans la clarté trouble du demi-jour où flottaient encore des restes de nuit. On les voyait surgir confusément et, presque aussitôt, s'atténuer, disparaître comme emportées par la fuite mouvante des houles.

L'irréalité du décor avait quelque chose d'étrange et de saisissant. Il semblait que l'on assistât peu à peu à l'éveil frissonnant de la lumière et à l'organisation du chaos... Nous entrions au cœur de ce boulevard de la mer qui s'appelle l'Iroise et que borde une double rangée de phares alignés ainsi que des réverbères. Le feu blanc de Saint-Mathieu, dressé très haut dans le ciel, clignotait derrière nous, comme une étoile qui va s'éteindre; mais, à notre gauche, le feu rouge des Pierres-Noires continuait de brûler dans les profondeurs obscures de l'ouest et dardait sur l'abîme un reflet sanglant.

La *Louise*, — un steamer de quelque cinquante tonneaux qui fait trois fois par semaine le service d'Ouessant, — donnait tête baissée dans les vagues et les faisait gonfler sur ses flancs en deux bourrelets d'eau sombre, pareils à des glèbes retournées. Les vents étant propices, on avait *sorti* toutes les voiles, pour aider à la machine. Nous filions grand largue, quoique d'une allure un peu heurtée. Sur le pont, une dizaine de personnes y compris le matelot, le mousse et le capitaine. Celui-ci, svelte et vigoureux tout ensemble, le torse moulé dans un tricot de laine bleue, se tenait debout derrière la roue du gouvernail et jetait de temps à autre un ordre bref en breton. Des femmes du Conquet, assises en groupe sur l'avant, récitaient leur rosaire en commun. Près de moi, un facteur des postes vérifiait le contenu de son sac, classait une à une les correspondances, — de menues lettres de gens de mer, ornées de timbres exotiques, avec de grosses suscriptions tremblées.

Nous liâmes conversation : il me nomma des îles qui passaient, Béniguet, Morgol, Quéménès, pauvres terres veuves, épaves d'un continent effondré.

Soudain, il dit :

— Molène !

Il me montrait du geste une haute croupe dénudée, une espèce de morne roussâtre vers lequel le vapeur inclinait maintenant sa marche.

— N'est-ce pas, continua le facteur, qu'elle mérite bien son nom d'« Ile chauve » ? C'est un proverbe du pays qu'il n'a jamais poussé dans Molène que deux arbres, l'un en pierre, et c'est le clocher, l'autre en fer, et c'est le mât du sémaphore.

II

Nous stoppâmes en eau profonde, au pied d'un môle arrondi. Le jour levant éclaira, en face de nous, sur la rive, une petite bourgade silencieuse, aux maisons d'aspect ancien, toutes semblables, uniformément blanchies à la chaux. Des mouettes voletaient d'un toit à l'autre, sans hâte, avec des

mines familières d'oiseaux apprivoisés. Leurs cris étaient toute l'animation de ce pauvre village, resté comme en détresse sur ce radeau de granit, en plein Océan. Au coup de sifflet du steamer, il se fit néanmoins un remuement dans les ruelles. Quelques pêcheurs se vinrent accouder au parapet du môle; d'autres, sautant dans un canot, s'apprêtèrent à donner la main pour le déchargement des marchandises. Le *recteur* lui-même franchit l'échalier du cimetière et, la pipe aux dents, descendit vers la grève. Il échangea le bonjour avec le capitaine :

— Rien de neuf sur la « grande terre », Miniou?

— Rien de neuf, monsieur le recteur.

Des rouleaux d'étoffe, des paquets d'épices, des denrées s'empilaient dans le canot. Comme le transbordement ne s'opérait pas assez vite à son gré, Miniou reprit :

— Ils ne sont jamais pressés, vos lascars de paroissiens !

— Bah ! fit le prêtre, n'ont-ils pas l'éternité devant eux ?

Nous allions repartir et la *Louise* virait déjà sur elle-même, lorsqu'un appel retentit, un « Ohé ! » vibrant et jeune, qui déchira le grand silence. Toutes les têtes se retournèrent au cri. Une femme dévalait en courant la principale rue du village, sa robe de laine noire retroussée sur un jupon rouge, sa coiffe envolée à demi. On entendait sur le pavé caillouteux le bruit précipité de ses socques. Le capitaine bougonna, les sourcils froncés :

— Qu'est-ce qu'elle nous veut, celle-là?

Les hommes qui garnissaient le môle, l'ayant reconnue, crièrent d'une seule voix :

— Eh ! c'est Marie-Ange !

La physionomie du capitaine s'égaya aussitôt et, se penchant dans l'ouverture de la chambre de chauffe, il commanda au mécanicien de faire machine en arrière. Les mêmes pêcheurs qui avaient transporté à terre les marchandises amenèrent jusqu'à nous Marie-Ange.

C'était une toute jeune femme, aussi fraîche, aussi gracieuse que son nom. Je la vois encore, debout dans la barque, au milieu des rameurs, rajustant sa coiffe de linon brodée de

fleurs peintes, sa coiffe carrée d'Ouessantine, les bras arrondis au-dessus de sa tête, en un geste harmonieux de canéphore. La lumière rosée du matin se jouait dans ses vêtements et sur son visage dont le vent de la course avait avivé les couleurs. Sous ses paupières battantes, ses yeux brillaient. Et elle était délicieuse à regarder venir de la sorte, détachée en fine silhouette sur le calme miroir des eaux, telle qu'une apparition de légende ou quelque fée radieuse des anciens mythes de la mer... Elle saisit d'une main assurée l'échelle de bord et bondit lestement sur le pont de la *Louise*.

La toiture basse du rouf lui offrait un siège commode; elle s'y assit, encore essoufflée, et, lissant ses cheveux, d'un blond d'aurore, qu'elle portait courts et taillés en mèches inégales, suivant la mode de son île, elle poussa un soupir d'aise, murmura doucement, d'une voix suave comme une musique :

— *Va Doué*, un peu plus!...

Elle surprit mon regard arrêté sur elle et n'acheva point. A ce moment le capitaine qui, la manœuvre d'appareillage terminée, s'était approché par derrière, à pas de loup, lui toucha brusquement l'épaule. Et, avec une rudesse familière où perçait toutefois quelque déférence :

— Hein! la Marie-Ange, voilà ce qui s'appelle s'embarquer au saut du lit!

Elle sourit; ses dents de nacre humide perlèrent comme des gouttes de rosée entre ses lèvres décloses.

— J'étais peut-être levée avant vous, ne vous déplaise, Joachim Miniou.

— Qu'est-ce qu'il y avait donc à Molène, ces jours-ci? Vous n'y êtes pas venue, j'imagine, pour manger des *berniques*.

— Non, grand curieux!.. c'était pour boire du vin chaud.

Le « vin chaud », en Bretagne, est le breuvage traditionnel avec lequel on trinque à l'heureuse délivrance des femmes en couches. Une cousine de Marie-Ange, établie à l' « île chauve », avait mis au monde, l'avant-veille, un enfant superbe, « un gars de neuf livres, Joachim!... » Alors, comme elle était la marraine désignée, dame! elle avait dû prendre « ses cliques et ses claques », quoique ça la dérangeât en cette saison, à cause de ses petits pois qu'elle avait à battre au fléau.

Ils ne plaisantaient plus ni l'un ni l'autre maintenant, conversaient ensemble amicalement, d'un ton posé, elle, la tête, un peu renversée, lui, le coude appuyé au mât.

— Et Jean ? s'informa-t-il. Est-ce que cela va, le homard ?

Elle eut comme un subit éclat de soleil dans les profondeurs mouillées de ses yeux d'aigue-marine.

— Une pêche miraculeuse, cette semaine... à pleins casiers !... Nous avons eu cent cinquante bêtes, tant moyennes que grosses, pour notre seule part. C'est même pourquoi Jean n'a pu m'accompagner au baptême. Il est allé vendre le poisson.

— Au Conquet ?

— Non. A l'Ile des Saints. Il y a là-bas des mareyeurs qui paient plus cher...

Ils n'avaient rien de fort attrayant, ces propos. Je les écoutais néanmoins d'une oreille amusée. La voix admirablement timbrée de l'« ilienne » avait quelque chose de magique et d'ensorcelant. C'était un pur charme de l'entendre : elle ne parlait pas, elle chantait. Puis, toute sa personne réalisait, sans qu'elle s'en doutât, un idéal si parfait de grâce simple, de souple harmonie, de rare et d'indéfinissable beauté !... Qu'elle dît n'importe quoi, qu'elle s'oubliât en n'importe quelle pose, elle était sûre de plaire et de captiver. On ne pouvait se défendre de contempler en elle une de ces merveilleuses architectures humaines qui sont comme le chef-d'œuvre d'une race. Et cela, il n'était pas, jusqu'à Miniou, ce roulier des flots, qui ne le sentît à sa façon, car, avant de regagner son poste sur la dunette, il me chuchota au passage, assez haut cependant pour que Marie-Ange n'en perdît pas un mot :

— Vous avez de la chance, un premier voyage... Vous aurez vu la « Fleur d'Ouessant » !

L'image était d'une justesse frappante. Fleur de jeunesse, en effet, fleur de santé, de lumière et de joie, fine et robuste églantine sauvage, épanouie aux jardins de la mer. Les yeux la respiraient comme un parfum. On éprouvait, à la regarder, je ne sais quelle impression de fête, de vie libre, souriante, reposée, sans rien de factice ni de troublant. Et qu'elle était donc bien à sa place, sur ce rouf de navire, avec une voile

— De l'Armor trégorrois.

— Le pays du pain blanc, à ce qu'il paraît...

Je n'eus point à m'excuser de l'avoir blessée involontairement. Convaincue de la pureté de mes intentions, elle avait repris son sourire. Ces Bretonnes des îles ont une âme changeante comme leur mer. Marie-Ange se mit à m'interroger sur le Trégor qu'elle ne connaissait que par ouï-dire, mais qu'elle se représentait comme une terre de délices, une terre fortunée, blonde d'épis, toute bruissante du murmure des feuillages et du chant des ruisseaux. Puis vint le tour de sa patrie à elle, la Thulé des Gaules, la sauvage et poétique Eùssa.

— Dans un instant, prononça-t-elle, vous la pourrez embrasser toute.

Ce ne fut d'abord qu'une estompe légère, à peine indiquée sur l'horizon et qui tremblait, indécise, dans les fonds vibrants du ciel. Peu à peu l'image se précisa, se matérialisa en quelque sorte. Une arête hardie courut parallèlement à la ligne des eaux. Des détails colorés surgirent, des pans de granit ouvragés comme des bas-reliefs colossaux et couronnés d'une frise d'herbe rousse. Cela donnait l'idée d'une gigantesque table de gazon portée sur de formidables assises de pierre et faisait penser à quelque autel primitif, dédié par des prêtres barbares au culte du vieil Océan.

III

Ouessant n'a que deux ports accessibles; les marins font cap sur l'un ou sur l'autre, selon les vents. Ils sont situés chacun à une extrémité de l'île : au sud-ouest, Porz-Paul, au nord-est, le Stif. C'est à ce dernier que nous accostâmes. Il s'ouvre entre de hautes parois verticales, deux murs de falaises en surplomb qui y entretiennent une pénombre éternelle. Une cale est bâtie au fond de ce fiord minuscule. Cette cale et une baraque en appentis abritant le bateau de sauvetage, c'est tout le Stif. Une demi-douzaine d'Ouessantines y guettaient notre arrivée, rangées près d'une chaloupe hors d'usage, en cette attitude triste et avec cet abandon résigné des mem-

bres qu'ont les îliennes au repos. Marie-Ange leur cria :

— Bonjour, les filles !

Leurs traits s'animèrent et, comme tantôt les pêcheurs de Molène, elles dirent d'une voix joyeuse :

— Eh ! c'est Marie-Ange !

Quand elle eut débarqué, ce furent des effusions, des cajoleries, un empressement comme autour d'une reine. Elle s'y déroba, du reste, au plus vite et, m'apercevant planté là, un peu embarrassé de mes premiers pas sur ce sol inconnu, elle m'interpella d'un ton légèrement narquois, en femme qui se sent chez elle :

— Si vous attendez Miniou, vous savez, vous n'êtes pas près d'en avoir fini... Avant qu'il ait livré toutes les commissions !... Suivez-moi plutôt : je vous mettrai sur la route.

Je m'engageai derrière elle dans le raidillon qui, du creux de l'anse, gagne le plateau de l'île. Elle escaladait ce sentier de chèvres, décoré du nom de chemin, avec la tranquille aisance d'une fille de là-haut, habituée à faire paître ses vaches sur le rebord glissant des précipices, au-dessus des gouffres de la mer. J'étais encore à mi-pente qu'elle avait atteint le sommet. Je la voyais debout dans le soleil : sa cotte rouge sur laquelle, pour grimper plus allègrement, elle avait de nouveau retroussé sa jupe, flottait au vent de la cime ainsi qu'un pavillon de pourpre. Elle riait d'un rire clair, aux notes perlées, dont l'ironie même restait douce. Lorsque je l'eus rejointe, je lui dis :

— Vous devez avoir une voix de ravissement, Marie-Ange. J'aimerais bien vous entendre chanter.

Elle redevint sérieuse tout à coup.

— Dans notre île, après le mariage, les femmes ne chantent plus... plus jamais !... si ce n'est le dimanche, à l'église.

— Bah ! Et pour quelle raison ?

— Oh bien ! je ne sais pas... La coutume, sans doute, la tradition des ancêtres le veut ainsi... Ce n'est donc pas de même chez vous ?

— Non. Dans nos contrées, la chanson est de tous les âges.

Elle pencha sa tête fine, réfléchit une seconde et articula lentement, avec gravité :

— C'est apparemment que nous ne sommes pas de la même race.

Cette remarque, sur ses lèvres, me causa une sorte de malaise, et j'eus soudain le sentiment qu'elle disait vrai, que, tout en cheminant là, côte à côte, nous étions en réalité séparés par un monde, qu'il y avait, entre ses origines et les miennes, un fossé immense, et comme la barrière morale d'un Fromveur. Nous marchions maintenant de plain-pied sur une aire plate, avec une impression d'être très haut, presque de planer. La route, devant nous, plus large et plus unie, filait droit à travers des chaumes. Nul accident visible de terrain. Pas un arbre, pas même un végétal arborescent. Rien qui rompît la sombre et sévère harmonie du paysage. Du point où n…

trist…
de s…
Une…
à l'â…

O…
péné…
vous…

— …
d'O…
des…

E…
taire…
ham…
gris…
d'or…
évar…
à m…
sous…
lum…
Pas…
étai…

— …
refo…
qu'à…
de l…

PUBLICATIONS NOUVELLES
DE LA
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79, A PARIS

ÉTRENNES DE 1898

Formats in-4° et grand in-8°.

L'Écosse. *Souvenirs et impressions de voyage*, par Mlle M.-A. de Bovet. — Un volume in-4°, illustré de 160 gravures, dont 100 reproduisent les aquarelles exécutées d'après nature par G. Vuillier. — Broché, 30 fr. ; relié, 40 fr.

La Danse à travers les âges, par M. G. Vuillier. — Un magnifique volume in-8° jésus, illustré de 19 planches en taille-douce et de 400 gravures dans le texte. — Broché, 30 fr. ; relié, 40 fr.

e comme de la musique : la
avec les latitudes et les civili-
un peuple, du plus primitif et
artiste et au plus raffiné, qui,
e la mélodie, soit jamais resté
s mouvements expressifs et

la *Danse à travers les âges*,
elque sorte l'histoire de la
des mœurs dans leur repré-
re et en même temps la plus

des mots seulement qu'une
Tout ce qu'on pourra nous
blesse de certaines danses
ions les plus exactes de pas
raient jamais, pour nous
sur la vivante composition
oyeuse. Et quels documents
os descendants, une juste
ociaux de notre époque, le
opposé au cotillon de

er a tout d'abord très bien
rt, un résumé très nourri,
multiplié les reproductions
s connues jusqu'aux plus
uvait constituer, par elle-
la plus exacte et la plus

'aux plafonds de l'Hôtel-
euvres les plus nobles de
, jusqu'aux charges les
aristes, il a tout utilisé,
bals des paysans de son
mièvreries de ses faux
mes aux champs ; avec
'Antin ; voici la cour de
ère.
e les scènes peintes du
sur les bals publics de
oire de l'humanité, le
e puisse imaginer, et
plus piquant.

CHEMINS DE FER DE PARIS-LYON-MÉDITERRANÉE

EXCURSIONS
EN
ALGÉRIE, EN TUNISIE
PAR MARSEILLE

TURQUIE, GRÈCE, ÉGYPTE INDES

Voyages Circulaires
A PRIX RÉDUITS

AUTOMNE 1897

Jeanne d'Arc racontée par l'image, par Monseigneur Le Nordez, d'après les graveurs, les sculpteurs, les peintres. — Un magnifique volume in-8°, illustré de 16 planches en taille-douce et de 300 gravures dans le texte. — Broché, 20 fr.; relié, 30 fr.

Depuis de longues années déjà, Monseigneur Le Nordez a consacré à la glorification de *Jeanne d'Arc* toute son activité et toute son érudition; orateur et écrivain, il l'a célébrée dans ses discours, après l'avoir étudiée dans ses livres.

L'ouvrage que nous présente Monseigneur Le Nordez n'est pas une biographie; c'est encore moins une œuvre de polémique ou de discussion politique ou religieuse : c'est un résumé et comme une philosophie de la vie de Jeanne d'Arc telle qu'elle a été en réalité et telle que l'a conçue, à toutes les époques, le sentiment national.

Or ce sentiment, ce n'est pas notre littérature qui l'a le mieux exprimé : Jeanne d'Arc, on le sait, y tient peu de place. Au contraire, ces images de Jeanne d'Arc sont extrêmement nombreuses.

A toutes les époques, le peuple ou les artistes ont été comme attirés par cette grande figure, et, par des procédés ingénus ou savants, ils ont cherché à en reproduire les traits. Mais, chose curieuse, le caractère de ces représentations varie moins avec les auteurs qu'avec les époques, tant il est vrai que, sans en avoir conscience, chacun de ces auteurs a traduit, sur Jeanne d'Arc, les sentiments de son siècle.

Aussi, rien de plus curieux que cette histoire par l'image, non pas de Jeanne d'Arc, mais de la gloire de Jeanne d'Arc. Que de diversité dans tous ces portraits, depuis la tapisserie du musée d'Orléans jusqu'aux belles œuvres de nos contemporains, les Lenepveu, les Frémiet, les Paul Dubois, les Roty!

Entre le moyen âge avec sa foi naïve, son art imparfait mais sincère, et notre époque si curieuse d'exactitude historique, quelle série d'interprétations, souvent bien imprévues, toujours intéressantes!

Quelque plaisir que nous éprouvions, guidés par Monseigneur Le Nordez, à parcourir cette longue série de gravures si variées et si émouvantes — ou parfois si amusantes, — prenons garde qu'elle constitue en même temps un inappréciable recueil de documents : quelques-uns d'entre eux étaient fort difficiles à retrouver; la collection dans son ensemble n'a d'égale nulle part.

* * *

Les Mémoires du sieur de Pontis, abrégés et publiés par J. Servier. — Un magnifique volume grand in-8°, illustré de 12 planches hors texte en couleurs et de 24 gravures dans le texte, d'après les aquarelles de Julien Le Blant. — Broché, 15 fr.; relié, 20 fr.

La vie militaire d'un demi-siècle se trouve ressuscitée dans les *Mémoires* du Sieur de Pontis.

Quelle curieuse époque ces mémoires dépeignent! toute pleine encore de l'esprit de tumulte des règnes précédents : c'est le temps d'Henri IV et de Richelieu, mais non pas encore celui de Louvois; c'est le temps où les plus honnêtes gentilshommes, quand ils ne trouvent pas d'emploi dans l'armée du roi, ne se font pas faute d'entrer dans celle d'un autre prince, au besoin de lever eux-mêmes une troupe de braves gens disposés à bien faire et à vivre le mieux du monde en tenant la campagne et en rançonnant le campagnard; c'est le beau temps des duels, des coups de main, des embuscades criminelles et des héroïques folies. C'est le temps des *Trois Mousquetaires*. Et en effet, c'est bien à Dumas père et à ses héros que les scènes qui se déroulent à travers ces *Mémoires* feront tout de suite songer le lecteur moderne. Mais c'est cette fois un Dumas qui a vu de ses yeux ce qu'il raconte et donné lui-même les beaux coups d'épée qui nous émerveillent.

Si jamais l'illustration en couleurs qui fait revivre à nos yeux non seulement les personnages, mais les costumes dans ce qu'ils ont de plus pittoresque, s'est trouvée bien à sa place, c'est assurément en un pareil volume, et rarement aussi le grand artiste qu'est J. Le Blant aura rencontré sujet plus en harmonie avec son talent.

Voilà Pontis assuré d'un renouveau de gloire, et l'on peut répondre d'avance de l'accueil que réservent aux récits de ce soldat de jadis nos jeunes gens d'aujourd'hui, les soldats de demain.

* * *

Jeanne d'Arc et la Guerre de Cent ans, *d'après les Chroniqueurs : de Froissart à Monstrelet*. Texte abrégé, coordonné et traduit par Mme de Witt, née Guizot. — Un volume grand in-8° contenant 8 planches en chromolithographie, 48 grandes compositions tirées en noir et 344 gravures, d'après les monuments et les manuscrits de l'époque. — Broché, 15 fr.; cartonné, tranches dorées, 20 fr.

En modernisant, d'une main à la fois légère et exacte, le texte primitif de chroniqueurs d'autrefois, Mme de Witt a tenté une œuvre d'une portée considérable. Elle a réussi de la manière la plus heureuse à rendre facile la lecture de très vieux historiens, dont la langue ardue n'est guère accessible qu'à des personnes qui ont fait des études spéciales.

Le volume consacré à la *Guerre de Cent ans* et à *Jeanne d'Arc* comprend une des périodes les plus sombres de notre histoire. C'est le temps de l'invasion anglaise, et si, sous le roi Charles V, Olivier de Clisson et Du Guesclin remportent quelques succès, bientôt arrive le règne de Charles VI, le roi fou, et avec lui les rivalités violentes entre les Anglais, les Armagnacs et les Bourguignons.

Nulle part l'idée précise de la patrie ne se rencontre au milieu de cette lutte sans merci, jusqu'au jour où apparaît *Jeanne d'Arc;* alors la chronique devient une véritable épopée qui se termine sur la place publique de Rouen, où la grande Française est brûlée vive.

Désormais, grâce à elle, la conception de la nationalité sera indestructible dans les esprits, et l'on peut dire que c'est avec elle que la France est véritablement née.

Mme de Witt s'est servie des admirables matériaux entre lesquels elle n'avait qu'à choisir avec une science et une sûreté de coup d'œil incomparables. Il a été apporté à l'illustration de ce volume tout ce qui pouvait contribuer à le rendre aussi agréable pour les yeux qu'instructif pour l'esprit, afin qu'il devienne un commentaire vivant du texte.

* * *

L'Expédition de Madagascar. *Journal de campagne*, par M. le Dr Edouard Hocquard, médecin principal de l'armée, attaché à l'Etat-major du corps expéditionnaire. — Un volume in-4°, illustré de 50 gravures, d'après des photographies. — Broché, 10 fr.; relié, 12 fr. 50

De toutes les expéditions coloniales de la fin de ce siècle, il n'en est point qui, dans un sens ou dans l'autre, ait, plus que celle de *Madagascar*, passionné l'opinion publique.

C'est qu'on ne discutait pas seulement ici de l'intérêt que présentait pour nous la possession de l'île, ce qui nous préoccupait, c'était les difficultés inouïes d'une telle entreprise : la force et la perfidie des ennemis nous apparaissaient peut-être comme les moindres obstacles dont nos soldats eussent à triompher. Des hommes, nous savions bien qu'ils viendraient à bout, mais la nature nous causait plus d'appréhension.

Aussi, de tous les témoins de l'expédition, n'en est-il pas un qui, plus que le docteur Hocquard, fût en état de satisfaire la légitime et inquiète curiosité du public. Médecin principal de l'armée, attaché à l'Etat-Major du corps expéditionnaire, il a vu comme personne de plus près, avec plus de compétence que personne, les épreuves de nos troupes, et il les compte simplement, ne parlant jamais qu'avec admiration de la science des chefs et de leur autorité morale, de l'entrain et de l'endurance des soldats.

* * *

Aux sources de l'Irraouaddi, *de Hanoï à Calcutta par terre* par M. E. Roux, enseigne de vaisseau. — Un magnifique volume in-4°, illustré de 100 dessins ou gravures, d'après des photographies. — Broché, 7 fr. 50; relié, 10 fr.

Les explorateurs sont les héros de notre époque, il n'est pas de noms plus populaires que les leurs. Qui ne connaît celui du lieutenant Roux, compagnon du prince Henri d'Orléans dans son récent voyage dont le but était de reconnaître les Sources de l'Irraouaddi entre le Tonkin, le Yun-Nan et le Thibet. Les géographes ont enregistré les résultats scientifiques de cette belle exploration. Les gens du monde trouveront le plus vif intérêt au récit du voyage qu'il fait maintenant Roux et de ses compagnons. Car, tandis que les illustrations, toutes exécutées d'après les photographies de l'auteur, font défiler sous nos yeux, avec des paysages grandioses, les types étranges des Houni et des Kioutsé, des Lolo et des Nichemi, le récit abonde en peintures et en anecdotes caractéristiques.

* * *

Un Parisien à Madagascar. *Notes et impressions de voyage*, par M. Étienne Grosclaude. — Un magnifique volume grand in-8°, illustré de plus de 100 gravures. — Broché, 10 fr.; relié, 15 fr.

Quoi Grosclaude! Le plus amusant de nos chroniqueurs parisiens, chargé, avec quelques compagnons, de la mission quasi officielle de « prendre contact avec les populations Sakalaves du Mohajilo et du Manambolo! » Grosclaude explorateur! » Et pourquoi non! » demande lui-même le spirituel écrivain : « Avec de l'ordre et de la persévérance, nous dit-il, on arrive à tout! »

Après avoir été l'un des héros de l'expédition, M. Grosclaude s'en est fait le narrateur, ou plutôt il nous communique le « carnet de route » qu'il rédigeait là bas au jour le jour. Rien n'est piquant comme le contraste de ces expériences plutôt redoutables et de ce style « bon enfant », émaillé de plaisanteries et de citations imprévues, dont l'effet est irrésistible.

Voulez-vous donner à nos jeunes Français une « leçon de choses » intéressante et peu banale; voulez-vous leur montrer ce que c'est que l'esprit français, non plus au théâtre ou dans la conversation, mais dans la vie réelle, dans l'action, dans le danger : faites-leur lire le livre de Grosclaude.

* * *

Le Tour du Monde, journal des voyages et des voyageurs (*Nouvelle série*. — *Troisième année*, 1897). — Un volume in-4°, broché, 25 fr.; relié, 32 fr. 50

L'année 1897 contient les voyages du comte de Goetzen, à travers l'Afrique; du Dr Hocquard, à Madagascar (Journal de l'expédition), de M. Émile Deschamps, à l'île de Chypre; de M. Émile Roux, aux sources de l'Irraouaddi; de M. Ch. Rabot, en Norvège et en Suède, de Mme Marie-Anne de Bovet, en Écosse, de M. Jaccaci, au pays de Don Quichotte; de M. Chimkievitch, chez les Bouriates de l'Amour; de M. de Lasnoe, à la Sierra Nevada de Californie, et est illustrée de [illegible] gravures, d'après les dessins de MM. Bertrault, Boudier, Mme Paul Crampel, Gotorbe, J. Lavée, Oulevay, A. Paris, Profit, Slom, Taylor, G. Vuillier.

Elle contient en outre 416 pages de chroniques hebdomadaires sous le titre *A travers le monde et conseils aux voyageurs*, avec [illegible] gravures et cartes.

Prix des années 1895, 1896, 1897 : Brochées en un volume chacune 25 fr.; reliées en un volume, chacune 32 fr. 50.

Les trente-cinq années de la première série sont en vente. Les années 1870 et 1871 ne formant ensemble

qu'un seul volume, la collection comprend 34 volumes, qui contiennent 450 voyages, environ 19 000 gravures, 750 cartes ou plans, et se vendent chacun, broché, 25 fr.

La *Table analytique et alphabétique* des volumes publiés de 1860 à 1885 et le *Premier Complément* des volumes publiés de 1886 à 1888, sont réunis en un volume. Prix : broché, 10 fr. ; cartonné, 12 fr.

Le *Second Complément* de cette table, comprenant les années 1889 à 1894, se vend, broché, 8 fr.; cartonné, 10 fr.

***

Le Journal de la Jeunesse. Nouveau recueil hebdomadaire illustré, pour les enfants de 10 à 15 ans. — L'Année 1897, brochée en 2 volumes, 20 fr.; reliée, 26 fr.

Les vingt-cinq premières années de ce recueil forment cinquante magnifiques volumes grand in-8° et sont une des lectures les plus attrayantes que l'on puisse mettre entre les mains de la jeunesse.

Elles contiennent des nouvelles, des contes, des biographies, des récits d'aventures et de voyages, des causeries sur l'histoire naturelle, la géographie, l'astronomie, les arts et l'industrie, etc., par Mmes D. d'Arthez, Barbé, S. Blandy, Cazin, Champol, Chéron de la Bruyère, Colomb, Gustave Demoulin, H. Fayel, Zénaïde Fleuriot, H. Heinecke, de Houdetot, L. Mussat, P. de Nanteuil, Jeanne Schultz, de Witt née Guizot; MM. Assollant, G. de Beauregard, D. Bellet, Léon Cahun, Albert Cim, Ernest Daudet, F. Dillaye, Arthur Dourliac, Maxime du Camp, Dubousset, Louis Enault, J. Girardin, Aimé Giron, H. de Gorsse, A. Guillemin, H. Jacottet, Ch. Joliet, A. Lemaistre, Albert Lévy, Pierre Maël, Mayne-Reid, Ernest Menault, H. Meyer, Eugène Mouton, E. Muller, E. Renoir, L. Rousselet, L. Sevin, Stany, G. Tissandier, V. Tissot, G. Toudouze, etc., et sont illustrées de 12 500 gravures dessinées par É. Bayard, Busson, Crafty, Mme P. Crampel, C. Delort, A. Faguet, J. Férat, Jeanniot, P. Kauffmann, J. le Blant, A. Lemaistre, F. Lix, A. Marie, Adrien Moreau, Myrbach, A. de Neuville, Alfred Paris, Y. Pranishnikoff, F. Régamey, S. Reichan, P. Renouard, Riou, E. Ronjat, Tofani, H. Vogel, G. Vuillier, E. Vulliemin, Th. Weber, E. Zier.

La 25e année du *Journal de la Jeunesse* contient dans sa partie spécialement récréative six grandes nouvelles aux aventures palpitantes et d'un caractère moralisateur : *Au pays du Mystère*, par Pierre Maël; *Le Donjon de Kergoat*, par le commandant Stany ; *Le Chemin de Damas*, par Danielle d'Arthez ; *Le Roi du Timbre-poste*, par G. de Beauregard et H. de Gorsse; *Monnaie de Singe*, le dernier ouvrage de la regrettée Mme de Nanteuil et *L'Écuyer de la Reine*, par Arthur Dourliac. Des contes et des menues nouvelles d'un intérêt captivant se joignent à ces récits de longue haleine.

Les questions d'actualité et de vulgarisation, l'histoire, la science, la géographie, la littérature, les voyages, les variétés amusantes, y sont traités par des plumes dont le lecteur connaît depuis longtemps l'habileté et la compétence.

Mme Barbé continue d'y décrire le costume en France aux diverses époques; M. Charles Diguet y parle de la chasse avec son humour et son entrain habituels. Mlle Heinecke y fait le tableau de la vie universitaire en Allemagne. M. Edmond Renoir y traite, d'une façon pratique, du cyclisme et de la bicyclette. La photographie, envisagée dans toutes ses applications, le sport, le yachting, les secrets de la prestidigitation y sont l'occasion d'une suite d'articles aussi intéressants qu'instructifs. Enfin les concours mensuels avec prix, auxquels donnent lieu les devinettes, jeux d'esprit et problèmes du *Supplément* rédigé par M. Ch. Joliet, sont toujours fort goûtés des jeunes lecteurs et lectrices, dont ils excitent l'émulation et l'initiative intellectuelle.

Prix de chaque année, brochée en deux volumes : 20 fr. Chaque semestre, formant un volume, se vend séparément 10 fr. Le cartonnage en percaline rouge, tranches dorées, se paye en sus, par volume, 3 fr.

***

Mon Journal. Recueil hebdomadaire pour les enfants de 8 à 12 ans (16e année, 1896-97). — Un volume in-8°, contenant 832 pages et plus de 500 gravures en couleurs et en noir. — Broché, 8 fr. ; cartonné, 10 fr.

Le bon journal que *Mon Journal!*

En voilà un qui n'ennuie pas ses abonnés! La vue seule de ses gravures en couleurs, si vivantes et si gaies, est une joie pour les yeux; et c'en est une pour l'esprit, que ces jolies histoires qui sont toutes très amusantes ou très touchantes, mais dont les sujets sont variés, et diverse aussi l'étendue : car les petits de six ans ne peuvent pas soutenir leur attention aussi longtemps que leurs grands frères de huit!

Avec ses quatre pages de gravures en couleurs, avec tous les avantages que *Mon Journal* offre à ses lecteurs : moyens de fabriquer eux-mêmes des jouets de toutes sortes ; obtenir des fabricants de jouets des conditions toutes spéciales et singulièrement avantageuses, et non seulement des fabricants de jouets, mais de tous ceux qui fabriquent quelque objet que ce soit relatif à l'enfant, *Mon Journal* est incontestablement sans rival parmi toutes les publications analogues : c'est le périodique original et plaisant qui répond le mieux au goût des jeunes enfants de huit à douze ans et pique le plus leur curiosité en les préparant à des actions plus sérieuses.

PETITE BIBLIOTHÈQUE DE LA FAMILLE

Format in-16.

Chaque volume, broché, avec couverture en couleur, 3 fr. 50; cartonné, tête dorée, 5 fr.

Un Petit Monde d'autrefois, par M. A. Fogazzaro. — Un volume in-16, illustré de 40 dessins, par Vulliemin.

La *Petite Bibliothèque de la Famille* s'est augmentée cette année de deux œuvres remarquables.

N'appréhendez rien ici de la fadeur ou de la puérilité ordinaire des ouvrages réservés aux jeunes filles. Certes les jeunes filles pourront lire ces romans; mais tous les membres de la famille voudront les lire comme elles.

Il faut renoncer à rendre compte en quelques lignes du roman de M. Fogazzaro : *Un petit monde d'autrefois*. Ce petit monde, c'est celui des fonctionnaires et de la petite noblesse dans la région italienne du lac de Lugano, pendant les dernières années de la domination autrichienne.

Dans ce paysage admirable, dans ce milieu si particulier, se déroulent, en s'entremêlant, deux drames : l'un est un drame intime, d'un intérêt saisissant dans sa simplicité. L'autre, qui sert comme d'arrière-plan au récit et qui en agrandit parfois la proportion jusqu'au sublime, est la lutte du patriotisme italien contre l'Autriche, contre sa tyrannie et sa police.

Le Beau Fernand, par Mme de Bovet. — Un volume in-16, illustré de 40 dessins, par Vulliemin.

Le Beau Fernand que nous devons à Mme de Bovet, est le type de ces égoïstes inconscients que crée l'aveuglement des mères.

Celle de Fernand sacrifierait le monde entier et jusqu'au bonheur de sa fille aux plaisirs du fils qu'elle idolâtre. Avec cela, elle a tout combiné pour que son Fernand épouse certaine Américaine fort jolie et plus riche encore.

Comment ses projets ne réussiraient-ils pas? Fernand n'est-il pas irrésistible? Hélas! non : Fernand ne conquiert pas le cœur de Miss Jackson; celui qui le conquiert, c'est André Bernard, le demi-frère de Fernand.

Cette rapide analyse ne donne qu'une idée bien insuffisante de ce qu'il y a de charme dans certains caractères du roman de Mme de Bovet, de malice, d'entrain, d'originalité dans cette peinture d'un monde élégant où tous les parvenus ne sont pas ridicules, ni toutes les pauvretés respectables.

COLLECTION DE VOYAGES ILLUSTRÉS

Format in-16.

Chaque volume : Broché, 4 fr.; cartonné en percaline, 5 fr. 50

Ascensions et Explorations. A sept mille mètres dans l'Himalaya, par Sir W.-M. Conway. — Un volume in-16, contenant 47 gravures.

Au Pays d'Aphrodite, voyage à l'île de Chypre, par M. Émile Deschamps. — Un volume in-16, contenant 40 gravures.

A la collection des voyages illustrés s'ajoutent deux ouvrages : *Au Pays d'Aphrodite*, voyage à l'île de Chypre dans lequel M. Émile Deschamps nous fait visiter Larnaka, Famagouste, Nicosie, et nous décrit, à côté des mœurs actuelles du pays, ces ruines grandioses qu'a laissées l'architecture des Croisés.

Sir W. M. Conway nous fait explorer des portions inconnues de l'Himalaya. Le récit de ses ascensions offre le plus vif intérêt à tous ceux qui se passionnent pour l'alpinisme et les difficultés de la montagne.

NOUVELLE COLLECTION

A L'USAGE DE LA JEUNESSE

1re Série. — Format in-8° jésus

Chaque volume : Broché, 7 fr. — Cartonné en percaline à biseaux, tranches dorées, 10 fr

Le Roi du Timbre-poste, par G. de Beauregard et H. de Gorsse. — Un volume illustré de 80 gravures par Vulliemin.

La première série de la *Nouvelle collection à l'usage de la jeunesse* s'enrichit de deux volumes.

Le Roi du Timbre-poste, de MM. de Beauregard et de Gorsse, est un récit d'une fantaisie charmante.

Le « *Roi du Timbre-poste* », c'est M. William Keniss, le jeune et richissime Américain, le président du *Philatelic-Club*, de New-York. Sa collection de timbres, qui défiait déjà toute concurrence, vient de s'enrichir, à un prix exorbitant, d'un timbre hindou dont il n'existe que deux exemplaires « J'aurai le second, » s'écrie miss Betty Scott, la seule personne qui, en matière de philatélie, puisse rivaliser avec William. « Je vous en empêcherai bien », réplique celui-ci. Et les voilà tous deux courant de New-York à Paris, puis à Rome, puis à Naples, et revenant à New-York, où William trouve à acheter pour quelques sous le timbre si longtemps et inutilement cherché.

Mais miss Betty Scott ne sera pas jalouse de son succès : les deux exemplaires lui appartiendront à la fois, car elle épouse William.

Ce que ce résumé ne peut dire, c'est la vivacité, la verve, l'esprit avec lequel sont racontées ces fantaisistes aventures et toutes celles qui viennent s'y entremêler pour égayer ou pour retarder les étapes des deux héros.

Au pays du Mystère, par M. Pierre Maël. — Un volume illustré de 50 gravures, d'après les dessins de A. Paris.

Au Pays du Mystère est un de ces grands récits d'aventures lointaines auxquelles se plaît le plus souvent le talent de Pierre Maël.

Des indigènes fanatiques ravissent deux enfants d'une famille européenne établie sur les frontières du Thibet. Les parents des petites victimes se mettent, avec quelques compagnons, à la poursuite des ravisseurs, et à travers des contrées inconnues, après avoir plusieurs fois désespéré de réussir, ils finissent par retrouver leurs enfants. Cette poursuite même n'aura pas été sans résultat : nos intrépides héros ont ainsi pu reconnaître en partie la géographie de ce Thibet qui demeure encore pour les Européens le « *Pays du Mystère* ».

2e Série. — Format in-8e raisin.

Chaque volume : Broché, 4 fr. ; — Cartonné en percaline à biseaux, tranches dorées, 6 fr.

Monnaie de singe, par Mme DE NANTEUIL. — Un volume illustré de 80 gravures, d'après A. PARIS.

Monnaie de singe est le dernier ouvrage de Mme DE NANTEUIL, l'auteur aimée de la jeunesse, dont la mort récente a laissé de si vifs regrets, et dont les romans antérieurs ont passionné des milliers de lecteurs. Celui-ci est un drame poignant et fortement intrigué, qui se déroule dans la période de trouble et de désarroi qui suivit la chute du premier Empire.

BIBLIOTHÈQUE DES ÉCOLES ET DES FAMILLES

Parmi les nouveautés de cette année, nous trouvons en première ligne les *Merveilles célestes*, de M. CAMILLE FLAMMARION, l'ouvrage d'un poète en même temps que d'un savant.

Puis viennent en même temps un recueil de nouvelles, *Bons cœurs et braves gens*, qui restera assurément comme l'un des meilleurs livres de MAXIME DU CAMP; *Une Française au pôle Nord*, récit de PIERRE MAËL, dont les récents voyages de découverte qui ont passionné l'opinion publique font tout à fait un livre d'actualité : *Capitaine*, de Mme DE NANTEUIL; *Du Tchad au Dahomey en ballon*, par LÉO DEX; enfin un roman dont le titre dit assez l'inspiration vibrante et dans lequel Mme COLOMB fait revivre à nos yeux la France au quinzième siècle : *Pour la Patrie*.

Voilà de beaux et bons livres, séduisants par le luxe de l'illustration, captivants par l'intérêt du texte; il n'en est pas un qui ne soit de nature à inspirer aux jeunes gens la morale la plus généreuse.

Série d'honneur. — Format grand in-8e.

Broché, 4 fr. 50; cartonné, 6 fr. 50; genre demi-reliure, 7 fr.

Pour la Patrie, par Mme J. COLOMB. — Un volume illustré de 12 planches en couleurs et de 16 dessins en noir, par ED. ZIER.

1re Série. — Format grand in-8e.

Broché, 3 fr.; cartonné, 4 fr. 60; genre demi-reliure, 5 fr.

Bons Cœurs et braves Gens, par MAXIME DU CAMP, de l'Académie française. — Un volume illustré de 55 gravures, d'après F. MYRBACH et O. TOFANI.

Une Française au Pôle Nord, par PIERRE MAËL. — Un volume illustré de 52 gravures, d'après A. PARIS.

2e Série. — Format in-8e.

Broché, 2 fr. 60; cartonné, 3 fr. 90; genre demi-reliure, 4 fr. 60.

Capitaine, par Mme DE NANTEUIL. — Un volume illustré de 76 gravures, d'après MYRBACH.

Les Merveilles Célestes, par CAMILLE FLAMMARION. — Un volume illustré de 107 gravures.

3e Série, Série A. — Format in-8e.

Broché, 2 fr.; cartonné percaline, plats dorés, tranches dorées, 3 fr.

Le Capitaine Bassinoire, par J. GIRARDIN. — Un volume illustré de 118 gravures, d'après TOFANI.

Du Tchad au Dahomey en Ballon, par LÉO DEX. — Un volume illustré de 33 gravures.

BIBLIOTHÈQUE ROSE ILLUSTRÉE

Format in-16.

Chaque volume : Broché, 2 fr. 25; cartonné en percaline rouge, tranches dorées, 3 fr. 50

Merle blanc, par Mme CHÉRON DE LA BRUYÈRE. — Un volume illustré de 42 gravures, d'après ZIER.

Mon Jacques, par FRANÇOIS DESCHAMPS. — Un volume illustré de 48 gravures, d'après ROBAUDI.

Rose et Violette, par Mme CHARLOTTE RIEDER. — Un volume illustré de 40 gravures, d'après LECOULTRE.

Il est à peine besoin de parler de la *Bibliothèque rose illustrée*. Quel père et quelle mère de famille, en voyant entre les mains de leurs enfants l'une des nouveautés charmantes qui paraissent cette année, *Merle blanc*, par Mme CHÉRON DE LA BRUYÈRE; *Mon Jacques*, par FRANÇOIS DESCHAMPS; *Rose et Violette*, par Mme CHARLOTTE RIEDER, ne se rappellent les plaisirs qu'ils ont eux-mêmes goûtés à lire jadis des livres tout pareils, et qui d'ailleurs n'ont pas vieilli, les *Mémoires d'un Ane*, les *Malheurs de Sophie*, *En Congé*, les *Aventures de Corcoran*, ces chefs-d'œuvre de la littérature enfantine.

25 centimes le Numéro.

La Mode Pratique

6e Année.

Publiée sous la direction de MADAME C. DE BROUTELLES

Conditions d'abonnement

En ajoutant 4 fr. par an, on reçoit 96 patrons découpés.

Prix des patrons coupés sur mesures personnelles : Papier, 1 fr. 50 ; Mousseline, 3 fr. ; Epinglé, 4 fr. ; Cousu, 6 fr.

Chaque édition comprend 26 feuilles de patrons tracés par an. La 2e a 12 gravures en couleur par an : la 3e en a 26 ; la 4e et la 5e en comprennent chacune 52 : la 5e édition est tirée sur papier vélin glacé.	PARIS 3 mois	PARIS 6 mois	PARIS Un an	DÉPARTEMENTS 3 mois	DÉPARTEMENTS 6 mois	DÉPARTEMENTS Un an	UNION POSTALE 3 mois	UNION POSTALE 6 mois	UNION POSTALE Un an
1re Edit.	3 »	6 »	12 »	3 50	7 »	14 »	4 25	8 50	17 »
2e Edit.	3 75	7 50	15 »	4 25	8 50	17 »	5 »	10 »	20 »
3e Edit.	4 50	9 »	18 »	5 »	10 »	20 »	6 »	12 »	24 »
4e Edit.	6 75	13 »	25 »	7 25	13 50	26 »	7 50	15 »	30 »
5e Edit.	13 »	26 »	52 »	13 75	27 50	55 »	14 50	29 »	58 »

25 centimes *le numéro simple*
50 centimes *avec une planche en couleurs ou un patron*
75 centimes *avec une planche en couleurs et un patron.*

Sa Sixième année

La *Mode Pratique* est maintenant trop universellement connue et appréciée pour que nous rappelions ici son programme.

Toutes les femmes s'intéressent au but que s'est proposé le journal : aider ses lectrices à concilier l'élégance avec l'économie en mettant sous leurs yeux les plus jolis modèles accompagnés de patrons, de descriptions, d'explications détaillées.

Afin d'être plus complètement utile à ses Abonnées, la *Mode Pratique* les suit à la cuisine, à la lingerie, au jardin, au fruitier, indiquant ici comment on forme une cuisinière, là, comment on lave le linge à la maison, plus loin, comment on répare les dentelles, les chemises d'hommes, comment on taille la vigne, comment on peut obtenir des champignons de couche, comment on achète et conserve les fruits d'hiver, etc.

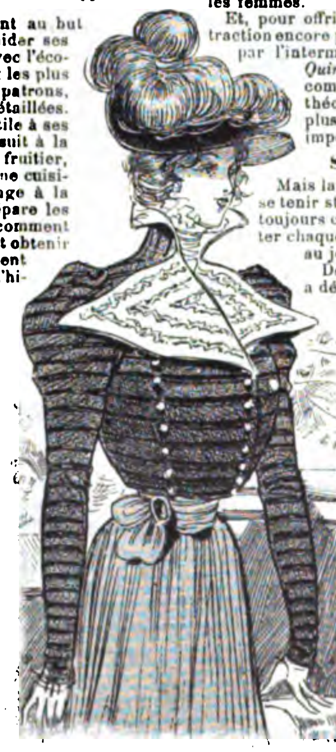
Des articles hebdomadaires du Docteur, des causeries familières sur le Soin de Soi-Même, enseignent les ressources de la coquetterie bien entendue, basée sur l'hygiène.

Ses Conseils d'Ameublement

Mais une femme un peu affinée ne se contente pas de soigner sa personne, elle veut encore que le milieu où elle vit soit en harmonie avec ses goûts, révèle ses préférences : la *Mode Pratique* y a songé. A côté des images, descriptions, renseignements techniques nécessaires pour exécuter à la maison de charmants petits meubles, on trouve dans le journal des causeries remarquablement intéressantes sur cet Art Nouveau dans l'ameublement dont on parle tant.

Ses pages littéraires

Enfin, entre les mains de ses lectrices, la *Mode Pratique* espère encore être une récréation. Le texte est composé de façon qu'après avoir consulté avec fruit les articles pratiques, on puisse lire avec plaisir les pages réservées au roman et aux chroniques extrêmement variées, qui renseignent les Abonnées sur toutes les questions intéressantes pour les femmes.



Et, pour offrir à ses Lectrices des éléments de distraction encore plus variés, la *Mode Pratique* leur donne, par l'intermédiaire d'un de ses suppléments : *La Quinzaine musicale*, de la musique, des comédies de salon, des monologues, la théorie des danses nouvelles, etc., et, de plus, le moyen de profiter des *Primes* d'une importance exceptionnelle qu'elle leur offre.

Ses 104 patrons découpés

Mais la *Mode Pratique* ne se contente pas de se tenir strictement à son programme. Le nombre toujours croissant des Abonnées permet d'apporter chaque année de nouveaux perfectionnements au journal.

Depuis deux ans par exemple, la direction a décidé de donner gratuitement aux Abonnées deux patrons découpés par semaine.

Ses vingt pages

Les patrons, pour être vraiment utiles, réclamaient des explications détaillées, des figures. Les seize pages du journal ne suffisaient plus au développement de son texte, on y ajouta une nouvelle feuille.

La *Mode pratique* devint ainsi le *seul journal* de Mode qui offre chaque semaine à ses Abonnées *vingt pages de texte et gravures*, sans y comprendre les feuilles de patrons tracés.

Ses Concours

A tant d'avantages s'ajoute encore l'attrait des concours hebdomadaires proposés par le journal, avec prix de 100, de 30 et de 20 francs.

Enfin un Grand Concours Annuel avec PREMIER PRIX DE 1000 FRANCS ; 2e prix de 100 fr. ; 3e et 4e prix de 50 fr. chacun, complète les 9000 francs de prix distribués chaque année par la *Mode Pratique.*

Paris. — Imp. E. Capiomont et Cie, rue des Poitevins, 6.

vous restez quelques jours, faites-moi le plaisir de m'y venir voir. Le lieu s'appelle Cadoran. C'est la plus ancienne demeure de l'île, le berceau du clan des Morvarc'h qui compte à lui seul trente familles. Mon mari, je pense, sera là pour vous recevoir et vous mènera, si vous le désirez, au rocher de Kélern où dort, dit-on, le chef de notre race, Morvarc'h le Têtu, qui fut roi de la mer.

Elle avait prononcé les derniers mots sur un ton mi-sérieux, mi-plaisant ; et là-dessus, nous nous quittâmes. Plus d'une fois je me retournai pour la regarder s'éloigner vers l'« ouest », dans la direction de ce Cadoran dont je ne cessais de me répéter machinalement le nom, comme s'il y eût eu dans ces trois syllabes sonores je ne sais quelle vertu de mystère et d'enchantement. Lorsqu'enfin la belle îlienne eut disparu à mes yeux, masquée sans doute par quelque déclivité du sol, il me sembla qu'avec ses clairs cheveux d'ambre autour de son pur visage un peu de la splendeur du jour s'en était allé... Une voix aiguë cria derrière moi :

— Si vous voulez monter, monsieur?... Il y a de la place, et vous arriverez du moins en même temps que votre valise.

Celle qui m'interpellait de la sorte était une petite vieille, à la figure encore fraîche, embéguinée dans un étroit capuchon noir d'où s'échappaient, sur un fichu également noir, des mèches grisonnantes pareilles à une filasse d'étoupe non cardée. Elle était assise ou plutôt accroupie dans un diminutif de charrette que traînait un diminutif de cheval. Du geste, elle me désignait près d'elle un coin de banc inoccupé, en avant d'un monceau de paquets, parmi lesquels mon modeste bagage de collecteur de légendes et de chansons. Je compris qu'en déclinant son offre je chagrinerais cette brave femme et je me juchai tant bien que mal à ses côtés. Elle poussa un cri guttural, assez analogue au coup de sifflet des courlis ; le poney ouessantin secoua ses oreilles velues, et nous partîmes au trot, escortés par des vols blonds d'alouettes qui se levaient, à notre approche, du milieu des sillons et se dispersaient au-dessus de nos têtes, dans l'air calme.

La vieille cependant m'expliquait que c'était elle la « commissionnaire » de l'île.

— Nola Glaquin, monsieur, pour vous servir... Si les

vents portent vers le Stif, le jour du vapeur, vite j'attelle Minouric, et je viens... Ah! nous en avons fait, des voyages, cette petite bête et moi!... Pas grande non plus, la charrette, que ce farceur de Miniou a surnommée la « diligence »; mais tout de même on n'y est point trop mal, n'est-ce pas?

Mon Dieu, non, sauf qu'elle roulait un peu, sur son essieu criard, comme une barque désemparée. Je demandai brusquement à Nola Glaquin :

— Çà, dites-moi, qui est-ce au juste, Marie-Ange?

— Ah! ah! — fit-elle avec un rire jeunet qui plissa son visage et brida ses yeux, — je vous attendais là... Quand je vous ai vus marcher côte à côte, en avant de moi, puis vous séparer à la croix des routes, j'ai songé en moi-même : « Allons! encore un que la joliesse de Marie-Ange aura ensorcelé! »... Oh bien! ne vous défendez pas!... Elle est comme cela, voyez-vous. Les cœurs vont à elle, ainsi que les abeilles volent au sureau. Il y a comme une bénédiction sur cette femme. Tous, dans l'île, nous l'adorons... Un peintre, l'été dernier, voulut faire son portrait pour le montrer aux gens de Paris. Elle s'y refusa. Car elle est modeste autant que gracieuse. Et vaillante, donc!... Si vous saviez le gai ménage qu'ils font, son mari et elle, là-bas, à la Pointe sauvage, dans leur maison de Cadoran!... Elle a épousé Jean Morvarc'h, des Morvarc'h de Kélern, un fier gars, breveté pilote au service, mais homardier de son état...

Ici, Nola Glasquin s'interrompit pour faire un signe de croix, et je l'entendis qui marmonnait entre ses dents :

— Dieu le garde, le cher homme!

Après un silence, elle reprit de sa voix ordinaire :

— Un enfant leur est né à la Chandeleur, un vrai chérubin, aussi beau qu'un jour de mai... Et voilà, monsieur. L'histoire de Marie-Ange est l'histoire d'une femme heureuse. Il n'y a que celles-là qui vaillent la peine d'être contées... Hue, Minouric!

La vieille Nola se tut. Le paysage commençait à changer d'aspect. La steppe roussie se parsemait d'oasis herbeuses, d'un vert intense, où des moutons à peine aussi gros que des agnelets paissaient en cercle, retenus par des longes à un piquet central. Des moulins à vent, construits en planches goudronnées, se faisaient signe de place en place, du geste uni-

forme de leurs ailes qui, sur des lambeaux de toile à voile, exhibaient d'anciens matricules de bateaux. Les maisons se dressaient plus nombreuses. D'aucunes bordaient la route : on pouvait lire au-dessus des portes l'inscription gravée en relief dans la pierre du linteau et respirer l'odeur des passeroses qui jonchaient encore les seuils de leurs pétales effeuillés. Sur les murets des courtils séchaient, alignées au soleil, les bouses de vaches qui sont, avec le bois d'épave, l'unique combustible d'Ouessant. Des cloches toutes voisines tintaient l'angélus de midi. Cinq minutes plus tard, nous étions au bourg de Porz-Paul.

— Six sous et une régalade ! — me répondit l'obligeante commissionnaire, lorsque, dans la salle basse de l'hôtel Stéphan, je m'offris à lui payer son dû.

Et, quand nous eûmes trinqué ensemble, à la façon bretonne :

— Vous savez, je ne vous ai pas tout dit... Si Marie-Ange vous intéresse, trouvez quelqu'un qui veuille bien vous conter l'histoire de la Sirène... moi, je ne peux pas : dans ma position, il faut vivre en bons termes avec tout le monde.

IV

Je fus édifié le soir même, par un simple hasard... J'avais passé la plus grande partie de l'après-dînée à errer dans les roches de Loqueltaz. C'est le site peut-être le plus merveilleux de l'île. Les jeux de la nature semblent y avoir obéi aux lois d'une esthétique grandiose : les granits colossaux se sont comme organisés d'eux-mêmes en une sorte de cathédrale d'avant les âges, en un sanctuaire fruste, formidable et prestigieux. Piliers, arceaux, fenêtres ouvertes sur l'infini de l'espace, rien ne manque à l'ornementation de ce temple sans date, chef-d'œuvre des forces primitives. Pour voûte, le ciel : pour tapis, un gazon moelleux comme un velours. La mer, qui y pénètre par une large fissure, forme des espèces de vasques d'eau lustrale qui ont dû servir, dans les temps barbares, à de mystérieuses ablutions.

Il est probable, en effet, que le vieux naturalisme celtique

eut, en cette majestueuse enceinte de roches, un de ses asiles consacrés. Aujourd'hui encore, les mères y amènent les enfants mâles, dès qu'ils sont en état de marcher, et, après leur avoir fait faire trois fois le tour de l'enclos, les plongent dans le premier flux, à l'heure de la marée montante. C'est une façon de les vouer à la mer, mais aussi de les rendre invulnérables à ses maléfices. Ils sont désormais sous la protection de saint Gildas, — en breton Veltaz, — qui passe, dans la croyance populaire, pour avoir vécu de longues années en ce lieu et pour l'avoir « exorcisé ».

— Autrefois, monsieur, douze vierges, belles de corps comme des anges, mais perverses d'âme comme des démons, avaient ici leur résidence d'été. L'hiver, elles s'en allaient on ne savait où, derrière les grandes brumes, par le chemin des orages. Mais, sitôt que les clairs soleils commençaient à luire, on les voyait soudain reparaître ; elles arrivaient en nageant, le buste soulevé hors des ondes, et les vagues avaient l'air d'être les plis de leur vêtement. Jamais elles ne prenaient terre, car, sorties des eaux, elles n'étaient capables que de ramper. Elles demeuraient donc dans les piscines qui sont au bas des roches; mais là, tout le jour, — et toute la nuit, s'il faisait lune, — elles se livraient à leurs ébats. Leur principale occupation était de chanter. Elles chantaient des choses douces, de longs appels d'amour, propres à séduire le cœur des jeunes hommes, et le cœur des jeunes hommes s'attendrissait à les entendre. Beaucoup se damnèrent pour les douze fées. Il y en eut qui, pour les suivre, plantèrent là leurs promises et même leurs vieux parents à l'article de la mort. C'est alors que Dieu prit l'île en pitié et lui envoya saint Veltaz. Le saint, qui était évêque, donna son anneau à baiser aux « Sœurs de la mer ». Elles en reçurent aux lèvres une telle brûlure qu'elles se dispersèrent en hurlant. Depuis, elles ne se sont plus montrées en ces parages, du moins au dire des anciens.

Ainsi me parlait une pastoure, la seule créature humaine que j'eusse rencontrée aux abords de ce désert, — une fillette d'une quinzaine d'années, je pense, mais contrefaite et nouée, la figure cousue de scrofules, les yeux étrangement tristes et profonds. Elle paissait la vache d'un des guetteurs du séma-

phore, à ce qu'elle m'apprit, et s'était mise à marcher près de moi, tirant sa bête à qui la mélancolique tombée du soir arrachait des meuglements plaintifs.

Une légère buée grise voilait peu à peu les choses. Les maisons lointaines semblaient se tapir au ras de la lande. L'île apparaissait comme enfermée dans des murailles immenses, les murailles mouvantes de la mer. On percevait de grands bruits d'orgues, épars dans les étendues invisibles. Sur une hauteur, en face de nous, le phare électrique du Créac'h venait de s'allumer ; et cela ne fut pas sans ajouter encore à la solennité de l'heure, cette soudaine flambée pâle, au haut de cette énorme stèle, d'aspect funéraire, bariolée d'un peinturlurage macabre où le noir alterne avec le blanc.

Peureuse et frissonnante sous sa cape de laine brune, la fillette continuait :

— Elles ne se sont plus montrées dans ces parages, mais, du côté de Kélern, on les entend toujours et même, par claire nuit, on les peut voir qui tordent aux rayons de la lune, pour les sécher, leurs longues chevelures ruisselantes. Seulement, elles ne sont plus que onze, les Morganes ...

— Ah ! Et qu'est devenue la douzième ?

— La douzième ?... Je vais vous dire... Les « anciens » prétendent qu'il y a cent ans, mille ans peut-être, l'homme de Cadoran la pêcha dans ses filets ; par mégarde, selon les uns, mais plutôt parce que la fée avait résolu de se faire prendre. Elle aimait d'amour cet homme, qui était le plus fier et le plus beau des gars d'Ouessant. Quand il l'eut tirée sur le sable, elle lui dit : « Laisse-moi être ta femme, à la manière des filles de ta race, et je te ferai roi de la mer. » Elle parlait d'une voix si douce, avec des gestes si câlins, qu'il ne se sentit pas le courage de la repousser, comme sans doute il aurait dû faire. Puis, d'être roi de la mer, cela le tentait. Cependant il hésitait encore : « Comment deviendrais-tu ma femme, puisque tu n'as que la moitié du corps d'une chrétienne ? » Elle répondit : « Porte-moi dans tes bras jusqu'au seuil de ta maison et ne t'inquiète pas d'autre chose. » Elle était froide comme l'embrun de novembre quand il la prit sur sa poitrine, entre ses bras ; mais, dès qu'ils furent sur le chemin de Cadoran, sa chair tiédit et les écailles de ses

hanches et de ses jambes se mirent à tomber. Devant la maison, elle pria l'homme de la déposer sur la traverse du seuil, et aussitôt elle marcha, toute seule, jusqu'au lit...

La fillette s'interrompit, comme effrayée de confier ces choses à un « étranger », au milieu du silence plus vaste et parmi les grandes formes troubles des pierres de Loqueltaz au crépuscule.

— Et ils s'épousèrent? demandai-je.

Elle reprit, mais en baissant la voix :

— Oui et non. Ce furent des noces singulières. D'après les conditions du contrat, paraît-il, la fée ne devait appartenir au pêcheur que la nuit. Un peu avant l'aube, elle se levait, gagnait la mer, retournait à sa vie ancienne, s'en allait au large rejoindre ses sœurs. Cela dura quelque temps de la sorte. Tout prospérait au maître de Cadoran ; les vagues lui apportaient, jusque dans l'aire de sa demeure, les poissons et les épaves ; les vents et les courants lui obéissaient comme à un roi. Il était heureux et riche. Une enfant superbe, de tous points semblable à sa mère, lui était née. Que pouvait-il souhaiter de plus?... Eh bien ! il trouva que ce n'était pas encore assez. Un matin, comme la prime aube allait poindre, il dit à la fée : « Ne te lève pas, je te prie : je veux que tu sois mienne à la clarté du soleil aussi bien que dans les ténèbres de la nuit ! » Tristement elle lui répondit : « Ne me demande point une telle chose. Ce serait notre malheur à tous deux et le malheur de notre postérité. — Si tu me refuses, insista-t-il, c'est donc que tu ne m'aimes point. » Ce mot fit à la Morgane une peine si profonde qu'elle s'évanouit, et, quand elle reprit ses sens, le jour avait paru !... Et depuis...

— Depuis?...

— Une fatalité pèse sur la race de la Sirène.

— Elle existe donc toujours cette race?

— C'est le clan le plus nombreux de l'île. Hommes et femmes, ils sont, du même nom, plus de quatre-vingts.

— Et quelle est cette fatalité qui pèse sur eux?

— C'est très difficile à expliquer, voyez-vous...

Le vrai, c'est que la petite îlienne se souciait médiocrement de me fournir ces explications. Volontiers elle eût brisé là l'entretien.

Je dus lui arracher les phrases par lambeaux, sans comp-

ter qu'il y avait dans son breton d'Ouessantine quantité d'idiotismes qui me déroutaient... En résumé, voici : de génération en génération, le sang immortel de la Sirène de Cadoran s'épanouit en un type unique, un délicieux type de femme, d'une séduction irrésistible et d'un charme exquis. Ce sont comme autant de réincarnations successives de la primitive aïeule, dans lesquelles revivent ses formes adorables, le mystère inquiétant de son âme double, la magie de ses gestes et de sa voix, tous les prestiges de sa beauté. Une bénédiction, selon le mot de Nola Glaquin, semble, en effet, être sur elles. C'est une joie rien que de les contempler. Elles ne sont pas seulement la parure de leur clan, elles sont l'orgueil de toute l'île. On les recherche, on les entoure, on les fête, on a pour elles mille attentions, mille prévenances. Mais, ce qui ne se dit pas, du moins tout haut, c'est qu'à ces hommages rustiques il se mêle une grande part de pitié. La « fille de la Sirène » n'est pas tant un objet d'admiration que de plainte. Un implacable destin la guette, embusqué là-bas dans les menaçantes solitudes des eaux.

A peine mariée à quelque franc gars de la mer, issu, suivent l'usage insulaire, de sa parenté, elle est frappée tout à coup, brutalement, en plein bonheur.

Un beau jour, le mari s'embarque pour la pêche, comme d'habitude. Il fait temps joli, brise douce et ciel clair. Nul accident ne semble à craindre. Le soir est venu, la nuit tombe, l'homme ne rentre pas... Que s'est-il passé? Cela, c'est le secret des Sirènes. Une fois de plus elles ont châtié la trahison de leur douzième sœur. Et, tandis que la veuve crie, du haut des roches, appelant celui qu'elle ne reverra plus, on les entend au loin qui rient et qui chantent, qui chantent à voix légère :

> Hou ! hou ! la mer s'éveille !
> Le vent souffle au suroît...

Rarement les flots rendent le cadavre ; encore ne jettent-ils à la côte que ses membres épars, « ses épaves ».

— Çà ! — demandai-je, comme nous allions nous séparer, la pastoure pour prendre le sentier du sémaphore, moi, pour continuer vers le bourg, — présentement, c'est bien Marie-Ange, n'est-ce pas?...

Elle ne me laissa point achever :

— Chut ! fit-elle, dans la maison qui est là, sur votre droite, habite son beau-père, le vieux Morvarc'h, *Paôl-Vraz*, comme nous l'appelons...

Ses dernières paroles furent :

— Si j'étais de vous, je pousserais, cette nuit, jusqu'aux grèves de Kélern. Il y aura clarté d'étoiles et de lune, par conséquent sabbat de Sirènes, à moins que la sagesse des anciens ne mente... Moi, j'aime mieux croire que d'aller voir...

L'instant d'après, je passais devant la maison de Paôl-Vraz. La chandelle était sur la table, et, par le cadre étroit de la fenêtre, dans l'entre-bâillement des petits rideaux de serge rouge, j'aperçus le vieux qui, servi par sa vieille, se disposait à souper en paix.

V

Je n'ai point poussé jusqu'aux grèves de Kélern, mais, tout de même, les mystérieux chants des Sirènes ont bercé mes songes, toute la nuit, dans l'antique « grand'chambre » de l'hôtel Stéphan, dont les meubles surannés et disparates ont chacun leur physionomie, leur histoire et je dirai volontiers leur langage, car ils ont l'air de converser entre eux, dans les ténèbres, avec des craquements étranges, comme sous l'effort des souvenirs. Je les ai longtemps écoutés, en une demi-somnolence, lumière éteinte et les yeux clos. Un bahut de forme arabe disait :

— Je suis né sur les confins des déserts du sud et j'ai vécu d'abord dans l'entrepont d'une felouque barbaresque. Des artisans bruns, au ciseau patient et délicat, ont sculpté de graves sentences sur mes flancs.

— Moi,— intervenait une armoire massive, ayant le teint de cuivre des hommes de son pays,— j'ai grandi sur l'autre rive du monde : un soleil plus riche y donne aux arbres une sève couleur de sang. J'ai couru des mers immenses à bord d'une frégate amirale. J'ai vu les guerres et les combats des hommes : je puis exhiber des entailles aussi glorieuses que des blessures.

Ou bien c'était une glace, marbrée de plaques livides comme un front de malade, dont le pâle et mélancolique sourire signifiait :

— Accrochée à une paroi de chêne lustré, dans le salon d'un transatlantique, j'ai miré d'exquis visages de passagères, des gestes élégants, d'harmonieuses attitudes. Où dorment-elles maintenant, les belles voyageuses, sur quel lit d'algues ou de sable, à quelles profondeurs d'Océan ?...

Tous des échappés de naufrages, ces meubles de provenances si diverses, et qui évoquaient, dans l'atmosphère si calme de cette chambre bretonne soigneusement entretenue comme un reliquaire, d'affreuses visions d'équipages en détresse, de noyés hagards, de lourds navires sombrés... Je me suis réveillé au bruit des cloches carillonnant le premier son de la messe.

C'est dimanche.

Même temps qu'hier : un ciel tout neuf, la limpidité des matinées de Bretagne en octobre, une lumière idéale, élyséenne, une lumière fixement bleutée. La ruelle, devant ma fenêtre, s'ouvre sur une filtrée de mer assoupie où des barques se balancent doucement.

Les gens des hameaux commencent à déboucher de toutes les directions, hommes et femmes tout de noir vêtus, figures maigres et graves qui défilent sans hâte, en silence. Ils se suivent par groupes, par familles, comme aux anciennes époques des migrations patriarcales, les vieux en tête, et, en dernier lieu, les enfants. Charmantes pour la plupart, les fillettes, avec leurs coiffes d'aïeules sur leurs boucles blondes, frisées comme des goémons et qu'on n'a pas écourtées encore, avec leurs châles clairs, semés de fleurs peintes, dont les couleurs éclatent joyeusement parmi le noir des autres costumes.

L'église est au haut de la bourgade. On y monte par un chemin que bordent d'un côté des façades grises, cabarets ou maisons de marchands, de l'autre, une rangée d'ormes malingres, les seuls arbres de l'île, tout frissonnants des atteintes de l'automne et comme minés par un mal secret, par une obscure nostalgie de plantes en exil. Le mur du cimetière les abrite des vents du nord, mais les étouffe aussi dans son ombre.

Et le voici, ce cimetière. Un arpent de quelques acres, un

champ des morts, frère des courtils disséminés dans la campagne voisine, autour de la demeure des vivants, avec cette unique différence qu'il est planté de croix et que l'herbe y foisonne à plaisir, en touffes plus vertes et plus épaisses. J'y entre en compagnie du syndic, quartier-maître retraité, le plus paterne des hommes, malgré son parler brusque, ses jurons empruntés à toutes les langues et sa dure face boucanée de forban. Comme je lui marque quelque étonnement de l'exiguïté de ce cimetière, si peu en rapport avec le chiffre de la population qui, d'après les statistiques, excède deux mille âmes, il me montre là-bas la mer étincelante, les eaux immenses.

— Et ce cimetière-là, dit-il, qu'est-ce que vous en faites ?...

Nous cheminons à travers les tombes. « Ci-gît Renée Mezmeur... Ci-gît Jeanne-Yvonne Malgorn... » Des noms de femmes, toujours, rien que des noms de femmes, sauf, de-ci de-là, quelque sépulture isolée de vieillard avec la mention « décédé au bout de son âge, muni des sacrements de l'Église », sauf aussi des tertres minuscules, à peine plus renflés que des taupinières, recouvrant des restes anonymes, des dépouilles d'enfants morts avant d'avoir pu prendre leur part de la tâche familiale et qui, dès lors, sont comme s'ils n'avaient pas été.

Au milieu de l'enclos, le syndic m'arrête auprès d'un monument de forme bizarre, assez semblable aux édicules qui surmontent, en Bretagne, les fontaines sacrées.

— Penchez-vous et regardez.

J'applique les yeux à un grillage en fer garnissant une manière de lucarne et, dans le fond d'un trou d'ombre, je finis par distinguer un monceau d'objets moisis ayant de vagues apparences de croix.

— Des croix, oui bien, — acquiesce le syndic, — des croix de cire vierge... Et il y en a, vous pouvez voir ! Encore la plupart, détrempées par l'humidité, ne sont-elles plus qu'une bouillie...

— Et pourquoi sont-elles là ? Qu'est-ce qu'elles représentent ?

— Ils ont des idées comme ça, dans ce pays... Quand un des leurs périt en mer et que les courants ne ramènent point le cadavre, ils font tout de même un simulacre d'enterrement, avec curés, chantres, enfants de chœur et toute la boutique. On façonne une croix de cire qui est censée être le mort, et

sur laquelle le recteur prononce l'absoute. Après quoi, il l'enferme dans une espèce d'armoire, contre le mur de l'église, et elle reste là, avec pas mal d'autres, ses pareilles, jusqu'au soir de la Toussaint où on les vide en pagaille dans ce trou... Ça fait l'affaire des prêtres, vous pensez... Paraît, d'ailleurs, que sans ça le noyé ne se tient pas tranquille : c'est, toutes les nuits, des cris; des hurlements, des insultes, un branlebas du tonnerre de Dieu... Mais le plus drôle, c'est le nom qu'ils donnent à la cérémonie, un nom comme en latin, que je n'ai jamais entendu qu'ici. Ils appellent ça un *proella.*

Je lui fais répéter le mot à plusieurs reprises... *Proella ! proella !*... Vocable étrange et qui éveille, en effet, dans l'esprit de soudaines réminiscences latines. Comment ne point songer tout de suite à *procella*, au terme qui, dans la langue des mariniers de Rome, désignait la bourrasque, la tempête, la fureur déchaînée des vents? Et comment n'être pas séduit par cette étymologie, trop simple sans doute pour être vraie, mais si suggestive en sa simplicité?... Mon compagnon, cependant, m'entraîne vers l'église; tout en affectant de s'exprimer avec désinvolture sur le compte du clergé de l'île, il n'est pas homme à manquer la messe, et le « troisième son » achève de tinter.

— Nous ne trouverons pas de chaises ! — affirme-t-il, non sans humeur.

De fait, force nous est de rester debout, près de la porte. La nef est comble. Un grand vieillard nous offre l'eau bénite. Où donc ai-je déjà vu ce profil antique, ce nez busqué, ces lèvres minces, et, sur l'orbite profonde, ce sourcil majestueux? La barre d'appui de son siège porte son nom gravé au fer rouge par quelque forgeron du village. Je lis : *P. Morvarc'h, de Pern-Izella,* et, dans ma pensée, repasse en silhouette crépusculaire la maison de la lande, avec, derrière sa vitre éclairée, l'image du vieux qui soupait... L'office est commencé. Une houle moutonneuse de têtes et d'épaules ondule sous le geste du prêtre, au moment de l'*Asperges*... Épaules vastes, têtes énergiques et candides tout ensemble, au front carré. Les hommes occupent le haut de l'église, en avant du chœur : au delà, à partir de la chaire jusque sous le cintre du porche, c'est la blancheur inclinée des coiffures féminines où le jour

multicolore des vitraux met des irisations de soleil sur la mer. Des capuchons de veuves forment par places de mystérieux écueils noirs. Tout ce monde prie en silence, égrène des rosaires polis par de longs frottements, ou s'absorbe dans des missels surannés qui gardent je ne sais quelle odeur des piétés d'autrefois entre leurs feuillets déteints.

Des deux côtés du maître-autel sont les statues en bois de saint Pôl et de saint Gildas, les deux évangélistes de la contrée. Ils sont l'un et l'autre représentés en évêques, mitre d'or et chasuble d'or, robe violette et gants violets. Mais le peuple ne veut voir en eux que des marins, des marins qui « naviguaient » dans des barques de pierre, à l'épreuve de tout naufrage, et qui tenaient des lèvres mêmes de Dieu le verbe d'enchantement, la parole qui endort les flots...

Brusquement, dans un intervalle des psalmodies liturgiques, éclate le cantique en breton par lequel on a coutume, chaque dimanche, d'invoquer ces patrons jumeaux de l'île, les grands thaumaturges ouessantins :

> O vous qui vîntes d'Hibernie
> Sur le chemin des eaux traîtresses,
> Pôl et Gildas, vous qui savez
> Nos vœux, nos périls, nos angoisses...

Ce sont des voix de femmes qui ont entonné la strophe, là-bas, dans la tribune, au fond de la nef, et les hommes reprennent le refrain. Cette double mélopée en langue locale est d'un effet saisissant. Les gosiers rudes des pêcheurs roulent les syllabes avec un bruit de galets. Et, dès qu'ils se sont tus, c'est comme une accalmie ; le chant semble décroître, s'éloigner, ainsi que la mer à l'heure du reflux, mais pour s'enfler de nouveau, peu à peu, en des mots d'une tristesse ardente, d'une langueur douloureuse et passionnée. A ces moments-là, une voix domine toutes les autres, nage, pour ainsi dire, au-dessus d'elles et les conduit. Je l'ai promptement reconnue ; j'en ai encore dans les oreilles, depuis hier, le timbre fluide, cette caresse ondoyante et sonore, délicieuse comme un attouchement clandestin de toute l'âme. Pas de doute possible : celle qui chante de la sorte, c'est Marie-Ange. Je ne la distingue point parmi ses compagnes et, néan-

moins, *je la vois*. Je la vois dans le passé des légendes. Elle est redevenue l'Océanide, l'être inconstant et divin, né des rêves de l'humanité primitive dans les lointains illuminés de la mer. Elle s'avance au rythme des vagues. Ses yeux glauques laissent transparaître les mystérieux fonds de roches où s'élaborèrent, à l'aube du monde, les premiers germes de la vie. Sa chevelure, à demi végétale, exhale un parfum si fort que tout l'univers en est embaumé. Sa chair, de nuances changeantes, revêt tour à tour les teintes délicates du matin et les tons embrasés du soir. Elle est une et multiple. L'haleine du vent chante sur ses lèvres. Tout en elle est harmonie, sa démarche flottante, ses attitudes, les mouvements de sa tête, les gestes arrondis de ses bras. Son corps entier n'est qu'une chanson...

— Oui, c'est un beau cantique, n'est-ce pas?... Tant mieux, si ça vous a fait plaisir.

— Beaucoup, beaucoup de plaisir, Marie-Ange.

Nous nous sommes rencontrés dans le cimetière, à la sortie de la messe, et elle s'est arrêtée à causer avec moi, un instant. avant d'aller dire sa prière sur « ses tombes ». Elle m'apparaît plus radieuse encore que la veille, sous sa coiffe de linon brodé, repassée de frais et fleurant une fine odeur de lavande. Une croix d'argent brille sur le drap noir du *justin*, du corsage à basques qui enserre son buste. Sa jupe, de même étoffe, descend à plis droits ; la brise gonfle la soie de son tablier. Ses yeux sont de la couleur du ciel, bleus, céruléens peut-être, avec des reflets dorés. Je la compare mentalement avec les îliennes, ses compatriotes, agenouillées autour de nous sur les dalles de l'enclos funèbre : elle a vraiment quelque chose d'exquis et de rare qui n'est qu'à elle, et qui se manifeste dans son visage, dans ses mains, dans l'élégance native de toute sa personne... Le syndic qui nous a rejoints s'informe de Jean.

Elle l'attendait hier soir, à la marée de six heures, mais sans doute qu'il aura jugé à propos de passer son dimanche à l'Ile des Saints. Il a un ami là-bas, un qui était avec lui au service, sur l'*Intrépide*. Alors, il s'en reviendra probablement cette nuit.

— Les vents sont bons, n'est-ce pas, monsieur Gavran ?

— Oh ! fait le syndic, il y en a encore pour quinze jours au moins de ce temps doux. Gare après, par exemple !

— A qui le dites-vous ? Ce sera la lune de novembre, la lune des défunts.

Le vieux Morvarc'h traverse la grande allée. Marie-Ange s'écrie :

— Le père !... Je vous quitte...

Et, me tirant une révérence à la mode ancienne :

— A vous revoir, vous !... Je vous ferai goûter du vin de Cadoran... Demandez au syndic !

— Je te crois... du vin du pays des Sirènes ! grommelle entre haut et bas maître Gavran.

Elle vient d'aborder Paôl Vraz et tous deux se dirigent maintenant vers le monument des « disparus ». Il y a foule, du reste, autour de l'étrange cénotaphe ; des femmes principalement, tout le noir troupeau des veuves prosternées à même le sol ; quelques hommes aussi, debout, pétrissant leurs bérets entre leurs gros doigts, l'air moins dévotieux que distraits, l'esprit perdu, les yeux ailleurs.

— A quoi pensez-vous qu'ils songent, syndic ?

— A rien et à tout... Est-ce qu'on sait ?... Peut-être à leurs décédés, peut-être à eux-mêmes... à la croix de cire qu'ils auront là, tôt ou tard, tandis que leurs carcasses pourriront au large... et peut-être à la ration d'eau-de-vie qu'ils vont boire, à la soûlerie qui les attend. Voyez plutôt...

Sur tout le parcours, de l'église à l'hôtel, les auberges sont pleines. Selon l'énergique expression du syndic, les îliens célèbrent « la messe du vin ardent ». Ils trinquent sans bruit, alignés devant les comptoirs, puis, d'un geste uniforme, égouttent sur le parquet les verres vides. Des pièces sombres et tristes, meublées seulement de tonneaux, nous soufflent au passage, par leurs portes ouvertes, une haleine empestée d'alcool. Dans le voisinage de la Poste, nous croisons un pêcheur qui titube.

— Allons ! tu as encore mis, ce matin, ta chemise d'ivrogne ! — gronde le syndic en sa langue imagée, de son accent bourru.

Et l'homme de répondre :

— C'est la faute à la mer, monsieur Gavran... La mer est salée !

Tout en remontant la rue, de son pas somnambulique, il se répète à lui-même, avec une insistance plaintive, mêlée de résignation :

— La mer est salée !... La mer est salée !...

VI

Lundi.

Un ciel pommelé, capitonné de petits nuages blancs, très doux.

Parti à la découverte dans l'île, je comptais bien, en marchant à l'ouest, aboutir après quelques détours à la demeure de Marie-Ange, dont les filles de mon hôtesse m'avaient fait cette description :

— Vous verrez d'abord un calvaire en pierre : sur la base se lit le nom des Morvarc'h. Vous prendrez le sentier qui est à droite et vous arriverez à deux piliers, restes d'un ancien portail, comme à l'entrée des maisons de nobles. De là, vous apercevrez l'aire et, un peu en contre-bas, le logis... D'ailleurs, il vous faudrait vraiment de la bonne volonté pour vous perdre.

J'ai gardé de cette journée de flânerie solitaire à travers la grande steppe ouessantine un souvenir pâle, indécis, vaguement triste, tout empreint de la mélancolie de ces petites ouates immobiles qui moutonnaient aux plages du ciel. Je connus alors une Eùssa languide à laquelle les récits de ceux qui la visitèrent, même en des saisons plus propices, ne m'avaient point préparé. Il y a en elle un charme dolent qui ne se révèle qu'en automne, par les temps moites, sous un soleil qui sent approcher sa fin et qui se voile au moment de mourir. J'eus l'impression d'une terre enchantée par un sommeil magique, d'un pays de rêve, empire de quelque fée invisible, de quelque « Belle aux flots dormant ».

Le silence était si profond, si absolu, qu'on ne pouvait se défendre d'une sorte d'inquiétude, d'une angoisse analogue à celle qui prend, dit-on, les voyageurs européens dans les forêts sans oiseaux des îles des mers australes. L'Océan même

se taisait ou, pour me servir d'une métaphore ouessantine, « ravalait son bruit ».

Les spectacles ordinaires de la vie en ces parages se déroulaient cependant, mais comme en songe.

L'incessante théorie des steamers (il en passe, en moyenne, quatre-vingts par jour) promenait à l'horizon, sur la courbe des eaux, de lointaines et lentes fumées qui faisaient penser à des feux de nomades, le long d'une route infinie. Et les moulins à vent, épars au milieu des cultures, semblaient tendre leurs bras vers ces inconnus, leur adresser des appels muets, comme hantés, eux aussi, d'une fièvre de voyages, d'un besoin de partir, de s'arracher au sol, d'ouvrir librement dans l'espace leurs ailes d'oiseaux cloués.

La solitude était grande. J'errai des heures sans voir une âme. Les hommes avaient pris la mer, dès le matin; les enfants étaient en classe et les femmes vaquaient, j'imagine, à des besognes d'intérieur, derrière les portes closes. A tout hasard, je poussai une de ces portes : elle céda, en faisant entendre une faible plainte, et je me trouvai dans un logis obscur où filtrait à peine un jour malade, un jour verdâtre, émané d'une fenêtre étroite comme un hublot. Je demandai :

— Suis-je bien dans la direction de Cadoran?

Rien ne me répondit. Je perçus toutefois, dans le silence, un froissement de litière remuée. J'avançai de quelques pas et, sur un grabat, au coin de l'âtre, je distinguai une forme étendue qui essayait de se soulever sans y réussir. C'était un vieillard, perclus de tous les membres, à demi enlisé dans la mort. Il bredouilla je ne sais quoi d'inintelligible. Je m'enfuis.

Les rebords de l'île, en cette région, se rebroussent ainsi qu'une énorme vague immobilisée. Une écume de pierre en hérisse la crête, masquant l'abîme. Je devais avoir atteint le canton désigné par Nola Glaquin du nom de Pointe sauvage. J'obliquai vers l'occident et j'arrivai près d'une croix. Dans le granit effrité de la base s'apercevaient les restes d'une inscription: je ne m'attardai point à la déchiffrer, et, prenant à droite, je m'engageai dans une espèce d'avenue dont l'accès était plus ou moins protégé par deux pans de murs en ruine. Des mauves géantes y étalaient leurs feuilles décolorées, et cela sentait l'abandon, le désert, l'ancienne chose humaine

retombée à l'état de nature. Je marchais sur un tapis de camomille.

Une habitation se montra, une maison défunte, un cadavre de maison. La maçonnerie subsistait, à peu près intacte, faite de blocs mal équarris, liés d'un épais ciment. Mais la charpente, le toit, les châssis des fenêtres avaient disparu. Je franchis le seuil. Une chèvre allaitait ses chevreaux parmi les ronces. Assise sur la pierre du foyer où se voyait encore la trace des anciens feux, une enfant déguenillée épelait à haute voix un texte breton ; la surprise que je lui causai fit tomber son livre de ses genoux, et elle resta immobile à me regarder avec de grands yeux inquiets et farouches. Je fus longtemps avant d'obtenir d'elle une réponse. Enfin, elle se décida.

C'était bien ici Cadoran, mais Cadoran-le-Vieil, où, comme il était aisé de voir, personne ne demeurait plus. L'autre — le vrai — était encore à un bon bout de marche, plus en surplomb sur la mer. Je m'étais trompé de croix. J'aurais dû attendre d'être à la « croix neuve » pour bifurquer...

— A qui appartiennent ces ruines?

— Elles n'ont plus de propriétaire. Les Morvarc'h qui habitaient ici sont tous décédés et leur bien est tombé dans le commun.

— Qu'est-ce donc qui leur arriva?

— On dit comme ça, que c'est le malheur qui a passé sur eux. Et cela devait être. L'homme avait épousé une Morgane, une femme du sang de la Sirène...

L'enfant avait repris son livre, ses « Heures », comme elle disait, un catéchisme en dialecte léonard. Je la laissai à ses psalmodies et regagnai la route. Un instant, je délibérai si je continuerais dans l'ouest, vers l'autre Cadoran, le Cadoran de Marie-Ange. Mais, maintenant, cela ne me tentait plus. J'éprouvais une sorte d'énervement : l'effet de ma déconvenue, sans doute, de cette arrivée singulière dans un logis abandonné, hanté par de lugubres souvenirs. D'ailleurs, le soleil baissait, et j'avais convié à dîner, pour le soir, quelques-unes des notabilités de l'île, dont l'instituteur et le syndic. Je coupai droit devant moi, à travers champs. La tour à bandes noires et blanches du Créac'h me servait de point de repère pour m'orienter.

Sur les vastes étendues muettes, un recueillement immense planait. Il y avait comme une attente solennelle dans les choses. De grands oiseaux de mer aux ailes alourdies passaient en s'appelant d'un cri bref.

Aux approches de Porz-Paul, je croisai le recteur en surplis, précédé d'un enfant de chœur qui faisait tinter une clochette. Des femmes, à genoux aux deux bords du chemin, disaient :

— C'est à Kerinou, paraît-il, que va le bon Dieu.

— Oui, le vieux Naour est sur sa fin.

— Tant mieux, le pauvre paralytique! Il a gagné sa tombe, celui-là!...

VII

Nous achevions de prendre le café, dans la salle basse de l'hôtel Stéphan, les fenêtres ouvertes sur la nuit, une nuit pâle et tiède, une de ces étranges nuits d'occident où l'haleine de la mer semble arriver toute chaude encore de la grande fournaise embrasée des tropiques. Il devait être neuf heures environ : à l'église, là-haut, le couvre-feu venait de sonner. Le syndic, la pipe aux lèvres, nous contait un naufrage récent, celui de la *Miranda*.

— Un beau navire, ma foi!... L'équipage fut recueilli par un lougre de Perros... Huit jours après, je reçus la visite du capitaine. C'était un Allemand de Hambourg, un petit homme châtain avec des lunettes, l'air d'un savant plutôt que d'un long-courrier. L'agent de la Compagnie d'assurances faisait l'office d'interprète. Nous allâmes ensemble jeter un coup d'œil à la carcasse du vapeur, qui s'était enferré à pic sur « la Jument ». L'arrière seul avait été submergé, l'avant était resté presque intact. Le capitaine voulut à toute force y pénétrer. Nous l'attendîmes dans le canot. Il reparut au bout de quelques minutes, tenant un objet sans forme enveloppé dans un numéro du *Times*. Nous nous demandions : « Qu'est-ce qu'il peut bien avoir trouvé? » Ça sentait une pourriture du diable... Devinez ce que c'était? Le carlin du bord, oublié par mégarde, au moment du sinistre, dans le sauve-qui-peut! Une

charogne, quoi !... Croyez-vous qu'il lui fit faire une caisse et qu'il l'a emporté en Allemagne !...

— Dites donc, Gavran, observa l'instituteur, vous rappelez-vous que nous étions attablés ici même, comme ce soir, la nuit où la *Miranda* fit côte ?

— C'est pourtant vrai... Mais quelle brume, hein ! quoiqu'on fût en juillet, dans le mois clair !

— Vous rappelez-vous aussi les propos de Nola Glaquin à qui vous aviez offert un grog ?

— Nola Glaquin, la « commissionnaire » ? demandai-je.

— Une vieille folle ! opina le syndic. Figurez-vous qu'elle prétend savoir une couple de jours à l'avance tous les malheurs qui doivent se produire en mer, dans un rayon de six lieues à l'entour de l'île. On l'a surnommée, à cause de cela, *Strew an Ankou*, la Mouette de la Mort. Les gens vous affirmeront qu'elle converse avec les goélands dans leur langue. Ce qui est sûr, c'est que le chaume de sa maison est tout englué de la fiente de ces oiseaux. Quand ils sont blessés, elle les soigne, et quelquefois les guérit, grâce à des onguents dont elle a le secret. En retour, ils lui font part des nouvelles du large... Le soir en question, comme elle se trouvait par hasard à l'hôtel, je l'invitai à trinquer avec nous. Son verre vidé, elle me dit : « Complaisance pour complaisance, monsieur Gavran. Ne vous endormez pas trop profondément cette nuit, si vous ne voulez pas avoir à vous réveiller en sursaut. Il y aura du *fourbi* sur la côte ». Nous nous mîmes à rire, l'instituteur et moi. Une heure plus tard, le phare du Créac'h tirait le canon pour avertir les hommes du bateau de sauvetage... Est-ce bien cela, magister ?

— Parfaitement, syndic.

Le greffier de la justice de paix, un îlien long, mince, fluet, à mine ecclésiastique, ancien élève du collège de Saint-Pol et séminariste manqué, insinua d'un ton doux et conciliant :

— Elle a certainement des lumières spéciales, cette Nola Glaquin. Je pourrais, moi qui suis du pays, vous citer une foule d'exemples de son extraordinaire sagacité. Écoutez seulement celui-ci qui m'est personnel. Il y avait deux jours que mon père était parti pour Camaret. Nola Glaquin passa en charrette devant notre porte, se rendant au Stif. Ma mère,

qui n'avait aucune inquiétude, lui dit gaîment, en manière de salut : « Vous n'entrez pas allumer votre pipe, Nola? » — Vous savez qu'elle fume comme un homme. — « Hélas ! répondit-elle, en hochant la tête, ne plaisantez pas, Renée-Anne ; vous m'aurez peut-être chez vous plus tôt que vous ne pensez. » Le soir même, je dus l'aller quérir : on faisait la veillée funèbre autour du cadavre de mon père, noyé dans les parages des Pierres-Noires.

— Ah ! oui, car il faut vous dire, — fit en s'adressant à moi le syndic, — elle est la « veilleuse » attitrée de l'île. En fait d'*oremus*, elle rendrait des points à tous les sacristains du monde. C'est toujours elle qu'on charge de réciter les paroles d'apaisement sur l'âme du mort, dans les proella.

— Et quels accents elle trouve ! prononça l'instituteur. J'étais au dernier proella, chez les Hénoret, de Kergoff... Je vois encore Nola Glaquin, la main droite étendue au-dessus de la croix de cire : « Les eaux méchantes ont gardé ta dépouille ; tes ossements ne reposeront point dans la terre d'Eûssa. Mais ton âme est ici, ton âme est au milieu de nous. Nous sentons son souffle sur nos faces !... » C'était à donner le frisson ; à un moment surtout, quand, faisant parler le défunt, la bonne femme...

Il s'interrompit. La porte de la salle venait de s'entre-bâiller.

— Monsieur le syndic, il y a quelqu'un qui vous demande, murmurait d'une voix tremblante d'émotion la plus jeune des demoiselles Stéphan.

Maître Gavran eut un juron formidable.

— Dites à ce particulier qu'il m'embête, grogna-t-il, et que les bureaux sont fermés jusqu'à demain six heures.

La jeune fille, pour toute réponse, se contenta d'ouvrir la porte toute grande, puis s'effaça pour laisser entrer un gaillard d'une stature énorme, vêtu d'une vareuse trop courte, sa chemise quadrillée de matelot débordant par-dessus ses grègues qui lui flottaient dans les jambes, mal rattachées aux reins par une ficelle. Il s'efforçait de les retenir d'une main et balançait, de l'autre, un haillon de laine sale qui avait dû être primitivement un béret. Ce fut l'instituteur qui reconnut d'abord le personnage :

— Hé ! c'est Maout-Eûssa, le second de Jean Morvarc'h !...

« Maout-Eùssa », qui veut dire « bélier d'Ouessant » était bien le sobriquet qui convenait à cette tête étroite, allongée, quelque peu stupide, où les cheveux et la barbe se confondaient en une seule toison d'un brun roux. L'homme, cependant, promenait sur nous un regard de bête peureuse, cherchant le syndic. Moi, le nom de Jean Morvarc'h m'avait fait dresser l'oreille, et je n'attendais pas sans anxiété ce qui allait sortir de la bouche de ce rustre, messager d'on ne savait quoi d'imprévu et peut-être de tragique.

— Je viens pour la déclaration, — articula-t-il enfin, péniblement.

Maître Gavran bondit de sa chaise.

— Hein ? tu dis ?... Parle, voyons ! Qu'est-ce qu'il y a de cassé ?

L'homme inclina son mufle velu, et, de sa poitrine d'hercule, s'exhala un *hi !* plaintif, un sanglot d'enfant. La même appréhension, la même certitude nous oppressa tous. Il me sembla, quant à moi, que je ne respirais plus et que l'air de cette salle d'auberge s'était épaissi subitement, comme si toute la mer, la mer pesante, la mer de plomb, s'y fût ruée d'un coup. La lumière de la lampe me parut verte, vertes aussi, d'un vert sinistre, les faces de mes compagnons de table. Lorsque je repense à cette scène, je me demande si je ne l'ai pas rêvée ; et tous les détails néanmoins m'en sont demeurés extrêmement précis.

— Alors ?... interrogea le syndic.

Il s'arrêta, toussa pour raffermir sa voix qui s'enrouait, puis, délibérément :

— Alors, ce n'est pas ton patron qui t'envoie ?

Maout-Eùssa secoua sa tête crépue. Son grand corps oscillait. Le greffier poussa un siège derrière lui ; il s'y laissa tomber. Le syndic, saisissant une bouteille d'eau-de-vie qui était là, parmi les tasses, lui en versa une pleine rasade ; il la vida d'un trait, essuya sa lippe du revers de sa manche et dit, en montrant le couloir :

— Il y a le mousse... Nous sommes venus ensemble... Ça ne vous fait rien, n'est-ce pas, que je l'appelle ? C'est lui le premier qui s'est aperçu de la chose...

Il héla :

— Vônik !

Nous vîmes entrer un garçonnet joufflu, d'un rouge pourpre, à qui l'ample ciré d'homme dont il était enveloppé donnait l'aspect d'un Esquimau ou d'un Groënlandais, d'un nain difforme des régions polaires. Il se coula, se blottit contre le géant affalé. Dans son visage dru, aux teintes de chair saumurée, ses yeux bleus, étonnament bleus, luisaient ainsi que deux flaques d'eau marine. Le matelot, tout tremblant lui-même, se mit à l'encourager :

— N'aie pas peur, Vônik... Qu'est-ce que tu veux?... Il faut bien faire la déclaration.

Gavran s'était rassis. L'instituteur rassemblait en un menu tas les miettes de pain éparses devant lui sur la nappe. Le greffier, les mains jointes, faisait craquer les articulations de ses longs doigts osseux. Dans le cadre de la porte, la mère Stéphan et ses filles se serraient en un groupe compact, la figure tendue, geignant des : *Va Doué! Va Doué!* à voix basse.

— Voilà comme c'est arrivé, commença l'homme.

Et il entama un récit traînant, diffus, avec des incohérences, des répétitions, un pêle-mêle de circonstances parasites où s'embrouillait sa pauvre cervelle et où jamais, sans le secours de Vônik, il n'eût été possible de voir clair. Il en ahannait, le malheureux; sa sueur roulait avec ses larmes.

En gros, l'histoire était celle-ci.

Le samedi soir, la pêche vendue, l'argent touché, Jean Morvarc'h leur avait dit :

— Tenez tout prêt. Nous partirons à l'aube.

Puis il s'en était allé coucher à terre, chez son ami Porzmoguer, un îlien de là-bas, qui avait été avec lui sur l'*Intrépide*. Le lendemain, contre-ordre : on ne devait plus lever l'ancre qu'au jusant de nuit, pour ne pas froisser les gens de l'Ile des Saints qui regardent comme un sacrilège de naviguer le jour du dimanche. Alors, on fut à la messe en bande, avec les Porzmoguer, vieux et jeunes. Avec eux aussi l'on dîna : dîner copieux, suivi de plusieurs tournées, ici et là, dans les débits du bourg de Sein. Le « patron » était gai, très en train, de grosses pièces blanches plein les poches, les mareyeurs ayant payé bon prix. On avait donc bu « comme ça », mais pas trop, « n'est-ce pas, Vônik? — Oh! non, pas trop! » A la mer baissante, on avait pris congé. Temps joli, nuit de lune

et d'étoiles ; l'eau du Raz unie comme un étang, à peine ridée par un souffle irrégulier de brise. Il n'y avait qu'à laisser porter, et, si l'on ne marchait pas vite, du moins on marchait sûrement. Morvarc'h dit :

— On veillera chacun son tour. Allongez-vous et dormez. Je tiens la barre. Quand je sentirai le sommeil venir, je réveillerai Maout-Eùssa.

Ils s'étaient étendus sur le dos, dans le fond de la barque. Jean, pour se distraire, et aussi pour combattre les influences de la nuit, s'était mis à chanter une chanson française apprise au service, une chanson drôle dont Porzmoguer, dans la journée, lui avait remémoré les couplets. Il était question là dedans d'un quartier-maître

> Qui n'savait pas nager,
> Qui n'savait pas nager.
>
> Largue les ris dans la grand'voile,
> Largue les ris dans les huniers...

Bercés à ce refrain, ils avaient clos leurs paupières et, dame ! ils n'avaient plus eu conscience de rien, mais de rien ! « N'est-ce pas, Vônik ? » Ils voguaient l'un et l'autre dans le muet pays des songes. Combien d'heures leurs esprits restèrent-ils absents, ils ne l'eussent su dire... Tout à coup le mousse s'était dressé en sursaut : il avait cru entendre dans son sommeil la voix du patron...

Ici le matelot poussa du coude le garçonnet :

— Explique la chose, Vônik.

— Je crois bien que c'était la voix du patron, fit Vônik, mais je n'en suis pas sûr... Peut-être aussi que c'était une autre voix. Je n'avais pas encore tout à fait mes idées... Et puis cela me semblait venir de loin, de très loin... Nous filions à ce moment vent arrière ; la voile était en travers du bateau. Je me glissai en rampant sous le gui pour demander à Morvarc'h ce qu'il me voulait. Je vis qu'il n'était plus là... à la barre, il n'y avait personne !... Alors, j'interpellai Maout-Eùssa, même qu'il me répondit : « Voilà, patron !... »

— Oui, poursuivit le matelot, je pensais que c'était Morvarc'h qui me hélait pour mon tour de quart. Quand j'ai su

le malheur, je suis resté un instant comme si l'on m'avait donné un coup d'aviron sur la tête... Vônik me dit : « M'est avis que nous faisons un drôle de chemin ! » Je pris le gouvernail et nous virâmes de bord. « Le patron n'a pas pu couler à pic, pensions-nous ; il est trop bon nageur. On le sauvera peut-être... » Le ciel était clair, la mer plus claire encore que le ciel, à croire qu'il y avait des lumières par en dessous. Nous fouillâmes dans toutes les directions... Rien !... Alors nous nous mîmes à appeler de toutes nos forces, l'un après l'autre : « Morvarc'h !... Jean Morvarc'h !... » Ça résonnait comme dans une église. Deux ou trois fois il nous sembla que quelque chose, très loin, nous répondait : un bruit long, triste, et qui finissait soudain comme un rire. Cela venait tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Et cependant, à des milles, la mer était vide. Alors, — il faut tout dire, — la peur nous saisit, une peur d'entre peau et chair, une peur glacée...

— Je l'aurais juré ! — grommela le syndic. — Les Morganes, n'est-ce pas ?... Des bêtises !

L'homme reprit, avec un accent plus ferme :

— Nous n'en avons pas moins louvoyé dans ces parages jusqu'au jour. Il n'y a pas de reproches à nous faire, monsieur le syndic. Des heures durant, nous avons cherché le cadavre et, si nous ne l'avons pas ramené, ce n'est point notre faute. C'est la mer qui n'a pas voulu... Quand le soleil a été haut, j'ai dit : « Il n'y a plus qu'à réciter le *De Profundis* et à s'en aller. — S'en aller ! a fait Vônik, mais par où ? » Nous avions dû dériver dans l'ouest, au diable, pendant que nous dormions. Nulle terre en vue. J'ai mis le cap sur le soleil. Puis, une bande de goélands a passé, des goélands des îles, selon Vônik, filant vers le nord-est. Alors, nous avons tenu la même route qu'eux. Sur le soir, un feu nous est apparu qui semblait bondir hors de l'eau, par intervalles, comme un marsouin. Nous avons reconnu le Créac'h, et nous voici... Ah ! c'est un malheur bien étrange, n'est-ce pas, messieurs ?

Il plongea sa figure dans la loque qui lui servait de béret et recommença de pleurer, de pleurer sans bruit.

— Rentrez chez vous, prononça maître Gavran. Je me charge d'annoncer l'accident à Paôl-Vraz...

La belle, l'admirable nuit, et de quelle puissante impression de repos !

Accoudé sur le rebord de l'étroite croisée, dans la chambre des meubles-épaves, je regardais, au fond d'un firmament vertigineux, scintiller des myriades d'étoiles ardentes, d'un éclat aigu, toute une joaillerie céleste de saphirs, d'améthystes, d'émeraudes, de rubis. La voie lactée semblait le lit d'un fleuve à sec, avec, pour sables, une poussière de diamants. A mes pieds, le village dormait, et derrière moi, dans une immensité de silence, je sentais, j'entendais le sommeil de l'île. Seul retentissait le timbre des heures, disant la vigilance des horloges dans la paix tombale des maisons assoupies.

Et toujours les mêmes bouffées tièdes apportaient les mêmes parfums, la respiration des continents en fleur, là-bas, à des milliers de lieues, de l'autre côté de l'Atlantique...

La belle, l'admirable nuit !... Où pouvait bien rouler maintenant le corps inerte de Jean Morvarc'h ?

Un pas sonna dans l'écho de la rue. Je me penchai hors de la fenêtre ; une grande forme sombre traversa le bourg, hâtant sa marche. Elle disparut dans les chemins qui mènent vers l'ouest ; et je compris que c'était Paôl-Vraz, qui, en sa qualité de chef de famille, allait, sans plus attendre, selon l'usage, réveiller dans son lit clos de jeune épousée la nouvelle veuve de Cadoran.

VIII

Plus d'une semaine s'est passée depuis l'événement. Les caprices du ciel occidental ont donné tort aux prévisions optimistes du syndic : les vents ont tourné au suroît, le temps s'est mis à la pluie. Des troupeaux de nuées grises, aux pis lourds, se lèvent avec l'aube, des lointains de la mer. Et ce sont des journées tristes, humides, les jours sans lumière et sans vie des commencements d'hiver en Bretagne. Je vais quelquefois, l'après-midi, chez des conteuses qu'on m'a signa-

lées. Des vieilles, pour la plupart, de manières accueillantes et fines. Elles m'offrent du lait fermenté, des galettes, me font asseoir en face de l'âtre, devant un feu de bouse desséchée qui braisille sans flamme, et, tout en cardant de la laine, me débitent d'une voix douce, au bruit grinçant des peignes de fer, de lamentables récits, des histoires d'intersignes, de morts étranges, de naufrages, lugubres à faire frissonner.

Une d'elles, la vieille Tual, que tout le monde appelle « marraine », habite au hameau de Saint-Guennolé, sur un haut promontoire farouche qu'enveloppent, ces temps-ci, d'une perpétuelle fumée d'eau les embruns fouettés du Fromveur.

Je ne m'y rends jamais sans apercevoir, campée debout à l'extrême pointe de la falaise, une noire silhouette d'homme, pareille à quelque gigantesque cormoran, les pans de la veste battant comme des ailes toutes prêtes à s'envoler.

Il m'intrigue à la fin, ce mystérieux personnage, montant je ne sais quelle faction solitaire devant l'abîme. J'ai résolu d'en avoir le cœur net, et, par un sentier glissant, je m'aventure jusqu'à lui. Les coudes en l'air, les mains placées en abat-jour au-dessus des yeux, il fouille d'un regard obstiné la morne étendue mouvante. Il ne m'a pas entendu venir, absorbé qu'il est dans sa contemplation, et aussi à cause des grands fracas sourds du ressac contre l'énorme paroi de pierre.

— Pardon, brave homme...

Il se retourne tout d'une pièce, me dévisage, les sourcils froncés, puis, soulevant son large feutre :

— Faites excuse, dit-il. Vous êtes le monsieur de l'église, n'est-ce pas? Je ne pouvais guère m'attendre à vous rencontrer ici : les îliens eux-mêmes se risquent rarement sur le sommet du Veilgoz.

Moi non plus, je ne m'attendais pas à me trouver en présence du vieux Morvarc'h, et j'en demeure d'abord quelque peu décontenancé. Nous nous touchons la main, tristement. Je ne l'ai pas revu depuis la catastrophe. Rien de changé en lui. C'est la même physionomie sèche et grave, la même majesté tranquille. Je lui demande des nouvelles de Marie-Ange ; il me répond d'un ton calme :

— Je pense qu'elle va aussi bien que possible, quoique les

femmes, vous savez... Le recteur va tous les jours lui faire visite. En de telles occurrences, il n'y a que la religion...

— Et vous, Paôl-Vraz?

— Moi, vous voyez, je guette... Je guette le corps de mon fils.

Il s'exprime d'une voix lente, en son breton scandé d'Ouessantin. Aucune émotion ne fait trembler ses lèvres minces, toutes jaunes du jus de la chique. Il me montre du doigt une des stries blanches qui zèbrent de leur teinte plus claire les grisailles du sombre Océan.

— C'est par cette route que le flot le ramènera, s'il doit revenir... Quiconque se noie dans le chenal du Four atterrit nécessairement à la grève de Veilgoz.

Elle est là sous nos pieds, cette grève, à soixante-dix mètres de profondeur. On n'y peut accéder qu'en barque et, lorsqu'un cadavre s'y échoue, il le faut hisser à l'aide d'une corde; trop mûr, il se dépèce aux aspérités de la falaise, membre à membre.

— Voilà huit jours, ajoute le vieux Morvarc'h, que je viens me poster ici, à chaque marée, et demain encore, je viendrai... Mais, passé demain, plus d'espoir. Il ne restera plus qu'à faire une croix, une croix de cire pour le proella!

Il est retombé à son immobilité de sentinelle funèbre, les yeux au loin.

Nous causons de lui chez les Tual; « Marraine » dit :

— Paôl-Vraz!... Il se débrouille aussi bien dans la marche des courants que nous autres dans la direction des chemins de l'île. C'est de race, chez ces Morvarc'h. Ils ont l'œil qui perce la brume, l'œil qui pénètre jusqu'au cœur des eaux. Que voulez-vous? C'est un don. Mais ils le paient, les infortunés!... Paôl-Vraz a eu quatre fils, quatre joyaux! L'aîné a déserté aux Amériques, je ne sais où; deux autres dorment quelque part, sous les herbes des colonies. Et voilà Jean!... Dieu fasse que celui-là, du moins, le cimetière ait sa dépouille!... A supposer que les Morganes... suffit!

Il n'est bruit dans Ouessant que de cette mort, mais on se cache pour en parler. Ce sont des chuchotements de lèvre à oreille, des demi-confidences, des discussions aussi entre

marins, dans les cabarets, devant les comptoirs, avec de soudains éclats de voix brusquement réprimés. Il m'arrive de surprendre des bouts de phrase :

— Tu admets qu'on se laisse glisser comme ça ? Allons donc !

— Alors, tu crois aux Morganes, toi ?

— Puisque le mousse cependant les a vues,... oui, vues !... Et ces rires, hein ! ces rires sur la mer ?...

La légende est déjà dans l'œuf. Couvée lentement, au cours des longs soirs désœuvrés de l'hiver, elle planera, l'été prochain, sur toute l'île ; et ceux qui, dans les saisons futures, viendront étudier après moi le folklore d'Ouessant, recueilleront sur le trépas de Jean Morvarc'h bien des affirmations singulières, bien des détails insoupçonnés.

IX

— Ainsi, vous repassez votre bréviaire, Nola.

— Il faut bien... C'est pour me donner du ton, monsieur le syndic. Et si ça vous démange de me payer un verre, ne vous gênez pas.

— Combien en avez-vous déjà bus ?

— Je vous dirai le quantième ce sera, quand vous l'aurez offert.

Maître Gavran aime à taquiner la commissionnaire sur ce qu'il appelle son « péché mignon ». Elle lui répond, d'ailleurs, avec usure. J'assiste au colloque du haut des marches de l'escalier. On vient de m'appeler à table, pour le repas du soir. Il est sept heures environ. Dehors, c'est la nuit hâtive, la pluie intermittente, la rafale, le ciel inclément. Je ne suis pas plus tôt descendu que le syndic me demande à brûle-pourpoint :

— Vous en êtes, n'est-ce pas ?

— De quoi donc ?

— Mais... du proella, chez Marie-Ange.

— Le monsieur lui doit bien cela, — insinue Nola Glaquin, en relevant pour s'essuyer la bouche le coin de son tablier. — Était-elle assez jolie pourtant, l'autre samedi, lorsque vous

alliez côte à côte, dans la montée du Stif!... Jolie et alerte, en bas blancs, la jupe troussée!... Elle était comme une lumière, vous souvenez-vous?... comme un feu follet de la mer. Ah! elle est cruellement changée, la pauvre! Elle ne boit ni ne mange. Vous ne la reconnaîtrez plus quand vous la verrez...

On entend dans la rue des grincements de portes qui s'ouvrent, la cantilène lugubre d'une voix qui glapit. Et la vieille de s'écrier :

— Seigneur Dieu! les annonciateurs!... A tantôt, là-bas!... N'oubliez pas de vous munir d'un fanal...

Je m'informe auprès du syndic :

— Alors, c'est pour ce soir, ce proella?

— Dame! nous sommes à la fin du neuvième jour, et l'on n'a rien trouvé.

— Et je ne serai pas indiscret?...

— Au contraire. On vous saura le plus grand gré de cette marque d'estime... Prenez le temps de souper. Moi je vais querir une lanterne et, si vous voulez, dans une demi-heure, nous partirons ensemble.

A peine s'est-il esquivé que les dalles du couloir retentissent d'un bruit de sabots cloutés.

— Ne vous étonnez pas, — me dit la fille qui me sert : ce sont les annonciateurs.

Ils sont là trois ou quatre hommes, tête nue, et qui hurlent en chœur, d'un ton lamentable :

— Paix et prospérité à ceux de cette maison! Priez pour la pauvre âme de Jean Morvarc'h. Vous êtes avertis, de la part de ses proches, que son proella sera célébré cette nuit, au manoir de Cadoran.

Madame Stéphan leur verse, selon l'usage, une rasade d'eau-de-vie, et ils s'en vont. Mais, longtemps encore, leur plainte traîne dans le noir des ténèbres extérieures, mêlée au crépitement de l'ondée et aux grands souffles irréguliers de la tempête. Des mots, toujours les mêmes, vous arrivent comme à travers un cauchemar :

— Morvarc'h... proella... Cadoran!...

On dirait je ne sais quelle litanie barbare criée dans une langue inconnue.

Nous nous sommes mis en route, sous la pluie. Un pêcheur du voisinage m'a prêté son ciré des gros temps, si raide qu'on le croirait en métal; les trombes d'eau sonnent là-dessus comme sur du zinc. Nous avançons péniblement. N'était le fanal du syndic, on ne verrait goutte. A l'entour du cercle de lumière vacillante qu'il projette, se meuvent des ombres immenses, impénétrables, comme si nous marchions dans l'obscurité d'une forêt de rêve, parmi des fantômes d'arbres agités par les vents. La mer roule des bruits effrayants. On songe à quelque chasse diabolique, au loin, avec des grondements, des abois, des galops de bêtes invisibles, des décharges soudaines, un hallali féroce rugi à pleine trompe par toutes les puissances de l'abîme.

— Oh! fait maître Gavran, ce n'est rien... Un petit prélude seulement!... Venez en décembre, en janvier; vous entendrez d'autres concerts!

Par instants, il y a comme des pauses, des accalmies inattendues, d'inquiétants silences, pendant lesquels nous percevons, un peu de tous côtés, des appels de voix humaines; des lanternes se croisent, des saluts s'échangent :

— Vous y avez été, les gars?

— Oui bien. Et vous aussi, vous allez?

— Nous allons!

Cela est d'une impression très mystérieuse, ces gens qui vont ou qui reviennent, ces conversations qu'on saisit sans voir personne, et surtout cette procession de fanaux qui passent, brillent, disparaissent, comme une sarabande d'insectes phosphorescents dans l'épaisseur flottante des ténèbres. Mais le plus extraordinaire, ce sont les phares, celui du Stif sur notre droite, celui du Créac'h à notre gauche. On ne distingue que leurs feux qui ont l'air de brûler dans le vide, au-dessus des lourdes masses d'ombre. Ils ajoutent encore, si possible, à l'horreur de cette nature déchaînée, achèvent de lui donner je ne sais quoi de chaotique, d'absurde et de fou. Le Stif fait l'effet d'une lune blafarde, barbouillée de sang, qui tournerait sur elle-même, en proie au vertige de l'épouvante, tandis qu'à l'autre bout de l'île, le Créac'h semble une comète clouée dans l'espace, et qui s'impatiente et qui bondit.

— Nous sommes à la Pointe sauvage, annonce le syndic.

On le sent aux embruns qui vous cinglent, à cette poussière de sel répandue dans la nuit, comme un grésil, et dont l'âcreté vous pénètre, s'infiltre en vous par tous les pores ; on le sent surtout au tumulte infernal des eaux, à leur grincement parmi les galets, à leurs longues détonations sourdes dans les anfractuosités des roches, presque sous nos pieds.

Une lueur fixe, un point de clarté dans un amas de ténèbres immobiles... C'est là. Nous sommes arrivés.

La même disposition que dans la plupart des demeures ouessantines : un couloir étroit donnant accès, d'un côté, dans une espèce de magasin où se gardent les provisions, les outils agricoles des femmes, les engins de pêche des hommes, — de l'autre, dans une salle plus spacieuse, à la fois cuisine, réfectoire et chambre à coucher. C'est dans celle-ci que nous entrons ou, du moins, que nous essayons d'entrer, car elle regorge de monde, d'îliennes accroupies sur leurs talons, d'îliens debout, fronts découverts et les bras croisés, dans l'attitude de la prière. Force nous est de faire station à la porte, d'attendre la fin de l'oraison bretonne. J'explore des yeux cet intérieur où le hasard m'avait empêché de venir quelques jours plus tôt, alors qu'on y pouvait respirer encore l'atmosphère accueillante et tiède des logis heureux. Il est bien tel que je me le représentais d'après ce qu'on m'en avait dit; c'est bien le nid de mouette que je rêvais à Marie-Ange. Les murs sont badigeonnés de frais, les meubles luisent; une boiserie blanche à filets verts encadre le foyer. Dans l'angle de gauche, voici le lit nuptial, désormais le lit du veuvage; des courtines d'indienne à fleurs le décorent. Sur le banc à forme de coffre, par lequel on y monte, repose un de ces berceaux primitifs, en chêne sculpté, où les anciens imagiers de Bretagne s'ingéniaient à tailler en relief des figurines de saintes, protectrices de l'enfance... Mais la prière s'est tue : un remous se fait dans l'assistance, et le vieux Morvarc'h s'avance vers nous. Il me marque en termes fort décents combien il me sait gré de m'être dérangé, en dépit de l'orage.

— Suivez-moi, dit-il.

Et il nous ouvre un passage derrière la foule qui, du reste, commence à s'éclaircir, à s'écouler au dehors, l'oraison finie,

pendant qu'un flot de nouveaux arrivants se pressent sur nos pas.

Je me trouve devant une table massive dont un lit à deux étages m'avait jusqu'à présent dérobé la vue. Une nappe à franges la recouvre. Au milieu, sur un oreiller servant de coussin, est couchée à plat une croix de cire jaune, grossièrement façonnée et qui garde encore l'empreinte des doigts malhabiles qui l'ont pétrie. Au chevet de la croix, une photographie, « le portrait du défunt », me souffle le syndic. Elle remonte à quelques années déjà, au temps où Jean Morvarc'h « naviguait à l'État » et courait le monde sur la *Melpomène*. C'est une photographie peinte, ainsi que les aime le goût naïf des gens de mer. Les yeux, jadis, furent teintés de bleu de Prusse, les pommettes et les lèvres de carmin. Mais la couleur, les traits, les contours même du corps, tout cela est pâli, effacé, devenu lointain et comme noyé en des profondeurs d'eau. Mystérieuse et spectrale image de quelqu'un d'englouti!... Une mite promène sous le verre du cadre ses élytres d'argent.

Une vieille qui se tient au haut bout de la table, le dos à la fenêtre, et qui n'est autre que Nola Glaquin, coiffée de la capeline de deuil, me tend un rameau de goémon vert trempé dans de l'eau bénite, pour que j'en asperge la croix du proella. Elle dit :

— *Requiescat in pace!*

Et comme il se doit, je réponds :

— *Amen!*

Le même cérémonial s'accomplit pour le syndic, puis pour chacune des personnes qui défilent derrière nous, en sorte que c'est un perpétuel fredon de paroles latines parmi des susurrements discrets de conversations à demi-voix.

— Vous désirez peut-être saluer la veuve? me demanda Paôl-Vraz.

De l'autre côté de la table, du « tréteau funèbre », pour parler comme les Bretons, trois femmes sont assises sur des escabeaux, enveloppées toutes trois en des mantes pareilles, d'épaisses mantes de drap noir aux plis rigides, dont les cagoules rabattues ne laissent rien voir du visage incliné sur la poitrine. La coutume veut, paraît-il, qu'en de telles occurrences la « nouvelle veuve » se fasse assister des deux veuves

de l'île chez lesquelles furent célébrés les plus récents proellas.

J'essaie de reconnaître la tournure de Marie-Ange, mais en vain : les trois figures immobiles et voilées demeurent énigmatiques, semblables à trois Parques, à trois déesses de la mort, ensevelies dans leurs longs vêtements funèbres. Leurs mains mêmes sont ramassées sous l'étoffe. D'ailleurs, il fait sombre dans ce recoin, mal éclairé d'un reflet trouble par les deux cierges qui brûlent sur la table, en des flambeaux d'église, de hauts flambeaux de fer forgé.

— Marie-Ange, dit Paôl-Vraz, c'est le monsieur...

Une des femmes, celle qui est le plus près de l'âtre, entr'ouvre sa mante, me tend la main et articule d'une voix sourde un faible : « Merci ! »... C'est tout. La tête n'a pas fait un mouvement, le noir capuchon qui couvre le visage ne s'est point relevé.

Le logis cependant, à demi vidé tout à l'heure, s'est rempli de nouveau, envahi par une autre fournée de proches, d'amis, d'invités et, sans doute aussi, de curieux. Nola Glaquin annonce :

— Nous allons réciter un *De profundis*...

Nous nous asseyons sur le banc, contre le lit clos. Ce serait manquer à la bienséance que de sortir, une fois commencée la prière. A ma gauche, sur le berceau de chêne, dort d'un paisible et blanc sommeil le dernier rejeton des Morvarc'h de Cadoran. La commissionnaire avait raison : c'est un enfant superbe. Des frisons d'un blond cendré — les cheveux de lumière de Marie-Ange — auréolent déjà son petit front obstiné, creusé entre les sourcils d'un sillon vertical. Il y a comme une énergie naissante dans l'expression encore indécise de ses traits. Il dort bravement, les poings en l'air. Le vieux psaume murmuré à l'intention des mânes paternels lui est une chanson de nourrice peu différente des antiques ballades en langue bretonne dont il a coutume, aux soirs ordinaires, d'être bercé. Il dort dans sa couchette à forme de barque, en attendant que d'autres barques l'emportent sur les mêmes eaux où son père a sombré... Puissent les sirènes du Fromveur, les légendaires ennemies de sa race, lui être plus clémentes !

Je les avais oubliées, tout à la pensée de me retrouver face à face avec Marie-Ange ; mais elles sont là qui ne cessent de

hurler autour de la demeure, les mystérieuses puissances de la tempête, ouvrières de destruction et de mort. Elles ébranlent les vitres, elles font cliqueter les ardoises du toit, et parfois, par le tuyau de la cheminée, soufflent jusque dans la salle leur haleine vivante, humide et salée. Lorsque Nola Glaquin prononce le *requiescat in pace* final, c'est un hou! strident, sauvage, le rire démoniaque des vents et de la mer qui éclate en guise d'*amen*.

Nous nous disposons à nous lever, mais Paôl-Vraz nous retient.

— Voyons, pas avant le *prézec!* insiste-t-il.

— Il n'a donc pas encore prononcé? demanda le syndic.

— Non. Tous les membres de la famille n'étaient pas arrivés.

Docilement nous reprenons nos places, — le syndic, par devoir, pour obéir à la tradition, et moi, pour faire comme lui, mais non sans un vif intérêt de curiosité. Au fond, puisque l'occasion m'en était offerte, il m'en eût coûté de ne point l'entendre, ce *prézec*, cette espèce de vocéro ouessantin, avec la commissionnaire de l'île pour vocératrice.

— Mais d'abord, si vous mangiez quelque chose? nous propose le vieux Morvarc'h... C'est l'heure du repas de minuit.

Une agape est servie, paraît-il, dans l'autre pièce : du pain, du lard, des viandes fumées, et le mets national, le *far*, un mélange de farine d'orge, de pommes de terre râpées et de pruneaux secs, cuit dans un chaudron sous la cendre. Nous déclinons l'invitation. Le vieux s'éloigne, va conférer avec Marie-Ange, puis grimpe l'escalier qui mène à l'étage, pour redescendre l'instant d'après, portant une fiole encrassée au col brunâtre, qu'enrubannent des algues flétries.

— Si vous ne mangez pas, vous boirez, fait-il. Ceci, monsieur, c'est du vin de la mer. Ma belle-fille avait mis la bouteille de côté pour quand vous viendriez. Vous deviez la vider avec Jean. Nous trinquerons, si vous voulez bien, au repos de son âme.

Cela est dit simplement, sans vaine sentimentalité, mais d'un ton qui ne manque pas de noblesse. Et nous buvons le vin d'épave en commémoration de l'épave humaine que la tourmente roule à cette heure, Dieu sait où!...

Nola Glaquin, qui vient de réparer ses forces, rentre du bas bout de la maison, suivie de la plupart des autres « veilleurs ». Elle a les lèvres humides, les yeux brillants.

— L'eau vulnéraire! — marmonne le syndic. — Pour être à la hauteur, il faut qu'elle soit à moitié soûle!

Et l'eau vulnéraire, ce *gin* de Bretagne, doit être, en effet, pour beaucoup dans l'animation singulière de la vieille femme; mais on y sent autre chose encore, une ivresse spéciale et quasi prophétique, une sorte de délire sacré. Au lieu de regagner le poste qu'elle occupait jusque-là, dans l'embrasure de la fenêtre, elle se campe debout au pied de la table, et chacun fait cercle derrière elle. Seules, les trois veuves, hiératiquement accroupies dans leur coin d'ombre, n'ont pas bougé. Le silence est profond; la rafale même a fait trêve, et la mer, qui sans doute a baissé, n'est plus qu'une grande rumeur solennelle, un tonnerre lointain, dans l'espace. Nola commence :

— Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, je vais dire le *prézec* de Jean Morvarc'h...

Un arrêt de quelques secondes. Toutes les oreilles sont tendues, et c'est à peine si l'on ose respirer. La vocératrice se recueille, le regard fixé sur la photographie du mort. Et soudain, comme d'une écluse ouverte, le torrent de sa parole se précipite. C'est d'un débit à la fois entraînant et monotone, Cela rappelle le récitatif adopté par les acteurs bretons dans la représentation des Mystères. Les notes élevées alternent avec les notes basses, suivant un mode large et simple, tour à tour fougueux et plaintif. Et, dans ce dialecte sonore d'Ouessant, cette mélopée tantôt aiguë, tantôt gémissante, a le charme d'un sortilège barbare, je ne sais quelle vertu d'incantation.

— Ne dites pas, — s'écrie la « prêcheuse » au début de son improvisation, — ne dites pas : « Le bonheur est sur cette demeure ». Le bonheur est comme les goélands. Il se pose ici, puis là, entre deux vols; mais il fait son nid dans des lieux inconnus...

Où semblait-il que l'on dût être plus heureux qu'en ce manoir de Cadoran, « un des plus anciens de l'île »? Des champs au soleil, une barque solide sur la mer, des piles de

tendait tout l'horizon d'une large bande d'azur sombre, lamée d'argent. Un soleil blanc — le soleil des lendemains de grande pluie en Bretagne — luisait dans le ciel nettoyé.

Au milieu de la nef, le catafalque était dressé. On y déposa la croix de cire que portaient, couchée sur un brancard, quatre pêcheurs homardiers, du clan des Morvarc'h. Et l'office commença... Je songeais à l'avant-dernier dimanche, au moutonnement des coiffes claires, aujourd'hui endeuillées, aux voix douces des femmes entonnant du haut de la tribune le cantique des saints d'Eûssa, à celle surtout qui, s'élevant soudain, les domina toutes, et dont la vibration vous effleurait l'âme comme d'un toucher surnaturel...

La musique de cette voix, il me fut donné de l'entendre encore, au moment de quitter l'église; mais le timbre en était brisé.

C'était sous le porche. Debout entre les deux veuves, ses guides et ses soutiens dans la montée de son dur calvaire, Marie-Ange recevait les condoléances de la foule et les embrassades de sa parenté. Je m'approchai à mon tour, quand le gros de l'assistance se fut dispersé. Pas plus que la veille, elle ne leva vers moi son visage, encapuchonné dans son manteau. Elle me reconnut pourtant et me dit :

— J'ai su, par la petite gardeuse de chèvres, votre visite manquée de l'autre lundi... Hélas ! si vous revenez un jour, à Cadoran-le-Neuf comme à Cadoran-le-Vieil, ce sera, sans doute, la même ruine !...

Je balbutiai de vagues paroles, et ce furent tous nos adieux.

Elle s'en retourna là-bas, dans l'ouest. Je partis, de mon côté, par le premier vapeur... Oh ! le triste chant des sirènes, à la Pointe sauvage, et combien amer, en automne, le parfum des fleurs d'Ouessant !

A. LE BRAZ

cire des abeilles, nous avons fait pour toi la croix du repos. Vois, nous célébrons ton proella... Moi, Nola Glaquin, qui te parle, je sais que tu m'entends ! Tu es ici où nous sommes, où sont tes proches, où sont tes amis. Tu es dans la croix où nos prières t'ont enfermé. Nous te porterons à la chapelle du cimetière, et là, tu feras ton purgatoire jusqu'au jour du dernier jugement... Tu quitteras tout à l'heure cette maison, comme si tu avais trépassé dans ton lit. Un prêtre mènera ton deuil, et les chants de la mort seront chantés sur ta dépouille. Prends congé des tiens, pauvre âme, de celui-ci, ton père, qui t'a nourri, de celle-ci, ta femme, que tu as tant aimée, de ton fils, qui est ton sang, et de nous tous qui avons sur toi jeté l'eau bénite. La paix de Dieu soit avec ton *anaon !* Ainsi soit-il !

Une sueur abondante baigne le visage enflammé de Nola, colle à ses tempes les mèches de ses cheveux gris... Tandis qu'on s'empresse autour d'elle, nous gagnons la porte, heureux de secouer au vent de la nuit les images lugubres dont nous avons le cerveau hanté, d'échapper à cette atmosphère de sépulcre, de respirer l'air du dehors, purifié par la tempête, où circule déjà la fraîcheur saine, le virginal frisson du matin.

— Tenez, fait le syndic, les vents ont calmi... Les barques pourront sortir.

X

Elles furent vraiment imposantes, ces obsèques fictives de Jean Morvarc'h. Dès le point du jour, aussitôt que la veillée funèbre eut pris fin, les glas se mirent à tinter, non seulement à l'église paroissiale, mais dans tous les sanctuaires de l'île ; puis, sur les huit heures, l'on vit s'avancer le cortège, un long fleuve noir précédé, comme d'un ourlet d'écume, par les ecclésiastiques et les chantres en surplis. Il venait à travers les pâtis, à travers les chaumes, grossi sans cesse de nouveaux affluents que déversaient les routes, les fermes, les hameaux du parcours. La mer, houleuse encore,

les commissaires, et aussi sur celle de terminer avec le propriétaire du local. Quant à l'*Avenir*, la mort de ce malheureux Harel [1] pourrait aider beaucoup. Il devait au journal, et nul égard n'empêche aujourd'hui de tout dire. Enfin je crois qu'il faut consulter pour en finir d'une manière quelconque. Je pense comme toi que M. de Coux n'est nullement propre aux affaires pratiques. J'en avais une autre opinion, sans quoi j'aurais cherché une autre sécurité ; mais le passé est irrévocable.

Sitôt que j'aurai reçu tes épreuves, je les lirai et te les renverrai avec mes observations si j'en trouve quelques-unes à faire. Ce n'est qu'après avoir lu le livre que je pourrai te donner mon opinion sur le titre.

Je t'envoie mon article sur l'ouvrage de Micali [2]. Je désirerais qu'il fût imprimé dans la *Revue des Deux Mondes*, et, en cas de refus de sa part, dans l'*Europe littéraire* qui m'avait demandé ma coopération. Dans tous les cas, je réclame trois exemplaires du numéro où il se trouvera, un pour Micali, un pour Tommaseo, et le troisième pour moi. Ce morceau te paraîtra, avec grande raison, fort plat et fort ennuyeux. Mais tu y verras que je ne recule point sur la question politique. J'ai dicté quatre cents pages de ma théorie de la Société, qui fera partie de ma philosophie [3]. Outre cela, j'ai aussi environ deux cents pages sur des sujets qui s'y rapportent, et sur la philosophie de l'histoire. Cela formera un grand ensemble où tout se liera. Il me tarde bien de causer avec toi de tout cela. J'aurai de plus quelques autres petits fragments à te montrer. Ainsi, mon Charles, tiens-moi parole. J'ai tant, tant de désir de te voir ! Je ne saurais blâmer tes projets de voyage, mais la pensée de cette longue absence, de cette séparation indéfinie, m'afflige et m'abat. La volonté de Dieu !

Je suis de ton avis sur le journal polonais [4]; il pourrait être

1. Harel de Tancrel, ancien gérant de l'*Avenir*.

2. Voir, dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 mai 1833, l'article intitulé : *Histoire des anciens peuples italiens*.

3. Il s'agit ici de l'*Esquisse d'une philosophie*, que Lamennais préparait dès lors et qui devait paraître en 1837.

4. Il était question, dans le milieu des réfugiés où fréquentait Montalembert, de la création d'une feuille destinée à défendre les intérêts de la Pologne, et d'un collège pour l'éducation des jeunes Polonais habitant la France.

fort utile. Mais comment surmonter les obstacles matériels? Tu sais mieux que personne de quelle importance il est de ne pas se laisser à cet égard tromper par des calculs inexacts. Si la chose était faisable, je croirais possible d'obtenir des résultats immenses. On prendrait la question de liberté sous toutes ses faces et dans toutes ses applications. Ce serait admirable; ce serait tout l'avenir du monde.

J'oubliais de te dire relativement à l'*Avenir* qu'il faut prendre bien garde de sortir de la position qui nous est faite par les statuts. A toutes les personnes qui m'ont écrit, j'ai répondu que je ne savais rien et ne pouvais rien savoir, n'ayant pu, non plus que les autres rédacteurs, me mêler de l'administration, d'après les stipulations mêmes de l'acte de société passé devant notaire; et qu'ainsi, en l'absence de l'administrateur, je les engageais à s'adresser directement aux commissaires nommés par les actionnaires pour surveiller leurs intérêts; qu'au reste j'étais moi-même créancier et pour une assez forte somme.

S'il y a quelque apparence que vous réussissiez à fonder un journal, il ne serait peut-être pas inutile que nous nous vissions avant de commencer? Ne pourrais-tu pas alors engager le comte Plater à venir avec toi? Une chose qui peut devenir si importante vaudrait bien la peine de s'entendre.

Dans le cas où l'on continuerait de songer au collège et où on ne pourrait pas l'établir en dehors de l'Université, bornetoi à exprimer notre répugnance à nous soumettre à son régime, sans dire positivement que nous n'y consentirions pas. Avant de prendre à cet égard une dernière résolution, je voudrais consulter mon frère. Je n'hésiterais pas un seul instant à me décider négativement s'il s'agissait d'un établissement français. Mais cette pauvre Pologne, si malheureuse, et qui m'est si chère!

Mille amitiés à M. d'Ault et à Eugène Boré. Je répondrai prochainement à celui-ci. L'affaire La Bouillerie est entièrement terminée; mais je vais avoir inévitablement un second procès avec Belin, qui est le plus éhonté brigand que l'on puisse imaginer dans un siècle de brigandage. Si tu vois M. Benoit il pourrait te donner de bons conseils sur les affaires de l'*Avenir* et de l'*Agence*. C'est un homme tout à

fait sûr, sachant parfaitement son état, et une âme aussi droite qu'élevée.

Il y aurait beaucoup de graves questions que je ne veux ni ne peux traiter par lettre, et sur lesquelles j'ai un grand désir de m'entretenir avec toi. Il est nécessaire de confronter de temps en temps ses idées, pour les mettre bien d'accord et agir avec unité. — Je t'embrasse, mon Charles, bien tendrement.

XIX

La Chenaie, le 2 mai 1833.

J'ai reçu hier par la poste treize feuilles du livre de Mickiewicz[1], mais rien de ton avant-propos. Je me hâte de t'en avertir. On ne peut rien lire de plus touchant et de plus original. Ce petit ouvrage fera un bien immense, non seulement aux Polonais, mais aux Français et à tous les peuples dans la langue desquels il sera traduit. Il faudrait l'envoyer en Angleterre, en Allemagne et en Italie. Si tu es trop pressé, imprime sans attendre mon avis. Il ne faut pas nous gêner en politique, mais seulement cesser de parler de l'Église et de ses affaires. Je voudrais même changer notre langage sur un point, et substituer le mot de christianisme à celui de catholicisme, pour mieux montrer que nous ne voulons plus avoir rien à faire avec la hiérarchie. Que notre cause soit celle de la liberté; nous la défendrons comme chrétiens, comme hommes, avec une parole franche et haute, et tant pis pour qui s'en formalisera. Le titre de Mickiewicz est, ce me semble, meilleur en soi; mais je préférerais dans notre langue celui que tu proposes d'y substituer : *Le Livre des Pèlerins polonais*. — Les Suisses les repoussent de leur frontière.

Depuis mon arrivée ici, je me suis occupé d'histoire; j'ai lu et réfléchi beaucoup. Je te communiquerai mes idées quand nous nous verrons. Pour mille et mille choses, il faudrait passer quinze jours ensemble. N'est-ce pas une misère de parler de quinze jours?

1. *Le Livre des Pèlerins polonais*, dont Montalembert venait d'achever la traduction, précédé d'un avant-propos qui lui attira le blâme du Saint-Siège.

A présent que j'y pense, je rougis d'avoir présenté des calculs d'argent à ces pauvres Polonais. Mais comment faire? S'il ne fallait qu'un peu de mon vieux sang pour fonder leurs établissements d'éducation, je le donnerais de grand cœur. Malheureusement je n'ai que cela et cela ne suffit pas. S'il ne s'agissait que d'un jeune homme, je serais heureux de m'en charger : mais une maison, c'est autre chose. Porter la dépense au-dessous de ce qu'elle serait réellement, ce serait s'exposer à faire tout manquer. J'ai donc dû dire les choses comme elles sont. Voilà ce que je voudrais qu'ils comprissent. Encore une fois, si l'on veut m'envoyer ici un jeune homme capable d'apprendre et pieux, je le recevrai comme s'il était la Pologne elle-même.

L'orage grossit en Angleterre. On en est déjà à attaquer le Parlement réformé, et avec une violence qui montre quelles ardentes passions fermentent au fond des âmes. Si l'on n'était pas si dénué de ressources, je crois qu'après l'énorme sottise des républicains à la Chambre, il serait possible de grouper une foule nombreuse autour de la bannière de la vraie liberté. Je ne me console de notre inaction, forcée en ce moment, qu'en songeant aux deux années de travail qu'exige encore ma philosophie. Un corps de doctrine complet, un ensemble de principes qui s'étendent à tous les objets de la connaissance humaine sans exception, serait un puissant secours, comme base de tout ce qu'on aurait à dire. Il faut donc bénir la Providence du loisir qu'elle nous fait. Cependant il y a des instants où le désir du combat bouillonne dans l'âme et y produit des angoisses inexprimables. — Je t'embrasse, mon Charles, de toute la tendresse de mon cœur.

XX

La Chenaie, le 4 mai 1833.

Je ne trouve, mon Charles, rien de trop fort dans ton avant-propos[1]. Il faut se taire, ou dire ce qu'on pense, et

1. Voir la lettre précédente.

exprimer ce qu'on sent. Je ne suis pas moins content de la forme que du fond. Il y a dans ta parole toute l'énergie d'une âme noble et forte : c'est là le vrai talent. J'ai indiqué quelques corrections dans les feuilles ci-jointes ; bien entendu, tu en restes le juge. Je demeure de plus en plus persuadé de l'immense bien que peut faire ce petit livre. N'y aurait-il pas moyen d'aviser à quelque expédient pour le répandre parmi la jeunesse surtout et dans le peuple ? N'oublie pas non plus d'en envoyer des exemplaires à l'étranger. Peut-être M. de Coux pourrait-il le faire traduire à Londres. Je désirerais aussi beaucoup que l'on pût en faire pénétrer quelques exemplaires en Espagne et dans ses anciennes colonies.

M. Combalot m'écrit des injures, et puis il s'étonne que je ne le remercie pas : je ne l'ai point choisi pour mon pédagogue, et je ne ratifie nullement l'espèce de mission qu'il lui a plu de se donner lui-même à cet égard. Il me devait sinon des excuses, au moins des explications. Il attend au contraire de ma part un acte de soumission à l'autorité qu'il a essayé de s'arroger sur moi : il l'attendra longtemps. Je suis trop vieux pour accepter sa tutelle, fût-elle plus douce et plus sensée. Laissons donc les choses comme elles sont. Je ne veux pas m'exposer à de nouveaux caprices en renouant des liaisons dont nous avons plus d'une fois, mon frère et moi, durement senti les inconvénients. — Tout à toi de cœur, mon Charles bien-aimé.

XXI

La Chenaie, dimanche 5 mai 1833.

Je viens, mon Charles, de recevoir, il y a une heure, la fin de ton avant-propos, moins les quatre pages qui suivent la page 32. C'est une touchante et magnifique chose que ce travail. Jamais tu n'as rien fait qui approche, et j'espère que ces belles et pures paroles ne seront point perdues. Il faudra que tu corriges avec soin les épreuves. J'indique dans la note incluse trois légères corrections. Que Dieu te bénisse, cher et si cher enfant, et te conduise dans la carrière, qui ne sera pas sans souffrance, où il t'a dit : « Marchez ! »

Mac Carthy m'a écrit de Londres le 29 avril. Il est, me dit-il, beaucoup mieux depuis qu'il t'a vu. Il t'écrira sous peu de jours, et en attendant il me charge de te transmettre ses souvenirs et sa reconnaissance pour tous les soins que tu lui as prodigués à Paris. Ne néglige aucun moyen de répandre *le Livre des Pèlerins polonais*. C'est le livre de l'humanité entière. J'abrège pour que cette lettre parte aujourd'hui. — *Tuissimus ex intimo corde.*

XXII

La Chenaie, le 16 mai 1833.

Je viens de recevoir, mon Charles bien-aimé, ta lettre du 12 mai, écrite de ton lit, ce qui m'inquiéterait beaucoup, si tu ne m'assurais que la grippe qui t'y retient est une maladie sans danger. J'espère que tu ne tarderas pas à m'annoncer ta convalescence et cette nouvelle m'aidera à attendre plus patiemment celle de ton départ pour la Chenaie. Je t'écris ces deux mots par occasion. M. Prévost, de Genève, que tu as connu à Paris, est venu passer ici quelques jours en revenant de Londres, et c'est lui qui se charge de te remettre cette lettre. C'est un fort bon jeune homme, tout entier à l'exécution de l'ouvrage qui l'occupe depuis longtemps : l'histoire de la philosophie allemande. Je le crois capable de la faire très bien. Disciple très zélé de Hegel, il me paraît extrêmement prévenu en faveur des idées, à mes yeux plus qu'extraordinaires, de cet ancien ami de Schelling. Mais je me trompe fort, ou la réflexion l'en désabusera plus tard.

Avant d'avoir lu Mickiewicz j'avais commencé un petit ouvrage d'un genre fort analogue [1]. Comme ce ne sont pas de ces choses qui demandent à être faites de suite, peut-être le continuerai-je si je m'y sens quelque attrait ; toutefois n'en parle à personne. Je te montrerai ce que j'en ai fait, et ton avis m'encouragera à poursuivre ou m'en détournera. J'ai déjà environ cinq cents pages sur la Société. Mais ce n'est qu'un premier travail qui devra être refondu.

1. Les *Paroles d'un Croyant*, qui devaient paraître l'année suivante.

C'était en vérité un des travaux d'Hercule que de terminer les affaires de l'*Agence* et de l'*Avenir*. Tu en es venu à bout. Peu de choses pouvaient me faire autant de plaisir que d'apprendre qu'enfin nous étions hors, et toi surtout, de ce malheureux embarras. Je dis toi surtout, car c'est toi qui en as eu toute la peine. L'affaire du schiste prend une mauvaise tournure. Eugène Boré te dira les détails.

Je ne vois aucun inconvénient à publier la cinquième conférence de M. Gerbet. Il a déjà envoyé la sixième et j'espère que sa santé, qui est moins mauvaise en ce moment, lui permettra de préparer les suivantes assez à temps pour que la publication s'en fasse régulièrement. La lettre du Père Ventura que je t'ai envoyée t'aura affligé sans t'étonner. Quel dégoûtant pays que celui-là[1] ! Et combien ces nouvelles infamies doivent nous affermir dans la résolution d'éviter désormais toute espèce de contact avec de pareilles gens ! La peine que j'éprouve du coup qui frappe ce bon Père Ventura est d'autant plus vive que son dévouement pour nous en est évidemment la cause première et principale. — Je t'embrasse, mon enfant chéri, de tout mon cœur.

XXIII

La Chenaie, le 3 juin 1833.

Je reçois, mon cher enfant, ta lettre sans date, mais timbrée à Paris du 1er juin. L'annonce de ton arrivée me cause une joie que je ne puis t'exprimer. Il n'est pas douteux que, partant de Paris le jeudi 13, tu arriveras à Rennes le samedi vers cinq heures du matin, et que tu pourras arriver le même jour à la Chenaie, soit par la diligence de Dinan, soit par celle de Saint-Malo, qui partent tous les jours alternativement. Si tu viens par Dinan, tu demanderas dans cette ville le frère Paul, qui t'indiquera le moyen de faire les deux lieues qui te resteront pour arriver à la Chenaie. Si tu viens par la voiture de Saint-Malo, ce qui serait plus commode, tu n'arrê-

1. Rome, où le Père Ventura se trouvait alors en butte à une malveillance toujours croissante à raison de ses relations avec Lamennais.

teras ta place que jusqu'à Saint-Pierre-de-Plesguen, où tu trouveras quelqu'un pour te conduire ici. C'est une promenade d'une demi-lieue. Dis au comte Plater ainsi qu'à Mickiewicz combien je serai heureux de les posséder chez moi; toutefois je dois te prévenir qu'ils seront logés et traités chétivement, car la maison est assez étroite, et nous n'avons pour cuisinière qu'une pauvre fille de campagne. Il est bon qu'ils sachent cela d'avance. Une chaumière et un cœur dévoué, voilà tout ce que je peux leur promettre. Ne manque pas non plus de dire à Rio le plaisir que j'aurai à le revoir.

J'écris aujourd'hui à mon frère pour le prévenir de votre arrivée. Il sera ici le 20, et, comme il ne peut pas séjourner, il en repartira le lendemain ou le surlendemain, prenant avec lui dans sa voiture le comte Plater pour le conduire à Fougères, où est la maison proposée pour l'établissement. Tout à toi, mon Charles, bien tendrement.

XXIV

La Chenaie, lundi 22 juillet 1833.

J'appris hier, mon cher enfant, par M. Gerbet, ton arrivée à Paris. Rio t'y rejoindra vendredi. Il n'a pu partir plus tôt, la diligence passant à Saint-Pierre, cette semaine, le mardi et non le lundi. Si tu as perdu un jour à cette combinaison, j'en ai, moi, gagné un, et tu ne dois pas me l'envier. Je te dirai fort peu de choses dans cette lettre, parce que Rio te dira lui-même de vive voix et plus au long ce que je pourrais te mander.

Mille et mille amitiés à notre cher comte Plater. Je t'envoie pour lui des prospectus du collège de Saint-Méen. Le supérieur de cette maison souhaiterait vivement que tu voulusses bien écrire quelques mots d'encouragement aux jeunes gens qui forment la petite société littéraire à l'une des séances de laquelle tu as assisté.

Le Bref à l'archevêque de Toulouse[1] est un nouveau témoi-

1. Cet acte, daté du 8 mai 1833, renouvelait le blâme déjà formulé dans l'encyclique *Mirari vos*. Lamennais y répondit, le 4 août suivant, par une nouvelle et plus

gnage bien gratuit de la bienveillance qu'a pour nous le Pape. Il faut, du reste, que nos doctrines soient bien à l'abri de toute censure raisonnable, puisqu'avec de pareilles dispositions à notre égard, on n'a pu y trouver matière à une improbation doctrinale. Pour faire avaler aux évêques l'humiliant échec qu'ils ont reçu, on nous injurie, et puis voilà tout. Cela me confirme de plus en plus dans mon opinion sur la seule position qu'il nous soit désormais possible de prendre. C'est une chose effrayante que de voir le pape se félicitant lui-même de l'immense effet qu'a produit son encyclique, à ce qu'il imagine. Il y a là un esprit de vertige dont les conséquences sont incalculables. Au surplus, l'Europe tout entière s'approche de la grande crise qui mettra aux mains les deux principes qui s'en disputent la domination. Je crois de plus en plus ne m'être pas trompé en jugeant que le combat était plus près qu'on ne le supposait, et que la société ne pouvait s'arrêter longtemps sur la pente où le juste-milieu essayait de la retenir. Aujourd'hui il est clair qu'il faut qu'elle passe, et passe prochainement, par un despotisme atroce ou par une anarchie temporaire, et peut-être successivement par l'un et par l'autre. La liberté ne viendra qu'après, mais elle viendra sans aucun doute, et elle s'établira par le catholicisme affranchi malgré la hiérarchie.

Tu causeras avec Rio et M. Gerbet de ce qu'il me convient de faire pour ma philosophie. Si je peux, sans rien publier, éviter l'accusation de plagiat, c'est, sans aucune comparaison, ce qu'il y aurait de mieux à tous égards, et j'espère que ce sera possible, car que deux esprits tombent simultanément sur un ensemble d'idées tel que celui qui constitue mon système philosophique, ce serait un vrai miracle. Quelques vues communes, hors de cet ensemble, seraient sans conséquence, à mon avis.

Tu auras sûrement vu l'abbé Martin de Noirlieu. Il t'aura raconté ce que font les Jésuites à Rome. Ils jouent quitte ou double. Si le despotisme triomphe, ils seront tout-puissants sous lui; s'il succombe, ils sont perdus.

Je t'embrasse, mon enfant bien-aimé, de tout mon cœur.

précise déclaration de soumission. Voir cette déclaration dans la *Correspondance*, t. II, pp. 308, 309.

XXV

La Chenaie, le 28 juillet 1833.

Je me hâte, mon cher enfant, de répondre deux mots à ta lettre du 22. C'est aujourd'hui samedi, tu ne pars que jeudi, et ainsi cette feuille te trouvera encore à Paris. Je partage entièrement ton sentiment qui est aussi celui de M. d'Ault. Ce serait à mon avis une très grande faute que de faire une nouvelle déclaration quelconque : elle aurait pour conséquence inévitable, ou d'être considérée comme une rétractation de toutes nos doctrines que le Pape a refusé de condamner, ou d'amener des discussions funestes à l'Eglise sur le sens de l'Encyclique qu'on se mettrait de part et d'autre à interpréter au grand scandale des fidèles, et à la grande joie des ennemis de la religion. C'est bien alors qu'on nous accuserait de tergiversation, de soumission apparente et de désobéissance réelle. Ce serait une guerre à ne plus finir. Du reste, si l'abbé Lacordaire et l'abbé Combalot persistaient à faire individuellement une nouvelle démarche publique, je les prie au moins d'attendre jusqu'à ce qu'ils aient lu la lettre que je vais écrire au cardinal Micara et dont j'enverrai copie à M. Gerbet. Cette lettre, que j'écrirai d'ailleurs en mon nom seul, ne liera ni ne gênera personne. Ils doivent comprendre combien il importe de ne pas présenter, aux yeux du public, l'apparence même d'une division. Je ne crains pas de répondre de mes lettres ni de mes paroles, c'est-à-dire de mes paroles et de mes lettres réelles : mais je n'ai point de défense contre les falsifications et les calomnies, et je sais trop combien ces deux armes sont familières à mes adversaires. Du reste, je suivrai tes conseils relativement à ma correspondance, et je la réduirai le plus possible.

Je t'écrirai plus longuement à Francfort. Aujourd'hui je n'en ai pas la force, n'ayant pas fermé l'œil la nuit dernière par suite de souffrances nerveuses. De plus, ayant voulu prendre quelques gouttes d'éther, je me suis trompé de flacon, et me suis entonné de l'alcali volatil qui m'a pelé

tout l'intérieur de la bouche. Adieu donc, mon bien cher enfant. Mille amitiés à Rio et à notre cher comte Plater s'il est encore à Paris. J'ai reçu hier sa lettre et lui répondrai très incessamment à Barèges. Mon frère qui est ici te dit les choses les plus tendres. Nos jeunes gens t'offrent leurs compliments. — Tout à toi du fond du cœur.

XXVI

La Chenaie, le 31 juillet 1833.

Ainsi que nous en étions convenus, je commence cette lettre sans savoir quand elle partira. Tu dois toi-même partir aujourd'hui, et Dieu sait pour combien de temps[1]. A mon âge, ces longues absences pèsent tristement sur le cœur. C'est comme un commencement du tombeau; car, qu'est-ce que le tombeau? Une chambre où l'on est seul. Je pense que tu ne tarderas pas à me donner ton itinéraire, afin que je sache où t'écrire. Je n'ai jusqu'à présent que l'adresse de Francfort. Il y a longtemps que je n'avais éprouvé un si profond affaissement physique. Il y a des moments où à peine puis-je me tenir debout. Point de travail donc, d'autant plus que l'âme n'est guère plus forte que le corps. Elle s'est prise d'un dégoût de toute chose qui la remplit d'une amertune inexprimable. *Tristis est usque ad mortem.* Cela passera, car tout passe ; mais ce sont de cruels instants.

Ma lettre au cardinal Micara est faite. Je l'ai envoyée à mon frère pour avoir ses observations, après quoi je l'expédierai et je t'en adresserai une copie, et une autre à l'abbé Gerbet, qui la communiquera aux personnes intéressées. Lorsque je me représente la manière dont on nous traite depuis deux ans, je doute qu'on trouvât dans l'histoire des hommes un pareil exemple d'injustice et d'ingratitude. Personnellement nous devons nous réjouir de cette persécution, puisqu'elle nous donne quelque ressemblance avec Celui qui nous

1. Montalembert partait pour faire en Allemagne un voyage qu'il devait prolonger jusqu'au commencement de l'année 1835.

a précédés dans cette voie de douleur et qui nous commande d'y marcher à sa suite. Mais lorsqu'on songe à l'effet que doit produire sur les esprits qui ne croient pas cette violation de toutes les lois de l'équité par ceux mêmes que Dieu a chargés de les proclamer dans le monde, le cœur se serre involontairement, et l'on dit comme l'apôtre : *Toedet me vivere*. Il faut cependant se résigner à vivre, puisque Dieu l'ordonne ; et après tout il sait mieux que nous ce qui est bon à nous et aux autres. *Duriamo dunque in questa misera vita. Cibiamoci ogni di del dolore; e prepariamoci col soffrir d'oggi a soffrire domani, e domani l'altro, e l'altro, e sempre, finche l'istanto arrivi del cambiamento*[1].

Turquety m'a envoyé pour toi un exemplaire de son recueil de poésies intitulé : *Amour et Foi*. Il se plaint de ce que tu n'as pas voulu, dit-il, le voir à Paris. En lui répondant, je le calmerai là-dessus.

11 août.

Voilà une longue interruption, et bien des choses se sont passées durant ces dix jours. Le détail en serait infini. Un orage excité par un carlisme fanatique s'est formé contre nous à Rennes. Le prétexte était le bref du pape, ta traduction de Mickiewicz, avec je ne sais combien de stupidités secondaires qui se sont logées comme d'elles-mêmes sous le crâne épiscopal de l'homme sans esprit et sans âme à qui ce malheureux diocèse est livré[2]. A l'aide de son imbécillité et de ses passions politiques, on avait réussi en outre à le rendre l'instrument d'une intrigue dont le but était d'ôter à la maison de Saint-Méen le titre de petit séminaire, pour le donner à une institution infâme que dirige à Rennes un prêtre carliste. Il n'est point d'extravagances que l'évêque n'ait dites, et point de mesures violentes qu'il ne fût disposé à prendre dans sa frénésie, car c'en était une véritable. Tout cela avait bouleversé les têtes des missionnaires de Rennes. Le prélat n'était pas

1. « Restons donc dans cette misérable vie. Nourrissons-nous chaque jour de la douleur, et que la souffrance d'aujourd'hui nous prépare à souffrir demain, et de jour en jour, et toujours, jusqu'à ce qu'arrive l'heure du changement. »

2. Monseigneur de Lesquen, évêque de Rennes.

moins monté contre mon frère que contre moi. Également incapable de comprendre et de sentir, il ne s'est modéré que sur la menace que mon frère lui a faite de vendre tout ce que la congrégation possédait dans son diocèse et de s'en aller faire dans un autre diocèse le bien qu'il était impossible d'opérer dans le sien. Pendant que ces choses se passaient, j'ai cru, pour éviter une persécution et un ébranlement intérieur qui aurait pu devenir funeste à nos œuvres, devoir prendre un double parti : 1° de me retirer de la congrégation, ce qui s'est fait de manière qu'elle continuera de se développer comme auparavant, et que je serai bien plus libre pour l'exécution d'un autre projet auquel mon frère m'a encouragé et dont les résultats pourront être un jour d'une grande importance; 2° de garder la lettre que j'avais faite déjà pour le cardinal Micara et d'écrire au Pape directement, en priant l'évêque de Rennes de lui faire lui-même parvenir ma lettre. Tu en trouveras ci-jointe la copie[1].

Quoique je ne dise rien de plus dans ma lettre au Pape que ce que contient notre première déclaration, je persiste à penser qu'un silence absolu eût été préférable; mais les circonstances m'ont forcé de parler. Espérons que Dieu bénira les motifs qui m'ont décidé. Les esprits, depuis quelque temps, sont dans un vrai délire. J'aurais là-dessus des choses surprenantes à te raconter. Pour en finir avec mes lettres, tu sauras que la *Jeune France* m'a écrit pour me demander, sinon ma coopération, au moins mon nom. Voici ma réponse :

A MONSIEUR LE RÉDACTEUR EN CHEF DE « LA JEUNE FRANCE »

Je ne puis, monsieur, qu'applaudir à votre dévouement pour la cause du christianisme et des libertés nationales, et je crois ainsi que vous à son triomphe final. Mais, dans mon opinion, ce triomphe est attaché à la séparation absolue de cette grande cause de tout autre intérêt que le sien, et c'est pourquoi, après m'être mis à l'écart des partis politiques qui divisent la France pour son malheur, je suis bien résolu de ne jamais m'associer à aucun d'eux. A cet égard, je respecte les convictions de chacun, mais je garde les miennes.

1. Voir ces documents au t. II de la *Correspondance*, p. 310 et suiv.

L'avenir de la société est tout en elle-même, dans les impérissables droits de la justice et de l'humanité : il n'est ni dans les noms, ni dans les formes, ni dans les souvenirs et les sentiments d'un passé qui ne saurait renaître. A mes yeux, nul travail plus vain, lorsque dans le monde tout change et se renouvelle, que de chercher à faire des espérances avec des regrets. Si les tempêtes envoyées de Dieu ont déchiré toutes les bannières humaines, ce n'est pas pour qu'on perde le temps à en recoudre les lambeaux. Pour moi, je ne crois à aucun homme ; je réserve ma foi pour quelque chose de plus fort et de plus haut. La Providence ne dépose pas plus les destinées du genre humain dans le berceau d'un enfant, qu'elle ne les ensevelit dans le tombeau d'un vieillard. Je sais bien que le temps où ces idées seront générales n'est pas venu encore, mais il viendra, et en attendant mille raisons me commandent de rester complètement en dehors de tout ce qui se dit et de tout ce qui se fait.

12 août.

Je reçois ta lettre du 5, qui m'a fait grand bien, mon enfant chéri, par tout ce qu'elle contient de bon et de tendre. J'ai eu tant à souffrir depuis ton départ que mes forces physiques en sont épuisées. Ton souvenir et ton affection les raniment. Continue de m'aimer comme je t'aime, c'est ma vie. Il faut laisser un libre cours aux provocations, aux outrages, aux calomnies de nos adversaires. Le triomphe du méchant est toujours passager. Ce qui redouble en ce moment leur exaltation, c'est la certitude qu'ils croient avoir d'une victoire prochaine de leur parti. Ils comptent sur une restauration au plus tard pour le mois de janvier. Les puissances, et particulièrement la Russie, en seront l'instrument. Ces misérables regorgent de joie à la pensée de la conquête et de l'asservissement de leur pays. Du reste, ils ne furent jamais plus divisés entre eux. Ils s'entre-détestent et s'entre-déchirent. C'est un tableau de l'enfer. Je sais bien où aboutiront toutes ces sinistres espérances, je sais bien qui vaincra définitivement ; mais le monde, avant d'être sauvé, passera par de dures épreuves. Armons-nous donc de patience et de courage, car nous en aurons besoin. Je ne te dirai point de renoncer à l'espoir que tu te plais à nourrir. Qui sait ce que le temps peut produire? Je te dirai seulement de ne pas lier à une chose au moins si incertaine ta destinée entière, de ne

pas te précipiter les yeux fermés dans un avenir dont nous ne voyons pas le fond; je te dirai enfin que si la raison doit, comme je crois, gouverner la vie humaine, ce serait une erreur funeste, en même temps qu'une faiblesse lamentable, que d'y substituer un sentiment instinctif qu'elle n'avouerait pas, et de te créer ainsi à toi-même une sorte de fatalité effrayante contre laquelle plus tard tu lutterais vainement.

La conversion du jeune Gabourd est la meilleure réponse aux calomnies odieuses dont le *Livre des Pèlerins* est tous les jours l'objet; elle est aussi pour toi une douce consolation. Certainement il se prépare quelque chose de grand sur la terre, et de plus grand qu'on ne pense. Je suis, quant à moi, toujours plus persuadé que nous ne pouvons encore que très imparfaitement nous représenter la profondeur des changements que, dans ses décrets impénétrables, Dieu a résolu d'opérer.

J'ai reçu aussi une lettre du Père Bandini qui me dit les mêmes choses qu'à toi. Je lui ai répondu que personne n'était en ce moment moins à portée que moi de lui rendre le service qu'il me demande; que la moindre intervention de ma part aurait certainement un effet tout contraire à celui qu'il en attendait; et que peut-être après tout les difficultés qu'il rencontrait et qui pourraient s'évanouir plus tard, étaient-elles, dans les circonstances présentes où nous sommes si persécutés, une chose de providence, etc. — J'en dis autant des obstacles momentanés qui s'opposent à l'établissement du collège polonais. Attendu l'état des esprits, il est très heureux que l'exécution de ce projet éprouve quelque retard. Quant au désir qu'Ostrowski a témoigné aux Ankwitz, tu as bien fait de répondre comme tu l'as fait. Je serais certainement charmé d'avoir son fils près de moi, s'il n'est pas trop jeune, c'est-à-dire s'il n'a pas moins de quatorze ou quinze ans. Cependant il faudrait qu'il me suivît à Paris, si j'y allais, ce qui est possible, car les motifs qui me retenaient ici n'existent plus. J'ignore encore ce que je ferai. J'aurai à calculer, pour prendre un parti, la dépense dans la capitale avec deux ou trois jeunes gens, et à comparer les avantages du séjour de Paris, avec la facilité beaucoup plus grande que j'ai ici pour travailler. Dis-moi ton avis là-dessus.

J'ai reçu hier une lettre de M. d'Ault qui viendra me voir en automne. Je n'ai aucune nouvelle de M. de Coux. Je regarde son affaire comme manquée, et je suis fâché qu'il s'y obstine. Il ferait mieux, je crois, de venir reprendre son beau travail sur l'économie politique. Dis à Rio, quand il t'aura rejoint, mille tendresses de ma part, et rappelle-lui la promesse qu'il m'a faite de m'écrire. Je suis toujours effrayé de la longue durée de ton absence, et je veux espérer que les circonstances l'abrégeront. — Adieu, mon enfant bien-aimé, écris-moi le plus souvent qu'il te sera possible. Je te presse sur mon cœur.

XXVII

La Chenaie, le 24 août 1833.

Je ne puis te peindre l'épuisement d'esprit et de corps dans lequel je me suis trouvé ces jours derniers. Il n'est guère d'état plus pénible. *L'Ami de la religion* ayant attaqué les Bénédictins de Solêmes, l'abbé Guéranger a fait insérer dans *la Tribune* une lettre timide, où il avait grand soin d'écarter tout soupçon de liaison avec nous. Cela n'a pas suffi à ce pauvre homme. M. Bouvier est venu ensuite déclarer en son nom, toujours dans *la Tribune*, qu'il a renoncé aux doctrines de *l'Avenir*, et que s'il était à recommencer, il se garderait bien d'écrire dans *le Mémorial*, ou qu'il écrirait tout autrement. Cette dernière lettre est une vraie confession publique, faite par procuration, et se terminant par un acte de contrition très effrayant. J'ai vu bien des platitudes dans ma vie, mais jamais de plus dégoûtante.

26 août.

La persécution contre mon frère et ses œuvres continue dans le diocèse. Je ne sais ce que cela deviendra. Pour te donner une idée de la fureur qu'on y met, tu sauras qu'un certain nombre d'ecclésiastiques de Rennes détournent les parents, ou plutôt leur défendent absolument d'envoyer leurs enfants à l'école de frères qui doit s'ouvrir dans cette ville.

Et quand les parents leur disent : « Mais faut-il donc qu'ils aillent se perdre à l'école mutuelle ? » ces dignes prêtres leur répondent : « Que voulez-vous ? C'est un malheur, mais moins grand que l'autre. » Voilà où en sont les choses. S'il reste quelque foi dans le monde, ce n'est pas la faute du clergé, il peut s'en laver les mains.

Les affaires politiques se compliquent de plus en plus. Il me paraît bien difficile que l'Europe entière ne soit pas en feu avant deux ans. De toutes parts, les événements débordent la diplomatie. Ceux qui comptaient sur la durée du juste-milieu, par les mêmes raisons pour lesquelles j'en ai vu d'autres compter sur la durée de l'ordre de choses établi par la charte de 1814, ne se seront pas fait moins d'illusion que ceux-ci. Les légitimistes se remuent tant qu'ils peuvent. C'est une chose curieuse que de les voir se trémousser : ils croient montrer les dents, et ne montrent que le derrière. Leur dernier triomphe, dont ils sont tout fiers, est d'avoir obtenu le renvoi des deux Jésuites et de M. de Damas[1]. Après cela, il est clair que leur monarchie est sauvée. D'ailleurs, Henri V va être majeur au mois d'octobre : donc il régnera de fait. Mais je ne sais pas comment il leur plaira de résoudre une difficulté qui se présentera immédiatement. Si le roi légitime est réellement majeur, il ne peut plus être question de régence. Il faudra donc qu'ils disent à trente millions de Français que toutes les questions qui les divisent doivent être résolues par un enfant de quatorze ans ; que c'est à lui de juger des lois et des institutions qui leur conviennent, que leur sort tout entier dépend, doit dépendre de lui, et qu'ils n'ont pas un seul intérêt dont cette raison de quatorze ans ne soit meilleur juge qu'eux-mêmes. Que s'ils lui donnent un conseil qui gouvernera pour lui, rien ne prouvera mieux l'inutilité parfaite de la royauté, puisque, si l'on peut se passer d'elle dans des circonstances aussi graves pendant plusieurs années, on peut s'en passer toujours. Au reste, je ne vois qu'une seule chance possible pour la restauration. Je ne crois pas qu'elle puisse s'opérer par la force étrangère. Mais

1. M. de Damas avait tout d'abord été chargé de l'éducation du duc de Chambord, de concert avec deux Jésuites.

Louis-Philippe pourrait bien la faire, et je ne doute pas qu'il ne s'y décide si sa position personnelle, déjà si ébranlée, devient, comme il est extrêmement probable, plus incertaine de jour en jour. Alors il traitera pour sauver sa fortune et peut-être sa vie. Mais cette restauration, qu'une partie de la France accueillerait avec enthousiasme, ne durerait pas six ans : et après, il n'y aurait plus de possible que la République. Peut-être vaudrait-il mieux pour celle-ci ne venir qu'après ce nouvel essai monarchique.

28 août.

Mac Carthy te fait mille amitiés ainsi qu'à Rio ; il me charge de te dire qu'il vous écrira prochainement à l'un et à l'autre. Il a été un peu souffrant depuis son arrivée ; toutefois, il est mieux depuis hier. On attend tous les jours M. de Coux à Paris. Son affaire n'a pas avancé d'un pas. Il se nourrit d'espérances que je ne saurais partager. M. d'Ault doit venir ici à la fin de septembre ou au commencement d'octobre.

Adieu, mon Charles bien-aimé. J'attends une lettre de toi avec quelque impatience. Rio en trouvera une de moi en arrivant à Berlin. J'ai un grand désir de connaître l'esprit général de l'Allemagne. Ce qui m'intéresse le plus en cela, c'est moins encore son état présent, que sa direction, sa tendance ; car l'état présent c'est ce qui est, et la tendance c'est ce qui sera. On commence à parler de la dissolution de la Chambre. Ordre, contre-ordre, désordre. L'abbé Combalot a reçu une nouvelle défense de prêcher. J'ignore ce qu'il deviendra. M. Gerbet est bien de santé, mais ses conférences n'avancent point. Il n'en a publié aucune depuis ton départ. La paresse est une des grandes maladies de l'humanité. — Je t'embrasse de cœur.

XXVIII

La Chenaie, le 31 août 1833.

Je reçois, mon Charles bien-aimé, ta lettre du 22 août commencée à Schlangenbad et finie à Cologne. Celle-ci est la

troisième que je t'écris. Je ne conçois pas qu'au moins la première ne te soit pas encore parvenue : elle était fort longue et contenait des choses importantes. J'ai aussi écrit à Rio poste restante, à Berlin. Les détails que tu me donnes sur le système de persécution et de spoliation suivi par le duc de Nassau à l'égard de la religion catholique, sur la servilité de l'évêque Brandt et d'une partie du clergé, ainsi que sur les écoles primaires, m'ont fort intéressé. Je pense comme toi qu'on pourrait tirer un grand parti de la musique; mais il n'est pas aussi facile qu'on le pourrait croire de l'introduire dans l'enseignement. Il faudrait d'abord former les maîtres, et cela ne peut se faire que peu à peu. Il y en a d'ailleurs beaucoup ou trop âgés pour apprendre le chant, ou qui manquent des dispositions nécessaires pour cela. Ce n'est pas seulement en Allemagne, c'est encore en France et partout plus ou moins que sous un prétexte ou sous un autre, on dépouille le culte d'une partie de son charme, en abolissant peu à peu une foule de coutumes anciennes et de dévotions populaires naïves et touchantes. Quant à la tendance de la partie *wissenschaftlich* du clergé, elle peut être ou bonne ou mauvaise, selon l'esprit qui anime et la méthode qui dirige ceux qui appartiennent à cette classe de catholiques. On peut se protestantiser de bien des manières. Mais que la science en elle-même soit incompatible avec le catholicisme, c'est ce que je ne croirai jamais, car si je le croyais, je cesserais d'être catholique; parce qu'alors il faudrait admettre ou qu'il y a des vérités qui s'excluent réciproquement, ou que l'ignorance est un commandement divin; d'où il s'ensuivrait que tous les progrès de la civilisation et de l'humanité ont été l'effet d'autant de violations de la religion de Jésus-Christ, laquelle est identique avec la barbarie. Je comprends à merveille que les ennemis de cette religion ne seraient pas fâchés que cette idée s'établît dans le monde.

Après un très long silence, M. de Vitrolles m'a enfin écrit. Il me raconte comment ma dernière lettre l'avait blessé, à cause de quelques plaisanteries sur l'événement de Blaye[1], plaisanteries qui portaient du reste beaucoup moins sur l'évé-

1. L'accouchement de la duchesse de Berri, dans la citadelle de Blaye.

nement même que sur l'inconcevable déclaration de M. de Marcellus. Il ajoute ensuite : « A peu de jours de là je me trouvai à dîner avec M. de Montalembert. En parlant de vous je lui dis que j'avais reçu une de vos lettres qui m'avait peiné. « Ah ! je comprends, reprit-il, c'est qu'il est si joyeux, » si content des événements de Blaye ! » C'était devant les domestiques, je ne répondis rien, et les personnes qui étaient à table, dont aucune n'était gens de parti, se regardèrent étonnées et en silence. M. de Montalembert le comprit, car après dîner il chercha à expliquer sa phrase, en disant que les royalistes avaient été si mal pour vous, que tout ce qui les frappait ne pouvait que vous faire plaisir. Je ne relevai point cette conversation, il aurait fallu citer votre lettre, et je ne le voulais d'aucune manière. »

Tu sais trop combien je suis incapable de me réjouir du mal d'autrui, combien je suis étranger à des sentiments si lâches et si bas, pour qu'il soit possible que tu aies tenu les propos que l'on t'impute. Je crois bien fermement qu'il a été mal entendu, ou qu'il est mal rapporté. Cependant il est clair aussi qu'il t'est échappé des paroles imprudentes et peu mesurées, et tu en vois les conséquences.

Prends donc, mon cher enfant, une habitude de réflexion et de réserve qui te manque. Rien de plus nécessaire dans la vie. On ne sait pas assez tout ce qu'un mot, un seul mot, peut faire de mal et à soi et autres, et ce mal presque toujours est irréparable.

Comme ce n'est pas en voyageant que tu peux écrire l'ouvrage dont tu as conçu le plan, le mieux me paraît être de recueillir toutes les notes dont tu auras besoin pour le faire, et de renvoyer à ton retour en France, l'examen de l'observation que Rio t'a faite à cet égard. Je la crois fondée en partie. Cependant il restera toujours, parmi les choses que tu auras apprises dans tes courses, beaucoup de détails intéressants qui ne pourront pas entrer dans une histoire du catholicisme au moyen âge, et qu'il serait néanmoins utile de publier, soit dans une revue, soit dans un ouvrage à part. Je ne sais quand viendra M. d'Ault. Je conserverai encore Mac Carthy pendant quelques jours. Il te fait mille amitiés ainsi qu'à Rio. J'attendais Eugène Boré prochainement, et point

du tout : le voilà obligé, ou qui se croit obligé d'aller à Munich pour assister au mariage de son frère, qui épouse la sœur de Moy. Cela me contrarie extrêmement, car j'avais grand besoin de le voir pour causer de nos affaires communes. Il est nécessaire que je prenne enfin un parti définitif, que je me fixe de quelque manière, et par conséquent que je sache si je puis compter sur la coopération indispensable pour continuer l'exécution de mes plans, ou si je ne dois songer qu'à arranger ma vie purement personnelle. Dans cette dernière hypothèse, l'idée de m'en aller chercher en Orient une retraite tranquille et solitaire me revient souvent à l'esprit. Je suis las de la France et de l'Europe. Mais d'un autre côté, depuis qu'on m'a dépouillé de ma fortune, un semblable projet est devenu entièrement inexécutable. Il faut que je pense à vivre, et par conséquent à travailler là où mes travaux peuvent être productifs. Toutes ces pensées me tracassent et m'attristent ; et je trouve la vie longue. — Je t'embrasse tendrement.

XXIX

La Chenaie, le 10 septembre 1833.

J'ai reçu, mon bien cher enfant, ta lettre (nº 3) écrite de Bonn le 29 août. Je suis charmé que tu approuves les différentes lettres dont je t'ai envoyé copie. Quant à la congrégation des missionnaires de Rennes, je n'ai pu faire autre chose que ce que j'ai fait. Dans l'impossibilité de conserver mes anciens rapports avec elle, j'ai mis tous mes soins à empêcher que notre séparation n'eût pour elle les conséquences fâcheuses qu'il était naturel de craindre. Jusqu'ici j'y ai réussi. Cependant, je suis loin d'être à cet égard parfaitement en repos, et dans tous les cas il m'est démontré qu'au lieu de remplir le but qu'on s'était proposé, elle deviendra chaque jour forcément plus exiguë et plus insignifiante. Aussi ai-je tourné immédiatement mes vues d'un autre côté. Mon frère et M. Gerbet les approuvent. Je voudrais pour beaucoup en causer avec toi, mais il n'y a pas moyen, il faut attendre ton retour. Totalement en dehors du clergé, nous n'aurons pas

désormais à redouter ses persécutions. Nous pouvons faire le bien et toute espèce de bien avec une pleine indépendance. Toutefois les difficultés seront grandes d'abord, faute de ressources matérielles. Le temps, je l'espère, nous aidera sous ce rapport comme sous les autres. Peut-être y aura-t-il moyen, d'ici à un an, d'établir une revue en attendant mieux ; peut-être aussi sera-t-il possible de fonder à Paris quelque institution utile à la jeunesse polonaise. J'ai encore d'autres projets, mais tous assez vagues, parce qu'ils dépendent des circonstances, si incertaines elles-mêmes. Pour gagner du temps, pour mieux avancer mon travail, et pour des motifs économiques, je me suis décidé à passer ici l'hiver.

Je conçois ton embarras au sujet du voyage de Bohême[1]. A ta place, j'aimerais mieux le renvoyer au printemps. C'est un pays curieux à connaître ; mais qui t'empêche d'y faire une excursion vers le mois de mai? La fermentation légitimiste se sera bien calmée. Ils en sont au *spe contra spem* de saint Paul. Le stupide évêque de Rennes a réussi à jeter son diocèse dans une anarchie complète. Les extravagances monstrueuses du parti qui le domine ont soulevé une opposition difficile à maîtriser, de sorte que le pauvre homme se trouve entre deux peurs, le c.. dans la boue. C'est son juste-milieu.

Ce que tu me dis des personnes que tu as vues à Bonn m'a extrêmement intéressé. En général, l'Allemagne catholique me paraît arriérée à plusieurs égards, et spécialement en politique. Ces braves gens ne voient pas que les hommes qu'ils craignent, et non sans raison sous quelques rapports, ont pourtant leur mission, et que la Providence veut qu'ils accomplissent leur œuvre comme les tempêtes et les volcans. Sans eux le despotisme serait éternel sur la terre, sans eux le genre humain périrait. Malgré leur perversité personnelle, par la tendance de leurs efforts, ils représentent la justice dans le monde, tout ce qu'il y a de grand et de noble au fond du cœur des hommes, et les espérances de l'humanité. Voilà ce qu'il faut voir, si l'on veut vivre, si l'on ne veut pas courber à jamais et l'âme et le corps sous des chaînes infâmes.

1 La présence à Prague de Charles X, et l'organisation d'une manifestation monarchiste faisaient hésiter Montalembert à se rendre en Bohême.

Le Pape a adressé à Léopold un bref où il le félicitait d'avoir épousé « la bien-aimée fille de son bien-aimé fils Louis-Philippe » ; après quoi il lui demande sa haute protection pour Dieu et pour J.-C., et exhorte ses sujets à lui être fidèles, non seulement par crainte, mais encore par conscience. Sauf la bien-aimée fille du bien-aimé fils, ce bref paternel pourra servir pour le successeur de S. M. Belge, tout aussi bien que pour elle. Du reste, les apparences de guerre augmentent journellement. Je n'y crois cependant pas, en tant qu'elle résulterait de la volonté des puissances. Aucune n'en veut, toutes la craignent et ont raison de la craindre ; mais la force des choses l'amènera. Elle est en soi inévitable. Tôt ou tard les deux systèmes entre lesquels l'Europe se partage se choqueront violemment. Ce choc sera terrible ; il y aura de part et d'autre des alternatives de succès, mais la victoire finale ne demeurera pas à l'absolutisme. Il le sent, et de là ses terreurs, ses longues hésitations. La paix l'affaiblit, la guerre le tuerait. Que faire donc ? Fermer les yeux, et s'abandonner au hasard des événements. C'est ce qu'il fait.

J'aurais bien du plaisir à voir ton frère, mais je doute qu'il vienne. Il en sera probablement détourné par les personnes avec lesquelles il est lié dans notre pays. Mille amitiés à Rio. — Je t'embrasse, mon Charles, de tout mon cœur.

XXX

La Chenaie, le 21 septembre 1833.

Ta lettre n° 3 est la dernière que j'ai reçue. Ton silence ne m'inquiète pas, étant averti que ta correspondance ne commencerait à être régulière que lorsque tu serais fixé à Munich. Jusque-là, tu ne feras qu'errer d'un lieu à un autre. Je pense que tu auras rejoint Rio. Je ne sais s'il a reçu la lettre que je lui ai adressée poste restante à Berlin. Prie-le de me renvoyer la note qu'il a emportée par mégarde et dont j'ai besoin. Il pourrait la remettre à Eugène Boré, qui est parti, comme je te l'ai mandé, pour assister au mariage de son frère. La cérémonie aura lieu le 6 octobre à Munich, où

Eugène restera jusque vers la fin du mois. Pour moi, je me suis décidé à passer ici l'hiver et peut-être encore l'été prochain. La Chenaie, pendant cet intervalle, sera plus économique que Paris, et j'y pourrai aussi peut-être travailler davantage. Je dis peut-être, parce que jusqu'ici je n'ai pas eu le courage de me remettre à mon labeur, pour lequel j'éprouve une répugnance plus forte que je ne puis l'exprimer. Je tâcherai de la vaincre. M. Gerbet doit venir ici passer quelque temps pour causer de nos projets, et convenir de ce qu'il y a à faire, s'il y a quelque chose à faire.

J'ai dans ce moment une inquiétude assez vive : M. Combalot a fait imprimer dans les journaux une lettre qu'il adresse aux anciens abonnés de l'*Avenir* et de l'*Agence*. Il leur annonce je ne sais quel livre de philosophie[1] qu'il va publier. J'ai bien peur qu'il n'y abuse de ce que je lui ai communiqué. Voilà ma première crainte. La seconde porte sur un autre point de la même lettre, où il dit qu'en se soumettant à l'encyclique, il expliquera tout ensemble et la nature de sa soumission et le système politique de l'*Agence*. Or Dieu sait ce qui aura pu passer dans la tête de ce pauvre homme, et ce qu'il aura dit sur deux sujets maintenant si délicats ! Et de quel droit vient-il parler au nom de l'*Agence*? Qui l'autorise, lui le dernier associé à l'œuvre, à faire ce qu'aucun de nous n'aurait pu se permettre de faire seul ? Il y a là une absence, non seulement de délicatesse, mais de probité, qui ne m'étonne pas, mais qui m'effraie. J'ai écrit à l'abbé Gerbet que dans le cas où ce malencontreux ouvrage contiendrait des choses qui ne seraient pas d'accord avec mes opinions bien connues de lui (l'abbé Gerbet), je le prierais de faire insérer en mon nom dans les journaux une réclamation contre ce qu'aurait pu dire de contraire M. Combalot. Combien nous devons nous garder à l'avenir de toute liaison avec de pareilles gens !

L'abbé Masson, du diocèse de Séez, m'écrit : « Dans un sermon sur l'avarice des ecclésiastiques, prêché à la retraite ecclésiastique, l'évêque a dit que cette passion avait présidé à la fondation de l'*Avenir*. Une autre fois, Sa Grandeur a dit

1. L'abbé Combalot (Théodore) publiait en effet un volume intitulé *Éléments de Philosophie catholique* (Paris, 1833, in-8°).

[illegible] jamais qu'il fau-
[illegible] des affaires de
[illegible] serait conduit à
[illegible] moins. De plus, ces
[illegible] politique. Car enfin
[illegible] de la servitude des
[illegible] combattre les gou-
[illegible] ce combat, c'est-à-dire
[illegible] dont la liberté *spirituelle*
[illegible] ce que nous avions essayé
[illegible] proscription de toutes les puis-
[illegible] proscription des souverains,
[illegible] puis n'avons-nous pas promis
[illegible] genre? On approuve la promesse
[illegible] Non, jamais, je le répète, je
[illegible] arène. La hiérarchie fera tout ce
[illegible] débat : pour moi, je ne m'occuperai
[illegible] de l'humanité. Ceux qui disent :
[illegible] prêtons-lui contre les peuples
[illegible] rendons-nous solidaires de ses crimes »,
[illegible] en cela du moins, les ministres de
[illegible] être droite, mais la vue est fausse et
[illegible] rront plus tard.
[illegible] peut-être que de fort honnêtes gens
[illegible] cette erreur inconcevable, afin d'accomplir
[illegible] que le temps prépare visiblement dans
[illegible] de réformes. Je suis peiné de celui que tu
[illegible] Döllinger, et je ne sais à quoi l'attribuer.
[illegible] pas agi sur lui, Cazalès par exemple? Tu
[illegible] à Munich. A quelle époque penses-tu y être?
[illegible] sans doute. J'espère que tu n'achèteras point
[illegible] sur les bords du Rhin. A quoi te servirait-il? Ta
[illegible] ne te permet pas ces sortes de fantaisies. Il te faut
[illegible] terre en France et non des pied-à-terre en Alle-
magne. J'ai répondu à Tommaseo : mais comme son voyage
ne peut être prochain, tu auras le temps de le combiner avec
tes arrangements ultérieurs. Si tu rencontres de nouveau l'abbé
Maresca, dis-lui de ma part les choses les plus affectueuses.
Il a l'esprit facile et le cœur excellent. Les illusions dont il se

et ne sait où donner de la tête. Le clergé carliste est dans un état de frénésie impossible à peindre. *L'Ami de la religion* a dénoncé le collège de Saint-Méen et la maison de Malestroit comme des centres de jacobinisme ; le tour des frères viendra et déjà ils sont ouvertement proscrits par plusieurs curés de Rennes. Depuis que je me suis retiré de la congrégation, tout cela ne me touche qu'indirectement, mais il en résulte pour mon frère de terribles difficultés. Il liquide ses affaires à tout événement. D'un autre côté, le livre de M. Combalot a paru. Je ne le connais encore que par un premier article de *la Tribune*, car on ne me l'a point envoyé. L'auteur y déclare en substance qu'il adhère pleinement à l'Encyclique selon le sens que le Pape y attache dans sa pensée, quel qu'il soit, il n'importe. Il rejette formellement la liberté de la presse et la liberté de conscience, soumettant l'une à la censure ecclésiastique et l'autre apparemment au bon plaisir du Pape et des évêques. Il renonce, par conséquent, à tout ce qu'a soutenu l'*Avenir*, à tout ce que l'*Agence* avait pour but de défendre. L'Encyclique, à ses yeux, est l'acte de la plus éminente sagesse et la merveille la plus divine qui ait consolé le monde depuis plusieurs siècles. Il attaque directement le *Livre des Pèlerins polonais* et particulièrement la préface, mais pas assez fortement encore aux yeux de la *Tribune*. Quelques paroles de ce journal ne me laissent, du reste, presque aucun doute sur l'abus de confiance que je craignais. Ainsi que je te le disais dernièrement, cet homme manque de probité. Il dédie son ouvrage à la Sainte Vierge, comme les brigands des Abruzzes mettent leurs vols sous sa protection et lui en offrent la dîme. Il me reste pourtant à cet égard une espérance, c'est qu'il n'aura pas entendu, au moins clairement, les idées qu'il cherche à s'approprier. Cela ne laissera pas de me nuire beaucoup, et voilà ce que c'est que d'avoir des relations avec des gens de ce caractère.

Ton voyage en Allemagne aura été extrêmement utile. Il est très important de bien connaître les dispositions des esprits dans ce pays. Je n'eusse pas cru que l'*Avenir* y eût fait tant d'impression. Toutefois, je ne fonde là-dessus aucune espérance prochaine. L'opinion qu'on t'a partout manifestée sur l'action à exercer et la position à prendre, me paraît hors

de toute raison. Je suis plus convaincu que jamais qu'il faudrait être fou pour se mêler maintenant des affaires de l'Église. On perdrait son temps, et puis l'on serait conduit à une espèce de schisme, en France au moins. De plus, ces affaires sont liées indissolublement à la politique. Car enfin de quoi s'agit-il ? D'affranchir la religion de la servitude des gouvernements. Il faudrait donc d'abord combattre les gouvernements, et se faire des armes pour ce combat, c'est-à-dire conquérir des libertés, des libertés *civiles* dont la liberté *spirituelle* serait le but. Or, c'est tout justement ce que nous avions essayé de faire, et ce qui nous a valu la proscription de toutes les puissances temporelles et autres, la proscription des souverains, du pape et de l'épiscopat. Et puis n'avons-nous pas promis de cesser toute action de ce genre ? On approuve la promesse et l'on nous presse de la violer. Non, jamais, je le répète, je ne rentrerai dans cette arène. La hiérarchie fera tout ce qu'elle voudra. A elle le débat ; pour moi, je ne m'occuperai désormais que des intérêts de l'humanité. Ceux qui disent : « Soutenons le despotisme, prêtons-lui contre les peuples aide et assistance, rendons-nous solidaires de ses crimes », ceux-là me paraissent, en cela du moins, les ministres de l'enfer. L'intention peut être droite, mais la vue est fausse et funeste. Ils s'en apercevront plus tard.

Au surplus Dieu permet peut-être que de fort honnêtes gens soient séduits par cette erreur inconcevable, afin d'accomplir les profonds changements que le temps prépare visiblement dans ce qui a tant besoin de réformes. Je suis peiné de celui que tu as remarqué en Döllinger, et je ne sais à quoi l'attribuer. Quelqu'un n'aura-t-il pas agi sur lui, Cazalès par exemple ? Tu pourras en juger à Munich. A quelle époque penses-tu y être ? Rio t'y rejoindra sans doute. J'espère que tu n'achèteras point ce petit castel sur les bords du Rhin. A quoi te servirait-il ? Ta fortune ne te permet pas ces sortes de fantaisies. Il te faut une bonne terre en France et non des pied-à-terre en Allemagne. J'ai répondu à Tommaseo ; mais comme son voyage ne peut être prochain, tu auras le temps de le combiner avec tes arrangements ultérieurs. Si tu rencontres de nouveau l'abbé Maresca, dis-lui de ma part les choses les plus affectueuses. Il a l'esprit facile et le cœur excellent. Les illusions dont il se

berce sont celles de tout son parti. Ce qui me frappe dans ce parti, c'est son insignifiance, sa faiblesse mentale, sa maigreur spirituelle. Rien de misérable comme ses journaux, avec leurs niaises subtilités, leur froideur réelle et leur enthousiasme apprêté, leur défaut absolu d'âme, d'esprit et de sens : nulle chaleur, nulle vie ; on dirait des squelettes parlant du passé dans un cimetière, vraie société d'ombres. Une feuille annonce que Görres doit être attaché à l'éducation d'Henri V; je ne le crois pas. La duchesse de Berry était le 9 à Florence. Sa fille voyage avec elle, ainsi que le Lucchesi. On ne savait pas encore si elle serait reçue à Prague : cela dépendait de la négociation entreprise par M. de la Ferronnais. Comme je le pensais bien, je n'ai pas vu ton frère. Aucune nouvelle de M. de Coux. Il y a trois mois qu'il ne m'a écrit, probablement parce qu'il ne sait que me dire de son affaire. Il ne peut ni la finir ni y renoncer : et cependant il perd un temps précieux, et laisse là son ouvrage qui eût été, sous tant de rapports, si utile. Je t'assure que, n'était mon âge et ma santé, et ma fortune, je résisterais bien difficilement au désir de m'en aller dans cet Orient vers lequel je me sentis toujours attiré. Je suis las de l'Europe; je la trouve plate et dégoûtante. Les hommes ne sont bons nulle part, mais les pires sont ceux au milieu desquels nous vivons, dans la plus hideuse et la plus sotte des quatre ou cinq parties de ce burlesque monde. On me presse d'aller aux États-Unis, mais je n'en ai nulle envie. Si j'avais à me choisir un asile en Amérique, ce n'est pas là que je me retirerais. Le Mexique est le pays qui aurait ma préférence. Mais la Providence m'interdit toute pensée d'émigration. Je me retourne donc d'un autre côté. Hier, en me promenant sur le bord de notre étang, je remarquai sur un rocher qui forme une espèce de voûte et d'où sort un chêne isolé, une place que je destinai en moi-même pour mon tombeau. Les frais n'en seront pas considérables : une croix gravée en creux dans le roc, et quelques mottes de gazon sur le pauvre mort, voilà tout. Cette sépulture champêtre dans un coin à l'écart plaît à mon imagination. Je n'aime de ce monde que la nature, et c'est en son sein que je veux me reposer. Tout ce qui rappelle les hommes me fait mal.

Ne te tracasse point de ce que m'a écrit M. de Vitrolles, il n'en est plus question. Il m'a écrit une autre lettre toute remplie d'amitié et de bons et vrais sentiments. Je ne t'en avais parlé que pour que tu prisses l'habitude de te tenir en garde contre les paroles inconsidérées. Je n'ai pas besoin de te recommander d'être l'interprète de ma gratitude près des personnes qui te parlent de moi avec bonté. César Plater m'a écrit de Barèges. Il y était avec le prince Czartoryski et la princesse. Sa lettre m'a fait grand plaisir, sauf la demande qu'il réitère de quelques lignes pour l'album de la princesse. C'est demander de l'eau à une éponge sèche en lui disant : « Il ne tient qu'à vous. » Je ne sais où est Mickiewicz. Le dernier cahier de la *Revue des Deux Mondes* contient un extrait des *Dziadi*. Il faut, pour être content, reconstruire dans sa tête la poésie originale. Ton projet est-il, l'an prochain, de ne pas dépasser Florence ou d'aller jusqu'à Rome? Je te conseillerais ce dernier voyage, ne fût-ce que pour voir Mac Carthy. Il est probable que je passerai ici, non seulement l'hiver, mais encore une bonne partie de l'été prochain, c'est-à-dire jusque vers la mi-août, époque où commencent les visites ennuyeuses. Je les éviterai en partant pour Paris dans ce temps-là. M. Gerbet m'en promet une qui ne sera qu'agréable. J'attends encore celle de M. d'Ault. Il ne m'a point écrit depuis assez long-temps. Les correspondances inutiles vont d'ailleurs toujours leur train. C'est une véritable persécution, une grande perte de temps et d'argent. — Je ne sais si j'oublie quelque chose. Dans tous les cas, je réparerai cet oubli la semaine prochaine. Que ne puis-je aussi bien reprendre mon travail ! Je ferai un effort pour cela, bien que le dégoût soit profond. — Adieu, mon Charles bien-aimé, ménage-toi, ne veille point, et pense à moi comme je pense à toi, dans cette partie du cœur où ne pénètrent point les tristes tempêtes qui ébranlent tout le reste.

LAMENNAIS

(A suivre.)

LES DÉFORMATIONS

DE LA

LANGUE FRANÇAISE

On aime en France la casuistique du langage.
(SAINTE-BEUVE, *Nouveaux Lundis*, t. VI.)

Les transformations incessantes sont la vie même du langage. Tant qu'une langue est vivante, elle représente à chaque instant les idées, les sentiments, les instincts, les tendances du peuple qui la parle.

Mais, si elle se modifie sans cesse, ce n'est pas toujours en bien. Comme c'est tout le monde qui fait le langage, il y a dans cette fabrication non contrôlée bien des hasards.

La langue française, si belle, va se corrompant.

Dès le siècle même où elle atteignait à sa maturité et à son plus haut point de perfection, elle ne laissait pas de subir déjà quelques altérations causées par l'inadvertance. Même dans la force de la jeunesse, il est rare qu'on soit toujours en pleine santé. Mais, à présent que l'âge mûr est dépassé, nous sommes dans la crise redoutable.

« Les langues, disait Lamennais il y a un demi-siècle, ont, comme la société, leurs maladies, et quelquefois mortelles. Lorsqu'elles se corrompent, nul signe plus certain de la corruption intellectuelle et de celle des âmes. » Il ajoutait, non

sans hyperbole : « On ne sait presque plus le français, on ne l'écrit plus, on ne le parle plus. Si la décadence continue, cette belle langue deviendra une espèce de jargon à peine intelligible. »

Il y a une vingtaine d'années, Edmond Scherer, notant nombre d'incorrections ou de graves négligences échappées à des écrivains habituellement sûrs de leur plume, signalait aussi « la déformation de la langue française ». — Le mal, depuis, n'a fait que croître.

De savants philologues acceptent tout, sans protester. Ils sont comme les naturalistes, aux yeux de qui les produits hybrides ont leur intérêt aussi bien que les formations régulières. Ou bien, de même que certaines plaies, atroces pour le patient, ne manquent pas d'attrait pour le chirurgien, certains cas de difformité linguistique, monstrueux aux yeux des profanes, n'émeuvent pas autrement ces savants maîtres. La curiosité du philologue, d'autant plus aiguisée, n'est pas loin de consoler les regrets du linguiste.

Horace, cet homme de goût, reconnaît pour souverain maître l'usage :

> ... *Si volet usus,*
> *Quem penes arbitrium est et jus et norma loquendi.*

Et, tout comme lui, Vaugelas. Mais celui-ci, avec un sentiment plus juste, ajoute qu'il ne faut pas demander trop de raison à l'usage : « L'usage fait beaucoup de choses *par raison*, beaucoup *sans raison*, et beaucoup *contre raison*. »

Littré, à son tour : « L'usage est de grande autorité, et avec raison ; car, en somme, il obéit à la tradition ; et la tradition est fort respectable, conservant avec fidélité les principes mêmes et les grandes lignes de la langue. Mais il n'a pas conscience de l'office qu'il remplit ; et il est très susceptible de céder à de mauvaises suggestions, et très capable de mettre son sceau, un sceau qu'ensuite il n'est plus possible de rompre, à ces fâcheuses déviations. »

Donc, si l'on est bien forcé de subir l'usage, on n'est pas obligé de l'approuver toujours.

Littré, longtemps avant de songer à son Dictionnaire, avait commencé par éditer les textes des médecins grecs, et par là

était devenu quelque peu médecin lui-même. Lorsqu'il entreprit ensuite sa grande œuvre de linguistique, il ne put manquer d'observer que le langage aussi avait ses « maladies ». Et, après avoir accompli son principal ouvrage, il y fit un post-scriptum sur la *pathologie des mots*, sur les altérations et déformations qu'ils subissent. Il relève et rassemble curieusement les « lésions de certains mots dans le cours de l'usage ».

« Comme un médecin, dit-il, qui a eu une pratique de beaucoup d'années et de beaucoup de clients, parcourant à la fin de sa carrière le journal qu'il en a tenu, en tire quelques cas qui lui semblent instructifs, de même j'ai ouvert mon journal, c'est-à-dire mon *Dictionnaire*, et j'y ai choisi une série d'anomalies qui, lorsque je le composais, m'avaient frappé et souvent embarrassé. »

Il glane donc cent et quelques mots des plus curieux, quelques-uns par leur « monstruosité » linguistique ; d'autres jolis, quoique mal bâtis, ayant la beauté du diable, « ingénieux, subtils, pleins d'imprévu ». Le peuple, tout en allant à l'aveuglette, n'est pas toujours maladroit ; et il procrée souvent de bons bâtards très forts, tandis que maintes fois les savants engendrent des mots réguliers, légitimes, nés en justes noces, qui n'en sont pas plus viables pour cela.

Eh bien, ce catalogue pourrait être complété par un certain nombre d'exemples de même sorte ou analogues, qu'il a laissés de côté, ou qui se sont produits depuis : car il y a des moments dans la vie des peuples où l'on voit pulluler plus de mots que d'idées, où ces mots, formés à la hâte, sont souvent mal faits, et où les anciens vocables changent de sens subitement, sans qu'on sache pourquoi.

M. Bréal, dans son beau livre sur *la Sémantique*[1], salue avec reconnaissance les anciens grands lettrés français, bons esprits, nullement pédants, « la plupart gens du monde, qu'un goût naturel avait conduits à s'occuper des problèmes ou difficultés de la langue française... Élaguer les expressions impropres ou mal venues, faire la guerre aux doubles

1. *Essai de Sémantique (science des significations)*. Paris, Hachette, 1897, p. 298.

emplois, écarter tout ce qui est obscur, inutile, bas, trivial, telle est l'entreprise à laquelle ils se vouèrent avec beaucoup d'abnégation et de persévérance. »

Ne pourrait-on aujourd'hui essayer de continuer leur œuvre, même sans espoir d'être écouté ? Pourquoi ne pas défendre, à notre tour, la bonne langue française, honneur de nos pères ?

Nous allons donner quelques exemples de ces déformations du langage :

1° Changements de signification *(sémantique)*;

2° Changements de prononciation et de forme *(phonétique* et *morphologie)*;

3° Changements de construction et de tours *(syntaxe)*;

4° Changements de genre, etc.

I

Il y a des mots qui changent de signification, non par degrés, mais tout d'un coup, on ne sait pourquoi.

Que voulait dire le mot *mièvre* dans la bonne et vraie langue française ? Il voulait dire (je cite Littré) : « Qui a de la vivacité, mêlée de quelque malice, surtout en parlant des enfants. » Lorsque, dans *le Malade imaginaire*, M. Diafoirus le père fait l'éloge de son fils (un bon lourdaud) : « Quand il était petit, dit-il, il n'a jamais été ce qu'on appelle *mièvre et éveillé*... On eut toutes les peines du monde à lui apprendre à lire ; et il avait neuf ans, qu'il ne connaissait pas encore ses lettres... » Voilà la vraie signification du mot. — De même, dans une comédie de Dancourt, *le Prix de l'Arquebuse* : « Toi qui es la fille du pays la plus enjouée, la plus gaillarde, la plus *mièvre*... » — Le substantif *mièvrerie* participait naturellement du même sens ; c'était la qualité d'un enfant *éveillé, espiègle* : « un enfant *d'une mièvrerie amusante.* » — On disait aussi *mièvreté*. Voltaire (lettre à d'Argental, 25 mai 1767) : « Un de ces infortunés jeunes gens, qui méritait d'être mis six mois à Saint-Lazare, a été condamné au plus terrible supplice pour une *mièvreté* » (une gaminerie).

Eh bien, comment se fait-il que, de nos jours, depuis environ soixante ans, *mièvre* ait pris tout à coup le sens de *maniéré*; et, de même, *mièvrerie* celui de *mignardise* et *afféterie*? Balzac est, je crois, un des premiers qui l'ait employé dans ce sens, que rien ne justifie. Mais à présent le pli est pris et ne pourra plus s'effacer. Tel écrivain de nos jours oppose, comme chose toute naturelle, *mièvrerie* à *virilité*.

Pareillement, le mot *émérite* voulait dire : « Qui a fait son temps et qui a pris sa retraite. » Il ne voulait pas dire autre chose. Balzac encore, dans sa jeunesse, s'imagina, apparemment, en lisant sur la première page d'une grammaire : « Lhomond, professeur émérite », que cela voulait dire ; « professeur de mérite, professeur expert ». Et l'on commença, après lui, à employer le mot dans le sens de « très habile ». Mais, pour ceux qui savaient le français, cela produisait des effets bizarres. Ainsi on lisait qu'un cambrioleur *émérite* avait été arrêté au moment où il pillait un appartement. — Mais il n'était donc pas *à la retraite*, puisqu'on l'avait surpris *encore en exercice*? — Ou bien on lisait que le plus beau des théâtres venait d'engager, pour la plus grande joie des amateurs de ballets, deux ballerines *émérites*, — c'est-à-dire, en français, deux danseuses *retraitées*, deux vieilles danseuses *honoraires*... Quelle attraction ! Néanmoins ce sens imprévu et injustifiable finit par passer en usage.

Aux environs de 1830, j'ignore quel rapin de la jeune école romantique, attrapant au hasard de sa mémoire le mot *truculent* (en latin, *truculentus*, cruel), lui donna, en l'appliquant à la couleur, la signification de *riche et puissante*. Et les autres le répétèrent, par je ne sais quelle vague raison d'onomatopée, l'harmonie ayant apparemment un sens par elle-même, sans rapport avec l'étymologie. — Et c'est peut-être aussi là l'explication unique de la transformation du sens de *mièvre*, qui par son harmonie semble mignard.

Quelque autre artiste, à qui la forme du mot « poncis » n'aurait pas dû être inconnue, se mit à le prononcer *poncif*. Et ses camarades firent comme lui. Cette forme altérée prévalut. Même le substantif devint adjectif au besoin et prit un féminin : *poncive*. « Une manière *poncive* », c'est-à-dire

banale, sans originalité, surmoulant les formules connues et usées.

Une bévue étrange est d'employer l'adverbe *compendieusement*, — lequel veut dire « en abrégé », — dans le sens de « prolixement ». Cela tient à une excellente plaisanterie de la comédie des *Plaideurs*, qu'on a mal comprise. Le juge Perrin Dandin rappelle au fait un avocat prolixe et l'invite à abréger. L'avocat déférent ralentit sa palabre et dit pesamment :

> ... Puis donc qu'on nous permet de prendre
> Haleine, et que l'on nous défend de nous étendre,
> Je vais, sans rien omettre et sans prévariquer,
> *Compendieusement* énoncer, expliquer,
> Exposer à vos yeux l'idée universelle
> De ma cause, et des faits renfermés en icelle.
>
> DANDIN
>
> Il aurait plus tôt fait de dire tout vingt fois
> Que de l'abréger une.

Compendieusement signifie donc « en abrégé », du latin *compendium*, précis, résumé. Le comique est d'avoir trouvé, pour signifier *en abrégé*, un mot si long, si lourd, qu'il semblait plutôt vouloir dire le contraire ; si bien que les gens étourdis s'y sont mépris et emploient ce mot dans le sens de « *en détail, longuement, minutieusement* ». Quel triomphe pour la plaisanterie de Racine !

D'autres distraits confondent « naguère » avec « jadis ». *Jadis*, c'est *jam diu*, « il y a déjà longtemps ». « N'a guères », comme l'écrivait encore en trois mots Montaigne, c'est « il n'y a guère », il y a peu de temps. Aussi quel effet singulier quand nous rencontrons des phrases comme celle-ci : « Naguère Léonidas aux Thermopyles... » Ou quand, à propos des coutumes antiques, on dit : « Les coutumes d'*antan* », ce qui signifie les coutumes « de l'an passé » *(ante annum)*. François Villon se demande où sont les « Dames du temps jadis » :

> Mais où sont les neiges d'antan ?

c'est-à-dire : « Mais où sont les neiges de l'an dernier ? »

Autrefois, comme malédiction suprême, on souhaitait à un ennemi « male mort », c'est-à-dire mauvaise mort, mort sans confession et absolution, par suite, damnation éternelle. Les mœurs ayant changé et s'étant adoucies, ce souhait cruel est devenu moins fréquent; la locution a eu moins d'occasions d'être employée; le sens alors s'en est perdu, et, au lieu de « male mort », quelques-uns se sont mis à dire *mal de mort*, qui ne signifie pas grand'chose. « Male mort » était comme « male peste », « male chance », « male branche », « male maison »; et, au masculin, bon gré, *mal* gré; bon an, *mal* an; c'était, au masculin et au féminin, la traduction du latin *malus, mala,* — neutre *malum.* — Le dernier mot du *Pater noster* n'est pas un neutre, mais un masculin : *Libera nos a malo* ne signifie pas « Délivrez-nous du mal », mais « Délivrez-nous du Malin, du Tentateur, du Mauvais esprit ». — Saint-Simon (t. XXXIII, in-12, p. 95) parle de « la male peur » du duc du Maine, au moment où on l'arrêta avec sa femme, comme ayant conspiré avec l'ambassadeur d'Espagne, Cellamare, pour Philippe V, contre le Régent[1]. — Ce mot « male peur » *(male paour)* se trouve à chaque instant dans Rabelais, à propos de Panurge.

Tous les jours, on lit dans quelque journal : « Nous garantissons la *véracité* du fait ». Pourquoi pas tout simplement « la vérité »? *Verax* signifie en latin « aimant à dire la vérité »; c'est donc quelque chose de plus que *veridicus*, « véridique », qui signifie seulement « disant la vérité ». L'un et l'autre, en tout cas, quoique différents de degré, ne conviennent qu'aux personnes; appliqués aux choses, ils sont impropres tous deux : on peut et doit donc dire « la vérité d'un fait », mais non pas « la véracité d'un fait ». Un fait est ou n'est pas; voilà tout. Dites, si vous voulez, qu'il est vrai ou faux; en aucun cas il ne saurait être « véridique », encore bien moins « vérace ». Cela s'imprime cependant chaque jour, par besoin d'innover peu ou prou, à tort et à travers.

Depuis une douzaine d'années, le mot *néfaste* est à la mode

1. Dans l'édition de 1847, on a imprimé « la mâle peur » (avec un accent circonflexe), ce qui fait un plaisant contre-bon-sens.

et tend à remplacer le mot *funeste;* ils ne sont cependant pas synonymes. L'un hérite déjà de l'autre à tel point qu'on commence à lui donner un régime; j'ai entendu, au mois d'octobre 1888, un chef de groupe parlementaire stigmatiser « une politique *néfaste au pays* ». C'est la première fois que cette construction apparaissait; elle a fait fortune depuis lors. — Je m'imagine que, dans cette confusion de *néfaste* avec *funeste*, il y a peut-être un phénomène de métathèse inconsciente, à peu près comme dans la substitution de *s'affirmer* à *s'affermir*. « Le succès de cette pièce *s'affirme* », dit-on à présent; il y a une trentaine d'années et auparavant, on disait « s'affermit ». Au reste, ces deux mots ont la même étymologie, et sont les doublets l'un de l'autre. On change les formes pour réveiller l'attention.

Quelques personnes ont peur du mot « infecter » et le remplacent invariablement par « infester ». Le sens n'est pourtant pas le même. « Infester » signifie « ravager », faire œuvre d'ennemi, *infestus*. « Infecter », *inficere*, signifie « imprégner de choses horribles, empoisonner, souiller ». Corneille (*Médée*, III, 2):

> ... Cette robe empestée,
> Que de tant de poisons vous avez infectée.

Voltaire (*Œdipe*, I, 3) :

> Le meurtrier du roi respire en ces États,
> Et de son souffle impur infecte vos climats.

La méprise peut venir de ce que parfois l'une des deux idées est voisine de l'autre dans telle conjoncture donnée. Ainsi Voltaire (*Mérope*, acte II, scène première), a dit et a eu droit de dire :

> De crimes, de brigands, ces bords sont infectés.

c'est-à-dire qu'ils en sont *souillés*. Ils peuvent en être par conséquent ravagés aussi, « infestés »; mais ce détail du fait matériel implicite est dominé par l'expression du fait moral, la souillure.

On confond « idiotisme » avec « idiotie ». Le curieux est qu'on s'autorise pour cela d'une phrase de Voltaire se moquant

de ceux qui font cette confusion et disant : « Il pense que l'*idiotisme* est l'état d'un idiot, comme le pédantisme est l'état d'un pédant. » — Un « idiotisme », au vrai, signifie une locution ou une construction *particulière*, propre à une langue, à une nation (du grec ἴδιος, particulier).

On confond « cours » avec « leçon ». Un cours est un ensemble de leçons sur un sujet défini ; une « leçon » n'est pas un « cours ».

Quelqu'un émet le vœu que l'on construise à Paris « une salle de conférences *potable* » !... *Potable* signifie « bon à boire ».

Pour dire qu'une revue paraîtra de quinzaine en quinzaine, on forge sans réflexion l'épithète *bimensuelle*, qui signifie mot à mot « deux fois mensuelle », ou paraissant tous les deux mois, au lieu de « deux fois *dans* un mois » ; de même que « bisannuel » signifie « revenant tous les deux ans ». Il eût été plus simple de dire « revue de quinzaine », si l'on ne voulait pas mettre « semi-mensuelle ».

Jules Janin, un des premiers, je crois, a fait la confusion de « aussi » et « aussi bien », que plusieurs ont répétée depuis. L'un signifie « c'est pourquoi » ; l'autre signifie « d'ailleurs ».

« Grâce à » est employé, chaque jour, à contre-sens dans des phrases comme celles-ci : « *Grâce à la mauvaise eau* qu'on boit dans cet endroit, la fièvre typhoïde y est fréquente. » — « *Grâce au vent du nord-est qui soufflait avec violence*, l'incendie se propageait rapidement. » Voilà d'heureuses « grâces » ! — Cela peut aller de pair avec « jouir d'une mauvaise santé ».

« *Trêve* » et « *sans trêve* » s'emploient non moins inconsidérément à chaque minute. Que l'on écrive « faire trêve à la discussion » ou quelque autre chose analogue, cela se comprend ; mais qu'un écrivain archi-classique ait pu laisser échapper de sa plume « faire trêve à l'admiration », comme si l'admiration était quelque chose de pénible, cette métaphore est à rebours ; — aussi bien que celle-ci : « le comble de l'affaissement » et autres pareilles, fréquentes dans Stendhal.

Depuis le second Empire, un grand nombre de personnes

ont remplacé « aussitôt » par « immédiatement », pris, en ce sens, de l'anglais *immediately*, mais qui en français signifie « sans intermédiaire ». — Depuis la même époque, *excessivement* est employé par beaucoup de gens d'une manière étrange, comme équivalent du superlatif et synonyme d'« extrêmement ». Cela produit parfois des phrases bizarres : « Il est *excessivement modéré*, *excessivement convenable*. »

« *Article exclusif* », dans la langue commerciale de nos jours, semble signifier « vendu par notre maison *exclusivement* ».

Premièrement donc, la signification des mots se perd ou par ignorance ou par inadvertance. Voyons, en second lieu, comment ils changent de prononciation et de forme.

II

Les changements de prononciation sont imperceptibles, mais incessants. Tous les vingt-cinq à trente ans environ, les étrangers qui reviennent dans un pays s'en aperçoivent.— On peut constater ces changements, non les enrayer.

Aux premiers siècles de la langue française, la voyelle des pronoms possessifs *ma, ta, sa*, quand elle se trouvait devant un mot commençant par une voyelle ou par une *h* muette, s'élidait, ainsi qu'elle fait encore, en pareil cas, dans l'article *le* ou *la* : *l'*affaire, *l'*étude, *l'*image, *l'*omnibus, *l'*usine, *l'*herbe, etc. On disait donc en élidant : « *m'*amie, *m'*amour, *t'*espée, *s'*enfance » ; dans les épitaphes : « Dieu aye *s'*âme ! » pour « Dieu *ait son* âme. » A la fin du XIVe siècle, tout en conservant cet usage pour l'article *la*, on l'abandonne incorrectement pour *ma, ta, sa*, que l'on remplace par les pronoms masculins *mon, ton, son*, devant les substantifs féminins commençant par une voyelle; ce que Littré appelle avec raison « un criant solécisme ». Il n'est resté de l'usage ancien que deux débris : « m'amour » et « m'amie. » Mais qu'est-il arrivé? C'est qu'on a d'abord soudé l'un et l'autre, et qu'ensuite on a recoupé le second en deux, mais tout de travers : de « m'amie » on a fait « ma mie » ; et « une *mie* », pour signifier une bonne d'enfant. Saint-Simon, parlant de madame

de Maintenon et de ses sentiments pour le duc du Maine : « Elle l'aimait, dit-il, plus tendrement qu'aucune *mie* ni qu'aucune nourrice. » — Voltaire seul, en dépit de l'usage vicieux, continue avec raison à écrire : « m'amie », comme dans la vieille chanson : « J'aime mieux m'amie, ô gué ! »

Quant à « m'amour », qui devrait s'écrire aussi avec une apostrophe, une édition de Molière, imprimée cependant chez Jules Didot, le met en un seul bloc, bien à tort ; c'est au moment où le malade imaginaire dit à sa femme : « Allez, *mamour*, et passez chez votre notaire, afin qu'il vous expédie ce que vous savez. »

Et, dans la locution courante « faire des *mamours* », l'apostrophe a sauté aussi généralement, mais à tort.

On disait et on écrivait d'abord en deux mots « mon sieur » et « ma dame » ; les mots se sont soudés si bien, qu'on dit aujourd'hui « cher monsieur » et « chère madame ». Le peuple, en Belgique, a soudé de même « ma » avec « tante » ; une petite chanson très gentille dit : « Il m'a emmenée chez sa *matante*. « L'ancien mot français est « ante », du latin *amita*, l'accent tonique sur le premier *a*. A ce mot « ante » s'était soudé peut-être le pronom possessif *ta*, avec élision, ce qui avait produit « *t'* ante ». Dans cette hypothèse, le mot wallon « matante » mettrait un second pronom possessif sur le premier [1].

L'article, lui aussi, s'est parfois soudé avec le substantif ; exemples : « lierre », « loriot », « lendemain ». L'ancienne forme légitime, « hierre », du latin *hedera*, « se trouve encore dans la bouche des paysans de plusieurs provinces [2] ». On disait donc d'abord régulièrement « l'hierre » ; puis l'article s'est agglutiné, et on en a superposé un second, et, l'*h* étant tombée, on a dit et écrit « le lierre ». De même « l'oriot » est devenu « le loriot ».

1. Les Grecs, à la fin d'une énumération, disaient ou écrivaient : Καὶ ἕτερα c'est-à-dire « et les autres choses » (et le reste). Les Latins soudèrent les deux mots ensemble, et en firent *cætera* ; puis, surajoutant une nouvelle conjonction *et* à la première, ils en firent « *et cætera* » ; et nous, de même. — On peut voir par cette étymologie combien on a tort de remplacer indifféremment dans ce mot l'*æ* par un *œ*.

2. Littré, préface du *Dictionnaire*.

On disait premièrement : le jour en demain, « l'en demain » ; puis ces trois mots se sont soudés en un « lendemain » ; et alors on a remis un second article par-dessus le premier : « *le l*endemain ».

Une fortune analogue est échue aux deux petits mots très courts, « hui » et « heur ». Ils tenaient si peu de place qu'ils disparaissaient presque : on a senti instinctivement le besoin de les étoffer. Pour le premier des deux, « hui », qui signifiait « en ce jour », au lieu de continuer à dire « hui » tout seul, on s'est mis à dire « au jour d'hui » : ensuite ces mots se sont cousus ensemble, comme « l'en demain ». Enfin, dans le peuple, on a renforcé encore ce quadruple mot, on a dit « au jour d'aujourd'hui » ; cela fait sept mots, pour un de trois lettres. Et Lamartine, jusque dans une ode, celle qui est adressée à lord Byron, a cru pouvoir risquer cette expression populaire :

> Et nous n'avons à nous que *le jour d'aujourd'hui !*

Louis XIV, qui n'était pas fort en orthographe, écrivait par deux *o*, « ojordui », — ce qui indique, pour le remarquer en passant, que les diphthongues des deux premières syllabes, *au* et *ou*, se prononçaient alors toutes les deux à peu près comme un *o* bref. (*Au* sonne encore ainsi dans « m*au*vais » et dans « p*au*pière ».) Et Saint-Marc Girardin, en son adoration du XVIIe siècle, prononçait de la même manière que le grand roi écrivait : « ojordui ».

Ce mot soudé amène, de nos jours, une forme peu correcte et disgracieuse. Quand on parlait purement, on disait : « jusqu'aujourd'hui », comme Racine dans *Athalie*, acte II, scène VII : « Le ciel jusqu'aujourd'hui ». A présent, où l'on a l'oreille peu sensible, presque tout le monde dit : « jusqu'*à au*jourd'hui » ; — ce qui de nouveau fait deux articles l'un sur l'autre.

Quant à « heur », contraction du latin *augurium*, « augure », on l'a étoffé, lui aussi ; on a dit : « bon heur ou mal heur » ; puis chaque épithète s'est soudée au substantif : bonheur, malheur. Et « heur » ne s'est plus trouvé que dans l'ancien proverbe « *Heur* et malheur », et dans l'adjectif « *heur*eux ».

Par un instinct analogue peut-être, le peuple de Paris prononce : « Je *l* l'aime », « je *l* l'adore », voulant sans doute que ce pronom si court, abrégé encore par l'élision de la voyelle, ne se perde pas. La preuve c'est que, quand la voyelle n'est pas élidée (par exemple, dans « je le veux », ou « je la tiens »), il ne double pas la consonne, il ne dit point : « Je *l* le veux, je *l* la tiens ».

Jusqu'au XVI[e] siècle, la diphthongue *oi* se prononçait *oué*. Dans les diverses éditions de Montaigne, on écrit indifféremment *miroir* et *mirouër*. Jusqu'au XVIII[e] siècle, on écrivait, indifféremment aussi, *coiffe* et *coëffe*, *boîte* et *boëte*. Cette dernière forme se trouve encore dans une lettre autographe de Balzac, que je possède. — *Poëte* se prononçait par les uns en deux syllabes, par les autres en trois.

D'autres fois, la diphthongue *oi* se substituait à la voyelle *é* ou *è*, qui ne portait d'ailleurs ni l'un ni l'autre accent et n'en avait pas besoin pour sonner. Ainsi, du latin *avena* était venu d'abord *avene*, qui devait plus tard devenir *avoine*, mais qui déjà, sans doute, se prononçait de même, ou à peu près. J'ai connu encore, dans le haut du faubourg Saint-Jacques, tout à côté du jardin de Chateaubriand, donnant sur le boulevard d'Enfer, le « *Cul-de-sac Longue-Avène* », aujourd'hui disparu.

Du latin *tela* était venu *tele*, qui plus tard devint *toile;* — peut-être aussi parce que d'autre part, du mot flamand *twyn*, « lin, fil de lin » (qui se prononce *touaïne*), était venu chez nous le mot *touaille*, qui se trouve chez François Villon ; et, sans doute, les deux s'employèrent l'un pour l'autre indifféremment, ou se combinèrent.

La même diphthongue *oi*, dans le prénom de *François* a gardé sa prononciation ancienne ; elle l'a perdue et changée en *ai* dans le nom de notre nation : *les Français*. Autrefois l'un et l'autre se prononçaient de même, étant le même effectivement. Dans la satire de Boileau, l'un des deux hobereaux, qui se pique de littérature, dit :

> A mon gré, le Corneille est joli quelquefois.
> En vérité, pour moi, j'aime le bon fran*çois*.

La rime indique que l'ancienne prononciation subsistait

encore du temps de Louis XIV. De même, dans *les Plaideurs*, quand Chicaneau surprend sa fille lisant un billet, Léandre. pour l'éblouir et le désarmer, lui dit que c'est un exploit d'huissier :

> Monsieur, c'est un exploit.
> — Quoi ! c'était un exploit que ma fille l*isoit !*

dit le vieux plaideur attendri : autre exemple de la prononciation du temps. — Et ceux-ci encore. Philinte répondant au Misanthrope :

> Lorsqu'un homme vous vient embrasser avec joie,
> Il faut bien le payer de la même monn*oie.*

Ou Rodrigue, enivré d'amour, s'écriant :

> Paraissez, Navarr*ois*, Maures et Castillans !...

Ici la prononciation ancienne, plus pleine, plus sonore, plus conforme par conséquent au sentiment du héros comblé d'espoir, doit être conservée religieusement pour cette occasion unique.

La Fontaine fait rimer « *étroite* » avec « *belette* ». Molière écrit indifféremment, selon le besoin du vers et de la rime, *trouve* ou *treuve*, *filleule* ou *fillole*, — celui-ci plus près de l'étymologie latine, *filiola*. — Dans *Andromaque*, Racine fait rimer « croître » avec « maître » : donc on prononçait « cr*aî*tre, » à volonté. Je serais bien tenté de croire que dans *Médée* et dans le *Cid* le mot « pâmoison » se prononçait pâm*ai*son. Et dans *la Chanson de Roland* on lit :

> . *De pasmeisun guariz, ne revenuz.*

« Graine » a fait d'abord « grainier », puis *grenier ;* « fontaine » a fait « fontainier », puis *fontenier ;* « payer » a fait « payage », puis *péage*.

On prononçait et on écrivait indifféremment *croyance* ou *créance ; seyant* ou *séant*, etc. La prononciation n'était pas fixée. A vrai dire, elle ne l'est jamais.

La « royne », féminin de « roy », chez François Villon, rime avec la « Seine » :

> Semblablement où est la *royne*
> Qui commanda que Buridan
> Fust jeté en ung sac en *Seine* ?...

De même que l'on avait passé de la prononciation *roine* sonnant comme « roi » à la prononciation *reine*, pareillement dans le verbe *voir*, on passa du futur régulier « je *voirai* », forme constante dans Rabelais, à la prononciation « je *vè*rai », puis à la fausse orthographe « je verrai », tandis que le futur demeura régulier dans le composé « je pourv*oi*rai ».

Envoyer faisait d'abord, au futur, très régulièrement, *j'envoyerai*. Et cette forme se lit dans nombre de lettres administratives du XVIIe siècle ; et aussi dans les lettres particulières de Boileau à Racine. Puis, la prononciation se contractant, l'*y* fut remplacé par un *i* : *j'envoierai ;* ensuite, — altération analogue à celle qu'avait subie le futur du verbe *voir*, et corruption encore plus forte, — on se mit à prononcer *j'enverrai*, et, après l'avoir prononcé, on l'écrivit. Et il y eut un barbarisme de plus, passé dans la langue.

L'indicatif présent « j'acquiers », « je requiers », faisait d'abord au futur « j'acquierrai », « je requierrai », qui était régulier. Mais l'*i* fut mangé, à tort : d'où vint la forme irrégulière « j'acquerrai », « je requerrai », qui est également passée en usage. Aujourd'hui encore « asseoir » ou « assoir » fait « je m'asseois » ou « je m'assois » ou « je m'assieds » ; « ils s'asseoient » ou « ils s'asseyent », « assoyez-vous » ou « asseyez-vous » ; « je m'assoirai » ou « je m'assiérai » ou « je m'*asseye*rai » (Littré). — Et, le plus étonnant, c'est que d'une part, à la troisième personne du pluriel de l'indicatif présent, on dise régulièrement « ils s'asseyent », et que d'autre part dans le verbe simple, au lieu de « ils seyent », on imprime « ils *siéent* ». — Qu'importe que Massillon ait fait ce barbarisme ? Et que Saint-Simon en ait fait un autre, le participe passé « seyé » ? Encore eût-il fallu les qualifier tels, tout en étant réduit à les enregistrer.

Les formes flottaient. Il y avait, pour un seul et même verbe, des conjugaisons doubles, quelquefois triples. On ne savait guère qu'il y eût des conjugaisons. On disait à la fois « courir » et « courre » ; « cueill*er* » et « cueill*ir* » ; « tressaill*er* » et « tressaill*ir* ». On dit encore « je cueil*le*, je cueil*le*rai, cueil*le*, que je cueil*le* ; je tressail*le*, je tressail*le*rai », qui appartiennent à la première conjugaison, infinitif en *er*, tandis que c'est la seconde, en *ir*, qui l'a emporté définitivement

pour les autres temps des deux mêmes verbes. On disait, à volonté, émouv*oir* et émouv*er*. J'ai entendu encore une brave paysanne, dans une petite charrette normande, dire à son « bourri » en le fouettant : « Vas-tu t'émouv*er* ? »

Le participe passé du verbe *avoir* fut d'abord *évu*, pour *avu*. *Évu* se dit encore dans le peuple : « Elle a *évu* des malheurs ». Ensuite *évu* devint *eü*; qui, après, se prononça *u*, et se dit encore ainsi. — Le peuple de Paris, pour dire « Eugène, Eugénie, la pointe Saint-Eustache », prononce « *U*gène, *U*génie, la pointe Saint-*U*stache » ; c'est la prononciation ancienne. — Le fruit qui se nomme « la mûre » s'écrivait « *la meure* », et se prononçait comme à présent ; de même, « mûrir » s'écrivait « *meurir* », et se prononçait comme aujourd'hui. « *Entomeure* », « *parleure* », se prononçaient « *entomure, parlure* » ; « *déleurré* » se prononçait « *déluré* », et cette écriture-ci a remplacé l'autre, en même temps que le mot a passé du sens propre au sens figuré. La rivière d' « *Eure* » se prononçait « *l'Ure* », et cela du temps de Voltaire encore, qui dans *la Henriade* fait rimer l' « *Eure* » avec « la na*ture* ». « Reçu » s'écrivait « *receu* », et l'*e* n'était pas seulement pour adoucir le *c* devant l'*u* en guise de cédille (à peu près comme l'*e* dans « gageure ») : car on écrivait également « *veu, beu, deu* », pour « *vu, bu, dû* ». Le *Registre de La Grange* écrit « les loges *deubs* ». (Et « dette » s'écrivait « *debte* », du pluriel neutre latin *debita*.)

Le verbe « faire », avec ses dérivés, donne lieu à des formes variées, où l'écriture et la prononciation sont en lutte. On écrit encore, à l'imparfait, « je *fai*sais », mais l'on prononce « je fesais ». Au futur, on a fini par écrire comme l'on prononce : « je *fe*rai ». Du temps de La Bruyère, on écrivait encore « bienfacteur », par conformité avec « facteur » ; puis « bienfaicteur ». La forme adoucie « bienfaiteur » a prévalu depuis.

Voltaire a beaucoup contribué à rapprocher l'orthographe de la prononciation : c'est lui qui a substitué « franç*ais*, angl*ais*, *fai*ble, r*ai*de, Ferne*y* », à « franç*ois*, angl*ois*, f*oi*ble, r*oi*de, Ferne*x*. Il a échoué dans sa tentative de ramener « oût » à « Auguste ». Mais tout le monde ne dit pas « oût » ; il faut savoir prononcer « a-oût », selon la phrase et le moment.

Au XVI[e] siècle, tandis que les bouchers continuaient de vendre la viande crue, d'autres s'avisèrent d'étaler « de la chair cuite » (de porc); bientôt, ces marchands de chair cuite furent nommés, par abréviation, « chaircuitiers ». Le mot, sous cette forme première, se dit encore à Genève; Rousseau, dans l'*Émile*, livre II, le contracte un peu et dit « chaircutier »; puis l'usage courant le contracta de nouveau et dit « charcutier ».

On appelait « cordouaniers » ceux qui vendaient du cuir de Cordoue, avec lequel se faisaient les chaussures. Par prononciation contractée, « cordouanier » est devenu « cordonnier », qui, au premier abord, semblerait venir du mot « cordon »; il n'en est rien.

Parmi les monnaies d'autrefois, il y avait des « piastres *cordonnées* », c'est-à-dire entourées d'une imitation de *cordon* en relief, qui en fortifiait l'arête et les bords. Par corruption, il arriva que plusieurs les nommaient, croyant bien faire, « piastres coordonnées », barbarisme absurde.

Le peuple dit « en *e*rrière » pour « en arrière » : d'où est venu le composé « d'errière », soudé depuis en un seul mot. De même, on avait dit premièrement « d'avant », qui ensuite soudé est devenu « devant ».

Une autre contraction et soudure est celle de l'ancien adverbe composé, « ce en dessus dessous », comme l'écrivent toujours Rabelais et Montaigne, et qui est devenu « *sens* dessus dessous ». Balzac seul, dans notre siècle, a conservé la forme ancienne et correcte.

Les femmes, sans s'occuper de l'orthographe, ont établi certaines prononciations à elles, qu'elles ont imposées à tout le monde, dans les choses de leur domaine: elles disent « de *la* ouate », pour « de l'ouate ». « Comme madame X... se *décolte* ! » pour « se décollète ». « Elle *jarte* au-dessous », pour « elle jarrette ».

***

Il y aurait beaucoup à dire sur la distinction à faire entre l'usage et l'abus des mots composés. Les Grecs en usaient, mais avec mesure. Les Latins en étaient plus sobres, parce

que leur langue s'y prêtait moins. La française, moins encore : on l'a pu voir par la tentative de Ronsard. Les Allemands en forgent immodérément, et considèrent cela avec fierté comme une supériorité de leur langue.

M. Bréal a bien raison de prendre en main la défense des traits d'union : « cerf-volant, rat-de-cave, œil-de-bœuf, » etc. — « En les supprimant, dit-il, on compliquerait parfois de la manière la plus bizarre le travail de celui qui lit[1]. » Voilà qui est bien dit.

C'est pourquoi je ne saurais partager le consentement qu'il donne, un peu après, aux mots joints ensemble immodérément. « Demandons à l'Académie, dit-il, qu'elle permette enfin d'orthographier des *chédœuvres*, comme on orthographie des *piédestaux*. (Au XVIIe siècle on mettait en trois parties, pié-d'estal.) »

Je ne sais trop comment accorder ce dernier avis avec le premier, non plus qu'un autre passage où M. Bréal exprime aussi un souhait en faveur des mots composés à l'allemande. Je suis tout à fait de son opinion quand il dit : « En fait de langage, il est une loi qui prime et domine toutes les autres : la nécessité d'être clair et le devoir d'être compris[2]. » Et ailleurs : « Nous n'aurons jamais trop de lumière. »

On est fort enclin chez nous, en ce moment, à supprimer les traits d'union, et avec eux la clarté et la grâce; et cela, sous la double influence du germanisme et du télégraphe. On rivalise avec les Allemands, qui font des mots de cinquante lettres ; et, en soudant ensemble le plus de mots possible, à cinq centimes le mot, on économise des sous. — Cela produit des agglomérations obscures et laides, et cela viole souvent une des règles fondamentales de la langue française.

Cette règle, que l'on perd de vue, était qu'une *s* entre deux voyelles se prononçait comme un *z*. La grammaire ne faisait, en tout et pour tout, que deux exceptions à cette règle : c'était pour les mots *préséance* et *présupposer*. Cela est si vrai que, quand on voulait durcir l'*s* entre deux voyelles, on la doublait ; de là cette orthographe particulière : ressentir,

1. La Réforme orthographique. *Revue des Deux Mondes*, 1er novembre 1893.
2. *Id.*, *ibid.*, 1er décembre 1889.

ressentiment, ressaisir, ressembler, ressort, ressource, qui ne se prononcent point, comme pourraient le croire les étrangers, *res-sentir, res-saisir*..., mais *re-ssentir, re-ssaisir, re-ssembler, re-ssort, re-ssource*. En vertu de cette même règle, dans le mot « résurrection », l'*s*, se trouvant entre deux voyelles, se prononce comme un *z*, tandis que, dans les autres composés du même radical, « insurrection » et « insurgés » l'*s* est dure, n'étant plus entre deux voyelles. C'est pour la même raison, et non pour aucune autre, qu'on écrivait autrefois « dyssenterie », avec deux *s*. A présent qu'on est revenu à l'orthographe étymologique, on devrait l'écrire avec un trait d'union et un accent sur l'*é* : « dys-entérie », pour éviter d'une part le son du *z*, et de l'autre faire apparaître clairement la signification du mot : « mal aux entrailles ».

Lorsqu'aujourd'hui on écrit en bloc chacun de ces mots : « primesautier, contresens, contreseing, contresigner, cosignataire, antisocial, antisémitique, Lesage », cela fait, pour ceux qui savent le français et ses règles : « primezautier, contrezens, contrezeing, contrezigner, cozignataire, antizocial, antizémitique, Lezage (ce nom s'écrivait en deux mots : Le Sage. Aujourd'hui on vous mettrait une grande *s*, mais une petite *l*, comme à « *la* Bruyère » et à « *la* Fontaine »; ce qui défigure entièrement les noms).

Quelques-uns seulement, s'apercevant qu'ils violent la règle de la prononciation française, imaginent, pour remédier à cet inconvénient, d'écrire en deux mots : « contre sens, contre seing, co signataire », sans trait d'union, mais sans soudure; et puis, par lamême innovation, les « contre marques, les vice rois », etc. Cela étonne les yeux. Ils ont commencé par ôter le trait d'union des « lieux-communs », ils finissent par ôter celui de « parti-pris ». Passe pour « anti social », etc.

Mais en général la soudure aujourd'hui triomphe. Cela produit d'étranges conglomérats : « miopportunistes, miradicaux, antiaristocratique, antiautrichien, antianalytique, antiartistique, antiesclavagiste, antiéconomique, antiégalitaire, antiallemand, antiitalien, antieuropéen, indoeuropéen, extraindien, antiindien, interocéanique », etc. On ne voit pas d'emblée l'agencement et la division des syllabes; cela ne se découvre qu'après. Quelle facilité de lecture!...

On a eu le tort de supprimer le trait d'union dans le mot « extra-ordinaire ». Il en résulte qu'un grand nombre de personnes commencent à prononcer « extrordinaire », et cela sur la scène française même. C'est une prononciation relâchée et vulgaire. Ainsi, après avoir soudé les mots, on les contracte : voilà où mène la suppression des traits d'union. Quel gâchis pour les yeux et pour les oreilles !

La clarté avant tout : un trait d'union est une goutte de lumière ; ôtez-le, vous la supprimez. Si vous soudez les mots, vous faites un mastic. Quand l'œil rencontre tout à coup « extrain... », « antiar... », « antian... », « antial... », « antii... », « anticu... », il hésite, il ne voit clair qu'à la seconde moitié du mot, et découvre alors « indien » et le reste ; il doit dégager chacun de ces noms, pour le comprendre. S'il rencontre « coassocié », les deux ou trois premières syllabes le font penser d'abord au « coassement » et aux grenouilles ; la fin du mot le remet dans son chemin. « Co-directeur », avec un trait d'union, est clair et naturel ; « codirecteur », sans trait d'union, vous égare sur « code » : on ne sait d'abord ce que c'est. De même pour « co-religionnaire ». Mais ce n'est pas tout : après avoir soudé « coreligionnaire, voilà que quelques-uns sont entraînés à écrire « correligionnaires » ; ce n'était pas assez d'avoir mis deux *n*, on met deux *r*.

***

Si les typographes suppriment les traits d'union là où ils étaient utiles, à l'inverse ils mettent des trémas où il n'en faut pas, notamment dans certains noms, comme « Boers, Ruysdael, Stael, Walckenaer, Van Praet, Gevaert, Saint-Saens, Jordaens, Groenland, Vaez, Blaes, Ploermel, Schaerbeek, Tervueren, Laeken, Groenendael », etc.

Quel est l'office du tréma dans notre langue ? C'est de faire que deux voyelles à côté l'une de l'autre soient prononcées séparément : comme dans « naïf, arguër, La Boëtie », etc. Le tréma est donc mis à tort sur ces noms dans lesquels les deux voyelles doivent être au contraire confondues en un seul et même son, et où l'*e* n'a d'autre fonction que de donner plus

la voyelle ou à la diphthongue qui le
…ler cela à nos correcteurs ! Pour
…raphe français ne renoncerait à ce
. La famille de Stael a vainement
…a nom selon l'écriture authentique ;
…ubir ce tréma. — Mais voici quelque
La famille Desoer (dont le nom se pro-
…des plus honorablement connues en Bel-
…ndé *le Journal de Liége*, très estimé et très
…ien même que *le Journal des Débats*. Or, vers
…ent de notre siècle, un membre de cette famille
…à Paris, rue Christine, une imprimerie. Croyez-
…s compositeurs, correcteurs et prote lui aient permis
…son nom tel qu'il était ? Ah ! bien oui ! ils lui imposè-
…tréma. Il eut beau corriger, une fois, deux fois, cent
…sur tous les livres sortis de ses presses (j'en possède plu-
…urs dans ma bibliothèque), on lit : « Imprimerie Desoër ».
…es typographes demeurèrent les maîtres ; le patron dut se
résigner à voir son nom changé à perpétuité, et s'entendre
appeler par tout le monde en France « M. *Dezoère* », au lieu
de M. *De-sôr*, comme en Belgique. C'était bien la peine de
fonder une imprimerie !

Si l'on met des trémas où il n'en faut pas, en revanche on n'en met pas toujours où il en faut, et on écrit souvent aujourd'hui « arg*uer* », pour « arguër », « exi*gue* » pour « exiguë ».

Une autre mode typographique est de supprimer presque toujours la virgule avant la conjonction *et*, sous prétexte que celle-ci la supplée. Cela produit parfois de l'obscurité à première vue. Or, il y a nécessité, avant tout, d'être clair.

On ôte aussi la virgule fréquemment devant les pronoms relatifs, et devant les phrases incidentes : il en résulte de nombreux inconvénients. Tout ce qui ôte de la clarté, même pour un seul instant, est mauvais. On a donc tort de faire la guerre aux virgules, comme aux traits d'union, comme aux majuscules.

Il y avait autrefois un accent circonflexe sur « côteaux » et sur « côtelette », diminutifs de « côte » ; sur « déjeûner »

composé et opposé de « jeûner »; sur « dîner », sur « hôtel »; on commence à supprimer généralement cet accent. Du moins, si on l'écrit encore, on ne le prononce plus.

A l'inverse, il y a des syllabes qui, sans porter d'accent, se prononcent comme si elles en portaient : tels « atome, hippodrome et rose. »

On aurait dû garder l'accent circonflexe sur axiome et sur idiome, comme on l'a gardé sur « symptôme », puisque tous les trois en grec s'écrivent par un *ô long*.

Il y a des accents qui changent de place, ou bien qui, n'étant pas dans le mot simple, paraissent dans le composé : « religion, religieux, irr*é*ligieux »; ou bien, *vice versa :* « Sév*è*re, Saint-Sé*v*erin ». — 1° *É*vêque, *é*vêché; 2° arch*e*-vêque, arch*e*vêché; 3° les Normands prononcent sans aucun accent le premier *E* de « Pont-l'*E*vêque ». — *Secret, secré-taire;* mais la génération qui a précédé la nôtre prononçait généralement « s*é*cretaire », et même « sé*g*retaire », à peu près de même que, dans « second », le *c* se prononce comme un *g*, et que le mot « apside » a fini par être prononcé et écrit « abside ». — Pour désigner les habitants de « Genève », soit qu'on dise « les Genevois » ou les « Génevois », l'accent est ou supprimé, ou déplacé et modifié. — « Re*mè*de » fait « re*mé*dier » et « ir*rémé*diable ». « Gr*â*ce » fait « *gra*cieux » sans accent. « Cr*è*me » fait « *cré*mier »; tr*ô*ne fait introniser, — mais Vergniaud a dit « intrôner ».

***

On vient de voir comment les mots se soudent parfois ou se contractent. D'autres fois ils s'allongent.

Horace a comparé la succession des mots à la frondaison des forêts, aux feuilles passagères qui verdissent, gardent leur fraîcheur plus ou moins de temps, puis jaunissent et tombent :

Ut silvæ foliis pronos mutantur in annos...

Les mots, comme les arbres, ont leurs racines, leurs pousses printanières pleines de sève nouvelle, leur ramification, leur

rouille automnale, leur dépérissement, leur caducité. Les arbres, d'année en année, revêtent de nouvelles couches d'écorce : à peu près de même, des suffixes nouveaux s'ajoutent, les uns sur les autres, à la fin des mots, et pour ainsi dire les encroûtent. Mais, si l'horticulture moderne a imaginé d'ôter la croûte des arbres pour les soulager, on n'a pas encore trouvé le moyen d'ôter l'encroûtement des mots; au contraire, ils s'encroûtent tous les jours davantage.

Prenons pour exemple les mots « recrue » et « recrutement ». Quand on avait taillé les arbres des bois, tout ce qui poussait de nouveau et *recroissait* se nommait le *recrû* ou la *recrue*. De là, par une assimilation trop expressive, après que, dans les nations, les guerres avaient fait des coupes sombres (*tonsura inolescentis generis humani*, dit Tertullien), les générations nouvelles furent nommées aussi des *recrues*. Lever des gens de guerre, cela s'appela « prendre les *recrues* », puis, par abréviation, en mauvais langage, *recruter*. Racine écrit à son fils qu'il a tort de lire *la Gazette de Hollande*, où il apprendra à mal parler : « Vous y apprendrez, dit-il, certains termes qui ne valent rien, comme celui de *recruter*, dont vous vous servez, au lieu de quoi il faut dire *faire des recrues*. »

De *recruter* vint *recrutement*. Enfin, perdant de vue la métaphore initiale, on arrive, à dire en style administratif : « Les *sources du recrutement* seraient taries. »

On avait le mot « règle », d'où est venu « régler », puis « règlement ». De « règlement » est venu « réglementer » : ensuite « réglementation ». A quoi servent les deux derniers? A quand « réglementationner »?... Que d'écorces les unes sur les autres! On avait « clore, clôture », on a fait « clôturer », — double emploi avec le premier. — On possédait l'adjectif « irrévérent », on a forgé irrévéren*cieux* ». On possédait l'adverbe « confidemment », on a forgé sans nécessité confiden*tiellement*.

On remplace des mots excellents, « émouvoir, toucher, confondre », par de mauvais mots : *émotionner*, *impressionner*, *confusionner*. Sainte-Beuve se raille des *Demoiselles de Saint-Cyr* qu'Alexandre Dumas fait parler « en lorettes égrillardes de la rue du Helder... Comment s'accou-

tumer, à entendre des élèves de madame de Maintenon dire de ces mots comme *impressionner*, *animation*, etc.? »

Je me suis laissé dire que, l'année dernière, la visite du tsar et de la tsarine étant annoncée à l'Académie française, et comme Leurs Majestés avaient témoigné le désir d'assister aux travaux ordinaires de la Compagnie, on s'avisa de regarder quel mot du Dictionnaire était à l'ordre du jour. Il se trouva que c'était « animation », et que le seul sens admis par le Dictionnaire était le sens propre : « action d'animer », et le seul exemple : « *l'animation du fœtus* ». On reconnut que le mot, avec son exemple, ne convenait peut-être pas le mieux du monde au divertissement de S. M. la tsarine; il fallut passer au suivant : « animer », après lequel venait, à son tour, « animosité »... La discussion, d'ailleurs, fut très vive, — sans « animosité »; le tsar put dire en souriant à M. Gaston Boissier, secrétaire perpétuel, que la séance avait été fort « animée ».

Un jour, au concours pour l'Agrégation des Lettres, un des candidats, dans la chaleur de l'improvisation, laissa échapper le mot « émotionner ». Le président du concours, Désiré Nisard, l'interrompit aussitôt : « Prenez garde, monsieur, *émotionner* pourrait *émouvoir* vos juges, et gâter votre affaire. »

On avait l'expression « faire concurrence »; où est l'utilité de dire *concurrencer*? On avait l'expression « le tant pour cent »; à présent, on dit *le pourcentage :* cela vous a un petit air financier. Au lieu de « se démettre », on dit *démissionner*. On parle de « *solutionner* la crise »; pourquoi pas « résoudre »? Au lieu de « crier », on dit *clamer;* au lieu de « troubler », on dit *perturber;* au lieu de « distinguer », on forge *différencier;* on possède « profiter », on invente *bénéficier*. On a « étonner », on dit *épater*. Et puis : « Quelle *épate!* » Quand vous possédez le mot « stupéfait », pourquoi forger *stupéfié*? Musset s'en moque avec raison, dans les Lettres de *Dupuis et Cotonnet* : « Au lieu de « surpris » ou « étonné », on dit *stupéfié;* sentez-vous la nuance? *Stupéfié!* Non pas « stupéfait », prenez-y garde, « stupéfait » est pauvre, rebattu! fi! ne m'en parlez pas! »

Quand on parle français, *stupéfié*, comme « stupéfiant », appartient à la langue médicale : *stupéfier*, jeter dans l'engour-

dissement. Ambroise Paré (IX, 23) : « Que la ligature ne soit trop serrée, de peur de *stupéfier* et *faire perdre le sentiment* à la partie ».

On possède les mots « effrayer, épouvanter » ; ne sont-ils pas bons, expressifs ? Qu'est-il besoin d'y substituer *terroriser*, qui a un sens spécial, historique, limité à deux époques, la *Terreur* rouge et la *Terreur* blanche, ou bien *terrifier*, qui est encore plus mauvais, et qui, s'il pouvait signifier quelque chose, signifierait « changer en terre », comme *pétrifier* changer en pierre, comme *stupéfier* changer en stupide (inanimé). Cinna à l'empereur Auguste : « Je demeure stupide ».

On ne dit plus « un lieu », mais une *localité;* « une personne », mais une *personnalité*. Vous voulez dire : « C'est en 1798 seulement que l'œuvre parut en son entier » ; à quoi bon écrire « parut *dans son intégralité* » ? ce qui n'est autre chose qu'un doublet fastueux, car « entier » est la première forme française du latin *integer*, d'où vient « intégral ». — « Social » (du latin *socius*, compagnon) a amené *socialisme, socialiser, socialisation ;* — « nation, national », *nationaliser, nationalisation :* « *la nationalisation* du sol, des instruments de travail » ; — « état », *étatiser, étatisation :* « *l'étatisation* des hypothèques ».

Assurément, quand le suffixe ajoute quelque chose à l'idée et la modifie d'un degré, y superpose une nuance nouvelle qui la complète, il est dans son rôle légitime ; autrement, où est la justification de ces encroûtements successifs ?

Parfois, quand les idées n'osent pas se montrer trop clairement telles qu'elles sont, elles revêtent des couches de néologisme plus ou moins obscur, pour décevoir les gens, éblouir les simples.

***

L'analogie, dans l'improvisation continuelle du langage, joue un grand rôle, souvent irréfléchi. « L'analogie, comme le remarque M. Bréal, est la façon de raisonner des enfants et de la foule.[1] » Ils attrapent un côté des choses, et ne les considèrent pas tous. On avait l'adjectif « septentrional ».

1. *Semantique*, p. 253.

formé légitimement du substantif « septentrion » ; l'analogie, étourdiment, lui a donné pour pendant l'adjectif « méridional », dont la terminaison ne se rattache à aucune étymologie, et qui « n'a pas de primitif dont il ait pu être immédiatement dérivé[1] ». On avait « Mérovingiens », ou descendants de « Mérovée » ; par analogie, sans raison, on a fait sur le même type « Carlo*vin*giens ». On s'est aperçu plus tard de la malfaçon, et on a mis, dans les nouveaux livres d'histoire, « Carolingiens », ce qui est un peu plus logique.

Il y a près des Halles, à Paris, la rue « Poissonnière », ainsi nommée parce que l'on y vend beaucoup de *poisson*. Quand le faubourg a fait suite à la rue, au delà du boulevard, habitué qu'on était à dire « rue Poissonnière » on a dit sans réflexion « faubourg Poisson*nière*, boulevard Poisson*nière* », — à peu près comme, chez les Latins, « triumvir » a immobilisé un génitif pluriel qui avait sa raison d'être dans des locutions comme *lis trium virum* ».

C'est que, si le langage, chez tous les peuples, est sans cesse en mouvement et en perpétuelle évolution, cependant il a aussi ses habitudes, auxquelles on ne songe guère et qui sont indéracinables. C'est ainsi que l'on continue et l'on continuera de dire « le lever » et « le coucher du soleil », comme avant Copernic et Galilée. Un de nos départements de l'Ouest s'appelle et s'appellera toujours « le Calvados », quoique ce nom provienne d'une erreur de lecture, aujourd'hui reconnue ; une carte du diocèse de Bayeux, datée de 1650, porte ces mots : « *Rocher du Salvador* », qui furent mal déchiffrés.

Comme le langage, pendant des siècles, se parlait infiniment plus qu'il ne s'écrivait, et que les prononciations étaient diverses selon les provinces, il en résultait, dans les mots, des transformations variées, au hasard de l'oreille : on attrapait les vocables par où l'on pouvait et on les répétait de même ; les transformations étaient parfois régulières, parfois hybrides.

Il y avait, par exemple, le mot « arboriste », qui était formé régulièrement d'après le mot latin *arbor*, arbre. Cela

1. *Sémantique*, p. 175.

voulait dire marchand d'arbres; — ce qu'on nomme à présent « pépiniériste ». — Mais, comme le marchand d'arbres vendait aussi *des herbes*, « des simples », pour la santé, le peuple, mêlant dans son idée le mot « herbe » avec l'autre, prononça « *herbo*riste », et ce mot hybride l'emporta. Nous voyons, cependant, par une fable de La Fontaine, que de son temps on disait encore « arboriste » dans le second sens : « marchand de plantes et herbes médicinales ». Le loup, parlant au cheval,

> Se dit écolier d'Hippocrate ;
> Qu'il connaît les vertus et les propriétés
> De tous les simples de ces prés ;

il se fait fort de guérir une enflure qu'il lui voit au pied. Le cheval, flairant son mauvais dessein, le laisse approcher, et

> lui lâche une ruade
> Qui vous lui met en marmelade
> Les mandibules et les dents.
> « C'est bien fait, dit le loup en soi-même, fort triste,
> Tu veux faire ici l'*arboriste*,
> Et ne fus jamais que boucher. »

Autre exemple de corruption du langage : le médecin qui vous saignait recevait le sang dans un petit vase ou petite poêle ou *poêlette;* les gens qui l'assistaient, entendant mal ce mot, le répétaient de travers et disaient « une *palette* de sang » ; et ce mot déformé a remplacé dans la langue le mot véritable. Mais madame de Sévigné, qui sait le français, garde le vrai mot, et, le 2 décembre 1687, écrit à sa chère fille : « Ce sang dont je me trouvai un jour tout affoiblie, parce que vous vous en étiez fait tirer quatre poêlettes sans m'en avertir. » — Peut-être la palette des peintres n'a-t-elle pas une autre origine, et n'était-elle d'abord qu'une sorte de petite poêle ou écuelle plate et large, sur les bords de laquelle ils rangeaient en ordre leurs diverses couleurs.

Le peuple a fait naïvement une confusion du même genre : c'est celle de « chère » avec « chair ». « Chère », en vieux français, voulait dire *accueil;* proprement, *visage* (du latin

cara, tête) : « bonne chère », c'est donc bon visage, bon accueil, spécialement en traitant bien les gens que l'on reçoit; de là, « faire chère lie », chère joyeuse (*lie*, *liesse*, du latin, *lætus, lætitia*), offrir à boire et à manger. Or, confondant *chère* avec *chair*, le peuple (qui parlait et n'écrivait pas) s'est mis à dire, dans les comptes du ménage : Tant pour le pain, tant pour la « bonne chère », « aimer la bonne chère ». — Molière (*Pourceaugnac*, I, 6) : « Comment appelez-vous ce traiteur de Limoges qui fait si bonne chère ? » — La Fontaine, dans *le Loup et le Chien :*

Hélas ! que sert la bonne chère,
Quand on n'a pas la liberté ?

On entendait dire le mot « sacristain »; sans savoir comment il pouvait s'écrire, on lui donnait pour féminin « sacris*tine* ». De même, le « daim », dans la langue des chasseurs, faisait au féminin « la dine ».

Ce qui est plus étonnant, c'est qu'aujourd'hui, où tout le monde à peu près sait écrire, il y ait depuis quelques années des gens qui se plaisent à imprimer « salaud », oubliant que le féminin est « salope ».

Il y avait à Paris une « rue aux *Oues* », c'est-à-dire « aux Œufs » *(Ova);* elle est devenue la « rue aux Ours ». Il y en avait une autre où était une statuette de « sainte Marie *l'Égyptienne* » : — probablement une Vierge noire, comme à Halle, à Chartres, et autres lieux; — cela est devenu, dans la prononciation populaire, la « rue de *la Jussienne* ». On a restitué, il y a quelques années seulement, le nom d'une autre rue, celle « des Nonnains-d'Hyères », qui longtemps s'appela et s'écrivit « des *Nonandières* ».

« Qui vive ? » transcription évidente du latin *Quis vivus* ? donnerait grammaticalement : « Qui vif ? » *Quel* est le *vivant* qui s'approche ? Autrement dit : Qui va là ? La prononciation a amolli la finale.

De même, dans « Sau*v*e qui peut! » qui était évidemment, dans l'intention, « sau*f* qui peut », — à moins qu'on ne l'entende comme un subjonctif ? mais alors il faudrait suppléer le

pronom *se :* « Se sauve qui peut ! ». — On eût dû écrire « fier*t*-à-bras » (troisième personne de l'indicatif présent du verbe « férir »); mais le *t* n'a pas été écrit, parce qu'on ne le prononçait pas. On sait l'anecdote de Jean-Jacques, dans les *Confessions*, livre III, à propos de ce mot « fiert ».

On écrivait autrefois « à tor*s* et à travers », et non « à tor*t* et à travers »; « en un tourne-main », et non « en un tour *de* main ». Molière écrit ordinairement « couper cour*s* » et non « couper cour*t* ». — De « bimbelots » on a fait *bi*belots, qui seul se dit à présent; mais on dit encore *bim*beloterie. De « toton » on a fait *tonton* », qui commence à se répandre. Au lieu de « sorbétière », moule à sorbets et à glaces, les limonadiers et garçons de café disent généralement *sabotière*. L'Académie, faisant une cote mal taillée, donne « sorbétière » et « sa*r*botière ». Au lieu de « magnonaise », l'usage fautif a prévalu de dire *mayonaise;* et l'on commence à dire « sauce *génoise* », au lieu de « sauce génevoise », qui est le vrai nom. Les faiseurs d'« ornements », ignorant l'orthographe ou s'accommodant surtout à l'oreille, se sont nommés ornem*an*istes; les dessinateurs au fusain se sont nommés fu*sin*istes. Les marchands de papier, *papetiers*. On ne peut pas dire que ce soient là des mots bien faits, mais cela s'entend.

***

Parfois donc c'est le peuple qui se trompe; parfois aussi c'est lui qui a raison, quoique la société polie lui donne tort. Le peuple prononce « un *siau* d'eau », et nous « un seau d'eau ». Or, du latin *situla*, vinrent chez nous « seille », qui se dit encore en Berry très couramment, et le diminutif *seilleau*, qui, contracté, donne « *siau* ».

On avait les mots « clinquaille, clinquaillier », venus du hollandais *klinken*, résonner, faire du bruit; on les a contractés en « quincaille, quincaillier », par une prononciation plus que négligée. Et alors, dans la comédie des *Faux Bonshommes*, quand madame Dufourré dit qu'elle vient de chez le « clinquaillier », — selon la prononciation ancienne et correcte, — on se moque d'elle : l'usage vicieux a triomphé.

Les lettrés eux-mêmes commettent des méprises. On n'aperçoit pas pourquoi l'Académie et Littré font deux verbes différents de « seoir » au propre et « seoir » au figuré. Les deux n'en sont qu'un, comme le *sedere* des Latins.

En revanche, l'Académie fait un seul et même verbe de *attérer* et *atterrer*, qui en sont bien deux, provenant de racines différentes : l'un, de *atterere, attero, attritum*, d'où vient « attrition » (ainsi que viennent du simple « la *triture* des affaires » et *triturer);* l'autre, de *ad terram*, ce qui, dans celui-ci seulement, justifie les deux *r*. L'Académie n'y regarde pas de si près et dit tranquillement : « Quelques-uns écrivent *attérer* » (avec un seul *r*).

Une telle confusion est presque aussi prodigieuse que celle de Mirabeau qui, dans son éloquent discours sur la banqueroute, forge *substanter*, en songeant au mot « substance », — dans le sens de « sustenter » (du latin *sustentare,* fréquentatif de *sustinere*, soutenir).

Quelques-uns, par une confusion analogue, au lieu de « hébéter » (*hebetare*, émousser), se mettent à écrire « hébêter » où ils mêlent vaguement dans leur pensée le mot et l'idée de *bête*.

Trop souvent, c'est la prononciation molle et énervée qui tend à prévaloir. Le Dictionnaire de l'Académie, dans sa dernière édition, revue et corrigée pourtant, écrit encore « événement ». Cependant tous ceux qui savent parler prononcent « évènement » avec un accent grave, absolument comme dans « avènement ». L'Académie, qui admet celui-ci, n'admet pas encore celui-là. Elle a rétabli du moins l'accent grave sur le mot « complètement » qui, dans les précédentes éditions, était écrit « complétement », — sans doute par la contagion de « complément », son voisin; mais celui-ci avait pour justification qu'il se prononçait comme le mot latin *complementum*, d'où il venait.

La prononciation s'énerve tellement qu'on entend aujourd'hui nombre de personnes, à Paris, prononcer : « c'est une « *é*reur », « c'est une ho*r*eur ». Une cantatrice célèbre, dans le beau duo d'amour, au deuxième acte de *Faust*, prononçait : « O silence, ô bonheur, in*é*fable mystère ! » Le mot ainsi prononcé n'a plus ni passion ni poésie. — Dans le Par-

lement et ailleurs, au lieu de dire « le Cabinet », on prononce « le Cabi*né* » ; au lieu de dire « le budget, un paquet, j'étais, j'avais, boire du lait », on prononce : « le bud*gé*, un pa*qué*, j'*été*, j'a*vé*, boire du *lé* ». — Dans la nouvelle école poétique, on fait rimer *forêts* avec *dorés*, *prés* avec *secrets*, *dentelé* avec *pantelait*.

Quelquefois, à l'inverse, au lieu de s'émousser, la prononciation s'aiguise, à tort également. Ainsi, au jeu de trictrac, le double-six s'appelle « sonnez » ; Boileau, *Satire X* :

> Si tu voyais tes biens, au sort abandonnés,
> Devenir le butin d'un pique ou d'un *sonnez*...

Pourtant presque tous les joueurs de trictrac ou de jacquet aujourd'hui prononcent « sonn*et* ».

Un grand nombre d'écoliers, pour dire « cahier », prononcent « cahi*et* » ; — et il y a non seulement des écoliers, mais des maîtres, qui, pour le mot « pluriel » prononcent « plu*rier* », peut-être afin de faire pendant et assonance à « singulier », sans y réfléchir autrement... A l'inverse, on disait jadis un « *civé* » ; depuis le milieu du XVIIIe siècle, on dit : un « *civet* ».

***

Ceux qui demandent que l'on écrive comme on parle, apparemment ne s'aperçoivent pas de toutes ces diverses prononciations. Quelle tour de Babel ce serait ! Cette chimère a été combattue dès sa naissance par Estienne Pasquier et Henry Estienne. Au XVIIe siècle, Bossuet y opposait cette remarque de bon sens : « Il ne faut pas souffrir cette fausse règle d'écrire comme on prononce, parce que, en voulant instruire par là les étrangers et leur faciliter la prononciation de notre langue, on la fait méconnaître aux Français mêmes... Si l'on écrivait *tans*, *chan*, *émais* ou *émès*, *anterreman*, qui donc reconnaîtrait ces mots ? On ne lit pas lettre à lettre ; mais la figure entière du mot fait son impression tout ensemble sur l'œil et sur l'esprit ; de sorte que, quand cette figure est considéra-

blement changée tout à coup, les mots ont perdu les traits qui les rendent reconnaissables à la vue, et les yeux ne sont pas contents. »

M. Gréard, défendant la même idée à l'Académie, disait : « Qui peut concevoir une langue remise au parler des différentes régions de la France, au provençal et au flamand, au breton et au basque, au franc-comtois et au gascon ? Arrivât-on par miracle à composer un alphabet qui, pour un jour, mît d'accord l'écriture et la prononciation, dès le lendemain elles varieraient, non seulement de pays à pays, mais de ville à ville, de quartier à quartier, de sexe à sexe, d'homme à homme, et, dans le même homme, selon l'âge, la santé et l'humeur[1]. »

A plusieurs reprises, de siècle en siècle, on a renouvelé cette proposition de simplifier l'orthographe en la conformant à la prononciation[2]. Mais pour cela il faudrait premièrement que tout le monde prononçât de même. Or, il n'en est rien. Vous dites que l'on devrait écrire « j'*aclame* », « je *pairais* »; et moi je dis que ceux qui prononcent ainsi ne savent pas prononcer, et que, pour bien parler, les deux *c* dans « acclame », et non seulement l'*i* mais l'*y* dans « payerais » sont indispensables. L'*y* ne l'est pas moins au présent de l'indicatif « je paye », si l'on prononce correctement : car, comme le disait la grammaire de Lhomond, « l'y grec compte en français pour deux *i*. Et l'on doit prononcer « je *pai–ie* » et non pas « je *pai* » ; « j'*essai–ie* » et non pas « j'*essai* ».

Sous prétexte de faciliter l'orthographe à ceux qui ne la savent pas, vous obligeriez ceux qui la savent à la désapprendre ; sans compter que vous ôteriez à tous les mots leur physionomie, comme déjà on l'a ôtée aux chiffres en les réduisant à ne pas sortir du rang ni par en haut ni par en bas.

On pourrait certes avec avantage rétablir les consonnes simples partout où on les a doublées sans raison, — comme

1. Note présentée à la « Commission du Dictionnaire » de l'Académie française. (Voir le *Journal des Débats*, 25 août 1893.)

2. L'histoire des tentatives faites depuis le XVIe siècle pour la simplification de l'orthographe a été présentée fort au complet par Ambroise Firmin Didot dans ses *Observations sur l'Orthographe française*, en 1867.

dans « ho*nn*eur, ho*nn*ête, perso*nne*, perso*nn*el, constitutio*nn*el, patro*nn*er, patro*nn*esse, patro*nn*et, Ko*rr*igane, Œdipe à Colo*nne* », etc., tandis que, à l'inverse, on ne les double pas où il le faudrait : on devrait écrire « Péloponnèse (en grec Pélopo*nn*èsos) et « Pennsylvanie » (de William *Penn*).

Ces redoublements peu sensés ne sont pas une raison pour écrire et pour prononcer, avec une seule consonne « a*c*lamer, a*g*raver, a*g*ressif, a*n*exe, co*l*ègue », comme quelques-uns le font aujourd'hui.

D'autres proposent d'écrire « i*n*ocent » avec une seule *n*, ce qui serait encore moins raisonnable, à mon sens, que « a*g*ressif » avec un seul *g*.

Comme le dit Littré, « l'écriture et la prononciation, sont deux forces constamment en lutte ».

ÉMILE DESCHANEL

(La fin prochainement.)

LE CRÉDIT AGRICOLE

ET L'ÉTAT

Tous les hommes qui ont à cœur la prospérité nationale s'appliquent à chercher des remèdes aux maux dont souffrent les classes rurales. Parmi ces remèdes, il en est un qui, en ce moment, attire l'attention de nos hommes d'État, du Parlement et de tous les agriculteurs, c'est le *Crédit agricole*. Sans doute, le problème n'est pas nouveau : depuis plus d'un demi-siècle, les tentatives les plus variées, les projets les plus divers ont attesté l'importance que lui reconnaissent les sociologues et les philanthropes. La République de 1848 a vu produire des propositions qui faisaient grand honneur aux généreux sentiments de leurs auteurs, notamment le célèbre projet Tourret, rejeté par l'Assemblée nationale, à la suite d'un magistral rapport de M. de Lanjuinais. Sous l'Empire, des commissions spéciales étudièrent la question; une banque fut fondée qui, malgré la subvention de l'État, sombra au bout de quelques années. La troisième République n'a pas été moins féconde en projets : la Chambre a voté en 1894 une loi qui doit préparer l'organisation du crédit agricole; le

gouvernement a annoncé le prochain dépôt d'un projet de loi dont il a fait connaître les grandes lignes.

Il est nécessaire de résumer la question et de chercher ce que l'État peut faire, ce qu'il doit faire, pour faciliter aux agriculteurs l'accès du crédit.

***

« Il n'y a pas de crédit agricole, il n'y a que le crédit », a dit Dupin. Cette affirmation, qui contient une grande part de vérité, est cependant trop absolue. Le cultivateur, qui a besoin d'emprunter des capitaux pour son exploitation, n'en trouvera qu'autant qu'il offrira des garanties sérieuses de solvabilité. A ce point de vue, il n'y a aucune différence à établir entre lui, le commerçant ou tout autre emprunteur. Mais, si le crédit se proportionne à la solidité des garanties offertes, ces garanties peuvent être de nature différente, suivant la profession de l'emprunteur. Un commerçant, jouissant d'une certaine notoriété sur la place, trouve du crédit dans les banques commerciales qui connaissent la nature de ses opérations, l'étendue et la prospérité de ses affaires, la solidité des commerçants avec lesquels il a traité et qui ont accepté ses traites. Un agriculteur n'est pas connu à la ville, dans les banques commerciales; s'il souscrit un effet, cet effet ne représente qu'un emprunt et non une opération commerciale. Il est inutile d'insister sur ces différences techniques : tout le monde comprend que, si l'agriculteur offre aux capitalistes des garanties de premier ordre, ce n'est pas sous la même forme que le commerçant. Il a par conséquent besoin d'institutions organisées spécialement en vue d'utiliser les éléments de crédit latents dans l'agriculture.

Il y a deux manières de faciliter le crédit à l'agriculture. La première serait de diminuer les charges et d'augmenter les profits de l'agriculture; les cultivateurs, faisant mieux leurs affaires, seraient en état de rembourser leurs créanciers, ils inspireraient plus de confiance aux capitalistes. La seconde serait de favoriser et d'encourager la fondation d'établissements de crédit adaptés aux besoins des classes rurales.

Il serait injuste de contester que l'État ait fait quelque chose

dans le premier ordre d'idées : les tarifs douaniers, dus à l'énergie de M. Méline et de ses collaborateurs, ont amélioré sensiblement la situation des cultivateurs. Des dégrèvements d'impôts ont été promis : ils ont même été votés par le Parlement, et là encore, nous constatons un effort sérieux en faveur des classes rurales. Malheureusement, les dégrèvements ne produisent pas tout l'effet qu'on pourrait en attendre. Logiquement, un dégrèvement d'impôts suppose que le budget laisse des excédents de recettes : il est alors une suppression d'impôts, une vraie diminution de charges; mais l'état de notre budget ne permet pas de procéder ainsi ; pour en maintenir l'équilibre, le ministre des Finances est obligé de demander à l'impôt des ressources compensatrices. De sorte que, bien souvent, les prétendus dégrèvements se réduisent à un changement d'assiette de l'impôt. Aussi, malgré les efforts très sincères du gouvernement, les cultivateurs ne doivent-ils pas attendre de l'État un dégrèvement réel.

L'État est donc obligé de se borner à favoriser la fondation et le fonctionnement des établissements de crédit agricole.

***

Que peut faire l'État pour ces établissements de crédit ? Avant de traiter cette question, il importe d'indiquer sommairement la nature et l'importance des Sociétés de crédit agricole existant actuellement en France; nous verrons ensuite comment l'État pourra les encourager, les soutenir, et au besoin, en faciliter la multiplication.

Ces établissements peuvent se répartir en quatre groupes.

Le plus ancien, mais le moins nombreux, comprend quelques banques agricoles, dont la plus célèbre, celle de Poligny, peut être prise comme type. Ce sont des Sociétés anonymes, à capital variable (coopératives), qui ne prêtent qu'à leurs propres actionnaires, et se renferment dans une stricte mutualité. Les actions sont généralement de cinquante francs dont un dixième est immédiatement versé. Une clause des statuts fixe un maximum au dividende, pour écarter les spéculations et maintenir l'esprit philanthropique et désintéressé de l'associa-

tion. Ces banques agricoles sont des instruments imparfaits, qui demandent que leur administration supplée à leur défaut de souplesse par une surveillance constante. La valeur exceptionnelle des hommes qui ont fondé ces institutions leur a assuré une prospérité incontestée : il n'est que juste de nommer ici MM. Milcent, marquis de Froissard, Bouvet, Caron, etc., qui ont consacré leur dévoûment et leur expérience aux banques agricoles de Poligny et de Besançon. Aujourd'hui, ils s'efforcent de grouper autour de ces banques agricoles des caisses rurales système Raiffeisen. Nous ne connaissons que quatre ou cinq banques agricoles du type Poligny.

Dans le second groupe, nous placerons les banques agricoles syndicales fondées sous le régime de la loi du 5 novembre 1894. M. Méline avait présenté au Parlement, il y a quelques années, un projet de loi tendant à autoriser les syndicats à organiser le crédit agricole. Ce projet, assez mal accueilli par les syndicats, a été profondément remanié, et il est devenu la loi du 5 novembre 1894. Les auteurs de cette loi fondaient sur elle de grandes espérances, qui ont été déçues. Les Sociétés qu'elle a fait naître sont très peu nombreuses, et la plupart ne doivent qu'une vie artificielle aux fonds que l'État leur a alloués sur le crédit de cinq millions ouvert à l'occasion de la grande sécheresse de 1893.

Ce que nous venons de dire du nombre de ces Sociétés est en contradiction avec les affirmations de M. Méline. Dans la séance du 17 juin, l'honorable président du conseil disait qu'il existait soixante-quinze banques du type syndical de 1894. Mais sa bonne foi a été surprise par les fonctionnaires qu'il avait chargés de l'enquête sur les Sociétes de crédit agricole. M. Méline étant le père de la loi de 1894, les fonctionnaires placés sous ses ordres hésitaient à lui faire connaître l'insuccès de ses efforts; aussi, dans nombre de départements, les statistiques officielles ont compté comme banques syndicales des caisses rurales fondées sous le régime de la loi de 1867. Et lorsque ces caisses déclaraient qu'elles voulaient rester sous le régime du droit commun, les fonctionnaires s'efforçaient de leur faire comprendre qu'elles se rendaient coupables de la plus noire ingratitude. Nous avons eu entre les mains une lettre d'un professeur départemental d'agriculture,

qui écrivait à une de ces caisses : « Comment ! M. Méline a eu toutes les peines du monde à faire voter une loi sur le crédit agricole et vous ne voulez pas vous y soumettre ? M. le ministre sera bien étonné lorsqu'il apprendra que les agriculteurs, etc. »

Nous trouvons, dans le discours de M. Méline lui-même, la preuve de l'inexactitude de sa statistique. Il aurait été intéressant pour le ministre et pour le Parlement de connaître, non seulement le nombre des banques syndicales, mais encore le chiffre de leurs affaires : aussi les questionnaires envoyés par l'administration visaient-ils les bilans et les inventaires ; mais les soixante-quinze banques, qualifiées syndicales par la statistique officielle, refusèrent en grand nombre de communiquer le tableau de leurs opérations. Et M. Méline fut contraint de déclarer à la Chambre « qu'il ne pouvait obliger des banques, *qui sont des Sociétés libres*, à publier leurs bilans... » Or la loi de 1894, par son article 5, oblige les banques syndicales à déposer au greffe, chaque année, dans la première quinzaine de février, le tableau de leurs recettes et dépenses et de leurs opérations. Si les soixante-quinze banques dont a parlé M. Méline avaient été régies par la loi de 1894, elles auraient donc été obligées de publier leurs bilans, et l'administration n'aurait eu qu'à en prendre connaissance au greffe. Ce sont là des détails qui échappent forcément à l'attention d'un premier ministre, accablé de trop de soucis pour pouvoir faire la critique des chiffres statistiques qui lui sont fournis par ses fonctionnaires. Pour nous, nous ne connaissons qu'une douzaine de banques syndicales, et nous croyons qu'il y en a peu qui aient échappé à nos investigations. — Pourquoi la loi de 1894 a eu si peu de succès, nous le disons plus loin.

Le troisième groupe est formé par les caisses agricoles fondées par le *Centre fédératif du Crédit populaire*. Le *Centre fédératif* est composé des hommes qui ont, les premiers en France, essayé d'organiser le crédit populaire, en fondant des banques coopératives. Il est difficile de dire exactement le nombre des caisses dépendant du *Centre fédératif* : nous trouvons bien mentionnées dans sa revue, l'*Union économique*, une quarantaine de caisses, mais la moitié ont été fondées

par l'*Union des Caisses rurales*. Le *Centre fédératif* a institué, au maximum, vingt caisses agricoles.

Le quatrième groupe est l'*Union des Caisses rurales*, comptant, aujourd'hui, six cent dix-sept caisses, du type Raiffeisen pur. Le congrès des caisses rurales, qui s'est réuni à Tarbes du 24 au 26 août, m'ayant réélu président de cette *Union*, les lecteurs de la *Revue de Paris* me sauront gré de ne pas leur dire tout le bien que je pense d'une œuvre qui m'est chère à tant de titres. Je ne puis cependant me dispenser de quelques observations sur l'appréciation très courtoise, mais en partie inexacte, donnée ici même par l'honorable directeur du *Musée social*, M. Léopold Mabilleau[1]. D'après lui, l'*Union des Caisses rurales* s'appuie sur le clergé pour fonder et diriger ces établissements, et elle prend ainsi un caractère confessionnel, exclusif. M. Mabilleau, secrétaire général du *Centre fédératif* depuis un an, n'a entendu que les échos d'une controverse qui s'est produite non seulement en France, mais encore à l'étranger, et à laquelle ont pris part les hommes les plus considérables, notamment M. Luzzatti, ministre du royaume d'Italie.

La question est la suivante : la plupart des hommes qui fondent des caisses rurales agissent sous l'inspiration d'un sentiment chrétien : aussi s'efforcent-ils de donner à leurs œuvres l'esprit qui les anime eux-mêmes. Ont-ils le droit d'agir ainsi ? Il est bizarre que la question ait pu être posée, et je me borne à indiquer les deux solutions qui ont été données : l'une, tranchant la question par la liberté ; l'autre, par le *libéralisme*. Voici la solution par la liberté : les catholiques qui croient devoir fonder des œuvres catholiques, comme le Pape le leur conseille, fonderont des œuvres catholiques. Les protestants qui croient devoir donner à leurs œuvres l'esprit biblique, agiront selon leur conscience. Les libres-penseurs et les matérialistes pourront créer des œuvres qui n'auront qu'un objet matériel. Et toutes ces œuvres devront vivre en paix en respectant chez les autres la liberté dont elles usent elles-mêmes. — La solution par le libéralisme est toute différente : les catholiques doivent renoncer à fonder des œuvres

1. *Revue de Paris*, 1er juillet 1897, p. 137.

catholiques pour ne pas déplaire aux protestants ; les protestants doivent renoncer à fonder des œuvres protestantes pour ne pas chagriner les libres-penseurs. Et les libres-penseurs arrivent ainsi à exclure tout esprit de religion, non seulement de leurs œuvres, mais aussi de celles fondées par des hommes qui ont une foi et professent une religion.

Le *Centre fédératif* a pris parti pour le libéralisme : il condamne les œuvres catholiques, comme « un fait inquiétant pour les esprits réfléchis [1] ». L'*Union des Caisses rurales* a pris parti pour la liberté, et, en ouvrant le congrès de Tarbes, j'ai résumé ainsi sa doctrine : « Nous n'admettons aucune transaction en matière de conscience, c'est pourquoi nous respectons la conscience de ceux qui ne partagent pas nos croyances, et nous ne leur demandons pas de renoncer à ce qu'ils croient être leur devoir. Nous sommes intransigeants, c'est pourquoi nous sommes tolérants [2]. » Et joignant l'exemple au précepte, nous avons eu la joie de voir régner la plus aimable cordialité entre tous nos congressistes dont plusieurs appartenaient au protestantisme ou aux églises orthodoxes russe et grecque.

Tel est le point sur lequel l'*Union des caisses rurales* est en désaccord avec le *Centre fédératif*. Quant au rôle plus ou moins actif du clergé dans les caisses rurales, c'est une loi vérifiée par l'expérience que les caisses rurales à responsabilité illimitée ne peuvent guère être fondées sans le concours du clergé. Dans ces associations, les administrateurs disposent d'une signature sociale qui engage tout l'avoir des associés : les paysans, gens prudents, ne veulent donner un pouvoir aussi étendu qu'à des hommes dont ils sont bien sûrs. Or, les paysans qui se sentent assez habiles pour mettre en défaut la perspicacité de tous les procureurs, ne se trouvent rassurés qu'autant que l'homme en qui ils mettent leur confiance croit à l'existence d'un juge plus sévère et plus perspicace que les tribunaux humains. Ont-ils tort? Ont-ils raison? Ce n'est pas le lieu de discuter. Mais le fait est certain, et dans toute l'Europe, les caisses

1. Discours de M. Eugène Rostand, président du *Centre fédératif*, au congrès de Caen (*Réforme sociale*, 16 août 1896, p. 287.)

2. Voyez *La Quinzaine* du 1er septembre 1897.

rurales Raiffeisen n'ont pu être fondées qu'avec le concours des hommes religieux, et spécialement du clergé. Ainsi le Dr Wollemborg, israélite italien, a réussi à fonder des caisses rurales dans la haute Italie, aussi longtemps qu'il a sollicité et obtenu le concours du clergé : lorsque le clergé italien l'a abandonné, ses efforts sont devenus stériles[1].

***

Nous venons de voir l'importance et la situation respective des diverses catégories d'établissements de crédit agricole existant en France. Que peut faire l'État en leur faveur? Le gouvernement prépare un projet de loi affectant au crédit agricole une somme de quarante millions avancés par la Banque de France.

Pour mieux apprécier l'opportunité de ce projet, il faut examiner ce que le gouvernement a fait dans le passé, — c'est-à-dire la loi de 1894, — et aussi les relations de l'administration avec les sociétés existantes, car les fonctionnaires ont eu à l'égard de celles-ci une attitude qu'il importe de faire connaître.

***

Le projet qui, après nombreuses modifications, est devenu la loi de 1894, a été présenté, comme nous l'avons dit, il y a bien des années, par M. Méline. Il partait d'une idée fort juste : les syndicats agricoles sont un groupement professionnel très solide et d'une moralité exceptionnelle; n'était-il pas rationnel de les charger d'organiser le Crédit agricole, et, pour cela, de leur accorder quelques facilités juridiques pour la formation d'établissements de crédit mutuel? Le projet allait même trop loin : il permettait de constituer des associations de crédit, sous forme de syndicats, et qui auraient rempli à peu près

1. Le *Centre fédératif* n'échappe pas à cette nécessité : il n'y a pas encore un an, un des fondateurs du *Centre fédératif* a adressé à l'épiscopat français un mémoire demandant aux évêques d'engager leurs prêtres à collaborer à son œuvre. Naturellement, ce mémoire n'a pas convaincu l'épiscopat. Mais, dans tous les cas, il prouve que, contrairement à l'opinion de M. Mabilleau (qui sans doute ignorait ce document), le *Centre fédératif* est disposé à accepter le concours du clergé.

les mêmes formalités qu'un syndicat : ces formalités, trop peu rigoureuses, n'auraient pas donné à l'association et surtout aux tiers les garanties dont la loi doit entourer des sociétés destinées à manier des capitaux. Aussi, à la suite de longues discussions, et sur le rapport d'une commission extraparlementaire, le projet fut modifié. L'association de crédit, régie par la loi de 1894, n'est plus un syndicat, mais bien une *société*. Comme l'a dit fort justement l'honorable M. Labiche dans son rapport au Sénat : « Tandis que la proposition adoptée par la Chambre des députés constituait une dérogation à la loi de 1884 sur les syndicats professionnels, le projet qui est soumis au Sénat a un caractère différent..., il édicte seulement quelques dispositions complétant la loi du 24 juillet 1867 sur les sociétés. »

Donc les sociétés de Crédit agricole régies par la loi du 5 novembre 1894 sont soumises à toutes les dipositions de droit commun sur les sociétés, sauf les modifications ou dérogations résultant du texte même de cette loi. Ces principes sont très juridiques et très corrects, mais le Parlement, lassé de discuter cette loi, a adopté une rédaction dans laquelle il est presque impossible de se reconnaître. La loi a six articles, dont le dernier est malheureusement trop clair ; les cinq autres sont hérissés d'obscurités, ou, ce qui est pire, d'impossibilités.

Je mets au défi de faire fonctionner une société, sans violer plus ou moins cette loi. Je connais les statuts de plusieurs sociétés fondées sous ce régime : je n'en connais point qui soient régulières. Combien y en a-t-il qui, adoptant la responsabilité limitée, ont déposé leurs statuts chez un notaire? Peut-être pas une seule. Combien y en a-t-il qui aient fixé *par leurs statuts* le taux de leur escompte? Peut-être pas une seule.

Il y a même une société dont on a parlé avec éloge au Parlement ; on n'a cité qu'une clause de ses statuts, et on l'a recommandée comme un modèle à suivre, mais justement cette clause est contraire à la loi ; elle suffit à faire encourir aux fondateurs de la société une amende de 500 à 10 000 francs ! Cette société a, en effet, émis des parts de 20 francs. Or, aux termes de l'article 1er de la loi de 1867, modifiée par la loi du 1er août 1893, il est interdit d'émettre des actions inférieures à 25 francs. Peut-être a-t-on pensé que la *part sociale*

de la loi de 1894 n'était pas soumise aux règles posées par la loi de 1867. Peut-être a-t-on pris le chiffre de 20 francs dans le projet de loi sur les sociétés coopératives, qui n'est pas encore voté. Peut-être s'est-on trompé sur la portée du texte de la loi de 1893, qui abroge la délimitation de 50 francs pour les sociétés à capital variable, et a-t-on cru que, cette limitation étant abrogée, il n'y avait plus à tenir compte du minimum de droit commun? Quelle que soit la cause de l'erreur, elle a été commise, et voilà une société dont les fondateurs encourent une amende pour émission illégale d'actions. Mais ce qu'il y a de piquant, c'est que le fondateur de cette société, qui se trompe dans l'application de la loi de 1894, c'est M. Méline lui-même. Si l'auteur de la loi ne parvient pas à se mettre en règle avec elle, comment feront les autres?

Cette loi a donc cinq articles obscurs, mais elle en a un qui est terriblement clair : c'est le sixième, qui punit d'une peine correctionnelle et de la dissolution toute violation de la loi ou des statuts. Toute personne familiarisée avec les principes du droit comprendra l'énormité de cette disposition. Parmi les violations de la loi ou des statuts, il en est qui ne présentent aucune gravité, et qui sont suffisamment punies par une nullité partielle, au besoin par des dommages-intérêts réparant le préjudice causé, ou par les autres sanctions civiles de droit commun. Pour que le législateur puisse donner une sanction pénale, il est nécessaire qu'il détermine et précise le délit. Cet article 6 de la loi de 1894 est, je crois, le seul exemple d'une peine correctionnelle appliquée à des faits indéterminés, sans caractérisation légale. C'est une violation de tous les principes qui dominent notre législation pénale, et qui sont la sécurité des citoyens. En lui-même, cet article est monstrueux; mais ce qui le rend très dangereux, c'est qu'il punit d'une manière générale toute violation *d'une loi qu'il est matériellement impossible d'appliquer exactement*. Pour oser fonder une société sous le régime de la loi de 1894, il faut être certain de rester toujours l'ami de son procureur de la République. Or, qui donc, aujourd'hui, peut avoir cette certitude?

La loi de 1894 est mal faite : son principe premier est excellent, ses articles sont des chausse-trapes. Et c'est là la

cause de la stérilité de cette loi : on comprend que les agriculteurs n'aient pas voulu se prendre à un piège. L'État s'est donc montré impuissant, dans le domaine législatif.

***

Du moins, le gouvernement et ses fonctionnaires ont-ils prêté un concours bienveillant aux sociétés qui se fondaient sous le régime du droit commun? Non pas, certes! et elles ont à se plaindre des plus étranges vexations, commises au mépris des lois les plus formelles.

Les Caisses rurales sont de simples associations de paysans : elles fonctionnent dans l'étroite limite d'une seule commune; leur chiffre d'affaires est donc minime, et leur bénéfice annuel varie, en moyenne, de trois à vingt francs. Ce bénéfice n'est pas réparti entre les associés, qui ne cherchent pas à s'enrichir; il s'accumule dans une réserve, destinée à couvrir les pertes que la société pourrait éprouver. Et, pour empêcher toute tentation de spéculation, les statuts ordonnent, par un excès de prudence, que lorsque la réserve atteindra un chiffre suffisant (dans combien d'années? peut-être un siècle ou deux) les excédents ne seront pas répartis entre les associés, mais versés à une œuvre d'utilité publique. Il est donc bien évident que les membres de la Caisse rurale ne sont pas des capitalistes s'associant pour exercer la profession de banquier.

Eh bien, l'administration a jugé bon d'imposer à ces Caisses rurales, dans le département de l'Isère, la patente d'escompteur. Elles ont ainsi à payer chaque année une contribution de cent à deux cents et même trois cents francs, alors qu'elles ne réalisent que cinq ou dix francs de bénéfices annuels. Les Caisses rurales, ainsi persécutées, se sont pourvues devant les tribunaux compétents : et c'est ici que l'affaire devient grave. En effet, qu'un obscur contrôleur se trompe dans l'application de la loi, que les conseils de préfecture donnent raison à l'administration, il n'y a là rien qui puisse étonner. Mais que l'administration supérieure, que le ministère des Finances, recoure aux procédés que nous allons indiquer, c'est très surprenant. Or l'administration su-

périeure a commencé par retenir le dossier dans un carton pour empêcher le conseil d'État de statuer sur le pourvoi formé par les Caisses indûment imposées. Aussi longtemps que le conseil d'État n'a pas statué, les contribuables sont obligés de payer leurs impôts. Par conséquent, telle Caisse a déjà payé quatre années de contributions, soit un millier de francs, et elle n'a pas encore pu obtenir un arrêt du conseil d'État. Je sais bien que la loi du 21 avril 1832 ordonne de juger toutes les réclamations relatives aux contributions dans un délai de trois mois ; mais tout le monde sait que, si l'administration oppose rigoureusement aux réclamants les déchéances résultant de la loi, il est impossible de faire appliquer ces mêmes déchéances à l'administration. Aussi les caisses, qui ont avancé quatre années de contributions, vont en avancer une cinquième, puis une sixième, et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'il plaise à l'administration de se laisser juger. On dira peut-être : « Ce n'est pas la faute du Ministère des finances : les rôles du Conseil d'État sont encombrés. » Non ! le Conseil d'État n'aurait pas eu une seule affaire à juger qu'il n'aurait pas pu statuer sur la réclamation, *parce que le Ministère a retenu les dossiers pendant vingt et un mois*, malgré les lettres de rappel qui lui ont été adressées par le président de la section du contentieux au Conseil d'État.

Enfin, à la suite de démarches pressantes, le Ministère des finances a consenti à conclure, à la fin du mois de mai dernier. Je prends dans ce document un des arguments invoqués en faveur du maintien de la patente. Citant l'article 15 des statuts de la Caisse rurale, le ministre fait remarquer que cet article ne limite pas les dépôts que la Caisse peut recevoir à la somme strictement indispensable pour permettre de donner suite aux demandes d'emprunt des sociétaires : par conséquent, la Caisse a la faculté de se procurer un capital excédant les besoins de ses membres, et « susceptible de servir à des spéculations financières productives de véritables bénéfices commerciaux ». — C'est parfaitement exact, l'article 15 ne contient aucune limitation interdisant à des caisses rurales de faire, en dehors de la mutualité, des opérations productives de véritables bénéfices commerciaux. *Cette limitation ne se*

trouve pas dans l'article 15, elle se trouve dans l'article 16... Un avocat qui produirait de tels arguments devant une juridiction civile serait disqualifié.

*
* *

Pendant que le Ministère des finances travaille ainsi à faire mettre en faillite les sociétés de crédit agricole, il médite, par contre, de leur accorder de larges subventions : quarante millions tirés des caisses de l'État. M. Méline a bien voulu dire que ces subventions « activeraient le mouvement mutualiste qui est trop limité à son gré ». Mais le projet de loi sur le crédit agricole, annoncé par M. Méline, et dont le sort est lié à celui du projet de loi sur le renouvellement du privilège de la Banque de France, nous semble impuissant et dangereux.

D'après ce dernier projet, la Banque doit payer annuellement à l'État une redevance proportionnée à ses affaires et qui ne peut être inférieure à deux millions, et, en outre, *avancer à l'État*, sans intérêts, quarante millions *que l'État devra lui rembourser* à l'expiration de son privilège. Un article additionnel décide que ces sommes « seront réservées et portées à un compte spécial du Trésor jusqu'à ce qu'une loi ait établi les conditions de création et de fonctionnement d'un ou de plusieurs établissements de crédit agricole. »

Il s'agit donc, purement et simplement, *d'un emprunt contracté par l'État* pour alimenter des établissements de crédit agricole. Sous quelle forme l'État fera-t-il passer ces capitaux aux agriculteurs? C'est ce que doit nous apprendre le projet de loi dont M. Méline a annoncé le dépôt prochain. En attendant, il a renseigné sommairement le Parlement sur les grandes lignes de ce projet. Un certain nombre de banques seraient établies sur différents points du territoire, pour desservir une région : ces banques recevraient chacune une partie des capitaux empruntés par l'État. L'État les leur prêterait sans intérêt : elles pourraient ainsi faire crédit aux agriculteurs à des conditions assez douces, tout en rémunérant largement leurs actionnaires. M. Rouvier a démontré (séance du 23 juin) « qu'on arrivera, pour les actionnaires, à des béné-

fices considérables », et « qu'on trouvera autant d'argent qu'on le voudra, avec le concours de l'État s'engageant pour un tiers dans la constitution du capital des banques qu'il s'agit de créer ». Sur ce point, il n'y a pas de doute : les capitalistes ne peuvent être qu'enchantés de recevoir de l'État des capitaux importants, dont ils tireront intérêt, sans avoir d'intérêts à servir. Mais l'État courra des risques, car il n'est pas démontré que ces banques soient toutes sagement administrées, et puissent rembourser les avances que l'État leur aura faites. Et, si l'État subit quelque perte de ce chef, il aura à prendre sur les ressources de l'impôt les sommes nécessaires au remboursement promis à la Banque de France lors de l'expiration de son privilège. En outre, l'État, qui paie des intérêts pour sa dette flottante, perd l'occasion d'alléger cette dette de quarante millions. Et tous ces sacrifices auraient pour unique but d'encourager les capitalistes à former des sociétés de crédit agricole, en leur assurant un supplément de dividende !

Mais l'État ne veut assurément pas faire de sacrifices pour enrichir des capitalistes quelconques. M. Méline, à plusieurs reprises, a fait allusion à la mutualité; il est évident qu'il ne songe à subventionner que des Sociétés fondées par l'agriculteur à son propre profit, sociétés qui rémunéreront les capitaux engagés par leurs membres, mais tendront, avant tout, à rendre service à l'agriculture, Sociétés animées d'un esprit philanthropique et désintéressé, comme la Banque de Poligny ou les autres sociétés syndicales pour lesquelles a été votée la loi du 5 novembre 1894. Eh bien, ces sociétés n'ont aucun avantage à retirer de ces subventions; *elles ont, au contraire, tout intérêt à n'en pas recevoir.*

En quoi ces subventions pourraient-elles leur être utiles? Elles pourraient augmenter leurs bénéfices et grossir leurs dividendes : qu'est-ce que cela peut faire à des sociétés qui *ont limité par leurs statuts* le dividende maximum? Elles pourraient produire un abaissement de taux de l'intérêt exigé des emprunteurs ? Ici, une distinction est nécessaire : les grands agriculteurs, qui ont besoin de capitaux importants, seront sensibles à un abaissement, même minime, du taux de l'intérêt, puisqu'il portera sur des sommes considérables. Mais l'État n'a pas à faire de sacrifices pour les cultivateurs riches.

Quant aux petits cultivateurs, ils n'ont besoin que d'un crédit très limité: la moyenne des emprunts contractés aux caisses rurales ne dépasse pas quatre cents francs. Un abaissement d'un demi pour cent du taux de l'intérêt ne représenterait donc, pour la moyenne des emprunteurs, qu'une économie de deux francs par an. Est-ce bien la peine d'engager les finances de l'Etat dans des opérations privées de crédit, pour procurer à des petits cultivateurs une économie dont ils ne s'apercevront même pas?

Quel sera donc le véritable résultat de ces subventions aux sociétés de crédit agricole ?

Ce qui fait la sécurité de ces sociétés, comme de toute société de crédit mutuel, c'est la responsabilité qui pèse sur les administrateurs. Ces administrateurs sont très prudents parce qu'ils savent que les pertes qu'éprouverait la société retomberaient sur eux et sur leurs associés. Ce sentiment est très fort dans les sociétés à responsabilité solidaire et illimitée, telles que nos caisses rurales. Aussi avons-nous obtenu ce résultat, presque paradoxal, d'avoir fait plusieurs millions d'affaires sans éprouver une perte d'un centime! Or, le jour où les administrateurs sauront que, derrière eux, une puissance financière s'intéresse à leur œuvre, il est impossible qu'ils ne sentent pas s'alléger le poids de leur responsabilité. Ils se diront : « Soyons honnêtes et prudents, sans doute, mais pas trop rigoureux, car la subvention qu'on nous accorde nous engage à être larges. S'il y a des pertes éprouvées, celui qui nous subventionne ne voudra pas en laisser la charge aux pauvres associés qu'il a réunis en société pour les patronner... » A plus forte raison, ce relâchement se produira si les administrateurs obéissent plus ou moins directement à une pensée politique, s'ils accordent des prêts pour conquérir une influence électorale. Et comment n'auraient-ils pas la tentation de le faire, si c'est l'État qui leur accorde la subvention, si c'est un ministre qui en fixe le chiffre et qui conserve le droit d'en réclamer le remboursement? La conséquence sera sans doute la ruine de toute œuvre de crédit mutuel; il est à craindre que bien avant l'expiration du privilège de la Banque de France, il ne reste des quarante millions avancés par elle qu'un monceau de créances irrécouvrables.

Qu'on me permette de citer deux autorités qui méritent bien d'être écoutées en cette circonstance :

En 1848, M. Tourret, ministre de l'Agriculture, avait présenté à l'Assemblée nationale un projet de loi qui avait des analogies avec le projet de M. Méline : l'État devait emprunter dix millions et les prêter à 3 p. 100 aux agriculteurs. Ce projet fut rejeté sur le rapport de M. de Lanjuinais qu'on peut lire au *Moniteur officiel* du 25 janvier 1849.

L'État, dit M. de Lanjuinais, est un très mauvais juge des entreprises qu'il commandite et du degré de confiance que méritent ceux qui lui demandent du crédit. La raison en est simple : les fonctionnaires qui prêtent au nom de l'État *ne courent aucun risque*; si l'opération est mauvaise, la perte ne sera pas pour eux, elle sera pour les contribuables. Le banquier n'a dans ses crédits qu'une raison de préférence, son intérêt. L'État, ou plutôt les fonctionnaires qui le personnifient, auront des intérêts politiques, ils peuvent avoir des intérêts électoraux, des vues de corruption...

L'argument ne porte-t-il pas aujourd'hui avec la même force? Sans doute, d'après le projet de M. Méline, l'État prête non pas aux particuliers, mais à des banques; mais ces banques ne seront-elles pas sous la dépendance de l'administration qui leur fournit des subsides? Et qu'on ne dise pas que les administrateurs seront retenus par la crainte de voir mettre les pertes à la charge du capital-actions; M. de Lanjuinais a répondu à cette objection :

Si l'opération commanditée est mauvaise, si l'emprunteur est malheureux, l'État ne se portera pas contre lui à l'extrémité de l'expropriation. *Au contraire*, on demandera de nouvelles avances et il en accordera. N'y a-t-il pas telle compagnie de chemins de fer qui fournit de cette assertion un éclatant exemple?

Ces paroles, vieilles d'un demi-siècle, ne paraissent-elles pas écrites d'aujourd'hui ? En tout cas, voici une appréciation plus moderne, d'un homme d'État de nos jours :

Ah! j'en conviens, dans toutes les communes de France, il sera fort agréable d'être de la majorité. Si on est de la majorité, on aura de l'argent à discrétion. Quant à la minorité, qui sera trop souvent en dehors de ces faveurs, elle aura une consolation, celle de faire

les frais de cette orgie financière; car il faut bien revenir à la réalité des choses : *qui donc supportera en dernière analyse les pertes colossales qui seront la conséquence inévitable de tous ces prêts de complaisance*? Mais qui donc payera cela? Qui supportera les pertes? L'argent de l'État n'est-il pas l'argent de tout le monde, l'argent des contribuables?... Vous vous garderez bien de dire aux agriculteurs que cet argent que vous leur donnerez avec tant de générosité apparente, c'est de l'argent que vous leur avez pris, et que, si vous le dilapidez, ce sont eux qui, comme contribuables, payeront vos folies [1].

Qui donc a prononcé ces paroles si sages, qui montrent avec une telle évidence les défauts du projet de M. Méline? C'est M. Méline lui-même, dans la discussion du même projet de loi sur le renouvellement du privilège de la Banque de France! Seulement, il présentait ces observations pour combattre un projet socialiste présenté par M. Jaurès. M. Jaurès demandait que la Banque de France avançât cinq cents millions à l'État pour organiser le Crédit agricole; M. Méline, qui veut que la Banque de France avance seulement quarante millions, a discuté avec un rare bon sens le système de M. Jaurès : il n'a oublié qu'une chose, c'est que, entre le système de M. Jaurès et le sien, il n'y avait qu'une différence de chiffre.

C'est, en effet, un spectacle singulier que celui que nous présente le Ministère actuel, dans sa lutte contre le socialisme. Oh! cette lutte est courageuse et ardente; le Ministère déploie la plus admirable fermeté, mais il n'a pas un critérium bien sûr pour distinguer les projets socialistes. A ses yeux, est socialiste et doit être combattu tout projet émanant de M. Jaurès et de son groupe; mais un projet reposant sur les mêmes principes, s'il émane d'un membre de la majorité, ne mérite plus l'épithète de socialiste, et il a toutes les faveurs du gouvernement. La discussion du privilège de la Banque de France nous donne de curieux exemples de cet état d'esprit. Un député avait demandé que la Banque fût obligée de prêter son crédit aux syndicats ouvriers; cette proposition était évidemment socialiste, puisqu'elle était signée par M. Ernest Roche. Aussi le rapporteur, l'honorable

1. *Journal officiel*, 18 juin 1897. Chambre des députés, séance du 17 juin, p. 1552.

M. Lebon, n'eut-il pas de peine à démontrer à la Chambre les dangers de la « Banque-Providence », et le péril qu'une telle proposition ferait courir au crédit de la France[1]. Or, dans la même séance, l'honorable M. Siegfried avait proposé d'employer dix millions, *avancés par la Banque de France à l'État*, pour commanditer les entreprises commerciales, s'établissant à l'étranger :

Un jeune homme sans fortune, disait-il, une fois qu'il a terminé ses études, peut-il aller s'établir dans les pays lointains? Ce n'est pas possible. Il lui faut des capitaux, il ne lui en faut pas beaucoup, il en faut moins qu'on ne suppose, mais on ne peut guère s'établir à l'étranger sans disposer de quelques fonds. J'estime qu'*avec une commandite de cinquante à cent mille francs* un jeune homme intelligent, connaissant les affaires, peut s'établir soit dans les colonies, soit dans les pays étrangers, avec toutes chances de succès[2].

Assurément, il serait fort agréable à un jeune homme sans fortune de recevoir une commandite de cent mille francs, pour s'établir patron. Mais est-ce l'État qui doit fournir aux citoyens les capitaux nécessaires à la gestion d'une entreprise commerciale privée? N'est-ce pas une conception socialiste plus grandiose que le mesquin idéal social des trois huit? Le projet de M. Siegfried me paraît donc socialiste au premier chef : mais il portait une signature qui le couvrait. Aussi M. Lebon a-t-il approuvé le principe de la proposition de M. Siegfried, et n'en a-t-il demandé le rejet, que pour ne pas distraire dix millions des quarante réservés au crédit agricole.

Ainsi, la lutte contre le socialisme se réduit, au Parlement, à une simple lutte de groupes; ce ne sont pas les principes qui sont en jeu. M. Marcel Habert le faisait remarquer avec beaucoup d'à-propos :

Une chose, tout d'abord, m'a surpris, c'est que depuis le début de cette discussion, nous avons entendu exprimer à cette tribune par deux orateurs d'origines diverses, l'un assis sur les bancs de l'opposition la plus extrême, M. Jaurès, l'autre qui, en sa qualité de président du Conseil, représente la majorité elle-même, des opi-

1. *Journal officiel* du 29 juin 1897. Chambre des députés, 28 juin, pp. 1706 et 1707.

2. *Ibid* p. 1702.

nions qui, au point de vue économique, se rapprochent beaucoup et vont presque jusqu'à se confondre.

Le système de M. Jaurès et celui de M. Méline sont tous deux *des systèmes d'intervention de l'État dans les affaires de Banque;* c'est l'organisation des banques par la subvention et sous la surveillance de l'État ; c'est par l'État et grâce à l'État que M. Jaurès, comme M. Méline, croit pouvoir organiser le crédit agricole.

A une autre époque, on aurait vu se lever des bancs de la Chambre un des membres du grand parti libéral, un des défenseurs des vieilles doctrines économiques, qui serait venu protester avec énergie contre cette thèse de l'intervention de l'État. Les temps sont bien changés [1]...

Citons encore les paroles d'un homme qui est considéré comme l'un des plus fervents défenseurs de l'orthodoxie économique et financière. M. Rouvier disait, dans la séance du 22 juin :

> Il faut, dites-vous, donner à l'agriculture de l'argent à bon marché: mais il n'y a, pour cela, qu'un seul moyen, c'est de faire intervenir dans la constitution de l'établissement ou des établissements de crédit agricole *les deniers publics, parce que ceux-là n'ont pas besoin de rémunération* [1].

Ainsi, on va prêter à l'agriculture l'argent de l'État, parce qu'*il faut* à l'agriculture de l'argent à bon marché, et que *l'argent de l'État est le seul qui ne coûte rien*. Mais le « jeune homme sans fortune » à qui M. Siegfried proposait une commandite de cent mille francs; les syndicats ouvriers pour qui M. Ernest Roche demandait le crédit de la Banque de France; les mines aux mineurs, les verreries ouvrières, toutes les entreprises quelconques, socialistes ou capitalistes, n'ont-elles pas besoin d'argent à bon marché? Et notre marine marchande? et l'industrie séricicole? Et les mines qui ne distribuent plus de dividendes aux actionnaires, parce que leurs bénéfices suffisent à peine à payer l'intérêt des obligataires? Et les petits commerçants, qui trouvent lourde la commission des petits banquiers escompteurs de leurs papiers? Quel

1. *Journal officiel*, 22 juin 1897. Chambre des députés, séance du 21 juin, p. 1597.

2. *Journal officiel*, 23 juin 1897. Chambre, 22 juin, pp. 1620-1621.

est donc l'homme, en France, à qui un capital prêté à intérêts inférieurs au cours, ne procurerait pas un avantage?

> Si l'État, disait encore M. de Lanjuinais, doit les instruments de travail à l'agriculture, il les doit aussi au commerce et à l'industrie. Poser un tel principe, c'est marcher droit au communisme, car l'État ne peut donner le crédit à tout le monde qu'à la condition d'être le propriétaire de tous les instruments de travail, c'est-à-dire, de tout le capital national... Si vous admettez le principe du prêt direct par l'État en faveur de telle ou telle classe de la population, et, par exemple, en faveur de la moyenne propriété..., comment voulez-vous que ceux qui n'ont ni propriété, ni capital, ne vous demandent pas à leur tour les avantages du prêt direct et de l'intérêt réduit?
>
> Quand vous avancez les instruments de travail à ceux qui sont relativement riches, comment voulez-vous que les pauvres ne réclament pas la même faveur, ou plutôt la même justice[1]...?

Sur quoi, réfléchissons. Les socialistes voudraient dépouiller les propriétaires du sol et de l'outillage au profit de l'État qui les confierait à titre précaire aux citoyens. Mais ce programme, qui commence par la spoliation, est singulièrement difficile à réaliser : quand les socialistes voudront exproprier les petits propriétaires, ils trouveront tous les paysans de France prêts à se défendre. Or le crédit par l'État arrivera aux mêmes résultats par des voies plus douces. On ne commencera pas par dépouiller le paysan; au contraire, l'État lui rendra mille services; il lui prêtera de l'argent à bon marché : comment le paysan pourrait-il se plaindre? Mais l'État prêtera encore de l'argent à d'autres classes sociales; il en prêtera à tout le monde. Comment se le procurera-t-il? Il n'y a que deux manières : l'impôt et l'emprunt. Comme l'emprunt se solde en impôts, pour payer les intérêts, le crédit par l'État revient à accabler le contribuable de nouveaux impôts, en échange de prêts à bon marché. En tenant compte des capitaux qui pourront être compromis dans des affaires malheureuses, des prêts qui deviendront irrécouvrables; en tenant compte, d'autre part, de ce fait que, lorsque les impôts dépassent une certaine limite, les capitaux mobiliers trouvent le moyen de se soustraire aux rigueurs du

1. *Moniteur officiel*, 25 janvier 1850.

fisc, lequel se rabat sur la terre, incapable de lui échapper : — n'est-il pas évident que le système du crédit par l'État doit aboutir à transformer les propriétaires immobiliers en fermiers du fisc? Ils resteront *titulaires* de leurs propriétés (à moins que le fisc ne les exproprie comme il a fait en Sicile). Mais c'est l'État qui sera devenu le propriétaire effectif, tirant de la terre tout son produit utile, et fournissant aux cultivateurs, sous forme de prêt, l'instrument de travail.

Ou bien le gouvernement voudra limiter à l'agriculture les bénéfices du crédit gratuit par l'État, mais alors comment pourra-t-il refuser la même faveur aux groupements urbains, aux syndicats ouvriers, aux diverses industries? Ou bien il sera obligé d'aller jusqu'au bout du chemin où il aura eu l'imprudence de s'engager : il accordera le crédit d'État à tous ceux qui le réclameront comme un droit, en vertu du précédent créé pour l'agriculture. Alors, obligé de pourvoir par l'impôt et l'emprunt aux demandes qui l'assailleront, il commencera l'expropriation des propriétaires fonciers par l'intermédiaire des percepteurs, en attendant l'expropriation des rentiers par la banqueroute.

***

L'agriculture française n'a manifesté aucun enthousiasme pour le projet de loi que nous discutons. L'honorable M. Jonnart disait avec beaucoup de raison, à la Chambre des députés, dans la séance du 22 juin 1897 :

> La solution du problème du crédit agricole qui nous préoccupe aujourd'hui, et de beaucoup d'autres problèmes qui passionnent le monde agricole, l'organisation syndicale, la mutualité nous l'apportera. Croyez-moi, l'agriculture ne demande pas tellement que l'État lui prête de l'argent; elle se plaint surtout qu'on lui en emprunte beaucoup trop. Elle vous demande de lui assurer l'ordre, la paix, la sécurité du lendemain, l'économie sévère dans la gestion des finances publiques.

Ce sont là de sages paroles. Consultez à présent les publications agricoles indépendantes : y en a-t-il eu une seule qui ait fait campagne en faveur de ce projet?

Le Congrès des syndicats agricoles, qui s'est réuni à Or-

léans, et qui représentait l'immense majorité de ces syndicats, s'est occupé du crédit agricole ; deux rapports ont été présentés, discutés et approuvés ; ni l'un ni l'autre ne demandait le vote du projet de loi Méline. Plus récemment, le congrès des Caisses rurales s'est réuni à Tarbes : il représentait les six cents Caisses rurales Raiffeisen dont se compose l'*Union des Caisses rurales françaises ;* dans le bureau du Congrès siégeaient des représentants des banques agricoles de Poligny et de Besançon, les deux plus importantes banques agricoles anonymes. Les sociétés de crédit agricoles qui n'ont pas participé à ce Congrès sont donc fort peu nombreuses. D'autre part, les syndicats agricoles étaient largement représentés parmi les mille congressistes. Et les hommes les plus compétents de l'Europe ont pris part à nos travaux. On ne peut donc contester la valeur des délibérations de ce Congrès. Or, s'il y a eu une question sur laquelle les congressistes ont été unanimes, ç'a été précisément sur celle de la subvention. Elle a été traitée avec tout le développement qu'elle comporte, notamment par M. Le Cour de Grandmaison, sénateur de la Loire-Inférieure. Et toujours les congressistes ont désapprouvé formellement tout projet de loi qui mettrait l'argent de l'État à la disposition de l'agriculture. S'il m'était permis de me citer moi-même, je concluerais en rappelant les paroles par lesquelles je terminais le discours d'ouverture :

Il faut que nous affirmions, avec toute l'énergie de nos convictions, que l'État sort de son rôle et dépasse ses droits lorsqu'il tente de procurer à une classe de citoyens, à l'aide des ressources publiques, un crédit qu'ils ne doivent attendre que d'eux-mêmes.

Sans doute, l'État pourrait faire beaucoup pour faciliter le crédit à l'agriculture. Il pourrait, par de sages réformes et d'opportunes économies, alléger les impôts écrasants qui accablent la terre, et la rendre ainsi plus productrice et plus apte au crédit. Il pourrait aussi imposer à ses fonctionnaires une attitude plus correcte et moins agressive à l'égard des associations agricoles : il pourrait empêcher le fisc d'intenter aux Caisses rurales ces procès scandaleux dont l'Administration empêche la solution pendant de longues années, dans l'espoir de devoir son triomphe, non à la bonté de sa cause, mais à l'épuisement de ses victimes.

Oui, l'État aiderait puissamment à l'organisation du crédit agricole.

s'il s'appliquait sérieusement à faire régner en France, et spécialement dans les sphères administratives, l'ordre, la justice et l'économie. Voilà son rôle, voilà son devoir! Mais l'État ne doit pas prêter aux citoyens; il ne doit pas être leur banquier; il n'a pas le droit d'employer au profit d'une classe les fonds publics. Il n'a pas le droit de nous prendre d'une main pour nous prêter d'une autre. Il n'a pas le droit de transformer le budget en une providence administrative chargée de pourvoir à tous nos besoins.

Le jour où il s'engagerait dans cette voie funeste, le jour où il commettrait cette lamentable confusion entre le domaine public et l'industrie privée, le triomphe du socialisme serait proche, et nous pourrions pleurer sur le prochain naufrage de la liberté et de la propriété individuelle. Dieu nous garde d'un tel malheur! Ne nous laissons pas bercer par des illusions dangereuses : n'attendons pas de l'État ce que l'État ne peut nous donner. Sans doute, il pourrait nous donner terres et capitaux en abondance, puisqu'il a la force suffisante pour nous les prendre. Mais jamais il ne pourra nous donner; le crédit; car le crédit, c'est la confiance : on ne peut l'obtenir qu'en la méritant; mais quand on la mérite, on l'a. Disons donc à l'État : « Nous ne te demandons que ce que tu peux et dois nous donner; nous ne voulons accepter de toi que ce qui est de ton domaine; nous te tenons quitte de tout le reste, pourvu que tu nous donnes la justice et la liberté.

LOUIS DURAND

BABEL[1]

XII

Julien se réveilla dans son lit, près d'une fenêtre largement ouverte qui laissait entrer l'air et la lumière du matin. Plusieurs hommes, parmi lesquels le médecin de la mine, l'entouraient, et il y eut un bruyant mouvement de satisfaction lorsqu'il ouvrit les yeux. Aussitôt qu'il put parler et faire des questions, il apprit comment s'était opéré le sauvetage. On avait reconnu que plusieurs jours et plusieurs nuits seraient nécessaires pour déblayer les débris et parvenir jusqu'aux prisonniers. C'est alors qu'on avait songé à prendre un autre chemin, en suivant une galerie abandonnée dont le fond était précisément parallèle et immédiatement supérieur à la galerie actuelle. C'est de là qu'on avait pu descendre au secours des malheureux.

Miss Saint-Clair était encore évanouie, mais on espérait la ramener à la vie. Le lendemain, cet espoir se changea en certitude. Deux jours après, M. Saint-Clair emmenait Amy dans un train spécial, sans avoir donné aucun signe de vie à l'homme qui avait soutenu le courage et partagé le danger de sa fille.

Une semaine environ s'était écoulée, lorsque Julien reçut

1. Voir la *Revue* des 15 septembre, 1er et 15 octobre.

une invitation à passer chez le directeur. Il s'y rendit, tout pâle encore et appuyé sur une canne, car les effets du poison étaient lents à disparaître.

Le directeur l'accueillit avec empressement, le fit asseoir dans un fauteuil et l'interrogea avec sollicitude sur l'état de sa santé.

— Je vais bien, répondit brièvement Julien.

— J'en suis heureux. Vous savez avec quelle paternelle...

— Je vais bien, — répéta Julien l'interrompant, — et je reprendrai mon service lundi. Est-ce là ce que vous vouliez savoir ?

— Pas précisément. Ce... malheureux accident a des suites que personne ne pouvait prévoir et dont j'ai à vous entretenir. M. Saint-Clair a quitté Old Brook dans une disposition d'esprit très fâcheuse. De retour à Londres, il a mis toute la Compagnie en rumeur. Vous savez qu'il est membre du conseil d'administration...

— Je n'en savais rien. Ce n'était pas mon affaire.

— Certainement, non... Mais enfin M. Saint-Clair se plaint de tout le monde, accuse tout le monde du malheur qui est arrivé et qui a été si près, dit-il, de coûter la vie à sa fille. Il veut une victime, et c'est vous qu'il a choisi.

— Moi !... Et pourquoi ? Sous quel prétexte ?

— Il a découvert que les règlements interdisent l'usage de la poudre dans la mine.

— Les règlements ont raison, mais voilà trente ans qu'on les viole tous les jours. C'est à mes chefs de répondre. N'ayant pas l'autorité, pourquoi aurais-je la responsabilité ?

— Le hasard veut que vos chefs fussent absents et que vous ayez été seul présent.

— Mais c'est ridicule ! Vous connaissez les usages, les précédents. Vous pouvez, vous devez témoigner...

— Mon cher ami, n'oubliez pas que je suis un employé de la Compagnie. Que puis-je contre un homme puissant comme M. Saint-Clair dont les capitaux sont nécessaires à l'entreprise ? Or il est évidemment monté contre vous.

— Parce que je l'ai remis à sa place quand il a voulu faire l'insolent.

— Peut-être y a-t-il autre chose... Ceci est un peu délicat...

Voyons, est-ce que votre conscience ne vous reproche rien à l'égard de M. Saint-Clair ?

— Ma conscience ?..... Qu'est-ce que vous me chantez là ?

— Connaissiez-vous déjà miss Saint-Clair ? L'aviez-vous rencontrée ailleurs avant l'accident ?

— Jamais !... C'est à ce point qu'actuellement je ne la reconnaîtrais pas dans la rue. Je ne sais seulement pas si elle est blonde, brune ou rousse.

— En ce cas, votre intimité avait dû faire des progrès... rapides.

— J'aurais voulu vous y voir, monsieur le directeur !... Entre condamnés à mort qui essaient de s'évader, l'intimité fait des progrès très rapides. On supprime les présentations dans ces moments-là, comprenez-vous ?...

— Je comprends. Toujours est-il que l'attitude dans laquelle on vous a découverts, miss Saint-Clair et vous, a déplu à son père.

Julien éclata d'un rire méprisant :

— O snobisme, voilà de tes coups ! Est-ce assez *upper middle class*[1] ? Cette brute s'imagine peut-être que j'ai ménagé une petite explosion de carbure d'hydrogène pour me procurer quelques heures de tête-à-tête avec sa fille unique dans un endroit mal éclairé !... Monsieur, nous étions en train de mourir et on meurt comme on peut. J'avoue que j'avais eu l'audace d'envelopper miss Saint-Clair dans mon humble jaquette parce qu'elle avait froid. Je n'aurais pas pris cette liberté si j'avais eu une mante de Peter Robinson à lui mettre sur les épaules.

M. le directeur se frappa les cuisses en levant les yeux au ciel.

— Enfin, reprit Julien, qu'est-ce qu'il veut, ce monsieur ? Quel châtiment entend-il infliger à l'homme qui, sans y être régulièrement autorisé, a pris sur lui d'empêcher sa fille de mourir de peur, de désespoir et de souffrance ?

— Il exige votre renvoi. La Compagnie est obligée de se priver de vos services, dont elle reconnaît toute la valeur. Quant à moi, soyez persuadé que je regretterai toujours...

1. « Haute moyenne classe », c'est-à-dire les bourgeois enrichis, les parvenus du commerce et de l'industrie.

— Ne vous donnez pas la peine de mentir, — dit rudement Julien en se levant. — Tout le monde sait que vous avez un neveu qui attend ma place. J'avais pensé, quand j'étais là-bas dans le trou, que la perspective de ma mort avait dû égayer le thé de la famille. Peut-être votre damnée femme et vos damnées filles avaient-elles déjà adressé des actions de grâces au Tout-Puissant, avec lequel elles doivent être en excellentes relations... Ne vous dérangez pas pour me reconduire, — cria-t-il de la porte, au directeur que l'ahurissement clouait dans son fauteuil. — Je trouverai mon chemin tout seul.

Sur ces mots, il ferma la porte si violemment que tout trembla dans le cabinet et qu'une petite statuette de Stephenson, qui décorait l'étroite tablette de la cheminée, tomba sur le nez et se cassa.

Le renvoi de Julien Delaunay mit toute la mine en émoi. Une députation alla trouver le directeur, qui avait eu le temps de reprendre ses esprits et de ramasser son Stephenson. Il protesta de ses bonnes intentions et de son impuissance. Dieu était témoin qu'il n'avait aucun mauvais sentiment contre M. Delaunay. Il se réjouissait que la Providence l'eût miraculeusement protégé. Il lui pardonnerait, en chrétien, des vivacités de langage inspirées par la colère, il se ferait encore son avocat auprès du Conseil. Mais il ne pouvait rien de plus.

« Si le Conseil ne cède pas, avait-on dit d'abord, nous nous mettrons en grève. » Mais, dans les journées qui suivirent, on se calma et on réfléchit. La saison était mal choisie : c'était le printemps, le moment où l'ouvrier est le plus pauvre, et où la suspension du travail est presque un bénéfice pour les patrons, parce qu'à ce moment l'offre dépasse la demande. Le motif de la grève projetée étant purement local et personnel, il n'y avait nulle aide à attendre ni de la fédération des mineurs, ni du conseil général des *Trades' Unions*.

La conclusion était claire : l'ingénieur révoqué n'avait qu'à faire son paquet. Ce qu'il fit. On le reconduisit à la gare avec une bannière sur laquelle étaient brodés ces mots en lettres que la pluie avait déteintes : « A bas le capital ! » Une musique, empruntée à un cirque de passage, joua successivement les airs traditionnels qu'on est sûr d'entendre dans les ovations

populaires : *He's a jolly good fellow* et *See, the conquering hero comes*. Un radical du lieu profita de l'occasion pour se faire une réclame électorale en prononçant un discours sous un parapluie. Julien, par la portière du compartiment, adressa quelques paroles d'adieu aux ouvriers, serra quelques mains tendues. Puis, au coup de sifflet de la machine répondit un *hip ! hip ! hurrah !*

Le troisième *cheer* ne parvint aux oreilles de celui qui en était l'objet qu'affaibli par la distance. Le *jolly good fellow*, qui se sentait l'âme triste et mauvaise, le « héros », qui s'en allait vaincu, au lieu d'arriver en triomphe, se vit seul, avec une vieille femme qui portait un panier d'œufs, dans un dégoûtant wagon de troisième qui traversait à toute vapeur de mornes prairies inondées. Encore une fois, sa situation s'écroulait, et il avait à la reconstruire. De combien de batailles ainsi livrées et perdues serait faite sa vie ?

A Londres où irait-il ? Chez sa mère ? Il la trouverait chagrinée et gênée. Il savait vaguement que Pauline avait eu des histoires : pour une pique avec une camarade, pour une bêtise, mademoiselle avait envoyé promener son théâtre. Madame Delaunay était sous le coup d'un procès. Elle le recevrait avec des jérémiades et un sermon : « Pourquoi avait-il toujours une mauvaise tête ?... Qu'est-ce que ça lui coûtait d'être poli avec ce monsieur qui avait le pouvoir de le faire mettre à la porte ?... Quand on est pauvre et qu'on veut faire son chemin, il ne faut pas être si fier !... » Et comme ça pendant des heures : toute les vieilles maximes des temps de lâcheté et de servitude... la patience, la résignation, la bonne farce de « tendre l'autre joue... » Quand il lui demanderait de faire quelque chose pour lui, elle lui répondrait : « Je prierai matin et soir... » Puis, un beau jour, le fameux Père Estève lui découvrirait un nouveau maître à servir, un nouvel esclavage à endurer... Merci, il en avait assez, de cette vie-là.

C'est pourquoi, en arrivant à la gare, il donna au cocher l'adresse de Tom Gillott, cette adresse conservée précieusement comme une ressource pour les mauvais jours depuis la visite de l'ouvrier-tribun à Old Brook.

Une demi-heure après, il sonnait à la porte d'une petite

maison dans une rue latérale, entre les deux grandes artères de Whitechapel Road et de Commercial Road, au cœur même de l'East End.

Une vieille femme crasseuse vint lui ouvrir, et lui demanda, la bouche pleine, ce qu'il voulait.

— Est-ce que monsieur Tom Gillott est là ? Est-ce qu'il peut me recevoir ? Voici ma carte.

La vieille femme ne prit pas la carte, mais, ouvrant une porte de côté, elle cria :

— Tom, voilà un monsieur qui veut vous parler.

— Eh bien ! mère, dites-lui d'entrer.

Julien fit un pas en avant et vit le grand homme, dont le nom remplissait les journaux et qui faisait trembler les « classes dirigeantes », prenant le thé avec sa femme et ses enfants dans un petit parloir qui devait en même temps lui servir de cabinet d'étude et de salon de réception. C'était un gros homme au cou de taureau, à la barbe rouge, à la voix de stentor, avec un commencement d'asthme qui l'obligeait à couper ses phrases de fréquentes respirations.

— Je ne sais si vous me reconnaissez, monsieur Gillott,

— Parfaitement : vous êtes l'ingénieur d'Old Brook. Il y a donc du nouveau, là-bas ?

— Oui. Et comme vous m'aviez dit... :

— Certainement, certainement... Nous causerons de cela tout à l'heure. En attendant, Mrs. Gillott va vous donner une tasse de thé. Allons, les gosses, serrez-vous !

Julien s'assit, un peu gêné par le silence qui suivit. Pourtant il fit un effort pour entrer en conversation.

— Vous avez une nombreuse famille, Mrs. Gillott.

— Ils ne sont pas tous là, fit Mrs. Gillott. Il y en a deux en Australie, un à Natal, un au Canada, sans compter trois au cimetière.

— Il faut bien que les aînés s'en aillent pour faire de la place aux autres, dit Gillott. La bourgeoise n'est pas feignante, et on ne les empêche pas de venir.

Mrs. Gillott était une petite femme ronde, vive et brune.

— Monsieur Gillott ! fit-elle d'un air scandalisé.

Mais son petit œil malicieux disait combien elle admirait l'esprit de son mari.

Il y eut encore une pause.

— Et, reprit Julien, comment vont les affaires par ici ?

— Elles vont mal, et j'espère qu'elles iront bientôt encore plus mal. Nous avons besoin d'un orage pour purifier l'atmosphère, n'est-ce pas, Wemyss ?

— Incontestablement ! — dit un petit homme maigre, à figure pointue, étroite et verdâtre, qui tournait le dos à la fenêtre et que Julien avait pris pour un des enfants de Gillott.

— Vous devez connaître de nom Christopher Wemyss, le rédacteur du *People's Memorial*, l'auteur de l'*Histoire des Classes laborieuses au moyen âge*... Ah ! Wemyss est un savant ; il en a lu, des livres !

Gillott lâcha ces mots avec un soupir où se trahissait l'inconsolable regret de l'illettré.

M. Wemyss fit entendre une sorte de gloussement nerveux, qui pouvait passer pour une protestation de sa modestie.

— Vous n'avez qu'à ordonner la grève pour qu'elle soit, dit Julien. Tout le monde sait que vous avez les *dockers* dans la main.

Gillott était visiblement flatté.

— Oui, on dit ça... Mais on ne sait pas tout... Ah ! voyez-vous, monsieur Delaunay, le peuple manque de discipline, d'obéissance, de dévouement à la personne de ses chefs. Il n'a pas encore appris à leur procurer une grande situation morale, comme les bourgeois savent si bien le faire... Les ouvriers ? mais ils me traitent comme le premier venu d'entre eux. C'est drôle à dire, mais il n'y a que les bourgeois qui sentent ce que je vaux. C'est leur terreur qui fait mon prestige... Allons, tout le monde a fini ?... Mère, débarrassez-nous la table : nous avons besoin de causer affaires.

Julien expliqua la situation où il se trouvait.

— M. Delaunay arrive à propos, remarqua Wemyss. La place de secrétaire payé des groupes ouvriers de Hackney et de Shoreditch est vacante depuis huit jours. Elle pourrait lui convenir provisoirement.

Il fut entendu qu'on poserait sa candidature.

— En attendant, lancez-vous, faites-vous connaître en parlant dans nos meetings... Il faut que vous trouviez un logement dans le quartier. Notre maison est pleine, sans quoi je vous aurais proposé de devenir notre pensionnaire. La mère

de Mrs. Gillott a un vrai talent pour la cuisine, elle a été en service chez un duc... Mais ce n'est pas possible. Je crois qu'il y a une chambre vide dans la maison voisine, où demeure M. Wemyss. Elle est tenue par une dame et sa fille. Ce sont des personnes honnêtes.

— Presque honnêtes, interjeta Wemyss. Oui, je crois que cela pourra s'arranger. Si vous voulez me suivre?...

Lorsque Julien fut installé dans son nouveau logis, M. Wemyss s'assit et appuya, d'un air rêveur, son menton aigu sur la pomme de son parapluie.

— Je me ferai, dit-il, un plaisir de vous guider dans un monde qui doit être nouveau pour vous. Gillott, vous avez dû le remarquer, est peu intelligent.

— Comment est-il arrivé à la position qu'il a dans le parti ouvrier?

— En gueulant dans les meetings.

— Son asthme doit le gêner?

— Pas du tout. C'est son asthme qui a fait sa réputation d'orateur : cela donne à sa parole un rythme saccadé et convulsif qui imite l'émotion... Gueuler dans les meetings, tout est là. Moi, je reste au second plan parce que ma voix ne porte pas à quatre pas.

— Mais vous avez le journal!

— Le journal est loin d'avoir, avec ces primitifs, la même influence que la parole. Ils ne comprennent jamais ce qu'ils lisent, ils comprennent quelquefois ce qu'on leur dit... Gillott n'a pas une idée dans la cervelle. Par-dessus le marché, c'est un faux révolutionnaire, qui parle de tout renverser, mais qui serait bien attrapé si la société s'écroulait; c'est un fusil chargé à poudre, qui ne tuera personne si jamais il part. Il est à plat ventre devant le rang et devant la richesse. Savez-vous pourquoi il vous accueille et vous protège?

— Non.

— Parce que vous lui faites l'effet d'un bourgeois, parce vous êtes, en effet, bourgeois d'éducation et de langage. Enfin, avec son apparence de rondeur, c'est un snob.

— Il y a donc des snobs parmi les ouvriers?

— Plus que partout ailleurs... Ah! je vois que vous croyez au peuple.

— J'avoue...

— Ne faites pas cette bêtise-là !... On peut arriver par la démocratie, mais il ne faut pas y croire.

M. Wemyss se leva sur ces paroles comme s'il venait d'énoncer la chose la plus simple du monde. Il caressa son vieux chapeau avec sa manche droite, tendit à Julien une main molle et indécise et le laissa à ses réflexions.

Le cynisme n'effarouchait plus depuis longtemps Julien Delaunay. Il conclut de cette courte conversation qu'il ne fallait se fier ni à Tom Gillott ni à Christopher Wemyss, et peut-être n'était-ce pas la plus mauvaise conclusion à laquelle il pût s'arrêter.

Quelques semaines lui suffirent pour se familiariser avec l'East End, avec ses mœurs, si différentes de celles du Londres occidental, avec la physionomie spéciale de chacun de ses quartiers, avec ses lieux de débauche et ses lieux de souffrances, ses abîmes de misère et d'infamie. Il visita les dortoirs populaires à quatre pence, pénétra, à toute heure de jour et de nuit, avec les *detectives* et les inspecteurs sanitaires, dans les garnis, vit les indigents du *workhouse* de *S' George in the East* éplucher l'étoupe pour gagner leur déjeuner, sonda les boutiques de Petticoat-lane, ce prodigieux marché aux guenilles, où l'on fait des fortunes en vendant des objets qui semblent n'avoir plus de valeur ni d'usage; il causa avec les logeurs, les marchands ambulants, les recéleurs, les filles, les portefaix, les balayeurs, les crieurs de journaux, avec tout ce monde qui vit, suivant une expression énergique, « de la main à la bouche », qui, en d'autres termes, dévore le penny aussitôt gagné et compte, pour soutenir son existence, sur l'emploi fortuit et momentané, le *job*, c'est-à-dire, en somme, sur le hasard.

On avait annoncé un meeting pour discuter la question des logements insalubres. Il s'y rendit, demanda la parole et l'obtint. Lorsqu'on le vit debout, prêt à parler, les ouvriers se disaient entre eux :

— Qui est-ce donc?

— Vous ne me connaissez pas, commença Julien, mais nous aurons bientôt fait connaissance. Je vous apporte des faits sur la question qui vous occupe, et les faits sont toujours élo-

quents, quand ils sont vrais, quel que soit l'homme qui les produit et d'où qu'il vienne. J'ai parcouru depuis huit jours plus de deux cents maisons, dont la plus éloignée n'est pas à cinq minutes d'ici. Eh bien ! j'affirme que dans ces maisons, pas une seule des prescriptions des actes du Parlement relatifs à la salubrité des logements ouvriers n'est observée. J'ai vu des familles de cinq personnes entassées dans des mansardes qui n'ont pas huit pieds de côté. Où sont les trois cents pieds cubes d'air que la loi promet à chaque individu au-dessus de douze ans? L'eau n'arrive dans ces maisons que pendant cinq ou six heures. J'ai demandé à voir le réservoir capable de contenir sept gallons que la loi prescrit en pareil cas : on n'a pu me le montrer nulle part. La loi ordonne aussi que les murs soient blanchis à la chaux chaque année au mois d'avril : il y a cinq ans que cette précaution n'a été prise. On n'a rien fait pour désinfecter les pièces où des malades étaient morts de maladies contagieuses. Le drainage est tel, qu'en vérité la fièvre typhoïde n'a qu'à venir : elle sera chez elle et on peut dire qu'on lui a royalement préparé les logis.

Les cris de *Shame ! Shame !* (c'est une honte !) retentirent dans tous les coins de la salle. Julien tenait l'auditoire sous son regard. Il reprit avec une froideur ironique, un accent bref, incisif, qui mordait les cœurs :

— Attendez ! ne vous hâtez pas de vous indigner, ménagez votre colère : les sujets ne vous manqueront pas. J'ai demandé pourquoi l'inspecteur sanitaire ne dénonçait pas ces abus, et on m'a répondu qu'il était le frère du collecteur des loyers.

— Ah ! ah ! ils s'entendent... Une paire de coquins !

— J'ai alors demandé le nom du propriétaire, et on m'a appris qu'il se nommait Saint-Clair. Je vous prie de retenir ce nom-là. Mettez-le sur votre *pocket-book*, si vous en avez un !

— Oui ! oui !

— C'est un homme, m'a-t-on dit, qui est sorti du peuple et qui a trahi le peuple.

Une voix cria, du fond de la salle :

— Ce sont les pires, ceux-là !

— Vous avez raison, ce sont les pires. Si vous voulez con-

naître les origines de la fortune de cet homme, interrogez les registres des Compagnies où l'on assure les navires voués au naufrage ; interrogez aussi les intermédiaires qui vendent très cher dans le West End les marchandises que vous fabriquez ici pour des salaires dérisoires, dans des ateliers pestilentiels sans feu ni air. Partout où il y a une industrie véreuse à subventionner, un gain injuste à récolter, un prolétaire à exploiter ou à affamer, vous trouverez cet homme.

— Trois grognements pour Saint-Clair !

— Oui, grognez, mais ce n'est pas assez.

— Il faudrait le pendre !

— Peut-être bien, mais, en attendant, il faudrait raser ces abominables maisons dont chaque détail, chaque brique et chaque clou est une violation des règlements. Ah ! ils ne sont jamais las d'invoquer la loi contre l'ouvrier : qu'ils l'appliquent donc une fois pour le protéger !

Un tonnerre d'applaudissements ébranla la salle.

— Savez-vous, continua Julien, ce qu'ils disent entre eux lorsqu'ils parlent de vous au fumoir en digérant leurs truffes, avec un havane aux lèvres et une bouteille de vieux porto devant eux ?

— S'ils nous en donnaient un peu, au moins ? (On rit.)

— Ils ne vous en donneront pas un atome parce qu'ils n'en auront jamais trop !... Savez-vous ce qu'ils disent ?... Ils feignent de s'apitoyer sur vous ; ils vous plaignent et vous blâment à la fois. « Quel dommage que l'ouvrier quitte son *home* pour aller au cabaret ! Quel dommage que les filles, dès quatorze ans, désertent le foyer domestique où elles recevraient les enseignements de leur mère ! L'ouvrier boit, il est perdu : le *public house* est l'antichambre de la prison... Et quant aux filles, — disent ces messieurs, — ce n'est pas notre faute si elles s'offrent à nous ! Nous en faisons nos maîtresses pour les empêcher de mourir de faim... » Et ils répètent encore : « Tout le mal vient de ce que les gens des basses classes ne savent pas rester dans leur *home*... Mais l'ont-ils vus, ce *home* dont ils parlent ? Comment osent-ils donc parler de foyer domestique à des gens qui n'ont pas de cheminée dans leur trou, et de l'air pur de la famille à des êtres qui respirent le typhus toutes les fois qu'ils ouvrent la bouche ?

Pourquoi l'ouvrier resterait-il dans sa chambre, à moins que ce ne soit pour tenir compagnie à la vermine qui y pullule et qui le mange?... Et quant à la fille, comme la morale est intéressée, n'est-ce pas? à ce qu'elle couche le plus longtemps possible dans un taudis où il n'y a qu'un grabat pour cinq adultes, entre son père et son frère qui sont peut-être ivres tous les deux!... Si vous voulez que l'ouvrier se tienne chez lui, faites, pour l'amour de Dieu, que son chez lui ne soit pas un chenil. Ne l'obligez pas à envier le forçat de Millbank et de Dartmoor dont la cellule est plus saine et plus confortable que son logis, dont le mobilier vaut dix fois le sien! Ne l'obligez pas à se dire que, s'il veut avoir du linge propre, un lit sans punaises, de l'eau en abondance, de la viande et du bouillon, il n'a qu'à commettre un faux ou un vol avec effraction et à attraper cinq ans de travaux forcés! Car aujourd'hui, je vous le dis en vérité, c'est le seul moyen que je sache pour l'ouvrier d'avoir un *home!*...

On ne se lassait pas de crier, d'applaudir. La foule était prise de cette joie qu'elle éprouve toujours quand un homme se lève au milieu d'elle et exprime la pensée commune avec une force inattendue.

— Il parle bien, cet être-là!... Tout de même, comme il leur en flanque!

— C'est que, voyez-vous, mes amis, vous n'avez pas seulement le droit de vivre, mais le droit de bien vivre. La société n'a pas tout fait quand elle vous a jeté un morceau de pain comme à un chien affamé, une tâche à remplir comme à un esclave... Le pain, c'est bon, mais on dit que le gâteau est meilleur. Le travail, c'est bien encore, mais à deux conditions. La première, c'est que les autres classes travailleront aussi...

— Bravo!

— Et la seconde, c'est que l'homme du peuple, après avoir travaillé, se reposera... Toutes les créatures humaines sont appelées au bonheur, ou aucune ne l'est. C'est pourquoi mettons en commun toutes les bonnes choses de la vie et voyons s'il y en aura pour tout le monde... Il faut qu'il y en ait pour tout le monde.

— Oui! oui!

— Il faut que l'ouvrier jouisse et s'amuse, ou bien, tonnerre! ce sera la fin de rire pour tous. Voilà ce que je viens vous dire, moi, le fils d'un proscrit qui a versé son sang pour la liberté et qui est mort de chagrin en voyant l'oppression du peuple. Dussé-je avoir le même sort, je servirai votre cause comme lui!... Donc, qu'on donne à l'ouvrier les promenades, les livres, les voyages, les spectacles à bon marché; qu'on laisse arriver sur sa table les choses qui font le régal du riche; qu'on lui prépare un peu de plaisir et de joie, — mais surtout et avant tout, qu'on lui donne une demeure décente où il puisse se tenir debout, se coucher à l'aise, respirer librement. Et malheur, oui, malheur, à ceux qui en feraient la tanière d'une bête fauve!

Julien lança le mot d'une voix vibrante, le bras tendu vers l'ouest, c'est-à-dire vers la ville des folles élégances et des monstrueuses richesses, où l'éternelle fête, la danse des millions devait à cette heure battre son plein. Il se rassit, acclamé par huit cents voix et peu s'en fallut qu'on ne le portât en triomphe.

XIII

— Vous avez eu trop de succès, — siffla Wemyss à l'oreille de Julien; — vous perdrez l'appui de Tom Gillott.

En effet, à partir de ce jour, le jeune orateur ne trouva plus chez le leader des *dockers* le même accueil que précédemment. Gillott l'avait embrassé le soir de son triomphe et continuait à le féliciter très haut en public, mais poussait mollement l'affaire de la nomination. Il se trouva qu'un autre groupe de l'East End eut besoin d'un délégué et vint à Julien spontanément pour lui offrir la place à des conditions meilleures que celles promises par Gillott. Il se hâta d'accepter.

Sa parole avait eu du retentissement. Les journaux avaient reproduit les accusations contre Saint-Clair. L'administration s'était émue et avait pris des mesures énergiques. En ce moment, des ouvriers étaient occupés à démolir les maisons dénoncées comme insalubres; et, comme Saint-Clair n'était pas

le propriétaire du sol sur lequel ces maisons étaient bâties, cette destruction devait être pour lui une perte de capital sans compensation aucune. Julien souriait d'aise lorsqu'il y songeait. Il se sentait une sorte de puissance naissante et se promettait de la fortifier tous les jours. Le premier point était de connaître à fond les tendances, les passions, la position relative des hommes qu'il aspirait à diriger, la géographie et la psychologie du monde révolutionnaire et socialiste où il prenait sa place. Il ne fut pas long à voir que, dans cette société de l'avenir qui prétendait tout niveler, il y avait déjà des divergences de doctrines et des inégalités de classes. Les ouvriers se divisaient en deux catégories. Le terrassier, l'homme de peine, le maçon jalousaient les métiers savants qui demandent une instruction préalable et de longues années d'apprentissage. Au point de vue des aspirations et de la culture, il y a moins de distance entre un duc et un boutiquier qu'entre l'ouvrier qui taille le diamant ou fabrique des roues d'horlogerie et celui qui creuse la terre ou décharge les bateaux.

Au-dessus de tout ce monde planait une petite élite d'hommes et de femmes qui étaient le cerveau du socialisme. C'est cette nébuleuse qui, en se condensant, avait formé la Société fabienne. Elle devait son nom à un opportuniste bien connu de l'antiquité. Les « Fabiens » espéraient vaincre la société bourgeoise et capitaliste du XIXe siècle par les mêmes moyens qui ont permis au Temporisateur de vaincre Annibal : par la patience et la tactique.

Julien Delaunay fut élu membre de la Société, alors nouvelle, et Wemyss le présenta à Sophia Holmes, l'Hypathia du parti. C'était une fille de bourgeois, et ses facultés rares avaient, dès son enfance, ébloui un grand philosophe. Admirablement belle, elle réunissait toutes les distinctions et toutes les grâces. Elle parlait bien, écrivait mieux encore. L'économie politique la plus ardue n'avait pour elle ni aridités ni mystère. La moitié des Fabiens étaient amoureux d'elle, mais on disait que Julius Whitmore tenait la corde. Wemyss disait, à ce propos :

— Si ma maladie de foie me laisse vivre encore quinze ans, je lirai dans le *Court circular* du *Morning Post :* « Hier

le très honorable sir Julius et lady Whitmore ont eu l'honneur de dîner à Windsor chez Sa Majesté. »

— C'est chez vous, répondait Julien, une vraie monomanie : vous croyez tout le monde prêt à trahir... Moi aussi, probablement?

— Vous? Peut-être avant les autres. C'est la loi. Le peuple reste peuple, et ceux qui s'élèvent au-dessus de lui deviennent ses ennemis.

— Et vous, mon cher Wemyss, pourquoi ne trahissez-vous pas?

Wemyss répliqua doucement :

— Personne ne m'a jamais proposé de m'acheter. Je n'ai pas de chance, voyez-vous : je suis né sous une mauvaise étoile. Je ne jouerai jamais ni les premiers, ni les seconds rôles sur le théâtre du monde. Je suis le chœur qui voit tout et n'agit point, qui enregistre les défaillances, les crimes, les catastrophes, qui avertit les gens sans les corriger, mais ne risque pas sa peau pour les défendre, et s'incline devant la volonté des dieux quand elle frappe.

La fin de ces conversations était cette poignée de main flasque et veule qui eût ôté le courage à un héros.

Moins de six mois après son entrée dans la Société Fabienne, Julien était appelé à faire partie du comité et prenait ses nouvelles attributions fort au sérieux. Un soir, en quittant le Strand, où est situé le quartier général des Fabiens, il revint à l'East End par le Métropolitain. Puis, de la station de Mark Lane, il reprit, à pied, le chemin de son domicile en suivant la grande rue de Whitechapel. Cette rue — qui se prolonge indéfiniment par Mile End — est le Regent Street ou le Piccadilly du Londres oriental. On y rit, on y crie, on s'y querelle; on s'y rue au plaisir, parmi des vapeurs de grossière cuisine, des échos de musique sensuelle et dansante. C'est là que vient se dégorger, lorsque la journée a été bonne, l'argent de la prostitution et du vol.

Mais, ce soir-là, la fête était morne. A peine si de rares ombres s'agitaient dans le brouillard que les becs de gaz trouaient de taches rougeâtres. Ceux qui avaient quelques sous en poche s'étaient engouffrés dans les cabarets. Les miséreux avaient, depuis longtemps, pris possession d'un cou-

loir entr'ouvert ou d'une marche d'escalier pour s'y blottir et s'abriter jusqu'au lendemain contre les rigueurs de cette froide nuit.

Julien pressait le pas, car le brouillard se fondait en une pluie fine et glacée. Bientôt il entra dans la petite rue qui prenait à cette heure des airs de coupe-gorge. Cependant il trouva la porte de la maison encore ouverte et le gaz allumé dans le corridor. La propriétaire et sa fille — les deux dames « presque honnêtes » dont avait parlé l'impitoyable Wemyss — travaillaient dans le parloir. Il échangea avec elles un court bonsoir et monta tout droit chez lui. Avant de tirer ses rideaux, il considéra un moment cette grande clarté qui traînait dans le ciel au-dessus de Londres, comme un reflet d'incendie. C'était la ville à conquérir, la gigantesque et vivante proie, le champ de bataille des ambitions démesurées, pour lesquelles il fallait vaincre ou mourir. Réussirait-il? Il était dans une de ces minutes où les fibres de l'âme se détendent où l'on n'est plus sûr de vouloir ce qu'on voulait si ardemment la veille. Il alluma une bougie qui éclaira la chambre d'une lueur hésitante, timide et triste. Il s'assit, parcourut des yeux l'humble mobilier qui l'entourait, l'étroitesse et la nudité lamentable du foyer, le fauteuil aux ressorts crevés, le tapis poussiéreux et souillé qui cachait la table et qui aurait mieux fait de se cacher lui-même. Sa pensée remonta aux jours lointains de son arrivée à Londres, lorsqu'il était enfant. C'est dans un lugubre logis de ce genre qu'ils étaient venus s'échouer en sortant du bateau de France. Faudrait-il donc toujours la recommencer, cette lutte contre la pénurie, l'obscurité et la souffrance?

A ce moment, un coup léger fut frappé à la porte. Il songea que c'était Wemyss qui venait, avant de se coucher, distiller quelques paroles amères et décourageantes, verser une goutte de vinaigre sur ses plaies. Il se dit qu'il n'avait pas besoin, ce soir-là, de la poignée de main de Wemyss, et il se tint coi. Mais on frappa encore. Il lui vint un soupçon bizarre que c'était une femme. Il se leva et alla ouvrir. En effet, c'était une femme. Elle portait un chapeau très simple, était voilée jusqu'au menton et enveloppée de la tête aux pieds dans un waterproof ruisselant d'eau. Malgré tout, un je

ne sais quoi d'indéfinissable dans son attitude, même vaguement entrevue, ne permettait pas de la confondre avec les tristes habitantes du quartier, avec les fantômes des trottoirs de l'East End.

— Que désirez-vous, madame? — murmura Julien, la regardant avec des yeux stupéfaits.

Un éclat de rire un peu tremblant sortit de dessous le voile épais.

— Vous ne me reconnaissez pas? — dit-elle à voix très basse.

Elle entra dans la chambre, déposa sur la table le petit sac qu'elle portait d'une main; un tout petit chien, qu'elle tenait sous le bras, se mit à secouer nerveusement son grelot...

— Ferez-vous au moins à Bob l'honneur de le reconnaître ?

— Miss Saint-Clair!

— En personne.

Alors, avec une décision que démentait le frémissement de ses mains, elle défit l'épingle qui attachait son voile, retira son chapeau, et montra à Julien une charmante figure, encadrée de cheveux blonds, qu'il croyait voir pour la première fois.

— Vous n'avez pas l'air trop content de me voir, monsieur Delaunay. Cependant, la dernière fois que nous nous sommes vus, nous étions d'assez bons camarades... Est-ce que vous avez oublié la mine d'Old Brook?

— Moi, non; mais je croyais que vous ne vous en souveniez plus.

— J'ai aussi bonne mémoire que vous... Et je ne pouvais pas oublier, car je boite encore un peu de la jambe que vous avez délivrée. Oh! très peu!... Quand je veux, — ajouta-t-elle coquettement, — on ne le voit pas.

Elle alla accrocher son waterproof à un grand vieux clou rouillé planté dans la porte, puis elle revint devant le feu et s'agenouilla.

— Y a-t-il un tisonnier?

— Une moitié seulement... Mais je ne puis pas permettre...

Elle l'écarta gentiment en repoussant son bras.

— Non, c'est le ménage, c'est l'affaire des femmes... Vous allez voir quel feu je vous fais... C'est plus gai, à présent...

Elle voulut approcher le vieux fauteuil aux ressorts crevés. L'énorme machine résistait, et ils durent s'y mettre tous deux pour l'ébranler.

Les choses ont quelquefois, aussi bien que les êtres, leurs sourdes mauvaises volontés et leurs sournoises revanches. Comme pour se venger d'avoir été dérangé du coin où il dormait depuis six ans, le fauteuil, en s'ébranlant, arracha la moitié du tapis. Mais ils ne firent qu'en rire.

A peine assise, la jeune fille crut qu'elle perdait l'équilibre.

— J'oubliais, dit Julien de vous prévenir que mon fauteuil n'a plus qu'une roulette sur quatre.

— Oui, il boite comme moi. Seulement, il ne sait pas dissimuler son infirmité.

Julien étaya les trois pieds trop courts avec les trois volumes d'un traité allemand sur l'avenir de la femme socialiste; alors, Amy put s'installer avec Bob sur ses genoux.

— Voyez, dit-elle, comme ses oreilles sont mouillées!

Julien, à genoux près d'elle, caressa les oreilles de Bob, En même temps, il regardait ce jeune visage, brillant de malice et d'espérance, qui se penchait vers lui. Ils restèrent ainsi, un moment, essayant de se deviner l'un l'autre.

Puis, Amy devint sérieuse. Ses paupières battirent et son œil se voila.

— Vous ne m'attendiez guère, n'est-ce pas?

— Certes, non.

— Cependant je vous avais dit que nous nous reverrions.

— Vous aviez dit : à Finchley.

— Mais cela n'a pas été possible... Papa n'a pas voulu voir les choses à ma façon. Pour la première fois de sa vie, il s'est révolté. Il m'a parlé comme... comme il parlait souvent à ma pauvre mère. Alors j'ai attendu. Pendant six mois, j'ai pensé uniquement à la minute que voici. Je n'avais d'autre confident que Bob, auquel je ne pouvais rien cacher, puisqu'il était là et qu'il sait tout... Bob et une vieille amie que vous connaîtrez plus tard et qui s'est intéressée à moi... Le temps

m'a paru long, je comptais les semaines et les jours, mais tout a une fin. Depuis ce matin, j'ai vingt et un ans; et ce soir, je suis venue...

— Vous êtes venue?

— Je suis venue... pour vous épouser, si vous voulez bien de moi.

Julien était toujours à genoux et serrait dans les siennes les deux mains de miss Saint-Clair qui étaient devenues brûlantes comme ses joues.

— Vous ne savez pas, dit-il, que, dans ma stupide colère, j'ai publiquement attaqué votre père et que cette attaque a dû lui coûter assez cher.

— Je le sais. D'abord, vous aviez raison sur le fond des choses. Il paraît que ces maisons étaient abominables. Évidemment, papa n'en savait rien. Sans ça... Il a été furieux contre vous, c'est vrai, mais je le connais, il vous pardonnera. Il est bien assez riche, il n'a pas besoin de ces vilains profits-là, lui qui ne veut mettre son argent que dans les bonnes œuvres.

— Mais, en attendant que votre père vous ait rendu ses bonnes grâces, avez-vous songé à ce que vous quittez et à ce que vous venez chercher? Vous êtes-vous dit que je suis pauvre, que la vie avec moi, cela veut dire les privations, le travail, la misère?

— J'ai songé à tout cela. D'abord, je ne serai pas un fardeau pour vous... Dans ce petit sac sont mes bijoux de jeune fille : avec leur vente, nous vivrions plusieurs années. Et puis j'entre aujourd'hui en possession de la fortune de maman. Ce n'est pas énorme, mais, si nous sommes sages, — et nous serons sages, — nous n'avons rien à craindre du lendemain. J'ai consulté un *solicitor :* il paraît que papa est obligé de me remettre les titres. S'il refuse, j'aurai le chagrin de faire un procès à papa et... j'aurai le plaisir de le gagner.

Elle s'arrêta un instant, les regards toujours attachés à ceux de Julien :

— Voilà, reprit-elle, comment j'ai arrangé les choses dans cet arrangement vous déplaisait, si vous disiez non, je sais aussi ce que je ferais.

— Et que feriez-vous?

— Je décrocherais mon manteau du clou où je l'ai accro-

ché et je remettrais mon chapeau. Je m'en irais tout droit frapper à la porte du *London Hospital* qui est à un demi-mille d'ici. Dans ces maisons-là, on ouvre toute la nuit. L'infirmière en chef me connaît, elle me recevrait et demain je commencerais mon apprentissage de garde-malade. Maintenant, monsieur, c'est à vous à parler.

Julien se sentit enlevé, emporté d'un élan irrésistible :

— Est-ce qu'il y a moyen, cria-t-il, de dire non à ces yeux et à ces lèvres-là?... Eh bien, oui, ce que vous avez fait n'a pas le sens commun, mais je n'ai pas le courage d'être plus raisonnable que vous... Chère folle, je vous adore!

Ils étaient dans les bras l'un de l'autre et ils échangèrent le premier baiser. Bon gré mal gré, le fauteuil récalcitrant étayé de pédantisme germanique dut supporter le poids de deux personnes et d'un chien, car Bob voulait être de la fête. Ce qui s'en suivit fut une de ces conversations absurdes et délicieuses dont les amoureux ont le secret. Elle fut mêlée de pleurs et de fous rires; les souvenirs de la mine d'Old Brook, les incidents du voyage de Finchley à l'East End, les plans de vie économique pour faire, en ne dépensant rien, une bonne figure dans le monde socialiste, y passèrent et y repassèrent vingt fois. Julien, avec sa verve amère, lui peignit l'intérieur des Gillott et le caractère de Christopher Wemyss. Elle se raconta elle-même en mille manières. Elle semblait pressée de rattraper le temps perdu et de vieillir leur intimité en lui livrant tout ce qu'elle avait pensé, tout ce qu'elle avait senti depuis l'enfance.

Il était deux heures du matin quand Julien parla de la nécessité du repos.

— Je vais vous laisser dormir. Si pauvre qu'elle soit, cette chambre sera un abri suffisant pour une nuit. J'irai m'étendre sur le sofa, dans la salle à manger, mais je ne dormirai que d'un œil. Vous pourriez m'appeler, en cas de besoin : je vous entendrais.

— C'est que... j'ai peur... d'avoir peur!

— Vous vous enfermerez à clef. Il ne faut pas croire qu'on assassine régulièrement toutes les nuits dans toutes les maisons de l'East End...

— Et le sofa... est-ce qu'il est moelleux?

— C'est un des plus durs du quartier.

— Pauvre garçon !

Ils se tenaient étroitement serrés, comme s'ils ne pouvaient se dire adieu, sollicités par les ardeurs de la jeunesse et peut-être tentés vaguement par la pensée de donner à leur équipée la consécration de l'irréparable. Cette fois, ce fut Amy qui fut le plus sage. Elle se dégagea avec un soupir :

— Dans quelques heures, nous serons mariés.

Après un dernier baiser, ils se quittèrent.

En effet, grâce à une licence qu'Amy avait apportée, ils purent être unis dès le lendemain. Aussitôt après la cérémonie, la jeune femme écrivit la lettre suivante :

« Mon cher papa,

» Je rentre de l'église, où j'ai été mariée à Julien. Mettez-vous en colère : cela vous fera du bien ; jurez même un peu, si c'est nécessaire : je prends le péché sur moi. Et puis, pardonnez si vous le pouvez, et je sais que vous le pouvez. Vous faites le méchant homme, mais on ne vous croit pas. Je suis heureuse comme une folle, et je meurs d'envie de vous embrasser.

» Votre fille respectueuse,

» AMY DELAUNAY.

» *P.-S.* — Julien est désolé de vous avoir donné de l'ennui. Il ne le fera plus et sera pour vous un fils dévoué. »

Elle montra le post-scriptum à son mari.

— Ai-je bien fait ?

A cette question faite en français, Julien répondit en anglais :

— Tout ce que vous faites est bien fait.

— Parle-moi français, dit-elle, pour me tutoyer... Notre langue est si froide pour l'amour !...

Le lendemain, ils virent arriver la vieille *housekeeper* de Finchley, miss Jardine.

— Ah ! mademoiselle... pardon ! madame... quel malheur ! Votre père...

— Eh bien ?

— En lisant votre lettre, il a eu un coup de sang. En dix minutes, c'était fini.

— Je l'ai tué! cria Amy.

Julien se précipita pour recevoir sa femme dans ses bras.

— Ma pauvre chérie! mon aimée!

En dedans de lui, une voix triomphante comme une fanfare sonnait ces mots magiques :

« Vingt mille guinées de rente!... »

XIV

Les belles promesses de l'agent dramatique qui se faisait fort de trouver à Pauline, en vingt-quatre heures, un engagement bien supérieur à celui de l'*Esthetic*, ne s'étaient pas réalisées. Les deux femmes s'adressèrent à d'autres agences, mirent en campagne le vieux professeur italien. A la fin, Vergani découvrit un engagement dans un théâtre respectable, mais à des conditions très humbles. Là, on distribuait à Pauline des bouts de rôles qui ne pouvaient mettre en lumière que sa bonne volonté et sa gentillesse. Les cheveux avaient repoussé, aussi beaux qu'autrefois, et il est probable que les jambes étaient également « revenues »; mais le public n'en sut rien, car Pauline n'accepta plus de travestis et ne se laissa plus déshabiller par les auteurs. Ce genre de triomphe l'humiliait maintenant, et, quant au succès d'artiste, il était visible que le peu d'étendue de sa voix ne lui permettrait jamais d'y prétendre. Elle s'acquittait des besognes dont on la chargeait, avec exactitude, conscience et modestie. Elle allait au théâtre sans tremblement, sans enthousiasme, sans fièvre, comme un employé va à son bureau. Depuis qu'elle ne jouait plus en « garçon », elle ne recevait plus autant de ces ridicules lettres d'amour dont un certain public obsède les actrices. Les coulisses étant sévèrement interdites aux étrangers, nul ne pouvait l'y importuner de ses galanteries. D'autre part, la jalousie féminine ne s'acharnait plus après elle : son attitude volontairement effacée l'avait presque désarmée.

Hors du théâtre, toujours simplement mise, elle évitait

d'attirer l'attention et semblait indifférente à tout. Quand madame Delaunay, pour qui la geignerie était devenue un état d'âme, dénonçait le temps de Londres ou l'ingratitude de son fils, — ses deux griefs favoris, — Pauline répondait distraitement et, quelquefois, confondait les sujets. Lorsque madame Delaunay murmurait :

« Ce garçon resterait des mois sans penser à nous ! » il arrivait à Pauline de répliquer : « Cela s'éclaircira vers midi. » Ou, quand madame Delaunay avait dit : « Encore cet affreux brouillard ! » Pauline laissait tomber machinalement ces mots : « Au fond, le cœur est bon. »

Cette inattention piquait madame Delaunay :

— Tu ne m'écoutes pas, tu penses à autre chose. Est-ce que tu te figures qu'on ne sait pas à qui tu penses ?

Cela se voyait donc ? Hélas ! oui, cela se voyait : cela se verra toujours ! Il avait raison, le vieux poète qui a dit :

> Le soin caché se connaît à la face.

A la face et à mille autres signes : à la chute des bras qui s'abandonnent, inertes, découragés, à la trépidation des mains qui jouent avec toutes choses sans rien saisir, à la langueur des attitudes aux longues immobilités, à toutes ces façons inconscientes de dire : « Il n'est pas là, rien ne m'est plus. »

Depuis longtemps sa colère était tombée. C'était à elle-même qu'elle en voulait. Pourquoi avait-elle refusé de le voir et de l'entendre ? Peut-être se serait-il justifié ; peut-être lui aurait-il prouvé que Muriel avait menti. Et quand même elle aurait dit la vérité ? Était-ce une raison pour briser toutes ses espérances de bonheur ? Les hommes, prétendait-on, ne comptent pas dans leur vie ces heures de basse ivresse où ils s'oublient. Il lui eût fait comprendre cela et elle l'aurait cru : elle avait si envie de pardonner !... Il y avait des jours d'extrême et douloureuse faiblesse où le vide était si grand, le besoin de l'absent si impérieux que, s'il avait paru, elle serait tombée dans ses bras sans même attendre une promesse. Elle venait jusqu'au bord de ce gouffre de nihilisme où son frère s'était jeté tout jeune avec tant d'insouciance ; elle le sondait de ses yeux moitié effrayés, moitié fascinés. Était-ce autre chose que de pures conventions, ces vieilles lois austères

devant lesquelles tous faisaient semblant de s'incliner et que si peu observaient? Pour leur obéir était-ce vraiment la peine de torturer son cœur? Dans les profondeurs muettes de cet abîme de vie où roulent les mondes, y avait-il réellement quelqu'un, comme le disait le Père Estève, à qui cette immolation faisait plaisir?

Puis, comme elle allait se répondre, une autre pensée ou plutôt une vision, se levait dans son esprit. Elle se voyait devenue l'égale d'une Muriel Lumley, un jouet vivant qui frémit, s'agite, s'amuse et souffre, en attendant qu'il se détraque et se brise. Alors tout ce qu'il y avait en elle de noble, du pur et de fier se révoltait... Mais à quoi bon ces alternatives et ces combats? Celui qui les causait n'en savait, n'en saurait jamais rien. Elle l'avait mortellement blessé, éloigné pour toujours. C'était fini. Fini! Quel mot quand on a vingt ans!

Une parole de sa mère, une question de la servante, l'heure qui sonnait, la rappelaient aux petits devoirs du ménage ou du métier. Ainsi allait sa vie d'une rêverie cruelle à des tâches insipides.

Cette existence durait depuis près d'un an lorsque éclata la grande nouvelle : le mariage de Julien.

Quelle influence allait avoir le changement de sa fortune sur la destinée de sa mère et de sa sœur? Tout d'abord il fit connaître sa volonté, du même air que Bonaparte lorsqu'il commença à régenter les siens après le 18 Brumaire :

— Toi, maman, je ne veux plus que tu travailles. Je te meublerai une petite maison... à Blackheath.

Pourquoi Blackheath? Était-ce parce que Blackheath et Finchley sont les deux pôles de la banlieue londonienne? Le choix d'un tel endroit trahissait chez Julien, peut-être à son insu, le désir d'empêcher des relations trop fréquentes de se nouer entre sa nouvelle famille et l'ancienne. Si on lui avait demandé compte de ce sentiment, il aurait répondu :

— Eh bien, oui, pourquoi pas? Les gens qui viennent chez Amy sont des snobs. Ils pourraient gloser sur les façons « peuple » et le mauvais anglais de ma mère. C'est précisément parce que je l'aime que je ne veux pas qu'on se moque d'elle.

Madame Delaunay n'en demandait pas tant. Elle vit dans l'action de son fils une preuve de ce bon cœur qu'elle niait tout haut et auquel elle croyait plus que personne.

Julien avait également décrété que Pauline abandonnerait le théâtre. Dieu merci ! il n'avait pas les sots préjugés des bourgeois, mais enfin tout le monde sait qu'on ne reçoit jamais les artistes sur un pied d'égalité. Ou bien, à force de talent, à force de gloire, ils s'élèvent au-dessus de la société ; ou, médiocres et obscurs, ils demeurent au-dessous d'elle. A quelle catégorie appartenait Pauline ? A la seconde, évidemment. Qu'elle quittât les planches : on s'occuperait de son avenir. Une jolie fille passe toujours, et, d'ailleurs, sa tristesse lui donnait l'air distingué. Mais non ! la petite buse s'était mis en tête de ne dépendre de personne et de gagner sa vie. Comment Amy présenterait-elle à ses amies une belle-sœur qui « gagnait sa vie » et qui la gagnait en récitant tous les soirs des rôles de cinquante lignes dans un théâtre de second ordre ?

Cependant Amy n'éprouvait aucune inquiétude de ce genre. Les Anglais déconcertent les continentaux par une alternative et, souvent, par un mélange incohérent de servilité et d'indépendance à l'égard des usages reçus. Les choses les plus énormes s'imposent non par la crânerie (comme chez nous) avec laquelle on les affiche, mais par la simplicité, la bonhomie que l'on met à les accomplir. En France, on brave l'opinion ; en Angleterre, on l'ignore. Par là on peut ce qu'on veut ; il suffit, pour être libre, d'être très pauvre ou très riche. Amy, en vertu de cette dernière raison, se sentait le droit d'avoir non seulement des volontés, mais des fantaisies. Elle fit accepter Pauline à son cercle intime en ne paraissant pas se douter qu'il y eût la moindre difficulté à l'accepter.

Elle y fut aidée par une personne à laquelle rien ne résistait. Mrs. Walden, qui avait protégé les amours de miss Saint-Clair et travaillé à son mariage, considérait le bonheur des jeunes époux comme sa création, et venait l'inspecter toutes les après-midi vers l'heure du thé, de même qu'on surveille les progrès d'un rosier qu'on a planté. Pauline eut un brusque mouvement de peur et de méfiance le jour où elle fut présentée à la tante de Stanley. Elle craignait que ce nom ne revînt

sans cesse dans la conversation : il ne fut que très rarement prononcé. Alors, convaincue que Mrs. Walden ne savait rien de son aventure, elle se laissa apprivoiser. La vieille dame, d'ordinaire si curieuse, ne lui adressa aucune question, ne prit pas sa face-à-main pour l'examiner, ne lui fit subir aucune de ces épreuves qu'elle imposait toujours à une nouvelle venue. Habituée à être adulée, à voir ses moindres caprices obéis sans retard et sans murmure, à cause de son âge, de sa fortune et de son rang, Mrs. Walden comprit que ces avantages ne lui serviraient de rien avec Pauline. C'est pourquoi elle s'étudia à lui plaire ; elle s'y acharna ; elle y épuisa cette rouerie que mettent parfois les vieillards à séduire la jeunesse.

Ce manège amusait Amy et l'étonnait.

— Savez-vous, dit-elle un jour à Mrs. Walden, que vous m'intriguez ? Vous qui confessez le genre humain, vous ne cherchez pas à savoir le secret de Pauline. Je vous admire !

Les yeux de la vieille dame, — ces petits yeux bruns qui regardaient le monde depuis quatre-vingts ans avec une curiosité insatiable, — pétillèrent de malice, et elle ne put résister plus longtemps à la tentation de faire un coup de théâtre. Alors, de sa voix ironique et décisive :

— Ne m'admirez pas, ma bonne. Si je ne cherche pas le secret de Pauline, c'est que je le sais.

Une longue conversation s'ensuivit qui laissa sur les lèvres de la jeune femme un mystérieux sourire.

Vers la fin de l'hiver, Pauline put disposer de quelques jours : elle vint les passer à Finchley. Un soir, comme les deux belles-sœurs montaient chez elles pour s'habiller, Amy dit à Pauline :

— Julien a invité à dîner un voyageur, un journaliste qui revient de je ne sais où. Il aura peut-être des choses curieuses à nous dire. Si, par hasard, vous étiez prête avant moi, cela vous ennuiera-t-il de le recevoir ?

— Pourquoi cela m'ennuierait-il ? Il n'attend pas de moi que je prononce un discours, n'est-ce pas, chère ? Je le prierai de s'asseoir et je l'assurerai qu'il fait beau. Je crois que c'est tout ce qu'on peut demander à une pauvre fille.

— Oh ! fit la jeune femme en riant, ces gens qui ont été

au bout du monde ne désirent qu'une chose : c'est qu'on les laisse parler.

Après sa toilette, qui ne fut pas longue, la jeune fille descendit la première et se trouva seule dans le grand salon où le gaz n'était pas encore allumé. A travers la fenêtre ouverte, elle regarda un moment les jardins que commençait à envelopper la vapeur du soir, puis vint s'asseoir devant le piano. Elle avait oublié le visiteur attendu, et sa rêverie s'en allait vers celui qui était toujours avec elle quand elle était seule, surtout à cette heure inquiète et dangereuse de la journée. Il ne faisait plus assez clair pour lire une note de musique, mais ses doigts, abandonnés sur les touches, ébauchèrent pour ainsi dire d'eux-mêmes une mélodie qui chantait quelquefois en elle, bien qu'elle ne la chantât jamais tout haut : cette ariette de l'Amour à laquelle se rattachaient tant de souvenirs. Elle murmura d'une voix tremblante :

Tu vois Eros ; je suis de l'âme humaine
Le souverain.
Tout vient de moi, le plaisir et la peine,
Le mal, le bien !
Que pèse l'or et que vaut la Science
Auprès de moi ?
Devant l'Amour se courbe la Puissance,
Lui seul est roi.

Il faut aimer, toi, dont le cœur ignore
Mes doux tourments ;
Toi qui les sais, il faut aimer encore,
Malgré les ans,
Et sous mon joug, sans révolte ni trêve,
Chérir ton sort :
Il faut aimer jusqu'à la fin du rêve,
Jusqu'à la mort !

Comme ces derniers mots sortaient de ses lèvres, vibrants d'une émotion profonde et contenue, un léger bruit l'avertit qu'elle n'était plus seule. Elle se retourna et vit Stanley Grenville debout derrière elle, comme un fantôme évoqué par son chant.

Elle poussa un cri et, toute défaillante, appuya ses deux mains au piano.

—Vous... Comment se fait-il?... On m'avait dit qu'un voyageur, un journaliste...

— C'est moi.

Humble et grave, il ajouta :

— Si ma présence ici vous déplaît, dites un mot et je pars... Mais ce serait vraiment cruel. Il y a si longtemps que j'attendais cette minute et j'ai tant de choses à vous dire !

— Que voulez-vous me dire?

— Oh ! pas un mot pour me défendre, rien sur le passé... On vous a dit beaucoup de mal de moi, n'est-ce pas?

— Je n'aurais pas dû le croire.

— C'était la vérité. Vous m'avez chassé : vous avez bien fait. Croyez-vous que je n'aurais pas su arriver jusqu'à vous et plaider ma cause, si je l'avais crue bonne? Mais non, je m'étais condamné moi-même. Je vous aimais, oh ! passionnément, mais pas comme il fallait vous aimer. Je suis parti : je n'avais pas autre chose à faire.

— Pourquoi partir?

— Pour ne plus vous voir, pour guérir, pour oublier. J'ai essayé, je n'ai pas pu. Partout où je suis allé, je vous ai trouvée. Je vous voyais telle que je vous vois en ce moment, et vous me chantiez comme tout à l'heure :

Il faut aimer jusqu'à la fin du rêve,
Jusqu'à la mort.

Il s'arrêta et Pauline reprit, après un silence :

— Alors, vous êtes revenu?

— Attendez... je suis revenu quand je me suis senti un autre homme. Je m'étais dit que, puisque je ne pouvais vivre sans vous, il fallait vous mériter. J'ai changé d'existence. J'étais, quand j'ai quitté l'Angleterre, un inutile, un bon à rien, un fainéant de bonne famille. Aujourd'hui je travaille, mon travail assure ma vie.

— La musique?

— Non. Ça n'aurait pas marché assez vite. L'art restera l'enchantement de mes heures de loisir, mais ne sera pas mon gagne-pain. De là-bas, j'ai adressé à un journal illustré des lettres qui ont, paraît-il, été remarquées. J'ai eu cette chance qu'une grande feuille quotidienne a eu besoin d'un

correspondant dans une capitale du continent et m'a proposé la place. J'ai accepté et j'ai réussi. Or, devinez quelle est cette capitale ?

— Paris !

— Oui, ce beau, ce cher Paris dont vous rêviez depuis l'enfance et que j'aime puisque vous l'aimez. Là, j'ai loué un appartement dans une jolie rue ombragée, au milieu d'un quartier élégant et gai. Le soleil entre à flots dans les chambres, et un balcon dont j'ai fait un jardin permettra de vivre en plein air les jours d'été. Il y a un mois que j'arrange ce nid, mais je ne veux y entrer qu'avec ma femme.

— Avec votre femme ?

— Oui, — dit-il en lui saisissant les mains, — avec celle que j'aime uniquement et absolument... Me suis-je trompé quand j'ai fait ce rêve-là ?

Avant que Pauline eût le temps de répondre, la tête souriante d'Amy parut à l'une des portières, soulevée :

— Peut-on entrer ?

Derrière elle, se montra Mrs. Walden :

— A-t-elle dit oui ? Aurai-je une nièce ?

— Je vois que c'était un complot ! — dit Pauline, dont le visage apparut, sous la clarté qui venait du hall, rayonnant de bonheur et inondé de larmes.

— Sans doute, répondit Stanley. Mais les femmes font toujours manquer les conspirations quand elles s'en mêlent... Vous êtes entrée une minute trop tôt, Mrs. Delaunay !

— Nous mourions de faim ! dit gaiement Amy... Mais si Pauline vous donne sa main pour la conduire à table, vous saurez bien lui persuader de la laisser dans la vôtre pour toute la vie.

La jeune fille, entendant ce mot, passa doucement son bras sous celui de Stanley et, par ce geste, il connut qu'elle se donnait.

Quinze jours après, par un de ces adorables soirs de mai où Paris semble un poëme vivant qui chante la joie de vivre, Pauline, avec son mari — il ne l'était encore que de nom — mettait le pied dans son *home* inconnu. La femme de chambre et la cuisinière, toutes deux jeunes et avenantes,

s'empressèrent autour d'elle, avec des sourires de bonne humeur et mille gentillesses parisiennes.

— Est-ce qu'elles savent? demanda Pauline en les désignant du regard.

— Elles ne se doutent de rien, affirma Stanley.

L'appartement était plein de fleurs, discrètement éclairé; les fenêtres ouvertes laissaient entrer la rumeur lointaine des voitures qui roulaient dans les Champs-Elysées. On se mit à table. Il y eut des lacunes, des bévues, causées par l'inexpérience de la jeune maîtresse, l'absence de mille objets, la nouveauté de la situation; il y eut des rires étouffés, puis des essais de gravité, suivis de rechutes dans l'enfantillage.

Ils étaient seuls enfin, assis l'un près de l'autre, le sourire aux lèvres, bercés par ces mille bruits que leur envoyait la grande ville en fête. Au-dessus de tous ces bruits monta le tintement d'une horloge qui sonnait minuit.

— Vous rappelez-vous, dit Pauline, comme vous détestiez les horloges?

— Maintenant je les adore. Elles ne peuvent plus sonner pour nous que l'heure d'aimer.

Ces premiers jours de Paris furent une féerie.

Pourtant la jeune femme éprouva quelque agacement lorsqu'elle s'aperçut que les bonnes avaient sans cesse l'œil et l'oreille aux aguets, surtout dans les moments où elle était seule en tête à tête avec son mari. Évidemment, « elles savaient », et cela les amusait fort d'être au service de deux nouveaux mariés. Pauline remarqua qu'elles ne s'en tenaient pas là. En la coiffant, la femme de chambre la mit au courant de ce qui se passait à tous les autres étages : — au premier, on était dans de mauvaises affaires, le monsieur était sur le point de faire faillite; au second, ils cherchaient à marier leur « demoiselle », mais elle était folle de son professeur de piano; — quant à la dame du troisième...

— Mais comment savez-vous tout cela?

— Ce sont les domestiques qui l'ont dit à la concierge.

Pauline comprit que la loge de la concierge était le bureau où l'on centralisait tous les cancans et que, grâce à ce système, toute la maison savait à quelle heure elle était entrée dans le cabinet de son mari pour lui donner un baiser pendant qu'il

travaillait. Elle ne passa plus sans un malaise mêlé de crainte devant l'antre du monstre; elle sentit de l'ironie dans l'obséquiosité de sa femme de chambre. « C'est dommage, pensa-t-elle, que la vie parisienne tolère, et commande même, la présence assidue de tant d'espions intimes. Dans une maison anglaise, lorsque les servantes sont dans le sous-sol et la maîtresse dans son salon, au premier étage, elle peut causer librement avec son mari et ses amies. »

La première fois qu'elle eut la migraine, elle demanda à Stanley comment il se faisait que les rues de Paris fussent beaucoup plus bruyantes que celles de Londres.

— L'explication est très simple, répondit Stanley. C'est que Londres est macadamisé ou pavé en bois, tandis que Paris, généralement, est pavé en grès.

— Mais le bruit dure toute la nuit. Ne vont-ils jamais se coucher?

— Je crois qu'ils se relayent. Quand les uns se couchent, les autres se lèvent : de sorte qu'il n'y a jamais de silence à Paris. Vos compatriotes sont si actifs!

— Je les voudrais un peu plus paresseux quand j'ai mal à la tête.

Bientôt Pauline eut à souffrir d'un autre inconvénient. Dans l'appartement au-dessous du sien on faisait de la musique très tard, et dans l'appartement au-dessus une jeune fille étudiait ses gammes avant sept heures du matin. Quand les deux pianos jouaient ensemble, Pauline s'enfuyait aux Champs-Élysées.

Peu après son arrivée, les locataires du cinquième donnèrent un grand bal. Trois cents personnes piétinèrent jusqu'à quatre heures du matin au-dessus de la tête de Mrs. Grenville.

— Une fête au cinquième! Ces gens-là sont fous.

— C'est l'usage, dit Stanley. Dans un pays démocratique, la société, c'est tout le monde. Donc tout le monde reçoit et tout le monde va chez tout le monde.

Au restaurant, Pauline observa que, lorsqu'elle entrait, tous les hommes s'armaient d'un lorgnon. Pour la soustraire à cet examen un peu gênant, Stanley prit un cabinet particulier. Alors, ce fut autre chose :

— Avez-vous vu les airs indulgents et confidentiels du garçon?... Il vous croit en bonne fortune.

— Il ne le croit pas, il fait semblant : à Paris, cela flatte les honnêtes femmes d'être prises pour des cocottes.

Dès qu'elle sortait, elle était suivie et quelquefois abordée. Au retour, elle racontait ses aventures avec une certaine irritation. Son mari souriait.

— Oui, je sais, ils sont comme cela. Ils ne peuvent pas s'en empêcher.

— Ces messieurs n'ont donc rien à faire?

— Si, mais leur principale occupation est de plaire.

— Ils ne me plaisent pas.

Lorsqu'elle allait au théâtre, le talent des artistes la ravissait, mais l'éclairage violent lui faisait regretter ces salles demi-obscures de Londres, qui se prêtent si bien à l'illusion et à l'émotion. Son mari lui expliqua qu'à Paris le spectacle était souvent dans la salle et que beaucoup de femmes y venaient surtout pour être vues.

— Que diriez-vous si vous alliez en Italie? Là, on tourne franchement le dos aux acteurs, et on cause de ses affaires.

— Je croyais que les Parisiens aimaient le théâtre?

— Ils l'adorent, mais à leur façon qui n'est pas la nôtre, à nous, gens du Nord. Nous sommes de grands enfants que le drame possède, ensorcelle, stupéfie, jusqu'à suspendre notre existence individuelle. Le Parisien a la gourmandise du théâtre, le Londonien en a la dévotion.

En revenant du spectacle, cahotée dans une boîte close, elle se rappelait le *hansom* si léger, si aérien, si ouvert et si abrité tout à la fois. Ainsi, chaque objet nouveau, chaque usage à apprendre était un sujet d'étonnement ou de critique. Stanley l'assurait que c'était « le manque d'habitude ».

— Nous avons vécu à Paris, jusqu'ici, comme des passants, comme des étrangers. Or, les étrangers ne voient jamais ce qu'il y a de meilleur dans une nation. Attendez que vous ayez terminé votre apprentissage et que vous ayez pénétré plus avant.

Ils commençaient à connaître quelques personnes. Des journalistes venaient de temps à autre. L'un d'eux, bavard, familier, cajoleur, toujours l'anecdote aux lèvres, amusait Pauline.

— Il est gentil, disait-elle, mais qu'y a-t-il de vrai dans tout ce qu'il raconte ?

— Il est du Midi ! — répondait Stanley avec un sourire indulgent, comme si ce mot expliquait tout.

Il y en avait un autre. Celui-là, assurément, n'était pas du Midi. Ses cheveux étaient presque blancs à force d'être blonds ; ses yeux, d'un bleu malade et affaibli, suggéraient une autre origine. Il avait l'air mortellement las, immensément dégoûté. C'était un poète qui faisait de la prose pour vivre et, de ce fait, en voulait au genre humain. D'abord, il avait fait songer Pauline à ses anciens amis les esthètes. Mais les esthètes fatiguaient de leur respect même celles qui ne veulent pas être respectées ; le décadent parisien ne semblait pas croire à l'existence des honnêtes femmes.

Ayant trouvé Pauline seule, il s'assit sans y avoir été invité. Il lui expliqua qu'il souffrait, avec toute sa génération, d'une radicale impuissance d'aimer. Cependant il était prêt à tenter une dernière expérience. Où était celle qui le guérirait de ce mal étrange ? Elle n'avait qu'à parler.

Les choses en étaient là, quand Stanley rentra. Lorsqu'ils furent seuls :

— Il y a, lui dit Pauline, un talent que je veux apprendre et qui doit être très nécessaire aux femmes de Paris : c'est de savoir mettre un homme à la porte.

— Madame Verneuil vous dira cela.

Madame Verneuil était une femme élégante dont le mari, un banquier, s'était trouvé en relations d'affaires avec M. Grenville. Elle avait entrepris l'éducation de Pauline :

— Le premier point, ma chère petite, est d'apprendre à vous passer de votre mari. Vous êtes toujours cousus ensemble : c'est trop anglais. Est-ce que vous me voyez jamais avec M. Verneuil ?

— Cependant vous l'aimez ?

— Naturellement. Mais il s'occupe de ses affaires, je m'occupe de mes enfants et de ma maison... Il a ses amis, j'ai les miens... Il était le camarade de collège de mon père et il m'a épousée pour mettre ma dot dans ses entreprises. Je ne peux pas lui sauter au cou toute la journée. D'abord, il n'y tient pas !... Songez que les hommes, quand ils se marient,

appellent cela faire une fin, tandis que pour les femmes...

— C'est un commencement, continua Pauline. Alors, elles aiment... après?

— Mon Dieu! ma petite, elles aiment quand et comme elles peuvent.

— Enfin, est-il permis d'aimer son mari?

— Oui, en principe. Mais il ne faut pas abuser de la permission. Les femmes sont jalouses. Ne laissez pas trop voir qu'il y a un trésor chez vous : on vous le volerait.

— Ah! par exemple!...

— C'est comme cela.

Moins d'une semaine après cette conversation, Stanley fumait béatement sa cigarette dans le petit salon de sa femme, tout en la regardant d'un air sournois.

— Savez-vous, ma chère, que je me sens maintenant un Parisien achevé? Je n'aurais jamais pensé que je m'acclimaterais aussi vite. Décidément la vie à Paris est charmante.

— Pour les hommes, dit Pauline.

M. Grenville fut ou parut très surpris.

— Qu'est-ce qu'il y a?

— Il y a que... je donnerais quelque chose pour voir un peu de brouillard.

— Rassurez-vous : on voit souvent du brouillard à Paris.

— Ah! ce n'est pas à ce brouillard-là que je pensais.

Stanley eut une franche bouffée de gaieté, et elle rit avec lui, à pleines lèvres.

— Par Jupiter, vous avez la nostalgie de Londres!

— Eh bien, oui! moquez-vous de moi. Londres est bien laid à côté de Paris, la vie anglaise bien maussade à côté de la vie française; mais là-bas, c'est chez moi... Fidès me l'avait prédit : avec mon caractère, on ne peut être heureuse que si on vit là où on a été élevée.

— Qui est cette Fidès qui disait des choses si profondes?

— Mon amie de Greek Street qui, depuis, a été institutrice chez les Saint-Clair... N'est-ce pas drôle qu'on se retrouve ainsi partout?

— Le monde est si petit!

— Enfin, voilà ma confession faite... Vous ne m'en voulez pas trop?

— Pas le moins du monde. J'ai reçu l'autre jour une lettre de ma tante, qui veut, dit-elle, jouir de vous avant de mourir et qui demande si elle aura un petit-neveu pour Christmas. Que faut-il répondre à cette impertinence?

— Que ce sera peut-être une petite-nièce! dit Pauline en souriant.

— Elle s'en contentera... De plus, on a découvert une circonscription électorale fort bizarre : depuis le règne d'Henri III elle n'a jamais pu mettre la main sur un représentant qui la comprenne. Il n'y a que moi qui puisse exprimer convenablement sa pensée. J'aurais laissé la circonscription se morfondre et ma tante se plaindre. Mais, du moment que c'est l'avis de ma petite Pauline, je me laisse faire... Et voyez un peu le train des choses! Votre frère, qui avait rêvé d'être un tribun, prend en horreur la vie publique et les questions sociales; moi, qui ne leur ai jamais donné un quart d'heure de ma vie, je vais faire le bonheur du peuple. Voilà un chassé croisé qui est assez comique!

Après un moment de silence :

— Je n'aurai qu'un regret, — dit Pauline en regardant son mari : — c'est ici que...

Elle n'acheva pas sa phrase. Stanley la devina.

— Ce qu'il y avait de plus précieux ici, — dit-il dans un baiser, — c'était notre amour, et nous l'emporterons partout avec nous.

AUGUSTIN FILON

(La fin au prochain numéro.)

AU PAYS DES AFRIDIS

— MARS 1897 —

18 mars.

Me voici à Peshawar, et, même après Agra, même après Delhi, cette petite ville perdue dans un repli de la montagne est d'un vif intérêt. Faut-il croire qu'on se lasse de tout, même du parfait, de l'exquis? Tous ces merveilleux palais, ces tombeaux magnifiques, ces marbres radieux, ces précieuses incrustations, ces dentelles aériennes de pierre, ces féeriques architectures finissent par épuiser l'admiration ; tout cela est trop beau, trop fin, peut-être aussi trop toujours « la même chose ». On éprouve comme une heureuse détente à se reposer de toutes ces splendeurs : plus de palais, plus de mosquées en perles ; la seule nature libre et puissante, la radieuse coupole du ciel bleu posée sur la rude assise des âpres montagnes afghanes.

Et puis nous avions quitté à Lahore un pays calciné, poussiéreux, d'une désolante aridité; nous trouvons à Peshawar des campagnes verdoyantes qui rappellent singulièrement les horizons accoutumés de notre bon pays et, volupté suprême, la nuit dernière, en wagon, nous avons eu froid!

***

Peshawar, capitale des possessions afghanes de l'empire britannique, est située au milieu d'une vaste plaine, verte et fertile, enserrée dans le cirque majestueux des monts de Safid-Koh, de Sikaram et de Rhonsand. Comme toutes les villes de l'Inde dont les Anglais ont fait un centre administratif ou militaire, elle comprend deux cités distinctes : la ville anglaise, *Peshawar Cantonment* et la ville native, *Peshawar City*, fort éloignées l'une de l'autre, sans aucun rapport l'une avec l'autre.

De la première, pas grand'chose à dire, ou, du moins, pas grand'chose de particulier : par tout le pays indien, se reconnaît aux mêmes signes, avec la même rigidité de fer, l'esprit conservateur des Anglais; là où ils passent, là où ils se fixent, n'importe en quel pays du monde, ils se transportent tout entiers, tout d'une pièce, exactement fidèles à toutes leurs habitudes, s'entourant partout de l'identique milieu familier. Aussi le « cantonnement » de Peshawar ressemble-t-il, trait pour trait, à tous les cantonnements que j'ai déjà vus : mêmes larges avenues, même lotissement du terrain en espaces immenses, mêmes blancs *bungalows* perdus dans de vastes jardins, même scrupuleux confort dans l'installation du club et des mess d'officiers, mêmes *dog-carts* attelés des mêmes poneys allants et râblés, suivis des mêmes petits fox-terriers galopant dans la poussière de la voiture, et portant les mêmes gentlemen impeccablement corrects avec les mêmes figures hautes en couleur, les mêmes monocles, les mêmes coupes de moustaches, les mêmes vestons beiges, pantalons de flanelle blanche et souliers de tennis. Qui a vu un cantonnement anglais, en a vu cent.

Mais encore faut-il choisir son moment, et il paraît que nous avons eu l'esprit ou la chance de le bien choisir et de voir Peshawar sous son meilleur aspect. Entre un hiver aux rigueurs polaires et un été aux torrides flammes tropicales, située hors de l'espace où l'on ressent les moussons, et jouissant par suite d'un régime de saisons tout à fait différent du reste de l'Inde, Peshawar a quelques semaines de printemps délicieux dont

elle se dépêche de profiter. Nous sommes au commencement de cette saison fortunée, et les grands jardins des *bungalows* ont, pour nous recevoir, revêtu leur plus belle parure. Certaines avenues, par la magnificence de leurs ombrages, par les riches couleurs des fleurs qui étincellent dans les feuilles, par les pénétrants parfums qui tombent de la voûte verdoyante, me rappellent cette merveilleuse route, ce perpétuel enchantement qui se déroule de Cannes au golfe Juan. Il y manque le caressant murmure de la Grande Bleue et, sous les larges pins parasols, la vision des flots rayonnants, mais la sereine majesté des hauts sommets neigeux qui apparaissent dans l'élargissement des allées, dans les échappées des vastes carrefours, ne forme pas non plus un cadre à dédaigner.

A deux milles environ du cantonnement, étagée en éventail sur les faibles pentes d'une colline peu élevée, la ville indigène. Les guides officiels en font à peine mention, les itinéraires Cook l'écartent de leurs programmes, les touristes n'y vont pour ainsi dire jamais : guides, Cook et touristes ont également tort. Si Peshawar n'a rien ou presque rien à montrer en fait de monuments, si ses pauvres petites mosquées en terre crue font bien humble figure auprès de toutes celles qui ornent les grandes cités de l'ancien empire mogol, la ville même, du moins, est l'une des plus curieuses que l'on puisse visiter dans toute l'Inde.

James Darmesteter, cet écrivain à jamais regretté, qui à une haute et scrupuleuse érudition joignait le charme d'un style si vibrant et d'un humour délicieux, est resté six mois à Peshawar ; il en a rapporté un livre, *Lettres sur l'Inde*, qu'il faut lire là-bas et ranger soigneusement, au retour, dans un coin choisi de la bibliothèque, à portée de la main. Sur les origines et sur l'histoire de Peshawar nous y trouvons tout ce qu'il nous importe de savoir :

« Il y a vingt siècles, Peshawar prononçait son nom à la sanscrite, Pourouchapoura, la ville de l'Homme-Dieu, c'est-à-dire Bouddha. C'est aujourd'hui une des forteresses de l'Islam, c'était alors une des places saintes du Bouddhisme. Elle fut fondée par Kanichka, l'un de ces rois

tartares que l'on appelle les Indo-Scythes et qui, dans la dissolution de l'Empire d'Alexandre, se taillèrent un empire des deux côtés de l'Indus. Le Bouddhisme y mourut de sa mort naturelle, comme il fit dans tout le reste de l'Inde, et rentra dans le sein de l'Hindouisme. Puis, vers l'an 1000, vint l'Islam, et Peshawar vit passer tour à tour sous ses murs les Ghaznevides de Mahmoud, les Pathans des rois Gourides, les Mogols de Baber. Au siècle dernier, elle se trouva au centre de l'immense empire afghan fondé par le génie d'Ahmed-Shah le Dourani ; dans le première partie de ce siècle, ce fut l'os que se disputaient la meute afghane et la meute sikhe ; elle resta enfin à Rundjet Singh, le fantastique ami de Jacquemont, et des officiers français et italiens la fortifièrent à la Vauban. Dans le grand coup de filet de 1849, elle suivit le sort du Punjab et passa aux mains anglaises avec tout l'empire de Dhuleep-Singh. »

Faut-il en accuser les trop nombreuses péripéties de sa longue histoire, ou le trop peu de temps que durèrent les règnes successifs de ses maîtres? Peshawar, vieille de deux mille ans, n'a pas ou presque pas de monuments. Le mur d'enceinte lui-même, — et j'en suis bien fâché, mais un philologue n'est pas tenu d'être expert en fortifications, — le mur d'enceinte n'a rien emprunté au fameux système de Vauban : il tombe en ruines, d'ailleurs lamentablement sales, et médiocrement pittoresques.

Au milieu d'une grande place fort pittoresque, elle, — mais nous y reviendrons — sur une plate-forme carrée en belles dalles de marbre blanc s'élève une coupole légère soutenue par de fines colonnettes de porphyre vert. C'est tout ce qui reste du Ghor-Khatri, un très ancien et colossal monument qui fut, il y a deux mille ans, un monastère bouddhique, puis un temple hindou, plus récemment le sérail d'Ahmed-Shah ; il n'en subsiste aujourd'hui que cette modeste construction perdue dans le tumulte d'un bruyant marché. La légende raconte qu'un *gourou* (docteur) ayant plongé dans la fontaine qu'abrite la coupole de marbre, reparut quelques instants après à deux mille lieues de là, à Bénarès, dans les eaux sacrées du Gange. Les Hindous viennent en

foule de toutes les parties de la péninsule se plonger dans cette eau bénie le jour anniversaire de ce mémorable événement, pour se purifier de leurs péchés.

A l'extrémité occidentale de la ville, au point culminant de la colline sur laquelle s'étagent ses maisons, dans la pourriture, dans la boue gluante, dans la puanteur du plus misérable des quartiers, une tour carrée émerge des pauvres huttes en terre sèche qui sont les repaires d'un affreux peuple en haillons. Vous relevez le bas de votre pantalon, vous vous bouchez hermétiquement le nez, vous regardez soigneusement où vous posez le pied, vous vous engagez dans un escalier sombre où l humidité verte suinte le long des murs, où les ordures s'entassent dans chaque recoin, où des rats énormes courent entre vos jambes, vous arrivez au sommet sur une large terrasse et, malgré vous et tout de suite, vous poussez un grand cri d'extase : « Mon Dieu ! que cela est beau ! »

Cela ? C'est à vos pieds, en larges gradins capricieux et irréguliers, les terrasses toutes blanches, et resplendissant au soleil, des maisons parmi lesquelles courent les minces rubans d'ombre des ruelles étroites, enchevêtrées, inextricables ; de loin en loin, quelques grandes clairières inondées de lumière où se presse une foule compacte et bigarrée, où se plaquent en taches multicolores les tentes des marchands en plein air.

Au delà de l'enceinte, une vaste plaine toute verdoyante, sillonnée d'argent par les méandres des canaux et des rivières ; au milieu de cette plaine, comme un immense bouquet, les beaux jardins du cantonnement. Enfin, fermant l'horizon, l'âpre et noire barrière des monts de l'Afghanistan, drapés, à la cime, d'un manteau de neige resplendissante.

*
* *

Il faut nous arracher à cette contemplation : la ville et le bazar nous réclament. Nous descendons bien à regret de notre observatoire. La confortable voiture qui nous a menés jusqu'ici ne peut passer dans les étroites ruelles du bazar, il nous faut l'explorer à pied, et cela ne va pas sans quelques indispensables précautions. Nous nous mettons en marche

entre les rangs serrés d'une phalange de policemen, une dizaine de grands escogriffes qui ne nous quittent pas d'une semelle ; en avant, en arrière, à droite, à gauche, nous sommes bien gardés, strictement préservés de tout contact immédiat avec les indigènes. C'est que les indigènes sont d'assez vilaines gens auxquels il ne convient pas de se frotter.

Je ne sais trop quel vice pourrait bien leur manquer. Ils sont voleurs, menteurs, faussaires et escrocs ; pour quelques roupies, ils vendent leurs filles ou leurs sœurs ; pour un peu plus, guère plus, ils se chargent d'expédier *ad patres* quiconque déplaît à qui les paye ; mais tout cela n'est rien et le Peshawari serait, au demeurant, le meilleur fils du monde si à tous ces défauts, ne venait se joindre le plus intolérable et le plus intolérant fanatisme. Il ne demande qu'à se faire ou à s'entretenir la main en attendant la guerre sainte, et si vous alliez vous promener tout seul dans le bazar, vous auriez de grandes chances de n'en pas sortir vivant.

Il n'y a pas plus de trois semaines qu'un infortuné capitaine anglais en a fait la triste expérience : il se promenait tranquillement sur le quai de la gare de Peshawar City, fumant une cigarette avant l'arrivée du train, lorsqu'il s'affaissa brusquement, un poignard au cœur. C'était un Ghazi qui venait de le frapper. Le Ghazi fut pris ; aussitôt pris, aussitôt pendu ; mais c'est ici que les adversaires de la peine de mort ont beau jeu à soutenir le néant de « l'exemple ». Cet abominable attentat, inspiré par le plus imbécile fanatisme, était, assurément, aux yeux de tout le peuple de Peshawar, la plus méritoire des œuvres pies : je suis bien certain que, d'ici quelques années, ce vilain bonhomme de Ghazi dormira dans une tombe semblable à celles que l'on voit partout ici à travers la campagne, ornées de rouges pavillons mystiques ; il aura été grossir le nombre des saints voués à la vénération de cette horde. Il ne se passe guère de temps sans qu'un événement pareil vienne consterner la population européenne. Quiconque arrive à Peshawar a tout aussitôt les oreilles farcies de ces funèbres histoires. Au reste, il n'a que deux pas à faire dans n'importe quelle rue de la trop pieuse cité pour reconnaître, à l'aménité des regards, l'utilité d'une escorte et le péril que présenterait une promenade solitaire.

Aperçu à travers les créneaux mobiles de notre rempart vivant, le bazar est très certainement le plus curieux et le plus varié de tous ceux que j'ai visités. Cela s'explique. Toute l'Asie centrale passe par ici pour écouler ses produits vers l'Inde, et l'Inde lui rend sa politesse : si bien que Peshawar est un immense entrepôt, et que ses pauvres échoppes contiennent d'inépuisables merveilles. Tout ce que nous avons déjà vu dans les autres villes indiennes se trouve rassemblé ici ; nous y retrouvons les opulentes broderies d'Agra, les bijoux de Delhi, les cuivres de Bénarès, les tapis de Lahore, les bronzes incrustés et les poteries de Lucknow, les armes de Jeypore et d'Hyderabad. Mais ce qui entre dans l'Inde est incomparablement plus beau que ce qui en sort et les soieries persanes, les sabres et les poignards de Kaboul, les fourrures thibétaines, surtout les resplendissantes broderies de Boukhara et de Samarkande font commettre aux touristes d'énormes péchés d'envie.

Quant à la foule qui se presse dans les sombres dédales du bazar, elle est d'une diversité singulièrement bigarrée. Il y a d'abord la population fixe, les Peshawaris, qui n'ont pas la prétention d'être une race particulière : dans leurs veines coule un peu du sang de chacune des races voisines amenées là par les hasards du commerce ou de la guerre. A chacune de ces races ils ont pris un peu de ses défauts ; aussi le Peshawari est-il une affreuse canaille, ressemblant, mais en pire, à tous ces métis des villes qui sont, comme Peshawar, de vastes places d'échange : nervis de Marseille, yaouleds des ports algériens, levantins de Port-Saïd ou de Beyrout.

Il y a ensuite tous ceux que le flux des caravanes a apportés hier, que le reflux emportera demain : Persans au teint mat, coiffés d'astrakan ; Kirghis nomades, blancs comme des Européens ; montagnards du Pamir, petits et râblés ; Thibétains jaunes à face camuse ; enfin et surtout, — à tout seigneur tout honneur, — les Afghans.

Si vous voulez connaître les Afghans, et vous le voudrez, car je ne sais pas de race plus étrange que ce peuple guerrier, farouchement retranché dans ses montagnes, et qui tient en échec depuis si longtemps ses deux formidables voisins, — l'Afghanistan est un morceau dur à avaler même pour une

baleine, même pour un éléphant, — je vous renvoie une fois de plus au beau livre de Darmesteter. Vous y trouverez toute leur histoire, une histoire troublée et sanglante ; vous y démêlerez les traits principaux de leur caractère complexe et, en somme peu recommandable ; vous les verrez menteurs, parjures, voleurs et meurtriers, — mais vous conviendrez qu'il faut beaucoup leur pardonner, car ils ont trois qualités parmi leurs défauts :

Ils sont braves ! Et, dans nos temps de civilisation, le courage, même brutal, n'est chose ni si commune ni si méprisable.

Ils sont beaux ! Je n'ai rencontré nulle part encore de si superbes types d'humanité : grands, vigoureux, souples, admirablements élégants dans les somptueuses draperies de leurs costumes, ils ont le teint très clair, de magnifiques barbes lustrées, le front très haut, les yeux très noirs, luisant sous les épais sourcils comme des lames d'acier. Ces affreux bandits sont beaux comme de jeunes dieux.

Enfin, ils sont poètes et poètes délicieux : quand vous les rencontrez dans la campagne, ils s'en vont par les chemins, la fleur de la chanson aux lèvres ; et quand ils s'arrêtent au bord de la route, à l'ombre touffue des arbres, ils se mettent en cercle autour de l'un d'eux qui, sur son épaule, entre un fusil et un pistolet, porte une longue guitare aux sons moelleux, et ces grands enfants sauvages s'endorment doucement au murmure enjôleur de la poésie divine. Vous trouverez dans les *Lettres sur l'Inde* maints échantillons de ces chants que modulaient leurs pères au retour de quelque joyeux carnage ; victorieux, ils célébraient leurs victoires en strophes enflammées ; vaincus, ils berçaient leur misère avec une chanson d'amour. Écoutez plutôt :

Ne me dis pas : « Pourquoi jures-tu par moi ? » Si je ne jure par toi, par qui jurerais-je ?

Tu es la lumière de mes yeux : je le jure par mes yeux pleins de toi.

Ton visage est le jour, les tresses de tes cheveux sont la nuit : je le jure par le matin et par le soir.

En ce monde tu es ma vie et mon âme, — rien d'autre ne l'est : je te le jure, ô ma vie !

La poussière de tes pieds est un baume pour mes yeux : je le jure par la poussière de tes pieds.

Lorsque tu ris, que peut-on comparer à ton rire? Ni perles ni rubis : je le jure par ton rire.

Oh! vraiment je t'aime, oui je t'aime, et toi seule; et moi Khouchal, je le jure par ton beau visage.

C'est, je crois, ce même Khouchal-Khan qui dans un autre poème émet ce délicieux aphorisme :

« Une femme est une fleur, chacun a bien le droit de la respirer. »

... Là-dessus, je vais me coucher, car il est tard; et nous partons demain de très bonne heure pour la passe de Khyber, une excursion longue et fatigante, paraît-il.

19 mars.

Tous les quatre jours, la grande esplanade qui s'étend au pied des vieux remparts de Peshawar, solitaire et silencieuse d'habitude, s'emplit d'un tumulte et d'un grouillement de foule extraordinaires. Des pyramides de caisses et de ballots se dressent de place en place; de longues cordes sont tendues au ras du sol, auxquelles sont liées des centaines de chameaux; dans des clôtures à claire-voie sont parqués des troupeaux entiers de baudets, et sous les grands arbres qui s'élèvent sur le pourtour de l'esplanade, de majestueux éléphants balancent lourdement leurs gros corps de monstres pacifiques. Une multitude hurlante court de-ci de-là, une activité fébrile règne partout; une à une, les bêtes sont amenées près des amas de marchandises et, sous l'œil des soldats, sous le contrôle des douaniers, reçoivent leurs chargements. Vous pensez bien que tout cela ne va pas sans difficultés, le passage à la douane et la déclaration des valeurs surtout : de terribles contestations s'élèvent, des clameurs jaillissent de la cohue, des bousculades brutales font soudainement de violents remous, on se gourme, on se bat, on se blesse, on se tue quelquefois : régulièrement, ce jour-là, les ruisseaux de l'esplanade entraînent dans leurs eaux troubles de minces filets rouges. Enfin, quand vient le soir, un peu de calme renaît; la foule s'écoule lentement, les paquets sont terminés, éléphants, ânes et chameaux sont chargés, conducteurs et gardiens

se roulent dans leurs couvertures autour des feux dont la flamme monte très haut dans l'ombre, on n'entend plus que les aboiements des chiens, vigilants gardiens de l'immense et bigarré troupeau, — la grande caravane de Kaboul est prête à partir.

Le lendemain, avant l'aube, dans la fraîcheur de la nuit finissante, sans bruit, sans désordre, le convoi s'organise, les attaches sont déliées, les paquets sont assujettis de nouveau, les pelotons successifs se forment, la caravane se met en marche : nous sommes dans la caravane.

Le colonel Warburton, le *political officer* chargé de la *Khyber-Pass*, à qui nous nous étions adressés pour obtenir les autorisations et l'escorte nécessaires, nous avait laissé le choix entre deux solutions : ou bien aller à Khyber, un jour quelconque, seuls avec notre escorte, sans avoir à craindre la poussière, le bruit, la promiscuité inquiétante de trop nombreux compagnons de voyage ; ou bien, avec deux soldats simplement, partir dans les rangs de la caravane, dans la poussière, dans le bruit, dans la promiscuité. Pour l'aimable colonel, je crois bien que notre réponse n'était pas douteuse ; nous n'avons pas balancé non plus, mais j'ai l'idée que notre choix l'aura surpris.

***

Cette caravane, c'est tout un peuple en marche, et un peuple innombrable : un de ces exodes bibliques dont avaient tant rêvé nos imaginations d'enfants ; la route qui mène de la porte de Peshawar au pied des monts de Khyber est littéralement noire de foule. Par le mot « route », n'allez pas entendre quelque chose qui ressemble aux beaux rubans étroits, bien empierrés, luisants et coquets qui rendirent fameuse parmi les hommes l'Administration de nos Ponts et Chaussées ; — non, la route dont il s'agit ressemble à s'y méprendre à celles du Sud algérien, le cantonnier n'y paraît pas, le rouleau n'y passa jamais ; c'est une large piste irrégulière et capricieuse, tracée parmi les pierres et les maigres touffes d'herbe, rude et cahoteuse, coupée de vastes lits de torrents actuellement desséchés, enveloppée par endroits d'épais tourbillons de poussière brune, plus loin s'effondrant dans le sol détrempé des rizières, primi-

tive et sauvage comme le peuple qui la fit et dont les enfants pressés la foulent aujourd'hui.

Nous étions partis de notre *bungalow* un peu en retard et nous nous trouvions tout à fait à l'arrière-garde; la marche de la caravane était extrêmement lente : si nous nous résignions à conserver la place que le hasard, ou notre paresse à nous lever, nous avait donnée, il fallait emboîter le pas à ces interminables files de chameaux, avaler la poussière qu'elles soulevaient, respirer les âcres émanations qui s'en dégageaient, enfin nous conformer à leur allure dont la lenteur n'était pas médiocrement agaçante... Si, par contre, nous tentons de leur brûler la politesse et de filer à toute allure en tête, l'entreprise est hasardeuse: il sera bien difficile de nous frayer un chemin dans cette foule compacte; mais nous aurons le plaisir de passer une revue de la caravane.

Les deux *Bengal lancers* qui précèdent notre landau, superbes dans leurs tuniques écarlates, mettent leurs montures au trot, poussent des cris furieux; tant bien que mal la foule s'écarte et nous nous engageons dans le sillage que nous ont tracé les lances vigoureusement maniées. Oh! l'étrange spectacle qui défile sous nos yeux: à perte de vue, pêle-mêle, se heurtant, se bousculant, se mordant, des chameaux et encore des chameaux; je ne suis certainement pas au-dessus de la vérité en évaluant leur nombre à trois ou quatre mille. Leur chargement disposé, arrimé de façon uniforme, est infiniment varié si l'on prend garde au contenu. Une forte et large sangle en cuir passe sur le dos incurvé de la bête, un peu en arrière de la bosse, reliant et supportant deux énormes paniers symétriques qui renferment toute espèce de choses: du charbon. des barres de fer, des balles de coton, des briques, des pierres à chaux, des fourrures, des ballots d'étoffes, des femmes et des enfants.

Je ne sais trop comment ces malheureuses femmes peuvent tenir dans ces étroits paniers. Est-ce défaut d'arrimage? est-ce par l'excentricité des points de suspension? Elles dansent là-haut une danse effroyable.

Nous aurions bien voulu demander à ces aimables personnes, si vilainement ballottées, leurs impressions ou, du moins, en juger sur leurs physionomies; mais du plus loin que nous

apparaissons, les rideaux blancs se ferment hermétiquement. Le dieu des indiscrets nous gardait pourtant une compensation : un des chameaux ainsi chargés prend peur à l'approche de notre voiture, pousse un horrible cri aigre et s'emporte à travers la campagne, au galop dégingandé de ses longues jambes difformes; il ne va pas loin, il bute contre une grosse pierre, il roule, cependant que les paniers, sens dessus dessous déposent à terre, juste à côté de notre équipage, leur précieux chargement. Deux charmantes filles, en costume un peu sommaire, cherchant en vain à réparer le désordre de leurs toilettes, nous lancent des regards courroucés qui, bien plutôt, leur donnent je ne sais quel air provocant et mutin.

Nous avions rejoint la queue de la caravane à peine au sortir du cantonnement; lorsque nous arrivons à Jamrud, à onze milles de notre point de départ, après avoir doublé une file absolument ininterrompue, nous sommes bien loin d'en avoir atteint la tête!...

***

A Jamrud, nous sommes à l'entrée même de la passe : la rude barrière des montagnes surgit brusquement devant nous, succédant à la plaine sans relief, montant tout d'un jet, en grands escarpements sombres et coupés seulement d'une gorge étroite où s'engage un mauvais chemin.

Cette passe de Khyber a joui pendant fort longtemps d'une réputation déplorable; elle est peuplée d'une tribu particulièrement sauvage : les Afridis, plus voleurs et plus enclins à jouer du couteau ou de l'espingole que le reste des Afghans, ce qui n'est pas peu dire. Jusqu'à l'accord de 1881, maîtresse absolue des passes, cette aimable tribu y vivait comme un rat dans son fromage, rançonnant sans pitié les pauvres caravanes absolument forcées de subir leurs exigences, puisque l'unique route de Kaboul passe par là, et que partout ailleurs les montagnes mettent entre l'Inde et le pays de l'émir une infranchissable barrière. Quand une caravane avait la fâcheuse inspiration de se montrer récalcitrante, mal lui en prenait : embusqués dans leurs inaccessibles nids d'aigles, les Afridis fusillaient à loisir, sans difficulté, sans péril, les infortunés

voyageurs ; en quelques minutes, tout était massacré et pillé.

Tant que les victimes furent des indigènes, l'Angleterre ne dit trop rien ; mais, un jour, un Européen ayant eu la fantaisie d'aller voir cette fameuse passe, une balle trop adroite lui fit payer cher sa curiosité. Le gouvernement britannique s'émut, fort généreusement du reste, car il ne s'agissait pas d'un sujet de la reine : il voulut tirer de l'agression une vengeance éclatante. Cette fière politique devait coûter effroyablement cher : l'expédition de 1842 fit couler le sang de quinze mille hommes.

En 1879, après un second accident du même genre, on suivit une tactique un peu différente : les Afridis apprirent à leurs dépens tout le pouvoir de l'or anglais.

Quand ils furent mis à la raison, comme la première expédition avait coûté beaucoup d'hommes et la seconde beaucoup d'argent, le gouvernement eut l'idée ingénieuse, pour l'avenir, de changer ces loups en bergers : il a chargé les Afridis, moyennant salaire, de garder eux-mêmes les passes. Le système a réussi : les caravanes ne sont plus pillées, la route est aussi sûre que possible, — pas tout à fait autant que la place de l'Opéra ou Piccadilly, car il ne faut jamais désespérer de l'initiative individuelle, — mais enfin les accidents sont rares et, comme dit joliment Darmesteter, « les Afridis sont définitivement entrés dans la voie de la civilisation, qui est la substitution de l'exploitation réglée à l'exploitation irrégulière ».

Depuis quinze ans les choses ont progressé ; sans qu'il y ait aucune espèce d'assimilation, — car les Afridis sont aujourd'hui aussi indépendants qu'autrefois, — les Anglais ont amélioré leur organisation, militaire ou policière ; même, depuis quelques années, ces affreux brigands sont enrégimentés dans un corps auquel on a donné le nom de *Khyber-Riflers*, sous le contrôle, sinon sous les ordres immédiats du colonel Warburton, l'homme éminent que l'Angleterre a la chance de posséder depuis près de vingt ans en ces difficiles parages.

Le fort de Jamrud, au pied des montagnes, commandant l'étroit débouché des passes, est le poste extrême sur lequel

flotte le pavillon britannique. Au delà, ce n'est pas non plus l'Afghanistan : il en cuirait autant à l'émir qu'il en a cuit jadis aux Anglais d'aller se mêler des affaires de MM. les Afridis. C'est donc chez ces derniers que nous allons, et, tout de suite, ils prennent possession de nous en installant un des leurs sur le siège de la *tonga* qui nous est destinée. Ce *rifler* est, d'ailleurs, le moins terrible Afridi qu'on puisse imaginer, grand gamin dégingandé de quinze ou seize ans, aussi maigre, aussi long que le canon de sa carabine : un bien joli garde du corps qu'on nous a donné là !

Nous changeons de voiture, nous transportons nos manteaux du landau dans la *tonga*, au milieu d'un cercle de curieux qui nous jettent des regards peu sympathiques. Et j'éprouve tout de suite les admirables qualités de prestidigitateurs que la nature ou l'éducation a données à nos hôtes. J'avais une jolie canne à épée, à laquelle je tenais beaucoup, je l'avais laissée dans le landau ; fort occupé à montrer mes passeports au *malik* de Jamrud, je l'avais perdue de vue pendant une ou deux minutes à peine. Quand je revins, elle avait disparu et tous ces Afridis, que la peste prenne ! suivaient mes vaines recherches d'un air passablement goguenard. A qui me plaindre ? Au colonel ? Il n'est pas là ; il est à Lahore, pour quelques jours. Au *malik* ? C'est peut-être lui-même qui a fait ou fait faire le coup. Me fâcher ? en serai-je plus avancé ? Je me résous à consigner ma plainte, lamentablement platonique, entre les mains de la police afridie !

***

Cependant, nous assistons aux opérations d'armement et de protection de la caravane. Les *riflers* sont rangés en bataille au pied du mur d'enceinte du village ; à mesure que les groupes successifs arrivent. dans le désordre le plus pittoresque, des escouades de cinq ou six hommes sortent du rang et emboîtent le pas, de manière à se trouver échelonnés dans le convoi à cent mètres de distance environ ; la caravane est protégée par ces gendarmes, qui m'ont bien l'air des pires bandits.

Quant à nous, nous nous installons dans notre *tonga*, —

une petite voiture à deux roues, à ressorts très rudimentaires, et dont je ne souhaite pas les heurts et les cahots à mon pire ennemi. — Au commencement, l'allure est raisonnable : il faut, une fois de plus, côtoyer le long serpent qui grimpe maintenant les étroits lacets de la route; mais à peine sommes-nous arrivés en tête, notre *coachman* enveloppe son attelage dans un grand coup de fouet cinglant, et nous partons comme des fous. Les trois chevaux, attelés à la russe, qui traînent notre légère voiturette, prennent un furieux galop et, sans ralentir un instant, sur une route sommairement tracée, avec des pentes extrêmement raides et des lacets à angles infiniment aigus, longeant d'effroyables précipices, nous amènent au sommet de la passe en moins d'une heure. Mais notre cocher a une sûreté de main, une vigueur et un coup d'œil tels qu'au bout de fort peu de minutes nous sommes pleinement rassurés sur les suites de l'aventure et je peux sans arrière-pensée m'abandonner à cette exquise sensation qu'est le vertige de la vitesse.

De près, elles sont lugubres, ces montagnes, avec leurs larges strates de schistes noirs, tout effrités, qui montent dans la gorge étroite. Pas un arbre, pas un brin de gazon, rien qui vive sur les pentes; quelques grands aigles seuls planent très haut dans le petit coin de bleu que laissent entrevoir les parois resserrées ; tout ce qui nous entoure est d'une sauvagerie et d'une désolation extraordinaires. C'est un cadre admirable pour les sinistres exploits des bandes assassines, et ces grands rochers, lugubrement noirs, semblent faits tout exprès pour renvoyer en échos les hurlements, les cris de meurtre et les lamentations d'agonie.

Au point culminant l'horizon s'ouvre, les deux murailles s'écartent peu à peu ; la gorge débouche sur un plateau mamelonné qui s'étend au fond d'une large cuvette, ceinte de hautes cimes neigeuses. Nous sommes à mille mètres à peine, et pourtant nous sommes glacés par la bise qui nous frappe violemment au visage.

***

Depuis Jamrud nous avons rencontré un nombre incalculable de petits blockhaus perchés parmi les rocs et fort heu-

reusement situés, pour le pittoresque en même temps que pour l'utilité tactique; dans chacun de ces fortins, vivent une dizaine de *riflers*, avec leurs femmes, leurs enfants, leurs porcs et leurs chiens. Les jours de caravane, ces petites garnisons évacuent leurs casernements et viennent se poster tout le long de la route. Rien de plus curieux que cette suite ininterrompue de sentinelles juchées de-ci de-là; mais quelles figures de brigands! Ma parole, quand ils se levaient à notre approche et prenaient leurs fusils pour nous rendre les honneurs auxquels a droit, comme dans l'Inde entière, tout Européen, je me demandais toujours s'il n'allait pas leur prendre fantaisie d'essayer sur nous la portée de leurs carabines.

Le dernier des postes fortifiés sur lequel s'étend le contrôle du gouvernement britannique s'appelle le fort d'Ali-Musjid; c'est le point terminus de notre excursion. Ali-Musjid, par sa situation, rappelle étrangement le fort Queyras dans notre Dauphiné. En plein milieu de la vallée, au fond de laquelle courent côte à côte le torrent qui bouillonne et les blancs lacets de la route, surgit un rocher formidable, montant tout droit dans le ciel et couronné au faîte d'un mur crénelé.

Un peu bien délabré, ce mur! Depuis la fameuse journée du 5 avril 1842, le fort n'a guère dû être réparé : les larges brèches qui s'ouvrent dans l'enceinte et la trouent de façon fort irrégulière ont été faites par les boulets du général Pollock. Mais la position est naturellement si forte que ce nid d'aigle a une importance stratégique de tout premier ordre : les Afghans et, éventuellement — très éventuellement, — nos amis les Russes auraient fort à faire pour sauter ce formidable obstacle. A le contempler, en effet, du fond de la vallée, nous avons, très poignante, la sensation de l'inéluctable : une poignée d'hommes résolus là dedans, et personne au monde ne passera plus sur la route, absolument dominée de toutes parts et fouillée dans tous ses recoins. La poignée d'hommes est bien là, mais seront-ils résolus? Et surtout seront-ils sûrs? Ce sont des Afridis qui, là-haut, gardent la vieille citadelle, et les Afridis ne sont pas fort scrupuleux, ma canne et moi le savons bien; prêts à se vendre au plus offrant, ils éprouvent une volupté particulière à se parjurer. D'ailleurs, ils sont Afghans pur sang, musulmans très fana-

tiques : le jour où quelque prophète, de Kaboul ou d'Hérat, prêchera la guerre sainte, ils n'auront pas une minute d'hésitation, et ce n'est pas du côté anglais que se tournera leur casaque... Allons ! les Anglais ne font pas mal d'avoir de bons canons et de solides remparts à Jamrud, là-bas, à l'entrée des passes.

***

Me voilà au bout de ma course, hélas ! ô mes beaux projets !... De bien loin, de Paris, de Londres même, cette excursion en Afghanistan que je rêvais me semblait une simple promenade; partir de Quetta, gagner Hérat, traverser toute cette région mystérieuse où se dénouera un jour cette formidable question anglo-russe, et prendre, quelque part vers Merv, un train du transcaspien pour regagner par voie de terre la vieille Europe, quel rêve !...

Dès Londres même il m'avait fallu déchanter : à l'ambassade, en me faisant un accueil dont je demeure à jamais confus et reconnaissant, on m'avait bien vite coupé les ailes et représenté Hérat comme un paradis défendu, gardé par des anges rébarbatifs qui ne manqueraient pas de me recevoir à coups de fusil ! Mais si Hérat était impraticable, restait Kaboul, et, qui sait ? avec de la chance, peut-être trouverais-je sur place un moyen quelconque d'aller voir l'émir dans sa capitale.

Sur place, à Peshawar, le moyen ne s'est pas trouvé : les aimables gens qui m'ont reçu, et si bien reçu, font profession d'une sollicitude et d'une tendresse extrêmes pour une peau que je n'aurais jamais cru si précieuse. N'allez pas croire, au moins, que l'on se soucie peu de me laisser voir certaines choses; non, vous dis-je, c'est tendresse pure, et si l'on m'a refusé l'escorte nécessaire pour aller plus loin, si même on m'a prévenu poliment, mais fermement, que dans le cas où la fantaisie me prendrait de me passer d'escorte et de pousser plus avant tout seul, on m'empêcherait de contenter mon envie, ce n'est point, comme vous l'auriez pu croire, pour la grande, pour l'universelle, pour l'irréfutable raison qui en tous lieux répond à tout, et qui se résume en cette phrase, d'une si péremptoire éloquence : — Pas d'histoires !

N'empêche que je suis fort mélancolique : tout en faisant l'ascension, très rude, du roc d'Ali-Musjid, je déplore ces précautions exagérées. Si encore, il y avait eu quelque chose de vraiment curieux à l'intérieur de ce fortin ruiné, mais non. Sur les rocs dénudés sommeillent, étendus à la façon des lazzaroni sur les quais napolitains, une vingtaine de brigands qui grognent, à l'exhibition de nos laissez-passer, comme des chiens qu'on dérange ; à peine s'ils nous livrent passage en nous jetant des regards aimables comme des coups de couteau. Nous tournons le dos à ces maussades personnages et nous nous perchons sur le rempart où nous faisons un lunch sommaire ; — à nos pieds, cependant, se déroule l'indéfini serpent de la lente caravane, la cohue pressée de ces gens qui sont venus moins vite, mais qui, heureux mortels, iront plus loin que nous.

GEORGES NOBLEMAIRE

MA RETRAITE DU POUVOIR[1]

Le départ de MM. de Villèle et Corbière avait été le signal d'un déchaînement contre le ministère : on ne manquait pas de crier à la trahison, on nous accusait d'avoir joué ces messieurs et tous les royalistes avec eux, de n'avoir tenu aucune de nos promesses; on nous soupçonnait enfin d'avoir traité avec le centre gauche, et même avec les Jacobins. On a vu dans ce précis tout ce qui s'est passé entre nous, et l'on a pu se convaincre du peu de fondement de toutes les assertions et de tous les bruits qui couraient alors. Nous n'avions pris aucun engagement, mais cependant nous avions toujours professé le plus grand désir de nous associer ces messieurs comme collaborateurs, mais non comme maîtres, et, s'ils n'ont pas accepté la première de ces qualités, cela n'a certainement pas été de notre faute.

Quoi qu'il en soit, l'impression que causa cette rupture n'en fut pas moins défavorable. Notre position devenait difficile, critique même; il fallait agir avec une extrême circonspection pour éviter de fournir des armes à la malveillance, et

1. Voir la *Revue* du 15 octobre.

de donner de la vraisemblance à toutes les inculpations dont elle nous accablait. Il fut d'abord résolu que nous ne nous écarterions pas de la ligne que nous avions suivie jusqu'à ce jour, et que nous nous y maintiendrions avec encore plus de scrupule, évitant de nous rapprocher de la gauche, et aussi de paraître craindre la droite.

Plusieurs d'entre nous penchaient pour dissoudre la Chambre; ils voulaient annoncer, en convoquant une nouvelle assemblée, qu'elle serait élue pour cinq ou sept ans. Il me fut impossible de partager cette opinion. Cette importante mesure ne me semblait pouvoir être prise que dans l'hypothèse de l'union intime du ministère avec les royalistes et d'une confiance réciproque. L'idée de reformer un centre en appelant à soi le centre gauche était chimérique : M. Decazes y avait échoué, quoiqu'il fût placé plus avantageusement que nous pour réussir; la nouvelle loi d'élections n'était pas favorable à ce système : il me paraissait impossible de l'adopter. Ce n'était donc qu'avec le centre droit et la droite qu'il fallait agir; mais comment espérer la coopération de celle-ci, lorsque la dissolution d'une Chambre où elle était en grande majorité, faite au moment de l'éloignement de MM. de Villèle et Corbière, indiquerait qu'elle aurait lieu en haine de cette droite, dont on n'avait certainement pas lieu d'être satisfait? L'irritation des esprits que produirait cette mesure aurait sans doute une influence très fâcheuse sur les nouvelles élections. Partout où les royalistes seraient en force, ils enverraient ce qu'ils auraient de plus fougueux, et il en serait de même des libéraux, dans les lieux où ils se trouveraient les plus forts; le centre seul courrait risque d'être affaibli dans la disposition actuelle des esprits, et la Chambre produite par cette nouvelle convocation devrait, suivant toutes les apparences, surpasser encore celle qu'elle remplacerait, en irritation et en violence.

Telle était alors ma conviction, et les événements ne m'ont pas fait changer d'opinion. Je ne voulus pas donner mon approbation à ce projet qui, d'ailleurs, aurait fait naître beaucoup de dissentiments dans le conseil. Il ne restait donc qu'à tâcher de ramener, par une conduite pleine de loyauté et de franchise, tout ce qui, dans le parti royaliste, n'était pas dé-

terminé d'avance à nous combattre. Il fallait en même temps conduire les affaires avec une telle sagesse, que le bonheur et la prospérité du pays fussent les meilleurs arguments à donner en faveur du ministère.

J'espérais, je l'avoue, et malheureusement je n'ai pas bien jugé la force des passions de ces hommes, qu'une conduite si franche, une volonté si manifeste de ne marcher qu'avec les royalistes, une attention si scrupuleuse à ne pas faire un seul choix douteux, enfin le spectacle d'un gouvernement, conduisant sans secousse la France à un état de tranquillité, de bien-être et de prospérité, dont tout le monde était obligé de convenir, désarmerait la malveillance, ou ne laisserait au moins dans l'opposition de la droite qu'un très petit nombre d'hommes peu considérés, que je n'étais pas même fâché d'y voir. Ma confiance, il est vrai, n'était pas entière, mais je n'étais pas non plus sans quelque espoir de succès. Cet espoir, il faut le dire, n'était pas partagé par M. Lainé, et je dois rendre à sa pénétration la justice d'ajouter qu'il a prévu exactement ce qui est arrivé, et qu'il me l'avait écrit dès le mois de septembre. Je me suis trompé, j'en conviens, et c'est un grand tort pour un homme qui est à la tête des affaires, mais, je le dis en toute sincérité, j'aime mieux m'être trompé de cette manière que d'avoir triomphé par les moyens employés par nos adversaires. Puissent-ils, pour leur repos, ne pas sentir tout ce que j'éprouverais à leur place !

Il n'y eut donc plus d'autre chose à faire que d'attendre le moment des élections en faisant autant de bien que possible. En examinant notre position, nous vîmes qu'une des opérations les plus pressantes était de nous débarrasser des douze millions de rente qui existaient encore au trésor royal, et d'acquitter par ce moyen les dettes qui pesaient sur nous. Plusieurs causes rendaient cette mesure urgente, et quelques-unes méritent de trouver place ici.

⁂

La France, ainsi que je l'ai dit, n'avait pu ni dû prendre une part active aux mouvements militaires qui avaient étouffé les révolutions de Naples et du Piémont. Elle était également

restée étrangère à ce qui se passait en Espagne et en Portugal. Cependant l'état de ces pays, les uns menacés de tous les excès révolutionnaires, les autres ne devant leur tranquillité qu'à la présence des troupes étrangères, était bien fait pour attirer toute son attention. L'idée des catastrophes qu'il était impossible de ne pas prévoir en Espagne devait engager le gouvernement français à écarter à l'avance tout embarras de finances qui aurait pu nuire à son action. Il était nécessaire de n'être arrêté par aucun obstacle, si la nécessité des circonstances obligeait à assembler une armée au pied des Pyrénées, ou à envoyer une flotte dans le Nouveau-Monde. Mais, outre ces considérations déjà si puissantes, d'autres d'une nature encore plus grave forçaient à fixer ses regards sur les événements qui se passaient en Orient.

Pendant que les souverains, réunis à Laybach, avisaient aux moyens de calmer les troubles qui agitaient la belle Italie, un autre incendie, d'une nature bien plus alarmante, menaçait d'embraser tout l'Orient. Les Grecs, courbés depuis trois cents ans sous le joug des Ottomans, essayèrent tout à coup de lever l'étendard de la révolte, ou, si l'on veut, de la liberté. Cet événement surprenait seulement les hommes qui n'avaient aucune connaissance de ces contrées, ou qui les avaient parcourues sans réflexion. D'un côté, le gouvernement turc, croulant de toutes parts sous son propre poids, et ne se soutenant plus qu'à l'aide du lien religieux, plus puissant peut-être dans la religion de Mahomet que dans toute autre; de l'autre, des peuples que leur commerce et leurs rapports avec le reste de l'Europe avaient prodigieusement enrichis depuis trente ans, qui avaient acquis, par cette fréquente communication avec les Européens, toutes les idées nouvelles sur les droits des peuples, et que leurs voyages et leurs établissements dans diverses contrées de l'Europe mettaient à même de comparer les gouvernements réguliers des nations civilisées, avec celui des Barbares sous lequel ils avaient le malheur de vivre.

Appelés depuis cinquante ans à la liberté par leurs coreligionnaires du Nord, qui ne négligeaient aucun moyen d'étendre leur influence dans toutes les parties de la Grèce, il était évident que l'occasion seule avait manqué jusqu'alors aux Hellènes

pour secouer le joug des Musulmans. L'aveuglement de ceux-ci était tel qu'ils avaient laissé établir en plusieurs lieux des écoles où les jeunes gens venaient en foule puiser, dans l'étude de l'histoire de leurs ancêtres, la haine de leurs oppresseurs et l'amour de la liberté. Un grand nombre d'autres jeunes Grecs étudiaient dans les universités de l'Europe. Ceux de leurs compatriotes qui avaient trouvé asile et fortune soit en Italie, soit surtout en Russie, fournissaient abondamment aux frais qu'occasionnaient ces établissements d'instruction publique et, si quelque pacha, plus clairvoyant ou plus avide, voulait troubler l'existence de ces écoles, l'argent donné à propos mettait promptement un terme à toute persécution.

Enfin, les bords de la mer Noire soumis à la Russie, dont les villes sont de véritables colonies grecques, établissaient entre elles et la Grèce des rapports continuels, qui donnaient au cabinet russe les moyens d'exercer une influence toujours croissante, d'année en année. Tous les agents commerciaux russes dans l'Archipel et dans les échelles du Levant étaient Grecs. D'un autre côté, les armées de terre et de mer de la Russie comptaient un grand nombre d'officiers distingués de cette nation. Tout se préparait donc pour un événement que l'état d'anarchie où se trouve l'empire ottoman favorise encore.

Depuis longtemps, l'autorité du Grand-Seigneur est méconnue à quatre lieues de sa capitale ; les pachas refusent l'obéissance, se font la guerre entre eux, et ne sont d'accord que pour pressurer les rayas et désoler le pays. Que pouvait-on attendre d'un pareil ordre de choses, si ce n'est une révolution générale qui, à la vérité, pouvait être retardée de quelques années, mais qu'aussi le moindre événement pouvait faire naître?

Il se peut que les révolutions d'Espagne et d'Italie aient hâté le moment de l'explosion, en exaltant l'esprit des Grecs et en leur offrant l'exemple des succès obtenus par les révoltés de ces contrées. Peut-être même nos révolutionnaires et ceux des autres pays ont-ils contribué à accélérer le mouvement? Je sais qu'ils s'en réjouissent, mais je trouve dans les circonstances que j'ai rapportées des motifs suffisants pour expliquer un événement que je regardais depuis longtemps comme probable.

Quoi qu'il en soit, j'ai lieu de croire que les premiers auteurs du projet de soulèvement en avaient fixé le moment à une époque plus éloignée : c'était à l'automne de 1822 qu'en avait été remise l'exécution, et l'étonnant coup de tête du prince Ypsilanti[1] a été la cause de ce changement dans leurs desseins. Ypsilanti ne pouvait ignorer que l'empereur Alexandre n'approuverait ni ne favoriserait cette insurrection : que pouvait-il donc attendre de son imprudente entreprise, si ce n'est d'attirer sur ces malheureuses principautés le déluge de calamités dont elles sont inondées depuis dix mois ? Ne savait-il pas que leurs habitants ont pour les Grecs une haine bien plus grande encore que celle qu'ils portent aux Turcs mêmes ? Il ne pouvait donc attendre de leur part ni concours, ni appui : bien plus, il devait craindre que les désastres inévitables auxquels il s'exposait ne contribuassent à river pour longtemps les fers de ses compatriotes. C'est en effet ce qui serait arrivé, si les Ottomans eux-mêmes n'eussent donné des forces à l'insurrection par leur conduite barbare et impolitique. Il n'est pas nécessaire d'en retracer ici tous les détails, mais l'appel que fit le Grand-Seigneur à tous les fidèles Musulmans, l'ordre qu'il leur donna de prendre les armes, au nom de la religion et pour sa défense, peut certainement être regardé comme l'acte le plus imprudent, et dont les suites seront les plus funestes. C'est aux atrocités qu'amena le déchaînement fanatique des Turcs, atrocités qui n'ont pas cessé depuis, qu'est dû un état de mésintelligence avec la Russie qui, tôt ou tard, ne peut tarder d'amener la guerre, malgré les dispositions pacifiques de l'empereur et le besoin qu'a son pays, comme tous les autres, de la continuation de la paix générale en Europe.

Personne plus que moi ne s'afflige de cette catastrophe, qu'il eût été si désirable de pouvoir retarder, ne fût-ce que de quelques années. J'en prévois les immenses résultats et il

1. Le prince Alexandre Ypsilanti, descendant d'une des familles les plus considérables du *Fanar*, officier distingué qui avait perdu, en 1814, un bras à la bataille de Dresde, qui était major général russe et aide de camp de l'empereur Alexandre, était parvenu à recueillir des sommes considérables en Russie, auxquelles il ajouta sa propre fortune et celle de sa sœur ; il se mit à la tête des jeunes Grecs qu'on appelait *hétairistes* et, le 6 mars 1821, il entrait en Moldavie les armes à la main.

pour secouer le joug des Musulmans. L'aveuglement de ceux-ci était tel qu'ils avaient laissé établir en plusieurs lieux des écoles où les jeunes gens venaient en foule puiser, dans l'étude de l'histoire de leurs ancêtres, la haine de leurs oppresseurs et l'amour de la liberté. Un grand nombre d'autres jeunes Grecs étudiaient dans les universités de l'Europe. Ceux de leurs compatriotes qui avaient trouvé asile et fortune soit en Italie, soit surtout en Russie, fournissaient abondamment aux frais qu'occasionnaient ces établissements d'instruction publique et, si quelque pacha, plus clairvoyant ou plus avide, voulait troubler l'existence de ces écoles, l'argent donné à propos mettait promptement un terme à toute persécution.

Enfin, les bords de la mer Noire soumis à la Russie, dont les villes sont de véritables colonies grecques, établissaient entre elles et la Grèce des rapports continuels, qui donnaient au cabinet russe les moyens d'exercer une influence toujours croissante, d'année en année. Tous les agents commerciaux russes dans l'Archipel et dans les échelles du Levant étaient Grecs. D'un autre côté, les armées de terre et de mer de la Russie comptaient un grand nombre d'officiers distingués de cette nation. Tout se préparait donc pour un événement que l'état d'anarchie où se trouve l'empire ottoman favorise encore.

Depuis longtemps, l'autorité du Grand-Seigneur est méconnue à quatre lieues de sa capitale ; les pachas refusent l'obéissance, se font la guerre entre eux, et ne sont d'accord que pour pressurer les rayas et désoler le pays. Que pouvait-on attendre d'un pareil ordre de choses, si ce n'est une révolution générale qui, à la vérité, pouvait être retardée de quelques années, mais qu'aussi le moindre événement pouvait faire naître?

Il se peut que les révolutions d'Espagne et d'Italie aient hâté le moment de l'explosion, en exaltant l'esprit des Grecs et en leur offrant l'exemple des succès obtenus par les révoltés de ces contrées. Peut-être même nos révolutionnaires et ceux des autres pays ont-ils contribué à accélérer le mouvement? Je sais qu'ils s'en réjouissent, mais je trouve dans les circonstances que j'ai rapportées des motifs suffisants pour expliquer un événement que je regardais depuis longtemps comme probable.

Quoi qu'il en soit, j'ai lieu de croire que les premiers auteurs du projet de soulèvement en avaient fixé le moment à une époque plus éloignée : c'était à l'automne de 1822 qu'en avait été remise l'exécution, et l'étonnant coup de tête du prince Ypsilanti[1] a été la cause de ce changement dans leurs desseins. Ypsilanti ne pouvait ignorer que l'empereur Alexandre n'approuverait ni ne favoriserait cette insurrection : que pouvait-il donc attendre de son imprudente entreprise, si ce n'est d'attirer sur ces malheureuses principautés le déluge de calamités dont elles sont inondées depuis dix mois ? Ne savait-il pas que leurs habitants ont pour les Grecs une haine bien plus grande encore que celle qu'ils portent aux Turcs mêmes ? Il ne pouvait donc attendre de leur part ni concours, ni appui : bien plus, il devait craindre que les désastres inévitables auxquels il s'exposait ne contribuassent à river pour longtemps les fers de ses compatriotes. C'est en effet ce qui serait arrivé, si les Ottomans eux-mêmes n'eussent donné des forces à l'insurrection par leur conduite barbare et impolitique. Il n'est pas nécessaire d'en retracer ici tous les détails, mais l'appel que fit le Grand-Seigneur à tous les fidèles Musulmans, l'ordre qu'il leur donna de prendre les armes, au nom de la religion et pour sa défense, peut certainement être regardé comme l'acte le plus imprudent, et dont les suites seront les plus funestes. C'est aux atrocités qu'amena le déchaînement fanatique des Turcs, atrocités qui n'ont pas cessé depuis, qu'est dû un état de mésintelligence avec la Russie qui, tôt ou tard, ne peut tarder d'amener la guerre, malgré les dispositions pacifiques de l'empereur et le besoin qu'a son pays, comme tous les autres, de la continuation de la paix générale en Europe.

Personne plus que moi ne s'afflige de cette catastrophe, qu'il eût été si désirable de pouvoir retarder, ne fût-ce que de quelques années. J'en prévois les immenses résultats et il

1. Le prince Alexandre Ypsilanti, descendant d'une des familles les plus considérables du *Fanar*, officier distingué qui avait perdu, en 1814, un bras à la bataille de Dresde, qui était major général russe et aide de camp de l'empereur Alexandre, était parvenu à recueillir des sommes considérables en Russie, auxquelles il ajouta sa propre fortune et celle de sa sœur ; il se mit à la tête des jeunes Grecs qu'on appelait *hétairistes* et, le 6 mars 1821, il entrait en Moldavie les armes à la main.

pour secouer le joug des Musulmans. L'aveuglement de ceux-ci était tel qu'ils avaient laissé établir en plusieurs lieux des écoles où les jeunes gens venaient en foule puiser, dans l'étude de l'histoire de leurs ancêtres, la haine de leurs oppresseurs et l'amour de la liberté. Un grand nombre d'autres jeunes Grecs étudiaient dans les universités de l'Europe. Ceux de leurs compatriotes qui avaient trouvé asile et fortune soit en Italie, soit surtout en Russie, fournissaient abondamment aux frais qu'occasionnaient ces établissements d'instruction publique et, si quelque pacha, plus clairvoyant ou plus avide, voulait troubler l'existence de ces écoles, l'argent donné à propos mettait promptement un terme à toute persécution.

Enfin, les bords de la mer Noire soumis à la Russie, dont les villes sont de véritables colonies grecques, établissaient entre elles et la Grèce des rapports continuels, qui donnaient au cabinet russe les moyens d'exercer une influence toujours croissante, d'année en année. Tous les agents commerciaux russes dans l'Archipel et dans les échelles du Levant étaient Grecs. D'un autre côté, les armées de terre et de mer de la Russie comptaient un grand nombre d'officiers distingués de cette nation. Tout se préparait donc pour un événement que l'état d'anarchie où se trouve l'empire ottoman favorise encore.

Depuis longtemps, l'autorité du Grand-Seigneur est méconnue à quatre lieues de sa capitale ; les pachas refusent l'obéissance, se font la guerre entre eux, et ne sont d'accord que pour pressurer les rayas et désoler le pays. Que pouvait-on attendre d'un pareil ordre de choses, si ce n'est une révolution générale qui, à la vérité, pouvait être retardée de quelques années, mais qu'aussi le moindre événement pouvait faire naître?

Il se peut que les révolutions d'Espagne et d'Italie aient hâté le moment de l'explosion, en exaltant l'esprit des Grecs et en leur offrant l'exemple des succès obtenus par les révoltés de ces contrées. Peut-être même nos révolutionnaires et ceux des autres pays ont-ils contribué à accélérer le mouvement? Je sais qu'ils s'en réjouissent, mais je trouve dans les circonstances que j'ai rapportées des motifs suffisants pour expliquer un événement que je regardais depuis longtemps comme probable.

Quoi qu'il en soit, j'ai lieu de croire que les premiers auteurs du projet de soulèvement en avaient fixé le moment à une époque plus éloignée : c'était à l'automne de 1822 qu'en avait été remise l'exécution, et l'étonnant coup de tête du prince Ypsilanti[1] a été la cause de ce changement dans leurs desseins. Ypsilanti ne pouvait ignorer que l'empereur Alexandre n'approuverait ni ne favoriserait cette insurrection : que pouvait-il donc attendre de son imprudente entreprise, si ce n'est d'attirer sur ces malheureuses principautés le déluge de calamités dont elles sont inondées depuis dix mois ? Ne savait-il pas que leurs habitants ont pour les Grecs une haine bien plus grande encore que celle qu'ils portent aux Turcs mêmes ? Il ne pouvait donc attendre de leur part ni concours, ni appui : bien plus, il devait craindre que les désastres inévitables auxquels il s'exposait ne contribuassent à river pour longtemps les fers de ses compatriotes. C'est en effet ce qui serait arrivé, si les Ottomans eux-mêmes n'eussent donné des forces à l'insurrection par leur conduite barbare et impolitique. Il n'est pas nécessaire d'en retracer ici tous les détails, mais l'appel que fit le Grand-Seigneur à tous les fidèles Musulmans, l'ordre qu'il leur donna de prendre les armes, au nom de la religion et pour sa défense, peut certainement être regardé comme l'acte le plus imprudent, et dont les suites seront les plus funestes. C'est aux atrocités qu'amena le déchaînement fanatique des Turcs, atrocités qui n'ont pas cessé depuis, qu'est dû un état de mésintelligence avec la Russie qui, tôt ou tard, ne peut tarder d'amener la guerre, malgré les dispositions pacifiques de l'empereur et le besoin qu'a son pays, comme tous les autres, de la continuation de la paix générale en Europe.

Personne plus que moi ne s'afflige de cette catastrophe, qu'il eût été si désirable de pouvoir retarder, ne fût-ce que de quelques années. J'en prévois les immenses résultats et il

[1] Le prince Alexandre Ypsilanti, descendant d'une des familles les plus considérables du *Fanar*, officier distingué qui avait perdu, en 1813, un bras à la bataille de Dresde, qui était major général russe et aide de camp de l'empereur Alexandre, était parvenu à recueillir des sommes considérables en Russie, auxquelles il ajouta sa propre fortune et celle de sa sœur ; il se mit à la tête des jeunes Grecs qu'on appelait *hétairistes* et, le 6 mars 1821, il entra en Moldavie les armes à la main.

ne me faut, pour les craindre et m'en affliger d'avance, que le spectacle de la joie des révolutionnaires, et les vœux ardents dont ils appellent la guerre. Mais ce sentiment profond ne saurait m'empêcher de la croire inévitable, et cette conviction, que j'ai cherché à faire partager au conseil du Roi, devait nous engager à nous mettre en mesure de pouvoir jouer, dans ces grands événements, le rôle qui convient à la France.

Déjà nos forces navales dans le Levant avaient été augmentées : elles consistaient en seize bâtiments de différentes grandeurs, et les sages instructions qui avaient été données au commandant de cette division navale, jointes aux qualités personnelles de cet officier, le contre-amiral Halgan, ont établi dans le Levant l'honneur du nom français d'une manière incontestable. Nos forces ont été partout employées à protéger notre commerce et celui de tous les Européens; partout nous avons secouru et sauvé les malheureux, à quelque parti, à quelque croyance qu'ils appartinssent. Le souvenir du rôle qu'a joué la marine française dans cette horrible époque durera longtemps dans l'esprit des Orientaux.

Mais ce n'était pas à un si faible armement qu'il fallait nous borner, si la guerre éclatait; il était nécessaire de pouvoir consacrer des fonds considérables pour l'armement d'une flotte, et nous devions, par conséquent, dégager notre situation financière de toute espèce d'embarras. Nous nous décidâmes donc à placer les douze millions de rente qui appartenaient au trésor, et nous adoptâmes le mode de publicité dont l'Angleterre nous donnait l'exemple : on publia les conditions, on fixa un terme où les propositions seraient reçues et l'emprunt cédé au plus offrant.

Cette opération eut tout le succès que nous pouvions désirer. Nous eûmes la satisfaction de voir les offres dépasser de beaucoup les prix que nous avions fixés nous-mêmes et l'emprunt passer entre les mains des plus honorables banquiers de la capitale. Ce succès me donna un peu de confiance; il prouvait le crédit dont nous jouissions, et je me flattais que la crainte de troubler un ordre de choses qui s'affermissait d'une manière aussi satisfaisante, retiendrait beaucoup d'hon-

nêtes gens, et les empêcherait de se livrer entre les mains des agents de l'intrigue.

Le trésor royal se trouva donc débarrassé des dettes qui l'obéraient encore ; la place cessa d'être menacée par cet énorme paquet de rentes, que ceux qui en étaient devenus détenteurs avaient intérêt à ne mettre que peu à peu en circulation, de manière à ne jamais peser sur les cours. Aussi s'élevèrent-ils progressivement : ils étaient au-dessus de quatre-vingt-dix francs, et auraient encore monté, sans les événements qui ont eu lieu. Tout ce que les circonstances pouvaient nous obliger à faire devenait facile, et nous pouvions attendre avec moins de soucis ce que l'avenir nous préparait.

M. le baron Pasquier s'occupa d'un mémoire dans lequel il examinait l'état de l'Europe, les chances probables et les divers partis que la France pouvait prendre dans les différentes hypothèses. Ce mémoire extrêmement lumineux, qui fut lu au conseil du Roi[1], concluait à ce que, dans tous les cas, il était convenable aux intérêts de la France, et à ceux de la maison de Bourbon, de prouver que nous pouvions sans crainte réunir une armée, ce que les malveillants, tant à l'intérieur qu'au dehors, affectaient de nier; qu'en conséquence, un corps de vingt-cinq mille hommes serait rassemblé dans un camp, au commencement de l'été, dans une position centrale à portée de l'Italie, de l'Espagne et de la mer ; il fut également décidé que l'armée serait alors augmentée d'une force à peu près pareille, afin que, si ce corps d'armée était mis dans la nécessité de sortir des frontières, il y restât toujours un nombre de troupes égal à celui que nous avons aujourd'hui. En même temps, on devait armer une escadre assez forte pour que tout ce corps, infanterie, cavalerie et artillerie, pût être embarqué, en cas de besoin.

Il ne s'agissait pour le moment que de préparer les moyens nécessaires pour exécuter promptement cet armement à Toulon. On ne voulait pas livrer à la discussion des Chambres une demande de nouveaux fonds ; on préférait, avec raison, prendre sous la responsabilité ministérielle les dépenses extraordinaires que ces armements auraient occasionnées : elles auraient été

1. Le 17 octobre.

suffisamment justifiées par la gravité des circonstances et par le rôle que la France s'apprêtait à jouer. Le Roi approuva les conclusions du mémoire et nous les adoptâmes comme règle de conduite. Ces frais extraordinaires auraient monté à une vingtaine de millions et, dans l'état prospère de nos finances, cela ne présentait pas la moindre difficulté, ni ne pouvait causer le plus léger embarras...

***

Qu'il me soit permis d'arrêter un moment mes regards sur l'état de la France tel qu'il était dans l'intervalle des deux sessions. Je crois que, depuis la Révolution, il n'y eut jamais une époque où elle ait joui d'un aussi grand bien-être : la tranquillité la plus parfaite régnait d'un bout à l'autre du royaume, et à un tel point que la correspondance des préfets avait perdu tout intérêt par son uniformité. Les esprits s'étaient bien visiblement calmés, et même les débats des Chambres, quelque animés qu'ils fussent, ne produisaient plus, à beaucoup près, le même effet qu'en 1820. Les fonctionnaires publics, comme les citoyens, commençaient à croire à la fixité de l'ordre établi; chacun s'occupait beaucoup plus de l'amélioration de sa fortune, de ses entreprises industrielles et de ses intérêts privés que des affaires publiques et des discussions des Chambres.

Cependant, quelques parties de la France souffraient du bas prix des blés, suite de la surabondance des récoltes, mais la pénurie d'argent ne se faisait sentir nulle part, puisque partout une immense quantité de bâtisses s'élevait jusque dans les plus petits villages, et l'on n'ose rapporter, de peur de n'être pas cru, le nombre étonnant de maisons nouvelles que plusieurs grandes villes, et notamment Paris, ont vu s'élever dans leur sein, pendant le cours de cette année 1821. Ce n'est qu'à l'aisance générale et à l'augmentation considérable des consommations de toutes natures, qu'on doit attribuer l'essor incroyable qu'avaient pris nos fabriques: on comptait vingt-cinq mille métiers à Lyon, et la même progression avait eu lieu dans toutes les contrées manufacturières.

Quoique nos fabricants se fussent ouvert des débouchés à

l'étranger, c'était bien évidemment à la consommation intérieure qu'était due, en grande partie, cette prospérité si remarquable. Le commerce maritime seul était un peu en souffrance; mais, s'il n'avait pas suivi la progression générale, au moins il n'était pas déchu de ce qu'il était les années précédentes, et quelques branches, notamment la pêche, s'étaient même considérablement accrues.

Enfin, pour achever ce tableau, les finances étaient dans un état prospère; de grandes lignes de navigation allaient bientôt sillonner la France, où l'affluence d'une grande quantité d'étrangers venaient payer un énorme tribut à la douceur du climat, aux agréments et aux jouissances multipliées qu'on y trouve plus qu'en aucun pays du monde.

Telle était la situation de la France. Assurément le ministère était bien loin de s'attribuer le mérite de cet état de prospérité. Il connaît les immenses ressources du pays, l'activité et l'industrie de ses habitants; il sait qu'en les laissant à eux-mêmes, ils répareront promptement et les maux que les éléments ont pu leur causer, et ceux qu'ils doivent aux fautes et aux erreurs des gouvernants. Aussi les ministres ne réclament-ils pas l'honneur d'avoir amené cet heureux état de choses, mais seulement celui de ne l'avoir pas empêché. Ceux qui connaissent les affaires des hommes autrement que par les théories, trouvent que c'est déjà un éloge suffisant pour une administration, d'avoir prévenu le mal et de n'avoir pas empêché le bien. Pourquoi faut-il que l'ambition de quelques hommes qui se parent du manteau de la religion et l'aveugle impatience d'une foule d'autres, soient venues remettre en question ce qui paraissait assuré, et fermer pour toujours cet avenir de prospérité qui venait de s'ouvrir pour notre chère France?

*
* *

Nous voulions commencer la session de bonne heure, afin de sortir, s'il était possible, de ce provisoire dont les inconvénients frappaient tous les esprits. Aussi, dès le milieu de septembre, nous nous occupâmes du choix des présidents des collèges électoraux. Fidèles à notre système de ne reconnaître

pour alliés que la droite et le centre droit, nous n'hésitâmes pas à choisir tous nos présidents dans cette ligne; notre exclusion ne porta que sur le petit nombre d'hommes de la droite qui avaient voté contre nous dans la loi de la censure, et notamment M. Delalot, Bertin de Vaux, Vaublanc, Clausel de Coussergues et Castelbajac. Plusieurs autres qui ne nous voulaient pas beaucoup plus de bien, mais que nous espérions ramener par cette conduite loyale et généreuse, furent nommés comme s'ils eussent été de nos amis. Ce système n'a pas réussi, mais, une fois adopté, il fallait le suivre sans déviation, si l'on voulait en attendre quelque succès.

Notre liste parut et fut généralement approuvée. Seulement Monsieur trouva qu'il aurait été plus politique de ne pas donner l'exclusion aux personnes que j'ai nommées, parce qu'il était probable qu'elles seraient réélues malgré nous, et qu'alors elles reviendraient avec un fond d'aigreur beaucoup plus violent, ce qui du reste n'était guère possible. Le fait est que Monsieur avait toujours un fond de préférence pour ces messieurs de l'extrême droite, et qu'il craignait notre opposition à leur réélection. Au reste, Monsieur ne me parlait plus des affaires intérieures, quoique je le visse deux fois par semaine. Nous ne nous entretenions plus que de la politique extérieure, qui fournissait une ample matière à la conversation.

Le moment des élections arriva, et, si le résultat ne fut pas absolument conforme aux vœux du gouvernement[1], en amenant ce que la droite pouvait offrir de plus violent, le parti libéral fut tout au moins complètement vaincu, car, sur cinquante-quatre députés d'arrondissement, il n'en obtint que quatorze et pas un seul dans les grands collèges. Mais il était évident que le parti ministériel proprement dit avait eu le dessous, et que force était restée presque partout aux exagérés de la droite. De tous ceux que j'ai cités plus haut, nous ne parvînmes à exclure que Bertin de Vaux, dont la rancune et la haine active nous furent peut-être plus nuisibles que n'aurait été sa présence à la Chambre. Clausel de Coussergues fut élu à

1. Sur 88 nominations, la gauche et le centre gauche en obtinrent 14. Le centre ministériel eut 20 nominations seulement. La droite, se renforçant à ses dépens, en eut plus de 50, dont une vingtaine appartenant à sa portion la plus violente.

l'aide même des présidents que nous avions nommés et qui, tout en le reconnaissant pour un fou, ne manquèrent pas de donner leur voix à celui que portaient tout le clergé et toutes les dévotes du Rouergue...

A la vue des hommes auxquels nous allions avoir affaire, mes espérances diminuèrent et je commençai à craindre, non ce qui est arrivé (il était presque impossible de le prévoir), mais les difficultés que nous aurions bien de la peine à surmonter. Pour y échapper autant qu'il serait en nous, nous résolûmes d'abréger la session le plus possible et de ne présenter, outre les lois de finances, que celles sur la presse et sur la censure, celles sur les chemins vicinaux et quelques lois sur des canaux.

La loi des comptes devait être présentée le lendemain du jour où la Chambre serait constituée, et, le jour d'après, le budget. Il était simple, clair, à peu près le même que le dernier ; une augmentation de cinq millions, destinés à la marine en était le point le plus saillant : elle était suffisamment justifiée par l'accroissement de nos armements, puisque cette année 1821, au lieu de soixante-treize bâtiments armés, nous en avions cent de toutes grandeurs, montés par douze mille matelots. Le budget contenait aussi le dégrèvement complet de la contribution foncière et, en y ajoutant l'abolition de la retenue sur les traitements des fonctionnaires publics, c'était un objet de trente-quatre millions.

On pouvait encore espérer qu'un plan aussi simple obtiendrait le suffrage de la Chambre, mais pour cela il aurait fallu que les intrigues cessassent d'agir, et que la démolition du ministère ne fût pas résolue dans les comités secrets. C'était là qu'on avait décidé une épuration plus complète et immédiate. MM. de Serre et Roy étaient les seuls qu'on consentît à me laisser pour le moment ; tout le reste devait être éloigné : mais surtout et avant tout le monde M. Pasquier, contre lequel la langue française ne fournissait plus assez de termes de mépris et d'horreur. Tous les salons retentissaient chaque soir d'imprécations contre lui : on n'articulait pas un fait contre sa conduite antérieure, ni contre l'administration dont il était chargé ; mais les injures et les

outrages ne lui étaient pas moins prodigués, et le grief auquel on s'attachait surtout était d'avoir causé, par son ascendant sur moi, la rupture avec MM. de Villèle et Corbière. On a vu plus haut combien ce reproche était dénué de fondement. Les autres ministres proscrits n'obtenaient pas les honneurs d'une réprobation aussi éclatante. M. Mounier était celui qui, après M. Pasquier, était le plus en butte à la haine du parti ; mais plus parce qu'on voulait avoir sa place que pour toute autre raison.

Il est assez remarquable qu'en affectant toujours de vouloir me conserver, en me séparant de mes collègues de la manière la plus offensante, on eut soin cependant de s'en prendre aux hommes avec lesquels j'avais le plus de rapports dans le ministère. M. Pasquier, dans son département, ne faisait rien sans moi : toutes les résolutions étaient prises en commun et m'appartenaient autant qu'à lui. Quant à M. Mounier, on savait qu'il avait été mon collaborateur à Aix-la-Chapelle, qu'il était l'homme de mon choix et de ma confiance, qu'il ne faisait et n'avait jamais rien fait sans mon aveu. Comment donc s'imaginer que, de plein gré, j'irais me séparer d'hommes avec lesquels j'avais partagé la bonne et la mauvaise fortune, et qui ne m'avaient jamais donné le moindre sujet de plainte?

***

La session s'ouvrit le 5 novembre sous ces tristes auspices. Le discours du roi fut simple, noble, et offrit le tableau véritable, et des rapports de la France avec l'étranger, et de sa situation intérieure. L'impression qu'il fit, tant à Paris et dans tout le royaume qu'au dehors, fut extrêmement favorable : j'en excepte toujours les libéraux d'un côté et, de l'autre, ces royalistes qui s'étaient déclarés nos ennemis. Mais ni les uns ni les autres ne purent nier la vérité des faits qui y étaient présentés[1]. Seulement, le Roi ayant dit dans son discours que les esprits se calmaient, ils se promirent bien de donner un

1. Au sujet des affaires d'Orient, le roi exprimait l'espérance que la prudence et le bon accord des puissances trouveraient le moyen de satisfaire à ce que la religion, la politique et l'humanité pouvaient demander. Il constatait les progrès de l'agriculture, de l'industrie, des arts, du commerce, ces éléments de la prospé-

démenti formel aux paroles royales, en prouvant que, si elles étaient vraies par rapport à la France en général, il n'en était pas ainsi de la Chambre des députés, où l'esprit de parti le plus ardent et les passions violentes allaient bientôt se développer dans toute leur force.

Les députés arrivaient cependant, mais lentement, et plusieurs jours s'écoulèrent avant qu'ils fussent en nombre suffisant pour pouvoir procéder aux opérations préparatoires nécessaires pour constituer la Chambre. C'était déjà un grand mal que ce retard, car, outre le temps perdu pour la discussion et l'adoption à temps du budget, les membres déjà arrivés, livrés aux intrigants, échauffés par les salons de Paris, et circonvenus par les agents du parti royaliste exagéré, perdaient toute la modération qu'ils auraient pu apporter de leur province, et se liaient de manière à ne pouvoir plus revenir à des idées sages. Ceux qui arrivaient successivement se rapprochaient naturellement de leurs amis qui, déjà engagés, en engageaient d'autres. Il se forma de la sorte, dans la droite, un parti puissant et nombreux qui, sans partager toutes les exagérations des hommes de l'extrême droite, fut cependant conduit par eux et suivit toutes les impulsions : ils étaient au moins d'accord sur la nécessité d'épurer le ministère, de la manière que j'ai dit plus haut, et les meneurs de cette extrême droite eurent l'adresse de ne présenter aux autres l'hostilité à laquelle ils allaient se livrer, que comme un moyen de faire entrer au ministère MM. de Villèle et Corbière, et d'en faire sortir ceux des ministres qui leur déplaisaient à tous presque également.

Rien n'était plus facile que d'entraîner ainsi cette masse de la droite, composée d'hommes peu éclairés, étrangers aux affaires, et accoutumés à se conduire bien plus par les impressions de leur cœur que par les réflexions de leur esprit. Les hommes de la coterie de Monsieur n'avaient pas de peine à leur persuader que ce prince attendait d'eux tout ce qui pou-

rité publique. « Les lois, disait-il encore, sont respectées, l'ordre et la discipline règnent dans l'armée, les passions se calment, les défiances se dissipent. Persévérons dans les sages mesures auxquelles il faut attribuer de si heureux résultats, dans cette unité de vues qui a si efficacement désarmé la malveillance et comprimé les derniers efforts de l'esprit de trouble et de désordre. »

vait contribuer à affermir la religion et la monarchie, et rien, selon eux, n'était plus propre à atteindre ce but, que de forcer le duc de Richelieu, dont on voulait bien ne mettre en doute que les lumières, et non les intentions, à se séparer de collègues qui, malgré ce qu'ils avaient fait depuis deux ans, étaient en secret attachés à la Révolution, et ne consentiraient jamais à en attaquer franchement les principes.

Le zèle religieux venait encore à l'appui de ces raisonnements et, lorsqu'on est parvenu à persuader à des hommes peu éclairés qu'ils agissent pour la plus grande gloire de Dieu, il est bien peu d'actions auxquelles on ne puisse les entraîner.

Tout se préparait donc ainsi pour une lutte opiniâtre, et la première résolution fut d'exclure de toutes les nominations ceux qui passaient pour ministériels. On ne peut assez s'étonner de voir l'héritier présomptif du trône professer cette horreur pour ceux qui s'étaient dévoués à défendre le gouvernement du Roi. Pour s'expliquer cette bizarrerie, il faut toujours voir dans Monsieur, non l'héritier de la couronne, mais un chef de parti. C'est à cette malheureuse et fausse position, dans laquelle ce prince s'est placé, que nous devons toutes les difficultés dont nous avons été assaillis, et qu'il devra tous les malheurs qui menacent sa famille et la France!

On commença donc par exclure tous les nôtres des nominations, et ce fut avec peine que M. Ravez obtint le même nombre de voix que M. de Villèle. Les quatre secrétaires furent pris dans la droite exclusivement, et l'on vit figurer le nom de Donnadieu parmi les membres de la commission des pétitions. Enfin, celle de l'adresse offrit ceux de MM. Delalot et Vaublanc, accompagnés de toutes les personnes du côté droit, hors une seule, M. Bonnet, qui appartenait au centre.

Cette adresse, assez longtemps attendue, parut enfin et fut discutée en comité secret, suivant l'usage. Nous en avions eu connaissance et, quoique, d'un bout à l'autre, elle portât un caractère peu bienveillant pour le ministère, une seule phrase nous parut mériter d'être relevée[1]. — J'avoue encore ici mon

1. Il s'agit de la phrase suivante : « Nous nous félicitons, Sire, de vos relations constamment amicales avec les puissances étrangères, dans la juste confiance qu'une paix si précieuse *n'est pas achetée par des sacrifices incompatibles avec l'honneur de la nation et avec la dignité de la couronne.* »

erreur : je ne doutais pas que, la Chambre étant éclairée sur le sens qu'il était impossible de ne pas donner à cette phrase, elle en ordonnerait presque à l'unanimité le retranchement. En conséquence, il fut résolu qu'on combattrait cette partie de l'adresse, et qu'on expliquerait seulement ce qui regardait l'introduction des grains étrangers. M. Pasquier l'attaqua donc le premier avec modération : mais quand M. de la Bourdonnaie fut convenu que l'intention des rédacteurs avait été telle qu'on la leur reprochait, et qu'ils y attachaient le même sens que les ministres, M. de Serre, qui lui répondit, y mit beaucoup plus de chaleur, et M. Lainé enchérit encore quand son amitié put croire que cette attaque était dirigée contre moi. Elle l'était bien, en effet, ainsi que le prouve le discours que Donnadieu voulut prononcer quelques jours après, et qu'il fit imprimer et répandit avec profusion [1].

***

Il faut que je dise quelques mots de ce reproche banal, qui se trouve toujours dans la bouche de ceux qui se déclarent mes ennemis, c'est-à-dire celui d'un dévouement si absolu à l'empereur de Russie, que je suis toujours prêt à lui sacrifier la France et ses plus chers intérêts. Je ne nie point que je sois attaché à un pays où j'ai passé vingt-cinq années de mon existence, où j'ai trouvé un asile dans les temps malheureux et une situation honorable; ni que je garde une respectueuse reconnaissance à un souverain qui m'a constamment comblé de ses bontés et honoré de sa bienveillance particulière. Mais dans quelle circonstance aurais-je pu lui sacrifier les intérêts de la France, si même j'avais été capable de cette félonie? Avons-nous été en mesure de lui rendre des services et a-t-il eu besoin d'en réclamer de notre part depuis l'époque des Cent-Jours, et depuis celle où j'ai été appelé à la tête des affaires? N'est-ce pas à lui plutôt que nous avons été obligés

1. Le général Donnadieu, dans ce discours qu'on ne lui laissa pas prononcer, signalait comme l'auteur de tous les maux qui avaient affligé le pays l'homme dont la main avait signé le traité du 20 novembre. « Il ne m'appartient pas, disait-il, de vous nommer cet homme, qui n'est pas rentré en France à la suite de son roi, qu'il avait abandonné dans ses infortunes, mais comme général, comme sujet d'un prince étranger... »

d'avoir recours, pour échapper aux exigences rigoureuses et aux prétentions sans bornes des autres puissances?

Je possède une carte, titre d'honneur et de gloire, dont je ne me séparerai jamais : elle me fut donnée par l'empereur Alexandre après la signature du traité du 20 novembre; il me l'avait fait voir plusieurs fois pendant les négociations et, quand nous nous séparâmes, il m'en fit présent avec les paroles les plus touchantes. Sur cette carte est tracée la ligne des provinces qu'on voulait arracher à la France, ce que l'appui seul de l'empereur Alexandre parvint à empêcher. Cette ligne séparait du territoire français une partie de la Franche-Comté, toute l'Alsace, une grande partie de la Lorraine et des Trois-Evêchés, Stenay, Sedan, Mézières, Givet, tout le Hainaut et la Flandre française jusqu'à la mer. On sait à quoi furent réduits les sacrifices qui nous furent imposés. Lorsqu'il fut question de diminuer l'armée d'occupation de trente mille hommes, c'est à l'empereur Alexandre que nous avons dû cet allègement; c'est encore lui qui prévint et écarta toutes les difficultés que nous obtînmes pour l'acquittement de la contribution de guerre et la liquidation des créances étrangères.

Tous ces biens étaient dus à son influence. Qu'avons-nous fait et pu faire pour lui en compensation de si grands services? Je le dis hautement, en défiant toute contradiction: rien, absolument rien! L'empereur lui-même, fidèle jusqu'au scrupule à la quintuple alliance, et craignant par-dessus tout d'être accusé de préférence pour l'une des puissances qui en font partie, aurait repoussé toutes les avances que nous aurions pu lui faire, depuis que nous sommes rendus à nous-mêmes.

Cependant, je dois dire ici toute ma pensée: si la quintuple alliance venait à être dissoute, s'il fallait avoir recours à des alliances séparées et choisir entre l'Angleterre et la Russie, j'affirme que je n'hésiterais pas un moment et que je conseillerais de se lier avec la Russie de préférence. Séparées l'une de l'autre par d'immenses espaces, que la frénésie seule d'un conquérant, enivré de sa fortune, pouvait essayer de franchir, la France et la Russie ne peuvent jamais avoir de motifs de se nuire; leurs intérêts ne sont jamais en opposition; aucune rivalité ne peut exister entre elles; la prospé-

rité de l'une ne peut faire de tort à l'autre, et *la réunion de leurs forces suffit pour maintenir la paix du monde.*

En pourrions-nous dire autant de l'Angleterre, avec laquelle, et le voisinage, et tant d'intérêts opposés d'ambition et de commerce, dans les différentes parties du globe, établissent depuis des siècles une rivalité qui ne peut être interrompue que pour des intervalles bien courts, et par des causes extraordinaires et contre nature ? *Jamais union de la France avec l'Angleterre ne saurait être durable,* ni porter aucun fruit. Celle avec la Russie, au contraire, peut être également utile aux deux nations, et ce n'est qu'à cette condition que les alliances peuvent être solides.

Au reste, cette question n'existe pas pour le moment, et c'est à maintenir la quintuple alliance, seul moyen de préserver le monde de l'invasion des principes révolutionnaires, qu'il faut s'attacher aujourd'hui. Toute autre pensée serait chimérique, ou ne pourrait avoir que des suites funestes. — Cette digression m'a un peu écarté de mon sujet : j'ai été bien aise de répondre une bonne fois à ces allégations si absurdes, en vérité, que c'est presque un bonheur de n'avoir à repousser que des reproches de cette nature.

***

Malgré les efforts des trois ministres que j'ai nommés plus haut, l'adresse telle qu'elle était proposée passa à une fort grande majorité. On vit à cette occasion jusqu'où peut aller le désir de renverser. Le plus grand accord s'établit entre l'extrême droite et la gauche ; la haine qu'on portait au ministère triompha pour le moment de celle que les deux partis avaient l'un pour l'autre [1], et, en vertu de cette monstrueuse alliance, on vit, à plus d'une reprise, les membres de la gauche donner, dans les bureaux, leurs voix à des hommes de l'extrême droite, de préférence à ceux du centre, et réciproquement.

1. Sur 274 votants, 176 voix contre 98 adoptèrent et portèrent au pied du trône une phrase ainsi conçue : « Nous vous félicitons, Sire, de vos relations constamment amicales avec les puissances étrangères, dans la juste confiance qu'une paix si précieuse n'est pas achetée par des sacrifices incompatibles avec l'honneur d'une nation et avec la dignité de votre courage. »

M. de Villèle vota contre la phrase de l'adresse, mais avec une extrême timidité, conforme à son caractère : à peine put-on le remarquer et il en était presque honteux. Il était arrivé depuis peu de jours et nous nous étions vus plusieurs fois, avec tous les dehors de la bonne intelligence et de l'amitié ; il m'avait paru déterminé à ne pas se laisser porter au ministère par les violences d'un parti, mais fort peu disposé à se prononcer contre ce parti même, qu'il avait toujours ménagé l'année dernière et qu'il voudrait encore moins combattre aujourd'hui. J'aime à croire que M. de Villèle n'a pas pris une part directe aux intrigues qui ont amené le dénouement qu'on a vu : il se contente de l'attendre, sans le provoquer, mais sans s'opposer à tout ce qu'on faisait pour le rendre inévitable. M. Corbière n'était pas encore arrivé, et ne vint que huit jours avant les grands événements.

L'adresse une fois votée, la question fut de savoir si le Roi la recevrait, comment il la recevrait, et quelle réponse il lui ferait. Tout cela exigea quelques jours de délibération, ce qui, au reste, n'était pas un mal, car il n'y avait aucun inconvénient à ce que le Roi ne parût pas fort empressé de recevoir une pareille adresse. S. M. en paraissait fort irritée et ressentait l'injure comme s'adressant à elle-même et non à ses ministres, parce qu'elle portait sur un point que la constitution réserve au Roi, sans le concours des Chambres, je veux dire les rapports avec l'étranger, dont il est censé s'occuper lui-même.

Il fut enfin décidé que le Roi recevrait l'adresse qui lui serait portée par la petite députation, composée seulement du président et de deux secrétaires. Trois réponses avaient été rédigées par MM. de Serre, Lainé et Pasquier. Je pris ces trois projets et, de concert avec M. Mounier, nous rédigeâmes celle que le Roi agréa. Il me semble qu'elle était noble et digne et, quoi qu'on en ait dit, beaucoup moins sévère que l'adresse ne le méritait.

L'impression que cette réponse produisit dans Paris fut très bonne ; la Chambre même, au premier moment, parut émue, et l'on eut lieu de croire que beaucoup de membres regrettaient de s'être si fort engagés dans cette fausse route, et qu'ils reviendraient sur leurs pas. Malheureusement cet espoir

ne fut pas de longue durée : on sut bientôt que l'intrigue s'agitait avec une nouvelle force, que les engagements se renouvelaient, et que l'expulsion des ministres proscrits était toujours le cri de ralliement d'un parti très nombreux.

La séance du samedi offrit, dans le discours de M. Delalot[1], l'exemple d'une violence encore inconnue dans les annales des assemblées délibérantes. L'irritation était portée à un tel point que la présence de M. Pasquier dans la Chambre des députés y aurait probablement amené des voies de fait.

Quelque disposé que je fusse à ne pas porter les choses à l'extrême, et à attendre, pour prendre un parti décisif, qu'on eût refusé ou la censure ou les douzièmes provisoires qu'on serait obligé de demander, cependant, comme les injures ne tombaient pas sur moi, et que ma position était par conséquent moins insupportable que celle de mes collègues, j'étais moins bien placé pour soutenir mon opinion; elle n'était d'ailleurs appuyée que sur l'avantage que je voyais pour nous à ne prendre le parti auquel nous nous arrêterions que sur le refus d'une loi et non sur des injures. Au reste, je n'avais pas plus d'espérance que les autres membres du conseil de ramener la majorité, et de rallier à nous un assez grand nombre de députés du côté droit, pour faire passer les lois que nous avions à proposer.

L'opinion de Monsieur m'était connue; les efforts de son parti étaient publics, et, quoiqu'il assurât n'y prendre aucune part, personne ne le croyait ni ne pouvait le croire.

MM. Pasquier et Siméon m'avaient plusieurs fois offert de se retirer; mais j'aurais perdu toute considération à mes yeux, et à ceux de tous les hommes d'honneur sans passion, si j'eusse pu y consentir. Cependant il fallait prendre un parti ; chaque jour aggravait le mal, et l'alternative se réduisait, selon

1. « La Chambre, s'écria M. Delalot, se doit à elle-même de déclarer à la face de l'univers que les conseillers de la couronne ont surpris la religion du monarque... Ne voyons-nous pas s'accomplir... ce système persévérant de proscription et de haine contre la fidélité la plus irréprochable ?... Vous avez besoin de ténèbres pour accomplir vos desseins. Vous haïssez, vous craignez, vous fuyez la lumière. Où voulez-vous fuir ? La lumière est inévitable ; elle vous investit, elle vous poursuit de toutes parts, elle trahira vos desseins criminels. Vous n'échapperez pas à la justice. Le Roi et la nation sont avertis. Tout ce que vous allez entreprendre, vous en répondrez sur vos têtes ! »

moi, à casser la Chambre ou à conseiller au Roi de changer le ministère.

Un troisième avis avait été suggéré par M. Pasquier et plaisait à beaucoup de personnes, qui croyaient y trouver un moyen pour sortir d'embarras. Considérant le grave inconvénient qu'il y avait, pour l'autorité royale, à voir la Chambre des députés renverser un ministère, elles pensaient qu'il fallait commencer par la dissoudre, puis recomposer le ministère dans le sens voulu par cette même chambre et procéder alors à de nouvelles élections. Ce parti me paraissait avoir les inconvénients des deux autres : il choquait les royalistes qu'on exposait aux chances d'une nouvelle élection; il ne me tranquillisait pas sur les dangers d'une composition ministérielle qui m'entraînerait dans des voies où je ne voudrais pas marcher. Je ne m'arrêtai donc pas à cette idée, qui ne faisait que retarder mon sacrifice. Celle de la dissolution méritait une plus sérieuse attention. S'il y eût eu quelque espérance d'obtenir une Chambre composée d'hommes un peu plus raisonnables que ceux-ci, il n'y aurait certes pas eu à hésiter; mais, ne pouvant et ne voulant pas nous appuyer sur le centre gauche, encore moins sur la gauche, quelle raison aurait-on pu avoir d'espérer une meilleure composition de la nouvelle Chambre des députés? L'irritation qu'allait produire la dissolution n'aurait-elle pas influé sur les nouvelles élections, et pouvait-on former un doute sur les résultats qu'elles devaient avoir? Cette nouvelle Chambre aurait ressemblé à l'ancienne, ou même on aurait vu y arriver des hommes encore plus violents, que la dissolution aurait exaspérés. Qu'on se représente la fureur de Monsieur, la division de la famille royale et les scènes qu'elle devait amener. Ce n'était plus la neutralité de Monsieur qu'on avait à craindre, mais toute son inimitié. Quelle apparence pouvait-il y avoir de faire le bien dans cette hypothèse, surtout en considérant que l'âge du roi, ses infirmités, le besoin de repos physique et moral qui se faisait sentir chez lui chaque jour davantage empêchaient de songer à des mesures énergiques auxquelles une première résolution décisive, comme celle de casser la Chambre, aurait nécessairement dû conduire?

Je crus de mon devoir d'exposer au Roi la situation des

choses. Je lui représentai les différents partis qu'il y avait à prendre, et je lui en détaillai les inconvénients et les avantages. Celui de la dissolution parut lui répugner autant que le renouvellement total du ministère sembla lui convenir. Loin de faire le moindre effort pour me retenir, il me démontra avec une parfaite connaissance du gouvernement représentatif, et force citations tirées de l'Angleterre, que, dans la position où le ministère se trouvait avec la Chambre, il fallait qu'il se retirât tout entier. Il n'admit pas la possibilité que je pusse rester en me séparant de mes collègues, même en en sacrifiant seulement quelques-uns. Ce procédé lui paraissait ce qu'il était en effet, c'est-à-dire fort peu honorable. J'avoue, toutefois, que cette facilité à abandonner ses serviteurs, pour en prendre d'autres, me confondit, et m'affermit dans la résolution où j'étais de me retirer.

J'avais remarqué que cet éloignement qu'avait toujours eu le Roi de mettre Monsieur dans les affaires n'existait plus, et j'en eus bientôt une preuve tout à fait décisive. Cette première conversation avec le Roi avait été précédée d'un court entretien avec Monsieur, le dimanche 10 décembre. Il m'avait parlé de la gravité des circonstances, de la nécessité de prendre un parti et, comme le temps ne nous permettait pas de prolonger cet entretien, je lui demandai la permission de le reprendre le plus tôt possible.

Cette seconde conférence eut lieu le mardi matin et fut assez longue : Monsieur examina la position des affaires en homme qui s'y était préparé, et dont toutes les idées ne lui appartenaient pas en propre. Il récapitula les différents partis qu'il y avait à prendre et s'arrêta de préférence, comme de raison, à celui d'une transaction par laquelle, gardant MM. de Serre et Roy, de l'ancien ministère, je m'arrangerais, pour le remplacement des membres exclus, avec MM. de Villèle et Corbière. A ce prix, Monsieur me promettait son appui et toute son influence. Tout cela fut accompagné de protestations d'attachement et de désir de me conserver, qui, je crois, étaient sincères en ce moment. Je ne pus répondre que les mêmes choses que j'avais déjà dites tant de fois ; mais, à l'occasion de nouvelles offres d'appui et de coopération, il me fut impossible de ne pas rappeler à Monsieur, *et avec beaucoup de*

force, que, moins de deux ans avant, j'avais reçu de lui de promesses tout aussi solennelles, et dans une circonstance qui devait contribuer à les rendre encore plus sacrées ; que la conversation d'aujourd'hui prouvait assez quel en avait été le sort et, qu'au risque de lui déplaire, il était de mon devoir de lui déclarer que *je ne pouvais attacher plus de poids aux promesses d'aujourd'hui, qu'à celles faites il y a deux ans ;* qu'il m'était donc impossible de céder à de pareilles instances ; que d'ailleurs le roi ne concevait pas plus que moi que je pusse consentir à sacrifier mes collègues, et à reconnaître ainsi, publiquement, que les outrages et les calomnies auxquels ils étaient en butte n'étaient pas sans fondement.

La conversation se prolongea encore assez longtemps, et nous nous séparâmes en restant chacun dans les mêmes dispositions et dans les mêmes sentiments; ce qui avait toujours été le cas à la suite de chacune de nos fréquentes conférences.

Le lendemain, j'eus encore avec le Roi une conversation dans laquelle je lui parlai de la nécessité pour lui de songer à former une nouvelle administration, à laquelle il me semblait impossible que je prisse part. Le Roi en convint et se servit même de cette expression: que je me *tacherais* en agissant autrement. Il ajouta alors qu'il savait que Monsieur désirait lui parler et qu'il allait envoyer le chercher pour convenir de tout avec lui.

Qu'on se rappelle la conversation du mois de juillet que j'ai rapportée plus haut, et qu'on juge du changement opéré dans les dispositions du Roi à l'égard de son frère : ce rapprochement si extraordinaire pour ceux qui avaient connu l'éloignement du Roi pour tout ce qui semblait être un partage de son autorité, la facilité avec laquelle il renonçait à son ministère, c'est-à-dire au système qu'il avait suivi depuis six ans, pendant qu'à Saint-Cloud encore il m'avait paru y tenir comme à la base sur laquelle était établie la réputation dont il jouissait en Europe, — tout cela me prouva que le moral comme le physique du Roi avait éprouvé quelque altération sensible.

Désormais, il fallait s'attendre que la véritable autorité allait passer entre les mains de Monsieur, et je n'en doutai plus quand, le lendemain, le Roi me dit qu'il avait vu Monsieur,

qu'il avait eu une longue conférence avec lui, dont il avait été très satisfait, que Monsieur devait voir MM. de Villèle et Corbière et les lui envoyer ensuite. Il me demanda quelques noms à leur indiquer, et je lui désignai le duc de Blacas pour la présidence du conseil et les affaires étrangères, M. de Pastoret pour les sceaux, le maréchal duc de Bellune pour la guerre, le marquis de Clermont-Tonnerre pour la marine, et le vicomte de Montmorency pour la maison du Roi. Le Roi se refusa absolument à changer le ministre de sa maison qui, proprement, ne devait point faire partie du cabinet, puisqu'il n'a aucune responsabilité.

MM. de Villèle et Corbière n'agréèrent ni le duc de Blacas, ni M. de Pastoret, et substituèrent au premier le vicomte de Montmorency pour les affaires étrangères, et M. de Peyronnet au marquis de Pastoret pour les sceaux.

Depuis cet instant, le Roi ne fut plus occupé qu'à hâter le moment de notre remplacement ; il en parlait à tous nos collègues avec une impatience extrême et, s'il était permis de plaisanter sur une affaire aussi grave, je dirais qu'il y avait quelque chose de risible à me voir mander deux fois par le Roi et par Monsieur pour accélérer et arranger la rédaction de l'ordonnance qui nommait nos successeurs, dont je ne connaissais pas encore les noms. Mais, à Dieu ne plaise que j'ose me permettre une plaisanterie dans une circonstance aussi sérieuse et qui se présente à mon esprit sous des couleurs aussi sombres ! Il est triste, il est profondément affligeant de voir ainsi préparer à la France des dangers auxquels on pouvait la croire heureusement échappée. Je ne suis pas assez égoïste pour me réjouir d'une indépendance qu'en vérité j'ai toujours chérie, mais que, dans les conjonctures actuelles, je suis extrêmement triste d'avoir recouvrée.

Le Roi me dit encore que MM. de Villèle et Corbière désireraient que MM. de Serre et Roy pussent rester et faire partie du nouveau ministère ; je m'y employai avec le même zèle que si j'eusse dû en être le chef, mais inutilement : ils voulaient suivre mon sort. J'avoue qu'après avoir fait loyalement tout ce qui était en mon pouvoir pour les déterminer, je ne puis pas les blâmer du parti qu'ils prirent.

J'eus encore chez moi, le jeudi, grand dîner et beaucoup

de monde dans la soirée; un assez grand nombre de membres du côté droit vint me témoigner ses regrets, car notre retraite était déjà connue, mais la passion les aveuglait au point qu'ils étaient fort tentés de me faire de sérieux reproches de ne pas avoir obéi sur-le-champ au désir qu'ils m'avaient marqué de me conserver sans mes collègues. Il leur paraissait fort simple que je cédasse à tous leurs caprices : c'était une espèce de devoir à leurs yeux ; et je me rendais presque coupable en y manquant. On ne peut s'imaginer jusqu'à quel point les passions peuvent égarer les meilleurs esprits !

Je pris congé du Roi, sans qu'il me témoignât beaucoup de regrets, non que je croie qu'il ne me porte quelque attachement, mais l'impatience de sortir des embarras du moment absorbait toutes ses autres pensées. Monsieur y mit un peu plus de grâce; mais la joie d'être parvenu au but qu'il désirait depuis si longtemps perçait à travers toutes ses paroles et le dominait absolument.

Comme Français, comme fidèle serviteur de la maison de Bourbon, je fais des vœux sincères pour que cette joie soit durable et pour que le réveil qui succédera à ce beau rêve ne soit pas bien amer! Puissent mes pressentiments ne pas se réaliser, et la Providence écarter de la France et de la maison royale les dangers que peuvent attirer sur elle les erreurs et l'imprévoyance de ceux qui se vantent d'être ses plus zélés défenseurs!

Écrit le 2 janvier 1822.

RICHELIEU

LA

MAISON DES ARTISTES

Un sentiment de surprise et d'hésitation instinctives, teinté d'un soupçon d'ironie légère, et quelque chose comme le regret de perdre une illusion invétérée dans laquelle on se complaisait sans trop savoir pourquoi, — la chimère d'une « fusion » rapprochant les deux Sociétés rivales, — oui, c'est bien là ce qu'a d'abord éprouvé la petite portion du public parisien qui s'intéresse aux beaux-arts, en apprenant que la Société nationale avait le projet d'ouvrir son prochain Salon annuel dans un palais construit pour elle aux portes du Bois de Boulogne. Puis, la confiance des hommes de bonne foi s'est ressaisie et l'entreprise est apparue sous son véritable jour ; à l'heure où nous écrivons ces lignes, la partie loyalement et courageusement entamée par les peintres et les sculpteurs chassés des galeries du Champ-de-Mars éveille un sympathique intérêt qui pourrait bien se changer en faveur manifeste.

Disons brièvement quel est le plan conçu par la Société nationale. En face de l'avenue du Bois, devant la grille par où s'écoule le grand courant de promeneurs, un édifice élégant serait construit, non point en matériaux légers et provi-

soires, mais dans l'appareil d'un monument durable ; le palais, composé d'un seul étage sur rez-de-chaussée, renfermerait des salles d'exposition, d'une surface inférieure à celle qu'offraient les galeries du palais des Beaux-Arts, et des salles de réunion analogues à celles d'un club, éclairées, chauffées, meublées au mieux, hospitalières en toutes saisons. On présume que l'état d'avancement des travaux permettrait à la Société d'ouvrir, en mai 1898, sa huitième exposition dans ce palais sorti de terre; le terrain serait concédé par la Ville de Paris, à laquelle les constructions feraient retour après une période à fixer (trente ans environ) ; aucune subvention ne serait demandée pour l'érection ou l'entretien à la Ville de Paris non plus qu'à l'État.

A Londres ou à Munich, l'entreprise paraîtrait toute naturelle.

Nous n'avons pas à apprécier ici les conditions de réussite matérielle qu'offre, à Paris, un pareil projet; nous n'avons pas à discuter l'emplacement ou les dimensions, à pronostiquer de bonnes ou de mauvaises recettes, à épiloguer sur les mœurs du public. Le fait seul que ce plan ait pu être marque une date critique pour l'art français tout entier : supposons, en effet, qu'il soit mis à exécution, on verrait, pour la première fois en France, un groupe important d'artistes propriétaire du local où il tient ses assises; ces artistes auraient leur *maison*; ils y seraient, à leurs risques et périls, libres de toute attache et nettement émancipés.

Ceci ne serait pas un mince événement. Un petit nombre d'esprits informés et logiques l'ont prévu depuis longtemps. S'il ne s'accomplit pas demain, il s'accomplira après-demain. D'où viennent donc la surprise et le malaise étrangement imprécis qui en accueillirent la première nouvelle? Nous voudrions dissiper à ce sujet un vieux malentendu.

L'ignorance du public parisien est extrême sur l'organisation des forces artistiques en France et dans les pays étrangers. Il sait, par tradition, que la production artistique française est restée jusqu'ici supérieure en qualité et en quantité à la production similaire des nations européennes; mais il ne s'est jamais passionné vraiment pour aucune question intéres-

sant les arts plastiques. Les journaux quotidiens traitent brièvement et superficiellement ces questions et semblent ne conserver qu'à contre-cœur une toute petite place à la critique d'art, alors que la critique et les informations touchant la vie du théâtre occupent dans leurs colonnes une place centuple. Les artistes passent un peu pour des « enfants gâtés qui font beaucoup parler d'eux », ne sont jamais satisfaits et ont besoin d'une tutelle, d'une autorité modératrice. En musique, en littérature, en poésie, le droit à l'existence d'écoles opposées semble tout légitime; dans les arts plastiques, les classifications les plus surannées subsistent et le public, simpliste comme toutes les collectivités, souhaite qu'on ne trouble pas son plaisir par des querelles auxquelles il ne comprend rien.

C'est ce qui explique la surprise toujours renouvelée du public devant les deux événements significatifs survenus en 1880 et en 1890, et devant la nouvelle évolution imminente. En 1880, l'État abandonnait la gérance des Salons et la Société des Artistes français en prenait la direction; en 1890, une scission s'opérait dans la Société des Artistes et les dissidents fondaient la Société nationale.

L'abandon par l'État de la surintendance séculaire qu'il conservait sur les expositions publiques fut un fait capital; il est aujourd'hui fort effacé dans les mémoires : on oublie qu'il y a dix-sept ans l'Académie des Beaux-Arts et les délégués de l'administration avaient encore la haute main sur les Salons et qu'une véritable révolution fut nécessaire pour donner aux artistes une liberté dont ils étaient seuls privés. L'opinion générale fut, au premier moment, que « ça ne marcherait pas »; mais la faveur universelle applaudit aux Salons à demi autonomes qui se succédèrent, organisés par la corporation des artistes tout entière. D'ailleurs, rien n'était changé aux habitudes. Le local restait le même : c'était toujours le Palais de l'Industrie, dont l'aménagement demeura presque pareil dans sa mesquinerie sordide et inhospitalière; des récompenses furent, comme par le passé, décernées; le ministre des Beaux-Arts présidait la cérémonie officielle de la distribution et assurait périodiquement les sociétaires du bon vouloir gouvernemental... Dans ces conditions, le public ne rechercha guère les causes de la

crise, et ces causes, en réalité, se réduisaient à une seule : la compression exercée par les académiciens sur l'essor libre des artistes, l'hégémonie des classes de l'Institut sur une production de jour en jour croissante étaient devenues intolérables ou semblèrent telles un beau matin à l'immense majorité des peintres et des sculpteurs français.

Depuis dix-sept ans, le déplaisir, avoué d'abord, des pouvoirs et de l'Académie est allé en s'atténuant ; les réfractaires ont eu gain de cause, et l'idée d'un retour à la régie officielle n'a plus que bien peu d'adhérents.

Est-ce à dire cependant que l'État ait abdiqué tout à fait des droits dont il était fier jadis? Ce serait aller trop loin, l'État n'ayant fait à cet égard aucune promesse, et divers symptômes autorisant à croire qu'il considère ces droits comme intacts.

Nous disions que le souvenir de l'« ancien régime » était sorti de toutes les mémoires; il est un épisode encore plus oublié, si l'on peut s'exprimer ainsi : c'est l'*Exposition nationale*, qui ouvrit ses portes le 15 septembre 1883. A cette date, l'État manifesta qu'il entendait conserver le droit irréductible d'organiser, à des intervalles quelconques, des expositions où ne serait appelé à figurer qu'un petit nombre d'œuvres datant des plus récentes années. Ce droit, l'État l'avait inscrit une première fois dans un décret daté du 28 décembre 1878. En vertu de ce décret, un Salon appelé « triennal » devait être ouvert, par ses soins, le 1er mai 1881. L'échéance tombait mal au lendemain du succès remporté par les artistes affranchis: elle fut reculée à 1883.

Pour chaque section, les membres de la section correspondante de l'Académie des Beaux-Arts, assistés de quatorze membres nommés par le ministre, firent choix de 717 tableaux et de 270 œuvres de sculpture. En inaugurant ce Salon restreint, Jules Ferry prononçait les paroles suivantes :

Nous ne faisons pas ici concurrence au Salon annuel; nous n'en faisons ni la copie ni la satire.

Le rôle du Salon est de donner satisfaction à ce besoin de grande et large publicité qui est la première condition de la carrière artistique. Ce besoin est légitime.... les jeunes gens surtout ont le droit de demander qu'on leur fasse aussi large que possible leur part au

soleil. De là cette loi en quelque sorte naturelle, plus forte que toutes les résistances, que tous les règlements, qui a provoqué l'accroissement des œuvres exposées,... qui a renversé naguère l'autorité de l'Institut et amené le régime électif.

Il est impossible de mieux définir l'utilité, la fonction économique du Salon de la Société des Artistes français. Quoi qu'il en soit, l'*Exposition triennale* n'eut qu'un maigre succès et depuis quinze ans aucune nouvelle tentative n'a été faite par l'État sous cette forme. Mais qu'on ne s'y trompe pas : l'organisation des expositions universelles lui appartient en propre et, lors de ces solennités, la section française des Beaux-Arts n'est qu'un Salon décennal officiel. Les délégués du gouvernement sont toujours en majorité dans les jurys. Récemment, à propos de l'Exposition internationale de Bruxelles, l'État fit valoir son privilège et tout porte à croire que l'exposition des Beaux-Arts en 1900 sera directement et uniquement préparée par ses soins et sous son autorité[1].

Arrivons au schisme de 1890. Les causes de ce schisme n'ont pas été bien comprises, nous l'avons dit, et c'est pourquoi l'espoir obscur d'une « fusion » réconciliatrice persistait jusqu'à ces jours derniers dans beaucoup d'esprits équitables et désintéressés. Cette fusion est impossible; il ne suffit pas qu'à plusieurs reprises on en ait parlé comme d'une chose possible ou prochaine pour que la fatalité des faits ne s'impose point L'avenir verra peut-être trois ou quatre Sociétés artistiques, mais l'ancien bloc est à jamais désagrégé : il ne sera plus recomposé dans ses éléments primitifs.

Faut-il rappeler comment se produisit la scission? On ne saurait le faire sans constater avec une certaine tristesse que l'union était loin de régner dans la Société alors unique, et que la place n'était plus tenable pour la minorité des peintres sociétaires. D'incessantes querelles, où la raison du plus fort

1. On s'est souvent demandé si l'État ne considérait pas le Salon que nous continuerons à appeler *Salon des Champs-Élysées* comme une institution semi-officielle. Aucun texte ne le veut ainsi; mais, dans l'usage, les ministères qui se sont succédé ont presque invariablement témoigné pour la Société des Artistes d'une faveur qui dépasse les limites du patronage gracieux.

était toujours la meilleure, surgissaient au moment de l'admission des œuvres et surtout au jour de la distribution des récompenses, car deux groupes d'artistes se trouvaient en présence pour qui le Salon n'avait pas la même signification. Après sept ans de séparation, cette différence persiste entre les deux Sociétés : elle est le nœud du débat.

Et quelle est donc cette différence primordiale si ce n'est celle qui distingue ce qu'on appelle un art de ce qu'on appelle un métier, celle qui sépare le travailleur abstrait du producteur patenté ou du pédagogue?

On n'attend pas de nous que nous comparions le niveau artistique des expositions rivales durant les sept dernières années; remarquons seulement que, dès le début, la phalange des dissidents affirma qu'elle ferait tous les sacrifices pour échapper aux hiérarchies conventionnelles, aux *impedimenta* scolaires. Lorsque des artistes tels que Meissonier, Puvis de Chavannes, Carolus Duran, Cazin, Dagnan-Bouveret, Duez, Gervex, Roll, Waltner, Rodin, etc., devinrent les chefs respectés de la nouvelle Société, il fut bien entendu que cette Société ne conférerait pas de grades et ne s'attirerait pas une clientèle de qualité douteuse par l'appât de récompenses artificiellement décernées. De là vient surtout l'heureux développement de la Société dite du Champ-de-Mars. Rien ne l'a gênée pour essayer des réformes et risquer des innovations. Maîtresse de s'administrer à son gré dans un local médiocre qu'elle devait à la générosité de la Ville de Paris, elle a triomphé de sérieuses difficultés par une constante émulation confraternelle. L'arrangement matériel de ses expositions, l'initiative et la responsabilité qu'elle a su laisser à ses membres, l'accueil qu'elle a fait la première à l'art appliqué, l'essor véritable en tout sens qu'elle a donné à la libre recherche plastique, voilà ce qui a fait le triomphe de la petite phalange devenue Société prospère et dûment autonome; voilà ce qui lui assure une brillante survie en quelque lieu qu'elle se transporte.

La Société des Champs-Élysées est loin de se trouver dans des conditions aussi aisées de développement et de progrès; dépendant du suffrage universel, — qui est un maître bien plus tyrannique que l'État et l'Institut, — elle n'est pas libre de ses actes; c'est comme une armée dont l'état-major serait

prisonnier des recrues ; dirigée par des artistes qui ont tous leurs grades, elle s'envisage comme ayant la mission de conférer des grades encore, des *bons points ;* et c'est là ce qui fait la monotonie de ses expositions, où des maîtres aimés se trouvent perdus dans la foule de leurs jeunes clients. Cinq cents artistes *hors concours* composent aujourd'hui son noyau, et tous les ans elle crée de nouveaux *hors concours*. Les chefs d'ateliers, les excellents peintres qui donnent l'enseignement à tant d'aspirants, préparent et appellent tous ces aspirants à la réunion annuelle. Au mois de mai dernier, M. Jules Lefebvre était accompagné au Palais de l'Industrie par *cent quarante-quatre* élèves formés par lui ; M. Bouguereau comptait soixante-dix pupilles environ, — et c'est le nombre des salles disponibles qui limitait seul le nombre des toiles admises... Que devient l'art dans tout cela?

Les maîtres tels que MM. Bonnat, Henner, J.-P. Laurens, Vollon, Fantin-Latour, etc., restés fidèles à la Société des Champs-Élysées, savent bien quelle est la vanité de ce palmarès éternel ; ils savent que l'institution des médailles n'est qu'une prime au mercantilisme le moins déguisé. Cependant, si la fusion se faisait, si les maîtres reconnus du Salon du Champ-de-Mars venaient les retrouver, le dévouement à l'art de tous ces nobles esprits n'arriverait plus à endiguer le torrent. Le Salon unique organisé par un semblable jury serait un Salon merveilleux ; mais il n'existera pas : les *ateliers* syndiqués et leurs chefs sont et seront toujours les plus forts.

On a parlé d'interrompre la succession des Salons durant deux ans : comment la Société des Champs-Élysées le pourrait-elle sans que des milliers d'artistes jeunes s'ameutent, revendiquent leur droit et réclament cette « place au soleil » dont parlait Jules Ferry? C'est une question d'humanité bien plus qu'une question d'art pur.

Pourquoi donc rêver la réconciliation de deux institutions si dissemblables, l'une s'accroissant fatalement, sans bénéfice pour l'art, l'autre ayant tout intérêt à rester d'un abord difficile? La fusion de deux Salons dont l'organisation et les visées sont si foncièrement différentes n'est pas une solution ; elle ne saurait être viable, et n'est désirée par aucune des Sociétés demeurées sans asile. De même qu'à Londres il y a deux

Salons, de même qu'à Munich, à Dresde, il y a la *Sécession* à côté de l'exposition académique, la Société nationale et la Société des Artistes français doivent rester parallèles et ne se rencontrer que dans le zèle commun de bien faire. La Société nationale est par conséquent logique avec elle-même en cherchant à maintenir son indépendance jusque dans le choix de son établissement définitif. Lorsqu'il s'est agi de loger les deux Salons dans des baraquements distincts et lorsque la Galerie des Machines a été désignée pour les abriter côte à côte, quelle garantie lui donnait-on pour assurer son avenir? Quand, en 1901, le grand Palais des Arts, dont on jette les bases en ce moment, se retrouvera vide et silencieux après l'Exposition universelle, quelles bonnes volontés rencontrerait la *Sécession* française pour y transporter ses pénates? Devant ces perspectives peu rassurantes, la Société nationale demande aujourd'hui hardiment à la Ville de Paris la concession d'un terrain sur lequel elle édifiera la demeure des francs artistes. C'est de la municipalité parisienne et d'elle seule que ceux-ci attendent la libéralité qui consacrera leur émancipation; et il ne faut pas oublier qu'à maintes reprises le Conseil municipal a témoigné d'une sympathie spontanée, ingénieuse et désintéressée à l'égard de ceux qui jettent, on en conviendra, quelque gloire sur Paris.

Dans son dernier rapport sur le budget des Beaux-Arts, M. Georges Berger est amené à parler des embellissements opérés à Vienne grâce au démantèlement de la vieille ville. Sait-on en faveur de combien de monuments, uniquement réservés à l'art et à l'enseignement de l'art, des terrains ont été gratuitement concédés sur la superficie disponible? Six aires immenses, destinées à porter le Musée autrichien pour les arts et l'industrie, l'école des Arts industriels, l'académie de l'Art plastique, l'académie des Artistes *(Künstlerhaus)*, les deux Musées auliques....

En vérité, Paris doit se piquer d'honneur.

ARY RENAN

L'Administrateur-Gérant : LOUIS SCHOUÉ

SUR LES GALÈRES DU ROI[1]

« Sa Majesté désire rétablir le corps des galères », écrivait Colbert dès les premiers jours de son ministère ; le corps des galères fut donc rétabli. Pourtant la galère était un navire en décadence, près de la ruine. Mais l'on ne pouvait imaginer Marseille et la Méditerranée sans galères. La galère, basse de bord, nageait à fleur d'eau ; la rame y était le principal outil du mouvement ; la voile et le vent, de simples auxiliaires. Elle était très belle, allongée en sa forme simple ; son mouvement était un rythme, qui appelait l'accompagnement des flûtes et des voix. Elle se prêtait au décor des guirlandes, des voiles de pourpre et des bannières de soie. C'était un navire de mer bleue.

La galère avait conduit le Phénicien Cadmus à la côte de Béotie, le Lydien Pélops en Élide, Didon au berceau de Carthage, Énée à l'embouchure du Tibre. Elle fut une messagère de commerce, de poésie, d'art, de pensées, mais une guerrière

1. Depping, *Correspondance administrative du règne de Louis XIV*, t. II. — Clément, *Lettres, instructions et mémoires de Colbert*, t. III, 1re partie. — Jal, *Dictionnaire nautique*. — Marteilhe, *Mémoires d'un protestant condamné aux galères de France pour cause de religion*. — Laforêt, *Etude sur la marine des galères*.

aussi : elle livra des combats qui demeureront mémorables encore un siècle ou deux ; après quoi, le théâtre de l'histoire s'étant égalé aux limites de la terre, Salamine, Actium, Lépante, comme tous nos souvenirs classiques, devenus archaïques, se perdront dans le lointain des temps où l'histoire du monde tenait entre les bords d'un lac. Salamine, Actium, Lépante, furent trois victoires de l'Occident sur l'Orient, de l'Europe sur l'Asie : victoire de la cité grecque sur la monarchie des Perses ; victoire de Rome sur Alexandrie ; victoire du christianisme sur l'islam. A chaque fois, la victoire partait de plus loin à l'ouest : après l'Athénien Thémistocle, le Romain Octave, puis don Juan d'Espagne. C'est vers l'occident que le monde s'élargissait. Par delà le détroit où Hercule avait marqué les limites de l'univers — la galère, il est vrai, les avait plus d'une fois dépassées, mais ce furent d'extraordinaires aventures demeurées mystérieuses — l'Océan avait été découvert, franchi, conquis. Alors la contrée lumineuse où la galère s'illustra, cessa d'être le théâtre unique de l'histoire.

Dans les mers nouvelles, immenses et rudes, c'était un jouet d'enfant que la rame, aidée par les voiles latines si simples. Le navire des pleines mers ne nage pas, il vole ; il faut ici des ailes, « des ailes, des ailes par delà la vie, des ailes par delà la mort ». Le navire dut s'accommoder pour des traversées très longues. La galère avait à peine une quinzaine de pieds de creux sous sa « couverte » ; de cette couverte, qui était l'unique pont, longue de cinquante mètres et large de dix, les rameurs occupaient la longueur de trente-sept mètres et la largeur de sept. Ils étaient répartis sur vingt-cinq bancs à droite et vingt-cinq à gauche ; à cinq par banc, cela faisait deux cent cinquante rameurs, qui n'étaient point des combattants ; c'était la force motrice, la machine. Il fallait encore trouver place pour les matelots du service des voiles, pour l'artillerie et les artilleurs, pour les soldats, pour l'état-major. Ce monde pouvait s'asseoir, en se serrant ; personne, sauf le capitaine, n'avait un lit pour s'étendre. La galère était propre à « faire limenurcie », c'est-à-dire à naviguer de port en port, non point à « faire canal », c'est-à-dire à aller en haute mer. C'était un navire d'été, travaillant quatre mois de l'année, et qui aimait à dormir à l'ancre ou dans le port.

Une des visibles raisons de sa fin prochaine, c'est qu'elle suivait mal le progrès de l'art militaire. Elle essayait de se transformer : à la proue, d'où jadis étaient lancés le javelot et le feu grégeois, et les noix en fer à trois pointes, et les pignates remplies de savon mou, et les vases de terre bourrés de vipères cornues, on avait placé cinq canons; mais les navires à voile. à haut bord et à trois ponts, ouvraient à la gueule des canons trois rangées de sabords. La galère s'était allongée, élargie, élevée au-dessus de l'eau; à Lépante, la capitane de don Juan portait une artillerie nombreuse, et, derrière les pavesades à meurtrières, une nombreuse mousqueterie, mais elle était trop lourde en comparaison des vaisseaux de haut bord qui, sans cesse, amélioraient leur voilure. Pour elle, le problème : combiner la vitesse et la force, paraissait insoluble.

La galère continuait d'exister parce qu'elle avait commencé : c'est la raison de vivre de bien des choses en ce monde. Et puis il y avait un général des galères, c'était un grand office qu'occupèrent, depuis le XVIe siècle, des grands seigneurs, un La Rochefoucauld, un François de Lorraine, un René de Lorraine, un Henry d'Angoulême, des ducs de Retz. Le roi avait besoin des grands offices pour les donner à sa noblesse et à ses bâtards; Louis-Victor de Rochechouart, qui joignait à son titre de duc de Mortemart et Vivonne l'utile qualité de gendre de Colbert, commandera les galères de Louis XIV; après lui, ce sera Louis-Auguste de Bourbon, duc du Maine; après, Louis-Joseph, duc de Vendôme, et le dernier de la série sera le chevalier d'Orléans. La suppression d'un tel office aurait laissé un vide dans « l'État de la France ». Des cadets de famille recherchaient le service d'officier sur les galères, plus noble que celui des vaisseaux, parce que la galère s'était illustrée dans le combat contre les infidèles; le service était bien payé, on avait huit mois de vacances et jamais de ces vilains voyages de deux ou trois ans sur les mers lointaines. Ainsi, jadis, il y avait eu des officiers pour les galères; à présent il y avait des galères pour les officiers. Ces petites raisons, il ne faut jamais les oublier; elles sont très sérieuses.

Au reste, d'autres raisons plaidaient pour la galère. Sans doute, il ne fallait pas lui demander l'impossible. Elle était incapable de protéger même la côte de Provence

contre les Barbaresques. Colbert s'étonne que, malgré la présence des galères à Toulon, les pirates aient pu faire une insulte à Saint-Tropez. Mais, répond l'intendant, ces pirates vous arrivent sans prévenir ; sitôt qu'ils ont découvert un endroit à faire leur exécution, ils mettent pied à terre ; en trois heures, tout est fini : « A moins d'avoir autant d'escadres de galères qu'il peut y avoir de ports dans la Provence, ces désordres-là ne se peuvent guère éviter. » Mais, si la galère ennemie surprend aisément la côte française, la galère française surprendra la côte d'Espagne ou d'Afrique. Elle peut jeter le trouble dans toute une province maritime, forcer l'ennemi à disséminer ses forces. Elle va où elle veut, avec ou sans le vent, même contre le vent, s'il est très faible. Elle capture une flottille de marchands arrêtée par un calme. Elle entre au port plus sûrement que le vaisseau à voile ; pendant le combat, elle gagne et garde son poste exactement. Ceux qui aiment aujourd'hui encore le souvenir de la galère, disent que l'union de la rame et de la voile fut le dernier grand progrès avant l'union de la voile et de la vapeur. Enfin, elle marchait vite, et avec grâce : « Je vis sortir les galères ; il n'y a guère de cheval de poste qui allât plus vite, écrit un intendant, la vogue étant si agréable et si juste qu'une rame ne passait pas l'autre. »

Bref, la galère se défendait, tant bien que mal, comme tant d'institutions et de coutumes envieillies ; elle soutenait sa ruine.

***

Dans le « rétablissement du corps des galères », le plus facile, ce fut de construire des galères. Les maîtres charpentiers allaient chercher leur bois en Bresse et en Dauphiné ; ils ne le sciaient pas, mais l'ouvraient avec des coins et choisissaient les parties sans nœuds. Ces maîtres étaient des gens habiles, mais qui « avaient la vision de ne pas vouloir que l'on sût leur mestier ». Seignelay, le fils de Colbert et son coadjuteur *cum spe succedendi*, en désigna un pour enseigner aux officiers la construction navale ; mais ce charpentier, Chabert, déclina l'honneur qui lui était fait : « Puisque le

nommé Chabert, écrivit Seignelay, appréhende que l'on apprenne son mestier, Sa Majesté veut que vous le fassiez arrêter et mettre en prison, et son intention est que vous lui déclariez qu'il n'en sortira pas qu'il soit plus docile. » L'art des charpentiers, si tant est qu'il ait été secret, fut ainsi officiellement divulgué. La galère se construisait vite; il fallut quarante jours à Scipion pour mettre en état la flotte qui transporta son armée en Espagne, quarante jours depuis la coupe des bois, depuis « la hache », comme dit Pline, *quadragesima die a securi navigavit.* A Marseille, après que les pièces avaient été préparées, on dressait une galère en quelques heures. Le roi ayant annoncé qu'il irait à Marseille, Seignelay avait invité l'intendant à « chercher les moyens de faire bâtir une galère et de la faire mettre en mer entre deux soleils, parce qu'autrement Sa Majesté n'aurait pas en cela la satisfaction qu'elle en devait attendre ». L'intendant promit que la galère, commencée au lever du Roi, c'est-à-dire à huit ou dix heures du matin, serait achevée le soir; on travaillerait pendant la nuit à la sortir du bassin et à la gréer, si bien qu'elle serait en état de naviguer le lendemain à la même heure.

Le Roi n'alla pas à Marseille. Nos rois n'aimaient pas la mer; ce furent tous des terriens, de politique continentale. Colbert eut grand'peine à intéresser le roi à la marine et au plan grandiose qu'il lui offrait sans cesse d'une domination du monde par l'empire des mers. Et nous ne pouvons guère nous figurer Louis XIV exposé aux irrévérences du roulis, du tangage et du vent soufflant en tempête. Dans un passage de ses Mémoires, où il explique pourquoi il ne pouvait en personne commander une flotte, il parle des « bizarres caprices de la mer ». Le Roi n'allant pas à la mer, la marine vint à lui. En 1681, sur le canal de Versailles, étaient réunis « la plupart des bâtiments dont on se sert à la mer », mais il y manquait une galère. Seignelay en commanda une de quarante à quarante-cinq pieds de long, dont les pièces seraient envoyées en fagot à Versailles, et assemblées là par le plus habile maître charpentier. Le Roi alla en calèche voir mettre à l'eau la galère. Seignelay demanda trente mariniers de rame et des hommes de bonnes mœurs et bien faits,

autant qu'il sera possible », puisqu'ils devaient paraître devant le roi ». Un jour de janvier 1683, « le Roi, dit Dangeau, monta en calèche avec les dames, et ensuite il alla s'embarquer sur le canal. Il monta sur la galère qu'il a fait bâtir ici et dont il fut très content. Il nous fit embarquer avec lui cinq ou six de ceux qui avaient eu l'honneur de le suivre ».

De loin, le Roi s'intéressait au grand travail qui s'accomplissait dans les ports. Il donnait des noms aux galères nouvelles. En 1698, furent construites une *Réale*, une *Patronne*, — la *Réale* était commandée par le général des galères et la *Patronne* par le lieutenant général — et deux autres galères : le Roi nomma l'une de ces galères *la Reine* et l'autre *la Favorite*. La Reine, était-ce un ressouvenir de la pauvre Marie-Thérèse ? Ou bien le rapprochement des deux noms voulait-il dire qu'à cette date Reine et Favorite c'était tout un ? Un inspecteur général des galères fut chargé de proposer les figures des poupes ; il proposa pour la *Réale* « le Soleil, par comparaison avec Sa Majesté » ; pour la *Patronne* « la Lune, par rapport à M. le duc du Maine » ; pour la *Favorite* « Pallas, par rapport à la personne que Sa Majesté honore le plus de ses bonnes grâces ». Pour la *Reine*, ne sachant pas de quoi il retournait, prudemment, il ne proposa rien.

A la fin, Louis XIV eut la plus belle flotte de galères que jamais roi de France ait possédée. En 1688 fut frappée une médaille dont la devise disait : *Assertum maris Mediterranei imperium*, et dans l'exergue : *Quadraginta triremes* : « l'empire assuré de la Méditerranée, quarante galères ! » Sur la porte triomphale de l'arsenal de Marseille, fut écrit le distique :

Hanc magnus Lodoix invictis classibus arcem
Condidit, hinc domito dat sua jura mari.

« Le grand Louis aux flottes invincibles bâtit cette citadelle ; d'ici il dicte ses lois à la mer domptée. » Un moment, en effet, mais qui, en 1688, était déjà passé, la France put croire qu'elle tenait l'empire de la mer.

***

Il ne fut pas difficile non plus de trouver pour les galères le double personnel du commandement et de l'administration. Le personnel du commandement se composait du général, du lieutenant-général, des capitaines, lieutenants et enseignes, et des bas officiers : le comite, chef de la chiourme, les sous-comites, et les argousins, policiers du bord. L'intendant, les commissaires et les trésoriers, ses subordonnés, et l'écrivain, qui tenait les livres, composaient le personnel de l'administration. Il y avait en outre un chirurgien avec son aide, le barberot, et un aumônier. En France, ce furent toujours les offices, bien que si nombreux, qui manquèrent aux Français et non les Français aux offices. La seule peine qu'eut à se donner le Roi fut pour contraindre ou plutôt pour engager les officiers à s'instruire. L'officier se battait à merveille; l'abordage, c'était son affaire; pour le reste, c'est-à-dire pour la conduite du navire, il s'en remettait au comite, qui avait l'habitude de ces choses-là et qui se tenait près de lui à la cabine de la poupe. Le Roi institua, comme nous venons de voir, un enseignement. Chose curieuse, il ne le rendit pas obligatoire pour les officiers, il se contenta d'augmenter les appointements de ceux qui présentaient des certificats d'assiduité aux exercices et leçons; en même temps, il diminuait les appointements des autres. Ces cours, d'ailleurs, étaient pour réparer l'arriéré d'éducation des officiers en place; les futurs officiers furent élevés dans la compagnie-école des « gardes de l'étendard », qui gardait, sur la *Réale*, l'étendard portant les armes du Roi, sur damas blanc semé de fleurs de lys d'or.

***

La seule, la très grande difficulté était de trouver la chiourme des rameurs. Le travail de la rame n'était pas un travail libre; il était trop rude, soumis à une discipline trop barbare. Au XVIIe siècle, il y avait encore quelques volontaires de la rame: on les appelait des *bonnevoglies*; ils se

recrutaient surtout en Italie et dans les ports de France, parmi les gens de sac et de corde, si mal famés que ce nom de *bonnevoglie*, homme de bonne volonté, équivalait à « propre à rien ». Les bonnevoglies coûtaient cher, et, avec eux, on n'en avait pas pour son argent: « On ne saurait tirer beaucoup de services des galères qui ne sont composées que de gens de liberté », écrivait Colbert. Il fallut donc trouver des gens d'esclavage.

La guerre contre les Barbaresques en fournit un certain nombre. Quand une galère du roi avait pris des Turcs, elles les menait aux galères : « Monseigneur, écrit le chevalier de Tonnerre, je crois être obligé de vous donner avis de l'heureuse rencontre que nous fîmes hier, d'un brigantin turc, lequel nous avons amené à Toulon avec vingt-cinq hommes tous bons pour le rang. Je souhaite souvent de pareilles fortunes. » Quand un particulier avait fait une prise, il devait la déclarer et offrir sa marchandise au Roi. Un jour un corsaire, rentré à Marseille avec du riz et des Turcs, a négligé de faire la déclaration. Un officier d'administration des galères apprend qu'il y a trois Turcs qui se promènent la chaîne au pied à Cassis, dont un a été vendu déjà pour les galères d'Espagne. Il s'en va donc à Cassis, met les deux Turcs non vendus sous la garde des consuls de la ville, et demande à Colbert ce qu'il en faut faire. — Mais, répond Colbert, « il faut les mettre aux galères ». Garder un Turc, c'était voler le Roi. Beaufort, l'amiral, accusé de ce méfait, se récrie, lui si plein de zèle « pour augmenter et conserver la chiourme!... S'il m'était permis, j'y mettrais jusqu'à mes valets. » Il s'est contenté de garder trois petits Maures, l'un de huit ans, l'autre de dix et l'autre de douze.

Les captures de Turcs ne pouvaient suffire au recrutement de la chiourme. Quarante galères à deux cent cinquante rameurs en moyenne, cela fait dix mille rameurs. On allait donc au marché pour acheter des Turcs. Le marché se tenait un peu partout dans la Méditerranée, mais surtout à Livourne, à Gênes et à Malte. A Malte, on trouvait toujours des Turcs, quand il n'y en avait plus ailleurs; ils étaient un des principaux revenus du grand maître, qui faisait de gros bénéfices en les revendant. Mais les principaux recru-

teurs de galères étaient les consuls. Si deux candidats se trouvaient en compétition pour un consulat, la préférence était donnée à celui qui « fournissait caution pour un traité de fourniture de Turcs », à tant par tête, et promettait en outre une dizaine de Turcs en pur don. Les consuls étaient protégés contre la concurrence des particuliers par un monopole que leur assurait le Roi : « Je vous envoie, écrit Colbert à l'un d'eux, l'ordonnance que vous m'avez demandée pour empêcher les Français d'acheter des Turcs, afin de nous faciliter les moyens d'avoir à bon marché ceux que vous achèterez pour les galères du Roi. »

Le Turc valaít, selon les années et les endroits, de trois à quatre cents livres; Colbert se serait volontiers abonné au prix moyen de trois cent quarante livres. Le Turc était le galérien modèle : vigoureux rameur, on le mettait à l'endroit de la plus grande fatigue, au haut bout de la rame. C'était lui, d'ordinaire, que l'on chargeait d'appliquer la bastonnade. On était sûr qu'il ne se sauverait pas; ignorant la langue, il eût été repris à peine échappé. Si l'on se défiait d'un forçat, on l'enchaînait avec un Turc, sachant que celui-ci ne se ferait pas le complice d'une évasion. Le Turc était en général un brave homme, résigné, quasi content de son sort, joyeux même, si l'on en croit l'intendant Arnoul, qui, annonçant à Colbert l'arrivée de quarante Turcs, disait : « Ils avaient la gaieté dans le cœur et sur le visage ». Cet Arnoul, grand pourvoyeur des galères, mettait sa propre joie dans le cœur et sur le visage des galériens. Même vieilli, usé, le Turc valait encore quelque chose; il était marchandise courante par toute la Méditerranée : on le renvoyait sur le marché. Seignelay écrit à un consul : « Le Roi ayant été informé qu'il y a un grand nombre de Turcs invalides sur ses galères, qui causent beaucoup de dépenses et dont Sa Majesté ne retire aucun fruit. Elle a résolu de s'en défaire, et, pour cet effet, Elle a donné ordre de vous les adresser pour être vendus à Livourne. Ne manquez pas de prendre les mesures que vous jugerez nécessaires pour en retirer un prix avantageux. »

On avait pensé de bonne heure à employer aussi les nègres sur les galères. Nous avions nos comptoirs à esclaves sur la côte d'Afrique, et la marchandise noire fût revenue à meilleur

marché, mais elle n'était pas de bonne qualité. Beaucoup arrivaient malades; un plus grand nombre le devenait. Un intendant, qui a reçu cargaison de cent quarante nègres, a été obligé d'en envoyer soixante-huit à l'hôpital, où dix-huit sont morts tout de suite. « Je ne ferai pas mettre les autres à la chaîne, dit-il, de peur de les perdre tous dans le misérable état où ils sont, et que, la chaîne ne leur faisant prendre encore quelque fantaisie, ils ne meurent les uns après les autres. » Un document italien nous apprend que les nègres mouraient de mélancolie et *di ostinazione*.

Peut-être la peau rouge serait-elle plus résistante que la noire. Le Roi l'avait à portée au Canada. Ordre fut donc donné au gouverneur de capturer des Iroquois, « ces sauvages étant forts et robustes ». Sur quoi, le gouverneur attire des chefs iroquois dans un guet-apens et en expédie un certain nombre en France, mais la nation iroquoise se vengea par une guerre qui dura quatre ans, et, pour y mettre fin, le Roi dut renvoyer ses prisonniers.

Où donc encore trouver des esclaves? Car, pour faire un esclave, c'est-à-dire un homme hors de toute loi divine et humaine, il fallait un infidèle, un païen. Et l'on ne trouvait point assez de Turcs, et les nègres étaient mous et lâches, et les Iroquois ne se laissaient pas faire. Heureusement, il y avait encore les schismatiques. Les Turcs mettaient en vente à Constantinople des Russes que les Tartares apportaient l'été. « Et ces Ruseaux, dit Arnoul, sont bons hommes ». Mais il a un scrupule, « étant chrétien », de les tenir à la chaîne, puisqu'ils sont chrétiens. Il est vrai qu'il se donne un solide argument : « Selon Dieu et le monde, ils sont plus en état de salut et mieux sans comparaison sur les galères de Sa Majesté qu'en Turquie où ils renient presque tous. » N'importe! Il se demande, bien qu'il n'aime pas à employer « les gens de liberté », s'il ne devrait pas faire servir ces Ruseaux comme bonnevoglies, et il consulte Colbert. Colbert répond simplement qu'il faut les bien traiter. C'est cela, réplique Arnoul, qui promet de les donner à des capitaines qui en useront chrétiennement et charitablement avec eux. Ces pauvres Ruseaux eurent un bon billet ce jour-là, et ils furent attachés à la chaîne.

Les corsaires maltais prenaient dans leurs razzias, pêle-mêle avec des Turcs, des « Grecs schismatiques ». Le Roi sollicita en cour de Rome la permission d'en acheter aux Maltais ; je ne sais ce que répondit la cour de Rome. En fin de compte, le contingent des Ruseaux fut toujours faible ; les Turcs fournirent le plus grand nombre d'esclaves, mais ils n'étaient qu'une minorité dans ce nombre de dix mille forçats. D'ailleurs, ils étaient chers : en les comptant à trois cents livres par tête, la chiourme aurait coûté trois millions de livres. Colbert n'avait pas le moyen d'y mettre un prix pareil. Les Turcs furent la minorité d'élite, la majorité était chrétienne et française.

***

« Sa Majesté, écrivit Colbert aux premiers présidents des parlements, désirant rétablir le corps de ses galères et en former la chiourme avec toutes sortes de moyens, son intention est que vous teniez la main à ce que votre compagnie y condamne le plus grand nombre de coupables qu'il se pourra et que l'on convertisse même la peine de mort en celle des galères. » Convertir la peine de mort en celle des galères, c'était une miséricorde, que le Roi pouvait exercer en vertu de son droit de grâce. Il a quelquefois usé de ce droit. On trouve, par exemple, ce fait qu'un condamné à mort ayant demandé sa grâce, le Roi trouva qu'il ne la méritait pas, mais, « ayant été assez heureux pour que Sa Majesté entendît parler de lui le jour de Pâques, Elle a bien voulu commuer sa peine en celle des galères. » Mais le Roi faisait grâce très rarement, et, ici, ce n'est pas de grâce qu'il s'agit ; le Roi pense, selon le mot d'un contemporain, « qu'un pendu n'est bon à rien que pour les corbeaux, tandis qu'il y a toujours quelque bribe à tirer du plus malicieux forçat. » Pour obtenir une commutation de peine, il fallait être jeune et solide. « A l'égard des criminels qui passent l'âge de cinquante-cinq ans, disait Seignelay, ou qui sont estropiés d'un bras ou d'une jambe, ou rompus, ou malades de maladies incurables, Sa Majesté ne veut pas que... les juges les exemptent d'une peine plus rigoureuse, au cas qu'ils la méritent. » Ceux-là, c'était pour les corbeaux.

Le Roi agissait tout simplement par raison d'État; quand il avait besoin de galériens, il en demandait aux juges. En 1558, Henri III enjoignit aux cours « de ne condamner à l'avenir les criminels aux galères, mais en d'autres peines »; c'est qu'Henri III n'avait plus de place sur ses galères, ni peut-être même plus de galères. En 1602, Henri IV ordonnait la commutation de la peine de mort en celle des galères, fors cas atroce : c'est qu'Henri IV pensait alors à rétablir les galères. Il défendait de condamner pour moins de six ans, attendu que les forçats ne faisaient presque rien les deux premières années, « à cause des maladies et du peu d'exercice ». L'ordre de Louis XIV, transmis par Colbert, ne surprit donc personne. Il faut remarquer que, si cet ordre avait été simplement de condamner aux galères ceux qui avaient mérité la mort, l'humanité y aurait trouvé son compte, à supposer que la mort ne fût pas préférable aux galères, mais Colbert avait dit : « Que l'on convertisse *même* la peine de mort en celle des galères. » Cette commutation était un moyen extraordinaire de procurer des galériens au Roi; l'ordinaire était de condamner aux galères le plus grand nombre possible d'accusés.

Il y eut un empressement de la magistrature. Le procureur général au parlement de Bordeaux a fait connaître à sa compagnie « combien le Roi avait à cœur de remplir les galères de forçats »; Colbert lui ayant fait l'honneur de lui écrire souvent sur ce sujet, et de lui envoyer des ordres exprès afin que Sa Majesté puisse bientôt employer des forçats à « ses glorieux desseins », le procureur général espère que le ministre sera « bien aise d'apprendre qu'il y en a vingt de ce parlement qui vont être attachés ce matin à la chaîne ». Le parlement de Toulouse, qui avait moins bien fait les choses, s'excusa : « Nous devrions avoir confusion de si mal servir le Roi en cette partie, vu la nécessité qu'il témoigne d'avoir des forçats. »

Les intendants déploient le zèle accoutumé. Celui du Poitou annonce la condamnation de cinq galériens : « Il n'a pas tenu qu'à moi qu'il n'y en ait eu davantage, mais l'on n'est pas bien maître des juges. » D'ailleurs, en même temps qu'ils font condamner, les intendants, qui sont juges en tant de

causes, condamnent eux-mêmes aux galères. Le même intendant du Poitou, sur une chaîne de soixante-dix galériens, fournit sa cinquantaine. Il ajoute : « On tâchera d'en ramasser et d'en avoir autant qu'il se pourra, puisque Sa Majesté en a besoin », et il fait valoir la qualité de sa fourniture : « On est satisfait des condamnés que l'on envoie de ce pays, que l'on trouve être des plus propres pour servir ». Un autre a fait tout le possible « pour le regard des criminels que Sa Majesté désire être condamnés aux galères, afin de rétablir ce corps qui est *nécessaire à l'État* ».

***

La majorité de la chiourme se composait de grands criminels, mais il n'était pas nécessaire d'avoir commis un crime pour être envoyé aux galères. Les mendiants valides, qui feignent une infirmité, déguisent leur nom, portent un bâton ferré ; les cabaretiers, qui logent des inconnus plus d'une nuit sans les déclarer à l'autorité, sont passibles des galères. Les prévôts de marine y envoient le matelot qui a fumé à bord en temps et lieu prohibés. On allait aux galères sans condamnation ; il suffisait d'être « bohème », « vagabond », « fainéant ». « Il y a tant de vagabonds et de fainéants en Languedoc, disait l'intendant Arnoul ! Si nous avions tous ceux qui méritent les galères, je ne serais pas tant en peine ! » Quand il se trouve, comme en l'année 1666, que le Roi « va avoir des démêlés avec l'Espagne », et par conséquent besoin de ses galères, Arnoul « étend l'arrêt des bohèmes et des vagabonds le plus loin qu'il peut ». On lui en a amené quatorze ; il en fait prendre encore cinq, « qu'on a trouvés dans un village près d'ici, avec un bon Turc qui s'était sauvé des galères d'Espagne et que l'on tenait dans une bastide à tourner un moulin à huile ». Le garde qui avait amené les vagabonds déclarait qu'au dire des habitants ces gens-là ne faisaient que tourner autour des villages : « Ils cherchaient peut-être, je n'en sais rien, dit Arnoul, à les desrober ; néanmoins, comme je n'ai pas d'autres preuves, j'ai peine à les retenir, mais j'en ai encore davantage à les laisser aller. Leur fisiognomie est de galère,

mais je ne sais si leur vie est semblable... » Croire qu'Arnoul, ayant plus de peine à laisser aller ces gens qu'à les retenir, les retint, ce n'est certainement pas le calomnier. Plus tard, une « déclaration » leva tous les scrupules, et l'on trouve des ordres comme ceux-ci : « Ordre du Roi d'attacher à la chaîne le nommé Chevalier, bohème, car, suivant la déclaration de juillet 1682, les bohèmes devant être mis à la chaîne, et celui-ci étant reconnu tel, il est inutile de faire une procédure contre lui. »

***

Voici maintenant les condamnés aux galères pour raisons politiques. J'y range d'abord deux catégories de victimes de l'ancien État, les faux-saulniers — ceux qui faisaient la contrebande du sel — et les déserteurs : victimes politiques, car la contrebande du sel était une insurrection contre l'impôt le plus terrible et le plus cruellement administré, et une histoire de la gabelle serait un des plus dramatiques chapitres que l'on pût écrire de l'histoire de la souffrance humaine. Quant aux déserteurs, combien parmi eux de braves gens, ouvriers ou paysans, furent enrôlés par ruse ou par force, et ensuite maltraités par la vie militaire bien différente de celle qu'on leur avait promise! Cette vie était tellement odieuse que les désertions se multipliaient, à la grande joie de l'intendant Arnoul, car, disait-il, « si l'on continue d'envoyer les déserteurs des troupes aux galères, cela nous peuplera dans peu ». Le faux-saulnage aussi était une riche mine à exploiter : « Si l'on donne la peine des galères aux faux-saulniers de Touraine, écrit l'intendant du Poitou, l'on en aura beaucoup par ce moyen-là. » Et il revient sur les mérites des gens de son pays, sur cette sorte de prédestination qu'il a déjà remarquée chez eux à la profession de galérien : « Ce sont bons hommes et vigoureux et fort propres pour servir à ce métier ».

Il y eut, sous le règne de Louis XIV, de nombreuses émeutes et des révoltes qui recrutèrent les galères du Roi. Avec des séditieux des environs de Bordeaux, l'intendant du Poitou annonce qu'il a de quoi faire « une belle chaîne ». Le même intendant est informé que des gens du Périgord s'en

vont en Limousin où les gentilshommes s'en servent pour faire des assemblées. Il saura quand ces gens sont en campagne, tâchera de leur mettre aux trousses quelque compagnie de dragons et d'en faire un beau coup de filet pour la chaîne. Mais c'est la révolte de tout un pays comme le Boulonnais, qui donnait occasion aux beaux coups de filet. Le Roi en parle dans ses Mémoires ; il explique pourquoi il l'a provoquée. Le Boulonnais, pays frontière, avait une milice de la province, commandée par des officiers provinciaux. Il avait conservé des « états », c'est-à-dire une assemblée où les députés du pays délibéraient sur des affaires et même en décidaient; son plus grand privilège était de ne pouvoir être imposé extraordinairement sans le consentement des états. C'étaient, aux yeux de Louis XIV, des droits contre le Roi qu'il ne pouvait souffrir. « Je voulus, dit-il, faire imposer une très petite somme, seulement pour faire connaître que j'en avais le pouvoir et le droit. Cela produisit d'abord un mauvais effet, mais l'usage que j'en fis, quoique avec peine et douleur, l'a rendu bon par la suite. » On était en 1662, et le Boulonnais était épuisé par la rigueur des années précédentes. Il y avait seulement trois ans que la paix des Pyrénées avait terminé une guerre de vingt-quatre ans. Plusieurs années de suite, le Boulonnais avait subi le supplice inimaginable des quartiers d'hiver, c'est-à-dire du logement de troupes misérables, affamées, indisciplinées et qui vivaient comme en pays conquis. La famine qui avait sévi en 1660 devant rendre plus intolérable encore le quartier d'hiver de 1661, la province s'en était rachetée par un don volontaire de quarante mille livres. Ce fut l'année d'après que le Roi imposa la très petite somme, qui n'était pas si petite pour le temps et dans l'état des choses: trente mille livres. Comme il dit, « cela produisit d'abord un mauvais effet ». Les paysans tuèrent les collecteurs, se mirent en bandes, pillèrent et brûlèrent « les maisons de leurs compatriotes demeurés dans le devoir », écrit la *Gazette de France;* ensuite ils se retirèrent dans les collines et dans les bois. Six compagnies de gardes françaises, cinq de Suisses, vingt-trois de chevau-légers et le sieur Machault, maître des requêtes, furent envoyés pour faire justice. Le Roi continue: «Leur fureur ne pouvait

être dissimulée... Je pardonnai sans peine à ceux dont la retraite témoignait le repentir. Quelques-uns, plus obstinés dans leur faute, furent pris les armes à la main et abandonnés à la justice. Leur crime méritait la mort : je fis en sorte que la plupart fussent seulement condamnés aux galères, et je les aurais même exemptés de ce supplice, si je n'eusse cru devoir suivre en cette circonstance ma raison plutôt que mon inclination. »

Colbert, lui, suivait son inclination sans résistance. Il voulait d'abord supprimer les privilèges de la province, qui sont fort grands, disait-il ; il suggérait à Machault de diriger « ses informations et procédures en sorte qu'il soit évident que Sa Majesté aura beaucoup de raison et de justice d'exécuter cette pensée ». Cela en valait la peine et n'était pas du tout difficile à faire : « Je ne doute pas que vous ne le fassiez aisément, et par la qualité de la chose en soi qui vous fournira assez de matière pour le tourner ainsi, et par votre adresse, et par la facilité que vous avez de donner aux choses la face que l'on souhaite. » Et il voulait aussi, étant un homme habile à tirer plusieurs moutures d'un même sac, se procurer beaucoup de galériens. Il conseilla donc à Machault de composer le tribunal extraordinaire qui allait juger ces malheureux avec des juges étrangers au pays : ceux qui sont du pays « auraient trop d'indulgence et de compassion ». D'ailleurs, pour sûreté plus grande, il envoya un arrêt du conseil portant « que le procès serait fait à plus de douze cents coupables, que ceux qui se trouveraient de vingt ans et au-dessous, et de soixante-dix et au-dessus, ensemble les estropiés et les infirmes, seraient mis en liberté, et que, du reste, il en serait choisi quatre cents des plus valides pour servir à perpétuité sur les galères ». Le nombre des condamnés dut être bien plus considérable ; les seuls prisonniers faits au bourg d'Eulliers fournirent une belle chaîne, ou, du moins, une chaîne nombreuse, car elle ne fut pas belle. Voici l'état où un agent de Colbert trouva la troupe des prisonniers : « Il y en a 594, parmi lesquels 110 enfants, 201 vieillards, 16 morts, 18 à l'extrémité, 8 faicts mourir » ; un certain nombre ont été relâchés : 20 qui se sont trouvés innocents, d'autres qu'on a libérés « pour servir d'espions » ; d'autres qu'il a fallu détacher de la chaîne, tombant du mal

caduc ou affligés de descente; 363 ont été mis à la chaîne : ils sont « en très mauvais estat », tout nus et la plupart malades; il en meurt tous les jours, « mais je crois que quand ils auront pris l'air ils se porteront mieux ». Un autre agent demandait que l'on fît « un peu de dépense extraordinaire afin de les remettre en cœur », et lui assurait que, si on les conduisait bien, ils arriveraient aux galères en état de fournir un grand renfort ». Mais les Boulonnais arrivèrent à Toulon dans un état lamentable.

***

Dernière catégorie de condamnés politiques[1] : les huguenots. De bonne heure arrivèrent aux galères les recrues huguenotes ; dès l'an 1662, le chevalier de Gout, un des bons pourvoyeurs du début, après avoir annoncé un bon forçat qu'il a fait condamner au Parlement d'Orange, ajoute : « Et, si je puis encore attraper deux uguenots qui ont fait les insolents à la procession de la Fête-Dieu, je les envoyerai de compagnie. » Mais c'est surtout aux abords de la révocation de l'édit de Nantes, et après, que les condamnations se multiplient. En 1687, il y a six cents huguenots sur les galères de Marseille.

Un des crimes pour lesquels les huguenots étaient punis des galères — il y en avait beaucoup — c'était la fuite à l'étranger. En l'année 1700, le duc de la Force, qui avait à se faire pardonner le zèle de ses ancêtres pour la R. P. R. « la religion prétendue réformée », entreprit de convertir avec l'aide de dragons et de jésuites les protestants de Bergerac. Parmi les familles protestantes était celle des Marteilhe. Elle reçut une garnison de vingt-deux dragons, dont elle supporta les fantaisies patiemment. Le duc fit arrêter M. Marteilhe, enlever et mettre dans un couvent trois des enfants en bas âge, et força madame Marteilhe, en lui faisant tenir la main, à signer une formule d'abjuration. Restait le fils aîné, qui avait seize ans ; il s'enfuit avec un jeune homme de son

1. Il y avait aussi bien entendu des condamnés politiques proprement dits. Pour distribuer des libelles, on allait aux galères.

âge. Tous deux furent arrêtés à Marienbourg, et, bien qu'ils se défendissent fort habilement d'avoir voulu passer la frontière, le juge du lieu, sans se donner la peine d'établir la preuve du crime, les déclara « atteints et convaincus d'avoir voulu sortir du royaume, contre les ordonnances du Roi qui le défend », et, pour réparation, les condamna à être conduits sur les galères du Roi pour y servir de forçats à perpétuité, avec confiscation de leurs biens. Comme ils refusèrent d'en appeler au Parlement de Tournai, le juge, qui ne pouvait exécuter la sentence sans la faire vérifier au Parlement, en appela pour eux. Les deux jeunes gens, liés par des cordes, furent mis en route, s'arrêtant le soir pour coucher dans des cachots horribles, sans lit ni paille. Après des semaines de prison, ils comparurent devant le Parlement. Mais, durant qu'ils étaient en prison, un grand vicaire de l'archevêque de Cambrai, après avoir essayé inutilement de les convertir, les avait pris en affection et recommandés à un des conseillers. Ce ne fut pas au reste la seule preuve de charité chrétienne que reçut Marteilhe au cours de son long martyre, et des faits qu'il rapporte prouvent qu'il n'est pas si vrai que toute la nation approuvât la persécution des réformés. Donc ce grand vicaire, « notre bon ami le grand vicaire », comme dit Marteilhe, envoya aux prisonniers un conseiller au Parlement, qui, avec eux, chercha « quelque jour à les tirer d'affaire », et leur procura un bon avocat. Celui-ci établit dans une requête que les deux jeunes gens n'avaient pas voulu s'enfuir à l'étranger. Il donna comme preuve qu'ils avaient un moment passé la frontière et qu'ils étaient rentrés dans le royaume. Et c'était vrai. Seulement, ils n'avaient pas su qu'ils s'étaient trouvés un moment hors de France, où ils étaient rentrés étourdiment. Le bon conseiller aidant, et sans doute aussi le bon grand vicaire, la requête fut admise, et les deux jeunes gens absous de l'accusation d'avoir voulu sortir du royaume.

Déjà, de la ville, leur arrivaient des félicitations. Mais, comme c'était d'un crime d'État qu'ils étaient accusés, le Parlement ne pouvait les élargir qu'après avoir pris l'ordre de la cour; l'ordre arriva de les condamner aux galères, parce qu'ils avaient été trouvés sur les frontières sans pas-

seports. « Nous vous plaignons, leur dirent le président et des conseillers, et vous souhaitons la grâce de Dieu et du Roi. » Après quoi, le Parlement prononça la condamnation ; un conseiller assisté d'un greffier se rendit à la prison, et lut aux condamnés agenouillés le jugement : « Avons les dits Jean Marteilhe et Daniel Le Gras dûment atteints et convaincus de faire profession de la religion prétendue réformée et de s'être mis en état de sortir du royaume, pour professer librement la dite religion ; pour réparation de quoi les condamnons à servir de forçats sur les galères du Roi à perpétuité. » Cette lecture finie, Marteilhe prit la parole ; il s'étonna que le Parlement, après les avoir absous, les déclarât « atteints et convaincus », et, comme le conseiller alléguait que, si le Parlement avait absous, la cour, supérieure au Parlement, avait condamné, Marteilhe demanda : « Mais où reste la justice, monsieur, qui doit diriger et l'un et l'autre tribunal? » Le conseiller répondit : « N'allez pas si avant, il ne vous appartient pas d'approfondir ces choses. » Trois jours après, les deux enfants partaient pour les galères.

***

Étrange population que celle des galères ! Des mains de criminels, des mains de malheureux condamnés pour s'être révoltés contre une injustice, des mains de huguenots, des mains de Turcs poussaient à la même rame, sous le bâton du comite et de ses argousins. « J'avais à mon banc, dit Marteilhe, un condamné pour meurtre et assassinat, un autre pour viol et meurtre ; le troisième, pour vol de grand chemin ; le quatrième aussi pour vol ; pour le cinquième, c'était un turc esclave. » Comment vivaient entre eux ces criminels et les innocents? Ceux-là montraient des égards à ceux-ci, et même, dit Marteilhe, quelque respect. Il ajoute : « Les officiers mêmes, du moins la plupart, aussi bien que l'équipage, nous considéraient. » Mais, d'en haut, aucune pitié ne descendait sur les victimes. Pour Arnoul, un forçat était un forçat ; plus il en venait, plus il était content. Les années de bonnes chaînes, comme il disait, étaient pour lui des années bénies : « On m'a dit qu'il viendra une bonne chaîne de

Paris ; avec ce que j'amasse moi-même d'un côté et de l'autre, cela nous fera des rameurs pour dix-sept ou dix-huit galères. Vous voyez, monseigneur, que cela croît à vue d'œil. » A part ses petits scrupules vite apaisés, il éprouvait une grande satisfaction intime : « C'est une erreur de croire que les galériens soient bien à plaindre, hors la perte de leur liberté et quelques coups de bâton qu'on ne peut pas s'empêcher de leur donner, quand il faut faire force dans les voyages ou dans les combats. Du reste, ils sont bien nourris, bien vêtus... Si on prenait la résolution d'envoyer ici tous les fainéants... je voudrais en armer les galères, les exercer dans le port, leur donner, outre le pain et les fèves, une pinte de vin et du tabac, leur donner aussi les gardiens les plus doux qu'on pourrait trouver. Je ne vois pas qu'il y eût là injustice... »

Arnoul aurait dû comprendre — mais il ne comprenait pas — que cette vie pût ne pas convenir également à tous ses administrés, à ceux qui n'y avaient pas été préparés. Il semble, d'après le livre de Marteilhe, que les huguenots y aient assez bien résisté. Il y avait en eux « la grâce opérante qui leur donnait la constance de confesser le saint nom de Dieu ». Louis de Marolles, ancien conseiller du roi, se trouvait aux galères en 1686 ; on lui avait fait la grâce d'un régime spécial ; on lui apportait à manger du dehors ; il avait un matelas et se proposait d'acheter des draps : « Tu diras peut-être, écrit-il à sa femme, que je suis assez mauvais ménager, mais c'est assez coucher sur la dure, depuis mardi dernier jusqu'à cette heure. J'ai une belle chemisette rouge, faite tout de même que les sarreaux des charretiers des Ardennes. Elle se met comme une chemise, car elle n'est ouverte que par-devant. J'ai de plus un beau bonnet rouge, deux hauts de chausse et deux chemises de toile grosse comme le doigt et des bas de drap. Mes habits de liberté ne sont pas perdus, et, s'il plaisait au roi de me faire grâce, je les reprendrais. Le fer que je porte aux pieds, quoi qu'il ne pèse pas trois livres, m'a beaucoup plus incommodé dans les commencements que celui que tu m'as vu au cou à la Tournelle. » Il ne plut pas au roi de faire grâce à Louis de Marolles, qui mourut sur la galère. Mais on voit comme il prenait son mal en patience, soutenu

par la gloire de confesser Dieu, et il savait qu'il n'avait qu'un mot à dire pour retrouver ses habits de liberté : « J'abjure. »

D'autres n'avaient point ce reconfort ; les déserteurs, les faux-saulniers, les Boulonnais ne s'acclimataient pas, ne se résignaient pas, et alors ils mouraient : « Les Boulonnais et les faux-saulniers meurent fréquemment », écrit l'intendant. qui s'en afflige, et s'applique à chercher les raisons : « Les faux-saulniers continuent à mourir d'un mal que l'on juge procéder d'ennuy et d'affliction. » Colbert l'exhortait à « chercher les moyens de les conserver » ; l'intendant répondait qu'il faisait tout le possible, ayant les sentiments d'un homme qui veut tâcher de ne pas se damner. Il disait : « Je vous proteste, Dieu vivant, qu'ils mangent de bon pain, bonnes fèves, dans lesquelles, de fois à autre, je fais mettre de la viande pour rendre le bouillon meilleur. » Il se croirait indigne de la miséricorde de Dieu, s'il « connivait avec quelqu'un pour la diminution de la vie et pain quotidien des forçats. » L'intendant ne comprenait pas, ni Colbert ni le Roi ; souffrir en soi-même les souffrances d'autrui, les heureux du XVIIe siècle ne connaissaient point cette faiblesse.

***

Les condamnés étaient conduits aux galères par troupes enchaînées, ou, comme on disait, par la chaîne. Au commencement du ministère de Colbert, le service de la chaîne était désorganisé ; comme tous les services, il souffrait du désordre général. A Poitiers, en 1662, il y avait « vingt-cinq ou trente ans qu'il n'avait passé de chaîne. » Intendants et juges se plaignaient. A quoi servait-il de condamner aux galères si l'on ne venait pas chercher les galériens ? L'intendant du Poitou annonce qu'il a vingt condamnés aux galères « qui sont bons et vigoureux ». Il demande une chaîne pour les prendre. « Le plus tôt sera le meilleur, afin qu'ils ne dépérissent pas, et que les juges soient plus disposés dorénavant à donner cette peine, quand ils verront que leurs prisons ne demeurent pas chargées de condamnés. »

Chaque tribunal voulait avoir une chaîne à sa portée. Le

présidial d'Orléans qui, sans doute, a été réprimandé pour sa négligence, se plaint d'être obligé d'envoyer ses condamnés à Tours ou à Bourges, au lieu qu'autrefois on venait les prendre à Orléans même. « Nous ne pouvons, dit-il, faire cela à nos dépens. » Et ce n'est certes pas la bonne volonté qui manque à ces magistrats : « Il y a ici quantité de prisonniers qui pourront être condamnés aux galères, écrit l'intendant, quand vous aurez donné quelques ordres sur les difficultés que je vous représente. » Colbert réorganisa le service de la chaîne comme les autres services. On vit bientôt des itinéraires établis, des lignes principales, des embranchements, des correspondances.

A Paris, les condamnés attendaient le départ dans un cachot du château de la Tournelle. C'était « une spacieuse cave, garnie de grosses poutres de bois de chêne, posées à la distance les unes des autres d'environ trois pieds. Ces poutres sont épaisses de deux pieds et demi et sont rangées et attachées de telle sorte au plancher, qu'on les prendrait à première vue pour des bancs, mais qui ont un usage plus incommode. Sur ces poutres sont attachées de grosses chaînes de fer, de la longueur d'un pied et demi et à la distance les unes des autres de deux pieds, et au bout de ces chaînes est un collier de même métal. Lors donc que les malheureux galériens arrivent dans ce cachot, on les fait coucher à demi, pour que la tête appuie sur la poutre. Alors on leur met ce collier au col, on le ferme, et on le rive à grands coups de marteau. Comme ces chaînes à collier sont distantes les unes des autres de deux pieds, et que les poutres en ont la plupart quarante de longueur, on y enchaîne vingt hommes à la file... Cette cave faite en rond est si grande qu'on peut y enchaîner de la manière susdite jusqu'à cinq cents hommes... Figurez-vous qu'un homme ainsi attaché ne peut se coucher de son long, la poutre sur laquelle il a la tête étant trop élevée, ni s'asseoir ou se tenir droit, cette poutre étant trop basse ; si bien que je ne puis mieux dépeindre la posture d'un tel homme qu'en disant qu'il est à demi couché et à demi assis, partie de son corps sur les carreaux et l'autre partie sur cette poutre ». Dans cette posture, torturés, le « corps roué », des malheureux attendaient quelquefois des semaines

et des mois le départ de la chaîne pour Marseille, gémissant, hurlant; les guichetiers de garde faisaient le silence à coups de nerf de bœuf.

Le jour enfin venu de la mise en route, les prisonniers étaient tirés de la cave et menés dans une grande cour devant le château. On les enchaînait par le cou deux à deux, avec une grosse chaîne longue de trois pieds, au milieu de laquelle il y avait un anneau rond. Puis on les faisait mettre, couple par couple, à la file; on passait une longue et grosse chaîne dans les anneaux du milieu, et la file se trouvait ainsi formée, une file de quatre ou cinq cents hommes. Assis, ils attendaient que M. le procureur général les vînt remettre aux mains du capitaine de la chaîne et donner l'ordre du départ.

Marteilhe a raconté sa route de Paris à Marseille. Partie à trois heures, le 17 décembre, la chaîne arrivait à Charenton à six heures au clair de lune. Il gelait à pierre fendre, mais la peine de la marche, le poids des chaînes, qui était pour chacun de cent cinquante livres, au dire du capitaine, échauffa les misérables au point qu'à l'arrivée ils étaient en eau. On les mena d'abord dans une écurie, où la chaîne fut clouée au râtelier; à grand peine, ils purent s'asseoir sur le fumier des chevaux : pour eux, point de paille, car le capitaine, qui a entrepris le transport à vingt écus par tête, épargne jusqu'à la paille. A neuf heures, la lune étant haute et claire, le vent de bise soufflant, la chaîne fut décramponnée, et la file s'allongea d'un côté de la cour. Ordre de se déshabiller et de poser ses vêtements à ses pieds; ordre de marcher de front jusqu'à l'autre bout de la cour. C'est le moment de la visite; les archers fouillent les vêtements, sous prétexte d'y chercher des couteaux et des limes, et volent tout ce qu'ils trouvent à leur convenance dans ces hardes. Cela dure deux heures : le vent de bise a glacé les corps nus. Ordre de remarcher jusqu'à la place où les vêtements ont été laissés, mais les corps raides se refusent à la marche; ni la bourrade de mousquetons, ni les coups de bâton ou de nerf de bœuf ne peuvent les ranimer; les guichetiers les saisissent par la chaîne du col, et les traînent ensanglantés comme des charognes. Dix-huit moururent le lendemain. « Ce qui, après Dieu, nous sauva la vie, ce fut le fumier de cette

écurie. J'eus la facilité de m'y enterrer entièrement. Ceux qui purent le faire se trouvèrent bien, se réchauffèrent et se remirent bientôt. Tout extrême et vilain que ce remède était, nous rendîmes grâce à Dieu de bon cœur de nous l'avoir procuré. »

La chaîne traversa l'Ile-de-France, la Bourgogne et le Mâconnais jusqu'à Lyon. Elle faisait par jour trois ou quatre lieues, les anciennes lieues de France. Beaucoup tombaient en chemin. S'ils ne se relevaient pas sous le bâton, on les détachait, on les traînait par le col jusqu'à une charrette; on les y jetait, les jambes nues pendant dehors; les jambes se gelaient; les patients hurlaient; le bâton tombait dru. Beaucoup mouraient. C'était une perte pour le capitaine, qui ne touchait ses vingt écus par tête qu'en arrivant à Marseille; mais la charrette marchait à son compte; charrier un homme de Paris à Marseille, c'eût été une affaire de quarante écus sans la nourriture. Il valait mieux assommer à coups de bâton ceux qui ne pouvaient marcher. Au curé du premier village qui se présentait, le capitaine donnait le corps à enterrer, et l'attestation du curé lui servait de décharge.

A Lyon, la chaîne fut mise sur des bateaux plats. Elle descendit le Rhône jusqu'au pont Saint-Esprit; de là, elle marcha jusqu'à Avignon, et d'Avignon à Marseille. Beaucoup étaient morts en chemin; presque tous étaient malades; beaucoup moururent après l'arrivée. Le voyage avait duré un mois.

Ainsi parle Marteilhe, mais il faut toujours contrôler les dires de mémoires, surtout quand l'auteur est un persécuté. Voici des documents officiels : « Sur 113 forçats qui vont partir de Paris, écrit Seignelay au procureur général de Harlay, il y en a plus de 70 qui sont tout nus, et vous avez ordonné au concierge de la Tournelle de ne leur donner que des souliers. Cependant, comme nous voici dans une saison où il est nécessaire qu'ils aient des hardes que le Roy a ordonné, sans quoy la plus grande partie périrait en chemin, je vous prie de me faire savoir si vous avez quelque raison particulière qui vous ayt empêché de donner des ordres d'y pourvoir. » *Cependant nous voici dans une saison...* En effet, on était en novembre. Sans doute, le procureur général n'avait pensé qu'aux

souliers, le reste allant de soi, mais il y avait quelquefois des aggravations de peines pour les plus « méchants » des condamnés. Le procureur général les « recommandait », et alors on leur mettait double chaîne. On lui soumettait aussi des cas d'exemption de la chaîne. Jean Robert, condamné aux galères, est affligé d'une hernie; faut-il tout de même l'attacher ? Réponse : Jean Robert est un « méchant homme ; il sera donc attaché à la chaîne, bien qu'il soit incommodé d'une descente de boyau ».

A Marseille, l'intendant, qui espérait de bons galériens, qui en était « en peine », comme il disait, déplorait le déchet à l'arrivée. Il faisait le compte des morts, puis de ceux que la chaîne avait refusés. Par exemple la chaîne de Metz, en passant à Dijon, a dû laisser un condamné, qui « avait eu le bras rompu à la question, et les nerfs tellement raccourcis qu'aucun des conducteurs ne s'en voulut charger ». Quelquefois, une chaîne s'est révoltée, et il a fallu sévir en route : « Il nous arrive une chaîne de huit hommes, à mine très meschante, mais tous bons en apparence pour la profession que la justice leur a choisie. Ils se sont révoltés par le chemin et ont forcé le sieur Richelet à en tuer un, et un autre qui s'est sauvé. » Les « bons en apparence » sont très rares. Un commis de l'intendant est allé à Lyon recevoir les forçats. Il trouve bonne la chaîne de Picardie, Champagne et Bourgogne; mais pour la chaîne de Touraine, Anjou, Orléans, qui était de 93 hommes, il en est mort 33 en route; 11 à Lyon, soit 44 sur 93. Il y a une vingtaine de malades, le surplus est harassé; il faut en faire voyager par eau quelques-uns qui « menacent de leurs morts ». Même les plus robustes succombent : « Dans la dernière chaîne, il y a beaucoup de déserteurs (de condamnés pour désertion); ce sont bons hommes et jeunes..., nonobstant cela, c'est ce qui peuple l'hôpital. La fatigue du chemin, les mauvais traitements, le changement d'air et de vie ne permet pas à tous les corps de résister. » L'intendance se plaint qu'on lui gâte son personnel par « les mauvais traitements que reçoivent les condamnés de ceux qui les conduisent » : « La dernière chaîne de Guienne, outre la perte qui s'est faite dans sa route par les rigueurs de ceux qui les conduisent et leur avarice, est venue ici si ruinée

qu'une partie a péri, et l'autre ne vaut guère mieux... » Voilà des papiers administratifs qui commentent les Mémoires de Marteilhe.

***

Arrivés au terme du voyage, les condamnés passaient une sorte de revision à bord de « la galère de dépôt ». Là, ils étaient palpés et tâtés comme des bêtes, puis séparés en quatre lots, selon leur force ; dans le premier lot, les voguants et les apostis, c'est-à-dire ceux qui étaient propres à faire des premiers ou des seconds rameurs ; dans le second, les tiercerols et quarterols, troisièmes et quatrièmes rameurs ; dans le troisième, les quinterols et les sexterols, cinquièmes et sixièmes rameurs ; dans le quatrième lot, les invalides. Ceux-ci étaient envoyés à l'hôpital. Les noms des autres étaient écrits sur des billets, que l'on jetait dans trois boîtes ; les capitaines de galères, à tour de rôle, venaient tirer des noms dans les boîtes, et ils emmenaient les hommes que le sort leur avait donnés.

Les galériens esclaves avaient le visage et la tête rasés, sauf le sommet de la tête, où on leur laissait une touffe de cheveux ; les condamnés avaient le visage et la tête entièrement rasés ; les bonnevoglies avaient l'honneur de porter la moustache, comme il convenait à des hommes libres. Tous recevaient, par année, deux chemises, deux caleçons, une paire de bas de drap gris, un bonnet de laine rouge ; tous les deux ans, un caban de drap, une casaque de drap rouge doublée de toile blanche. C'était ce que l'on appelait « l'habit du roi ». Point de souliers, sinon par grand privilège ; un Turc qui se convertissait recevait une paire de souliers. Les forçats gardèrent ce costume jusqu'aux derniers jours du bagne, qui fut le successeur de la galère disparue. Le bonnet rouge s'éclipsa un moment, au temps de la Convention nationale. Sur la plainte de patriotes, qui s'offensaient de voir le bonnet phrygien, cet insigne de civisme et de liberté, porté par des malfaiteurs, la Convention enleva aux forçats le bonnet rouge, mais ne décida point de la forme et de la couleur d'un nouveau bonnet. Les galériens demeurèrent tête nue. Quelque

temps passa; la mode du bonnet phrygien se perdit; les Jacobins changèrent de coiffure, — beaucoup s'empanachèrent de plumes sénatoriales — et les forçats reprirent le bonnet rouge.

Pour la boisson, de l'eau; pour la nourriture, du pain — « le pain du Roi », — une soupe de fèves cuites à l'huile; quand on était en mer, la soupe n'était donnée que tous les deux jours, parce qu'elle alourdissait. Les forçats pouvaient se procurer des douceurs avec de l'argent. Les protestants en avaient toujours; les condamnés et les esclaves en gagnaient à différents travaux, dans le parc de l'arsenal ou en ville, ou par des métiers qu'on leur faisait ou laissait faire, pendant les mois où la galère au repos était désarmée. Tout le monde devait travailler; ceux qui ne savaient pas de métier apprenaient par force à tricoter et tricotaient. Ceux qui en savaient un, tailleurs, cordonniers, perruquiers, horlogers, graveurs, travaillaient dans de petites baraques de planches sur le quai du port, chacun en face de sa galère; un argousin les y menait le matin, les y enchaînait, et venait les rechercher le soir. Quelques-uns disaient la bonne aventure, tiraient l'horoscope, ou exploitaient le secret magique qu'ils possédaient de faire retrouver un objet perdu ou découvrir un voleur. Leurs baraques étaient fort bien achalandées, bien qu'ils fussent d'ordinaire marchands très fripons, et presque tous étaient recéleurs de toute sorte de vols. Si bien qu'ils faisaient des affaires, gagnaient de l'argent et le dépensaient. Ils commencent à « être trop bien », écrit Arnoul, qui se plaint de leurs deux défauts, larcin et ivrognerie, avec douceur, il est vrai; « il est bon pourtant qu'ils boivent, cela les fortifie...; il vaut mieux souffrir un peu du côté du larcin »; mais ce qu'il ne peut admettre, c'est qu'une fois en train de vendre, ils vendent leurs chemises, leurs habits : « Nos malheureux forçats vendent leurs chemises et habits pour yvrongner... Comme les coups de gourdin et de lattes ne sont que des chatouillements pour eux, je leur ai promis de faire couper le nez aux chrétiens et les oreilles aux Turcs... Il faut nécessairement cette sévérité et forcer le naturel... »

*
* *

C'était là le bon temps, le temps de repos, les vacances des forçats. Suivons-les au travail de la rame.

De la poupe à la proue, la galère est partagée au milieu par la « coursie ». C'est comme un long banc creux, dont l'intérieur est une caisse à ranger les tentes et les hardes des forçats. Le dessus, large de trois pieds et demi, est un promenoir, l'unique passage par où l'on puisse aller d'un bout à l'autre de la galère. De chaque côté, les bancs de rameurs, les « brancades »; il y en a le plus souvent vingt-cinq, et cinq rameurs sur chacun, cinq rameurs pour une rame. La rame a quarante pieds de long; elle est équilibrée sur l'*apostis*, plat-bord de la galère, de sorte que les treize pieds de rame qui sont dans la galère (cette partie s'appelle le genou) pèsent autant que les vingt-sept qui sont dehors. Le genou de la rame étant trop gros pour être empoigné, des poignées creuses, les *manettes*, y sont pratiquées : les forçats y passent les mains, mais le haut bout de la rame, le *mantenen*, n'a pas de manettes; il est manœuvré à mains libres par le premier rameur, le plus vigoureux, celui qu'on appelle le « vogue-avant ou voguant ». Nous avons vu tout à l'heure ces noms : apostis, tiercerol, quarterol, quinterol. Du voguant au quinterol, la peine allait décroissant; les camarades se moquaient du quinterol, un fainéant. Les voguants de la première rame, à droite et à gauche, s'appelaient *espaliers :* c'était le plus haut degré dans la hiérarchie des forçats; les espaliers réglaient tout le mouvement de la galère.

Par le commandement : « Avant ! » le capitaine ordonnait la vogue. Le comite, placé auprès de lui à l'arrière, sifflait dans son sifflet d'argent l'ordre de marche que répétaient les deux sous comites, l'un au milieu de la coursie et l'autre à l'avant. Alors, sur chaque banc, se soulèvent les cinq rameurs. Ils ont un pied sur une barre de bois, la *pédagne*, de l'autre, ils portent sur le banc devant eux ; le corps allongé, les bras tendus raides, ils poussent la rame, puis l'élèvent pour la frapper dans la mer, se rejettent en arrière et retombent assis. Si une rame se levait ou retombait trop

vite, le rameur frappait le dos des camarades placés devant, et recevait sur la tête la rame de celui de derrière. A maintenir cet énorme effort et cette précision, veillent le capitaine et le comite et les sous-comites ; ceux-ci sont en perpétuel mouvement ; le bras se lève et retombe ; la corde cingle les dos nus des rameurs.

Heureusement, le long effort continu de la vogue n'était demandé que par exception. En mer, par un vent favorable, la voile manœuvrée par les matelots donnait du repos à la chiourme. Et, lorsqu'on faisait limenurcie, sans raison de se hâter, la galère marchait par quartier, c'est-à-dire qu'elle était alternativement nagée par une partie des rames. Mais on comprend bien que la vogue à toute force n'ait pu être obtenue d'hommes libres. Lorqu'il fallait la soutenir pendant des heures et des heures, les comites et les mariniers allaient de banc en banc porter aux bouches des misérables un morceau de biscuit trempé de vin et, vite, ils reprenaient la corde. Marteilhe a raconté un combat des galères de Dunkerque — il avait été à Dunkerque, où il y avait quelques galères, avant d'être envoyé à Marseille — contre une frégate anglaise, à l'embouchure de la Tamise. La nuit approchant quand on aperçut la frégate, on fit extraordinairement force de rames; le lieutenant ordonna au comite de redoubler de coups de corde sur la chiourme, mais le comite répondit qu'il ne voyait pas le moyen de prendre cette frégate à cause de la nuit qui s'avançait : « Redouble tes coups, bourreau, cria le lieutenant, pour animer et intimider ces chiens-là. Fais comme j'ai souvent vu faire aux galères de Malte. Coupe le bras d'un de ces chiens pour te servir de bâton et en battre les autres. »

Dans le combat, le forçat n'est pas un combattant, il est une machine, et suspecte. Capitaine et comites savent que la chiourme les exècre, et qu'elle aime l'ennemi de toute la haine qu'elle leur porte. Deux pièces de canon sont braquées à la poupe et chargées de mitraille, l'une pointée sur la gauche, l'autre sur la droite, enfilant toute la galère. Au moindre mouvement, la chiourme serait anéantie. Les misérables demeurent à leur banc, enchaînés comme toujours et bâillonnés. Ils portent d'ordinaire, suspendu au cou, un morceau de liège,

épais d'un pouce, qu'ils doivent mettre en bouche, au commandement de : « Le *tap* en bouche ! » Quelquefois, pourtant, on leur laisse la bouche libre et on leur donne part à l'action en commandant la « chamade ». C'était une huée destinée à épouvanter l'ennemi. « En effet, c'est une chose épouvantable de voir, sur chaque galère, trois cents hommes nus comme la main, qui heurtent tous à la fois et secouent leurs chaînes, dont le bruit se confond avec leurs hurlements, et fait frémir ceux qui n'ont jamais été à pareille fête. » Marteilhe a raconté le combat de sa galère contre cette frégate anglaise qui fuyait ou plutôt feignait de fuir. La galère, l'ayant approchée, visa droit sur elle pour l'enfoncer de l'éperon, et soldats et matelots, sabre ou hache en mains, se tenaient prêts pour l'abordage. Mais le capitaine anglais esquiva l'éperon d'un coup de gouvernail, et la galère, manquant le but, s'allongea le long de la frégate, si près que tout le rang de rames fut brisé par le choc. L'Anglais jeta sur la galère ses grappins, l'attacha à son bord et la « régala » de son artillerie chargée à mitraille, pendant que, des hunes de ses mâts, pleuvaient les grenades. Le banc de Marteilhe était en face d'un canon, et si près qu'en se levant il aurait pu le toucher de la main. Ses camarades se couchèrent tout à plat ; lui, ayant vu que le canon était pointé à « couler bas », et que, par conséquent, le coup porterait sur le banc, se mit tout droit. C'était le seul mouvement que sa chaîne lui permît. Il voyait le canonnier anglais, mèche en main, qui allait de canon en canon et s'approchait. « Il vint droit au canon fatal ; j'eus la constance de lui voir mettre le feu, me tenant toujours droit, en recommandant mon âme à Dieu. » Le canon tira ; Marteilhe se sentit comme étourdi et fut jeté sur la coursie, où il perdit connaissance. Lorsqu'il revint à lui, il chercha ses camarades ; le combat avait commencé au crépuscule, et la nuit était tombée quand il se ranima. Il crut que ses camarades étaient demeurés couchés par crainte du canon. « Levez-vous, mes enfants, dit-il, le danger est passé. » Point de réponse. Parmi eux, était un Turc, Yusuf, qui avait été janissaire, et se vantait de n'avoir jamais eu peur. « Voilà donc la première fois que tu as eu peur, Yusuf, criait Marteilhe. Allons, lève-toi. » Et il prit le bras du Turc :

le bras lui resta dans la main. Il s'aperçut alors que tous ses camarades, comme Yusuf, étaient hachés. Il s'assit entre ces débris, et, sentant couler sur son corps nu quelque chose de froid et d'humide, il se palpa ; il avait une épaule et une jambe traversées, et la peau du ventre arrachée.[1]

***

Tel était le régime des galères, en temps de paix et en temps de guerre. Je ne pense pas que la barbarie ait jamais inventé rien de plus barbare, ni qu'il se trouve de pires horreurs dans l'histoire de l'esclavage antique. Régime de paix, régime de guerre étaient également meurtriers. Ce n'étaient pas seulement les faux-saulniers et les Boulonnais qui « mouraient fréquemment ». Les Turcs mêmes ne résistaient pas à cette vie. Après une revue de forçats qui ont été « trouvés bien vêtus, bien nourris, ayant tous des capotes », l'intendant se félicite qu'il ne soit mort que quatorze Turcs depuis la revue précédente. Par moments, la mortalité est énorme; en 1667, il est mort, la plupart sur une seule galère, une cinquantaine de forçats, qu'on avait embarqués « à peu près malades par la nécessité qu'il y avait de chiourmes ». Cette année-là, on était en guerre avec l'Espagne, mais en temps de paix même, il fallait, à chaque voyage de limenurcie, jeter à la mer nombre de galériens. Au retour d'un voyage aux côtes d'Espagne et de Sardaigne en 1663, l'intendant écrit : « Il n'est mort que trente-six forçats, qui est un bonheur incroyable. L'année passée, nous en perdîmes plus de quatre-vingts, l'air d'Espagne et de Sardaigne étant fort malsain. » Le regret de voir diminuer l'effectif s'atténue, quand la mort a frappé des vieux. Ainsi, sur les quatorze Turcs qui ont manqué à l'appel de la revue, l'intendant fait remarquer qu'il y en a trois ou quatre « fort vieux ». Un vieux forçat était un embarras pour l'administration des galères, comme un vieil esclave, pour Caton.

***

Comment sortait-on des galères? La réponse semble bien simple : Si l'on était condamné à perpétuité, on n'en sortait

jamais; on sortait, après avoir fait sa peine, si l'on était condamné à temps. Mais les choses se passaient bien autrement. L'intendant écrivait à Colbert des lettres comme celle-ci : « Le nommé Carreau a été condamné aux galères pour deux ans et il y a demeuré douze ans au delà du temps porté par ladite condamnation » ; ou comme celle-ci encore : « Le nommé Reboul a été condamné par le conseil de guerre du régiment des gardes pour cinq ans. Il est resté quatorze ans en galère au delà de son temps. Sa liberté pourrait lui être accordée par grâce, si vous l'aviez, monseigneur, pour agréable... » Ainsi, après quatorze années supplémentaires, la libération est une grâce. Nous avons des états de libération de forçats invalides; tous ont servi au delà de leur peine, beaucoup l'ont dépassée de quinze à vingt ans; ils sont libérés, non pour cette raison, mais parce qu'ils sont invalides. Encore fallait-il qu'ils le fussent pour de bon. Avant de les laisser partir, l'intendant les passait en revue; il avait peur que le ministre ne lui reprochât une trop grande facilité : « Nous avons, ces jours-ci, renvoyé les invalides. Je puis vous assurer que de tout ce que nous avons renvoyé, on n'en ferait pas un homme entier, et que les galères n'en souffriront aucune diminution. » Au dernier moment, il en a retranché deux qui pouvaient encore servir. Si le rôle des libérés est par trop long, l'intendant développe ses excuses : « Cela ne diminue en rien les forces des galères du Roi... ; il est vrai que tous ne sont pas estropiés; il y en a qui n'ont pour invalidité que l'âge, et le grand temps qu'ils sont dans les galères, après avoir achevé leurs services. » Peut-être leur reste-t-il « quelque petite vigueur », mais il est très important d'en faire sortir qui aient fait leur temps et qui paraissent ne sortir que *sous ce prétexte*, « pour guérir la *fantaisie blessée* de ceux qui ont passé le temps de leur condamnation, que le désespoir saisit, et qui commettent des excès sur eux-mêmes pour obtenir leur liberté », c'est-à-dire qui se mutilent : auquel cas, si leur crime était prouvé, ils obtenaient, après jugement, la liberté par la mort.

Il y avait pourtant un moyen de sortir vivant des galères : c'était de fournir un remplaçant, mais qui fût bien solide, un bon Turc. Les forçats en état de se faire remplacer, c'étaient,

comme disait l'intendant, des « forçats de qui l'on peut tirer des Turcs ». Et l'intendant trouvait moyen de faire faire au Roi une bonne affaire à l'occasion de ces achats de remplaçants. Il y avait, comme nous savons, différents marchés de Turcs; Livourne était le plus commode, étant le plus proche, mais c'était aussi le plus cher; les Turcs de Livourne, c'était trop cher pour le Roi; l'intendant obligeait donc les forçats à en acheter. Par ainsi, disait-il, « les Turcs de Livourne ne coûteront rien au Roi, et Sa Majesté fera justice, et ôtera, en gagnant un bon Turc pour un faible chrétien, petit à petit, les plaintes des forçats qui auront fait leur temps. » Voilà certes un raffinement de bon serviteur! Il était tout à fait admis qu'on ne pouvait être libéré, son temps fait, à moins de fournir un Turc : Denis Poculot, seigneur de Blessis, forçat de la galère *la Fidèle*, et autrefois lieutenant du régiment de Picardie, demande sa liberté, après avoir dépassé de cinq ans le temps de sa condamnation, et il s'excuse de ne pouvoir donner de l'argent pour l'obtenir, « comme en ayant beaucoup dépensé au service de Sa Majesté ». Quatre cents livres, qui donc, parmi ces misérables, possédait une pareille somme? Les réformés, sans doute; mais ceux-ci étaient exclus du droit de rachat, ne pouvant se libérer que par l'abjuration. Les Turcs esclaves, pris par les corsaires, pouvaient être des gens riches; de ceux-là, on exigeait deux remplaçants : « Mon cousin, écrit le roi à Vivonne, général des galères, ayant égard à la très humble supplication qui a été faite de la part du nommé Mémet-Heaya, qui est actuellement sur ma galère *la Superbe*, et ne paraît pas très valide, je vous fais cette lettre pour vous dire que mon intention est que vous donniez des ordres pour le faire détacher de la chaîne, lorsqu'il aura fourni deux bons Turcs à sa place. » Nous voyons aussi que cinq à six Boulonnais ont demandé à se racheter par un Turc: c'étaient évidemment des paysans à leur aise.

Voilà déjà deux moyens de sortir des galères : avoir dépassé son temps et être invalide; avoir dépassé son temps et fournir un Turc. Mais qu'arrivait-il, si le forçat devenait invalide avant l'expiration de la peine? De deux choses l'une : ou bien il n'avait pas, ou bien il avait le moyen de fournir un Turc. Dans le premier cas, on le mettait sur une vieille galère, qui

servait de prison, mais alors il était nourri à ne rien faire; aussi l'intendant propose-t-il une fois d'envoyer aux îles les forçats et faux-saulniers invalides, pour être vendus aux habitants desdites îles et de Canada. Dans l'autre cas, on autorisait le condamné à se racheter. Peu importait qu'il ne fût pas au bout de la peine. Le galérien n'était pas considéré comme un homme qui expie un crime, et de qui l'expiation est proportionnée à ce crime; c'était un rameur qui, occupant une certaine place sur un certain banc, contribue à la force d'une galère du Roi. S'il fournit un plus robuste rameur que lui-même, c'est tout profit. Arnoul voudrait libérer non seulement les invalides qui ont satisfait à partie, mais d'autres qui ne pourraient jamais servir, pourvu qu'ils achetassent un Turc. « Je ne regarde les galères que du côté de la guerre et du service de mer. » Malheureusement, ajoute-t-il, — car il a des mots charmants, — ces libérations anticipées « font mauvais effet dans l'esprit des parlements, qui n'examinent pas toujours les choses à fond ». Il arrivait, en effet, que les parlements regardaient les galères du côté de justice. Un nommé Saint-Phar, condamné aux galères pour cinq ans, avait obtenu, après six mois, une lettre de cachet ordonnant de le faire sortir des galères sitôt qu'il aurait mis un Turc à sa place; il revint à Paris, et le Parlement le mit en prison. « Il présente requête pour en être tiré; on ne le fera pas à moins d'un exprès commandement du Roi, que l'on est assuré que Sa Majesté ne donnera pas », écrit le procureur général de Harlay à Colbert. Cela fait plaisir d'entendre un peu parler de justice à propos de galériens, mais ce n'est pas pour réclamer le condamné qui a outrepassé sa peine.

***

Il ne se trouva donc personne pour protester contre ces injustices et contre cette inhumanité? — Il ne se trouva personne, ni dans le ministère, ni parmi ceux qui avaient la charge de la justice, ni parmi ceux qui avait la charge de la charité.

Des âmes généreuses s'intéressèrent aux misères de ces réprouvés; les galères reçurent la visite de saint Vincent de

Paul; une mission permanente essayait de convertir les réformés, prêchait les forçats et distribuait les sacrements; l'évêque de Marseille apportait la confirmation : « Beaucoup de ces misérables, écrit-il, ont demandé le sacrement de la confirmation; je leur ai donné moi-même cette consolation dans la galère. J'espère que ce travail sera agréable à Dieu et utile au Roi. » Agréable à Dieu, utile au Roi? Les compagnons de chaîne de Marteilhe, qui proféraient d'ordinaire des blasphèmes dont ils inventaient de nouveaux formulaires, recevaient le sacrement avec aussi peu de dévotion que s'ils étaient dans un cabaret à boire bouteille. L'évêque faisait quelquefois des missions sur les galères; il écrit un jour qu'en rentrant des états de Languedoc il a cru « ne pouvoir mieux employer le temps que de faire des missions ». Alors il voyait de près chaque jour ces « misérables » ; il s'entretenait avec eux; il entendait leurs doléances, il voyait couler les larmes des Boulonnais, des faux-saulniers, des vagabonds, de tous ceux qui n'étaient point des criminels, et que la galère gardait, la peine plus qu'expiée : « J'ai appris, écrit-il, les besoins et les plaintes de ces pauvres gens. Les plus pressants sont de ceux qui ont doublé et triplé le temps porté par leur condamnation et qui ont de la peine à prendre patience. Si le Roi jugeait à propos de donner tous les ans la liberté à quelques-uns des plus anciens... en ayant communiqué avec M. Arnoul, » il croit que cela produirait un bon effet. Rien de plus! Une fois seulement, à propos de trois Russes ou Polonais retenus aux galères où ils ont été mis sans motif, un missionnaire dira au ministre : « On les retient par une violence injurieuse à votre ministère et à Dieu même! » Une fois au moins quelqu'un a donc dit : Vous n'avez pas le droit de faire ces choses-là.

Le Roi, avait déclaré Colbert, veut que le « corps des galères soit rétabli ». Ce corps, disent les intendants, est « nécessaire à l'État ». Il faut au Roi des galériens « pour ses glorieux desseins », disent les juges. Les juges reconnaissent d'ailleurs sans difficulté que la loi peut être changée par l'expresse volonté du prince. Un parlement, après avoir renvoyé deux accusés des fins d'une plainte, les a jugés, par ordre, atteints et convaincus du crime même dont il les avait

absous. Il n'y a point de loi au-dessus de la volonté du Roi; il n'y a pas de justice contre le Roi; c'est la grande maxime du droit public. Qu'importent les « fantaisies blessées » de « pauvres gens qui ont peine à prendre patience », comme dit l'évêque ! Ce n'est pas de cela qu'il s'agit : il s'agit de « la force des galères de Sa Majesté ». D'ailleurs, la France de ce temps-là était accoutumée aux barbaries et aux misères. Les âmes religieuses, comme il y en eut de grandes et d'exquises, étaient humaines d'une autre façon que nous le sommes : l'idée pessimiste chrétienne que la vie est un voyage douloureux à travers une vallée de larmes, implique la nécessité des larmes et des souffrances.

***

Les galères ne faisaient horreur à personne; elles étaient un objet de curiosité : on y donnait des fêtes où les galériens étaient en spectacle.

La vogue par force n'était pas seulement employée pour les combats. M. de Langeron, capitaine de la galère où ramait Marteilhe, régalait un jour à son bord (la galère était à Boulogne) M. le duc d'Aumont. La mer était calme; « pour donner du plaisir à ce seigneur », le capitaine lui proposa un tour en mer. On vogua jusqu'auprès de Douvres. Le duc, dans la conversation, demanda comment les forçats pouvaient dormir : ces malheureux en effet couchaient sur le bois, à cinq ou six, dans l'intervalle étroit des deux bancs, la tête des uns vers la coursie, la tête des autres vers le bord, les corps s'emboîtant. « Je sais, répondit le capitaine, le secret de les faire dormir. » Il donne au comite l'ordre de virer de bord pour retourner à Boulogne. On était à dix lieues du port, vent et marée contraires. Le capitaine commanda force de rames et passe-vogue. Le commandement de passe-vogue était le plus redouté de tous, car il fallait doubler la cadence de la vogue : une demi-heure de passe-vogue fatiguait davantage que quatre heures de vogue ordinaire, sans compter qu'il était difficile de ne pas manquer souvent le coup de rame, et alors les coups tombaient comme grêle. A l'arrivée à Boulogne,

les rameurs, qui ne savaient plus remuer ni bras ni jambes, se couchèrent entre leurs bancs et le capitaine commanda le sommeil. Quand, vers minuit, le duc et le capitaine eurent fini de dîner, ils allèrent se promener sur la coursie : entre les bancs, tout nus, — car aucun n'avait eu la force de remettre sa chemise, — le dos ensanglanté, les malheureux dormaient la plupart ; ceux que la souffrance empêchait de dormir tenaient l'œil fermé.

— Vous voyez, Monsieur, dit le capitaine au duc, si je ne sais pas le secret de faire dormir ces gens-là. Je vais vous faire voir que je sais les éveiller comme je sais les endormir.

Sur quoi il fit siffler le réveil. Et ce fut « la plus grande pitié du monde. Presque personne ne pouvait se lever, tant leurs jambes et tout leur corps étaient raides ». Il y fallut les grands coups de corde.

On menait les étrangers de distinction à l'arsenal des galères. Au centre des quatre grandes galeries de la salle d'armes, toutes tapissées de mousquets et de sabres, sous un soleil dont les pertuisanes et les lames d'épée formaient des rayons encadrant le portrait du roi, un trophée de tous les attributs de la guerre était dressé; tout autour étaient agenouillés des Turcs, chargés de chaînes dorées.

Les étrangers étaient invités à visiter les galères elles-mêmes. Ce jour-là la chiourme se faisait belle. Assise sur les bancs, portant linge propre, casaque et bonnet rouges, elle attendait les seigneurs et les dames. A chaque entrée, d'une seule voix, elle poussait un hou ! deux hou ! trois hou ! selon la dignité de la personne; un duc et pair avait droit aux trois hou ! c'était le maximum, et le Roi n'en aurait pas eu davantage; aussi le salut s'appelait le salut du Roi. Les tambours battaient aux champs; seigneurs et dames s'avançaient par la coursie jusqu'au bout de la galère, puis s'en retournaient à la poupe, et s'asseyaient sous la tente dressée. Alors le comite commandait l'exercice, au sifflet. Au premier coup, chacun ôtait le bonnet; au second la casaque; au troisième, la chemise, et l'on n'apercevait plus que des corps nus. Ensuite, on faisait faire la *monine*, c'est-à-dire le singe. Les hommes se couchaient entre leurs bancs; on ne voyait plus personne. Ils levaient l'index, on ne voyait que des doigts; puis les bras,

puis la tête; enfin ils se levaient, ouvraient la bouche, toussaient, s'embrassaient, se poussaient. Et ils se rasseyaient, pour, la fête terminée, saluer de nouveau de leurs hou! hou! hou! la sortie des visiteurs. Mais quelquefois seigneurs et dames demeuraient; le commandant leur faisait servir une collation ou même un repas splendide en musique. Marteilhe a servi sur une galère dont le commandant avait trouvé parmi les galériens une symphonie de douze joueurs d'instruments; les musiciens portaient, au lieu de la casaque, un bel habit rouge, et, au lieu du simple bonnet, des bonnets de velours à la polaque, galonnés d'or.

La galère se faisait belle comme la chiourme; la *Réale* était un décor superbe. Les mâts étaient dressés, les pavillons hissés, les banderoles déployées; la chambre de poupe, qui avait la forme d'un berceau, était couverte d'une tenderole de velours cramoisi, où pendait une riche frange d'or; le velours cramoisi à frange d'or recouvrait les sièges des invités; les rames, élevées en dehors, étaient comme des ailes peintes de diverses couleurs; les hautes figures de la poupe apparaissaient toutes dorées. Au bout d'une longue lance flottait l'étendard royal, en damas blanc semé de fleurs de lys d'or, avec les armes du Roi au milieu. Ces jours-là, les galériens s'encadraient dans la splendeur du règne.

ERNEST LAVISSE

ENTRE

LA VIE ET LE RÊVE

— *NIELS LYHNE* —

I

Elle avait les grands yeux brillants des Blide, leurs sourcils fins et droits, leur nez très proéminent, leur large menton et leur bouche aux lèvres charnues. Elle avait encore hérité leur pli douloureusement sensuel aux coins des lèvres et leurs mouvements nerveux de la tête.

Mais ses joues étaient pâles, et ses cheveux, très soyeux, se plaquaient sur le crâne. Les Blide avaient, au contraire, le teint coloré et une épaisse chevelure crépue, pareille à une crinière. — Et ils avaient des voix fortes et graves qui semblaient confirmer les légendes conservées dans la famille : les chasses bruyantes, les services religieux célébrés le matin, en grande pompe, les amours romanesques attribuées à leurs ancêtres. Sa voix, à elle, était faible et terne.

Ce portrait la dépeint dans sa dix-septième année. Plus tard, après son mariage, sa voix acquit plus de force, son teint plus d'éclat ; l'œil parut moins brillant, mais agrandi et plus sombre.

A dix-sept ans, elle différait beaucoup, au moral, de ses frères et sœurs, et ne se rapprochait pas plus de ses parents. Les Blide étaient des gens pratiques et n'attendaient de la vie que ce qu'elle peut donner. Ils remplissaient consciencieusement leur tâche en ce monde, accordaient au sommeil le temps qu'il fallait, bornaient leurs plaisirs à la fête annuelle de la moisson et à trois ou quatre réunions vers la Noël. Ils n'en demandaient pas davantage. Sans être des esprits très religieux, ils étaient aussi éloignés de ne pas rendre à Dieu ce qui est à Dieu que de négliger le paiement des impôts. Ils faisaient scrupuleusement leur prière du soir, de même qu'ils allaient à l'église les jours de fête, chantaient des cantiques à Noël et communiaient deux fois l'an. Ces hobereaux n'étaient pas tourmentés par le désir d'accroître leur savoir. Pour ce qui était de leur sens du beau et de leur amour des arts, ils ne restaient pas insensibles au charme de romances sentimentales; en été, quand l'herbe poussait vigoureuse dans les prés et que les épis ondulaient dans les champs, ils échangeaient des réflexions sur l'agrément de la campagne pendant la belle saison. Mais ce n'étaient pas des natures poétiques : la beauté des choses ne les transportait pas; ils ne se nourrissaient pas de vagues désirs, et ne rêvaient jamais.

Bartholine était tout autre. Elle ne s'intéressait pas le moins du monde aux événements qui avaient pour théâtre l'étable et les champs, pas plus qu'elle ne s'occupait de la laiterie ou des soins de la maison.

Elle adorait les vers. Elle vivait en eux, rêvait par eux et croyait à ce qu'ils disent.

Pour elle, ses parents, ses frères et sœurs, les voisins, les amis, ne prononçaient jamais un mot digne d'attention, car leurs pensées ne s'élevaient pas au-dessus de la terre qu'ils faisaient valoir, et leurs regards n'allaient pas au delà de ce qui s'offrait à eux tout naturellement. Mais les vers!... Ils étaient pleins de pensées nouvelles et d'enseignements profonds, montrant la vie telle qu'elle se déroule sur la vaste scène du monde, où la douleur et la joie sont intenses; ils suscitaient des images parmi les rimes qui ruisselaient comme des perles. Ils parlaient de jeunes filles nobles et belles,

qui ignoraient le prix de leur beauté. Leur amour était plus désirable que toutes les richesses du monde ; les hommes les adoraient, les entouraient d'une atmosphère d'encens et de bonheur, les associaient à leurs pensées, à leurs projets, à leurs triomphes et à leur gloire, et reconnaissaient que c'étaient elles qui leur donnaient l'inspiration et qui les rendaient victorieux.

Et pourquoi ne serait-elle pas une de ces jeunes filles ? Elles ignoraient leur pouvoir ; et Bartholine savait-elle au juste comment elle était ? Les poètes affirmaient que vivre, c'était autre chose que de coudre, broder, s'occuper du ménage et faire d'ennuyeuses visites.

Au fond, tout cela se réduisait au désir un peu maladif de prendre conscience de soi qui s'agite en la plupart des jeunes filles dont l'intelligence s'élève au-dessus du niveau ordinaire. Malheureusement, il n'y avait pas dans son entourage une seule individualité supérieure qui pût lui donner la mesure de sa valeur et de son intelligence, à elle ; pas un caractère se rapprochant du sien. De sorte qu'elle s'habitua à se considérer comme un être à part, unique, une espèce de plante des tropiques née sous un ciel inclément et qui ne pouvait s'épanouir en liberté ; dans un climat plus doux et sous un soleil plus chaud, elle aurait poussé des tiges élancées avec d'éclatantes fleurs merveilleusement belles. Elle croyait être cette plante à laquelle manquaient ses vraies conditions d'existence, et elle se consumait dans les rêves et les désirs.

Un beau jour, il vint un prétendant à sa main.

C'était le jeune Lyhne, de Lonborg, dernier rejeton mâle d'une famille dont les membres avaient, pendant trois générations consécutives, mérité de compter parmi les personnages les plus distingués de la région. Parvenus à l'âge de la maturité, les Lyhne avaient mis leur intelligence et leur activité au service du souverain et du pays, en remplissant les fonctions de préfets ou de commissaires royaux. Plusieurs avaient vu leur zèle récompensé par le titre de conseiller de justice. Et d'abord, dans leur jeunesse, au cours de longs voyages entrepris et accomplis jusqu'au bout avec le même esprit d'application consciencieuse qu'ils apportaient en toutes

choses, ils avaient accru leurs connaissances, acquis des notions nouvelles d'esthétique, d'autres vues sur la vie. A leur retour au pays natal, ils ne reléguaient point parmi les vieux souvenirs les impressions de leur séjour en France et en Allemagne, comme on s'empresse d'oublier une fête dont les derniers flambeaux viennent de s'éteindre et les derniers accords d'expirer; ils s'efforçaient, au contraire, d'entretenir les idées et les sensations nées en eux à l'étranger. Leur demeure s'enrichissait de belles gravures et de bronzes. Leurs entretiens journaliers roulaient sur les grands poètes de l'Allemagne, sur les ouvrages de philosophie et de droit d'auteurs français.

Ils se faisaient remarquer par une aisance et une gravité affables, d'un autre temps : ainsi leurs manières contrastaient avec la pesanteur, la raideur gauche des familles qui traitaient avec eux sur le pied d'égalité. Ils s'exprimaient en phrases bien construites, en longues périodes harmonieuses, où la recherche des effets de rhétorique était assurément trop apparente; mais ce langage seyait bien à leur taille imposante, à leur carrure, à leur front élevé, à leur épaisse chevelure bouclée, à leurs yeux clairs, calmes et ouriants, à leur nez aquilin, d'une courbe aristocratique. Le bas du visage était lourd, la bouche trop large, les lèvres trop épaisses.

Ces traits héréditaires s'étaient atténués chez le jeune Lyhne, et les facultés intellectuelles paraissaient également affaiblies en lui. Ni les problèmes élevés, ni les sensations d'art n'avaient éveillé des curiosités ou des ardeurs dans son esprit; mais il s'était mis à l'étude avec un zèle consciencieux, sans éprouver la joie de sentir se développer en lui des forces ou des aptitudes. Il n'avait récolté d'autre récompense que la satisfaction de l'effort accompli.

Le domaine de Lonborg était devenu sa propriété par la mort récente d'un oncle paternel. Rentrant du traditionnel voyage à l'étranger, il se proposait de faire valoir ses terres. Les Blide étaient ses plus proches voisins et avaient entretenu des relations d'amitié avec son oncle. Il leur rendit visite, vit Bartholine et s'éprit d'elle.

Elle, de son côté, s'éprit de lui, ce qui n'avait rien d'éton-

nant. C'était enfin quelqu'un qui avait parcouru de lointaines contrées, qui avait habité ces grandes villes où les tours et les flèches des cathédrales s'élancent vers un ciel clair, où l'air vibre au tintement des cloches, au mugissement des orgues, au son grêle des mandolines, tandis que des cortèges brillants défilent dans les larges rues; où, sur la façade des palais en marbre, au-dessus des portes monumentales, se voient les écussons des orgueilleuses familles patriciennes; où des éventails et des voiles sont agités du haut des balcons de pierre. Il connaissait les pays où avaient défilé les armées dont les batailles fameuses entourent encore d'une auréole de gloire tels noms de villages et de campagnes. Il avait contemplé, dans des vallées riantes, les troupeaux qui rentraient au bercail en passant sur des ponts aux larges arches; sur les coteaux couronnés de vigne se dressaient des ruines, et par dessus les cimes des forêts s'élevait la fumée des feux allumés par des bohémiens...

Il disait ce qu'il avait vu, mais pas du même ton que les poètes : il en parlait avec un tout autre accent de vérité, avec une connaissance approfondie de son sujet, comme les Blide parlaient des villes et des paroisses avoisinantes. Et il nommait des peintres et des poètes dont elle ignorait l'existence : il lui montrait leurs portraits, et lui lisait leurs vers, assis avec elle au sommet de la colline d'où la vue s'étendait au loin, sur les eaux unies du fjord et sur les ondulations de la lande. L'amour faisait vibrer en lui une corde poétique. La contrée environnante s'emplissait de beauté, les nuages prenaient la forme des nuages errants dépeints dans les poésies, et les arbres du parc se revêtaient de ce feuillage qui, dans les ballades, gémissait tristement au souffle du vent.

Bartholine était heureuse : grâce à l'amour, chaque jour n'était plus qu'une suite de tableaux et de situations poétiques. Lorsqu'elle allait au-devant de son fiancé, sur la route, elle se sentait en pleine poésie ; il y avait de la poésie dans leurs entrevues et dans leurs séparations; au coucher du soleil, elle restait debout sur le sommet de la colline pour lui adresser un dernier signe d'adieu, et cela était poétique aussi. Enfin, lorsqu'elle s'enfermait dans sa chambre, avec une joie un

choses, ils
notions no
leur retour
vieux souve
en Allemag
les derniers
accords d'e
les idées e
demeure s'
entretiens j
magne, su
français.

Ils se fai
affables, d'u
taient avec
qui traitaien
en phrases
nieuses, où l
rément trop
taille imposan
épaisse chevel
ouriants, à le
bas du visage
trop épaisses.

Ces traits hér
et les facultés in
en lui. Ni les p
éveillé des curio
s'était mis à l'étu
la joie de sentir
tudes. Il n'avait r
tion de l'effort acc

Le domaine de
mort récente d'un
voyage à l'étranger, il
Les Blide étaient se
tenu des relations d'
visite, vit Bartholine et

Elle, de son côté, s'ép

très malheureux, car il se sentait médiocre et chétif après tant de rêves ambitieux ; il n'était plus qu'un indigne menteur, un fanfaron ; il avait prétendu être épris de tout ce qui est grand, alors qu'en réalité c'étaient les petitesses et les banalités de l'existence qui le séduisaient ; il croyait même sentir en lui la haine instinctive des êtres inférieurs pour les êtres supérieurs, et se persuadait qu'il consentirait volontiers à lapider ces héros, d'une autre race que lui, et conscients de leur supériorité.

Il fuyait alors sa mère, et, tout en ayant le sentiment d'être poussé par un instinct sans noblesse, il recherchait la société de son père, dont il acceptait avec joie les opinions peu relevées. Il avait du plaisir à être avec lui, à se sentir de la même trempe que lui, et il oubliait qu'en d'autres moments, du haut de ses rêves grandioses, il contemplait d'un œil apitoyé ce même père.

Naturellement, l'enfant ne pouvait avoir de tout cela que des idées vagues, à peine saisissables. C'était comme ces bizarres végétations sous-marines, vues à travers de la glace laiteuse : brisez la glace ou revêtez de mots précis tout ce qui s'agitait confusément au fond de cette âme ; ce que vous voyez alors, ce qui apparaît avec netteté, n'est pas tout à fait ce que vous soupçonniez.

III

Les années passèrent. Noël sur Noël laissait dans l'atmosphère comme un reflet de l'éclat particulier qu'ont les jours [illegible] fête ; la Pentecôte voyait fleurir les prés ; puis c'était le [illegible] des bienheureuses vacances d'été qui ramenaient les [illegible] de grand air et de soleil. Elles fuyaient aussi ; et le [illegible] seul en restait aux joues hâlées, aux yeux étonnés, [illegible] [illegible]llonnait encore.

[illegible] [illegible]ssé... L'univers n'était plus ce monde [illegible] [illegible]naguère. Les terreurs suscitées par [illegible] les coins ombreux derrière les

Lyhne s'absorbait dans l'agriculture et dans des questions locales, sans prétendre innover toutefois ou réformer quoi que ce fût. Il étudiait sérieusement, en spectateur attentif, les conditions où il trouvait les choses, et quand son vieux fermier ou les anciens de la paroisse, après mûre, très mûre réflexion. lui proposaient quelque amélioration tardive, il y consentait.

L'idée ne lui venait jamais d'utiliser les connaissances qu'il avait autrefois acquises. Il se méfiait trop de ce qu'il appelait « des théories » et respectait surtout les principes sanctionnés par l'expérience et qu'autour de lui on croyait seuls dignes d'être mis en pratique. Rien chez lui ne pouvait faire supposer que sa vie ne s'était pas toujours passée dans ce même endroit et de la même manière. Une seule chose rappelait encore l'ancien Lyhne, c'est-à-dire le jeune Lyhne : le fait qu'il pouvait rester de longs moments assis sur une borne ou sur une barrière et, dans une sorte d'extase végétative, contempler les seigles verts ou les lourds épis blonds de l'avoine.

Bartholine n'accepta pas cette existence tout de suite, sans défense ni tâtonnements. Elle commença par exhaler ses plaintes en récitant les vers de plus de cent poètes, elle gémit sur les mille liens et les entraves qui enserrent la vie humaine. Tantôt elle empruntait les accents de cette noble indignation qui se prodigue en invectives contre les empereurs et les tyrans ; tantôt c'était une douleur calme, émue par le spectacle d'une race aveugle, servile et assujettie à l'abrutissant labeur quotidien, où s'efface l'image de la beauté. Tantôt, enfin, c'était le soupir d'une âme rêvant au vol hardi de l'oiseau ou à la marche errante des nuages qui s'en vont au loin.

Puis elle se lassa de soupirer ; l'inutilité de ses plaintes l'irrita et la rendit amère et sceptique. De même que certains croyants piétinent l'image de leur saint lorsque celui-ci reste sourd à leurs prières, elle railla la poésie. Ne s'était-elle pas imaginé que le fantastique oiseau des contes allait lui apparaître dans un parterre de cornichons, ou la grotte d'Aladin s'ouvrir sous le plancher de la laiterie ? Dans un accès enfantin de cynisme, elle ne vit plus que la prose de l'existence, elle compara la lune à un fromage et les roses à des

pots de pommade, avec le sentiment à la fois inquiétant et excitant de blasphémer.

Elle voulait s'affranchir de ses rêves : l'entreprise ne réussit pas. Elle retomba dans les vapeurs d'avant son mariage, avec cette différence que l'espoir n'y brillait plus. Ce n'était que des chimères, de lointaines fantasmagories, elle le savait maintenant, et ses désirs étaient impuissants à les fixer sur la terre qu'elle habitait. Chaque fois qu'elle s'abandonnait à rêver, elle entendait une voix lui dire qu'elle était comme l'ivrogne : il sait que sa folie l'entraîne à sa ruine et que tout accès d'ivresse lui prend de ses forces en accroissant de nouveau sa passion... La voix retentissait en vain, car une vie d'abstinence, et que n'embellissait point le vice de la rêverie, ne méritait pas d'être vécue : — la vie n'avait de valeur que ce que lui en prêtaient les rêves.

Telles étaient les divergences entre le père et la mère du petit Niels, entre ces deux puissances amicales qui, sans le savoir, se disputaient sa jeune âme depuis le moment où s'était manifestée chez lui la première lueur d'intelligence. A mesure qu'il grandissait, la lutte devenait plus violente.

Il était doué d'une imagination très riche, par laquelle sa mère s'efforçait d'agir insensiblement sur lui. Cependant, tout petit, il montrait déjà qu'il savait établir une distinction entre le monde fantastique, que les récits de Bartholine déroulaient à ses regards, et le monde réel. Plus d'une fois, il l'interrompit au milieu d'histoires dont les héros étaient aux prises avec des difficultés si grandes que le pauvre Niels ne pouvait imaginer un moyen pour les tirer de ce mauvais pas ; il serrait sa joue contre la joue maternelle et demandait d'une voix tremblante, les yeux pleins de larmes :

— Cela n'est pas arrivé, n'est-ce pas ? ce n'est pas vrai ?

Lorsqu'on lui avait fait la consolante réponse qu'il espérait, il poussait un soupir de soulagement, puis écoutait avec un agréable sentiment de sécurité la fin de l'histoire.

Mais ces demi-enthousiasmes ne plaisaient guère à sa mère.

Dès qu'il fut trop grand pour écouter des contes, elle lui parla, — en y mettant du sien, — des personnages illustres, des héros dont la vie nous apprend de quoi est capable une

âme humaine qui veut réaliser son rêve de grandeur, qui le veut uniquement, et ne s'en laisse détourner ni par le doute ni par la tentation du repos dans l'inertie. Comme l'histoire ne lui offrait pas un assez grand nombre de héros conformes à son idéal, elle s'en fit un dont elle gouvernait les actes et la destinée, un héros qui répondait aux besoins de son cœur. Il était l'esprit de son esprit, la chair de sa chair : en effet, peu d'années après la naissance de Niels, elle avait mis au monde un enfant mort, un fils ; et c'était lui qui, dans l'imagination de la mère, accomplissait les grandes choses dont elle entretenait ce misérable aîné. A lui les rêves d'un Prométhée, l'audace d'un Messie, la force d'un Hercule : — naïves rêveries dépourvues de corps, sans plus de consistance que le pauvre petit squelette d'enfant qui pourrissait au cimetière de Lonborg.

Niels saisissait la morale renfermée dans ces récits : il comprenait qu'il était méprisable de vouloir être comme tout le monde, et il était tout disposé à subir la dure destinée d'un héros. Il acceptait les combats épuisants, l'adversité, l'ingratitude de la foule, les victoires sans trêve ; mais cela le soulageait énormément de se dire que tout cela viendrait beaucoup plus tard, lorsqu'il serait grand.

De même que des visions de songes nocturnes reviennent en plein jour et, pareilles à des ombres légères, sollicitent la pensée, l'arrêtent pendant une seconde, ainsi les images de cet avenir rêvé flottaient sur les tendres années de Niels Lyhne et lui rappelaient que ce temps d'heureuse insouciance aurait une fin. De là un besoin chez lui de savourer les joies de l'enfance, de les aspirer par tous les sens, de n'en rien perdre ; cette idée, que le bon temps s'écoulait, imprimait à ses jeux un caractère passionné. Il pouvait se jeter à terre et sangloter de désespoir lorsqu'il lui arrivait de s'ennuyer dans une heure de récréation, soit parce qu'il n'avait pas de camarade près de lui, soit parce qu'il pleuvait, ou que la faculté d'inventer un nouveau jeu lui faisait défaut. Et il pleurait pour aller se coucher, parce que le sommeil, c'était l'état d'inconscience, qu'il ne s'y passait rien.

Mais il n'en était pas toujours ainsi. Quelquefois son imagination fatiguée ne lui donnait rien non plus. Il était alors

très malheureux, car il se sentait médiocre et chétif après tant de rêves ambitieux ; il n'était plus qu'un indigne menteur, un fanfaron ; il avait prétendu être épris de tout ce qui est grand, alors qu'en réalité c'étaient les petitesses et les banalités de l'existence qui le séduisaient ; il croyait même sentir en lui la haine instinctive des êtres inférieurs pour les êtres supérieurs, et se persuadait qu'il consentirait volontiers à lapider ces héros, d'une autre race que lui, et conscients de leur supériorité.

Il fuyait alors sa mère, et, tout en ayant le sentiment d'être poussé par un instinct sans noblesse, il recherchait la société de son père, dont il acceptait avec joie les opinions peu relevées. Il avait du plaisir à être avec lui, à se sentir de la même trempe que lui, et il oubliait qu'en d'autres moments, du haut de ses rêves grandioses, il contemplait d'un œil apitoyé ce même père.

Naturellement, l'enfant ne pouvait avoir de tout cela que des idées vagues, à peine saisissables. C'était comme ces bizarres végétations sous-marines, vues à travers de la glace laiteuse : brisez la glace ou revêtez de mots précis tout ce qui s'agitait confusément au fond de cette âme : ce que vous voyez alors, ce qui apparaît avec netteté, n'est pas tout à fait ce que vous soupçonniez.

III

Les années passèrent. Noël sur Noël laissait dans l'atmosphère comme un reflet de l'éclat particulier qu'ont les jours de fête ; la Pentecôte voyait fleurir les prés ; puis c'était le tour des bienheureuses vacances d'été qui ramenaient les orgies de grand air et de soleil. Elles fuyaient aussi ; et le souvenir seul en restait aux joues hâlées, aux yeux étonnés, dans le sang qui bouillonnait encore.

Les années avaient passé... L'univers n'était plus ce monde de merveilles qu'il était naguère. Les terreurs suscitées par les contes n'habitaient plus les coins ombreux derrière les

vieux sureaux, ni les chambres mystérieuses sous les combles. Et la colline qui, aux premiers trilles de l'alouette, se couvrait de pâquerettes, le ruisseau qui recélait tant de plantes et de bestioles, les pentes sauvages du ravin, tout cela se réduisait à être de pauvres fleurs, de petites bêtes et des cailloux très ordinaires. La baguette de la fée ne voltigeait plus par là.

Les jeux semblaient stupides, ennuyeux comme les images vieillies d'un alphabet. Ils avaient paru nouveaux, cependant, d'une éternelle nouveauté ! Dans le jardin, Niels et Frithjof, le fils du pasteur, avaient joué au cerceau : le cerceau, en ce temps-là, était un navire qui faisait naufrage chaque fois qu'il se renversait, mais, si on le rattrapait à temps pour l'empêcher de tomber à terre, cela s'appelait jeter l'ancre. L'étroit passage entre les communs s'était appelé le détroit de Bab-el-Mandeb ; sur la porte de l'écurie était tracé à la craie le mot « Angleterre », sur celle de la grange le mot « France ». La porte du jardin avait représenté Rio-de-Janeiro ; et la maison du forgeron, le Brésil. Dans une prairie, autour du moulin, il y avait deux grands trous où les Sarrasins, coiffés de turbans rouges, s'étaient livrés à leur furie meurtrière. La luxuriante végétation des champs excitait les instincts guerriers, elle grisait la raison, la volupté de détruire ; les sabres de bois prenaient l'éclat de l'acier, la sève des plantes les teintaient de sang, et les tiges coupées s'écrasaient sous les pieds comme des corps de Turcs sous les sabots des chevaux, avec un bruit d'os broyés.

Ils avaient joué au bord de la mer. Ils avaient mis à l'eau des coquilles de moules : lorsqu'une touffe d'algues les arrêtait ou lorsqu'elles s'échouaient sur la grève, c'était « la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb ». Ils avaient construit des ports et des digues, et creusé dans le sable un passage aux eaux du Nil. Une fois, ils avaient élevé, avec des cailloux, le château historique de Gurre. Un petit poisson mort, couché dans une coquille d'huître, représentait la belle Tove, la favorite du roi ; et Niels figurait le roi Waldemar qui contemplait tristement le cadavre.

Tout cela était fini.

Niels était un grand garçon de douze ans, qui n'éprouvait

plus le besoin de frapper à coups de sabre les orties et les bardanes pour assouvir ses ardeurs guerrières, ni de confier à des coquilles de moules ses ambitions d'explorateur. Un livre et le coin d'un canapé suffisaient le plus souvent à son bonheur ; mais si le livre se trouvait insuffisant, il allait rejoindre Frithjof et lui racontait l'histoire telle que le livre n'avait pas voulu la lui fournir. Bras dessus, bras dessous, ils marchaient sur la route ; l'un racontait, l'autre écoutait. Ou bien, pour mieux goûter le plaisir d'imaginer, ils se cachaient dans l'ombre embaumée des meules de foin. Ces récits finirent par n'être plus qu'une seule longue histoire. Laissait-on imprudemment mourir le héros, ou celui-ci devenait-il trop vieux, on lui donnait un fils qui héritait de ses vertus et auquel on prêtait en outre des qualités nouvelles particulièrement appréciées à ce moment-là.

Tout ce qui avait fait impression sur Niels, tout ce qu'il voyait, tout ce qu'il comprenait bien et tout ce qu'il comprenait mal, tout ce qu'il admirait et tout ce qu'il se croyait tenu d'admirer, il le mettait dans cette histoire interminable. Il s'emparait le mieux qu'il pouvait de pensées et de sentiments qui lui appartenaient ou qui appartenaient aux autres, d'événements et d'hommes, fragments de vie et fragments de livres, comme une eau courante saisit les images sur son parcours et les reproduit, tantôt très exactes, tantôt dénaturées, tantôt incertaines, avec des contours vagues et mouvants, à moins qu'elle ne les noie dans une confusion de lignes et de couleurs.

Niels avait un peu plus de douze ans lorsque deux nouvelles figures se montrèrent à Lonborg : un précepteur et mademoiselle Edel Lyhne.

Le précepteur, M. Bigum, avait étudié la théologie et frisait la quarantaine. Il était de petite taille, vigoureux et trapu comme une bête de somme ; il avait la poitrine large, les épaules hautes, le cou ramassé. Ses bras étaient longs, ses jambes courtes, ses pieds énormes, sa démarche pesante et traînante. Les mouvements de ses bras semblaient vagues et exigeaient beaucoup de place. Il avait la peau claire, parsemée de taches de rousseur, et portait une barbe rousse qui

lui donnait la mine hirsute d'un barbare. Deux rides verticales coupaient le front, le nez était épaté, gros, la bouche grande, les lèvres épaisses et fraîches. Ce qu'il avait de mieux, c'était les yeux, clairs et doux. On voyait à la mobilité de ses prunelles qu'il entendait avec difficulté, ce qui ne l'empêchait pas d'adorer la musique et de jouer du violon. Il disait que les oreilles n'étaient pas seules à entendre les sons : ceux-ci étaient perçus par tout le corps, par les yeux, les doigts, les pieds. Les sons qui vibraient dans l'atmosphère de l'univers apparent étaient d'ailleurs tous faux, mais les individus nés avec le don de la musique possédaient en eux-mêmes un invisible instrument auprès duquel le plus beau Stradivarius semblait une calebasse de sauvage. L'âme faisait vibrer les cordes de cet instrument; c'était grâce à lui que les grands musiciens avaient pu composer leurs œuvres immortelles. La musique saisie par l'oreille n'était qu'une mauvaise imitation, un balbutiement cherchant à exprimer l'inexprimable. Elle était à la musique de l'âme ce qu'est au rêve du sculpteur la statue taillée par le ciseau.

Cependant la musique n'était pas ce qui intéressait le plus M. Bigum. C'était surtout un esprit philosophique; non pas un constructeur de systèmes, un inventeur de lois: il riait des systèmes, et les comparait à des coquilles de limaçons que l'on traînait à travers le champ sans limites de la pensée, en se figurant que le champ était dans la coquille. Et les lois!... lois de la pensée, lois naturelles!... Découvrir une loi, n'était-ce pas avouer que l'on avait acquis une nouvelle preuve des bornes de l'entendement humain? « Mon horizon va jusque-là, je ne vois pas plus loin », voilà ce que reconnaissait l'inventeur d'une loi. Mais derrière tout horizon il y en avait un autre, puis encore un autre, à l'infini; et ainsi des lois, dont le nombre était illimité.

Il ne croyait pas être vaniteux ni exagérer ses mérites, mais il ne pouvait se dissimuler que son intelligence, à lui, était plus étendue que celle des autres mortels. Lorsqu'il se plongeait dans la lecture des grands penseurs, il marchait parmi des géants endormis qui, retrempés dans la lumière de son esprit, se réveillaient et reprenaient conscience de leur force. Toute pensée, tout sentiment dont il s'emparait acqué-

rait une noblesse, une élévation, une puissance que ne soupçonnait sans doute pas celui qui d'abord l'avait conçu.

Que de fois il avait constaté humblement l'extraordinaire richesse de son âme et la sûreté quasi divine de son entendement! Il lui arrivait de se placer à des points de vue diamétralement opposés pour juger le monde et la vie, en partant d'hypothèses contradictoires, sans anéantir pour cela sa personnalité dans les opinions qu'il adoptait momentanément, pas plus que le dieu antique prenant la forme d'un taureau ou d'un cygne ne cessait un seul instant d'être dieu pour devenir cygne ou taureau.

Et personne ne se doutait de la puissance qui était en lui; tous passaient à côté de lui sans rien voir. Mais il se réjouissait de cet aveuglement qui l'excitait à mépriser l'humanité. Le jour viendrait où son œil se fermerait et où l'édifice colossal de son esprit s'écroulerait : il ne laisserait pas une œuvre, pas une ligne témoignant de ce qu'il avait été. La foule stupide ne devait pas mettre une couronne d'épines au front de l'homme de génie, elle ne devait pas l'avilir non plus en lui imposant le manteau de pourpre de l'admiration. Et il s'enorgueillissait à l'idée que des générations allaient se succéder, et les meilleurs, les plus grands parmi les hommes, s'acharner à conquérir des biens qu'il aurait pu leur donner s'il lui avait plu d'ouvrir la main.

Il trouvait une cause de jouissance particulière dans ses modestes conditions d'existence. N'était-ce pas, en effet, un gaspillage grandiose que de condamner un esprit tel que le sien à instruire des enfants? N'était-ce pas insensé que le pain quotidien lui fût donné en échange de son temps, et que ce pain quotidien, il le gagnât sur la recommandation de gens très ordinaires qui avaient bien voulu le juger capable de remplir la tâche de précepteur,

Et il avait été blackboulé par la Faculté à l'examen du doctorat!...

C'était une étrange volupté que d'être dédaigné comme un inutile brin de paille par la masse ignorante et de savoir que la moindre de ses pensées valait un univers!

Mais il y avait aussi des moments où sa grandeur lui pesait. Souvent, après avoir étudié son moi, il éprouvait, en

jetant un regard autour de lui sur la vie insipide, un sentiment pareil à celui que dut éprouver ce moine de la légende : pour un seul trille de l'oiseau merveilleux entendu dans la forêt, il s'aperçut en rentrant au cloître qu'un siècle s'était écoulé. Si le moine était seul au milieu d'une génération nouvelle, parmi des tombes connues, quel n'était pas l'isolement de Bigum, dont les vrais contemporains n'étaient pas encore nés !

Dans ces moments de défaillance, il lui venait un lâche désir de descendre au niveau des autres, de partager leurs plaisirs, d'être citoyen de leur vaste terre, citoyen de leur ciel étroit... Mais il se ressaisissait promptement.

Mademoiselle Edel Lyhne, sœur du propriétaire de Lonborg, était âgée de vingt-six ans. Elle avait pendant plusieurs années habité Copenhague avec sa mère ; à la mort de celle-ci, elle avait été recueillie par un oncle fort riche, le conseiller d'État Neergaard, qui menait grand train. Edel avait vécu chez lui dans un tourbillon de bals et de fêtes. Partout où elle s'était montrée, elle avait rencontré l'admiration et son inséparable compagne, l'envie. Elle devint une des « beautés » de la capitale, et l'on parla d'elle autant que l'on peut parler de quelqu'un qui n'a pas commis un crime. Les très jeunes gens toutefois ne l'admiraient guère, ils la craignaient et se sentaient près d'elle encore plus niais et plus gauches qu'ils ne l'étaient réellement. Sa beauté n'avait ni la douceur ni l'attrait brûlant si puissants sur de jeunes cœurs ; mais, sur des cœurs moins neufs et des imaginations moins ardentes, elle exerçait un attrait particulier.

Elle était grande. Son épaisse et lourde chevelure était blonde, avec le reflet rouge que prennent les blés en mûrissant. Sur son front élevé les sourcils clairs ne dessinaient pas de ligne précise. Les yeux, d'un gris pâle, grands et limpides, regardaient franchement et n'avaient pas de ces échappées où semblent se reproduire les nuances fugitives de l'âme. Ils avaient quelque chose de vague et d'insondable. C'est dans le bas du visage que résidait le jeu de la physionomie, dans les ailes du nez, la bouche et le menton ; les yeux n'étaient que des spectateurs. La bouche surtout était expressive, avec ses

contours nettement tracés et la courbe gracieuse des lèvres. Mais la lèvre inférieure avait quelque chose de dur qui parfois se fondait dans le sourire, parfois aussi s'accentuait en brutalité.

La ligne du dos, cambrée hardiment, et la rondeur de la gorge, en contraste avec les formes sévères des épaules et des bras, lui donnaient un charme capiteux, presque tropical, encore accru par la blancheur éclatante de la peau et le rouge maladif des lèvres.

Enfin toute sa personne avait du style. Elle en avait conscience et elle déployait dans ses toilettes, surtout dans ses robes de bal, une science, un art qui frisait le mauvais goût sans jamais y atteindre. Et l'on trouvait à cela un charme de plus.

Sa tenue était irréprochable. Elle ne disait jamais et ne souffrait pas qu'on lui dît un mot que la plus sévère pruderie n'eût pu approuver. Sa coquetterie consistait à ne pas se montrer coquette et à paraître ignorer complètement l'impression qu'elle produisait. Ses admirateurs, parmi lesquels elle ne distinguait personne, rêvaient du vrai visage qui devait se cacher derrière ce masque d'indifférence, croyaient qu'un feu couvait sous cette neige et soupçonnaient une étrange dépravation sous cette apparente innocence. Ils n'eussent pas été surpris d'apprendre qu'elle avait un amant, mais ils n'osaient aller jusqu'à désigner quelqu'un.

Edel Lyhne venait se remettre à Lonborg de la fatigue éprouvée à Copenhague, dans l'agitation de la vie mondaine. Ses poumons paraissaient atteints. Les médecins avaient ordonné le repos, l'air de la campagne et une cure de lait, toutes choses qu'elle devait trouver à Lonborg. Mais elle y trouva aussi un écrasant ennui, et au bout d'une semaine elle désira s'en aller. Elle écrivit lettre sur lettre à ses amis de Copenhague en les suppliant de la rappeler, car l'ennui lui faisait plus de mal que le bon air ne pouvait lui faire de bien. Mais, sur l'avis des médecins, le conseiller d'État et sa femme furent inflexibles.

Ce n'était pas que les plaisirs de la ville lui manquassent énormément, mais elle se sentait oppressée par le silence et la tranquillité qui régnaient autour d'elle. Il lui semblait qu'elle

s'entendait elle-même au milieu de ce calme, comme on entend dans une nuit sans sommeil le tic-tac d'une pendule. Elle ne trouvait personne à qui parler, personne qui fût capable de comprendre son langage, à elle. La langue qu'on parlait à Lonborg ne ressemblait pas à l'argot de la capitale. C'était une langue maigre comme un squelette; on sentait saillir à travers cette phraséologie les côtes de la grammaire, et les mots conservaient dans la bouche des provinciaux leur sens absolu comme s'ils étaient cueillis tout frais dans un dictionnaire. Lorsqu'ils disaient : « Copenhague », c'était avec un accent de vague terreur : on aurait cru qu'il s'agissait d'un endroit où les petits enfants étaient dévorés par des ogres. Ou bien ils prenaient un ton emphatique où vibraient des souvenirs historiques, le ton dont ils auraient prononcé : « Ninive », ou : « Carthage ».

Tout lui déplaisait à Lonborg : les heures des repas, réglées sur le soleil, l'odeur de lavande qui parfumait les tiroirs et les armoires, les meubles lourds et sans grâce, alignés aux murs comme s'ils avaient eu peur des gens. On ne pouvait faire une promenade sans rapporter dans ses cheveux et sur ses vêtements une odeur de foin.

Enfin, il lui était désagréable de s'entendre appeler « tante Edel... » Elle s'y habitua pourtant, mais au début ses rapports avec Niels furent très froids. Niels se moquait d'elle.

Un dimanche, au commencement d'août, Lyhne et sa femme étaient partis en voiture, pour une visite. Dans la matinée, Edel avait prié Niels de lui cueillir un bouquet de fleurs des champs. Il n'y avait plus pensé, puis, dans l'après-midi, il s'en souvint, cueillit le bouquet et s'en fut le porter à Edel.

Le silence de toute la maison lui fit croire qu'Edel dormait. Il traversa sans faire de bruit un salon qu'inondait la clarté du soleil; l'air y était alourdi par l'odeur d'un laurier-rose, des cyprins dorés clapotaient dans un bocal.

Niels marchait sur la pointe des pieds, un bras ballant, sa langue entre ses dents. A la porte de la chambre d'Edel, il tourna avec précaution le bouton qui lui brûlait la main; il entr'ouvrit la porte, et, les sourcils froncés, clignant les yeux,

il se baissa pour poser le bouquet sur une chaise. La chambre était obscure et l'atmosphère était comme humide d'une forte senteur d'huile de rose.

D'abord, il ne vit que le tapis de nattes sur le plancher, un pan de mur sous la fenêtre et le pied d'un guéridon. Mais, s'étant redressé, il vit sa tante.

Elle était couchée sur une chaise longue tendue de satin vert, elle était habillée d'un bizarre costume de bohémienne. Le menton en l'air, la poitrine bombante, elle laissait ses longs cheveux balayer le parquet. Les nuances de son costume étaient multiples, mais toutes éteintes. Sous un corset d'un tissu bariolé, elle portait une chemise de soie crème tramée de fils d'or rouge : les manches, très amples, descendaient au-dessous du coude. La jupe, de velours foncé, répandait autour d'elle de larges plis. Ses pieds et le bas de ses jambes étaient nus ; autour de ses chevilles croisées elle avait noué un collier de corail. Sur le parquet, gisaient un éventail ouvert qui représentait un jeu de cartes, et deux bas de soie feuille morte, l'un replié par le milieu, l'autre étalé dans toute sa longueur.

Elle vit Niels au même instant où il la vit, elle eut un involontaire mouvement comme pour se lever. Mais elle resta étendue, tourna la tête vers le jeune garçon et le regarda en l'interrogeant du sourire.

— Ce sont les fleurs, — dit-il, en s'approchant avec le bouquet.

Elle le prit, compara rapidement les nuances des fleurs avec celles de son costume et laissa tomber le bouquet à terre en murmurant d'un air ennuyé :

— Impossible !

Par un geste de la main, elle signifia à Niels de ne pas ramasser les fleurs.

— Donne-le moi, — dit-elle en indiquant un flacon qui traînait sur un mouchoir fripé, près de ses pieds.

Niels était très rouge. Lorsqu'il se pencha sur ces jambes si blanches, et d'un contour si délicat, sur ces pieds longs et minces qui semblaient avoir l'intelligence d'une main, il se sentit tout étourdi. L'un de ces deux pieds ayant brusquement remué, il fut sur le point de tomber.

— Où as-tu cueilli ces bleuets ? demanda Edel.

— Près du presbytère, — répondit-il d'une voix qui le surprit lui-même, tant elle était sonore.

Il tendit le flacon sans lever les yeux.

Edel remarqua son émotion. Elle le regarda d'un air étonné, rougit subitement, se souleva sur un bras, ramena ses pieds sous sa jupe et, moitié fâchée, moitié confuse, elle lui dit :

— Va-t'-en, va-t'-en !

Cependant elle faisait pleuvoir sur lui quelques gouttes d'essence de rose.

Niels sortit. Lorsqu'il eut refermé la porte derrière lui, elle allongea ses jambes et les regarda curieusement.

Niels traversa plusieurs pièces en courant et s'enferma dans sa chambre. Il était bouleversé, ses genoux fléchissaient, sa gorge se serrait. Il se jeta sur un canapé et ferma les yeux, en proie à une inconcevable agitation ; il respirait péniblement, comme s'il eût éprouvé une vive frayeur, et la lumière du jour le gênait quoiqu'il tînt les yeux fermés.

Peu à peu cela changea : il lui sembla qu'une haleine chaude soufflait sur lui, lui ôtant de ses forces. Il avait la sensation que l'on a parfois en rêve : quelque chose vous appelle, on voudrait obéir à cette voix, mais on ne peut faire un mouvement et l'on souffre horriblement du désir de fuir, on est affolé par cette inutile sollicitation qui ne comprend pas que vous êtes lié. Il gémissait impatiemment, comme un malade ; jamais il ne s'était senti à ce point malheureux, seul et abandonné.

Il s'assit près de la fenêtre, en plein soleil, et pleura.

A partir de ce jour, Niels se sentit étrangement heureux chaque fois qu'il était près d'Edel. Elle n'était plus une femme comme tant d'autres, mais un être à part, divinisé par un mystère de beauté. Le cœur lui battait d'ivresse lorsqu'il la contemplait ; dans le fond de son âme, il s'agenouillait devant elle pour ramper à ses pieds. Quelquefois son besoin de l'adorer devenait si violent qu'il cherchait à se donner à lui-même un témoignage visible de son esclavage. Il profitait alors d'une minute favorable pour s'introduire furtivement

dans la chambre d'Edel, et il baisait passionnément la descente de lit, ses souliers ou n'importe quelle relique qui s'offrait à son fanatisme.

Ce fut une grande joie pour lui que son ancienne veste des dimanches devînt à cette époque sa veste de tous les jours : les gouttes d'essence de rose avaient laissé le parfum dans l'étoffe ; par ce talisman, il pouvait revoir Edel comme il l'avait vue, étendue sur une chaise longue et vêtue d'un singulier costume. Cette image, il l'introduisait constamment dans l'interminable histoire qu'il racontait à Frithjof : s'enfonçait-il dans les profondeurs d'une forêt vierge, la princesse aux pieds nus l'appelait du haut de son hamac de lianes ; cherchait-il dans une grotte un abri contre l'ouragan, elle se redressait sur son lit de mousse et lui souhaitait la bienvenue ; brisait-il d'un vigoureux coup de sabre la porte de la cabine d'un pirate, elle était encore là, couchée sur une banquette... L'infortuné Frithjof ne comprenait pas pourquoi cette princesse jouait dans la vie du héros un rôle aussi encombrant, et il la trouvait fort ennuyeuse.

***

Un homme a beau s'être assigné un rang très élevé, il a beau avoir la certitude intime qu'il est un être d'exception, l'envie peut lui venir un jour de marcher à quatre pattes comme Nabuchodonosor et de brouter l'herbe en se mêlant au reste du troupeau.

Et ce fut le cas de M. Bigum, qui devint amoureux de mademoiselle Edel. En vain lui donna-t-il les noms de Béatrice, de Laure, de Vittoria Colonna ; en vain chercha-t-il à spiritualiser son amour. Ce qu'il aimait, ce n'était pas des qualités du cœur et de l'esprit : c'était la beauté d'Edel, son élégance, ses allures de mondaine, son assurance, jusqu'à son insolence pleine de grâce. C'était un amour qui devait le faire méditer avec étonnement et confusion sur la faiblesse de l'homme.

Mais qu'importaient à présent les vérités éternelles dont

— Où as-tu cueilli ces bleuets ? demanda Edel. [illegible]

— Près du presbytère. — répondit-il d'une [illegible] surprit lui-même, tant elle était sonore. [illegible]

Il tendit le flacon sans lever les yeux.

Edel remarqua son émotion. Elle le re[illegible] étonné, rougit subitement, se souleva sur [illegible] elle ses pieds sous sa jupe et, moitié fâchée, [illegible] troué lui dit : [illegible] trente

— Va-t'-en, va-t'-en ! [illegible] au dedans

Cependant elle faisait pleuvoir sur [illegible] le pourpoint d'essence de rose. [illegible] la Chambre !

Niels sortit. Lorsqu'il eut refermé l[illegible] philosophe ac- allongea ses jambes et les regarda [illegible] à la lumière

Niels traversa plusieurs pièces [illegible] à Edel. Il sa chambre. Il était bouleversé. [illegible] assurance désa- gorge se serrait. Il se jeta sur [illegible] intervenant mal en proie à une inconcevable [illegible]. La tension per- ment, comme s'il eût éprouvé [illegible] de prendre, pour du jour le gênait quoiqu'il [illegible] d'un homme dont

Peu à peu cela change[illegible] altères, le rendaient chaude soufflait sur lui. [illegible] Il montrait aussi son sensation que l'on a [illegible] le moraliste sévère en appelle, on voudrait [illegible] les sentiments à peine un mouvement et l'on [illegible] n. on est affolé par [illegible] impression défavorable il pas que vous êtes [illegible] : mais il le savait à la malade ; jamais il [illegible] toutes les forces de leur et abandonné. [illegible] il leur reste la chance

Il s'assit [illegible] plus de miracles ; mais il [illegible] Qui sait ? Peut-être la raison,

A part [illegible] peut-être s'agit-il seule- chaque [illegible] se laisser conduire par femme [illegible] dans la tourmente de la un my[illegible] a brisé le frêle espoir la con[illegible] seulement retentit le cri vant [illegible] nul ne désespère. l'ad[illegible] de septembre. Edel était mé[illegible] dont les cinq ou six [illegible] salon au jardin. Derrière

' utes grandes, se rabat-
vigne vierge d'un
ands cartons
nt une
epro-
s, traî-
ssaient le
un chapeau
anche, d'une
es raies de soie.
montaient jus-

, frêne, le soleil tom-
bre douce des lignes
ussière dorée, éparpillait
de bois, sur la porte et
blait émaner des choses et
couleurs propres : elle était
pourpre sur ses lèvres, d'un
ux : autour d'elle, elle se jouait
rouge, le vert et dans le poli des

gravure et leva les yeux avec une
nt passer dans son regard la plainte
proférer sa paresse. Puis elle se rassit
mode, en personne qui s'isole des objets
replie sur soi-même.

M. Bigum parut dans le jardin.

na sous ses paupières mi-closes, comme un
trop sommeil pour bouger le moins du monde
op curieux pour fermer les yeux.

um avait mis un chapeau neuf. Il était absorbé
me et gesticulait si vivement, sa montre à la main,
mince chaîne d'argent menaçait de se briser. D'un
ment brusque, il fit tomber la montre dans la poche
n gilet; il saisit avec impatience le revers de sa jaquette
marcha d'un pas rapide, le visage obscurci par l'impuis-
nte colère d'un homme qui fuit ses pensées tout en sachant
qu'il les fuit inutilement.

Le chapeau blanc d'Edel, qui gisait au bas de l'escalier, l'arrêta. Il le ramassa des deux mains, vit au même instant Edel, chercha quelque chose à lui dire, et resta là immobile et muet. Il ne pouvait trouver une pensée dans son cerveau, nulle parole ne venait à ses lèvres. Il regardait devant lui avec un air hébété de vaine méditation.

— C'est un chapeau, monsieur Bigum! — dit Edel nonchalamment, pour ne pas se laisser gagner par l'embarras de ce silence.

— Oui! — répondit avec vivacité le précepteur, comme s'il eût été ravi d'entendre désigner cet objet par son nom. Mais la gaucherie de sa réponse le fit rougir. Il se hâta d'ajouter :

— Il était là, par terre... C'est là qu'il était.

Il se baissa, montrant la place où il avait trouvé le chapeau. Il était presque heureux d'être tiré de son immobilité et, dans son embarras, il agissait avec un machinal empressement. Le chapeau était toujours entre ses mains.

— Voulez-vous le garder? demanda Edel.

Bigum ne sut que répondre.

— Je veux dire : voulez-vous me le donner?

Bigum monta deux marches et tendit le chapeau.

— Mademoiselle Lyhne, vous croyez... Oh! ne croyez pas... Je vous en supplie, laissez-moi parler!... C'est vrai que je n'ai encore rien dit... mais soyez un peu patiente avec moi!... Je vous aime, mademoiselle Lyhne, je ne puis dire combien je vous aime. S'il existait un mot qui pût contenir en soi l'admiration craintive d'un esclave, l'extase d'un martyr, la nostalgie d'un exilé, c'est de ce mot que je me servirais pour vous dire mon amour... Oh! laissez-moi parler, écoutez-moi, ne me chassez pas encore! Ne croyez pas que je vous offense par un espoir insensé : je sais que je suis peu de chose à vos yeux, que je suis un être disgracieux et repoussant, oui, repoussant. Je n'oublie pas que je suis pauvre... Il faut que vous l'entendiez, je suis si pauvre que je suis obligé de laisser vivre ma mère dans un asile d'indigents... je ne peux pas faire autrement, la pauvreté m'y force... Je ne suis qu'un humble serviteur à qui monsieur votre frère donne son pain quotidien, — et cependant il y a un monde où je règne, où je suis riche,

puissant, anobli par le même génie qui poussa Prométhée à dérober le feu du ciel! Dans ce monde-là, je suis votre égal et celui de tous les grands esprits que la terre a portés... Je vous comprends, moi, car aucun vol de votre esprit ne sera trop élevé pour que le mien puisse le suivre. Me comprenez-vous, me croyez-vous?.... Oh! ne me croyez pas! ce n'est pas vrai, je ne suis qu'une misérable statue d'argile... Tout cela n'est plus, car l'effroyable frénésie de mon amour a brisé mes ailes, mon regard a perdu sa puissance de pénétration, mon cœur se dessèche, mon âme devient lâche... Sauvez-moi, mademoiselle, ne vous détournez pas dédaigneusement, pleurez sur moi, c'est Rome qui brûle!...

Il tomba à genoux sur une marche et se tordit les mains. Sa figure était pâle et crispée, ses yeux étaient noyés de larmes. Des sanglots qu'il étouffait secouaient son corps et jaillissaient de ses lèvres en haleine sifflante.

Edel était restée assise.

— Calmez-vous, — dit-elle d'un ton passablement apitoyé, calmez-vous, soyez homme ... Levez-vous, faites un tour de jardin et tâchez de reprendre votre sang-froid.

— Vous ne pouvez pas m'aimer? gémit Bigum. Oh! c'est horrible, il n'y a rien dans mon âme que je ne consentirais à tuer, à dégrader, si par ce moyen je devais vous conquérir. Si l'on me proposait la folie et que dans mes rêves de fou je dusse vous posséder, je dirais: « Prenez mon cerveau, brisez d'une main barbare ce merveilleux mécanisme, rompez les fils qui rattachaient mon intelligence à l'Esprit universel, laissez-moi m'abîmer dans la boue, et que d'autres poursuivent leur chemin glorieux vers la lumière!... » Votre amour dût-il m'arriver dépouillé de son auréole de pureté, avili, n'être plus qu'un fantôme, une caricature de l'amour, je l'accepterais encore à genoux, comme une hostie... Mais en vain vous offrirais-je le meilleur ou le pire de moi-même. Je crie vers le soleil; il ne veut pas verser ses rayons sur la statue d'argile, il ne veut pas répondre... Répondre!... Mais quelle réponse y a-t-il à ma souffrance? Cette inexprimable torture qui atteint les racines profondes de mon être, elle vous froisse légèrement, elle est tout au plus pour vous une petite offense

sans conséquence. Vous riez en vous-même de cette passion insensée... la passion du précepteur!...

— Vous me jugez mal, monsieur Bigum! dit Edel en se levant; Bigum se leva aussi: — je ne ris pas. Vous me demandez si vous devez espérer, je vous réponds: « Non, il n'y a pas d'espoir possible ». Il n'y a pas là de quoi rire. Mais laissez-moi vous dire ceci: depuis le moment où vous avez commencé de m'aimer, vous deviez savoir quelle serait ma réponse, et vous le saviez, n'est-ce pas? Cela ne vous a pas empêché de tendre de toutes vos forces vers le but que vous ne pouviez atteindre. Votre amour ne m'offense pas, monsieur Bigum, mais je le blâme. Vous avez fait ce que font beaucoup d'autres: ils ne veulent pas voir la réalité, ils ne veulent pas entendre le *non* qu'elle oppose aux désirs, ils oublient l'abîme qui sépare ces désirs de leur objet... On veut vivre son rêve. Mais la vie ne tient pas compte des rêves, il n'y a pas un seul obstacle réel dont ils puissent triompher. Un beau jour on se réveille en gémissant au bord de l'abîme qui est toujours là et qui n'a pas changé. Mais soi-même on est changé, car dans le rêve on a exaspéré ses désirs à un tel point que cela devient une souffrance atroce... On regrette amèrement de ne s'être pas mieux gardé; hélas! il est trop tard: on est malheureux...

Elle se tut, un instant. Elle avait parlé d'une voix tranquille et voilée, comme si elle se fût parlé à elle-même. Mais sa voix devint froide et dure:

— Je ne puis rien pour vous, monsieur Bigum, vous ne m'êtes rien de ce que vous voudriez m'être: si cela vous rend malheureux, soyez malheureux; si cela vous fait souffrir, souffrez. Il faut qu'il y ait des êtres qui souffrent... Lorsqu'on fait d'une créature humaine son idole et la maîtresse de sa destinée, il faut s'incliner devant les arrêts de l'idole, mais il est imprudent de se faire des dieux et de leur livrer son âme, car il y a des dieux qui ne veulent pas descendre de leur piédestal... Votre divinité est si petite, monsieur Bigum, si peu digne d'être adorée! Oubliez-la et soyez heureux avec quelque brave fille du pays.

Elle sourit faiblement et rentra dans le salon. Bigum la suivit des yeux, avec la mine d'un homme découragé. Pendant un quart d'heure il continua d'aller et venir au bas de l'escalier;

les mots qui venaient d'être prononcés vibraient encore dans l'air, il lui semblait que l'ombre d'Edel était encore à cette place, qu'elle pouvait encore entendre ses supplications, que tout n'était pas entièrement fini. Mais une femme de chambre vint ramasser les gravures et les cartons et les emporta avec la chaise. Il n'avait plus qu'à s'en aller.

Par la lucarne ouverte d'une mansarde, Niels le regardait. Il avait tout entendu et il avait une figure effrayée, un frémissement nerveux agitait son corps. Pour la première fois, la vie lui faisait peur : il comprenait que lorsqu'elle condamne une créature à souffrir, ce n'est ni un jeu ni une plaisanterie, et que la créature doit subir le supplice, — qu'il ne se présente pas au dernier moment un sauveur comme dans les contes, et qu'on ne se réveille pas, rassuré, après un mauvais rêve.

***

L'automne fut désastreux pour la santé d'Edel, et l'hiver acheva de lui ôter ses forces. Quand le printemps fut venu, il ne trouva pas le moindre germe de vie à réchauffer, à soigner, mais un dépérissement que ne pouvaient arrêter ni la chaleur ni les tendres soins. Tout ce qu'il pouvait faire, c'était de verser ses torrents de lumière sur cette vie qui s'éteignait, en l'enveloppant de tiédeur embaumée.

Ce fut fini en mai, par une de ces journées pleines de soleil où l'alouette ne veut pas se taire, où le seigle monte si vite qu'on le voit pousser. Devant sa fenêtre il y avait des cerisiers tout blancs. Des bouquets et des couronnes neigeuses, des coupoles, des guirlandes, toute une architecture féerique fleurissait sur un fond de ciel bleu.

Elle se sentit très faible, ce jour-là, mais légère dans sa faiblesse. Et elle savait ce qui devait arriver, car dans la matinée elle avait fait appeler Bigum et lui avait dit adieu.

Le conseiller d'État était venu de Copenhague. Il passa l'après-midi à son chevet, la main dans la sienne. Il ne parlait pas, mais de temps en temps il lui pressait la main, elle le regardait et il lui souriait. Lyhne resta aussi dans

sa chambre, lui donna des médicaments et sut se rendre utile.

Elle était étendue, les yeux fermés, et voyait passer des images familières : tour à tour une villa qu'elle avait habitée au bord de la mer, les hêtres de la forêt, une église de village, rouge, entourée de tombes, apparaissaient, devenaient très nets, puis s'effaçaient. Ensuite, c'était Copenhague et l'impression étrange qu'on avait de la ville, lorsqu'on y venait de la campagne, un jour d'été : les rues baignées de soleil, parfumées d'une odeur de fruits, les maisons presque fantastiques dans cette grande clarté, et, planant sur elles, un silence que troublait à peine le bruit des voitures. Et c'était encore le grand salon tiède où, dans les crépuscules d'automne, elle attendait, habillée pour le théâtre, que le conseiller et sa femme fussent prêts : un parfum de pastilles brûlées, le feu du poêle qui éclairait le tapis, la pluie qui battait les vitres, le cri mélancolique d'un marchand de moules dans la rue... et enfin le théâtre, la musique, l'éclat des lustres...

Toute l'après-midi elle vit défiler ces images.

Niels était au salon avec sa mère. Il s'était agenouillé par terre, la figure enfoncée dans le velours d'un canapé ; il pleurait tout haut, sans chercher à contenir sa douleur. Sur la table, devant madame Lyhne, était un livre de cantiques ouvert au chapitre des agonisants. Elle lisait quelques strophes, puis se penchait vers son fils pour lui dire des choses consolantes. Mais Niels de voulait pas se laisser consoler : elle ne pouvait arrêter ses larmes ni ses prières désespérées.

Lyhne parut dans la porte. Il ne fit aucun signe, il les regarda seulement d'un air sérieux : ils se levèrent et le suivirent. Il les prit par la main, les conduisit près du lit, Edel les regarda et remua les lèvres. Alors Lyhne et sa femme allèrent s'asseoir près de la fenêtre, pendant que Niels se jetait à genoux au pied du lit.

Il pleurait doucement et priait, les mains jointes ; il disait à Dieu, dans un murmure ardent, qu'il ne voulait pas cesser d'espérer :

— Je ne te lâcherai pas, mon Dieu, avant que tu m'aies

entendu ! Il ne faut pas que tu nous la prennes, car tu sais combien nous l'aimons. Je ne peux pas dire : « Ta volonté soit faite ! » parce que ta volonté est qu'elle meure... Oh ! laisse-la vivre, je te serai reconnaissant et je t'obéirai en toutes choses !... Je serai bon, je ne ferai rien qui te déplaise, mais laisse-la vivre !... Entends-tu, mon Dieu ?... Oh ! écoute-moi avant qu'il soit trop tard ! Qu'est-ce que je peux donc te promettre ?... Je te louerai, je ne t'oublierai jamais... Ne veux-tu donc pas m'exaucer ? Elle meurt, tu vois bien qu'elle meurt ; oh ! retire ta main : je ne peux pas la perdre, je ne peux pas... et tu ne veux pas m'entendre !... Oh ! c'est mal de ta part !...

Au jardin, devant la fenêtre, les fleurs blanches se teintaient de rose dans la lueur du soleil couchant. Cela devenait un temple aérien. Le ciel se voilait de brumes, tandis que des jets de pourpre et d'or s'élançaient des légères arches fleuries.

Lentement, Edel exhalait sa vie. Sa respiration devenait plus faible, ses paupières plus lourdes.

Ceux qui l'entouraient ne surent pas à qui s'adressait sa dernière pensée : elle allait à un homme illustre, à un artiste qu'Edel avait aimé de toute son âme, secrètement, et pour qui elle n'avait été qu'un nom, une figure à peine remarquée dans la foule de ses admirateurs.

Dehors, la lumière décroissait dans le bleu du crépuscule. Les ombres du soir et celles de la mort s'accroissaient en même temps.

Le conseiller se pencha, un doigt sur le pouls de la mourante. Lorsqu'il eut senti le dernier battement des artères, il porta à ses lèvres la main de cire.

IV

Certaines natures très vigoureuses acceptent la douleur vaillamment, comme un fardeau dont le poids leur permet d'appré-

cier leur force. D'autres — les faibles — s'abandonnent sans résistance à la douleur, comme on devient la proie d'une maladie. La douleur pénètre dans leur organisme à la manière d'un mal physique, et, après un long combat, elle se transforme, s'atténue et disparaît, laissant l'individu complètement guéri.

Mais il y a aussi des êtres sur qui la douleur produit l'effet d'une cruauté, d'une injustice, et qui ne veulent jamais y voir une épreuve ou un châtiment, ou simplement un coup du sort. Ils la haïssent comme la manifestation d'une odieuse tyrannie et ils gardent toujours au fond du cœur une meurtrissure.

Il est rare que les enfants souffrent de cette manière. C'est pourtant ce que fit Niels Lyhne, et il souffrit ainsi parce que sa fervente prière l'avait mis pour ainsi dire face à face avec Dieu : il s'était traîné à genoux au pied du trône, tremblant de crainte et d'espoir, confiant dans l'efficacité de la prière, résolu à se faire exaucer à force de supplications. Et il avait dû se relever, emportant son espérance déçue. Sa foi n'avait pas forcé le miracle à se produire, Dieu n'avait pas répondu à son appel; la mort avait pu saisir sa proie tout comme si un rempart de prières ne s'était pas élevé vers les nuées.

Il se fit en lui un silence. Après avoir frappé inutilement à la porte du ciel, sa foi était retombée, brisée, sur une tombe. Il avait eu la foi robuste et simple de l'enfance. L'enfant ne croit pas au Dieu compliqué et subtil du catéchisme, mais à celui de l'Ancien Testament, — le Dieu qui aima Adam et Ève, et devant qui les rois, les prophètes, les Pharaons ne furent que des enfants sages ou désobéissants; le Dieu, à la fois violent et paternel, dont les colères et les générosités sont celles d'un titan, qui, aussitôt qu'il eut créé la vie, lui opposa la mort, qui noya la terre sous les eaux du déluge, prescrivit, dans le fracas du tonnerre, des lois trop rigoureuses pour l'humanité, — et puis, au temps de l'empereur Auguste, saisi de pitié pour les hommes, envoya son fils au supplice afin que la loi fût, à la fois, respectée et enfreinte... Ce Dieu qui parle par des miracles, c'est le Dieu qu'invoquent les enfants. Plus tard, ils comprendront que sa voix a résonné pour la dernière fois dans le tremblement de terre

qui souleva le Golgotha, et qu'aujourd'hui, où le voile du sanctuaire est déchiré, Jésus est le Dieu qui règne. Ils prieront alors autrement.

Le pauvre Niels n'en était pas encore là. Il avait suivi docilement Jésus dans sa marche sur la terre; mais de le voir toujours s'incliner devant la volonté de son Père et souffrir humainement, cela l'avait empêché de comprendre sa divinité : il n'avait vu en Jésus que le fils de Dieu, non un Dieu, et c'est pourquoi il avait adressé sa prière à Dieu le Père. Or Dieu le Père l'avait abandonné dans sa détresse. Et du moment que Dieu se détournait de lui, il se détournait de Dieu. Si Dieu n'avait pas d'oreilles, il n'avait, lui, pas de lèvres; si Dieu n'avait pas de pitié, il n'avait pas d'adoration. Il bravait Dieu et le bannissait de son cœur.

Le jour où l'on enterra Edel, il remua dédaigneusement du pied la terre, chaque fois que le pasteur prononçait le nom du Seigneur. Par la suite, lorsqu'il rencontrait ce nom dans des livres et lorsqu'il l'entendait prononcer, un pli de révolte barrait son front d'enfant. Le soir il s'endormait avec un étrange sentiment de dignité solitaire, en songeant que tous, grands et petits, priaient Dieu à cette heure, tandis qu'il refusait de lui rendre hommage. Il renonçait à la protection divine, l'ange gardien ne devait plus s'asseoir à son chevet; seul et sans soutien, il entrait dans la nuit inquiétante; la solitude augmentait autour de lui, de sa couche elle s'étendait au loin, mais il ne priait pas, bien qu'il en eût regret jusqu'à pleurer.

Et ce fut ainsi toute sa vie. Il rompit par bravade avec les croyances que l'éducation lui avait inculquées, il passa du côté des révoltés qui usent leurs forces dans la lutte.

Les livres qu'on lui avait fait lire montraient Dieu, ses partisans et leurs idées s'avançant dans une longue marche triomphale. Il avait mêlé sa voix au concert de louanges, transporté par la joie de se sentir enrôlé dans les légions victorieuses et convaincu que la victoire est toujours avec le juste, que le vainqueur est toujours un libérateur, un réformateur, un novateur.

Mais à présent, toute joie éteinte, il compatissait aux peines

des vaincus : le progrès du bien ne suppose pas nécessairement, il l'avait compris, que tout ce qui subit la défaite soit méprisable. Les vaincus lui paraissaient même meilleurs et plus grands que les vainqueurs.

Donc il se déclara contre Dieu, comme un vassal qui prend les armes contre son maître légitime, — car il croyait encore : avec ses défis et ses bravades, il ne parvenait pas à chasser la foi de son cœur.

Son précepteur, M. Bigum, n'était pas l'homme qu'il aurait fallu pour rendre la paix à cette jeune âme. Sa philosophie changeante, qui lui faisait considérer avec le même facile enthousiasme le pour et le contre d'une même question, disposait son élève à discuter les dogmes. Sans doute, il était chrétien. Si on lui avait demandé ce qu'il tenait pour immuable et certain au milieu des incertitudes et des fluctuations, il aurait répondu que c'était ce qu'enseigne la religion évangélique luthérienne. Mais il était contraire à sa nature de conduire ses élèves dans le chemin tracé par l'Église en leur criant gare à chaque pas, en les avertissant qu'on ne peut s'en écarter tant soit peu sans errer dans la nuit et sans risquer l'enfer et les peines éternelles. Il ne professait pas, comme les dévots, un respect passionné de la lettre ; sa religion n'allait pas sans nonchalance ; il y apportait l'esprit mobile d'un artiste qui ne craint pas d'établir une harmonie entre des éléments disparates et, peut-être à son insu, d'accommoder et de remanier à sa façon les textes. La raison en était que les natures comme la sienne éprouvent toujours le besoin de s'affirmer et de se retrouver en toutes choses.

De tels hommes ne savent pas guider leurs élèves, mais il y a dans leur enseignement une ampleur et une richesse d'idées qui peuvent augmenter l'initiative des jeunes intelligences, les forcer à se créer des opinions : incapables de se contenter du vague et de l'incertain, les enfants réclament toujours des *oui* et des *non* catégoriques, l'indication précise de ce qu'ils doivent haïr et de ce qu'ils doivent aimer.

Il n'y a donc pas auprès de Niels d'autorité dont les convictions absolues puissent le ramener dans le chemin autrefois suivi. Ayant pris le mors aux dents, il s'engage dans tout sentier nouveau qui s'offre à lui, pourvu que le sentier

l'éloigne de ce qui était auparavant le refuge de ses pensées et de ses sentiments.

Il trouve la notion d'une force inconnue jusque-là dans les opinions librement conçues et le choix librement consenti, dans cette élaboration de sa personnalité. Tant de parties ignorées de sa nature se révèlent à lui, tant de choses se lèvent du fond de son âme! Il marche à la découverte de lui-même, tantôt avec effroi, tantôt avec une joie mal assurée. De se sentir différent des autres, cela éveille en lui une pudeur morale qui le rend gauche, silencieux, sauvage. Il devient méfiant, il croit découvrir des allusions à ses plus secrets sentiments dans tout ce qui se dit autour de lui. Parce qu'il a appris à lire en lui-même, il croit que tous peuvent lire ce qui est écrit dans sa conscience; et il évite les grandes personnes, il recherche la solitude : il lui semble tout à coup que les gens veulent le connaître trop intimement. Il éprouve à leur égard une vague hostilité, comme envers des êtres d'une autre race; et dans ses méditations il commence à les examiner un à un, puis à les juger. Autrefois les mots : « père ». « mère ». « le pasteur », « le meunier », renfermaient une explication suffisante de ces individus. Le nom voilait la personne. Le pasteur, c'était le pasteur, il n'y avait rien de plus à dire de lui. Maintenant, il voyait que le pasteur était un petit homme jovial qui, au presbytère, se faisait très doux, très calme, pour ne pas être rudoyé par sa femme et, aussitôt hors du logis conjugal, s'étourdissait dans un flux de paroles, trahissant par cette vivacité son impatience du joug.

Voilà pour le pasteur. Et M. Bigum? Niels l'avait vu, dans un moment de passion, prêt à tout abjurer, à renier son moi et l'esprit qui habitait en lui. Et il proclamait constamment le calme olympien du philosophe que ne troublent ni l'agitation de la vie ni ses chimères! Cela inspirait au jeune garçon un mépris douloureux et tenait son scepticisme en éveil. Il ne savait pas que M. Bigum n'appelait pas des mêmes noms ses sentiments propres et ceux des autres mortels. Chez lui le calme olympien, c'était l'attitude dédaigneuse d'un titan qui se souvenait des passions particulières aux demi-dieux.

V

Six mois après la mort d'Edel, une cousine de Lyhne devint veuve. Le mari, un fabricant de poteries nommé Refstrup, n'avait pas fait de brillantes affaires et sa longue maladie avait contribué à faire péricliter sa maison ; la veuve se trouvait presque dans la misère. Elle avait sept enfants et n'était pas en état de les nourrir tous. Les deux plus jeunes et l'aîné, qui s'occupait de la fabrique, restèrent avec elle ; les quatre autres furent recueillis par des parents plus ou moins proches. Les Lyhne prirent le second fils, Erik, âgé de quatorze ans. Il avait suivi les cours d'un collège ; M. Bigum fut chargé de le pousser plus avant.

Erik étudiait de mauvaise grâce : il voulait être sculpteur. Son père avait déclaré que « c'étaient des bêtises », mais Lyhne, qui lui croyait du talent, n'avait pas le dessein de contrarier cette vocation. Il désirait seulement qu'Erik passât son baccalauréat : ce titre, au besoin, pourrait lui servir ; Lyhne estimait, d'ailleurs, l'éducation classique très utile, sinon indispensable, à un artiste. Pour le moment, Erik devait contenter ses goûts artistiques en admirant la collection de gravures et de bronzes qui se trouvait à Lonborg. C'était beaucoup pour un enfant qui ne connaissait que les œuvres d'art réunies dans une bibliothèque de petite ville. Erik s'empressa de crayonner des copies. Guido Reni lui plut beaucoup : il avait, à cette époque, un plus grand nom que Raphael, et, pour de jeunes esprits, c'est un fort stimulant à l'admiration que l'opinion courante. Cependant André del Sarto, Parmegiano, Luini, qu'il aima plus tard, une fois en possession de son talent, le laissèrent tout à fait indifférent d'abord, tandis que la hardiesse du Tintoret, l'amertume de Salvator Rosa et du Caravage l'enchantaient. Le gracieux dans l'art ne plaît pas aux très jeunes : le plus délicat miniaturiste a commencé par imiter Michel-Ange, et le plus suave des poètes a bégayé ses premiers vers sur le ton de la tragédie.

Mais le culte de l'art n'était encore pour Erik qu'un amusement un peu supérieur à ses autres jeux. Il n'était pas plus fier d'avoir réussi le dessin d'une tête ou esquissé avec bonheur un cheval que d'avoir touché d'une pierre adroitement lancée la girouette de l'église ou de s'être montré bon nageur. Les exercices corporels qui réclament de la force physique, une main ferme et un œil exercé, voilà ce qu'il aimait. Il faisait fi des amusements de Niels et de Frithjof où l'imagination entrait pour une grande part. Niels et Frithjof ne tardèrent pas à renoncer à leurs jeux pour faire comme Erik. Ils cessèrent de lire des romans, et l'interminable histoire eut un brusque dénouement au cours d'une dernière causerie secrète dans le grenier à foin. Il n'en fut plus question, car ils n'eussent pas aimé en parler devant Erik : ils avaient deviné dès les premiers jours qu'il se moquerait d'eux et de leur histoire. Il n'était enclin ni à la rêverie ni à l'exaltation ; sa raison très pratique, très claire, son esprit très sain raillaient les infirmités de l'âme avec la même impitoyable franchise que montrent les enfants, d'habitude, à l'égard des imperfections physiques. Niels et Frithjof avaient un peu peur de lui : ils cherchèrent donc à l'imiter, ils renièrent et dissimulèrent beaucoup de choses. Niels surtout se hâta de réprimer en lui-même tout ce qui l'avait rendu différent d'Erik. Avec le zèle d'un renégat, il raillait et ridiculisait déjà Frithjof, dont la nature un peu lourde et lente ne pouvait rompre aussi brusquement avec les anciennes habitudes. La jalousie le poussait : car il s'était épris d'Erik, lequel se laissait aimer froidement et avec une nuance de dédain.

Existe-t-il un sentiment plus délicat et plus noble que l'amitié à la fois passionnée et timide d'un jeune garçon pour un autre ? Celui des deux qui aime n'ose exprimer son affection par une caresse, un regard, une parole. C'est une tendresse clairvoyante, qui souffre de la plus légère faute chez celui qui est aimé ; elle est faite d'admiration et d'oubli de soi, de fierté, d'humilité et de joie sereine.

Erik resta à peine un an et demi à Lonborg. Un sculpteur renommé, à qui Lyhne avait montré ses dessins pendant un séjour à Copenhague, y avait trouvé l'indice d'un vrai talent

et avait déclaré que les études classiques n'étaient pas indispensables à un artiste. Il fut donc décidé qu'Erik serait envoyé à Copenhague, où il travaillerait dans l'atelier du statuaire.

La veille de son départ, lui et Niels étaient dans leur chambre. Niels feuilletait un journal illustré, Erik lisait un catalogue raisonné des tableaux réunis au château de Christiansborg. Que de fois il avait voulu se faire une idée des œuvres de maîtres à l'aide de froides descriptions ! Il se sentait presque malade du désir d'absorber dans ses yeux la richesse des couleurs et la beauté des lignes; mais souvent il avait refermé le livre, fatigué de chercher des visions et des sensations dans la peinture indécise et vague des mots.

Maintenant il avait la certitude que les images devinées allaient prendre corps ; elles lui apparaissaient déjà dans la splendeur des couleurs comme des soleils étincelants vus à travers un brouillard doré.

— Qu'est-ce que tu regardes ? demanda-t-il à Niels.

Niels lui montra le portrait de l'héroïque Lassen qui, dans le combat naval du 2 avril 1801, entre la flotte danoise et la flotte anglaise, mérita l'admiration de Nelson.

— Oh ! qu'il est laid ! dit Erik.

— Laid ?... mais c'est un héros !... Et celui-là, le trouves-tu laid aussi ?

Et il désignait le portrait d'un grand poète.

— Horriblement laid ! — déclara Erik en faisant une grimace expressive. — En voilà, un nez !... Et cette bouche, et ces yeux, et ces cheveux mal plantés !...

Niels vit alors que le poète était réellement laid ; il resta quelques moments silencieux. Il n'avait pas cru auparavant que ce qui avait un caractère de grandeur morale pouvait n'être pas revêtu de beauté plastique.

— Au fait, dit Erik, que je n'oublie pas de te donner la clef du hangar !...

Niels eut un geste de refus mélancolique ; cependant Erik lui passa autour du cou un ruban auquel pendait une clef.

— Allons-y !

Ils retrouvèrent dans le jardin Frithjof qui mangeait des groseilles à maquereau pas mûres et avait des larmes aux

yeux en pensant à la séparation prochaine. Il était froissé d'avoir été abandonné par les deux cousins une grande partie de la journée. Sans rien dire, il leur offrit des groseilles.

— Elles sont aigres, dit Erik en frissonnant.

— Jette cela, c'est détestable! fit Niels d'un ton dédaigneux. Nous allons jusqu'au hangar.

Le hangar était un vieux bateau acheté dans une vente publique après un naufrage sur la côte. Les garçons en avaient fait un capharnaüm où ils enfermaient leurs bateaux, leurs arbalètes et certaines choses prohibées, telles que de la poudre, des allumettes et du tabac.

— Je veux faire sauter mon bateau! dit Erik.

— Moi aussi! répondit Niels, avec le geste solennel d'une prestation de serment.

Mais le prudent Frithjof déclara qu'il gardait le sien pour n'être pas trop dépourvu de distractions après le départ d'Erik. Niels lui jeta un regard méprisant.

Les bateaux furent chargés de poudre et d'étoupe goudronnée. Puis on les mit à l'eau et on alluma les mèches. L'explosion ne se fit pas tout de suite. Les deux majestueuses frégates *Albion* et *Conquérant* s'avancèrent, leurs proues soulevant l'écume autour d'elles. Une épaisse fumée s'en éleva, puis s'étendit sur l'eau. Un craquement annonça que le pont du bateau d'Erik s'était fendu: l'étoupe prit feu et des flammes claires léchèrent les mâts. Le pavillon danois flottait encore à l'arrière, puis il disparut, dévoré par une flamme. La carcasse noircie s'en alla à la dérive, ballottée par le vent et les vagues. Quant au bateau de Niels, il tenait bon encore. On avait vu sortir de la fumée, mais il n'y avait pas eu d'explosion.

— Coulons-le! cria Niels en se baissant pour ramasser une pierre.

Une nuée de projectiles tomba sur le bateau dont les flancs s'ouvrirent. Ses débris furent recueillis sur le rivage et brûlés sur un tas de varech desséché et de feuilles mortes. Un moment, les trois amis regardèrent silencieusement le feu consumer les restes de la frégate; puis, Niels se leva et alla prendre dans le hangar tous les objets qui lui appartenaient, les brisa et jeta les morceaux sur le bûcher. Erik, à son tour,

alla prendre ce qui était à lui et Frithjof voulut bien sacrifier quelques petites choses. De hautes flammes s'élevèrent. Erik, craignant qu'elles ne fussent aperçues du château, mit sur le feu du varech humide, pendant que Niels regardait, immobile et sombre. Frithjof se tenait à l'écart et récitait une ode ossianique, tout en faisant le geste de s'accompagner sur une harpe invisible.

Peu à peu, le feu s'éteignit. Erik et Frithjof retournèrent ensemble au château. Niels resta en arrière pour fermer à clef la porte du hangar. Cela fait, il lança la clef dans le fjord. Erik se retourna au même instant ; il saisit le geste, mais feignit de n'avoir rien vu.

Le lendemain il partit.

Les premiers temps, Niels et Frithjof sentirent durement son absence. Il y eut un arrêt dans leur vie, car ils s'étaient accoutumés à la présence d'un tiers et ils ne savaient plus que faire : à trois, c'était la gaieté, la variété dans l'amusement ; à deux, c'était l'ennui ou, pis encore, ce n'était plus rien du tout. Pas moyen de jouer à deux : s'ils essayaient d'être Robinson Crusoé et Vendredi, il n'y avait plus personne pour faire les sauvages.

Les tristes dimanches ! Niels était tellement dégoûté de l'existence qu'il se plongea dans l'étude de la géographie : il étendit ses connaissances à l'aide du grand atlas de M. Bigum ; ensuite il relut l'histoire sainte ; enfin il commença de rédiger le journal de sa vie. Dans le complet abandon où on le laissait, Frithjof eut la faiblesse de jouer avec ses sœurs.

A la longue, le souvenir du passé s'atténua et les regrets s'adoucirent... Ils se ravivaient encore, certains soirs, quand la rougeur du couchant se projetait devant Niels, au mur de sa chambre, et que le chant lointain et monotone du coucou, en s'arrêtant, élargissait le silence : une tristesse amollissait alors l'âme de Niels et le démoralisait ; mais c'était une tristesse vague et douce, non plus aiguë.

Les lettres adressées à Erik débordèrent d'abord de plaintes, de questions et de regrets ; ensuite elles commencèrent à raconter des choses ; elles finirent par être agréablement tournées : la joie de savoir si bien écrire se devinait entre les lignes.

Tout ce qui n'avait point osé, tant qu'Erik était là, se produire au grand jour, reprenait maintenant son empire. Le chimérique revint poétiser la calme existence vide d'événements ; la rêverie, de nouveau, s'empara de l'esprit, lui donnant l'illusion de la vie réelle et lui versant le venin des pressentiments et des désirs.

C'est ainsi que Niels grandit. Son âme subit les diverses influences ; — ce qu'il rêve, ce qu'il sait, ce qu'il devine, tout cela laisse son empreinte sur la molle argile, y trace son sillon qui, plus tard, se creusera ou s'effacera.

J.-P. JACOBSEN

(Traduit du danois par madame R. RÉMUSAT.)

(A suivre.)

NIETZSCHE ET WAGNER[1]

— 1869-1876 —

I

Le 15 mai 1869, un jeune homme, longeant le lac des Quatre-Cantons, se dirigeait, un peu inquiet, un peu ému, vers la propriété de Richard Wagner. Là s'était réfugié le maître, chassé de Munich, où ses extravagances, ses menées ambitieuses, et l'influence trop grande qu'il exerçait sur le jeune Louis II, l'avaient fait haïr. Persécuté, il semblait plus grand encore à la troupe relativement peu nombreuse de disciples qui le servaient avec une fidélité quasi religieuse, — et le jeune homme marchant aux bords du lac, par ce jour incertain de printemps germanique, se demandait, le cœur serré, quel accueil lui réservait le divin maître, à peine vu, à peine abordé, dans une soirée banale, à Leipzig, et dont il se risquait à troubler le travail, avec la témérité de son âge naïf. Enfin, il s'arrêta devant une grille ; il sonna, puis attendit. Il regarda : des arbres cachaient la maison. Il écouta : son ouïe tendue perçut le son d'un accord. Des pas qui s'approchaient étouffèrent le faible

1. La belle biographie de Nietzsche écrite par madame Förster-Nietzsche, sa sœur ; les œuvres de Nietzsche, particulièrement les volumes de notes, d'esquises, récemment publiés, avec les excellentes notices de M. Fritz Kœgel, sont les principales sources de cette étude.

bruit; un domestique survint : Nietzsche donna sa carte, puis, de nouveau seul, écouta de nouveau, et, dans le silence rétabli. le même accord vibra — obstiné, douloureux, et constamment répété. Soudain, la main invisible s'interrompit ; mais presque aussitôt elle se remit à frapper, puis haussa l'écart, puis modula, puis, modulant encore, revint à l'accord initial. Alors le domestique parut, dit que M. Wagner travaillait, ne pouvait recevoir, et désirait seulement savoir si le visiteur était ce même M. Nietzsche qu'il avait un soir rencontré à Leipzig.

— Oui, répondit le jeune homme, et il s'éloigna.

Le soir même, il reprit le train de Bâle, et s'en retourna seul vers la petite chambre meublée qu'il avait louée dans cette ville étrangère. — Un mois, auparavant, il était encore dans sa maison de Naumburg, et passait une dernière soirée avec sa mère et sa sœur. Il pensait tristement à la libre vie de jeune homme qu'il avait jusqu'alors menée ; à la vie régulière qu'il devait accepter. Il avait vingt-quatre ans ; il n'était même pas docteur ; si jeune, il comptait sur deux années encore, une tout au moins, de travail indépendant. Il projetait avec un ami d'aller faire un séjour à Paris, de passer un long temps de méditation sérieuse dans la ville agitée ; il projetait des études de chimie, d'histoire naturelle — une infinité de recherches, d'efforts ; et l'offre d'une place de professeur de philologie[1] à l'Université de Bâle était venue à l'improviste tout briser. L'offre était inespérée et belle ; Nietzsche était pauvre : il accepta et se désola. Tout le monde autour de lui se réjouissait : « Si jeune, et professeur d'Université ! » s'écriaient les jeunes filles de Naumburg, car, dans l'Allemagne d'alors, après un officier, rien n'était si beau qu'un professeur d'Université. « Quel événement se passe-t-il donc? faisait Nietzsche impatienté. Il y a un pion de plus dans le monde, voilà tout », et, retiré dans sa chambre, il écrivait à un ami : « Voici le dernier terme venu, le dernier

1. Le mot philologie est en allemand d'une application beaucoup plus large qu'en français. Il désigne, non seulement l'étude de la structure grammaticale d'une langue, mais l'étude complète de cette langue, depuis les lois qui lui donnent sa forme jusqu'aux œuvres de poésie et de pensée qui sont l'épanouissement de son génie. La philologie, au sens allemand du mot, est donc à peu près ce que nous appelons en France « l'histoire littéraire ».

soir que je passe encore dans mon chez-moi. Demain matin, je pars vers le large monde, vers une pénible, oppressante atmosphère de devoir et de travail ; il va falloir que j'apprenne un métier nouveau, insolite. — Hélas ! il me faut dire adieu. Le temps doré où l'activité est libre et sans entraves où l'instant est toujours tout-puissant ; cette joie de jouir de l'art et du monde comme un spectateur qui n'y est pas mêlé, ou presque pas, tout cela est irrémédiablement passé. Maintenant règne la dure déesse, le devoir quotidien. *Bemooster Bursche zieh' ich aus :* tu connais l'inquiétant refrain d'étudiant. Oui, oui, c'est maintenant à moi de devenir philistin ! Il arrive toujours un moment où cette phrase a sa vérité... Mais j'imagine que je puis affronter la vie avec plus de tranquillité et de sécurité que les autres philologues. Le sérieux philosophique a trop profondément pris racine en moi ; le grand mystagogue Schopenhauer m'a trop clairement montré les vrais et essentiels problèmes de la vie et de la pensée pour que je puisse craindre jamais une défection ignominieuse devant « l'Idée ». Je puis être quelque chose de plus que le maître d'école de philologues consciencieux. »

Il concluait enfin par cette phrase où le sentiment se mêle d'une manière imprévue aux préoccupations intellectuelles : « A toi, cher ami avec qui je suis un, sur beaucoup des problèmes fondamentaux de la vie, je souhaite le bonheur que tu mérites ; à moi je souhaite ta vieille et fidèle amitié. »

Nietzsche se trouva dans Bâle seul et triste. Il traversait, à vingt-quatre ans, le plus dur de la crise que tout homme de pensée doit connaître ; n'étant plus enfant, n'étant pas homme encore, il se trouvait privé du naïf appui de l'instinct, et n'avait pas encore conquis cette sécurité virile qui rend, avec la conscience en plus, tout ce que l'enfance laisse pressentir. La richesse de ses dons faisait les souffrances plus vives ; lyrique, avide de sonder les infinis de la pensée et du cœur ; artiste, avide de beauté ; philosophe, avide de savoir, il voyait ses forces inégales à la tâche ; et le désespoir, et peut-être aussi quelque prudence instinctive qui lui commandait de ne pas s'user en combats excessifs, lui avaient fait chercher le repos dans les études de philologie classique, dans un recul de vingt-cinq siècles. Il approfondissait l'histoire des siècles

où la Grèce primitive, incertaine et fougueuse comme un adolescent, se dégageait des influences asiatiques, égyptiennes, africaines, qui l'opprimaient, réalisait enfin, par delà le chaos de sa barbarie, le miracle de sa maturité. Sans peut-être se l'avouer, c'est à lui-même qu'il pensait en croyant penser à ces crises lointaines : dans l'effort de la Grèce héroïque son âme cherchait un exemple. Mais l'enquête était difficile, l'espoir hasardeux, et Nietzsche, qui n'aimait pas les textes archaïques, mais uniquement la beauté, l'amour, la vérité, souffrait doublement du désarroi et de la solitude de sa vie. « Hélas, écrivait-il, cher ami! j'ai bien peu de satisfactions, et il faut que je les rumine toutes en moi, solitaire, toujours solitaire ! Ah! je n'aurais pas peur d'une bonne maladie, si je pouvais me payer à ce prix un entretien d'un soir avec toi. Les lettres sont si peu de chose!... Les hommes ont constamment besoin de sages-femmes, et presque tous vont se faire accoucher dans des auberges, dans des collèges où les petites pensées et les petits projets sautillent comme des portées de petits chats. Mais quand nous sommes pleins de notre pensée, personne n'est là pour nous aider, pour nous assister pendant l'accouchement difficile : et sombres, et mélancoliques, nous allons déposer dans quelque trou noir nos pensées naissantes, lourdes, informes. Le soleil de l'amitié leur manque. »

II

Wagner menait à Triebschen une vie très retirée. Les Suisses l'ennuyaient : il ne les fréquentait guère ; d'Allemagne on venait peu le voir. Il était extrêmement seul, et, quoique grand travailleur et bon solitaire, son existence d'ermite lui pesait quelquefois : il était homme d'action, et se passait mal de l'air et des bruits du monde. Donc, il reçut sans ennui la carte de Frédéric Nietzsche. A Leipzig, il s'en souvint, on lui avait dit grand bien de ce jeune homme ; il l'avait à peine vu, et pourtant remarqué. Il envoya donc une brève invitation ; Nietzsche répondit avec empressement et vint.

Imaginons cette première visite ; imaginons Nietzsche, avec

ses grandes moustaches et son visage jeune; ses manières douces, sa voix intimidée, son regard ardent, violent, et mystérieusement voilé; imaginons le premier entretien de ces deux hommes, l'un âgé de cinquante-huit ans; l'autre, de vingt-quatre; les questions, d'abord un peu banales, de Wagner, interrogeant son interlocuteur sur ses occupations, ses ambitions, et les réponses imprévues, retenues, et pourtant enflammées du jeune professeur de philologie, définissant à nouveau sa science, l'animant, la poétisant, et sans doute disant à peu près ce qu'il allait répéter dans la leçon d'ouverture de son cours : « De même que les muses, s'abaissant du haut des cieux, apparaissaient aux lourds et misérables paysans béotiens, de même la philologie paraît dans un monde plein d'images et de couleurs ténébreuses, plein des plus profondes, des plus irrémédiables douleurs, et sa voix consolatrice nous parle des formes lumineuses et magnifiques des dieux, et d'une terre de merveille, lointaine, bleue... »

Dès les premiers mots, sans doute, Wagner écouta mieux. Les jeunes pessimistes qu'il avait connus par douzaines ne parlaient pas de ce ton-là. Ils exaltaient l'amour plus que la force, le renoncement plus que la grandeur humaine. Bien vite, Wagner surprit l'accent d'une parole nouvelle. Il interrogea avec un intérêt croissant, et le jeune homme, plus assuré, se confessa avec une fougue plus libre. Alors, attentif, silencieux, dardant sur lui ses yeux pénétrants, et, souriant du sourire intérieur de l'artiste qui considère son œuvre, en Nietzsche Wagner reconnut un de ses héros, et celui-là même dont alors il méditait l'histoire. Il reconnut Siegfried; — un Siegfried moderne, érudit, lourd de pensée, — pourtant aussi naïvement intrépide que l'adolescent de la forêt. Et, l'ayant reconnu comme sien, dès lors Wagner l'aima.

« L'étude de l'histoire grecque, poursuivait Nietzsche, n'est pas un but pour moi; c'est une école. Mais d'abord il faut que je renouvelle l'idée courante de l'Hellénisme, qui est fausse. Avec Gœthe, avec Heine, on le définit par la sérénité, la gaieté; mais toute la Grèce n'est pas là. Sa gaieté est un fruit tardif; moi, j'étudie sa toute jeunesse, le VIe siècle, le plus beau siècle de sa force. Alors, entre les poèmes d'Homère, qui sont le roman de son enfance, et les drames d'Eschyle,

qui sont l'acte de sa virilité, la Grèce, au prix d'un long effort, se discipline, se forme : elle n'est pas gaie, elle est pessimiste, d'un pessimisme héroïque qui ne la décourage pas de vivre ; et, quand je l'aurai bien comprise, je serai prêt à agir pour mon temps, car entre eux tout est parallèle et correspond : pessimisme et courage, volonté de fonder une beauté nouvelle. » — Et même il est possible que Nietzsche ait dit ce jour-là ce qu'il écrivit plus tard : « Tout est parallèle et correspond, jusqu'aux hommes : Empédocle, c'est Schopenhauer ; Eschyle, c'est vous, Wagner... » S'il ne le dit pas explicitement, sans nul doute il l'indiqua, et Wagner, admettant ces rapprochements hardis, dut s'écrier : « Personne avant vous n'a compris la Grèce ! Écrivez un livre sur la naissance de la tragédie et développez le rôle d'Eschyle ! »

La journée avait rapidement passé; il se fit tard, et l'heure du départ sonna. Mais, la soirée étant belle, la conversation animée, Wagner décida de sortir et d'accompagner le jeune homme sur les berges du lac. Ils partirent ensemble. La lumière mourante du soleil était douce ; tout était pur et magnifique. Nietzsche, transporté de joie, croyait marcher dans un monde ignoré, merveilleux ; il écoutait la voix du maître qui faisait écho à la sienne dans le silence universel, et son âme ardente et timide, juvénile, douloureuse, impétueuse et obscure, inconsciente, toute en instincts, s'inondait de soudaines clartés : l'être prodigieux aux reflets duquel tout un siècle d'Europe se mire, l'éblouissait de ses rayons concentrés.

III

Nietzsche écrivit à tous ses amis pour leur confier sa grande joie. « Wagner, disait-il, réalise tout ce que nous avions espéré de lui : c'est un magnifique, un riche et grand esprit ; c'est un caractère énergique, et un homme enchanteur et digne d'amour, et ardent à tout savoir... Il faut que je m'arrête : je chante un péan. » — « Je t'en prie, disait-il encore, ne crois rien de ce que les journalistes, les musicographes, impriment sur Wagner. Personne ne le connaît ni ne peut

le juger, parce que le monde entier repose sur des fondements qui ne sont pas les siens, et se trouve perdu dans son atmosphère. En lui domine une idéalité si absolue, une si profonde et si émouvante humanité, un sérieux de vie si sublime, que je me sens auprès de lui comme auprès de la divinité. » — « Maintenant, moi aussi, j'ai mon Italie, — écrivait-il en septembre 1869, — à un ami dont il avait envié les voyages, seulement je ne peux y aller que les samedis et les dimanches. Mon Italie s'appelle Triebschen, et je m'y sens déjà comme chez moi. Ces derniers temps, j'y ai été quatre fois presque coup sur coup et, par-dessus le marché, presque chaque semaine une lettre suit le même chemin. Cher ami, ce que j'apprends et vois, ce que j'entends là est impossible à dire. Schopenhauer et Gœthe, Pindare et Eschyle vivent encore, crois-moi. »

Nous ne comprendrons jamais les rapports de Wagner et de Nietzsche si nous ne possédons d'abord l'idée exacte du caractère de Wagner. La critique admirative, aussi erronée que la critique dénigrante, nous cache la réalité; elle veut sanctifier, et, quoiqu'elle ait tout à fait échoué dans sa trop téméraire entreprise, du moins elle a réussi à dissimuler l'homme. Nous avons amassé tous les documents imaginables sur Napoléon, Balzac ou Stendhal, et nous nous sommes à peine préoccupés de savoir comment pensait, comment vivait celui qui nous domine si puissamment. Quel homme fut Wagner? Nous le savons à peine.

Pensons à lui avec simplicité, oublions toute lecture : embrassons sa vie dans un seul regard. A quel type d'artiste le rattacherons-nous? Est-ce un Bach, un Beethoven, un Gœthe, un Hugo? — On nous avait promis un dieu, et nous voyons d'abord l'homme le plus homme qui ait jamais existé. Il ondoie, il se contredit et ne s'inquiète jamais de ses contradictions. A sept ans il veut la gloire. Il la veut par la littérature, puis par la musique, puis par la politique, — puis de nouveau par la musique. Il écrit un opéra légendaire et mystique, dans le style de Weber : insuccès. Il entend des partitions d'Auber, de Bellini; aussitôt il se remet à l'œuvre; il écrit un livret sensuel, compose une partition chan-

tante et légère. Paris règne sur tous les arts; il y court, et compose un opéra français. Il ne peut se faire jouer; il retourne en Allemagne et devient, un peu tard, « pur-Allemand ». La philosophie de Hegel domine : il traduit son art en philosophie hégélienne; il concilie la chair et l'esprit; il compose *Tannhäuser*. Les révolutions de 1848 éclatent; il entrevoit une nouvelle possibilité de gloire, et devient révolutionnaire. Elles échouent : Wagner s'enfuit et travaille. Schopenhauer grandit aux dépens de Hegel : Wagner abandonne Hegel et devient pessimiste. Napoléon III ordonne qu'on le joue à Paris : il accourt, s'exalte, se reprend d'enthousiasme pour la France. On le siffle : il part et redevient en Allemagne le maître pur-Allemand. Le vieux révolutionnaire se fait courtisan et passe favori à la cour de Munich. Il achève enfin sa tétralogie pessimiste, il se fait construire un théâtre à lui pour l'exécuter à la face du monde, puis, fatigué de Schopenhauer, se fait chrétien : il conçoit *Parsifal*. Le grand créateur de beauté s'est lassé d'Allemagne et désire l'Italie. Il va passer les mois d'hiver à Venise, et c'est là qu'il compose son testament mystique, et c'est là qu'enfin il retourne mourir. Donc, ce soi-disant penseur n'a pas eu de pensée. Il en a eu dix, il en a eu vingt; il en aurait eu une infinité, si la vie lui en avait laissé le temps. Donc, ce soi-disant « pur-Allemand » est, de tous les maîtres allemands, celui qui a le moins eu le culte exclusif de la patrie allemande. Bach, Beethoven, Schumann, jamais ne l'ont quittée. Mendelssohn a pensé le faire : souvenons-nous des lettres touchantes qui le montrent si mal à l'aise en Italie, à Paris. Il retourne en Allemagne, il écrit des oratorios. Wagner seul n'est dupe d'aucun préjugé de race ou de pensée. Il prend à droite, à gauche, sans scrupule, pour édifier enfin son œuvre. Loin de nous toute pensée de blâme ou de critique, nous voulons simplement connaître, et nous découvrons que le prophète, l'inflexible théoricien, sans cesse fléchit et céda, s'abandonnant, se reprenant, prompt à utiliser les moindres occasions de la fortune, reflétant les plus subtiles nuances de son temps, et réalisant en tout l'idée du poète tel que Hugo l'a défini : celui que Dieu

Mit au centre de tout comme un écho sonore.

De tels hommes sont impossibles à caractériser. Ils n'ont l'idée d'aucun sentiment, d'aucune vérité fixe ; ils ne se démentent jamais, ils s'affirment de minute en minute, paraissent et se transforment. Le seul élément stable de leur vie est le désir de la gloire et de la beauté : ils veulent tout comprendre pour tout exprimer et tout subjuguer.

Ce Protée monstrueux vivait replié sur lui-même dans sa retraite de Triebschen ; le hasard mit sur son chemin cet enfant, Frédéric Nietzsche. Il s'ignorait : Wagner le comprit, éclaira sa pensée. Il l'aima : Wagner se plut à se laisser aimer, peut-être même à aimer ; et, pour mieux plaire, laissant agir sa nature mouvante, il modifia d'instinct sa pensée, l'identifia exactement à celle de Nietzsche, lui dit ses inquiétudes, ses problèmes et les résolut tous en beauté. Il se pencha sur lui, l'enveloppa de sa lumière, et le subjugua par manière de jeu.

A partir de ce mois de mai 1869, quatorze mois s'écoulent qui seuls dans la vie de Nietzsche représentent le bonheur. Trop intellectuel pour aimer profondément les femmes, trop sentimental pour se passer d'amour, l'amitié fut sa passion. A Triebschen, un homme de génie l'aimait, le comprenait, le ravissait. Nietzsche causait avec lui d'égal à égal, et rêvait de marcher à la conquête du monde avec son grand ami : l'un serait l'artiste, l'autre le philosophe, et leur double effort rendrait au monde la puissance et la beauté depuis longtemps perdues.

Wagner écoutait l'enfant chimérique et répondait sur le même ton ; sa correspondance en témoigne : « Renouvelez la philologie comme j'ai renouvelé la musique, écrivait-il ; puis, aidez-moi à préparer cette grande « Renaissance » dans laquelle Platon enlacera Homère, et dans laquelle Homère, pénétré des idées de Platon, sera enfin pour la première fois le sublime Homère. » Nietzsche avait la foi : il croyait en Wagner, et ne soupçonnait aucune flatterie. Dans ses notes, ses brouillons d'alors, presque pas une ligne de philosophie, pas trace d'inquiétude. Il préparait son livre sur la Grèce, et, suivant les conseils du Maître, le ramenait aux proportions d'un traité d'esthétique wagnérienne. Mais il travaillait sans hâte ; il était heureux, il espérait. Il jouissait avec abandon

de deux sentiments bien nouveaux pour lui : la sécurité, la sérénité. C'était une grande affaire dans sa vie qu'acheter des poupées pour les petites Wagner. Il n'en trouvait pas d'assez belles à Bâle ; il en commandait à Paris : « Les feux de l'aurore ne sont pas si doux que les premiers regards de la gloire », a dit le pauvre Vauvenargues ; Nietzsche reposa plus d'un an dans la douceur de ces regards.

IV

Dans les vies agitées de Wagner et de Nietzsche, cette paix ne pouvait être qu'accidentelle : la guerre de 1870 les interrompit.

Faite par l'Allemagne, et faite contre la France, elle anima doublement Wagner : il en espéra sa vengeance, puis il entrevit dans l'élan enthousiaste de l'Allemagne victorieuse la possibilité de quelque consécration inouïe de sa gloire. Nietzsche s'anima comme son maître ; mais il éprouva un ennui réel : en acceptant la chaire de Bâle, il avait dû se faire naturaliser Suisse ; il ne pouvait plus servir dans les armées allemandes. Il patienta quelques semaines, anxieux, surexcité. Un matin, sa sœur, qui l'avait rejoint, lui apporta précipitamment un journal, et montra la brève dépêche : *Grande victoire allemande. Pertes considérables.* C'était la première véritable bataille, Frœschviller. La double émotion, joyeuse et douloureuse, de cette nouvelle fut trop forte. Nietzsche sentit qu'il ne pouvait rester plus longtemps simple spectateur d'une telle guerre. Il sollicita les autorités suisses ; mais on lui permit seulement de s'engager dans les ambulances.

Il partit : sitôt en Allemagne, le train s'emplit d'hommes qui rejoignaient leurs corps. Aux stations, les foules poussaient des clameurs d'adieu mêlées de pleurs et de cris enthousiastes ; dans les wagons, tout le monde chantait. Nietzsche voyageait avec sa sœur et un ami : tous trois, gagnés malgré eux par l'excitation, criaient avec les autres et riaient aux larmes. Mais ils s'aperçurent tout à coup qu'on avait ajouté à l'arrière de leur train plusieurs voitures de blessés.

Dans le silence d'un arrêt, s'élevèrent leurs gémissements : les chants s'arrêtèrent et ne reprirent pas.

Nietzsche fut envoyé vers les champs de bataille ; il erra d'ambulance en ambulance, de Wissembourg à Wœrth, de Wœrth à Haguenau, de Haguenau à Lunéville, de Lunéville à Nancy. Il assistait partout au même repoussant spectacle de souffrance. de haine, d'emportement brutal et stupide. Le mirage wagnérien s'était soudain dissipé; la réalité paraissait, nue et dépourvue de beauté.

Il arriva dans la campagne de Metz, convertie en une immense ambulance où les blessés de Gravelotte, de Saint-Privat, souffraient, et mouraient de maladies infectieuses plus encore que de leurs blessures. Il était malade de terreur et de pitié; mais son horreur, loin de l'abattre, l'excitait à penser. « Pour parvenir à la vérité, dit quelque part Meister Eckardt, la plus rapide monture, c'est la douleur. » Sur les champs de bataille de Metz, Nietzsche éprouva pour la première fois la cruelle vérité de cette maxime, qu'il aimait. Ses méditations étaient plus rapides, plus vigoureuses, plus directes : Illusion, Douleur, Inconscience ! Êtres et choses poussaient ensemble autour de lui la longue plainte de la trinité nihiliste.

Enfin il fut chargé de ramener en Allemage six blessés, dont quatre souffraient de dysenterie ou de diphtérie. Toutes les voies étaient encombrées; le voyage fut long et terrible. Nietzsche passa près de deux jours, seul avec ses malades, dans un wagon de marchandises hermétiquement clos. Il débarqua, malade lui-même, à Carlsruhe; il fut simultanément atteint de dysenterie et de diphtérie. Il guérit ; mais, trop faible encore pour retourner aux ambulances, il dut aller à Naumburg, chercher un peu de repos auprès de sa mère et de sa sœur. Son ébranlement physique, moral, était profond : la guérison fut très lente. Il travailla néanmoins, accumulant les notes avec précipitation, mettant à profit la fièvre de pensée que le spectacle de la guerre avait suscitée en lui. « Oui, écrivait-il à son ami le plus intime, le plus fidèle, Gersdorff, oui, cette conception des choses qui nous est commune a subi l'épreuve du feu. Moi aussi, j'ai fait la même expérience que toi; pour moi aussi, ces semaines resteront

dans ma vie comme une époque où chacun de mes principes se sera raffermi en moi : j'aurai risqué de mourir avec eux, ce qui est bien plus que vivre avec eux... A présent, je suis à Naumburg, mais mal rétabli encore : l'atmosphère dans laquelle j'ai vécu est longtemps restée sur moi comme un nuage sombre ; j'entendais une plainte incessante. »

Nietzsche revint à Bâle, toujours inquiet, nerveux, troublé. Rien ne l'avait consolé des tristesses de la guerre. Il avait naïvement rêvé un triomphe grave, philosophique, et l'Allemagne se recueillant pour mériter la victoire, après l'avoir remportée : il n'entendait que sottes vantardises, éclats de joie grossière. En décembre, il reçut un mot de Wagner, le premier, après un intervalle bien long, bien fécond en événements ; le Maître l'invitait à passer à Triebschen les vacances de Noël. Nietzsche accepta. Il avait hâte de parler, de s'épancher, d'être compris. Les deux hommes se virent et causèrent. Quels furent leurs entretiens ? Nous l'ignorons, mais nous avons peine à croire que l'être exubérant et personnel qui avait écrit en 1870 : « Maintenant je pourrai faire jouer *les Nibelungen* comme je l'entends », ait été capable de consoler les nobles angoisses de son ami.

La santé de Nietzsche, incertaine depuis l'automne, empira au début de janvier. Il ressentait des maux de tête, des symptômes divers et étranges : on lui conseillait le repos ; mais son mal était précisément de ne pouvoir suivre un si raisonnable avis. Orgueilleux, et du plus pur, du plus candide, du plus immense de tous les orgueils, — l'orgueil philosophique, — il s'était imposé la tâche suprême : arrêter la vie dans son cours insensé ; lui donner, par un effort de pensée, la sérénité, la beauté. On lit sur les cahiers de notes qu'il écrivait alors : « Le monde de l'Olympe élevé sur des fondements effroyables, comme le Décaméron écrit pendant la peste. » Mais il avait omis d'indiquer le troisième terme de comparaison, qui certainement était dans sa pensée : *mon livre écrit pendant la guerre.*

Donc, dominant ses malaises physiques, il se mit à relire ses notes de Naumburg. Il s'aperçut qu'elles seraient, plutôt qu'une aide, un embarras pour son travail. Comme il arrivait toujours dans ses périodes de fécondité, sa pensée

l'avait débordé, et il s'était trouvé avoir moins amassé la matière d'un livre qu'amorcé à l'aventure une série d'ouvrages de philosophie pure, de métaphysique de l'art, d'histoire de l'hellénisme, de politique sociale. Il entreprit courageusement d'éclaircir et de condenser ce chaos; mais soudain la force nerveuse qui le soutenait manqua ; il tomba de nouveau malade. Quelle était la nature de ces crises étranges dont il souffrait continument depuis son retour de la guerre? Elles inquiétaient par la multitude des formes qu'elles affectaient : ce furent simultanément de violentes douleurs de tête, des insomnies, une inflammation des intestins, une poussée de jaunisse. Les médecins eux-mêmes comprenaient mal : ils parlaient vaguement de troubles nerveux. Mademoiselle Nietzsche, appelée en hâte, accourut. Elle jugea que la distraction d'un voyage, qu'un changement d'air, seraient les meilleurs des remèdes ; et, sitôt le départ possible, elle emmena son frère vers les lacs d'Italie.

Dans son beau livre, madame Förster-Nietzsche raconte ce voyage avec infiniment de tristesse et de grâce. Nietzsche était jeune alors : il avait vingt-six ans, et son caractère était plus jeune encore que son âge. Ses reprises de vie étaient aussi rapides que ses crises. Il se ranimait miraculeusement, et, par sa gaieté, son esprit, animait tout le monde autour de lui. Il arriva presque guéri à Lugano. Il avait suffi d'un beau passage de montagne, en diligence, dans la neige et le silence. Beaucoup de familles allemandes se trouvaient réunies au bord du lac. Février commençait, la guerre était finie, et les heureuses gens, libres d'inquiétude, s'abandonnaient pour la première fois à toute la joie de leur triomphe. On chantait, on dansait, — on dansait jusque sur la place du marché, en public — et Nietzsche avec les autres. « Lorsque, à présent, je me souviens de ces choses, écrit madame Förster Nietzsche, il me semble que je fais un véritable rêve de carnaval. »

Ce temps de repos produisit tout l'effet qu'on en avait espéré. Nietzsche, de retour à Bâle, se mit définitivement à l'ouvrage, et, reconnaissant qu'il n'était pas encore assez sûr de lui-même pour aborder directement les sujets éternels, abandonna, non sans un serrement de cœur, les trop vastes

projets de ses méditations d'automne. C'est un phénomène en apparence singulier qu'un livre sur la Grèce ait donné leur expression à des inquiétudes si intimes, — mais singulier en apparence seulement. Pour nous autres Européens, la Grèce n'est pas un banal sujet d'études objectives : elle est notre illusion, notre âge d'or. Nous plaçons en elle toutes les perfections. Nous apercevons en elle le reflet merveilleux de toutes nos pensées. Nietzsche plus que tout autre la comprit ainsi : incertain de ses idées, hésitant encore à les signer de son nom, l'hellénisme fut le pseudonyme à l'abri duquel il osa penser.

Le résultat fut un livre étrange, livre d'histoire et de passion, d'érudition et de métaphysique, où les problèmes les plus modernes se mêlent aux noms les plus antiques. Nietzsche voulait écrire une philosophie de l'art et montrer dans le culte de la Beauté l'unique refuge contre la vie, l'unique possibilité de paix. La Grèce fut son exemple : elle seule avait conçu la mission éthique et sociale de l'art, et seule elle avait su fonder une civilisation complète, harmonieuse et belle.

Il travaillait avec fièvre ; il se sentait isolé comme un prophète parmi les hommes. Les nouvelles du monde le désespéraient : en Allemagne, nulle pensée noble, nul sentiment des responsabilités qu'impose une victoire ; en France, l'anarchie, Paris aux mains des Barbares, et brûlé. La première nouvelle des incendies de mai se répandit en Europe plus terrible encore que la réalité : on crut la ville entière anéantie, avec les trésors de ses musées, de ses bibliothèques. « Nous échappons à peine au combat des nations, écrivait-il à son ami Gersdorff, et voici cette tête de l'hydre internationale qui se lève, précurseur bien rapide, bien redoutable, des combats de l'avenir... Avouons-le : nous tous, avec tout notre passé, sommes responsables des épouvantes qui menacent aujourd'hui ; nous n'avons pas le droit d'être contents de nous-mêmes, et d'imputer aux seuls malheureux qui l'ont accompli le crime d'un combat contre la civilisation. Lorsque j'appris les incendies de Paris, je fus pendant quelques jours complètement anéanti, et perdu dans les larmes et les doutes : la vie scientifique, philosophique, artistique, m'apparut comme une absurdité, puisque je voyais un seul jour suffire à la destruction des plus belles œuvres d'art, que dis-je? — de pé-

riodes entières de l'art ; je déplorai profondément que la valeur métaphysique de l'art ne puisse se manifester aux pauvres gens; mais il a une mission plus haute à remplir. Jamais, si vive que fût ma douleur, je n'aurais jeté la pierre à ces criminels, qui ne sont à mes yeux que les porteurs de la faute de tous, — faute sur laquelle il y a beaucoup à penser... » Dans des notes autobiographiques écrites en 1878, on lit ces mots : « La guerre — ma plus profonde douleur, l'incendie du Louvre ». Excité par cette douleur même, Nietzsche poursuivit son travail.

Il montra la Grèce antique, au VIIe, au VIe siècle, troublée, inquiète, et chaotique presque autant que l'Europe moderne. Elle doute, hésite, et se laisse envahir par les mythes d'Asie ou d'Égypte; le cosmopolitisme l'anémie; elle s'ignore. Mais elle ne perd pas courage, et ses efforts énergiques la ramènent vers la lumière. Peu à peu, elle conçoit son idéal: la beauté. Écolière, elle va partout chercher les meilleurs maîtres. Le vieil Homère lui donne sa poétique, mais c'est d'Égypte qu'elle apprend la plastique, et d'Asie la musique. Enfin, un grand homme, Eschyle, invente la forme unique où tous les arts se confondent : la tragédie, et soudain la Grèce existe ; elle possède son chef-d'œuvre, elle s'organise autour de lui, et tout entière suit l'exemple de sa riche et sévère harmonie. Alors, franchissant un écart de vingt-cinq siècles, Nietzsche montre aux Allemands leur Eschyle, Wagner, qui, reprenant la tradition antique, lie à nouveau le faisceau brisé de la tragédie, et rend l'art à sa haute mission : consoler, élever, discipliner l'homme. Nietzsche, redevable à Wagner de tout le calme, de toute la beauté de sa pensée, l'offre en remède à toutes les inquiétudes de l'Europe, et tandis qu'à Francfort on signe la paix entre les nations, Nietzsche « établit aussi la paix en lui-même », et termine les premiers brouillons de son ouvrage. Lui-même nota cette rencontre de dates : car son orgueil maladif considérait déjà comme de même importance les conflits intérieurs de sa pensée et les conflits sanglants des races.

Au commencement de l'automne 1871, Nietzsche avait remis entre les mains de l'éditeur le manuscrit achevé de son livre. Sa grande crise de travail et de maladie semblait passée.

Il crut recommencer sa vie heureuse : à Bâle il professait, à Triebschen il se récréait. Mais bientôt il s'aperçut que là, comme partout, quelque chose avait changé depuis la guerre. Dans la maison du maître, autrefois si paisible, recueillie, intime, de toute l'Allemagne, des inconnus étaient venus. Ces gens parlaient beaucoup, mais rarement philosophie ; ils projetaient, combinaient, organisaient, et le maître, plus animé qu'eux tous, les enflammait encore. Jugeant l'heure favorable à la réalisation du rêve de sa vie, il avait décidé d'agiter toute l'Allemagne pour faire construire le théâtre modèle où seuls ses drames seraient représentés. Nietzsche regardait, écoutait, et prenait part aux discussions avec une ardeur mêlée d'effroi. L'idée de la grande œuvre l'exaltait ; mais son âme de solitaire se sentait un peu étourdie, et peut-être même choquée, par tous ces bruits du monde qu'il fallait entendre. Il y avait trop d'inconnus dans la demeure dont il avait si bien goûté la paix, et, parmi ces inconnus, il en était de bavards, de sots, de vaniteux : Nietzsche, qui avait le culte de l'amitié, éprouvait un sentiment de honte à se déclarer publiquement l'ami de tous ces gens-là. Il était gêné, et comme dépaysé au milieu d'eux. Dans ce nouveau Triebschen, tout l'étonnait, — tout, et jusqu'à Wagner. Sans doute, il n'osa pas se l'avouer d'abord ; il se cacha l'étrange impression ; elle subsistait pourtant : le maître avait changé. Il éclatait de joie ; il criait, chantait, exubérait, multipliait les calembours : il était vulgaire. Il ne paraissait pas souffrir des atteintes de la foule douteuse ; il s'épanouissait à son contact, et Nietzsche, un peu surpris, un peu déçu, cherchait, sans le retrouver exactement, son dieu. « Mener le peuple, — avait-il écrit un jour sur ses cahiers d'étudiant, — c'est mettre des passions au service d'une idée. » Ce bas travail lui répugnait : Wagner s'y complaisait. Au service de l'idée de sa gloire, il savait exciter toutes les passions. Chauvin avec les chauvins, idéaliste avec les idéalistes, gallophobe avec les gallophobes ; pour les uns restaurant la tragédie grecque ; ranimant pour les autres les vieux mythes allemands ; volontiers pessimiste, chrétien au besoin, et, chose indispensable, sincère de minute en minute, cet homme universel, déchaînant toutes ses voix, mania l'Allemagne comme un

orchestre immense. A Nietzsche Wagner dicta son rôle : car il ne fallait pas que cette voix, un peu fougueuse et difficile à contenir peut-être, mais, en somme, éloquente et persuasive, se perdît. Il se peut que Nietzsche ait dès lors pressenti qu'il était un instrument entre mille ; et ce fut une cause nouvelle de malaise, d'inquiétude, de tristesse miconsciente.

L'activité de Wagner était irrésistible : il fallait céder, suivre et ne pas réfléchir. Il s'occupait de régler jusqu'en leurs moindres détails les plans de ce théâtre dont l'emplacement était à peine choisi ; en même temps, il organisait la partie financière de l'œuvre et travaillait à créer les *Vereine* qui devaient fournir les groupes de souscripteurs et de propagandistes. Mais il voulait aussi distraire ses amis : il préparait des concerts pour eux seuls. Il leur fit entendre *Siegfried Idyll*, œuvre gracieuse écrite pour les relevailles de sa femme — dernier soupir des jours intimes de Triebschen. Enfin il faisait de fréquents voyages ; il allait à Bayreuth, tout disposer pour les premiers travaux, et parfois il s'arrêtait en route, ou même se détournait un peu, trouvant utile de se montrer à l'Allemagne, et de l'exciter de la voix et du geste. Un jour, il s'en fut à Mannheim présider une exécution de ses œuvres. Nietzsche l'accompagnait : « Ah ! écrivait-il à un ami, quel malheur que tu n'aies pas été là ! Tous les souvenirs, toutes les impressions d'art, que sont-elles, comparées à celle-là ? Je suis comme un homme dont l'idéal se réalise. C'est cela, la musique, c'est cela seul !... Quand je me dis qu'un certain nombre d'hommes des générations qui nous suivent — au moins quelques centaines d'entre eux — seront émus par cette musique comme je le suis moi-même, je ne puis augurer moins qu'un entier renouvellement de notre culture ! »

Cependant, le livre de Nietzsche sur *la Naissance de la tragédie* parut au commencement de 1872. Il l'avait dédié à Wagner, et consacré tout entier à sa gloire. Il lui envoya le premier exemplaire. Presque aussitôt, il reçut cette lettre délirante :

« Cher ami !

» Je n'ai jamais lu un livre plus beau que le vôtre ! Tout est magnifique ! En ce moment, je vous écris très vite, parce

que la lecture m'a profondément remué, et j'attends d'avoir retrouvé mon sang-froid pour vous relire *méthodiquement*. — J'ai dit à Cosima[1] : après vous, c'est lui que j'aime le mieux ; et puis, très loin, très loin, Lenbach, qui a fait un portrait de moi si frappant, si vrai !... Adieu ! venez bien vite nous voir !

» Votre R. W. »

Et quelques jours après Wagner écrivait de nouveau :

« Vous venez de publier un livre qui est incomparable... vous seul avez pu réaliser l'ardent désir de moi et de ma femme. Enfin, une voix étrangère aura parlé de nous, et nous l'aurons pleinement approuvée ! Deux fois nous avons lu votre livre depuis la première ligne jusqu'à la dernière, — dans la journée, séparément, — le soir, ensemble, — et nous nous lamentions de n'avoir pas à notre disposition ce deuxième exemplaire que vous avez promis. Nous livrons des combats autour de l'exemplaire unique. J'en ai constamment besoin ; entre mon déjeuner et l'heure de mon travail, c'est lui qui me met en train : car depuis que je vous ai lu, je me suis remis à mon dernier acte. Notre lecture, commune ou séparée, est constamment coupée par nos exclamations. Je n'en reviens pas encore de l'émotion que j'éprouve. Voilà dans quel état nous sommes. »

Et madame Cosima Wagner écrivait, de son côté : « Oh ! que votre livre est beau ! qu'il est beau et qu'il est profond, qu'il est profond et qu'il est audacieux ! »

Nietzsche reçut d'autres lettres chaleureuses ; mais auprès de celles-là comme elles comptèrent peu ! — Sans doute, il y eut recrudescence d'intimité entre le maître et le disciple pendant ces premières semaines de 1872, qui étaient aussi les dernières semaines de Triebschen : car Wagner était à la veille de partir, et de s'installer à Bayreuth, désormais centre de sa vie. Débordant de joie, heureux par les souvenirs, heureux par les espérances, il se fit plus ensorcelant encore, plus fascinateur qu'il ne l'était d'ordinaire, et redoubla de phrases aimantes pour ce jeune homme qui prenait si au sérieux

1. Madame Wagner.

tout ce qu'on lui disait, et qui semblait si réellement triste parce que la maison de Triebschen allait se clore pour toujours. « J'ai conclu une alliance avec Wagner, écrivit Nietzche à son ami Rohde. Il est impossible que tu t'imagines combien nous sommes liés l'un à l'autre, et combien nos plans sont identiques. »

Enfin une lettre de madame Wagner annonça le départ. « Oui, Bayreuth!... Adieu au cher Triebschen, où la *Naissance de la Tragédie* a été conçue, et tant d'autres choses, qui peut-être ne se reproduiront jamais! » Avril finissait; par un jour de printemps qui lui rappela celui de sa première visite, et son émotion, et son espoir timide, et son attente, Nietzsche alla faire à Triebschen une visite d'adieu. Il trouva la maison vide, désolée. Les meubles, recouverts de housses, subsistaient, de pièce en pièce, comme les épaves d'un autre temps. Les menus objets qui donnent à la vie son atmosphère et son charme avaient disparu. La lumière entrait dure et crue par les fenêtres sans rideaux. Wagner et sa femme emballaient encore, jetant les derniers livres dans les derniers paniers. On salua cordialement le pauvre Nietzsche; on requit son aide; il aida. Il emballa, paqueta lui-même les lettres, les précieux manuscrits; puis des livres encore, et des partitions. Mais soudain le cœur lui manqua : c'était donc la fin; Triebschen n'était plus. Trois années de sa vie, et quelles années! — les plus imprévues, les plus émouvantes, les plus riches, les plus délicieuses, ces trois années échappaient en un jour. Il fallait renoncer au passé, suivre le maître dans une aventure épique. Au lieu de Triebschen, Bayreuth; ce nom, magique aussitôt qu'énoncé, attirait Nietzsche et l'effrayait. Bayreuth, c'était la vie, avec ses troubles et ses dangers. Triebschen avait été le contraire de la vie : un moment de halte et de pur repos. Un homme de génie, une femme accomplie, trois enfants, de la conversation et de la beauté indéfiniment, Triebschen avait été cela. Mais Bayreuth! D'instinct, Nietzsche craignait l'avenir. Il interrompit sa trop cruelle besogne d'emballeur. Le grand piano à queue était resté au milieu du salon. Il l'ouvrit, préluda, puis improvisa. Alors Wagner, et madame Wagner, cessant leur travail, écoutèrent : la rapsodie exaltée, déchirante, retentit longtemps dans la pièce vide: et ce fut

l'adieu de Nietzsche aux trois années heureuses de sa vie.

En 1888, dans les derniers jours de sa vie consciente, Nietzsche, retraçant son histoire en un long essai d'autobiographie, écrivait : « Puisque je rappelle en ces lignes les consolations de ma vie, je dois exprimer d'un mot ma reconnaissance pour ce qui fut, et de très loin, et de beaucoup, ma joie la plus profonde et la plus aimée, — mon intimité avec Richard Wagner. Je rends justice au reste de mes relations sociales ; mais je ne puis absolument pas effacer de ma vie les jours de Triebschen, jours de confiance, de gaieté, de sublimes instants — de *profonds* regards. J'ignore ce que fut Wagner pour d'autres que moi : sur *notre* ciel jamais un nuage n'a passé. »

V

Bayreuth — étrange destinée de petite ville allemande, obscure pendant mille ans, puis, au XVIIIe siècle, soudain brillante d'un éclat un peu falot, un peu ridicule, mais brillante enfin, et célèbre par toute l'Europe. Une margrave intelligente, sœur de Frédéric, amie de Voltaire et des grâces françaises, l'habite, la pomponne, la pare, sème de châteaux sa campagne pelée, et multiplie sur ses façades les singulières volutes de ce style « rococo » que l'Allemagne, — un jour en humeur d'élégance, — imagina. La margrave meurt, et la ville retombe aussitôt dans son sommeil millénaire. Elle y repose pendant un siècle : et voici qu'elle renait à la gloire, tout à coup sacrée ville sainte de l'art le moins « rococo », le plus moderne qui soit. — Oui, destinée étrange, merveilleuse ; mais, avouons-le, quelque peu factice. Un artiste, grand homme de théâtre, metteur en scène incomparable, en a réglé les savantes antithèses : il faut compter la ville de Bayreuth parmi les œuvres de Wagner.

Wagner voulait une ville morte : il convenait à son orgueil de créer de la vie. Il lui convenait aussi d'élever son théâtre sur des ruines, et de symboliser ainsi la double Allemagne : l'une, celle du passé, mesquine et pasticheuse : l'autre, la sienne,

régénérée. A peine installé, il fit commencer les travaux; il convoqua tous ses amis pour la cérémonie de la première pierre; il avait choisi comme date le 22 mai 1872, jour anniversaire de sa naissance.

Deux mille personnes se trouvèrent réunies dans la petite ville. Le temps était épouvantable. Mais la pluie constante, le ciel menaçant, parurent ajouter encore à la grandeur de la cérémonie : l'Art wagnérien est grave, et n'a pas besoin du sourire des cieux. Les deux mille personnes, en plein air sous la bourrasque, assistèrent à la pose de la pierre. Dans le bloc évidé, Wagner déposa une pièce de vers écrite de sa main, puis scella. Le soir, il offrit à ses amis, en manière de remerciement, une exécution modèle de la symphonie avec chœurs, dont il avait lui-même revu, et, par endroits, légèrement renforcé l'orchestration. Toute la jeune Allemagne, assemblée dans le théâtre de la margrave, écouta pieusement cette œuvre qui est le *Credo* du XIXe siècle, et quand le chœur final entonna : « Millions d'hommes, embrassez-vous! » il sembla vraiment, dit un assistant, que le vœu sublime se réalisait. Nietzsche était parmi cette foule. « Ah! mon ami, écrivait-il en quittant Bayreuth, quelles journées nous avons vécues! Personne ne pourra nous enlever ces souvenirs graves et saints. Nous devons avancer dans la vie inspirés par eux et luttant pour eux. Avant tout, nous devons nous efforcer de régler tous nos actes avec autant de sérieux et de puissance que possible pour nous prouver dignes des événements uniques auxquels nous nous trouvons mêlés. »

Depuis quelques mois déjà, la campagne wagnérienne avait commencé. Nietzsche s'y était d'abord engagé avec fougue. En janvier, il avait prononcé une série de conférences *Sur l'avenir des fondements de notre culture*. A Pâques, il avait voulu renoncer aux fonctions qui le retenaient à Bâle, partir pour l'Allemagne, écrire dans les journaux, parler de ville en ville, et « mettre le nez des savants allemands dans les choses que leurs yeux timides ne peuvent pas voir ». Wagner l'empêcha de faire cette folie. Après la cérémonie de Bayreuth, la guerre de plume devint extrêmement vive. L'Allemagne n'a pas de véritable culture! clamaient les jeunes wagnériens. Elle n'a pas l'art national qui en est le signe et la manifestation la

plus pure. Elle n'a qu'une routine morale, une discipline militaire. Il faut la féconder en lui révélant son art.

Nietzsche, au moment de crier avec eux, s'arrêta soudain ; il écouta ; son ardeur se refroidit. Il pressentit des mots creux ; il éprouva cette gêne instinctive, cette défiance devant la foule qu'il avait ressentie à Triebschen quelques mois auparavant — et, de nouveau, Wagner l'inquiéta. Il retrouvait mal le héros grave qu'il avait tant aimé. Il voyait une individualité puissante, mais bien différente : toute d'action, brutale, vindicative, vaniteuse, jalouse. Nietzsche avait eu l'intention de faire un tour d'Italie en compagnie d'un parent de Mendelssohn : il avait dû renoncer à ce plan pour éviter de froisser Wagner, qui détestait jusqu'au nom des Mendelssohn. « Pourquoi Wagner est-il méfiant ? écrivait Nietzsche dans ses notes. Cela excite la méfiance. » — Surtout Wagner était autoritaire ; il ne lui arrivait plus de causer doucement, indéfiniment, comme à Triebschen ; il parlait bref, et commandait. Il n'entendait pas que Nietzsche restât silencieux, et voulait lui faire publier ses conférences *Sur l'avenir des fondements de notre culture.* Nietzsche résistait : il sentait tout ce qu'il y avait d'égoïste dans le vœu du maître, et prétendait publier ses conférences ou non, à son gré. « Ce Nietzsche ne veut jamais en faire qu'à sa tête ! » s'écria Wagner irrité. Nietzsche fut attristé par cette colère ; il fut deux fois humilié, et pour lui-même, et pour son maître. « N'ai-je pas le droit de faire respecter mon travail ? pensa-t-il. Suis-je aux ordres de quelqu'un ? Pourquoi Wagner est-il si tyrannique ? Pourquoi donc est-il impossible de rester libre auprès de lui [1] ? »

En même temps, paraissaient dans diverses revues des analyses, des critiques de *la Naissance de la tragédie*. Le livre était peu compris : l'étrange amalgame d'histoire antique et d'inquiétudes modernes y déroutait les artistes, y choquait les savants. Un pamphlet parut : « *La Philologie de l'avenir*, réplique à Fr. Nietzsche. » Wagner, atteint par l'expression *Philologie de l'avenir*, répondit lui-même au pamphlet, et profita de l'occasion pour inviter Nietzsche encore une fois à

1. « Wagner n'a pas la force de faire les hommes libres et grands autour de lui : Wagner n'est pas sûr ; il est au contraire soupçonneux et hautain. » (Notes de 1878.)

publier ses conférences : « Que faut-il penser des fondements de notre culture? concluait-il... c'est à vous de nous dire ce que la culture allemande doit être, pour diriger la nation régénérée vers ses plus nobles buts. » Mais cette fois encore Nietzsche ne répondit pas à l'invite. Le bavardage puéril et trivial des hommes, les petitesses de Wagner, l'insuccès de son livre, l'avaient rassasié d'amertumes. Il ne voulait plus ni parler, ni écrire. Est-ce un devoir d'exprimer sa pensée, puisqu'elle doit rester incomprise? « Mon pauvre livre aura bien de la peine à faire son chemin, écrivait-il à un ami; maintenant je ne m'attends plus à rien qu'à des méchancetés et des niaiseries. Mais je compte qu'il progressera lentement et silencieusement à travers les siècles, car des choses éternelles y sont dites : elles retentiront. »

L'orgueil le soutenait, mais ne le consolait pas. Il éprouvait un violent désir d'échapper au monde trompeur, bête et mauvais. Il rouvrit ses livres grecs, toujours beaux, toujours apaisants. D'un lointain de vingt-cinq siècles une lumière admirable descendit sur lui, l'harmonisa, le fortifia. Il commença l'étude de la plus antique philosophie. Héraclite, Empédocle, Pythagore, ces penseurs rudes et forts qui ont eu les premiers le courage d'interroger la vie, l'attirèrent. Il apprit d'eux à voir directement la réalité, à penser avec énergie et vérité. Leurs exemples de virilité lui rendirent la joie intérieure, et ses petits cahiers intimes soudain se couvrirent de notes.

Mais sa santé, en dépit des soins, restait chancelante. Elle ne s'était jamais remise d'une manière vraiment durable. La moindre excitation, pénible ou agréable, était dangereuse, et le calme, seul remède, était peu dans sa nature. Les voyages l'avaient toujours soulagé. Donc, à la fin de l'été, il partit pour l'Italie. Il descendit jusqu'à Bergame, et n'alla pas plus loin. Ce pays, qu'il devait tant aimer, lui déplut d'abord. Il était trop « jeune Allemand » pour le comprendre. Il ne vit que mollesse excessive, volupté, douceur, et retourna vers la montagne où il se trouvait, disait-il, « plus audacieux et plus grand » Il s'installa pour quelques jours dans l'auberge d'un pauvre petit village de montagne, Splügen. « Ici, sur la limite extrême de la Suisse et de l'Italie, écrivit-il, je me suis re-

tiré, et je suis bien satisfait de mon choix. Une merveilleuse, une riche solitude, avec les routes les plus magnifiques du monde, sur lesquelles je vais méditant pendant des heures, enfoui dans mes pensées, sans pourtant tomber dans aucun précipice : et, chaque fois que je regarde autour de moi, il y a quelque chose de nouveau et de grand à voir. Les hommes ne passent ici qu'aux heures du relais de la diligence. Je prends mon repas avec eux — notre seul contact ! — ils passent comme les ombres platoniciennes devant mon trou. » Il est beau d'assister au développement inconscient de cette âme si profonde ; durant ces journées de Splügen, Nietzsche eut la révélation d'une joie nouvelle : la joie de la solitude et de la méditation goûtées dans l'air pur et vif des cimes. Ce fut comme un éclair ; il redescendit vers la plaine, oublia ; mais, dix ans plus tard, et décidément seul, il médita, travailla dans de pauvres auberges semblables à celle-là, et retrouva les mêmes sentiments lyriques qu'il avait découverts en octobre 1872.

Il quitta son asile, rentra dans le mouvement de la vie, alla voir Wagner, et fit en sa compagnie une courte excursion qui ne fut troublée par aucun désaccord. Il maintint pourtant sa résolution de ne pas se mêler aux campagnes de presse. Il offrit quelque argent pour hausser la valeur du prix d'un concours de propagande : cette façon anonyme d'agir était la seule qui lui convînt. Et cependant, une fois, dans des circonstances bien singulières et bien tristes, il rompit le silence qu'il s'était imposé. Un médecin avait publié un pamphlet contre Wagner, et l'avait traité d'aliéné. Nietzsche ressentit l'injure, et répondit avec emportement. Sans doute, il prévoyait dès lors son épouvantable avenir ; il savait que son père était mort fou, et combien menaçait sa propre santé.

Pendant les vacances de Noël, il alla se reposer dans sa famille, à Naumburg. Il y reçut un mot de Wagner, qui l'invitait à passer par Bayreuth en rentrant à Bâle. Mais les vacances étaient courtes, le temps pressait, et Nietzsche, toujours souffrant, en ce moment, d'ailleurs, très absorbé par son travail, s'excusa, préférant retourner droit chez lui.

Depuis six mois il avait beaucoup lu, beaucoup projeté sans rien écrire, et maintenant il sentait mûres dans sa pensée

une série d'études sur les vieux philosophes grecs. *La philosophie pendant l'âge tragique de la Grèce*, tel était le titre général qu'il avait choisi. Sans différer, il se mit au travail ; et l'œuvre était si mûre, en effet, qu'en moins de deux mois un volume presque entier se trouva prêt. Thalès, Héraclite, Empédocle, Démocrite — il décrivait avec autant de brièveté et de concentration que possible les caractères et les systèmes de ces hommes dont chacun a fondé une des traditions de la pensée humaine.

Il était heureux, occupé. Tout à coup, il apprit par un tiers qu'on lui tenait rigueur à Bayreuth de l'invitation déclinée pendant les vacances de Noël. Il écrivit, répara les choses ; mais l'impression pénible subsista. Quoi qu'il tentât pour retrouver toujours le Wagner héroïque de Triebschen, il se heurtait constamment à la réalité de l'autre Wagner, défiant, tyrannique. Il répondit à l'ami qui l'avait prévenu : « Tout est apaisé, mais je ne peux pas oublier tout à fait ; Wagner sait que je suis malade, absorbé, que j'ai besoin d'un peu de liberté... je serai désormais, que je le veuille ou que je ne le veuille pas, plus inquiet que par le passé. »

Cet ennui ne troubla pas un instant son travail. Sa pensée était alors extraordinairement hardie, agitée, féconde, et les notes qu'il prit pour son usage personnel, publiées dans le dixième volume des œuvres complètes, dont elles remplissent plus de la moitié, nous permettent de la connaître et de la suivre jusqu'en ses plus fugitives incertitudes, jusqu'en ses plus rapides élans : « Je suis l'aventurier de l'esprit, j'erre dans ma pensée ; je vais à l'idée qui m'appelle... » Pendant ce mois de février 1873, il erra librement, audacieusement dans sa pensée. A l'exemple des antiques sages grecs qui d'abord avaient vu la réalité vierge, puis édifié leurs systèmes, il voulut oublier tout ce qu'il avait appris, et, seul avec lui-même, méditer. Ce sentiment de solitude accrut encore sa griserie. Il oublia l'existence des hommes, dédaigna la consolation des arts, détruisit les vieilles vérités, — et soudain le vertige le prit en même temps que l'orgueil, à se voir si haut et si seul. « Je m'appelle le dernier philosophe, écrivit-il, parce que je suis le dernier homme. Je parle seul, et j'entends ma voix qui résonne comme celle d'un mourant. Avec toi.

chère voix, avec toi dont le souffle m'apporte les derniers souvenirs de tout bonheur humain, — avec toi laisse-moi causer une minute encore : tu tromperas ma solitude ; tu me rendras l'illusion de la société et de l'amour, car mon cœur ne veut pas croire que l'amour soit mort ; il ne peut supporter l'effroi de la plus solitaire solitude, et m'oblige à parler, comme si j'étais deux. — Est-ce toi que j'entends, ma voix ? Tu murmures, et tu maudis ? Pourtant ta malédiction devrait faire crever les entrailles du monde ! Hélas ! malgré tout, il subsiste, plus éblouissant, plus froid que jamais ; il me regarde avec ses étoiles sans pitié ; il subsiste, comme auparavant aveugle et sourd, et rien ne meurt, que l'homme. — Et cependant ! tu me parles encore, voix aimée ! Je ne meurs pas seul dans cet univers, moi le dernier homme : la dernière plainte, *ta* plainte, meurt avec moi. — Malheur, malheur ! plaignez-moi... »

Parvenu aux limites extrêmes de sa pensée, Nietzsche eut tout à coup besoin de repos. Il voulut causer avec des amis, se sentir entouré, diverti. Presque à l'improviste, il partit pour Bayreuth.

DANIEL HALÉVY

(La fin prochainement.)

LE PEUPLEMENT FRANÇAIS

DE

LA TUNISIE

Nous avons acquis, durant les vingt dernières années, un empire colonial d'une étendue de deux à trois millions de kilomètres carrés ; mais ces possessions sont presque toutes situées dans des régions tropicales, où notre race ne se développera jamais. Au Tonkin, au Congo ou sur les bords du Niger, l'Européen ne peut pas travailler de ses mains ; il reste chef de culture, contremaître ou négociant ; après un séjour de trois ans, miné par les fièvres ou par l'anémie, il faut qu'il retourne en Europe pour y réparer ses forces épuisées. C'est à peine si l'on cite quelques missionnaires qui ont pu y passer toute leur vie en bonne santé sans revenir au pays natal. Le Congo, le Soudan et l'Indo-Chine ne seront donc jamais que des colonies d'exploitation, habitées par tout un peuple de noirs et de jaunes, et presque complètement fermées à nos cultivateurs. Ceux-ci ne pourront s'y établir que sur les hauts plateaux, îlots de faible étendue au milieu de nos vastes possessions tropicales. Sans doute, ces colonies seront une source de richesses, mais elles importeraient infiniment

plus à l'avenir de notre race dans le monde, si elles renfermaient de grandes étendues de climat tempéré, habitables pour nos paysans.

Aussi devons-nous entourer de toute notre sollicitude la Tunisie, la seule de nos récentes conquêtes qui soit située dans un climat salubre, et où le cultivateur français puisse former la souche d'une race vigoureuse de colons qui prenne possession du sol pour de longs siècles. Elle contient quatre à cinq millions d'hectares où les pluies sont régulières. Les indigènes se sont presque tous groupés autour du littoral, de Bizerte à Zarzis: à l'intérieur vivent à peine trois à quatre cent mille habitants. La région septentrionale ne compte pas six habitants au kilomètre carré; elle est d'une salubrité exceptionnelle; chez les Français, l'excédent des naissances sur les décès y est déjà considérable, ce qui s'est produit en Algérie seulement trente ans après l'établissement des premiers colons. Il y a là l'étendue de sept à huit départements que nous pouvons peupler.

— Mais, alors que la population de la France diminue, comment pourrions-nous songer à peupler de nouveaux territoires ? — La réponse est que notre race redevient prolifique au Canada, en Algérie, sitôt que changent les conditions du milieu. — On dit encore que nous avons les mœurs trop casanières; mais, tous les ans, trois à quatre cent mille Français quittent le sol natal, pour aller chercher des salaires plus élevés et une situation meilleure dans les départements les plus riches ou dans les grands centres. M. Turquan, qui a étudié avec précision ces mouvement de migration intérieure, a montré que sept millions de personnes habitent hors du département où elles sont nées. S'il est bien établi que le cultivateur français trouvera en Tunisie une amélioration notable de son sort, des milliers de Français traverseront la Méditerranée pour venir s'installer auprès de nous.

L'œuvre politique et administrative de la France en Tunisie mérite tous les éloges. Les colonies françaises coûtent fort cher à la métropole. Aujourd'hui encore, après une occupation de deux tiers de siècle et avec un commerce extérieur d'un demi-milliard de francs, l'Algérie ne paie même pas ses

dépenses civiles. Le nouveau gouvernement tunisien, qui a eu pour tout héritage une dette de cent cinquante millions absorbant la moitié de ses revenus, paie aujourd'hui toutes ses dépenses civiles, ses fonctionnaires de tout ordre, ses gendarmes et ses juges; le budget français ne supporte que les frais d'entretien du corps d'occupation. Nous avons creusé quatre ports, construit cinq cents kilomètres de voies ferrées, en un mot, consacré aux travaux publics près de cent millions de francs sans jamais demander un sou à la métropole. C'est là une nouveauté dans notre histoire coloniale, et c'est la cause principale de la faveur extraordinaire dont nous jouissons dans l'opinion publique. On n'aime guère ceux qui vous demandent toujours de l'argent.

C'est que la France a eu la bonne fortune de confier l'organisation du protectorat tunisien à un homme d'un esprit supérieur, à M. Paul Cambon, qui, s'élevant au-dessus des préjugés français, s'est bien gardé d'introduire ici notre lourde et coûteuse machine administrative. On a conservé l'ancien ordre de choses, et on s'est contenté de mettre à la tête des administrations des chefs de service français et d'établir une douzaine de fonctionnaires civils chargés de contrôler les autorités indigènes. Les esprits légers sourient en voyant passer le bey dans un brillant carrosse traîné par six mules et entouré d'une escorte nombreuse : ils croient qu'il y a là une vaine parade. L'erreur est profonde. La présence du bey a une signification considérable : elle signifie respect de la religion, des lois, des mœurs et des usages de l'indigène. Tant que le bey sera sur le trône, nous ne pourrons prendre aucune mesure qui blesserait les musulmans; nous serons protégés contre notre manie française de tout réformer sans tenir compte des conditions du milieu. A Alger, nous avons confisqué les biens des mosquées et des fondations pieuses : d'où suit qu'il n'y a plus de clergé et que le champ a été laissé libre au fanatisme des confréries. A Tunis, l'administration des biens habbous a vu ses revenus tripler : jamais cheikhs, imans et muftis n'avaient touché aussi régulièrement leurs traitements mensuels. Notre sage conduite nous a valu la paix avec les indigènes.

Ainsi l'œuvre politique et administrative a été bien conduite

en Tunisie, mais cette œuvre n'est qu'un commencement; une tâche essentielle reste à remplir.

***

Dans toutes les régions tempérées, la domination politique appartient tôt ou tard à la race qui cultive le sol. Il y a un demi-siècle, tous les propriétaires, dans la Roumélie orientale, étaient Turcs; dans les villes, le commerce était entre les mains des Grecs. Mais le paysan bulgare avait envahi peu à peu le sol; c'était lui qui le cultivait. La Roumélie est aujourd'hui unie à la Bulgarie, et les Bulgares n'en seront plus chassés par le Turc. Le même travail se fait en Macédoine : les villes sont grecques ou turques, les propriétaires du sol sont des Turcs, mais les cultivateurs sont serbes ou bulgares; il n'y a de paysans grecs que sur une bande étroite tout le long de la mer. Fatalement, ce pays sera divisé entre le Bulgare et le Serbe. Les Grecs y sont plus riches, mais ils n'ont pas le nombre; le jour de l'insurrection, ils n'auront pas les fusils, et leur domination ne pourra jamais s'y étendre. Cette race grecque si bien douée, établie en Orient depuis trente siècles, cède le pas aux Bulgares, venus vingt siècles plus tard, et en fort petit nombre. Les Grecs sont aujourd'hui encore deux fois plus nombreux que les Bulgares, mais nulle part, sauf dans le royaume de Grèce, ils ne forment un groupe compact de cultivateurs : ce sont des négociants établis tout le long des côtes ou dans les villes de l'intérieur. S'ils s'étaient attachés à prendre possession du sol, ils seraient aujourd'hui les maîtres de Constantinople.

Voulons-nous conserver la domination politique en Tunisie? établissons-y nos cultivateurs. Ce pays est habité par un million[1] d'indigènes séparés de nous par la religion. Assurément, la paix sociale règne à l'heure qu'il est entre Français et musulmans de Tunisie, mais nous sommes toujours pour

1. On imprime partout qu'il y a 1 500 000 indigènes en Tunisie. Cependant, les deux recensements approximatifs faits, l'un par l'autorité civile en 1889, l'autre par l'autorité militaire, fixent leur nombre à 900 000 et à 800 000. Le nombre des tentes, maisons et gourbis recensés s'élève, dans le premier recensement, à 143 000, et dans le second à 138 000. Il correspond à la population indiquée.

eux des infidèles, des Koufra, c'est-à-dire des ennemis irréconciliables. Les musulmans de Tunisie, aussi bien que leurs frères algériens, ne nous supporteront que tant que nous resterons les plus forts. Rien de plus instructif pour nous que l'intérêt passionné avec lequel les indigènes tunisiens viennent de suivre les péripéties de la guerre turco-grecque. La salle où l'on affichaït les dépêches était toujours assiégée par un grand nombre d'indigènes qui se faisaient traduire le sens des télégrammes. Les poètes tunisiens ont composé des chansons sur ces événements ; dans l'une d'elles, on célèbre les exploits d'Edhem-Pacha contre les Roums ou Roumis. Le poète ne distingue pas le Grec du Roumi ; il termine ainsi sa chanson : « Que Dieu nous aide pour vaincre les infidèles et les exterminer ! »

Le jour où nous serions les plus faibles, l'insurrection éclaterait. Le mot fameux de Pélissier : « Tant que nous n'aurons pas un million d'Européens en Algérie, nous y serons campés », est aussi vrai pour la Tunisie que pour l'Algérie. Nous ne serons vraiment les maîtres du pays que le jour où trois cent mille Européens, dont deux cent mille Français, nous fourniront trente à quarante mille réservistes ou territoriaux. Alors seulement, pourra commencer l'œuvre d'assimilation, qui sera très lente, mais qui n'est pas impossible si nous traitons les indigènes avec justice et bienveillance.

C'est beaucoup de créer de belles villes européennes, de creuser des ports, de construire des routes et des voies ferrées, mais c'est là une œuvre secondaire; le but essentiel à poursuivre, c'est de peupler la Tunisie de milliers de Français prenant possession du sol.

Je suis loin de méconnaître le progrès de l'influence française en Tunisie depuis l'établissement du protectorat : en 1880, il y avait à peine un millier de Français ; ils sont aujourd'hui 16 500. Nos compatriotes ont acheté 436 000 hectares de terres, ont planté 6 550 hectares de vignes et créé des exploitations modèles. Déjà avant l'occupation française, un groupe de financiers avait acheté le domaine de l'Enfidah (120 000 hectares) situé dans la région centrale, qu'on croyait appelé à un brillant avenir. En 1885, une autre société achetait tous les biens de Mustapha ben Ismaïl, l'ancien ministre

du bey Sadok, soit 50 000 hectares. D'autres acquisitions de domaines portaient sur des étendues de 3 à 10 000 hectares.

La création de grands vignobles vint donner un nouvel élan à ce mouvement de colonisation. Les vins se vendaient alors de 30 à 40 francs l'hectolitre, et il n'était bruit en Algérie que des fortunes à réaliser par la plantation de vignes. Une centaine de colons s'établirent en Tunisie pour créer de grands vignobles. Le plus étendu, celui de la maison Potin, est de 450 hectares; celui de Schouiggi en a 320, puis viennent ceux de Crétéville (250 hectares), de Ahmed-Zaïd (140), de Ksar-Tir (120). Les colons se répartirent dans quatre régions, formant dans chacune d'elles un groupe de douze à quarante propriétaires. Le groupe de Mornag et des environs de Tunis est le plus important (3 500 hectares de vignes); celui du cap Bon, qui comprend une douzaine de domaines, n'a plus que 300 hectares de vignes. Le troisième groupe est celui de la Medjerdah, formé de trois grands domaines et de douze exploitations moyennes. Celui de Zaghouan et de Rédir-Sultan compte une trentaine d'exploitations. Depuis 1891, dans les régions de Bizerte et de Mateur, le domaine a vendu une trentaine de lots de 50 hectares. Enfin, dans le sud, autour de Sfax, de riches capitalistes ou des sociétés de prévoyance reconstituent l'ancienne forêt d'oliviers; 20 000 hectares ont été concédés aux planteurs, et la plupart d'entre eux sont des Français. Ailleurs, la colonisation n'a pas fait de progrès rapides à cause du manque de routes. Dans les riches régions situées entre la Medjerdah, la voie ferrée de Bizerte et la mer, sur les hauts plateaux du Kef et de Teboursouk, on ne rencontre encore que quelques fermes isolées; les colons se sont établis le long des voies ferrées ou dans la banlieue de Tunis, qui est déjà sillonnée de routes empierrées.

On ne saura jamais assez louer les services rendus par ces colons de la première heure. Ils ont fait des expériences qui profitent aujourd'hui aux nouveaux venus et ils ont déterminé les conditions essentielles du succès. Presque tous disposaient de capitaux considérables. Ils formaient une véritable élite : malheureusement, ils étaient trop peu nombreux; c'était un état-major sans troupes.

Ce qui frappe le voyageur, qui arrive en Tunisie après avoir

traversé les plaines algériennes, c'est l'absence de tout groupe important de fermes françaises. De loin en loin on aperçoit une maison isolée au milieu de l'immense plaine, mais nulle part ces hameaux et ces villages français qui sont une des parures de l'Algérie. Le petit colon français, propriétaire ou fermier du sol qu'il exploite, est encore une exception ; on en compte à peine 150 à 200 dans toute la Tunisie : c'est la grande propriété qui domine. Sur 6 400 hectares de vignes possédés par les Français, 4 400 font partie de 61 domaines. Sur 331 domaines d'une superficie de 262 000 hectares, appartenant aux Français en 1892 [1], il n'y avait que 157 domaines d'une étendue inférieure à 100 hectares.

La grande propriété fait-elle vivre, du moins, beaucoup de cultivateurs français? Le recensement de 1891 fournit une réponse très nette à cette question. Au Mornag, où l'on a planté mille hectares de vignes et dépensé une douzaine de millions, il y a 99 Français. Sur le domaine Potin, qui a un vignoble de 450 hectares et où le capital engagé atteint, dit-on, quatre millions, vivent 40 Français seulement ; sur celui de Schouiggui, 20. Sur les cent mille hectares de l'Enfidah, nous ne trouvons que 60 Français.

Ce n'est pas un reproche que nous faisons aux directeurs des grands domaines. Ils occupent des musulmans indigènes ou soudanais et des Italiens ; les premiers gagnent 1 fr. 20 à 2 francs par jour, les autres, 2 à 3 francs. Des bandes de Fezzani et de Touati passent de ferme en ferme ; le plus souvent, on leur a construit une grande baraque en bois qui sert de logement ; ceux qui ne sont pas occupés partagent le local avec ceux qui travaillent. Il est rare qu'une rixe éclate entre eux ; le soir, on n'entend que leurs chants traînants ou le son de leurs petites flûtes. Comment pourrait-on demander au gérant du grand domaine de renoncer à ces ouvriers dociles et sobres qui s'offrent à lui tous les jours, pour les remplacer par des Français qu'il paierait deux fois plus cher? Aussi, la population rurale française de la Tunisie [2] est peu

1. Riban, *La Tunisie agricole*. Statistique empruntée à des sources officielles.

2. L'augmentation de la population française a été de 6 500 âmes de 1891 à 1896. Les impôts affermés en 1891 — monopole des tabacs, mashoulats, droits de marché — sont aujourd'hui perçus en régie directe par l'État. De là 1 240000 francs

nombreuse. Nos statistiques ne nous donnent aucun chiffre, mais il est permis de l'évaluer approximativement à l'aide des listes des électeurs aux chambres d'agriculture. On y trouve tous les propriétaires, tous les gérants et chefs de culture. Beaucoup de propriétaires électeurs n'habitent pas la Tunisie ; d'autre part, quelques ouvriers agricoles habitant la Tunisie n'y figurent pas. On compte 634 électeurs agricoles : en multipliant ce nombre par 3 pour tenir compte des femmes et des enfants, on a le chiffre approximatif de la population rurale, soit 2 000 personnes. Admettons que ce chiffre soit trop bas, et portons-le à 3 000, nous serons sûrement au-dessus de la réalité. Quelle différence profonde avec cette Algérie où 230 000 Français sont attachés au sol à tout jamais !

Ainsi, en seize ans, trois mille Français au maximum se sont établis sur le sol tunisien. Or, nous sommes à quelques heures de la Sicile, d'un pays pourvu d'une population très dense chassée du sol natal par la misère. La Tunisie, avec ses grands travaux publics et privés, est un foyer d'appel pour ces ouvriers siciliens de la ville et de la campagne, habitués à vivre de peu sous un climat semblable au climat tunisien, et qui trouvent ici des salaires deux fois plus élevés que dans leur pays. Nous n'avons pas de recensement de la population italienne, mais le chiffre des naissances permet de se rendre compte de son importance. Je prends pour base de ce calcul la natalité des Italiens en Algérie : 36 naissances par 1 000 habitants. En 1891, il y avait en Tunisie 10 000 Italiens; en 1892, 30 000; en 1895, 31 000; en 1896, 34 400. Après avoir triplé pendant les dix premières années du protectorat, la population italienne est restée stationnaire pendant quatre ans, de 1892 à 1895, puis elle a augmenté tout d'un coup de 3 400 unités dans une seule année. C'est l'exécution des grands travaux publics et privés qui a amené cette brusque augmentation : l'an dernier, la fièvre des constructions privées battait son plein à Tunis et dans les villes de l'intérieur ;

consacrés à de nouveaux employés. Cette réforme, qui a donné des bénéfices importants à l'État, a eu le grand avantage de faire vivre deux à trois mille Français (en comptant les femmes et les enfants) dans la Régence. Les développement normal des autres services — poste, enseignement, justice — a dû amener aussi un grand nombre de Français, car, en 1897, les dépenses de ces divers services ont augmenté d'un million par rapport au budget de 1890-91.

l'État construisait 300 kilomètres de routes et 200 kilomètres de voies ferrées. Les manœuvres, les terrassiers et les ouvriers constituent l'élément principal de la colonie italienne. La compagnie Bône-Guelma, qui leur confiait presque exclusivement l'entretien de ses 360 kilomètres de voies ferrées, devait faire vivre 1 500 Italiens en occupant 250 chefs de famille. Partout où l'on offre du travail, on voit accourir en bandes des Italiens portant sur leurs épaules le sac grossier qui renferme toute leur fortune. A côté d'eux, il y a une classe de petits commerçants, bouchers, épiciers, merciers, entrepreneurs, qui est aussi très importante. Beaucoup d'entre eux sont arrivés à l'aisance, quelques-uns même à la fortune. On cite aussi quelques familles italiennes établies dans le pays depuis longtemps, et enrichies par le commerce ou par la plus-value des terrains.

Il n'y a pas lieu de s'inquiéter outre mesure de cette population flottante d'ouvriers ou de petits commerçants; ce qui serait dangereux, ce serait la prise de possession du sol par des cultivateurs italiens s'établissant en groupes compacts comme propriétaires, locataires ou métayers. Depuis quelques années, cette classe s'est développée. En 1891, il n'y avait que 80 viticulteurs italiens possédant 180 hectares de vignes; on en compte, en 1896, 186 qui cultivent 500 hectares. C'est autour de Tunis, au Sedjoumi, à Rastabia, à la Soukaa que sont établis les deux tiers de ces Italiens. Les deux autres groupes les plus importants sont à Kelibia et à l'Enfidah. Au Sedjoumi, trente familles ont acheté à l'enzel des lots de 2 à 5 hectares, et, sur un sol ingrat couvert de pierres, elles ont créé un des plus beaux vignobles de la Tunisie; j'éprouve pour ces braves travailleurs un sentiment de profonde admiration, mais je ne puis m'empêcher de pousser un cri d'alarme. A l'école de Sedjoumi, sur vingt-huit élèves, il y a vingt-quatre Italiens. Est-ce le groupe des quatre petits Français qui assimilera ces vingt-quatre enfants siciliens? Il y a d'autres groupes de colons italiens à Béja, à Djedeida, à Kianou et au Kef; mais le plus important de tous est celui de de Béja, où l'on compte 70 à 80 familles.

La population rurale italienne se développe pourtant très lentement; elle est encore inférieure, à l'heure qu'il est, à la

population rurale française. Je ne crois pas me tromper en l'évaluant à 2000 personnes. Un grand obstacle à ses progrès est le manque de capitaux. Elle ne deviendrait un danger que le jour où de nombreux propriétaires français donneraient des lots de terre en location ou en métayage à des Siciliens. Les Italiens ne possèdent que 25000 hectares de terre, et ils ne peuvent créer des exploitations, même très modestes, ni en acheter d'autres, que si nous leur en fournissons les moyens. Et nous devons faire tous nos efforts pour ralentir l'arrivée des émigrants. Déjà, la plupart des grandes fermes leur ont substitué la main-d'œuvre des Fezzani et des Touati, et le Bône-Guelma n'emploiera plus désormais que des Français et des indigènes. Il faudrait prendre garde d'aménager en Tunisie, comme le disent souvent les journaux italiens, la plus belle colonie de nos voisins d'au delà des Alpes.

***

C'est 260000 Français qu'il faudrait introduire en Tunisie. L'œuvre a ses difficultés, mais elle est possible. Examinons d'abord les difficultés.

Dans les deux Amériques, comme en Australie, le colon européen avait devant lui des espaces immenses parcourus par quelques tribus nomades; l'État s'est s'emparé de ces régions et les a distribués aux nouveaux arrivants; cette distribution n'est pas encore terminée aujourd'hui. Au contraire, en Tunisie[1], le sol est possédé en pleine propriété par les indigènes que nous ne pouvons pas songer à refouler. Le domaine de l'État, livré autrefois au pillage des favoris des beys, ne possède plus, dans le nord, que 150000 hectares de terres couvertes de broussailles ou situées dans des régions inaccessibles. Les colons doivent donc s'entendre à l'amiable avec les propriétaires du sol et leur acheter leurs domaines à beaux deniers comptants. Et ces propriétaires ne vendent au Roumi qu'à leur corps défendant, le jour où ils sont réduits aux abois. Cependant, avant cinquante ans, la moitié des terres aura nécessairement passé dans les mains des Français. La raison

1. Voir mon *Étude sur la constitution de la propriété en Tunisie*, Challamel, Paris.

en est double. En premier lieu, l'aristocratie d'un pays est toujours condamnée à la ruine à la suite d'un changement politique ou social, et l'occupation de la Tunisie par la France a diminué les revenus des grandes familles et augmenté leurs besoins ; en second lieu, la propriété du sol appartient nécessairement à ceux qui le cultivent le mieux, parce que ce sont eux qui le paient le plus cher. Nul doute que le colon français, avec ses instruments perfectionnés, ses cultures industrielles et ses assolements rationnels, ne puisse tirer du sol un produit deux fois plus important que l'Arabe avec son araire primitif et son mode de culture barbare.

Une autre difficulté est malheureusement plus malaisé à surmonter. Un Français, obligé de demander à ses bras ses moyens de subsistance, ne peut pas trouver d'emploi en Tunisie. En Australie, un mineur gagne 15 francs par jour : à la Plata, aux États-Unis, un bon ouvrier agricole gagne 6 à 8 francs. Grâce à ces salaires, les émigrants économes et laborieux ont vite amassé un modeste pécule qui permet aux plus intelligents d'arriver à l'aisance et plus tard, même, à la fortune. En Tunisie, au contraire, les salaires sont moins élevés qu'en France : à la campagne, l'indigène est payé 1 fr. 20 cent. à 2 francs, et l'Italien 2 fr. 50 c. à 3 francs, sans nourriture. Voilà pourquoi les 10 à 12 000 Français qui vont chaque année aux États-Unis ou à la Plata ne peuvent pas venir en Tunisie. Comment donc résoudre ce problème ?

L'Algérie avait les mêmes obstacles à vaincre ; les terres disponibles y étaient même moins nombreuses qu'en Tunisie, car le sol était généralement possédé par la famille ou par la tribu. Les diverses lois foncières algériennes n'ont jamais atteint le degré de perfection de notre loi de 1885, qui permet d'établir en quelques mois un titre de propriété à l'abri de toute contestation. Et pourtant l'Algérie renferme aujourd'hui 540 000 Européens dont 319 000 Français ; en dix ans, de 1886 à 1896, la population française y a augmenté de 100 000 unités. L'étude des méthodes de colonisation employées en Algérie nous fournira donc d'utiles renseignements.

La colonisation algérienne a été faite surtout par l'État : en 1892, les Européens possédaient 1 500 000 hectares de terres : sur ce nombre, 888 000 hectares avaient été concédés

par l'État à de petits colons, par lots de 4 à 40 hectares; 150 000 hectares avaient été concédés aussi par l'État, mais à de grandes sociétés financières; 450 000 hectares seulement avaient été achetés par les particuliers aux propriétaires indigènes. Les achats particuliers n'ont eu une réelle importance qu'à partir de 1877. Avant cette date, les statistiques n'en font pas mention, tandis que de 1877 à 1887, l'excédent des terres vendues aux Européens par les indigènes sur celles que ces derniers leur ont achetées s'élève à 422 000 hectares. L'État a donné des terres aux petits colons suivant certains principes qui ont peu varié : il a d'abord distribué les biens du domaine et ceux des mosquées, puis il a acheté des terres aux indigènes de gré ou de force; à la suite de l'insurrection, il leur a confisqué plus de 400 000 hectares. Au milieu du domaine à concéder, l'État bâtissait la mairie, l'école et l'église, puis il obligeait les colons à bâtir leur maison sur un espace restreint autour des édifices publics. Souvent même, le village était entouré de remparts, ou bien les maisons étaient reliées entre elles par un mur crénelé. La concession du colon était divisée en trois ou quatre lots séparés les uns des autres : un premier lot de quelques centaines de mètres carrés était situé dans l'intérieur du village; le second lot était aux portes du village, et le troisième en était éloigné de trois à quatre kilomètres, suivant le nombre de feux, que comprenait le centre créé. Enfin, les concessions d'une étendue moyenne de 30 hectares étaient données gratuitement à une famille, obligée de demeurer au village et d'exploiter sa terre pendant quelques années. De 1840 à 1850, on donnait, en sus de la terre, une maison, deux bœufs, des semences et des vivres. Depuis 1879, on exige un certificat constatant que le concessionnaire dispose d'un capital de 5 000 francs.

Tels sont les trois principes essentiels de la colonisation officielle : expropriation des indigènes, concession divisée en plusieurs lots, et remise gratuite du sol au colon. Ce système offre des inconvénients et des avantages. Le plus grand danger c'est l'expropriation des indigènes. L'État choisit une belle plaine aux terres riches et bien pourvues d'eau; il la lui faut tout entière. Que vont devenir les indigènes qui l'occupaient? Qu'il s'agisse de terres domaniales occupées par

des locataires, de terres possédées collectivement par la famille ou la tribu, qu'on donne une indemnité à l'indigène ou qu'on lui confisque le sol purement et simplement, il importe peu. L'indemnité en argent est bien vite gaspillée, car l'Arabe ignore absolument la valeur mobilière. Les indigènes vont s'installer plus loin sur les hauteurs, dont le sol est couvert de broussailles ou de rochers. Que feront-ils sur les terres maigres des coteaux, eux qui ne fument jamais le sol, qui ne plantent pas d'arbustes et qui ne peuvent pas donner de labours profonds? Ils y vivront dans la misère. On établit ainsi aux flancs du village une armée de pauvres gens qui, ne pouvant plus vivre de leur travail, descendent tous les soirs dans la plaine pour piller les récoltes mal gardées du colon. De là ce chiffre formidable, accusé par les statistiques algériennes, de 25 000 attentats par an contre les personnes et contre les propriétés. Et de quel œil les anciens possesseurs verront-ils ces nouveaux arrivants qui les ont dépouillés des terres cultivées par leurs ancêtres? Pourra-t-il exister entre eux des relations de bon voisinage? On élargit ainsi le fossé très profond qui sépare le chrétien du musulman.

La réunion des Européens en un seul lieu et leur vie absolument séparée de celle des indigènes conduit au même résultat. Dans les fermes isolées il est rare que le colon ne vive pas en bonne intelligence avec la plupart de ses voisins indigènes. Que de colons français, en 1870, ont dû leur salut à leurs domestiques ou à leurs voisins indigènes, qui les avaient avertis avant l'éclosion de la révolte! Mais la réunion de toutes les maisons de ferme sur un même emplacement a des inconvénients encore plus graves au point de vue cultural : toute culture rémunératrice devient impossible à l'exception de la vigne. En effet, celle des céréales et des fourrages[1] nécessite des transports considérables de la ferme aux champs et des champs à la ferme ; un hectare de terre doit recevoir tous les trois ans 30 000 kilogrammes de fumier, soit 10 000 kilogrammes par an. Le sol ainsi fumé fournira en matière sèche — foin, paille ou céréales — 10 000 kilo-

1. Voir, dans la *Revue* des 15 octobre 1895 et 15 janvier 1896, *le Péril et l'Avenir de l'Afrique du Nord*.

grammes à l'hectare. Pour un hectare en culture, il faudra donc transporter tous les ans 20 000 kilogrammes. Que le champ soit situé à peu de distance de la ferme, et un homme avec sa charrette accomplira ce travail en quatre ou cinq jours. Si, au contraire, le champ se trouve à plusieurs kilomètres de la maison, le même travail exigera quinze à vingt-cinq journées par an, c'est-à-dire une dépense de 40 à 70 francs par hectare, qui absorbe à elle seule tout le bénéfice de la culture. Or, dans un village de trente feux, les terres seront à une distance moyenne de deux kilomètres environ des habitations. Cette distance sera de quatre kilomètres si le village a quarante feux. Il est donc indispensable que la maison d'exploitation soit située au centre des champs de culture, sinon les malheureux colons sont condamnés à la culture sans engrais et sans fourrages, ou, ce qui revient au même, à une ruine certaine.

Enfin, dernier inconvénient de la méthode algérienne, le colon, neuf fois sur dix, ne dispose pas du capital nécessaire pour mettre sa terre en valeur. On exige bien de lui un certificat constatant qu'il possède 5 000 francs, mais il lui est si facile d'obtenir un certificat de complaisance!

D'ailleurs, eût-il cette somme, elle est insuffisante. Pour mettre en valeur un lot de 30 hectares, il faut au colon une somme de 7 à 8 000 francs en sus du prix d'achat. Encore faut-il admettre que le sol est débarrassé de broussailles et que le colon ne fera aucune école, qu'il ne se trompera pas, ou qu'il ne sera jamais trompé, dans ses constructions et ses achats de bétail; toutes ces conditions se réalisent rarement. Que devient donc le colon ne disposant que de quelques milliers de francs? Avec une ferme dépourvue d'étable et de cheptel, il sera la proie de l'usurier, et il traînera une existence de misère jusqu'au jour où il sera délivré du cadeau funeste qu'on lui a fait et grâce auquel il espérait obtenir l'aisance sinon la fortune. Qui dira toutes les souffrances endurées par des milliers de colons algériens, leurs privations pour faire face aux échéances, leurs déceptions après les maigres récoltes données par des terres épuisées, et la profonde tristesse du jour fatal où l'huissier vient signifier la saisie du champ!

D'après les statistiques officielles, sur 9 858 familles établies par l'État d'octobre 1871 à fin 1881, 5 859 ont été déchues de leur concession ou ont échoué. Les colons qui ont réussi ont trouvé dans l'exercice de leur profession ou dans un petit commerce les ressources nécessaires pour mettre leur terre en valeur. Assurément, dans un pays neuf, tous les colons ne réussissent pas, mais un système qui dévore aux trois quarts d'entre eux leurs économies, doit être réprouvé. Concéder gratuitement une terre à un homme qui ne dispose pas du capital nécessaire pour le mettre en valeur, c'est le condamner à une ruine inévitable.

Cependant, la méthode algérienne a eu le grand avantage de fixer au sol une population rurale française très importante. C'est le morcellement par l'État et la création des villages qui a établi les neuf dixièmes des colons français sur le sol algérien. Même dans la période de 1871 à 1890, alors que la vigne promettait la fortune, la population rurale ne s'est développée que par la colonisation officielle. De 1871 à 1891, la population rurale européenne a passé, en Algérie, de 118 000 à 200 000 personnes; durant la même période, l'État a installé dans ses villages 50 000 Français[1]. Si on ajoute à ce dernier chiffre l'excédent des naissances sur les décès, qui représente 18 à 20 000 personnes, plus le nombre des étrangers qui sont venus se fixer à côté de nos compatriotes, on arrive à un chiffre total de 75 à 80 000 personnes, qui correspond à peu de chose près à l'augmentation totale de la population rurale européenne. Si l'établissement des colons ruraux est dû à l'État seul, c'est parce qu'en Algérie, comme en Tunisie, les grands domaines et les grands vignobles n'ont pas amené de Français dans les campagnes. La concession de l'Habra à Perrégaux loue ses terres aux indigènes ou aux Espagnols. La compagnie algérienne à Aïn-Regada loue ses 84 000 hectares à des indigènes. La compagnie genevoise de Sétif suit les mêmes errements. Dans la plaine de Bône, quel contraste entre les grands vignobles de Guébar, du Chapeau de Gendarme, et les villages de Mondovi, de Besbès et de Zérizer! Un grand vignoble de 500 hectares fait vivre une

1. J'emprunte ce chiffre au tableau des villages créés de 1871 à 1881, dressé d'après les statistiques officielles et publié dans *l'Algérie* de Burdeau.

douzaine de chefs de culture, le plus souvent célibataires, tandis que dans les villages on trouve des centaines de cultivateurs entourés d'une famille nombreuse Sur la voie ferrée de Bône à Constantine, le contraste est encore plus frappant : quand on a quitté la plaine, avec sa ceinture de gracieux villages, Petit, Millesimo, Héliopolis, Kellermann, on traverse, quelques kilomètres plus loin, le vaste domaine concédé à la Société algérienne. Ici, plus de maisons blanches aux tuiles grises, plus de ces larges taches vertes formées par les arbres ou par la vigne, mais des plaines et des coteaux nus ou couverts de broussailles, au milieu desquels on aperçoit à peine quelques misérables gourbis.

Conclusion : il n'y a de population rurale en Algérie que là où l'État a créé un centre, fait une route, élevé le clocher, l'école, la mairie, autant de signes de ralliement. Tout autour sont venus s'établir le forgeron, le charron, le sellier, l'épicier. Le colon trouve là les objets nécessaires; il n'est pas obligé de faire une course de 40 kilomètres pour faire réparer sa charrue ou sa charrette. Il construit sa maison en toute confiance. Du jour où une maison européenne a été bâtie, c'est un Européen qui l'habitera. On cite bien quelques villages construits dans des régions malsaines ou dépourvues d'eau, où l'indigène a remplacé le colon ; mais pour dix villages abandonnés, il y en a cinq cents qui existent et qui prospèrent. Retenons ce point capital : là où il n'y a pas eu de centre créé ni de morcellement fait, on ne trouve pas de population rurale européenne en Algérie.

***

On comprend maintenant pour quel motif la population rurale française est si peu nombreuse en Tunisie. Nulle part le sol n'a été morcelé. On n'y trouve que le domaine moyen de 100 à 300 hectares, le grand vignoble de 40 à 400 hectares, le domaine géant de 1 000 à 100 000 hectares. La grande exploitation produit ici les mêmes résultats qu'en Algérie : elle laisse subsister le vide autour d'elle. Quelle méthode devons-nous choisir? Celle qui crée ces milliers d'exploitations françaises occupées par des laboureurs montant la

garde sur leurs sillons, ou celle qui livre le pays à l'indigène et à l'étranger? L'initiative privée peut faire en Tunisie ce travail de morcellement et de création de centres qui a peuplé les départements algériens. Si les grands propriétaires ont intérêt à morceler leurs immenses domaines, s'ils y trouvent des revenus immédiats et une plus-value certaine pour leur capital engagé, si, d'un autre côté, le cultivateur français est assuré d'une amélioration notable dans son sort en s'établissant en Tunisie comme salarié, métayer ou fermier, le pays se couvrira bientôt de milliers de petites exploitations habitées par nos compatriotes. Ainsi se réalisera l'union du capital et de l'émigrant pourvu de modestes ressources, au grand profit de l'œuvre du peuplement français.

Il semble pourtant que les grands propriétaires soient hostiles au morcellement ; l'exemple des sociétés foncières d'Algérie et des grands propriétaires tunisiens est peu encourageant, il est vrai, mais c'est que le grand propriétaire n'a jamais compris dans quelles conditions il devait morceler son domaine. Tous veulent allotir, mais aucun d'eux ne veut construire la maison et l'étable, aucun ne veut la garnir d'un beau troupeau. Les propriétaires ne font pas ces dépenses parce qu'ils n'ont pas confiance dans l'agriculture africaine. En Tunisie comme en Algérie, on a rarement appliqué un système de culture rationnel. Les colons consacrent à la céréale toutes les terres qu'ils ensemencent ; la culture des fourrages annuels, qui devrait être aussi importante que celle des céréales, est presque complètement délaissée. On abandonne à la végétation spontanée toutes les terres qui ne sont pas occupées par le blé, l'orge ou l'avoine. Un tel mode de culture ruine le cultivateur africain encore bien plus rapidement qu'il ne ruinerait l'agriculteur français. Beaucoup de colons, qui comprennent la nécessité de renoncer à leur mode de culture barbare, ne peuvent plus le faire parce qu'ils n'ont pas le capital nécessaire pour opérer cette transformation. Il leur faudrait tripler leur cheptel, construire des étables. Allez demander au colon pressé par ses échéances de couper ses avoines encore vertes pour les tranformer en fourrage ; il lui faudrait attendre huit mois de plus l'argent qu'il touchera immédiatement en vendant son grain.

Veut-on obtenir de belles récoltes et gagner de l'argent, il faut fumer les terres. Or, comment produire du fumier si on ne possède pas de troupeau et si on ne cultive pas des fourrages? Il n'y a pas, en Tunisie, comme en Amérique, ces terres vierges, sans broussailles, où l'humus s'est accumulé durant des siècles. Depuis bien longtemps, les indigènes cultivent le sol sans lui restituer la moindre parcelle de fumier. Même sur les terres récemment débroussaillées, la fertilité ne se maintient que durant quelques années. On le voit bien à Bel-Abbès où, malgré les labours de printemps et d'été, le blé ne donne plus les rendements de 15 à 16 quintaux que les colons obtenaient dans les années qui suivirent les défrichements. On le constate tous les ans en Algérie dans les villages de création récente : les premières années on obtient de belles récoltes sans fumures, mais bientôt les rendements baissent, et ne s'élèvent plus qu'à cinq ou six quintaux à l'hectare.

On sera donc partout obligé de consacrer aux fourrages annuels la moitié des terres en culture et de fumer fortement le sol. Comme je l'ai dit plus haut, ce mode de culture nécessite des transports considérables, qui absorbent tous les bénéfices de la culture si les bâtiments d'exploitation sont à une grande distance des champs. Un domaine de 200 hectares a deux kilomètres de long sur un kilomètre de large, et les champs sont déjà trop éloignés des étables.

Voilà donc une des raisons de diviser en petites fermes le grand domaine, mais il y en a bien d'autres. L'agriculture ne ressemble en rien à l'industrie. L'industriel peut surveiller tous ses ouvriers réunis dans un même local aux mêmes heures; qu'il neige ou qu'il vente, la force est toujours distribuée de la même manière dans l'usine, la transformation de la matière première en objets manufacturés s'accomplit dans les mêmes conditions. Quelle variété, au contraire, dans le travail agricole! Parfois, dans la même journée, l'ouvrier devra faire trois à quatre travaux différents, piocher sa vigne de l'aube à sept heures du matin, ramasser ensuite ses foins de sept heures à midi, puis labourer son champ dans la soirée parce que le vent l'empêchera de continuer le ramassage du foin. Il y a des jours où le cultivateur a un grand intérêt à ne pas travailler : c'est lorsque les terres sont fortement dé-

trempées par les pluies. D'autres jours, au contraire, il devra faire double besogne : un orage menace de mouiller ses foins encore étendus sur le champ; il faudra les ramasser lestement pour les mettre en meulons avant l'ondée, qui leur ferait perdre le tiers de leur valeur nutritive. Sans doute les machines, qui rendent de très grands services, coûtent cher, mais qui empêche les petits cultivateurs de s'entendre pour avoir leur batteuse à vapeur, leurs moissonneuses ?

Quelle différence, pour tous les travaux agricoles, entre ces bandes d'indigènes ou d'Italiens des grands domaines et quelques familles françaises cultivant pour leur compte ! Les premiers ne travaillent qu'à leur corps défendant ; que le surveillant tourne la tête, et tout le monde se relâche. C'est en vain qu'on leur impose des règlements draconiens, qu'on leur inflige des amendes et des retenues. Ils partent bien à heure fixe, quelle que soit la chaleur du jour ; mais que de travaux se font à contretemps !

Tout autre est la situation de la famille française, même quand elle travaille comme salariée. Ici, tout le monde est à l'œuvre avec intelligence, le père aussi bien que la femme et les enfants. Chacun trouve un travail proportionné à ses forces. Les jours de sirocco, on se repose jusqu'à quatre ou cinq heures du soir, mais le lendemain on sera levé une heure avant l'aube et on aura vite réparé, avec la fraîcheur du matin, la perte du temps consacré au repos. Hommes et animaux seront plus dispos, et feront en une heure la besogne qu'ils auraient mis deux heures à accomplir la veille sous un soleil de feu. Dans un groupe de fermes surtout, l'émulation intervient; c'est à qui aura les bœufs les plus gras, les champs les mieux cultivés et la vigne la mieux tenue. Sans doute tous ces colons ne seront pas parfaits; il y aura parmi eux des paresseux, des négligents et des ivrognes, mais on les aura vite reconnus et congédiés. L'essentiel sera de ne pas s'engager pour de longues années avec ceux qu'on connaît insuffisamment. Le paysan français est supérieur de cent coudées à celui de Sicile; s'il n'a pas autant d'endurance que ce dernier, il apporte dans son travail plus d'intelligence, plus de soin, et il donne, en moins de temps, un rendement plus élevé. D'ailleurs, il n'aura pas à faire ici les travaux les plus pénibles; la faucheuse traî-

née par ses bœufs fauchera et moissonnera pour lui, la batteuse à vapeur lui mettra les grains dans les sacs. Sa besogne la plus pénible sera le piochage de la terre placée autour des ceps, que la charrue ne peut pas remuer, et ce travail se fait en plein hiver.

Voilà qui démontre bien la nécessité du morcellement des grands domaines en fermes et métairies françaises. La culture de la vigne, croyait-on, serait très rémunératrice dans un grand domaine : dans le Midi de la France, que de propriétaires se sont enrichis en créant de grands vignobles ! Aussi, de puissantes sociétés s'étaient formées pour planter en vignes d'immenses étendues; en Tunisie comme en Algérie, elles avaient pris toutes les formes : tantôt c'était un grand propriétaire qui s'unissait à de riches capitalistes, tantôt c'étaient les membres d'une même famille qui se réunissaient; d'autres fois on formait une société anonyme. Or, pour la vigne aussi bien que pour les céréales et les fourrages, le grand domaine donne des résultats bien inférieurs à ceux de la petite propriété. C'est une plante dont la culture est minutieuse et délicate. En France, les grands vignobles ont réussi parce qu'ils étaient entourés par des milliers de paysans, propriétaires ou métayers, qui donnaient à la vigne du grand domaine un peu de cet amour qu'ils avaient l'habitude de porter à leur propre vignoble. Mais en Afrique, malgré le bon marché de la main-d'œuvre, la plupart des sociétés viticoles ont échoué. Un gérant, quelque actif, quelque zélé qu'il soit, ne surveillera jamais son vignoble avec cet attachement du paysan qui connaît presque toutes les souches de sa plantation.

Je tremble en pensant au danger terrible que ces grandes exploitations auraient fait courir à notre domination si elles avaient été rémunératrices. La plupart ont échoué, et celles qui subsistent encore donnent un rendement bien inférieur à celui de la petite culture : telle société anonyme, fondée depuis dix-huit ans, n'a jamais distribué un centime à ses actionnaires; tel vignoble, qui a coûté trois millions, n'a fourni un revenu à ses fondateurs qu'à la onzième année. Prenez la liste de tous les grands domaines créés en Algérie, et vous aurez de la peine à en trouver une douzaine qui soient prospères. Et cependant, beaucoup d'entre eux ont été dirigés par des pra-

ticiens éminents, zélés et consciencieux; mais, malgré leurs efforts, le poids des frais généraux, le travail mal fait, le gaspillage des matières premières faisaient péricliter l'affaire confiée à leurs soins. Rien ne suppléera jamais à ce sentiment d'affection avec lequel le paysan français accomplit son travail et soigne ses animaux. Les grands vignobles qui ont survécu à toutes les causes de ruine ont été dirigés par le propriétaire lui-même entouré de ses enfants ou d'un personnel d'élite, et consacrant à la surveillance de son domaine des efforts extraordinaires. Malgré cela, l'entretien d'un hectare de vigne lui revient encore à cinq ou six cents francs, alors qu'un vignoble confié à une famille de cultivateurs français exige au maximum trente journées d'homme et trente journées de femme ou d'enfant.

Doute-t-on encore de la supériorité de la petite culture sur le grand domaine. Que l'on compare les régions où le sol a été morcelé en petites exploitations à celles où les propriétés géantes subsistent encore. Nulle part le contraste n'est plus saisissant qu'en Italie, entre les régions du nord et celles du sud : dans le Piémont, dans la Ligurie, en Toscane, le sol est morcelé en un nombre infini de petites exploitations, propriétés cultivées par le maître du champ, petits domaines affermés ou concédés à des métayers. Dans toutes ces régions règnent l'aisance et la paix sociale. Qu'on passe en Sicile, et le spectacle change complètement : dans ces grands villages de quinze à vingt mille âmes, la misère est terrible; elle se manifestait, il y a quelques années encore, par des mouvements insurrectionnels. Pourquoi d'un côté la misère, la haine des classes, et, de l'autre, l'aisance relative et la paix sociale la plus profonde? C'est qu'en Sicile le morcellement du sol ne s'est jamais opéré; l'habitation du paysan ne s'élève pas au milieu du champ qu'il cultive, et la terre, aussi riche qu'en Toscane, donne deux fois moins de produits.

Je trouve un autre exemple encore plus frappant de la supériorité des petites exploitations agricoles dans la transformation qui s'est accomplie récemment en Australie, au Queensland, pour la culture de la canne à sucre. L'industrie sucrière a subi et subit encore une crise terrible; bon nombre de planteurs ont été ruinés dans la Guyane anglaise et au Queensland. Émor de cette situation, le gouvernement anglais a fait

faire à ce sujet une vaste enquête. Les enquêteurs ont constaté que l'industrie sucrière est redevenue prospère au Queensland; de nouvelles usines s'y construisent. C'est que la culture de la canne y a subi une transformation radicale. Le système des vastes plantations a été reconnu mauvais. Autour de la grande usine on a morcelé les champs en lots de quarante à soixante hectares qui ont été concédés à des colons anglais suivant les combinaisons les plus diverses. Il a été reconnu que le système des petites plantations a réduit la dépense en travail de moitié et a fait gagner 82 fr. 50 c. par tonne de sucre produit. Une plantation bien outillée, produisant trois mille tonnes de sucre, emploie, en Guyane, quinze cents travailleurs noirs, sans compter l'état-major des chefs de culture et des surveillants; au Queensland, pour obtenir la même production, il suffit aujourd'hui de deux cent douze blancs et de quatre cent vingt hommes de couleur. Ainsi, pour une culture semi-tropicale, la division de la grande plantation a produit des résultats merveilleux au point de vue financier, et a permis d'installer dans le pays de nombreux colons anglais.

***

Il sera encore bien plus facile de réaliser cette union du capital et du travail dans un pays tempéré, où les cultures sont si variées. En Tunisie, le grand domaine de plus de cent hectares, le grand vignoble doivent faire place à une série de petites exploitations françaises munies de leur maison, de leur étable, de leur cheptel, et confiées à des familles de cultivateurs français sous les modes les plus divers. Quelle sera l'étendue moyenne des lots? Ils ne doivent pas dépasser cinquante hectares de terre labourable. Les deux agronomes algériens les plus distingués, Lescure et Millot, s'accordent à reconnaître la nécessité des petites exploitations : « Combien de colons se sont perdus pour avoir voulu trop faire! M'en citerez-vous un qui se soit perdu pour avoir fait peu et bien? » dit Lescure. Millot est encore plus explicite : « On fait sa fortune sur dix hectares, abondamment et périodiquement fumés, et on se ruine sur cent hectares fumés à la légère. » Si le colon a plus de soixante hectares à mettre en

culture, il ne peut plus labourer ses terres tous les ans, ni les fumer régulièrement; la moitié du sol restera en friche, et la ferme de cent hectares ne rapportera pas davantage que la ferme de cinquante, à moins qu'on ne lui consacre un capital trois fois plus élevé.

Dans quelles conditions confiera-t-on ces lots aux familles françaises? On pourra les donner en métayage, en location, ou les confier à des familles de cultivateurs recevant une somme fixe tous les ans. Souvent aussi on combinera les deux systèmes en donnant à la famille une somme fixe qui assure son existence, et le quart des produits.

Ces modes peuvent varier à l'infini. Le système des familles salariées à l'année convient mieux au propriétaire qui séjourne continuellement sur son domaine, et qui peut surveiller de près ses ouvriers. L'exploitation par métayage est préférable pour celui qui ne peut demeurer au milieu de ses fermiers. Au début, il sera plus facile de faire venir de France une famille de cultivateurs moyennant un salaire fixe; plus tard, on transformera le contrat de salaire en contrat de métayage. Ainsi le propriétaire pourra rester le maître absolu de son domaine et ne s'engager par un contrat de longue durée qu'avec les familles qu'il connaîtra bien. Que l'on ne s'imagine pas que l'exploitation directe par familles françaises revienne plus cher que l'exploitation par des indigènes ou des Italiens. Sans doute, le travailleur français isolé ne peut pas vivre avec un salaire inférieur à quatre-vingt-dix francs par mois; sa pension à la cantine lui coûte déjà quarante-cinq à cinquante francs, sa chambre, trois à quatre francs; il ne lui reste donc, à la fin du mois, qu'une somme de trente-cinq francs pour pourvoir à son entretien et à ses menues dépenses. Mais tout autre est la situation d'une famille de cultivateurs à l'année : son logement ne lui coûte rien, elle retire de la ferme presque tous les éléments de son alimentation : œufs, poulets, oies et canards, légumes, lait, vin, porc gras. Dans ces conditions, une famille composée du père, de la mère et de trois enfants en âge de travailler (de treize à vingt-deux ans), se contente d'une somme de quinze cents à deux mille francs. Les journées de travail reviennent ainsi à 1 fr. 10 c., c'est-à-dire à un prix bien inférieur à celui des Arabes. Et quelle différence entre le travail de ces

deux catégories d'ouvriers! Parfois, il faudra donner à la famille française un ou deux auxiliaires indigènes. Réunis en bandes sous la surveillance du chef de culture, les Arabes fournissent un travail de qualité médiocre et d'un prix de revient très élevé; mais un ou deux indigènes travaillant côte à côte avec deux ou trois ouvriers français deviennent presque les égaux de l'Européen.

Il sera inutile et même dangereux de compliquer le contrat de salaire ou de métayage par une promesse de vente. Le jour où le cultivateur aura fait des économies, il lui sera très facile de devenir propriétaire, dans un pays où la terre vaut 200 francs l'hectare; il n'aura que l'embarras du choix. Assurément les plus économes et les plus intelligents deviendront tous propriétaires lorsqu'ils auront intérêt à s'établir à leur compte, et le métayage formera, pour ainsi dire, la meilleure pépinière de propriétaires français qu'on puisse imaginer. Lorsque le cultivateur obtient une promesse de vente de sa ferme, il est toujours tenté d'incorporer dans le sol une partie de ses capitaux, et si la désunion se produit entre lui et le propriétaire, ils ne pourront plus se séparer qu'au prix de difficultés inextricables. Il est essentiel qu'en cas de désaccord les deux parties puissent se séparer à l'amiable à la fin de chaque année.

Cette division du grand domaine en petites fermes n'est pas un fait nouveau dans notre histoire agricole. Dans le Limousin, on trouve un grand nombre de domaines de 500 à 1 000 hectares divisés en plusieurs fermes exploitées par des métayers ou par des fermiers. Le propriétaire se réserve toujours une ferme qu'il fait exploiter par un maître-valet; là il fait des essais et des expériences. Celui qui ne peut pas se trouver sur le domaine au moment du partage des récoltes loue toutes ses fermes à un fermier général qui les exploite par métayers. Barral, dans son ouvrage sur l'agriculture du Limousin, a longuement décrit toute cette organisation : la plupart des métayers exploitent leur ferme depuis de longues années; parfois ils se succèdent de père en fils. Ce système d'exploitation a fait faire des progrès extraordinaires au pays. On retrouve la même division du grand domaine en petites fermes dans la haute vallée de la Garonne. C'est que partout

on a reconnu l'impossibilité d'exploiter économiquement le sol par des bandes d'ouvriers salariés et avec une seule maison d'exploitation.

***

Voici donc deux vérités : le cultivateur français aurait intérêt à venir en Tunisie comme salarié ou métayer; le propriétaire du grand domaine aurait intérêt à opérer cette transformation. Mais ces deux vérités sont encore vivement contestées en France et surtout à Tunis. Chose qui paraît extraordinaire, nulle part on ne dit plus de mal de la Tunisie qu'en Tunisie même. Rien d'étonnant pourtant : les Français qui habitent la Régence sont presque tous des fonctionnaires ou des commerçants. Sur une population de 26 500 Français [1], 3 000 seulement, nous l'avons vu plus haut, sont attachés au sol; tous les autres — soldats ou officiers, fonctionnaires de tous ordres, auxiliaires de la justice — ne sont là qu'en passant; ils ont contracté avec la Tunisie un mariage de raison, ils ont une tendance à exagérer les inconvénients du climat et à en méconnaître les avantages. — Que de propriétaires, aussi, ont été déçus dans leurs espérances! C'est qu'ils venaient ici avec l'idée bien arrêtée de faire fortune rapidement et de retourner en France. Quelques-uns également ont échoué : ils avaient mal choisi leurs domaines, ou suivi un mode de culture barbare. Pour ne pas rejeter la faute de leur échec sur eux-mêmes, ils trouvent plus commode d'accuser le climat. — Autant de personnes qui dénigrent leur patrie d'adoption et qui la considèrent comme une marâtre. Quelle différence avec l'Australie, où on ne peut pas causer avec un habitant du pays sans l'entendre dire qu'il habite la plus belle contrée du monde *the best of the world* ! A la vérité, cet état d'esprit se modifie tous les jours, et un grand nombre de fonctionnaires deviennent colons ; les uns construisent des maisons, d'autres achètent des terres. Du jour où ils possèdent un intérêt quelconque dans le sol, ils deviennent des défenseurs, des amis passionnés du pays, et ils en comprennent mieux les avantages.

1. Je compte ici les 10 000 soldats ou officiers français de la division d'occupation.

Au point de vue agricole, ces avantages sont considérables. Dans la région septentrionale de la Tunisie, — et j'en exclus déjà Sousse et Kairouan, — l'agriculteur n'est pas exposé à plus d'aléas qu'en France[1]. Il n'aura pas à redouter ces gelées d'arrière-saison qui détruisent en un instant tous les travaux d'une année entière. La grêle y exerce des ravages moins terribles. Quant aux sécheresses, s'il ensemence de bonne heure des terres bien fumées et bien labourées, il les redoutera cinq fois moins que le cultivateur indigène. Bien rares seront les années où il ne retirera pas 130 francs à l'hectare par la culture mixte des céréales et des fourrages. S'il lui est interdit d'espérer les rendements de 25 à 30 quintaux de grains qu'on obtient à l'hectare dans le nord de la France, il peut, en revanche, se livrer à la culture de la vigne, qui lui donnera 600 à 1 000 francs de produit brut à l'hectare, et qui lui permettra de supporter les années les plus mauvaises.

Au point de vue des travaux, quels avantages sur la France! En Tunisie, nous coupons nos foins en avril, et nos moissons en mai et dans la première quinzaine de juin; les semailles peuvent se prolonger jusqu'au 15 décembre. On a cinq longs mois pour préparer les terres qui doivent être ensemencées. En France, la période des travaux ne dure que deux mois parce qu'on fait les récoltes beaucoup plus tard et qu'on termine les semailles de meilleure heure, avant les froids de l'hiver. Sur les hauts plateaux du Jura et dans les hautes vallées des Alpes, le blé n'est pas encore moissonné qu'il faut déjà ensemencer les champs. Ici, la terre peut porter une récolte tous les ans et rester encore cinq à six mois en jachère, exposée aux rayons bienfaisants du soleil. En hiver, point de morte-saison; la température est si douce! Aussitôt après les semailles, le colon taille et laboure sa vigne, tandis qu'en France, durant de longues semaines, la terre, couverte de son manteau de neige ou durcie par les gelées, ne se laisse pas pénétrer par la charrue. Que l'hiver est dur dans les pays froids pour les familles pauvres et nombreuses, là où l'industrie ne donne pas de travail aux ouvriers agricoles!

1. Il ne s'agit, bien entendu, que de la région où les pluies sont régulières et atteignent, en moyenne, une hauteur de 50 centimètres; il ne faut pas oublier que dans les deux tiers de la Tunisie on n'obtient pas cette moyenne.

L'écoulement de nos trois grands produits, céréales, bétail et vin, est assuré sur nos marchés français, où nous sommes protégés par des droits de douane très élevés. C'est là un des avantages que présente la Tunisie sur les deux Amériques et l'Australie. Dans toutes les contrées de l'Europe, excepté en Angleterre, les produits du sol sont frappés de droits de douane très élevés : le blé paie de 4 à 7 francs par quintal; le vin, de 5 à 30 francs l'hectolitre; la viande, 20 à 40 francs les 100 kilogrammes. Le blé se vend donc à Tunis 18 à 20 francs le quintal, alors que l'Amérique, pour compenser les droits qui lui ferment l'Europe, est obligée de les céder à 10 ou 12 francs; le bétail sur pied vaut, en Amérique, 20 à 30 francs les 100 kilogrammes, et atteint 40 à 50 francs à Tunis. Et je ne parle pas de l'éloignement, qui impose aux produits des pays transatlantiques des frais de transport excessifs. On peut dire qu'aucun pays neuf n'offre au même degré que la Tunisie des conditions favorables au développement de la colonisation.

Précisons davantage pour bien montrer que propriétaires, capitalistes et paysans français ont intérêt à s'établir auprès de nous. Quel revenu retirera une famille de cultivateurs installée sur une ferme de 50 hectares?

Une terre de qualité moyenne, soumise à l'assolement que nous indiquons, fournit 10 à 12 quintaux de blé, 50 à 80 quintaux de fourrage, soit un produit brut moyen de 140 à 150 francs. En laissant de côté la récolte de 4 hectares pour les animaux de labour, on obtient un rendement de 6 à 7 000 francs par ferme de 50 hectares. La ferme est-elle donnée en métayage, il reste 3 à 4 000 francs au métayer et 2 à 3 000 au propriétaire. Les frais généraux du métayer sont presque nuls; ils ne dépassent pas 600 francs, s'il a un enfant en âge de travailler et un autre capable de garder son troupeau. Mais il faut de vrais paysans et non de ces cultivateurs demi-bourgeois, ayant apporté avec eux des habitudes de luxe et de paresse. Les deux premières années ne donneront pas d'aussi beaux revenus; cependant, dès la deuxième année, la part du métayer atteindra 2 500 francs. N'oublions pas que ce cultivateur a déjà retiré du sol ses légumes, sa volaille, ses œufs, son porc gras et une abondante provision de beurre et de

fromage. Celui qui ne saura pas mettre pas de côté un millier de francs par an ne sera pas un vrai cultivateur.

Visitez les contrées agricoles les plus riches, et vous trouverez rarement une famille de paysans qui puisse faire de pareilles économies. Cet été, j'ai parcouru les régions du Jura et des Alpes à la recherche de métayers ; la plupart des paysans y vivent péniblement sur leur petit champ de 2 ou 3 hectares ou sur une ferme de 8 à 10 hectares. Ils s'estiment fort heureux si au bout de l'an il leur reste une centaine de francs après avoir fait face à toutes leurs charges ; lorsqu'il y a de nombreux enfants au foyer, c'est la misère, parfois même le manque de pain durant la moitié de l'hiver. Alors, les aînés sont obligés de quitter le foyer domestique. Il suffit de donner aux fonctionnaires tunisiens de tout ordre le tiers colonial pour avoir des douzaines de candidats à chaque poste vacant. Et les cultivateurs, qui envoient chaque année trois cent mille des leurs dans les grandes villes, refuseraient de venir en Tunisie pour gagner, non pas le tiers, mais le décuple colonial ! Ce qu'il y aura de plus difficile ce sera d'attirer les premiers colons ; mais une fois ce mouvement créé, on aura des milliers de familles disposées à venir rejoindre les premiers.

Quant au capitaliste, quelle somme devra-t-il dépenser pour obtenir un revenu net de tous frais de 12 à 1 500 francs ? Une ferme de 50 hectares, avec ses constructions et son cheptel, lui reviendra à 20 000 francs environ. Le rendement brut de 2 000 francs permettra de rétribuer un gérant et d'accorder un intérêt rémunérateur au capital engagé. Il y a en France une telle abondance de capitaux qu'on peut être assuré qu'ils ne manqueront pas de venir en Tunisie, le jour où on pourra leur garantir des placements hypothécaires absolument sûrs au taux de 5 p. 100. Certes, le nouveau venu qui voudra créer des fermes en ce pays ne réussira pas toujours. Il y a tant de chances d'insuccès dans un pays neuf qu'on ne connaît pas : tantôt, on achète des terres où l'eau est saumâtre ; tantôt, c'est la région qui est malsaine, parfois on achète une terre maigre et de valeur médiocre. Ici comme en toute chose, il faut une longue pratique du pays et des hommes. Toutes les fois qu'un vrai cultivateur, ayant fait en Afrique un apprentissage de

quelques années, créera lui-même des fermes, on peut lui prédire le succès, et le capital consacré à ces créations est assuré d'une plus-value certaine. Que demain une guerre européenne vienne à éclater, et, aussitôt, tous les fonds d'État baisseront de 25 à 30 p. 100 ; il faudra ensuite de longues années pour qu'ils retrouvent les cours actuels, car vainqueurs et vaincus sortiront de la lutte également épuisés. Une terre achetée à un prix modéré et morcelée ensuite en petites exploitations augmentera sûrement de valeur. Supposons qu'on fasse vivre dans le pays une population française qui attire de nouveaux colons ; on établit une distribution postale, puis on y bâtit une école, un clocher s'élève : comment la terre perdrait-elle de sa valeur ? Le plus souvent le sol doublera de prix. Qu'il y ait une vente, une liquidation ou un partage, rien ne sera plus facile si le domaine est morcelé en petites fermes. Le partage du grand domaine est presque impossible parce que tous les bâtiments d'exploitation sont concentrés au même endroit ; la vente d'un immense domaine de 1 000 hectares est bien difficile, et il est rare qu'on en retire un prix égal au capital qu'il a absorbé. On ne rencontre pas tous les jours des capitalistes disposés à consacrer plusieurs centaines de mille francs à une acquisition rurale ; le nombre des acquéreurs monte au centuple s'il s'agit de fermes de 25 à 30 000 francs.

Enfin, au point de vue moral, que de joies, que de satisfactions intimes donnera au propriétaire la création d'un groupe de fermes ! Il aura transporté, pour ainsi dire, en Afrique un coin de sa chère terre de France : autour de lui, des familles vivant dans une large aisance et faisant des économies, des hommes ayant conscience de leur dignité. Quel contraste avec le grand domaine, où tous ne vivent que pour un seul ! Le propriétaire n'a pour compagnons que deux ou trois chefs de cultures, un ou deux comptables. On ne voit plus que des bandes de noirs ou de Fezzanis ; on n'entend plus que les sons gutturaux de l'Arabe ou la chanson traînante de l'indigène. Pas une maison dans la plaine, pas un toit rouge à l'horizon. On reste campé au milieu d'une population étrangère dont on ne modifiera ni les mœurs ni les usages. Et, au moment du danger, où seront les hommes qui se lèveront pour protéger le domaine, pour le défendre aux

côtés du grand propriétaire? Ceux qui créent de grands domaines sans y faire vivre des familles françaises préparent, qu'ils le veuillent ou non, la guerre sainte ou la prise de possession du sol par les Italiens.

Ce ne sera pas un des moindres avantages du morcellement que de rapprocher de nous les indigènes. Si l'on créait des villages français de trente à quarante feux sur le modèle des centres algériens, on élargirait, nous l'avons vu plus haut, le fossé profond qui nous sépare du musulman. Avec la division en petites fermes accomplie par l'initiative privée, les terres appartenant aux Français sont séparées par des propriétés indigènes. Français et musulmans ont des limites communes, des points de contact; s'il en naît parfois des disputes, il en résulte plus souvent des relations de bon voisinage, des services qu'on se rend mutuellement. On est obligé de se voir, et le Français doit alors connaître la langue arabe[1].

L'installation de ces colons ne bouleversera pas les conditions d'existence des cultivateurs indigènes. Là où la population est déjà très dense, personne ne créera de fermes, car le sol se vend à un prix trop élevé. Les maisons ne s'élèveront que sur de grands domaines achetés au riche propriétaire. Celui-ci exploitait le sol par des khammès, sortes de serfs attachés au maître par les liens d'une dette, qui ensemencent et font la récolte moyennant un cinquième du produit; « Une famille indigène touche ainsi 150 à 200 francs par an. L'arrivée du Roumi, loin de diminuer les salaires de ces malheureux, les doublera. Presque tous trouveront du travail dans les fermes européennes. Qu'on installe ces ouvriers sur un petit lot de terre où ils pourront entretenir une vache laitière, leur basse-cour, et récolter la moitié des objets nécessaires à leur alimentation, et tous vivront dans une large aisance. Ils apprendront à se servir de nos instruments, à

1. On n'enseigne pas encore l'arabe dans les écoles primaires de la Tunisie; mais tous les colons sont unanimes à réclamer cet enseignement. Il faut que tous les Français de Tunisie parlent l'arabe; c'est indispensable si nous voulons avoir de l'action sur les indigènes. On devrait renvoyer impitoyablement en France tous les jeunes fonctionnaires qui, après un séjour de trois à quatre ans, seraient incapables de tenir une conversation en arabe. Est-il admissible qu'un juge de paix appelé à rendre la justice à des milliers d'indigènes ne puisse s'adresser à eux sans l'intermédiaire d'un interprète?

assoler leurs terres et à transformer leur mode de culture. A mesure que les Français prendront possession du sol, les terres en culture de l'indigène se restreindront de plus en plus ; ils devront alors substituer à la jachère improductive une culture fourragère, établir un assolement avec une ou deux légumineuses. Si l'indigène conserve son mode de culture barbare, comme il l'a fait en Algérie, il tombe dans la misère, et le colon européen est le premier à en souffrir, car il y perd la sécurité. Maraudeurs, voleurs et assassins même deviennent légion.

L'exemple de la prospérité des colons amènera donc peu à peu les Arabes à changer leur mode de culture. Il ne restera plus qu'à nous souvenir que les indigènes doivent être traités avec justice. Nous ne sommes pas ici dans une colonie équatoriale où quelques milliers de blancs doivent rester les maîtres de plusieurs millions d'indigènes. La Tunisie est avant tout une colonie de peuplement ; les Européens doivent y être aussi nombreux que les musulmans. Pour que les deux races vivent côte à côte en bonne intelligence, elles doivent jouir des mêmes droits et être soumises aux mêmes impôts. C'est là le premier point à obtenir. Ensuite, il ne nous sera pas défendu d'espérer que notre pays trouvera un jour, dans les musulmans de Tunisie, des millions de bons Français.

***

Ainsi, l'initiative privée peut faire le peuplement français de la Tunisie. Dans quelle mesure l'État peut-il lui venir en aide ? Nous ne lui demanderons ni des concessions gratuites ni l'expropriation des indigènes. Qu'il favorise la création des centres, qu'il couvre le pays de voies de communication, qu'il assure la justice et la sécurité, et il fera plus pour la prise de possession du sol par nos compatriotes qu'en consacrant chaque année deux ou trois millions de francs à la colonisation officielle, comme en Algérie.

La création du centre est indispensable pour attirer des colons dans le pays. La première question que me posaient les Français auxquels je proposais de venir en Tunisie était toujours la suivante : à quelle distance serons-nous de l'école ?

à quelle distance aurons-nous une église? Les pères de famille ne veulent plus aujourd'hui laisser leurs enfants dans l'ignorance. Le paysan ne fréquente pas partout l'église, mais il est resté attaché à sa religion ; les femmes sont en général très religieuses. Tous aiment à entendre le son de la cloche qui rappelle la patrie absente. J'entends encore cette brave femme qui, après être venue sur sa demande en Tunisie, ne voulait plus y rester : « Ici, monsieur, me disait-elle, nous n'entendons plus la cloche, et nous ne pouvons pas nous faire à ce pays sauvage. »

Déjà, il existe dans le nord de la Tunisie trente-cinq villes ou villages autour desquels les colons se sont groupés ; il suffirait d'en créer une centaine dans l'espace de quinze à vingt ans pour donner satisfaction à tous les besoins. Tous les groupes de trois colons sont desservis par l'administration des postes. Dans les centres importants, l'instituteur est en même temps receveur des postes et télégraphes ; dans les campagnes, les colons, les indigènes ont prêté leur concours, et on est étonné d'apercevoir la boîte aux lettres — ce trait d'union entre le colon et la mère-patrie — dans des fermes isolées. Un directeur des postes a donné un exemple de ce que peuvent faire des fonctionnaires français débarrassés des entraves administratives de la métropole.

Il ne reste donc plus à l'État qu'à donner au centre son chemin de communication, son école, son église. Ce ne sont pas là des dépenses extravagantes. Un chemin empierré reviendra à 4 000 ou 5 000 francs au kilomètre, et l'on doit en construire en Tunisie 300 kilomètres par an. Une école reviendra à 8 000 francs, et l'entretien exigera une dépense annuelle de 2 000 francs. Une modeste église ne coûtera pas plus de 10 000 francs. Nous ne demandons pas qu'on attache un prêtre à chaque église ; le même curé pourra desservir cinq ou six groupes tant que les colons ne seront pas nombreux. L'essentiel, c'est que le cultivateur aperçoive le clocher, que ses enfants puissent être baptisés et faire leur première communion au village. Peut-être objectera-t-on que l'État tunisien est musulman et qu'il ne peut pas élever des églises : mais les chrétiens forment déjà ici un groupe de 80 000 personnes ; ce sont eux qui ont fait doubler les recettes

du budget; n'est-il pas juste qu'on leur accorde, pour le culte, une subvention de quelques milliers de francs?

Admettons que l'on crée cinq ou six centres français par an; ce sera une dépense de premier établissement de 100 000 francs et une dépense supplémentaire de 10 à 15 000 francs à inscrire tous les ans au budget, pour l'église et l'école. Mais l'arrivée des colons est une source de revenus considérables pour l'État. Le jour où le gouvernement tunisien admettra en principe qu'il doit donner un chemin, construire une école et une église pour tout groupe de dix à douze fermes françaises, les propriétaires s'empresseront de faire les sacrifices nécessaires pour obtenir cet avantage.

Le premier devoir de l'État est de multiplier les voies de communication, routes et chemins de fer. La construction du réseau des routes a marché avec une lenteur désespérante jusqu'en 1892 : on construisait soixante kilomètres de routes par an. Sur un budget de travaux publics de trois à quatre millions de francs, on consacrait à peine 400 000 francs à l'établissement de routes empierrées. L'opinion publique elle-même était hostile à la création des routes : on croyait qu'elles feraient double emploi avec les voies ferrées. Tout le monde reconnaît aujourd'hui qu'un chemin de fer sans routes est un fleuve sans affluents. Dans les pays où les pluies durent quatre à cinq mois, toute colonisation est impossible si l'on ne dispose pas de chemins empierrés. Depuis 1892, on a consacré à la construction des routes un crédit extraordinaire de trois millions et ouvert à la circulation 500 kilomètres de voies nouvelles. Mais le réseau actuel de la Tunisie, qui ne comprend que 1 200 kilomètres, est tout à fait insuffisant. Sur les quinze stations de chemin de fer de Tunis à la frontière algérienne, deux seulement ont plus de dix kilomètres de chemins empierrés qui leur amènent les produits de l'intérieur; deux autres en possèdent chacune huit à dix kilomètres; pour les onze qui restent, néant.

Ce n'est pas 1 600 kilomètres de routes qu'il faut à la Tunisie, mais 5 à 6 000 kilomètres. Il faut ouvrir tous les ans à la circulation 2 à 300 kilomètres de chemins. Un grand pas a été fait grâce à l'énergie du résident général actuel, M. Millet, à qui l'on doit un décret sur les

prestations. Ce décret étend à tous les Européens l'impôt des prestations et permet le rachat en argent. L'impôt, qui produira deux millions de ressources nouvelles, permettra d'ouvrir de nouveaux chemins et de les entretenir dans de bonnes conditions.

Mais la route doit aboutir à une voie ferrée. Déjà un réseau de 600 kilomètres est en exploitation ; on construit en ce moment une ligne de 250 kilomètres, de Sfax aux phosphates de Gafsa. Il nous faudrait encore un millier de kilomètres de voies ferrées économiques ou de tramways sur routes. Avec 25 à 30 000 francs — tous les ingénieurs le reconnaissent — on peut établir un kilomètre de chemin de fer à voie d'un mètre.

Inutile de doter ces voies de gares et d'employés passant leur journée à couvrir d'écritures des registres et des feuilles multiples. Il faut concentrer tout le personnel sur le train, confier les dépôts de marchandises aux hommes chargés de l'entretien de la voie, à leurs femmes, ou aux cultivateurs de la région. Pourquoi aussi faire circuler plusieurs trains par jour ? Pendant les premières années, un train tous les deux jours suffira pour donner satisfaction à tous les besoins. Ainsi, on exploitera la ligne moyennant une dépense kilométrique de 800 francs par an. Ajoutez à cette somme l'intérêt du capital engagé au 3 pour cent, soit 800 francs, et vous avez une ligne qui couvrira toutes ses dépenses avec une recette brute de 1 600 francs au kilomètre. Les lignes qui traversent les régions les plus pauvres d'Algérie ont toujours donné une recette brute de 2 000 francs malgré l'élévation excessive des tarifs ; ainsi un nouveau réseau de 1 000 kilomètres de voies ferrées ne serait pas une charge pour l'État avec des tarifs modérés attirant les voyageurs et les marchandises.

Les tarifs appliqués à cette heure sur nos voies ferrées semblent avoir été établis pour faire fuir les voyageurs et les marchandises ; les chameaux et les Arabes font une concurrence victorieuse au chemin de fer. Cette élévation des tarifs est un des obstacles les plus considérables à la colonisation du pays. Mais en 1902, l'État aura le droit de racheter les voies ferrées du Bône-Guelma ; bien coupables seraient nos administrateurs s'ils n'usaient pas de cette facilité pour

devenir les maîtres absolus des tarifs et pour imposer au moins à la Compagnie l'obligation de favoriser la création des voies secondaires, dont l'exploitation n'est possible que si elle trouve un point d'appui dans les grandes lignes déjà ouvertes à la circulation. Alors même qu'il concède l'exploitation de ses lignes ferrées, l'État doit rester le maître absolu s'il veut, comme il le doit, couvrir la Tunisie d'un réseau de voies ferrées économiques de 2 à 3 000 kilomètres.

L'État doit nous donner la sécurité et la justice; la législation actuelle est insuffisante pour assurer la sécurité des campagnes. Il nous faudrait une législation spéciale pour les vols de bétail : au premier vol on devrait infliger au coupable cinq ans de travaux publics; au second vol, il devrait être condamné à la relégation. On aurait bientôt délivré le pays de tous les voleurs et recéleurs de profession, qui rançonnent les indigènes beaucoup plus que les Européens. Ils ne sont pas d'ailleurs très nombreux : cinq ou six tout au plus dans chaque caïdat. Tout le monde les connaît, et il est difficile de les faire arrêter; ceux qui sont pris reçoivent une peine dérisoire : un ou deux mois de prison. Le plus souvent on ne les surprend pas en flagrant délit, et ils jouissent d'une impunité complète. Notre corps de gendarmes français, composé d'hommes si courageux et si bien choisis, ne rend pas les services que rendrait un corps de police spécial : nos bons gendarmes viennent de Dunkerque ou de Marseille; ils ignorent complètement la langue et les mœurs du pays; nous aurions besoin d'un corps mixte dans lequel on placerait, à côté des indigènes, des Français parlant l'arabe et destinés à faire toute leur carrière en Afrique.

Notre organisation judiciaire gêne aussi d'une façon considérable le développement de la colonisation. Nous avons eu le grand tort de transporter en Tunisie, avec nos tribunaux, notre code de procédure, nos huissiers et nos avoués. Cette organisation, conservée avec soin par notre bourgeoisie égoïste, n'a pas sa raison d'être dans un pays où nous n'avons pas à racheter à grand prix les charges des officiers ministériels. Une signification par voie d'huissier faite à 25 kilomètres de la justice de paix coûte 25 francs; aussi, pour un litige de menue importance, les frais de justice atteignent ra-

pidement un chiffre très élevé. Quel singulier moyen de faire désirer nos juges impartiaux et intègres à ces indigènes, qui possèdent une procédure simple et peu coûteuse, mais des juges souvent accessibles à la corruption ! Au point de vue du crédit, la procédure actuelle de la saisie immobilière rend impossibles les prêts fonciers de 2 à 5 000 francs. J'ai sous les yeux le tableau des ventes faites par le tribunal de Tunis pendant dix ans : les frais de justice s'élèvent à 25 ou 30 p. 100 du prix d'achat pour les ventes de cette nature. Une législation qui pratiquerait de larges brèches dans notre code de procédure ferait autant pour les progrès de la colonisation que l'ouverture de 1 000 kilomètres de routes nouvelles. M. Massicault voulait obtenir des chambres françaises une loi permettant au gouvernement tunisien de faire des modifications dans la procédure par simple décret; mais on en est demeuré là, et je crains bien que les officiers ministériels de Tunisie et de France ne parviennent à enterrer la question. Déjà nous avons une loi foncière admirable qui nous a donné un régime hypothécaire d'une grande simplicité. Peut-être obtiendrons-nous un jour la réforme du code de procédure, lorsque l'opinion publique, mieux éclairée, la réclamera avec instance.

Que de mesures d'une importance secondaire l'État pourrait prendre pour aider à l'œuvre du peuplement ! Pourquoi ne donnerait-il pas le passage gratuit aux familles de cultivateurs français venant s'établir dans ce pays? — Pourquoi n'interviendrait-il pas auprès du ministre de la guerre, qui est le plus grand colon français de la Tunisie, pour qu'il nous envoie tous les ans 3 000 jeunes soldats? — Au lieu de nous expédier indistinctement des ouvriers de Paris, des mineurs de Saint-Étienne ou des paysans du Midi, qui ne désirent pas venir en Afrique et qui prendront le pays en dégoût, qu'on nous envoie uniquement les jeunes cultivateurs des régions méridionales qui en feront la demande: qu'on accorde ensuite une année d'exemption de service à ceux qui prendront l'engagement de séjourner dix ans en Afrique : nous retiendrions ainsi chaque année 200 à 300 jeunes gens qui seront d'excellents colons.

Mais le rôle de l'État, malgré son importance, sera secondaire dans la grande œuvre du peuplement français. C'est sur-

tout à l'initiative privée qu'il appartient de l'accomplir. Hommes et capitaux ont intérêt à venir en Tunisie, et ils y viendront. On ne fera jamais croire qu'un peuple qui envoie des milliers de missionnaires dans le monde entier, depuis les régions polaires du Canada jusqu'aux contrées brûlées de l'Afrique tropicale, soit assez épuisé pour être incapable de nous expédier tous les ans quelques centaines de cultivateurs français. Je me transporte par la pensée à trente ans en avant : il me semble voir ces plaines, aujourd'hui nues et parsemées de quelques misérables gourbis dont la teinte se confond avec celle du paysage, se couvrir de milliers de maisons blanches, aux toits rouges, entourées d'un massif de verdure. Je crois entendre, au coucher du soleil, les cloches des villages se répondant les unes aux autres, et lançant dans les airs les sons de l'*Angelus*. Partout les broussailles ont disparu, partout le sol est bien labouré.

Ce n'est point là un rêve ; c'est à nous de faire de ce tableau une réalité. Nous le pouvons, nous le devons. En attendant, propriétaires ou administrateurs français, posons-nous souvent cette question : « Qu'ai-je fait pour établir ici mes compatriotes ? » Faisons tous nos efforts pour que nos fils ne puissent pas nous dire : « Vous aviez à votre disposition 4 millions d'hectares presque inoccupés, vous n'avez pas su y établir votre race, vous vous êtes contentés d'y organiser à merveille une colonie peuplée d'Italiens et d'indigènes ».

JULES SAURIN

LES DÉFORMATIONS

DE LA

LANGUE FRANÇAISE

III

Ce qui se perd encore plus que le sens des mots, c'est le sens des constructions et des tours. Or, c'est précisément à l'emploi de ces tours qu'on connaît les gens qui savent la langue, ou ceux qui l'ignorent. Nous n'avons pas la prétention de faire ici de la technique ; nous voulons simplement noter quelques observations, sans système.

J'ai toujours vu que l'actrice chargée du rôle de madame Jourdain, dans *le Bourgeois gentilhomme,* ne comprenait pas l'ancienne locution « et si », qui veut dire « et pourtant ». Dorante lui dit : « Qu'avez-vous donc, madame Jourdain ? » Et elle lui répond, de mauvaise humeur : « J'ai la tête plus grosse que le poing. » Puis elle ajoute : « *Et si*. elle n'est pas enflée. » C'est-à-dire : « Et pourtant. elle n'est pas enflée. » Le sens de la phrase est complet. Eh bien, toujours l'actrice semblait croire que la phrase et le sens étaient interrompus par des points suspensifs, et que « *si* » était le commencement d'une phrase incidente non achevée.

Il y a, à la Chambre des députés, dans la salle de lecture,

1. Voir la *Revue* du 1er novembre.

une grande diablesse de statue d'Henri IV beaucoup trop massive (on a fait, du petit Béarnais si fin, un colosse); mais le pire est que, ne comprenant pas son mot si politique à propos de sa conversion : « *La violente amour que je porte à mon peuple* me fera trouver tout aisé et honorable », on a mis en grosses lettres d'or cette faute : « *que j'apporte* à mon peuple... » Depuis environ quatre-vingts ans, cette leçon inintelligente s'étale aux regards de tous les députés français. Personne n'y fait attention, ou bien personne n'a le pouvoir de faire rétablir le vrai mot. « Porter affection à quelqu'un » est une tournure essentiellement française. Corneille, dans *Polyeucte*, acte IV, scène III :

> Mais cette amour si ferme et si bien méritée
> Que tu m'avais promise et que je t'ai portée...

Une erreur manifeste a été enregistrée par l'Académie et maintenue dans la dernière édition de son Dictionnaire, en ces termes : « Il ne l'eut pas *plutôt* dit, il n'eut pas *plutôt* fait telle chose, qu'il s'en repentit. » Comment n'a-t-on pas vu qu'il faut ici écrire « plus tôt » en deux mots ? Le sens évident n'est-il pas : « Il s'en repentit *encore plus vite* qu'il ne l'avait fait, qu'il ne l'avait dit » ? C'est un hellénisme. — Si les gens d'autrefois, peut-être les imprimeurs, ont commis ces fautes, « plutôt » et « siéent », et si l'on s'est cru obligé d'enregistrer l'une et l'autre dans le Dictionnaire, au moins aurait-on dû y ajouter une petite remarque de protestation.

Jadis on avait commencé par dire : « *Il* m'en souvient. » C'était un latinisme : « *Id mihi subvenit,* cela remonte à ma pensée ». Pour les gens qui savaient le latin, c'était très clair; pour tous les autres, qui sont les plus nombreux, c'était obscur; ils y substituèrent la tournure, plus claire pour eux, mais incorrecte : « *Je* m'en souvien*s* », tournure absolument barbare, qui cependant a passé en usage, et cela dès le XVI[e] siècle. Nous assistons aujourd'hui à pareille aventure, avec le régime du verbe « se rappeler ». La tournure correcte est : « Je me *le* rappelle », je rappelle cela à ma pensée. Bossuet : « Rappelez dans votre mémoire les exploits de ce grand prince. » Mais la multitude des gens illettrés dit à présent : « Je *m'en* rappelle ».

C'est aussi du latin que vient la confusion, fréquente chez nos écrivains, entre « rien moins que » et « rien de moins que ». Le premier veut dire en français « point du tout ». Molière, dans son premier placet sur *Tartufe* : « Ma comédie n'est rien moins que ce qu'on veut qu'elle soit. » Et, dans *les Femmes savantes*, Dorante parlant de Trissotin :

> Un pédant, qu'à tout coup votre femme apostrophe
> Du nom de bel esprit et de grand philosophe,
> D'homme qu'en vers galants jamais on n'égala,
> Et *qui n'est*, comme on sait, *rien moins* que tout cela.

Mais, à la manière latine, on écrit souvent « rien moins » pour « rien moindre », et cela fait confusion. Ainsi Bossuet *(Oraison funèbre de Marie-Thérèse)* : « Ces riches vêtements dont le baptême les a revêtus, vêtements qui ne sont *rien moins que* Jésus-Christ même, selon ce que dit l'apôtre. » Et, dans l'oraison d'Anne de Gonzague : « Quand Dieu choisit une personne d'un si grand éclat pour être l'objet de son éternelle miséricorde, il ne se propose *rien moins que* d'instruire tout l'univers. »

Par un latinisme également, l'expression « quelque chose », — autre anomalie, — au lieu d'être traitée comme un féminin qu'elle est, est traitée comme un neutre ; nos écrivains, nourris de latin, avaient dans la pensée *aliquid*, par une sorte de syllepse. — De même le mot « personne », quoique féminin, est traité, dans les phrases négatives, comme le masculin *nemo*. — Et pareillement *rem* (une chose), devenu chez nous « rien », passe du féminin au neutre (car il y a parfois un neutre en français, quoique non reconnu officiellement : « *Il* pleut, *il* grêle, plaît-*il*, ainsi soit-*il*. ») Et, en outre, pour avoir été souvent accompagné de négation, « rien » est négatif à son tour, au lieu d'affirmatif qu'il était d'abord. — De même, le mot « aucun » et le mot « guère ».

M. Bréal fait remarquer que Littré, regardant avant tout l'ordre historique des significations, dit premièrement : « *Aucun*, quelqu'un ». « *Rien*, quelque chose » ; mais que l'Académie, à l'inverse, expliquant les mots selon l'impression qu'ils font aujourd'hui, dit avant tout : « *Aucun*, nul, pas un. » « *Rien*, néant, nulle chose. » Les mots agissant les uns

sur les autres par le voisinage, ceux-ci, « aucun, rien, personne, guère », ont passé d'une signification affirmative à une signification négative, parce que souvent la négation *ne* les avait accompagnés, et l'on a fini par les considérer comme négatifs en eux-mêmes.

C'est également par suite des habitudes prises dans notre éducation latine que plusieurs écrivains emploient le mot « beaucoup » tout seul, dans le sens de *multi, multæ, multa*, etc., et le mot « peu » dans le sens de *pauci, paucæ, pauca*, etc., sans songer qu'en latin les changements de terminaison du mot indiquent le cas, le genre et le nombre, si c'est un masculin ou un féminin, un singulier ou un pluriel ; mais qu'en français, où « beaucoup » et « peu » restent invariables, ils sont plus ou moins obscurs au premier coup d'œil. Il y a donc là un inconvénient, que l'on doit, à mon sens, éviter.

Il y en a un aussi à employer « certains de » pour signifier « quelques-uns de », cette construction ayant déjà son emploi pour signifier « assurés de ». A ces petits détails tient la clarté parfaite, la limpidité.

Autrefois on disait : « J'ai hérité *ce* bien », et « C'est de mon père que je *l'*ai hérité ». Ensuite on a dit : « Hériter *d'*un bien », et on a été amené à dire, par une construction moins heureuse : « J'ai hérité *de* mon père *de* ce bien. »

Cette même éducation latine a donné la tournure *quel que soit que*, d'où ensuite, par inadvertance, une construction très difforme qu'il faut expliquer.

La tournure française usitée d'abord et très claire était : *tel que soit*. Un des correspondants de Mazarin, La Boulaye, lui écrit : « J'attends les effets de votre justice qui, *tels qu'ils puissent être*, ne m'empêcheront jamais de vous servir. » Ainsi l'écrivaient aussi Descartes, Corneille, Pascal, Bossuet, madame de Sévigné, Voltaire. — Descartes (*Dioptrique*, II) : « La puissance, *telle qu'elle soit*, qui fait continuer le mouvement. » — Corneille, (*Cinna*, III, II) :

> Je crois que Brute même, *à tel point qu'on le prise*...

Pascal (*Provinciales*, XVII) : « Voilà, mon père, un point

de foi bien étrange, qu'une doctrine est hérétique, *telle qu'elle puisse être...* » — Bossuet (*De la Concupiscence*, 32) : « Nous vous demandons, Seigneur, que notre lumière, *telle qu'elle soit*, se perde dans la vôtre et s'évanouisse devant vous. » — Madame de Sévigné (lettre du 5 juin 1680) : « On ne met pas la main sur un livre, *tel qu'il soit*, qu'on n'ait envie de le lire tout entier. » — Saint-Simon (*Mémoires*, t. XXXIII, in-12, p. 260) : « *Tels que fussent* ceux que je lui nommais... » — Voltaire (*Essai sur la Poésie épique*, IV) : « Virgile avait eu la faiblesse de donner à Auguste un encens que jamais un homme ne doit donner à un autre, *tel qu'il soit.* »

Voilà quelle était la tournure française. — D'autre part, avait cours une tournure calquée sur le latin *qualiscumque*, qui se maintint concurremment avec l'autre pendant les XVIIe et XVIIIe siècles et qui finit par l'emporter ; c'était « *quel* que soit, » au lieu de « *tel* que soit ». Et celle-ci, faute d'être bien comprise, fut souvent employée de travers. Molière, lui, l'emploie très justement dans *les Fâcheux*, lorsqu'il fait dire à Éraste :

> En *quel* lieu *que ce soit*, je veux suivre tes pas.

Saint-Simon use tour à tour de la forme française et de la forme latine, correctement dans l'un et l'autre cas. Au t. XXXV (in-12), p. 71, il dit : « Sous *tel* prétexte *que* ce pût être. » Dans le même volume, cinq pages plus loin, il écrit : « L'instruction en forme qui me fut donnée, *quelle qu'elle fût*, satisfaisait à tout. » — Voilà qui est bien. Mais d'autres, faisant fausse route et ne sachant où ils allaient, se mirent à dire : « En *quelque* lieu *que* ce soit. » Ils avaient dit d'abord, correctement : « *Quelles que soient* vos richesses », traduction de *qualescumque*. Seulement, lorsque dans la phrase, le verbe « avoir » se substituait au verbe « être », ils se méprenaient, et, au lieu d'écrire comme ils auraient dû : « *Quelles* richesses *que* vous ayez », ils écrivirent : « Quel*ques* richesses *que* vous ayez », construction barbare où il y a deux *que* l'un sur l'autre, le premier oiseux, et avec une *s* qui ne se justifie aucunement. Cette monstruosité est

passée en usage, et l'on n'y peut plus rien. — L'énormité s'accroît dans ce vers de Corneille (*Pulchérie*, II, 1) :

> Et n'oser de ses feux,
> Quel*ques* ardents qu'ils soient, se promettre autant qu'eux...

Autant que mes rivaux. — Et dans ce vers de Lamartine, *Recueillements :*

> *Quelque* soit la main qui me serre...

Également calqué du latin[1] est « quant à », au lieu de « tant qu'à »; et cette tournure-ci, plus française, n'est demeurée que dans le peuple.

Mais la plus grave de toutes les fautes, et irrémissible celle-là, commise cependant par la plupart des écrivains de notre siècle, c'est la construction « *Il n'y a pas que* », pour signifier le contraire de « *Il n'y a que* ». Je réclamais déjà à ce sujet, il y a trente ans, dans *les Débats*[2]; et j'ai du moins le plaisir de voir que Littré m'a fait l'honneur d'enregistrer ma réclamation, telle quelle, dans son *Dictionnaire* (c'est au mot QUE. *Remarque I*re):

« A Rome, *il n'y avait pas que* les esclaves qui fissent le métier de gladiateurs. » Construction barbare, bien que fort usitée aujourd'hui. On n'en trouverait pas un seul exemple dans toute la littérature française avant la fin du dix-huitième siècle. Le plus ancien que j'en aie rencontré est de Maurice Dupin, petit-fils du maréchal de Saxe et père de George Sand. C'est dans une lettre qu'il écrit à sa mère en 1798. Je ne connais avant cette date aucun exemple de pareille faute chez les écrivains français. Grammaticalement, cette construction signifie précisément le contraire de ce qu'on veut lui faire dire quand on l'emploie aujourd'hui. Je n'en veux pour preuve que le vers de Corneille (*Horace*, III, 6):

> Ils ont vu Rome libre autant qu'ils ont vécu,
> *Et ne l'auront point vue obéir qu'à* son prince...

1. *Quantum ad*, avec syllepse de l'antécédent *tantum* : — comme de *talis* avant *qualis*, ci-dessus.

2. 23 août 1866.

C'est-à-dire, « si ce n'est à son prince ». Tel est le sens français de cette tournure, quoique aujourd'hui un grand nombre de personnes et même d'écrivains l'emploient dans le sens opposé...»

Littré ajoute, comme second exemple, ces vers de Clément Marot :

> Et que le mal qui en pourrait venir
> *Ne pourrait pas tomber que* sur la tête
> Du malparlant qui trop se montra bête.

Entendez : « si ce n'est sur la tête ».

Corneille et Marot ont bien dit ce qu'ils voulaient dire, et les écrivains d'à présent se trompent quand ils se servent de la même tournure pour signifier tout l'opposé. »

On s'imagine qu'il suffit d'ajouter le mot *pas* pour retourner le sens de l'affirmatif au négatif ; on ne s'aperçoit point qu'on fait servir le *ne* deux fois pour une. Le mot *pas*, moitié de la négation *ne pas*, ne saurait régulièrement constituer à lui seul la négation entière indispensable pour changer le sens, du blanc au noir. « *Pas*, *point*, dit M. Bréal, servaient à renforcer la seule négation véritable, *ne*[1]. » — Toujours est-il que cette construction vicieuse passe depuis cent ans dans l'usage, et que rien désormais ne saurait l'arrêter.

Autre tournure également vicieuse, qui part de la même erreur : « Ce n'est pas rien que... » — « *Ce n'est pas rien que* de maintenir l'accord entre six puissances ». Ici encore on s'imagine qu'il suffit d'ajouter le mot « *pas* » pour faire signifier à cette phrase le contraire de « *Ce n'est rien* » ; tandis que l'idée est : « Erreur de croire que ce n'est rien ».

La construction : « *Il est douteux que cela soit* » est fort bonne. Mais, lorsque vous voulez exprimer le contraire, est-il aussi rationnel de dire : « Il n'est pas douteux que cela *ne* soit », ou même : « que cela *soit* » ? L'usage irréfléchi et l'entraînement pseudo-grammatical ont consacré pourtant cette construction, tandis que la construction seule raisonnable serait : « Il n'est pas douteux que cela est. »

1. *Sémantique*, p. 221.

Quand on savait parler français, on disait: « Faire connaissance avec quelqu'un. » Ensuite on a dit: « Faire connaissance de quelqu'un. » Après cela, on a dit : « Faire *la* connaissance de quelqu'un », changement peu grave en apparence et qui semble d'abord indifférent, qui ne l'est pas plus cependant que de dire: « Accuser *la* réception d'une lettre », au lieu de « accuser réception ». Mais ce n'est pas tout; ce changement a amené : « J'ai fait *sa* connaissance », « enchanté d'avoir *fait votre connaissance* », formule couramment usitée, mais on ne peut plus inélégante. — Et, dans l'*Antony* d'Alexandre Dumas, l'héroïne dit : « *Une ancienne connaissance* », pour dire « un ancien ami » ! C'est le dernier degré de la vulgarité.

Rousseau, dans ses *Confessions*, avait employé une manière de parler incorrecte : « Causer *à* quelqu'un », pour signifier « parler avec quelqu'un ». « La première fois que je la vis, dit-il, elle était à la veille de son mariage; *elle me causa longtemps* avec cette familiarité charmante qui lui est naturelle [1]. » L'exemple de Jean-Jacques fut contagieux ; Lamartine, dans ses lettres à Virieu, laisse échapper deux ou trois fois cette incorrection. Aujourd'hui elle court de plus en plus. Je lisais récemment que le roi de Siam et son frère, visitant la salle des sculptures au Louvre, avaient pu, grâce à un écho qui répond d'un coin de la salle à l'autre, « *se causer* comme par téléphone ».

De la construction « aimer à » suivi d'un infinitif (« il aime à jouer »), est dérivée la construction vicieuse « aimer à ce que ». Sainte-Beuve lui-même la laisse échapper de sa plume: « Balzac, dit-il, a parlé de Beyle romancier comme il aurait aimé *à ce que* l'on parlât de lui-même [2]. » — « De manière à » est légitime, mais non « de manière à ce que ». Il faut dire « de manière que », — comme « de sorte que ».

Bien des gens aujourd'hui, emploient la tournure incorrecte: « *Je demande à ce que*... » L'habitude de dire: « Je conclus *à ce que*... », tournure correcte, a amené l'autre, qui ne l'est point.

1. Livre VII.

2. *Causeries du Lundi*, tome IX, p. 270.

Une autre sorte d'incorrection, venue du Midi, est : « Je *leur* en défie ». — Une autre encore : « *Éviter* un ennui *à quelqu'un* », « *Vous m'éviterez cette course* », au lieu de « épargner, épargnerez ».

« *Fixer* quelqu'un », pour dire « le regarder fixement », persiste à s'introduire, mais n'est pas pur, et ne se défend que par une subtilité spécieuse.

« Partir *à* la campagne » est un solécisme fort usité. « Préférer *que de...* » en est un autre.

« *En outre de* », au lieu de « outre » tout seul, est, comme le remarque Littré, une locution barbare : « en outre » est un adverbe et ne peut prendre de régime ; « outre », étant une préposition, peut en avoir un ; il ne devient adverbial que dans cette locution : « passer outre ».

« *Dans le but de* », quoique fort répandu et désormais passé en usage, n'en vaut pas mieux pour cela. « On n'est pas dans un but, dit Littré, car, si on y était, il serait atteint... » Il faut dire : « dans le dessein, dans l'intention, etc. ». — « Remplir un but » est une locution également vicieuse, quoiqu'on la trouve dans Saint-Simon et dans Rousseau : on atteint un but, on ne le « remplit pas ».

« En dehors de moi », pour « à mon insu », était assez étrange. Aussi l'auteur de *la Dame aux Camélias* a-t-il bien fait de remplacer le premier par le second, aux éditions nouvelles. Dans les premières, Marguerite Gautier disait au père d'Armand Duval : « Si Armand a fait ce que vous dites, je vous jure qu'il l'a fait *en dehors de moi.* »

« Quiconque » doit être suivi d'un verbe. Non suivi, il est de mauvais français. C'est peut-être pour se moquer de ce mauvais français qu'on a dit en des vers burlesques :

> Triton marchait devant, qui tirait de sa conque
> Des sons si séduisants qu'ils séduisaient *quiconque*.

Il est également incorrect d'employer « non-obstant » d'une manière absolue ; il faut dire : « non-obstant ceci ou cela », ou « *ce* non-obstant ». Chateaubriand, toutefois, sous-entendant le *ce*, a commis cette faute. Et beaucoup d'autres après lui, qui ne sont pas des Chateaubriand. — Le trait d'union dans ce mot est utile à la clarté. Et, de plus, en le suppri-

mant, on induit le lecteur à une mauvaise prononciation, où les syllabes sont mal coupées.

« N'empêche que », au commencement d'une phrase pour dire : « Cela n'empêche pas que », est une forme vulgaire.

Une forme d'exclamation récente, née de la gaminerie populaire, est celle-ci : « Ce que je me suis amusé !... Ce que nous avons ri !... » pour dire : « Comme je me suis amusé ! » etc. Elle s'est rapidement propagée.

On surcharge non seulement les mots, mais aussi les tours. On ne se contente pas de dire, avec Corneille : « *Pour grands que* soient les rois », ou bien, avec tout le monde : « *Si grands que* soient les rois », on écrit parfois de nos jours : « *Pour si grands que* soient les rois ». *Pour* et *si*, c'est trop de moitié, l'un des deux suffit. La faute est la même que de dire : « *si tellement* ».

On peut écrire à volonté : « Il ne peut passer *sans que je le voie* », ou bien : « Il ne peut passer *que je ne le voie* ». Mais c'est par surcharge incorrecte que plusieurs, y compris Balzac, mettent les deux mots l'un sur l'autre et écrivent : « *sans* que je *ne* le voie ».

* * *

Tout n'est pas mauvais pourtant dans les changements qui se font sans cesse, un peu au hasard. Voltaire a beau se moquer de Fréron qui employait « vis-à-vis de » au figuré, pour « à l'égard de » ; dans la préface de *l'Écossaise*, il a beau faire parler ainsi son prétendu Jérôme Carré avec les phrases même de Fréron qu'il parodie :

« *A Messieurs les Parisiens.* — Messieurs, Je suis forcé par l'illustre M. Fréron de m'exposer *vis-à-vis de* vous... J'espère que M. Fréron sera confondu *vis-à-vis des* honnêtes gens... » etc.

Il a beau y revenir, dans les *Commentaires sur Corneille* :

« Aujourd'hui que la langue semble commencer à se corrompre, et qu'on s'étudie à parler un jargon ridicule, au lieu de dire « envers quelqu'un », on se sert du mot impropre « vis-à-vis de » : « Plusieurs gens de lettres ont été

ingrats « *vis-à-vis de* moi », au lieu de « envers moi ». « Cette compagnie s'est rendue difficile *vis-à-vis du* roi », au lieu de « envers le roi ». Vous ne trouverez le mot « vis-à-vis », employé en ce sens dans aucun auteur classique du siècle de Louis XIV... »

Malgré ces réclamations et ces railleries, de fort bons écrivains l'emploient maintenant. Et, au surplus, pourquoi « vis-à-vis de » ne s'emploierait-il pas au moral comme au physique, tout aussi bien que « envers », auquel il fait concurrence ? — Lui-même, ce mot « envers », pour le remarquer en passant, fut d'abord une surcharge inutile de la préposition « vers », plus légère et plus pure, et à laquelle la société polie, le duc de La Rochefoucauld et madame de La Fayette restaient fidèles. L'un comme l'autre, « envers » et « vers » se disaient au propre et au figuré. « Vis-à-vis », en dépit de Voltaire, a fini par faire être employé, de même, au physique et au moral.

***

La particule relative « en » avait, au XVIIe siècle, bien plus d'élasticité qu'aujourd'hui. Elle pouvait tenir lieu de toute une phrase. Ainsi Don Diègue dit à son fils :

> Viens, mon fils, viens, mon sang, viens réparer ma honte;
> Viens me venger.
>
> RODRIGUE.
>
> De quoi ?
>
> DON DIÈGUE.
>
> D'un affront si cruel,
> Qu'à l'honneur de tous deux il porte un coup mortel,
> D'un soufflet. L'insolent *en* eût perdu la vie,
> Mais mon âge a trompé ma généreuse envie...

L'ellipse est forte, mais très claire : « *en* eût perdu la vie », eût perdu la vie à cause de ce soufflet ; ou bien, par une sorte de syllepse et de raccourci, « eût perdu la vie *de ce coup-là* ».

De même l'abbé Le Dieu, secrétaire de Bossuet, dans son Journal : « Le 14 octobre 1702, défaite des Allemands par M. le marquis de Villars, qui *en* a été fait maréchal de France. » — « En », pour cette victoire.

Il faut regretter aussi la désuétude de la tournure « sans que » avec l'indicatif ou le conditionnel ; elle était fort usitée chez les meilleurs écrivains. Ainsi Molière, dans *l'Étourdi*, acte I, scène II :

> *Sans que* mon bon génie au-devant *m'a poussé*,
> Déjà tout mon bonheur eût été renversé.

C'est-à-dire : « sans cette circonstance que... » — Ainsi également madame de La Fayette : « Il vous irait remercier, *sans qu'il a* la goutte ». — Madame de Sévigné (25 juin 1670) : « Vous m'avez écrit la plus aimable lettre du monde ; j'y aurais fait plus tôt réponse, *sans que j'ai* su que vous couriez par votre province. » La même : « Je suis si lasse de cette chienne d'écriture que, *sans que vous croiriez* mes mains plus malades, je ne vous écrirais plus que je ne fusse guérie. »

Une jolie tournure encore, également perdue, est celle-ci, dans *le Legs* de Marivaux, lorsque la comtesse dit à sa soubrette : « D'où vient mentir, Lisette ? » pour dire : « D'où vient que vous mentez ? »

Les grammairiens soutiennent qu'il ne faut pas dire : « Cette femme a l'air *bonne* »... « La chance a l'air moins *mauvaise* ». Ils veulent que l'on dise : « a l'air *bon*, a l'air moins *mauvais* ». Mais on admet généralement la syllepse : « a l'air *d'être* bonne », « a l'air *d'être* moins mauvaise ».

Les lettrés eux-mêmes, à présent, violent à chaque instant la règle du subjonctif ; c'est peut-être pour éviter l'apparence du pédantisme et la lourdeur de certaines formes, comme celle-ci : « Je voudrais que vous vous enthousiasmassiez ».

Chaque siècle a ses habitudes de langage, et l'on pourrait dire chaque demi-siècle ; elles font partie de sa physionomie. Elles sont quelquefois bizarres ; mais, même ainsi, elles ne manquent pas toujours d'agrément. Quelle phrase singulière, par exemple, que celle-ci, pour peu qu'on y réfléchisse : « Qu'est-ce que c'est que ça ? » Luxe de pronoms ! trois *ce*, trois *que*, sans compter deux verbes *être* ! » Il n'y a point cependant de locution plus courante ; et, dans sa négligence,

elle ne manque point de grâce. Elle eût mérité d'attirer l'attention de Flaubert qu'on voit toujours si inquiet du nombre de ses *que* et de ses *qui*, chose à quoi ni Descartes, ni Calvin, ni Pascal, ni madame de Sévigné, ne songeaient guère ; tous les multipliaient sans gêne autant de fois que le lien du raisonnement le demandait. — Le vieil Horace, il y a deux siècles, dit simplement : « Qu'est-ce-ci ? » La locution s'est allongée ; elle n'est pas, pour cela, mauvaise, et paraît la plus naturelle du monde. Vaugelas, qui n'était point du tout un pédant, dit avec beaucoup de sens : « C'est la beauté des langues que ces façons de parler sans raison, pourvu que l'usage les autorise. La bizarrerie n'est bonne que là. »

IV

Outre les altérations ou corruptions des tours de phrase, on peut noter quelques irrégularités et anomalies grammaticales touchant le genre, ou le nombre.

Il y a des noms qui ont changé de genre sans qu'on sache pourquoi. On disait d'abord « *un* horloge », comme on dit « *un* éloge ». (L'un et l'autre sont neutres en grec et en latin, et procèdent du même radical). Ensuite on s'est mis, sans aucune raison, à dire « *une* horloge », tout en continuant de dire « *un* éloge, *un* eucologe, » etc. — « Relâche » est masculin dans son sens général ; en termes de marine, il est féminin. — « Sphère », qui est féminin en français, comme en grec, a servi à former régulièrement « atmosphère », féminin aussi ; mais pourquoi « hémisphère » est-il masculin ? — « Losange » était d'abord féminin, il est devenu masculin. — « Bronze » était féminin au XVIIe siècle [1]. Charles Perrault, dans son

1. *Brundisia*, en latin, c'étaient les ouvrages d'art en métal composite fabriqués à Brundisium (Brindes). — Une certaine quantité de mots comme celui-là, qui sont des pluriels neutres en grec ou en latin, ont été traduits tout d'un coup en singuliers féminins français : c'est peut-être à cause de leur désinence en *a*. Voici, au hasard, quelques-uns de ces mots : *Biblia sacra* (les livres sacrés), la Sainte Bible. *Physica*, la physique. *Ethica*, l'éthique. *Tympana*, timbale. *Anecdota* (choses inédites), anecdote. *Affixa* (choses attachées aux murs), affiche. *Fata* (destins), la fée. *Festa*, fête. *Gesta* (choses faites, exploits), *la* geste, la chanson de geste. *Legenda*, légende.

Parallèle des Anciens et des Modernes, dit « *la* bronze ». — « Platine » (métal) était également féminin jusqu'à la fin du XVIIIe siècle. Tous les deux sont devenus masculins.

Le substantif latin *potio*, breuvage, devint dans notre ancienne langue « poison », substantif féminin comme en latin ; il n'avait point d'abord un sens défavorable. Ce sens ne vint que plus tard, vers le XVIe siècle ; et alors le mot (pourquoi ? on l'ignore) passa du féminin au masculin : *un* poison, *le* poison. Mais dans la langue populaire, au figuré, on dit encore « *une* poison », pour signifier une mauvaise femme. Quant au sens propre, « poison » au féminin a été remplacé par « potion », doublet qui est le mot latin lui-même.

Le mot latin *suspicio* a donné d'abord en français le mot « souspeçon », qui se trouve ainsi dans Montaigne, et qui ensuite s'est contracté : *soupçon*. Puis est venu le doublet *suspicion*, calqué du latin lui-même, et féminin comme lui. Le premier avait été d'abord féminin aussi, et aurait dû le rester. « Notre *soupçon* masculin, dit Littré, est un solécisme gratuit. »

Pourquoi « délice » est-il masculin au singulier, et féminin au pluriel ? « Orgue », de même : on dit : « un bel orgue », et « de belles orgues ». « Amour » est masculin et féminin. Les poètes font le mot « automne » des deux genres, à volonté : « Plus pâle que la pâle automne ». Un orateur de la Révolution a fait « mânes » du féminin. Un académicien d'aujourd'hui a conféré le même sexe à « fastes » et a écrit : « les fastes romaines ».

Offerenda, offrande. *Præbenda*, prébende. *Reprimenda*, réprimande. *Communia* (les biens communs), la commune. *Debita*, dette (qui longtemps s'écrivit *debte*). *Recepta*, recette. *Mirabilia*, merveille. *Præmia*, prime. *Bis-cocta*, biscotte. *Insignia*, enseigne. *Cingula*, sangle. *Sequentia sancti Evangelii*, la suite du Saint Évangile. *Evangelia* (les Évangiles), « *une* évangile », — en style ecclésiastique, — employé par Boileau lui-même (*Satire XI*) :

> *L'Évangile* au chrétien ne dit en aucun lieu :
> « Sois dévot ». *Elle* dit : « Sois doux, simple, équitable ».

Spatia, *une* espace, — en termes de typographie. — *Antiqua*, « *une* antique ». *Folia*, feuille. *Animalia*, aumaille. *Volatilia*, volaille. *Luminaria*, lumière. *Metalla* (métaux), médaille. (On trouve dans Benserade, au singulier, *métail* pour métal, et qui rime avec *piédestail* ; la langue était encore flottante : l'édition est de 1698.)

Autre bizarrerie : une épithète jointe au mot « gens » se met au féminin quand elle précède ce mot : « de bonnes gens »; elle se met au masculin quand elle vient après : « des gens malheureux ». Mais, s'il y a une épithète avant et une autre après, comment faire? Dira-t-on : « Ce sont de *bonnes* gens très *malheureux* »? De même, dira-t-on : « Cet orgue est excell*ent :* il peut compter parmi les plus parfai*tes* »?

Ne voilà-t-il pas que dernièrement, à propos des représentations données au théâtre d'Orange, deux de nos critiques les plus distingués viennent de mettre au masculin « l'acoustique » ? A l'inverse, d'autres écrivains mettent au féminin les « effluves » et les « amulettes ». D'Aubigné, Chateaubriand et Victor Hugo ont fait cette dernière faute, trompés sans doute par la terminaison, qui a un air féminin.

***

Le langue française avait, dans les commencements, plus de liberté plastique qu'elle n'en a eu par la suite. Un mot n'était pas exclusivement verbe, ou substantif, ou adjectif; il était tout cela ensemble ou tour à tour, selon l'occasion. Le peuple, qui parlait et n'écrivait point, et qui, même à présent qu'il sait écrire, connaît mal les catégories grammaticales, se sert des mots sans savoir ce qu'ils sont. Il s'entend et se fait entendre, c'est tout ce qu'il veut.

Avec le substantif « serpent » on faisait sans difficulté, et sans même y songer, la « rue Serpen*te* ». A côté de l'église Notre-Dame, la rue où logeaient les chanoines s'appelait et s'appelle encore la « rue Chanoinesse ».

On identifiait le substantif et l'adjectif, à volonté : « La mesure est *comble* ». Ou bien l'infinitif avec le substantif : le devoir, le pouvoir, le savoir, le vivre, le dormir, le manger, le boire, le marcher, « le moucher » (Saint-Simon). Ou bien l'indicatif présent fournissait autant de substantifs qu'on en voulait : *la pousse* des arbres, *la cueille* des fruits, *les sèmes*, *les glanes*, *la loue* des servantes, *la casse*, *la chauffe*, *la nage*, *une invite*, *mal-donne*, pour votre *gouverne*, *la frappe* des monnaies, *la purge* des hypothèques, le prix de *revient*, sans

conteste, à *confesse*, la *bâtisse*, « la *continue* » pour « la continuité ». — La Fontaine (*Fables*, IV. 10) :

> Ce qui nous paraissait terrible et singulier
> S'apprivoise avec notre vue
> Quand ce vient *à la continue.*

La Motte (*Fables*, II, 5) :

> Rien ne charme *à la continue.*

La locution « changé en nourrice » mérite d'attirer notre attention. Il est probable que cette locution s'entendait comme si c'eût été « en nourri*sse* », c'est-à-dire en nourrissage. L'orthographe importe peu : « bra*ss*elet » n'est-il pas devenu « bracelet »? et « masson » n'est-il pas devenu « maçon »? Remarquons, en outre, que, à côté de « *le* nourrisson », l'ancienne langue avait « *la* nourrisson », signifiant « nourriture, éducation ». Tous deux, « *le* nourrisson » et « *la* nourrisson », viennent du latin *nutritionem*, dont notre langue scientifique a fait « nutrition »[1].

Une expression analogue à « en nourri*sse* » ainsi écrit, c'est le mot « coq en pâte », qui s'écrivait jadis « en *paste* », autrement dit « *pasture* ». — C'est, dit plaisamment Littré, « un coq mis à la retraite, qu'on engraisse avec force *pâtée*, dans l'intention de le manger : on le tient captif dans un panier, où ayant tout à souhait il profite rapidement ; de là le proverbe « Heureux comme un coq en *pâte* ». Les Normands disent aussi « comme un coq au panier ». Despériers emploie cette locution.

***

Comme le relief des monnaies s'efface par le long usage, il en est ainsi des mots; ils s'usent par le temps, et ne font plus la même impression sur l'esprit que lorsqu'ils étaient neufs. Un certain nombre de vocables avaient, au XVIIe siècle, beaucoup plus de force qu'aujourd'hui : par exemple, « ennui, déplaisir, disgrâce, soin, gêne ». Il y a, dans la vie des mots comme dans celle des hommes, bien des hasards. Les

1. Littré, *Pathologie verbale*, p. 45.

uns montent, les autres descendent, sans qu'on sache toujours pourquoi.

« Qui pourrait, dit La Bruyère, rendre raison de la fortune de certains mots et de la proscription de certains autres ? » Là-dessus il en énumère un assez grand nombre, dont il regrette quelques-uns comme morts, et d'autres qui lui semblaient mourants, mais dont plus d'un en a rappelé ; entre autres, *certes :*

« *Certes* est beau dans sa vieillesse, et a encore de la force sur son déclin ; la poésie le réclame, et notre langue doit beaucoup aux écrivains qui le disent en prose, et qui se commettent (*compromettent*) pour lui dans leurs ouvrages. « *Valeur* » devait (*aurait dû*) aussi nous conserver *valeureux ;* « *haine* », *haineux;* « *fruit* », *fructueux...*; « *gîte* », *gisant ;* « *vanterie* », *vantard;* « *mensonge* », *mensonger ;* « *coutume* », *coutumier...* »

« Sollicitude », que « les Femmes savantes » trouvaient hors d'âge :

> ... Sollicitude à mon oreille est rude ;
> Il pue étrangement son ancienneté,

ne s'est pas tenu pour enterré, et a pris plus de jeunesse qu'il n'en eut jamais.

La Bruyère conclut, avec résignation, non sans tristesse, qu'il faut se soumettre à l'usage, « et cela sans que l'on voye guère, dit-il, ce que la langue française gagne à ces différences et à ces changements ».

Fénelon, dans sa *Lettre sur les occupations de l'Académie*, regrette, comme La Bruyère, d'anciens mots excellents qui ont péri sans qu'on puisse en voir la raison.

Or, dit Littré, « une langue se gaspille qui, sans raison, perd des mots bien faits et de bon aloi. Gaspiller ce qu'on a ne vaut pas mieux dans l'économie des langues que dans celle des ménages [1] ».

Avant même que les mots soient usés, on en frappe sans nécessité de moins bons, en cuivre au lieu d'or. A quoi sert *baser*, quand vous possédez « *fonder* » ? Lorsque ce mot se

1. Préface du *Dictionnaire*.

présenta à la discussion de l'Académie, Royer-Collard dit : « S'il entre, je sors. » Aussi *baser* n'entra-t-il pas. Il a passé cependant en usage. Littré l'enregistre, marqué d'une croix.

A quoi sert d'inventer le mot « précautionneusement », que j'ai lu l'autre jour ? Pour dire des choses tout ordinaires, on cherche des mots extra-ordinaires, mais qui s'usent bientôt par l'abus qu'on en fait. On vous parle de la « genèse d'une opérette », des diverses « incarnations » ou « avatars » d'une idée ; et, à tout bout de champ, de la « synthèse », de l' « idiosyncrasie », du « critère ».

Et puis, on entasse les pléonasmes : « S'entr'aider *mutuellement* ». « Une panacée *universelle* ». « Il est à la *dernière* extrémité ». « Un mirage *décevant* ». « Un souvenir *rétrospectif* ». « Les prévoyants *de l'avenir,* » « un comédien né *natif* de Bergerac ».

M. Bréal, dans son livre sur *la Sémantique*, d'une variété infinie, s'amuse à noter quelques échantillons de cette prose bizarre qui déguise sous des substantifs abstraits les choses les plus ordinaires de la vie : « *un dynamisme modificateur de la personnalité, une individualité au-dessus de toute catégorisation, une jeunesse qui sentimentalise sa passionnalité* ».

L'impropriété des termes, si fréquente aujourd'hui, n'est pas toujours involontaire : elle est destinée à grandir les choses par l'exagération du langage, comme quand il est parlé des « *impériosités* du désir », ou de « célestes *attentivités* »[1]. « Il *soleille* lourdement »... — « Une idée *contagionne* les esprits ». « Il *ascensionna* au beffroi. » — « La fumée de nos cigares va *spiraler* dans le parasol des basses branches. » — « La longue contemplation inactive *englue* dans le platonisme des théories. » — « La satisfaction de Z... *s'expansionne* dans le bonheur. » — « Ce talent s'épanouit en une superbe et opulente *extériorisation*. »

Presque toujours, c'est faute de connaître la bonne langue, qu'on en invente une mauvaise ; au lieu de mots parfaits qui existent, on forge des expressions détestables, que rien ne justifie ni n'explique, et qui sont vraiment filles du hasard. En revanche, il y a quelques néologismes assez bien trouvés

1. *Sémantique*, p. 293.

pour ce qu'ils veulent peindre : « Un bon gobeur » est excellent ; « se gober » est bien spirituel, plus vif que « s'en faire accroire ». Passe encore pour les mots : « veinard », « cercleux », « fêtard » ; ils sont typiques, et nés des choses mêmes. Mais je ne sens pas bien le sel de « bondieusard », ni de « moyenâgeux ». Si ce sont là des « créations », on est créateur à bon compte.

Ajoutez à toutes ces difformités les termes empruntés à la langue des gens de loi : « les agissements », « aux lieu et place », et toutes sortes d'autres choses, étranges hors de leur lieu et sans nécessité.

On a fait un petit livre curieux, les *Excentricités du Langage*[1]. Le vocabulaire de la bohème et de l'argot y tiennent une grande place. Encore n'y trouve-t-on pas « poser un lapin », « gaffe », « écoper », « détenir le record », et autres ornements de la langue de nos jours. — Il y a aussi le *Dictionnaire de la langue verte*[2]...

Quand les mots sont trop longs, le peuple les raccourcit. Tantôt il leur coupe la queue : « un kilo », « un chromo » ; tantôt la tête : cette dernière opération est ce que les rhéteurs appellent une apocope. Les gamins de Paris ne se doutent pas qu'ils font une apocope, quand ils disent « un *cipal* » pour « un municipal ». — Le mot « rat », en langage de coulisses, est donné par Littré pour une apocope. C'est, dit-il, la dernière syllabe du mot « *Opéra* ». — Singulière apocope ! C'est plutôt une piquante métaphore, qui s'entend de reste : un petit être qui trotte sur les planches et qui ronge tout ce qu'il peut.

⁂

On veut du nouveau, quel qu'il soit. Si l'on ne sait pas le mettre dans les idées, on tâche de le mettre dans les mots. On entremêle des néologismes souvent mal faits et des archaïsmes mal entendus. Décalquant en français les vocables latins comme « l'écolier limousin » de Rabelais, on ne paraît pas

1. Lorédan Larchey.

2. Alfred Delvau.

se douter que, si cette pédanterie était déjà risible il y a trois cents ans, elle l'est encore bien plus aujourd'hui. Et voilà la prose nouvelle.

Quant à la nouvelle poésie, — qu'on me permette de le remarquer en passant, — tout ce qu'elle peut présenter de flexibilité vivante et de libertés nécessaires se trouvait déjà, quoi qu'on dise, dans nos poètes de toutes les écoles, depuis la Pléiade jusqu'aux Parnassiens. Seule l'abolition des règles fondamentales appartient à certaine jeune école actuelle. Telle exception de facture, qui pouvait, sobrement admise, servir çà et là d'assaisonnement, perd toute saveur quand on la prodigue. On recommence les faux pas de la versification au premier âge, et l'on prend cette enfance de l'art pour un art nouveau. Toutes les combinaisons imparfaites que l'expérience avait successivement rejetées, on y retombe. Qu'est-il besoin de prétendre écrire en vers, si l'on ne veut garder ni la mesure, ni la rime, ni le sens?

En ce pays de France, ami de la clarté, où la poésie lyrique elle-même brillait par la précision, on devient imprécis à dessein. Plus l'expression est obscure, plus on y peut voir de choses à son gré.

> Moi, disait un dindon, je vois bien quelque chose;
> Mais, je ne sais pour quelle cause,
> Je ne distingue pas très bien.

Les kaléidoscopes de mots sans idées sont des joujoux d'enfants. Il est périlleux d'aimer les mots en eux-mêmes et d'y chercher non seulement des couleurs et des saveurs, mais des odeurs. Par l'abus des métaphores on développe en soi une incapacité de penser. Loin de se faire obéir par les mots, on finit par leur obéir.

***

Voilà quelques-unes des déformations et altérations qui vont se multipliant. La langue française, à présent, est saccagée comme un excellent instrument de musique gâté par des sauvages, qui n'en connaîtraient ni l'usage ni le prix. Sans doute, et nous l'avons fait voir, il s'est trouvé de grosses anomalies dans tous les temps, même dans ceux où

la raison avait le pas sur l'imagination. — Ce mot même d'*anomalie* en est un exemple. On comprend le mot « anormal », opposé de « normal », qui vient de *norma*, règle : « anormal » eût dû faire « anormalie ». — Encore est-il irrégulier lui-même, puisque l'*a privatif* est grec, tandis que *norma* est latin. — Ou bien, si, au lieu de partir du mot latin *norma*, on préférait partir du grec νόμος, « loi », il eût fallu dire « anomie » et, pour adjectif, « anomique », sur le type de « économie » et « économique », formés du même mot, *nomos*. Mais « anomalie » ne répond à rien, et, doublement hybride, rentre dans les exceptions tératologiques. Il n'en est pas moins usité. Et l'on n'y peut rien désormais.

« Les langues les plus sages et les plus savantes sont, comme dit M. Anatole France, tissues d'inexactitudes et de bizarreries. » Mais il me semble que jamais les bizarreries et les déformations ou lésions ne se sont multipliées autant que de nos jours.

Un petit nombre d'écrivains seulement maintient la langue française dans sa pureté et dans sa gloire par des œuvres originales dans les genres les plus divers. La consolation qu'on en peut tirer n'atténue qu'à demi la tristesse que donne le reste. Ce reste flotte à la dérive, entraîné comme par des courants de folie.

Le langage actuel de certaines écoles littéraires serait-il compris de nos écrivains du XVIIe et du XVIIIe siècle ? On en peut douter. Ceux même du commencement de notre siècle, un Chateaubriand ou un Lamartine, l'entendraient-ils toujours ?

Depuis que Lamennais déplorait la corruption du langage français, cette corruption n'a fait que s'aggraver. Que dirait-il à présent ? Que dirait notre grand Littré, lui qui, il y aura tout à l'heure trente ans, poussait aussi le cri d'alarme, et qui, avec des expressions si émouvantes nous appelait tous à défendre notre langue, « non seulement en vue de nous-mêmes, disait-il, mais aussi en vue des étrangers », et nous exhortait si éloquemment « à avoir souci de notre *parlure* (c'est le mot de nos aïeux) : car noblesse oblige » !

ÉMILE DESCHANEL

LES DÉBUTS

DE

GÉRARD DE NERVAL

Une liasse de manuscrits au fond d'un cartonnier, parmi des papiers de famille : je viens de retrouver ces feuillets jaunis, et presque aussitôt, dans mon esprit, se lève un souvenir de ma prime enfance. C'était une après-midi, passage des Panoramas ; en compagnie de mes parents, je suivais la grande galerie, quand nous avons rencontré Gérard de Nerval. Comme Nodier flânant au guignol des Champs-Élysées, il était en arrêt devant les splendeurs d'un magasin de jouets. Je n'avais pas quatre ans, mais je vois encore le serpent aux anneaux mobiles, — une spirale de corne enroulée en minces rondelles, — qui me fut donné par le poète : il lui rappelait, sans doute, le serpent fabuleux « entourant le Monde et dont la gueule béante aspire la fleur d'anxoka ».

Avant cette rencontre et depuis, Gérard de Nerval fut l'hôte aimé de notre foyer ; voilà le seul souvenir direct que mon enfance ait gardé de sa figure. Mais bien souvent mon père m'a parlé de Gérard ; et ce fut lui qui, la veille même du tragique dénouement, alla, sur sa demande, réclamer le poète arrêté chez Paul Niquet, lors d'une descente de police. Il semble qu'une attraction irrésistible ait fréquemment ramené le rêveur, en ses vagabondages nocturnes, à ce quartier

des Halles. Dans *la Bohème galante*, il raconte sa première visite à l'établissement célèbre alors, où, en compagnie d'un ami, il avait trinqué avec des chiffonnières et un philosophe. Dans *Aurélia*, une de ses plus longues pérégrinations commence de jour au cimetière Montmartre, après de multiples crochets redescend le soir vers les Champs-Élysées, aboutit le matin à ce coin de Paris qui ne dort jamais. Et c'est encore dans *le Rêve et la Vie* que, rappelant ses promenades nocturnes accomplies pendant les courts intervalles de ses migrations au pays des chimères, il raconte une visite aux Halles et une dispute avec un inconnu à qui il a donné un soufflet. Après avoir fui l'insomnie dans la solitude des hauteurs, erré aux quartiers excentriques, il revenait, comme forcé par un aimant mystérieux, vers ce cœur toujours palpitant de la cité, vers ces gîtes étranges de la bohème et de la pègre, où l'artiste trouvait de nouveaux sujets d'études d'après nature, où l'amant malheureux cherchait une diversion à l'obsédante pensée qui torturait son âme. Et c'est non loin de là qu'en proie au désespoir suprême, perdant pied à la fin et renonçant à lutter contre le flot montant de la destinée, il vint demander à la Mort l'oubli libérateur.

Il ne saurait guère, en effet, — malgré l'opinion de quelques amis pour qui Gérard a dû être dépouillé, puis assassiné par des rôdeurs, — subsister de sérieux doutes sur sa fin prématurée. L'idée du dénouement volontaire se retrouve plus d'une fois dans ses œuvres, — dans l'*Octavie* des *Filles de Feu*, où il s'écrie : « Mourir, grand Dieu, pourquoi cette idée me revient-elle à tout propos ? » et où il déclare que « la mort lui apparaît couronnée de roses pâles, comme à la fin d'un festin » ; — dans *le Rêve et la Vie*, où il condamne d'abord les idées de désespoir et de suicide, pour écrire ensuite : « Arrivé sur la place de la Concorde, ma pensée était de me détruire. A plusieurs reprises, je me dirigeai vers la Seine, mais quelque chose m'empêchait d'accomplir mon dessein... » Livre singulier, dont les derniers feuillets ont été trouvés dans les poches du pendu : il y avait noté les pauses et les reprises de l'hallucination qui obscurcissait parfois son cerveau, raconté les alternatives d'espoir et de découragement auxquelles il cédait avec une mobilité extrême.

A ce point de faiblesse et d'hyperesthésie morale, il suffisait d'un fétu jeté dans la balance de sa volonté pour la faire pencher décidément vers la mort.

Mais revenons en arrière, jusqu'à ces manuscrits. Les premiers essais d'un talent qui cherche sa voie ne sont-ils pas toujours intéressants? Ils aident la critique à faire le départ entre certaines influences passagères et les tendances personnelles de l'auteur. Qui pourrait soupçonner aujourd'hui qu'au moment où le romantisme se levait à l'horizon littéraire, empourprant déjà le ciel de sa clarté d'incendie, le futur traducteur de *Faust* et de *l'Intermezzo*, celui qui devait écrire *la Danse des Morts* et *les Monténégrins*, rompait ses premières lances en l'honneur des classiques? J'ai pourtant là deux épîtres, datées de 1825, dans lesquelles l'auteur prend très délibérément parti pour l'ancienne école.

Dans *les Promenades et Souvenirs* de la *Bohème galante*, Gérard de Nerval, faisant allusion à ses premières années, dit que « son écriture, cultivée avec soin, rivalisait parfois de grâce et de correction avec les manuscrits les plus célèbres de l'Iran ». Les deux pièces que j'ai sous les yeux sont écrites, en effet, d'une ronde soigneusement moulée; on pourrait croire qu'un professeur, expert en calligraphie, a tracé les gothiques du frontispice où le mot « Épîtres » s'étale en caractères flamboyants ornés d'arabesques et de volutes. Au-dessous, une lyre supportée par un masque antique, parmi des feuilles de laurier et des trompettes évidemment destinées à claironner le nom de l'auteur. L'avant-dernier feuillet du manuscrit porte cette mention naïvement prétentieuse : *Poètes français du XIXe siècle (sic), G. Labrunie*; et cette signature : *G. Labrunie*, — on sait que Gérard Labrunie était le nom véritable du poète, — est reproduite au commencement et à la fin du manuscrit. Ces puérilités de l'en-tête et du finale se retrouvent dans certains passages de ces deux épîtres, essais de la dix-septième année. Mais quelques vers de la seconde offrent un caractère véritablement prophétique :

> Être auteur et jeûner, voilà ma destinée!
> Je veux remplir le sort que les Dieux m'ont offert,
> Et suivre à l'hôpital Malfilâtre et Gilbert.

Tu ris, mon cher rival, tu plains mon infortune,
Tu crois que mon esprit est parti dans la lune,
Que mon glorieux sort fera peu de jaloux
Et qu'il faudra me mettre à l'hôpital des fous.
A ce compte, mon cher, on t'y mettrait peut-être :
Car, qu'est-ce qu'un poète ? Un poète est un être
Bonhomme au demeurant, mais tant soit peu menteur,
Tant soit peu médisant et tant soit peu hâbleur ;
Tourmenté nuit et jour d'une sotte manie,
Et brûlé d'un beau feu qu'il appelle génie.
Du reste tout entier en proie aux ignorants,
Et servant de jouet même aux petits enfants.

C'est dans cette même pièce, dédiée comme la première à son ami Duponchel, « admirateur réel du pur et beau classique », que Gérard déclare résolument la guerre aux novateurs. — « Fuis », dit-il à son ami,

Fuis surtout, fuis toujours le style romantique,
Ah ! fuis, il en est temps, les vers éblouissants
Où tout est pour l'éclat, où rien n'est pour le sens.

Il daigne cependant faire des réserves en faveur de Lamartine et de Biron *(sic)*, dont les vers, dit-il, iront jusqu'aux races futures. Mais

Eux seuls sont immortels, puisqu'ils sont créateurs ;

il jette l'anathème à tous ceux qui seraient tentés de les imiter.

Dans ses *Promenades et Souvenirs*, Gérard nous apprend qu'il étudiait à la fois l'italien, le grec et le latin, l'allemand, l'arabe et le persan ; l'anglais manque à cette nomenclature : on s'en douterait déjà en voyant ici le jeune poète, à la fin d'un parallèle qu'il s'avise d'établir entre la France et l'Angleterre, demander qui pourrait préférer

A Jean Rousseau Dryden et Milton à Delille ?

Et le morceau se termine par ces vers qui ne laissent guère présager *la Danse des Morts* ni *le Rêve et la Vie* :

Que les bardes du Nord s'engloutissent dans l'ombre,
Ou portent loin de nous leur style pâle et sombre.
Armés d'un verre plein, assis sur un tonneau,
Défions sans péril ces tristes buveurs d'eau.

Tous les Français sont gais, car la joie est française.
Si tous les partisans de la manie anglaise
Veulent sur nos auteurs fondre de toutes parts,
Qu'ils viennent : on craint peu leurs armes de brouillards,
Ou plutôt, au bon goût cessant de faire outrage,
Qu'ils s'endorment en paix dans le sein du nuage !

Dans un ouvrage intitulé : *le Nouveau Genre ou le Café d'un Théâtre*, comédie en un acte et en vers, inachevée, mais qui, paraît-il, fut continuée plus tard et terminée par un confrère, Gérard Labrunie flétrit encore le romantisme. Le sujet du drame que va faire représenter l'un des personnages du *Nouveau Genre* est « la vie d'un fameux criminel en cinq jours ». On doit voir le même soir

Sa naissance, sa vie et sa mort méritée.

Quelques vers donneront une idée de la pièce et de ses intentions :

EUGÈNE.

Permettez, cette scène est très intéressante ;
Remarquez bien, messieurs, que ce grand scélérat
Y commence ses jours... par un assassinat.

DARCOURT.

Par un assassinat ! Comment se peut-il faire ?...

EUGÈNE.

C'est qu'il cause en naissant le trépas de sa mère.

DARCOURT.

Oh ! oh !

EUGÈNE.

Dès le début, par ce nouveau moyen
Le public est instruit de ce qu'il est.

DARCOURT.

Fort bien !

EUGÈNE.

La pièce de ce soir sera, sur ma parole,
Un triomphe complet pour la nouvelle école,
Rien pour cela n'y manque : effets, atrocités,
Contrastes, changements, mépris des unités,
Une exécution, trois ou quatre tempêtes,
Quelques assassinats, des danses et des fêtes...

DARCOURT.

Ah ! que ceci, monsieur, est d'un merveilleux goût !
Mais il faut...

DORANTE.

Des voleurs? On en a mis partout.

DARCOURT.

Non, il faut que le style à tout cela réponde.

DORANTE.

Le style? Ah! c'est sur lui que le succès se fonde :
Tour à tour effrayant, sublime ou gracieux,
Il faut que le public, par un contraste heureux,
Au langage élégant de Racine ou Molière
Voit *(sic)* succéder l'argot de l'hôtel d'Angleterre.

Et jusqu'au bout la satire continue de ce ton. Pourtant l'auteur a bien voulu enregistrer quelques-uns des reproches que la nouvelle école adressait aux classiques :

Ah! nous y voilà donc : monsieur fait le classique;
Monsieur est un de ceux qu'un préjugé gothique
A contre nos succès dès longtemps révoltés ;
Qui, chaque soir, bercés dans les trois unités,
S'endorment saintement pendant la psalmodie
Des quatre mille vers de quelque tragédie;
Qui se croiraient perdus si des auteurs nouveaux,
Par la diversité d'agréables tableaux,
Osaient les amuser en dépit d'Aristote.
Ces gens-là sont bien fous; mais leur triste marote *(sic)*
S'use de jour en jour : on sait que dans Paris
Du nom de *rococos* nous les avons flétris.

Quelques morceaux du *Nouveau Genre* témoignent de verve et d'esprit; mais il est difficile de pressentir dans ces vers, que pourrait réclamer l'école du bon sens, le poète mystagogique des *Chimères*, l'auteur d'*Horus*, d'*Artémis* ou de *Delfica*.

Une transition est déjà notable en ces *Élégies nationales*, inspirées par la chute de Napoléon, et dans lesquelles se reconnaît l'influence de Casimir Delavigne et des *Messéniennes*. Elles ont été publiées en 1826, et l'auteur, âgé de dix-huit ans, fut cité à ses camarades comme « l'honneur du collège Charlemagne », mais on n'a pas réimprimé ces pages de début dans l'édition définitive de ses œuvres. Le manuscrit que j'ai entre les mains contient cinq pièces et un épilogue, le tout consacré à la gloire du conquérant, que le père de Gérard, médecin militaire, avait suivi à la Grande Armée. Il suffira d'en

détacher trois ou quatre strophes pour donner une idée de cette nouvelle manière :

Quelquefois, à l'aspect des illustres débris,
Des témoins immortels d'une gloire passée,
Les grands ressouvenirs de nos beaux jours flétris
Comme un brillant reflet luisent à ma pensée.

Alors, je veux chanter, mais des sons incertains
Partent seuls de ma voix plaintive et chancelante;
Un grand nom vient mourir sur ma lèvre tremblante,
Et la harpe sonore échappe de mes mains.

En ce jour, cependant, je prends encor la lyre,
Je vais jetter *(sic)* aux vents quelques accords nouveaux :
Ils sont plaintifs, la douleur qui m'inspire
Ne se plaît qu'autour des tombeaux...
Oui, ce fut un tyran, ce fils de la victoire,
Il n'était point de borne à son autorité,
Mais avec lui régnait la gloire,
La gloire, belle encor comme la liberté.

Évidemment on ne retrouve pas dans les *Élégies nationales*, qui eurent une suite en 1827, la pureté de forme et l'originalité de pensée qu'on admira plus tard dans les *Vers dorés*. Mais l'auteur n'avait que dix-huit ans! Les *Satires politiques*, qu'il publia six mois après, confirmèrent sa naissante renommée. J'en ai là quelques fragments, dans le goût des *Satires* de Boileau : cela paraît aujourd'hui singulièrement vieilli et démodé. On s'imagine mal, d'ailleurs, le délicat auteur de *Sylvie* et d'*Angélique* maniant le fouet d'Archiloque et « travaillant dans la politique ».

Plutôt que de reproduire aucun de ces fragments, je citerai la pièce suivante, datée de juin 1839, inédite, où se trahit déjà la mélancolie rêveuse de l'auteur des *Filles du Feu*.

RÉSIGNATION

Quand les feux du soleil inondent la nature,
Quand tout brille à mes yeux et de vie et d'amour,
Si je vois une fleur qui s'ouvre, fraîche et pure,
Aux rayons d'un beau jour ;

Si des troupeaux joyeux bondissent dans la plaine,
Si l'oiseau chante au bois où je vais m'égarer,
Je suis triste et de deuil me sens l'âme si pleine
Que je voudrais pleurer.

Mais quand je vois sécher l'herbe de la prairie,
Quand la feuille des bois tombe jaune à mes pieds,
Quand je vois un ciel pâle, une rose flétrie,
En rêvant je m'assieds.

Et je me sens moins triste et ma main les ramasse,
Ces feuilles, ces débris de verdure et de fleurs.
J'aime à les regarder, ma bouche les embrasse...
Je leur dis : O mes sœurs !

N'est-elle pas ma sœur cette feuille qui tombe,
Par un souffle cruel brisée avant le temps?
Ne vais-je pas aussi descendre dans la tombe,
Aux jours de mon printemps?

Peut-être, ainsi que moi, cette fleur expirante,
Aux ardeurs du soleil s'ouvrant avec transport,
Enferma dans son sein la flamme dévorante
Qui lui donna la mort.

Il le faut, ici-bas tout se flétrit, tout passe.
Pourquoi craindre un destin que chacun doit subir?
La mort n'est qu'un sommeil. Puisque mon âme est lasse,
Laissons-la s'endormir.

Ma mère !... Oh ! par pitié, puisqu'il faut que je meure,
Amis, épargnez-lui des chagrins superflus,
Bientôt elle viendra vers ma triste demeure,
Mais je n'y serai plus.

Et toi, rêve adoré de mon cœur solitaire,
Belle et rieuse enfant que j'aimais sans espoir,
Ton souvenir en vain me rattache à la terre ;
Je ne dois plus te voir.

Mais si pendant longtemps, comme une image vaine,
Mon ombre t'apparaît... oh ! reste sans effroi :
Car mon ombre longtemps doit te suivre, incertaine
Entre le ciel et toi.

Cette pièce marque le passage, en quelque sorte, et pour l'inspiration et pour la forme, entre les premiers essais de Gérard et les œuvres par lesquelles vivra son nom. L'auteur de *la Bohème galante* s'est distingué jusqu'à la fin de sa vie par un talent sobre et pur, « un style fin et doux, d'une nuance argentée », comme a dit Théophile Gautier. Mais s'il est demeuré plutôt classique par la forme, on sait comment l'étude de la littérature allemande, et surtout la puissance du grand courant qui entraînait tous les jeunes esprits, l'amenèrent au romantisme : il n'habita pas vainement cette impasse du Doyenné, où il avait pour compagnons Marilhat, Gautier, Arsène Houssaye, Esquiros, Ourliac... Il garda de ses premières habitudes une langue discrète et châtiée ; mais de ce « nouveau genre », — qui s'accordait mieux sans doute avec sa sensibilité rêveuse et tourmentée, — il prit son goût pour le pittoresque, pour les milieux de songe ou de lumière, la brumeuse Germanie ou l'éblouissant Orient.

Il nous a semblé curieux de noter l'évolution qu'a subie ce fin et délicat talent. Phénomène singulier : tandis que d'autres débutaient par l'outrance pour s'assagir ensuite, cet esprit, qui s'était d'abord enfermé dans les dogmes de l'immuable tradition, a su peu à peu s'approprier les ressources de l'art nouveau. Mais il ne s'est asservi à aucune école, il est demeuré profondément original et personnel, et le traducteur de Gœthe et de Henri Heine, l'auteur du *Voyage en Orient* et de ce drame indou, *le Chariot d'Enfant*, restera pour la postérité comme le type de l'écrivain français — sans épithète.

LÉON MILLOT

BABEL[1]

XV

Deux ans avaient passé depuis le mariage de Julien. Assis dans son cabinet de Finchley, certaine après-midi d'hiver, il regardait tomber la pluie sur les pelouses d'El Obayd. Soudainement, dans ce fond de la mémoire où dorment les vieux souvenirs, se réveilla une impression oubliée. C'était par une journée à peu près semblable qu'il était assis dans son bureau de sous-ingénieur à Old Brook lorsqu'on était venu le chercher pour cette promenade dans la mine qui avait décidé de sa vie. Certes, le luxe dont il était entouré ne ressemblait guère au misérable mobilier de jadis, et, même sous la pluie, les ombrages d'El Obayd n'attristaient pas la vue comme les plats et mornes horizons d'Old Brook. Mais le changement était-il aussi grand en lui qu'autour de lui ?

En quelques minutes, il revécut les deux années qui venaient de s'écouler. C'était d'abord l'arrivée lugubre à El Obayd, où Amy était entrée comme une coupable ; les cris de

1. Voir la *Revue* des 15 septembre, 1er, 15 octobre et 1er novembre.

cette conscience désespérée qui s'accusait de la mort d'un père, et auxquels il ne répondait que par des baisers; puis cette tempête de sanglots et de larmes s'apaisant d'elle-même après avoir dépensé toute sa violence; l'appétit de la vie ressaisissant, presque sans transition, cet être organisé pour le bonheur et qui devait rapidement vaincre sa douleur, dès qu'il avait résisté au premier choc. Une fois la crise passée, Amy n'avait plus jamais regardé en arrière. Alors avaient éclaté sans contrainte les joies de ce jeune amour ardent et exigeant qui donne à l'épouse des airs de maîtresse. Très vite, Julien avait songé au côté sérieux de sa romanesque situation. Déjà il dénouait délicatement, sans les rompre, les liens qui l'attachaient au parti ouvrier. En guise d'adieu, il avait envoyé une belle phrase aux travailleurs de l'East End : « Je ne suis plus votre délégué, je reste votre ami. » Il avait donné, sans se presser, sa démission de membre de la Société Fabienne, en prétextant « des occupations nouvelles qui ne lui permettaient plus de suivre avec toute la régularité désirable les intéressants travaux de cette Société ». Par là il pensa avoir couvert sa retraite.

— Pourquoi n'invitez-vous pas vos anciens amis? lui demandait sa femme. Ils doivent être curieux à connaître. Je n'ai pas du tout peur d'offrir une tasse de thé à Sophia Holmes, si vous me promettez de ne pas tomber amoureux d'elle. Je voudrais qu'elle me présentât au nouveau club de femmes, à ce *Pionnier* dont on dit des merveilles... Vous ne savez pas que je suis une femme « avancée »...

— Gardez-vous-en bien, ma chère!

— Moi qui croyais vous faire plaisir!... Au fond, cela m'est égal. Il me semble seulement que vous pourriez donner signe de vie à ces deux messieurs qui ont été les témoins de notre mariage.

— Wemyss est une vipère et Gillott est un dindon. Vous ne m'en voudrez pas, je pense, de préférer vos relations aux miennes.

C'est alors qu'il avait étudié à fond les affaires de son beau-père, les jugeant à un point de vue tout nouveau et en condamnant plus d'une, non comme immorale, mais comme dangereuse. Ainsi il avait retiré les capitaux engagés dans le

Vindicator, fraude gigantesque sur laquelle couraient des bruits inquiétants, précurseurs d'une catastrophe. Il était resté un des gros porteurs d'actions d'Old Brook et avait fait renvoyer le directeur de la mine, son ennemi personnel ; seulement il oubliait de réaliser les améliorations qu'il avait si bruyamment réclamées autrefois au nom des ouvriers. Il avait arrêté le procès intenté par Saint-Clair au *Board of Health*[1] après la démolition de ses immeubles de l'East End. Cette démarche, commandée par la plus élémentaire prudence, lui avait coûté un gros soupir.

— Ane que j'étais!... Ce beau discours que j'ai fait là-bas me coûte dix mille livres.

Ces dix mille livres le chagrinaient autant que s'il les avait réellement possédées et perdues. Car maintenant c'était *son* argent. Il y avait eu trois phases qui s'étaient succédé assez rapidement. Pendant la première, il avait dit : « la fortune de ma femme »; pendant la seconde : « notre fortune »; et à présent il lui échappait de dire : « ma fortune ». Il avait appris peu à peu son métier de riche, et aujourd'hui qu'il commençait à le savoir, n'y trouvait plus les mêmes charmes qu'au premier jour. Une ou deux spéculations manquées avaient mortifié son amour-propre. Les affaires, c'était la monotonie dans l'instabilité, un risque, un qui-vive perpétuel, sans l'émotion du jeu. Ce n'était pas son fait. Ce qu'il lui fallait, c'était l'action personnelle où l'on se jette tout entier, des sensations nouvelles, la marche en avant, n'importe où, vers l'inconnu. Si le bonheur, comme on l'a dit, était « une envie de dormir », il n'avait aucun goût pour ce bonheur au chloroforme. Il était de ceux qui souhaitent toujours qu'il arrive « quelque chose », fût-ce une catastrophe.

Jamais, depuis son mariage, il n'avait éprouvé à un tel degré ce sentiment d'inquiétude et d'impatience... Il s'était levé et marchait à travers la chambre, éperonné par ces pensées pénibles. L'appétit d'activité physique s'irritant à chaque pas, il décida qu'il avait besoin de se distraire et qu'il dînerait au club.

1. Administration de la santé.

soixante livres, plus le blanchissage, au nez de cinq ou six pauvres affamées qui, elles, se sont peut-être jetées dans la Tamise... Pendant deux ans j'ai fait passer le pont aux ânes et je vous assure que ce n'est pas amusant.

— Enfin, vous avez repris votre liberté?

— C'est-à-dire qu'on me l'a rendue, en me faisant savoir, toujours « avec les compliments du docteur Armytage », que ma façon d'enseigner l'algèbre et la trigonométrie n'était pas en harmonie avec les sentiments hautement religieux qui avaient fait la réputation de la maison. J'en suis venue à l'éternelle ressource de ceux qui croient avoir « quelque chose là », à cette industrie qui n'exige, comme frais de premier établissement, qu'une plume d'oie et une bouteille d'encre d'un penny : la littérature.

— Vous faites des vers? des romans? cria Amy enthousiasmée.

— Mon cas n'est pas si grave que cela. D'abord, je n'ai pas d'imagination... Non, je suis journaliste, ou, du moins, j'essaie de l'être. Je défends dans le domaine de la théorie les vérités que j'ai trouvées fausses dans la pratique.

— Je vois que vous ne croyez plus.

— Bien peu. Et vous?

— Moi! je n'ai jamais cru à rien.

— Julien!

— Excepté à vous, ma chère! — ajouta Julien, en réponse à l'exclamation indignée d'Amy.

— A la bonne heure!... Mais vous sortiez, je crois?

— Du tout! Je ne bouge pas d'ici.

— C'est charmant! Nous allons passer une bonne soirée. Est-ce qu'on vous attend à Londres, Fidès?

— Personne ne m'attend jamais nulle part.

L'accent de l'isolée émut la jeune femme. Elle embrassa silencieusement son amie; puis elle sonna. Un Indien, vêtu d'un riche costume, parut à la porte et s'inclina en tenant la main sur sa poitrine.

— Dites qu'on prépare la chambre de miss Ferreira, à côté de la mienne.

— Je connais cette figure jaune, — s'écria Fidès lorsque l'Indien eut laissé retomber la portière. — N'est-ce pas Nahima, notre ancien ami de Greek Street?

— En personne. Je l'ai donné à Amy et je l'ai habillé de neuf. Quoique un peu délabré par l'opium, il fait encore bonne figure dans sa robe de cachemire brodée, au milieu des meubles et des tentures d'Orient. Et puis, il mourait de faim ! j'ai eu pitié de lui. C'est la seule bonne action de ma vie, et je serai bien surpris si elle ne me porte pas malheur.

Le lendemain matin il faisait très beau et Fidès alla, aussitôt levée, se promener dans le jardin. A peine y fut-elle que Julien la rejoignit et ils marchèrent ensemble. Julien fit craquer sous ses pieds deux ou trois feuilles sèches que le râteau des jardiniers avait oubliées.

— Voyez, dit-il en fronçant les sourcils, comme ces drôles-là gagnent leur argent !

Fidès le regarda.

— Si on vous avait dit, à Greek Street, que plus tard un de vos ennuis serait de ne pas trouver, à neuf heures du matin, les feuilles que le vent de la nuit a fait tomber déjà enlevées par vos jardiniers, l'auriez-vous cru ?... Que ce soient des feuilles de rose ou des feuilles de sycomore, il paraît qu'il faut peu de chose pour troubler la jouissance des heureux.

— Heureux ! répéta Julien avec amertume.

— Est-ce que vous vous permettriez de ne pas l'être ?

Il baissa la tête et ils firent quelques pas en silence.

— Tenez, dit-elle, voilà un banc où je vous ai écrit un jour.

— Quelle lettre ?

— Une lettre... que je n'ai pas mise à la poste. Je ne pensais guère que nous nous y assoirions ensemble pour causer tranquillement.

— Oui, répondit Julien d'un air morne, il arrive beaucoup de choses dans la vie au rebours de ce qu'on attend.

Il labourait le gravier avec le fer de sa canne.

— Avouez, reprit Fidès après une longue pause, que vous m'avez trouvée changée. Hier, vous paraissiez tout saisi.

— Sans doute ! Vous êtes très changée... Il y a quatre ans, vous n'étiez que jolie, aujourd'hui vous êtes absolumen belle.

Fidès rougit légèrement.

— Je croyais qu'entre vieux camarades on ne se faisait pas de compliments.

— Vous m'avez interrogé.

— Ne parlons pas de moi, c'est un sujet qui ne m'amuse plus. Parlons de vous. Vous me faites entendre que vous n'êtes pas heureux. Que vous manque-t-il? Vous avez une délicieuse femme qui vous aime...

— Amy est très gentille. Elle a été parfaite au moment de notre mariage. Mais c'est une enfant qui va de caprice en caprice : même son amour pour moi était une folie.

— Ce n'est pas à vous de le dire... ni de le penser... Vous souhaitiez la fortune, vous l'avez.

— C'est-à-dire que je gère les millions de ma femme et que j'en jouis avec elle. Et si vous saviez que de soucis!

— Je devine : les origines de cette fortune, gagnée aux dépens du peuple, blessent vos sentiments.

— Oh! ce n'est pas cela!

— Cependant les bateaux-cercueils...

— Vous croyez toujours à ces histoires? Allez, on a bien exagéré... C'est comme les prétentions des classes ouvrières : si on écoutait ces gens-là, on irait toujours réduisant la journée de travail et augmentant les salaires jusqu'à ce qu'ils touchent des appointements de juge pour ne rien faire. Voyons, est-ce raisonnable?... Les mineurs d'Old Brook ont voulu me forcer la main, je les ai envoyés au diable. On leur a donné un directeur qui n'y va pas par quatre chemins et qui les a matés.

— Savez-vous que vous avez changé, vous aussi?

— Oui, il y en a qui m'appellent le *turncoat*, le renégat... C'était fatal. Je n'y fais pas la moindre attention... Ce qui me déplaît dans cette fortune que je manie, c'est que je ne l'ai point faite; c'est qu'elle m'est tombée d'un bloc, par hasard, par la fantaisie d'une petite fille. Maintenant que j'y suis habitué, elle ne me donne plus aucun plaisir. Je ne la sens pas plus que je ne sens la tiédeur de mon lit ou la mollesse de mon vêtement. Pour l'aimer il faudrait que je l'eusse conquise morceau par morceau, que chaque parcelle m'eût coûté un effort d'intelligence et de volonté, me rappelât une bataille livrée et une victoire gagnée. En me trouvant du

premier coup en haut, j'ai perdu le divin plaisir de monter. Qui est-ce qui voudra aller à la Jungfrau quand on y sera déposé par un ascenseur ou un wagon ?... Moi, j'étais un gourmand de la difficulté vaincue.

— Dites plutôt que vous aimez et que vous aimerez toujours ce que vous n'avez pas.

— Peut-être... En tout cas, pour me mesurer avec la vie, pour me battre en duel avec la société, il m'aurait fallu avoir auprès de moi une vraie femme, une femme intelligente, énergique, supérieure, une de ces femmes pour lesquelles on perd ou on conquiert le monde, une femme... comme vous, Fidès !... Ah ! si vous aviez voulu !...

— Me l'avez-vous demandé ?

A peine eut-elle laissé échapper cette phrase qu'elle eût voulu la retirer. Il s'était brusquement tourné vers elle et la regardait en face.

— Alors ?... Si je vous l'avais demandé ?...

Et, comme elle se taisait :

— Oh ! quelle brute j'ai été ! cria-t-il violemment.

— Taisez-vous. Elle vient.

Les deux femmes s'embrassèrent.

— Je ne vous laisse pas encore partir, dit Amy. Rien n'est plus aisé que d'envoyer chercher ce qui vous est nécessaire. Julien m'aidera à vous convaincre. Donnez-nous une semaine. J'ai tant de choses à vous conter !

— Soit ! je cède. Je m'accorde huit jours de bien-être et de paresse, huit jours « dans le trèfle », comme ils disent ; après quoi, je reprendrai le collier de misère.

Quand les huit jours furent écoulés, Amy demanda à Fidès de rester un mois. Au bout du mois, il ne fut même pas question de départ. Fidès se trouva installée à El Obayd sans qu'aucun arrangement eût été pris à ce sujet. Elle semblait avoir perdu cette dévorante activité, cette dédaigneuse et intrépide volonté qui la caractérisait autrefois. Elle paraissait indifférente, distraite ou absorbée dans un rêve intérieur, heureuse, en somme, comme si elle s'abandonnait encore une fois au sensualisme de la vie riche.

— A quoi pensez-vous ? lui demandait quelquefois Amy.

— Je ne pense plus, et je trouve cela très bon. Je me repose d'avoir trop pensé.

Julien la plaisantait sur ses distractions, au point qu'Amy croyait nécessaire d'intervenir.

— Il est insupportable avec vous, ma chère.

— Laissez-le. Il m'a toujours taquinée. Cela ne tire pas à conséquence.

Telle était l'apparence extérieure des choses, et la vie se passait très doucement à El Obayd. Mais ni Fidès ni Julien ne s'y trompaient. Dès le premier jour, il y avait eu un secret entre eux, et ce secret était dans chaque regard, dans chaque parole, même la plus insignifiante, qu'ils échangeaient. Chaque jour, l'obsession faisait des progrès chez Julien, et elle le savait. Il négligeait tout, amitiés, relations, devoirs de toute sorte ; il demeurait à la maison, dominé par un besoin aveugle de se rapprocher d'elle, d'entendre sa voix, le bruit de sa robe, de s'enivrer de ces premières sensations qui semblent innocentes et immatérielles, mais qui ne le sont point. Le banal serrement de main du matin et du soir était presque coupable. L'effort de Fidès pour dégager ses doigts et l'obstination avec laquelle il les retenait pendant une seconde disaient une lutte et équivalaient à un double aveu. Il pensait : « Elle sait que je l'aime, et elle reste. »

Les femmes trouvent un charme à ces situations qu'elles croient pouvoir prolonger indéfiniment, dénouer à leur heure et à leur gré. Elles ne voient pas grandir chez l'homme le désir qui brisera tout. Fidès évitait avec le plus grand soin de se trouver seule avec Julien : dès lors, pourquoi craindre ? Bientôt il s'exaspéra de ce manège. Son dépit trouva des sarcasmes amers, presque blessants, qui firent venir les larmes aux yeux d'Amy. Elle parla avec irritation à son mari, qui haussa les épaules et sortit sans répondre. Lorsque les deux femmes furent seules :

— Je suis honteuse, ma chère, pour Julien ! dit Amy. Je ne l'ai jamais vu ainsi.

— C'est tout naturel. Je suis de trop ici. Cela l'ennuie de trouver toujours une étrangère entre sa femme et lui.

— Mais, quand vous n'étiez pas là, il était toujours à Londres. C'est l'esprit de contradiction qui le pousse...

Croiriez-vous que, dans les premiers temps de notre mariage, il était jaloux de Bob ?

Sur ce souvenir, la colère d'Amy s'égaya d'un sourire, mais sans désarmer. Elle reprit :

— S'il a mis dans sa tête de nous séparer, il se trompe... Vous verrez que je suis entêtée quand il le faut.

Toutes les habiletés du monde ne pouvaient retarder à jamais cette heure de solitude que Julien guettait depuis si longtemps. Une après-midi de juillet, Amy était sortie en voiture pour faire quelques visites dans le voisinage, et Fidès, un peu fatiguée, ne l'avait pas accompagnée. En ce cas, d'ordinaire, elle s'enfermait à clef dans sa chambre pour être à l'abri de toute surprise. Mais Julien était parti aussitôt après le *lunch* pour la Cité, en annonçant qu'il ne reviendrait pas avant le soir. Elle sommeillait sur un sofa lorsque la porte fut doucement ouverte et vivement refermée. Elle ouvrit les yeux, et vit celui qu'elle craignait. En un instant elle fut debout.

— C'est vous !... Est-ce que vous devenez fou ? Est-ce ainsi qu'on entre chez une femme ?... Que penseraient les domestiques s'ils vous voyaient ? Faites-moi la grâce de sortir sur-le-champ.

C'était le geste et l'accent de l'ancienne Fidès.

— Ne cherchez pas à m'intimider. Ces mots-là n'ont pas de prise sur moi. Je ne suis pas un gentleman, moi, et, quand je veux une chose, j'y vais par les chemins les plus courts. Il y a des semaines que vous m'évitez, et ce jeu me fait souffrir. J'ai besoin de vous parler.

— Je vous évite, parce que je sais ce que vous voulez me dire.

— Et vous ne voulez pas l'entendre ?

— Non.

— Pourquoi ? Parce que mes paroles vous déplairaient ?

— Parce que je ne veux pas y répondre.

— Et si vous vous étiez trompée ? Si la question que je suis venu vous faire était relative au passé ? Y répondriez-vous ?

— Peut-être... A une condition.

— Dites.

— Quelle que soit ma réponse, dès que vous l'aurez entendue, vous quitterez cette chambre et me laisserez en paix.

— Je vous le promets, mais, à votre tour, promettez-moi d'être franche.

— Je le serai. Seulement, prenez-y garde, plus je serai franche, moins je serai faible. Ce sont les hypocrisies, les comédies qui m'énervent; dès que je rentre dans la vérité, je retrouve la force de vouloir... Maintenant, demandez ce que vous voulez savoir.

— Eh bien, je veux savoir... lorsque nous habitions tous deux Babel, moi chez ma mère, vous chez le vieux Klaus, lorsque je vous expliquais mes idées, lorsque je vous laissais deviner mon ambition...

Il s'arrêta, puis continua d'une voix basse, haletante :

— Je veux savoir si vous m'aimiez dans ce temps-là.

— Si je vous réponds, encore une fois, partirez-vous ?

— Je vous le jure.

Une minute de silence suivit. Fidès avait les yeux baissés : ses mains pétrissaient convulsivement le dossier de la chaise sur laquelle elle s'appuyait. Il la regardait ardemment, la brûlait de son souffle, épiait le tremblement de ses mains et se repaissait de son émotion.

— Je vous aimais, dit-elle enfin... Je vous ai aimé quand j'étais toute petite. Je ne puis dire quand cela a commencé. Et pourquoi vous aimais-je, pourquoi ? Vous ne m'aimiez pas, vous. Vous ne me montriez que vos défauts... vos vices, même. Vous me racontiez vos folies. Vous me laissiez voir tout votre mépris pour les femmes. Un jour, vous m'avez fait comprendre que vous me trouviez gentille, et que si je voulais... Mais je n'ai pas voulu. Alors vous ne m'avez plus regardée. Du moment qu'il ne me plaisait pas de devenir votre maîtresse, je n'étais bonne qu'à vous servir de camarade. L'idée ne vous est jamais venue que je méritais mieux, que je rêvais autre chose... Je savais tout cela, et pourtant je ne pouvais pas, non, je ne pouvais pas m'empêcher de vous aimer. Oh ! que cet amour m'a fait de mal ! Comme je haïssais les hommes pour me venger d'être forcée de vous aimer !

Elle eut un spasme de désespoir qui lui tordit tout le corps,

et Julien crut que sa résistance était brisée. Mais, se redressant avec une sorte de rage, elle se recula.

— Vous m'avez obligée à parler ! j'ai parlé ; mais si vous êtes fier de m'avoir extorqué cette confession, je vous avertis que votre joie ne durera pas. Cette heure, que vous avez tant souhaitée, nous sépare à jamais. L'équivoque pouvait seule prolonger notre situation ; à présent qu'elle est dissipée, tout est fini.

— Vous croyez que je consentirai à vous perdre quand je sais que vous m'aimez !

— J'ai dit que je vous *avais* aimé.

— Mais je sais que vous m'aimez. Est-ce que c'est un amour éteint, un amour mort, qui produit de telles convulsions, de telles larmes? Est-ce que je ne vois pas que vous avez la fièvre?... Vous laisser échapper une seconde fois après avoir été aveugle et stupide il y a cinq ans ! Jamais !

— Il est trop tard.

— Il n'est pas trop tard, puisque nous sommes jeunes et que nous nous aimons. Pas plus que moi, vous ne croyez à ces vieilles sottises à l'aide desquelles les hommes enchaînent leur vie, mutilent leur âme, mortifient leurs désirs. Vous n'appelez pas le bonheur un péché ; vous ne rougissez pas plus d'être une femme que je ne rougis d'être un homme. De qui auriez-vous peur? De Dieu ou de la société?

— Ni de l'un ni de l'autre.

— Alors, qu'y a-t-il entre nous?

— Amy.

Ce simple nom ferma un moment la bouche de Julien. Mais il reprit presque aussitôt :

— Vous n'avez jamais eu d'amitié pour elle. Je n'ai pas oublié ce que vous m'écriviez quand vous êtes venue pour la première fois à Finchley. Il n'y a pas un atome d'affection pour elle dans votre cœur.

— C'est possible, mais j'ai accepté son hospitalité, je mange son pain, elle s'est fiée à moi. Vous, vous lui devez tout. Si nous la trompions, ce serait une bassesse. Nous avons pu supprimer en nous bien des idées anciennes, mais il y a des sentiments qui demeurent et que nous n'arracherons pas de nous-mêmes.

— Je ne serai pas le prisonnier de ma femme. L'ai-je demandée, cette fortune? Elle l'a jetée à ma tête en s'y jetant elle-même. Je n'en veux plus. Je ne veux que vous. En ce moment, j'ai envie de vous prendre dans mes bras et de vous emporter en plein jour... Qu'a-t-elle fait, après tout? Elle a tué en moi l'initiative. En faisant de moi un satisfait, un oisif, un repu, elle m'a ôté la raison de vivre, le goût d'agir. Qu'elle reprenne son argent et me rende la liberté!... Avec vous, ma chambre de l'East End vaudrait mieux qu'El Obayd avec elle.

Chose étrange : cette violence semblait apaiser Fidès. Elle reprit avec une douceur presque tendre :

— Vous dites des choses absolument folles. Vous les pensez peut-être maintenant, mais vous ne seriez pas long à regretter le sacrifice. Et puis... même ainsi, nous serions coupables... Moins vils sans doute, mais encore coupables!... Vous briseriez le cœur d'Amy.

— Briser le cœur d'Amy! répéta Julien avec un accent de raillerie.

— Ne vous moquez pas : elle vous aime passionnément.

— Alors, il faut que notre cœur, à nous, soit brisé pour épargner le sien?... Non, cent fois non!

Fidès prêtait l'oreille :

— J'entends des voix, dit-elle. Elle descend de voiture. Elle va monter, elle sera ici dans un moment... Partez vite.

Quoique Julien eût parlé d'affronter le monde et d'emporter Fidès dans ses bras à la face de tous, il obéit sur-le-champ et se glissa hors de la chambre. Lorsque Amy y entra, Fidès n'avait encore réussi qu'à demi à maîtriser son émotion.

— Vous êtes encore souffrante, je le vois. Vos mains brûlent.

— Ce n'est rien... J'ai dormi et je viens de me réveiller avec le frisson.

— Vous aurez fait un mauvais rêve.

— Oui. Je tombais dans un précipice, et...

— Je suis arrivée à propos pour vous retenir?

— Justement.

— Vous savez que nous devions aller ce soir au Garrick

voir la nouvelle comédie de Pinero, *Lady Bountiful*. Si vous ne vous sentez pas assez bien pour venir, je resterai avec vous : je veux vous tenir compagnie.

Fidès déclara qu'elle irait au théâtre, et Amy la laissa pour aller s'habiller. Dès qu'elle fut seule, la jeune fille s'assit à sa table et écrivit rapidement la lettre suivante :

« Cher monsieur,

» Vous m'avez fait offrir il y a quelque temps une place de correcteur pour les ouvrages de mathématiques dans votre imprimerie. Si vos dispositions n'ont pas changé, j'accepte cette situation aux conditions proposées ; c'est-à-dire deux livres par semaine, une nuit de travail sur trois et le logement à l'imprimerie.

» Sincèrement à vous.

» F. FERREIRA

» Prière de répondre par télégramme. »

— Là, se dit-elle, je serai à l'abri de tous et à l'abri de moi-même.

La lettre était adressée au chef de la maison *Garner and Co*. Elle la fit expédier immédiatement à la poste. Elle calcula que son message serait le lendemain matin sur la table du grand imprimeur, qu'elle aurait la réponse à l'heure du lunch et que, dans vingt-quatre heures elle aurait dit adieu pour jamais à ce cher et funeste refuge.

Alors elle s'habilla avec soin. Elle voulait jouir de ses dernières heures. Ce soir, le luxe, l'élégance, la vie heureuse et brillante où la femme n'a qu'à être belle et à être aimée ; demain, le travail obscur et épuisant dans un coin sordide de la Cité, au milieu du grincement des roues et de la trépidation des machines, sous un rude commandement, parmi des figures étrangères et hostiles ; la vie solitaire, sans confort et sans joie. Elle avait le calme des grandes résolutions prises ; cette lettre écrite et envoyée lui avait rendu confiance en sa propre énergie.

On partit pour le « Garrick ». La pièce — qui était plutôt un roman joué qu'un véritable drame — avait pour sujet un

— Je ne serai pas le prisonnier de ma femme. L'ai-je demandée, cette fortune? Elle l'a jetée à ma tête en s'y jetant elle-même. Je n'en veux plus. Je ne veux que vous. En ce moment, j'ai envie de vous prendre dans mes bras et de vous emporter en plein jour... Qu'a-t-elle fait, après tout? Elle a tué en moi l'initiative. En faisant de moi un satisfait, un oisif, un repu, elle m'a ôté la raison de vivre, le goût d'agir. Qu'elle reprenne son argent et me rende la liberté!... Avec vous, ma chambre de l'East End vaudrait mieux qu'El Obayd avec elle.

Chose étrange : cette violence semblait apaiser Fidès. Elle reprit avec une douceur presque tendre :

— Vous dites des choses absolument folles. Vous les pensez peut-être maintenant, mais vous ne seriez pas long à regretter le sacrifice. Et puis... même ainsi, nous serions coupables... Moins vils sans doute, mais encore coupables!... Vous briseriez le cœur d'Amy.

— Briser le cœur d'Amy! répéta Julien avec un accent de raillerie.

— Ne vous moquez pas : elle vous aime passionnément.

— Alors, il faut que notre cœur, à nous, soit brisé pour épargner le sien?... Non, cent fois non!

Fidès prêtait l'oreille :

— J'entends des voix, dit-elle. Elle descend de voiture. Elle va monter, elle sera ici dans un moment... Partez vite.

Quoique Julien eût parlé d'affronter le monde et d'emporter Fidès dans ses bras à la face de tous, il obéit sur-le-champ et se glissa hors de la chambre. Lorsque Amy y entra, Fidès n'avait encore réussi qu'à demi à maîtriser son émotion.

— Vous êtes encore souffrante, je le vois. Vos mains brûlent.

— Ce n'est rien... J'ai dormi et je viens de me réveiller avec le frisson.

— Vous aurez fait un mauvais rêve.

— Oui. Je tombais dans un précipice, et...

— Je suis arrivée à propos pour vous retenir?

— Justement.

— Vous savez que nous devions aller ce soir au Garrick

voir la nouvelle comédie de Pinero, *Lady Bountiful*. Si vous ne vous sentez pas assez bien pour venir, je resterai avec vous : je veux vous tenir compagnie.

Fidès déclara qu'elle irait au théâtre, et Amy la laissa pour aller s'habiller. Dès qu'elle fut seule, la jeune fille s'assit à sa table et écrivit rapidement la lettre suivante :

« Cher monsieur,

» Vous m'avez fait offrir il y a quelque temps une place de correcteur pour les ouvrages de mathématiques dans votre imprimerie. Si vos dispositions n'ont pas changé, j'accepte cette situation aux conditions proposées ; c'est-à-dire deux livres par semaine, une nuit de travail sur trois et le logement à l'imprimerie.

» Sincèrement à vous.

» F. FERREIRA

» Prière de répondre par télégramme. »

— Là, se dit-elle, je serai à l'abri de tous et à l'abri de moi-même.

La lettre était adressée au chef de la maison *Garner and Co*. Elle la fit expédier immédiatement à la poste. Elle calcula que son message serait le lendemain matin sur la table du grand imprimeur, qu'elle aurait la réponse à l'heure du lunch et que, dans vingt-quatre heures elle aurait dit adieu pour jamais à ce cher et funeste refuge.

Alors elle s'habilla avec soin. Elle voulait jouir de ses dernières heures. Ce soir, le luxe, l'élégance, la vie heureuse et brillante où la femme n'a qu'à être belle et à être aimée ; demain, le travail obscur et épuisant dans un coin sordide de la Cité, au milieu du grincement des roues et de la trépidation des machines, sous un rude commandement, parmi des figures étrangères et hostiles ; la vie solitaire, sans confort et sans joie. Elle avait le calme des grandes résolutions prises ; cette lettre écrite et envoyée lui avait rendu confiance en sa propre énergie.

On partit pour le « Garrick ». La pièce — qui était plutôt un roman joué qu'un véritable drame — avait pour sujet un

homme qui, sans avoir fait grand'chose pour cela, est aimé de deux femmes. L'une est pauvre, avec un humble et vulgaire entourage; elle n'a rien à donner qu'elle-même. L'autre possède tous les avantages de la fortune et d'une culture supérieure: elle pourrait assurer à son mari la place qui lui convient dans le milieu où l'appellent ses goûts, sa naissance et son éducation première. Mais il s'élève entre eux un de ces malentendus que les auteurs sont si habiles à créer et à entretenir. La fierté révoltée du jeune homme le jette dans les bras de l'autre jeune fille, qui croit son cœur libre et lui donne le sien. Elle est mariée lorsqu'elle reconnaît son erreur, et, en mourant, lègue à sa rivale le soin de rendre heureux celui qu'elles ont aimé toutes deux. Cette situation, par certains côtés si semblable et, par d'autres, si contraire à celle des trois personnes assises ensemble dans la même loge, prêtait à mille pensées. Amy dit tout haut les siennes. Elle ne comprenait pas qu'un homme fît des façons pour recevoir une fortune des mains de sa femme. « En amour, disait-elle, il n'y a ni bienfaiteur ni obligé, ou plutôt celui qui donne est vraiment celui qui reçoit... » L'antagonisme des deux femmes, leurs droits réciproques et, pour ainsi dire, alternatifs, lui semblaient un problème irritant que l'auteur n'avait pas résolu et qui était peut-être insoluble.

— La mort vient toujours au secours des dramaturges et des romanciers pour les débarrasser de celle qui est de trop. Malheureusement, — ou heureusement, — dans la vie réelle, on fait plus de difficulté pour se retirer du combat. Quand les deux femmes s'obstinent à vivre et à aimer, quelle est la solution?

— Il y en a plusieurs, dit Julien : le divorce, la bigamie... Il y a aussi le ménage à trois.

— C'est hideux, n'est-ce pas, Fidès?

— Absolument.

— Alors, quoi?

Julien reprit :

— Celle qui n'est pas aimée doit disparaître.

— Je voudrais bien savoir en vertu de quelle loi.

— En vertu de la loi de Darwin sur la survivance des plus forts et des mieux équipés.

Amy eut un petit frisson et un sourire.

— Ah! c'est égal, il est dur de mourir en donnant son mari à une autre. Moi, je serais jalouse dans ma tombe.

— On ne sent rien dans la tombe, dit lentement Fidès. Les plus à plaindre sont celles qui, simplement, s'exilent du bonheur et se condamnent à vivre. Celles-là sont les vraies misérables.

Amy la regarda, étonnée de l'amertume qu'elle avait mise dans ses paroles; mais Fidès était déjà redevenue impassible.

Le retour fut silencieux.

Amy s'arrêta un moment dans le hall pour donner un ordre à Nahima. Fidès était montée la première et Julien l'avait suivie. Il la rejoignit dans la galerie et la saisit dans l'ombre. Pas un mot ne fut échangé; elle ne fit aucun effort pour se dérober. Ce fut un embrassement muet, éperdu, désespéré. Elle s'y abandonna en songeant :

« C'est le premier et le dernier baiser. C'est tout ce qu'il aura de moi et tout ce que j'aurai de l'amour. Il y a dix ans que je vis pour cette minute-là. »

Amy arrivait; il s'en fallut de bien peu qu'elle ne les vît dans les bras l'un de l'autre.

XVI

L'heure du lunch arriva et se passa sans que Fidès eût reçu la réponse qu'elle attendait. Ils étaient assis tous trois dans le *morning room*. Amy, renversée dans un fauteuil américain, se balançait tout en lisant le *World*, éclatant de rire à certains paragraphes méchants dont elle donnait lecture tout haut à ses deux compagnons. Julien, qui s'était arrangé pour lui tourner le dos, dévorait des yeux Fidès et ne perdait pas un seul de ses mouvements. Quant à elle, dans cette immobilité absolue qui est la forme la plus intense, la plus aiguë de l'anxiété, elle feuilletait, sans les voir, les pages d'un album et portait fréquemment les regards vers le cartel dont le pesant balancier martelait lourdement les secondes. Il y a entre l'oscillation d'un pendule d'horloge et les battements de

notre cœur une étrange similitude qui se fait sentir d'une manière presque douloureuse aux heures critiques de la vie.

On frappa à la porte.

Nahima entrait avec une enveloppe rougeâtre sur un plateau d'argent.

— Un télégramme pour miss Ferreira.

Elle l'ouvrit. Ses mains tremblaient si fort qu'elle faillit déchirer le papier. La dépêche ne contenait que ces mots :

« Désolé. Place donnée hier.

» GARNER. »

Elle laissa tomber le télégramme sur la table. Julien allongeant la main, le prit et le lut.

— Vous vouliez partir ?

— Oui.

Elle était comme anéantie ; et, en même temps, elle était obligée de s'avouer qu'une lâche joie montait du fond de son être et l'envahissait.

— C'est le destin qui le veut, murmura Julien.

— Qu'est-ce qu'il y a donc ? demanda Amy.

— Rien... Un rendez-vous pour l'essayage de ma robe.

C'était le premier mensonge, et il allait être suivi de bien d'autres. Ce jour même, Fidès fut la maîtresse de Julien.

Les semaines qui suivirent furent remplies de dévorantes émotions, dont rien ne devait paraître et ne parut à la surface. L'adultère, dans ces conditions, demande plus d'art que les meilleurs comédiens n'en ont jamais dépensé sur la scène et il exige de ceux qui jouent ce terrible jeu une attention aussi âpre, aussi intense, que celle du misérable qui défend sa tête devant la cour d'assises et auquel un mot de trop, un geste à faux peut coûter la vie. Certains hommes et certaines femmes, qui aiment à la fois le péril et le mensonge, se complaisent dans cette situation. Julien était de ceux-là. Il savourait sa bigamie. Il n'avait jamais été plus attentif envers les deux femmes. Il entourait de soins Amy, qui était au troisième mois de sa grossesse, et se laissait remercier par elle des égards qu'il témoignait à Fidès. Dans cette cessation d'hostilités, elle voyait une preuve d'affection qu'il lui don-

nait. Il allait jusqu'à se faire leur arbitre et leur médiateur dans les petites bouderies qui s'élevaient entre elles et où Fidès risquait de se trahir. Un jour, il les poussa toutes deux l'une vers l'autre, les fit s'embrasser, les tint un moment assises chacune sur un de ses genoux, le bras passé autour d'elles.

— Vous êtes très gentilles comme cela, — dit-il en souriant, — les cheveux blonds mêlés aux cheveux bruns. Sir Frederick Leighton ferait avec vous un joli tableau : *la Réconciliation*.

— Il me vient une autre idée de tableau encore meilleure, dit Amy éclatant de rire au milieu de ses larmes : *Evêque mormon en famille*.

— Oui, cela irait encore, répondit Julien. Seulement il faudrait tout autour une vingtaine de marmots de provenances différentes.

La grossesse avait suspendu l'intimité conjugale. La chambre d'Amy était placée entre celle de son mari et celle de Fidès ; dans les lourdes chaleurs de l'été, sa porte resta souvent grande ouverte : lorsque Julien gagnait, par la galerie, la chambre de sa maîtresse, le moindre craquement du parquet, une ombre vaguement dessinée pouvait avertir la jeune femme, qui parfois avait des insomnies. Fidès attendait, presque défaillante, derrière la porte entr'ouverte, et tombait dans ses bras ; il sentait alors ses mains glacées, son cœur qui battait à rompre sa poitrine, et cette angoisse caressait délicieusement en lui ces instincts de cruelle volupté qui sont endormis au fond de certaines natures.

Mais cette vie épuisait Fidès, qui semblait dépérir chaque jour. Il y avait des moments où elle haïssait Amy, d'autres où elle était prête à s'agenouiller devant elle pour lui demander pardon. Alors c'est contre elle-même et contre son complice que se tournait sa haine. Dès qu'elle était seule avec lui, elle l'accablait des plus dures paroles.

— Votre amour, disait-elle, ne m'a pas apporté une heure de joie. Vous parliez de me donner ce qu'il y a de meilleur en vous, de faire de moi la compagne et la confidente de vos ambitions ; vous ne m'avez donné que le rebut de votre pensée et de votre âme, vous avez fait de moi, qui valais mieux que vous, un instrument de plaisir et une esclave de

harem. Mentir le jour et trembler la nuit, voilà la vie que vous m'avez imposée! Est-ce qu'il ne vaudrait pas mieux courir le cachet, à travers la boue et le brouillard de Londres? L'institutrice, que les valets ravalent à leur niveau et à laquelle on fait sentir sans cesse sa dépendance, a du moins sa nuit. Tenez, j'aimerais mieux gratter la terre avec mes ongles, balayer les rues, servir dans un cabaret les portefaix et les matelots, — tout plutôt que ceci!... J'aimerais mieux être morte!

Elle se tordait les mains dans un paroxysme de désespoir. Puis elle se reprenait :

— Vous ne m'entendez donc pas?... Il n'y a donc plus rien d'humain en vous?... Oh! Julien, ayez pitié... Vous avez eu ce que vous vouliez, car les hommes ne veulent que cela... Ne me brisez pas tout à fait. Laissez-moi aller, m'enfuir d'ici...

— Êtes-vous ma prisonnière? Qui vous retient, si vous ne m'aimez plus?

— Vous savez bien que je vous aime... Mais vous avez raison : c'est moi qui suis lâche, c'est moi que je devrais accuser. Eh bien! ayez la force, ayez le courage qui me manque. Songez à vous-même, à votre sûreté, à votre fortune que vous risquez à chaque minute. On nous épie; c'est un miracle que nous n'ayons pas encore été découverts. Jetez-moi dehors, chassez-moi de cette maison, puisque je ne sais pas la quitter.

A ces paroles, et à mille autres qui coulaient de ses lèvres comme un flot intarissable, Julien ne répondait rien. Il la regardait avec l'assurance d'un dompteur et avec une sorte de complaisance, car il la trouvait belle dans sa colère et désirable dans sa douleur. Puis il se levait et, avant de sortir, disait lentement :

— A ce soir!

Fidès ne se trompait pas en parlant du danger qu'ils couraient. La vieille femme de charge, miss Jardine, semblait avoir des soupçons. Les petits yeux perçants de Mrs. Walden s'arrêtaient souvent sur la jeune fille avec une expression de curiosité défiante. Seule, Amy paraissait bien éloignée de la vérité. Un matin, elle prit à part son amie et l'emmena dans sa chambre. Elle tira d'un « bonheur du jour » de Boule un petit coffret dont la clef était attachée par un ruban.

— Savez-vous ce qu'il y a là dedans?

— Comment voulez-vous que je devine?... Un hochet pour baby?

— Mon testament... un testament bien en règle, certifié par deux témoins... Une femme qui va être mère pour la première fois, c'est comme un soldat qui part pour la guerre... Si je meurs, je veux que ceux que j'ai aimés me pleurent, mais je ne veux pas qu'ils souffrent matériellement de ma disparition... Inutile de vous dire que j'ai pensé à vous... Je laisse ma fortune à Julien, qui, sans cela, serait aussi pauvre qu'avant... Je n'entends pas que mon argent aille à des cousins que je n'ai jamais vus.

Fidès répondit froidement :

— Vous avez une santé de fer. Les femmes de votre tempérament supportent admirablement cette épreuve-là. A quoi bon nourrir des idées noires?

— Ce ne sont pas des idées noires. Les affaires sont les affaires. Prenez cette boîte, mettez-la en sûreté. S'il m'arrive malheur, vous la donnerez à Julien. Mais ne lui en dites pas un mot à l'avance. Il est si fier, si délicat! Je craindrais de le blesser.

Fidès prit la boîte en haussant les épaules. Elle se sentait humiliée de cette générosité qui la rendait plus vile à ses propres yeux. Et, comme il arrive, le sentiment de haine et de jalousie qu'elle éprouvait contre Amy s'accentua. Elle s'exaspérait en songeant que cette femme à laquelle elle volait son bonheur méditait de la combler de ses bienfaits posthumes. Elle se sentait infâme sans rédemption possible, et, ce soir-là, elle s'abandonna aux baisers de son amant avec une passion ardente et triste qui ressemblait à de la fureur.

L'automne était revenu, noyant de brume les prairies et dépouillant les bois de Finchley. Puis, ce fut l'hiver morne et noir. Mais tout ce qui était jeune et vivant ne semblait pas sentir cette mélancolie des choses. La vie anglaise se faisait, au contraire, plus animée aux approches de Noël. On répétait des comédies entre amateurs; les bazars de charité succédaient aux tableaux vivants. Les clubs de *football* étaient dans toute leur gloire, et on se promettait de patiner sur les étangs de Hampstead. El Obayd, où tout se préparait pour

souhaiter la bienvenue à l'enfant, paraissait plus bruyant et plus gai que d'ordinaire. Dans ce mouvement d'allées et venues, de dîners, de thés et de visites, la douloureuse aventure de Julien et de Fidès suivait sa marche secrète. L'amant n'en était pas encore à la lassitude, mais il la prévoyait déjà et ne s'effrayait pas de la voir venir. « Elle a raison, pensait-il : cela ne peut pas durer toujours. Un jour ou l'autre, elle demandera encore sa liberté et je la laisserai partir. Qui sait si elle ne sera pas ulcérée d'être prise au mot? Que fera-t-elle?... Ah! il sera temps d'y penser quand nous en serons là. Il faut jouir de ces dernières heures, puis revenir à la vie sérieuse, à l'ambition, aux affaires. Ceci n'est qu'un intermède, mais il a été délicieux et m'a fait reprendre goût à l'existence que j'allais maudire. »

Maintenant qu'il avait retrouvé son sang-froid, il jugeait autrement la situation. Il connaissait trop la vie pour ne pas savoir que, si le monde ignore à jamais beaucoup de transgressions morales, et même de crimes, toute faute qui se répète et qui dure est infailliblement découverte. C'est pourquoi il en vint à se dire plusieurs fois : « Cette nuit a été la dernière » ; et quand il la revoyait, dans sa grâce hautaine ou brisée, avec son œil plein de sombres flammes, sa taille de statue, la souplesse et la poésie de sa marche et de ses attitudes, chaque fois il se manquait de parole à lui-même. Un matin, pourtant, il prit, en s'éveillant, une résolution énergique.

« Je suis lâche, Il faut en finir », pensa-t-il.

Il regarda la date : c'était le 24 décembre, la veille de Noël. Il se jura qu'après ce soir-là tout serait dit.

Il y eut du monde à dîner et on veilla tard à El Obayd. On improvisa une danse et, à minuit, on s'embrassa gaiement sous le *mistletoe*. Amy qui, de son fauteuil, mettait tout le monde en branle, se retira la dernière en recommandant à Nahima d'éteindre les bougies de l'arbre de Noël. Puis elle remonta lentement chez elle appuyée au bras de son mari, en murmurant à lèvres closes le refrain de la poétique valse alors en vogue et qu'on avait chantée le soir :

Dreamland faces, passing to and fro...

Ils s'arrêtèrent au seuil de la chambre à coucher :

— Bonne nuit. Il ne faut pas réveiller Fidès qui a la migraine et qui dort sans doute depuis longtemps.

Mais Julien ne paraissait pas pressé de la quitter.

— Je ne serai pas toujours exilé de cette chambre, dit-il très bas et d'une voix caressante.

Il la regardait. Elle était jolie, ce soir-là, en dépit des fatigues de la grossesse ; sa maternité prochaine rayonnait déjà sur elle et l'enveloppait d'une grâce particulière. Une pensée venait de naître dans le cerveau de Julien : soit retour des premières et fraîches sensations de la lune de miel, soit vague espoir qu'Amy le guérirait de Fidès comme Fidès lui avait fait oublier Amy. Elle sentit une sorte de douce insistance dans ces bras qui la retenaient et, secrètement heureuse, elle hésita un instant. Puis, avec un geste de tendre excuse :

— Allons, bonsoir.

Avec un dernier sourire, elle referma la porte.

Environ deux heures plus tard, Amy fut réveillée par une sensation étrange : une âcre fumée remplissait sa chambre et la suffoquait. Par le carreau de l'imposte venait une lueur violente, mais intermittente et trouble. Elle fut debout en une seconde, courut, pieds nus, à la porte, l'ouvrit et recula, frappée au visage par une ardente et épaisse vapeur qui se précipitait par cette issue soudainement ouverte.

La maison était en feu. L'immense hall était changé en fournaise. Toutes les richesses accumulées, vieux meubles étoffes précieuses, balcons ouvragés, escaliers à jour, tout brûlait. Une fumée rouge, traversée par desé clairs de flammes. montait en tourbillons vers, le toit de verre qui volait en éclats. et s'écroulait avec un pétillement sec sur le brasier d'en bas.

La retraite était coupée du côté de l'intérieur, mais la chambre d'Amy avait un balcon extérieur où l'on pourrait tenir en attendant les secours qui ne tarderaient pas à venir, qui venaient déjà, car une rumeur de pas et de cris, au dehors, se mêlait déjà au bruit de l'incendie.

— Julien !... Fidès ! cria-t-elle d'une voix étranglée.

Rien ne répondit. Elle songea à la potion de chloral qu'elle avait elle-même portée à son amie : « Elle ne se réveillera pas, pensa-t-elle. Elle est perdue ! »

Amy prit courage et, enveloppée d'un manteau, se lança

dans la fumée. En quelques secondes, tâtonnant le mur, elle atteignit la porte, l'ouvrit toute grande, et demeura un instant pétrifiée d'horreur : sous la blême clarté d'une veilleuse d'albâtre, pendue au plafond, elle vit deux têtes se dresser, inquiètes et pâles, et la vérité la foudroya... Ses pupilles se dilatèrent; une expression de rage folle bouleversa ses traits. Elle parut prête à s'élancer sur eux pour les déchirer. Puis, tout à coup, par un subit revirement de désespoir, elle se tourna vers l'incendie, courut à la balustrade, l'enjamba et se jeta dans le gouffre de feu.

Cela fut si rapide que Julien et Fidès comprenaient à peine.

— Sauvez-la! Sauvez-la! cria Fidès.

Julien essaya de s'approcher de la fournaise, mais revint presque aussitôt, livide, noirci, couvert de sueur, les cheveux et les sourcils brûlés. Il ferma la porte pour barrer le passage à la fumée qui menaçait de les étouffer et courut à la fenêtre.

— Venez, dit-il.

— Laissez-moi, et sauvez-la! répétait Fidès.

Julien l'enveloppa d'une pelisse tombée à ses pieds, la prit dans ses bras et l'emporta vers la fenêtre, où une échelle était déjà appliquée et où apparaissaient des têtes anxieuses.

— Maintenant, — dit Julien à ceux qui l'entouraient dès qu'il toucha le sol, — il faut rentrer à tout prix dans la maison pour sauver Mrs. Delaunay.

Mais tous les efforts furent inutiles. Malgré les pompes accourues de Harrow, de Highgate, de Willesden, malgré le courage et le dévouement de tous, nul ne put dépasser le seuil avant le lendemain. El Obayd brûla toute la nuit; la toiture s'effondra vers le matin. C'est seulement le jour suivant vers midi que l'on découvrit les restes méconnaissables de celle qui avait été Amy Delaunay.

On trouva aussi, dans sa logette, le cadavre carbonisé de l'Indien, qui était mort peut-être sans se réveiller, dans son rêve d'opium. Avait-il négligé d'éteindre une des bougies de l'arbre de Noël et causé ainsi la catastrophe? Ou le fourneau de sa pipe, renversé par un mouvement du dormeur, avait-il communiqué le feu aux tentures? Ces explications étaient trop simples pour être acceptées des gens de Finchley. Ils remarquèrent d'une façon significative que l'incendie avait com-

mencé « à la place même où était tombé le vieux Saint-Clair ». Ils ne doutèrent pas que le père offensé n'eût pris sa revanche et puni sa fille.

XVII

— Ainsi, vous quittez l'Europe. Dieu sait quand nous nous reverrons, Fidès!... Peut-être jamais...

C'était Pauline qui parlait ainsi, sous la véranda de la maison où elle demeurait à Bickley Park, avec son mari. Elle tenait dans ses mains les mains de Fidès, qui était venue lui dire adieu, avant de partir pour l'Australie.

Elle n'avait jamais beaucoup aimé Fidès, mais, en ce moment, tous les souvenirs de son enfance lui revenaient à la fois et coloraient le passé de douces lueurs.

— Vous rappelez-vous Babel? Comme nous jouions dans la boutique et dans l'escalier, et comme vous obéissiez à Julien, et comme vous me taquiniez!

— J'étais déjà mauvaise, dit sérieusement Fidès.

— Oh! je ne dis pas cela, chère.

— Mais moi, je le dis.

— Pauvre vieille maison! — continua Pauline en rêvant. — A présent, c'est une maison comme les autres. On ne l'appelle plus Babel, maintenant, et il n'y reste pas un seul des habitants d'autrefois. Mais je crois la voir telle qu'elle était quand on y baragouinait toutes les langues; je revois ce pauvre Nahima que nous prenions pour un prince déchu, et le philosophe Klaus avec sa redingote verte, si bien brossée, qui nous donnait un penny en passant et nous disait : « Tâchez d'être bons! » Cela nous semblait si drôle!

— Oui, et pourtant il avait raison : la bonté est un effort.

— Que de choses nous souhaitions! — dit encore Pauline après un silence. — Que de rêves!

— Avez-vous réalisé les vôtres, Pauline? Êtes-vous heureuse?

— Je suis heureuse, mais je n'ai pas réalisé tous mes rêves. L'art. pour commencer!... Je me figurais qu'il suffisait de sentir pour faire comprendre, d'être émue pour émouvoir les autres. J'aurais voulu mettre dans mon chant ce que les

grands maîtres ont mis dans leur musique : de l'amour, du bonheur, des larmes !... Je n'avais pas la force. Mon humble voix ne me permettait pas de viser si haut, et voilà ma première déception... La seconde, c'est la patrie. J'aimais passionnément la France, et, quand j'ai voulu y vivre, je n'ai pas pu. Mes parents étaient restés Français : ils n'ont jamais connu le mal dont je vous parle. Mes enfants seront Anglais et ne le connaîtront pas davantage. Moi seule, j'ai souffert. Je vous assure que c'est une chose vraiment cruelle que d'avoir deux patries, l'une pour l'âme, l'autre pour le corps, l'une vers laquelle s'élance l'imagination, l'autre à laquelle les pieds sont attachés.

— Oui, je le crois. Pourtant, Pauline, la pire désillusion, celle dont on ne guérit pas, c'est le dégoût de soi-même.

A ce moment, le son d'une voix bien connue la fit tressaillir.

— Qui est donc là ? demanda-t-elle.

— Julien. Ne vous l'ai-je pas dit ? Il cause avec Stanley dans le jardin. Il a déjeuné ici. Pauvre Julien ! Vous savez qu'il ne lui reste rien de la fortune des Saint-Clair, qui est allée enrichir un boutiquier de Glasgow. Il a essayé de reprendre une situation dans le parti populaire. Hier, il a parlé dans un meeting.

— Eh bien ! le résultat ?

— Désastreux. Voyez ce que dit le *Daily Chronicle*.

Elle prit sur la table un journal froissé et le tendit à Fidès, en lui indiquant du doigt un article intitulé : *Réunion orageuse dans l'East End*. Fidès lut ce qui suit :

« On attendait avec une certaine curiosité l'apparition — ou plutôt la réapparition — annoncée depuis quelques jours, de M. Julien Delaunay sur le théâtre de ses premiers exploits. On savait que la séance serait animée : l'événement a justifié, sinon dépassé, les espérances de ceux qui étaient venus pour assister à une bagarre. Le mot n'est pas tout à fait exact : la scène dont le public a été témoin hier dans la salle du Standard-Theatre n'a été qu'un duel inégal entre l'orateur et son auditoire. Pas une main ne l'a applaudi, pas une voix ne s'est élevée pour l'encourager ou le défendre. M. Tom Gillott, membre du County Council, et M. Christopher Wemyss, rédacteur en chef du *People's Memorial*, se faisaient remarquer au premier rang des assaillants.

» M. Julien Delaunay a commencé ainsi :

« Mes chers camarades,

» Je viens réclamer ma place parmi vos défenseurs après une
» longue absence que je ne crois pas avoir été entièrement
» perdue pour la cause du peuple. »

» Des exclamations et des rires ironiques ont salué cette phrase. On a crié : « Que faisiez-vous pendant ce temps-là? » Et plusieurs voix ont répondu : « Il fumait des cigares à huit » pence, et buvait du sherry à six shillings la bouteille. » A partir de ce moment, chaque mot a été interrompu et le tumulte est allé grandissant jusqu'à la fin. On a porté sur l'estrade un homme qui a déclaré être un mineur d'Old Brook et qui a affirmé que jamais l'ouvrier n'avait été plus durement traité qu'au temps où M. Delaunay gérait les actions de Saint-Clair. Un autre a donné le chiffre des assurances touchées par Delaunay pour des navires qui n'étaient pas en état de tenir la mer et qui avaient coulé bas... Le sténographe croit comprendre que M. Delaunay se défend sur ce point en disant que les navires en question avaient été visités par l'inspecteur du *Board of Trade*. On crie alors : « Vous avez acheté l'inspecteur! L'inspection est une farce!... » Une personne dont on ne peut savoir le nom prétend que M. Delaunay a mis le feu à sa maison pour toucher la prime. M. Gillott, assis devant l'orateur, lui montre le poing et gesticule avec énergie : « Je suis honteux de vous avoir jamais » recommandé au peuple. Vous aviez dénoncé Saint-Clair, » et vous avez été pire que lui. Maintenant que vous êtes re- » devenu pauvre, vous vouler revenir à nous, mais nous ne » nous laisserons pas tromper deux fois. » On jette des œufs pourris à la face de M. Delaunay, qui est très pâle et s'essuie avec son mouchoir. « Messieurs, je vous en supplie, accordez- » moi cinq minutes, et je vous prouverai... Messieurs, ma » conscience... Ah! tas de brutes, vous ne voulez pas m'écou- » ter!... » Le bruit devient assourdissant. Une motion de flétrissure, proposée par M. Gillott et appuyée par M. Christopher Wemyss, est votée à l'unanimité. « Lynchez-le! » crie une voix. On se rue vers l'estrade, et le propriétaire fait échapper M. Delaunay, dont les habits, nous dit-on, sont déchirés

et la figure couverte de sang. Les assistants ne se retirent pas et commencent à démolir les bancs ; on éteint l'électricité. Dans la salle on crie : « Gare aux poches !... Embrassez les » filles !... » Comme il n'y a pas une seule femme, ce dernier mot a beaucoup de succès. A onze heures et demie, la foule se disperse. »

Fidès rejeta le journal sur la table sans un mot de commentaire.

Sur sa figure se lisait une expression de dégoût dont madame Grenville ne put deviner le sens.

— Je ne sais ce qu'il va faire, reprit Pauline. Il songe à passer en Amérique. Mais je crains bien que cet article ne l'y précède... Vous partez ?

— Il le faut.

— Sans voir Julien, sans dire adieu à Stanley ?

— C'est vous qui vous chargerez de m'excuser. Je dois me trouver à Ludgate Hill avant sept heures et je n'ai que quelques minutes avant le passage du train.

Pauline se tut. Ce n'était pas la première fois qu'elle soupçonnait un douloureux mystère dans l'existence de Fidès. Elle ne cherchait point à le pénétrer, se contentant de remercier Dieu qui avait étendu devant elle un chemin moins rude et plus droit. Elle dit simplement :

— Je vais mettre mon chapeau et vous accompagner à la station.

Mais, à ce moment, on annonça une visite, et Pauline ne put donner suite à cette pensée. Elle conduisit son amie jusqu'à la grille, et là, l'embrassa avec une larme au bord des paupières.

Elle suivit un moment du regard la pauvre errante qui s'éloignait, sans tourner la tête, vers la première étape de son long voyage. Puis, elle rentra en soupirant.

Fidès marchait dans une allée de grands arbres, que bordaient des maisons silencieuses, enfouies dans la verdure et que dominait de sa silhouette grise l'église de Bickley. De lourds nuages orageux assombrissaient encore ce lieu déjà sombre.

Pas un souffle de vent n'agitait les feuilles. Aucun bruit, si ce n'est le coup de pioche d'un terrassier qui travaillait dans

un jardin voisin, et le grincement des roues d'une voiture d'enfant qu'une *nurse* somnolente poussait devant elle.

Fidès, oubliant l'excuse qu'elle avait donnée pour justifier son brusque départ et qui n'était qu'un prétexte, marchait sans hâte. Être ici ou ailleurs, dorénavant, que lui importait? Elle longeait alors le cimetière et, par delà le petit mur bas qui servait de clôture, regarda les tertres verts.

— Comme ils sont tranquilles, là! murmura-t-elle.

Et elle reprit sa route.

Elle entendit derrière elle des pas précipités et ne s'en inquiéta point jusqu'au moment où une voix haletante, impérieuse, l'appela par son nom :

— Fidès! Fidès!

— Que me voulez-vous? demanda-t-elle sans s'arrêter.

— Ce que je veux? répondit Julien. Je ne vous ai pas vue depuis... depuis la nuit de Noël. Je veux vous parler.

— A quoi bon? Nous n'avons plus rien à nous dire.

— Pourquoi allez-vous en Australie?

— Écoutez-moi et tâchez de me comprendre. Dans quelques mois, les portes du bagne d'Adélaïde s'ouvriront pour rendre la liberté à une condamnée qui aura fini son temps. Je ne sais pas si ces quinze années passées dans l'enfer l'auront rendue meilleure ou pire. En tout cas, je sais qu'elle sera vieille, usée, incapable de gagner sa subsistance et d'entretenir sa misérable vie par d'honnêtes moyens. Je sais aussi que cette femme est ma mère.

— Votre mère! Son plus grand crime, c'est envers vous qu'elle l'a commis quand elle vous a condamnée à naître.

— Ce que vous dites là pourra bien être la morale de l'avenir. En attendant, le monde regarde comme des criminels non pas ceux qui donnent, mais ceux qui ôtent l'existence à leurs semblables. Vous savez que j'ai causé la mort de deux êtres humains. J'ai pu m'absoudre du premier crime : je ne puis m'absoudre du second. La loi ne m'atteint pas, ne me punit pas comme elle a atteint et puni ma mère : en suis-je moins coupable? Je n'ai pas su échapper à ma destinée héréditaire. Je suis son sang, sa digne fille; nous nous valons. Je n'ai pas le droit de la mépriser, et j'ai le devoir de l'assister. Quand elle sortira de prison, elle me trouvera

devant la porte, prête à travailler pour elle, à gagner sa vie et la mienne.

— Ce sera une existence abominable !... La servante, le souffre-douleur d'un monstre !

— J'espère que ce sera une vie très dure... J'ai besoin de souffrir, j'ai soif d'expier. Comprenez-vous cela ? Non, vous ne comprenez pas... Julien, je me dis quelquefois que c'est peut-être nous, les savants, qui avons tort, et les vieilles femmes prosternées sur le pavé des églises, leurs rosaires entre les doigts, qui ont raison... S'il y avait un Dieu, après tout ?

Il haussa les épaules.

— On se trompe, dit-il, quand on s'imagine que les femmes sont faites pour la vérité et la science. Elles ont l'air d'y mordre, mais vient un jour d'orage, comme celui-ci... leurs nerfs s'ébranlent et leur imagination reprend le dessus.

Un large éclair tressaillit dans le feuillage et les enveloppa de lumière. Le tonnerre gronda. De grosses gouttes s'aplatirent en crépitant dans la poussière.

— Hâtons-nous, dit-il.

Mais elle ne semblait pas l'entendre.

— Il y a une chose dont je suis sûre, dit-elle : c'est qu'il existe un bien et un mal.

— Et ce dont je suis sûr, moi, c'est que je ne vous laisserai point partir pour l'Australie.

— Peut-être prétendrez-vous que vous m'aimez encore ?

— C'est la vérité.

— Vous ne le répéterez pas dans cinq minutes, quand vous aurez entendu ce que j'ai à vous dire... Votre femme, Amy, quelques jours avant de mourir, avait fait un testament qui vous instituait son légataire universel.

— Comment le savez-vous ?

— Elle me l'a dit.

— Où est ce testament ? Le *solicitor* n'avait rien reçu.

— Non, c'est à moi qu'elle l'a confié.

— De sorte que ce testament...

— A été détruit dans l'incendie.

— Ah ! si vous y aviez songé, pendant cette terrible minute !... si vous me l'aviez dit, seulement !...

— J'y ai songé... et je l'ai laissé derrière moi... volontairement.

— Vous avez fait cela, vous?

Fidès s'arrêta et le regarda en face.

— Ainsi, vous auriez été capable d'hériter de votre victime, de celle que vous avez assassinée ?

— Pas de grands mots, je vous prie!

— Ce sont les mots qui conviennent... Je suis heureuse de vous avoir évité cette suprême honte. Maintenant, vous me haïssez, je le vois dans vos yeux, et c'est ce que j'attendais. C'est ici que finit ce grand amour.

Ils venaient d'entrer dans la petite gare solitaire dont une grêle furieuse battait le toit.

— Le train de Londres! cria-t-on près d'eux.

— A présent, reprit Fidès, vous ne chercherez plus à me retenir. Je vais à l'autre bout du monde. Si je pouvais aller plus loin, mettre encore plus de terres et de mers entre vous et moi, j'irais... En tout cas, nos routes se séparent et ne se croiseront plus jamais. Vous, continuez votre chemin. Vous ferez encore bien des dupes et bien des victimes, puisque c'est votre destinée de trahir. Peut-être réussirez-vous dans la vie. Je me figure que, parmi ceux qui gouvernent le monde, plus d'un a eu des commencements semblables aux vôtres... Et pourtant, humiliée et brisée comme je suis, je ne voudrais pas échanger mon âme contre la vôtre. Adieu, adieu pour jamais. Puissions-nous ne jamais nous rencontrer!

Le train entrait en gare. Elle y monta et la portière fut aussitôt refermée derrière elle. Julien, demeuré sur le quai, regarda les voitures s'ébranler une à une et s'éloigner avec une vitesse grandissante; il vit les feux rouges de l'arrière se perdre dans une brume d'orage.

Alors une parole grossière s'échappa, entre ses dents serrées, à l'adresse de la femme que ce train emportait :

— Sale gueuse!... Et moi qui la croyais intelligente! Décidément, elle était stupide.

Mais il se mentait à lui-même, car, dans sa pensée, une voix, qu'il ne pouvait faire taire, criait que Fidès avait dit vrai et que la sentence était juste.

AUGUSTIN FILON

L'ART PUBLIC

La rénovation des industries et des arts d'ameublement n'aura été qu'une première étape de la grande croisade prêchée par William Morris et Walter Crane pour l'affranchissement de l'art décoratif. Le rêve de ces initiateurs s'enfermait dans des limites encore trop étroites. Leur exemple, certes, fut excellent: embellir les intérieurs en créant des lignes et des types nouveaux pour chaque objet d'utilité courante, dépenser autant d'originalité dans le dessin d'un cache-pot, d'un lustre, d'une chaise que dans la conception d'un « morceau » de sculpture ou de peinture, — c'était véritablement rendre la vie aux arts plastiques en les ramenant au souci, trop longtemps abandonné, de l'application ornementale.

Mais quand on eut composé des mobiliers esthétiques et animé d'une beauté propre les moindres détails du *home*, on regarda avec tristesse les rues maussades où s'élèvent les prétentieux hôtels bourgeois et les casernes cubiques, dites maisons de rapport, et l'on songea à renouveler la décoration des villes avec autant de logique et d'art que l'aménagement intérieur des habitations.

Puisque nous cherchons, en effet, à nous entourer d'objets artistiques, — non pas de curiosités archéologiques ou de bibelots d'étagère, mais d'ustensiles pratiques, exécutés par des artistes, — pourquoi ne tenterions-nous pas une transformation rationnelle des rues et des places où notre regard est choqué à chaque moment par les créations ridicules, bizarres et souvent odieuses de propriétaires stupides, d'aubergistes et de commerçants grossiers, de compagnies et d'administrations funestes, qu'elles soient publiques ou particulières? Il ne s'agit point de multiplier les statues, les monuments commémoratifs, les pylônes patriotiques, mais d'inventer pour les constructions, décorations et appareils répondant aux nécessités de la vie commune, tels que fontaines, poteaux électriques, lanternes, horloges, — la liste est longue, — des formes aussi élégantes que possible, et de ménager dans les moindres sites urbains une harmonie d'ensemble et des aspects pittoresques.

Tâche considérable, en vérité, et qui exigerait le concours de tous les architectes, sculpteurs et peintres de talent. Car, pour la mener à bonne fin, pour introduire des rythmes originaux dans le groupement des habitations et dans le dessin des façades, pour communiquer de la poésie aux sculptures emblématiques d'un réverbère, pour assurer une renaissance générale de l'art public, il faudrait que les virtuoses de l'art, isolés depuis trop longtemps dans leur idéal égoïste, oubliassent leurs vieux préjugés et consentissent à devenir les humbles artisans de cette rénovation. Les statuaires se remettront-ils à modeler des balustrades, des rampes d'escalier, remonteront-ils aux échafaudages pour tailler eux-mêmes des cariatides, des corbeaux, des frises, des frontons? De même, le grand peintre se résignera-t-il à badigeonner le mur qui portera son œuvre, comme le dessinateur, le lithographe, l'aquafortiste préparent leur planche, leur pierre ou leur cuivre?... C'est pourtant à ce prix que les éléments de la décoration retrouveront toute leur force d'expression. Ruskin l'a constaté le premier, et le principe fondamental de son esthétique s'applique aussi bien à l'embellissement du paysage de pierres qu'à l'exécution d'un décor d'intimité. Que l'architecte cesse d'être un calculateur savant et redevienne le constructeur d'autrefois, que le peintre et le sculpteur soient de

nouveau leur propre praticien, et la beauté plastique sera rendue à sa destination ancienne, toute sociale et populaire. Les encouragements officiels ne feront sans doute pas défaut, et si le grand art décoratif continue de végéter misérablement, les artistes seuls en porteront la responsabilité.

***

Il semble assez naturel, au premier examen, que le souci d'orner la rue se manifeste en des temps de démocratie. Une société égalitaire doit songer plus qu'une autre à répartir la plus grande somme de beauté possible et à faire jouir avant tout la collectivité anonyme des chefs-d'œuvre payés en son nom : c'est là une erreur que les démagogues répandent volontiers. L'Athènes de Périclès, les communes flamandes des princes bourguignons, la Florence des Médicis nous sont des preuves, au contraire, que dans l'antiquité, au moyen âge et au temps de la Renaissance, l'instinct esthétique des peuples se développa sous l'inspiration et la conduite d'une aristocratie éclairée.

La beauté des villes anciennes fut déterminée surtout par l'orgueil local et le *particularisme*, bien plus profonds dans les civilisations passées que dans notre monde cosmopolite. Aucun peuple ne fut plus particulariste que les Grecs; chaque ville avait son autonomie, ses mœurs, ses traditions mythiques. « La Grèce est née divisée », a dit Joseph de Maistre. Les Argiens étaient à peu près aussi étrangers aux Athéniens que les Français le sont aux Anglais. Les citoyens mettaient toute leur ambition à embellir la cité, à construire des temples, des trésors, des théâtres, qui devaient soulever l'admiration des villes voisines. Des magistrats avaient pour unique mission de veiller au bel aspect des rues. Apollon, dieu de l'harmonie, présidait à l'inauguration des voies et routes nouvelles. Après les guerres médiques, Athènes, appauvrie, dépensa trois fois le revenu annuel de la république pour élever le Parthénon. Mais aussi, par la grandeur de ce sacrifice, la capitale de l'Attique devient, dès ce moment, la capitale de l'Art; elle résume en ce merveilleux effort le génie hellénique tout entier. L'édifice de marbre qui, du haut de l'Acropole,

projetait l'éclat de ses dorures et de sa chaude polychromie, pouvait être salué par tous les Grecs indistinctement comme le symbole le plus noble et le plus parfait de la patrie commune.

Le même « égoïsme municipal », — pour parler comme les historiens d'aujourd'hui, — favorise au plus haut point les facultés artistiques des populations italiennes du XIIIe et du XIVe siècles. Au moment où les discussions du *populus crassus* et du *populus minutus* sont pourtant les plus vives, les bourgeois florentins annoncent la construction de Santa Maria dei Fiori par ces fières paroles : « Florence décrète l'érection de sa cathédrale et charge son podestat de la Seigneurie d'en faire tracer le plan avec la plus somptueuse magnificence, de telle sorte que l'industrie et le pouvoir des hommes n'inventent et n'entreprennent jamais rien de plus vaste et de plus beau, attendu qu'on ne doit mettre la main aux ouvrages de la commune à moins d'avoir le projet de les faire correspondre à la grande âme que composent les âmes de tous les citoyens unis dans une seule et même volonté. »

Le sentiment égoïste qui tenait lieu de patriotisme s'était également développé avec intensité dans les communes flamandes du moyen âge. « Heureux et fier de la prospérité de sa ville natale, le bourgeois n'éprouvait que jalousie de celle des cités voisines dont la grandeur était pour lui objet de haine et d'envie... Les villes puissantes, par un terrible abus de pouvoir, recouraient à la violence pour empêcher qu'aucune autre cité s'élevât dans leur voisinage [1]. » Pour que la force de leur organisation apparût dans des formes tangibles, les communiers flamands élevèrent ces halles immenses, ces beffrois dominateurs qui sont restés les emblèmes éloquents de la richesse et de la liberté municipales. En moins de dix-sept ans, les drapiers, les forgerons, les brasseurs qui composaient la population de Louvain au XVe siècle dotèrent leur cité d'un hôtel communal que l'on considère avec raison comme un incomparable joyau de l'art gothique.

Les petites cités se ruinaient pour posséder des édifices qui pussent rivaliser avec ceux des villes voisines. Audenarde,

1. Frantz Funck-Brentano, *Philippe le Bel en Flandre*

voulant éclipser la magnificence de Bruges et de Gand, décida la construction d'un *Steedhuus* et imposa à l'architecte bruxellois Van Pede l'obligation de reproduire certains motifs architecturaux que l'on admirait dans les monuments les plus célèbres de la contrée.

La société municipale se divisait elle-même en une foule de groupes : ghildes, métiers, confréries de tous genres, où naissait et se développait une nouvelle fierté collective. Les maisons de corporations, qui sont souvent des modèles de goût et d'élégance, — nous citerons surtout le local des arbalétriers à Bruges, avec sa fine tourelle en briques, et la jolie maison du « Saumon » à Malines, décorée de frises et de frontons d'une extrême délicatesse, — nous disent amplement combien furent excellentes, au point de vue de l'art public, les conséquences de cet esprit d'association.

Avant la Révolution, l'art provincial avait en France une vie très intense et des écoles brillantes florissaient dans toutes les grandes villes du royaume. L'ancienne forme gouvernementale entretenait naturellement une émulation entre les cités. Les générations se passaient les procédés d'art comme elles se léguaient les privilèges communaux et les libertés corporatives, avec le même soin jaloux. Les émaux de Limoges, les ivoires de Dieppe, l'orfèvrerie d'Auxerre, les meubles de Normandie, etc., etc., restèrent célèbres pendant des siècles. La Révolution, en établissant une administration uniforme, détruisit toutes les influences locales et accéléra la décadence des belles industries artistiques. Le temps était loin décidément où Paris, Rouen, Amiens, Chartres, Troyes, Reims, élevaient d'orgueilleux monuments avec leurs propres ressources et, pour ainsi dire, avec leur propre inspiration; — et l'art public mourut en France comme il était mort en Italie, en Allemagne, en Flandre et dans toute l'Europe occidentale, tué surtout par l'esprit de cosmopolitisme et d'unité qui envahissait le monde.

***

A défaut de la variété puissante et de la grandeur pittoresque d'autrefois, la décoration des villes peut retrouver une origi-

nalité expressive si les principaux artistes de notre temps, suivant en cela l'exemple des maîtres les plus illustres du passé, consentent à n'être parfois que des ornemanistes et à décorer de leurs créations nos monuments, nos maisons, nos rues, nos places. Les statuts des anciennes corporations d'architectes, de peintres et de sculpteurs démontrent qu'anciennement les artistes considéraient leurs associations professionnelles comme des corps de métiers. Aucun préjugé de routine ou d'amour-propre ne les empêchait de collaborer à la décoration des rues. En Flandre surtout, l'art décoratif fut avant tout populaire. Rubens lui-même, peintre de cour et ambassadeur, accepta d'exécuter pour l'entrée de Ferdinand d'Autriche à Anvers, en 1635, un arc de triomphe dont on a conservé le dessin.

Et à côté des édifices fameux, combien de merveilles d'art public ne montre-t-on pas en Belgique, qui sont l'œuvre d'incomparables artisans trop souvent anonymes? Le puits de fer forgé attribué — à tort sans doute — à Quentin Metsys, les enseignes de la Grand'Place de Bruxelles, les ancres décoratives si finement ouvragées de la petite conciergerie d'Ypres, les émouvantes plaques tombales de cuivre trouvées à Gand et à Bruges, les médaillons sculptés, les bas-reliefs, les clefs d'arcade des maisons bourgeoises du XVe et du XVIe siècles, enfin les innombrables Vierges populaires, toutes brillantes et parées dans leurs niches coquettes, et qui firent donner à la ville de Memling le surnom de *Maria-Sted* (ville de Marie)... Dans les constructions les plus humbles de la campagne, le maçon flamand de ce temps a réussi à révéler son amour de la beauté plastique; les clefs d'ancre qui tantôt figurent le millésime, tantôt n'affectent qu'une forme purement ornementale, nous disent encore aujourd'hui combien le sentiment décoratif était profond chez les constructeurs et les ferronniers des plus petits villages.

En Italie, les artistes célèbres n'ont pas cru déchoir non plus en « pratiquant l'ornement » et en travaillant à la décoration extérieure des hôtels particuliers et des édifices publics. Nombre d'entre eux étaient des *ouvriers*. Francia et Verrocchio exerçaient le métier d'orfèvre : Cellini a ciselé un heurtoir de porte d'une exécution aussi miraculeusement nette que son Persée; Donatello a sculpté une

bretèche où son adorable génie se déclare dans toute sa pureté; Raphaël a dessiné des candélabres; Jean de Bologne, des porte-flambeaux; Leopardo, les célèbres porte-étendards ou *pili* de la place Saint-Marc; Ghiberti enfin a exécuté les portes du baptistère de Florence, dont Michel-Ange disait qu'elles pourraient servir d'entrée au Paradis!

L'histoire de l'art en France nous fournirait également de nombreux exemples. Les bas-reliefs de Notre-Dame de Paris, de la cathédrale de Reims, les figures des églises de Chartres, d'Amiens, sont d'admirables spécimens de l'art public au moyen âge. Les bases de fontaines des «jardins bas» du château de Blois, les chapiteaux de Chambord, les portes de Saint-Maclou de Rouen, les cariatides de Bachelier à Toulouse, ne nous renseignent-ils pas aussi bien que les statues enfermées dans les galeries et les musées sur la richesse d'imagination des artistes de la Renaissance française? Clouet — aussi bien que Vouet, par la suite, et Poussin, et Lebrun, et Boucher, — combien d'autres, à l'occasion, furent des décorateurs et des ornemanistes de génie!... Un des précurseurs de la Renaissance française, Fra Giocondo, humaniste, théologien, architecte, entreprit même, en arrivant à Paris, un travail d'ingénieur : la réfection du pont Notre-Dame. Enfin le trépas de Jean Goujon, tué, dit la tradition, par une balle d'arquebuse le jour de la Saint-Barthélemy, au moment où il travaillait à la décoration du vieux Louvre ne symbolise-t-il pas d'une manière tragique le culte fervent des anciens sculpteurs français pour la perfection matérielle? La joie de parfaire une œuvre avec ses propres mains, d'achever au ciseau fin les plis les plus subtils, d'arrondir les saillies les plus légères, lui avait fait oublier jusqu'au danger tout proche de la mort...

***

L'esprit humain, en «s'émancipant», s'est détourné peu à peu de l'ancien idéal plastique. Un siècle d'assimilation et d'«esprit européen» succédait aux siècles de création artistique et d'esprit local. Les qualités autochtones des peuples s'effaçaient en même temps que les traditions

esthétiques. L'art, négligé par la foule, devenait une espèce de culte exercé par une minorité de plus en plus faible. Les grandes formes de la beauté plastique, étroitement unies jadis, se séparèrent tour à tour de l'architecture, et la décoration devint moins artistique. La peinture et la sculpture s'isolèrent complètement et, certes, toutes deux produisirent encore des chefs-d'œuvre. Mais le sens ornemental se perdait de plus en plus. La *conception* et la *pratique* s'éloignaient peu à peu l'une de l'autre, et l'heure était proche des aberrations de la décadence.

Dans l'architecture, les effets de cette dernière scission furent désastreux. Il suffit pour s'en rendre compte d'examiner les programmes des écoles des beaux-arts. Les élèves passent des années à reconstituer des acropoles et des palais antiques et sont incapables d'établir le dessin original d'une simple façade; on les encombre d'archéologie romaine et médiévale, et on néglige de les informer des besoins de notre temps. « Nous savons plus ou moins combiner un palais romain, comment se fait une église gothique, comment se calcule une ferme Polonceau, mais nous ignorons comment se fait une maison, les épaisseurs à donner aux murs et l'équarrissage des solives d'un plancher[1]. »

Un autre témoignage tout récent nous renseigne d'une façon non moins saisissante sur la décadence de l'architecture. « L'architecte français était autrefois l'entrepreneur de ses travaux. Il était « le constructeur », dans la plus large acception du mot. Non seulement nos ancêtres, les « maîtres de l'œuvre » du moyen âge, mais nos grands-pères et arrière-grands-pères, les Du Cerceau, les Mansard, les Perrault, les Gabriel, et, si je ne me trompe, les architectes qui ont vu commencer la Révolution française n'ont jamais rougi d'être à la fois des *artistes* et des *constructeurs*. Au commencement de ce siècle, la scission s'est faite en France; peu à peu une vanité incompréhensible, une certaine paresse d'esprit, ont entraîné certains des nôtres vers de si hautes spéculations qu'ils en ont perdu tout contact avec la construction, qui était pourtant leur véritable moyen d'expression artistique[2]. »

1. M. Paul Jaulet, architecte à Liège; — lettre à *l'Indépendance belge*.

2. Rapport lu par M. Louis Bonnier, architecte français, au Congrès international des architectes de Bruxelles, 1897.

Or, depuis une cinquantaine d'années les innovations et inventions de tous genres : chemins de fer, tramways, télégraphe, téléphone, gaz, électricité, — puis les écoles, les hôpitaux, les bourses, les laboratoires, les maisons du peuple, ont nécessité des constructions nouvelles, un matériel complet et varié, que les architectes et les ingénieurs nous ont fourni avec hâte, au moment même ou le désarroi était extrême dans l'art. Les méfaits des niveleurs, arpenteurs, conducteurs de ponts et chaussées, des polytechniciens de tous rangs furent innombrables.

Ruskin en a donné une liste sommaire; il ne déplorait que les attentats commis contre la nature : les remblais déformant les vallées, les routes rectilignes remplaçant les voies naturelles et pittoresques, les forêts ravagées, les étangs comblés, les beaux sites défigurés par d'abominables et grotesques bâtisses [1]. L'absence de personnalité, de logique, de bon sens, se manifeste avec non moins d'éclat dans les constructions urbaines. Munich offre un exemple affligeant de cette perversion architectonique. Louis de Bavière, que l'on a surnommé l'Hadrien du XIXe siècle, fit copier servilement des palais de la Renaissance et des temples antiques pour y installer des administrations publiques : il en résulte une contradiction profonde entre l'aspect de ce « moulage », les souvenirs qui s'y rattachent et la destination qu'on lui assigne. En Belgique, il y a une vingtaine d'années, on eut la rage du gothique, — et quel gothique! Toutes les gares de chemins de fer se hérissaient de créneaux dentelés, étaient percées d'ogives géminées; les prisons, les casernes étaient flanquées d'échauguettes minuscules dans lesquelles un homme se tiendrait tout juste debout! — Dans la plupart des villes européennes on détruisait de superbes chaussées plantées d'arbres séculaires, pour les remplacer par des rues régulières, monotones, effroyablement longues. « L'esprit européen », — comme disait madame de Staël, — se développant de plus en plus, on démolit, sous prétexte d'hygiène, des quartiers populaires, tracés

1. Mettant les leçons de Ruskin à profit, une revue anglaise, *Athenæum*, vient d'entreprendre une intéressante campagne contre l'enlaidissement des sites historiques par le mauvais goût des ingénieurs, des architectes et des aubergistes. En Belgique, il existe une société d'artistes pour « la protection des sites ».

suivant la nature du sol et riches en façades pittoresques.

L'administration communale d'Ypres accorde des subsides à tous les habitants qui démolissent leurs anciennes demeures — il en existe de merveilleuses du XVe et du XVIe siècles — pour les remplacer par des modernes. Afin d'être certains que les plus vénérables vestiges de l'ancienne architecture bourgeoise disparaîtront, les édiles défendent à tous les citoyens de réparer à l'avenir les façades de bois! On en conserve encore tout juste une seule. Il ne nous restera bientôt plus que le souvenir de ces hautes maisons à pignons découpés, que Victor Hugo admira avec passion et dont les balcons en encorbellement, les grandes baies sillonnées de meneaux, et les petites fenêtres croisillonnées, étaient des merveilles de grâce et de hardiesse.

Ah! comme il y en aurait long à dire sur les constructions, destructions et réparations exécutées en ce siècle d'industrialisme et d'hygiène! On ne songeait pourtant point à l'hygiène quand, pour élever dans les régions suburbaines de fastueuses maisons de bourgeois-gentilshommes, on combla avec des détritus, des décombres, des matériaux de tout genre, les grands terrains vagues qui sont devenus les faubourgs aristocratiques de nos capitales.

Les travaux exécutés pour et sur la voie publique sont abandonnés à des concessionnaires ou adjudicataires dont l'objectif est naturellement de s'en tirer au meilleur marché possible. Réverbères, poteaux électriques, « stations » de tramways, kiosques de journaux, colonnes à affiches, horloges, plaques indicatrices, fontaines-abreuvoirs, avertisseurs d'incendie, distributeurs d'eau, — enfin les enseignes commerciales, les bascules automatiques, les vespasiennes, les réclames transparentes, tous les appareils, les organes de la vie publique auxquels nous attachons une idée de prosaïsme ridicule parce qu'ils se présentent le plus souvent à nous sous des formes stupidement massives, ont envahi, encombré nos rues sans que nos générations, dont le sens esthétique était décidément bien atrophié, s'en soient alarmées.

L'éducation des yeux est donc à refaire. Les architectes, les peintres et les sculpteurs s'appliqueront d'abord à redresser le goût des industriels et des ingénieurs, — et l'on verra re-

naître chez le peuple l'instinct unanime de la grande ornementation publique. Si l'on a le désir aussi de créer de grandes œuvres architecturales où s'exprimerait puissamment le caractère de notre temps, il faut que la sculpture et la peinture se soumettent à l'architecture et que les arts plastiques soient considérés comme une trinité indissoluble où *l'art de construire* conserve un rôle tout à fait dominant. Les deux époques qui possédèrent au plus haut point le sens de la beauté publique, l'antiquité grecque et le moyen âge français, se soumirent naturellement à cette loi primordiale. Phidias fut le collaborateur docile d'Ictinos ; les « ouvriers d'entaillure » du XIII[e] et du XIV[e] siècles, de même que les verriers, imagiers et fresquistes, subordonnaient leur inspiration aux nécessités de la mise en œuvre et à l'idéal gigantesque des bâtisseurs de cathédrales et d'hôtels de ville. La décoration n'est qu'un accessoire; mais il importe que cet accessoire ne soit pas abandonné au premier manœuvre venu et que tous les artistes, indistinctement, s'en servent pour nous transmettre une part tout au moins de leur fantaisie et de leur imagination.

***

Une réaction assez vive s'est produite contre le mouvement à la fois centralisateur et internationaliste des temps modernes. Il suffit pour s'en convaincre de considérer la multiplicité des grandes associations religieuses, politiques, artistiques, ouvrières, les renaissances littéraires dans les villes de province, la nouvelle efflorescence des industries artistiques dans les petits centres. Le retour de cet esprit ancien coïncide précisément avec la rénovation des arts décoratifs. Remarquez, en effet, que la révolution esthétique s'opéra chez la nation qui sut conserver le mieux son autonomie et son caractère ancien. Mais les Anglais s'appliquèrent surtout à améliorer la décoration intérieure. On attendait une réforme plus complète. Cette tâche semble réservée aux Belges. L'esthétique des rues et des villes a trouvé sa première application pratique en Belgique. Une société, qui réunit aujourd'hui plus de trois mille membres, s'est fondée à Bruxelles sous ce titre : « Œuvre nationale de l'art appliqué

à la rue ». Elle eut pour fondateur M. Eugène Broermann, artiste peintre, qui par des brochures, des conférences, des articles de journaux, initia ses compatriotes, avec une ardeur des plus louables, aux nouvelles théories de la décoration publique. M. Broermann fut secondé puissamment par M. Buls, bourgmestre de Bruxelles, dont le concours permit à « l'Œuvre » de réaliser immédiatement les principaux points de son programme.

L'Association possède un journal : *l'Art public*, qui porte en guise d'épigraphe les mots suivants : « Créer une émulation entre les artistes en traçant une voie pratique où leurs travaux s'inspirent de l'intérêt général; revêtir d'une forme artistique tout ce que les progrès ont acquis d'utile à la vie publique contemporaine, rendre à l'art sa mission sociale d'autrefois en l'appliquant à l'Idée moderne dans tous les domaines régis par les pouvoirs publics : tel est le but de l'Œuvre. »

Les temps héroïques de l'Association sont passés. M. le sénateur Van den Corput n'écrirait plus aujourd'hui, sans doute : « Il faut que notre pays, qui depuis tant de siècles a brillé dans les arts, devienne comme, autrefois la Grèce, la terre classique du bon goût et du sens artistique. » Entre les vœux exprimés dans le premier enthousiasme et les résultats obtenus, il y a eu de la place pour bien des mécomptes et des désillusions. Les railleurs ont même pu exercer leur verve et, après le fameux concours d'enseignes commerciales, un peintre spirituel appela la société naissante « l'Œuvre de l'art plaqué à la rue ». Mais l'influence que la jeune association exerça et continue d'exercer est indiscutable et nul ne conteste l'excellence et la vertu régénératrice du principe qui la guide. Le Salon de *l'Art public*, organisé par « l'Œuvre nationale » à la récente Exposition de Bruxelles, était des plus instructifs et des plus curieux. Il évoquait par des documents graphiques et plastiques les merveilles décoratives de l'antiquité, du moyen âge et de la Renaissance, et à côté de cette section rétrospective, nous signalait les « travaux d'art » accomplis en Belgique, depuis plusieurs années, sous l'impulsion de quelques esprits novateurs. Ces travaux, nous allons les examiner. Nous essayerons aussi de déterminer

l'action présente de « l'Œuvre nationale », de fixer sa part possible d'influence dans la révolution souhaitée de l'architecture. Nous n'aurons pour cela qu'à faire une promenade attentive dans les rues de Bruxelles et une visite au petit Salon de *l'Art public*.

*
* *

Le particularisme, qui détermina les efflorescences de l'art antique et médiéval, nous explique en partie la naissance de « l'Œuvre nationale de l'art appliqué » en Belgique. Les Belges sont restés hostiles à l'esprit de centralisation; les principales villes conservent une individualité marquée, et les artistes établis à Gand, à Anvers, à Bruges n'éprouvent nullement le désir d'émigrer à Bruxelles. L'amour de l'ancien art flamand a pénétré fort avant dans le peuple, et les monuments de la grande époque communale qui subsistent dans les moindres cités ont sans doute contribué à maintenir ce goût d'une manière générale. Le cas d'Ypres, que nous signalions plus haut, est heureusement isolé. Les restaurateurs, il est vrai, ont commis plus de ravages en Belgique que partout ailleurs; mais leur zèle même — trop souvent maladroit, hélas ! — manifeste avec évidence la foi qu'ils professent en l'art national.

La réussite, à Bruxelles, de deux grandes reconstitutions, aida même fortement, selon nous, au réveil récent de l'art public : la restauration de la Grand'Place et l'édification des clôtures monumentales du Petit-Sablon. Je sais les réserves que l'on peut faire au sujet de ces travaux; mais ce sont là de vraies œuvres d'art, dont nul ne discutera la grande allure décorative et que les architectes et les ornemanistes auront grand profit à consulter. Je n'insiste point sur les travaux très connus de la Grand'Place. Le square du Petit-Sablon, moins remarqué en général, mérite pourtant une étude attentive. Il fut dessiné par l'architecte Beyaert d'après les plans des anciennes *bailles* (clôtures) qui entouraient, aux XVe et XVIe siècles, le Palais des ducs de Brabant situé sur la Place Royale actuelle. Ces *bailles* se composent d'une série de colonnes en pierre bleue, réliées par

un grillage de fer et portant chacune à leur sommet des statuettes de bronze qui représentent les anciens corps de métiers de la ville. On a fort artistement varié les moulures des colonnes et les dessins du grillage ; les bouquets, rosaces, rinceaux, vignes en fer forgé, sont d'une grâce parfaite et toujours d'une facture intéressante. Les statues enfin qui surmontent les colonnettes ont été dessinées par un grand artiste, M. Mellery, et quelques-unes passeraient aisément pour des œuvres de la Renaissance, tant la silhouette en est expressive et vivante.

Ce n'est donc point à « l'Œuvre nationale » qu'il faut attribuer le mérite d'une résurrection de l'art public. L'association a permis à toutes les bonnes volontés de se grouper ; elle a éveillé la curiosité des particuliers sur ces questions d'embellissement que depuis nombre d'années les autorités avaient coutume de résoudre sans discussion. Les commerçants de Bruxelles comprirent aisément qu'ils avaient tout intérêt à embellir leurs façades, et le concours d'enseignes artistiques par lequel « l'Œuvre » débuta fut un succès, à ne considérer que l'empressement, le nombre et le bon vouloir des participants.

La Belgique, on le sait, est le pays des enseignes. Il en existe de célèbres à Bruxelles, à Anvers, à Bruges, les unes en pierre sculptée ou polychrome, les autres en fer forgé. Celles de la Louve, du Cygne, du Roskam sont classiques. Dans les campagnes même, l'usage des enseignes parlantes s'est perpétué et la plupart des cabarets sont ornés de grands tableaux représentant un groupe animé de « bons voisins », ou bien une modeste nature morte : jambon, tranche de pain et verre de bière. Mais la réclame américaine — les hideuses lettres rouges ou dorées, les grandes planches noires portant des inscriptions disgracieuses, rigides — avait envahi les villes belges comme les autres, et l'art des sculpteurs d'enseignes et des ferronniers ne jouissait plus de la moindre vogue. Le concours de Bruxelles l'a remis quelque peu en honneur. Au cabaret de la Rose, en face des galeries du Commerce, on a peint au premier étage, sous l'appui des fenêtres, une frise sur laquelle se détachent des cruches de grès. Au-dessus du blason où se trouve écrite l'enseigne : *Hier in't Roos*, s'élève

une niche Renaissance dans laquelle une paysanne flamande, vivement enluminée, nous sourit. Ailleurs le sculpteur Mignon, sur une façade malheureusement toute blanche et toute nue, nous montre une sirène en céramique déployant un énorme éventail qui s'illumine le soir d'une centaine de cabochons muticolores.

Les enseignes en fer forgé sont d'un effet plus heureux. Un artisan tout à fait doué, le ferronnier Van Boeckel, de Lierre, que l'on a déjà surnommé « le Quentin Metsys moderne », s'est même fait connaître en forgeant l'enseigne d'une ganterie bruxelloise. Mais l'œuvre capitale de Van Boeckel est un Saint-Georges à cheval, *sculpté en plein métal*, d'une forme tout à fait énergique, et qui orne un balcon de sa ville natale. Lorsque ce groupe équestre fut exposé à Bruxelles, quelques personnes prétendirent qu'il était en fonte; l'auteur ayant eu connaissance de ces doutes, vint à l'exposition, troua son Saint Georges d'un coup de ciseau « pour mettre à nu, nous dit *l'Art public*, la preuve de sa bonne foi »; puis il cassa une jambe et la queue du cheval et les remplaça. Tout soupçon de fraude devenait impossible. L'incident fit grand bruit. et Van Boeckel, à partir de ce jour, fut célèbre.

On a critiqué avec raison le concours d'enseignes. On a fort justement fait observer que les façades actuelles ne se prêtaient guère à ces transformations, que ces grandes figures recouvrant des murailles plates « faisaient l'effet de véritables verrues ». J'ajouterai que presque toutes les enseignes sont placées en dépit du bon sens, la plupart entre les fenêtres du premier étage, alors qu'elles devraient s'accrocher aux chambranles des portes d'entrée. Mais les premières tentatives de ce genre pouvaient-elles réussir complètement? L'essentiel était de faire circuler l'idée nouvelle, d'intéresser le public à la réforme projetée. Or la décoration des façades a fait de grands progrès à Bruxelles. Les maisons commerciales sont maintenant construites de telle sorte qu'une enseigne de fer peut s'ajouter au montant des portes sans que l'ensemble architectural en souffre; les étalages des boutiques, l'agencement des vitrines sont parfois très heureux et l'on s'adresse à des artistes pour dessiner les boiseries qui encadrent les grandes glaces biseautées. Dans les quartiers modernes les architectes com-

binent leurs matériaux avec un très grand soin. Les uns rehaussent leurs maisons de panneaux en mosaïque, les autres de carreaux de majolique, d'autres encore de frises en *sgraffiti*, et, bien que ces procédés ne soient pas toujours utilisés fort à propos, leur emploi apporte néanmoins une très heureuse variété de coloris dans certains ensembles de façades, aux lignes forcément monotones.

On sait que la majolique, en grande faveur aux XVe et XVIe siècles, grâce aux applications des della Robbia, avait disparu de la décoration depuis deux cents ans ; les Anglais l'utilisent de nouveau pour orner les églises, les écoles, les hôpitaux, les édifices publics, les façades de café et de restaurant. La gare de Cologne est également rehaussée de majolique. A Bruxelles, une série d'hôtels particuliers, ainsi que les halles centrales, sont décorés d'émaux de grands feux. Les *sgraffiti*, ou « applications picturales » en plein air sur des couches de ciment, — procédé déjà signalé par Vasari et employé au palais Nicolini de Florence, — paraissent appelés aussi à un très grand avenir, du moins dans la capitale belge, et ont déjà permis à un artiste d'un vrai talent, M. Adolphe Crespin, de se distinguer entre tous les ornemanistes bruxellois.

Si la Belgique est le pays des enseignes, elle est aussi le pays des sociétés d'agrément. Les petites associations musicales et sportives ont conservé la coutume, qui remonte sans aucun doute au moyen âge, de se promener dans les rues de la ville le dimanche, bannière en tête. Les étendards des orphéons et fanfares modernes sont loin d'égaler en beauté les superbes drapeaux des ghildes d'autrefois conservés dans les musées archéologiques du pays : « l'Œuvre de l'art appliqué à la rue » a donc véritablement rendu un hommage à l'une des plus vieilles traditions nationales en organisant un concours de fanions pour sociétés cyclistes. Quelques-unes des bannières primées, dont la soie se fixe à de jolies hampes en fer ouvragé, peuvent soutenir la comparaison avec les gonfalons corporatifs des anciennes cités flamandes. On donna également des prix aux sociétés les mieux costumées. C'était évidemment confondre la mascarade avec la beauté pittoresque. Ce n'est qu'en Belgique, pays des enseignes, des drapeaux et des cor-

tèges historiques, que l'on peut ainsi songer à couronner un président de société bien accoutré, comme on prime une bête à cornes. On alla même plus loin : quelqu'un émit l'opinion qu'il serait beau de voir dans les villes, en temps de fête, des milliers de drapeaux artistiques, aux couleurs chatoyantes, retenus aux murailles par d'élégants motifs en fer forgé. La perspective de voir Bruxelles déguisée de la sorte et toute décorée d'oriflammes sourit au conseil communal de la ville; pendant la durée de l'Exposition, les principales artères reçurent une décoration exécutée suivant ces principes. Mais comme on n'avait disposé que d'un budget médiocre, le résultat fut déplorable. Au bout d'une semaine, les drapeaux étaient transformés en loques, et le long des hampes, non en fer, mais en bois, la peinture à la colle, attaquée par la pluie, coulait tristement en ruisseaux noirâtres... Pourtant à quelque chose malheur est bon. L'attention des artistes n'avait pas été inutilement attirée sur la laideur des hampes. L'échevin des beaux-arts d'Anvers, M. Van Kuyck, architecte de talent, dessina pour un grand café de sa ville : *In den Aap* (Au Singe), une enseigne-drapeau tout à fait originale et dont il conviendrait de s'inspirer au besoin. Sous la bannière de soie, un singe se suspend au manche en fer forgé et porte lui-même l'écusson-réclame de la maison.

Les deux concours d'affiches de « l'Œuvre nationale » n'ont apporté aucun enseignement nouveau. Pour les grands appareils d'éclairage les résultats sont plus appréciables. Si dans les vieilles villes de Belgique, la vue est souvent attristée par d'horribles enseignes s'étalant sur les façades anciennes, il n'arrive pas moins souvent de voir des réverbères ridicules s'élever dans les rues et se poster tout particulièrement au coin de quelque vénérable habitation décorée de belles sculptures. J'ai surpris jadis de honteuses boîtes à quinquets le long de l'hôpital et des halles de Bruges. Les tuyaux de fonte, pesants et raides, qui soutiennent les lanternes à gaz et les globes électriques ne sont guère plus amusants à contempler à Bruxelles qu'à Bruges — ou à Paris. — Félicitons donc « l'Œuvre nationale » d'avoir pourvu la capitale belge de quelques nouveaux types de candélabres publics. Le poteau électrique de M. Meyer, que l'on placera devant la gare du Nord, emprunte ses élé-

ments décoratifs aux différents services de la voie ferrée : fanaux d'avertissement, isolateurs télégraphiques, etc., le tout surmonté de deux ailes symboliques.

C'est dans le Salon de l'*Art public*, à la *World's Fair* bruxelloise, que l'on a pu voir l'œuvre de M. Meyer, ainsi que les très élégants modèles de réverbères de MM. Van Hove et Morin. Dans la section moderne, il convient encore de signaler les figures tombales et les statues de MM. Dillens et de Vigne. La potence en fer forgé envoyée par Van Boeckel est fort belle : dans un motif ornemental, un peu précieux peut-être, une Chimère ailée se tient accroupie ; par sa courbe délicieusement souple et féline, le monstre rappelle la fameuse tête de griffon trouvée à Olympie.

Dans la section rétrospective, on avait évoqué d'une façon aussi complète que possible, par des photographies, des plans, des maquettes de monuments, des moulages, etc., le décor extérieur des anciennes villes belges : Bruges, Gand, Audenarde, Furnes, Anvers, Malines, Louvain, Liège, etc. ; on nous montrait également les travaux des grands artistes de la Renaissance italienne : les torchères des palais de Sienne, de Pavie ; les candélabres romains, le bas-relief de l'hôpital de Pistoie, etc., toutes merveilles d'art public reproduites excellemment par la photographie.

Certains musées communaux avaient consenti à se dessaisir de leurs richesses et les organisateurs ont pu exposer des drapeaux, des colliers d'honneur d'anciennes ghildes, des mains et des masques de justice, etc. Les masques de bronze envoyés par la ville de Furnes sont, dans leur simplicité archaïque, d'une étonnante puissance d'émotion. On raconte à leur sujet une légende qui dramatise avec beaucoup de force la passion unanime de l'ancienne population flamande pour la beauté plastique. Deux hommes avaient été condamnés à mort. Mais avant qu'ils fussent conduits au supplice, un sculpteur demanda à reproduire leur visage. Les portraits furent trouvés d'une vérité surprenante et les deux condamnés obtinrent leur grâce pour avoir inspiré deux chefs-d'œuvre...

Le concours de balcons fleuris qui devait faire ressembler certains coins de Bruxelles aux jolies rues des petites cités

rhénanes si élégamment tapissées de feuillages grimpants, fut ouvert, je crois, par le société de « Bruxelles-Attractions ». Il provoqua une vive curiosité. Nombre d'habitants s'étaient inscrits. Tout comme les concours de « l'Œuvre nationale », les décisions du jury soulevèrent maintes protestations de la part des participants.

Il y aurait, d'ailleurs, des réserves à faire sur ce principe des concours appliqué à toutes les manifestations de l'art public. Pour en justifier l'adoption, les fondateurs de « l'Œuvre » ne manquent pas de rappeler l'exemple des Grecs. Il est vrai que Phidias dut concourir pour obtenir la commande officielle des sculptures du Parthénon; il est vrai que les premiers poètes tragiques de l'Hellade prenaient part aux Jeux olympiques. Mais Aristophane, avec un de ses chefs-d'œuvre, fut classé troisième, tandis qu'un auteur médiocre remportait la palme. Il est vrai aussi que Ghiberti obtint la préférence sur Donatello et Brunelleschi pour l'exécution de la fameuse porte du baptistère de Florence; mais le même Ghiberti fut mis à l'ombre, sans le moindre scrupule, quand s'éleva sur le transept de Sainte-Marie-des-Fleurs la coupole dont Arnolfo di Lapo avait préparé la place... Les particuliers, de plus, alléchés par la prime, perdent de vue le but artistique et ne songent plus qu'à la récompense. Les concours sont même un obstacle à l'émulation publique, puisqu'ils sont forcément limités à certains quartiers, à certaines rues, et que les habitants des autres points de la ville, privés de tous les avantages proposés par « l'Œuvre », se gardent bien de rien dépenser pour leur façade. Peut-être la solution serait-elle dans l'établissement de concours permanents que l'on jugerait à la fin de chaque année, et auxquels tous les habitants auraient la faculté de prendre part.

*
* *

Nous avons examiné jusqu'à présent des réformes et des innovations modestes. Les grands travaux, édifications de nouveaux quartiers, tracés de rues, établissements de lignes de tramways, restaurations et dégagements d'anciens monuments, incombent à la municipalité et à l'État. Le bon exemple.

en Belgique, vient d'en haut. Léopold II a été surnommé le *Bâtisseur*, non point qu'il éprouve comme Louis de Bavière un amour immodéré pour les constructions nouvelles, mais parce qu'il s'est toujours intéressé de la façon la plus vive aux embellissements et aux transformations des grandes villes du royaume. A Bruxelles, il a acheté un grand terrain qui limite l'avenue Louise en contre-bas, au nord-est du Rond-Point; puis il a abandonné sa propriété à la ville en stipulant que nulle maison ne serait élevée sur cet emplacement. De telle sorte que le superbe panorama étagé dans le fond se découvre à tous les promeneurs de l'avenue. Le roi a également doté les faubourgs de Saint-Gilles et de Laeken de grands parcs qui ne sont peut-être pas des chefs-d'œuvre, mais d'où l'on a plaisir à dominer la capitale entière avec ses tours, ses flèches gothiques et le dôme écrasant de son Palais de justice.

M. Buls, bourgmestre de Bruxelles, a mis un véritable orgueil à embellir sa ville de toutes les manières possibles. La reconstitution de la Grand'Place est son œuvre, œuvre de patience, d'énergie et de goût, qui enrichit Bruxelles d'un merveilleux ensemble de maisons et de monuments. Dans un petit livre très sobre, très substantiel : *l'Esthétique des Villes*, M. Buls a étudié, avec beaucoup de clarté et de logique, la métamorphose d'une ville ancienne obligée de se soumettre aux exigences irrésistibles d'une prospérité et d'une civilisation nouvelles. Ses idées sur la nécessité des plantations, sur la destination utilitaire des places publiques, sur la façon d'isoler les monuments et de disposer le décor des rues en tirant parti des inégalités du terrain, sont excellentes; seulement, elles ne me semblent pas toujours appliquées avec la rigoureuse intransigeance qui conviendrait. Près de l'église Sainte-Catherine on a dégagé et remis à neuf un petit édifice, la « Tour noire », et l'on a laissé construire tout autour de hautes maisons de rapport qui l'étouffent aussi complètement que possible. Pourquoi les boulevards du centre ne sont-ils pas plantés d'arbres? Pourquoi détruit-on, pour les remplacer par d'affreux arbustes rachitiques, les grands charmes qui ombragent les avenues extérieures? Pourquoi, au moment de l'Exposition, le bourgmestre a-t-il autorisé cette exhibition loqueteuse d'oriflammes, de transparents, de cartels symbo-

des gares de chemin de fer, des universités, — toutes constructions symbolisant l'énorme travail de pensée, la passion de savoir et la vie active de notre temps. L'art public régénéré trouvera ce jour-là son expression la plus haute dans quelque bel édifice.

Espérons-le, tout au moins, car il faut souhaiter ardemment la résurrection de l'architecture. Pour notre part, nous saluerons avec enthousiasme le constructeur, de quelque nationalité qu'il soit, qui viendra nous prouver enfin qu'on peut faire grand et beau, dans son ordre, en s'inspirant de notre époque, en utilisant avec logique les nombreuses innovations modernes, en tirant un parti à la fois pratique et décoratif de ce que les Goncourt appelaient simplement les « choses de ce siècle ».

H. FIÉRENS-GEVAERT

L'Administrateur Gérant : LOUIS SCHOUÉ

CORRESPONDANCE[1]

— DEUXIÈME SÉRIE —

XVII[2]

A MONSIEUR MARCELLIN BERTHELOT

Paris, 5 septembre 1860.

Monsieur et ami,

... Nous continuons à être tous bien portants, malgré nos grandes fatigues. Baby[3], qui n'y prend aucune part, bien qu'il parle souvent de la Syrie, est toujours aussi en excellente disposition. Comme il cheminait aujourd'hui en voiture avec sa mère et moi, qui allions lui acheter quelques vêtements, il me demanda tout à coup : « Où est M. Berthelot? » et, sans attendre ma réponse, il ajoute : « Mais dis-moi donc où il faut aller pour voir mon pauvre petit Berthelot! » Vous savez, monsieur, que dans son esprit les mots *pauvre petit* sont l'expression de la plus vive tendresse. Ah! qu'il nous sera dur de ne plus voir Baby! Et puis que lui répondra-t-on quand il demandera *sa pauvre petite Tata*?

Tout reste fixé pour notre voyage, du moins jusqu'à présent, comme vous le disait hier le cher ami que je vais suivre. Je serais bien heureuse que vous pussiez, monsieur, nous rejoindre à Avignon; nous pourrions passer encore deux ou

1. Voir la *Revue* des 15 juillet et 1er août.
2. Les lettres I-XVI seront publiées dans la correspondance complète, en volume.
3. Ary Renan.

trois jours ensemble. Hélas! hélas! qui sait si nous en aurons beaucoup d'autres?... Quoique l'émotion de ce moment étende pour moi un crêpe sur toutes les choses d'ici-bas, je veux combattre un peu l'impression mélancolique que vous donnait le silence de mon frère. Oui, il est souvent dans sa vie extérieure entraîné loin de nous, ses premiers amis. Mais je suis assurée qu'au fond de l'âme il sent la valeur de notre affection, et que dans le courant de son existence il y reviendra souvent, comme à un inébranlable abri. Il est perdu d'occupations, nous vivons tous comme dans un tourbillon, et je vous écris ces lignes à une heure du matin. Quel bon texte de *gronderie* pour votre bonne amitié! Nous nous unissons tous, monsieur et ami, pour vous souhaiter des jours sereins et pour vous offrir l'assurance d'une affection que vous ne sauriez révoquer en doute. Écrivez-nous bientôt que vous venez nous rejoindre à Avignon, et vous causerez une vive joie aux deux voyageurs, vos bien sincères amis.

HENRIETTE RENAN

XVIII

A MONSIEUR BERTHELOT

Paris, 25 septembre 1860.

Monsieur et ami,

Votre affectueuse lettre nous a donné à tous une bien vive joie en nous apprenant que votre santé est meilleure, qu'une fois encore l'air pur et généreux de la campagne vous a guéri de la fatigue causée par la surexcitation de la vie parisienne. Nous avions besoin de cette bonne nouvelle au milieu des émotions qui nous agitent! Votre départ a été pour nous le début de cette longue série d'adieux que nous sommes appelés à prononcer, et déjà, en ne vous voyant plus, nous avons senti que le cercle était rompu, que tous ceux qui le formaient allaient bientôt être dispersés. Se réuniront-ils jamais dans les mêmes conditions? C'est là l'inconnu terrible qui nous oppresse, quelque effort que nous fassions pour maintenir notre stoïcisme. Baby seul est calme et riant dans notre petite demeure. Il se porte à merveille; il est gros et rose; il mange

comme un homme et dort pendant douze heures consécutives du plus profond sommeil, sans pressentir que Tata va bientôt lui manquer. Au reste, je suis assurée que lorsque j'aurai disparu il ne me demandera guère ; c'est un Roger-Bontemps qui ne m'a pas l'air de prendre la vie par le côté mélancolique. Il parle pourtant tous les jours de M. Berthelot et demande fréquemment à aller à Bellevue. Lorsque je lui ai montré votre lettre, monsieur, en lui disant que vous vous étiez promené dans un bois, il m'a dit très vivement : « Je veux aller avec M. Berthelot. » J'ai eu beaucoup de peine à lui faire comprendre que ce n'était pas chose possible. Pauvre Bichon chéri ! comme il va me manquer pendant cette longue séparation ! Dieu sait quand elle finira ! Les dernières lettres de Saïda parlent d'une épidémie sévissant dans cette ville contre les enfants : le docteur Gaillardot a perdu l'un des siens. Il est donc moins que jamais question d'emmener le cher Baby, du moins immédiatement, et, en vue de Cornélie, je frissonne en pensant que la réunion pourrait être longtemps impossible.

Mon frère a été ces jours derniers à l'administration des paquebots de la Méditerranée ; il y a vu d'une manière positive qu'il existe maintenant, de quinze en quinze jours, un service direct de Marseille à Beyrouth, c'est-à-dire qu'il part tous les dimanches un paquebot de Marseille, une semaine pour Beyrouth directement, une autre semaine pour la même ville par Alexandrie et Jaffa. Le service direct se fait en huit jours ; l'autre en demande onze. Le prix est le même. Pour profiter du trajet direct, il nous faut renoncer au départ du 14. Ce sera donc jeudi 18 que nous quitterons Paris ; nous serons à Marseille dans l'après-midi, ou dans la soirée, selon que nous irons tout droit de Lyon à la mer, ou que nous nous arrêterons quelques heures à Arles ; puis le 21 au matin, nous nous embarquerons pour le lointain rivage de l'Asie. Nous reverrons-nous encore, monsieur et cher ami, avant de quitter la France ?.. Quel que fût le plaisir que je goûterais dans cette réunion, je serais désolé qu'il vous coûtât un renouvellement de souffrance. Consultez donc vos forces avant tout, je vous en prie ; nous vous aimons assez pour être surtout heureux de ce qui vous est favorable. Ici nous avons un temps affreux, des tempêtes de la dernière violence, accompagnées de pluies diluviennes.

Je forme les vœux les plus sincères pour que monsieur votre père ne se ressente point de ces rigueurs. Maman, Cornélie et mon frère se portent très bien et vous envoient, monsieur, mille bonnes amitiés. Lorsque j'ai demandé à Baby s'il fallait dire à M. Berthelot qu'il l'embrassait, il a voulu vous trouver pour le faire lui-même; l'idée d'une lettre est loin d'être claire dans son esprit, — Excusez le retard de ces lignes, je vous en prie, en considérant combien nous avons des embarras en ce moment, et soyez bien assuré que je vous donnerai encore de nos nouvelles avant notre départ. Écrivez-nous de votre côté, monsieur, et croyez que sur tous les points du monde nous vous conserverons une amitié sans limites.

H. RENAN

XIX

A MONSIEUR BERTHELOT

Paris, 1er octobre 1860.

Monsieur et ami,

Le grand voyage reste toujours fixé comme je vous le disais dans ma dernière lettre; à moins d'événements tout à fait imprévus, mon frère et moi nous partons de Paris le 18 octobre, pour être à Marseille le 19 et nous embarquer le 21. Je ne puis vous préciser dès aujourd'hui par quel train nous arriverons à Marseille; ce sera probablement par le train express de l'après-midi ; cependant je n'en suis pas certaine, et je me réserve de vous le dire d'une manière plus positive. Si vous poursuivez votre voyage, donnez-moi, je vous prie, les moyens de vous adresser encore quelques lignes, afin d'éviter le plus léger malentendu.

Nos santés sont bonnes, malgré nos agitations intérieures et nos fatigues du dehors. Baby grandit et grossit toujours; il me devient impossible de le porter. Hier, il me disait d'un air très sérieux : « M. Berthelot aime bien Baby ; il lui apporte des petites bêtes, des coquillages, des cymbales. » — Suit une longue énumération de ses joujoux de toute provenance. — Il entre en courant comme j'écrivais ces lignes : « Quoi vous faites ? — J'écris à M. Berthelot. — Ah ! et moi aussi, mais

avec un crayon parce que l'encre salit. » Là-dessus je lui prends la main pour écrire quelques mots ; mais il s'ennuie bien vite d'être ainsi guidé, il ne veut suivre que sa propre inspiration. Je vous envoie son précieux autographe, avec le splendide *bonhomme* qu'il a lui-même dessiné. Cher Bichon, aujourd'hui en trois semaines je ne le verrai plus !

Nous avons reçu avant-hier la visite de M. Armand Moreau. Toute sa famille est de retour à Paris.

Je vous félicite sincèrement, monsieur, d'avoir quelques rayons de soleil ; ici nous ne connaissons que la pluie, ou plutôt nous ne sortons de l'ouragan que pour tomber dans le déluge. Puissiez-vous continuer à vous bien porter !... Permettez-moi de joindre à ce vœu celui de vous retrouver avant d'entreprendre « le véage d'oultre-mer », et recevez de nouveau l'assurance de notre plus affectueux attachement.

H. RENAN

XX

A MONSIEUR BERTHELOT

Paris, 4 octobre 1860.

Mon cher ami,

Votre lettre renfermait à mon adresse un mot de reproche qui m'a été sensible. Des amitiés comme la nôtre ne perdent-elles pas quelque chose à être expérimentées? Vous savez que je suis le moins épistolier des hommes, surtout avec les personnes qui ne peuvent pas douter de mon affection. Jusqu'à ce que j'aie fait mes *Origines du Christianisme*, je serai un hibou, et ne me donnerai qu'avec parcimonie à la correspondance et à la conversation. Vous avez achevé votre monument ; moi, je n'ai fait encore que les propylées du mien. Mais en tous temps, je vous aimerai, comme tous ceux que j'aime, avec vivacité et profondeur. Je regrette fort que vous ne soyez pas ici en ces derniers jours. J'aurais eu bien des choses à convenir avec vous pour le temps du voyage, et surtout pour le cas où je n'en reviendrais pas. La vraie notion de mon caractère devra dans ce cas-là être établie par vous. Je veux aussi que vous

ayez sur la publication de mes œuvres posthumes une influence dirigeante.

J'écrirai quelques lignes sur tout cela. En tout cas j'espère vous revoir. Nous partirons, ma sœur et moi, de Paris, le 17 au soir; nous irons d'un trait jusqu'à Avignon, où nous serons le 18 à midi. Nous nous arrêterons quelques heures à Avignon et à Arles, que je veux montrer à ma sœur. Tâchez de venir nous joindre à Avignon. Cela nous fera, jusqu'au dimanche matin, près de trois jours à passer ensemble. Si ce plan vous sourit, écrivez-le-nous. Si, d'un autre côté, quelque chose nous obligeait à le modifier, nous vous le ferions savoir.

Reposez-vous, allez voir Grasse et Vence, et si vous êtes, comme je le pense, près de M. et madame Ollivier, ne m'oubliez pas auprès d'eux. Tâchez de lire le *Merlin* de Quinet. C'est un fort joli rêve, à la manière des *Astrées;* un peu éteint sous le rapport du style, et surtout abrégé, le livre pourrait être accepté de l'esthétique; en tout cas, on le lit avec beaucoup de plaisir.

Au revoir, cher ami, ne doutez jamais de ma parfaite amitié.

E. RENAN

Demain, je verrai Littré, et lui parlerai pour *la Revue* ou *les Débats*.

XXI

A MONSIEUR RENAN

Saint-Tropez, 8 octobre 1860.

Mon cher ami,

En écrivant à votre sœur un petit mot à votre adresse, je voulais avoir une lettre de vous, mais non provoquer cette expression de tristesse dont votre lettre est empreinte. J'en ai été vivement affecté. Bannissez, je vous prie, ces craintes : bien des gens sont allés là-bas, bien peu y sont restés et vous êtes déjà éprouvé par les voyages... Si vous partiez sur ce sentiment, vous nous laisseriez à tous trop de tristesse.

Ici je suis chez les Ollivier, comme vous le pensez, dans le pays du soleil, au bord de la mer, au milieu des collines semées de pins et couvertes d'une végétation qui n'a point

de pareille dans nos climats septentrionaux. Ces côtes de la Méditerranée sont d'une douceur et d'une beauté harmonieuse qui m'enchanteraient, si l'idée de votre départ ne m'ôtait la moitié de mon bonheur. On est ici au bout du monde : les lettres mettent trois jours pour parvenir.

Je compte me mettre en route pour Grasse samedi et me trouver à Avignon le jeudi 18, à midi, au moment de votre arrivée. Si vous n'avez rien de nouveau, il est inutile de m'écrire, car votre lettre risque de ne point parvenir. Cependant, en cas de changement inattendu, vous pouvez répondre poste pour poste à Saint-Tropez ; il est probable que votre lettre m'y joindra. En tout cas, il y a un fil télégraphique, s'il y avait urgence absolue. A défaut de ces deux ressources, reste la poste restante à Avignon. Enfin, pour ne rien omettre, si quelque embarras inattendu m'empêchait de me trouver à l'heure convenue à Avignon, descendez à Marseille, à l'hôtel des Colonies.

Voilà bien des précautions, mais il ne faut pas nous croiser et je suis en un lieu où les communications sont difficiles et parfois incertaines.

En attendant que je vous serre la main ; assurez de toute mon affection vos deux dames, et n'oubliez pas le pauvre baby.

Tout à vous de cœur,

M. BERTHELOT

XXII

A MADEMOISELLE RENAN

Saint-Tropez, 9 octobre 1860.

Chère mademoiselle,

Je m'empresse de vous donner les renseignements que vous me demandez relativement à Saint-Tropez. Je ne demeure pas dans la ville même, mais à cinq kilomètres. Du reste Saint-Tropez est peu fréquenté et n'offre pas de grandes ressources pour les Parisiens ; il vaut mieux aller à Hyères, qui est à quelques heures d'ici, ou à Cannes. La température est la même que sur toute cette côte, qui tient de l'Afrique plus que de l'Europe : il y fait chaud jusqu'en janvier, à l'époque des pluies.

Quant au mistral, il souffle en ce moment sous ma fenêtre avec fureur et rend toute course dans la campagne difficile et pénible. Jusqu'ici j'avais eu un temps merveilleux. Le voisinage de la mer a ses désagréments, mais le plaisir l'emporte.

Hier j'ai été faire une excursion à quelques lieues d'ici, aux ruines de l'abbaye de l'Averne, au milieu de montagnes boisées. Ce sont les aspects de l'Apennin, avec plus de verdure et de végétation ; les plantes y sont d'ailleurs les mêmes. La position du couvent ruiné est pareille à celle des grands monastères de la Toscane.

Dites à baby qu'il reverra bientôt son pauvre petit ami; seulement la moitié des siens n'y seront plus. Je lui envoie ci-inclus de petits coquillages, que j'ai ramassés ce matin sur une plage abritée du mistral, en regardant le soleil se lever dans la mer et les montagnes se teindre tout autour de moi d'une teinte rosée. On est ici à la pointe d'un golfe sinueux; la mer est partout, tantôt avec son immensité, tantôt avec l'aspect d'un lac, et il est tel bois de pins d'où l'on aperçoit la mer aux quatre points de l'horizon, sans en être cependant entouré.

Adieu, chère mademoiselle, ne vous fatiguez pas trop; nous nous reverrons encore une fois la semaine prochaine ; présentez mes amitiés à madame Renan, qui sera bien isolée quand je la reverrai.

Veuillez agréer l'assurance de mon affection respectueuse.

M. BERTHELOT

XXIII

A MONSIEUR BERTHELOT

Samedi soir.

Hélas ! cher ami, nous avons dû renoncer à notre projet d'Avignon et d'Arles. Nous sommes fort pressés et une petite indisposition d'Henriette nous décide à ne partir que jeudi soir. Nous ne nous arrêterons pas à Avignon; nous y passerons, filant droit sur Marseille, le vendredi vers midi,

Il faut que nous nous joignions à ce moment-là. Nous nous quitterions à l'embarcadère. Pardon de vous avoir causé ce long circuit. Il est vrai que ce pays est si beau que je me fais

moins scrupule de vous l'avoir fait parcourir un peu en tous sens. Pour occuper votre journée à Avignon, allez à Villeneuve, voir les restes de la Chartreuse; ou mieux encore allez aux Baux. On dit que c'est une merveille, un vrai Pompéi du moyen âge, bien supérieur même à Carcassonne. On va et on vient très facilement le même jour.

Baby est très bien; Cornélie très bien aussi. A *vendredi, 19.*

Adieu, cher ami, croyez à ma vive amitié.

E. RENAN

Nous avons vu hier soir madame votre mère et mademoiselle votre sœur, qui vont très bien.

XXIV

A MONSIEUR RENAN

Paris, 25 octobre 1860.

Mon cher ami,

Me voici de retour à Paris, bien triste de ne pas vous y retrouver et d'être séparé de vous pour si longtemps. En arrivant, j'ai été voir madame Renan et je lui ai donné de vos nouvelles et de celles de votre sœur, à votre départ de Marseille, et du paquebot même; ce dont elle a été fort heureuse. Du reste vos lettres étaient arrivées seulement deux heures avant moi.

Quant à Baby, je l'ai rencontré au Luxembourg avant d'entrer chez vous; il m'a demandé où était Tata, et je lui ai donné des coquillages qui l'ont enchanté! Il va fort bien. Madame Renan m'a paru un peu fatiguée; du reste elle avait son enjouement habituel. Votre mère était aussi bien portante et elle a été heureuse des nouvelles que je lui ai données sur votre départ et sur le beau temps qui l'a accompagné. J'espère qu'il vous aura suivi jusqu'à Beyrouth et que vous y êtes arrivé sans trop de fatigues, ainsi que votre sœur.

Donnez-moi sur ce point des détails précis, tant pour l'intérêt que je vous porte, que pour une raison plus personnelle. Car je ne puis me résigner encore à abandonner tout à fait

l'idée de vous rejoindre au commencement de janvier. Tenez-moi au courant de ce que vous faites et de vos projets, au fur et à mesure que vous les arrêterez; car vous devez être en ce moment encore fort indéterminé et dans l'incertitude d'un nouveau débarqué. En m'écrivant fidèlement chaque semaine, vous pourrez me dire ce que vous aurez arrêté vers le milieu de décembre. Mais ce sont encore là des espérances bien vaines de ma part !

Je suis ici en train de renouer les fils un moment interrompus de ma vie : la solution de continuité est plus grande qu'elle ne l'avait jamais été, parce que je viens de terminer une période de ma vie et que j'ai besoin de me recueillir avant d'en ouvrir une autre. C'est un moment où vous me manquez bien. Mais je ne veux pas demeurer longtemps sans me fixer de nouveau sur quelque travail : je n'ai de repos moral que dans le cours d'une grande activité intellectuelle.

Je n'ai encore vu personne de vos amis, excepté Maury, qui ne paraît qu'à demi satisfait de sa nouvelle position et surtout du caractère d'attache personnelle qu'elle présente : j'ai tâché de le rassurer à cet égard.

J'ai lu votre article. J'en suis fort satisfait comme lignes générales : il y a moins de fantaisie et plus de mesure que dans quelques-uns des précédents, et vous entrez mieux dans l'intelligence de l'esprit français, au moins par quelques phrases, car vous ne touchez cela qu'en passant. L'opposition éternelle et irrémédiable des trois religions ne me plaît pas de tout point, d'autant que le protestantisme renferme à la fois des religions d'État et des religions individuelles. Quant à l'éternité de ces formes, c'est trop absolu et en opposition avec la conclusion de l'article, qui finit par annoncer la religion individuelle, c'est-à-dire une seule des trois branches, comme la définitive. Au fond, ceci pourrait être regardé comme la négation de tout système religieux, dont le symbolisme et le dogmatisme font l'essence : mais je ne vous pousserai point là-dessus, parce que cela amènerait à une discussion de la définition du mot *religion* et que les définitions sont libres.

Je vous tiendrai au courant de ce que j'entendrai dire à cet égard. Avant-hier a paru dans *les Débats* un article de Franck sur le Cantique des Cantiques; il a bien saisi le

caractère général de votre traduction et surtout le côté moral et délicat des prolégomènes. Mais la disposition en scènes et actes lui paraît une pure fantaisie. Il promet un autre article.

Georges est venu me voir avant-hier et me demander de vos nouvelles. Il fait sa médecine et est sur le point de passer le troisième examen : c'est le dernier avant la thèse ; il regrette fort votre absence et se promet de se rejeter sur moi à votre défaut. Je l'ai encouragé à travailler.

J'ai rencontré aussi Louis Ménard, toujours dans le doute sur son voyage en Grèce, et disant « que l'avenir est sur les genoux des Dieux », avec sa grâce et son parti pris accoutumé. Il laisse flotter sa vie, sans s'agiter du souci de l'avenir.

Adieu, mon cher ami, écrivez-moi longuement, vous ou votre sœur qui comprend si bien toutes les affections, et que les Dieux vous conservent tous deux dispos et vaillants.

Tout à vous,

M. BERTHELOT

XXV

A MONSIEUR RENAN

Paris, 31 octobre 1860.

Mon cher ami,

Les jours s'écoulent et vos nouvelles ne viennent pas encore. Nous attendions votre lettre de Malte, elle n'est pas encore à Paris. Quant à la première de Beyrouth, nous ne l'aurons que dans quinze jours : le temps est long. Mais vous ne l'apercevez point, sans doute, déjà absorbé par les nouveaux objets que vous voyez chaque jour. J'espère que votre santé n'a pas souffert de la mer, ni du changement de climat, et qu'il en est de même de celle de votre sœur : donnez-moi des détails à cet égard.

En attendant, voici des nouvelles de Paris en ce qui vous intéresse. Votre baby est bien ; du moins, il allait bien dimanche, jour où je l'ai vu ; il est toujours gai et insouciant, comme il convient à son âge : du reste le temps l'a favorisé, car il est devenu beau à Paris depuis votre départ. Jusqu'à hier nous avons eu du soleil et pas de pluie ; mais voici deux jours de brouillard et de froid. J'espère que baby n'en aura

rien éprouvé; ce que je saurai demain, en allant demander si l'on a reçu une lettre de Malte.

J'ai vu chez vous M. Egger, toujours bon comme à son ordinaire, et le baron d'Eckstein, un peu désorienté par votre absence; mais je pense qu'il viendra les dimanches, comme à son ordinaire, rendre visite à madame Renan.

Plusieurs personnes m'ont parlé de vos écrits. La critique de Franck, qui vous attaque pour revenir à l'interprétation mystique du Cantique, paraît peu goûtée. Quant à votre article sur l'avenir religieux, il m'a paru fort apprécié; je n'en ai entendu faire aucune critique. Loin de là, on le trouve plus net que la plupart de vos aperçus : la pensée y est mieux arrêtée.

Quant à votre ami, le voilà repris par toutes les préoccupations matérielles et morales de Paris et déjà un peu souffrant, quoique moins qu'au mois d'août. Mon livre[1] commence à entrer dans la discussion et il paraît que c'est M. Chevreul qui le critiquera le premier : il va publier dans le *Journal des Savants* des articles pour en attaquer la tendance et l'idée générale. Ceci ne me surprend pas, car depuis longtemps je m'étais aperçu que nous ne nous entendions point sur les questions de principes et, avec un esprit aussi arrêté dans ses définitions, il était difficile que la contradiction n'éclatât pas. Comme elle roule sur les idées, elle ne paraît altérer jusqu'ici en rien ni son amitié pour moi, ni son estime pour mes expériences; mais elle paraît indisposer un peu M. Biot contre mes idées. Ce qui ne me surprend pas non plus, car il n'a jamais eu le goût des choses générales et des théories. Toutefois vous voyez que voilà de quoi, sinon me tourmenter, du moins me préoccuper, jusqu'au jour où ces articles auront enfin été imprimés. M. Biot prétend que j'aurais mieux fait, *dans mon intérêt*, de donner la suite des expériences sans en exposer à part l'idée générale. Car la première est inattaquable, tandis que la seconde entre dans le domaine de la discussion. Ce n'est pas la première fois qu'il me tient ce langage. Mais c'est là une petite politique, profitable peut-être aux personnes, mais nuisible à la vérité et aux grands progrès de la science.

1. *La Chimie organique fondée sur la synthèse.*

Quoi qu'il en soit, je vais tâcher de me remettre aux expériences, si ma santé me le permet : le plus long est de m'embarquer de nouveau.

J'ai commencé à lire *Merlin;* il y a de l'amertume dans le début : le sentiment de la nature y est profondément exprimé, souvent avec tristesse. On voit que Quinet a peine à se résigner aux conditions de la vie humaine. Il a pris son parti, mais non sans plainte et sans gémissement. Quand j'aurai tout parcouru, je vous en reparlerai.

Adieu, mon cher ami; je vous raconte ce qui se passe à Paris dans notre petit cercle; parlez-moi de votre côté de Beyrouth, de vos impressions et de vos travaux, ou, pour mieux dire, de leurs préliminaires; j'aime à connaître ces détails, qui me font pénétrer dans le mécanisme de la nature humaine; je veux aussi quelque chose de votre sœur : si l'un de vous m'écrit, que l'autre me mette au moins quelque lignes : je ne veux pas cesser d'être en rapport avec les deux absents.

Tout à vous de cœur.

M. BERTHELOT

XXVI

A MONSIEUR RENAN

8 novembre 186 ›.

Mon cher ami,

Encore une semaine écoulée et je n'ai point de vos nouvelles : la mer est longue à traverser; j'espère une lettre à la fin de la semaine.

Mais parlons d'abord des vôtres : baby va toujours bien, je l'ai vu dimanche; il est insouciant et rosé, comme à votre départ. Notre climat lui convient. Du reste le temps s'est mis au beau depuis lors. Voici trois semaines qu'il n'est pas tombé une goutte d'eau à Paris : vous voyez que le nombre des beaux jours finira par se retrouver à la fin de cette année; seulement la pluie sera venue d'une manière continue, et les beaux jours aussi, au lieu de s'entremêler comme à l'ordinaire. Ce beau temps est accompagné d'un froid assez vif, comme il convient. Quelques heures de soleil brillant au milieu du jour, des nuits étoilées, des soirées et des matinées fraîches, voilà le temps.

Je reprends peu à peu mon travail, toujours un peu souffrant, quoique beaucoup mieux portant qu'en septembre : d'ailleurs je n'ai d'autre préoccupation que votre absence. Les soucis de Paris glissent assez légèrement sur moi, même l'article de M. Chevreul qui a paru il y a huit jours. C'est la critique la plus étrange que vous puissiez imaginer : procédant ligne par ligne, sans voir le sens de la page qui est parfois entièrement conforme à son opinion, sans qu'il s'en aperçoive, et puis il compare tout aux définitions qu'il a données autrefois de toutes choses, il y a quarante ans, et il s'en sert comme d'un étalon. Du reste, d'après ce que j'ai vu, on se préoccupe fort peu de ses articles, si ce n'est dans le cercle étroit des jaloux, qui ont jusqu'ici peu d'échos.

J'ai parlé de vous avec deux personnes, avec M. Biot, qui vous trouve toujours : « un esprit hasardeux, dont la vraie utilité est de chercher des inscriptions », — vous reconnaissez là sa largeur et sa philosophie habituelles, — et avec le docteur Roulin, qui est content de votre dernier article, sauf le peu de netteté des conclusions.

Je viens d'achever *Merlin* : somme toute, l'originalité manque, si ce n'est dans un certain sentiment intérieur mélancolique et résigné, non sans espérance dans l'avenir. La nuance en ce point est fort différente de Chateaubriand et de Byron et elle est plus haute et plus morale. La forme rappelle trop l'Arioste et le Dante. Çà et là des passages charmants : celui qui m'a plu davantage est relatif aux fictions poétiques et à leur existence plus réelle que celle des êtres matériels. Je crois que [illegible] car il n'était pas [illegible]

[illegible]

que j'avais raison de vous dire que je l'aurais plus aisément et plus vite à Paris qu'à Beyrouth. Je désirerais avoir des renseignements circonstanciés sur son origine botanique, sur l'époque et les conditions de la récolte, sur ses usages, etc., en un mot sur tout ce qui concerne cette matière. Je vous prierai de demander à M. Gaillardot une note sur ces points : je n'ai pas besoin de dire que je le citerai dans mon travail. Demandez-lui aussi s'il existe d'autres mannes ou exsudations sucrées dans le pays, et s'il peut en faire récolter, dans cette hypothèse, une certaine quantité pour l'étude. Tout ce qu'il recueillerait dans cette direction aurait un grand intérêt.

Et vous, mademoiselle, comment vous trouvez-vous de la mer et du nouveau climat? Votre santé se maintient-elle, malgré ces épreuves? N'éprouvez-vous aucune des fièvres qui abondent dans l'armée, d'après ce que j'entends dire ici? Donnez-moi, je vous prie, de vos nouvelles; parlez-moi de votre installation. Avez-vous une maison? un jardin? Pouvez-vous me recevoir en janvier, à supposer que je réussisse à me détacher de Paris à ce moment? Car je maintiens toujours une porte ouverte de ce côté, et je réserve ma liberté. Mais il faut que j'aie repris encore des forces, que vous me répondiez du climat, et que je connaisse les projets de votre frère. Que deviennent ses volontés là-bas? Espère-t-il entamer bientôt les fouilles? Ou bien tout marche-t-il avec la lenteur accoutumée de l'Orient? Donnez-moi des renseignements exacts sur tout, et surtout sur votre santé à tous deux : parlez-moi avec entière franchise : s'il y a quelque inquiétude, je ne la communiquerai pas à votre famille; mais je tiens à partager toujours, de loin comme de près, vos joies et vos souffrances.

Adieu, mon cher ami, tout à vous de cœur.

M. BERTHELOT

XXVII

A MONSIEUR RENAN

Paris, 15 novembre 1860.

Mon cher ami,

Les nouvelles de Beyrouth sont plus lentes à venir que nous ne le pensions. J'avais compté sur vos nouvelles au

bout de seize à dix-huit jours ; voici quatre semaines écoulées, et nous n'avons reçu encore aucune lettre : le paquebot n'est pas arrivé à Marseille. Sans cette circonstance connue, nous serions fort inquiets, et, malgé tout, nous ne pouvons nous défendre de quelque tristesse. Vous voyez quels inconvénients il y a à s'éloigner de ceux qui vous aiment, et combien ils trouvent de chagrin dans la distance seule, qui les tient si longtemps en suspens sur ce qu'ils doivent craindre ou espérer. C'est une des causes qui me font le plus hésiter à aller vous rejoindre en janvier, lorsque je songe au vide de ma maison et à la santé toujours chancelante de mon père. Du reste, les autres motifs diminuent de jour en jour ; ma santé devient meilleure, d'une manière lente, mais sans rétrograder. Mon père se maintient, quoique souffrant ; il est d'autant plus calme moralement qu'il a fini par trouver un logement convenable pour nous tous, auprès de l'hôtel de ville ; je ne lui parle pas de mes projets, afin de ne pas le tourmenter d'avance et, quant aux questions d'école, de laboratoire, de travaux, etc., jusqu'ici ma liberté demeure entière. Aussi, je vous prie de me donner les détails les plus circonstanciés sur cette question par votre prochaine lettre : le long retard des paquebots ne doit pas me la faire parvenir avant le milieu de décembre ; vous-même ne recevrez pas celle-ci avant la fin de novembre. A cette époque, votre installation sera finie à Beyrouth, et vos projets commenceront à se dessiner avec plus de probabilité.

Quant à moi, si je me décide à partir en janvier, il faudra m'occuper des démarches nécessaires dans les deux dernières semaines de décembre et même un peu avant la fin, attendu les embarras du jour de l'an. Vous voyez que le temps commence à nous presser.

Donnez-moi toujours de vos nouvelles personnelles, et régulièrement ; car vous voyez, par les retards des paquebots combien une irrégularité de votre part me rendrait inquiet, en augmentant outre mesure l'intervalle qui sépare vos lettres.

Dites moi ce que vous avez déjà pu commencer, si vos essais de fouilles confirment vos espérances ; si vous commencez à vous installer sur quelque ruine ; enfin parlez-moi

de ce que vous voudrez, pourvu que vous me donniez des nouvelles de vous et de votre chère sœur.

Adieu mon cher ami.

Tout à vous,

M. BERTHELOT

XXVIII

A MONSIEUR BERTHELOT

Beyrouth, 9 novembre.

Mon cher ami,

Si vous voulez voir l'assemblage le plus bizarre de choses charmantes et hideuses, une nature dont rien ne peut exprimer le charme, un ciel incomparable, une mer admirable, des montagnes les plus belles du monde, les villes les plus sales et les plus pauvres qui se puissent rêver, une race hideuse dans son ensemble, au milieu de laquelle se détachent des types délicieux, une société arrivée au dernier degré de la désorganisation où l'on puisse descendre avant d'arriver à l'état sauvage, venez ici. Je vous assure qu'on ne peut rien voir de plus curieux et de plus frappant. Le voyage n'est rien, à condition qu'on ne soit pas trop sensible au mal de mer. La moyenne des jours mauvais en mer, dans la plus mauvaise saison, est de deux sur huit. Ici la sûreté est absolue *pour nous*. La difficulté du cheval n'est rien ; on ne va qu'au pas, et, d'ailleurs, on prend une mule, et le plus mauvais cavalier ne court aucun risque ; c'est le parti que j'ai pris. Si donc ni vos travaux, ni vos soucis, ni vos devoirs ne vous attachent trop à Paris, venez. Ma mission va parfaitement ; nous allons faire des fouilles en grand avec l'armée. La marine est très bien aussi, et met un vapeur à ma disposition, avec une extrême complaisance. On désirait faire des apparitions et des établissements pendant l'hiver tout le long de la côte : le prétexte est tout trouvé. Fuad est très bien aussi. Fuad et Ismaïl sont deux hommes ; le reste des Turcs est stupide ou ignoble. Ce pays est perdu sans retour pour la Turquie. Mais que deviendra-t-il ? Voilà le problème le plus insoluble du monde, quand on voit les choses de près.

La partie étrange qui se joue ici vaudrait à elle seule le voyage. Vous ne sauriez croire combien de choses du passé s'expliquent quand on a vu cela.

Henriette supporte très bien les fatigues du voyage. Elle vous écrira par le prochain courrier. Excusez-moi d'être si bref cette fois. J'ai eu ces jours-ci les plus graves soucis, à propos de la décision pour Cornélie et pour l'enfant. Elle vous dira ce que nous avons décidé. Tâchez donc de venir avec elle; cela serait charmant. Le Liban et la mer que nous avons sous les yeux chasseraient tous les soucis et guériraient tous les maux.

Tout à vous,

E. RENAN

XXIX

A MONSIEUR BERTHELOT

Le Liban, mon cher ami, est la chose du monde la plus enivrante. Nous y avons monté avant-hier. Le charme et le grandiose n'ont jamais été si admirablement réunis. Figurez-vous les Alpes riantes, parfumées, couvertes jusqu'au sommet, sauf quelques pics, de villages charmants, ou du moins qui l'étaient, car tous ne sont plus que des pans de murs. Il est impossible de se faire une idée de la dévastation de ce pays. Tout ce qu'on a dit est au-dessous de la vérité. C'est le paradis de Dieu dévasté par l'affreux démon tartare. Heureusement tout le monde paraît maintenant d'accord pour le chasser. L'Angleterre a tourné il y a quelques jours; lord Dufferin est maintenant plus décidé que les chrétiens, que le général de Beaufort lui-même, qui pourtant est le plus anti-turc des représentants français ici. Venez nous voir; vous serez avec nous à Djebaïl et à Saïda, d'où nous rayonnerons dans la montagne. Ne vous attendez pas à un grand confortable; cependant, dans l'une et l'autre place, nous sommes à même, maintenant que nous connaissons les ressources du pays, de vivre honnêtement et par quelques côtés délicieusement. Apportez une selle élastique pour la mule, un lit pliant, des bottes fortes sans pointes saillantes, un caoutchouc très

ample à capuchon, une couverture de voyage, une valise imperméable, des vêtements de flanelle intérieurs, du reste rien d'extraordinaire dans vos vêtements, ce à quoi vous êtes habitué. Je crois que ce voyage vous ferait du bien. Les voyages ici ne ressemblent nullement à ce que nous appelons de ce nom dans nos pays de chemins de fer, de voitures et d'hôtels. Le voyage ici occupe et prend la personne tout entière.

Venez et aimez-nous toujours,

E. RENAN

XXX

A MONSIEUR BERTHELOT

Beyrouth, 15 novembre 1860.

Voilà près d'un mois que nous nous sommes quittés dans le port de Marseille, monsieur et bien cher ami, et ce n'est qu'aujourd'hui que vous recevez à Paris la nouvelle de notre débarquement. Hélas! un monde nous sépare, et je le sens vivement, malgré les grands spectacles que le Midi et l'Orient ont successivement étalés à nos regards, et que je retrouve encore partout autour de moi, chaque fois que je puis détourner les yeux de la population abrutie qui dévaste ces belles contrées. Depuis trois jours je suis seule à Beyrouth, mon frère étant allé avec son fidèle cicerone, le docteur Gaillardot, faire une première visite dans le Kesrouan, à l'antique Byblos et à son territoire. Comme vous le pensez bien, ce sont de tristes jours, mais il faut savoir tout accepter... Jusqu'à présent, nos santés n'ont cessé d'être excellentes, malgré le changement de climat, d'habitudes et de nourriture. Somme toute, ce pays est sain, puisque la malpropreté des habitants et l'accumulation des réfugiés n'y ont pas développé d'épidémie. Par une fatalité presque inexplicable, nos pauvres soldats seuls meurent ici de la fièvre et de la dysenterie: en moyenne l'armée perd, dit-on, par ces maladies, deux ou trois hommes par jour, tandis que les réfugiés, qui sont dans les plus détestables conditions d'hygiène, et les autres Européens, qui sont très nombreux à Beyrouth, n'en ressentent aucune atteinte.

Notre impression actuelle sur Beyrouth est moins défavorable que celle dont nos premières missives vous portaient l'écho : en pénétrant, à travers mille horreurs, jusque dans l'intérieur des maisons, on arrive à comprendre que tout ce qui est général reste ici dans le plus complet abandon, que la rue est l'égout, mais que la maison est souvent soignée. L'architecture arabe a de bien jolis motifs, et avec des années de travaux les Européens établis ici se font de très agréables demeures. Mais, ce qu'on trouve en passant est bien démantelé ; pour avoir une maison où l'on soit à l'abri du vent et de la pluie, il faut d'abord largement la réparer. Il en est de même pour la nourriture : pour avoir des légumes, il faut les semer. Ainsi pour toutes choses. Comme en Pologne, comme dans tous les pays où la vie n'est aisée que pour un petit nombre, il faut posséder un établissement considérable et datant de loin pour n'avoir pas à supporter quelques privations. Vous comprendrez, monsieur, que dans un pareil milieu et devant toujours être en camp volant à cause des travaux d'Ernest, je n'ai pas osé conseiller le voyage du baby bien-aimé. Nous, nous pouvons être mal nourris et mal logés pendant quelques jours, quelques semaines même, sans en être sérieusement incommodés ; lui, c'est autre chose. Sa présence, qui d'ailleurs m'eût été si douce, fût devenue dans de telles conditions un fréquent sujet d'inquiétudes et de difficultés. Je ne le verrai donc point de longtemps, le cher petit ange ; à moins que Cornélie venant, je ne retourne en France sans attendre la fin des travaux d'Ernest... Laissons à l'avenir son obscurité ; en ce qui concerne notre vie, c'est assez d'un étroit horizon.

Notre voyage de Saïda nous a fait connaître les campagnes de Syrie sous un bien bel aspect. Dans les vallées, la végétation est charmante : les orangers sont chargés de fruits ; les lauriers-roses sont chargés de fleurs : des narcisses bordent les ruisseaux ; des cyclamens aux plus jolies nuances parsèment les rochers. Quelques plantations de pins rappellent nos grands arbres, et le palmier est du plus bel effet dans le paysage. Le Liban est certainement la plus imposante, la plus curieuse chaîne qui ait frappé mes regards ; chaque montagne est formée d'un massif de mamelons, entre lesquels la lumière ré-

pand des tons d'une variété et d'une douceur infinies. Toutes ces splendeurs s'étalent devant des espèces de bandits, ou devant des êtres dégradés, sur les lèvres desquels on ne trouve que le mensonge, ou la plus ridicule hyperbole. Chrétiens et autres mentent avec un entrain admirable, et parfois le voyageur arrive d'exagération en exagération à des scènes vraiment bouffonnes :

— Pouvez-vous loger dans le voisinage les soldats qui viendront travailler aux fouilles? demandait M. Gaillardot à l'un des nombreux individus qui prétendaient au titre de gouverneur d'un village.

— Assurément, nous les logerons dans nos yeux, dans notre cœur...

— C'est très bien, mais il nous faut autre chose.

— Nous les logerons sur notre tête...

— Trêve de plaisanteries. Avez-vous une ou plusieurs maisons?

A cette question les braves gens se ravisent et se rappellent qu'eux, chrétiens, étant en majorité, ils ont mis en fuite, par leurs menaces, les musulmans du voisinage, et tout simplement ils offrent les maisons des expulsés, comme si elles leur appartenaient. Nouveau colloque pour leur faire comprendre qu'on ne peut pas s'emparer d'une maison dont le propriétaire est absent. L'honnêteté, le sens moral n'existent ici que pour un bien petit nombre d'hommes. On en trouve pourtant quelques traces et nous avons vu des familles maronites où il s'est développé des types gracieux et attachants.

Mon frère est fort satisfait de ce qu'il trouve ici en fait d'antiquités. Ce sol est littéralement plein de ruines. La première inscription qu'il ait découverte est ainsi conçue : « Aspasios, fils d'Ariston, a vécu sans chagrins soixante-cinq ans. » Avouez, monsieur, que le pays qui inspire de pareilles épitaphes mérite, même à vingt siècles de distance, d'être visité, en dépit de la mauvaise chère qu'on y fait quelquefois. Adieu, monsieur et ami. Mes meilleurs souvenirs, s'il vous plaît, à monsieur votre père et à mesdames Berthelot. Pour vous, mille sincères amitiés.

H. RENAN

XXXI

A MONSIEUR RENAN

16 novembre 1860.

Mon cher ami,

Votre sœur a dit quelquefois que je portais un cœur de femme dans mes affections; je ne sais si c'est un bien ou un mal de sentir ainsi; mais elle comprendra mieux que vous, si j'ai été heureux en voyant que dès le premier jour vous m'avez oublié. J'attendais avec impatience un mot de vous, un souvenir et une nouvelle, avec d'autant plus d'impatience que ce lointain voyage l'avait retardé davantage. Mais vous n'avez jamais senti ce que c'est que la réciprocité dans nos amitiés et combien il y a dans ce mot de jalousie délicate. Pendant votre absence et depuis votre départ, j'ai pensé à vous bien plus que vous n'avez certainement pensé à votre ami. Pardonnez-moi ce mot; mais votre oubli dès le premier jour m'a bien affecté. Répondez-moi, ou plutôt écrivez-moi à l'avenir plus régulièrement, ne fût-ce qu'une ligne, si vous ne voulez renouveler plus d'une fois ce regret.

Adieu, mon cher ami, aimez-moi et ne m'oubliez pas, car Dieu sait combien de temps vous allez demeurer là-bas et combien vos anciens sentiments vont s'effacer peu à peu dans ce pays si différent de notre France.

Tout à vous,

M. BERTHELOT

XXXII

A MADEMOISELLE RENAN, BEYROUTH (SYRIE)

Paris, 29 novembre 1860.

Chère mademoiselle,

Je reçois à l'instant votre lettre du 15 : cette date comparée à celle de la mienne montre que la distance morale diminue

entre nous. Je ne parle pas de l'autre, qui ne changera pas de sitôt. J'avais gardé quelque espérance de vous rejoindre encore : l'état de fatigue qui subsiste encore pour moi me faisait penser que le séjour de la Syrie pourrait opérer une diversion favorable. Mais si les voyages peuvent m'être utiles et me sont en effet conseillés, ce n'est pas vers la Syrie que je devrai me diriger. J'ai pris sur ce point des renseignements fort minutieux, jusqu'à me mettre en relation avec les directeurs du service de santé militaire. J'ai lu ce matin même les rapports sanitaires arrivés la veille de Syrie et rédigés par le médecin en chef et par le pharmacien en chef : ils sont peu encourageants. Climat humide et en grande partie neigeux, pluies jusqu'en mars (elles vont commencer), dysenterie et fièvres dans l'armée, mort de deux capitaines (par la fièvre), etc. Tout cela est peu encourageant ; d'ailleurs ce ne sont pas des documents destinés à la publicité officielle qui donnent ces détails. Ce que vous me dites de la nourriture et de l'état des villes s'accorde avec mes autres renseignements. Aussi les personnes qui me les ont communiqués m'ont-elles détourné fortement de tout projet de voyage dans ces régions. Puissiez-vous demeurer, vous et votre frère, à l'abri de ces causes d'insalubrité et de fatigue ! Dites-lui de se défier d'une trop vive excitation intellectuelle et physique ; elle est dangereuse au bout d'un certain temps dans ces climats.

J'ai vu aujourd'hui madame Renan, à qui je n'ai point fait part des détails ci-dessus. Je me suis borné à lui dire que la santé de mon père, fort souffrant en effet, m'empêchait de l'accompagner, et je l'ai engagée à partir par le paquebot du 16 décembre, en lui offrant jusque-là tous mes services. J'espère que d'ici là vous aurez une maison sinon confortable, du moins habitable. Quant au baby il va toujours parfaitement et je vous envoie un autographe ; il a écrit lui-même les derniers mots *(de tout son cœur) ;* mais j'ai soin de les transcrire ici pour plus de clarté.

Quand madame Renan vous aura rejointe, j'espère que vous continuerez à me donner des nouvelles régulières, que je sois à Paris ou dans une région plus méridionale. Pour moi, je m'arrangerai pour vous en faire tenir chaque semaine

de celles et de ceux que vous aimez; dans votre solitude ce sera au moins une consolation.

J'ai été bien vivement tenté depuis huit jours d'aller vous voir, et je crois que si la distance était moindre et les communications plus faciles, j'aurais passé sur les inconvénients. Mais l'idée seule d'un tel voyage épouvante mon pauvre père, et les renseignements que je vous ai dits ne me donnent pas l'assurance nécessaire pour le rassurer. Vous voyez que je demeure encore dans cet état moral flottant et sans volonté dirigée, où vous m'avez laissé à votre départ: pourtant je le supporte avec plus de calme qu'à ce moment. Mes jours et mes nuits sont plus tranquilles; mais il faudrait un climat plus doux et l'absence des soucis de Paris. Je finirai soit par quitter la ville, soit par entrer dans une nouvelle série d'expériences: ce qui me manque pour prendre la seconde décision, ce n'est pas la volonté, ni la liberté d'esprit, toutes deux sont entières: c'est l'énergie physique. Mais avec le temps, elle se retrouvera.

J'ai dîné, il y a huit jours, chez M. Mohl avec M. Khanikof, qui m'a parlé beaucoup de votre frère et m'a prié de lui transmettre un article du *Times* relatif au Saint-Sépulcre: je l'enferme dans cette lettre.

Ici tout va comme il est ordinaire à Paris, c'est-à-dire avec un mélange d'agitation et de coups de théâtre du chef. Hier, une sorte d'acte additionnel, que vous trouverez dans les journaux et dont les mobiles déterminants sont très discutés. C'est un point d'appui que l'on prend sur le pays, mais dans quel but? Les uns disent pour avancer soit en Italie, soit sur le Rhin (par contre-coup des affaires italiennes du printemps prochain); les autres disent pour reculer vers la politique conservatrice. Dans tous les cas, les nouvelles de Chine et d'Italie tiennent toujours en éveil l'attention. Tout ce spectacle est fort étrange; mais votre Syrie demeure dans l'ombre, peut-être aussi par politique.

Adieu, chère mademoiselle, rappelez-moi à l'amitié de votre frère et veuillez croire toujours à la respectueuse affection de

Votre dévoué serviteur,

M. BERTHELOT

XXXIII

A MONSIEUR BERTHELOT

Amschid, près Djébaïl, 30 novembre 1860.

Personne ne peut comprendre plus vivement que moi, monsieur et bien cher ami, l'émotion douloureuse sous le poids de laquelle vous avez écrit votre dernière lettre à mon frère, et dont l'écho est venu nous affliger dans la magnifique solitude où nous sommes en ce moment transportés. La peine que vous exprimez, je l'ai souvent oh ! bien souvent ressentie moi aussi. J'ai dit fréquemment : « Ses ambitions le préoccupent plus que ses affections », et ses nouvelles affections plus que les anciennes... Pourtant je suis assurée qu'il m'aime, et en présence du chagrin que vos regrets lui ont fait ressentir, il m'est impossible de ne point croire à l'étendue, à la profondeur de l'amitié qu'il vous porte. Il semble qu'il peut tout pour ceux qu'il aime, hors leur consacrer quelques instants. Je vous assure, monsieur, que je n'exagère point en disant que pendant nos deux séjours à Beyrouth il a donné plus de temps au général et au pacha qu'à la vieille amie qui a tout abandonné pour le suivre sur ces rives lointaines. Littéralement, depuis que nous sommes en Syrie, je ne le vois presque plus, et quand je le vois, il est si absorbé par les travaux de sa mission, si préoccupé de ce qu'elle lui a donné, ou de ce qu'elle lui promet, que je ne sais en vérité s'il s'aperçoit beaucoup de ma présence. Eh bien ! monsieur, je crois encore et malgré tout qu'elle lui est chère ; croyez bien de même que vous tenez dans sa vie une place que nul autre ne prendra jamais. En réponse à un cri de douleur semblable à celui que renfermait votre lettre, il me disait un jour que les personnes qu'il aimait le mieux étaient celles auxquelles il se croyait obligé de donner le moins de temps. Je n'ai pu accepter pour ma part cette opinion, et j'ai continué à placer mes plus douces joies dans les témoignages d'affection que je donne, ou qui me sont accordés ; mais j'ai fait de grands efforts pour me persuader qu'on pouvait sentir autrement. Si vous aviez pu, monsieur, voir l'effet produit par votre lettre,

loin, dans un très joli village, où une espèce de marquis de Carabas, qui avait acquis dans le commerce une très grande fortune, avait fait bâtir plusieurs demeures d'un goût exquis. L'une d'elles a été mise à notre disposition par ses héritiers, et nous y sommes entourés des plus délicates, des plus aimables attentions. C'est une chose vraiment noble et touchante que l'hospitalité orientale : depuis notre arrivée ici, notre hôte, sa femme, ses enfants, ses parents à tous les degrés, ses nombreux serviteurs ne semblent occupés qu'à deviner, qu'à prévenir nos besoins. Ces contrées exclusivement peuplées de maronites, sont arrivées à une véritable richesse et à une élégance de manières qui vaut bien une autre forme de civilisation. J'aime singulièrement ces populations si dévouées à la France et à tout ce qui porte le nom de Français. Les soldats qui doivent faire les fouilles arrivent demain à Djebaïl ; ils y seront reçus par d'unanimes acclamations.

Je dois céder la place à mon frère... Adieu, monsieur ; soyez sûr que nous ne vous oublions jamais.

H. RENAN

Mon bon ami, comment avez-vous pu douter un moment de mes sentiments ? Il faut que ma femme ne vous ait pas communiqué ma première lettre de Beyrouth ; vous auriez vu que je ne lui écrivais à elle-même qu'à la hâte, devant partir pour Saïda quelques heures après par une occasion inattendue, qui me prenait juste au moment où j'allais me mettre à écrire à tous. Au nom du ciel, mon cher, n'écoutez jamais, en ce qui me concerne, ces susceptibilités sans motif. Mon amitié est de celles dont vous ne pouvez douter. Cela ne vous suffit-il pas ? Je vous aime plus que jamais ; mais, accablé de soucis, chargé d'accomplir une chose extrêmement difficile, dans un pays où des milliers d'obstacles s'opposent à celui qui veut faire la chose la plus simple, n'admettez-vous pas qu'une fois j'aie pu être inexact ?

Ma sœur a dû répondre à toutes vos questions. Mon opinion est que vous passeriez ici trois ou quatre mois fort agréables, à condition de ne pas aspirer à faire un voyage complet. Ici, à Amschid, nous pouvons vous recevoir d'une manière charmante ; il en serait de même, quoiqu'un peu moins confor-

tablement, à Saïda. Vous courrez avec moi le Liban, sommet par sommet; vous assisterez à nos fouilles; vous y prendrez part; vous verrez ainsi à peu près toute l'ancienne Phénicie.

Quant à la Palestine, je ne puis dire au juste quand j'irai. Ce sera très probablement vers le mois de mars; nous aurions le temps de faire ensemble ou une partie, ou tout le voyage. Il est d'ailleurs si facile de faire séparément Jérusalem par Jaffa. Ne vous préoccupez pas trop de la locomotion, cette difficulté fond ici; elle ne m'a pas arrêté une minute. Sur ma mule, je chevauche des journées entières sur les crêtes du Liban, dans des chemins larges d'un pied, au-dessus de vallées taillées à pic et dont le fond se voit à peine. Ces bêtes ne bronchent jamais et ne se fatiguent pas; aucun cheval européen ne pourrait servir ici. Les routes sont des casse-cou inimaginables; mais on peut se fier à sa bête d'une manière absolue.

Tout ceci, cher ami, signifie qu'à mes yeux les obstacles qui me semblent vous arrêter, tirés de la nature de ce pays, n'ont pas de gravité. Mais, quant à ce qui touche à votre santé, à votre état moral, à vos devoirs de famille, je n'ose prendre sur moi de vous donner un conseil. Tout ce que je puis vous dire, c'est que l'air du Liban est le plus suave, le plus pur, le plus vivifiant du monde, que ce pays inspire la gaieté, le repos, la tranquillité d'esprit, une activité bienfaisante et tempérée, que les populations en somme sont bonnes et douces, que la sécurité est plus grande qu'en aucun pays d'Europe, et que je traverserais le pays seul à pied sans une ombre d'appréhension; que si vous venez, vous nous remplirez de joie, et que vous trouverez ici une maison qui sera la vôtre, et que même les personnes que vous ne connaissez pas, mon ami. M. Gaillardot et M. Lockroy, vous plairont beaucoup. Venez, et Amschid sera de tous points un paradis terrestre. En tout cas, ne doutez plus jamais de ma tendresse, et si M. Gaillardot a quelques renseignements à prendre pour vous répondre, ce sera pour le prochain courrier. Adressez toujours à *Beyrouth*, mais ne vous étonnez pas si nous manquons des courriers; il n'y a pas de poste d'ici à Beyrouth. Le corps d'armée qui doit fouiller est arrivé aujourd'hui; lundi nous donnerons le premier coup

de Marseille : ce sera un ennui de plus, si elle n'arrive pas avant ce soir et si votre femme s'éloigne sans les dernières nouvelles de vous. Nous avons encore un après-midi.

Ici, nous ne sommes pas sans inquiétude sur vos santés, car nous avons appris que M. Lockroy, dessinateur que vous vouliez vous attacher, était tombé malade de la fièvre tout récemment. Soignez-vous bien et gardez-vous bien de ce climat.

J'espère que le départ de votre femme ne me privera pas des nouvelles de chaque semaine et que, malgré sa présence en Syrie, vous penserez aussi souvent et aussi régulièrement aux absents. Vous dites les aimer, mais pour les convaincre il faut toujours penser à eux et leur donner des nouvelles régulières, en attendant que l'on puisse vous revoir vous-même.

En réponse à cette lettre-ci, donnez-moi encore une fois des nouvelles précises et détaillées sur l'état sanitaire. C'est au moment où viendra votre réponse qu'expirera le dernier délai que je me suis fixé pour penser à ce voyage. C'est à ce moment-là que je me déciderai, soit à l'entreprendre malgré tout, soit à en abandonner la pensée sans retour. Ainsi ne m'oubliez pas à ce moment et, s'il est nécessaire, recommandez cette réponse importante à votre chère sœur.

Quant à ma santé, elle s'améliore lentement, tout en oscillant au gré de la saison ; huit jours assez bons sont suivis par huit jours plus gênés et plus souffrants, selon que la température s'abaisse et devient plus humide et l'air plus chargé de brouillards. Mais il faut vivre avec ses ennemis : j'essaie un peu de travailler, et quand j'aurai arrêté sans retour la question du voyage ou du séjour à Paris, je tâcherai de prendre un nouveau point d'appui sur ma volonté, que je laisse flotter indécise depuis plusieurs mois. Mais si la force ne me manque pas, je reprendrai le bâton du pèlerinage que nous accomplissons tous vers le but mystérieux. Si ce n'est point là le bonheur et le calme absolu, du moins c'est le repos moral relatif qui convient le plus à notre condition humaine et à mon propre tempérament. Il faut vider le vase jusqu'au bout, même quand la liqueur commence à s'affadir, parce que, hors de là, il n'y a que trouble et absence de dignité.

Adieu, mon cher ami, aimez-moi toujours.

Tout à vous, M. BERTHELOT

XXXVII

A M. RENAN, MEMBRE DE L'INSTITUT, A BEYROUTH, SYRIE.

Paris, 21 décembre 1860.

Mon cher ami,

Lorsque vous recevrez cette lettre vous serez tous réunis : baby et moi manquerons seuls à notre petit cercle. J'espère que madame Renan sera arrivée sans trop de fatigues, bien que les nouvelles que nous avons en ce moment sur l'état de la mer soient déplorables. Je n'ai pas encore reçu votre lettre de cette semaine. C'est la première fois qu'elle me manque complètement le jour de la réponse; car votre dernière est arrivée avant le départ de la mienne, bien que je ne vous en aie pas parlé, ma lettre étant déjà fermée. Ici, nous sommes dans l'humidité, la neige et le brouillard : c'est le climat accoutumé de Paris dans cette saison. Cependant je vais assez bien, bien que toujours occupé de vingt pensées différentes. Je suis maintenant à peu près dégagé de tous les liens extérieurs qui m'ont empêché de partir au commencement du mois; la santé de mon père est un peu moins mauvaise. Ce que vous me dites d'Amschid est fort engageant et je reviens encore une fois à l'idée de partir. Si je puis décider mon père, je prendrai le paquebot *du 13 janvier 1861 :* mais la chose est douteuse. En tout cas, ma prochaine lettre vous dira ma décision définitive; c'est le dernier délai et c'est l'époque que j'avais toujours désignée dans nos conversations.

J'ai vu deux fois votre pauvre petit baby depuis le départ de sa mère. La première fois, lundi, il était encore tout agité. La nuit du vendredi, il a pleuré une partie de la nuit, en appelant « sa petite mère ». Hier, il était calme et joyeux et il avait repris sa petite gaieté et ses gentillesses ordinaires. Au demeurant il se porte parfaitement et s'accommode très bien de son nouveau milieu; sa cousine surtout lui est très sympathique. Ce qui l'a tranquillisé, c'est qu'on lui a dit que sa maman était allée en Syrie pour ramener papa et tata. Hier, nous avons joué ensemble comme à l'ordinaire. Je vous envoie (ou plutôt j'envoie à tata et à maman) un chef-d'œuvre

calligraphique de bébé, qui manifeste déjà quelque intention : l'image supérieure représente un oiseau, et il l'a faite seul, puis sa volonté ayant cessé de diriger le crayon, et l'attention étant épuisée, il a tracé les lignes confuses du bas.

Vous voyez que je pense toujours à vous ; ne m'oubliez pas de votre côté et donnez-moi des détails sur les résultats de vos fouilles; sans interrompre vos lettres par l'idée de mon départ possible, car rien n'est plus difficile que de se décider. là où il n'y a ni un devoir à remplir, ni un but à atteindre. Priez vos dames de penser toujours à votre vieil ami.

M. BERTHELOT

XXXVIII

A MONSIEUR BERTHELOT

Amschit, 18 décembre 1860.

Monsieur et bien cher ami,

Du moment que vous conserviez quelque arrière-pensée sur le climat de la Syrie, du moment surtout que la pensée de vous voir faire un si lointain voyage alarmait monsieur votre père, vous avez grandement raison d'y renoncer. Aucun devoir ne vous imposait l'obligation de vaincre vos inquiétudes, celles de votre famille, et toute joie était impossible dans de telles conditions. Ceci posé, laissez-moi rire un peu des renseignements à l'aide desquels vous êtes arrivé à vous représenter la Syrie comme ayant un climat *humide et en partie neigeux*. Sans doute, le rapport que vous aurez lu émanait des fractions de l'armée établies à Déir-el-Kamor ou à Kabelias, qui sont à de grandes hauteurs dans le Liban. Kabelias est même du côté de la Célé-Syrie, et, en effet, sur un point peu agréable en hiver. Mais cela ne peut se rapporter en aucune façon à la pente occidentale, et surtout aux parties peu élevées ; c'est comme si, pour connaître le climat de la France, on prenait ses informations au sommet du Mont-Saint-Bernard. J'ai reçu cette lettre qui me parlait de neige, le 13 décembre, par une journée si chaude que dans une pièce où il se trouve onze fenêtres, dont huit du côté de

la mer, j'étais encore obligée d'ouvrir la porte et d'établir un courant d'air pour n'être pas incommodée par la chaleur; notez encore que la délicieuse maison où nous sommes établis depuis trois semaines est située sur un point un peu élevé; au bord de la mer, à une demi-lieue plus bas, il fait plus chaud encore. Cette température est entrecoupée tous les dix à douze jours par un violent orage; un vent d'ouest souffle d'abord; au bout de quelques heures, tonnerre, éclairs, torrents de pluie, enfin le dieu suprême de nos contrées, le soleil, reprend le dessus et le ciel rentre dans sa sérénité accoutumée. Jusqu'à présent, nous n'avons pas eu un seul jour froid, et jamais non plus nous n'avons vu trois journées pluvieuses consécutives. Plus je le connais, plus je répète que le climat de la côte de Syrie est d'une incomparable splendeur; je comprends, au reste, que ce climat ne convienne pas à tous les tempéraments, quoique mon frère et moi nous nous en trouvions à merveille. Rien en France, ni même en Italie, ne peut donner une idée de ce qu'est ici le soleil, la lumière, la végétation, la couleur. Je vous écris en vêtement d'été, près d'une fenêtre ouverte, sous laquelle s'épanouit, au milieu d'un tas de pierres, un oranger tout blanc de fleurs; à quelques pas plus loin, j'en vois un autre chargé de fruits. Quelques dattiers, auxquels de lourdes grappes pendaient encore au moment de notre arrivée, se balancent au milieu des champs. La mer est comme une moire d'azur; l'horizon est d'or et de pourpre. Oui, monsieur, les villes sont ici hideuses, les populations grecques et musulmanes sont repoussantes, mais les campagnes sont belles au delà de tout ce qu'il est possible d'exprimer; les cantons exclusivement maronites, comme tout ce qui est au nord du *Nahr-el-Kelle* (?), sont peuplés d'une race douce, aimable, gracieuse, au milieu de laquelle je me félicite beaucoup d'avoir vécu. Jamais reine n'a reçu d'hommages plus dévoués que ceux qu'on me prodigue dans ce beau village d'Amschit. On ne m'aborde que les mains pleines de présents; les femmes m'apportent les produits de leurs vergers : des figues, des oranges, des dattes, des grenades; un bel enfant m'offrait tout à l'heure des roses qu'il venait de cueillir au milieu des pierres... car la pierre est partout en Syrie. Heureusement elle n'y est pas un obstacle

à la végétation ; au contraire, elle conserve l'humidité des champs et préserve la terre de l'action du soleil. Nous partons dans trois jours pour Beyrouth, afin de nous y trouver au moment de l'arrivée de Cornélie ; nous reviendrons aussitôt à Amschit, où probablement nous séjournerons encore pendant quelques semaines.

Donnez-nous, je vous en prie, monsieur, des nouvelles de votre santé et de celle de monsieur votre père. Nous en sommes très vivement préoccupés et nous comprenons parfaitement qu'éprouvant déjà une grande lassitude vous redoutiez les fatigues d'une longue traversée maritime. Mon frère et moi nous les avons très bien supportées, et le voyage de Marseille à Beyrouth ne me laisse que le souvenir d'un trajet plein de charme et d'intérêt ; mais, au fond, nous sommes d'une force exceptionnelle, et jamais je ne jugerai votre santé, monsieur et ami, d'après les nôtres. Mieux que personne au monde, vous pouvez apprécier ce qui vous convient et ce que vous devez éviter. Je me réjouis de penser que le cher petit baby ne sera point privé de vos visites. Embrassez-le, je vous prie, bien souvent pour sa vieille tata et dites-lui que j'ai eu bien du plaisir à lire sa petite lettre.

Mon frère est constamment, tant que le jour dure (et il dure ici jusqu'à six heures), sur le champ de ses fouilles, à Djebaïl ; en perçant une route taillée dans le roc, on a forcé hier l'entrée d'un vaste caveau funéraire qui paraît être fort ancien ; mais il est tellement obstrué de terre, qu'il faudra le déblayer pendant trois ou quatre jours avant de savoir ce qu'il recèle. Les sépultures antiques couvrent ici d'immenses espaces ; presque tous les rochers de cette côte en sont littéralement remplis. Mais si rien n'est plus facile que d'en découvrir la trace, rien n'est aussi plus difficile que d'y entrer. La seule chose qui les décèle, ce sont des soupiraux que je ne puis comparer qu'à des tuyaux de cheminées : ils ont à peine vingt à vingt-cinq centimètres de circonférence. Comment les creusait-on sous la pierre ? C'est ce qu'il est est difficile de déterminer. Dans une promenade d'une heure, j'ai vu, l'autre jour, des centaines de ces soupiraux.

Par votre intermédiaire, monsieur, je me rappelle au souvenir de monsieur votre père et de mesdames Berthelot.

Continuez, je vous prie, à nous donner fréquemment de vos nouvelles. Depuis que nous avons quitté Beyrouth, il nous est difficile d'écrire régulièrement. Il n'y a rien ici qui ressemble à une poste, et, pour recevoir ou faire partir nos lettres, il faut envoyer jusqu'à cette ville, c'est-à-dire faire faire doublement un voyage de huit à dix heures. Quand nous aurons quitté Djebaïl pour la région de Tortose, il est à craindre que les correspondances ne soient encore plus difficiles. Enfin, nous ne nous arrêterons pas devant les obstacles et nous ferons toujours parvenir de nos nouvelles. Recevez, monsieur, pour vous et pour tous les membres de votre famille, l'assurance de notre constant souvenir et de notre inaltérable amitié.

H. RENAN

XXXIX

A MONSIEUR RENAN

Paris, 28 décembre 1860.

Mon cher ami,

Voilà un bien long silence de votre part; car la dernière lettre que j'ai reçue de vous était du 30 novembre et depuis ce moment, je n'ai pas eu un mot de vous, même dans les lettres que vous écrivez à votre mère. Du reste j'espère que dans quelques semaines nous serons moins séparés. Mon père va beaucoup mieux et j'ai pu lui parler de mon départ prochain, sans lui causer une peine aussi vive qu'elle l'aurait été alors qu'il souffrait davantage. D'ailleurs la durée moindre de mon absence et les nouvelles plus favorables de votre établissement là-bas, concourent à le tranquilliser. *Ainsi je partirai de Marseille le 13 janvier*, comme je vous l'ai déjà fait pressentir.

Tâchez de vous trouver à Beyrouth, pour me recevoir et me piloter à mon arrivée dans ce nouveau monde.

J'espèce que la mer ne sera pas trop mauvaise à cette époque, quoique le moment ne soit pas très favorable; je crains que votre femme n'ait beaucoup souffert, car les nouvelles de la Méditerranée ne sont pas bonnes et ont été fort

retardées. Mais au moment où j'écris, vous devez être réunis, depuis plusieurs jours.

Je compte emmener avec moi mon ami de Fleurieu ; mais il ne sera d'aucun embarras pour vous, voyageant pour son propre compte. Du reste c'est un charmant homme, comme caractère et comme relations.

Votre baby va toujours à merveille : il n'est pas même enrhumé, malgré l'horrible temps de neige et de dégel qui change nos rues en des fleuves de boue. Je ne lui ai pas dit encore que j'allais revoir papa, maman et tata ; ce sera pour la semaine prochaine. Il ne s'ennuie pas avec ses oncles et cousins, sans oublier sa grand'maman. Votre mère est aussi bien portante et regrette un peu sa bru ; l'état de la mer surtout la tourmente jusqu'à ce qu'elle ait des nouvelles. Mais je n'espère pas en avoir, sauf peut-être le jour de mon départ de Paris.

Malgré l'annonce de mon départ, ne cessez pas, je vous prie, de m'écrire, ne fût-ce qu'un mot : on n'est jamais sûr de ses projets à Paris, et vous ne paraissez pas soupçonner combien on est inquiet lorsque le courrier se fait attendre et plus encore s'il manque. Mais ce sont là des sentiments auxquels vous semblez étranger.

Adieu, mon cher ami, ou plutôt à bientôt, vous et les vôtres.

Tout à vous,

M. BERTHELOT

XL

A MADEMOISELLE RENAN (BEYROUTH, SYRIE).

Paris, 4 janvier 1860.

Chère mademoiselle,

Un dieu jaloux s'oppose à notre réunion ! J'avais écarté tous les obstacles et commencé mes préparatifs ; déjà j'avais acheté un lit, un caoutchouc, une couverture, commandé des bottes de cheval, un petit laboratoire portatif que je m'étais plu à composer.

J'avais pris congé de plusieurs amis et reçu des lettres de recommandation pour les officiers et l'armée d'occupation

Vous voyez que ma décision était complète, lorsque le 31 décembre, M. Maury est venu me trouver et me prier de renoncer à ce départ, en raison d'éventualités d'une grande importance qu'il m'avait proposées[1], il y a un mois, et qui étaient sur le point de s'accomplir. Il m'a donné sur ce point beaucoup de détails qui ne me permettent aucune hésitation. J'ai dit quelques mots de ces choses à madame Renan et je ne puis m'expliquer davantage par écrit.

Vous voyez que Paris retient bien fortement les siens. Je le regrette encore plus, en lisant les descriptions du climat que vous me transmettez dans votre dernière lettre. Elle m'a fait un plaisir d'autant plus sensible que je n'avais rien reçu de votre part depuis près d'un mois. J'espère que votre prochaine donnera des nouvelles de l'arrivée de madame Renan. Parlez-moi aussi des fouilles de votre frère, de ses projets, de ses idées sur le pays, sur son histoire, sur ses monuments ; vous savez que je ne suis pas un profane et ce sera la manière la plus complète de renouer conversation, à travers ce vaste espace de terre et de mer qui nous sépare. Mais donnez-moi des nouvelles aussi souvent que possible ; vous ne sauriez croire combien on est sensible à un retard ou une interruption, quand les lettres ne viennent qu'une fois par semaine et quand il faut un mois pour avoir une réponse. Tantôt c'est le paquebot retardé par un coup de vent sur la Méditerranée pendant cinq jours, tantôt c'est la neige qui encombre le chemin de fer et fait perdre un jour ou deux. Pendant ce temps, nous autres malheureux Parisiens, enfoncés dans notre boue et dans nos neiges fondues, nous nous tourmentons en attendant une lettre qui n'arrive pas. Jugez de ce qui arrive quand après ces retards, le courrier ne nous apporte rien.

Depuis trois jours la neige a disparu pour faire place à la gelée et au soleil : mais la fin de décembre a été étrangement variable. Ici comme à Amschid ce sont des orages et des sautes de vents irrégulières. Un jour il neige fortement : tout Paris est blanc ; le lendemain demi-dégel ; tout Paris est noir

1. Création d'un laboratoire de recherches et projet d'une École des hautes études, projets réalisés seulement huit ans après par Duruy.

de boue ; le troisième jour il gèle et voilà tous les trottoirs changés en miroirs, sur lesquels on s'avance en chancelant. Le quatrième jour, brusque arrivée du vent du midi, pluie torrentielle, dégel universel. Puis un jour de soleil ; et la période recommence, du reste sans régularité. Vous voyez combien vous gagnez à vous trouver au milieu des orangers en fleurs et des montagnes illuminées par le soleil syrien. Du reste en ce moment toutes les santés qui nous sont chères vont bien. A la maison je suis seul un peu fatigué; peut-être est-ce contrariété de ne pouvoir vous rejoindre. *Dis aliter visum !*

Baby va bien : je l'ai tenu hier sur mes genoux pendant une demi-heure. Il était fort tranquille, parlait bas et me regardait de temps en temps du coin de l'œil avec ce petit air que vous savez. Il n'a guère pu sortir depuis quinze jours : aussi est-il un peu pâle : ses joues sont demi-rose, au lieu d'être tout à fait rosées. Mais c'est une nuance qui ne diminue ni son appétit, ni ses jeux. Votre mère se porte toujours très bien et se tourmente au sujet de sa belle-fille, bien qu'on lui dise que le voyage est sans danger. Votre frère, sa femme et ses enfants vont bien aussi ; du reste vous en avez des nouvelles plus directes.

Dans votre prochaine lettre, je vous prie de vouloir bien demander à M. Gaillardot les renseignements relatifs à la manne de Syrie et me les transmettre. J'ai fini mon étude et dès que j'aurai reçu ces renseignements je la publierai.

Ma mère se joint à moi pour se rappeler à vos souvenirs : je lui ai lu votre dernière lettre qui l'a fort intéressée. Adieu, chère mademoiselle, rappelez-moi à l'amitié de votre frère et de votre belle-sœur, et croyez toujours à ma respectueuse affection.

M. BERTHELOT

(A suivre.)

LE REPAS DU LION

PIÈCE EN CINQ ACTES

PERSONNAGES

JEAN DE SANCY.	JOURNET.
LE COMTE DE SANCY.	COLLET.
GEORGES BOUSSARD.	UN DOMESTIQUE.
M. BOUSSARD.	LOUISE DE SANCY.
PROSPER CHARRIER.	MARIETTE FIDRY.
L'ABBÉ PAUL CHARRIER.	MADELEINE.
ROBERT CHARRIER.	CATHERINE.

OUVRIERS.

ACTE PREMIER

Une cuisine chez des paysans aisés. Grande salle au plancher fait de larges madriers de chêne, au mur tapissé d'un papier à sujet champêtre. — Au milieu, grande table de chêne, chaises de paille le long des murs. A gauche, fourneau de cuisine en fonte placé sous la hotte d'une ancienne cheminée. A la corniche de cette hotte sèchent des chapelets de pattes d'oiseaux de proie, renards, chats, fouines, etc. Devant le fourneau, vieux fauteuil recouvert d'étoffe rouge. Autour du fourneau, ustensiles de cuisine pendus aux murs. — Entre le fourneau et le mur du fond, porte donnant accès aux chambres. Lui faisant face, à droite, porte d'entrée qui ouvre sur une allée de parc assombrie par d'immenses sapins. Au fond, deux fenêtres, dont l'une ouverte, montrent un jardin potager, entaillant comme une profonde morsure la lourde

masse d'une futaie aux feuilles desséchées. Le jardin est divisé en compartiments réguliers dont la plupart ne contiennent plus que des débris épargnés par les premières gelées. Au bord des allées, poiriers taillés en quenouilles, groseillers, touffes de framboisiers, etc. Plus loin, un puits surmonté d'un treuil. — D'un côté des fenêtres, sur des rayons en bois blanc, quelques livres. De l'autre côté, un râtelier avec des armes, sabres pour ébrancher, sacs de chasse avec plaques de garde. — Çà et là, aux murs, bois de cerfs et de chevreuils, défenses de sangliers et autres trophées de chasse.

La cloche des morts tinte au loin.

SCÈNE PREMIÈRE

MADELEINE, CATHERINE.

Madeleine et Catherine arrivent du dehors. Madeleine, paysanne d'environ soixante ans, est enveloppée d'une large douillette noire à manches évasées; bonnet à rubans noirs, gants noirs tricotés. Catherine a vingt-cinq ans. Elle est jolie, robuste, le teint hâlé par les travaux des champs. Sa mise est celle d'une petite bourgeoise endimanchée et en deuil. Toutes deux portent des livres de prières.

MADELEINE, *entrant la première.* — Ferme la fenêtre, dis, Catherine. On gèle.

CATHERINE, *en fermant la fenêtre, jette un regard sur le ciel.* — Ça ne m'étonnerait pas qu'y neige cette nuit. A la Toussaint, c'est de bonne heure.

MADELEINE, *montrant le ciel.* — Pour sûr, il y a quelque chose de pas chaud là-haut. L'année que je me suis mariée, il a neigé pour la Toussaint juste à l'heure-ci, au sortir des vêpres, et ça a fait bien du délit. Les feuilles étaient encore aussi vertes que des lauriers, et y a eu du bois d'cassé comme si la guerre y avait passé. *(Tout en parlant, les deux femmes se débarrassent de leurs chapeaux, manteaux, etc., vont et viennent pour les ranger. Catherine met un tablier de cuisine.)*

CATHERINE, *fourgonnant dans le fourneau.* — Aïe!... qué misère!

MADELEINE. — Y a pus de braise?

CATHERINE. — Non... Attendez voir, je crois que t'en v'là tout au fond. *(Avec le tisonnier elle ramène délicatement deux ou trois charbons rouges sur le devant du foyer.)*

MADELEINE, *lui jetant une poignée de brindilles qu'elle a prise derrière le fourneau.* — Tiens donc! Pour ce que le fagot est cher, c'est pas la peine de s'en priver. Fais-leur un bon feu, à nos hommes: y n'auront pas chaud en rentrant du cimetière.

CATHERINE. — Surtout qu'y vont y rester un bon moment, je

pense. Une fois que Paul a la figure dans ses mains, le temps ne lui dure pas. Y n'est pas curé pour rien.

MADELEINE. — C'est-y pas drôle que sur trois fils, j'en ai un comme Paul et un comme Robert...

CATHERINE. — Ah ! oui, Robert n'est pas pour les soutanes... Un Parisien, quoi !... Tout à l'heure, j'le regardais en arrivant sur la tombe du père Charrier... Il a tout de même fait comme ses deux frères : y s'a collé un signe de croix sous le menton et s'a mis à genoux.

MADELEINE. — C'est pourtant gentil à lui d'avoir demandé un congé dans son usine pour venir ici le jour des Morts... Un congé, y sait ce que ça lui coûte... Y gagne dix francs par jour : ainsi pour trois jours, c'est trente francs, sans compter le voyage.

CATHERINE. — Dix francs ! En v'là des journées !... Y a tout de même une différence avec les deux francs de mon homme.

MADELEINE. — Allons, allons... La place de garde, faut pas blaguer... Après ces messieurs, Prosper est le premier de la commune.

CATHERINE. — Premier pour attraper les coups de fusil des braconniers... Son pauv' père y a pas coupé... C'est pas pour dire !... Ça gâte le métier, vrai !...

MADELEINE. — Ça, oui !... Mon pauvre Charrier !... *(La porte s'ouvre.)* Ah ! v'là les garçons !...

SCÈNE II

MADELEINE, CATHERINE, L'ABBÉ, PROSPER, ROBERT.

L'Abbé Paul entre le premier, puis Robert et Prosper. Figures ouvertes, énergiques. Robert porte toute sa barbe ; il est en veston, et chapeau mou. Prosper a un chapeau melon, avec redingote en drap noir assez longue et pantalon noir ; attitude raide et dépaysée d'un soldat en bourgeois.

L'ABBÉ, *allant à Madeleine et l'embrassant.* — Eh bien, maman, ça ne vous arrive pas souvent de voir vos trois fils réunis ?...

MADELEINE. — Hé, ma foi non ! ma foi non !...

ROBERT. — C'est qu'aussi nous ne sommes pas tout à fait du même tonneau... Curé et garde, ça marche encore ensemble, mais moi...

PROSPER. — Toi, eh bien, après ?... T'es ouvrier, moi aussi ; chacun gagne sa vie...

ROBERT. — Comme chien et loup, oui...

PROSPER — Le chien, c'est moi, bien sûr ?... chien de monsieur le Comte... T'es pas le premier à le dire...

ROBERT. — Si t'en es fier...

PROSPER. — Fais pas le malin, mon vieux. Dans ton usine, tu travailles pour un maître, n'est-ce pas ? Alors, quelle différence ?

MADELEINE, *à Robert.* — Les loups ne mangent pas la soupe chez un maître : t'es né chien, t'as bien des chances d'y mourir aussi.

ROBERT. — Chien... mettons... vous devez savoir quel animal vous avez pondu, maman. Chien hargneux, toujours... Je suis délégué ouvrier, et je vous réponds que le patron voudrait bien me voir au diable... Toi, curé, t'as pas besoin de beugler comme trente-six mille Cosaques pour être payé de tes messes. Nous, faut faire passer le vent de la guillotine dans le cou du patron pour qu'y lâche ses sous. Je m'en charge !

CATHERINE, *qui verse de l'eau dans le réservoir du fourneau, se retournant.* — Tu devrais pas le chanter si haut, Robert... T'es du côté de ceux qu'ont fusillé l'autre. *(Elle montre le vieux fauteuil sur lequel le père Charrier avait l'habitude de s'asseoir.)* V'là tout !

L'ABBÉ. — Non, Catherine, ne dites pas de ces choses-là.

MADELEINE. — Faut pas qu'y nous les fasse penser, tout de même... S'il avait vu rapporter son père avec un trou à y fourrer les deux poings dans l'estomac, si bien qu'il avait fallu lui mettre tout le haut du corps dans un sac de charbonnier parce qu'on en semait le long du chemin, je crois qu'il ne parlerait pas de chien et de loup.

L'ABBÉ, *à Madeleine.* — Robert est venu se joindre à la famille pour le jour des Morts. Il s'est agenouillé tout à l'heure avec nous sur la tombe de son père ; vous lui faites de la peine, vous voyez bien.

ROBERT. — On n'a pas découvert celui qui a tiré sur papa, mais c'est pas à lui que j'en veux le plus. Le véritable assassin, c'est celui qui envoie la nuit un homme dans les bois, un fusil à la main, pour monter la garde autour d'un gibier qui est à tout le monde. C'est la guerre déclarée, ça... *(A Prosper.)* T'es un brave homme, toi, Prosper ; tu risques ta peau pour leur plaisir comme ton père a risqué la sienne. Faut bien vivre !... Le braconnier, faut qu'il vive aussi. Alors... *(Faisant le geste de mettre en joue.)* Pif !... Paf !... les uns sur les autres... Tas d'imbéciles !

MADELEINE, *à l'abbé.* — Écoute-le, Paul !... Si son père, qui est devant Dieu, l'entend !...

PROSPER. — Bougre de fou ! Tu crois que c'est pour le plaisir du maître qu'on fait un pareil métier ? Lorsque Monsieur voit beaucoup de gibier, il est content, n'est-ce pas ? Eh bien, moi, j'y trouve mon plaisir la même chose ; ainsi, c'est pas la peine de m'appeler imbécile. Ce matin, au jour, pendant que tu pionçais encore, j'étais à la Croix-Canard et j'ai vu défiler devant moi une harde de douze cerfs,

tous des beaux, pas une biche dedans. Un moment, ils montaient droit sur moi dans un taillis de cinq ans, on ne voyait que leurs cornes glisser tout doucement au-dessus des buissons. On aurait dit que la moitié du taillis marchait. J'étais plus content que si on m'avait donné cent francs. Qu'y z'y viennent, les braconniers, après mes cerfs ! (*Faisant le geste de mettre en joue.*) Pif !... Paf !... En veux-tu, en voilà !... Ah ! les mandrins !... Ils trouveront à qui parler.

L'ABBÉ, *à Robert.* — Ne réponds pas ! Il aime son métier. Tout socialiste que tu es, quand tu travailles devant ton tour à terminer une belle pièce, si quelqu'un venait pousser l'outil et faire une raie dans ton ouvrage, tu ne serais pas content, hein ?

ROBERT. — Y recevrait ma main sur la gueule un peu lestement.

L'ABBÉ. — Tu vois.

MADELEINE. — Dans ce monde-ci, l'un dit blanc, l'autre dit noir ; mais, quand il s'agit de marcher, y mettent tous un pied devant l'autre, les blancs comme les noirs.

L'ABBÉ, *aux deux hommes.* — Voyez-vous, mes frères (*souriant*), mes vrais frères, je me disais tout à l'heure, au cimetière, que l'humanité n'est pas seulement l'ensemble des vivants : il faut y joindre les millions et les milliards d'êtres qui ont aimé, désiré et souffert comme nous. Les âmes sont immortelles ! N'est-ce pas beau de penser que nous faisons partie d'une légion sublime dont les vétérans demeurent au ciel ! Entre les apôtres, les confesseurs, les martyrs, les saints, et nous, pauvres combattants inquiets et douloureux, doit régner un véritable esprit de corps. Montons-nous vers le Dieu qui a recueilli nos aînés dans son royaume ? Si oui, qu'importe que nous soyons riches ou pauvres, vigoureux ou infirmes ? Comment regarder son prochain avec mépris ou convoitise, alors qu'on se sait avec lui au dernier rang d'une troupe qui défile vers la gloire ? Ton prochain, Robert, c'est saint Louis qui était roi, saint Joseph qui était charpentier, aussi bien que ton patron dont tu te prétends l'esclave !

ROBERT, *avec un mélange d'ironie et d'admiration.* — Tu parles, curé !

L'ABBÉ. — Je parle comme l'Église.

ROBERT. — L'Église !... On sait qu'elle a la langue bien pendue !

L'ABBÉ. — Heureusement pour toi ! car si depuis des siècles elle ne faisait pas trembler les vitraux de ses cathédrales de ses anathèmes contre les mauvais riches, les mots te manqueraient encore pour faire trembler les vitres des cabarets de tes invectives contre le patron. Médite ça, mon bon, pendant que je vais au château.

ROBERT, *ironique.* — C'est vrai ! Tu n'es pas encore allé chez monsieur le comte !... Eh bien, il va t'inviter à dîner, et je parie bien que là-bas tu ne souffleras mot du mauvais riche.

L'ABBÉ, *riant.* — En effet, j'ai beau être frère d'un ouvrier, je ne suis pas un malappris... Du reste, je m'adresserais mal. Il n'y a pas une famille du village qui ne doive beaucoup à nos maîtres. La nôtre, d'abord !

ROBERT, *ironique.* — Parlons-en !

L'ABBÉ. — Voyons, Robert, qu'on soit anarchiste ou collectiviste, cela ne donne pas le droit d'être ingrat. C'est monsieur le comte qui a payé ton apprentissage, comme il a payé mon séminaire.

ROBERT. — Papa est mort en défendant les chevreuils de monsieur le comte, nous sommes quittes.

L'ABBÉ. — Papa est mort en brave homme qu'il était. Soyons des braves gens comme lui. Ne cherchons pas dans son dévouement un prétexte à être ingrats.

ROBERT. — C'est égal!... Se faire trouer la peau pour soixante francs par mois... Papa y a mis du sien.

L'ABBÉ. — En servant son maître on sert Dieu. Le maître paie les heures de travail, Dieu paie le devoir accompli. J'ai la ferme confiance qu'on ne nous doit plus rien.

ROBERT, *ému.* — Cré nom !... Faut pourtant qu'il y ait quelque chose de vrai là dedans... L'argent ne rembourse pas tout... Y a pas... *(Riant.)* On verrait un patron se noyer, on sauterait tout de même à l'eau pour l'en tirer.

PROSPER. — J'avais pas dix ans, j' suis tombé une fois dans l'jet d'eau. J'me serais pas noyé, parce qu'en me mettant sur la pointe des pieds, le nez sortait de l'eau. Ça n' fait rien, j'buvais un coup... Y avait du monde au château. Monsieur le comte se promenait justement avec des dames dans l'allée du milieu. Ça n'a pas fait un pli. Il est descendu dans le jet d'eau, avec un beau pantalon gris qu'était tout vert quand il est sorti, et y m'a mis su l' bord. Les dames riaient : « Qu' ça t'apprenne à tourmenter les poissons rouges ! » qu'y m'a dit. Et il est allé se changer, moi aussi. Un homme est un homme.

L'ABBÉ, *à Prosper.* — Est-ce que l'abbé Poncelet est au château en ce moment?

PROSPER. — Non. Monsieur Jean est en vacances. L'abbé est dans sa famille.

L'ABBÉ. — Tant mieux !

MADELEINE. — Qu'est-ce que t'as contre monsieur l'abbé?

L'ABBÉ. — Rien, maman. C'est le meilleur des hommes. Seulement nous ne pensons pas de même sur bien des points. C'est un prêtre âgé. Du reste, un latiniste distingué, très capable de diriger des études littéraires, pour peu que monsieur Jean y prenne goût.

ROBERT. — Monsieur Jean n'a pas sa vie à gagner. Qué qu'ça fait qu'y travaille ou qu'y travaille pas? Son pain est cuit.

PROSPER. — Qu'ça t' fasse plaisir ou non, y n'est pas bête. Paraît qu'y en a pas beaucoup de son âge pour en savoir autant que lui.

ROBERT. — C'est facile à dire, comme il est seul.

PROSPER. — Il a passé deux mois au collège, et tout le temps premier de sa classe.

L'ABBÉ. — Au collège, monsieur Jean!

PROSPER. — Oh! ça n'a pas fait long feu, je t'en réponds!

L'ABBÉ. — Pourquoi si peu de temps?

PROSPER. — Y s'ennuyait, oh! mais y s'ennuyait, c'est l' cas de le dire, à crever!... C'est comme j'ai vu des chiens de berger qui avaient toujours été libres, et qu'on mettait à l'attache; eh bien, le premier jour, y sautaient, hurlaient, faisaient un boucan infernal, et, après deux ou trois semaines, on les voyait tomber à rien, et on les trouvait morts un beau matin devant la niche, aussi légers que s'y z'avaient été remplis de plumes. Les oiseaux qu'on sort du nid trop grands, c'est la même chose, y s'laissent plutôt mourir que d'ouvrir le bec. Monsieur Jean ne peut plus vivre ailleurs qu'ici. On l'a laissé trop pousser sans jamais l'emmener en ville. Pense! Depuis la mort de sa mère, quand monsieur le comte voyage à Paris, le gosse reste toujours ici avec l'abbé. On a fait de lui un petit animal des bois aussi difficile à priver que les louvards ou les renardeaux. Y n'était pas depuis deux mois au collège, qu'y s' tenait déjà plus debout, on lui voyait au travers des côtes, et les médecins ont déclaré qu'y fallait le ramener à Sancy, vite, vite, vite, rapport qu'avec sa santé délicate y pouvait pas supporter le mal du pays. Depuis ce temps, il est toujours à la grande air; même quand il étudie, c'est au jardin, et monsieur l'abbé lit son bréviaire auprès de lui, en été, bien entendu.

L'ABBÉ. — D'après ce que tu dis, à peine s'il a le souffle.

PROSPER. — Monsieur Jean n'est pas construit comme nous autres, c'est sûr, mais faudrait pas s'y fier pour croire qu'il n'a pas le souffle. Ainsi, derrière les chiens, deux, trois kilomètres, au pas de course, ne lui font pas peur. Essaye un peu de le suivre, tu m'en diras des nouvelles. Seulement, y donne ses efforts par coups de collier, et à la condition de s'exciter au-dedans de lui-même. Pour courir, par exemple, y s' dira : « V'là un sanglier qui fait tête. Si je lui laisse le temps de charger ma petite Ramette (c'est une rudement bonne petite chienne!) il va l'éventrer, elle est si hardie!... » Et alors, il détale, que le diable ne le suivrait pas. Des bras, y n'est pas fort (*montrant Madeleine*) ; la vieille, si elle se mêlait de lui donner une râclée, en viendrait facilement à bout, et malgré ça il est rageur comme un petit coq. Tiens, c'était... y aura un an à la Pentecôte.

j'allais après vêpres faire un tour du côté des étangs. V'là qu'en passant devant la glacière, j entends un raffût du diable, je cours et qu'est-ce que je trouve? Mon Jean qui tenait sous lui son cousin de l'Espinay qu'est deux fois gros comme lui, et y tapait, tapait, et j' te cogne! et j' te cogne!... Moi, j'empoigne mon gaillard par la peau du cou et je le remets sur ses pattes, et lui se redresse devant moi et y m' dit : « J' suis l' comte de Sancy, entendez-vous? et vous n'avez pas l'droit d'me toucher!... » *(Riant.)* Ah! ah! il écumait!... et sais-tu pourquoi y fourrait à son cousin une pareille tripotée? Simplement parce que l'autre lui avait avoué que s'il était missionnaire chez les Chinois, y n'aurait peut-être pas le courage de supporter le martyre. « Le lâche! que criait mon Jean, le lâche!... » Y s'en étranglait!

L'ABBÉ. — Brave petit cœur!

PROSPER. — Par exemple, il a un gros chagrin dans ce moment-ci.

L'ABBÉ. — Lequel?

PROSPER. — Tu connais pas M. Boussard?

L'ABBÉ. — Boussard?... Je n'ai jamais entendu ce nom-là.

PROSPER, *étonné.* — Oh!... Paraît qu' c'est pourtant bien réputé. *(L'abbé continue à ignorer. Prosper se révolte.)* Mais si!... M. Boussard, qui tient un gros commerce de fers à Lille. Tu irais chez lui, tu demanderais un cent de clous, tu ne les aurais pas... Moins d'un wagon, y n' se dérange pas pour vendre. Aussi, c'est des millions et des millions qu'y gagne.

L'ABBÉ. — Voyez un peu!... Et ce Boussard, en quoi dérange-t-il M. Jean?

PROSPER. — Tu sais la prairie au père Pierron, celle qu'on traverse avant d'arriver au moulin de M. le comte, juste au-dessous du bief du moulin. Depuis bien longtemps je disais à M. le comte qu'y devrait acheter cette prairie, vu qu'elle a un droit de prendre les eaux du bief pour les irrigations, et alors le moulin, dès qu'il y a la moindre sécheresse, ne peut pas marcher. C'est vrai que le père Pierron demandait un peu cher, mais j' répétais à M. le comte : « C'est au milieu de chez vous, ne regardez pas à trois cents francs. » Eh bien, ça ne rate pas. V'là qu' ce M. Boussard, qui n'était ni vu ni connu dans l' pays, arrive chez le père Pierron, demande combien le terrain, met l'argent sur la table, fait signer un compromis: en dix minutes, le tour est joué. M. Boussard s'en va, et puis trois jours après, son fils, qu'est un grand jeune homme de vingt-sept à vingt-huit ans, arrive avec un contre maître et une trentaine de mineurs et les voilà qui organisent au plus bas de la prairie c' qui z'appellent un sondage. C'est une baraque en planches, avec une autre plus petite

qui sert de bureau à côté. Dans la plus grande y a une machine à vapeur, une énorme bobine montée sur un treuil, des cordes, des bois, des fers, tout un tremblement auquel le diable ne connaît rien, et ça leur sert à creuser un puits terrible, qu'est déjà à plus de deux cents mètres de profondeur. Alors nous apprenons qu'on présume qu'y a sous la propriété de M. le comte des quantités de minerai de fer. C'est-y pas une chose drôle? T'as un champ, n'est-ce pas, bien payé, sans hypothèques, enfin, c'est à toi. Eh bien, sous terre, y n'est plus à toi. Une supposition qu'y aurait des mines, eh bien, le gouvernement peut les donner au premier venu sans ta permission. C'est comme ça que M. Boussard est maintenant propriétaire de toutes les mines qu'y peut bien y avoir sous nous. Jusqu'à c't' heure, y en a qui disent qu'y trouvent rien, d'autres disent qu'y a du minerai tant qu'on veut, et qu'on creuse déjà des galeries en plein dedans. Une chose certaine, c'est qu'on travaille ferme.

L'ABBÉ. — Je ne m'explique toujours pas la mauvaise humeur de M. Jean.

PROSPER. — Tiens, c'te bêtise!... Si, comme il en est question, on installe une usine avec trois ou quatre mille ouvriers au milieu de chez nous, et puis un chemin de fer qui découpera les bois, nous serons frais! C'est ça qu'attirera les chevreuils et les sangliers! Je pourrai bien m'esquinter à garder les chasses!...

ROBERT. — Comment qu'on installerait une usine de quatre mille ouvriers sur la prairie du père Pierron qu'est pas plus grande qu'un fond de culotte?

PROSPER. — Pardi! On envahira tout chez M. le comte.

L'ABBÉ. — Mais, à supposer que les profondeurs du sol ne lui appartiennent pas, il est maître de la surface. On ne peut pas y bâtir sans son assentiment.

PROSPER. — Ah! voilà!... On prétend que M. le comte est d'accord. C'qui me ferait croire que oui, c'est que, pour commencer, le fils Boussard demeurait au village; depuis quelques jours M. le comte l'a invité à loger au château, et le père Boussard aussi, d'ailleurs, qu'est arrivé jeudi. Ça ne prouve pas qu'les deux familles soient en guerre. Même j'ai mon idée là-dessus.

CATHERINE, *à Robert et à l'abbé*. — Oh! c'est pas vrai, c'qu'y va dire!... L'écoutez pas!...

ROBERT, *à Prosper*. — Allons, qué qu'tu penses?

PROSPER. — Le fils Boussard n'est pas déjà si mal tourné; la demoiselle à M. le comte a vingt et un ans. Ça fait la paire.

L'ABBÉ, *étonné*. — Il y aurait un mariage!... Oh! crois-tu?...

MADELEINE. — Avec ça que Boussard, c'est un nom pour des nobles!

PROSPER. — Les fermiers doivent plus de cinquante mille francs. Les bois ne se vendent pas. J'ai encore quarante mille fagots dans la coupe de l'année dernière...

ROBERT. — Avec quoi que M. le comte irait nocer à Paris?... Si Boussard a de la monnaie, on lui demandera pas l'extrait de naissance de son grand-père, va, sois tranquille.

PROSPER, *riant.* — Mon métier, c'est d'rôder le long des allées, et j'vois bien, quand mademoiselle se promène avec le fils Boussard, après déjeuner, qu'y sont pas pour se mordre.

CATHERINE. — T'es bête, Prosper ! t'es comme dans les villages, une fille et un garçon n'peuvent pas s'parler, tout de suite on en cause.

L'ABBÉ. — Alors, M. Jean est furieux de voir les Boussard campés chez son père?

PROSPER. — La fois qu'on m'avait envoyé chercher un chien d'arrêt à Liège, en Belgique, j'suis été l'essayer sur des coteaux, près d'une terriblement grande fabrique. Eh bien, pour une branche qui vous touchait la figure, on avait la joue balafrée de noir. Des forêts comme ça, zut! Pauvre M. Jean! Y peut pas vivre ailleurs qu'ici, mais quand ici ça deviendra comme là-bas, j'crois qu'y sera bigrement malheureux ! Lui qui peut déjà pas souffrir de rencontrer les vieilles femmes qui vont au bois mort : il en rencontrera du monde ! du joli monde ! Du reste, autrefois, not'chemin, pour aller à la forêt, c'était de prendre par le moulin. A c't'heure, sans se rien dire, on fait un détour de deux kilomètres pour ne pas voir ce satané sondage. Faut être juste, même quand je suis seul, j'aime autant passer ailleurs.

ROBERT, *riant, à l'abbé.* — Sont-y épatants à se figurer que pour une usine qu'y aura dans la vallée, on pourra plus respirer !

L'ABBÉ. — A-t-il de la religion, ce M. Boussard?

PROSPER. — Dame!... comme tout le monde... y va à la messe le dimanche.

ROBERT. — Aie pas peur! S'il y va pas à Paris, y' s'rattrapera devant ses ouvriers !

SCÈNE III

LES MÊMES, JEAN.

Jean arrive en costume de chasse. C'est un enfant pâle, délicat, nerveux. Il s'arrête sur le pas de la porte, surpris et mécontent de voir tant de monde. Cela dure une seconde. Il va d'abord à l'abbé et lui donne la main.

JEAN. — Monsieur l'abbé, papa m'a chargé de vous inviter à déjeuner pour demain.

L'ABBÉ. — Remerciez-le de ma part, monsieur Jean, et dites-lui que j'accepte.

JEAN. — Bonjour, Prosper, madame Charrier... Bonjour, Catherine !... *(Il reste devant Robert avec une légère hésitation.)*

PROSPER. — C'est Robert... qui travaille aux environs de Paris. Monsieur l'a bien connu dans le temps.

ROBERT. — Même que j'ai une fois construit un vaisseau pour M. Jean, sur un modèle qu'un de vos cousins avait apporté. *(Jean se met à rire.)* Monsieur se rappelle le bateau, mais pas moi.

JEAN. — Les deux. *(A Prosper.)* Est-ce que Ramette est rentrée?

PROSPER. — Oui... Tard, par exemple !... Elle est venue aboyer devant la porte, il était près de minuit. *(A l'abbé.)* Nous avons chassé hier un sanglier qui a déguerpi si vite que nous n'avons pas su où il emmenait les chiens.

JEAN. — Est-elle bien fatiguée?

PROSPER. — Elle est rendue.

JEAN. — Ça ne m'étonne pas. A onze heures on l'entendait encore derrière son sanglier, autour de la Louvetière.

PROSPER. — Les charbonniers me l'ont dit... *(Un temps.)* Et vous, comment qu'vous le savez ?

JEAN, *embarrassé.* — Enfin, je le sais !

PROSPER. — J'vous ai pourtant pas vu parler aux charbonniers ni devant l'église, ni au cimetière.

JEAN. — Je l'ai entendue, là !

PROSPER, *riant.* — Comment, hier soir, à onze heures, vous ne dormiez pas sur les deux oreilles ?

CATHERINE, *à Prosper.* — Laisse donc M. Jean tranquille ! Tu l'ennuies, tu vois bien. *(A Jean.)* Il y a du nouveau chez nous ! Mademoiselle Ronflotte a fait ses jeunes.

JEAN. — Ah ! ah ! combien est-ce qu'il y en a ?

PROSPER. — Cinq, et de jolis petits chiens ! Venez les voir. *(Collet entre.)*

SCÈNE IV

LES MÊMES, COLLET.

COLLET. — Salut, monsieur Jean et la compagnie.

JEAN. — Bonjour, Collet.

L'ABBÉ. — Tiens, c'est le père Collet ! On a l'habitude de le voir enfariné et aujourd'hui qu'il est déblanchi, à peine si on le reconnaît. *(Il lui donne une poignée de main.)* Ça va bien au moulin ?

COLLET. — Passablement... *(A Prosper.)* Dis donc, toi, viens vite ! cette nuit quelqu'un a ouvert la vanne d'irrigation sur le pré Pierron. Je m'en suis aperçu parce que le niveau baissait, baissait dans le bief du moulin. Heureusement, le contremaître à M. Boussard était à la maison : il a couru au sondage. Leur puits est déjà rempli

d'eau. Ils en ont pour un bout de temps à l'épuiser. J'ai tout de suite mis nos deux garçons avec des bêches pour détourner les eaux. Seulement, comme je ne sais pas où tu caches la clef de la vanne, il faut que tu viennes tout de suite pour la baisser.

PROSPER. — Bien, j'y vas. *(A Catherine.)* Toi, donne-moi mes guêtres... *(Pendant qu'il met ses guêtres.)* Qui diable a fait ce coup-là ? D'abord, fallait qu'y se doute où je cache la clef. Y a que le père Pierron qui l'sait, Mais c'est sûrement pas lui. Et pourquoi qu'on a lâché bêtement les eaux ?

COLLET. — Té ! pardi, pour faire une niche à M. Boussard.

ROBERT. — Il n'y a pas eu d'ouvrier de renvoyé ?

COLLET. — J'pense pas.

PROSPER. — Et puis un ouvrier n'aurait pas su trouver la clef. *(A Collet.)* En route. *(A Catherine.)* Montre les chiens à M. Jean.

ROBERT, *à Prosper.* — Ma foi, j'vais avec vous. Dès qu'j'entends parler d'une usine, faut qu'j'aille m'y fourrer. Adieu, monsieur Jean. *(Prosper, Robert, Collet sortent.)*

SCÈNE V

CATHERINE, MADELEINE, L'ABBÉ, JEAN.

CATHERINE. — Si monsieur Jean veut voir les petits chiens, y sont auprès de not'vache.

L'ABBÉ, *à Catherine.* — M. Jean n'est pas pressé. Il ne refusera pas de me faire un bout de visite. Moi aussi, j'ai joué avec lui quand il était enfant ; et j'ai gardé très bon souvenir de ce temps-là.

CATHERINE. — Il faut que j'fasse boire not'veau. Monsieur Jean, vous me retrouverez à l'écurie. *(Elle sort suivie de Madeleine.)*

SCÈNE VI

L'ABBÉ, JEAN.

L'ABBÉ *fait asseoir Jean sur le vieux fauteuil près du fourneau.* — Eh bien ! on prétend que vous devenez un fameux élève ! Vous n'avez donc plus vos terribles discussions avec l'abbé Poncelet ?

JEAN. — Rarement. Nous faisons assez bon ménage.

L'ABBÉ. — A-t-il encore l'habitude, lorsqu'il se promène dans le parc, de manœuvrer habilement de façon à conduire son interlocuteur devant la source qui coule entre deux gros hêtres ? Là, il s'arrête, vous fait taire, reste un moment pensif, le sourire aux lèvres, l'oreille tendue au murmure de l'eau, et enfin il soupire tout attendri ce vers de Virgile :

... Hic inter flumina nota
Et fontes sacros, frigus captabis opacum.

JEAN. — Toujours la même cérémonie... Je ne le chicane pas là-dessus, parce qu'il est très complaisant pour les promenades. Quand il a marmotté son vers, on le ferait aller au bout du monde. (*Riant.*) Il n'y a qu'un sujet sur lequel nous ne sommes pas d'accord.

L'ABBÉ. — Lequel ?

JEAN. — Quelquefois je débine le Paradis. J'ai peur que ce ne soit peut-être bien ennuyeux. Chanter les louanges du Seigneur en grattant des harpes et des mandolines pendant toute l'éternité, moi qui trouve les vêpres déjà longues ! J'aimais mieux le Paradis des païens. Au moins il y avait de belles pelouses parsemées de bosquets, et les âmes des justes y causaient à l'ombre des lauriers.

L'ABBÉ, *riant.* — Qui sait ?... Tout en causant, elles voyaient peut-être des chevreuils bondir hors des bosquets sur les pelouses.

JEAN, *riant.* — Vous répondez comme l'abbé. Il dit : « Avouez donc tout de suite que vous êtes de l'avis des Iroquois. On les enterre avec leur cheval, leur chien, un arc et des flèches pour qu'ils puissent tuer du gibier dans l'autre monde... » Mais sa réponse ne m'embarrasse pas. Les Iroquois ne sont pas si bêtes !... Je me mettrais bien à leur régime.

L'ABBÉ. — Je ne m'attendais pas à trouver en vous les sentiments d'un petit païen.

JEAN. — Pourquoi pas en moi ?

L'ABBÉ. — On prétend que vous êtes catholique au point de fourrer, pardonnez-moi l'expression, d'abominables tripotées à un de vos cousins qui ne se déclare pas prêt à subir le martyre.

JEAN. — C'est Prosper qui dit cela ?

L'ABBÉ. — Enfin, on le dit.

JEAN. — Oh ! du reste, ça m'est égal !

L'ABBÉ, *riant.* — Vous avez une manière de prêcher à coups de poing l'esprit de sacrifice... C'est une leçon de choses, ou je ne m'y connais pas !

JEAN. — J'étais encore gosse... On se fait des idées...

L'ABBÉ. — On se les fait... comment ?

JEAN. — Avez-vous vu, dans l'église du grand séminaire, sous l'autel de la chapelle à droite, il y a le corps d'un enfant martyr trouvé dans les catacombes ?

L'ABBÉ. — J'étais encore au séminaire quand il est arrivé de Rome.

JEAN. — C'est vrai ! Je vous ai reconnu dans la procession qui est allée le prendre à la gare pour le conduire à l'église.

L'ABBÉ. — Comment ! vous y étiez ?...

JEAN. — Oui, maman m'avait pris avec elle. Nous avons assisté au défilé dans le jardin du boucher, sous un kiosque qui domine la route... Il y avait les élèves du grand et du petit séminaire, ceux des

écoles des frères, ceux de la maîtrise, des sociétés avec leurs bannières, des orphéons, les pompiers, le clergé en ornements d'or, enfin le cardinal qui avait accompagné le corps depuis Rome. Là, je vous ai bien reconnu. Vous portiez la croix devant le cardinal. Alors venait dans une châsse de verre le saint lui-même. Ce que ça m'a fait une impression !... Je m'attendais à voir de vieux ossements, et au contraire, vous savez, les ossements sont moulés dans de la cire de façon à représenter un enfant, vêtu d'une tunique de pourpre, à demi couché sur des coussins et prêt à s'évanouir parce qu'il porte à la gorge une blessure mortelle. Devant nous, le long du trottoir, les femmes, les enfants criaient : « Comme il est beau ! » Les cloches sonnaient, les musiques jouaient, on jetait des roses, la tête me tournait. Le soir, nous sommes rentrés ici, mais, pendant des mois, je n'ai plus pensé à autre chose ; j'en devenais comme imbécile ! Dès que l'abbé me laissait seul, je voyais devant moi la figure de l'enfant, un peu penchée sur sa poitrine, avec une plaie saignante au cou. Je rêvais indéfiniment à lui. Penser qu'il m'entendait, qu'il me voyait ! Est-ce qu'un jour il ne m'apparaîtrait pas sous les aulnes au bout de l'étang, ou bien entre les deux gros hêtres, là où sort la source ? J'étais constamment dans l'attente... Maman commençait la maladie dont elle est morte. Il venait peu de monde au château. Quand une fois on avait une idée, on n'était pas distrait.

L'ABBÉ, *souriant.* — Votre cousin, avec ses sentiments un peu terre à terre, a dû froisser beaucoup le fidèle compagnon du petit martyr ?

JEAN. — Il m'indignait au plus haut point ! *(Prosper arrive du dehors.)*

SCÈNE VII

LES MÊMES, PROSPER.

PROSPER, *préoccupé.* — Encore là, monsieur Jean !

L'ABBÉ. — Monsieur a bien voulu rester à causer avec moi. L'accident de là-bas est réparé ?

PROSPER. — Couci, couça... J'ai fermé la vanne... Mais tout de même, la mine est inondée. Le puits refuse l'eau. Le contremaître ne s'explique pas comment, en une nuit, les galeries peuvent se trouver remplies. La vanne ne fournit pourtant pas un cube d'eau bien extraordinaire.

JEAN, *visiblement gêné, à Prosper.* — Vous savez, je n'ai pas encore vu les petits chiens.

PROSPER. — Tenez, ma femme va vous les montrer. Je vous rejoins à l'instant. *(Il appelle dans la chambre voisine.)* Catherine, mène un peu monsieur à l'écurie. *(A Jean.)* Si monsieur veut passer... *(Il fait sortir Jean et retient l'abbé.)*

SCÈNE VIII

L'ABBÉ, PROSPER.

PROSPER. — Sais-tu qui a fait le coup? *(Montrant Jean qui sort.)* Lui.

L'ABBÉ. — Monsieur Jean?

PROSPER. — La trace de ses chaussures restait dans la boue, contre la vanne. Il n'y a pas à dix lieues à la ronde deux paires de souliers cloués comme les siens, et puis la taille, la façon de marcher, et puis tout... J'm'étonne plus maintenant, s'il entendait les chiens cette nuit : il était dehors.

L'ABBÉ. — Mais pouvait-il trouver la clef?

PROSPER. — Il m'a vu plus de cent fois la cacher. D'ailleurs, ses pas sont là. Même j'ai soigneusement marché dessus pour les effacer. Y n'aurait plus manqué que ça, que Robert les aurait vus! C'est pas que j'pense qu'y soit ni faux ni traître, mais j'préfère qu'y s'doute de rien. S'y savait qu'un maître a fait un coup pareil, serait-y assez content de nous dire qu'les anarchistes sont pas pires! Il est resté là-bas avec le contremaître pour voir à épuiser les eaux demain matin. C'est tout de même un gaillard qu'a pas les deux pieds dans un seul sabot, comme on dit. Y sait un tas de trucs et de ficelles du métier.

L'ABBÉ. — C'est inouï!... Monsieur Jean!...

PROSPER. — J'le comprends bien, moi... J'te dis qu'il en dort plus de penser que c'Boussard de malheur va tout chambarder ici... Il a voulu mordre... quoi!

SCÈNE IX

LES MÊMES, JEAN.

JEAN, *à Prosper*. — Ma foi, ils sont si jolis, j'en ai gardé deux.

PROSPER. — Les avez-vous bien montrés à ma femme, au moins, parce que sans ça...

JEAN. — Elle a emporté tout de suite les autres pour les noyer.

PROSPER. — Alors, bon...

SCÈNE X

LES MÊMES, ROBERT.

ROBERT. — Vous ne savez pas, vous autres, ce qui arrive?

PROSPER. — Non, quoi?

ROBERT. — Le sondage, qu'était rempli d'eau jusqu'au bord, est en train de se vider à vue d'œil.

PROSPER. — Se vider?

ROBERT. — Eh bien, oui. L'eau baisse très vite. Demain on pourra descendre.

L'ABBÉ. — Comment expliquer ça ?...

ROBERT. — Il a dû se produire vers le milieu du puits un éboulement qui arrêtait l'eau. Peu à peu elle s'est frayé un passage en délayant les terres effondrées et la voilà en train de couler au fond de la mine. *(A Prosper.)* Connais-tu un manœuvre nommé Fidry ?

PROSPER. — Tiens, pardi ! C'est un des seuls ouvriers du pays embauchés par Boussard.

ROBERT. — Tu ne l'as pas vu aujourd'hui ?

PROSPER. — J'l'ai rencontré hier matin qui s'en allait au sondage...

ROBERT. — On craint qui n' soit dedans. Paraît qu'hier il avait emporté un litre d'eau-de-vie et qu'y s'a saoûlé au fond de la mine. Comme y pouvait pas remonter par les échelles et qu'on n'a pas voulu le sortir par la machine pour ne pas le faire mettre à l'amende, il est resté à dormir dans la cave. S'y n'est pas remonté la nuit, c'est un homme fichu. Tout dépend à quelle heure l'eau a été mise. Si c'est le soir de bonne heure, je ne donnerais pas un liard de sa peau. *(Jean sort brusquement sur le parc.)* Eh bien ! quoi qu'y lui prend à filer comme s'il avait le feu à sa chemise ?

PROSPER, *à la porte, regardant au dehors.* — Y retourne au château.

ROBERT. — Y en a qui diraient bonsoir !

L'ABBÉ, *répondant à une autre idée.* — C'est un enfant !

ACTE DEUXIÈME

Intérieur d'une baraque en planches. C'est le bureau du sondage. — Au fond grande baie vitrée donnant sur des prairies et montrant le moulin à une petite distance vers la droite. A droite, porte ouvrant sur les prairies, à gauche porte conduisant au sondage. Quand on l'ouvre, on aperçoit des lueurs de lampes qui vont et viennent sous un hangar obscur et l'on entend les bruits d'une machine qui tourne, des wagonnets qu'on roule, des chaînes qu'on décroche. — Pour mobilier, chaises de paille; poêle en fonte au milieu, grande table sur tréteaux et des plans étalés sur cette table; devant le vitrage, grand bureau de bois blanc pour M. Boussard, une table à écrire pour le contremaître; au mur, planches étagées sur lesquelles sont posés des registres; entre deux fenêtres, une horloge. Partout à terre et sur les bords des tables, échantillons de roches, de minerais... — Au dehors, beau soleil levant, léger brouillard sur les prairies.

SCÈNE PREMIÈRE

JOURNET, BOUSSARD, GEORGES, SANCY.

Journet, le contremaître, dort sur une chaise auprès du poêle. Il est enveloppé dans un caban et sa figure est encadrée d'un passe-montagne tricoté. Arrivent Boussard père et fils et le comte de Sancy. Ce dernier, couvert d'une peau de

bique. porte des molletières. Georges Boussard a mis un paletot d'hiver sur un costume de chasse. Boussard père a relevé le collet de son manteau et le bas de son pantalon.

GEORGES, *entrant le premier*. — Eh ! Journet !... Eh bien !... eh !

JOURNET, *réveillé en sursaut*. — Ben, quoi ? Ah !... *(Se levant d'un bond.)* Ah ! monsieur Georges !... Excusez ! J'ai passé la nuit.

BOUSSARD. — Où en est-on ?

JOURNET. — Toujours la même chose. On a déblayé toute la nuit. L'équipe de jour vient d'arriver... On marche rondement. Je pense qu'avant une heure ou deux y aura du nouveau.

SANCY. — Alors, qu'est-ce qu'on fait au juste, en ce moment ?

GEORGES. — Hier soir, je suis descendu dans le puits, et voici ce que j'ai constaté : à peu près à cent mètres de profondeur, sous l'action de l'eau, les parois se sont resserrées, le revêtement de bois qui soutient les terres a cédé, de gros madriers se sont mis en travers du puits et ont été recouverts par un éboulement d'argile qui reste suspendu dans le vide. Supposez que vous ayez dans la gorge une arête de poisson et une bouchée de mie de pain par-dessus, vous aurez l'image du puits avec son accident.

SANCY. — Et vous êtes en train d'enlever la mie de pain ?

GEORGES. — Oui.

SANCY. — Comment ?

GEORGES. — Mais par le procédé le plus simple. Six hommes prennent l'argile à la pelle et la jettent dans une cuve que leur descend la machine au bout d'un câble. Dès qu'une cuve est pleine, la machine la hisse et la remplace par une autre. En même temps nous avons des hommes qui rétablissent le boisage, c'est-à-dire réparent la paroi du puits.

SANCY. — Tout ce monde-là piétine sur un bouchon d'argile soutenu par deux ou trois madriers glissés au hasard ?

GEORGES. — Oui, le chantier branle au-dessus d'un gouffre de cent cinquante mètres.

SANCY. — Mais c'est horriblement dangereux !

GEORGES. — Aussi n'avance-t-on qu'avec une extrême lenteur.

JOURNET, *à Sancy*. — Il faut beaucoup de précautions, monsieur. Nous avons fait un plancher mobile qu'on descend avec des cordes à mesure qu'on avance.

SANCY. — Alors la machine n'a pas cessé de marcher toute la nuit ?

GEORGES. — Pas un instant.

JOURNET. — Sans compter qu'elle va marcher tout le jour. Bah ! C'était hier la Toussaint, les hommes sont reposés. N'ayez pas peur, ils n'en mourront pas. *(Se montrant avec gaillardise.)* La preuve !...

GEORGES. — Je ne vois aucune nécessité de travailler jusqu'au soir. Dès qu'on aura rétabli le puits et constaté les dégâts, on ira se reposer.

JOURNET, *à Georges.* — Il y a une chose qui va nous forcer à travailler sans relâche. Hier je n'ai pas osé la dire à ces messieurs pour ne pas les inquiéter inutilement ; mais ce matin il n'y a plus à reculer. On croit qu'il y a un homme de resté au fond.

BOUSSARD, *du bureau se levant.* — Allons, bon !... Nous voilà bien ! Quel homme ? Comment cela se fait-il ?

JOURNET. — Un manœuvre de Sancy que j'ai embauché lundi dernier, un nommé Fidry.

SANCY. — Le plus grand ivrogne du village !

JOURNET. — Paraît qu'avant-hier il n'est pas remonté avec les autres.

GEORGES, *menaçant.* — Il avait bu, hein ?

JOURNET. — Vous savez, monsieur Georges, on a beau y regarder de près, ces gens-là trouvent toujours moyen d'emporter de l'eau-de-vie.

SANCY. — Je croyais qu'on les visitait avant la descente ?

JOURNET. — On ne peut pourtant pas les faire déshabiller tout nus. Et puis quand même, ça n'empêcherait rien... Ils se feraient envoyer des litres dans les wagonnets vides.

GEORGES. — Journet, vous êtes responsable. Vous saviez combien vous aviez donné de lampes le matin, vous deviez constater qu'elles rentraient toutes le soir. *(A Sancy.)* Chaque mineur emporte une lampe : autant de lampes absentes, autant d'hommes dans la mine. Un moyen de contrôle bien simple, n'est-ce pas ? Vous voyez... impossible d'obtenir qu'on s'en serve.

JOURNET. — J'y fais toujours bien attention, monsieur, je vous assure. Mais, avant-hier, à l'heure de la sortie des ouvriers, on est justement venu m'appeler du chemin de fer pour recevoir un chargement de petits rails. Comme c'était hier fête, il n'y avait pas de temps à perdre, si on ne voulait pas payer le droit de garage. J' suis donc allé à la station en disant au lampiste d' me remplacer pour le contrôle.

GEORGES. — Vous lui donnerez son congé, au lampiste... Alors, c'est bien certain, l'homme est au fond ?

JOURNET. — Y a grand danger ! En s'en allant, tous ceux de son chantier l'ont vu ivre-mort sur un tas de minerai. Il a pu remonter la nuit et s'en aller avec sa lampe. Mais je ne crois pas.

GEORGES. — Est-on allé chez cet individu ?

JOURNET. — Oui, la gendarmerie a fait une enquête. Le brigadier vient de me rendre réponse : « L'homme est disparu. »

GEORGES. — A supposer qu'il soit au fond, rien ne prouve qu'il

soit mort. La mine ne peut pas être complètement inondée. Plusieurs galeries vont en montant. On trouvera notre ivrogne réfugié au sec.

JOURNET. — Y aurait rien d'étonnant.

SANCY. — Les gendarmes ne soupçonnent toujours pas qui a levé la vanne ?

JOURNET, *haussant les épaules.* — Ces coups-là, ceux qui les font ne risquent pas grand'chose.

GEORGES. — Journet, allez voir où ils en sont. Vous me préviendrez dès que ça sonnera le creux. Je descendrai sur le chantier pour le moment où ils arriveront au vide.

JOURNET. — Oui, monsieur. *(Il sort.)*

SCÈNE II

BOUSSARD, SANCY, GEORGES.

SANCY, *à Georges, d'un ton d'amicale gronderie.* — Mais aussi, quelle idée d'embaucher les gens du village sans me consulter ! Jamais je ne vous aurais laissé prendre une fripouille comme ce Fidry.

GEORGES. — Vraiment, nous n'avons pas eu la main heureuse !

SANCY. — Difficile de tomber plus mal. Il a déjà eu deux procès-verbaux pour braconnage. *(Un temps.)*

BOUSSARD. — Ouf ! quelle chaleur !... *(Il enlève son paletot.)*

SANCY, *se déboutonnant.* — Oui, ce poêle est plutôt chaud... Mais on ne s'en plaint pas. Savez-vous qu'il a bien gelé, cette nuit ? L'air était d'un vif ! Quand nous sommes sortis du château, on respirait des aiguilles. *(Ses regards tombent sur les plans étalés.)* Qu'est-ce que cet immense dessin ?

GEORGES, *souriant.* — Comment ! vous ne reconnaissez pas ?

SANCY. — Attendez... Il y a des choses écrites... *(Ajustant son lorgnon.)* Ah ! tiens !

GEORGES. — Vous y êtes, à présent ?

SANCY. — Le plan de mes propriétés avec vos futures constructions... Voyons ! voyons ! *(Il se penche sur le dessin.)*

SCÈNE III

LES MÊMES, LOUISE, JEAN.

Louise et Jean sont en vêtements sombres. Louise porte un livre de messe à la main.

LOUISE. — La messe est finie. Comment n'y êtes-vous pas venus, le jour des Morts ?... *(Elle distribue des poignées de main. Jean, très triste, se dissimule le plus qu'il peut.)*

BOUSSARD. — Il y a un accident, mademoiselle. Notre présence est indispensable.

LOUISE. — Chemin faisant, les bonnes gens nous ont vaguement parlé d'inondation dans la mine. Nous venions aux nouvelles. Est-ce grave, l'accident? *(Jean va s'accouder à côté de son père, qui n'a pas cessé d'étudier le dessin.)*

GEORGES. — Matériellement, non; mais on craint qu'il n'y ait un homme enseveli.

LOUISE. — C'est donc vrai?

GEORGES. — Il n'y a malheureusement guère à en douter. Mais si un homme s'est fait pincer là dedans, j'espère qu'il en sera quitte pour un jeûne de vingt-quatre heures.

BOUSSARD. — D'autant plus supportable qu'il avait l'estomac bien garni lorsqu'on a pris congé de lui.

SANCY, *toujours à sa contemplation.* — Ces cercles bleus, ce sont, n'est-ce pas? les futurs hauts fourneaux?

GEORGES, *s'approchant.* — Tout juste.

SANCY. — Ce trait noir qui suit la vallée?...

GEORGES. — Notre chemin de fer particulier qui va rejoindre la grande ligne à huit kilomètres d'ici.

SANCY. — Il passera si près du château? Je me figurais qu'il couperait seulement un angle derrière le carré de mélèzes.

GEORGES. — Erreur. Forcément il suit le ruisseau.

SANCY. — Quel parcours il fait au milieu des bois!... *(Avec un regard suppliant.)* N'y aurait-il pas moyen de les traverser plus directement?

GEORGES. — Le sol est très accidenté. Il faut décrire des courbes.

SANCY. — Le moulin, qu'est-ce qu'il devient? Je vois qu'il y a des lignes rouges dessus.

GEORGES. — Nous employons la chute d'eau à faire de la lumière électrique pour la mine, dont l'entrée principale reste ici.

SANCY. — Les hauts fourneaux, comment les éclairez-vous?

GEORGES, *montrant le dessin.* — Voici.

SANCY. — La cascade du Trou de la Fée!...

GEORGES. — Pensiez-vous qu'on laisserait une chute pareille pour donner à boire aux merles?

SANCY. — Tu entends, mon petit Jean?... Notre cascade!.. Adieu les truites! Ah! les vandales!

BOUSSARD. — Nous n'embellirons pas le pays, c'est certain. Mais que nos établissements soient au bord ou au milieu de vos propriétés, c'est à peu près la même chose au point de vue de l'agrément. Vous l'avez fort bien compris. Puisqu'il faut subir notre voisinage, vous avez trouvé qu'il fallait au moins en accepter les bons côtés. Votre propriété ne fait plus qu'un avec nos concessions. Nous sommes Sancy, Boussard et Cie. Lorsque Sancy deviendra tout à fait inhabi-

table, eh bien, vous pourrez acheter une terre dix fois plus grande avec l'argent que Boussard vous aura gagné.

SCÈNE IV

LES MÊMES, JOURNET.

JOURNET. — Monsieur Georges, l'éboulement est traversé. Nous entendons les terres qui dégringolent au fond.

GEORGES. — D'en bas, personne n'appelle ? A-t-on écouté ?

JOURNET. — En bas y a de l'eau. Les pierres qui tombent y font plouf ! ! !

GEORGES, *se dirigeant vers le sondage.* — Allons !

BOUSSARD, *mettant son paletot.* — Il doit faire un froid de loup sous ce hangar.

JOURNET. — Passablement froid, monsieur Boussard.

LOUISE. — Je suis curieuse d'aller voir. Est-ce qu'on ose ?

GEORGES. — Pourquoi pas ?

LOUISE. — Il y a beaucoup de monde ?

JOURNET. — Non, mademoiselle. Deux ou trois ouvriers et puis Prosper, le garde à M. le comte, et ses deux frères.

LOUISE. — Alors je me risque... *(Pendant les dernières paroles de Journet, Georges, Boussard, Sancy ont déjà pénétré dans le sondage. Il ne reste plus que Journet. Louise se tourne du côté de Jean et le voit toujours penché sur le dessin, la figure cachée par les mains.)* Viens donc aussi, Jean. *(Il hoche la tête, en faisant signe que non, sans découvrir son visage. Louise dit à Journet :)* C'est bien, j'irai tout à l'heure. *(Journet sort. Louise s'empare de Jean et lui dégage la figure, qui se montre baignée de larmes.)*

SCÈNE V

LOUISE, JEAN.

LOUISE. — Il pleure !... Oh ! grand enfant ! Prends donc garde !... le dessin est trempé. *(Essayant de rire.)* Tu mets des étangs où il n'y en a pas. *(Elle éponge le dessin avec son mouchoir et, avant de le remettre dans sa poche, elle tamponne les yeux de son frère.)* Bon ! voilà que je retrouve le petit garçon qui se désolait tellement, au collège, qu'il a fallu le reprendre. Te rappelles-tu, lorsque j'allais te voir au parloir de Vaugirard, il n'y avait pas moyen de dire un mot rappelant l'existence d'ici sans te faire pleurer comme une Madeleine. Je prononçais le nom de Prosper : c'étaient des sanglots ; je donnais des nouvelles de ta chienne Ramette : c'était un déluge. Eh bien, voici le même petit garçon revenu. *(Les sanglots redoublent.)* Jean !...

mon cher Jean !... Je comprends que tu souffres. Toute cette fraîcheur dans laquelle nous avons grandi va se flétrir. Nous n'aurons même plus le ciel bleu. C'est bête, mais chaque fois que j'y pense, à ces grosses fumées noires qui traîneront sur nous... *(Elle s'essuie les yeux.)* Tu vois, ça se gagne ! *(Elle embrasse Jean.)* As-tu remarqué tout à l'heure, au cimetière, la quantité de gens qui s'arrêtaient sur nos tombes et priaient pour nos morts? Je crois que pas un du village n'y a manqué. Ce sont des choses auxquelles je ne faisais pas attention autrefois et dont je sens tout le prix maintenant qu'elles vont finir. Tu vois, j'éprouve autant d'horreur que toi pour ce qui arrive ; pourtant je n'ai pas voulu l'empêcher, et je le pouvais dans une certaine mesure, puisque, depuis trois mois, je suis majeure et maîtresse des acquisitions faites par maman autour de Sancy. *(Elle se tait. Jean la regarde avec stupeur. Long silence.)* Vois-tu, Jean, nous ne devons pas nous résigner à être des inutiles et je suis effrayée de l'existence que tu te prépares. Ton bonheur, c'est de vagabonder à l'aventure comme un faon libre et insouciant dans sa forêt. A quoi cela te mènera-t-il ? Papa est bon, excellent ; pourtant, si j'étais homme, je rêverais une vie différente. N'auras-tu d'autre objectif ici-bas que de tourmenter quelques pauvres chevreuils ? Voilà un fier métier pour un garçon de cœur et d'intelligence ! La résolution que j'ai prise peut un jour devenir ton salut. Il va y avoir ici sept ou huit mille hommes à conduire, des machines à étudier, des marchés à passer, enfin un vrai gouvernement. Tout ce qu'il y a dans mon frère de belles et bonnes qualités s'emploierait là d'une façon glorieuse. M. Georges Boussard le dit lui-même, dans quelques années il ne pourra plus tout diriger à lui seul. Jean, cela ne réveille pas ton énergie, cet espoir d'un avenir vivant ? *(Jean l'écoute en baissant la tête ; de temps en temps, un sanglot lui secoue les épaules.)* Tu ne réponds rien ?... Pas un mot pour dire que... *(Elle s'aperçoit qu'il ne l'écoute pas.)* Tu es ailleurs ! Qu'y a-t-il ?... Sûrement quelque chose rend ta peine plus amère... Mon Dieu, serait-ce ?... Dis la vérité, qu'est-ce que tu crois ? Tu soupçonnes de ma part une détermination qui te déplaît. *(Jean secoue la tête.)* Non ?... Bien sincèrement, tu n'as pas une arrière-pensée à mon égard ? *(Nouveau signe négatif.)* Alors, franchement, petit frère, cette crise est un peu trop violente. Ce n'est pas aujourd'hui que tu apprends la création des usines, et on dirait que sans préparation toutes les calamités pleuvent sur ta tête.

SCÈNE VI

LOUISE, JEAN, GEORGES.

GEORGES. — Le puits est déblayé. Je suis bien content d'avoir terminé. Nous avons eu peur, un moment, lorsqu'on a retiré les der-

niers bois tombés en travers de l'abîme. Une fausse manœuvre, et tout s'abattait comme un château de cartes.

LOUISE. — L'homme disparu?

GEORGES. — Pas de nouvelles. *(Il met par dessus son paletot une longue blouse grise.)* Mon costume de travail.

LOUISE. — Quel travail?... Vous allez descendre?... Le premier?

GEORGES. — C'est bien le moins!... Il n'y a pas l'ombre de danger. Le vrai danger vient d'être couru par les ouvriers qui ont rétabli le puits. A mon tour d'aller en éclaireur!

LOUISE, *très exaltée.* — Allez!... J'ai idée que l'expédition est moins inoffensive que vous ne prétendez, mais ce n'est pas moi qui vous détournerai de votre devoir. Seulement, je ne veux pas vous laisser partir sans que vous ayez une réponse. Hier, vous m'avez demandé d'être votre femme; mon père me laissait libre, j'ai réclamé le temps de réfléchir. Mes réflexions sont faites. C'est oui. *(Elle tend sa main à Georges.)*

GEORGES, *lui baisant la main.* — Merci! Je suis presque honteux, parceque, vraiment, je ne cours aucun danger. *(Louise sourit et retient la main de Georges dans la sienne.)* Tant pis! je suis le plus heureux des hommes! *(Il sort.)*

SCÈNE VII

LOUISE, JEAN.

LOUISE. — Vois comme il risque sa vie simplement!... Je te suppliais de travailler à devenir un homme d'action: il te montre le chemin. Être nécessaire aux autres, avoir charge d'âmes, sentir les yeux fixés sur soi, ne pouvoir hésiter sur la conduite à tenir, dis, ne comprends-tu pas combien toutes ces choses rendent facile de mener une belle existence? Il y a beaucoup de chances pour qu'un homme d'action soit un homme de cœur. *(Jean reste absorbé par sa contemplation.)* Avoue-le maintenant, prévoyais-tu que je serais sa femme? *(Silence.)* Tu ne veux pas répondre? Tu es fâché? *(Jean se jette au cou de sa sœur et l'embrasse longuement.)*

SCÈNE VIII

LES MÊMES, L'ABBÉ.

LOUISE, *allant à l'abbé.* — Eh bien?

L'ABBÉ. — M. Boussard vient de descendre avec le contremaître. La machine a pu les déposer au fond.

LOUISE, *tournée vers le sondage dans un état d'agitation extrême.* — Vous permettez, monsieur l'abbé. Je ne puis pas rester en place. Savoir qu'à deux pas des hommes sont en danger!...

L'ABBÉ, *montrant Jean du regard.* — Je venais vous remplacer, mademoiselle.

LOUISE, *poussant son frère vers l'abbé.* — Je vous confie un enfant, un véritable enfant. Demandez-lui pourquoi ses yeux sont rouges. Il pleure l'horizon qui change autour de nous, les bois qui ne verdiront plus, les ruisseaux qui ne brilleront plus au soleil. Mais nous l'aimons, son père et moi, nous restons! N'est-ce pas, monsieur l'abbé, qu'un homme doit montrer plùs d'énergie?

L'ABBÉ. — Il en aura, j'en réponds.

LOUISE. — Puissiez-vous dire vrai! *(Elle sort.)*

SCÈNE IX

JEAN, L'ABBÉ.

L'ABBÉ. — Mon enfant, je sais ce qui vous désole. Prosper a trouvé dans la boue, devant la vanne, les traces d'un petit pied qu'il connaît bien pour l'avoir suivi le long des sentiers... Il ne s'est pas trompé... C'est vous?

JEAN, *le regard perdu.* — Oui.

L'ABBÉ. — Certes vous ne pensiez pas que votre action mettait en péril la vie d'un homme! Vous n'en êtes pas moins très coupable... Allons, j'ai tort de parler ainsi. La punition est bien assez cruelle!... J'ai beaucoup prié pour vous depuis hier soir, je me représentais votre angoisse... Courage, mon enfant! Si on retrouve ce malheureux encore vivant, peut-être va-t-on m'appeler pour lui donner l'absolution. En mon absence, il ne faudrait pas vous affoler. Une parole imprudente pèserait d'une façon très lourde sur votre existence entière. Ne vous figurez pas que l'on soupçonne la vérité, Prosper et moi sommes seuls et serons toujours seuls à la connaître.

SCÈNE X

LES MÊMES, PROSPER.

PROSPER, *la figure bouleversée, à l'abbé en désignant Jean.* — Tu devrais reconduire monsieur au château.

L'ABBÉ, *avec un regard d'intelligence.* — Ah!

PROSPER, *impatienté.* — Va donc, j'te dis!

JEAN. — Il est mort!

PROSPER. — Dame... C'est à peu près...

JEAN. — Oui ou non, Prosper?

PROSPER, *à l'abbé.* — Y a plus besoin d'toi pour le confesser!... *(Lui montrant la porte du côté des prairies.)* Va donc!...

L'ABBÉ, *montrant Jean qui debout devant Prosper le dévore d'un*

regard fiévreux. — Nous avons le devoir et la force de tout entendre. On l'a retrouvé ?

PROSPER. — En touchant au fond, c'est lui la première chose que M. Boussard a vue. On croit qu'se sentant mouillé par l'eau, y courait pour grimper aux échelles : à c'moment-là l'éboulement est venu et a fait choir dans le puits une grêle de cailloux. Y faut qu'ce soit comme ça, vu qu'il a le crâne fracassé d'une drôle de manière... Une vraie bouillie. Même c'est tellement affreux, j'vais chercher un drap chez l'meunier pour le couvrir.

L'ABBÉ. — On a donc remonté le corps ?

PROSPER. — Oui, on va l'apporter ici. Pauv' diable, s'il était resté tout tranquillement dans la galerie où y s'avait couché, y n'aurait rien eu. M. Boussard est en train de faire le tour de la mine, c'qui prouve qu'elle n'est pas trop inondée... Allons, j'vais au moulin... *(Sur la porte, il se retourne.)* Monsieur Jean, j'sais pas ce que l'abbé vous a dit, mais depuis qu'on a construit cette cahute-ci, j'ai jamais passé devant sans souhaiter que le tonnerre de Dieu l'écrase !... Vous comprenez... C'est pour dire... J'pense comme vous sur bien des points ! *(Il sort.)*

SCÈNE XI

JEAN, L'ABBÉ.

L'ABBÉ. — Je n'ai peut-être qu'un instant à vous parler sans témoins. Écoutez-moi... Le mal est fait, réparez-le de votre mieux. Je vous y aiderai. L'homme qui est mort était veuf. Il laisse une fille de dix ans, seule au monde. Prosper se chargera d'elle, je l'en ai déjà prié, et il m'a promis de la recueillir. Je veillerai à ce qu'elle soit bien élevée. Plus tard, vous devez vous-même avoir soin d'elle. Plus tard aussi, lorsque vous aurez la disposition de votre fortune, vous rembourserez à Prosper ce qu'il aura dépensé. Vous devez en outre prier beaucoup et faire prier pour l'âme qui se trouve en présence de son Juge sans avoir eu le temps de se reconnaître. En cela aussi, je vous aiderai. Secourir la fille et implorer pour le père la miséricorde divine, en fait de réparation, c'est tout ce que vous pouvez. Vous avez aussi à régler un compte avec vous-même... Mais j'ai confiance !... Vous saurez de ce malheur tirer noblement une grande leçon.

JEAN. — Je me ferai prêtre !...

L'ABBÉ. — On ne se fait pas prêtre pour se punir ! Le sacerdoce est la plus haute vocation qu'un homme puisse avoir. Si un jour vous vous sentez appelé vers Dieu, oh ! alors ne résistez pas à la grâce, mais que ce soit une faveur et non un châtiment. Pour le moment, ne contractez pas d'obligations dont vous ne pourriez mesurer l'étendue. J'ai parlé de leçon, voici ce que j'entendais par là : toute votre vie,

soyez indulgent pour les pauvres. Ils sont aigris, tout ici-bas leur paraît injustice. Lorsque vous les verrez perdre patience, abuser de leurs forces, être grossiers, brutaux, haineux, rappelez-vous que de moins misérables se sont révoltés. Ayez pitié !

JEAN. — Oui.

SCÈNE XII

L'ABBÉ, JEAN, puis LOUISE, GEORGES, puis SANÇY, BOUSSARD.

L'ABBÉ. — On vient. Partons ensemble.

JEAN, *sans perdre de vue la porte du sondage.* — Tout à l'heure. *(Louise entre suivie de Georges.)*

LOUISE. — Le malheureux ! On vient de le ramener, vous n'imaginez pas dans quel état. *(Jean, au moment où sa sœur paraît, se retire entre le poêle et la muraille. Là, il reste comme hypnotisé par la porte du sondage. Quoi qu'on dise, quoi qu'on fasse autour de lui, son regard ne s'en détourne pas.)* On dit qu'il laisse une orpheline qui va se trouver abandonnée. Est-ce vrai, monsieur l'abbé?

L'ABBÉ. — C'est vrai. Mais de braves gens prendront soin d'elle...

LOUISE. — Si elle manquait de quoi que ce soit... *(A Georges qui vient de retirer sa blouse et apparaît avec un pantalon crotté jusqu'aux genoux.)* Dieu ! vous êtes trempé !... Vite, allez vous changer...

GEORGES. — Nous allons rentrer tous, je suppose. *(Sancy et Boussard arrivent.)*

SANCY, *poursuivant une discussion.* — C'est égal, voilà des choses que nous ne connaissions pas dans la contrée. Nous avions des individus mal pensants, mais pas d'anarchistes, et, vous avez beau dire, ceci est un tour d'anarchiste.

BOUSSARD. — Il est si difficile de distinguer un anarchiste d'un simple idiot !

GEORGES, *à Sancy.* — Quel est ce jeune homme auquel vous parliez en l'appelant Robert?

SANCY. — Le fils d'un de mes anciens gardes... frère de M. l'abbé.

GEORGES. — Il a l'air bien intelligent. Tout de suite je l'ai remarqué sur le chantier.

L'ABBÉ. — Rien d'étonnant à ce que mon frère n'empoigne pas trop gauchement l'ouvrage : il est contremaître dans une usine des environs de Paris.

GEORGES. — Remerciez-le de ma part d'être venu donner un coup de main. S'il avait envie de s'établir près de sa famille, je lui donnerais volontiers un bon poste. Des gaillards comme celui-là, j'en prendrai tant qu'on voudra.

L'ABBÉ, *s'inclinant.* — Je ferai la commission. *(Prosper, arrivant du moulin et portant plié sur son bras un drap blanc, traverse la salle et entre dans le sondage.)*

BOUSSARD. — Si on s'en allait?... *(A Georges.)* Qu'est-ce que nous attendons?

GEORGES. — Le contremaître, auquel j'ai encore un mot à dire. *(La porte du sondage s'ouvre. Journet paraît, marchant à reculons et parlant à un groupe qu'on entrevoit dans le demi-jour du sondage.)*

SCÈNE III

LES MÊMES, JOURNET, ROBERT, PROSPER, OUVRIERS.

JOURNET, *le dos tourné à un des porteurs.* — Pas si vite, toi derrière. Y a une marche!... Attention!

LOUISE, *à l'abbé, en se précipitant vers Jean,* — Il faudrait l'emmener.

JEAN, *les yeux agrandis par la terreur, rivés sur l'objet qu'on apporte.* — Je veux rester!... *(Et il reste en repoussant Louise qui cherche à l'entraîner. Deux ouvriers entrent, portant le cadavre roulé dans un drap. Robert, Prosper et quelques hommes munis de lampes allumées suivent.)*

JOURNET, *à un des porteurs.* — Attends un peu, tu n'aurais pas la place. *(Il retire une chaise qui gêne pour déposer le corps. A Georges il explique :)* Nous l'avons caché dans un drap pour qu'il ne voie pas la lumière du soleil. Il était trop vilain! *(Aux porteurs.)* Là, doucement. *(Les porteurs rangent le cadavre le long du mur.)*

UN DES PORTEURS, *debout devant le paquet informe, hoche sentencieusement la tête.* — C'est pas lourd! Rien qu'la peau et les os. Ces vieux schniqueurs c'est comme séché au four! *(Il ôte sa casquette et regarde autour de lui en quête d'approbation. Jean traverse lentement la salle, les yeux fixés sur le cadavre et attiré vers lui par une force invincible. A un pas du mort, il s'arrête et parle d'une voix blanche.)*

JEAN. — Je promets devant lui que je consacrerai ma vie aux ouvriers... Dès demain, je quitterai Sancy; j'irai travailler à devenir autre chose qu'un enfant faible et volontaire. Des hommes meurent pour nous, je veux me dévouer à eux. *(Gagné par les larmes, il tombe en sanglotant dans les bras de Louise qui l'entraîne au dehors.)*

ROBERT, *à mi-voix aux ouvriers qui se regardent avec émotion.* — On voit bien qu'il n'est pas né dans le commerce, le petit!

BOUSSARD *se dirigeant vers la porte, à Sancy, en s'effaçant pour le laisser passer.* — C'est si naturel, une crise pareille chez un enfant nerveux! Il y a du sang sur le drap.

ACTE TROISIÈME

A Paris, chez Jean. Grande salle, à la fois cabinet de travail et bibliothèque. — Porte au fond entre deux hautes bibliothèques de bois noir. A gauche, encadrée dans des panneaux de vieilles tapisseries, porte conduisant aux appartements. A droite, deux fenêtres ouvrant sur un jardin. Devant la fenêtre, table de travail surchargée de dossiers, livres, revues, etc. Aux murs, quelques paysages de prix. Grand portrait de Léon XIII avec dédicace. — Luxe sobre et sévère.

SCÈNE PREMIÈRE

JEAN, LOUISE, GEORGES, UN DOMESTIQUE.

Jean arrive d'un pas rapide par la porte du fond. Il a vingt-six ans, est resté d'apparence frêle et délicate. Il entre, son chapeau sur la tête, en pardessus à collet de fourrure. Il porte à la main un rouleau de papiers qu'il va déposer sur sa table de travail. Il semble animé et triomphant. Un valet de chambre arrive, reçoit le chapeau, aide à ôter le pardessus, et va les ranger dans l'antichambre. Jean apparaît alors en habit et cravate blanche. Au même instant, Louise ouvre violemment la porte et se précipite au cou de son frère. Elle vient du dehors, en toilette très élégante. Elle a maintenant trente-deux ans. Georges la suit, et son calme un peu ironique contraste avec l'exaltation de sa femme.

LOUISE, *couvrant son frère de baisers.* — Bravo! bravo! c'est merveilleux! Ah! mais!... C'étaient des éloges, des pâmoisons autour de moi!... J'aurais voulu me coller un écriteau sur la poitrine : « Je suis la sœur de l'orateur! »

JEAN *se dégage pour tendre la main à Georges.* — Bonjour, Georges. Vous y étiez aussi?

GEORGES. — Comment donc!... Nous sommes venus à Paris exprès pour la cérémonie. Depuis un mois, Louise me disait : « Tu sais, Jean doit prononcer un discours à l'Assemblée générale des Cercles catholiques d'ouvriers; cette fois, coûte que coûte, je veux y aller. Tout le monde a entendu mon frère, est-ce assez ridicule que moi seule?... »

JEAN, *souriant.* — Vous n'étiez guère pressé de venir, à en juger par son insistance.

GEORGES. — Moi, dame! J'ai douze mille ouvriers à mes trousses; je ne me déplace pas aussi facilement qu'un joueur d'orgue de Barbarie. Mais je suis très content de mon voyage.

JEAN. — Sincèrement?

GEORGES. — La vérité pure!... Je me suis précipité pour vous le dire, la séance à peine terminée; mais pas moyen de vous rejoindre. Vous étiez littéralement assiégé. De loin, je vous voyais écouter les félicitations, distribuer des saluts d'un air protecteur. Nous avons filé

très intimidés. *(Le valet de chambre revient avec un veston d'appartement qu'il présente à Jean pour l'endosser.)*

JEAN. — Vous permettez?... A cinq heures, il est encore un peu tôt pour rester en habit. *(Il ôte son habit et met le veston.)* Pas trop long?

LOUISE, *indécise entre le veston et le discours.* — Quoi?... Ton discours?... *(Indignée.)* Oh! comment peux-tu croire!... *(Le domestique sort.)* Par exemple, une allocution qui aurait gagné à durer dix minutes de moins, c'est celle du bon archevêque... Il faut du courage pour parler après toi!... Mais Monseigneur est un saint.

JEAN *se laisse tomber sur un fauteuil.* — Je suis vanné!

LOUISE, *l'embrassant.* — Pauvre chéri! C'est qu'aussi tu te dépenses d'une façon!... Lorsque je t'ai vu arriver sur la scène, avec ton apparence délicate, j'ai éprouvé un sentiment d'effroi. Nous étions tant de monde! Mais tu n'avàis pas prononcé trois phrases, j'étais rassurée. Il y a des moments où l'on apercevait une flamme dans tes yeux... Tu sais, ce n'est pas une métaphore, on apercevait une vraie flamme! Du reste, il faut l'avouer, ce doit être grisant de parler au milieu d'un pareil enthousiasme. Lorsque les bravos éclatent, et qu'on se sent environné d'amour, de passion, de fièvre, on doit être comme soulevé de terre.

JEAN, *dont les yeux brillent.* — Oui.

GEORGES, *à Jean.* — Vous avez une véritable popularité. Lorsque le cortège est entré, l'archevêque en tête, et vous modestement dissimulé dans l'état-major, j'ai vu courir un frisson parmi les gens du peuple. Tous les regards allaient vers vous. La salle était remplie d'un bourdonnement qui disait : « C'est lui! c'est lui! »

LOUISE. — Cette salle des fêtes du collège Saint-Louis-de-Gonzague doit contenir autant de monde que celle de l'Opéra?

JEAN. — Plus du double! Pense donc, à l'Opéra, que de coins perdus.

LOUISE. — Je m'explique à présent le bruit qu'on mène à propos des Cercles d'ouvriers. On n'ouvre plus un journal sans y trouver ton nom.

JEAN, *souriant.* — Il ne faut pas t'imaginer que mes auditeurs se comptent chaque fois par milliers. Aujourd'hui, pour l'assemblée générale, on était venu de toute la France. Ma plus belle journée a été lorsque j'ai prononcé le discours d'inauguration des Cercles de l'Ouest dans la cathédrale du Mans. Il y avait dix mille personnes. A la lettre, on s'étouffait.

LOUISE. — Tout à l'heure aussi, on s'étouffait! Je ne voudrais pas médire de tes bons amis les ouvriers : ils t'écoutaient avec une ferveur qui faisait plaisir à voir... Mais ça ne sentait pas bon!

JEAN. — Bah! il n'y avait dans tes environs que de très belles dames.

LOUISE. — Comment, tu m'as reconnue?

JEAN. — Toi, ton mari, et bien d'autres.

LOUISE, *à Georges*. — Aurais-tu pensé, toi, qu'il distinguait les figures dans le public?

GEORGES. — On voyait bien que son regard nous passait en revue.

JEAN. — Dans les moments les plus pathétiques, je suis très attentif aux moindres détails.

LOUISE. — Prétendras-tu, lorsque tu arrachais à tout ce monde un grand cri d'admiration, que tu n'étais pas comme nous affolé, éperdu? Non, tu n'étais plus toi-même! Ce sont les belles idées dont tu es l'apôtre, qui se dressaient devant nous, insensibles à nos bravos. La preuve, c'est que, le couteau sur la gorge, on ne t'aurait pas fait taire, j'en suis sûre!

JEAN. — C'est vrai! Reste à savoir pourquoi.

LOUISE. — Dis-le. Pourquoi?

GEORGES, *à Louise*. — Il se ferait écharper plutôt que de subir l'humiliation de céder en public. Tu ne comprends pas cela?

LOUISE, *à Jean*. — Tu accepterais le martyre dans un esprit si mesquin?

JEAN. — Hélas!

LOUISE. — Comme cela te ressemble peu! Est-ce qu'on ne connaît pas ta vie? Est-ce qu'on ne t'a pas vu sacrifier tes goûts, bouleverser ton existence, être malheureux comme les pierres pendant des années, rien que pour une idée. Un pauvre diable meurt sous tes yeux, et voilà que l'obligation de se dévouer à ceux qui nous servent s'impose à ton cœur et te transforme d'une façon merveilleuse. Toi qui n'avais jamais quitté le foyer paternel, tu t'exiles, tu ne veux même plus revenir à Sancy, pendant les vacances, pour ne pas être tenté d'y rester. Les médecins nous faisaient un cas de conscience de te laisser dans ta prison. D'après eux, l'enfant débile que tu étais n'en sortirait pas vivant. Étions-nous inquiets, les premiers temps, lorsqu'on te voyait dépérir de chagrin et d'ennui! Papa te suppliait de ne pas t'obstiner. Presque mourant tu tenais bon. C'était du martyre cela, du beau, du pur martyre, du martyre sans spectateurs!

JEAN. — Laisse donc ce mot, il m'est odieux!

LOUISE. — Comme tu es drôle! Est-ce qu'il y a de quoi se fâcher?... Le mot, du reste, n'est pas de moi, mais de l'abbé Charrier. Continuellement il te l'appliquait. Nous l'avions prié de veiller sur toi, et il s'en acquittait avec une ardeur touchante. Vraiment nous lui devions bien de le faire nommer curé de Sancy. Il venait me raconter ses tourments : « Si seulement Jean pouvait se décider à jouer pendant les récréations! disait-il. Mais il y a en lui quelque

chose qui le vieillit de dix ans. Les autres enfants s'en écartent. Il n'est jamais distrait. » Puis il te décrivait cherchant l'oubli dans le travail. Tu t'y mettais avec rage, les dents serrées, pour devenir ce que tu avais juré d'être. Plus tard, tes études terminées, il t'engageait à voyager, à prendre un peu de repos. Tu ne voulais rien entendre ! Avec l'intransigeance de la jeunesse, tu te reprochais de n'avoir pas encore trouvé moyen de régénérer les masses. Un jour il a eu l'heureuse inspiration de te conduire dans les Cercles d'ouvriers. Là se rencontraient de beaux modèles de foi et d'éloquence, qui, tout de suite, ont décidé ta vocation. Si tu avais vu la joie du bon abbé !

JEAN. — Il avait raison de se réjouir. Pendant trois ou quatre ans, je viens d'être vraiment heureux !

GEORGES. — Je viens d'être... Ne l'êtes-vous plus?

JEAN. — Beaucoup moins.

LOUISE. — Il dit cela, les yeux tout brillants de bonheur !...

JEAN. — De triomphe ! Il y a une différence.

LOUISE. — Que peut-il te manquer? Je ne vois pas au monde un être mieux à sa place que toi... Élevé pieusement, rempli de résolutions généreuses, trop délicat de santé pour être réclamé par le service militaire, il te fallait cette œuvre des Cercles qui réunit tout ce que tu peux souhaiter : religion, dévouement, remède social. Par-dessus le marché, elle te donne une carrière, une belle carrière !

JEAN, *ironique*. — Que je suis donc un habile homme !

GEORGES, *souriant*. — C'est cela qui vous tourmente?

JEAN. — Plus que je ne puis dire ! C'est le prochain que je veux servir, et non moi-même !

GEORGES. — Eh bien, vous n'y réussirez pas !... Chaque fois qu'un homme de valeur se mêle des affaires d'autrui, il y gagne ! Il aura beau y mettre toute l'abnégation possible il gardera le plus clair du profit. Une action n'atteint pas toujours ceux qu'elle vise. Elle touche forcément celui dont elle émane. Vous avez trop pratiqué les forêts pour ignorer que dans un semis, dès qu'un jeune arbre dépasse les autres, fût-ce de l'épaisseur d'un fil, les autres ne le rattraperont pas. Il montera dans la lumière, voleur inconscient du soleil. Dans l'humanité, il y a également des plantes voraces. Tout les aide à dominer. Le dévouement, la charité, en fortifiant les âmes qui les pratiquent, produisent des vols inconscients comme celui de la feuille qui accapare le soleil. Dans la lutte pour la vie, la bonté même est redoutable !... Voilà vous ! Toute la journée vous avez parlé. Tant mieux si l'auditoire en a profité, on le saura dans quelques années ; mais que vous en ayez profité, vous, c'est certain ! J'admirais votre présence d'esprit, votre aplomb ! Quel charme, quelle passion, quel don d'émouvoir ! Sapristi, oui, les discours vous ont servi !... Et pas seu-

lement les discours ! Vos Cercles ont ceci de précieux, qu'ils se recrutent dans toutes les classes. Le membre du « Jockey » y coudoie le plus humble manœuvre. Quelle foire aux idées ! Quel bazar de sentiments ! Vous y récoltez à l'aise, vous y êtes chez vous ! Il est facile de se rendre compte, en vous écoutant, que vous avez acquis, grâce à cela, un grand maniement des hommes. Vous voilà donc éloquent, intelligent, expérimenté, en route pour la gloire, au moyen d'une œuvre excellente ou médiocre, la question ne se pose même pas !

JEAN. — Mais je la pose, moi ! Nous tuons des hommes, je jure sur le cadavre de l'un d'eux d'être le soutien des humbles ; je m'y consacre de tout cœur, et vous venez me dire : « L'œuvre ne sert probablement qu'à vous seul ! » et j'entendrais celà sans bondir !

GEORGES. — Ah ! l'orateur, comme il brode ! Tenez, Jean, je ne vous adresserai qu'un reproche, mais sérieux. Vous avez des expressions par trop exagérées. « Nous tuons des hommes » !... Eh non ! nous ne tuons personne ! Une loi, que nous n'avons pas faite, oblige les hommes à travailler. Il faut du fer, il faut de la houille, qu'on n'arrache à la terre qu'au prix d'efforts meurtriers. Ce n'est pas l'industriel qui prend des existences. c'est la nature indomptée. « Nous tuons des hommes !... » Avec des mots comme ceux-là, vous devenez vraiment dangereux.

JEAN. — Il y a des assassins parmi nous, j'en connais !

LOUISE. — Toute vérité n'est pas bonne à dire. *(A Georges.)* Raconte-lui où nous avons vu Robert. Jean, qui voit tout, n'avait pas aperçu celui-là.

GEORGES. — Justement. Vous connaissez Robert Charrier, le second frère de l'abbé : j'ai eu la sottise de le prendre pour contremaître, et il est maintenant délégué ouvrier. Il a un bagout infernal, ce mâtin-là, et il exerce une influence déplorable sur le personnel. Eh bien, il assistait à la séance et vous écoutait avec un de ses amis, délégué comme lui. Ils avaient demandé congé pour venir se renseigner sur les idées de mon beau-frère : je ne pouvais pas refuser.

JEAN. — A votre grand regret.

GEORGES. — Écoutez, mon cher, je produis par jour mille tonnes de fonte, et, après les avoir fabriquées, il faut les vendre. Vendues ou non, je paye par semaine quatre cent mille francs de salaires à douze mille gaillards qui s'imaginent qu'on leur doit le double. Ce simple aperçu vous fait entrevoir que j'ai quelques petites préoccupations. Je ne tiens pas à les augmenter. Lorsque mes ouvriers viendront me dire : « Mais votre beau-frère lui-même reconnaît que nous sommes indignement exploités ; nous l'avons entendu, de nos propres oreilles, flétrir l'égoïsme du capital », que répondrai-je ?

JEAN. — Vous n'avez donc pas compris ? Ce n'est pas le triomphe

d'une classe sur les autres qui sauvera la société, mais l'union de toutes les classes pour le bien commun.

GEORGES. — Je connais votre idéal : créer de grandes familles analogues aux anciennes corporations ; les classes dirigeantes seraient investies d'une sorte de paternité, en retour les ouvriers auraient pour elles des sentiments filiaux. Qui vous le garantit ?

JEAN. — L'Église ! On se figure que notre œuvre a pour objet de détourner les ouvriers du cabaret en leur procurant d'honnêtes distractions et de les moraliser par de bonnes conférences. Allons donc ! Notre œuvre n'a pour but ni la moralisation ni la charité, ou plutôt elle cherche à la fois tout cela, elle est une œuvre sociale ! A nos yeux, la question de vie ou de mort, c'est la lutte entre le Catholicisme et la Révolution. Nos comités, choisis dans les classes élevées, forment des groupes d'hommes attachés à leur foi et résolus à la propager par tous les moyens. Nous voulons également que, dans la classe ouvrière, nos Cercles soient des associations d'hommes éprouvés, convaincus de leur mission, et se posant à l'atelier comme les représentants et les apôtres d'une idée que voici : La religion seule peut dissiper les malentendus qui divisent les peuples. Elle dit au riche : « Argent, intelligence, instruction, toute supériorité vient de Dieu. Vous lui rendrez compte de tout. Lorsque l'ouvrier, votre frère, souffre, lorsqu'il a faim, lorsqu'il est malade, vous devez le secourir. Si vous donnez, ne fût-ce qu'un verre d'eau, il vous sera payé en bonheur éternel… » Elle dit au pauvre : « Dieu a voulu votre infériorité, ne soyez donc ni jaloux ni haineux. Le riche ne vous a rien pris. Il est privilégié par la volonté divine. En revanche, il vous doit aide et protection. Acceptez ses bienfaits, vous y avez droit et, pour votre dette, Dieu se porte caution. » Oui, la religion seule peut faire que le riche donne sans orgueil et que le pauvre reçoive sans humiliation.

GEORGES. — A merveille ! Et vous vous figurez que les ouvriers écoutent vos homélies sur Dieu qui donne toute supériorité ! Ah ! la bonne blague ! Leurs bravos ont assez souligné ce qui les a frappés pour vous donner à réfléchir.

JEAN. — Je sais à quel passage vous faites allusion. Je n'en regrette pas un mot. En somme, qu'y trouvez-vous à reprendre ? Sous l'ancien régime on naissait ouvrier, on devenait patron. Il fallait conquérir des grades professionnels et ce n'est qu'après avoir fait un chef-d'œuvre qu'on obtenait la maîtrise. Aussi l'ouvrier admirait son chef et trouvait juste son autorité fondée sur le talent. Le patron, lui, ayant passé par le plus humble labeur, se souvenait. Il connaissait le chômage, la maladie et la famine. L'ouvrier qui apportait ses doléances était écouté ; on pouvait discuter et s'entendre.

Aujourd'hui, sous prétexte de liberté, plus d'habileté profession-

nelle exigée. Riche on commande, pauvre on obéit. L'industriel vit dans une fièvre d'émulation féroce et, dans ce combat à outrance, il se sert de l'ouvrier comme du charbon que l'on jette à la machine. Mais enfin, l'industriel, on peut s'adresser à lui, on l'attendrit, il a femme, enfants, il a du cœur : c'est un homme ! Par malheur, on n'a presque plus jamais affaire à lui, il n'est qu'un prête-nom, un mannequin, esclave lui-même d'inconnus qui ont versé leur argent à un guichet ; en échange on leur a remis des actions, c'est-à-dire de beaux papiers à vignettes, couverts de signatures, mais sans cœur ni âme. Les actions, voilà désormais le véritable maître du travailleur ! Qu'il vienne alors exposer ses justes griefs, à qui s'adresse-t-il ? A un papier ! Qu'il montre son corps vieilli, son enfant malade, sa femme brisée par les maternités, qui implore-t-il ? Un papier !...

GEORGES. — A ces mots, tonnerre d'applaudissements, rires, satisfaction générale. Et moi, je me disais que les jours d'émeute, lorsque les grévistes envahissent la maison du directeur, ce n'est pas précisément un papier qu'ils jettent par les fenêtres et traînent sanglant le long des rues. *(Souriant.)* Mais cette idée n'a dû venir qu'à moi. Les autres vous faisaient une ovation. Ah ! bien méritée, car vous aviez soin de proclamer que l'œuvre des cercles est avant tout une œuvre de revendication : l'ouvrier demande justice au nom de Dieu. Qui donc soutenait que vos cercles sont des cabarets chrétiens ? Ce sont des casernes remplies de soldats enrôlés sous une bannière. Vous mettez le Sacré-Cœur et la Vierge sur la bannière, d'accord, mais elle n'en est pas moins rouge. Je vous réponds que les deux compagnons de chez moi qui vous écoutaient suivront la couleur et non la Vierge.

JEAN. — Alors, vous n'avez pas confiance dans le rôle social de l'Église ?

GEORGES. — Si votre œuvre s'adressait à des croyants, comme ceux qui partaient pour Jérusalem en criant : « Dieu le veut ! » j'aurais confiance. Malheureusement, nous n'en sommes plus là. Et tenez, permettez-moi de vous dire bien sincèrement ce qui manque à vous-même pour donner le feu sacré à ceux qui ne l'ont plus.

JEAN. — Quoi donc ?

GEORGES. — Il vous manque d'être un apôtre. Un apôtre ne sait pas à combien d'auditeurs il s'adresse. Il ne les classe pas avec la compétence d'un vieux comédien. Il ne saisit pas au vol leurs louanges dans l'atmosphère surchauffée de la salle, pendant qu'on le croit emporté par le délire sacré. Il y a entre votre parole et celle d'un apôtre la même différence qu'entre un jardin anglais et la nature sauvage. Certes, vous êtes éloquent, mais vous l'êtes trop ! Est-ce qu'un apôtre assortit ses mots, et termine par celui qui fera le mieux

flèche? Pour qu'un peuple sanglote aux pieds d'une idée, il n'y a besoin ni de belles phrases ni de savants effets. Il ne faut que du cœur, un cœur déchaîné. Le vôtre est discipliné. Si tout à l'heure je vous interrogeais longuement sur vos sensations d'orateur, ce n'était certes pas pour m'amuser des petits faibles de mon beau-frère. Je lui porte un intérêt trop vif pour ne pas désirer le connaître à fond. Le regard d'un apôtre est en haut, le vôtre tombait sur nous.

JEAN. — Eh bien! c'est vrai, je n'ai pas le cœur d'un apôtre! Vous mettez la plaie au vif! Il me faudrait l'âme d'un Pierre l'Ermite, et la mienne a été touchée par l'esprit moderne. Lorsque j'affirme que seuls les catholiques sont capables de sauver la société au milieu des tempêtes soulevées par la Révolution, je parle en politique et non pas en chrétien. Je vois l'armée du crime grossir sans cesse, les bagnes refuser du monde; je vois des milliers de jeunes gens recevoir devant la cour d'assises un sinistre certificat d'études, au sortir de l'école athée. Devant cette marée de boue et de sang, j'entends le cri d'alarme des penseurs. Je constate avec angoisse que leurs efforts pour créer une morale indépendante n'aboutissent qu'à des jeux de mandarins, incompris de la foule qui a besoin de craindre un Juge tout-puissant, parce qu'elle se sait assez forte pour réduire en poudre les juges d'ici-bas, avec leur cortège de soldats, de geôliers et de bourreaux. Notre société a été bâtie sur l'idée de Dieu; on enlève l'idée, et nous restons suspendus sur l'abîme. C'est de toute évidence, je le constate, et la prière ardente qui devrait s'échapper de mes lèvres n'en sort pas. C'est cela qu'il faudrait au lieu de raisonner juste.

GEORGES. — Mon ami, j'avais deviné cette contradiction d'un chrétien tiède et d'un fervent défenseur de l'idée religieuse. Mais ce qui me dépasse, c'est l'âpre persévérance avec laquelle vous faites campagne en partie contre vous-même. Les satisfactions d'amour-propre, vous pourriez les trouver dans une autre voie. Avec votre intelligence, le succès vous suivra partout. Alors, pourquoi vous obstiner? Quelle force de volonté pour mener la vie d'un apôtre lorsqu'on n'en a pas l'âme! Où la prenez-vous, cette force, puisqu'elle ne vient pas du ciel? Où? Dites votre secret?

JEAN. — J'ai un secret! Infiniment douloureux! Soyez bon. Ne m'interrogez pas.

LOUISE. — Défense même à moi, ta sœur?

JEAN. — A tous!

GEORGES. — Mais cela ne peut durer toute la vie! Un moment viendra où vous tomberez sous le fardeau trop lourd.

JEAN. — C'est possible! J'aurai fait de mon mieux! Et quand même, trahi par mes forces, je cesserais un jour de parler aux

ouvriers, je ne renoncerais pas à leur être utile. Comment? Je me le suis déjà demandé. Voyons, vous, l'homme pratique, si vous vous étiez donné pour mission d'aider les pauvres gens, que feriez-vous?

GEORGES. — Ce que je fais. Je créerais d'immenses usines, je lancerais sur le marché d'énormes productions, j'emploierais des nuées de travailleurs.

JEAN. — Et vous croiriez avoir exécuté vos engagements envers les pauvres?

GEORGES. — Absolument. Suivant moi, il n'y a qu'une seule espèce d'êtres secourables : ceux qui ouvrent des voies nouvelles à l'activité humaine. L'immense majorité des hommes a besoin qu'on lui suggère toutes ses idées, tous ses gestes. Artistes, orateurs, savants, philosophes, tous les audacieux de l'acte ou de la pensée, inventent, combinent, réalisent devant un troupeau de singes qui copient leurs moindres mouvements. Ils sont les bienfaiteurs de ces singes, puisqu'ils se donnent la peine de vivre à leur place. Si moi, chef d'industrie, j'organise un centre d'activité où toute une population aime, boit, mange, grouille, pullule, j'ai droit à sa reconnaissance. Que cette population se tire ensuite d'affaire; qu'elle soit adroite, économe, ordonnée; qu'elle se défende même contre moi, rien de mieux. Depuis cent ans, tout ce que les ouvriers ont obtenu, c'est par la grève. Il est très rare que nous allions leur offrir bénévolement une augmentation de salaires. Donc, hardi! Qu'on s'insurge! Peut-être que je céderai et tant mieux pour les révoltés! Mais, si je les repousse, ils n'en restent pas moins mes obligés. C'est à moi qu'ils doivent la fièvre de l'existence, avec ses joies, avec ses haines, même celle qu'ils me portent... Cela vous étonne?... Cela vous indigne?... Nous voilà loin des petites parlottes entre patrons et ouvriers... Que voulez-vous! Chacun a sa méthode!

JEAN. — La vôtre est commode : gagner des monceaux d'or, c'est être philanthrope!

GEORGES. — A condition de gagner l'or par son énergie et son intelligence, oui.

JEAN. — Alors, plus de charité?

GEORGES. — Au lieu de me donner une procuration en blanc, si vous écoutiez quelquefois mes rapports à l'assemblée générale de nos forges, vous sauriez ce que nous coûtent les hôpitaux, les écoles, les crèches, les ouvroirs, et les caisses de retraite alimentées sans retenues de salaires. J'encourage Louise à soigner les blessés, à courir au devant des misères. La charité est un devoir social, puisqu'il y a des plaies qui ne peuvent se panser que par elle : un vagabond tombe sur le trottoir; une croûte de pain lui sauvera la vie, c'est un crime de refuser la croûte. Mais quand vous avez secouru le mendiant, avez-

vous rendu service à l'humanité? Ah! que non pas! Le mendiant est presque toujours paresseux ou débauché; en tout cas, c'est un isolé, qui n'intéresse que vous, cœur compatissant. L'humanité, elle, craint son contact, comme le fruitier redoute le fruit véreux, propagateur de pourriture, et c'est l'humanité, c'est-à-dire l'ensemble des braves gens qui gagnent leur vie sans rien demander à personne, que vous prétendez servir. Comment s'y prendre pour que ces braves gens participent en masse à votre intelligence, à votre énergie, à votre fortune, pour que vous soyez charitable en gros, après l'avoir été en détail? Voilà bien, n'est-ce pas? le problème qui vous tracasse? *(Signe d'assentiment.)* Il ne me tourmente pas, moi. Je l'ai résolu. Oh! je ne suis pas un moralisateur professionnel, un organisateur d'œuvres, un orateur pour cercles d'ouvriers. Je trouve très beau qu'on soit tout cela, mais il faut des qualités d'onction, de douceur, d'indulgence, dont je suis totalement dépourvu. Croyez-vous que je désespère pour cela de rendre service? Mais pas du tout! Je n'ai qu'à regarder autour de moi pour m'assurer que je suis très utile, et si je mourais demain, bien des gens, s'ils ne me pleuraient pas, me regretteraient tout au moins. Travaillez, créez, soyez un esprit, une force, même égoïste, pourvu qu'elle soit féconde, et la prospérité des autres découlera de la vôtre.

JEAN. — Vous n'imaginez pas avec quelle avidité je bois vos paroles. Elles répondent à la question que je me pose perpétuellement. S'il m'est prouvé que celui qui dépense hardiment ses forces dans son labeur préféré a les mêmes chances de secourir l'humanité que s'il s'attelait à beaucoup de bonnes œuvres, mon avenir sera tout changé! Je renoncerai à la mission sublime que je poursuis avec de misérables vanités plein le cœur et je serai résolument ambitieux, et je laisserai travailler mes instincts pour mon propre compte. Vous m'avez presque convaincu, et pourtant j'ai peur! C'est l'égoïsme érigé en devoir.

GEORGES. — Pourquoi pas, s'il est bienfaisant? L'important est d'appliquer son énergie aux occupations qui la feront le mieux valoir. Nous appelons ça chercher le maximum de rendement. D'ailleurs l'égoïsme est un calomnié! Descendez au fond des cœurs les plus compatissants. L'un vient en aide aux malheureux pour ne pas être troublé par leurs plaintes, pour s'épargner le reproche muet de leurs faces dolentes; l'autre, parce qu'il a peur des attentats que la misère exaspérée fait commettre; un troisième, qui croit en Dieu, se prive de tout pour augmenter sa part de joies éternelles. Égoïsme, tout cela et souvent admirable!

JEAN. — Le dévouement existe, cependant!

GEORGES. — Oui, vous en êtes un noble exemple!

JEAN. — Moi, l'apôtre failli!

GEORGES. — Vous, l'héroïque enfant qui s'est sacrifié !

LOUISE, *souriant.* — Ah ! tu auras beau dire, nous avons une certaine considération pour toi ! Dès qu'on pénètre dans ta vie, on découvre des traits si touchants ! Ainsi, j'ai appris, tout dernièrement, ta conduite envers la fille de ce pauvre homme dont la mort t'avait si profondément secoué. Comme tu es bon pour elle ! Après l'accident, nous nous figurions que Prosper l'avait recueillie par pitié ! Pas du tout ! C'est toi qui payais de ta bourse de collégien sa pension chez Prosper. A un âge où les enfants ont bien de la peine à travailler pour leur propre compte, tu la plaçais dans un couvent, surveillais ses études, dirigeais toute son éducation.

JEAN. — En effet, je me suis beaucoup occupé de Mariette.

LOUISE. — Elle s'appelle Mariette ?... Que devient-elle ?

JEAN. — La voilà grande. Bientôt bonne à marier. On lui trouvera un brave garçon, et puis, nous la perdrons.

LOUISE. — La perdre ! Elle habite... où donc ?... Ici ?

JEAN. — Sans doute.

LOUISE. — Ne crains-tu pas qu'une fille de vingt ans, chez toi, ne semble un peu...? Mais je dis une sottise, au risque de te troubler dans ta bonne action... Tu as remplacé son père ; il y a entre elle et toi quelque chose de sacré.

JEAN. — Sa présence ne peut choquer personne. Elle s'occupe de la maison avec la vieille Jeanne.

GEORGES. — Qu'est-ce que la vieille Jeanne ?

LOUISE. — Une antique et respectable créature, ancienne femme de chambre de ma mère, qui dirige tout chez lui. Un vrai dragon, par exemple ! Il ne faut rien décider sans sa permission. Et justement, je vais aller négocier avec elle.

JEAN. — Négocier ?

LOUISE. — Jean, nous t'avons demandé l'hospitalité, comptant rester à Paris deux jours : ce n'était pas la peine, pour si peu, de tout déballer dans notre hôtel. Mais Georges vient d'être prévenu qu'une assemblée de maîtres de forges, dont il est président, se réunira la semaine prochaine. Cela te gênera-t-il de nous loger si longtemps ? Notre appartement peut être prêt en deux heures : donc, renvoie-nous sans scrupules si nous nous sommes de trop.

JEAN, *scandalisé.* — Voyons, Louise ! Je suis ravi de la bonne nouvelle ! Restez dix ans, si vous voulez !

LOUISE. — Bien. Maintenant, je vais m'entendre avec Jeanne. *(A Georges.)* Sortiras-tu avant le dîner ?

GEORGES. — Non, j'ai à écrire. Je te rejoins.

LOUISE, *à Jean.* — A tout à l'heure. *(Elle sort.)*

SCÈNE II

JEAN, GEORGES.

GEORGES. — A propos, Jean, je viens de verser pour vous, au Crédit Lyonnais, cent cinquante mille francs : la moitié du dividende de cette année.

JEAN, *avec indifférence.* — Bien, merci ! Je puis toucher quand je voudrai ?

GEORGES. — Ainsi, vous allez sauter sur cet argent comme si vous attendiez après lui pour payer le boulanger !... Oui, oui, on m'a raconté que, les fonds à peine déposés, vous accourez les prendre. Jamais d'ordres de Bourse, pas le moindre placement. Je parie que vous n'avez pas un sou d'économies.

JEAN. — Pas un.

GEORGES. — Quel toqué ! L'industrie, je vous préviens, c'est capricieux. Ce qu'elle rapporte ne doit pas être considéré en entier comme un revenu. Une mine qu'on exploite, c'est un capital qu'on réalise. Si on mange tout, tant pis ! *(Il saisit Jean par les deux bras et le regarde dans le blanc des yeux.)* Voyons, pendant que votre sœur n'est pas là, qui est-ce ?

JEAN. — De qui parlez-vous ?

GEORGES. — D'elle !... de la femme qui vous aide à dépenser vos revenus. Deux cent soixante-dix mille francs l'année dernière, trois cent mille cette année... On ne mange pas ça tout seul ! Allons ! qui est-ce ?

JEAN. — Personne !

GEORGES. — Quelle fine mouche ce doit être pour vous tenir à ce point séparé de nous !... C'est vrai, cela ! Vous n'avez jamais remis les pieds à Sancy depuis ce douloureux départ. J'ai fondé là une des plus grandes usines du continent, et vous n'avez pas encore daigné la visiter. Connaissez-vous seulement vos neveux ? Mais non ! Nous restons si peu à Paris, nous les laissons toujours là-bas... C'est mal de souffrir qu'une femme s'empare à ce point de vous.

JEAN. — Elle n'existe que dans votre imagination.

GEORGES. — Alors, pourquoi ce parti pris de ne pas venir à Sancy ?... Qui vous le défend ?... *(Jean, tout interloqué, ne répond pas.)* Vous voyez bien qu'il y en a une ! Vis-à-vis d'un beau-frère, sapristi, on est moins mystérieux ! Allons ! *(Il attend vainement une réponse.)* Il ne dira rien ! *(Jetant sur la salle un regard d'expert.)* Et il veut nous faire croire que dans cet appartement de janséniste il dépense trois cent mille livres de rente !... Où va l'argent ? *(Le domestique vient parler à l'oreille de Jean.)*

JEAN. *au domestique.* — Bon! qu'ils attendent! *(Le domestique sort.)* Ce sont vos deux ouvriers. Que me veulent-ils!

GEORGES, *ironique.* — Vous féliciter, sans doute, des belles choses qu'ils ont entendues, et puis vous adresser une petite prière.

JEAN. — Laquelle?

GEORGES. — Vous verrez bien. Moi aussi, je veux vous en adresser une, qui précédera la leur : Jean, venez à Sancy. Dans deux mois nous inaugurons la nouvelle aciérie. Notre prospérité future dépend de la façon dont elle marchera. Mon père, tout vieux qu'il est, fera le voyage. Joignez-vous à lui. Ne restez pas à l'écart de la famille ce jour-là.

JEAN. — J'ai si peu de temps!

GEORGES, *souriant.* — Je trouve bien celui d'écouter vos discours.

JEAN. — Je tâcherai...

GEORGES. — Allons, c'est un refus poli. Espérons que mes ouvriers auront plus d'influence.... Je vous laisse avec eux. *(Il sort.)*

SCÈNE III

JEAN, ROBERT, JOURNET

JEAN *va ouvrir la porte du fond et dit aux ouvriers encore invisibles.* — Entrez, messieurs. *(Serrant la main de Robert.)* Cela va toujours bien, Robert?

ROBERT. — Pas mal, monsieur Jean. *(Montrant Journet.)* Reconnaissez-vous celui-là? Vous ne le voyez pas non plus pour la première fois.

JOURNET. — J'étais là quand on a retiré l'homme.

JEAN. — Je me souviens.

ROBERT. — Aucun de ceux qui s'y trouvaient ne l'a oublié. Chaque fois que nous lisions dans les journaux des articles sur M. de Sancy et les Cercles d'ouvriers, nous disions : « Celui-là, au moins, est sincère. Il n'était pas plus haut que ma botte qu'il avait juré d'être notre ami. »

JOURNET. — Pauv' gosse!

JEAN. — Vous assistiez à l'assemblée des Cercles?

ROBERT. — Ma foi, nous étions curieux de voir comment un homme qui a de gros intérêts dans l'industrie s'y prend pour mettre d'accord patrons et ouvriers.

JEAN. — Ma méthode a dû vous étonner. Vous êtes collectivistes, moi je défends la propriété. Vous êtes irréligieux, et je sauve la société par l'Église.

ROBERT. — Si on pouvait tout arranger à votre manière, ça serait

en effet par trop commode. « Un papier n'a pas de cœur, un papier n'a pas d'âme », disiez-vous : est-ce qu'un papier a de la religion? Mais nous savons que nos idées ne sont pas près de triompher, et alors il vaudrait mieux prendre dans les vôtres ce qu'elles ont de bon, que de ne rien essayer.

JEAN. — Tout n'était donc pas à rejeter dans mon discours?

ROBERT. — Oh! monsieur Jean! la preuve, c'est que nous venons vous proposer de répéter ce même discours, tel que nous l'avons entendu, à vos propres ouvriers. Car c'est très bien de s'intéresser à ceux de Paris, mais n'oubliez pas qu'il y en a douze mille qui travaillent pour vous à Sancy. Racontez-leur également que la société actuelle est horriblement injuste, que le travailleur est indignement exploité, que le capital abuse. Cela fera un rude effet, que vous, le propriétaire, soyez forcé d'avouer ces choses au milieu des usines qui vous ramassent tant d'argent. Votre beau-frère, qui est un grand industriel, mais un maître impitoyable et une poigne de fer, sera carrément hostile à votre action. Il aura raison au point de vue de vos intérêts, car il est impossible qu'elle n'obtienne pas une forte hausse de salaires. Donc vous y perdrez, mais on sait bien que vous ne regardez pas à l'argent quand il s'agit de justice. Venez et défendez-nous.

JEAN. — A vous entendre, mon beau-frère serait un maître injuste; mais n'est-ce pas vous qui l'êtes en le traitant ainsi? Lui-même insistait à l'instant pour m'emmener à Sancy. Me voilà donc appelé par vous, réclamé par lui. *(Souriant.)* Ne trouvez-vous pas ma situation bien délicate?

ROBERT. — Vous avez la confiance des deux camps. C'est ce qu'il faut pour être arbitre.

JEAN, *montrant Robert.* — Il a réponse à tout!

JOURNET. — Oui, c'est pas facile de l' coller. Y parle plus tout à fait comme nous. Pas besoin d'être maître d'école pour s'en apercevoir. Encore un peu et on ôtera sa casquette pour lui dire bonjour.

ROBERT. — Depuis le temps que je fais la navette entre le bureau du directeur et celui du syndicat, que je viens à Paris consulter nos députés, que je ne passe pas un jour sans batailler avec l'un ou avec l'autre, je serais la dernière des huîtres si je n'avais pas appris à m'exprimer mieux que les camarades.

JEAN, *à lui-même.* — Toujours l'obligeant qui grimpe sur le dos de l'obligé!...

ROBERT. — Dirait-on pas que je me fais porter en palanquin par les amis! Monsieur, quand vous m'aurez vu à l'œuvre, placé entre les chefs et ceux-ci comme entre l'enclume et le marteau, vous ne le croirez plus.

JEAN. — Je ne parlais pas de vous.

JOURNET. — Monsieur ne dit toujours pas s'il nous fera des conférences.

ROBERT. — Nous sommes exaspérés. S'il ne se produit pas de sérieuses réformes à Sancy, je prédis de la casse avant longtemps. En ce moment nous patientons : l'usine traverse une crise ; nous serions les premiers punis si nous augmentions les difficultés. Mais dès que la nouvelle aciérie marchera, on s'attend à une prospérité inouïe. Gare à Monsieur Boussard si nous n'en profitons pas !

JOURNET. — Peut-être qu'en venant vous éviterez de grands malheurs.

ROBERT. —Vraiment, monsieur, vous ne pouvez pas refuser. Rappelez-vous ce mot : « Ces gens meurent pour nous, je veux me dévouer à eux !... » Vous n'avez pas encore tenu parole, car c'est nous qui mourons pour vous... J'ai le droit de parler ainsi : mon père était votre garde et il s'est fait tuer en surveillant vos bois.

JEAN. — J'irai. Seulement, je ne m'engage pas à répéter mot pour mot la conférence que vous venez d'entendre. Je suis à l'âge où l'expérience vient... où les idées se modifient... Je parlerai suivant mes convictions ; cela, je le promets !

ROBERT. — Nous vous écouterons toujours avec respect ! Merci ; nous partons bien contents. *(Ils font un mouvement pour s'en aller. Robert s'arrête.)* Monsieur permet-il qu'en passant nous donnions le bonjour à Mariette ?.... Autrefois elle a été ma petite camarade, lorsqu'elle demeurait chez mon frère, le garde. Elle ne sera pas fâchée de nous voir et d'entendre des nouvelles du pays.

JEAN. —Vous la trouverez à la lingerie. *(Montrant l'antichambre.)* Le domestique qui est à côté vous conduira.

ROBERT. — Au revoir, monsieur.

JEAN. — Au revoir... *(Ils sortent.)* Ces gens n'ont qu'à parler... j'obéis... Leur très humble esclave !...

SCÈNE IV

JEAN, LOUISE.

LOUISE. — Enfin les voilà partis ! Depuis cette conversation avec Georges, je ne vis plus ! Mon pauvre Jean, moi qui te croyais heureux ! Tu prétends que tu n'as pas un cœur d'apôtre. Je n'en sais rien. Tu as un noble cœur et il souffre, c'est certain !

JEAN. — Oui, je souffre !

LOUISE. — Je viens de faire causer la vieille Jeanne. Tu donnes tout aux pauvres ! Tout ! tout ! tout !... Et Georges qui te soupçonnait d'être la proie d'une adroite coquine !

JEAN. — Mon seul repos, c'est de faire l'aumône. Voilà où j'en suis réduit, moi qui pensais, dans mon orgueil, qu'un homme intelligent a mieux à donner que de l'or ! Je vais chez les pauvres pour racheter mes succès d'orateur.

LOUISE. — En disant cela, tu es sincère, je le vois bien ; mais je persiste à ne pas comprendre ton horreur pour le côté brillant de ta vie. Tu fais ton possible, en somme. Pourquoi ce trouble pareil à un remords ?

JEAN. — C'est un remords !

LOUISE. — De quoi ? *(Un silence.)* En attendant, tu es dans la peine ! Je suis renseignée maintenant. Ta vie est celle d'un pauvre abandonné. Tu la passes replié sur toi-même ou penché sur des êtres souffrants. De l'existence humaine tu ne connais que les misères ! Ta fortune et ta réputation n'attirent que les douleurs, et c'est le plus bel éloge qu'on puisse te faire. Seulement il n'y a pas un cœur qui te comprenne, pas une âme qui se soucie de ton bonheur. Avoue-le, Jean, une partie de ta souffrance vient de là.

JEAN. — Peut-être... Les joies du monde s'écartent de moi comme d'un saint, et les consolations d'en haut me sont refusées. Quelquefois, lorsque les applaudissements m'interrompent, les larmes me viennent aux yeux à la pensée qu'une parole affectueuse tombée d'une seule bouche me récompenserait mieux que les battements enthousiastes de mille paires de main !

LOUISE, *une idée la frappe, elle sourit.* — Quelle partie de cache-cache pourtant, la vie ! Tu pleures d'isolement devant ces milliers d'admirateurs, et parmi eux, plus d'une femme se dit : « Ah ! comme je m'attacherais volontiers à lui ! Mais un homme si remarquable doit être comblé du côté du cœur... » Tiens ! je lisais cela dans les yeux d'une jeune fille assise près de moi. A moitié cachée par un des piliers de fer qui soutiennent les tribunes, elle te dévorait des yeux !... Même lorsque, ton discours fini, tu es rentré dans l'état-major de Monseigneur, son regard ne pouvait se détacher de toi... Celle-là, si elle savait qu'une parole affectueuse te manque... Celle-là et bien d'autres... Tu ne saurais à laquelle entendre !... *(Mariette entre par la porte du vestibule.)*

SCÈNE V

JEAN, LOUISE, MARIETTE.

MARIETTE, *à la vue de Louise, s'arrête interdite et balbutie.* — Pardon ! je croyais madame encore avec Jeanne. *(Elle veut sortir.)*

JEAN. — Pas si vite !... Qu'y a-t-il ?... Tu peux le dire devant ma sœur.

MARIETTE. — Je quitte Robert et je venais vous raconter... Il est

JEAN. — Comment je suis devenu ce que je suis!... Je voudrais me le cacher à moi-même, ce n'est pas pour le crier sur les toits. D'ailleurs, tu ne seras plus exposée à la tentation d'aller m'entendre.

MARIETTE. — Parce que...

JEAN. — Tu vas retourner à Sancy avec ma sœur. Je lui ai parlé de ton avenir. Elle veut m'aider à le rendre heureux.

MARIETTE. — Mais il était convenu que j'habiterais chez vous jusqu'à mon mariage... Je m'arrange très bien avec la vieille Jeanne. Elle a besoin de moi pour surveiller la maison... Je vous ai déjà servi de secrétaire... Pourquoi m'éloigner?

JEAN. — Justement, ma sœur m'a parlé d'un mariage. Nous voulons voir s'il te convient.

MARIETTE, *vivement.* — Il ne me convient pas, je n'en voudrai jamais; je le sais d'avance. Laissez-moi rester.

JEAN. — C'est de l'enfantillage! On t'emmène pour ton bien.

MARIETTE. — Faites de moi ce que vous voudrez, une cuisinière, une laveuse de vaisselle, pourvu que je vive autour de vous. Je vous suis attachée par-dessus tout! Je ne l'avais jamais mieux senti qu'aujourd'hui! Pendant que vous parliez, je me disais : « Tout ce talent, toute cette gloire se sont abaissés jusqu'à moi. A moi seule j'occupe souvent la pensée qui transporte cette foule! » J'en étais tout heureuse, toute fière, et vous me renvoyez! Non! non! ne faites pas cela? *(Elle fond en larmes.)*

JEAN. — Il le faut!

MARIETTE. — Oh! que vous êtes sans pitié! Si vous saviez tout ce qu'on froisse dans l'âme d'une jeune fille, et les fleurs qu'on foule aux pieds, des fleurs vivantes, qui souffrent! Je n'ai qu'une idée au monde, vous prouver ma reconnaissance. Il y a quelques mois, je voulais me faire religieuse, je m'offrais à Dieu avec l'immense désir de m'acquitter envers vous, qui m'avez tout donné au nom de Dieu... J'aurais servi vos œuvres, j'aurais fait le catéchisme aux enfants de vos ouvriers. Mes mérites se seraient confondus avec les vôtres. Je n'ai pas eu la force d'aller jusqu'au bout : il fallait vous quitter!

JEAN. — Sans doute, il le fallait, si Dieu t'appelait!

MARIETTE. — En me donnant à Dieu, je me donnais à vous!

JEAN, *faisant un pas vers elle.* — Tu m'aimes?... Dis-le!

MARIETTE, *avec passion, cherchant à lui baiser les mains.* — Oui!... oh! monsieur, oui!

JEAN *la repousse doucement.* — Eh bien, d'un mot, je puis transformer ton amour en haine et me délivrer de ta reconnaissance qui est mon plus grand châtiment. On n'a jamais pris celui qui a tué ton père... C'est moi!

MARIETTE. — Vous!

JEAN. — Tu m'as vu expiant mon crime au milieu des bravos et des fanfares. Tu as été grisée par l'encens qu'on me prodigue aux frais de ma victime, cette victime qui est ton père ! Déteste-moi, maintenant, c'est ton droit.

MARIETTE. — Mon père rentrait ivre tous les soirs ; il a battu ma mère tant qu'elle a vécu, puis il m'a battue quand elle a été morte. C'est vrai qu'il était mon père : j'en avais reçu un pauvre petit corps qu'il couvrait de bleus. En échange, vous avez fait de moi une créature qui peut ouvrir son cœur à de beaux sentiments, et transfigurer sa modeste existence par de nobles rêves. N'est-ce pas là vraiment vivre ? Je vous dois plus qu'à mon père et, si vous pensiez me guérir, vous n'avez pas réussi.

JEAN. — Tu dis cela dans un moment d'exaltation, et tu me maudirais plus tard si j'étais assez lâche pour te prendre au mot. Vois-tu, Mariette, ton chagrin me donne une dernière et terrible leçon. Tout à l'heure je me tourmentais en voyant que mes efforts pour aider le prochain tournent toujours à mon profit. Or tu sais pourquoi j'aide le prochain. Tu sais que les pauvres, loin d'être mes obligés, sont mes créanciers. Parmi ces créanciers, le plus impérieux, n'est-ce pas la fille de celui que j'ai tué ? S'il y a au monde une créature dont j'aie voulu sincèrement le bonheur, c'est toi ! Et voilà, grâce à moi, ton repos détruit ! Tu aurais droit de m'envoyer le bourreau, et je suis le tien ! Mais c'est fini ! Ma carrière de philanthrope est brisée !... Ma sœur se charge d'acquitter ma dette envers toi. Tâche qu'elle n'ait pas trop de peine à y parvenir. Commence par prier beaucoup. Tu obtiendras le courage d'abord, l'oubli bientôt après. Moi, j'ai prié. Dieu a été ma force et ma consolation, je me sens à ses pieds garanti de tout danger.

MARIETTE. — Adieu, monsieur. Il vaut mieux partir, je le comprends à présent ! *(Elle sort rapidement.)*

JEAN, *seul.* — Mon Dieu, je suis un misérable tourmenté par le doute, sans force ni consolation. Je mens lorsque j'affirme que vous m'entourez d'un rempart de feu. Ah ! qu'ils doivent être invincibles ceux qui croient vraiment en vous ! Je suis aussi faible qu'elle, et votre nom, prononcé avec respect, nous a sauvés !

ACTE QUATRIÈME

Salle de catéchisme, au presbytère de Sancy. — A gauche, au premier plan, porte donnant accès à l'intérieur du presbytère. Au fond, du même côté, une chaire de maître d'école ; entre la porte et la chaire, un « mois de Marie » qui consiste en une statue de la Sainte Vierge sur une colonne de bois imitant le

marbre. Au pied de la colonne, un jardinet composé de deux petits sapins, deux azalées fleuries, des bouquets de lilas et de muguets. Au-dessus de la Vierge, un crucifix se détache en noir sur le mur blanchi à la chaux. De nombreux bancs de bois, faisant face à la statue et à la chaire, sont alignés d'un bout à l'autre de la salle. A droite, porte d'entrée sur la rue. Au fond, deux fenêtres et une porte-fenêtre montrant le jardin du curé.

SCÈNE PREMIÈRE

L'ABBÉ, MARIETTE.

L'abbé se promène à grands pas dans la salle en disant son chapelet. Mariette entre, venant de la rue. Elle porte deux bouquets, un petit de roses, un gros de lilas blancs.

MARIETTE. — Vous m'avez fait appeler, monsieur le curé: j'ai pensé que les fleurs du mois de Marie se fanaient, et que vous en vouliez de nouvelles.

L'ABBÉ, *dans le ravissement, enlève à Mariette les roses et se délecte de leur odeur.* — Oh! des roses! Mais, mais, mais!...

MARIETTE. — Ce sont les toutes premières. Aussi le bouquet n'est pas gros. Et puis voici du lilas blanc. Il n'y en a pas dans les jardins du village.

L'ABBÉ. — Celui-ci vient du jardin de Prosper?

MARIETTE. — Oui.

L'ABBÉ. — Vite, va demander de l'eau à maman pour y mettre les fleurs. Ne perds pas de temps; il faut ensuite que je te dise un mot. *(Tout en parlant, il a choisi devant la Vierge deux bouquets fanés, les a jetés par la fenêtre et a remis à Mariette les vases vides qu'elle emporte. L'abbé, resté seul, s'amuse à poser les nouveaux bouquets au milieu des anciens, pour voir l'effet qu'ils feront. Mariette revient avec les vases qui sont immédiatement fleuris et placés.)* C'est gentil, bien gentil, Mariette, d'avoir eu cette idée-là. En admettant que tout n'aille pas comme il serait à souhaiter, au moins tu restes pieuse.

MARIETTE. — Vous avez un reproche à m'adresser?

L'ABBÉ. — Il paraît que tu ne passes pas un jour sans voir Robert!

MARIETTE. — J'aime beaucoup vos deux frères, monsieur le curé. Je demeure chez l'un; pourquoi me serait-il défendu de rencontrer l'autre?

L'ABBÉ. — Ce n'est pas la même chose. Il est tout naturel que tu aies pris pension dans la maison de Prosper qui est marié, et t'a recueillie après la mort de ton père.

MARIETTE. — A la même époque, Robert, qui venait d'entrer dans les usines, demeurait avec nous. Il était un peu dépaysé chez des gens si soumis; moi, la fille d'un vagabond, je n'étais guère plus à

l'aise. Nous formions bande à part. Vous voyez, il s'agit d'une vieille amitié.

L'ABBÉ. — N'y renonce pas, si tu veux, mais qu'elle ne s'affiche pas. Robert a pris une déplorable attitude. A supposer que les ouvriers aient quelques sujets de plainte, est-il admissible qu'un des nôtres se pose en adversaire acharné de M. Boussard ?

MARIETTE. — A-t-on jamais tort de se ranger du côté du plus faible ?

L'ABBÉ. — Les excitations, les menaces, les cris d'énergumènes, risquent d'amener d'affreux malheurs. En tout cas, ce n'est pas de notre famille qu'ils doivent partir.

MARIETTE. — Il ne peut pas y avoir d'ingratitude envers nos maîtres à parler comme eux. J'ai entendu un discours de M. Jean : Robert n'est pas plus violent.

L'ABBÉ. — M. Jean conclut autrement que Robert.

MARIETTE. — Robert n'est pas un saint. M. Jean voit tout en Dieu.

L'ABBÉ. — Dire cela, c'est proclamer lequel a raison.

MARIETTE. — Monsieur le curé, je suis pieuse et j'admire M. Jean de toutes mes forces ; je crois tout de même que Robert va mieux que lui jusqu'au bout de son idée. Il parle moins bien ; seulement, lorsque je l'entends discuter avec des amis, je me dis qu'il aura le dernier mot. Le monde n'est pas une église.

L'ABBÉ. — Te voilà socialiste, maintenant !

MARIETTE. — Pourquoi pas ?

L'ABBÉ. — Je dînais avant-hier au château pour fêter l'arrivée de M. Jean ; M. Boussard m'a grondé à propos de toi. Il t'a fait entrer au bureau des études. Jusqu'à présent tous les dessinateurs qu'on y emploie étaient des hommes, et tu sais qu'il y a trois mois, ton admission a causé parmi eux comme une petite révolution. Plusieurs sont partis furieux de cette concurrence féminine. M. Boussard a tenu bon. Il a mécontenté son personnel en te favorisant, et voilà ta façon de le récompenser !... M. Jean, qui écoutait, n'a pas caché sa surprise. Quant à M. Boussard, si tu continues à fréquenter ses ennemis, il écoutera les tiens qui réclament la suppression de ton emploi. Dame ! c'est justice !

MARIETTE. — Qu'on me chasse donc ! car je passe définitivement à l'ennemi. Nous comptions garder le secret encore un peu de temps, mais je vois qu'il vaut mieux tout dire : j'épouse Robert.

L'ABBÉ. — Toi, Mariette !... Oh ! vraiment, je ne sais pas si... non, je ne dois pas, en conscience, je ne dois pas me réjouir. Tu es chrétienne et j'ai peur que Robert ne t'éloigne de Dieu.

MARIETTE. — Je puis aussi bien le ramener à Dieu.

L'ABBÉ. — A ton arrivée, j'ai été frappé de ta mauvaise mine. Je t'ai questionnée là-dessus. Un gros chagrin, as-tu répondu, sans dire de quelle nature ; mais il ne faut pas être sorcier pour imaginer ce qui fait pleurer une jeune fille de ton âge. C'est donc fini ?

MARIETTE. — J'aimais quelqu'un, beaucoup trop bon, beaucoup trop haut pour moi. Heureusement, il m'a fait sentir ma folie d'une façon qui m'a guérie. Ici, j'ai retrouvé en Robert le grand camarade qui apprivoisait autrefois la petite mendiante recueillie chez Prosper. Notre ancienne intimité a repris tout de suite. C'est un homme rude, mais qui a du cœur. Nous serons heureux ensemble.

L'ABBÉ. — Je l'espère. Embrassons-nous, Mariette, puisque tu deviens ma sœur. *(Il l'embrasse.)* Tu ne vas pas dire la grande nouvelle à maman ?

MARIETTE. — J'attends, pour la lui dire, que Robert soit là. Vous parlez tous de lui comme d'un chien enragé. Cela m'est désagréable en son absence. Lui présent, comme il est le premier à en rire, je me calme.

L'ABBÉ, *riant.* — Désormais, nous mettrons les malédictions doubles. Cela te calmera-t-il d'en avoir ta part ?

MARIETTE. — Oui. Au revoir, monsieur le curé.

L'ABBÉ. — Reste donc : M. Jean vient tout à l'heure faire une conférence à nos ouvriers.

MARIETTE, *avec précipitation.* — Vous trouvez sans doute que votre salle des catéchismes est trop grande pour les douze mille ouvriers de l'usine, puisque vous invitez les femmes par-dessus le marché !

L'ABBÉ. — Il n'y aura que les délégués et quelques contremaîtres... Maman compte bien se cacher dans un coin et ne pas perdre un mot. Cela ne te tente pas ?

MARIETTE. — Je n'ai pas revu M. Jean depuis que j'ai quitté sa maison. Je préfère ne pas le rencontrer devant tout le monde. *(On entend le bruit d'une voiture dans la cour.)*

L'ABBÉ. — Tiens, déjà lui !

MARIETTE. — Je me sauve par le jardin. *(Elle sort.)*

L'ABBÉ, *traversant la salle pour aller à la rencontre de Jean.* — Mon vœu le plus cher se réalise ! Sa grande parole va retentir à Sancy pour la paix et le bonheur de tous. *(Jean et Georges entrent.)*

SCÈNE II

L'ABBÉ, JEAN, GEORGES.

JEAN. — Bonjour, monsieur l'abbé. *(Il serre la main de l'abbé.)*

L'ABBÉ, *joyeusement.* — Comment ! vous, monsieur Boussard ?

GEORGES, *serrant la main de l'abbé.* — Rassurez-vous, monsieur le curé, je ne viens pas troubler l'orateur par ma présence.

L'ABBÉ. — Tant pis ! Je poussais un cri de joie. Réunir le maître et les serviteurs dans un même auditoire, c'est le commencement du succès.

GEORGES. — J'ai accompagné mon beau-frère en fumant un cigare après dîner. Je tenais à vous annoncer moi-même la grande nouvelle. Cet après-midi, nous avons inauguré l'aciérie : succès complet, dépassant toutes les espérances.

L'ABBÉ. — Oh ! tant mieux !... Voilà une grosse préoccupation de moins pour vous, monsieur Boussard, et du travail pour nos ouvriers.

GEORGES. — Ah dame ! je l'avoue, ce soir, je respire !... Nos minerais sont très abondants, mais très impurs. Jusqu'à ce jour, le fer qu'on en tirait était impropre à la fabrication de l'acier, et l'acier tend de plus en plus à se substituer au fer. Nous étions menacés de ne plus vendre notre énorme production. A présent, je réponds de l'avenir. Bonsoir, monsieur le curé ; je rentre et vous voyez un homme qui se couchera de bonne heure. Depuis des semaines, je ne dormais plus.

JEAN. — Un instant, Georges.

L'ABBÉ. — N'est-ce pas, monsieur Jean, vous allez joindre vos instances aux miennes ? Il faut que M. Boussard assiste à la conférence.

JEAN. — Non, il ne faut pas. Nous serions gênés l'un et l'autre. Mais avant qu'il s'en aille, je veux lui proposer une affaire.

GEORGES. — Une affaire !... ici ?... maintenant ?

JEAN. — J'ai attendu jusqu'à la dernière minute, parce que je tenais à parler devant M. l'abbé. Lui seul connaît ma vie, lui seul peut juger la démarche que je vais tenter.

GEORGES. — Allez, parlez. Je suis tout de même curieux de savoir ce que peut être une affaire combinée par vous.

JEAN. — Ma fortune, qui consiste uniquement en parts de l'usine de Sancy, est énorme, à en juger par mes revenus. Je voudrais la réaliser.

GEORGES. — Reprendre les capitaux engagés dans notre industrie ?

JEAN. — Je veux, devant moi, un tas d'or et de billets qui représentent mon bien.

GEORGES. — C'est fou !

JEAN. — Comment faire ?

GEORGES. — Fou !... Tel que je vous connais, tout cet argent va s'en aller en charités. Avant deux ans, vous n'aurez plus rien.

JE
plus
charit
l'avoi

GEO

JEA

GEOR
capital
toutes l
l'objet
connue :
Aujourd

JEAN.

GEORG
on trouv
demandé :
Ce sera f
monsieur
s'incline e
soit de le
une opérat

JEAN. —

GEORG
nous serait
à la sociét
pouvez les
bon march
votre idée,

JEAN. —
un spéculat
me donne
sera mauvai
beaucoup p

GEORGES
répondre.

JEAN. —
dez ! Décid
veux leur p
l'étais pas,

GEORGES
part, et je
votre père,
soient intére

JEAN, *souriant.* — Je ne vous gênais pas beaucoup.

GEORGES. — Il ne s'agit pas de cela !... Mais quand on a créé une chose, qu'elle est sortie pièce par pièce de votre cerveau, on n'aime pas à penser que d'autres ont des droits sur elle. C'est bête, mais...

JEAN. — C'est parfaitement juste et naturel. J'étais confus, pendant que vous me faisiez visiter les merveilles accumulées par votre génie, de penser que j'allais élever des prétentions là-dessus, moi qui ne comprends rien à la moindre de vos inventions. N'ayez aucun scrupule à me donner le peu que, selon vous, je réclame. Je me trouve encore trop payé pour n'avoir rien fait. J'ai seulement une prière à vous adresser : je voudrais rester propriétaire de la forêt du Seigneur. Vous m'avez dit qu'elle ne contient pas de minerais ; vos chemins de fer ne la traversent pas. Elle est en dehors de vos travaux et sauvage comme autrefois. Rendez-la-moi.

GEORGES. — C'est bien facile. Mais qu'en voulez-vous faire ? Ce sont des côtes rocheuses, très pittoresques, mais presque sans valeur.

JEAN. — Mon enfance entière s'y promène encore !

GEORGES, *souriant.* — Je comprends... Elle est à vous, comme l'usine est à moi.

JEAN. — Oui. *(On entend de nombreuses voix d'hommes, au dehors, dans le jardin.)* Sont-ce déjà eux ?

L'ABBÉ, *allant à la fenêtre.* — Les voici tous ! *(Sans se méfier, Jean l'a suivi. Dès qu'il approche de la fenêtre, des bravos, des acclamations frénétiques l'accueillent.)*

JEAN *se retire vivement.* — Cela me poursuit partout !

L'ABBÉ, *riant.* — Si vous ne voulez pas être applaudi, prenez le train et quittez Sancy, parce que vous y risquez fort d'être porté en triomphe.

JEAN. — Qui sait ?... Pourquoi ne montent-ils pas ?

L'ABBÉ. — Votre cocher qui attend à la porte leur aura dit que M. Boussard est chez moi. Comme les rapports sont un peu tendus entre les délégués et leur directeur, ils sont entrés au jardin pour attendre qu'on les appelle.

GEORGES. — Allons, Jean, tâchez d'être éloquent : vous détournerez peut-être la grève qui nous menace. Sans cela, le succès de l'aciérie peut la faire éclater très vite. Notre prospérité va doubler leurs exigences et je ne suis pas d'humeur à les subir... Monsieur le curé, au revoir ; je leur cède la place.

L'ABBÉ, *le reconduisant.* — Vous verrez, monsieur Boussard, tout ira bien. Vous assisterez à la prochaine conférence.

GEORGES. — Attendons d'abord celle-ci... Au revoir. *(Il sort.)*

L'ABBÉ, *revenant à Jean.* — Pourquoi réaliser votre fortune ? Cela

donnerait tant d'autorité à votre parole d'être celle du propriétaire d'une grande industrie ! Avez-vous des ennuis d'argent? Je vous ai trouvé si préoccupé au dîner d'avant-hier ! Et depuis, pas moyen de vous rencontrer. Vous êtes tout le temps à visiter les forges avec M. Boussard. Je suis votre vieil ami. Vous avez un chagrin. En deux mots, quel est-il?

JEAN. — Un chagrin?... Vous vous trompez. Je suis dans la joie d'un homme sur le point de se conquérir lui-même.

L'ABBÉ. — Vous ne vous apparteniez donc pas?

JEAN. — Non. Ma présence ici le prouve. Mon beau-frère désirait me montrer son usine. Ma sœur me reprochait de n'avoir jamais vu ses enfants. Tous deux me suppliaient de venir à Sancy. Je refusais. Ces hommes n'ont eu qu'à parler, et me voici ! J'arrive prisonnier, mais je partirai libre !

L'ABBÉ. — Prisonnier de qui? Je ne vois en vous qu'un esclavage, et il est sublime. Vous êtes au service d'une grande idée. C'est elle qui vous conduit parmi nous.

JEAN. — Justement. Supposez qu'après avoir passionnément admiré une doctrine, je m'éprenne d'une autre doctrine diamétralement opposée. Avec ma nature portée à se donner tout entière, il doit se produire, entre le passé et le présent, un choc d'une violence telle que pris entre les deux je risque d'être broyé. Je ne puis m'échapper qu'en imitant le renard pris par la patte dans un étau de fer.

L'ABBÉ. — Je ne comprends pas, mon enfant.

JEAN. — Il coupe la patte. *(Montrant la fenêtre par laquelle on entend causer les ouvriers.)* Faites-les venir, vous comprendrez.

L'ABBÉ, *soupirant.* — Allons, soit! *(De la fenêtre, il s'adresse aux ouvriers.)* Messieurs, nous vous attendons. *(Au dehors vive approbation, et aussitôt, par la porte du jardin, arrivent Robert et Journet suivis d'une trentaine d'hommes, les uns endimanchés, les plus nombreux en costume de travail; quelques-uns, la peau noire de houille, ou le visage taché d'ocre par le minerai. En même temps la vieille Madeleine, venant de l'intérieur, apporte une lampe allumée qu'elle dépose sur la chaire, car le jour baisse.)*

SCÈNE III

L'ABBÉ, JEAN, MADELEINE, ROBERT, JOURNET, OUVRIERS.

ROBERT, *serrant la main de Jean.* — Monsieur, depuis la plate-forme des hauts fourneaux jusqu'à trois cents mètres sous terre, ce n'est qu'un cri de joie depuis qu'on vous sait arrivé.

JOURNET, *arrivant à son tour près de Jean.* — Cette fois, y a

du bon!... C'lui qui travaille avec nous, c'est plus un d'ces farceurs de Paris qui viennent tout brouiller, et puis qui nous laissent dans l'pétrin. C'que vous dites, on peut l'croire, parce que vous avez l'pouvoir de l'faire.

L'ABBÉ, *poussant les ouvriers sur les bancs.* — Messieurs, si vous voulez vous asseoir...

ROBERT, *jovial, à l'abbé, pendant que les ouvriers s'installent.* — Pourquoi qu't'as pas fait venir ton suisse pour nous placer? *(Quelques gros rires accueillent cette plaisanterie.)*

UN JEUNE OUVRIER, *en passant près de l'abbé.* — Aujourd'hui, vous pourrez pas m'mettre à genoux dans ce coin-là, monsieur le curé, comme quand je venais au catéchisme.

L'ABBÉ, *le menaçant du doigt.* — Prends garde, Amédée, M. Jean va te faire réciter tes actes de foi, d'espérance et de charité. Si tu ne les sais pas mieux qu'autrefois, le coin est toujours là. *(De nouveau, quelques rires bienveillants. Les ouvriers sont en train de se disperser sur les bancs. Madeleine, jusqu'alors masquée par eux, attendait près de la porte. Elle apparaît toute vieille et cassée en présence de Jean.)*

JEAN. — Eh! Madeleine!... *(Il lui tend la joue.)* Allons, comme quand j'étais petit! *(Elle l'embrasse, cela produit une excellente impression.)*

MADELEINE, *prête à pleurer.* — Comment! vous me reconnaissez, monsieur Jean! J'suis encore moins changée qu'not' pauv' Sancy, n'est-ce pas?

JEAN. — Vous demeurez ici, maintenant?

MADELEINE. — Oui... Bonne de curé, pour finir.

ROBERT, *de sa place, au troisième banc.* — Maman, combien de messes par mois pour vos gages? *(Tonnerre de gros rires. Madeleine, éperdue, va se blottir sur le dernier banc.)*

L'ABBÉ, *qui reste avec Jean aux environs du « mois de Marie », promène sur l'auditoire un regard satisfait.* — Ah! ah! il y a là dedans des figures que je ne vois pas souvent devant moi quand je prêche. *(A Jean.)* Ces gaillards-là seraient capables de ne plus venir si je leur faisais trop voir ma soutane. *(Il va s'asseoir tout au fond, près de sa mère, au milieu d'un grognement approbateur.)*

JEAN, *maintenant seul en présence de l'assemblée, s'adosse à la chaire et parle debout, au milieu d'une attention passionnée.* — Messieurs, j'étais presque enfant, lorsque, devant le cadavre mutilé d'un des vôtres, j'ai prononcé un serment: « Des hommes meurent pour nous, je veux me dévouer à eux. » Ces mots, vos envoyés me les ont rappelés et me voici.

Mais, en promettant de venir, j'ai formellement déclaré que je ne

m'engageais pas à répéter mes conférences de Paris. Je faisais allusion à de nouvelles manières de voir que je vous exposerais peut-être. Est-ce vrai, Robert?

ROBERT. — Parfaitement vrai!

JEAN. — Ce que je vais dire ne répondra guère à vos espérances. Si mes paroles vous semblent cruelles, sachez bien que moi-même j'ai beaucoup souffert avant d'arriver à les penser.

Il y a trois mois, lors de mon entrevue avec vos envoyés, je traversais une époque singulièrement troublée de ma vie. Je constatais que peu à peu les devoirs que j'avais acceptés envers les Cercles d'ouvriers devenaient un fardeau trop lourd pour mes épaules. Certes, je n'entends pas faire ici le procès de l'œuvre admirable qui pendant des années a été ma consolation. Ce n'est pas en elle que je n'ai plus foi, c'est en moi-même! Mon âme est pleine de sentiments qui ne devraient pas exister chez un serviteur des pauvres. J'ai succombé à tant de vanités qu'il a fallu me rendre à l'évidence : je n'avais pas la vocation de ramener la multitude à Dieu.

Depuis quelque temps je savais à quoi m'en tenir là-dessus. Pourtant, je continuais à parler aux ouvriers. C'est qu'entre eux et moi il existe un pacte : ce n'est pas mon argent que j'ai promis de leur livrer, c'est ma personne entière; et je tenais parole, quoi qu'il m'en coûtât. Au moment où je me débattais le plus douloureusement dans cette captivité morale, une idée nouvelle me fut suggérée. Cette idée, la voici : on a tout autant de chances d'être utile à l'humanité en travaillant pour soi-même qu'en travaillant pour le prochain. Si vous n'êtes pas dévoué par instinct, ne cherchez pas à l'être par devoir. L'égoïsme qui produit est, pour la masse laborieuse, ce que la charité qui donne est pour le pauvre. *(Vive émotion. — Chuchotements.)*

Cette maxime vous révolte, messieurs. Moi aussi, elle m'indigna lorsqu'elle me fut révélée. Pourtant, à la réflexion, je ne tardai pas à m'apercevoir qu'elle était plus réconfortante que cruelle, puisqu'elle m'enseignait un nouveau moyen de vous secourir. Alors, jugez avec quelle passion je me mis à l'étudier. Si elle était vraie, je n'avais plus besoin d'être un apôtre : il suffisait d'être un acharné travailleur. La question était de savoir si, oui ou non, je me trouvais en présence d'une vérité.

Pour m'en assurer, je n'ai eu qu'à m'examiner moi-même. Que suis-je? Un homme encore jeune, déjà célèbre, partout adulé, fêté, content de l'être. A qui dois-je cette situation? A vous, messieurs, aux ouvriers, à tous ceux auxquels je me suis voué. Oui, j'ai prospéré grâce à mes protégés, et, à supposer que je leur aie fait quelque bien, le plus gros profit est certainement pour moi. En cela, suis-je coupable? Ma conscience répond non, car je ne l'ai pas voulu, au contraire, j'ai été tourmenté de scrupules en le découvrant; je suis

rempli des intentions les plus droites et je payerais de mon sang la moindre amélioration du sort des pauvres.

Alors, j'ai regardé dans mon pays. Je n'y suis pas seul à m'occuper des classes laborieuses. Il y a des hommes d'État, des littérateurs, des prêtres, de simples ouvriers même, comme vous, Robert, qui courent partout où la foule s'agite, se font le porte-voix de ses haines et de ses douleurs. Toujours je constate ceci : tous ils montent, tous ils avancent plus vite et mieux que leurs frères.

C'est donc une loi générale. Impossible d'aider le prochain sans le dépasser. Je touche à la preuve que je cherchais. Il me manque pour l'avoir tout entière de pouvoir ajouter : « En travaillant pour soi-même, on aide le prochain ». Je n'ai eu qu'à venir pour le constater. *(Interruptions.)*

Ah ! laissez-moi parler, messieurs, vous n'arrêterez pas le cri qui m'échappe. Depuis trois jours je suis à Sancy dans le trouble et l'émotion. J'ai vu de monstrueuses machines, traversé des nuées de vapeurs, pénétré à des lieues sous terre. Ce qui m'a le plus frappé, le voici. Chaque fourneau, chaque outil avait son histoire. Continuellement celui qui m'accompagnait me disait : « J'avais projeté ceci; lors de la mise au feu, il s'est produit cela et j'ai été forcé de recourir à tel ou tel moyen. » Partout un obstacle surmonté; partout la trace d'une infatigable attention. Écoles, bureaux, magasins, cantines, j'ai tout parcouru. A chaque pas l'ingéniosité du maître se révélait. Préoccupations, responsabilités, tout vient fondre sur lui et il fait face à tout. J'ai vu des milliers de travailleurs haleter sur des lingots ardents, s'acharner contre des blocs de minerai, ramper sous la panse huileuse des machines : eh bien, toutes ces haleines gémissantes, ces regards sans joie, ces peaux noires, ne m'ont pas donné l'idée d'un labeur aussi âpre, aussi désespéré, que celui de votre chef. Son effort résume tous les vôtres, il est un créateur, et, devant l'immensité de sa conception, avant tout, j'admire ! *(Vive sensation.)* Cette admiration-là, voyez-vous, ne sera pas stérile. Elle marque une grande étape dans mon existence. En voyant vivre un peuple par le cerveau d'un homme, j'ai compris tout ce qu'il peut y avoir de générosité réelle dans l'effort en apparence le moins désintéressé. Messieurs, aujourd'hui pour la dernière fois, je m'adresse publiquement aux ouvriers. Les mots que je prononçais devant eux n'étaient pas miens. Ils appartenaient à l'Église. Ils sont de toute beauté, et alors qu'ils expirent sur mes lèvres je les recommande à votre respect. Désormais, je n'emprunterai les mots de personne, et c'est précisément pour cela que je renonce à être orateur. On ne peut lancer à la foule que des paroles très anciennes, si l'on veut trouver un écho dans son âme restée vieille comme le monde. *(Mouvement.)*

ROBERT. — Que ferez-vous, alors?

JEAN. — Je serai moi. Je le serai par l'action, puisqu'il n'y a pas moyen de l'être par la parole. Au lieu de vous faire espérer, je vous ferai vivre.

ROBERT. — On ne peut pas l'un sans l'autre. Nous espérons tout de même. Nous comptions, en effet, qu'un seul des beaux discours où vous maudissiez la férocité du capital, prononcé ici-même, suffirait pour balayer bien des abus. Vous nous refusez cela, c'est un malheur! Alors, nous demandons autre chose. Maintenant que vous avez bien admiré en bloc, examinez en détail. Jusqu'à présent M. Boussard vous a guidé dans l'usine, à nous de vous promener dans le bagne. Si le bagne vous fait horreur, n'est-ce pas? vous le crierez avec la même franchise que vous avez crié d'admiration! *(Assentiment.)*

JEAN. — Pas de malentendu! Vous voulez m'enrôler contre votre maître précisément à l'heure où je me reproche d'avoir trop vivement combattu la toute-puissance des maîtres, c'est-à-dire l'individualisme à outrance qui fait le fond de l'esprit moderne. A présent, je m'aperçois que l'individualisme rachète sa férocité par la richesse des dons qu'il prodigue à l'humanité. Ce n'est pas la foule qui pense, organise, invente, crée; c'est l'homme, un homme tout seul, plus énergique et plus intelligent que l'ensemble des autres.

ROBERT, *ironique.* — Celui-là même que vous appeliez exploiteur...

JEAN, *souriant.* — J'oubliais qu'on nous appelle roublards, nous, les faiseurs de discours. Prenez-y garde, Robert, nous sommes, vous et moi, tout autant que n'importe quel industriel, des privilégiés. Si M. Boussard est un exploiteur, vous en êtes un autre, et moi de même. Je vous défie de sortir de là. Mais nous ne sommes cela, ni les uns ni les autres. Chaque fois que l'humanité avance d'une ligne, c'est qu'un isolé est allé bien loin devant elle, éclairant sa route, marchant à pas de géant. Cet isolé, qu'il soit industriel comme mon beau-frère, ou penseur, ou artiste, si nous le rencontrons, écartons-nous de sa route, laissons-lui les coudées franches. L'homme supérieur a droit de n'être pas troublé dans sa conception : elle est son bien, elle est sa vie. A lui de l'améliorer, de la corriger, de la rendre parfaite. Je serais votre plus dangereux ennemi si j'allais, moi, ignorant, donner des conseils à votre chef et le troubler dans l'accomplissement de son œuvre. C'est ce que je ne ferai certainement pas. *(Murmures de colère.)*

ROBERT. — C'est ce que vous ferez, car vous êtes honnête homme. Admettez un instant que nous soyons lésés, ne fût-ce que de trois sous. Là-dessus, il vous revient un sou. Le prendrez-vous?

JEAN, *avec fermeté.* — Je ne suis plus propriétaire ici. J'ai vendu à mon beau-frère ma part des usines. *(Grand silence.)*

UNE VOIX. — Ponce-Pilate !

JEAN *se redresse fièrement.* — Celui dont vous me jetez le nom comme une injure est à jamais odieux pour avoir lâchement fui la responsabilité. Au contraire, moi je vais bravement à elle. Ma fortune entre les mains de M. Boussard, c'est une puissance qui m'appartient et dont je n'ai pas la direction. Que j'intervienne en votre faveur, M. Boussard me répondra que je n'ai pas un mot à dire pourvu qu'il serve mes dividendes, et voilà ce que Ponce-Pilate se ferait un plaisir de vous annoncer en affectant de vous plaindre bien haut. J'agis tout autrement. J'ai réalisé mon bien. Vous, dont j'ai juré d'être l'ami, demandez-moi compte de son emploi.

NOMBREUSES VOIX. — Ah ! ah !... Eh bien, oui !... Comment?... Nous allons voir !

JEAN. — Je commence par donner un million à la caisse des retraites des ouvriers de Sancy, à vous, par conséquent, mes amis. Je l'offre en réparation de... *(Il s'arrête avec anxiété. Baissant la voix.)* C'est un souvenir... Prenez-le... *(Applaudissements, mêlés de chuts.)*

JOURNET. — Merci, monsieur Jean. Tout de même, c'était mieux quand vous gardiez votre argent et trouviez de bonnes paroles pour nous autres.

ROBERT. — Vous donnez un million. Merci ! C'est entendu. Le reste ne nous regarde pas. Sans cela...

JEAN. — Tout vous regarde dans ma vie. C'est devant vous que j'ai prononcé le serment dont vous vous êtes servi pour me traîner ici comme si j'avais la corde au cou ! Questionnez, je répondrai.

ROBERT. — Vos autres millions, qu'en faites-vous ?

JEAN. — Ne l'ai-je pas dit ? Ils seront productifs sous ma responsabilité.

ROBERT, *ironique.* — Vous ferez valoir vos capitaux, quoi !

JEAN. — Précisément.

ROBERT. — Eh bien ! mais ce serment, voici le moment d'en parler.

JEAN. — Je le tiens !... Ah ! si je me croisais les bras, assis sur mon tas d'or, avec l'intention de vivre grassement à ne rien faire, vous avez raison, je serais parjure. Mais j'entends que ma fortune procure à de nombreux travailleurs l'occasion de gagner leur vie, qu'elle soit le point de départ d'une activité nouvelle. Il ne manque pas de terres à défricher, de mines à ouvrir, de colonies à civiliser. Je trouverai mille manières d'être fidèle à ma parole.

ROBERT. — En gagnant de l'argent !

JEAN. — Ah ! si vous saviez le peu dont j'ai besoin, et à quoi j'emploie mon or ! Ne comprenez-vous pas qu'un homme puisse goûter un des plus nobles plaisirs qui soient, à multiplier sa propre vie par des milliers de vie humaines, à faire de sa pensée une atmosphère où tout un peuple respire l'énergie. C'est presque une jouissance dérobée à Dieu ! Je n'en sais pas de plus légitime et de plus bienfaisante. C'est même parce qu'elle est bienfaisante que je compte la poursuivre sans manquer à ma parole. *(Violents murmures.)*

JOURNET. — Monsieur, malgré que je trouve que vous feriez mieux de continuer comme avant, eh bien ! je crois que vous avez de bonnes raisons. Seulement, le diable m'emporte si je les devine ! Les camarades, non plus, ne comprennent pas. Vous donnez un million ; ça, c'est bien. C'est une façon comme une autre de vous consacrer à nous. Mais prétendre que vous serez tout autant notre homme quand vous ferez valoir vos autres millions, celle-là, tout d'même, j'la trouve un peu raide.

ROBERT, *à Journet.* — Je vais te l'expliquer, moi. Il y a des porcs si gras que les rats leur grignotent le lard sur le dos sans leur faire mal. Le porc, à force d'être bien nourri, est devenu l'ami du rat. Si c'est là votre idéal de bienfaisance, monsieur Jean, eh bien, vous êtes un des plus beaux farceurs que l'ouvrier ait jamais vus, et il en a vu de rudes ! *(Ricanements.)*

JEAN. — Le porc s'engraisse en avalant une pâtée que son maître verse dans l'auge. Il ne la conquiert pas. Il n'est ni plus audacieux, ni plus intelligent que les rats. Ceux-ci grignotent son lard, mais plus souvent volent sa pâtée. Vous ne pouviez pas choisir une comparaison moins juste. En voulez-vous une autre ? — On raconte qu'au fond du désert des nuées de chacals suivent le lion pour dévorer les restes de son carnage. Trop faibles pour attaquer le buffle, trop lents pour prendre les gazelles, tout leur espoir est dans la griffe du roi. Dans sa griffe, entendez-vous ! Au crépuscule, il quitte son repaire et parcourt les savanes, rugissant de faim, cherchant sa proie. La voici ! Alors, les bonds prodigieux, la lutte furieuse, les mortelles étreintes, le sol rouge de sang, d'un sang qui n'est pas toujours celui de la victime. Puis le festin royal, sous le regard attentif et respectueux des chacals. Lorsque le lion a le ventre plein, les chacals dînent. Croyez-vous que ceux-ci seraient mieux nourris si le lion partageait sa proie en autant de morceaux que de convives, et s'en réservait un maigre quartier ? Pas du tout ! Ce lion doucereux ne serait plus le lion ; à peine un caniche d'aveugle ! Je le vois s'arrêtant d'égorger au premier cri d'angoisse et léchant les plaies de sa victime. Parlez-moi d'un animal féroce, ardent à la curée, ne rêvant que meurtre et boucherie. Celui-là, quand il rugit, les chacals se passent la langue sur les lèvres. Le superflu du lion cruel est plus abondant que le nécessaire du lion généreux.

Comprenez-vous maintenant? Il y a une différence entre la pâtée qu'on apporte et le buffle qu'on étrangle, entre un porc à l'engrais et un lion à la chasse, entre l'oisif qui digère et l'homme entreprenant qui fait jaillir les sources nourricières dont le travailleur reçoit les éclaboussures.

ROBERT, *gravement, se tournant vers le fond de la salle.* — Qu'est-ce que tu dis de ça, toi, Paul?

L'ABBÉ. — Que si on n'est pas chrétien, et qu'on envisage le monde avec ses misères et ses injustices, on est obligé de penser comme M. Jean. *(Vive sensation.)*

ROBERT. — A moins d'être socialiste!... *(Triple salve d'applaudissements.)*

JOURNET, *se tournant vers le fond de la salle.* — Et vous, mère Charrier, qu'êtes la plus vieille de Sancy. C'est-y qu'il a raison, hein?

MADELEINE, *d'une voix dolente.* — Vous n'avez pas connu ça. Autrefois, dans l'pays, dès qu'un fermier rendait l'âme, c'était l'usage, pendant que la veuve arrêtait l'horloge, le premier valet allait jusqu'au milieu de l'étable, et disait bien haut, pour que toutes les bêtes l'entendent : « Le maître est mort! » Quand même nous n'serions guère plus qu'des animaux, M. Jean voit bien que dans les moments graves, on leur parle comme s'y z'étaient de la famille... Pourquoi qu'y veut plus parler aux pauvres gens? *(Émue et intimidée, elle se cache la figure.)*

L'ABBÉ, *au milieu de l'émotion, se lève et, montrant le crucifix qui surmonte le « mois de Marie », s'écrie :* — Vous tous, levez les yeux vers cette croix. Jusqu'à mon dernier soupir, je vous la montrerai en répétant : « Le maître est mort! » *(Silence farouche.)*

UN OUVRIER, *montrant le poing à Jean.* — Ton argent, j'en veux pas! L'argent d'un renégat!

UNE VOIX. — Pas besoin qu'y l'donne, on l'prendra bien!

UNE VOIX. — La grève!

ROBERT. — Oui, la grève... Nous avions ajourné nos revendications au moment où la nouvelle aciérie marcherait. Nous comptions, avec votre aide, obtenir une parcelle des gros bénéfices qu'on va réaliser grâce à elle. Ah! mais, nous en avions, une couche! L'aciérie fonctionne admirablement; seulement, vous n'êtes plus propriétaire. On ne peut pas plus agréablement trahir ses amis. Nous vous regardions comme un homme juste, loyal, désintéressé. Oui, c'était bon quand il s'agissait de la fortune des autres. Aujourd'hui qu'on regardait du côté de la vôtre, vous avez fait la part du feu, je ne dis pas, et puis, plus personne! Plus personne, cela signifie que vous cherchiez à nous entortiller par de belles phrases auxquelles on ne comprenait rien.

Ma foi, nous sommes si bons garçons! peut-être que le truc allait prendre, si vous n'aviez pas dit une parole de trop. Pour la dernière fois qu'elle s'abaissait jusqu'aux ouvriers, votre éloquence a eu un mot d'enfant terrible. Alors, comme ça, monsieur, il y a un lion, et nous sommes les chacals. Eh bien, soit! Puisque vous voulez que les choses se passent entre bêtes féroces, on vous suivra sur ce terrain-là. Lorsque les chacals trouvent que les restes du lion ne leur garnissent pas suffisamment la panse, ils se réunissent très nombreux, tâchent de surprendre le roi et de le dévorer tout vif. *(Aux ouvriers.)* Hardi, chacals, montrez vos crocs!

LES OUVRIERS, *hurlant en chœur.* — La grève!... Vive la grève!... Hardi, chacals!... *(Jean est immobile, adossé à la chaire, les bras croisés.)*

JOURNET, *dans le tumulte, s'approche de Jean et lui dit sans hausser la voix.* — Fallait pas, monsieur! On espérait!... Nous autres, ça se déchaîne pour un mot, mais, une fois partis, ce n'est plus avec des mots qu' ça s'rattrape.

ROBERT, *criant avec autorité.* — Sortez!... La séance est levée... Ce n'est pas chez l'curé que ces questions-là se vident! *(Les ouvriers sortent en discutant avec passion et aux cris de : « Vive la grève! » Robert ferme la marche. Sur le pas de la porte, il se retourne et s'adresse à Jean.)* Vous, monsieur, s'il y a du sang versé, dites-vous bien que le vrai meurtrier, c'est celui qui change les hommes en bêtes fauves. *(Il se tourne avec émotion vers sa mère et l'abbé, restés près de la porte, dans le dernier banc.)* Vous entendez, maman. *(Il montre Jean.)* Ce n'est pas lui qui sera condamné, mais c'est lui qui tue!... Adieu, maman! adieu, Paul!... *(Il sort et des acclamations l'accueillent dans la rue.)*

SCÈNE IV

JEAN, L'ABBÉ.

L'abbé va droit à Jean, Madeleine le suit et, pendant que les deux hommes s'abordent, elle se glisse dans la maison.

L'ABBÉ. — Lorsque j'ai vu que vous commenciez votre conférence sans invoquer le saint nom de Dieu, tout de suite, j'ai eu le pressentiment d'un malheur.

JEAN. — Vous aussi contre moi! Je donne tout, mes revenus s'épuisent en charités, — il faut bien que je m'en vante puisque je suis attaqué, — et on me refuse la libre disposition de moi-même!

L'ABBÉ. — Saint Paul a dit : « Quand je parlerais toutes les langues des anges et des hommes, si je n'ai point la charité, je ne suis qu'un airain sonore, une cymbale retentissante. Et quand je distribuerais tout mon bien pour nourrir les pauvres et que je livre-

rais mon corps pour être brûlé, si je n'ai point la charité, tout cela ne me sert de rien. » Dans le langage de l'Église, amour et charité ne font qu'un. Vous avez secouru le prochain sans l'aimer. Aux yeux de Dieu, vous n'avez rien fait, et, vous voyez, les hommes s'aperçoivent que le rayon divin n'est pas sur votre front.

JEAN. — Est-ce ma faute si, à mesure que mon âme se dévouait davantage, elle s'enfonçait de plus en plus dans la sécheresse et l'isolement ; si j'avais contre les malheureux comme une rancune inconsciente pour l'existence surhumaine que je leur consacrais ? Rappelez-vous le petit animal de proie que j'étais dans mon enfance, passant sa vie à égorger des chevreuils. N'ai-je pas quelque mérite à l'avoir déguisé pendant des années en créature douce et compatissante ? Suis-je maître d'aimer ou de n'aimer pas le prochain ? L'amour se commande-t-il ?

L'ABBÉ. — C'est en Dieu que vous devez aimer le prochain, et l'amour de Dieu se commande.

JEAN. — Pourquoi me demander ce qu'on n'exige pas d'eux ? A cela je ne vois qu'une raison. J'ai commencé à me dévouer, il faut continuer. Lorsqu'on a pris une attitude, on y est condamné à perpétuité !

L'ABBÉ. — Sans doute, si elle est noble. Que ce soir je jette le froc aux orties : est-ce que tout le monde ne me méprisera pas, même ceux qui ne vont jamais à la messe ? Vous avez beau donner votre fortune aux pauvres, vous avez sur eux l'avantage d'un passé rempli de pensées élevées. Vous leur en devez compte. Moralement, il ne vous est pas permis de tomber à leur niveau. J'ai connu un enfant qui, bien loin d'être un petit animal de proie, avait le sentiment du sacrifice porté à un si haut degré qu'il entrait en fureur lorsqu'un de ses cousins avouait que le martyre lui ferait peur. Une âme nourrie de pareilles idées ne doit pas faiblir, je ne comprends même pas qu'elle le puisse.

JEAN. — L'enfant dont vous parlez avait vu porter à travers une ville remplie de musiques et de chants une figure de cire bien maquillée. Sa petite âme vaniteuse avait pris conscience d'elle-même devant cela : un triomphe ! Il était revenu dans ses bois, ivre de piété, croyait-il ; d'orgueil, puis-je répondre à présent. Comme cela présageait bien l'apôtre en gants blancs que je suis devenu, pérorant pour Dieu, se figurait-il, et en réalité pour une vaine fumée de gloire !

L'ABBÉ. — Grâce à l'apôtre en gants blancs, les conservateurs comprennent enfin qu'il y a une question sociale infiniment plus grave que celle de savoir si nous serons en république ou en monarchie. Voilà ce que je lisais de vous, hier encore, dans mon *Univers*, et il y a de quoi marcher la tête haute. Non, vous n'êtes pas uniquement un

affamé de gloire ! Dans ce discours qui tout à l'heure faisait bondir nos gens, le bonheur du prochain vous préoccupait encore. Aussi je crois que vous interprétez de travers un penchant peut-être très élevé de votre âme. Tenez, dès demain, partez à pied, tout seul, gagnez la forêt; vous y retrouverez des coins qui n'ont pas changé, et de vieux souvenirs plus réconfortants que vous ne supposez.

JEAN. — A peine arrivé, j'y ai couru. Et, c'est vrai, là-bas, il reste des coins de profonde solitude. J'ai suivi des sentiers que les loups sont encore seuls à frayer. *(Un silence.)* Si, pourtant, je m'y suis heurté à quelqu'un...

L'ABBÉ, *joyeux.* — Le petit martyr !

JEAN. — Un petit sauvage qui parcourait autrefois les mêmes sentiers.

L'ABBÉ. — Vous l'avez reconnu ?

JEAN. — Lui m'a reconnu. Lui, qui vivait d'une existence vagabonde parmi les arbres, il s'est arrêté devant moi, l'orateur à la mode, et m'a dit : « Jean, tu es resté seul dans la foule, comme autrefois je restais seul dans la forêt. Tu as marché pendant des années grisé par ton rêve, comme autrefois j'allais, sous la futaie, grisé par mon rêve. Pour toi le rêve a été de gloire, comme autrefois le mien était de gloire... Je n'entendais que le murmure des feuillages et le chant des oiseaux. Tu as entendu d'autres sons : les hurlements des révoltés ont remplacé pour toi les hurlements des loups, et les belles dames t'ont chanté leur admiration pour te dédommager des mélodies de printemps. A quoi t'a servi de partir ? Reste donc ! Nos arbres vivent des siècles ; nos rochers, c'est le vieux squelette du monde ; nos torrents, c'est l'eau du déluge qui s'écoule, et, dans ma solitude, ce sont les printemps toujours jeunes qui marquent les étapes du temps. Puisque tu veux de la gloire, rien n'en donne la sensation comme la nature perpétuellement admirée par le regard immuable des étoiles. Reste avec moi, tu seras dans l'éternité ! »

L'ABBÉ. — Qu'avez-vous répondu ?

JEAN. — « Petit Jean, volontiers ton vieux Jean resterait. C'est bien vrai qu'on se retrouve après des années, après avoir ouvert son âme aux sentiments les plus opposés, et pleuré, et lutté, et souffert ; oui, on se retrouve tel qu'on était parti... Pourtant, je ne suis plus capable de reprendre nos anciennes promenades. Ce qu'il me faut pour continuer le rêve commencé par toi, c'est, au lieu du frisson des feuillages et du chatoiement des eaux, le frémissement des foules. Quand beaucoup d'âmes vibrent à l'unisson de la mienne, j'ai la sensation que me donnait autrefois le passage des brises qui font rendre aux arbres séculaires le chant de la création. Illusion non moins enfantine que la tienne, car au fond c'est la même ! »

L'ABBÉ. — Vous voyez bien! Il vous faut le frémissement des foules! Vous prétendiez renoncer pour toujours à parler au public.

JEAN. — C'est bien cela qui me tourmente! Je suis en contradiction avec moi-même! D'une part, entraîné vers l'action forte et féconde qui nourrit les peuples, séduit par l'exemple de mon beau-frère et humilié lorsque je compare mon existence sonore et creuse de phraseur à la sienne, dont l'utilité est évidente, j'ai des crises d'émulation folle. Je voudrais le dépasser dans son activité muette. J'irais, s'il le fallait, élever des bœufs à la Plata ou conquérir le Pôle. Et puis je me demande à quoi bon. Oui, quand les prairies produiraient assez de viande pour nourrir tous les hommes, quand les usines fourniraient assez de drap pour les habiller tous, quand ils seraient tous riches et repus, à quoi bon, s'ils constituent un troupeau morne, dont ne s'élèverait pas un chant, dont ne se dégagerait pas une joie? Un bétail à l'engrais, est-ce donc un idéal d'humanité! Et alors, je me dis qu'on peut faire mieux que de nourrir les peuples : on peut en être le parfum, la fleur, l'âme!... Je l'avoue, quand ces idées me viennent, ce n'est pas la vanité seule qui me remplit du désir d'être écouté... compris!

L'ABBÉ. — Voilà le généreux instinct qu'il faut suivre! Ouvrir son âme et son cœur à ses frères. Ah! faites-le! Ils sont tellement dénués d'amour et de direction, ils comprennent si bien que leur véritable ami est celui qui s'occupe d'eux, que, dans le désespoir de perdre votre parole, ils refusaient votre or. Si votre parole ne leur est pas rendue, qu'ils sachent, au moins, où trouver votre pensée. Soyez écrivain, poète, philosophe, soyez ce que vous voudrez, pourvu que vous ne soyez pas fermé comme la tombe. Oui, malgré ce qui sépare maintenant mes idées des vôtres, j'ai confiance. Vous êtes moins loin que vous ne pensez de la charité selon saint Paul.

SCÈNE V

JEAN, L'ABBÉ, UN DOMESTIQUE.

UN DOMESTIQUE *arrive, essoufflé, par la porte du jardin. A Jean.* — M. Boussard m'envoie dire à monsieur de ne pas s'inquiéter Ce n'est rien. Il a été manqué.

JEAN. — Manqué!

LE DOMESTIQUE. — Vous ne savez donc pas? M. Boussard était assis sur le perron avec madame et les enfants, comme tous les soirs, lorsqu'on a tiré sur lui du massif de sapins qui se trouve en face. La balle s'est aplatie contre une colonne de la véranda, à un pouce de sa tête. Un second coup ne l'a heureusement pas atteint non plus.

L'ABBÉ. — La réponse du chacal au lion!

ACTE CINQUIÈME

Dans le jardin de Prosper. — A gauche, un chalet forestier aux murs tapissés de glycine, aux fenêtres garnies de fleurs. Des deux côtés de la porte, banc formés d'une planche supportée par trois piquets. Devant la maison commence une allée bordée de poiriers et de groseilliers qui va se perdre à droite. Au fond, le jardin est limité par une haie derrière laquelle on aperçoit un vaste horizon boisé, éclairé par la lune.

SCÈNE PREMIÈRE

MARIETTE est assise à la porte du chalet. CATHERINE en sort.

CATHERINE. — V'là les enfants au lit... La p'tite dort déjà... C'est-y qu'on va faire comme elle? J'en peux plus d' sommeil.

MARIETTE. — Vous n'attendez pas Prosper?

CATHERINE. — Ah ben! y rentrera p't'être pas avant qu'y fasse jour!

MARIETTE. — Allez vous coucher. Moi, je ne pourrais pas dormir. Ah! que je voudrais être à demain!

CATHERINE. — Pour quoi faire, à demain?

MARIETTE. — Il faut absolument que je prévienne M. Jean. Les ouvriers lui en veulent à mort. S'il se montre, il court le risque d'être écharpé.

CATHERINE. — C'est donc vrai que, tout à l'heure, il a déclaré aux gens de Sancy que le patron doit avoir trop à dîner pour que les ouvriers puissent manger ses restes? C'est l' facteur qui l' dit.

MARIETTE. — M. Jean est incapable de se moquer des pauvres. Pourtant, tous ceux qui assistaient à la conférence racontent la même chose que le facteur.

CATHERINE, *riant*. — Ah! ah! Ils s'attendaient à un aut' boniment. Dame! aussi, quand on disait : « Paraît qu' M. Jean donne tort à M. Boussard! » j'en croyais pas un mot. S'y pensait que M. Boussard gagne mal son argent, y n'en prendrait pas sa part. J'le connais trop pour ça!... Alors, y rient jaune, les camarades, là-bas?

MARIETTE. — Demain matin, le travail cesse. Grève pendant des semaines! Plus de pain pour les enfants!... Cela vous amuse?

CATHERINE. — Pourquoi qu'y demandent la lune? Si c'était pas pour gagner plus qu'eux, M. Boussard s' mettrait pas fabricant d'fer... Ah! foutue grève de fainéants! L' pays va encore une fois être plein de mauvais gars, et d'être au milieu des bois, ça n' sera pas drôle, surtout qu' les gardes, on leur z'y en veut toujours. A c't'heure, nous v'là pour des semaines à ne pas savoir si on ne se

réveillera pas dans une grillade. Robert devrait ben loger un moment chez nous. Au moins, si ses amis les partageux venaient, y leur ferait faire demi-tour. Avec ça qu' lui-même tuerait un homme sans y regarder!... Pourvu qu'y fasse pas d' bêtises!

MARIETTE. — Catherine, c'est très imprudent ce que vous dites là. Quelqu'un vous entendrait, et il y aurait le même jour une histoire malheureuse, ce serait assez pour faire empoigner Robert.

CATHERINE. — Ah! on sait ben qu' Robert, faut pas y toucher devant toi. Mais puisqu'y a personne qu'écoute, c'est'y la peine d' se fâcher tout rouge? T'es encore d' ceux qui poussent des cris pour une puce qui s' casse la patte!

MARIETTE, *regardant vers le jardin.* — Je crois que voici M. Jean.

CATHERINE. — J'ai trop sommeil pour causer. Bonsoir. *(Elle rentre dans la maison.)*

SCÈNE II

MARIETTE, JEAN.

JEAN, *arrivant auprès de Mariette.* — Prosper est là?

MARIETTE. — Il n'est pas rentré.

JEAN. — Est-il au courant de ce qui arrive? Vous ne pouvez pas demeurer dans une maison isolée comme celle-ci : je venais dire à Prosper que M. Boussard lui offre de le loger, lui et sa famille, dans les communs du château.

MARIETTE. — Ah! monsieur, c'est plutôt à vous qu'il faut penser! Je me suis sauvée du village parce que je n'avais plus la force d'entendre les horribles choses qu'on disait. Je comptais aller vous avertir demain matin. Ils sont comme de vraies bêtes fauves! Robert surtout, enragé, fou! Vous ne le connaissez pas. Lorsqu'il est bien décidé, rien ne l'arrête. Je vous en supplie, un mot d'espoir, une parole de conciliation, que j'irai en courant lui porter. En courant, vous entendez! C'est une question d'heures, de minutes!

JEAN, *avec calme.* — Inutile de courir. Le danger est passé. On vient de tirer sur mon beau-frère, heureusement sans l'atteindre. Veux-tu savoir qui a tiré? Robert!

MARIETTE. — On l'a pris?

JEAN. — On l'a dénoncé.

MARIETTE. — Qui?

JEAN. — Toi, à l'instant.

MARIETTE. — Qu'est-ce que cela fait? Vous ne le trahirez pas! Vous en êtes si peu capable, que je vous dirai tout : Robert a juré devant moi qu'il tuerait un des deux, M. Boussard ou vous.

JEAN. — Il faut donc m'attendre à recevoir des balles... presque de ta part, Mariette.

MARIETTE. — Monsieur!

JEAN. — Dame, oui!... A part l'heure du crime, tu savais tout! Être si bien informée, devant les tribunaux, cela se nomme complicité.

MARIETTE. — Je donnerais tout au monde pour qu'il n'arrivât pas malheur à vous ni aux vôtres.

JEAN, *souriant avec un peu de fatuité.* — A moi, je m'en doute!... Je vois encore ta pauvre figure désolée lorsque j'ai déclaré qu'il fallait nous séparer... Es-tu devenue raisonnable!

MARIETTE. — La raison même.

JEAN. — Et tu ne m'en veux pas?

MARIETTE. — Au contraire.

JEAN, *légèrement déçu.* — Allons, tout est pour le mieux. Sais-tu que depuis ton départ j'ai beaucoup pensé à toi? Je te voyais consumée de chagrin. Prenez donc au tragique des larmes de jeune fille!

MARIETTE. — Quand j'étais petite, ma pauvre mère me gardait souvent des soirées entières sur ses genoux, au coin du feu... Il y a des bûches, quand elles flambent, il en sort tout à coup un petit dard de flamme bleue, qui fait du tapage. Alors maman ne manquait jamais de dire: « Écoute, Mariette, la bûche qui rêve!... » J'écoutais, mais j'étais désappointée: la flamme disparaissait si vite!... Eh bien, il y a des jeunes filles qui rêvent comme les bûches... J'ai rêvé!

JEAN. — A présent que tu es réveillée, quels sont tes projets?

MARIETTE. — J'épouse Robert!

JEAN. — Robert!... Toi, femme de Robert!... J'ai pris soin de toi... je t'ai élevée pour que tu ailles te jeter dans les bras de notre assassin!... *(Un silence.)* Mariette, si mon beau-frère était mort, il y aurait du sang sur tes mains!...

MARIETTE. — Regardez les vôtres!... Deux hommes sont déjà morts: l'un, garde-chasse, pour votre plaisir; l'autre, mon père, pour votre caprice...

JEAN. — Ah! misérable monde, pourquoi parler de charité et d'amour? Je suis ce qu'on appelle un être bon, et j'ai tué! Cette fille a pleuré d'amour à mes pieds, et la voilà qui récompense mon affection par des coups de fusil. Où est l'amour? Où est la charité? Où est la vérité? La vérité serait qu'entre deux races d'hommes faites pour se tuer, il n'y eût de possible que la haine!...

SCÈNE III

MARIETTE, JEAN, PROSPER.

Prosper arrive par l'allée du jardin; il tient à la main une petite branche verte.

PROSPER. — Ah! monsieur Jean, c'est vous!... T'en v'là t'y pas un commerce!... Vrai, vous feriez mieux de ne pas sortir la nuit!

JEAN, *avec indifférence.* — Je n'ai jamais eu peur!

PROSPER. — C'est qu'y sont pas en train d'plaisanter, les chameaux!... Un centimètre plus à gauche, et la tête à M. Boussard sautait. *(A Mariette.)* La femme est au lit?

MARIETTE. — Elle vient seulement de rentrer.

PROSPER, *élevant la voix.* — Hé! Catherine, tu dors?

CATHERINE, *de l'intérieur.* — Me v'là! *(Elle apparaît tout ensommeillée.)* Bonsoir, monsieur Jean! *(A Prosper.)* Qué qu'tu veux?

PROSPER. — Une chandelle.

CATHERINE, *étonnée.* — Allumée, peut-être?

PROSPER. — Ben sûr!... Fais vite! *(Catherine rentre dans la maison. — A Jean.)* J'vas vous montrer quéqu'chose. *(Catherine arrive, une lampe à pétrole à la main.)* Éclaire voir! *(Catherine approche la lampe. Prosper expose à la lumière la petite branche qu'il tient.)* Monsieur Jean, qué qu'vous dites de ça?

JEAN, *examinant la branche.* — Du sang!

PROSPER. — Du sang d'l'homme qui a tiré sur M. Boussard. *(Mariette, qui regardait aussi, se rejette vivement dans l'ombre, en étouffant un cri couvert par une exclamation de Catherine.)*

CATHERINE. — On a tiré sur M. Boussard?

PROSPER. — Tu l'savais pas?... Y n'a passé personne sur l'chemin?

CATHERINE. — Rien que l'facteur. Y m'a causé d'la grève qu'y vont faire, v'là tout!... J'ai bien entendu deux coups d' fusil, su l'soir...

PROSPER. — C'est ça!

CATHERINE. — J'ai bien cru que c'était toi... J'me disais : « Bon, y défonce le nid d'pies qu'est su l'sapin devant la glacière. Madame n'aime pourtant pas qu'on tire si près du château. Mais ça lui est ben égal d'faire sauter madame su sa chaise, pourvu qu'y ramasse une patte de plus pour la prime... »

PROSPER. — T'as dit ça, bonne bête!... Eh ben, l'premier coup, c'est un homme qui tirait su M. Boussard, qui prenait le frais su la terrasse. L'autre coup, c'était moi, et j'rendais la politesse à l'homme.

CATHERINE, *joignant les mains et pleurnichant.* — Maudit pays! Qu't'y laisseras un soir tes os dans un bois!

JEAN. — Vous ne vous êtes donc pas montré, Prosper? Tout le monde croit que M. Boussard a été manqué deux fois

PROSPER. — Au contraire, j'me cachais. *(Riant.)* J'me glissais justement derrière l'bouquet d'sapins pour aller à c'fameux nid de pies. et, ma foi, pour ne pas m'faire rembarrer par madame, j'n'en menais pas large. V'là qu'tout à coup un individu m'passe sous l'nez, très vite, sans m'voir... Sous les sapins, y faisait déjà nuit; malgré ça, rien qu'à

sa manière de marcher, j'ai d'abord cru qu'c'était... J'veux pas dire qui, puisque j'suis pas sûr... Enfin, c'est quelqu'un qu'je connais bien... Aussi j'y ai d'abord comme pas fait attention... Mais on est garde ou on ne l'est pas; au bout d'une seconde, j'file derrière lui... Arrivé su l'bord du bois, à vingt-cinq pas d'la terrasse, y fait un mouvement comme pour épauler, et puis feu, et j'entends la balle qui toque le mur du château. Alors, moi, feu aussi! *(Robert arrive par l'extérieur du jardin en longeant la haie. Il s'arrête pour écouter dans l'ombre de la maison.)*

JEAN. — Vous n'aviez pas vu qu'il portait un fusil?

PROSPER. — Non. — A mon coup, y s'rejette sous les sapins, qui sont très drus à c'te place-là, et puis ni vu ni connu. Faut qu'il ait couru pire qu'un lièvre, ou qu'y se soit couché sous un buisson. J'ai tout battu et rebattu pendant plus d'une heure. J'pensais tout l'temps : « Il a ma balle! Il l'a! Y peut pas être loin!... » J'tâtais du pied si j'sentirais pas l'corps sur la mousse, j'allumais des allumettes, croyant toujours l'apercevoir tâné devant moi... Rien!... C'est alors qu'je suis retourné chercher là où j'avais tiré, et, en m'éclairant avec des allumettes, j'ai trouvé du sang plein les branches... C'est à bonne hauteur... Ça serait un sanglier, vous qui vous y connaissez, rien qu'à y regarder, vous diriez : « Il a son affaire! »

JEAN. — On pourra demain le suivre au sang.

PROSPER. — J'vous crois!... J'y serai dès la pointe du jour... S'y n'est pas resté là, j'verrai ben d'quel côté qu'y tourne. Dans tous les cas, j'lui garantis qu'y s'fera pincer... Il a ma marque!

JEAN. — Prosper, allez vous reposer. Je n'ai plus qu'un mot à dire à Mariette et puis je rentre.

PROSPER. — Faut-y pas que j'accompagne monsieur?

JEAN. — Pas la peine. Grâce à vous la route est sûre. Demain, venez me prendre avant de commencer vos recherches, et ne dites rien à personne. A quatre heures, je serai devant le château.

PROSPER. — C'est ça... J'attendrai monsieur. Bonsoir, monsieur Jean.

JEAN. — Bonsoir, Prosper... Catherine... *(Prosper entre dans la maison suivi de Catherine.)*

SCÈNE IV

MARIETTE, JEAN

A peine sont-ils seuls, Mariette, qui s'était effondrée dans l'ombre près de la maison, se lève brusquement.

MARIETTE. — Et c'est d'un homme qu'on parle ainsi!... D'un homme qui, en ce moment, agonise sous les arbres... On ira le suivre au sang demain, comme un sanglier blessé qu'on est pressé d'achever.

JEAN. — Un homme qui se conduit en bête fauve, on le traite en... *(Il s'arrête devant sa propre pensée, tout interdit.)*

MARIETTE. — J'y vais, moi!... J'appellerai dans le bois jusqu'à ce qu'il réponde... A ma voix, il répondra.

SCÈNE V

MARIETTE, JEAN, ROBERT, PROSPER.

ROBERT, *de la haie contre laquelle il est appuyé, répond.* — Mariette!... *(Puis il s'avance. De la main droite il tient un fusil. Son bras gauche pend inerte le long du corps, la main rouge de sang. La manche est gonflée par de la mousse tassée tout autour du bras et qui déborde en faisant une manchette verte autour du poignet. Mariette pousse un cri et s'élance vers lui. Robert se détourne avec une grimace de douleur.)* Ne me touche pas, j'ai le bras cassé.

MARIETTE *se jette à genoux devant lui et cherche à toucher délicatement la main malade.* — Robert!... Mon pauvre Robert!... Viens... *(Elle veut l'entraîner dans la maison.)*

ROBERT, *à Jean.* — Vous parliez de me suivre au sang... Vous n'auriez pas été loin... Voyez, j'ai bourré ma manche de mousse... Cela fait éponge... Le sang ne coule plus... C'est égal, je suis pris! Pendant la grève, comme délégué ouvrier, je suis forcé de me montrer tout le temps; et si je disparais, c'est la même chose. On ne serait pas long à me retrouver, et j'aurais encore l'air de me sauver. *(Allant à la porte de la maison, il appelle.)* Prosper! Prosper!...

PROSPER, *de l'intérieur.* — Qui ça qu'appelle?... *(Arrivant.)* Robert!... Hein?... Quoi?...

ROBERT, *à Prosper.* — « Il a ma balle! » — Je t'ai entendu... « Il a ma balle! Il l'a! » *(Montrant un point de son bras.)* Eh bien, la voilà, ta balle!

PROSPER. — Ah! chien! J'osais pas penser que c'était toi, malgré qu'y m'avait bien semblé que l'individu marchait comme toi... Tant pis!... Sacrée famille que nous sommes!... Un frère au bagne!

ROBERT. — Possible que je finisse au bagne; mais, pour moi, ce n'est pas un déshonneur que d'y aller par ce chemin-là. J'aurai même un certain plaisir à raconter aux juges, de façon à être entendu de toute la France, qu'aussitôt après mon crime, je suis sorti de ma cachette pour dire à M. Jean : « Vous racontiez votre histoire du lion, croyant parler à des chacals; mais il y avait un homme parmi eux. Il a fait ce que fait un homme quand on lui montre le lion. Il saute sur son fusil et tire dessus. » Maintenant, laissez-nous. Je veux être seul avec Mariette. Soyez tranquille, je ne m'échapperai pas.

(Tout à l'heure, pendant que Prosper racontait l'attentat, le ciel a

commencé à s'assombrir. La lune a disparu. Il fait à présent très sombre. Mais, depuis un instant, on voit par-dessus la haie une lueur grandir à l'horizon et envahir peu à peu le ciel comme une tache rouge. Au loin, une cloche se met à sonner le tocsin. Tous écoutent.)

PROSPER. — On sonne au feu !

ROBERT, *montrant la lueur.* — Oui. Le bois du Seigneur brûle ! Pendant que j'allais au lion, d'autres mettaient le feu au repaire du lion.

JEAN, *menaçant.* — Qui le leur a conseillé ?

ROBERT. — Moi !

JEAN. — Bien visé, cette fois !... Le coup porte !... Regardez-la, Prosper, comme elle flambe ! Par ce temps sec, inutile d'y courir... Une traînée de poudre qui s'embrase !... *(A Robert.)* Ils font bien, vos amis, de la détruire !... Cette forêt se moquait d'eux. La vie libre, la vie sauvage, l'air, la lumière, la santé, elle montrait tout cela de loin à des esclaves. Il y a dans la forêt des bûcherons et des charbonniers qui n'ont pas la cloche pour les appeler au travail : la grive matinale suffit. Ils partagent avec les chevreuils la lumière et le parfum des fleurs. Ce ne sont presque pas des ouvriers. Que leur repaire soit réduit en cendres ! Qu'il n'y ait plus à Sancy que des forçats noirs de houille !

ROBERT. — Bravo ! Vous souffrez ! Je n'espérais pas si bien réussir !

MARIETTE, *à Jean, montrant Robert.* — Sauvez-le !

JEAN. — Je ne voudrais pas me salir en le dénonçant ; mais le sauver, moi ! Allons donc ! Le monsieur qui tire sur le lion ne demande pas de pitié. Il ne réclame que justice !

MARIETTE, *joignant les mains.* — Oh ! monsieur, la justice !... Je vous en supplie, pensez à ce que je suis ! Rappelez-vous mon enfance, et pourquoi vous m'avez élevée. La justice !... c'est toujours de pardonner... d'être bon ! *(Long silence.)*

JEAN, *à Prosper, montrant Robert.* — Prosper, vous n'avez dit à personne que vous avez tiré sur lui ?

PROSPER. — Personne, excepté vous.

JEAN. — Tout le monde croit donc que M. Boussard a été tiré deux fois. Lui-même en est convaincu. La blessure de Robert peut s'expliquer par un accident, une imprudence. Elle ne devient accusatrice que si vous racontez la vérité. Moi, je ne la dirai jamais. Je vous prie de ne pas la dire non plus.

PROSPER. — C'est la première fois de ma vie que je n'obéirai pas !... J'lui dirai c'qu'il est devant tout l'monde, à moins qu'il n'aille s'achever à l'endroit où not' papa s'est fait massacrer. On n'a pas pris les assassins... Qu'y paye pour eux et pour lui-même... S'y recule, rien n'm'empêchera d'parler !...

ROBERT. — Prosper, je ne t'en veux pas. Tu es payé pour nous tuer comme d'autres le sont pour forger le fer.

JEAN. — Robert, c'est moi qui ai tué le père de Mariette. Vous vous rappelez bien, quelqu'un avait inondé le sondage et fait crouler le puits... C'était moi!... J'ai commis un acte analogue au vôtre; et Prosper, je ne puis y penser sans émotion, m'a dit qu'il était de cœur avec moi. Je n'ai donc pas le droit, ni Prosper non plus, de me montrer impitoyable pour votre crime. Que Prosper s'arrange avec sa conscience, la mienne m'ordonne de me taire. Vous ne me devez aucune reconnaissance. Je ne suis que juste. Si votre frère vous accuse, défendez-vous en disant que Jean de Sancy vous a donné l'exemple. On aura le secret de ma noble existence !

PROSPER. — C'est bon, monsieur, j'dirai rien. Seulement, des choses pareilles ça fait trop enrager. Je m'en vais du côté du feu. Je m'y ferai encore moins de mauvais sang qu'ici. *(Il part dans la direction de l'incendie.)*

ROBERT. — Monsieur, je ne veux pas vous prendre en traître. Vous avez beau me faire grâce à la prière de Mariette, je reste un ennemi.

MARIETTE. — Je suis sûre qu'au fond du cœur il vous admire. Ah ! monsieur, je savais bien qu'on avait mal compris l'histoire du lion. Ce qui les a rendus si furieux, c'est que vous apportiez du pain en nous retirant votre âme. Eh bien, c'est votre âme qui vient de s'offrir le repas du lion. Va, Robert, tu peux en ramasser les miettes!

JEAN. — Oui, vous le pouvez. Tout ce qu'il y a de bon en moi est votre bien. Reprenez-le. Mon âme s'est formée au contact des ouvriers; leurs espérances et leurs angoisses ont fait d'elle, pour ainsi dire, l'âme d'une foule. Lorsque j'étais un orateur applaudi, c'est la foule qu'on acclamait en moi. Au fond, c'est elle qu'on admire, chaque fois qu'un homme s'élève un peu. La lumière dont il rayonne n'est que le reflet de beaucoup de pâles créatures, dont il a pillé, voleur sublime, les faibles lueurs. Il deviendrait voleur infâme, s'il oubliait que sa grandeur est l'ouvrage de tous. Il y a un repas du lion, fait de sacrifice et de générosité, que mon âme s'est engagée à consommer sous vos yeux, le jour où vous m'avez fait lion.

ROBERT. — Avant de sortir j'ai mis dans mon fusil deux balles, dont une qui y est encore, pour vous, justement parce que votre âme ne remplit pas ses engagements. Vous dînez bien, vous couchez dans un bon lit, vous devenez célèbre en racontant nos misères, et vous nous traitez de chacals bons pour dévorer les débris de vos ripailles ! Voilà ce repas du lion fait de sacrifice et de générosité que vous consommez sous nos yeux. Allez, vous n'êtes, pour employer votre expression, qu'un voleur infâme !

JEAN. — Non, parce que, moi aussi, j'ai eu mes misères pendant que vous aviez les vôtres. Jusqu'à présent ma vie n'a été qu'un douloureux apprentissage au service des pauvres. Un jour, à bout de forces, j'ai voulu me reprendre. J'avais tort! Vos cris, le sang prêt à couler, ma propre angoisse, me donnent la sensation d'une chair vive qu'on tranche. Annoncez à vos camarades qu'ils me reverront.

ROBERT. — Il faudrait d'abord savoir ce que vous leur direz?

JEAN. — Qu'ils sont mes frères, qu'à l'heure même où je voulais ne plus me dévouer à eux, je secourais l'un d'eux. Ah! je sais bien! Il faudrait ajouter autre chose, apporter une espérance, montrer le salut! C'est là votre force! Vous parlez d'un grand soir où l'exploiteur se tordra sous les haches, comme ce soir nos vieux arbres se tordent dans le feu. A ce crépuscule sanglant autrefois j'opposais l'aurore d'un bonheur éternel. A présent, je n'ose plus emprunter à la religion ses mots tendres et consolants. Je reste tout meurtri devant la vérité cruelle. Eh bien, ce sera mon dévouement de l'imposer à vos colères, cette vérité qui me semble utile à proclamer : Je crois au lion. Je m'incline devant les droits que lui donne sa griffe. Il a l'air d'un tyran, et c'est un serviteur précieux comme le chien auquel on fait la curée pour entretenir son ardeur et qu'on pend au premier arbre venu dès qu'il ne rapporte plus de gibier.

ROBERT. — Ceci me va mieux! Alors, si les chacals ne sont pas contents du lion et que par hasard ils se sentent en force, ils ont droit de l'étrangler.

JEAN. — Si le lion n'est propre à rien, je fais bon marché de sa peau.

ROBERT. — Merci du conseil! *(En achevant ces mots, il soulève son fusil de son bras valide et tire dans la poitrine de Jean, puis il jette son arme à terre et va s'asseoir devant la maison. Jean se retient à une branche d'arbre, regarde une dernière fois la forêt qui brûle et murmure :)*

JEAN. — Adieu, petit Jean! *(Puis il tombe et meurt.)*

FRANÇOIS DE CUREL

LES

AFFAIRES DE CRÈTE

Septembre-octobre 1897.

Derrière l'îlot qui barre le goulet, la rade s'enfonce entre les falaises de la côte et les talus de la presqu'île. Les hautes et droites falaises, à crête aiguë, plongent à pic dans l'eau profonde. Les talus, inclinés en pente régulière, et qui semblent le glacis d'une forteresse des géants, dévalent en éboulis de pierres. Silencieuse dans ce cadre de rochers, morte, sans une barque sur ses eaux, sans une maison sur ses rives, sans un arbre, sans un roseau, cette rade, où les Sirènes, déesses de la mer, avaient fixé leur domicile, d'où les flottilles légendaires de Minos partirent à la conquête des mers inconnues, où deux villes, Aptère et Minoa, vécurent ensuite et prospérèrent, où, durant trois siècles, les galères de Venise et les felouques de Syrie amenèrent tout le commerce levantin, cette rade de la Sude, la plus grande de la Méditerranée et la mieux close, n'est plus aujourd'hui qu'un morceau de planète éteinte, un golfe lunaire inhabité. Tout au fond, seulement, à l'endroit où la plaine se termine en marais et vient jeter ses boues dans les eaux claires du golfe,

une bâtisse en terre, une enceinte de terre, quelques huttes, un mince rideau de peupliers et, parmi les ruines d'un village incendié, la pointe d'un minaret percent la buée du marécage. Quelques planches sur pilotis servent d'appontement. Une dizaine de barques y sont attachées. Trois douaniers turcs et une bande d'âniers y traînent leurs culottes loqueteuses. En face de cette misère, au milieu des eaux claires, sous le grand soleil, des tours étincelantes et des coupoles argentées mettent comme le mirage d'un empire qui n'est plus, le rêve envolé de quelque ville khalifale aux minarets lamés d'or, aux mosquées coupolées d'argent : ce sont les tourelles cuirassées et les mâts militaires de la flotte internationale.

« Ce port, aussi renommé que ceux de Tyr et de Sidon et qui avait contenu jusqu'à quatre cents galères, ne reçoit plus aujourd'hui que des barques de pêcheurs. Au fond du port, à gauche, on aperçoit quelques masures où s'abrite une pauvre famille turque. Les douaniers, qui sont là comme les gardiens du désert, avaient pris la fuite à notre approche; nous n'avons trouvé personne pour nous enseigner le chemin. »

Ainsi parlent deux voyageurs français qui, le 9 juin 1830, débarquaient au Pirée[1]. Aujourd'hui, ceinturé de quais, de débarcadères, d'entrepôts et de parcs à charbon, sillonné de chaloupes, de chalands et de vedettes, tout bruissant de vapeur et de voiles, le Pirée reçoit chaque semaine des douzaines de grands paquebots et des centaines de caïques; sa population dépasse quarante mille âmes et son commerce en fait le rival de Smyrne et d'Alexandrie. Pour opérer ce miracle en moins de soixante ans, il n'a fallu que l'expulsion du douanier turc; toute l'Europe chrétienne, toute l'Europe commerçante et civilisée, se syndique aujourd'hui pour maintenir à la Sude cet honnête homme.

Elle est là, tout entière, fraternellement unie. Ses pavillons, fiers d'une telle besogne, se pressent autour de trois frégates turques, alourdies par l'âge et par les infortunes, et qui, rongées de pourriture, poussives, ne demanderaient qu'à dormir leur dernier sommeil entre les bras d'aussi bons

1. Michaud et Poujoulat, *Corresp. d'Orient*, I, p. 143-144.

amis. Mais le protocole a ses exigences et, parfois, on voit accourir de petits torpilleurs, anglais, autrichiens ou russes, qui viennent secouer ces pauvres vieillesses et les forcer à marcher quand même. Tels les picadors d'une course espagnole poussant leurs rosses efflanquées aux cornes de la bête, ils poussent ou traînent ces frégates en un point de la côte, devant un ouvrage des insurgés. Car l'Europe, respectueuse du droit et de la propriété, ne veut agir que sous le couvert du maître légitime. Il faut une première passe entre les frégates turques et le taureau de Crète, avant que le toréador européen, croiseur ou cuirassé tout pimpant de ferrures, sorte ses obus à la mélinite et porte le dernier coup.

Toute l'Europe est là. Bien que, depuis trois mois, elle ait diminué ses escadres, il reste encore une vingtaine de navires. L'Italie mène la bande; son vice-amiral Canevaro est le maître du chœur. Pour la première fois qu'elle mettait sa flotte en ligne depuis les guerres de l'Indépendance, l'Italie affranchie a bien choisi son heure et elle a bien fait les choses contre l'hellénisme unifié. Elle a eu jusqu'à dix-neuf bâtiments de toute grandeur dans ces parages. Ses énormes cuirassés, *Sicilia* et *Sardegna*, sont ici depuis huit mois. La seule Angleterre a pu faire pareil étalage; ses vingt bâtiments ont exploré et sondé tous les mouillages de l'île. Mais tranquille et modeste, elle a toujours ordonné à son contre-amiral Harris de s'effacer derrière l'Italien... Obéissant à l'ordre, sans empressement mais sans mauvaise humeur, l'Autriche a vidé ses ports et envoyé tout ce qu'elle avait pour faire figure; quinze bâtiments, croiseurs, cuirassés, torpilleurs, contre-torpilleurs, ont entouré le contre-amiral Hinke. La Russie, plus discrète, n'a jamais eu que dix navires sous le pavillon du contre-amiral Andréeff. Elle espérait sans doute un déploiement de forces françaises, qui représenteraient dignement la Double-Alliance. Elle avait même à cet endroit des idées très confiantes et témoignait des plus généreuses intentions à l'égard de son alliée. L'ambassadeur de la République à Saint-Pétersbourg télégraphiait le 14 mars 1897:

Une occupation ultérieure de la Crète pouvant être nécessaire, la Russie voudrait connaître, dès à présent, votre avis sur une occupation par la France et l'Italie *qui comporterait au moins quinze*

mille hommes... La Russie écarte l'idée d'une occupation par une seule puissance et ne veut pas admettre une combinaison à deux dont la France ne ferait pas partie [1].

Mais la France n'a pas accepté cette offre et le contre-amiral Pottier, sans même un cuirassé pour mettre son pavillon, sans un torpilleur pour faire le service d'éclaireur ou de courrier, n'a jamais eu que six ou sept croiseurs grands et petits, la plupart de dimensions moyennes, tout à la fois impropres aux menues besognes du blocus et incommodes pour les longues stations en rade. Les amiraux étrangers se plaignirent à plusieurs reprises de cette discrétion de la France ; avec courtoisie, mais avec insistance, ils déclaraient tout haut « que les grandes puissances méditerranéennes devaient coopérer à forces égales et même que la France, ayant le plus d'intérêts dans la Méditerranée, devrait être la plus fortement réprésentée ». La division française ne fut pas complétée. Dans un pays parlementaire, il est difficile de faire les choses comme il conviendrait, quand on ne veut pas soumettre franchement sa politique au Parlement, lui exposer les besoins réels et les dépenses problables, et lui demander les crédits nécessaires.

Une autre puissance n'eut jamais ici de cuirassé. L'Allemagne, au début, avait proclamé qu'elle se désintéressait des affaires crétoises : elle n'avait en Crète aucun agent diplomatique de carrière et ne pouvait que s'abstenir (7 juillet 1896). Plus tard, pour répondre aux vœux de l'Autriche, surtout pour plaire au gouvernement russe qui lui demandait ses bons offices (21 juillet) [2], elle avait pris part aux négociations de Constantinople et appuyé les mesures de rigueur. Elle préconisait le blocus, mais en déclarant que la marine impériale n'était pas représentée dans la Méditerranée et que, sans doute, elle n'y paraîtrait : le gouvernement impérial ne s'engageait à soutenir le blocus que moralement, de ses

1. *Livre jaune*, p. 174.

2. *Livre jaune*, p. 150 : « Le gouvernement russe a fait demander à la chancellerie impériale allemande d'adresser des instructions aussi catégoriques que possible à son représentant à Constantinople pour qu'il joigne son action à celle de l'ambassadeur de l'Empereur Nicolas en Turquie. »

conseils et de ses vœux[1]. Mais, en février 1897, quand la situation des Turcs fut compromise, l'Allemagne fut la première à réclamer des mesures énergiques :

Le gouvernement impérial, déclarait le baron de Marschall, est tout prêt à appuyer les mesures plus ou moins énergiques que prendront les puissances, tout en les préférant énergiques, car il croit que l'heure des tergiversations est passée... On ne peut pas rester inactif devant la spoliation que la Grèce prépare[2].

Le gouvernement impérial n'avait pas encore habitué l'Europe à une telle horreur de la spoliation. Ayant pris ce nouveau rôle, il le soutint, et, comme la Russie proposait que « les flottes eussent l'ordre d'empêcher tout acte agressif de la part des Grecs », le baron de Marschall insista « pour qu'on interprétât le mot *acte agressif* dans sa plus large acception, l'étendant à tout débarquement quel qu'il fût d'hommes, de munitions, d'approvisionnements, etc., à tout appui donné aux insurgés.[3] » L'Empereur lui-même, honorant de sa visite l'ambassadeur de France, vint plaider la cause du Turc : il ne voyait plus qu'un remède efficace, « c'est que les puissances, qui ont des navires dans les eaux crétoises, les envoient sans délai bloquer le Pirée et les côtes de la Grèce. Nous avons empêché la Turquie d'envoyer des troupes en Crète : ce serait une félonie de notre part de laisser les Grecs la lui prendre[4] ».

Voulant empêcher cette félonie, le gouvernement allemand prodigua ses conseils ou ses ordres aux puissances « qui ont des navires dans les eaux crétoises » : il déclarait préalablement qu'il ne laisserait jamais « discuter la question dans un sens plus ou moins philhellénique[5] ». Blocus de la Crète, blocus du golfe d'Athènes, blocus de l'Archipel, chaque jour il offrit aux puissances une besogne nouvelle, et, pour coopérer à cette tâche énorme, pour aider la Russie à vaincre les répugnances

1. *Livre jaune*, pp. 115, 150, 174, 170. Cette dernière dépêche (n° 284) a été visiblement tronquée : cf. *Livre bleu*, 1896, 7, n° 429.

2. *Livre jaune*, p. 34.

3. *Livre jaune*, pp. 51-59.

4. *Livre jaune*, p. 59.

5. *Livre jaune*, p. 86.

de certains gouvernements, il finit par envoyer, le 21 février 1897, *un* croiseur, la *Kaiserin Augusta*, sous le commandement du capitaine de vaisseau Koellner.

Cet officier reçevait ses instructions en même temps que le baron de Marschall télégraphiait à Athènes, *en clair*, que le gouvernement impérial jugeait désormais au-dessous de sa dignité de faire d'autres démarches pacifiques[1]. Il vint s'asseoir dans le conseil des amiraux. De son grade et de la médiocrité des services qu'il pouvait rendre, on attendait qu'il prît une attitude réservée : il n'avait qu'un bateau, et ce bateau ne pouvait guère s'éloigner de la Sude, puisque le commandant devait assister aux séances des amiraux. Alors que croiseurs et torpilleurs des autres puissances accumulaient corvées et dépenses, — la tonne de charbon coûtait alors trente francs sur rade de la Sude, — et battaient la mer sans trêve pour fouiller ou surveiller tout le littoral de l'île, alors que chaque jour, à l'approche du printemps et de l'équinoxe, des coups de vent rendaient la mer intenable et la côte dangereuse, l'Allemand, ancré dans la rade et n'allumant jamais ses feux, donnait son avis sur les mesures prises et à prendre. Dès le début du blocus effectif, le 19 mars, il avait fait spécifier que « la marine allemande, représentée par une seule unité, ne pourra pas prendre part au blocus d'une manière continue; la *Kaiserin Augusta* participera de temps en temps à la croisière de nuit, soit dans le golfe de la Canée, soit du cap Maleka au cap Dia, dans le voisinage de son poste auprès des amiraux ».

Sur terre, les amiraux, ayant à protéger les villes maritimes, avaient débarqué une partie de leurs équipages. Puis, la France et l'Italie n'envoyant pas les quinze mille hommes que la Russie demandait, ils avaient réclamé des troupes internationales et chaque puissance avait promis son contingent. Les cinq autres s'exécutèrent. L'Allemagne les attela à la tâche commune, en s'excusant sur la longueur des traversées de ne pas envoyer ses troupes au jour dit. Mais elle ne se séparait pas des puissances et restait animée des mêmes intentions : « considérant la note de la Grèce comme un

1. *Livre jaune*, pp. 63 et 68.

refus, elle estime qu'il n'y a plus lieu de discuter avec les Grecs[1] ». Elle continuait de pousser aux mesures énergiques et pensait que d'urgence il fallait « employer à l'égard de la Grèce les mesures coercitives proposées par les amiraux, à savoir : blocus de la Crète et blocus des ports grecs. Les forces navales actuelles sont suffisantes pour commencer le blocus; aussitôt ce premier pas fait, on tâcherait de s'entendre sur la question du contingent international[2]. » Mais elle ne parlait pas d'augmenter sa représentation dans les eaux crétoises : son unique croiseur lui semblait suffire. Pour les troupes de terre, elle acceptait l'interprétation que le gouvernement italien avait donné des propositions russes : « Les puissances devront participer à l'action commune en Crète, *unanimement et avec des forces égales*[3] » et, chaque puissance promettant six cents hommes, les amiraux, dans leur séance du 16 mars, assignaient trois cents Allemands à la Sude et trois cents Allemands à la Canée.

Les troupes allemandes n'arrivèrent pas; on dut remettre la Sude aux Autrichiens. A la Canée, cinquante marins de la *Kaiserin Augusta* figuraient dans les revues, mais, à cause de leur petit nombre, ne faisaient aucun service. Le commandant allemand n'en sembla nullement embarrassé. Quand la Russie, inquiète pour la famille royale de Grèce, proposa de bloquer Volo, il demanda très vivement l'adoption immédiate de cette mesure (24 mars). Les amiraux consultés répondaient qu'en général ils ne se souciaient pas d'un blocus dont ils n'attendaient pas grand résultat; que ce prétendu blocus pacifique amènerait certainement un conflit avec la flotte grecque; que le golfe de Volo, tout semé de roches, d'îlots, de criques et de refuges impossibles à atteindre, serait un merveilleux champ d'exploit pour les torpilleurs grecs; que le prince Georges ou ses officiers résisteraient difficilement à l'envie de jouer les Canaris et de couler un bateau européen. L'amiral russe, lui-même, se ralliait à la majorité de ses collègues. Seul, l'Allemand défendit jusqu'au bout la

1. *Livre jaune*, p. 160.
2. *Livre jaune*, p. 170.
3. *Livre jaune*, p. 172.

proposition du comte Mouravieff. On dut lui faire entendre que, les risques n'étant pas égaux, les droits à la direction des choses ne l'étaient pas non plus.

On attendait encore les troupes allemandes. On les attendit même après l'étrange réponse faite au représentant de la France à Berlin : « L'Allemagne n'a pas encore pris de décision en ce qui concerne l'envoi d'un contingent en Crète[1] ». La Russie savait à quoi s'en tenir sur les intentions du gouvernement impérial[2]; mais la France déclarait « n'admettre que l'occupation mixte par les six puissances, et ne vouloir envoyer que le même nombre d'hommes que les autres, pas plus[3] ». Le 25 mars, le commandant allemand annonça aux amiraux que les troupes allemandes ne viendraient pas pour le moment.

Cette déclaration était faite le jour même où, « en raison de l'audace des insurgés, de la démoralisation des troupes turques et du danger de voir les insurgés s'emparer des sources alimentant la Canée, les amiraux demandent à leurs ministres l'envoi d'un autre bataillon et d'une section d'artillerie par puissance[4] ». Connaissant les projets de l'Allemagne, la Russie[5], depuis longtemps, avait fait dire que si le premier contingent ne suffisait pas, on pourrait facilement, d'un commun accord, doubler ou quadrupler les détachements déjà débarqués. Mais la France proclamait toujours « la nécessité de maintenir à l'occupation internationale un caractère collectif et proportionnel », et, le comte Mouravieff insistant, on lui rappelait de Paris « les raisons qui permettent difficilement de transiger sur ce caractère collectif et proportionnel[6] ». Ces raisons, en effet, étaient de poids ; le ministre français avait donné sa parole à la Chambre : « Il s'agit, avait-il dit à la tribune, de travailler *avec l'Europe* à une œuvre urgente.

1. *Livre jaune*, p. 208.
2. *Livre jaune*, p. 207.
3. *Livre jaune*, p. 207.
4. *Livre jaune*, p. 233.
5. *Livre jaune*, p. 207, dépêche du comte de Montebello : « La Russie accepterait une occupation à trois ou à quatre, sans l'Allemagne et l'Autriche qui approuveraient cette combinaison sans y participer de fait. » (20 mars 1897.)
6. *Livre jaune*, pp. 199, 203, 221, 226.

Tous les gouvernements, quels que soient les principes constitutifs de chacun d'eux, se sont réunis dans une pensée, dans une volonté communes. La France seule se dérobera-t-elle? et prendrons-nous la responsabilité de rompre l'accord[1]? » Or, le 3 avril, l'Allemagne fait savoir « qu'elle n'enverra pas de contingent en Crète, estimant qu'elle n'a pas dans la question un intérêt suffisant », et, le 11 avril, un nouveau contingent français part de Marseille[2].

Le croiseur allemand resta jusqu'à l'arrivée de ces nouvelles troupes. Quand Italiens, Autrichiens, Russes, Français et Anglais furent installés, le lendemain du jour où la dernière batterie anglaise débarquait à Candie, la *Kaiserin Augusta* leva l'ancre et disparut (29 avril). Elle allait sur les côtes grecques assister au triomphe de l'œuvre allemande en Turquie. Elle laissait dix matelots et un officier au pied du pavillon impérial sur les bastions de la Canée, et un matelot sur l'îlot de la Sude, où son pavillon flottait encore près du drapeau italien. Telle fut la coopération de l'Allemagne à ce travail de toute l'Europe, dont parlait le ministre français. Il s'agissait de « travailler à une œuvre urgente, la pacification de la Crète, et à une tâche plus générale, le maintien de la paix ». La Crète n'est pas pacifiée. La paix n'a pas été maintenue. Mais l'Allemagne touche en fin de compte les bénéfices de l'entreprise : influence à Constantinople, concessions en Asie, contrôle à Athènes, elle perçoit des deux côtés le prix du travail européen... Un *graffito* romain représente un petit âne lourdement chargé avec cette inscription philosophique : *Labora, aselle, et tibi proderit*... Travaille, bonne Europe, cela te rapportera.

***

Ils ont pourtant bien travaillé, ces amiraux et ces soldats qui représentent ici l'Europe, et l'on ne saura jamais tout ce qu'il leur a fallu de patience, de bonne humeur, d'énergie, et surtout d'humaine bonté, pour venir à bout d'une tâche qu'ils n'avaient pas à apprécier, mais à accomplir.

1. *Livre jaune*, p. 181.
2. *Livre jaune*, pp. 255, 276.

Quand les deux contre-amiraux anglais et français arrivèrent le 11 février 1897 sur rade de la Canée, la situation semblait inextricable. La populace musulmane, maîtresse des villes, venait d'incendier la Canée ; elle assiégeait les quartiers chrétiens de Rhétimno et de Candie, et menaçait de massacrer tous les chrétiens, Européens compris[1]. Les insurgés, maîtres de tout le reste de l'île, commençaient à saccager les villages musulmans. La populace musulmane était excitée par les beys et par les encouragements de Constantinople, soutenue par l'armée turque et probablement dirigée par le Commandant Militaire. Les insurgés, excités par les politiciens et par les promesses d'Athènes, encouragés par la présence d'une division navale hellénique et plus encore par l'arrivée du prince Georges et de ses torpilleurs (12 février), étaient enfin soutenus par le débarquement du colonel Vassos et de deux mille réguliers grecs (15 février). Empêcher les musulmans de massacrer les chrétiens urbains, empêcher les chrétiens de massacrer les villageois musulmans, maîtriser l'armée turque et contenir les forces grecques, intervenir de tous les côtés à la fois, sans instructions précises et sans droit reconnu, telle était l'œuvre commune que l'Europe exigeait de collaborateurs peu habitués à l'entente cordiale.

Si l'on parvint à éviter le massacre général, si, à l'intérieur du syndicat européen, on vit disparaître les suspicions de la première heure et les défiances inévitables, ce fut certainement grâce au contre-amiral français, alors doyen et président. Quand le vice-amiral Canevaro survint, les débuts étaient faits : la droiture et la fermeté françaises avaient imposé à tous, et, sans recourir aux moyens violents que préconisait l'Angleterre, le contre-amiral Pottier avait établi l'autorité de l'Europe « par la persuasion ou par l'intimidation », suivant les ordres de son gouvernement. Le vice-amiral italien prit alors la présidence (17 février). La tâche lui fut aussitôt simplifiée par la déclaration de la Porte, qui remettait l'île de Crète, en dépôt, entre les mains des grandes puissances. On avait dès lors le droit, — ou une apparence de droit, — d'agir. On pouvait hisser les pavillons

1. *Livre jaune*, 2, p. 4.

européens sur les villes. On pouvait interdire aux forces grecques toute tentative d'agression et les menacer de justes représailles. On pouvait donner des ordres aux autorités turques. On pouvait parler en maître aux Crétois musulmans et chrétiens.

Les Grecs, du côté de la mer, ne firent pas longue résistance. Le prince Georges, qui n'avait aucun penchant à la lutte, emmena ses torpilleurs à Milo. Les croiseurs disparurent aussi. Le seul cuirassé *Hydra* et deux avisos demeurèrent à l'ancre dans la baie de la Canée, à huit cents mètres de l'escadre internationale. Mais le commodore grec déclara se soumettre d'avance à toutes les prescriptions des amiraux, et, au bout d'un mois d'inaction, l'*Hydra* regagnait le Pirée (13 mars). Sur terre, le colonel Vassos fit d'abord mine de poursuivre sa marche et de ne pas tenir compte de l'occupation européenne ; une menace, suivie d'effet, le ramena à des pensées moins ambitieuses : le 19 février, il promettait de ne plus attaquer les villes protégées par l'Europe et, dès lors, il se cantonnait dans ses lignes, excitant sous main les insurgés, les désavouant en public, les empêchant de traiter avec les amiraux et déclarant aux amiraux n'avoir aucune influence sur ces Crétois rétifs, irritant tout le monde par sa conduite ambiguë, jusqu'au jour où les événements de Thessalie le forcèrent à se rembarquer (6 mai).

Du côté des autorités turques, civiles et militaires, les amiraux ne rencontrèrent d'abord aucune difficulté. Dans les bureaux et dans les casernes, tout était affolé ou prostré par les succès de l'insurrection. Dès le 3 février, le Gouverneur Civil *(Vali)* et le Commandant Militaire avaient imploré l'assistance des consuls, puis la protection et l'aide des marins contre la populace déchaînée, contre les insurgés menaçants, contre l'incendie allumé au quartier chrétien. Après un répit d'une semaine, l'insurrection se compliquant de l'indiscipline des troupes, de la révolte quasi ouverte du Commandant Militaire, de la mauvaise foi de la Porte et de l'anarchie complète dans les villes restées turques, le *Vali*, Bérovitch-Pacha, menacé personnellement, envoie sa démission et se réfugie à bord du cuirassé russe *Alexandre II*. Le Sultan lui donne l'ordre de reprendre son poste. Bérovitch refuse et s'embarque sur

le premier paquebot autrichien pour rentrer chez lui, en Albanie (14 février). Les amiraux trouvent donc le *Konak* (palais du gouverneur) abandonné. Ils y installent leur représentant, le capitaine de vaisseau italien Amoretti, qui devient en pratique gouverneur de la Canée avec le titre de commandant supérieur; chaque puissance lui débarque cent hommes pour la police et la défense de la ville; Ismaïl-bey, le *mouchavir* (secrétaire général) qui remplace le Vali en fuite, reçoit l'ordre viziriel de ne rien faire sans consulter les amiraux.

Il en fut de même dans le reste de l'île. Ce furent les autorités turques qui prièrent les amiraux d'occuper Candie, Rhétimno, Sitia, puis Kissamo et enfin Hiérapétra. Mais dans ces villes, l'occupation ne fut pas mixte. Chaque puissance eut son domaine et le garde encore. Kissamo est aux Autrichiens, Rhétimno aux Russes, Candie aux Anglais, Sitia aux Français, Hiérapétra aux Italiens. Sous réserve des ordres envoyés par les amiraux, chaque commandant supérieur dispose à son gré de son domaine et chaque gouvernement donne à ses officiers ses instructions confidentielles. Aussi chacune de ces villes jouit-elle d'un régime fort différent de sa voisine. Toutes, sauf Sitia, regrettent que les amiraux n'aient pas, supprimant ces différences, installé partout une administration commune, avec des contingents internationaux, et gardé pour leur conseil l'autorité effective. Les amiraux commencent à éprouver le même regret : le colonel anglais de Candie en use avec eux trop à son aise...

Mais si le pouvoir, dans ces villes, passait aux mains de l'Europe, les fonctionnaires turcs subsistaient, — préfets et sous-préfets partout, officiers, soldats et gendarmes partout aussi, sauf à Sitia où l'on se débarrassa de ces collaborateurs gênants, — et le drapeau turc flottait partout à côté des pavillons des six puissances. Parmi ces fonctionnaires, quelques-uns, en petit nombre, étaient tout prêts à tenir tête. Les amiraux avaient trouvé la gendarmerie crétoise en pleine période de désarroi, entre le licenciement des gendarmes indigènes et l'enrôlement de gendarmes étrangers, Albanais ou Monténégrins. Tous, indigènes et étrangers, sauf les Monténégrins, avaient pris part au pillage et à l'incendie de

la Canée. Ils comptaient bien poursuivre ces opérations fructueuses. Les amiraux y coupèrent court. Les gendarmes indigènes se fondirent alors dans la masse musulmane armée ou furent enrôlés parmi les réguliers turcs. Les Albanais, non payés, se révoltèrent sous prétexte de réclamer leur solde. Mais les marins européens forcèrent leur caserne, en fusillèrent deux ou trois à bout portant et mirent les autres aux fers : on trouva dans leurs poches plusieurs milliers de piastres. Cette exécution fut d'un bon exemple. Personne parmi les Turcs ne songea plus à résister ouvertement (3 mars).

La résistance n'a jamais été d'ailleurs dans la politique des Turcs, ni surtout dans la politique d'Abd-ul-Hamid. Ayant remis la Crète aux mains des puissances, le Sultan comptait bien un jour la recouvrer intacte, sauvée de toute atteinte grecque et crétoise, quand les forces européennes auraient imposé la retraite aux Grecs et le silence aux Crétois. Il ne mettait pas son espoir dans les mesures ouvertes, violentes ou pacifiques, mais dans le temps et les ajournements, et les promesses et les manquements de paroles, et les machinations obscures et les défiances soulevées ou entretenues de puissance à puissance, et les rivalités possibles et les discussions certaines, bref dans la politique qui l'avait si bien servi lors des affaires arméniennes, — comme aussi dans le dévouement et les promesses des amis de la Turquie et de ses amis personnels. Pour le moment, il lui suffisait que l'avenir ne fût pas engagé et que son autorité subsistât en Crète, nominalement par la présence d'un gouverneur et de préfets turcs, réellement par le maintien de troupes ottomanes. Aussi Bérovitch-Pacha était à peine en fuite, que le Sultan proposa de nommer Photiadès-Bey gouverneur de Crète ; les ambassadeurs acceptèrent ; Photiadès refusa. Le Sultan s'adressa à l'ancien Vali de Crète, Kara-Théodori-Pacha, que les ambassadeurs acceptèrent encore et qui déclina l'honneur. Le Sultan revint à Photiadès qui dut accepter (16-21 février).

Mais les ambassadeurs « s'étaient crus autorisés à approuver cette nomination, vu l'urgence », alors que l'agrément devait être donné par les puissances [1], et l'une des puissances, au

1. *Livre jaune*, pp. 70, 72 et 89.

moins, ne voulait plus donner son agrément, sans de graves réserves. L'Angleterre tenait à « rassurer les Hellènes sur le sort ultérieur de la Crète et leur faire comprendre qu'en aucun cas cette île ne retomberait sous le régime de la soumission pure et simple à l'autorité de la Turquie; il fallait qu'elle fût affranchie désormais du bon plaisir du Sultan ». L'Angleterre exigeait donc qu'avant toute autre mesure, la Crète fut déclarée province privilégiée [1]. Ces scrupules semblèrent d'abord étranges au concert européen. Mais le gouvernement de la Reine n'en voulant pas démordre, la Russie se chargea de trouver une formule conciliatrice, et les six puissances tombèrent d'accord sur les deux points suivants:

1° La Crète ne pourra en aucun cas être annexée à la Grèce dans les conjonctures présentes ;

2° Elle sera dotée par les puissances d'un régime autonome.

Cette déclaration faite (2 mars), la grande difficulté fut de savoir qui choisirait le chef du nouveau gouvernement. L'Angleterre ne voulait confier ce choix ni à la Turquie ni à la Grèce. L'Autriche parlait d'une commission internationale. L'Allemagne laissait entendre que la conférence des ambassadeurs serait apte plus tard à étudier les détails de l'autonomie, mais que, pour les premiers jours, le Vali turc actuel pourrait servir d'administrateur provisoire [2]. La Russie se taisait ; elle avait en tête plusieurs combinaisons dont le *Livre jaune* ne parle pas ouvertement : le mot de principauté avait été prononcé par elle et mis en circulation par le gouvernement français. L'Italie accueillait toutes les ouvertures et n'avait pas d'avis. Dans cette confusion, qu'il avait prévue, le Sultan se montrait plein de zèle, tout disposé à faire ce que l'Europe déciderait ; il ordonnait à ses ministres de consulter immédiatement les ambassadeurs sur le régime autonome à donner aux Crétois ; la Sublime Porte se déclarait satisfaite de la décision des puissances et « confiante dans leurs sentiments bienveillants et dans leur ferme volonté de ne pas porter atteinte aux droits de souveraineté de Sa Majesté, elle acceptait le principe de l'autonomie en se réservant la faculté de s'entendre sur

1. *Livre jaune*, p. 70-81.

2. *Livre jaune*, pp. 137-170.

la forme et les détails. » (6 mars.) Et les discussions traînaient. Et les autorités turques en Crète, si souples au début, relevaient la tête, en s'appuyant sur la populace pour essayer de résister aux amiraux. Et les amiraux remontraient à leurs gouvernements que cet état ne pouvait durer. Dans une de leurs conférences, ils estiment « qu'ils sont impuissants à faire davantage pour la pacification de l'île, que, dans un pays où la famine menace, où l'autorité est absolument méconnue, où personne ne rend la justice, et où les crimes restent impunis, il est urgent de créer le plus tôt possible une administration, d'envoyer un gouverneur et des fonctionnaires. Les amiraux n'ont ni le temps, ni les pouvoirs, ni surtout la compétence pour fonder le régime nouveau. »

Cette dépêche des amiraux est du 18 mars : nous sommes à la fin de septembre et l'Europe aujourd'hui n'a pas encore pu se mettre d'accord pour l'envoi d'un gouverneur. Les préfets turcs occupent toujours les *konaks* (préfectures) de Sitia, de Candie et de Rhétimno; à la Canée, le mouchavir Ismaïl-bey a pris le titre de Vali ; la Turquie, forte de cette possession, plus forte encore de ses victoires, n'admet nullement que l'Europe désigne aujourd'hui un gouverneur sans son avis ou contre son adhésion, et les amiraux assistent encore à la réussite d'un autre stratagème d'Ab-ul-Hamid.

Devant l'insurrection, toutes les troupes ottomanes s'étaient retirées dans les forteresses cotières à l'abri du canon européen. Les amiraux durent recourir à ces troupes pour établir au devant des villes les lignes de défense et protéger les populations musulmanes contre les Grecs et contre les insurgés. Ces troupes étaient en général disciplinées et solides. Mais, obéissant à leurs officiers et aux ordres secrets de Constantinople, elles pouvaient du jour au lendemain se retourner contre les Européens. Le 8 mars, le conseil des amiraux était d'avis « qu'il faut pouvoir assurer l'ordre en se passant du concours des troupes turques et qu'il est désirable de voir rappeler ces troupes le plus tôt possible. » Huit mois après, les troupes turques sont toujours en Crète, et elles ont à leur tête Son Altesse Djevad-Pacha, ancien grand-vizir.

Ce n'est pas que les diplomates aient négligé l'avis des amiraux. Quand on proclama l'autonomie de la Crète, tout

le monde admit la nécessité de ce rappel. Mais les uns le voulaient immédiat « pour bien montrer aux Crétois que les promesses de l'Europe n'étaient pas vaines ». Les autres proposaient de l'espacer sur un temps indéterminé. L'Angleterre en faisait une condition de son adhésion. La Russie le renvoyait à un examen ultérieur de la future administration crétoise. La France reconnaissait la justesse, en théorie, des demandes anglaises et appuyait, en pratique, les observations russes : « il lui paraissait nécessaire de laisser, tout au moins à titre provisoire, les garnisons turques sur certains points [illegible]. Les ambassadeurs trouvèrent une formule heureuse, qui semblait beaucoup promettre et qui ne changeait rien à l'état présent : « L'autonomie impliquant la réduction progressive des forces ottomanes, il conviendra de prendre les mesures nécessaires pour la concentration des troupes impériales dans les places fortes [illegible]. » Et le Sultan, profitant, comme toujours, de la discussion, garda ses troupes en Crète [illegible] de ses [illegible].

Pendant la guerre [illegible], il les laissa dans l'ombre et ne chercha qu'à les faire oublier, car il avait déclaré, par une note du 15 mars, « que la présence des troupes était l'un des [illegible] qui pourraient être [illegible] après le retrait des forces [illegible] la Crète [illegible] des Grecs. » Il voulait gagner quelque temps encore. Il fut d'ailleurs le premier à [illegible], à la fin de juin. [illegible] aux ambassadeurs que [illegible]-Pacha partait en Crète [illegible] l'évacuation [illegible] d'une Altesse [illegible]. Les amiraux [illegible] et la [illegible] plaisir ce [illegible] proposèrent [illegible] à son maître [illegible]-Pacha débar- [illegible] ne cher- [illegible] les sup-

[illegible]

pliant de daigner s'asseoir à sa table et les remerciant avec effusion de leurs moindres égards, puis, peu à peu, les accablant d'invitations et de visites, imposant partout sa présence, glissant les soldats turcs à la suite des soldats européens dans les revues internationales, célébrant d'un cœur joyeux et d'une main prodigue la fête « de la noble nation française » au 14 Juillet et celle du glorieux empereur d'Autriche au jour de son anniversaire, bref, se posant en ami intime, s'installant en collaborateur des amiraux, auxquels il demandait enfin une grande revue internationale le jour de la fête du Sultan : ayant fêté lui-même la République et l'Empereur, il attendait des amiraux la réciproque pour son Maître. Ce jour-là, il compromit son œuvre. Les amiraux, qui se sentaient gagnés à la main, refusèrent sans ménagement : Djevad-Pacha dut recommencer, à pied d'œuvre et sur un terrain encombré, la besogne si bien conduite jusque-là.

Personne ne doute qu'il ne la mène à bout. Les musulmans crétois acceptaient jadis l'éloignement des troupes ottomanes ; la grande majorité d'entre eux appelait ou admettait l'autonomie. Il faudrait aujourd'hui une lutte acharnée pour les reprendre à l'influence du Sultan et de ses émissaires. L'Europe a rendu inutile tout le travail des amiraux en ne débarrassant pas la Crète quand elle le pouvait. On aura tôt ou tard à réprimer une insurrection musulmane, aussi longue, aussi violente que l'insurrection chrétienne, car, du côté des Crétois, les difficultés pour les amiraux ont changé de sources, mais n'ont pas diminué.

***

En débarquant, en effet, les amiraux avaient adressé aux habitants de la Crète, chrétiens et musulmans, une proclamation pour les inviter au calme et à la concorde et leur faire connaître les intentions de l'Europe.

L'escadre internationale a pris sous sa protection directe les villes de la Canée, la baie de la Sude et la vallée de communication de ces deux endroits, ainsi que les villes de Rhétimno, de Candie et de Sitia. Mais les amiraux entendent s'opposer aussi à tout acte d'hostilité commis en présence d'un de leurs bâtiments sur quelque point de l'île qu'il se produira.

Un mois plus tard, ils s'adressaient encore aux Crétois pour leur annoncer l'autonomie accordée par l'Europe :

Les amiraux proclament solennellement que les grandes Puissances sont irrévocablement décidées à assurer l'autonomie complète de la Crète, sous la suzeraineté du Sultan. *Il est bien entendu que les Crétois resteront entièrement libres de tout contrôle de la Porte en ce qui regarde leurs affaires intérieures.*

Au texte primitif, que leur avaient envoyé les diplomates, les amiraux avaient tenu à ajouter la phrase soulignée ici[1], et rien mieux que ce détail ne montre la droiture de leurs intentions. Mais les chrétiens, que l'Europe avait laissé massacrer depuis trois siècles, trouvèrent étrange qu'on ne leur tolérât pas le moindre massacre, quand le couteau était enfin entre leurs mains. Ils trouvèrent plus étrange encore que l'Europe vînt les remettre sous la suzeraineté du Sultan, en esclavage, alors que tant d'autres, Italiens, Serbes, Bulgares, Roumains, avaient obtenu de cette même Europe le droit de disposer d'eux-mêmes. L'autonomie n'était conforme ni à leurs désirs du moment, ni à leurs sentiments traditionnels ; qu'elle fût conforme à leurs intérêts, ils n'étaient pas en humeur de le voir. La population chrétienne des villes, pillée, brûlée par la canaille musulmane, avait dû s'enfuir. Les navires européens, qui l'avaient sauvée, avaient transporté dans les ports grecs des dizaines de mille réfugiés. Propriétaires, commerçants, artisans, boutiquiers, ce peuple tranquille et capitaliste aurait pu comprendre les bienfaits de l'autonomie, les charges financières et personnelles qu'elle leur évitait, les bénéfices et l'influence qu'elle réservait à chacun d'eux. Mais ils n'étaient plus là. Il ne restait en Crète que des pallikares ceinturés de cartouches et des politiciens dévoués à la Grèce, et du haut des monts, des falaises, des promontoires, les politiciens crièrent à tue-tête : « l'annexion ou la mort ! » et les pallikares continuèrent leur feu plongeant sur les plaines maritimes, les villes, les rades, les troupes turques et les navires européens : tout leur fut bon pour brûler leur poudre et se couvrir de gloire.

Les amiraux leur ordonnèrent d'interrompre ce jeu, d'abord

1. *Livre jaune*, p. 173.

sur la rade de la Canée, où les flottes se trouvaient alors, et sur le faubourg européen de Khalepa, qui recevait une pluie de balles. Les menaces ne suffisant pas, il fallut canonner les hauteurs d'Akrotiri. On tira trente-quatre coups, en visant mal, intentionnellement. La fusillade de ce côté cessa (21 février). La même comédie dut se renouveler quand les amiraux, s'installant à la Sude, interdirent la fusillade sur les hauteurs qui ceignent la rade, et repoussèrent les attaques contre les forteresses qui la défendent; il fallut bombarder Malaxa et Keratidi, au sommet de la falaise. Autre canonnade pour protéger, dans l'Ouest de l'île, les musulmans réfugiés sous la forteresse de Kissamo. Canonnade encore sur la côte Sud, pour écarter les insurgés des murailles d'Hiérapétra. Canonnade pour embarquer les musulmans de Sélino. Double et triple canonnade pour maintenir les pavillons des six puissances sur le fort d'Izzedin, qui est la clef de la Sude.

Il y eut des victimes. Les journaux d'Athènes en ont beaucoup exagéré le nombre. Mais il y eut des victimes parmi les chrétiens, et, quand on connaît un peu l'histoire crétoise, quand on connaît surtout l'origine des derniers événements, on ressent de l'indignation et de la honte à voir le canon européen continuer en Crète l'œuvre de mort poursuivie par les Turcs depuis trois siècles. Il serait injuste, pourtant, de mettre en cause les amiraux. Dans cet accomplissement de l'œuvre européenne, ils ne se transformèrent jamais en machines d'exécution. Ils restèrent toujours des hommes, raisonnant et sentant, interprétant les ordres des Puissances et les adaptant aux nécessités de l'heure et aux devoirs d'humanité, usant tous les moyens d'entente, supportant les interminables palabres des insurgés et leurs récriminations et leurs rodomontades et leurs feintes colères, acceptant leurs promesses illusoires, ménageant la vanité de ces héros, s'inclinant, pour leur complaire, devant la mémoire de Thémistocle et de Canaris, bref, traitant comme il fallait ces bandes d'enfants tapageurs et ne donnant le fouet qu'à la dernière extrémité. Voici les instructions des navires européens pour la première canonnade de Kissamo :

Mouiller aussi près que possible de la plage, dans une situation qui vous permette d'enfiler l'espace compris entre les positions

turques et grecques. Vous n'ouvrirez le feu qu'à la dernière extrémité, quand vous aurez constaté, par vous-même, qu'un mouvement *bien accentué en avant* a été fait par les Grecs. Si vous en êtes réduit à cette extrémité qui, je l'espère encore, ne se présentera pas, vous réglerez d'abord le tir de manière à ne pas atteindre le but. Je considère, en effet, que cette action, si nous y sommes contraints, est surtout un procédé d'intimidation.

Les navires, atteignant Kissamo à la nuit, trouvent la fusillade engagée. Les insurgés sont venus brûler le faubourg de Kamara sous la forteresse, et les réguliers turcs ne les écartent qu'à grand'peine de la population musulmane, qui va être massacrée. Les commandants ordonnent une suspension d'armes. Les insurgés refusent et des balles commencent à siffler autour des navires. Les commandants ne répondent pas, mais ils éclairent de leurs projecteurs l'espace entre les combattants, aveuglent les adversaires et, les empêchant de se voir, font cesser la fussillade... A Sitia, même après l'occupation européenne, les insurgés continuaient les hostilités : la nuit, passant les lignes, ils venaient dans la ville poignarder ou fusiller les réfugiés musulmans. Le commandant supérieur — c'était un Français — rassemble les chefs, les *archèges*, et leur signifie que les pavillons européens couvrent Sitia depuis une semaine. La fusillade continue, et les assassinats. Le commandant rappelle les chefs et leur déclare que sa patience est à bout : la nuit suivante, deux musulmans sont tués et un Européen blessé. Le commandant prévient les archèges qu'il va recourir aux représailles et, leur montrant le clocher de leur village, leur explique qu'il pourrait sans peine détruire leurs maisons et leurs biens, mais que, voulant encore leur donner une leçon mitigée, le lendemain à midi le vaisseau français, à midi cinq le vaisseau italien, à midi dix le vaisseau anglais, enverront un obus à la mélinite dans les champs au delà du village, sur la gauche. Les trois obus arrivent le lendemain, à l'heure dite, à la place désignée ; la fusillade cesse désormais.

Les insurgés reconnaissent que Français et Italiens montrèrent toujours la plus grande patience. Ils prétendent que les Anglais furent parfois raides et cassants, et que les Autrichiens firent toujours parade d'une ardeur et d'une ponctua-

lité toutes militaires. Ils ne gardent rancune qu'aux seuls Autrichiens. Mais ils pensent que Français et Italiens sont les seuls avec qui l'on puisse causer, qui ne soient pas des Barbares. L'amiral italien les a séduits par son affabilité et sa souple patience, et puis c'est un homme riche, un homme puissant dans la guerre et dans la paix, car il a le plus haut grade et il est sénateur du royaume, et c'est toujours une consolation pour un Grec d'être bombardé par un grand personnage, qui a d'énormes vaisseaux, et par de gros canons, qui pourraient envoyer d'énormes obus ; l'Allemand, si hostile et si dur, s'est fait, durant son court passage, pardonner bien des torts : il a été le seul à se servir de poudre sans fumée, comme en Europe ! Quant à l'amiral français, les chrétiens de Sitia, qu'il a fait canonner, lui élèvent maintenant des arcs de feuillage : « Celui-là, vois-tu, frère, il est bon comme les saints Anargyres : ce n'est pas un homme ; c'est un morceau de bonté. Et celui-là explique au moins ce qu'il fait. » Les Français ont détruit, à coups de canon, beaucoup de blockhaus insurgés, en les faisant évacuer d'abord. C'était, avait dit l'amiral, pour l'exécution de leurs tirs réglementaires, et les insurgés ont bien compris que l'amiral, forcé par les règlements à des tirs trimestriels, était obligé de prendre un but.

Ils ont difficilement pardonné aux Russes d'avoir suivi l'Europe à cette croisade turcophile. Ils avaient depuis un siècle l'habitude de recevoir l'argent russe pour se révolter et, malgré les abandons qui avaient suivi chacune de ces révoltes, ils escomptaient toujours les secours et l'appui des meneurs de l'orthodoxie. Aussi montrèrent-ils une joie pieuse quand la main du Seigneur s'appesantit sur le cuirassé *Syssoi Veliki*. Pendant un exercice de tir, une culasse mal fermée fut projetée à l'intérieur d'une tourelle ; la coupole, enlevée d'un seul coup et soulevée à la hauteur des mâts, retomba sur le pont en écrasant une vingtaine d'hommes. L'imagerie populaire s'empara aussitôt de ce tragique sujet : dans les villages crétois, on voit maintenant des enluminures, où Dieu, assis sur les nuages, préside à la scène et, d'un geste courroucé, d'un œil torve, pointe sa foudre sur le vaisseau renégat : la Crète, dans l'antiquité, était déjà la terre préférée de Jupiter tonnant...

Cette première période de canonnade fut assez courte : au bout de quelques semaines commença l'ère pacifique. Les pallikares en armes s'établirent à une distance raisonnable des lignes turco-européennes et, possédant le reste de l'île, ils ne disputèrent plus aux amiraux les villes occupées. Il y eut encore, de ci de là, quelques escarmouches. Des héros se mettaient parfois en tête de franchir les lignes à la faveur de la nuit et de venir — tels Ulysse et Diomède, au chant X de l'*Iliade* — voler des bœufs et des chevaux ou couper des oreilles. Quelques-uns, cédant à l'attrait du bien d'autrui ou à des penchants plus levantins, attaquaient les Européens isolés : un petit *midship* anglais, qu'ils rencontrèrent à la chasse, n'eut pas à se louer de leur fréquentation ; sur la plainte des amiraux, on lui rendit du moins sa bourse et sa montre... Mais le gros de l'armée rentra dans ses villages et laissa les chefs discuter avec les amiraux. La discussion s'éternisa. Les amiraux faisaient distribuer leurs proclamations sur tout le pourtour de l'île. Les villages de la côte Sud-Est, où n'avaient pas encore pénétré les agents grecs, se déclaraient satisfaits de la décision des puissances. Partout ailleurs, on répondit par un refus, et les insurgés, à leur tour, adressèrent à l'Europe leur proclamation (3 mars) :

> Voulant éviter tout malentendu possible qui n'amènerait qu'une perte de temps pour nous et une peine inutile pour l'Europe, nous croyons devoir déclarer qu'il n'existe qu'une solution convenable, une seule possible, juste et définitive : c'est de reconnaître l'union de la Crète à la Grèce... Toute autre solution ne serait qu'un raccommodage provisoire, contraire aux vœux et aux aspirations éternelles du peuple crétois... et nous préférons mourir jusqu'au dernier plutôt que de continuer à rouler cette pierre de Sisyphe qu'est l'entente avec le Sultan.

Dans toutes leurs entrevues avec les amiraux, les insurgés s'en tinrent à cette déclaration. Ils ne perdaient pas une occasion de crier : « Vive la Grèce ! » aux oreilles des officiers européens et de solidariser leur cause à celle des troupes du colonel Vassos.

Alors on décida de prendre les uns et les autres par la famine et, puisque les Grecs ne voulaient pas déguerpir, puisque les insurgés partageaient leurs provisions avec les Grecs,

de couper la Crète de tout approvisionnement. Le blocus fut établi le 21 mars. Jusqu'à la fin d'avril il fut très strict. Ce n'est pas que les bateaux de certaines puissances n'aient parfois fermé les yeux sur des débarquements de farines. Mais cette tolérance ne fut d'usage que dans la partie orientale de l'île, où les Grecs n'étaient pas installés et où commandaient les Italiens et les Français. Les Anglais exécutèrent la consigne avec ponctualité, ramenant à la Sude tous les bateaux, barques et caïques qu'ils rencontraient dans les eaux crétoises. Les Autrichiens déployèrent, là encore, du zèle et de l'inintelligence : leurs croiseurs coulèrent des barques qui fuyaient devant eux ; on vit un jour rentrer leurs torpilleurs escortant une énorme prise : c'était un paquebot de la Compagnie Péninsulaire Orientale, la malle des Indes, qui, sur la route de Brindisi à Alexandrie, serrait de près la côte crétoise pour s'abriter d'une forte bourrasque et qui avait aussi pénétré dans les limites du blocus.

Par l'expérience des autres insurrections, on avait mis beaucoup d'espoir en la vertu de ce blocus. L'île, en effet, ne produit pas le blé nécessaire à sa consommation et, depuis un siècle, à chaque révolte, on avait rétabli le Turc moins par la force qu'en coupant les arrivages de Tripolitaine et d'Égypte. Mais on avait compté sans la sobriété crétoise : « Le Crétois, disent tous les voyageurs du XVIIIe siècle, vit où un âne ne peut plus vivre, car l'âne ne mange que l'herbe et le Crétois mange encore la racine » ; l'esclavage turc rend les peuples vertueux. On n'avait pas tenu compte surtout d'une grande innovation : les Crétois, depuis dix ans, avaient planté en pommes de terre les pentes et les hautes vallées de leurs montagnes. Ils avaient, grâce à leurs troupeaux, du lait et de la viande, et, grâce à leurs oliviers, de l'huile ; les pommes de terre leur remplacèrent le pain. Dans le seul endroit où ce blocus eût été efficace, les amiraux furent obligés d'en neutraliser les effets. Séparés du reste de l'île par les doubles lignes turco-européennes et par la plaine de la Canée, bloqués du côté de la terre et de la mer, les insurgés d'Akrotiri manquèrent bientôt de pain. Ils vinrent crier famine à bord des escadres. Les amiraux italiens et français leur donnèrent du biscuit pour les femmes et pour les en-

fants, qu'on ne pouvait pourtant pas laisser mourir de faim.

Sir Philip Curzon avait déclaré à la Chambre des communes que les amiraux nourriraient les enfants et les femmes. Les gens d'Akrotiri arrivèrent donc pleins de confiance à bord de l'amiral anglais : « Je ne demande qu'à aider à vivre les gens inoffensifs, répondit l'amiral Harris, et je chercherai le moyen de les secourir sans faire profiter mes largesses à ceux qui entretiennent la guerre civile ; mais je n'ai pas encore trouvé ce moyen ; quand vous le connaîtrez, vous m'en ferez part et nous l'emploierons » ; et, tournant le dos, l'amiral fit appareiller pour Candie, où il allait passer la revue du contingent anglais (12 avril). Le même jour, le cuirassé austro-hongrois *Princesse Stéphanie* rapportait à la Sude deux insurgés couverts de blessures, que l'amiral Hinke déposa à l'hôpital turc ; abandonnés sans soin, ces malheureux étaient en train de mourir, quand l'amiral Pottier les fit transporter à bord de *la Vienne*, avec ordre de les installer à l'hôpital français de Smyrne.

Le blocus ne causa donc d'embarras qu'aux escadres à qui il imposait des croisières sans repos et à la charge de qui il mettait des bouches affamées. Le 26 avril, l'amiral anglais se plaint que la famine menace de plus en plus les villes musulmanes et en particulier Candie ; il communique une demande de son gouvernement qui voudrait un blocus moins complet, toujours strict pour les armes et les munitions, moins sévère pour les approvisionnements. Les amiraux acceptent. Dès lors, le blocus n'exista plus que de nom. En somme, il n'avait pas eu plus d'effet que la canonnade. Les chrétiens continuaient à ne pas apprécier l'autonomie et, malgré les efforts des amiraux, malgré leurs entrevues avec les chefs et les discours et les conférences, c'était toujours « l'annexion ou la mort ! »

Le rappel des troupes grecques et les événements de Thessalie ne changèrent rien aux sentiments des Crétois : au commencement de mai, ils se disaient plus attachés encore à l'hellénisme et à la Grèce, puisque pour eux et par eux de si grands malheurs l'avaient accablée. Mais quand ils connurent la vérité sur les retraites de Larissa, de Pharsale et de Domokos, sur l'attitude du roi et de ses fils, ils furent pris de

colère et surtout de mépris, et ils commencèrent à penser que mieux vaut se gouverner soi-même que d'accepter de pareils chefs. En même temps, quelques réfugiés rentraient du Pirée et des Iles. Ayant enduré cinq mois de misère, ils soupiraient après le retour et ne demandaient qu'à ramener leurs familles sous la protection des promesses et des pavillons européens. En face des pallikares, un parti modéré se forma qui grandit de jour en jour et qui poussait à l'acceptation de l'autonomie. Les nouvelles de Grèce étaient de plus en plus désastreuses pour l'honneur de la famille royale... Les Crétois remirent à plus tard la réalisation de leurs espérances.

Ils désirent toujours l'annexion et restent fidèles à l'hellénisme. Mais ils ont compris que, seule, l'autonomie était possible à l'heure actuelle, et ils acceptent l'autonomie, à condition qu'elle se présente telle que l'ont promise les amiraux, c'est-à-dire complète et garantie par les puissances, « sans le moindre contrôle de la Porte en ce qui regarde les affaires intérieures. » Ils occupent toujours leurs lignes autour des villes musulmanes et ils ne déposeront les armes que le jour où un gouverneur, nommé par l'Europe, aura donné à cette autonomie un commencement d'exécution. Mais ils ne demandent qu'à attendre en paix, et partout où les commandants supérieurs leur auront donné la permission et garanti la sécurité, à la Canée, à Rhétimno, à Sitia, ils passent les lignes sans armes et viennent au bazar des villes : ce sont eux qui approvisionnent aujourd'hui les escadres. Grâce à la patience des amiraux, la pacification serait donc en train de se faire, si l'œuvre, achevée d'un bout, ne se défaisait de l'autre : l'attitude des musulmans, depuis six mois, a évolué suivant une courbe exactement inverse à celle des chrétiens.

***

Les Grecs et les Crétois accusèrent, à l'origine, les amiraux de favoriser les musulmans, et les amiraux crurent nécessaire de protester dans une dépêche à leurs gouvernements[1]. En réalité, quand les flottes arrivèrent, les chrétiens, provoqués,

1. *Livre jaune*, p. 130.

étaient occupés à des représailles et, de beaucoup les plus nombreux à l'intérieur de l'île, ils avaient commencé le massacre ou bloquaient étroitement les villages musulmans. Les amiraux étaient envoyés pour éviter l'effusion du sang : leur première besogne fut de délivrer ce qui restait de la population musulmane et de l'évacuer sur les villes maritimes, derrière les lignes turco-européennes. Cette besogne s'accomplit sans grande opposition de la part des chrétiens, qui brûlèrent aussitôt ou usurpèrent les récoltes, les oliviers et les villages abandonnés. Il fallut pourtant, dans certaines parties de l'île, à Sélino au Sud-Ouest, à Sitia dans l'Est, il fallut envoyer de petites colonnes internationales qui, s'enfonçant dans les vallées et menaçant d'employer la force, intimidèrent les insurgés et leur arrachèrent des milliers de malheureux déjà sous le couteau. Tout ce peuple musulman, ramené à la côte, fut concentré autour de la Canée, Rhétimno et Candie ; il ne resta que quelques familles à Kissamo, Spinalonga, Sitia et Hiérapétra.

Qu'allaient faire les amiraux de ces soixante mille affamés, qui, dépourvus de tout, serrés entre les villes et les lignes militaires, ne pouvaient être qu'une source constante de difficultés et de désordres? On avait débarrassé la Crète des chrétiens urbains en les transportant en Grèce. Les amiraux jugèrent utile et équitable de se débarrasser aussi des villageois musulmans en les transportant en Turquie. Des pétitions leur étaient adressées, pour les supplier de prendre les familles de Sitia sur les escadres et de les emmener à Rhodes. Les musulmans de la Canée voulaient partir pour Adalia. Ces deux points de l'Empire turc se prêtaient parfaitement à ce projet. Rhodes, qui pourrait nourrir un million d'habitants, Rhodes, la plus fertile, la plus douce, la plus belle des Iles, est aux trois quarts déserte et, presque tout entière, elle fait partie du domaine impérial : elle aurait donc facilement fourni des terres aux réfugiés ; les frais, pour les nourrir, en attendant la première récolte, n'eussent pas été plus forts à Rhodes qu'en Crète. De même, Adalia, sur la mer de Chypre, est entourée d'immenses plaines en jachère, où les puissances transportèrent déjà les musulmans du Péloponnèse après l'affranchissement de la Grèce ; la ville d'Adalia est composée de deux quartiers, l'un indi-

gène et chrétien, où l'on parle turc, l'autre musulman, où les descendants des réfugiés ne parlent que grec et disent : « Je suis Moraïte » avec la même fierté qu'un montagnard arcadien.

Le transport des musulmans crétois satisfaisait donc tout le monde, sauf le Khalife, qui perdait, à chaque musulman éloigné, un prétexte ou un droit à intervenir dans les décisions de l'Europe. Aussi la Porte consultée refusa-t-elle son autorisation : on n'avait pourtant pas consulté la Grèce avant de lui jeter sur les bras cinquante mille Crétois, mourant de faim et demi-nus! Les amiraux insistèrent auprès de leurs gouvernements : ces réfugiés, manquant de tout, disaient-ils, ruinés, aigris contre les chrétiens, sont des pillards et des massacreurs tout prêts, que redoute l'autorité turque elle-même... Le Sultan refusa. Il sentait bien que, ces musulmans disparus, c'en était fait pour lui de la Crète. Comme l'expliquait très bien l'ambassadeur de France à son gouvernement : « S'il n'y avait que des chrétiens dans l'île, il suffirait d'adopter le régime de Samos et de rappeler les troupes turques, mais on ne peut livrer les soixante mille musulmans au ressentiment des chrétiens[1] ». Il se trouvait que les musulmans, par cet exil volontaire, simplifiaient ou supprimaient la difficulté. Mais le gouvernement français, prenant, comme dans les affaires arméniennes, le parti du Sultan, repoussa leurs demandes et défendit de passer outre aux protestations d'Abd-ul-Hamid. Les musulmans de Sitia supplièrent alors l'amiral français de les transporter à Tunis : beaucoup d'entre eux sont pêcheurs d'éponges et, sur les côtes tunisiennes, théâtre de cette pêche, ils arrivent chaque printemps et demeurent toute la belle saison. Le résident de France à Tunis et le ministre des Affaires étrangères virent « le plus grand danger à l'arrivée de ces musulmans fanatiques ». Il faut connaître ces Crétois musulmans, — tous descendants de renégats, buvant tous du vin et ne sachant ni un mot de turc ni un mot d'arabe, la plupart chrétiens en secret et baptisés en même temps que circoncis, — pour apprécier cette accusation de fanatisme. Grâce à la France, le khalife conserva des croyants à protéger dans l'île de Crète.

1. *Livre jaune*, page 104.

Les prévisions des amiraux se réalisèrent très vite. Au bout de quelques semaines, ces malheureux, qui mouraient de faim, firent des émeutes, à Sitia pour avoir du pain, à Candie pour occuper et piller les maisons closes des chrétiens en fuite, à Rhétimno et à la Canée pour avoir des armes et marcher, à travers les lignes, vers les villages chrétiens. Le 24 février, ils mettaient le feu au *konak* (palais du gouvernement) de la Canée, occupé par le commandant européen[1]. Au commencement de mars, leur attitude était si menaçante, que l'amiral italien dut convoquer les notables; après leur avoir rappelé tout ce que l'Europe avait fait pour les arracher à la mort, il les prévint qu'à la première tentative de désordre on les canonnerait sans merci, eux et la ville de la Canée, s'il le fallait[2]. Au fond, ces malheureux étaient victimes de la sottise européenne et ils n'agissaient même pas de leur propre mouvement. L'Europe les avait jetés sous la main du Sultan, qui, par des distributions de blé, les tenait à sa merci. Le Sultan, en effet, s'était chargé de les nourrir. Par l'entremise des autorités turques, par le canal des beys influents et des gens des mosquées, il avait ressaisi ce morceau d'Islam à demi détaché. Bientôt, par l'intermédiaire des commandants militaires, il leur fit en secret délivrer des armes. Ces paysans, que l'Europe avait désarmés, furent, un beau matin, changés en bachi-bouzouks, qui, par bandes ou isolément, infestèrent les lignes, se précipitant sur les insurgés, puis venant se réfugier derrière les postes turco-européens.

Outre ses préfets et ses soldats, le Sultan avait désormais en Crète une armée contre l'Europe et il changeait aussitôt de ton. Une lettre insolente du gouverneur Ismaïl-Bey ayant reçu des amiraux la réponse qu'elle méritait, (28 mars), de nouvelles distributions d'armes furent faites pendant la nuit aux portes des casernes turques — c'était le moment où les amiraux réclamaient la nomination d'un gouverneur et le retrait des troupes ottomanes[3] — et le 2 avril, les meneurs entraînaient le troupeau contre les lignes insur-

1. *Livre jaune*, p. 69.
2. *Livre jaune*, p. 127.
3. *Livre jaune*, p. 231.

gées « afin de montrer aux amiraux comment on doit traiter ces chiens ». Les insurgés d'Akrotiri tinrent bon et les amiraux envoyèrent prévenir que le feu allait être ouvert par toutes les escadres sur les musulmans ; il fallut bien rétrograder et rentrer à la Canée. A la suite de cette échauffourée, les amiraux firent opérer un désarmement général des bachi-bouzouks, qui ne produisit que cinq cent cinquante fusils : les autres armes avaient été reportées aux casernes turques, d'où elles sortirent de nouveau à la première occasion.

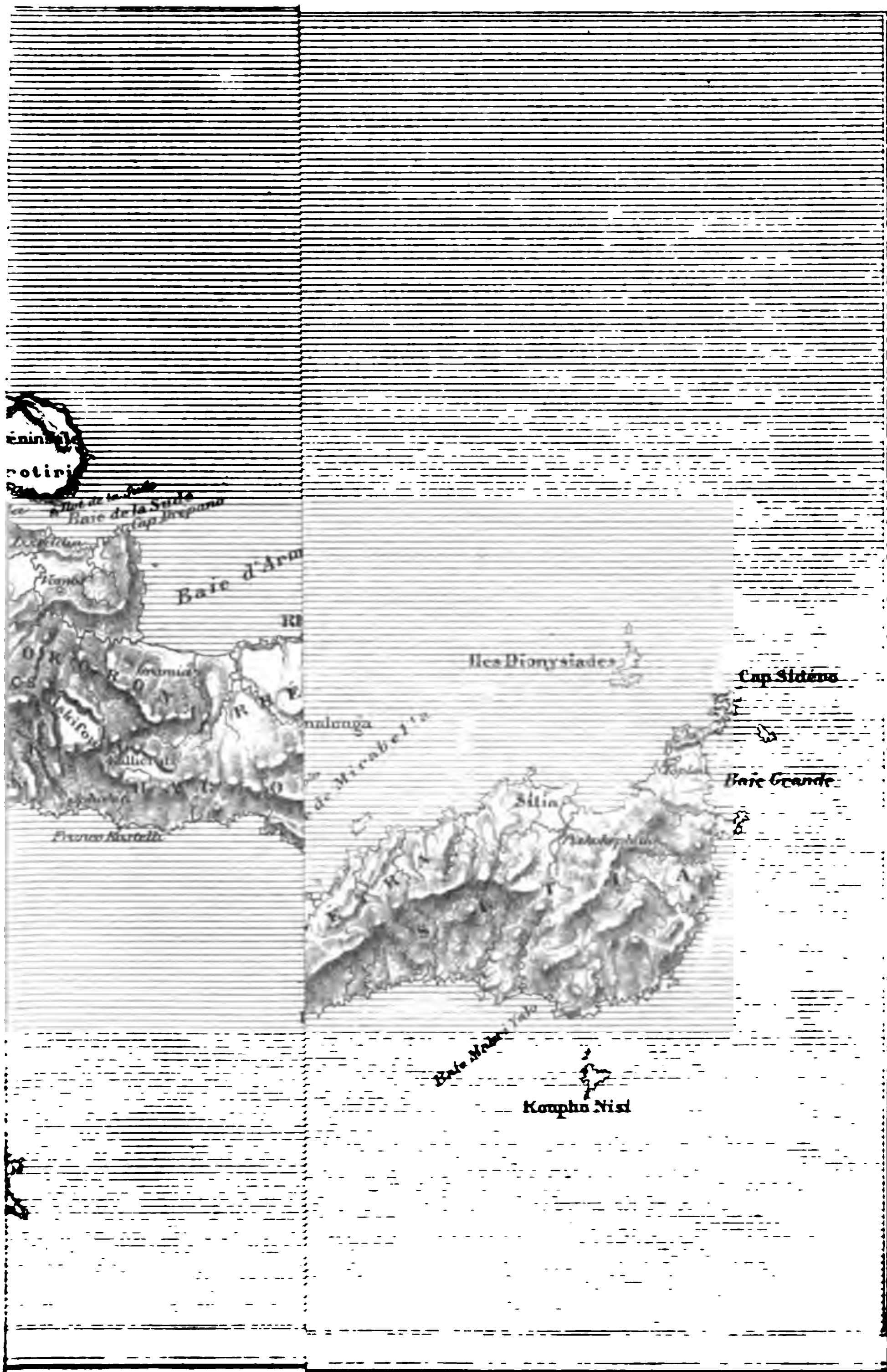
Aux reproches des amiraux, les musulmans répondirent par une nouvelle demande d'être transportés à Rhodes ou à Smyrne, et ils dénoncèrent cent cinquante meneurs qu'il fallait, disaient-ils, transporter en Tripolitaine, si l'on voulait éviter de nouvelles folies. Le Sultan, toujours consulté, opposa encore un double refus. Mais les amiraux, chargeant sur deux bateaux les cent cinquante meneurs, les jetèrent à la côte de Benghazi. Ils avaient l'intention d'agir de même avec les familles qui demandaient à quitter l'île, et ils étaient décidés à les débarquer, coûte que coûte, soit à Rhodes, soit en Anatolie. Mais l'opposition du Sultan fut encore appuyée par le gouvernement français, et les musulmans restèrent dans les lignes turco-européennes. A leur abattement de la première heure, à leur acceptation fataliste des volontés de l'Europe, succéda un regain de morgue et de fanatisme quand ils apprirent les victoires du Khalife. Le départ du croiseur allemand leur fit croire — ce que leur disaient les meneurs — que l'invincible empereur était maintenant à la solde du Turc et qu'il marcherait avec lui contre Vienne. Londres ou Paris, si l'Europe faisait mine d'ennuyer le Sultan.

Ils ne parlent plus aujourd'hui de quitter la Crète. Ils comptent retourner dans leurs villages et rentrer en possession de leurs biens. Mais ils voudraient aussi conserver dans les villes les maisons chrétiennes, où ils se sont installés en l'absence des propriétaires ; ils refusent de les rendre aux réfugiés chrétiens qui commencent à revenir de Grèce : il faudra les expulser par la force. Ils déclarent, d'ailleurs, que l'autonomie, telle que la veulent les amiraux, serait pour eux le signal de la ruine et peut-être de la mort, que les chrétiens, ayant

la majorité, les dépouilleraient d'abord, les massacreraient ensuite. Ils n'accepteront les décisions de l'Europe que si l'on maintient en Crète un gouverneur ottoman et des garnisons ottomanes. Confiants dans la force turque retrouvée, pleins d'espoir dans l'alliance allemande, ils se réunissent, la nuit, dans les mosquées et tiennent déjà des conciliabules, presque des conseils de guerre, contre toute intervention nouvelle. La présence de Djevad-Pacha n'a pas été une médiocre excitation à leur ardeur, et les distributions de vivres et d'argent, qui journellement arrivent de Constantinople, contribuent à les affermir dans leur attachement au khalifat. Le gouvernement français peut être fier de son œuvre.

VICTOR BÉRARD

(A suivre.)


Baie de la Suda
Cap Drepano
Iles Dionysiades
Baie Grande
Sitia

5









LE DANGER

I

PORTRAIT

Bien que très jeune, elle a cette grâce d'automne
De celles dont le cœur ne doit plus refleurir ;
Mais elle garde aux yeux ce regard qui s'étonne,
Ce long regard blessé qui ne veut pas guérir,

Regard des tout petits enfants que l'on oublie,
Et qui sont délaissés avant d'être orphelins ;
Ses yeux d'aube ont aussi la nuance pâlie
Et le charme lassé de fleurs à leurs déclins.

Sa voix grave et meurtrie, et pourtant ingénue,
A comme une pudeur des mots qu'elle fait siens ;
Fugitive, sa joie hésite et s'atténue,
Toute mouillée encor de regrets anciens.

Quand elle vous sourit, tout son visage triste
S'emplit d'une clarté si douce qu'on dirait
Un de ces pâles ciels nocturnes où persiste
Un peu de jour dont l'azur calme y transparait.

Tout un bonheur manqué meurt lentement en elle;
Mais, résignée avec les premiers cheveux blancs,
Elle a comme un besoin de rester maternelle;
Les gestes qu'elle fait sont doux et consolants.

Avant de la connaître, on l'aime : on la devine,
Tant son cœur tremble aux moindres choses qu'elle dit;
Tout ce qu'on en pressent la fait un peu divine,
Et l'on n'y met de soi que ce qui la grandit.

Pure des vains espoirs dont nous nous caressâmes,
Elle rassemble en nous les bonheurs dispersés ;
Elle sait, pour entrer jusqu'au fond de nos âmes,
S'y rouvrir des chemins qu'on croyait effacés.

Elle a l'air d'ignorer ce qu'on devait lui taire;
Elle écoute, immobile, et rêve, et s'interrompt
Pour relever parfois d'un geste involontaire
Sa chevelure claire et lourde sur son front.

Elle aime à s'entourer de pénombre incertaine:
Visible à peine, elle y sourit pensivement;
On l'y sent à la fois très proche et si lointaine
Que le désir s'efface, et meurt d'éloignement.

II

RÊVES

Je veux tout ignorer de sa vie étrangère;
J'ai rêvé d'un coin sombre où je viendrais m'asseoir,
Sans surprises, à la même heure, chaque soir,
Dans la chambre qu'emplit sa présence légère.

Je saurais qu'elle est là, très douce, et qu'elle attend,
Toute songeuse encor d'une oisive journée,
Blottie en sa douleur que j'ai seul devinée,
Qui lentement la tue, et qu'elle aime pourtant.

Et j'aurais malgré moi comme une inquiétude
De la mélancolie éparse autour de nous ;
Je me sentirais triste, et presque un peu jaloux
De sa quotidienne et morne servitude.

Je verrais bien qu'elle a pleuré depuis hier :
Ses yeux me sembleraient plus las que de coutume :
Je croirais découvrir toujours plus d'amertume
Aux plis de son visage inconsolable et fier.

Mais je lui cacherais tout ce que j'y soupçonne.
Timide, et sachant trop pour l'en vouloir meurtrir
Que la pitié des mots blesse au lieu de guérir,
Et comprenant que sa douleur n'est à personne.

J'aurais, même entre nous, peur de l'humilier.
Si j'osais trop la plaindre et m'attendrir sur elle ;
Afin de rassurer sa confiance frêle,
Je serais doucement et gaîment familier.

J'aurais l'air de croire au bonheur pour qu'elle y croie :
Nous resterions ainsi longtemps, le cœur distrait ;
Parfois même en nos yeux quelque chose ferait
Passer l'émotion furtive d'une joie.

Et nous nous quitterions, paisibles, dès qu'au ciel
La nuit s'annoncerait prochaine, craignant l'heure
Où le mot, qu'on eût dit, si tendrement effleure
Que même le silence est confidentiel.

III

BONHEUR FURTIF

Vous m'avez fait une âme attendrie et légère
Qui de nouveau s'entr'ouvre au lieu de se fermer,
Une âme rajeunie en qui tout s'exagère,
L'étonnement de vivre et la douceur d'aimer.

Frissonnante et crédule aux bonheurs qu'elle apporte,
Avec sa candeur fière et son ancien émoi,
Quand je me résignais déjà, la croyant morte,
C'est mon âme d'enfant qui ressuscite en moi.

Elle est comme une fleur surprise d'être éclose;
Tout la fait tressaillir d'espoirs irrésolus;
Elle tremble, elle hésite, et cependant elle ose
Des mots lointains et bons qu'elle ne savait plus.

Elle ose être elle enfin, sans peur qu'on la repousse,
Confiante en vos yeux rêveurs et presque aimants.
Elle vous appartient. Prenez en pitié douce
Le délice inquiet de ses enchantements.

Toute fiévreuse encor de douleurs mal éteintes,
Il faut lui pardonner ses doutes puérils,
Vous dire qu'elle est faible et fragile aux atteintes,
Craintive, — ayant souffert, — mais d'anciens périls.

Pour oublier sa peine avec sa défiance,
C'est assez qu'elle puisse être à vous, même en vain;
Il tient tant de bonheur dans l'insignifiance
D'un sourire ou d'un mot que l'espoir fait divin !

Et, du moins, si mon rêve à jamais reste vague,
Sachez qu'il était vôtre et que je vous le dois,
Pour que mon souvenir vous soit comme une bague
Dédaignée, et qui luit, furtive, entre vos doigts.

IV

CONFIANCE

Lui-même, il a pris soin de me dire souvent
Comme elle est douce et comme il lui fut décevant;
Il sait notre amitié prudente et fraternelle,
Et l'accepte, et l'approuve, et se confie en elle.

Bien qu'elle ait des pudeurs d'amante, elle n'est pas
Chercheuse de mystère ou guetteuse de pas;
Elle se plaît, sans en avoir l'inquiétude,
Au bien-être de l'ombre et de la solitude.

Il aime à nous surprendre aux lentes fins de jour,
L'accueillant d'un regard tranquille, et, sans détour,
Purs d'arrière-désir et d'arrière-pensée,
Continuant pour lui la phrase commencée.

Il nous devine tels que nous sommes, tous deux
Précocement guéris des rêves hasardeux,
Dès longtemps résignés quand nous nous rencontrâmes,
Tendres, mais pour toujours ayant donné nos âmes.

Il sent bien qu'entre nous, à toute heure, il est là,
Qu'une grande pitié seule nous rassembla,
Pitié de nous, pitié de lui, robuste et vraie,
Dont nos cœurs ont gardé le bon grain sans l'ivraie.

Et bien souvent, lui-même, aux heures d'abandon,
Avec des repentirs honteux de leur pardon,
M'a fait le confident, parfois involontaire,
D'une faute de lui qu'elle avait su me taire.

V

MAINS NUES

Vous aviez retiré vos bagues une à une,
Avec des gestes ingénus;
Et vos doigts s'effilaient plus frêles d'être nus,
Comme libres enfin d'une chaîne importune.

Vous aviez ce regard immobile et profond
En qui les choses restent vagues;
Mes yeux tristes erraient de vos doigts à vos bagues:
L'ombre d'un grand feu clair vacillait au plafond.

Bien qu'ayant un secret désir d'être épargnée,
Docile aux suprêmes aveux.
Vous inclinicz la tête au poids de vos cheveux,
Et je vous devinais craintive et résignée.

Je me suis rapproché dans l'ombre, lentement.
Vous étiez faible et sans défense;
Vous aviez cet air tendre et las que rien n'offense...
Je n'ai pas dit le mot qui m'eût fait votre amant.

Les anneaux d'or, épars, laissaient leur dure empreinte
A vos doigts qu'ils avaient meurtris.
Silencieusement, vous les avez repris...
Un peu d'amitié veille en nous. Soyez sans crainte.

VI

CRÉPUSCULE

Puisque je suis bien sûr de ne l'aimer jamais,
Puisque ma vie est faite ailleurs, comme la sienne,
Hélas! et que j'ai pris l'habitude ancienne
D'accepter mon destin comme si je l'aimais;

Puisqu'un passé très tendre emplit mon cœur fidèle,
Et qu'en somme je suis encore presque heureux,
Pour contempler son cher visage douloureux,
Je m'accorde les soirs des jours vécus loin d'elle.

J'entre, et le crépuscule hésite au ciel tremblant;
Elle brode pensive au coin de la fenêtre;
Mais, dans l'ombre où mon pas la fait me reconnaître,
Elle me tend la main d'un geste calme et blanc.

Puis, elle se détourne et sourit; je m'approche,
Je regarde le soir traîner en ses cheveux,
Et j'ai parfois des mots qui seraient des aveux,
S'ils n'étaient dits sans trouble, accueillis sans reproches.

Nous causons quelquefois d'un livre qu'elle a lu,
D'un pays qui l'attire, ou d'une fleur qu'elle aime...
Et puis, j'en viens toujours à parler de moi-même,
De tout ce qui me manque, — et qu'il m'aurait fallu.

Je lui confie un peu mon âme faible et douce,
Et comme j'ai rêvé l'impossible bonheur
D'être aimé d'un amour fidèle et pardonneur,
D'un dévouement discret qui jamais ne repousse.

Elle ne me dit rien de sa journée: elle a
Comme une peur de tout ce qu'elle en pourrait dire:
Mais rien qu'à son regard et même à son sourire,
Je comprends, je devine et je sais tout cela.

Tandis qu'elle m'écoute en rêvant, tout émue
De me sentir si tendre et si découragé,
Je sais qu'en tisonnant les tristesses que j'ai,
C'est un peu sa douleur aussi que je remue.

Et, songeant qu'à tous deux notre sort est pareil,
Avant de la quitter, sur le seuil de la porte,
Je ne me souviens plus que je souffre, et j'emporte
Son tranquille sourire en moi, comme un conseil.

VII

PROFIL PERDU

J'aime qu'en un profil très doux
Son visage à peine s'évoque,
Dans le demi-jour équivoque
Dont la langueur pénètre en nous.

Le silence ému garde encore
Le charme inquiet de sa voix.
Je la regarde, et j'entrevois
Des choses d'elle que j'ignore.

Elle rêve. Son front baissé
Découvre un peu de nuque blanche,
Et son cou fragile se penche,
Indolemment, comme lassé.

Ses cheveux surtout que rattache
Un peigne invisible me font
Au cœur le mal doux et profond
Des grands amours dont on se cache.

Devine-t-elle mon émoi?
Du moins elle n'est pas complice
Du désir profane où je glisse...
Ses yeux même sont loin de moi.

Seule, une ombre mystérieuse
Souligne en ses traits effacés
Un coin de lèvre que je sais
Mélancolique et sérieuse.

Plus tendre en ce profil perdu,
Son charme épars se réfugie.
Malgré moi, j'ai la nostalgie
D'un bonheur qui m'est défendu.

Ce n'est qu'une minute brève,
A peine un souffle passager
Qui fait en mon cœur voltiger
La cendre ancienne d'un rêve.

Je ne suis dupe qu'à moitié
De l'illusion qui me berce;
C'est comme une ombre qui traverse
Notre lumineuse amitié.

Sans espoir qu'elle m'appartienne,
Je ne crains pas d'être déçu :
Je ne l'aime qu'à son insu,
Quand plus lointaine elle est plus mienne.

VIII

UNE LARME

L'autre soir, une larme entre nous est tombée ;
Nous étions pleins d'un grand effroi silencieux.
Qu'importe à qui de nous l'autre l'a dérobée?
Tous deux, nous la sentions monter lourde à nos yeux.

C'était un de ces soirs que l'amitié redoute,
Où l'on n'ose approcher des mères et des sœurs,
Où toute pureté tremble, frissonne et doute,
Tant leur charme profane a d'étranges douceurs.

Je sentais mon cœur fou battre avec violence.
Caché dans le coin sombre où je m'étais assis,
Je vous ai longuement regardée, en silence,
Lumineuse au milieu des meubles indécis.

Vous aviez ce regard lointain que je vous aime,
Cet air découragé qui m'a fait vous choisir;
Et je vous devinais triste ainsi que moi-même,
Pleine d'un trouble vain qui n'est pas le désir.

C'était l'heure incertaine et plus lente à l'automne
Où le soleil mourant se traîne au mur tiédi,
Avant d'éteindre enfin sa pâleur monotone,
Au soir d'un jour brumeux sans aube et sans midi.

Et tandis qu'aux rideaux légers de la fenêtre
Sa lueur attardée agonisait déjà,
La nuit proche faisait plus doux notre bien-être,
Si doux qu'un espoir vague en nos cœurs s'affligea.

Graves, nous nous taisions; votre main délaissée
Mélancoliquement rêvait sur vos genoux,
Frissonnante comme une main de fiancée...
L'autre soir, une larme est tombée entre nous.

En nos yeux inquiets l'ombre s'était accrue,
Avec l'obscur danger de notre isolement :
Nous écoutions, sonore au pavé de la rue,
Renaître et fuir la vie, au loin, confusément.

Et tous deux, par instants, troublés des mêmes fièvres,
Nous prenions peur de l'ombre, et nous avions besoin
De laisser malgré nous se crisper à nos lèvres
D'illusoires gaîtés d'où nos cœurs étaient loin...

Cette larme furtive entre nous suspendue,
Quel deuil mystérieux vous fit donc la pleurer,
Pour vous cacher ainsi de l'avoir répandue,
Et d'où vient qu'à mon tour j'ai feint de l'ignorer?

C'est fini maintenant des bonheurs sans alarme ;
J'aurai peur, à jamais, d'entendre votre voix.
Toute notre amitié se meurt de cette larme :
Nous nous sommes menti pour la première fois.

ANDRÉ RIVOIRE

ENTRE
LA VIE ET LE RÊVE

— *NIELS LYHNE* —

VI

— Monsieur Niels Lyhne... Madame Boye; Monsieur Frithjof Petersen... Madame Boye.

C'était Erik qui faisait les présentations dans l'atelier de son maître, vaste pièce très claire, très haute de plafond, avec deux grandes portes d'entrée et des portes plus petites donnant accès à des ateliers de moindre dimension. Tout y était gris sous la poussière du marbre, du plâtre et de la terre : elle donnait une épaisseur de ficelles aux fils des toiles d'araignées suspendues dans les angles, sous le plafond ; elle dessinait des cartes géographiques sur les vitres ; elle couvrait les yeux, la bouche, le nez, la musculature, les cheveux et les draperies des innombrables statuettes disposées sur des rayons tout autour de la pièce ; elle faisait paraître plus gris que des oliviers les lauriers dans leurs énormes caisses.

Erik modelait une statue au milieu de l'atelier. Il était en blouse et avait posé un bonnet de papier sur ses cheveux

1. Voir la *Revue* du 15 novembre.

foncés, légèrement bouclés. Il avait maintenant de la moustache, et un air crâne et viril auprès de ses deux amis pâlis par la fatigue des examens ; dans leurs vêtements trop neufs, avec leurs têtes aux cheveux coupés ras, leurs trop larges casquettes d'étudiants, ils faisaient l'effet de provinciaux extrêmement bien élevés.

Madame Boye était assise non loin d'Erik, sur une chaise de bois au dossier élevé ; d'une main elle tenait un livre, de l'autre un peu de terre glaise. Elle était plutôt petite, et avait des cheveux châtains, des yeux bruns lumineux, un teint très clair qui dans les contours ombrés du visage se dorait, s'harmonisant alors délicieusement avec la couleur des cheveux que la lumière nuançait de reflets d'un blond bruni.

Elle se mit à rire quand les deux étudiants lui furent présentés, et c'était un rire léger, frais, heureux, un rire d'enfant. Il y avait aussi dans son regard une joyeuse confiance et sur sa bouche un sourire très franc, rendu plus enfantin encore par la conformation de la lèvre supérieure qui, trop courte, cachait rarement les dents et laissait presque toujours la bouche ouverte...

Mais elle n'était plus une enfant... Avait-elle un peu plus de trente ans?

On pouvait le croire à voir le dessin ferme du menton et la rougeur de fruit mûr de la lèvre inférieure. Elle avait des formes rondes que faisait ressortir une robe bleu foncé, tendue sur le buste comme une amazone, très serrée à la taille. Une écharpe de soie d'un rouge sang faisait des plis autour du cou et sur les épaules ; dans les cheveux étaient piqués des œillets de la même couleur que l'écharpe.

— J'ai peur de vous avoir interrompue dans une agréable lecture, dit Frithjof en désignant le livre.

— Pas du tout : il y a une demi-heure que M. Refstrup et moi nous nous querellons au sujet de ce que je lisais, — répondit madame Boye en regardant Frithjof avec de grands yeux qu'on ne pouvait éviter. — M. Refstrup est tellement idéaliste !... Et cela m'ennuie, moi, toute cette réalité qu'on veut épurer, poétiser, de manière qu'il n'en reste plus rien. Regardez un peu cette bacchante, là-bas... Si j'avais à l'introduire dans un catalogue raisonné, je dirais : N° 77. Jeune femme qui regarde ses pieds d'un air profond sans savoir ce

qu'elle doit faire d'une grappe de raisin... Elle devrait presser cette grappe sur sa poitrine et faire couler sur elle le jus violet!... N'ai-je pas raison, dites?

Dans un accès d'ardeur enfantine elle avait saisi la manche de Frithjof et lui secouait le bras.

— Certainement, madame, dit le jeune homme, il manque en effet à cette statue je ne sais quoi de spontané, de simple...

— Il manque le naturel! Mon Dieu, pourquoi ne veut-on pas que nous soyons naturels?... Je sais pourquoi, moi : c'est le courage qui fait défaut. Ni les poètes, ni les artistes, n'ont le courage de représenter l'humanité comme elle est... Shakespeare seul a eu l'audace de le faire.

— Oh! Shakespeare! s'écria Erik, en voilà un qui ne me plaira jamais! Il est si profond qu'on finit par n'y plus rien comprendre.

— Ce n'est pas tout à fait mon avis, — dit Frithjof avec un sourire de condescendance ; — mais il me semble que les hardiesses et les extravagances du dramaturge anglais ne méritent pas d'être considérées comme des preuves de courage d'un véritable artiste.

— Vraiment, il vous semble?... Dieu! que vous êtes amusant!

Elle rit aux éclats, se leva et marcha dans l'atelier en se courbant presque jusqu'à terre, en proie à un accès de fou rire.

Frithjof se sentit froissé, mais il n'osa pas s'en aller comme un homme mécontent ; et puis il savait qu'il avait raison contre elle ; enfin, il la trouvait fort jolie. Il resta donc et se mit à causer avec Erik en donnant à sa voix un accent de sage indulgence.

Madame Boye arpentait l'autre bout de l'atelier, chantonnait, lançait des trilles qui ressemblaient à des éclats de rire et s'interrompait pour déclamer un récitatif.

Elle s'arrêta pour épousseter un buste de l'empereur Auguste, et lui faire ensuite, avec de la terre glaise, des moustaches, une barbiche et des boucles d'oreille.

Pendant qu'elle était ainsi occupée, Niels s'était rapproché d'elle en feignant d'examiner avec intérêt les statuettes sur

leurs rayons. Elle n'avait pas regardé de son côté, pourtant elle devait le savoir près d'elle : sans se retourner, elle tendit la main en le priant d'apporter le chapeau d'Erik.

Elle prit le chapeau et le posa sur la tête de l'empereur Auguste. Puis, d'une voix câline :

— Vieux Shakespeare, vieux bêta qui ne savais pas ce que tu faisais !... Tu as barbouillé du papier, pauvre vieux, et fabriqué Hamlet sans savoir à quoi tu travaillais !

Elle souleva le chapeau et passa d'un geste maternel la main sur le front du buste :

— Vieux veinard ! vieux poète pas trop malchanceux tout de même ! N'est-ce pas, M. Lyhne, il faut reconnaître, au moins, que Shakespeare ne fut pas un raté ?

— J'ai mon opinion personnelle à ce sujet, répondit Niels en rougissant.

— Ah ! vous aussi, vous avez une opinion qui vous est personnelle sur Shakespeare !... Peut-on la connaître ?... Voyons, êtes-vous avec ou contre nous ?

Et elle se plaça auprès du buste en lui passant un bras autour du cou.

— Je ne sais si mon opinion a le bonheur d'être la même que la vôtre, mais elle est certainement *pour* votre protégé. Car je suis convaincu que Shakespeare savait ce qu'il faisait et ce qu'il osait. Souvent il a douté de son œuvre, souvent aussi il n'a osé qu'à moitié, et il a modifié une figure au moyen de nouveaux traits qui effaçaient les premiers...

Niels continuait sur ce ton, mais madame Boye donnait des signes de nervosité ; elle remuait impatiemment les doigts pendant que son visage prenait un air de souffrance.

— Je vous en supplie, monsieur Lyhne, dit-elle enfin, cessez de faire ce geste... on dirait que vous arrachez des dents... là ! me voici redevenue attentive... je suis absolument d'accord avec vous.

— En ce cas il est inutile que je continue.

— Pourquoi donc ?

— Si nous sommes d'accord...

— Ah ! oui, si nous sommes d'accord !

Ni l'un ni l'autre n'attachait à ces mots un sens particulier, mais ils y mirent une intonation particulière qui

laissait supposer des finesses et des sous-entendus, et ils se regardèrent avec un sourire expressif, chacun d'eux se demandant ce que l'autre avait voulu dire et se reprochant de ne pas le deviner.

Madame Boye alla se rasseoir sur sa chaise. Frithjof se rapprocha d'elle en cherchant à être aimable.

— Si j'étais curieux, dit-il, je vous demanderais quel était ce livre à propos duquel vous vous êtes querellée avec Erik.

— Vous demandez à savoir ?

— Je demande à savoir.

Madame Boye prit le livre et dit d'un ton solennel :

— *Helge*, poème d'Oehlenschlaeger... A quel chant en étions-nous ?... à celui-ci : « La Sirène se rend auprès du roi Helge ». Et voici les vers en question... La sirène s'étant étendue à côté de Helge, celui-ci ne peut plus contenir sa curiosité ; il se retourne et il voit : « La plus grande beauté que la terre ait portée, dormant à ses côtés. Ses bras son d'une éblouissante blancheur ; le sombre vêtement ne la recouvre plus, c'est un voile argenté et léger qui enveloppe son corps superbe... » Et c'est tout ce qu'on nous dit de la beauté de la sirène : eh bien, cela ne me satisfait pas. Je veux qu'on me la décrive en termes brûlants qui me donnent une vision de beauté si étourdissante qu'elle me fasse perdre la respiration. Je veux être initiée aux séductions de ce corps de sirène. Mais, je vous le demande, suffit-il pour cela qu'on me parle de bras éblouissants et d'un corps superbe enveloppé d'un voile transparent ?... Eh non ! elle devrait être nue comme la vague et porter en soi le charme sauvage de la mer. Il faut que sa peau garde un reflet des phosphorescences de l'eau et que ses cheveux soient noirs et emmêlés comme une forêt d'algues... n'est-ce pas ?... Les mille nuances de la mer passent et repassent dans ses prunelles, son sein pâle est froid et tressaille de volupté froide, les ondulations des vagues se retrouvent dans ses formes, ses baisers ont l'âcre saveur de l'onde amère et l'étreinte de ses bras est molle et fuyante comme l'écume qui se brise.

Elle s'était animée en parlant : émue de son sujet, elle levait sur ses jeunes auditeurs de grands yeux d'enfant qui interroge.

Mais ils ne dirent rien. Niels était rouge. Erik très embar-

rassé. Quant à Frithjof, il la regardait avec une expression d'admiration illimitée ; cependant il sentait moins que ses amis l'irrésistible séduction qui émanait d'elle.

Peu de semaines après, Niels et Frithjof étaient chez madame Boye des hôtes aussi assidus qu'Erik Refstrup. Ils y firent la connaissance d'une pâle nièce de la maîtresse de maison et d'une collection de futurs poètes, futurs peintres, futurs acteurs, futurs architectes. Tous étaient pleins d'espoir et de courage, avides de se jeter dans la mêlée, tous s'enthousiasmaient facilement. Quelques-uns évoquaient mélancoliquement l'idéal d'un temps qui n'était plus, mais la plupart s'enflammaient pour les idées et les théories nouvelles à ce moment. Ils se grisaient de nouveauté, ils étaient nouveaux jusqu'à l'exagération, diablement nouveaux, — et peut-être étaient-ils ainsi parce qu'ils sentaient s'agiter au fond d'eux-mêmes des désirs et des aspirations qu'il fallait étouffer, le nouveau ne pouvant les satisfaire, bien qu'il fût universel, immense, extrêmement compréhensif.

N'importe, ces jeunes avaient une belle conviction, ils avaient foi en la lumière que devaient apporter de grands penseurs, l'enthousiasme les soulevait comme sur des ailes d'aigle.

Plus tard, sans doute, la vie éteignit tout cela, la prudence et la pusillanimité eurent raison de cette ardeur impétueuse. Mais il leur resta, au moins, le souvenir de ce bon temps !

Aux yeux de Niels le monde prit alors un tout autre aspect. Entendre exprimer clairement, par dix bouches différentes, ses vagues pensées, voir comme dans un tableau éclatant de tons, où chaque détail se révélait, ses opinions propres qui jusque-là lui étaient apparues comme un paysage embrumé, aux teintes et aux lignes indécises, — c'était presque fantastique que ses rêves fussent devenus à ce point réels !

Il n'était plus un roi solitaire, qui régnait sur des pays créés par son imagination : il avait pris place dans la troupe des combattants, il était un soldat au service des idées nouvelles ; il portait une épée et suivait un drapeau.

Combien elle fut belle et riche en promesses, cette époque de sa vie où il entendait l'indistinct et secret balbutiement de son âme tantôt résonner autour de lui en une fanfare triom-

phale, tantôt retentir comme des coups de massue contre des murailles de temple ou comme le sifflement de pierres lancées par de nouveaux David contre le front des Goliath! Il lui semblait qu'il s'écoutait dire, en d'autres langues que la sienne, avec une clarté, une puissance qui n'étaient pas de lui, des pensées qui lui appartenaient.

Et ce n'étaient pas seulement des jeunes qui répandaient l'Évangile nouveau : démolir et reconstruire en améliorant. Des hommes mûrs, dont le nom était considérable, accueillaient les idées nouvelles ; mieux encore que les jeunes, ils savaient les glorifier, ils invoquaient les siècles passés, l'histoire du monde, celle de l'esprit humain. Ces hommes-là s'étaient autrefois enthousiasmés comme les jeunes d'aujourd'hui. Puis, s'étant aperçus que leurs voix s'élevaient dans le désert, ils s'étaient tus. Mais les jeunes se rappelaient seulement qu'ils avaient parlé jadis, et oubliaient leur long silence. Et ils leur tressaient des couronnes de laurier, ils les admiraient avec bonheur. Ces grands hommes ne repoussaient pas cette tardive admiration. Ils acceptaient les couronnes, se considéraient dans le jour de l'histoire qui grossit les objets, effaçaient de leur passé tout ce qui n'avait pas couleur d'héroïsme, et déclamaient avec feu leurs anciennes convictions, longtemps affaiblies par la défaveur qu'elles avaient rencontrée.

La famille de Niels Lyhne à Copenhague, notamment le conseiller d'État et sa femme, n'approuvait pas l'entourage qu'il s'était choisi. D'abord, les jeunes gens qu'il fréquentait croyaient indispensable au progrès de leurs idées de porter de longs cheveux, de hautes bottes et même de négliger le soin de leur personne. En cela Niels ne les imitait pas ; néanmoins il était désagréable à ses proches parents de le voir dans la société de ces « jeunes » et, plus encore, que leurs amis et connaissances le vissent en pareille compagnie. Pourtant cela était moins grave que ses assiduités auprès de madame Boye. Il allait souvent au théâtre avec elle et sa pâle nièce.

Il n'y avait rien de certain dans les bruits qui couraient sur madame Boye. Mais enfin, on parlait d'elle et de bien des manières... Elle était d'excellente famille. Née Konneroy (les

Konneroy étaient une des familles patriciennes de la ville), elle avait rompu avec sa noble parenté, disait-on, parce qu'elle avait pris partie pour un frère qui, à la suite de certains désordres, avait dû être expédié aux colonies. La rupture était complète, quel qu'en fût le vrai motif, et l'on chuchotait que le vieux Konneroy avait maudit madame Boye et qu'il avait eu après cette scène un violent accès d'asthme.

Cela s'était passé après que madame Boye fût devenue veuve. — Son mari était un riche pharmacien, décoré du Danebrog. Il mourut à soixante ans, et la rumeur publique disait que lui et sa femme avaient fait bon ménage. Dans les trois premières années de leur union, ce mari plus que mûr s'était montré fort épris. Puis ils avaient vécu chacun de son côté, lui s'occupant de jardinage et soucieux de conserver son renom de gai convive dans des réunions d'hommes, elle se distrayant avec le théâtre, la musique et la poésie allemande...

Le mari mourut et, l'année de deuil écoulée, sa veuve fit un voyage en Italie. Elle passa là-bas quelques années, surtout à Rome. Il était faux qu'elle eût fumé l'opium dans un club français et posé devant un sculpteur dans la même tenue que Pauline Borghèse. Elle n'était pour rien dans l'aventure du petit prince russe qui se tira un coup de revolver pendant qu'elle se trouvait à Naples. Mais il était bien vrai que des artistes allemands ne se lassaient pas de lui chanter des sérénades et qu'un matin elle s'était assise, en costume de paysanne albanaise, sur les marches d'une église de la via Sistina, où un peintre nouvellement arrivé l'avait peinte avec une cruche sur la tête et un petit garçon brun de peau qu'elle tenait par la main. Ce tableau était placé dans son salon.

Au retour elle fit la connaissance d'un compatriote, critique de talent, qui eût préféré être poète. On disait de lui que c'était une nature négative et sceptique, un esprit aigu qui malmenait le prochain parce qu'il était dur envers lui-même et qui croyait justifier son manque d'égards par la sévérité avec laquelle il se jugeait. Mais il n'était pas entièrement tel qu'on le représentait ; il n'était pas l'individu tout d'une pièce, implacablement logique, qu'il paraissait être. Tout en faisant la guerre aux tendances idéalistes de l'époque, qu'il désignait par d'autres noms peu flatteurs, il avait pour cet idéal, ces chi-

mères, ce mysticisme qui se perdait dans les hauteurs, une sympathie qu'il n'éprouvait pas pour les opinions plus réalistes dont il servait la cause, et auxquelles il croyait en somme.

Il s'éprit malgré lui de madame Boye, mais il ne le lui dit pas, car ce n'était pas l'amour jeune qui espère et qui se produit au grand jour. Il aimait en elle un être d'une race plus affinée et plus heureuse que la sienne : aussi y avait-il au fond de cet amour une rancune instinctive, une colère contre ce qui était la marque de la race chez elle.

Il voyait d'un œil envieux se manifester ses penchants, ses opinions, ses goûts ; pour la conquérir, la gagner à ses idées et à son parti, il usa de toutes les armes qui étaient en son pouvoir, d'une éloquence fine, d'une logique cruelle, d'une autorité rude, et d'une ironie qui se voilait de compassion. Mais lorsque la victoire lui fut acquise et qu'il l'eut rendue telle qu'il la voulait, il vit qu'il avait trop bien travaillé, qu'il l'avait aimée avec ses illusions, ses préjugés, ses rêves et ses erreurs, non telle qu'elle était maintenant.

Mécontent de lui, d'elle, de ses compatriotes, il partit et ne revint pas.

C'était au moment où elle commençait à l'aimer.

Naturellement, le monde avait jasé sur leurs relations. La femme du conseiller d'État en parla à Niels du ton dont une vieille vertu parle des péchés de la jeunesse ; mais Niels prit la chose d'une manière qui blessa et épouvanta madame Neergaard. Il s'exprima avec véhémence sur les tyranniques conventions sociales et sur la liberté individuelle, sur l'honnêteté plébéienne de la foule et sur la passion qui n'entraîne qu'une élite.

A partir de ce jour-là, il remit rarement les pieds chez ses parents. Ses visites à madame Boye n'en devinrent que plus fréquentes.

VII

C'était un soir de printemps. Le soleil à son déclin envoyait une lueur rouge dans la pièce.

Les ailes d'un moulin sur les fortifications, en face, projetaient aux vitres et aux murs leur ombre qui tour à tour se déployait et disparaissait, dans un mouvement régulier de la lumière alternant avec le demi-jour.

Assis près de la fenêtre, Niels regardait, à travers le rideau couleur de bronze qu'étalaient les ormes sur les remparts, l'incendie des nuages. Il avait fait une promenade aux environs de la ville, dans des champs de seigle encore verts, sous des hêtres dont les bourgeons venaient de s'ouvrir, dans des prairies diaprées de fleurs. Tout lui avait paru radieux et charmant, le ciel très bleu, le Sund uni et brillant, et les femmes qu'il rencontrait étrangement jolies.

Il avait pris en chantant un sentier dans les bois; bientôt les paroles de l'air qu'il chantait s'étaient perdues, le chant avait expiré et le silence l'avait étourdi. Il avait fermé les yeux, mais il sentait encore la lumière pénétrer en lui et s'irradier jusqu'à l'extrémité de ses nerfs, tandis que l'air frais et enivrant chassait avec une force toujours croissante son sang dans ses veines qui tressaillaient d'impatience. Il avait eu la sensation que tout ce qui, dans la printanière nature, germait, naissait, bruissait autour de lui, cherchait mystérieusement à s'emparer de lui pour s'exprimer en un grand cri. Il avait eu soif de ce cri, il l'avait attendu, et son attente était devenue peu à peu une vague nostalgie.

Tandis qu'il était assis près de la fenêtre, cette même nostalgie se réveillait dans son âme... Il était tourmenté de mille rêves et de sensations d'une infinie délicatesse, teintes légères, senteurs vite évanouies, sonorités vagues produites par des cordes d'argent. Après ces sensations venait le silence, le tréfonds du silence où les ondes sonores n'apportaient pas une seule vibration, où tout s'anéantissait, tout mourait dans le rouge reflet d'un feu qui couve et la tiédeur de parfums capiteux. Il ne désirait pas ce repos qui venait à lui et dans lequel se noyaient les autres images; et il s'efforçait de rappeler ses premières visions.

Il était fatigué de lui-même, fatigué de ses pensées stériles et de ses rêves... La vie, un poème?... pas quand on passait son temps à rêver l'existence au lieu de la vivre... Que cela était donc vide, vide, vide!... Toujours poursuivre son moi,

en tournant dans un cercle où il suivait avec soin les traces de ses propres pas; feindre de se jeter dans le courant et rester tranquillement assis dans l'attitude d'un pêcheur à la ligne, pour ramener son moi sous quelque bizarre travestissement!... Ah! si la vie pouvait s'emparer de lui!... la vie, l'amour, la passion... s'il pouvait ne plus rêver l'existence, mais la subir!

Involontairement, il fit de la main le geste d'écarter, de repousser. Car, tout au fond de lui-même, il avait peur de ce quelque chose d'impétueux qu'on appelle la passion... une tempête qui emporte, comme des feuilles mortes, ce qu'il y a chez un homme de pondéré, de sage... cela ne lui allait guère. La passion est une flamme vive qui se consume dans sa propre fumée; il aimait mieux brûler à petit feu.

Et pourtant, elle était tellement pitoyable, cette existence dans le calme plat, en vue de la côte, qu'il souhaitait la tempête et les courants impétueux... S'il avait su seulement sur quoi mettre le cap, il aurait dit adieu aux lentes journées, aux petits moments de bonheur paisible, aux molles impressions qu'il enveloppait de poésie pour leur donner de l'éclat, aux faibles sensations qu'il revêtait de rêves et qui mouraient cependant, faute de chaleur... Il serait allé vers un rivage où les sensations s'enroulent comme des pampres autour des fibres du cœur : pour chaque branche qui se dessèche il y en a vingt autres en fleur, pour chaque branche en fleur, cent autres qui bourgeonnent...

— Ah! si j'étais sur ce rivage!...

Il était las, écœuré de lui-même. Il avait besoin de société. Erik ne devait pas être chez lui et il avait vu Frithjof dans la matinée. Il était trop tard pour aller au théâtre.

Il sortit pour flâner tristement dans les rues. Peut-être madame Boye était-elle chez elle. Ce n'était pas un de ses soirs de réception, et il était bien tard pour s'y présenter.

Il pouvait essayer pourtant...

Madame Boye était chez elle. Elle s'était sentie trop fatiguée pour accompagner sa nièce qui dînait en ville et avait mieux aimé s'étendre sur un canapé, boire du thé, et lire des

vers de Heine. A présent, elle était rassasiée de poésie et avait envie de jouer au loto.

Ils jouèrent au loto.

15... 20... 77... une longue série de numéros, le bruit des fiches remuées dans le sac et, à l'étage au-dessus, des billes qui roulent sur le parquet avec un vacarme irritant.

— Ce n'est pas amusant, dit madame Boye, lorsqu'ils eurent pendant un bon moment tiré des numéros sans arriver à couvrir les cartons. — N'est-ce pas?.. Non! — ajouta-t-elle, se répondant à elle-même, — mais qu'est-ce que nous pourrions bien faire?

Niels n'en savait rien.

— Ne me proposez pas de faire de la musique!

Elle inclina sa figure sur ses mains et promena ses lèvres sur les articulations de ses doigts; puis elle recommença le même jeu en sens contraire.

— C'est la plus abominable existence qui se puisse imaginer, dit-elle en levant la tête. Pas le plus petit événement! Le peu que la vie nous apporte est incapable de nous tenir en haleine... Ne sentez-vous pas comme moi?

— Je ne vois rien de mieux à faire que d'imiter le calife des Mille et une Nuits. Nous aurions facilement l'air de deux marchands de Mossoul, vous avec votre robe de chambre en soie et une écharpe blanche enroulée autour de la tête, moi avec votre grand châle des Indes.

— Et que feraient ces deux infortunés marchands?

— Ils iraient jusqu'au pont des tempêtes, ils loueraient un bateau moyennant vingt pièces d'or et ils remonteraient le fleuve sombre.

— Ils passeraient devant les bancs de sable?

— Oui. Des lanternes de couleur pendraient aux mâts...

— Je les connais, ces idées-là! Elle est bien masculine, cette manie de construire toute une mise en scène et des situations, et d'oublier pour ces détails la question elle-même, c'est-à-dire l'essentiel! N'avez-vous pas remarqué que nous autres femmes nous n'avons pas au même degré que les hommes l'esprit imaginatif? Nous ne pouvons pas, comme vous, nous offrir des jouissances imaginaires, ni écarter la douleur au moyen de chimériques consolations. Ce qui est, est... L'imagination...

c'est si peu de chose!... Quand on n'est plus de la première jeunesse, comme moi, on se contente quelquefois de cette misérable comédie; mais on ne devrait jamais le faire... jamais!

Moitié étendue, moitié assise sur le canapé, elle appuyait son coude sur les coussins et son menton sur sa main.

Ses yeux rêveurs erraient dans le salon. Elle paraissait abîmée en de tristes pensées.

Niels se taisait aussi. Le silence devint si profond qu'on entendit le sautillement perpétuel d'un serin dans sa cage. Le tic-tac de la pendule s'élevait de plus en plus net. Une corde du piano ouvert vibra tout à coup, jetant une faible note qui mourut, mêlée à l'espèce de sonorité du silence.

Elle avait l'air très jeune, sous la lampe qui l'éclairait de la tête aux pieds. Il y avait un ravissant désaccord entre son cou superbe, son bonnet vieillot, et ses yeux naïvement confiants, ainsi que sa petite bouche entr'ouverte, laissant voir des dents d'une blancheur de lait. Niels la regardait avec admiration.

— Que c'est bizarre de se regretter! — dit-elle, abandonnant lentement sa rêverie et revenant à lui du regard. — Moi, je me regrette souvent, je me regrette telle que j'étais jeune fille, et j'aime cette jeune fille comme quelqu'un qui m'aurait touché de très près, avec qui j'aurais partagé mes joies et tout... et que j'aurais perdu sans qu'il y eût de ma faute... Le beau temps que c'était! Vous ne concevez pas le charme idéal répandu sur l'existence d'une jeune fille qui commence à aimer. Cela ne pourrait être exprimé autrement que par de la musique... Imaginez une fête dans un palais de fées où l'air scintille, comme de l'argent qui miroite. Ce palais est plein de fleurs dont les couleurs changent incessamment. Tout y vibre de sonorités joyeuses, pourtant très douces; les vagues pressentiments étincellent comme un vin mystique, en des coupes de rêve. Partout, à travers les salles, des chants et des parfums... Tenez, j'ai envie de pleurer quand je songe à cela, et aussi en me disant que si, par miracle, tout cela m'était rendu, je ne pourrais plus vivre cette vie-là... je tomberais lourdement comme un bœuf qui s'aviserait de se mouvoir sur une toile d'araignée!

— Mais non ! — répliqua Niels avec vivacité et d'une voix qui tremblait — vous aimeriez bien plus délicatement, plus intellectuellement que la jeune fille.

— Intellectuellement !... Dieu, que je hais l'amour intellectuel ! Cet amour-là ne porte que des fleurs artificielles, écloses dans le cerveau, le cœur étant incapable d'en produire. Ce que j'envie à la jeune fille, c'est que chez elle rien n'est faux, elle ne remplace pas le pur amour par de vaines chimères. Ne croyez pas, parce que l'amour est chez elle mêlé de rêverie, qu'elle fasse plus grand cas de ses rêves que de la terre sur laquelle elle marche. Non ; tous ses sens, tous ses instincts, toutes ses facultés sont tendus vers l'amour ; elle le cherche partout infatigablement. Ses rêves ne la satisfont pas. Elle est bien trop réaliste pour cela, elle l'est tellement qu'elle devient souvent à son insu naïvement cynique... Vous ne vous doutez pas qu'il y ait pour une jeune fille une jouissance énorme à respirer en secret l'odeur de tabac dont sont imprégnés les vêtements de son bien-aimé. Cela la ravit autrement que des milliers de rêves !... Je méprise les rêves et les chimères. Lorsque tout notre être crie vers la possession d'un cœur humain, une félicité imaginaire peut-elle nous suffire ? Que de fois pourtant il ne nous est offert que cela ! Et que de fois nous devons nous résigner à être parées par celui que nous aimons de jolies choses créées par son imagination à lui ! Il nous ceint le front d'une auréole, nous colle des ailes aux épaules et nous habille d'une robe parsemée d'étoiles ; alors seulement il nous juge dignes d'être aimées, quand nous avons revêtu ce costume de mascarade où nous ne pouvons nous montrer telles que nous sommes en réalité, parce que ce travestissement nous gêne et parce qu'on nous trouble en se jetant à nos pieds dans la poussière pour nous adorer, au lieu tout bonnement de nous prendre comme nous sommes en se contentant de nous aimer.

Niels était très troublé. Il avait ramassé le mouchoir de madame Boye et s'enivrait de son parfum, et il n'était nullement préparé à répondre aux questions que lui posait le regard impatient de la jeune femme, absorbé qu'il était dans la contemplation de sa main. Il s'avisa pourtant de dire que la meilleure preuve de l'étendue de l'amour chez l'homme

était que pour se justifier d'aimer à ce point une créature, il lui fallait entourer celle-ci d'un reflet de divinité.

— C'est précisément cela qui est blessant pour nous, dit madame Boye. Ne sommes-nous pas suffisamment divines par nous-mêmes ?

Il sourit avec condescendance.

— Ne souriez pas. ceci n'est pas une plaisanterie. C'est au contraire très sérieux, car cette adoration qu'on nous témoigne est au fond tyrannique, ni plus ni moins ; les hommes veulent de force nous façonner d'après leur idéal. Ce qui dans notre nature est contraire à cet idéal, ils le suppriment, en l'étouffant ou en feignant de l'ignorer ; par contre ils exaltent ce qui n'est pas dans notre nature ou ce qui ne nous est pas particulier, ils le cultivent avec frénésie en supposant toujours que nous en sommes richement pourvues ; ils en font la pierre fondamentale de l'édifice de leur amour. J'appelle cela violenter notre nature, vouloir nous dresser. L'homme est dresseur en amour. Et nous acceptons cela, notre faiblesse est à ce point méprisable que celles-là même qui n'ont pas l'excuse d'aimer se soumettent avec les autres !

Elle se souleva et regarda Niels avec un geste menaçant.

— Si j'étais belle. d'une enivrante beauté, plus belle qu'aucune autre, si belle que tous ceux qui me verraient devinssent la proie d'un torturant et inextinguible amour, qu'ils fussent subitement ensorcelés, oh ! comme je les forcerais, de par la puissance de ma beauté, à adorer, non pas leur idéal convenu et froid, mais à m'adorer, moi, vivante et vraie, à adorer chaque parcelle de moi-même. chaque manifestation de ma nature !

Elle s'était levée. Niels avait résolu de partir et cependant il restait là, tournant et retournant d'audacieuses pensées qu'il n'osait émettre. Enfin il s'enhardit jusqu'à lui prendre une main et y déposer un baiser. Elle lui tendit son autre main qu'il baisa également, et il ne put articuler que ce mot :

— Bonsoir !

Niels était amoureux de madame Boye et cela le rendait heureux.

Lorsqu'il repassa par les rues où, un peu plus tôt, il avait erré, découragé, il lui sembla qu'il y avait de cela longtemps,

bien longtemps. Sa démarche et son allure avaient pris de l'assurance et de la dignité. Il boutonna ses gants avec soin et il avait, pendant cette opération, le sentiment qu'un grand changement s'était fait en lui et que c'était à cause de ce changement qu'il boutonnait ses gants avec tant de soin.

Ses pensées l'occupaient trop pour qu'il lui fût possible de dormir : il monta sur les fortifications.

Il s'étonnait de penser avec calme et d'éprouver une sorte d'apaisement, mais il ne croyait pas à la durée de cet apaisement. Dans le fond de son être il sentait une agitation, une fermentation incessante. Il était dans l'attente de quelque chose qui devait lui arriver de loin, — une musique vague qui devait petit à petit devenir plus distincte, puis résonner avec force, mugir, s'emparer de lui, il ne savait comment, le soulever dans un tourbillon et l'emporter il ne savait où. Cela viendrait comme un flot tumultueux, et ensuite...

Pour le moment, il était calme. Hors cette espèce de vibration lointaine, tout en lui était paix et clarté.

Il aimait. Il se dit à voix haute qu'il aimait. Il le dit bien des fois. Ces paroles avaient comme une dignité, une noblesse, et leur signification était grande. Il n'était plus soumis aux influences diverses de ses chimères d'enfant, il n'était plus le jouet de désirs sans but, de vagues rêveries : il s'était échappé de la forêt fantastique qui avait grandi autour de lui, où cent bras l'avaient tenu captif, où cent mains s'étaient posées sur ses yeux pour l'aveugler. Il avait secoué ce joug, il s'était retrouvé, reconquis. Désormais tout cela serait sans pouvoir sur lui ; c'était une hallucination que la lumière du jour avait fait fuir, un brouillard que le soleil avait dissipé. En vain cette fantasmagorie l'appellerait et le solliciterait. Son jeune amour était tout à la fois le jour, le soleil et l'univers entier. Jusqu'alors il avait marché dans une gloire imaginaire, il s'était proclamé grand sur un trône qui n'existait pas. Maintenant il contemplait, placé sur le sommet d'une haute montagne, le vaste monde qui avait soif d'harmonie et où sa venue n'était ni attendue ni pressentie. Il y avait une immense joie à songer que son souffle n'avait pas encore secoué un feuillage ni ridé une onde à la surface de cette immensité vivante. Elle s'offrait à lui pour être conquise.

Il se sentait capable de cette conquête, appelé à vaincre ; il était conscient de sa force comme celui-là seul peut l'être qui garde encore intact en lui son trésor d'harmonie et de chants.

La tiède atmosphère printanière était pleine de senteurs, sans en être saturée comme les nuits d'été ; on l'eût dite rayée de parfums, traversée des exhalaisons des jeunes peupliers, de l'haleine fraîche des violettes tardives, de l'odeur d'amandes douces des viornes. Tantôt ces parfums se mêlaient, tantôt l'un d'eux l'emportait sur les autres, après quoi il s'évanouissait brusquement ou bien se dissipait lentement dans l'air nocturne. Dans l'âme de Niels des impressions légères passaient comme les ombres de ces aromes dansants. De même que ses sens étaient irrités par les parfums fugaces, ainsi son âme désirait en vain s'abandonner à une impression qui l'eût emporté dans un vol silencieux, sur des ailes battant l'air doucement. Mais ses impressions n'étaient pas vigoureuses comme des oiseaux pourvus de fortes ailes, ce n'étaient que de légers duvets soulevés par le vent.

Il cherchait à la revoir telle qu'il l'avait vue, étendue sur le canapé et lui parlant ; mais il n'y parvenait pas. Il la voyait se promenant dans une allée de jardin, puis assise, un chapeau sur la tête, tenant entre ses doigts gantés la feuille blanche d'un livre et se disposant à tourner la page ; il la vit monter en voiture à la sortie du théâtre et lui faire signe à travers le carreau de la portière ; il vit la voiture s'éloigner pendant qu'il la suivait des yeux ; des individus qui lui étaient indifférents s'approchaient de lui pour lui parler, des gens qu'il n'avait pas vus depuis des années passaient dans la rue et se retournaient pour le regarder tandis que la voiture roulait toujours ; il ne pouvait se débarrasser de l'obsession de cette voiture qui l'empêchait d'évoquer d'autres images. L'impatience l'énervait horriblement, lorsque tout à coup la vision désirée surgit : la lumière de la lampe, les yeux, la bouche, le menton appuyé sur la main, il vit tout cela aussi nettement que si cela s'était trouvé là, devant lui, dans l'obscurité.

Qu'elle était belle, douce et pure ! Il l'aimait en se prosternant devant elle, il mendiait à ses pieds le don de cette beauté ensorcelante… « Descends de ton trône pour venir à

moi! Deviens mon esclave, mets la chaîne à ton cou, et que ce ne soit pas un jeu. Je veux que tu sentes ma main tirer la chaîne, je veux que ton corps exprime l'obéissance et ton regard la servitude! Ah! si je pouvais au moyen d'un breuvage d'amour t'incliner, t'attirer à moi... non, pas de breuvage, car tu subirais son action magique, tu viendrais à moi contrainte, et je veux être ton maître, je veux que tu m'apportes, dans tes mains humblement tendues, ta volonté brisée. Tu serais ma souveraine et je serais ton esclave, mais mon pied se poserait sur ta nuque altière. Mon désir n'est pas fou, car c'est la loi pour la femme d'être en amour orgueilleuse et forte, et puis de se soumettre, et c'est l'essence de l'amour d'être suppliant et de dominer. »

Il pressentait que ce qui, en elle, excitait la passion ne lui appartiendrait jamais, que jamais ces bras éblouissants ne l'étreindraient, que jamais cette nuque superbe ne s'abandonnerait, dans l'humilité de l'amour, à ses baisers. Il pouvait conquérir ce qu'il y avait dans sa nature de virginal, il le possédait peut-être dès à présent, et il croyait bien qu'elle avait senti la jeune fille, morte en elle, s'agiter mystérieusement dans sa tombe vivante pour l'enlacer de ses bras frêles et lui tendre ses lèvres chastes et timides. Mais il n'aimait pas de cette manière-là. Il aimait ce qu'il ne pouvait obtenir, il aimait cette nuque d'une blancheur chaude de fleur épanouie, avec un reflet d'or sous les cheveux. Il sanglotait, éperdu d'amour, il tordait ses mains dans son désir impuissant; il jeta ses bras autour d'un tronc d'arbre, appuya sa joue contre l'écorce et pleura.

VIII

Il y avait en Niels Lyhne une circonspection qui provenait d'une instinctive répugnance à oser et aussi du sentiment confus de son manque de personnalité. Il luttait constamment contre sa veulerie; parfois il lui donnait des noms avilissants pour s'exciter à l'action; parfois, au contraire, il cherchait à en faire une vertu inhérente à sa nature et qui

même était la marque de son individualité et de ses aptitudes. Mais de quelque façon qu'il la considérât, il la haïssait comme une secrète infirmité qu'il pouvait dissimuler aux autres, non à soi-même; chaque fois qu'il rentrait en lui-même, il la retrouvait comme une humiliation. Et il enviait alors la confiante audace de ceux qui ne craignent pas de prononcer des paroles équivalant à des actes et ne s'occupent pas des conséquences avant que celles-ci soient devenues inéluctables. Les gens de ce tempérament lui faisaient l'effet de centaures, l'idée et l'acte ne faisant qu'un comme le cavalier et sa monture, au lieu qu'il y avait en lui deux individus distincts, homme et cheval; l'idée et l'acte étaient chez lui deux choses bien séparées.

Lorsqu'il pensait à avouer son amour à madame Boye, — il fallait toujours qu'il pensât d'avance à toute chose — il se voyait nettement ainsi que tous ses gestes, il se voyait de face, de profil, de dos, perdant son assurance; il se voyait paralysé par la fièvre et sans présence d'esprit, réduit à la posture de quelqu'un qui se laisse étourdir par la réplique de l'interlocuteur comme par un coup assez violent, au lieu de la recevoir comme une balle que l'on peut renvoyer de bien des manières et qui peut revenir à vous de beaucoup d'autres.

Il pensait à parler et il pensait à écrire, mais il ne parvint jamais à dire la chose franchement. Cela fut exprimé en aveux voilés, ou bien en des paroles passionnées, en des transports et des ardeurs qui lui échappaient, en des accès de lyrisme à demi voulus. Pourtant il en résulta une intimité singulière où le jeune homme apportait un amour très humble et des désirs nourris de rêveries, et la femme l'envie d'être désirée sans espoir. Leur entente prit la forme d'un mythe, conçu par eux sans qu'ils sussent comment: dans ce mythe une femme extrêmement belle avait, au temps de sa première jeunesse, aimé un des grands de l'esprit qui était allé mourir à l'étranger, oublié, abandonné. Cette femme l'avait pleuré pendant des années, mais personne ne connaissait son deuil, trop sacré pour se manifester hors de la solitude. Puis un jeune homme était venu qui appelait le grand défunt son maître, qui était enthousiaste de son œuvre et animé de son

esprit. Il aimait la femme affligée; et ce fut pour celle-ci comme un réveil des heureux jours. Le passé et le présent se confondaient en un rêve plein de charme où elle aimait le jeune homme à moitié pour lui-même, à moitié parce qu'il était l'ombre d'un autre, et où elle lui livrait entièrement la moitié de son âme. Mais pour éviter que le charme se rompît, il était obligé d'observer d'infinies précautions; il devait imposer silence à ses désirs charnels pour ne pas briser la suave illusion et replonger la bien-aimée dans son deuil.

Peu à peu leur entente, à l'abri de ce mythe, acquit une forme plus positive. Ils se tutoyaient et s'appelaient par leurs prénoms, Niels et Téma, lorsqu'ils étaient seuls; ils évitèrent autant que possible la présence de la pâle nièce. Niels avait bien, de temps à autre, des velléités de violer leurs conventions, mais il n'était pas de la force de madame Boye, et celle-ci savait avec adresse et douceur l'arrêter dans ses tentatives de révolte. Il ne tardait pas à se soumettre et se résignait de nouveau, pour quelque temps, à cette comédie amoureuse. D'ailleurs, leurs rapports ne se ressentaient pas d'un fade platonisme, non plus que du calme monotone d'une liaison qui devient une habitude. De calme, il n'y en avait point, car Niels Lyhne ne se lassait jamais d'espérer. Chaque fois que son espoir s'enhardissait et jetait une flamme plus vive, on l'arrêtait dans cet essor, mais il couvait ensuite plus ardent que par le passé. Il était entretenu par la coquetterie de madame Boye, par sa naïveté provocante et la hardiesse crue avec laquelle elle abordait les sujets les plus scabreux.

Mais elle n'était pas toujours aussi complètement maîtresse de la situation. Il arrivait quelquefois que dans ses veines s'agitât le rêve de récompenser cette passion à demi domptée, de l'étourdir en lui prodiguant le bonheur et de jouir de son ivresse. Ce n'était pas facile d'éteindre ce rêve, et quand Niels arrivait chez elle dans ces moments-là, elle montrait une nervosité de pécheresse, une pudeur inspirée par le sentiment de la culpabilité, une confusion charmante qui rendaient l'atmosphère troublante d'amour.

Une chose encore donnait à cette liaison une saveur particulière, c'est que Niels Lyhne avait assez d'empire sur lui-même pour ne pas s'emparer dans son imagination des biens

que la réalité lui refusait. Même dans le domaine de la pensée, où il était le maître, il respectait madame Boye comme si elle eût été réellement présente.

Ainsi leur liaison était durable. Elle devait convenir admirablement à l'imaginatif avide de vivre qu'était Niels Lyhne. Ce n'était qu'un jeu, mais cela avait une apparence de réalité, et c'était assez pour lui donner l'expérience passionnelle dont il avait besoin pour développer son tempérament.

Un poète devait sortir de Niels Lyhne, c'était entendu, et bien des circonstances de sa vie pouvaient le pousser dans cette voie. Mais il s'était contenté jusque-là d'appliquer ses dons de poète à ses rêveries, et il n'est rien de plus uniforme au fond que les rêves, en apparence si variés. Ils donnent l'illusion d'un pays illimité, aux horizons toujours changeants, mais ce pays n'a véritablement que des routes toutes tracées et courtes. Des individus peuvent être très différents les uns des autres, leurs rêves ne le sont pas : ils obtiennent tous, plus ou moins vite, dans leur imagination, les trois ou quatre choses qui font l'objet de leurs convoitises, car personne ne se laisse aller à rêver sérieusement qu'il n'obtiendra rien. Nul ne trouvera dans les rêves la révélation de sa personnalité : en rêvant, on n'apprend pas comment il se fait que le trésor convoité et conquis vous échappe presque aussitôt parce qu'on n'a pas su le retenir, comment on se lasse de la jouissance, ni de quel côté l'on se tourne quand on commence à regretter.

Niels Lyhne était poète comme tant d'autres : il avait naturellement le sens du beau. Il trouvait le printemps fertile et riche, la mer grandiose, l'amour poétique et la mort mélancolique ; il n'avait encore rien produit d'original, il se bornait à dire ces choses en vers. Mais il allait en être autrement. A présent il recherchait une femme, il voulait se faire aimer d'elle, lui, Niels Lyhne de Lonborg, qui avait vingt-trois ans, des mains fines et de petites oreilles, qui se courbait légèrement en marchant et était un peu timide ; il voulait qu'elle aimât ce vrai Niels Lyhne, et non pas le Niels de ses rêveries, idéalisé, ayant une démarche fière, des manières pleines d'assurance, et qui était un peu plus mûr que l'autre ; et il commençait à s'in-

téresser vivement à ce Niels avec qui il avait vécu jusque-là comme avec un ami qu'on ne pouvait guère présenter dans le monde. Pour avoir été trop occupé de se parer des choses qui lui manquaient, il avait oublié de penser à ce qui était bien à lui ; il se mit tout à coup à se chercher, avec l'ardeur d'un explorateur, à travers les souvenirs et les impressions de son enfance. Avec une joyeuse surprise il constata que les fractions retrouvées de son moi se coordonnaient pour former une individualité qui lui était autrement familière, et aussi bien plus vraie, plus forte, plus apte à l'accomplissement de quelque chose, que la personnalité qu'il avait poursuivie dans ses rêves. Ce n'était pas une inerte portion d'idéal ; les nuances richement variées de la vie s'agitaient en elle, et se fondaient en une unité qui se divisait à l'infini. Oh ! mon Dieu ! n'était-il pas en possession de forces qu'il fallait utiliser ? N'était-il pas Aladin ? Toute chose vers laquelle il tendrait les bras, là-haut dans les nues, devait tomber dans son turban.

Un heureux temps commença pour Niels : ce temps où une impulsion puissante vous aide à triompher des parties stériles de votre nature, où tout en vous grandit et s'amplifie. Dans l'exubérance de votre force vous tenteriez de soulever des montagnes sur vos épaules : vous entreprenez hardiment la construction de cette tour de Babel qui doit atteindre au ciel et n'aboutit qu'à une portion de colosse, — que l'on s'évertue pendant le reste de sa vie à parachever en y ajoutant des flèches timides et des pignons bizarres.

Tout était changé. Son tempérament, ses aptitudes, son travail s'engrenaient comme des rouages ; il ne s'arrêtait pas pour contempler son œuvre ; à peine avait-il terminé quelque chose qu'il le rejetait comme n'étant plus à sa taille, car il avait grandi pendant l'exécution de ce travail : un échelon, rien de plus, vers un but toujours fuyant. Après cet échelon, il en venait d'autres ; les sentiers parcourus étaient oubliés alors qu'ils résonnaient encore du bruit de ses pas.

Mais tandis que des forces nouvelles le portaient vers des vues plus larges et vers sa maturité, il se trouvait isolé, ses amis et camarades l'ayant quitté l'un après l'autre, à mesure que l'intérêt qu'il leur avait témoigné diminuait. Il

avait senti de plus en plus vivement la difficulté de distinguer ces hommes d'opposition de la majorité qu'ils combattaient. Ils se confondaient avec elle, en une grande masse ennemie qui dégageait l'ennui. Qu'était-ce donc qu'ils écrivaient, lorsqu'ils s'excitaient au combat? Des vers pessimistes, qui racontaient que le chien est plus fidèle que l'homme, et que les galériens sont souvent de plus honnêtes gens que les individus qui circulent en liberté, ou bien d'éloquentes odes qui vantaient la supériorité de la verte forêt et de la lande brune sur les villes poussiéreuses, des histoires de paysans vertueux et d'hommes riches vicieux, des récits qui montraient un vigoureux état de nature et une civilisation anémiée, des pièces de théâtre où ils attaquaient le manque d'intelligence de la vieillesse et défendaient les droits sacrés de la jeunesse. Ils n'allaient pas loin dans leurs réclamations lorsqu'ils se mettaient à écrire! Ils valaient un peu mieux tout de même quand ils parlaient, en sûreté entre quatre murs!

Le jour où il serait prêt, on entendrait une autre musique, une vraie sonnerie de clairons!...

Avec ses anciens amis les relations avaient également changé, surtout avec Frithjof. Celui-ci était une nature positive qui acceptait volontiers les théories et les dogmes, il avait lu Heiberg[1] et avait pris cette littérature pour parole d'évangile, sans se douter que les faiseurs de théories sont de fortes têtes qui élaborent leurs théories d'après leurs ouvrages au lieu de conformer leurs ouvrages à leurs théories. Or, les très jeunes gens épris d'argumentation deviennent facilement des dogmatiseurs convaincus, par suite de la très recommandable prédilection de la jeunesse pour les opinions établies et les vérités reconnues. Mais un individu qui se trouve en possession des seules vérités incontestables, aurait tort de vouloir en rester le seul dépositaire. Ne doit-il pas, en effet, s'efforcer d'instruire de moins heureux que lui, leur signaler avec une charitable dureté leurs erreurs, leur indiquer la route à suivre, et se donner des droits à leur reconnaissance, lorsqu'ils auront un peu tard peut-être, profité de ces sages conseils?

Niels avait coutume de dire qu'il faisait grand cas de la

1. Poète satirique danois (1791-1860).

critique, mais au fond il aimait mieux rencontrer l'admiration. Il lui était insupportable d'être critiqué par Frithjof en qui il avait toujours vu un inférieur et qui s'était longtemps trouvé heureux d'endosser la livrée de ses opinions et de ses convictions. Voici qu'il se posait comme son égal et s'affublait d'un ridicule manteau de cérémonie! Niels essaya d'abord avec bonhomie de le rendre grotesque à ses propres yeux, puis, voyant qu'il n'y parvenait pas, il eut recours à d'insolents paradoxes dont il ne daigna même pas discuter la valeur: il se contenta de les exposer dans leur laideur baroque, après quoi il s'enferma dans un silence ironique.

Ce fut ainsi qu'ils se brouillèrent.

Les choses allèrent mieux avec Erik. Leur amitié d'enfance avait toujours été empreinte d'une certaine réserve, d'une pudeur morale qui leur avait permis d'éviter de trop bien se connaître réciproquement. Une intimité trop grande est si dangereuse pour l'amitié! Chacun d'eux avait dans son âme des compartiments que l'autre n'avait pas visités. Ils s'étaient enthousiasmés ensemble dans la salle de fêtes de leur moi, ils avaient eu de douces causeries dans le petit salon, mais les recoins de cette maison ne leur étaient pas familiers.

Leurs rapports ne s'étaient pas modifiés avec le temps; peut-être même la réserve avait-elle augmenté, au moins chez Niels, mais leur amitié n'en avait pas souffert. Elle avait pour pierre angulaire l'admiration que Niels Lyhne professait pour la bonne humeur et le courage d'Erik, lequel paraissait toujours à son aise dans la vie, toujours prêt à l'action. Pourtant Niels ne pouvait se dissimuler qu'il manquait quelque chose à cette amitié. Non qu'Erik ne lui fût sincèrement dévoué et n'eût foi en lui: nul ne prisait plus qu'Erik les hautes aptitudes de Niels: il plaçait son ami intellectuellement bien au-dessus de lui-même et ne se serait jamais avisé de le critiquer; mais, précisément, à cause de cette aveugle admiration, il considérait tout ce qui faisait l'objet du travail et des ambitions de Niels comme très éloigné de son propre horizon visuel. Convaincu que Niels saurait aller jusqu'au bout de la route qu'il s'était tracée, il croyait non moins fermement qu'il n'y avait rien à faire pour lui sur cette route-là : aussi ne s'y aventurait-il jamais.

Niels avait du mal à admettre cette abstention complète de son ami. Quoique l'idéal d'Erik ne fût pas le sien et qu'Erik s'appliquât dans ses œuvres à traduire une sentimentalité romantique qui ne lui plaisait pas, il savait étendre ses sympathies, élargir ses vues, si bien qu'il s'intéressait au labeur d'Erik, se réjouissait de ses progrès et l'aidait même dans les moments d'arrêt à reprendre confiance.

A cette époque où tant d'idées nouvelles travaillaient Niels et lui faisaient sentir le besoin de s'ouvrir à un autre et de rencontrer chez cet autre des encouragements, il comprit l'insuffisance de l'amitié qui l'unissait à Erik. Aigri par cette découverte, il mit dans ses jugements sur l'ami moins d'indulgence, il s'attrista de son isolement. Il lui semblait que tout ce qu'il avait emporté de la maison natale, tout ce qui le rattachait à son enfance, l'abandonnait, le laissant poursuivre seul son chemin.

Une infranchissable barrière le séparait du passé. Il fallait que, livré à ses propres forces, il trouvât ce qu'il désirait, ce qui lui manquait, des amis nouveaux, des sympathies et des affections nouvelles, d'autres souvenirs.

***

Depuis environ un an Niels Lyhne n'avait pas d'autre compagnon de vie que madame Boye, quand il fut appelé à Lonborg par une lettre de sa mère lui annonçant que son père était gravement malade.

A son arrivée, son père était mort.

Niels fut accablé comme par le poids d'une faute en se rappelant qu'il n'avait pas eu dans les dernières années la nostalgie de la maison natale. Ses pensées y étaient retournées souvent, mais il s'y était vu comme un hôte étranger qui portait sur ses vêtements la poussière d'autres contrées et dans son cœur l'image d'autres lieux : il n'avait pas regretté douloureusement le foyer comme le sanctuaire de sa vie, il n'avait pas souffert du désir de dormir sous ce toit, de baiser le seuil.

Des remords l'envahissaient d'avoir été infidèle envers cette maison : il fléchissait sous la douleur, et ses remords s'assom-

brissaient encore d'une sorte de participation mystérieuse au fait accompli, comme si la mort fût venue à cause de son infidélité. Il s'étonnait d'avoir pu vivre satisfait loin de la maison qui l'enchaînait à présent avec une puissance extraordinaire. Par toutes ses fibres il s'y accrochait, en proie à une nostalgie immense, inquiet de ne pouvoir s'unir au foyer aussi indissolublement qu'il l'aurait voulu, malheureux de constater que les mille souvenirs qui le sollicitaient de tous les coins et de tous les buissons, dans les sons et les effets de lumière, dans les parfums, dans le silence même, que tout cela l'appelait avec des voix lointaines qui n'avaient ni l'ampleur ni la netteté qu'il désirait ; elles chuchotaient à son âme avec un bruit de feuilles tombées à terre.

Heureux celui qui dans le deuil d'un être cher peut donner toutes ses larmes à la triste séparation : ils sont plus amers, les pleurs qui expient le manque de tendresse envers celui qui a cessé de vivre. Tout revient alors, non seulement les dures paroles, les réponses blessantes, le blâme impatient et la colère injustifiable, mais aussi des pensées qui ne furent pas exprimées en paroles, des jugements hâtifs qui ont traversé l'esprit, des haussements d'épaules, des sourires ignorés, cruellement ironiques ; ils reviennent tous s'enfoncer dans votre poitrine comme des flèches envenimées et brisées : leur pointe est restée dans le cœur de celui qui n'est plus. Ce cœur ne bat plus, vous ne pouvez rien réparer... Il y a maintenant assez de tendresse dans votre âme, mais il est trop tard. Allez déposer sur la tombe les trésors de votre amour, semez-y fleurs et couronnes, rien de tout cela ne vous rapprochera du mort.

A Lonborg, les survivants tressaient des couronnes. Et l'amer souvenir des heures où la tendresse s'était tue et où des voix dures avaient retenti, les torturait ; ils lisaient des reproches dans ces lignes sévères autour de la bouche close de la tombe.

Ce fut une sombre période : elle avait cela de bon pourtant qu'elle rapprochait l'un de l'autre la mère et le fils plus intimement qu'autrefois.

Certes ils s'étaient toujours beaucoup aimés, mais tous deux avaient mis une grande discrétion dans ce qu'ils avaient

livré d'eux-mêmes, depuis que Niels était devenu trop grand pour s'asseoir sur les genoux de sa mère. Car il avait eu peur de l'exaltation et de l'emportement de sa nature à elle, et elle avait été affectée de la circonspection et de la timidité qu'elle démêlait dans le caractère de son fils. Mais la vie, avec ce qu'elle donne et ce qu'elle emporte, avec ses excitations et son apaisement, avait disposé leurs cœurs à une entente complète.

Deux mois à peine après l'enterrement de son mari, madame Lyhne tomba gravement malade. Longtemps sa vie fut en danger. L'anxiété de ces semaines écarta le souvenir du deuil récent; lorsque madame Lyhne commença de se remettre de sa maladie, il lui parut, ainsi qu'à Niels, que des années avaient passé sur la tombe fraîchement creusée. A elle surtout, car, pendant sa maladie, elle n'avait cessé de croire sa mort prochaine, elle avait eu très peur de cette idée. Encore aujourd'hui, qu'elle se rétablissait et que le médecin l'avait assurée que tout danger était éloigné, elle ne pouvait se débarrasser de ses noirs pressentiments.

Sa convalescence fut triste. Les forces lui revenaient goutte à goutte, et comme en résistant; elle n'éprouvait pas cette douce somnolence de tout l'être, mais une faiblesse inquiète, une pénible sensation d'irrémédiable épuisement.

Peu à peu, cependant, les progrès devinrent plus rapides, mais l'idée qu'elle allait bientôt dire adieu à la vie continua de planer sur elle comme une ombre qui l'opprimait d'une mélancolie intense.

Un soir, elle était assise dans le salon du rez-de-chaussée, et regardait devant elle, par la porte ouverte sur le jardin.

Des arbres cachaient la pourpre du couchant. Sur un seul point une lueur d'incendie brillait entre les troncs; de là partaient des rayons étincelants qui réveillaient sur la masse sombre du feuillage des verts clairs et des reflets de bronze. Par-dessus les cimes mouvantes les nuages couraient sur un ciel d'un rouge enfumé; dans leur course ils laissaient après eux des duvets que le couchant pénétrait de son rayonnement empourpré.

Madame Lyhne prêtait l'oreille au sifflement du vent, et elle accompagnait de légers mouvements de tête les rafales

qui mugissaient et se perdaient ensuite en un murmure. Son regard était lointain, il allait au delà des nuages vers lesquels il était dirigé. Pâle dans sa robe de veuve, elle avait autour de ses lèvres à peine teintées une expression douloureuse ; ses mains s'agitaient en remuant un livre, posé sur ses genoux. C'était la *Nouvelle Héloïse*. Près d'elle il y avait d'autres volumes, des recueils de poésies et des albums de gravures représentant de vieilles églises, des ruines et des lacs entourés de montagnes.

Des portes battirent, des pas hésitants se firent entendre et Niels entra. Il avait fait une longue promenade au bord du fjord, ses joues étaient colorées par le grand air et il avait encore un coup de vent dans les cheveux.

Au dehors des tons gris bleu s'étaient emparés du ciel, des gouttes de pluie frappaient les vitres.

Niels dit que les vagues montaient très haut en charriant des masses de varech ; il parla de ce qu'il avait vu et des gens qu'il avait rencontrés, et en même temps il ramassait les volumes épars, fermait les portes du jardin et s'assurait que les fenêtres étaient bien closes. Quand il eut fini, il s'assit sur un tabouret aux pieds de sa mère, prit une de ses mains entre les siennes et mit sa joue sur les genoux maternels.

Maintenant tout était noir dehors et la pluie tombait par saccades et à flots, battant les vitres et le mur.

— Te rappelles-tu, dit Niels après un long silence, combien de fois nous sommes restés ainsi dans le crépuscule, nous imaginant que nous partions pour de longs voyages, à la recherche d'aventures, pendant que papa causait avec l'intendant dans son bureau et que la femme de charge servait le thé dans la salle à manger ? Lorsqu'on apportait la lampe, nous nous réveillions brusquement de notre rêve d'aventures et nous jouissions du bien-être autour de nous ; mais je me rappelle que je ne croyais pas l'histoire finie, j'étais persuadé qu'elle continuait de se dérouler au loin.

Il ne vit pas le mélancolique sourire de sa mère, il sentit seulement sa main lui caresser doucement les cheveux.

— Te rappelles-tu, dit-elle, que souvent tu me promettais de partir dès que tu serais grand sur un navire, et de me rapporter les plus belles choses du monde ?

— Si je m'en souviens! Je devais te rapporter des jacinthes, parce que tu les aimais beaucoup, et un palmier pareil à celui qui venait de mourir, et des colonnes de marbre et d'or... Tu mettais toujours beaucoup de colonnes dans tes histoires... t'en souviens-tu?

— J'ai attendu ce navire... tais-toi, mon enfant, tu ne me comprends pas... ce n'était pas pour moi que je le désirais, mais c'était sur ce bateau que tu t'embarquais avec ta fortune... j'espérais que la vie serait pour toi riche et belle, que tu suivrais une voie triomphale, que la renommée, la gloire... non, pas cela, je désirais seulement que tu prisses part à une lutte pour quelque chose de grand, je ne sais pas au juste quoi... j'étais lasse des bonheurs médiocres et des tâches médiocres. Comprends-tu ce que je veux dire?

— Tu voulais que je fusse un être d'exception, maman, non pas un de ceux qui s'attellent comme tant d'autres à la charrue; tu voulais que j'eusse un idéal et une foi qui me fussent propres... Le bateau était chargé de fleurs que je devais répandre sur mon chemin... mais le bateau se fit attendre, et Niels et sa mère sont restés de pauvres hères... n'est-ce pas?

— T'ai-je blessé, mon garçon?... ce n'étaient que des rêves, ne te fais pas de souci à cause de cela!

Niels se tut un long moment, une pudeur l'empêchait de parler.

— Maman, dit-il enfin, nous ne sommes pas d'aussi pauvres hères que tu crois. Un jour tu verras venir le navire... aie confiance, aie foi en moi!... Je suis poète, maman, jusqu'au fond de l'âme... Ne crois pas que ce soit un rêve vaniteux, un rêve d'enfant. Si tu pouvais sentir combien je suis fier et reconnaissant de ce que je possède au dedans de moi-même et avec quelle joie mêlée d'humilité j'en parle, si tu pouvais savoir combien je suis éloigné de l'orgueil, tu aurais la foi que je désire tant trouver en toi. Chère, chère! je prendrai part à la lutte sans jamais faiblir, je combattrai fidèlement pour le meilleur de moi-même, sans lâche accommodement. Si j'aperçois quelque imperfection à mon œuvre, je n'hésiterai pas à la remettre dans le creuset... Je chercherai toujours le parfait, je donnerai l'entière mesure de ce dont je suis capable... Comprends-tu que j'éprouve le besoin de

te faire ces promesses? Ma reconnaissance pour les riches dons que j'ai reçus m'excite à te les faire, et toi, tu dois y croire. Car ce serait pécher envers toi que de manquer à ma tâche, envers toi à qui je suis redevable de l'envolée de mon âme. N'est-ce pas en effet tes rêves et tes désirs qui ont aidé au développement de mes facultés? n'est-ce pas ton idéal élevé qui m'a guidé vers la tâche que je veux accomplir?

Madame Lyhne pleurait doucement. Elle était pâle de joie.

Elle posa sur la tête de son fils ses deux mains qu'il attira jusqu'à ses lèvres :

— Tu me rends bien heureuse, Niels!... Ma vie n'aura donc pas été un long et inutile appel, puisque je t'ai fait tel que j'ai si ardemment désiré que tu fusses... Oh! Dieu, combien de fois l'ai-je désiré !... Et cependant il se mêle des regrets à ma joie... Voir mon vœu le plus cher réalisé au moment où ma vie touche à sa fin...

— Ne parle pas ainsi! Tu reprends chaque jour des forces, n'est-ce pas, maman?

— Je voudrais tant ne pas mourir maintenant! dit-elle comme en se parlant à elle-même. Sais-tu à quoi je pensais dans les longues nuits où la mort semblait si proche?... Ce qui me paraissait alors le plus dur à accepter c'est qu'il y eût en ce monde tant de choses grandes et belles que je devais quitter sans les avoir vues. Je pensais aux milliers d'âmes qui se sont nourries de la contemplation de ces choses et ont grandi grâce à elles... Pour moi, rien de tout cela n'avait existé, et ma pauvre âme, en s'envolant de ses ailes lasses, ne devait pas emporter les radieux souvenirs d'un merveilleux pays... Elle avait pu seulement écouter au coin du feu la description de la terre promise... Tu ne peux te figurer, Niels, combien je me sentais misérable, enfermée dans ma chambre de malade où mon imagination surexcitée par la fièvre cherchait à se représenter des contrées lointaines, les cimes neigeuses des Alpes planant sur des lacs d'un bleu sombre, des fleuves argentés coulant entre des collines couvertes de vignes, et une longue suite de montagnes où des ruines s'élevaient par-dessus des forêts... Je me souviens que je voulais voir tout cela, et aussi de vastes salles avec des dieux de marbre... Et puis, être incapable d'évoquer ces splendeurs, y renoncer

pour recommencer l'instant d'après parce qu'il est trop cruel de leur dire un éternel adieu sans en avoir joui... Être attirée vers elles de toute la force de l'âme et se sentir en même temps glisser jusqu'au seuil d'un autre monde; être sur ce seuil et jeter en arrière de longs regards de regrets tout en étant poussée dans cet inconnu vers lequel au dedans de vous rien ne tend !... Niels, mon enfant, tu m'emmèneras avec toi par la pensée quand il te sera donné de contempler ces splendeurs que je ne verrai jamais, jamais !...

Elle pleurait. Niels voulut la consoler en faisant de hardis projets : dans peu de temps, lorsqu'elle serait mieux, il irait à la ville prendre l'avis du médecin qui, certainement, conseillerait un voyage. Il nommait des gens que les déplacements avaient guéris radicalement ; il élaborait un itinéraire, promettait de la couvrir chaudement, parlait des courtes étapes qu'ils feraient au début, du journal qu'ils tiendraient. Ils remarqueraient les plus petites choses ; ils mangeraient en des endroits ravissants des plats bizarres et pécheraient odieusement, les premiers temps, contre la grammaire.

Il continua sur ce ton toute la soirée et les jours suivants. Elle souriait à ses projets comme à d'amusantes chimères, et il était aisé de voir qu'elle avait la conviction que ce voyage ne s'accomplirait jamais.

Sur le conseil du médecin, Niels s'occupa néanmoins des préparatifs. Elle le laissa prendre ses dispositions et fixer le jour du départ, certaine que quelque chose surviendrait qui renverserait ses projets. Mais quand il n'y eut plus qu'un petit nombre de jours qui les séparaient du voyage rêvé et quand son frère cadet, qui devait gérer la propriété en son absence, fut arrivé, elle commença à douter et à hâter ces préparatifs, encore tourmentée de la crainte que l'obstacle ne surgît au dernier moment.

Enfin ils partirent.

Le premier jour elle resta nerveuse, agitée d'un reste d'incertitude ; elle ne comprit vraiment qu'elle allait vers les splendeurs tant désirées que lorsque cette première journée se fut heureusement achevée. Une joie fébrile s'empara d'elle, et ses moindres paroles trahirent son impatiente attente de tout ce qui allait lui être révélé.

Mais ces grands spectacles, lorsqu'elle put enfin les contempler, ne la transportèrent pas aussi puissamment qu'elle se l'était imaginé. Dans le rêve cela lui était apparu comme sur la rive opposée d'un lac où les détails s'estompaient dans le lointain en laissant subsister les grandes lignes du dessin. Le silence enveloppait cet ensemble dont il était aisé de saisir l'harmonieuse beauté. A présent qu'elle était au milieu du tableau dont chaque trait s'accusait avec netteté et lui parlait avec l'accent de la réalité, où la beauté s'éparpillait comme la lumière à travers un prisme, elle ne parvenait plus à coordonner ses impressions. Avec un profond découragement, elle s'avouait qu'elle se trouvait pauvre au sein de ces richesses.

Elle souhaitait d'aller plus loin, toujours plus loin, dans l'espoir de découvrir un endroit où elle reconnaîtrait cet univers rêvé par elle et qui, à mesure qu'elle le poursuivait, se dépouillait de la clarté magique dont elle s'était plu à l'envelopper, se montrant à ses regards déçus dans la lumière de l'habituel soleil. Ses recherches ne furent pas récompensées ; l'année avançait, ils se hâtèrent de gagner Clarens que le médecin leur avait indiqué pour y passer l'hiver. Une dernière lueur d'espérance attirait vers ce point l'âme épuisée. N'était-ce pas le Clarens chanté par Rousseau, le paradis de Julie ?

Ils s'y fixèrent, mais ce fut en vain que l'hiver retint sa froide haleine. Il eut beau se faire très doux, il n'arrêta pas le mal qui la minait. Le printemps vint à son tour, triomphant, apportant l'évangile du renouveau, mais il dut la laisser s'étioler et s'éteindre. Cette jeune force qui éclatait dans l'atmosphère et dans la lumière, et jaillissait de la terre, ne pouvait pénétrer dans ses veines pour la contraindre à mêler sa voix au grand chœur d'allégresse. Elle était condamnée à dépérir, puisque son dernier rêve, entrevu dans l'ombre paisible du foyer comme une aube rayonnante, ne lui avait apporté que des désenchantements. Et elle comprenait qu'il en était ainsi parce qu'elle avait rêvé de couleurs que la vie ne produit pas, et d'une beauté que la terre n'a jamais portée. Mais ses regrets, loin de s'apaiser, continuaient de la consumer comme un feu lent.

Autour d'elle les fleurettes saluaient la venue du printemps.

Des centaines de ruisselets dégringolaient du haut de la montagne dans la vallée pour annoncer la saison nouvelle, mais ils arrivaient tous trop tard, car le long de leur parcours ils trouvaient des primevères et des violettes qui leur disaient: « Nous savons la grande nouvelle, nous l'avons sue avant vous. » Les saules arboraient leurs pavillons jaunes; des fougères frisées, de la mousse douce comme du velours s'accrochaient en guirlandes vertes aux murs de clôture des vignobles, et des milliers d'orties cachaient le pied des murailles sous une bordure où se mêlaient le brun, le vert, le pourpre éteint. L'herbe étalait sur le sol un large manteau qu'émaillaient quantité de fleurs dont quelques-unes ressemblaient à des étoiles, d'autres à des perles. Par-dessus ces fleurs terrestres se balançaient, portés par de vieux troncs de cerisiers, des îlots fleuris. La lumière baignait ces blancs rivages aériens que pointillaient de rouge et de bleu les papillons, messagers du continent de fleurs qui s'étendait au-dessous.

Chaque jour voyait éclore de nouvelles fleurs. Dans les jardins, au bord du lac, elles sortaient de terre pour former des dessins bariolés, elles se suspendaient en lourdes grappes aux branches des arbres. Les paulownias montraient de gigantesques violettes, les magnolias, d'énormes tulipes éclaboussées de rouge. Dans les sentiers, les fleurs se posaient en bordures bleues et blanches, dans les champs elles se pressaient en hordes jaunes. Où le parterre fleuri était le plus serré, c'était sur les hauteurs, dans les petits vallons abrités du vent, où l'alouette se cachait dans le feuillage clair: là fleurissaient des myriades de narcisses dont l'orgie de blancheur remplissait l'air d'une senteur capiteuse.

Elle assistait à la beauté des choses, le cœur plein d'un désir de beauté inassouvi. Certains soirs seulement, lorsque le soleil déclinait derrière la longue ligne de montagnes de la Savoie et que les sommets de l'autre côté du lac paraissaient être de verre bruni et opaque, et avoir absorbé la lumière dans leurs parois abruptes, alors seulement la nature la tenait charmée. Les brouillards du soir, teintés de jaune, cachaient les pics lointains du Jura; le lac, rouge comme un miroir de cuivre, des flammes d'or rayant cette sur-

face polie, semblait se fondre avec la lueur du ciel en une immensité étincelante. Parfois alors ses regrets s'apaisaient et son âme croyait avoir trouvé le rivage tant désiré.

A mesure que le printemps s'avançait, elle devenait plus faible ; bientôt elle ne put quitter le lit. Mais la mort ne l'effrayait plus, au contraire, elle l'appelait dans l'espoir de se trouver par delà la tombe face à face avec la Beauté parfaite et complète dont l'idée l'avait hantée sa vie durant. A présent que ses désirs et sa nostalgie étaient ennoblis par de longues années d'attente, ils allaient enfin être satisfaits. Elle se laissait aller à rêver que du sein de l'éternité ses souvenirs retourneraient aux belles choses entrevues dans le monde périssable et qu'alors elle les comprendrait mieux.

Elle mourut, et Niels l'enterra dans le cimetière de Clarens où reposent des morts de tant de nationalités diverses. Des urnes voilées de crêpe et des colonnes brisées y redisent en des langues multiples les mêmes paroles de deuil et mettent des taches blanches parmi la sombre verdure des cyprès. Sur plusieurs des roses précoces éparpillent leurs pétales, à leur pied, souvent, les violettes bleuissent la terre.

Chaque pierre, chaque monticule s'orne de la pervenche, fleur aimée de Rousseau, dont aucun ciel n'égala jamais l'azur brillant.

IX

Niels Lyhne eut hâte de retourner en Danemark : il ne pouvait supporter l'isolement parmi tant de figures indifférentes. Mais en approchant de Copenhague il se demanda ce qu'il y allait faire et il regretta de n'être pas resté à l'étranger.

Qui verrait-il à Copenhague ? Pas Frithjof, à coup sûr. Erik avait obtenu une bourse de voyage et était en Italie. Madame Boye?... Elles étaient bizarres, ses relations avec madame Boye. A l'heure où il quittait la tombe de sa mère, elles lui paraissaient, sinon profanes, du moins en discordance avec son état d'âme. Elles y jetaient une fausse note. Il eût pu aller à la rencontre d'une fiancée, d'une jeune fille timide et rougissante, sans que cela choquât les sentiments qu'il éprouvait

après être resté si longtemps absorbé dans l'accomplissement de ses devoirs filiaux. En vain chercha-t-il à se donner le change en se persuadant qu'il avait là des vues bornées de petit bourgeois. Il ne pouvait au moyen de raisonnements vaincre sa répugnance pour cette liaison à laquelle involontairement il trouvait un caractère bohème. Par une conséquence logique de cette nouvelle disposition d'esprit, sa première visite, après qu'il eut repris possession de son appartement dans le voisinage des fortifications, fut pour le conseiller d'État.

Le lendemain, il alla chez elle sans la trouver. Le concierge lui dit qu'elle avait loué une villa près de la source Émilie[1], ce dont il s'étonna : il savait que le père de madame Boye avait là sa maison de campagne.

Il fit le projet de s'y rendre au premier jour. Mais le lendemain il reçut d'elle un billet par lequel elle lui enjoignait de se trouver, le même jour, à une heure moins le quart, dans son appartement en ville. « Sa nièce l'avait aperçu dans la rue. Il fallait absolument qu'il vînt. Elle lui dirait pourquoi... mais il savait déjà peut-être à quoi s'en tenir... Le savait-il?... Elle était convaincue qu'il ne la jugerait pas avec rigueur, qu'il prendrait bien la chose... Il la connaissait et il n'avait pas la manière de voir des esprits vulgaires. Ni lui ni elle n'étaient des natures ordinaires. Ah ! s'il voulait seulement la comprendre !... Oh ! Niels ! Niels !... »

Cette lettre l'intrigua vivement. Il se souvint tout à coup que la femme du conseiller d'État l'avait regardé avec une expression d'ironie apitoyée, qu'elle avait souri en observant un singulier silence. Que s'était-il donc passé?

Les sentiments qui l'avaient tenu éloigné de madame Boye n'existaient plus. Il ne les comprenait plus et il avait peur... Pourquoi n'avaient-ils pas échangé des lettres comme font tous les gens sensés? Ce n'était certes pas que le temps lui eût manqué !... Quel être bizarre il était, toujours conquis par les influences du moment !... et oublieux des choses distantes... Ou plutôt, il ne les oubliait pas, il les ensevelissait sous les choses présentes, comme sous des montagnes... On n'aurait pas cru qu'il avait de l'imagination...

1. Aux environs de Copenhague.

Enfin arriva l'heure de l'entrevue. Madame Boye ouvrit elle-même la porte d'entrée avant qu'il eût sonné. Elle ne dit rien, mais lui serra longuement la main en signe de condoléance : les journaux avaient annoncé la mort de sa mère. Niels non plus ne dit rien. Ils traversèrent silencieusement la première pièce, en passant entre deux rangées de chaises recouvertes de housses rouges. Le lustre était enveloppé de papier et les vitres blanchies à la craie. Dans le petit salon rien n'était changé, on avait seulement baissé les jalousies que l'air secouait en battements réguliers contre l'encadrement des fenêtres ouvertes. Les lamelles jaunes laissaient filtrer un reflet de la surface ensoleillée du canal ; ce reflet dessinait au plafond des rides vacillantes comme celles de l'eau, dehors. Cependant tout était calme, plongé dans une attente silencieuse.

Madame Boye paraissait hésiter dans le choix d'un siège ; enfin elle se décida pour un *rocking-chair* qu'elle épousseta avec son mouchoir, après quoi elle resta debout derrière ce fauteuil, les mains sur le dossier. Elle était encore gantée et n'avait retiré qu'un de ses bras du mantelet de soie noire qu'elle portait par-dessus une robe de soie à très petits damiers, assortie aux larges rubans du grand chapeau de paille qui cachait à demi son visage, tandis qu'elle baissait la tête en secouant presque violemment le *rocking-chair*.

Niels s'était assis sur un tabouret devant le piano, loin d'elle, dans l'attitude de quelqu'un qui s'attend à une chose désagréable à entendre.

— Eh bien ! Niels, le sais-tu ?

— Non !... mais qu'est-ce donc que je ne sais pas ?

Le fauteuil cessa de se balancer.

— Je suis fiancée.

— Vous êtes fiancée ?... mais comment ? comment ?

— Ne me dis pas « vous », comme cela, tout de suite... ne sois pas déraisonnable... (Elle s'appuya d'un air de bravade à la chaise.) Tu dois comprendre qu'il ne m'est guère agréable d'être ici à t'expliquer la chose. Je te dirai tout, mais tu devrais me venir en aide.

— Bêtises, tout cela ! Es-tu fiancée, oui ou non ?

— Je t'ai dit que je le suis, fit-elle avec un accent d'impatience résignée et en levant les yeux.

— Puisqu'il en est ainsi, il ne me reste qu'à vous féliciter, madame Boye, et à vous remercier du plaisir que j'ai trouvé dans votre compagnie.

Il s'était levé et il s'inclina plusieurs fois d'un air de sarcasme devant elle.

— Est-ce ainsi que tu me quitteras? Parce que je suis fiancée, faut-il que tout soit fini entre nous, que tout ce que nous avons eu en commun ne soit plus qu'une vieille histoire qui ne mérite pas qu'on s'en souvienne?... Niels, tant de bonnes journées, les effaceras-tu de ta mémoire, ne penseras-tu plus jamais à moi, ne vais-je pas te manquer? Le soir, quand tu seras seul, ne chercheras-tu pas quelquefois à rêver de nouveau notre rêve? Pourras-tu t'empêcher de revivre ce bon temps par la pensée? Pourras-tu piétiner sur tous ces souvenirs et les anéantir, dis, Niels?

— Je l'espère, vous me prouvez que la chose est faisable... Mais tout cela n'a pas le sens commun. Pourquoi avez-vous arrangé cette comédie? Je n'ai nullement le droit de vous adresser des reproches. Vous ne m'avez jamais aimé, vous n'avez jamais prétendu m'aimer, vous m'avez seulement permis de vous aimer, et aujourd'hui vous m'ôtez ce privilège... Ou dois-je peut-être continuer, maintenant que vous vous êtes donnée à un autre? Je ne vous comprends pas. Avez-vous réellement cru cela possible? Nous ne sommes pourtant plus des enfants... Mais peut-être craignez-vous que je ne vous oublie trop facilement. Rassurez-vous, vous n'êtes pas de celles qu'on efface de sa vie. Mais prenez garde! Il n'est pas donné deux fois à une femme de rencontrer un amour comme le mien. Prenez garde, car cela pourrait vous porter malheur de m'avoir repoussé!... Je ne vous souhaite aucun mal, oh! non! Puissiez-vous n'être jamais effleurée par la souffrance, puissiez-vous au contraire recueillir tout le bonheur que peuvent donner la fortune, les succès dans le monde, l'admiration générale! Puisse l'univers tout entier vous être ouvert, sauf une seule petite porte... mais que celle-là, vous la trouviez toujours close malgré vos efforts réitérés pour vous la faire ouvrir... A part cela, je vous souhaite la pleine réalisation de tous vos désirs.

Il avait parlé lentement, d'un ton triste, où il n'y avait

pas d'amertume, mais avec une étrange vibration dans la voix. Elle ne lui connaissait pas cette voix-là et elle en fut remuée. Droite, appuyée au *rocking-chair*, elle avait un peu pâli.

— Niels, répliqua-t-elle, ne me prédis aucun mal. Souviens-toi que tu n'étais pas ici, que je n'étais pas très sûre de mon amour pour toi : je ne savais pas jusqu'à quel point il était vrai, il me semblait qu'il m'intéressait seulement. C'était comme un chant très doux qui n'avait que des ailes pour me soulever... Je ne me sentais pas saisie par des bras vigoureux... Du moins c'est ce que je croyais jusqu'au moment où j'eus décidé de mon sort et prononcé le oui... J'ai été entraînée... J'avais plusieurs personnes à ménager, bien des choses à considérer... Mon frère, Hardenskjold, tu sais, celui qui était allé aux colonies... qui avait fait quelques bêtises ici... Il est de retour, et il est maintenant très sérieux, très rangé. Là-bas, il était devenu l'associé de quelqu'un, il a gagné beaucoup d'argent et a épousé une petite veuve très riche... une charmante petite femme, je t'assure... Il s'est réconcilié avec mon père... C'est qu'il n'est plus le même, Hardenskjold ! Il est très respectable, il a peur du qu'en-dira-ton ; au fond, il est horriblement borné !... Naturellement il a jugé convenable que je me réconcilie, moi aussi, avec la famille. Chaque fois qu'il venait me voir, il me sermonnait, il me suppliait, il m'exhortait... J'ai réfléchi que mon père se fait vieux et j'ai consenti à ce qu'il me demandait... Et voilà comment les anciens rapports avec la famille ont été rétablis.

Elle se tut un moment, puis se détourna pour ôter avec précipitation son mantelet, son chapeau et ses gants, tout en poursuivant son discours :

— Hardenskjold avait un ami qui est très considéré, extrêmement considéré... Ils trouvèrent tous que je devais l'épouser, ils désiraient beaucoup que le fisse... La considération dont il jouit devait me permettre de reprendre ma place et mon rang dans le monde... Il y avait longtemps que j'avais envie de cela... Tu ne l'aurais pas cru, n'est-ce pas ? tu ne me croyais pas ainsi faite ? Je m'étais tant de fois moquée de la société et des sottes conventions, de la morale patentée, du thermomètre de la vertu, du compas pour déterminer ce qui est féminin et ce qui ne l'est pas !... Nous

avions tant d'esprit! C'est à faire pleurer, Niels, quand on songe qu'il n'y avait pas un mot de vrai dans ce que je disais là... Vois-tu, nous autres femmes, nous pouvons nous affranchir pour un temps, pour peu qu'il se soit passé quelque chose dans notre vie qui nous ait révélé le besoin de liberté que nous possédons malgré tout, mais nous avons dans le sang la passion de la correction et même de ce qu'il peut y avoir de plus exagéré dans la pruderie. Nous ne pouvons pas à la longue rester sur le pied de guerre vis-à-vis de tout ce qui est de convention parmi le commun des hommes. Tout au fond de nous-mêmes nous donnons raison à ceux-ci parce qu'ils ont le pouvoir de nous juger; nous nous inclinons devant leurs sentences et nous en souffrons lors même que nous affectons d'être très braves. Il ne nous est pas facile d'être des exceptions, Niels, peut-être cela nous rendrait-il plus intéressantes, mais cela ne nous est pas naturel. Comprends-tu cela, Niels?... N'est-ce pas pitoyable? Pourtant tu ne dois pas t'étonner que j'aie été émue en me retrouvant dans le milieu d'autrefois. Tant de souvenirs m'y parlaient... surtout le souvenir de ma mère, de ses appréciations, de ses idées... Il me sembla que j'étais revenue au port, tout était tranquille et correct autour de moi, je n'avais qu'à me lier pour être paisiblement heureuse le reste de mes jours... et je me laissai lier, Niels!

Niels ne pouvait s'empêcher de sourire, il avait conscience de sa supériorité et elle lui faisait pitié : elle paraissait si naïvement malheureuse pendant cette confession! Il s'attendrissait, il ne trouvait plus une seule parole pour l'accuser.

Il s'approcha d'elle. Elle avait tourné le fauteuil, s'y était laissée tomber et restait là, dans l'attitude d'une personne accablée, abandonnée de tous, les bras pendants, le visage relevé, les paupières mi-fermées, le regard allant tout droit, entre les deux files de chaises du salon faiblement éclairé, jusqu'à l'antichambre sombre.

Niels mit son bras sur le dossier et se pencha sur elle en posant sa main sur l'appui-tête du *rocking-chair*.

— Et moi, tu m'avais oublié? murmura-t-il.

Elle parut ne pas entendre, elle ne leva pas les yeux. Après un moment, elle secoua doucement la tête, à deux reprises

Autour d'eux tout était silencieux. Puis ils entendirent une servante chanter dans l'escalier en polissant les poignées des portes. Le bruit des boutons de cuivre frottés interrompait brutalement le silence qui semblait agrandi quand le frottement s'arrêtait. Bientôt ce bruit cessa entièrement et l'on n'entendit plus que le battement régulier et somnolent des jalousies.

Ce silence leur enlevait la parole et presque la pensée. Elle demeura dans la même pose, le regard toujours dirigé vers l'antichambre obscure, et il continua de se pencher sur elle en regardant les petits carreaux de sa robe. Sollicité par l'amollissant silence, il commença, presque à son insu, à balancer très doucement le fauteuil.

Elle releva lentement ses paupières vers le profil du jeune homme, puis elle les baissa, envahie par un calme bien-être. C'était comme une longue étreinte, comme un abandon dans ses bras chaque fois que le *rocking-chair* se renversait en arrière; lorsqu'il se jetait en avant et que ses pieds à elle touchaient le sol, il y avait encore quelque chose de lui dans le heurt des semelles contre le parquet. Lui aussi, il sentait cela, le jeu commençait à l'intéresser, petit à petit il accéléra le balancement. Plus il tirait le fauteuil en arrière, plus il se croyait près de l'avoir toute à lui : la seconde qui précédait le mouvement en avant contenait une espérance, le petit coup sec que frappaient sur le plancher ses pieds inertes lui donnait une étrange satisfaction; il y avait un plaisir encore plus grand dans l'effort qu'il faisait pour incliner davantage le fauteuil et par lequel il la contraignait à presser son pied contre le parquet et à soulever son genou.

— Ne rêvons pas! dit Niels en poussant un soupir et en abandonnant le *rocking-chair*.

— Si! dit-elle d'un ton presque suppliant et en levant sur lui de grands yeux innocents, noyés de mélancolie.

Elle s'était levée lentement.

— Non, ne rêvons pas, reprit Niels, énervé. Assez de rêves ont voltigé entre nous. Ne les as-tu jamais sentis passer comme une haleine sur ta joue ou dans tes cheveux? Est-il possible que tu n'aies pas entendu, la nuit, des soupirs qui venaient expirer sur tes lèvres!

Il lui avait passé un bras autour de la taille et il l'embrassa.

Sous ses baisers elle lui parut moins jeune, mais plus belle et plus tentante.

— Il faut que tu saches, dit-il, combien je t'aime, combien j'ai souffert. Ah! si les murs de ma chambre pouvaient parler, Téma !

Il l'embrassa plusieurs fois ; elle lui noua ses bras autour du cou dans un geste violent qui fit remonter très haut ses larges manches.

— Que diraient ces murs, Niels ?

— Ils répéteraient plus de dix mille fois Téma ! Ils mettraient dans ce nom des prières, des rages, des sanglots, des menaces aussi.

— Aussi des menaces ?

Deux voix montaient de la rue, échangeant des propos d'une absolue banalité. Ce prosaïque bavardage, dont pas une syllabe ne se perdait, rendait plus enivrante leur étreinte dans cette pièce où la lumière arrivait adoucie.

— Comme je t'aime, adorée !... ici, dans mes bras !... tu es si bonne ! n'est-ce pas que tu es vraiment bonne ?... et puis tes cheveux !... Je puis à peine parler, tous mes souvenirs, le souvenir de mes larmes et de mes désirs douloureux, s'emparent de moi comme s'ils voulaient s'associer à mon bonheur... comprends-tu ?... Téma, te rappelles-tu le clair de lune, l'année dernière ? Aimes-tu cette lumière très pure ? Oh ! tu ne sais pas combien elle peut faire souffrir !... Une telle nuit, Téma, où l'air est immobilisé dans une froide clarté, où les nuages prennent une forme allongée... les fleurs et les buissons retiennent leur haleine, on dirait qu'ils sont couverts de leur parfum comme d'une rosée... les sons paraissent lointains et rapides, ils s'arrêtent subitement... aucun d'eux ne se prolonge... une telle nuit est cruelle, elle accroît les désirs, elle va les chercher dans tous les recoins de l'âme, elle les force impitoyablement à se montrer, mais nul espoir ne luit, nulle promesse ne sommeille, prête à s'éveiller, dans cette clarté froide et fixe. Oh ! j'ai pleuré, Téma !... N'as-tu jamais pleuré toute une nuit, par un clair de lune ?... Adorée, il ne faut pas que tu pleures... il faut que pour toi le soleil brille tout le jour et que des roses embaument tes nuits...

Elle s'abandonnait dans ses bras, son regard perdu dans le

sien, ses lèvres disant tout bas, comme en un rêve, des paroles d'amour à demi étouffées par sa respiration, et de ses paroles à lui qu'elle répétait comme pour les murmurer à son cœur.

Dehors les voix s'éloignaient, faisant naître en elle une inquiétude. Elles se rapprochèrent de nouveau, accompagnées du bruit d'une canne heurtant le pavé, puis elles s'éloignèrent encore dans la direction contraire, diminuèrent, et se perdirent entièrement.

De nouveau le silence grandit autour d'eux, vibrant du battement de leurs cœurs, lourd de leur haleine. Les paroles s'étaient éteintes entre eux, les baisers tombaient de leurs lèvres comme des questions hésitantes, sans les satisfaire. Leurs yeux n'osaient se quitter, et ils n'osaient non plus faire parler leur regard, ils le voilaient, ils se cachaient derrière lui et se taisaient, gardant leurs rêves mystérieux.

Mais il y eut dans son étreinte, à lui, un frémissement qui la réveilla. Elle appuya les mains contre sa poitrine et s'arracha de ses bras.

— Va-t'en, Niels, tu ne dois pas rester ici, entends-tu?

Il voulait l'attirer encore à lui, mais elle recula, pâle et farouche. Elle tremblait de la tête aux pieds et tendait les bras en avant comme si elle eût craint le contact de son corps.

Niels voulut s'agenouiller et lui prendre la main.

— Ne me touche pas!...

Son regard exprimait le désespoir.

— Pourquoi ne t'en vas-tu pas, quand je te supplie de le faire? Oh! mon Dieu, ne peux-tu t'en aller?... Ne parle pas, va-t'en! Vois comme je tremble... Tu es cruel envers moi... Niels! puisque je te supplie!...

Il ne pouvait placer un mot, elle ne voulait rien entendre. Elle avait perdu tout empire sur elle-même, ses larmes coulaient, abondantes, sa figure convulsée était pour ainsi dire lumineuse de pâleur. Que pouvait-il faire?

— Ne veux-tu donc pas partir? Ne vois-tu pas que tu m'humilies atrocement en restant?... tu me maltraites!... Que t'ai-je fait pour que tu sois si méchant? Oh! va-t'en!... N'as-tu donc pas de pitié?

De la pitié!... La colère l'avait refroidi, il trouvait qu'elle tombait dans la démence. Il n'avait qu'une chose à faire.

s'en aller. Et il partit. Les deux rangées de chaises lui déplaisaient ; il marcha d'une allure raide entre elles, avec un regard fixe, comme pour les défier.

— *Exit* Niels Lyhne, dit-il, quand la porte se referma sur lui.

Il descendit prudemment l'escalier, son chapeau à la main. Sur le palier il s'arrêta et se mit à gesticuler. Le moyen de rien comprendre à tout cela ? Pourquoi ? oui, pourquoi... ? Il continua son chemin et passa sous les fenêtres ouvertes. L'envie le prit de rompre par un cri strident l'écœurant silence de là-haut, ou bien d'avoir quelqu'un à qui parler, pendant des heures, pour noyer ce silence sous un bavardage idiot. Il ne pouvait se débarrasser de ce silence, il croyait le voir, en avoir le goût dans sa bouche, il marchait dans cette obsession. Soudain il s'arrêta en rougissant de honte indignée : avait-elle voulu se tenter elle-même, et lui avec elle ?

Dans l'appartement, là-haut, madame Boye pleurait toujours. Elle s'était placée devant une glace et, les deux mains sur la console, elle pleurait avec tant de violence que ses larmes tombaient de ses joues dans le creux rose d'une grande coquille. Elle regardait sa figure bouleversée qui se montrait au-dessus de la buée opaque de son souffle sur le verre, elle regardait les larmes qui jaillissaient de ses yeux et roulaient le long de ses joues. Elle n'avait jamais tant pleuré... si ! une fois, à Frascati, après que les chevaux de sa voiture s'étaient emballés.

Peu à peu ses larmes s'espacèrent, mais un tremblement nerveux la secouait encore de la nuque aux talons.

Le soleil brillait plus ardent. Le reflet mouvant de l'eau s'étendait en biais au plafond ; de chaque côté des jalousies passaient des rais parallèles de lumière jaune. La chaleur augmentait. Dans l'atmosphère imprégnée d'une odeur de bois surchauffé et de poussière brûlante, se répandaient d'autres odeurs, qui émanaient des coussins brodés, des dossiers de chaises, des livres et des tapis pliés.

Lentement son tremblement diminuait, la laissant en proie à un étourdissement où ses pensées confuses se mêlaient à des sensations mal définies. Elle ferma les yeux et resta le visage tourné vers la glace.

Cela l'avait saisie tout à coup, comme une terreur qui force

à crier. Avait-elle crié?... L'écho d'un grand cri vibrait encore à son oreille, et elle éprouvait une fatigue du gosier comme après une longue exclamation d'épouvante... S'il l'avait prise!... Il la prenait, elle pressait ses bras sur sa poitrine, elle résistait... et il lui semblait qu'elle traversait l'air, sans voiles, rouge de honte, exposée aux caresses de tous les vents... Il ne voulait pas s'en aller, elle sentait ses forces l'abandonner, dans une seconde il serait trop tard... L'avait-elle supplié à genoux?... Son âme montait vers lui, mettant à nu chacun de ses désirs, de ses rêves secrets; telle une bulle qui monte à la surface de l'eau... Et elle s'abandonnait avec délices.

Elle ouvrit lentement les yeux et adressa à son image dans la glace un sourire discret comme à un témoin à qui elle ne voulait pas confier trop de choses. Puis elle ramassa ses gants, son chapeau, son mantelet.

Il ne restait plus rien de son étourdissement. Elle trouvait agréable la faiblesse qu'elle ressentait encore dans les jambes et elle continua de circuler dans le salon pour mieux la sentir. Comme par hasard elle poussa du coude, en passant, le *rocking-chair*.

Elle aimait assez les scènes.

D'un regard elle congédia quelque chose d'invisible qui était resté dans la pièce. Ensuite elle releva les jalousies et le salon parut entièrement changé.

Trois semaines plus tard, madame Boye était remariée. Niels Lyhne était complètement seul.

Il ne pouvait pas se remettre de son indignation de l'avoir vue se précipiter avec un manque absolu de fierté dans les bras de cette société qu'elle avait raillée tant de fois. La société n'avait eu qu'à ouvrir la porte et à lui faire signe pour qu'elle accourût. Mais avait-il le droit de lui jeter la pierre? N'avait-il pas, lui aussi, éprouvé l'attraction magnétique de la pruderie bourgeoise?... Oui, mais il y avait leur dernière entrevue. Fallait-il y voir un adieu cynique au passé, une dernière farce avant de rentrer dans la correction irréprochable? Un tel oubli de sa dignité, une telle désinvolure à se railler elle-même, et à l'entraîner sous la raillerie et, avec lui, les souvenirs, les espérances, les enthousiasmes, les saintes idées

partagées!... Rien que d'y penser, il rougissait, il enrageait... Après tout, était-il juste? Que pouvait-il lui reprocher si ce n'était de lui avoir dit loyalement : « Quelque chose m'attire avec force, mais je reconnais tes droits sur moi; me voici, prends-moi si tu le peux, sinon j'irai vers ceux qui sont plus forts que toi... » Il n'avait pas su la prendre... Bien peu de chose avait pu décider de leur sort, une pensée à peine formulée, une impression fugitive.

Il aurait voulu savoir ce qu'elle avait dû savoir avec certitude, au moins pendant une seconde...

Cependant une chose était hors de doute, c'est qu'il était seul maintenant. D'abord il éprouva des regrets, puis, un peu plus tard, le sentiment d'une délivrance. Il avait tant de choses à accomplir! L'année passée à Lonborg et à l'étranger avait été un répit involontaire pendant lequel ses qualités et ses défauts lui étaient apparus plus clairement : il en résultait que sa soif d'appliquer ses dons à un travail réglé s'était accrue. Il ne songeait pas encore à créer, il fallait d'abord qu'il amoncelât des matériaux. La somme de connaissances qu'il devait s'approprier était si grande qu'il commençait à considérer avec découragement la courte durée de la vie. Certes, il n'avait pas perdu son temps, jusque-là; mais on ne se débarrasse pas aisément des premières lectures faites dans la maison paternelle et l'on suit volontiers les sentiers qui ont conduit beaucoup d'autres au but. Il avait donc fait comme ses pères; confiant dans les autorités reconnues, il avait négligé d'écouter des appels venus d'ailleurs pour mieux entendre les mystérieuses voix de la nature qui vibrent dans les chants populaires; il avait évité de regarder bien des choses qui s'offraient à sa vue pour mieux lire dans les ténèbres des eddas et des sagas. Maintenant il comprenait enfin qu'il n'est pas indispensable d'être un fervent des anciennes poésies du Nord ou du romantisme, qu'il est beaucoup plus simple de dire ses propres doutes que de les faire dire par un païen de l'antiquité, plus rationnel de chercher des expressions à sa nature intime que d'interroger les cloîtres du moyen âge, qui ne nous donnent d'autres réponses que l'écho affaibli de nos questions.

Il avait accueilli avec intérêt les idées nouvelles, mais il

s'était occupé de rechercher dans le passé des indices de ces mêmes idées plutôt que de les étudier sous leur forme présente. Rien d'étonnant à cela, un évangile nouveau n'ayant jamais été annoncé sur cette terre sans que le monde se soit immédiatement empressé de remonter aux vieilles prophéties.

Il fallait chercher autre chose. Niels fut pris d'une fièvre d'enthousiasme pour sa tâche. Il avait ce besoin de conquête, cette soif de science que tout adorateur de l'Esprit, quelque humble qu'ait été dans la suite son œuvre, a éprouvés, ne fût-ce qu'une seule fois. Parmi nous tous à qui le sort amical fournit les moyens de travailler aux progrès de notre intelligence, est-il un seul qui n'ait promené des regards enthousiastes sur la vaste mer de la science, qui n'ait été attiré vers ses claires profondeurs et qui, telle est la confiance de la jeunesse, n'ait commencé à répandre cette eau avec le creux de la main, comme l'enfant de la légende? Vous rappelez-vous que le soleil pouvait alors sourire à un paysage d'été sans que vous vissiez les fleurs, les nuages, les sources? Des visions de fêtes éblouissantes ne vous faisaient pas rêver, la maison natale elle-même paraissait loin de vous. Et vous rappelez-vous comment dans votre pensée l'œuvre s'élevait au-dessus des pages jaunies des livres, une œuvre d'art complète, achevée, où tout était de vous et qu'animait votre esprit? Des colonnes s'élançaient hardiment, tenant de vous leur hardiesse et leur force; le dôme qui semblait planer au sommet de ces fûts orgueilleux était votre rêve de puissance et de grâce.

C'est ainsi que les tempéraments individuels se font jour dans l'étude. Apprendre est aussi beau que vivre. N'ayez pas peur que votre individualité s'absorbe dans des esprits plus grands que le vôtre. Ne veillez pas avec des soins jaloux sur votre originalité, ne vous tenez pas à l'écart de tout ce qui a en soi de la puissance, par crainte d'y noyer votre talent. L'originalité que l'on perd dans ce travail de l'intelligence en progrès ne pouvait être qu'une défectuosité, un rejeton destiné à périr, original seulement parce qu'il était maladif. C'est ce qui est sain qui deviendra grand.

J.-P. JACOBSEN

(Traduit du danois par madame R. RÉMUSAT.)

(A suivre.)

NIETZSCHE ET WAGNER[1]

— 1869-1876 —

VI

Nietzsche, à peine arrivé à Bayreuth, apprit une nouvelle imprévue : l'argent faisait défaut ; sur douze cent mille francs nécessaires, huit cent mille avaient été recueillis à grand'peine. L'entreprise était compromise, et peut-être manquée définitivement peut-être. Tout le monde se décourageait : le Maître seul était grave, mais tranquille. Depuis qu'il avait atteint à l'âge d'homme, il voulait posséder un théâtre. Quelques mois de crise ne l'effrayaient pas après trente années d'attente. Il savait qu'une volonté constante est plus forte que les hasards. Des capitalistes de Berlin, de Munich, de Vienne, de Londres, de Chicago s'offraient à lui. Mais il refusait invariablement, voulant son temple à lui seul, et chez lui : « Il ne s'agit pas de la réussite d'un théâtre, disait-il, mais de réveiller les forces cachées de l'âme allemande. » Tant de sérénité ne parvenait pas à raffermir les courages. Un vent de panique soufflait à Bayreuth ; l'entreprise vacillait.

Nietzsche regarda, écouta, observa, se mit au courant de la situation, puis, quittant Bayreuth, s'enfuit à Nuremberg.

1. Voir la *Revue* du 15 novembre.

« Mon désespoir était profond, a-t-il écrit ; il n'était rien qui ne me parût plein de crime... » Après trois mois passés à Bâle, dans le travail et dans la solitude, il avait retrouvé le monde, et l'avait retrouvé plus lâche, plus vil encore qu'il n'eût jamais pensé. Souffrance pire : il doutait de lui-même. L'écho de ces dernières méditations retentissait en lui : « Je m'appelle le dernier philosophe, parce que je suis le dernier homme... » Mais il s'interrogeait avec effroi : était-il vraiment le « dernier philosophe » le « dernier homme » ? Hélas ! ne s'était-il pas flatté en s'accordant ce rôle si dur, mais si beau ? N'avait-il pas été lui-même lâche, et vil, comme les autres hommes, en abandonnant la lutte au moment où elle devenait décisive pour se renfermer dans sa solitude égoïste ? Il s'accusa ; les remords accrurent son désespoir. « Ce n'est pas moi, songeait-il, c'est Wagner qui est le héros — Wagner, si grand dans le malheur, grand comme à Triebschen... Désormais, je dois vouer ma vie à l'aider ». Et, mettant de côté, non sans serrement de cœur, le manuscrit presque achevé de *la Philosophie pendant l'âge tragique de la Grèce*, il entreprit un autre travail. Il voulait agir, crier, « cracher de la lave », — injurier l'Allemagne et la brutaliser, puisque, brute imbécile, elle ne cédait enfin qu'à la brutalité.

Il regarda tout autour de lui, comme les taureaux introduits dans l'arène, hésitant d'abord, avant de s'élancer, regardent les capes tendues. Rapidement il fit son choix : un homme, Richard Strauss, libre penseur devenu opportuniste sur ses vieux jours, représentait alors la philosophie officielle, bourgeoise, satisfaite, et pontifiait lourdement. Il venait de publier son dernier ouvrage, *l'Ancienne Foi et la Nouvelle Foi* ; Nietzche étudia ce livre, l'analysa, le ridiculisa ligne à ligne en un violent pamphlet, qui, aussitôt publié, fit scandale. Mais sa nature n'était évidemment pas une nature de pamphlétaire, car, à peine eut-il entendu l'écho des polémiques, il fut saisi de honte, de regret, et, Richard Strauss étant mort peu de semaines après la publication de la brochure, Nietzsche s'imagina qu'il était responsable, et que son œuvre avait tué le vieillard. Il se désola. Sa sœur, ses amis essayèrent en vain de le rasséréner : il ne voulait abso-

lument pas renoncer à un remords qui avait quelque chose de flatteur.

Ces préoccupations, jointes à l'activité excessive de sa pensée, déterminèrent une recrudescence des troubles physiologiques qu'il ressentait si fréquemment. Ces troubles affectèrent même une forme nouvelle, plus inquiétante, plus mystérieuse encore que les autres : les yeux furent atteints, et Nietzsche se trouva tout à coup presque aveugle. Il ne se laissa pas arrêter un instant par le mal. Gersdorff, son plus fidèle camarade d'enfance, vint lui servir de secrétaire. Avec une prodigieuse rapidité de conception, il prépara toute une série de brochures qu'il comptait faire paraître sous le titre général : « *Unzeitgemässe Betrachtungen.* — Méditations inopportunes. » *Richard Strauss* avait été le premier de ces écrits. Le second devait s'intituler : *La Maladie historique ;* et vingt-deux autres devaient suivre, tous également violents contre l'Allemagne.

Nietzsche s'occupait aussi d'un autre travail. Le comité de Bayreuth l'avait chargé d'écrire un suprême appel. Il s'appliquait à le rédiger avec toute la gravité, toute la profondeur, toute la solennité dont il était capable. Wagner abandonné était redevenu son dieu. Il voulait mériter d'être son prophète. A la fin d'octobre, les présidents des *Wagner Vereine* se réunissaient à Bayreuth. Nietzsche lut devant eux son projet de manifeste :

SOMMATION[1] AUX ALLEMANDS

« Nous voulons qu'on nous entende, car nous parlons pour donner un avertissement, et la voix de celui qui avertit, quel qu'il soit, quoi qu'il dise, est toujours en droit de se faire entendre... Nous élevons la voix parce que vous êtes en danger, et parce que, vous voyant si muets, si indifférents, si insensibles, nous craignons pour vous... Nous vous parlons en toute sincérité de cœur, et nous ne cherchons et ne voulons notre intérêt que parce qu'il est aussi le vôtre : — le salut et l'honneur de l'esprit allemand, et du nom allemand. »

Le manifeste se développait sur un même ton menaçant, em-

1. *Mahnruf.* Le mot est plus fort qu' « appel ».

phatique, un peu grandiloquent, et Nietzsche lisait au milieu d'un silence qui gênait. Pas une voix n'approuvait, ne désapprouvait. Il se tut ; le silence, plus gênant encore, continua. Enfin quelques voix s'élevèrent : « C'est trop grave... ce n'est pas assez politique... il faudrait quelques changements ». — Nietzsche écoutait avec stupéfaction. Ces mots, *trop grave*, *pas assez politique*, résonnaient étrangement dans sa pensée. Il ne voulut pas discuter et retira spontanément sa « sommation ».

Il resta quelques jours encore à Bayreuth, et rencontra Wagner, qui le fêta, le caressa plus que jamais, et protesta vivement contre la décision des comités. Mais Nietzsche connaissait trop bien son dieu : il vit clair dans ces protestations hypocrites.

Il assista aux dernières séances du Congrès. La situation, grave à Pâques, était alors désespérée. L'Allemagne ne riait même plus de la grande entreprise : elle ignorait, et, chaque jour faisant le silence plus profond, il paraissait d'instant en instant plus impossible de trouver jamais l'argent nécessaire. Des projets d'emprunt, de loterie, avaient été écartés. Un manifeste, écrit en hâte pour remplacer celui de Nietzsche, fut expédié par toute l'Allemagne ; dix mille exemplaires avaient été tirés : un nombre infime en fut vendu. Un appel avait été adressé à près de cent théâtres allemands : on leur demandait de donner une soirée au bénéfice de l'entreprise de Bayreuth. Trois répondirent, et refusèrent. Les autres ne répondirent même pas.

VII

Nietzsche quitta Bayreuth, et tomba malade. Il semble qu'il n'écrivit ni une lettre, ni une note pendant ces deux mois de novembre et décembre 1873. Sa vie entière nous échappe. Les signes d'un mal terrible, et sans doute soupçonné réapparurent tous.

Enfin, au commencement de janvier, Nietzsche, reposé, se remit à penser avec un nouvel essor, fougueux et comme

exaspéré par de si longs jours de souffrances. Le double espoir de sa jeunesse : voir le triomphe de Wagner, aider à ce triomphe, était brisé. Son avenir était menacé, son passé détruit. Il comprit que son erreur avait été de se fier à un homme, et, se rappelant les inquiétudes, les doutes qu'il avait souvent ressentis, il résolut soudain de les éclaircir.

En deux lignes, qui sont comme l'introduction à ses méditations d'alors, il fit entrer l'art wagnérien dans l'histoire : « Tout ce qui est grand, écrivit-il, est dangereux, et surtout dans sa nouveauté. On a l'impression d'un phénomène isolé qui se justifie par lui-même. » — Puis, cette maxime posée, il aborda les questions définitives : « Quel homme est Wagner? Que signifie son art? »

Ce fut une catastrophe de féerie. Le Jupiter moderne, le fondateur d'une culture nouvelle, les beaux décors métaphysiques s'effondrèrent, et l'art de Wagner parut tel qu'il est en réalité, — un art, la fleur tardive, magnifique et maladive d'un monde vieux de quinze siècles : « Demandons-nous bien, — écrivait Nietzsche dans ces notes secrètes qu'il ne confia même pas au plus intime de ses amis, — demandons-nous bien quelle est la valeur de ce temps qui reconnaît, en Wagner, son art? — Il est radicalement anarchique, essoufflé, impie, avide, informe, incertain de ses fondements, prompt au désespoir, sans naïveté, conscient jusqu'à la moelle, sans noblesse, violent, lâche. — L'art unit pêle-mêle en un bloc tout ce qui l'attire encore dans nos âmes d'Allemands modernes — caractères, connaissances, tout vient pêle-mêle. — Une monstrueuse tentative pour s'affirmer et se dominer en un temps anti-artistique. Poison contre poison... »

Au lieu du demi-dieu, l'histrion. Avec rage, avec violence, Nietzsche dut reconnaître qu'il avait fait erreur. Il s'était laissé prendre aux cabotinages du géant. Sa vanité, son orgueil étaient blessés. Dans sa colère, il y avait de la jalousie, et un peu de cette haine qui accompagne sourdement l'amour. Il avait aimé avec toute l'ardeur de sa jeunesse : on l'avait trompé. Son cœur, sa pensée, dont il était si fier, il les avait naïvement, sottement donnés à un homme : cet homme s'était joué de ces présents sacrés. Avec la hautaine indulgence du mépris, il avait souri, s'était laissé faire.

Mais, au-dessus de ces douleurs personnelles, d'autres, plus profondes encore, humiliaient Nietzsche. Il était humilié *pour la vérité*. Il s'était flatté de vivre pour elle, il fit la dure découverte qu'il avait vécu quatre années pour Wagner. Il aimait à répéter après Voltaire : « Il faut dire la vérité et s'immoler. » Il s'aperçut qu'il l'avait lâchement fuie pour se consoler avec les beautés d'un art. Savoir ! savoir ! creuser sa pensée, détruire les systèmes, marcher sur ses propres ruines vers la déesse des plus durs sacrifices : la vérité ; telle était la vie qu'il s'était conçue. Il avait défailli devant elle. Il s'était laissé prendre au décor éblouissant que Wagner avait dressé entre la réalité et lui. Il s'était nourri d'illusions et de mensonges. Un remords oppressant avilissait ses souvenirs, et compromettait jusqu'à son avenir. Honteux, dégoûté de lui-même, il écrivait à Gersdorff en avril 1874 : « Cher, fidèle ami, si seulement tu pouvais m'estimer beaucoup moins ! Je suis presque sûr que tu perdras toutes ces illusions que tu te fais sur mon compte et je voudrais être le premier à t'ouvrir les yeux, en t'expliquant, en toute conscience, que de tes louanges *je ne mérite rien*. Si tu pouvais savoir combien je suis profondément découragé de moi-même !... Je ne sais pas si je serai jamais capable de produire. Désormais je ne veux plus chercher qu'un peu de liberté, un peu de l'atmosphère réelle de la vie, et je m'arme, et je me révolte contre tous les esclavages, nombreux, nombreux plus que je ne puis dire, qui m'enserraient... Parviendrai-je jamais ? doute sur doute. Le but est trop loin ; et, si je réussis jamais à l'atteindre, alors j'aurai consumé le meilleur de moi-même en longs efforts, en longs combats. Je serai libre et languissant comme un éphémère au crépuscule. C'est un malheur qu'être si conscient de ses luttes, si clairvoyant !... »

Nietzsche se trouva si désorienté, que sa pensée le ramena d'elle-même aux souvenirs de cette misérable année qu'il avait passée à l'Université de Bonn, seul, pour la première fois, au sortir du collège. Un jour, le hasard, ou quelque attraction mystérieuse, lui avait fait ouvrir un gros livre exposé à la devanture d'une boutique : c'était *Le Monde comme volonté et comme représentation*, de Schopenhauer. Il en eut à peine parcouru quelques lignes, qu'il reconnut son maître en

ce philosophe inconnu. Il acheta le livre, lourde dépense pour sa bourse, et, s'étant enfermé chez lui, lut avec avidité, médita pendant quinze jours. La gaieté étrange de Schopenhauer, l'ironie inaltérable avec laquelle il exprime les plus dures pensées, tant de bravoure dans le désespoir pénétrèrent le jeune Nietzsche et lui donnèrent la force de vivre. « Si le quatrième livre du grand ouvrage de Schopenhauer t'émeut désagréablement, — écrivait-il alors à un camarade, — s'il te trouble, t'alourdit ; s'il n'a pas la force de t'élever et de te faire parvenir, à travers les plus vives douleurs de la vie extérieure, jusqu'à cet état d'esprit douloureux, mais heureux, qui nous saisit quand nous entendons une noble musique, jusqu'à cet état d'esprit dans lequel il semble que les enveloppes terrestres tombent autour de soi — alors je n'entends rien à cette philosophie. » Donc, Nietzsche retrouva ces impressions de sa jeunesse. Il se souvint que les plus fécondes crises de sa vie avaient été les plus douloureuses, et, se remettant à l'école de son vieux maître, reconquit soudain la joie de penser.

Sa sœur était venue le trouver. Tous deux quittèrent Bâle, et s'installèrent ensemble à la campagne, près les chutes du Rhin. Nietzsche était redevenu gai comme en ses jours les plus enfantins, un peu, sans doute, pour amuser sa sœur, qui venait si tendrement lui tenir compagnie, — *aliis lætus, sibi sapiens*, selon la maxime qu'on trouve écrite dans ses notes d'alors, — mais aussi parce qu'il était réellement heureux, malgré sa déception, malgré sa douleur, heureux d'être lui-même, libre et pur devant la vie. « Tout va bien, écrivait-il à Gersdorff ; j'ai renfoncé toute faiblesse, toute mélancolie, bien loin et bien profondément sous moi ».

Il se promenait avec sa sœur, causait, riait, rêvait et lisait. Quels livres lisait-il ? Toujours les mêmes, j'imagine : d'abord, Schopenhauer, puis, Montaigne, dans cette petite édition élégante, devenue un souvenir triste : jadis, à Triebschen madame Wagner l'avait donnée, — mauvais livre pour un disciple, — en échange des poupées qu'il apportait aux petites filles. Nietzsche aimait Montaigne, et l'admirait comme le sage des sages : il a su vivre dans l'illusion, sans révolte. Il a soudé le néant de la vie ; puis il a souri, toujours amusé, toujours serein. Entre

deux méditations de Schopenhauer, Nietzsche allait lui demander le secret de ce repos. « En écrivant, disait-il, cet homme a rendu plus vif le plaisir de vivre sur terre. Depuis que j'ai lié connaissance avec son esprit fort et libre entre tous, j'aime à dire comme il disait lui-même de Plutarque : « Je ne le puis » si peu raccointer, que je n'en tire cuisse ou aile ». Si le devoir m'en était imposé, c'est en sa compagnie que je tenterais de vivre sur terre comme chez moi ».

D'une part Schopenhauer, d'autre part Montaigne : Nietzsche réapprit la vie dans la société de ces deux ironistes. Il travaillait en même temps : il pensait toujours la plume à la main. En moins de deux mois il acheva son *Schopenhauer comme éducateur*. Ce fut la troisième des *Unzeitgemässe Betrachtungen*. Mais elle n'a de commun avec les précédentes que le titre général, car elle n'est en aucune façon une œuvre de polémique : il faut avoir des idées à soi pour engager une polémique, et Nietzsche, depuis sa crise de janvier, n'en avait aucune. Il avait remis en question sa pensée tout entière, et *Schopenhauer comme éducateur* est le récit à peine dissimulé de sa crise.

Nietzsche acheva son manuscrit au commencement de juin. Il était intellectuellement presque guéri. Mais il éprouvait d'autres souffrances. Madame Förster-Nietzsche raconte que son frère ayant un jour exprimé son dégoût des romans et de leurs perpétuelles jérémiades d'amour, quelqu'un lui demanda quel autre sentiment aurait la force de passionner. « Mais, répondit Nietzsche avec vivacité, l'amitié, par exemple. Elle détermine absolument les mêmes crises que l'amour, mais dans une atmosphère plus pure. D'abord une attraction réciproque déterminée par des convictions communes ; l'admiration, la glorification mutuelles ; puis, d'une part, la méfiance, et, d'autre part, des doutes sur l'excellence de l'ami et de ses idées ; la certitude qu'une rupture est inévitable, et que pourtant elle sera douloureuse... Dans l'amitié, il y a toutes ces souffrances et d'autres encore, impossibles à dire. » Nietzsche les connut toutes à partir de juin 1874.

Il aimait toujours Wagner : jamais il n'avait cessé de l'aimer. Il s'était aperçu qu'on l'avait trompé, il avait souffert et s'était guéri de son erreur : mais Wagner était resté pour

lui la beauté unique, la source unique de bonheur; il le méprisait, et le désirait, comme on désire une femme, parce qu'elle donne la joie. Ce désir était assez fort pour l'empêcher de communiquer ses pensées à qui que ce fût : « En ce moment, annonçait-il à Gersdorff, beaucoup de choses fermentent en moi, beaucoup de choses extrêmes et osées. Je ne sais pas dans quelle mesure il m'est permis de les communiquer à mes meilleurs amis, — mais, en tout cas, je ne peux les écrire. »

La situation était gênante et fausse ; en janvier, au plus dur de sa crise, Nietzsche se trouva dans la nécessité d'écrire à Wagner pour le féliciter d'une nouvelle bien extraordinaire, bien imprévue : le roi de Bavière, le pauvre fou, intervenant soudain, sauvait l'entreprise de Bayreuth ; il promettait d'avancer l'argent nécessaire. En même temps, Nietzsche envoya sa brochure sur *La Maladie historique*, qui paraissait en librairie. Or, dans cette brochure, il n'avait pas nommé le Maître une seule fois. On en fut un peu choqué à Bayreuth, et madame Cosima Wagner se chargea d'infliger un délicat rappel à l'ordre. « C'est la part qu'il vous a été donné de prendre aux souffrances du génie, écrivit-elle, qui vous a rendu capable de prononcer sur notre culture un jugement d'ensemble, et c'est d'elle que vos travaux empruntent cette merveilleuse chaleur qui, j'en suis convaincue, continuera d'agir longtemps encore après que nos étoiles de pétrole et de gaz seront éteintes. Peut-être n'auriez-vous pas pénétré d'un regard si sûr le bariolage de l'Apparence, si vous n'aviez été si profondément mêlé à nos vies. De cette même source a jailli en vous l'ironie et l'humour — et cet arrière-fond de souffrances partagées leur donne une toute autre puissance que si elles étaient simplement un jeu de l'intelligence. » — « Hélas! disait Nietzsche à sa sœur, vois comme on m'estime à Bayreuth ! »

Vers le 22 mai, jour anniversaire de la naissance de Wagner, Nietzsche lui envoya un mot d'hommage ; Wagner lui répondit aussitôt, l'invitant à venir passer quelques jours dans « *sa* chambre. » Nietzsche, donnant une raison quelconque, déclina. Quelques jours plus tard, il écrivit à

Wagner, pour une raison quelconque, — les lettres ont été perdues ou détruites.

Il reçut la réponse suivante :

« Cher ami,

» Pourquoi ne venez-vous pas nous voir?

» Ne soyez pas si solitaire! Ou bien je ne pourrais rien pour vous.

» Votre chambre est prête.

» Tout juste après avoir reçu votre dernière lettre.

» Une autre fois je vous en dirai plus!

» De cœur votre

» R. W.

» Wahnfried, 9 juin 1874. »

Il est probable que Wagner aima Nietzsche presque autant qu'il était capable d'aimer. Entouré d'adulateurs et d'âmes plates, il distinguait entre tous ce jeune homme ardent, avide de se donner, avide d'être libre. Il s'impatientait souvent, et pardonnait vite. Il devinait, sans comprendre exactement, que des crises tragiques secouaient cette vie troublée : alors il écrivait avec bonté, cordialité. Mais Nietzsche n'en souffrait que davantage ; il sentait plus vivement ce qu'il devait perdre. Le courage lui manqua, et, pour la deuxième fois, il refusa l'invitation du maître.

Alors ce fut à Bayreuth une irritation dont l'écho lui parvint. « J'apprends, écrivit-il à un ami, que de nouveau on s'inquiète de moi là-bas, et qu'on me trouve invivable, et d'une humeur de chien galeux. En vérité, je n'y puis rien, s'il est certaines personnes que j'aime mieux voir de loin que de près... »

Le fidèle Gersdorff, fidèle partout, au maître comme au disciple, écrivit à Nietzsche, le pria, le pressa — l'invita presque à venir : et lui, sentant à travers son ami l'ordre de Wagner, se cabra. « D'où t'est venue, cher ami, cette étrange idée de vouloir me contraindre par une menace à passer quelques jours à Bayreuth cet été?... Nous savons *tous les deux* que Wagner est naturellement enclin à la *méfiance*, — mais je ne crois pas qu'il soit bon d'attiser

encore cette méfiance ; et enfin — pense donc que j'ai des devoirs envers moi-même, et qu'ils sont très difficiles à remplir avec une santé aussi ébranlée que la mienne. Vraiment, personne n'a le droit de me contraindre à quoi que ce soit... »

Ces révoltes n'étaient que d'un instant; Nietzsche n'avait pas la force de rompre. De tout son être, il voulait conserver l'amitié de Wagner. S'il avait refusé d'aller à Bayreuth, il s'était excusé; il avait demandé du temps, prétexté des travaux pressés; il avait ménagé l'avenir. Et, vers la fin de juillet, recevant une nouvelle invitation, las enfin de se défendre, il partit. Mais une idée singulière lui était venue. Voulait-il simplement affirmer son indépendance? ou bien voulait-il *corriger* Wagner? Car il semble que le pauvre Nietzsche ait alors conçu ce rêve inouï : améliorer son maître, le rendre pur, l'élever à la hauteur de l'idée qu'il avait inspirée. Pour quelque motif qu'on veuille supposer, il prit une partition de Brahms, — qu'il admirait, et que Wagner poursuivait d'une basse et grotesque jalousie, — la glissa dans sa malle, et, dès le premier soir de son arrivée, l'exposa, bien en vue, sur le piano. Il l'avait choisie reliée du plus beau rouge. Wagner l'aperçut, et, sans doute, comprit : il eut la finesse de ne souffler mot. Mais le lendemain Nietzsche recommença la manœuvre. Alors, le grand homme éclata; il cria, tempêta, écuma, puis sortit, battant les portes. Il rencontra la sœur de Nietzsche, venue en même temps que son frère, et, soudain, se moquant de lui-même, conta gaiement l'anecdote :

— Votre frère l'avait encore fourré sur le piano, ce livre rouge, et la première chose que je vois en entrant dans la pièce, c'est lui! Alors je suis entré en fureur, comme un taureau devant un drap rouge. Nietzsche, je le savais bien, voulait me faire entendre que cet homme, lui aussi, avait fait de la belle musique : — j'ai éclaté, ce qui s'appelle éclater!

Et Wagner riait bruyamment. Mademoiselle Nietzsche, éperdue, s'en fut trouver son frère :

— Frédéric, qu'as-tu fait? que s'est-il passé?

— Ah, Lisbeth! Wagner n'a pas été grand...

Wagner avait ri : il était apaisé. Le soir même, il se réconcilia avec l'enfant terrible. Mais lui, tout en serrant la main

du maître, ne se fit pas illusion : le gouffre entre eux deux était plus profond, la séparation définitive plus menaçante.

Il quitta Bayreuth. Sa santé, passable au mois d'août, fut douloureuse en septembre ; bien ou mal portant, il travailla sans cesse, mit la dernière main à son *Schopenhauer*, forma quantité de nouveaux projets. Mais ces projets, à peine conçus, s'en allaient en fumée : le temps d'écrire était passé ; il fallait méditer, approfondir sa pensée. « En ce moment, écrivait-il à son amie madame de Meysenbuch, je veux m'éclaircir sur le système de forces antagonistes dont notre monde est composé... Quelle sera mon ardeur, quand enfin j'aurai rejeté tout ce qui se mêle en moi de négatif et d'insoumis ! — et cependant j'ose espérer que dans cinq ans environ, ce but magnifique sera près d'être atteint ! » Cet espoir était cruel aussi : Nietzsche, si avide de beauté, devait envisager cinq années d'attente, de travail aride, de critique. « Trente ans, inscrivait-il sur un cahier de notes. La vie devient une affaire difficile. Je ne vois aucun motif d'être gai ; — mais il doit toujours y avoir un motif d'être gai. »

En outre, il fallut rentrer à Bâle et recommencer son cours. Cette besogne lui était de jour en jour plus odieuse. Il avait conscience de la haute valeur de son temps, et savait que chaque heure donnée à l'Université s'ajoutait au délai déjà si long des cinq années. Il souffrait de chacune d'elles comme d'un remords, comme d'un manquement à son devoir d'homme de lettres.

« J'ai devant moi pour cinquante années de beau travail, écrivait-il à sa mère, en automne, et il faut que je marque le pas sous le joug, et c'est à peine si je puis jeter un regard à droite et à gauche. Hélas !

» (Soupir !)

» L'hiver est venu bien vite et bien dur. Il fera probablement froid à Noël. Est-ce que je vous gênerais, si j'allais vous voir ? Je me réjouis tant à cette pensée d'être une fois encore avec vous, débarrassé pendant dix jours de ce maudit travail d'Université. Préparez-moi donc pour Noël un petit coin à la campagne, où je puisse achever ma vie en paix et écrire de beaux livres. — Hélas !

» (Soupir !) »

Dans ces moments d'accablement, il était toujours repris par les souvenirs de Wagner, et de l'existence presque sereine qu'il avait goûtée dans son intimité. La gloire du maître, un instant diminuée, allait croissant de minute en minute ; le monde, lâche comme toujours, s'inclinait devant le succès, et Nietzsche, qui avait lutté aux heures pénibles, ne récoltait qu'amertume à l'heure du triomphe. L'idée que l'art de Wagner était à sa portée, offrant sans cesse le miracle de ses « quinze mondes enchantés » ; l'idée que Wagner lui-même était là, s'offrant aussi, toujours génial, abondant, riant, tendre, sublime, caressant, et, comme un dieu, créant la vie autour de lui ; l'idée qu'il avait possédé tant de beauté, qu'avec un peu de lâcheté, il la pouvait encore posséder, et que néanmoins jamais, jamais plus il ne la posséderait, — c'était pour Nietzsche une continuelle douleur. Enfin, cédant à son besoin d'épanchement, il écrivit à l'unique consolateur, à Wagner. Comme toutes ses autres lettres, celle-ci est perdue, — ou détruite ; mais le ton de celle que nous venons de citer, le ton de la réponse de Wagner que nous allons citer, peuvent aider à imaginer quelle en fut l'éloquence. Wagner répondit :

« Cher ami !

» Votre lettre nous a de nouveau bien inquiétés sur votre compte. Tout à l'heure, ma femme vous écrira plus longuement que moi. Mais j'ai tout juste un quart d'heure de congé, et je veux — pour votre plus grand ennui, c'est possible — le consacrer à vous mettre un peu au courant de ce que nous disons de vous ici. Il me semble, entre autres choses, que je n'ai jamais eu dans ma vie la société intellectuelle que vous trouvez à Bâle pour vos heures du soir ; pourtant, si vous êtes tous hypocondriaques, ce n'est pas un grand bien, je l'avoue. Ce sont les femmes qui vous manquent, semble-t-il, à vous autres jeunes gens d'aujourd'hui. — Il y a une difficulté, je le sais bien : comme disait mon vieil ami Sulzer, « où prendre les femmes, sans les voler ? » D'ailleurs, on pourrait voler au besoin. Je veux dire que vous devriez vous marier, ou composer un opéra ; l'un vous serait aussi bon ou aussi mauvais que l'autre. Cependant, je tiens le mariage pour meilleur.

» En attendant, je pourrais vous recommander un palliatif, mais vous mettez toujours en avant votre régime, de sorte qu'on ne peut rien vous dire. Par exemple : nous organisons notre maison ici de façon que nous y avons pour vous une place telle que jamais on ne m'en a offerte dans les moments les plus difficiles de ma vie ; vous devriez venir y passer toutes les vacances de l'été ; — mais, très prudemment, vous nous avez annoncé, au début de l'hiver, que vous aviez résolu de passer vos vacances d'été sur une bien haute et bien solitaire montagne de Suisse ! Cela n'a-t-il pas l'air d'une soigneuse défense contre une invitation possible ? Nous pouvons vous être bons à quelque chose : pourquoi méprisez-vous ce qui vous est offert de si bon cœur ? Gersdorff et toute la société de Bâle se plairaient ici : on y voit mille choses ; je passe en revue tous mes chanteurs des *Nibelungen ;* le décorateur décore, le machiniste machine ; et puis nous aussi sommes là, en chair et en os.

» Mais on connaît les étrangetés de l'ami Nietzsche !

» Aussi ne parlerai-je plus de vous, car cela ne sert à rien !

» Ah ! mon Dieu ! épousez une femme riche ! Pourquoi faut-il que justement Gersdorff soit du sexe masculin ! Épousez, et puis voyagez, et enrichissez-vous de toutes ces magnifiques impressions que vous désirez tant ! et puis.., vous composerez un opéra qui, à coup sûr, sera terriblement difficile à exécuter. Quel Satan a fait de vous un pédagogue !

. . . .

» Maintenant, pour finir : l'année prochaine, en été, répétitions complètes (peut-être avec orchestre) à Bayreuth. En 1876, les représentations. Pas moyen plus tôt.

» Je me baigne journellement ; je ne pouvais plus supporter mon ventre. Vous aussi, baignez-vous ! Vous aussi, mangez de la viande !

» A vous de tout cœur.

» Votre dévoué,

» R. W. »

VIII

Wagner avait bien prévu que sa lettre serait inutile. Il n'avait pas prévu qu'elle serait nuisible. Nietzsche se repentit de s'être attiré des offres si tendres, et qu'il ne voulait pas accepter. En écrivant, il avait été faible : il eut honte. Enfin, l'annonce des répétitions définitives de Bayreuth le bouleversa. Irait-il? n'irait-il pas? Mais, s'il n'y allait pas, comment s'excuser? Pourrait-il cacher encore sa pensée? Faudrait-il dès lors tout avouer?

Il alla passer à Naumburg les vacances de Noël, et, dès son retour, un chagrin nouveau le frappa. Sa vie à Bâle était organisée en une sorte de communauté avec deux hommes fort distingués, qui composaient cette « société intellectuelle » dont Wagner parlait avec tant d'estime. L'un était le professeur Overbeck ; l'autre, un certain docteur R... : or, celui-ci communiqua à ses compagnons sa résolution d'entrer dans les ordres. Cette nouvelle accabla Nietzsche. Il n'en avait rien soupçonné : pourtant, depuis beaucoup d'années, il causait chaque soir avec cet homme qu'il appelait son ami. Cette trahison lui en rappela une autre, et le christianisme du docteur R... lui fit tout à coup comprendre le renseignement mystérieux qu'on se répétait alors entre wagnériens : le maître allait écrire un mystère chrétien — *Parsifal*. Rien n'était plus contraire à la pensée de Nietzsche qu'un retour au christianisme, rien ne lui semblait plus vil, plus lâche, qu'un tel renoncement devant les problèmes de la vie moderne. Il voulut convaincre le docteur R... Mais la discussion même était impossible ; l'autre ne répondait pas, et maintenait sa résolution : il partit à la date qu'il avait fixée. Dans une lettre, Nietzsche raconte ce départ : « Ce fut horriblement triste ; R... savait, répétait sans cesse que dès lors tout le bonheur, le meilleur de sa vie, il l'avait vécu. Il pleurait beaucoup et nous demandait pardon. Il ne pouvait cacher sa tristesse. Au dernier moment, je fus saisi d'une véritable terreur; les employés fermaient les portières des wagons, et R..., pour nous parler encore, voulut baisser la vitre; mais celle-ci ré-

sistait ; lui, redoublait d'efforts, et, tandis qu'il se tourmentait ainsi pour se faire comprendre de nous — sans succès ! — le train partit lentement, et nous fûmes réduits à nous faire des signes. L'épouvantable symbolisme de toute la scène m'a rudement ébranlé, et Overbeck autant que moi (il me l'a plus tard avoué) : c'était à peine supportable ; d'ailleurs, je suis resté couché le jour suivant, avec un mal de tête qui a duré trente heures, et de nombreux vomissements de bile. »

Ce jour de maladie fut le premier d'une très longue crise. Nietzsche dut quitter Bâle et se reposer dans la solitude des montagnes et des bois. « J'erre toujours seul, écrivait-il, tirant au clair beaucoup de pensées... » Quelles étaient ces pensées ? Presque toutes relatives à son infortune. « Envoie-moi un mot consolant, écrivait-il pendant ces mêmes jours à son ami Rohde ; que ton amitié m'aide à mieux supporter cette horrible histoire. C'est justement dans mon sentiment de l'amitié que je suis blessé. Je hais plus que jamais cette insincère et cafarde manière d'être de beaucoup d'amitiés, et il va falloir que je sois plus circonspect à l'avenir. »

Mademoiselle Nietzsche, qui avait passé le mois de mars à Bayreuth, vint retrouver son frère ; son état l'effraya : moralement, physiquement, il allait mal ; le souvenir de la trahison du docteur R... l'obsédait, il répétait constamment : « Entre amis, vivant sous le même toit, une telle mésaventure ! Cela est épouvantable. » Sans se lasser jamais, il écoutait les récits de sa sœur, qui disait les merveilles de Bayreuth, l'activité, l'enthousiasme, la joie de tous. Un jour, se promenant avec lui dans un jardin public, elle lui contait ces choses pour la dixième fois ; elle s'aperçut que son frère l'écoutait avec une émotion étrange ; elle l'interrogea, le pressa de questions, et le secret qu'il gardait depuis un an lui échappa en une longue, éloquente plainte. Soudain il se tut. Il avait cru remarquer qu'un promeneur le suivait et l'observait ; il entraîna précipitamment sa sœur, terrifié par l'idée que ses paroles pourraient être répétées à Bayreuth.

Juillet 1875, époque fixée pour les répétitions de la *Tétralogie*, approchait, et ces répétitions étaient le sujet unique des lettres que Nietzsche recevait, des conversations auxquelles il était mêlé ; il devait répondre, et dissimuler toujours. Son éner-

vement croissait chaque jour, accompagné des troubles ordinaires : maux de tête, insomnies, vomissements, maux d'estomac ; enfin, dès les premiers jours de juillet, tandis que ses amis se hâtaient tous vers Bayreuth, il put, l'Université de Bâle fermant ses portes, se retirer dans la petite station thérapeutique que son médecin lui avait indiquée, à Steinabad, site perdu d'un vallon de la Forêt-Noire.

Nietzsche avait la faculté de s'élever par instants au-dessus de ses douleurs et de ses joies. Il savait jouir du spectacle de leurs crises comme des voix entremêlées d'une symphonie : il cessait alors de souffrir et contemplait, avec une sorte de ravissement mystique, le développement tragique de son existence. Telle fut sa vie pendant les quelques semaines de sa cure de Steinabad. Elle ne lui donnait pourtant aucun motif de bonheur. Son mal mystérieux résistait aux remèdes, et les médecins lui laissaient deviner, à l'origine de toutes les crises, une cause identique, insaisissable, mystérieuse. Il comprenait à demi-mot ; mais il faisait rentrer cette inquiétude même dans le spectacle de sa vie, et jouissait de son horreur. Il se souvenait du passé, puis, envisageant l'avenir, à tout hasard, faisait de magnifiques projets. Il pensait au grand ouvrage sur l'Hellénisme, ambition de ses jeunes années, et toujours persistante ; il pensait aux *Unzeitgemässe Betrachtungen*, — surtout il imaginait, caressait avec amour le « beau livre » qu'il écrirait quand enfin il serait sûr de lui. De nombreuses lettres, écrites de Bayreuth, interrompaient ses rêveries. Nietzsche lisait et revivait les années passées. En quelques pages, écrites pour lui seul, il fixa le souvenir des joies qu'il devait à Wagner. Puis, répondant à ses amis : Je suis avec vous en esprit pendant les trois quarts de mes journées, disait-il ; je rôde comme une ombre autour de Bayreuth. Ne craignez pas d'exciter mon envie, racontez-moi toutes les nouvelles, chers amis. Pendant mes promenades, je me dirige à moi-même des parties entières de musique, que je sais par cœur, et puis je grogne et maugrée. Saluez Wagner en mon nom, saluez-le bien profondément ! Adieu, mes amis bien-aimés, je vous écris à tous collectivement. Je vous aime de tout mon cœur. »

En automne, Nietzsche revint à Bâle, un peu fortifié par

cette longue cure. Il organisa sa vie sur un plan nouveau, dans un appartement à lui, qu'il habita seul avec sa sœur, désormais sa compagne. Il continua de mener l'existence toute méditative et presque heureuse de Steinabad, entre ses papiers, ses livres, son piano. Il était gai, ou paraissait l'être : sans doute il faisait effort pour distraire sa sœur. Après dîner, il lisait avec elle les romans de Walter Scott; il en aimait les aventures héroïques, naïves et compliquées. « Quels gaillards ! quels estomacs ! » s'écriait-il, en détaillant les récits d'interminables festins; — et mademoiselle Nietzsche, qui le voyait si dispos, s'étonnait un peu, en l'entendant, presque aussitôt, jouer et développer longuement un certain *Hymne à la solitude*. Elle s'étonnait à bon droit. La gaieté de son frère était factice, et sa tristesse réelle : il dissimulait. L'année 1876 allait commencer, les représentations de Bayreuth étaient annoncées pour l'été. Nietzsche savait qu'alors devrait cesser son irrésolution. « J'étais excédé, a-t-il écrit plus tard, par la tristesse d'un inexorable pressentiment — du pressentiment qu'après cette désillusion, j'allais être condamné à me méfier plus profondément, à mépriser plus profondément, à vivre plus profondément seul qu'auparavant. »

L'énervement, l'épuisement, le saisirent de nouveau : il tomba malade en décembre pour ne se relever qu'en mars, bien languissant encore. Gersdorff s'offrit à l'emmener passer quelques jours aux bords du lac de Genève. Nietzsche accepta, partit, se reposa, se détendit un peu. Les petites villes de la Suisse française étaient alors toutes pleines de communards exilés. Nietzsche en connut quelques-uns, et se plut à causer avec eux. Puis, il semble qu'il flirta légèrement avec deux dames russes, rencontrées dans une pension anglaise. Il reprit le contact de la vie ; il reprit confiance et courage. « J'ai retrouvé ma bonne conscience, écrivait-il à Gersdorff peu de jours après son retour. Je sais que jusqu'à présent j'ai fait pour m'affranchir tout ce que j'ai pu, et que, ce faisant, j'ai rendu un véritable service, non seulement à moi, mais à d'autres hommes aussi. Sur cette route, je veux repartir, et rien ne m'arrêtera plus, ni souvenirs, ni pressentiments désespérés... Voici ce que j'ai découvert : la seule chose que les hommes reconnaissent sincèrement, et devant laquelle ils s'inclinent, c'est une

action noble. Jamais, jamais de transaction ! Le succès profond ne se peut obtenir qu'en restant fidèle à soi-même. Je sais déjà par expérience quelle influence j'exerce, et si je devenais plus faible, ou plus sceptique, ce n'est pas moi seul que j'amoindrirais, mais aussi beaucoup d'autres hommes qui se développent avec moi. »

IX

Pour affronter la crise menaçante, Nietzsche avait besoin d'un tel orgueil. Trois mois seulement le séparaient des fêtes de Bayreuth. L'Allemagne entière s'enfiévrait; les amis de Wagner lui offrirent un banquet pour célébrer son jour de naissance (le maître, nous l'avons déjà vu, attachait une importance particulière à la commémoration solennelle de cet anniversaire). Nietzsche n'assista pas à la cérémonie ; il écrivit une lettre d'excuses, longue et passionnée. Wagner lui répondit aussitôt quelques lignes exubérantes. Il contait les toasts qu'on avait portés à sa gloire, les plaisanteries qu'il avait répondues; — mais le tout est si incohérent, si chargé de calembours, de coq-à-l'âne, d'allusions incompréhensibles, qu'il faut renoncer à traduire.

Nietzsche fut ému par cette lettre. Au moment où il la reçut, il se sentait très maître de lui, très sûr de son avenir : l'histoire de ses dernières années lui parut soudain une belle aventure, à jamais finie. Il l'enveloppa d'un seul regard, indulgent et calme. Il sentit ce qu'il devait à Wagner, et voulut exprimer sa reconnaissance. L'autre été, à Steinabad, s'étant trouvé dans une disposition d'esprit à peu près semblable à celle-ci, il avait griffonné quelques pages de notes sans aucune arrière-pensée de publication. Il reprit ces notes, et, malgré une fatigue nerveuse de la vue qui l'empêchait de travailler sans aide, s'efforça d'en extraire la substance d'un volume. Tentative étrange, impraticable à tout autre qu'à lui : désillusionné, il écrivit un livre enthousiaste[1], sans doute le plus beau de toute la littérature wagnérienne, et reconnu comme

1. *Richard Wagner à Bayreuth*. — La traduction française de cet ouvrage a paru chez Fischbacher.

tel par le représentant de la pure orthodoxie, M. Houston-Chamberlain. Néanmoins, un lecteur averti reconnaît, presque de page en page, l'idée de derrière la tête. Nietzsche ne parle jamais du théoricien, du philosophe; il célèbre uniquement le poète qui donne à une époque inquiète, inharmonieuse et tendue, la paix et la jouissance d'elle-même. D'une manière enveloppée, il nie la portée directement éducatrice de l'œuvre. « Pour nous, écrit-il, Bayreuth signifie la consécration au moment du combat... Le regard mystérieux que la tragédie tourne vers nous, n'est point un charme énervant et paralysant, mais son influence impose le repos. Car la Beauté ne nous est pas donnée pour le moment même du combat, mais pour ces instants de calme qui le précèdent ou l'interrompent, pour ces instants fugitifs où, ranimant le passé, pressentant l'avenir, nous pénétrons tous les symboles; pour ces instants où, avec l'impression d'une légère fatigue, un rêve rafraîchissant s'abaisse sur nous. Le jour et la lutte vont commencer, les ombres sacrées s'évanouissent, et l'art est de nouveau loin de nous; mais sa consolation est restée répandue sur l'homme comme une rosée du matin... ». L'opposition entre cette page et celles que Nietzsche écrivit après la guerre, par exemple dans la *Naissance de la Tragédie*, est absolue. L'art n'est plus la justification unique, la raison d'être de la vie; il est une préparation, un repos nécessaire. Ailleurs, de place en place, des mots imprévus surprennent; et la brochure conclut enfin sur trois lignes menaçantes: « Wagner, dit Nietzsche, n'est pas le prophète d'un avenir comme nous pourrions être tentés de le croire, mais l'interprète et le glorificateur d'un passé ». Nietzsche n'avait pu retenir ces phrases équivoques. Rares, énigmatiques, il avait espéré qu'on ne les comprendrait pas, et son espoir, semble-t-il, fut justifié. Il envoya la brochure, sitôt parue, à Wagner, qui répondit précipitamment :

» Ami !

» Votre livre est prodigieux !

» Où avez-vous appris à me connaître ainsi ?

» Venez bien vite, et restez ici depuis les répétitions jusqu'aux représentations.

« Votre

12 juillet. R. W. »

Les premières répétitions commençaient à la mi-juillet, et Nietzsche, qui n'en voulait manquer aucune, partit, malgré l'état précaire de sa santé, avec une impatience qui étonna sa sœur. Le surlendemain, elle reçut une première lettre : « Je regrette presque d'être venu ; jusqu'à présent tout est misérable... Lundi, j'assistais à la répétition ; cela m'a déplu, j'ai dû sortir. » Que se passait-il ? Mademoiselle Nietzsche attendait avec une vive inquiétude. Elle fut un peu rassurée par la deuxième lettre : « Ma chère bonne sœur, maintenant cela va mieux... » Mais la dernière phrase était étrange : « Il faut que je vive très à part, et que je décline toute invitation, même celles de Wagner. Il trouve que je me fais rare... » Presque aussitôt vint la dernière lettre : « J'aspire à partir, écrivait Nietzsche ; il est trop insensé de rester ici. J'attends avec effroi chacune de ces longues soirées de musique, et pourtant je reste. Je n'en peux plus. Même pour la première, je ne serai pas ici ; j'irai n'importe où, — mais je veux partir ; ici tout m'est supplice. »

Que s'était-il passé ? Le simple spectacle du monde l'avait-il si vite chassé ? Nietzsche, isolé par sa maladie, menait depuis deux ans une dure existence « d'ami des énigmes et des problèmes. » Il avait oublié les hommes ; il les retrouva heureux. Un Titan, Wagner, les dominait, les couvrait de son ombre, les protégeait contre toute « énigme », contre tout « problème » trop inquiétant ; et dans cette ombre ils semblaient satisfaits. Ils avaient abdiqué toute personnalité entre les mains du Maître. Ils ne réfléchissaient à rien, mais répétaient passionnément les formules qu'on leur avait serinées. Il y avait les Hégéliens : on leur avait dit que Wagner était Hegel. Il y avait les Schopenhaueriens : on leur avait dit que Wagner avait simplement mis en musique le système de Schopenhauer. Les tout jeunes enfin étaient « idéalistes » et « purs Allemands » : Wagner consacrait pour eux le triomphe de l'idéalisme germain sur le matérialisme gaulois. Mais tous, hégéliens, pessimistes, purs Allemands, se retrouvaient unis pour se féliciter, s'exclamer : ils avaient *réussi*. Réussir ! Nietzsche écoutait en silence ce mot extraordinaire : quel homme, songeait-il, quelle race a jamais réussi ? quel effort n'a été vain ?...

Alors détournant ses regards de la comédie, Nietzsche interrogeait Wagner. Lui, qui donnait le bonheur à tous, au moins souffrait-il pour tous? Mais Wagner aussi était heureux, car il avait *réussi;* et la joie grossière d'un si grand homme était plus dégoûtante encore que l'humilité simplement stupide de la foule.

Mais le bonheur, si bas qu'il soit, est toujours du bonheur; et Wagner était heureux, et tout le monde à Bayreuth était heureux avec lui. Nietzsche se rappelait avec horreur et envie qu'il avait connu cette félicité. Il entendit une première répétition : l'entrée dans le théâtre sacré; la musique enveloppante, la présence imposante de Wagner, l'émotion du public, l'obscurité, agirent sur lui; les souvenirs de ses espoirs, de ses joies, l'envahirent; il éprouva soudain qu'il redevenait wagnérien... Il se leva en hâte et sortit : « Hier soir, j'ai assisté à une répétition; cela m'a déplu; j'ai dû sortir. »

A tant d'émotions, un élément nouveau s'ajouta. Il est probable que Nietzsche recueillit à Bayreuth les premiers renseignements exacts sur *Parsifal;* en tout cas, c'est là qu'il comprit d'abord la portée de l'œuvre. Depuis dix-huit mois il voyait deux hommes passer au christianisme : l'un, le docteur R..., était faible, et pouvait être la victime d'un hasard; mais Nietzsche savait qu'en Wagner tout était nécessaire, et répondait aux plus profonds mystères de son temps. Le néo-christianisme n'existait pas encore. Nietzsche le pressentit en comprenant *Parsifal*. Il aperçut nettement le danger couru par l'homme moderne, si incertain de lui-même, et tenté par cette foi chrétienne, seule fixe, qui appelle, et promet et peut donner la paix : s'il ne redouble d'efforts pour découvrir en lui une nouvelle « possibilité de vie », il retombera fatalement dans le christianisme — un christianisme sans profondeur, lâche comme son inspiration. Alors Nietzsche vit ces hommes, dont le bonheur lui paraissait tout à l'heure si coupable sans qu'il se rendît pourtant un compte exact des dangers auxquels ils s'abandonnaient, menacés d'une déchéance définitive, et menés doucement, et comme par la main, à cette déchéance, par le Maître qui les avait subjugués. Aucun d'eux ne savait où cette main toute-puissante les mènerait demain : presque aucun d'eux n'était chrétien : mais ils étaient

tous à la veille de l'être. Nietzsche clairvoyant pour tous, comprit. Notre pensée est si lente, si indifférente, si rare, que nous avons peine à comprendre quelle souffrance aiguë un tel pressentiment suscitait en Nietzsche. Le spectacle de ces vies inconscientes le désespérait, comme la vue du monde désespérait au moyen âge les mystiques qui voyaient toujours, dominant son impiété, l'image de Jésus crucifié et sanglant. Nietzsche ne voyait pas Jésus ; mais il se voyait lui-même, crucifié par sa pensée, malade depuis six années, menacé de la plus épouvantable fin, inébranlable en son effort : et cependant les gens étaient heureux. Il éprouvait le désir physique de crier, pour les tirer de leur torpeur, mais il se taisait, parce qu'il savait qu'il ne serait pas compris. Le silence était une souffrance nouvelle. Il voulut dissimuler son horreur, assister jusqu'à la dernière de ces solennités tragiques, mais instructives : il se maîtrisa pendant quelques jours, puis faiblit, et s'enfuit : — « Il est trop insensé de rester ici. J'attends avec effroi chacune de ces longues soirées de musique, et pourtant je reste. Je n'en peux plus... j'irai n'importe où, — mais je veux partir : ici tout m'est supplice. »

Les hauteurs qui séparent la Bohême de la Franconie s'élèvent assez près de Bayreuth ; au plus profond de leurs forêts se cache le village de Klingenbrunn, où Nietzsche se retira. La crise fut brève, moins dure qu'il n'avait prévu. Il avait aperçu plus clairement les dangers de l'art wagnérien : il vit plus clairement le remède : faire table rase du passé ; partir, comme Descartes, du doute méthodique ; résister aux tentations de la Beauté ; jusqu'à nouvel ordre, nier. Puis, si la sécurité revient jamais, édifier la grandeur nouvelle sur des fondements immuables.

Il se grisa d'air pur et parfumé, parcourut longuement les forêts silencieuses : leur paix sévère lui fut un enseignement. « Si nous ne donnons à nos âmes des horizons fermes et sereins comme ceux des montagnes et des bois, écrivit-il dans ses notes de Klingenbrunn — alors notre vie intérieure perdra toute sérénité. Elle sera dispersée, insatiable, comme celle de l'homme des villes : il ne connaît pas le bonheur et ne peut le donner. » Puis, jetant tout à coup le cri de son âme malade, il s'écrie : « Je rendrai aux hommes,

la sérénité, qui est la condition de toute culture. Aussi la simplicité. — *Sérénité, simplicité, grandeur !* »

Nietzsche était redevenu maître de lui. Il jugea sa fuite, la trouva lâche, et résolut de retourner immédiatement à Bayreuth, où les représentations allaient commencer : il entendrait, verrait tout ; il épuiserait l'expérience.

Il retrouva Bayreuth plus animé encore qu'à son départ. Le vieil empereur Guillaume était venu : il se rendait aux grandes manœuvres, et, sur la route, faisait à Wagner la politesse de deux soirées. De toutes les villes de Bavière, de toutes les bourgades de Franconie, citadins, paysans s'empressaient à le voir, et il y avait presque famine dans la petite ville si étrangement envahie. Les représentations commencèrent, et Nietzsche, désormais calme, les entendit toutes ; il écoutait en silence les propos naïfs, pédantesques des fidèles, et mesurait la profondeur de l'abîme dont il fallait les sauver.

Las maintenant malgré son courage, il s'isolait pendant les entr'actes, les après-midi, avec une amie — une Française — rencontrée dans cette foule. Il semble que ce fut la première de ces amitiés féminines qui, plusieurs fois, apaisèrent sa vie. Car Nietzsche, comme presque tous les misogynes, aimait les femmes : elles, du moins, laissent en repos la pensée ; elles ne donnent, ne demandent que l'affection.

Les soirées triomphales se succédaient, et Nietzsche, à chaque nouveau triomphe, sombrait plus avant dans la nuit. *L'Or du Rhin, la Walkyrie !* — ces deux partitions étaient depuis longtemps publiées : elles rappelèrent à Nietzsche sa première jeunesse, ses enthousiasmes pour Wagner qu'il ne connaissait pas encore, qu'il n'espérait pas connaître jamais. *Siegfried !* — souvenirs de Triebschen : Wagner achevait à peine la partition quand Nietzsche était entré dans son intimité, au printemps de 1869, — sept ans passés. Tous deux avaient souvent causé de Siegfried. C'était le préféré de Nietzsche parmi les héros wagnériens : toute sa vie il l'aima. Il se reconnaissait en ce jeune homme aventureux « qui n'avait jamais connu la peur ». « Nous sommes les chevaliers, inscrivit-il dans ses notes, qui comprenons le chant des oiseaux, et les suivons... » Sans doute, il fut presque heu-

reux en écoutant *Siegfried ;* c'était la seule partition de Wagner qu'il pût entendre sans remords. Mais cela même était bien triste. Enfin, dernier spectacle, *le Crépuscule des Dieux*. Siegfried s'est mêlé à la foule des hommes : ils le trompent. Un soir, il leur conte naïvement sa vie; un traître le frappe par derrière et le tue. Les géants sont anéantis, les nains vaincus, les héros impuissants : les dieux abdiquent; l'or est rendu aux profondeurs du Rhin dont les eaux soulevées recouvrent le monde; les hommes, en attendant la mort, contemplent le désastre universel... Le rideau tomba lentement, la symphonie s'éteignit dans la nuit, et la foule, silencieuse depuis une heure, soudain levée d'un seul mouvement, poussa vers la scène une longue acclamation. Alors le rideau remonta, et Wagner parut, — seul, vêtu d'une redingote, d'un pantalon de toile, redressant sa petite taille. Il fit signe qu'il voulait parler; les acclamations cessèrent.

— Nous vous avons montré ce que nous voulons et ce que nous pouvons, s'écria-t-il, quand toutes les volontés sont tendues vers un même but; si de votre côté vous nous soutenez, alors vous aurez un art.

Il disparut, puis revint, puis disparut, revint encore. Nietzsche regardait son maître debout dans la lumière de la scène, et seul dans la salle il n'applaudissait pas.

« Le voilà, songeait-il, *mon allié*... L'Homère que fécondait Platon... » Le rideau tomba pour la dernière fois, la foule s'écoula. Nietzsche suivit son flot comme une épave. Il évita les visages connus, et partit seul. Pour toujours il était seul dans la vie.

X

Nous arrêterions ici notre étude, si nous ne voulions dire un mot de la célèbre brochure : *le Cas Wagner*, dont l'édition française, publiée trop tôt, regrettée aujourd'hui par les traducteurs eux-mêmes, traduction isolée, hâtive, a moins servi que desservi la cause de Nietzsche. Ce pamphlet a obtenu un succès de scandale. Il a créé la légende d'un

Nietzsche haineux et bas! Nous nous bornerons à rappeler qu'il fut écrit pendant l'été de 1888, et que, trois mois plus tard, l'auteur était fou. Étudions cette œuvre pénible avec tristesse et respect ; mais, si nous voulons connaître le véritable Nietzsche, relisons bien vite le beau symbole qu'il écrivit en janvier 1882 :

« *L'Amitié stellaire.* — Nous étions amis, et nous sommes devenus étrangers l'un à l'autre. Mais cela est bien ainsi, et nous ne voulons rien nous cacher, rien nous dissimuler : nous n'avons à rougir de rien. Nous sommes deux navires, dont chacun a son but, et sa voie. Nous nous sommes, par hasard, croisés ; nous avons ensemble célébré une grande fête — et alors nos deux courageux navires ont si tranquillement reposé dans le même port et sous le même soleil, qu'ils semblaient avoir tous deux atteint le but qui leur était commun. Mais la force toute-puissante de notre devoir nous a de nouveau chassés vers des mers, des soleils divers — et peut-être nous ne nous reverrons plus jamais — et peut-être aussi nous nous reverrons, et nous ne nous reconnaîtrons plus : les mers et les soleils divers nous auront transformés! Nous devions nous devenir étrangers ; c'était écrit en nos destins : raison de plus pour nous respecter mutuellement! raison de plus pour sanctifier l'Idée de notre amitié finie! Sans doute, il existe un astre lointain, invisible et prodigieux, qui donne une loi commune à nos petites évolutions : élevons-nous jusqu'à cette pensée! Mais notre vie est trop courte, notre vue trop faible : nous ne pourrons pas être réellement amis; nous devrons nous contenter de cette possibilité sublime. — Et s'il nous faut être ennemis sur terre, malgré tout, nous croirons à notre amitié stellaire.

Nietzsche comprenait alors l'histoire de sa jeunesse. Ni lui ni Wagner n'étaient à blâmer. Le hasard avait uni leurs destinées diverses ; la nécessité les avait désunies. Une loi supérieure les menait tous deux, l'un vers la Beauté, l'autre vers la Vérité.

DANIEL HALÉVY

LA

CRISE AUSTRO-HONGROISE

I

L'Autriche est la création d'une politique purement dynastique. Entre les races diverses qui l'habitent, entre les pays qui la composent, l'unique lien est la soumission au même souverain. En ce sens, elle est le type de l'État d'ancien régime. Aussi, quand l'ancien régime s'y écroule, en 1848, au souffle de notre révolution de Février, la brusque invasion des principes modernes la met à deux doigts de sa perte : ses provinces italiennes, Lombardie et Vénétie, s'insurgent, appellent les Piémontais; ses provinces allemandes, les deux Autriche, la Styrie, le Tyrol, réclament leur union avec l'Empire allemand, que le parlement de Francfort est en train de ressusciter; la Pologne revendique son autonomie; la Hongrie proclame son indépendance; en Bohême, la guerre civile éclate entre Allemands et Tchèques. Au nom du principe des nationalités, le vieil Empire est sur le point d'être écartelé. L'incapacité de ses adversaires, en Allemagne et en Italie, lui permet de se ressaisir, et le secours de la Russie lui assure la victoire sur les derniers combattants de la révolution, les Hongrois. Au sortir de cette crise, la centralisation la plus rigoureuse, l'absolutisme le plus strict

apparaissent aux hommes d'État de Vienne comme le seul moyen de sauver l'État; c'est le programme que se chargea d'appliquer le nouveau ministre de l'intérieur, Bach.

Bach voulut attaquer le mal à sa racine et extirper d'Autriche l'idée nationale elle-même. Il voulut faire pénétrer dans tous les esprits la conviction que l'État autrichien unitaire tient les Tchèques et les Magyars, les Allemands et les Italiens, les Polonais et les Croates, d'une étreinte invincible. Il établit une centralisation qui s'appuyait sur trois armées: une de prêtres, une de soldats, une de fonctionnaires. L'Église accepta de soumettre toutes les âmes à la même discipline et de mettre son influence au service de la politique de l'État: son concours lui valut le concordat de 1855, qui fit le pape co-souverain de l'Autriche. Les soldats, isolés du peuple par la discipline et par l'esprit de corps, garantissaient contre toute révolte. Les fonctionnaires, nommés et dirigés de Vienne, sans le contrôle d'assemblées élues, durent répandre jusqu'aux extrémités de l'Empire l'idée centraliste. Polonais et Italiens, Magyars et Tchèques furent gouvernés en allemand : l'allemand, langue du souverain, langue de la capitale, est langue d'État ; aux sujets de s'accommoder du sort, qui les a fait naître sur une terre possédée par la maison de Habsbourg. — L'œuvre ainsi entreprise eût exigé des siècles : Bach ne disposa pas de dix ans. Quand vint la guerre d'Italie, les soldats, commandés par des généraux de cour et de sacristie, nourris par une intendance incapable et concussionnaire, se firent battre; le clergé se mit, en Italie, avec le peuple qui appelait les Sardes, en Hongrie, avec l'insurrection qui s'armait; nulle part la bureaucratie, étrangère au peuple, ne put contenir les mouvements populaires. Enfin, la banqueroute menaçait : le Trésor était vide ; un emprunt national ne fut même pas couvert. L'Autriche dut assister impuissante aux progrès de l'unité italienne.

La politique intérieure, en Autriche, a toujours été déterminés par la politique extérieure : c'est une conséquence naturelle du caractère purement dynastique de l'État autrichien. Avant 1859, la dynastie était engagée doublement dans la grande politique européenne : en Allemagne et en Italie. En Allemagne : toute la Cisleithanie actuelle, sauf la Galicie, la

Bukowine et la Dalmatie, faisait partie de la Confédération germanique; l'envoyé impérial présidait la Diète de Francfort. En Italie : outre le royaume lombard-vénitien, qu'elle possédait directement, l'Autriche tenait sous sa tutelle l'Italie centrale, où régnaient des cadets de Habsbourg. La raison d'être du centralisme était la nécessité de mettre aux mains du souverain un instrument à la fois souple et ferme pour la défense de ses intérêts européens. Or, après la paix de Zurich, la Lombardie perdue et l'Italie centrale conquise par Victor-Emmanuel, l'Autriche se trouvait réduite à la Vénétie : elle se retourna toute vers l'Allemagne, pour regagner de ce côté ce qu'elle perdait de l'autre. Ce dessein nouveau commandait le maintien du centralisme, mais le centralisme devait prendre un air libéral, car, de l'avis unanime des ministres, la restauration du crédit public était à ce prix. Organiser le centralisme constitutionnel, sans diminuer l'autorité de la couronne, ni la force de l'État, tel fut le programme assigné à Schmerling, lorsque l'ancien fondé de pouvoirs de l'Autriche à Francfort en 1848, le premier des champions de la « grande Allemagne », fut appelé au ministère en décembre 1860. Trois mois lui suffirent pour élaborer sa constitution, la célèbre « Constitution de Février ».

Le système de Bach avait mécontenté tous les Autrichiens : les nationalités slaves, par ses apparences germanisatrices; les Allemands, ou du moins l'élite des Allemands, par le refus des libertés politiques qu'ils avaient cru conquérir en 1848. La méthode de Schmerling, au contraire, consista à prendre appui dans cette élite des Allemands riche et cultivée, et à l'associer au pouvoir. La partie la plus délicate de sa tâche était de se créer au Parlement une majorité certaine qui, en même temps, dût tout au souverain, et ne pût pas songer à lui résister.

La Parlement de Schmerling se composa de deux Chambres. La première, la Chambre des seigneurs, n'était qu'une sorte de conseil de la couronne : elle comprenait les princes de la famille impériale, les archevêques, les évêques ayant rang de prince, les chefs des grandes familles de l'aristocratie auxquelles l'empereur conférait la pairie héréditaire; enfin tous les Autrichiens qu'il lui plaisait d'y appeler à titre via-

ger. L'empereur était donc toujours maître de modifier à son gré la majorité dans cette Chambre : c'est l'ordinaire des Chambres des pairs, mais le beau du système de Schmerling, c'est qu'il parvint à ce même résultat pour la Chambre « populaire », la Chambre des députés.

Pour donner une prépondérance artificielle aux Allemands, trois mesures : répartition inégale des mandats entre les diverses parties de l'Autriche ; élection des députés par les Diètes provinciales ; création de curies.

La répartition des mandats : sur 343 députés, 203 représenteront la Cisleithanie, 120 la Transleithanie, 20 la Vénétie. C'est, eu égard aux chiffres de la population, un avantage d'au moins 50 mandats pour la Cisleithanie, qui est la citadelle des Allemands en Autriche.

L'élection par les Diètes provinciales des députés au Parlement : la Galicie, presque exclusivement slave, nommera moins de députés que la Bohême, moins peuplée, mais, à cette époque, à demi allemande. D'autre part, le cens électoral varie suivant les provinces, et est établi de manière à favoriser les minorités allemandes au dépens des majorités slaves, tchèque en Bohême, slovène en Carniole.

Les curies : dans chaque province, les électeurs des villes et ceux des campagnes constitueront deux catégories entièrement distinctes ; une voix de la première en vaut deux, trois ou plus de la seconde. C'est que les villes surtout sont allemandes. Et, dans la catégorie des villes, une sous-catégorie est créée au profit des chambres de commerce : leurs membres sont les seuls électeurs dotés d'un double vote : c'est qu'ils sont Allemands entre les Allemands.

Ces trois mesures faisaient l'équilibre entre amis et ennemis ; la création de la première curie, celle des grands propriétaires fonciers, groupés en un collège spécial et nommant plus du cinquième des députés, assurait la suprématie de la couronne ; leur loyalisme mettait la Chambre des députés aux mains de l'empereur. D'ailleurs, suprême ressource, l'article 13 de la Constitution de février conférait au gouvernement le droit de rendre des ordonnances dans les cas urgents.

Les Hongrois refusèrent de reconnaître la légalité d'un

Parlement central, et s'abstinrent de paraître au Reichsrath. Les Tchèques prirent prétexte de ce que l'assemblée était ainsi mutilée pour lui dénier tout pouvoir, et s'en retirer. L'empereur, inquiet, renvoya Schmerling en 1865. Le nouveau ministre, le comte Belcredi, reçut mission de réconcilier les nationalités entre elles et avec l'État autrichien. Pendant qu'il négociait, la guerre éclata en Allemagne; l'Autriche, vaincue, dut par le traité de Prague signer sa renonciation de puissance allemande, abandonner le terrain à la Prusse. C'est à Sadowa que le dualisme doit sa naissance.

La dynastie des Habsbourg avait en Allemagne un passé trop long et trop glorieux pour vider le champ après une seule passe. Tous les hommes d'État autrichiens réclamaient la revanche de Sadowa. Les Allemands d'Autriche, liés à l'Allemagne par la communauté de langue, de civilisation, de souvenirs, ne se résignaient pas à une séparation définitive. Pour avoir les mains libres et poursuivre sans encombre la reconquête de l'Allemagne, l'empereur, sur les conseils de M. de Beust, décida de donner satisfaction aux Magyars, et les Allemands se résignèrent à renoncer à la Transleithanie : la domination en Cisleithanie devait leur rester. Le dualisme ne détruisit donc pas le centralisme : il le dédoubla, au profit des seuls Magyars.

Par l'accord de 1867, l'Autriche et la Hongrie se reconnaissent réciproquement la qualité d'États indépendants, et la pleine souveraineté. Mais, en considération du fait que le même monarque règne sur les deux Etats, et des liens étroits qu'a créés entre eux l'union dynastique plusieurs fois séculaire, ils conviennent de ne faire qu'un au regard de l'étranger, de mettre en commun leur diplomatie, leur politique commerciale extérieure, leur armée et leur marine. Ces affaires communes sont administrées, sous l'autorité du monarque commun, par des ministres communs qu'il nomme. Le contrôle parlementaire sur ces ministres et le vote du budget commun appartiennent aux Délégations. Ce sont deux commissions élues et investies de pleins pouvoirs, l'une par le Parlement de Vienne, l'autre par celui de Pest : chacune comprend vingt pairs et quarante députés. La Délégation autrichienne et la Délégation hongroise restent

séparées, délibèrent et votent séparément; une décision n'est valable que par leur accord. L'union politique se fonde, en droit, sur la Pragmatique Sanction de 1713, qui règle l'ordre de succession au trône dans la famille de Habsbourg. Elle a pour corollaires naturels des accords économiques de diverse nature, dont les principaux sont une convention douanière, une convention commerciale et une convention financière. Eu égard à leur nature, ou peut-être parce qu'il a été impossible en 1867 de leur trouver une base permanente, ces accords sont conclus de dix en dix ans. Le plus important est l'accord financier, qui détermine les parts contributives de l'Autriche et de la Hongrie dans les dépenses communes. La diplomatie et l'armée exigent de l'argent, et beaucoup, mais la monarchie dualiste n'en a point à elle: car elle n'a ni domaine, ni sujets; elle doit donc demander ce qu'il lui faut aux deux États, qui ont domaine et sujets. Ils lui abandonnent d'abord le produit net des douanes; pour le surplus de ses besoins, ils lui versent des subventions directes. Celles-ci forment, dans le budget de chaque État, un chapitre obligatoire : quand les Délégations en ont fixé le montant, les deux Parlements n'ont plus à discuter, mais à payer. Depuis 1867, la part de subvention de l'Autriche est restée, sans modification, de 70 p. cent du total, celle de la Hongrie de 30 p. cent[1].

Le dualisme seul fait de l'empereur et roi le souverain d'une grande puissance. Mais le départ est-il facile, est-il toujours possible entre les affaires communes et les autres? L'armée est commune, et le budget militaire ressortit aux Délégations ; mais le vote du contingent appartient à chaque État, et l'armée dépend ainsi, quant à son effectif, des deux Parlements. Le fonctionnement du dualisme exige un accord des deux Délégations ; il exige donc, nécessairement, que les deux États suivent, dans leurs affaires intérieures, sinon exactement la même politique, du moins deux politiques qui ne soient pas en trop violent contraste.

Cette condition tacite, mais essentielle, du dualisme n'est plus remplie aujourd'hui. C'est ce qui fait pour l'Autriche-Hongrie la gravité de la crise actuelle.

1. Aujourd'hui exactement 68,6 et 31,4 p. cent.

II

Même restreint à la Cisleithanie, le centralisme constitutionnel se heurtait à une opposition redoutable : toutes les nationalités slaves, la haute aristocratie, qui n'est d'aucune nationalité, et l'Église, qui est universelle, étaient d'accord pour réclamer l'abolition de la constitution centraliste, le retour au fédéralisme.

Les dix-sept provinces de l'Autriche ne sont pas uniquement des divisions administratives de l'État : elles en sont les éléments historiques, elles ont gardé une vie propre. Parmi elles, il y en a d'immenses, plus grandes que certains petits États européens : la Bohême a près de six millions d'habitants, la Galicie plus de six millions et demi ; — et il y en a qui sont moins peuplées qu'une grande ville : Salzbourg, le Vorarlberg. L'idée centralisatrice n'est apparue qu'au milieu du XVIIIe siècle : les premiers, Marie-Thérèse et Joseph II ont prétendu, de cette réunion de provinces, diverses de langues et de races, faire un État. Mais la centralisation n'a jamais pu être qu'apparente. Même Schmerling, qui fut centraliste autant qu'on peut l'être, dut respecter l'existence des Diètes provinciales, et leur remit le droit d'élire les députés au Parlement central. Aujourd'hui, le programme fédéraliste réclame l'élargissement de la compétence des Diètes aux dépens des pouvoirs du Reichsrath; il revendique contre l'État autrichien unitaire, création artificielle, le droit historique des provinces.

Que les nationalités slaves soient fédéralistes, c'est chose naturelle. Prenons, comme exemple, les Tchèques : en Autriche, ils ne sont établis que dans trois provinces : Bohême, Moravie, Silésie ; et, dans ces provinces, ils sont la majorité. Une politique qui constituerait la Bohême, la Moravie et la Silésie en un État semi-indépendant serait donc de leur intérêt ; dans cet État, ils seraient les maîtres. Les mêmes raisons valent pour les Slovènes, qui n'habitent que les provinces illyriennes; pour les Polonais, à qui le fédéralisme donnerait

toute liberté de travailler à la restauration toujours espérée de la Pologne.

L'aristocratie et l'Église, alliées en Autriche, envisagent autrement le fédéralisme. Le centralisme constitutionnel est bureaucratique, égalitaire, despotique ; le fédéralisme, au contraire, a pour le droit historique un respect qui séduit nobles et prélats, et qui permet d'espérer bien des restaurations. Le centralisme est libéral; il revendique l'école pour l'État, et l'État la fait laïque : rendez l'école aux Diètes provinciales, et, dans les catholiques provinces des Alpes. la haute Autriche, le Salzbourg, le Tyrol, ailleurs encore peut-être, l'Église reprendra sur l'école toute sa précieuse action.

En face d'une coalition aussi puissante, qui embrasse la noblesse et le clergé, les Slaves, c'est-à-dire les deux tiers de la population de l'Autriche, et ceux des Allemands qui sont catholiques avant tout, les paysans des Alpes, c'est-à-dire la moitié peut-être de la nationalité allemande, comment le parti libéral. héritier de la pensée de Schmerling, a-t-il pu se maintenir dix ans au pouvoir? D'où leur venait donc leur force. à ces Allemands des classes moyennes, industriels, commerçants, avocats, ingénieurs, fonctionnaires, qui le composaient?

Le premier ministère constitué après 1867 en Autriche reçut un surnom significatif : « *das Bürgerministerium* », le ministère des roturiers, des vilains. C'était une grande nouveauté qu'un ministère de neuf membres comptât, à côté d'un prince et de deux comtes, deux ministres anoblis de fraîche date, et quatre autres qui, pour tout titre, faisaient précéder leur nom des deux lettres plébéiennes Dr — docteur. Mais le ministère Belcredi, auquel succédaient les vilains, avait conduit l'Autriche à la défaite : à moins de dix ans de distance. Solférino et Sadowa, chaque fois sous un gouvernement absolutiste, aristocratique, clérical! Cela suffirait à expliquer la fortune de la haute bourgeoisie. En outre, celle-ci. allemande de nationalité, est centraliste par intérêt : l'État autrichien unitaire ne peut être qu'allemand, et sa bureaucratie offre aux cadets de la bourgeoisie allemande une carrière qui plaît à leurs goûts. Enfin il permet seul aux Allemands d'Autriche de continuer d'être la nationalité dominante, le « ciment de l'Autriche ».

Ils ne sont qu'un tiers de la population de l'Autriche, mais les deux autres tiers se partagent entre cinq branches de la famille slave : Tchèques, Polonais, Ruthènes, Slovènes, Serbo-Croates [1], et aucune de ces cinq nationalités n'atteint le chiffre des Allemands [2]. Seuls, les Allemands se rencontrent dans toutes les provinces, sauf la Dalmatie. Des sources de l'Oder à celles de la Moldau, le long de trois côtés du quadrilatère de Bohême, ils s'étendent en une ligne continue. Ce groupe allemand des Sudètes se rattache, vers les sources de la Moldau, au groupe des Alpes, plus nombreux et plus compact, qui couvre de sa tache sombre toute la région comprise entre le lac de Constance à l'ouest et la Leitha à l'est, les sources de la Moldau et de la Thaya au nord et le cours de la Drave au sud. Leur prépondérance en Autriche serait mise en question, si la continuité entre les deux groupes allemands, aux sources de la Moldau, était rompue. Elle est menacée par l'effort que font les Tchèques pour sortir des plaines de Bohême et s'étendre vers les montagnes : mais elle est menacée surtout par le fédéralisme, qui, s'il créait une province autonome de Bohême, isolerait le groupe des Sudètes du groupe des Alpes, et le livrerait à l'assaut des Tchèques. Or la Bohême, la Moravie, la Silésie, sont, avec la Basse-Autriche, les provinces les plus riches, les plus industrieuses de l'Autriche ; les Allemands ne se résignent donc pas à les perdre, et ils savent qu'ils ne s'y maintiendront que par l'aide du centralisme.

De son côté, l'empereur n'a jamais pu se dégager entièrement de la tradition centraliste. Un État divers dans son administration, dans sa justice, est moins fort qu'un État unitaire : à la longue, les exigences des nationalités ne respecteraient pas même l'unité de l'armée, à laquelle le souverain tient par-dessus tout. De la communauté d'intérêts, un pacte tacite est né : l'empereur a employé son influence à élever au pouvoir le parti libéral ; le parti libéral s'est engagé à agir toujours comme le parti de l'État autrichien. Pour

1. Il faut ajouter 650 000 Italiens et 200 000 Roumains (chiffres actuels).

2 Recensement de 1890 : Allemands, 8 millions 1/2 ; Tchèques, 5 1/2 ; Polonais, 4 ; Ruthènes, 3 ; Slovènes, 1 ; Serbes et Croate, 600.000 — en chiffres ronds.

avoir violé ce pacte, il est depuis vingt ans dans l'opposition.

Il aurait pu se faire une situation moins dépendante. Il pouvait chercher un appui dans le peuple, étendre par étapes la jouissance des droits politiques à toutes les classes. Mais, tenu en lisières par ses préjugés bourgeois et par ses préjugés nationaux, il n'a pas même entrevu cette politique, la seule qui eût été fructueuse à la fois pour lui-même et pour l'Autriche. La suprématie du germanisme était, aux yeux de ces libéraux, de droit divin, presque au même titre que le gouvernement des plus riches : n'étaient-ils pas, eux, « ceux qui payaient le plus d'impôts » ? Sauf le principe de l'instruction obligatoire voté en 1869, et la dénonciation du concordat de 1855, l'Autriche ne doit rien au parti libéral. Aussi fut-il seul à s'étonner et à se plaindre de sa chute.

En 1870, trois ans à peine après la conclusion du compromis, cette chute semblait certaine. Encouragées par l'exemple des Magyars, les nationalités autrichiennes, en particulier les Tchèques, avaient persisté dans leur opposition. L'empereur, confia, en 1870, au comte Hohenwart la mission de négocier un compromis avec les Tchèques. La résistance des Allemands n'eût pas suffi à sauver le centralisme, mais les Hongrois intervinrent, menacèrent de considérer les nouveautés projetées en Autriche comme contraires à l'esprit du dualisme. L'empereur céda. Les Allemands, rentrés en possession de leur primauté, prirent leurs dispositions pour n'en plus être délogés. La réforme électorale de 1873 établit, sur la base du droit électoral provincial, l'élection directe des membres du Reichsrath; en même temps l'on augmenta le nombre des mandats, et une répartition nouvelle accrut encore l'avantage des Allemands.

Ce retour de fortune leur tourna la tête. Ils se crurent assurés que l'empereur ne risquerait plus jamais une expérience aussi dangereuse que celle du comte Hohenwart. A l'abri d'une sécurité illusoire, ils se mirent à jouer au Parlement populaire : ils taquinèrent l'empereur sur les dépenses de l'armée. C'était une imprudence grave : l'armée et la diplomatie sont les domaines réservés du souverain. — Ils en commirent bientôt une seconde. A la suite de la guerre russo-

turque, la question de l'occupation de la Bosnie-Herzégovine se posa pour l'Autriche. L'empereur tenait à cette acquisition : il y voyait une compensation de Sadowa, et la seule possible. La majorité allemande craignit que la population slave des deux provinces ne vînt accroître le nombre des sujets slaves des Habsbourg. Une adresse à l'empereur protesta contre l'occupation. La majorité violait ainsi le pacte tacite auquel elle devait son existence : elle se condamnait à mort. Sortis au nombre de 227, les constitutionnels revinrent 145 seulement après les élections de 1879 ; la majorité — sur 353 membres — était perdue pour eux. Ce résultat était dû, pour la plus grande partie, au vote des grands propriétaires de Bohême : par déférence pour le désir exprimé par l'empereur, ils avaient laissé passer les candidats fédéralistes.

La nouvelle majorité comprenait trois groupes d'importance à peu près égale : le club tchèque, où se coudoyaient les représentants féodaux de la grande propriété de Bohême et les députés vieux-tchèques des villes et des campagnes, — le club polonais, — et le club Hohenwart, où Allemands des Alpes et Slaves du Sud communiaient sous les espèces du cléricalisme. En outre, une quarantaine d'indépendants, grands propriétaires constitutionnels pour la plupart, formaient sa réserve, pour les combats décisifs. Il ne pouvait donc plus être question de gouvernement parlementaire. Le comte Taaffe, ami d'enfance et compagnon de jeux du souverain, appelé à la présidence du Conseil, ne cacha point son intention de gouverner au-dessus des partis, dans l'unique intérêt de l'État. L'État, c'est le souverain. Le comte Taaffe proclamait donc en réalité, au mépris des formes constitutionnelles, la restauration de l'absolutisme.

Le nouveau premier ministre était le type d'une espèce d'hommes qu'on ne rencontre qu'en Autriche : fonctionnaires aristocrates, élevés dans des académies ou des collèges religieux, indifférents ou fermés aux idées de leur temps, dévoués à la couronne par tradition et par point d'honneur, serviables en toutes choses à leurs pairs. Ils ne connaissent dans le monde que deux catégories d'hommes : ceux qui sont nés, et ceux qui ne le sont pas. « L'homme », selon

un mot attribué à un grand seigneur de Bohême, « ne commence qu'au baron », et le baron est toujours de sang bleu. Peu importe qu'il parle allemand, ou tchèque, ou polonais; peu importe même qu'il se travestisse en champion ardent d'une nationalité: deux vrais gentilshommes ne se brouillent pas pour si peu; il n'y a là qu'un bon tour de diplomatie. Le comte Taaffe a joué quinze ans de cette diplomatie. Il y a apporté une grande connaissance des hommes, du tact, de la finesse; en même temps, un air de négligence et d'indifférence tout aristocratique. Il eut l'art de promettre sans tenir, et sans qu'on pût pourtant lui en vouloir. Il parut gouverner dans l'intérêt des nationalités slaves : en réalité, il gouverna toujours au profit des aristocrates de toute couleur, qui, au-dessus de toutes les autres, forment eux-mêmes une nationalité spéciale, la nationalité de leurs intérêts.

Toute sa politique a été dirigée contre la haute bourgeoisie qui formait le gros du parti libéral. Ses concessions aux Slaves, pour insignifiantes qu'elles fussent, irritaient l'orgueil allemand des libéraux. Sa réforme électorale de 1882 abaissa à cinq florins le maximum du cens dans les villes et les campagnes. C'était ouvrir les cadres de l'électorat à la petite bourgeoisie, aux artisans, à ces éléments inférieurs des classes moyennes qui luttent désespérément pour ne pas déchoir au rang d'ouvriers, et pour qui la haute bourgeoisie, cette parvenue de l'industrie, est l'adversaire contre qui tous les concours sont bons, celui de l'Église, celui de la noblesse. Le comte Taaffe a favorisé ces alliances, et a mérité d'être appelé le père de l'antisémitisme autrichien, ce nouvel avatar de la démagogie cléricale. Lorsqu'il tomba, en 1893, il tâchait d'achever son œuvre par une seconde réforme électorale qui eût définitivement écrasé la bourgeoisie allemande entre l'aristocratie foncière et les masses populaires slaves.

A une seule nationalité, le gouvernement du comte Taaffe a assuré des avantages considérables : c'est la nationalité polonaise; mais, ici encore, ces avantages n'ont profité qu'à l'aristocratie. La Galicie est hors de l'Autriche : un étroit isthme de terre la rattache au reste de la Cisleithanie. Les Allemands n'y ayant presque pas pied, l'opposition natio-

nale n'y existe qu'entre Polonais et Ruthènes; et les seigneurs, tous polonais, quand il s'agit de défendre leurs intérêts, ne font aucune différence entre le paysan polonais et le paysan ruthène. Autrichienne depuis un siècle, la Galicie est restée tout entière aux mains de la classe des seigneurs, la *szlachta* : celle-ci a su empêcher l'ingérence de l'Autriche dans les affaires de la Galicie, et s'ingérer au contraire, pour son plus grand profit, dans les affaires de l'Autriche.

Le revirement décisif de la *szlachta* date de l'échec de l'insurrection polonaise de 1863. Au patriotisme « nuisible », fait de violence, se substitua le patriotisme « politique », fait de douceur. La *szlachta* se mit sans réserve aux ordres de l'empereur, afficha un loyalisme inébranlable, un beau zèle pour l'intérêt de l'État. Dès 1869, sous un ministère centraliste allemand, la *szlachta* obtint une concession capitale : le polonais fut reconnu seule langue officielle en Galicie. Désormais plus de place en Galicie pour la bureaucratie autrichienne; propriétaires, juges, sous-préfets et le reste, les membres de la *szlachta* sont tout. Sur 63 députés galiciens qui siégeaient au dernier Parlement autrichien, 56 faisaient partie du club polonais, qui est l'organisation parlementaire de la *szlachta*. Le club vote comme un seul homme. Quand son président négocie avec les ministres, il parle avec l'autorité de ces 56 « représentants du peuple »; et peut-on marchander avec l'homme qui demande, pour mettre 56 voix au service de Sa Majesté, si peu de chose, quelque chemin de fer, quelque remise d'impôt pour les seigneurs, même les plus huppés? L'Autriche, donc, bon an mal an, bouche les trous du budget galicien et paie les frais de la propagande en faveur de la reconstitution de la Pologne; par surcroît, elle reçoit sa législation d'une majorité formée avec l'appoint du club polonais, qui, chaque fois que son intérêt le veut, stipule pour la Galicie l'exemption des lois qu'il vote.

« Le Gouvernement tient pour son devoir de ne laisser prendre à aucune des diverses nationalités de la Cisleithanie une importance prépondérante. Le Gouvernement ne peut pas donner satisfaction à chaque désir de chaque groupe; car il doit avant tout considérer l'intérêt de l'ensemble. Le Gouvernement a pour principe l'égalité parfaite de

toutes les nationalités, dans le cadre de l'unité et de la puissance de l'Empire. » Nous savons désormais comment il faut entendre ce programme du ministère Taaffe. A force de leurrer les nationalités d'espoirs sans cesse déçus, le comte Taaffe perdit toute action sur elles, et fit le jeu des partis avancés. Ceux-ci représentaient aux masses nationales qu'une opposition résolue et énergique pouvait seule enlever le succès. Parmi les Allemands, le parti libéral perdait chaque jour de son influence, au profit de partis plus radicaux, des nationaux allemands, dont le programme est : « Allemands avant tout, Autrichiens ensuite — comme les Slaves ». En Bohême, les Jeunes-Tchèques, démocrates de tendances et hussites de tradition, grandissaient aux dépens des Vieux-Tchèques, partisans de la temporisation, de l'alliance avec la noblesse et l'Église : aux élections de 1891, ils leur enlevèrent en Bohême tous leurs mandats. Du coup la majorité se trouva disloquée. Le comte Taaffe essaya d'une évolution vers les Allemands libéraux : leurs exigences le rebutèrent. Ne pouvant les avoir pour alliés, il se décida à les traiter en ennemis, et présenta son projet de réforme électorale, qui, sans toucher au privilège des grands propriétaires, instituait dans les villes et les campagnes le suffrage universel, à très peu de chose près. La haute bourgeoisie, le libéralisme, allait être étouffé entre l'aristocratie et la démocratie. Menacé dans ses intérêts directs, le parti libéral retrouva quelque courage, menaça le ministre de déserter le Parlement, d'arrêter le fonctionnement du mécanisme constitutionnel. Un peu d'énergie eût suffi au comte Taaffe, soutenu par l'opinion, pour avoir raison de cette résistance. Mais il était fatigué, malade, las du pouvoir. Il se retira. Un autre accomplit la réforme ; mais c'est au comte Taaffe qu'en revient l'honneur.

III

Durant les deux années qui suivirent la chute du comte Taaffe et qui précédèrent l'avènement aux affaires du comte Badeni, le pouvoir fut aux mains de comparses. Après la

démission du ministère Taaffe, l'empereur forma un cabinet parlementaire pris dans les partis qui l'avaient renversé : cléricaux du centre, Hohenwart, Polonais et parti libéral allemand. Cette coalition monstrueuse se rendit en outre ridicule : faute d'un programme possible, les coalisés s'accordèrent pour réserver tous les points sur lesquels ils divergeaient d'opinion : or, il n'en restait aucun où ils fussent d'accord. Les dix-huit mois de ce ministère se passèrent en efforts inouïs pour accoucher d'une réforme électorale qui fit reculer d'effroi même ses auteurs. Aux quatre catégories d'électeurs existantes — grande propriété, chambres de commerce, villes, campagnes, — on en voulait accoler une cinquième, divisée elle-même en deux sections : les petits contribuables, qui paient moins de cinq florins d'impôts, auraient nommé trente députés, les ouvriers assurés contre les accidents, treize ; et les circonscriptions électorales de cette catégorie d'ouvriers étaient si bien réparties que l'une d'elles comprenait le pays qui s'étend de l'Ems au lac de Constance, une région que les express traversent en seize heures.

La coalition tomba toute seule; elle n'avait jamais été viable. Elle avait été conclue pour permettre au chef du parti libéral, M. de Plener, de devenir enfin ministre: il attendait l'occasion depuis quinze ans! En tombant, il accepta une sinécure bien payée, la présidence de la Cour des comptes austro-hongroise : il jugeait qu'il convenait mieux à sa dignité d'abandonner son parti que de le suivre dans l'opposition. Cette trahison acheva de ruiner le parti libéral dans l'opinion publique et de préparer sa défaite. La place laissée libre par le ministère de coalition fut remplie quelques mois par un cabinet d'affaires, formé presque tout entier de directeurs généraux délégués dans les fonctions de ministres : peut-être le comte Badeni aimait-il mieux, en laissant durer le provisoire avec ses faiblesses, préparer une entrée triomphale au grand ministère qu'il allait installer au pouvoir.

Le grand ministère, quand il parut sur la scène politique, en octobre 1895, ne comptait pas, parmi ses membres, un seul député ; il s'affichait ainsi comme supérieur aux partis et résolu à gouverner exclusivement dans l'intérêt de l'État. Sa déclaration devant les Chambres proclama sans ambages ce

principe : après avoir protesté d'un égal respect pour les droits que confère à la nationalité allemande sa supériorité intellectuelle et matérielle, et pour ceux que confèrent aux autres nationalités leur nombre et leur histoire, le comte Badeni concluait : « Le ministère est résolu à guider le Parlement, non à le suivre. » Six mois suffirent à démontrer que le ministère était inférieur à sa tâche, et qu'il n'avait même aucune idée de ce qu'était cette tâche.

Par sa naissance, par son éducation, par sa carrière, par ses attaches, le comte Badeni est un Polonais pur sang. Sous-préfet de Rzeszow, vice-gouverneur à Cracovie, député influent à la Diète, enfin, depuis 1888, gouverneur de Galicie, il n'a jamais connu par expérience que sa province natale; il n'a jamais eu affaire qu'à une noblesse toute-puissante et à des paysans dépourvus d'indépendance matérielle et morale. La misère est énorme en Galicie et l'ignorance y est fabuleuse : en moyenne 68 p. 100 des adultes y sont absolument illettrés ; dans les arrondissements orientaux, habités par les Ruthènes, le chiffre s'élève par endroits à 96 p. 100 : malgré l'instruction primaire obligatoire depuis trente ans, un million d'enfants, en Autriche, ne fréquentent aucune école, et les trois quarts se trouvent en Galicie. En dehors de quelques grandes villes, on ne rencontre dans cette province ni bourgeoisie industrielle et commerçante, qui ait le sentiment de sa force et de son indépendance, ni prolétariat ouvrier. La province a conservé un régime agraire presque féodal; les droits féodaux abolis depuis 1848 par voie de rachat continuent encore, dit-on, à y être perçus sur bien des points. Trois millions et demi des habitants sont Polonais, près de trois millions sont Ruthènes, mais, comme le pouvoir est aux mains des Polonais, les Ruthènes sont impuissants à obtenir d'être traités sur un pied d'égalité. A leurs réclamations, on répond par des menaces, des emprisonnements arbitraires, au besoin par des fusillades. — Il est facile, dans une telle province, d'acquérir, à peu de frais, le renom d'homme d'État. Le comte Badeni avait pour lui la *szlachta* dans l'intérêt de laquelle il gouvernait; il avait pour lui l'empereur séduit par l'attitude enthousiaste de la noblesse, que le gouverneur avait mise à ses pieds lors de sa visite à l'Expo-

sition de Lemberg; il se glorifiait d'avoir conclu un compromis avec les Ruthènes, ce qui, par les moyens galiciens, n'est pas fort malaisé. N'était-il pas l'homme qualifié pour prendre, en Autriche, un pouvoir qui exigeait autant de fermeté que de souplesse? Le malheur est qu'on ne traite pas des Tchèques et des Allemands comme des Ruthènes. Il y a, à Vienne et à Prague, une opinion avec laquelle il faut compter, une presse que les confiscations ne suffisent pas à museler. Le comte Badeni se fit illusion en croyant pouvoir imiter le comte Taaffe. La politique du comte Taaffe avait amoncelé les difficultés pour son successeur; l'écroulement du parti libéral, l'échec ridicule de la coalition, les promesses trahies, les attentes déçues avaient fait les partis plus exigeants et plus intraitables. Faute d'avoir compris cette situation nouvelle, le comte Badeni vint se jeter à l'aveuglette dans une aventure où l'Autriche pourrait bien rester.

Deux questions capitales devaient éprouver sa force : la réforme électorale, et le renouvellement des accords décennaux avec la Hongrie. Il a mal résolu la première, et il est aujourd'hui embourbé dans la seconde.

La loi de réforme de 1896 a emprunté au projet de la coalition l'idée d'une cinquième curie; mais cette curie, dans le nouveau système, comprend tous les Autrichiens majeurs de vingt-quatre ans, qu'ils soient déjà, ou non, électeurs privilégiés: au total, cinq millions et demi d'électeurs. Ces cinq millions et demi nomment soixante-douze députés, pour lesquels des sièges nouveaux sont créés, et l'ancien corps électoral — 1 730 000 privilégiés en 1891 — continue à nommer ses 353 députés : 5 402 grands propriétaires en nomment 85 alors que cinq millions et demi d'Autrichiens en désignent 72. Le Parlement autrichien issu de la réforme électorale du comte Badeni est donc formé de 72 représentants du peuple ou soi-disant tels, et de 353 notables « qui paraissent croire le plus sérieusement du monde qu'ils ont quelque titre à leur mandat ». C'est le plus extraordinaire Parlement qu'on ait encore vu.

Le comte Badeni aime à emprunter les idées du comte Taaffe, qui en avait beaucoup : mais il les gâte toujours faute de les comprendre. En éliminant la bourgeoisie des curies des villes et des campagnes, ou du moins en ne lui faisant

qu'une part très modeste, le comte Taaffe avait entendu rejeter au second plan les querelles nationales qui, dans leur forme actuelle, sont principalement des querelles entre bourgeois autour de « l'assiette au beurre ». Il prévoyait que sa réforme ferait, du premier coup, élire dans ces curies rajeunies un groupe nombreux de socialistes, et comptait que l'apparition soudaine du spectre rouge terrifierait les bourgeois de toutes nationalités et les rendrait dociles au gouvernement, défenseur-né de l'ordre social. Mais la réforme du comte Badeni, en parquant le suffrage universel dans une curie à part et si mal dotée, laisse subsister, parmi les notables, les anciennes querelles; elle se borne à y superposer les querelles sociales : elle double les embarras du gouvernement.

Pour comble de malchance, c'est à la nouvelle Chambre qu'allait échoir le renouvellement du compromis. Le comte Badeni avait annoncé pompeusement que le compromis, qui vient à échéance le 31 décembre 1897, serait renouvelé avant la fin de 1896. Lorsqu'il s'agit de tenir parole, il lui fallut bien s'apercevoir qu'il s'était engagé de façon téméraire, faute de connaître la situation vraie, les dispositions des Hongrois et celles des Autrichiens. Toutes les concessions demandées par les Hongrois, il les avait faites; en revanche, il ne pouvait obtenir d'eux une augmentation sérieuse de leur quote-part dans les dépenses communes, et le Parlement autrichien faisait de cette augmentation une condition *sine qua non*. Il fut donc impossible de faire voter le compromis par l'ancienne Chambre; et l'embarras fut d'autant plus grand que la nouvelle Chambre, il était aisé de le prévoir, allait se montrer moins coulante encore,

La Chambre issue des élections de mars 1897 ressemblait fort peu à celle qui l'avait précédée. Le parti le plus fort de l'ancienne Chambre, le parti libéral, y reparaissait scindé en deux fractions : des progressistes, représentants des villes et des campagnes, et un groupe de députés de la grande propriété et des chambres de commerce. Les deux fractions réunies perdaient aux élections trente sièges, bien que le nombre des membres de la Chambre fût augmenté de soixante-douze leurs dépouilles ont été partagées entre les Allemands-nationaux et les Chrétiens-sociaux, c'est-à-dire les antisémites de couleur

cléricale. Les Jeunes-Tchèques sont revenus avec dix sièges de plus ; les nationalistes slaves du Sud, Croates, Serbes, Slovènes, ont gagné aussi quelques mandats ; de même des cléricaux allemands. Les Polonais, pour la première fois, arrivaient désunis : la Galicie, malgré une pression effroyable, avait élu six socialistes agraires cléricaux, nuance du Père Stojalowski, trois démocrates polonais et deux démocrates socialistes. Dès l'ouverture de la session, les conséquences de la réforme électorale apparaissaient au grand jour : quatorze socialistes élus en Bohême, en Moravie, en Galicie, en Styrie, constitués en un groupe, le premier, au parlement autrichien, qui réunisse des Tchèques, des Allemands et des Polonais, combattirent au premier rang de l'opposition ; et le député socialiste de Cracovie, Daszynski, infligea au premier ministre polonais son premier échec.

Les 425 membres du nouveau Parlement se répartissent en vingt-quatre fractions. Malgré cet éparpillement une majorité y existe ; dès le premier jour, elle s'offrait au ministre, s'imposait à lui. Mais il suffisait, pour qu'il la craignît, qu'elle existât sans lui : le comte Badeni voulait être le guide, non le serviteur du Parlement. Puis, il y avait dans cette majorité des éléments peu sûrs : les Chrétiens-sociaux, par exemple, qui sont vraiment trop peuple. Enfin, la question grave était celle du compromis : les Slaves, par jalousie des Magyars et par sympathie pour les Slaves de Hongrie, les cléricaux et les antisémites par haine de ce qu'ils appellent le « libéralisme judéo-magyar », sont des adversaires de principe du compromis. Ils sont hommes, sans doute, à réserver leur opposition et à négocier ; mais ils y mettent un prix que le ministre ne veut pas payer.

Le comte Badeni eut, au mois d'avril, une grande idée, — qu'il empruntait, comme toutes ses idées, au comte Taaffe : — prendre pour pivot de la majorité les privilégiés de toute couleur, c'est-à-dire la fraction modérée de l'ancien parti libéral et les conservateurs féodaux bohémiens : en tout près de quatre-vingts députés ; prendre, d'autre part, le fidèle club polonais, une cinquantaine de membres ; enfin se procurer, à force de séductions ou de menaces, un appoint de cinquante à quatre-vingts voix. Ainsi, les représentants de

moins d'un millième des électeurs — 5 402 sur cinq millions et demi — et les élus de la police et des gendarmes galiciens formeraient le noyau de la majorité.

Les privilégiés allemands hésitèrent. Le comte Badeni, au commencement d'avril, donna sa démission : l'empereur, par billet autographe, l'assura à nouveau de son entière confiance ; et les grands propriétaires se rendirent. La combinaison Badeni triomphait : le compromis serait voté par les privilégiés, les Polonais, les Allemands progressistes et quelques dizaines de voix achetées, italiennes ou slaves du Sud, par exemple. Restait un danger : les Tchèques, se voyant isolés, se croyant trahis, n'emploieraient-ils pas contre le compromis l'arme de l'obstruction qu'ils ont appris à manier sous le ministère de la coalition? Pour détourner le danger et comme gage de ses bonnes dispositions, le comte Badeni publia, le 6 avril, les ordonnances ministérielles sur l'emploi des langues allemande et tchèque en Bohême. Il pensait éviter l'obstruction tchèque : il ne prévoyait pas l'obstruction allemande, qui éclata presque aussitôt, et qui dure encore.

On n'a pas bien compris, hors d'Autriche, comment l'apparition des ordonnances avait pu provoquer un pareil éclat des passions nationales. Elles stipulent qu'à partir du 1er juillet 1901 les emplois publics civils, en Bohême, ne pourront être conférés qu'à des candidats qui auront prouvé, par la parole et par la plume, leur parfaite connaissance de l'allemand et du tchèque. L'article 19 de la loi constitutionnelle sur les droits généraux des citoyens dispose, dans son paragraphe 2 : « L'État reconnaît aux langues usuelles dans une province, l'égalité de droits dans l'administration, dans l'école et dans la vie publique. » Or, il y a, en Bohême, 2 160 000 Allemands, et 3 645 000 Tchèques. Les ordonnances font-elles donc autre chose que d'assurer le respect de ce principe? — Sans doute, mais, en créant un régime spécial pour la Bohême, elles paraissent préparer les voies à la reconnaissance définitive du fédéralisme, elles isolent les Allemands de Bohême du reste des Allemands. L'égalité apparente qu'elles créent est en réalité, disent les Allemands, la pire des inégalités. Un Allemand ne gagne rien à apprendre le tchèque, et c'est une étude longue et difficile. L'allemand, au contraire, est, pour un Tchè-

que, facile à apprendre, et seul lui ouvre le monde des idées. Tant de rigueur était inutile : il y a, en Bohême, une partie tchèque, une allemande, une mixte ; qu'on les sépare, et que dans la dernière seule on exige la connaissance des deux langues. Au contraire, de par les ordonnances, les Allemands seront exclus des fonctions publiques, tout le corps des fonctionnaires sera rempli de Tchèques, et l'influence officielle sera mise au service de la propagande nationale slave.

L'obstruction dure toujours ; elle paraît résolue à aller jusqu'au bout, jusqu'à s'opposer à la discussion du compromis. Il ne s'agit déjà plus de compromis définitif : le gouvernement ne demande que la prorogation, pour un an, des accords en vigueur aujourd'hui ; et aujourd'hui — quel changement ! — ce sont les Tchèques et les Polonais qui l'appuient avec le plus d'ardeur. Mais l'opposition ne désarme pas : « L'obstruction durera aussi longtemps que les ordonnances ». On invoque en vain l'intérêt de l'État ; trop longtemps les Allemands se sont laissé berner, et sans profit. Malgré les violences, les illégalités que commettent journellement le gouvernement et le bureau de la Chambre, l'obstruction est restée jusqu'ici maîtresse du terrain ; il n'est pas sûr que les expulsions réglementaires, que les évacuations à main armée suffisent à en avoir raison ; la stupéfaction, le découragement des organes de la majorité le prouvent. « On ne viendra pas à bout de ces gens-là par les voies légales. » — Restent les autres : le coup d'État. Depuis les déclarations que le premier ministre hongrois, baron Banffy, a faites au Parlement de Pest lors de la discussion du compromis provisoire, cette solution n'a plus rien d'impossible.

IV

Pendant que le Parlement autrichien voit s'éterniser la discussion sur le compromis, même provisoire, le Parlement hongrois a voté cet acte en deux heures, sans discussion. C'est une démonstration de loyalisme ; elle ne coûte pas cher aux Hongrois : grâce au provisoire, ils vont jouir, un an de

plus, de la quote-part de 30 p. 100 contre 70 p. 100 : c'est encore quelques millions de gagnés.

Il y a deux ans que des commissions parlementaires, l'une autrichienne, l'autre hongroise, sont entrées en discussion pour le renouvellement du compromis. La commission autrichienne a proposé du premier coup de porter la quote-part des Hongrois à 43 p. 100. Elle faisait valoir l'énorme développement de la prospérité publique en Hongrie, et la dépression économique qui pèse sur l'Autriche. Elle alléguait que l'Autriche se montre conciliante en demandant si peu, puisque, de l'union, la Hongrie a jusqu'ici retiré le plus d'avantages.

Les Hongrois ont réponse à tout. Ni leur pays n'est si prospère qu'on le dit, ni l'Autriche n'est si misérable qu'elle le prétend. Il est juste qu'elle supporte la plus grande partie des charges : elle doit cette compensation à la Hongrie comme rançon de l'absolutisme et du centralisme qu'elle lui a imposés jusqu'en 1867. Il est faux que la Hongrie retire du dualisme les plus grands avantages : son intérêt voudrait qu'elle se retirât de l'association et ne conservât avec l'Autriche que le lien de l'Union personnelle. Mais, par fidélité aux droits historiques, par respect pour la Pragmatique Sanction, par égard pour son roi, elle veut bien subir les charges de l'Union ; elle consent même, pour prouver son esprit de conciliation, à augmenter sa contribution de un, de un et demi, même de deux pour cent.

Grâce à l'inexpérience et à l'ignorance du comte Badeni, ce sacrifice est évité aux Hongrois pour un an. Le compromis provisoire proroge pour cette durée tous les accords actuels. Mais, dans un an, sera-t-on plus avancé ? Certes non. La discussion recommencera de plus belle. Les Hongrois ne verraient aucun inconvénient à voir proroger ainsi d'année en année un provisoire qui leur est si favorable. Mais pour le coup la monarchie austro-hongroise justifierait le nom que lui a donné un politique à l'ironie cruelle : *die Monarchie auf Kündigung* (la monarchie à laquelle on donne ses huit jours).

Sous sa forme actuelle, l'union austro-hongroise n'est populaire dans aucun des deux États. En Autriche, tous les Slaves sont contre elle et reportent sur le dualisme leur

vieille haine du centralisme. En Hongrie, la grande majorité de la population, dans la mesure où elle a quelque pensée politique, est pour l'union personnelle pure et simple. Un Hongrois en Autriche, un Autrichien en Hongrie est un étranger au même titre que les autres étrangers. Mais l'empereur tient par-dessus tout au dualisme. La Hongrie a, il y aura bientôt cinquante ans, fait une révolution, déposé les Habsbourg. De cette aventure, François-Joseph a conservé un grand respect pour des sujets à la fois si dévoués à qui les satisfait, et si résolus, si extrêmes dans leur opposition. Dans le pays les souvenirs de la révolution vivent encore : le parti de l'indépendance, le parti de 1848, est le seul qui ait des racines profondes dans le peuple. Mais son origine même et son programme — l'union personnelle — l'écartent du pouvoir. Le parti libéral, seul, garantit au souverain la tranquillité intérieure de la Hongrie et le maintien du dualisme. Il se recrute surtout dans la petite noblesse, pénétrée d'esprit calviniste, qui est en Hongrie la classe proprement politique. C'est lui qui a conclu, sous la direction de Deák, le compromis; l'honneur lui en est resté, et le profit : depuis trente ans, il a gardé le pouvoir. Un système électoral terriblement compliqué — moins de 800 000 électeurs sur 17 millions d'habitants — complété par une pression gouvernementale énergique, lui en assure la possession. Il tient toutes les nationalités non magyares dans sa dépendance économique.

L'Etat hongrois comprend trois parties distinctes : la Hongrie proprement dite, — la Croatie-Slavonie, qui jouit d'une certaine indépendance dans ses affaires intérieures, et qui est, en grande majorité, peuplée de Slaves, — et la ville de Fiume, qui appartient naturellement à la Croatie, mais qui est placée dans une situation spéciale, parce que les Magyars ne veulent pas laisser les Slaves maîtres du seul port de la Hongrie. Or, la Hongrie proprement dite ne comprend que 48,61 p. 100 de population magyare; le reste se partage entre Slaves, Slovaques et Ruthènes au Nord et au Nord-Est du pays; Serbes, au Sud; Allemands en groupes épars sur toute la surface du pays, et surtout en Transylvanie; enfin, en Transylvanie encore, des Roumains. Mais, si les Magyars ne sont pas même la moitié de la population, les

entreprises commerciales, agricoles, industrielles sont, dans une proportion de 75 p. 100, et les carrières libérales dans une proportion de 79 à 93 p. 100, entre leurs mains. Ils sont, de toute façon, une classe de maîtres, et tout leur effort tend à asseoir plus fermement leur domination.

Dans le dualisme, la Hongrie a apporté, du premier jour, une grande force : celle que lui a donnée son régime parlementaire. Il ne faut pas s'en exagérer la valeur. « La majorité, chez nous, c'est le parti qui a eu assez d'argent ; la minorité, celui qui en a trop peu... Le petit nombre des électeurs pousse tout droit les ambitieux à l'achat des mandats. Est-on riche, on en achète un, parce que c'est un sport de gentilhomme ; est-on pauvre, on s'endette pour l'acheter, dans l'espoir de dénicher, pendant les cinq longues années de sa durée, une affaire lucrative ou d'attraper un bon emploi. » On a pu lire cet aveu, au cours de l'été passé, dans un journal du parti au pouvoir. Mais de pareils accès de franchise sont rares, et, d'ordinaire, il ne fait pas bon contester les mérites du parlementarisme hongrois. Le Parlement lui-même n'entend pas la plaisanterie en ce point. Cet été encore, à propos d'un conflit de préséance, un chef de l'extrême gauche a déclaré en pleine Chambre, devant les ministres silencieux et le président impassible, que le Parlement et le monarque sont deux autorités coordonnées, « les deux souverains du pays ». On ne tiendrait pas ce langage en Autriche. — En 1894, une divergence d'opinions se produisit entre les deux souverains : le Parlement avait voté des lois politico-ecclésiastiques qui blessaient la conscience très catholique du roi. Celui-ci signifia à son ministère, pourtant en possession de la majorité, qu'il lui retirait sa confiance et voulut essayer de former un ministère placé au-dessus des partis, selon le type autrichien. La majorité lui refusa sa confiance, et obtint ainsi du roi la reconnaissance du principe parlementaire et la sanction des lois laïcisatrices. La fermeté du Parlement, son union avec le gouvernement, ont achevé d'assurer à la Hongrie la prééminence dans la monarchie dualiste.

Les Magyars ont un patriotisme national enthousiaste, un respect profond de l'idée magyare. Ils ont toujours voulu

conquérir, pour leur nation, une première place sur la grande scène européenne, et ils ont toujours refusé de transiger sur ce point. Être, comme le leur proposait en 1865 le comte Belcredi, cinquièmes dans une Autriche où les Tchèques, les Polonais, les Allemands et les Slaves du sud auraient eu des parts égales à la leur, ne suffisait pas à leur ambition. Ils ont accepté le dualisme, parce qu'il leur offrait la satisfaction si longtemps poursuivie : à l'aide des ressources de la monarchie commune ils allaient faire figure dans le monde, et ils l'ont faite.

Peut-être l'évolution qui semble s'achever sous nos yeux, et qui aura transféré de Vienne à Pest le centre de gravité de la monarchie, était-elle inévitable. La politique extérieure de la monarchie est dictée par les Magyars : ils sont les plus fermes soutiens de la Triple Alliance, et l'on se rappelle, comme symptôme, l'incartade de Guillaume II, qui, à sa première visite à Vienne, décora de l'Aigle Noir M. Tisza, et affecta de ne pas voir le comte Taaffe, alors au fort de sa lutte contre la gauche allemande. La Triple Alliance garantit les Magyars contre la Russie, et surtout contre le Vatican, leur grand ennemi depuis les lois sur le mariage civil et sur la reconnaissance par l'État de la religion israélite. Le nonce de Vienne, monseigneur Agliardi, s'avisa naguère de s'ingérer dans la lutte politique en Hongrie, et d'encourager les catholiques à la résistance contre la laïcisation : le ministère hongrois le prit de très haut, exigea du gouvernement commun des remontrances. Le comte Kalnoky, ministre des Affaires étrangères, céda de mauvaise grâce et se permit des allusions piquées au manque d'usages diplomatiques du baron Banffy, premier ministre hongrois. Cela lui coûta net son portefeuille. Ce fut une belle victoire pour les Magyars ; mais leur triomphe fut, il y a deux mois à peine, la visite de l'empereur allemand. La capitale hongroise honorée à l'égal de Vienne, et peut-être plus ; la parité absolue consacrée entre l'État hongrois et l'Autriche, à qui le protocole international laissait jusqu'ici une sorte de préséance ; la patrie hongroise célébrée par l'empereur d'Allemagne : c'en est assez pour justifier l'enthousiasme des Magyars. Et leur roi, reconnaissant de l'accueil fait à son hôte, s'associait à leur triomphe, offrait

à sa « fidèle » capitale hongroise, sur les ressources de la liste civile, les statues des grands Hongrois, dont deux au moins, Bocskay et Bethlen, furent des ennemis de la dynastie, des usurpateurs. Attendons-nous à voir, devant cette église de Debreczin où, le 14 avril 1849, la dynastie de Habsbourg fut solennellement proclamée « déchue du trône et bannie à perpétuité du territoire », se dresser, par ordre du roi, la statue de l'auteur de cette déchéance, du « gouverneur » Kossuth.

L'enthousiasme des Magyars n'exclut point, tant s'en faut, le calcul. Ils aiment le dualisme d'un amour raisonné. Ils lui doivent de jouer, à peu de frais, le rôle coûteux d'une grande puissance; ils lui doivent la garantie de leur état de possession contre la menace des Slaves et des Roumains de Transylvanie. Ils lui ont dû, pendant longtemps, de trouver en Autriche un marché avantageux pour leur agriculture. Or une partie de ces profits du dualisme tend à disparaître. Si l'Autriche doit poursuivre l'évolution qui la transforme en un État slave, l'intérêt des Magyars n'est-il pas de couper le dernier lien qui les rattache à elle, pour ôter aux Slaves et aux Roumains de Hongrie l'espoir d'un pareil changement? D'autre part, l'industrie hongroise, à la faveur d'une protection effrénée, a fait de grands progrès : le jour approche où les avantages économiques de l'union auront disparu pour les Magyars, et, en affaires, ils ne font pas de sentiment.

Lorsqu'en 1867 Deák et ses amis conclurent le compromis avec l'Autriche, ils avaient encore présent le souvenir exécré de l'absolutisme centraliste. Ils crurent, en organisant le dualisme, c'est-à-dire le partage de l'Autriche-Hongrie entre les Magyars et les Allemands d'Autriche, sauvegarder à tout jamais contre une entreprise absolutiste les libertés hongroises et le constitutionalisme autrichien; et les Allemands d'Autriche crurent que la garantie hongroise leur serait toujours, comme elle fut en 1871, la suprême ressource. Ce dernier espoir vient de leur être ôté par les déclarations du baron Banffy dans la discussion du compromis provisoire.

« Nous espérons, a-t-il dit, qu'il sera possible au gouvernement autrichien de faire voter régulièrement, de son côté, le nouveau compromis. Mais, s'il n'y parvient pas, nos précau-

tions sont prises. En considération de notre roi et des intérêts de la monarchie nous laisserons intactes les affaires communes, mais nous fixerons, à nous seuls, notre participation aux charges ainsi que la manière dont nous nous acquitterons de nos obligations, L'autre partie s'arrangera, de son côté, comme il lui plaira. »

L'article 14 de la Constitution autrichienne permet au gouvernement, dans des cas d'urgence mal définis, de faire des ordonnances. Cet article passait pour inapplicable dans les rapports de l'Autriche avec la Hongrie; mais, depuis la déclaration du baron Banffy, rien n'empêche plus le comte Badeni de s'en servir pour décréter le compromis. La conséquence naturelle de cet acte serait la suspension de la constitution autrichienne et un retour offensif de l'absolutisme. La Hongrie gagnerait à ce changement de fixer à sa guise sa part des dépenses de la monarchie austro-hongroise. N'y risque-t-elle rien, et sommes-nous destinés à voir, terme dernier de l'évolution interne du dualisme, la Hongrie libérale et parlementaire prendre désormais le premier rang dans l'union, — dans une monarchie hongro-autrichienne?

V

Le comte Badeni n'aura sans doute point à user de la permission que lui a, généreusement ou dédaigneusement, octroyée le baron Banffy. A force de violences et d'illégalités, la première lecture du projet de loi portant prorogation du compromis est terminée, et le projet lui-même est renvoyé à une commission. Le branle est donné : à moins de complication imprévue, les deux autres lectures auront lieu régulièrement, et le compromis provisoire sera voté en temps utile. Le vote donnera au comte Badeni un an de tranquillité relative, qu'il consacrera à négocier un compromis définitif. Les Hongrois, touchés de la grâce, viendront-ils à résipiscence, et consentiront-ils à payer de quelques millions annuels le plaisir de voir les Polonais exploiter l'Autriche? Ou bien la majorité slave et cléricale d'Autriche acceptera-t-elle de payer

pour dix ans 68 ou 67 p. 100 des dépenses communes? L'une et l'autre hypothèses sont invraisemblables. Qu'arrivera-t-il?

La crise est particulièrement violente cette fois-ci. Mais il y a toujours eu crise, il y a nécessairement crise à chaque renouvellement du compromis. C'est que l'union entre l'Autriche et la Hongrie n'est pas fondée solidement dans la volonté des peuples; c'est qu'elle repose sur un hasard historique — la durée de la famille de Habsbourg — et, du côté des Magyars, sur un simple calcul commercial, qui consiste à faire supporter à l'autre associée, l'Autriche, la plus grande partie des dépenses de l'association, en réclamant le partage égal des bénéfices. L'Autriche est, par tradition, le pays des invraisemblances, et, quand il s'agit d'elle, toute prophétie est périlleuse; mais de toutes les invraisemblances, la plus invraisemblable serait de voir durer longtemps le dualisme sous sa forme actuelle. La Hongrie a pris ses précautions pour le cas d'une rupture. Dans la déclaration du baron Banffy, il faut voir l'expression d'une indifférence croissante des Hongrois à l'égard de tout ce qui se passe en Autriche. Le dualisme est constitué par un double contrat; contrat entre l'Autriche et son empereur, contrat entre la Hongrie et son roi; la réunion sur la même tête des couronnes impériale et royale fait l'unique lien des deux États. A en juger par le langage de son premier ministre, la Hongrie serait résolue à ne plus tenir compte que du contrat qui la lie à son roi, sans plus s'inquiéter de l'empereur d'Autriche. Au bout de cette voie il y a une seule solution : l'Union personnelle.

L'Autriche elle-même sortira-t-elle de l'impasse où le comte Badeni l'a entraînée? Pour obtenir le concours de la majorité au vote du compromis provisoire, il a dû lui faire des concessions. Est-il donc des concessions que puissent accepter à la fois les Jeunes-Tchèques et les cléricaux, la *szlachta* et les antisémistes? — Le premier ministre a-t-il juré fidélité au programme fédéraliste? Mais la *szlachta*, au fond, n'en veut pas : une Galicie autonome, subvenant de ses deniers à ses besoins, cessant de trouver dans l'Autriche un prêteur qui n'exige ni intérêts ni remboursement, la perspective n'est certes pas pour la séduire. — A-t-il promis de livrer l'école au clergé? Mais que diront les Jeunes-Tchèques,

qui ont dû leurs succès au soupçon de cléricalisme qui planait sur les Vieux-Tchèques? — Veut-il pousser à bout la lutte contre les Allemands? Peut-être alors verra-t-il se dresser contre lui, avec les progressistes et les nationaux, les cléricaux des Alpes, et peut-être se heurtera-t-il au veto de l'empereur.

L'Allemagne commence à s'émouvoir. La majorité des Allemands approuve sans aucun doute le conseil donné par M. Mommsen à ses compatriotes autrichiens, de casser quelques têtes de Tchèques, — ce qui ne serait ni si facile ni si efficace que le croit l'illustre professeur. Peut-être cette intervention étrangère, loin de produire l'effet attendu, blessera-t-elle l'empereur dans sa fierté de souverain. Peut-être, au contraire, en lui révélant l'état d'esprit de l'Allemagne, en lui ouvrant les yeux sur le danger que court la politique extérieure à laquelle il s'est attaché, déterminera-t-elle en lui un revirement qui se traduirait, dans la politique intérieure de l'Autriche, par un retour offensif du centralisme.

Tout est possible, sauf, sans doute, la seule solution raisonnable : mettre un terme à cette parodie d'un régime constitutionnel libéral qui se joue en Autriche ; ne plus rêver d'un retour à l'absolutisme, qui a fait ses preuves d'impuissance, mais ouvrir toutes les digues, lâcher le flot populaire, noyer les quelques centaines de mille individus qui vivent des querelles nationales sous les millions de prolétaires pour qui toutes ces querelles égoïstes sont dépourvues de sens. Une transformation démocratique radicale sauverait certainement l'Autriche, au moins pour un temps. La liberté vraie, l'égalité vraie, la décentralisation, le groupement des individus d'après leur vœu et leur intérêt, l'abolition des privilèges électoraux et l'établissement du suffrage universel pur et simple : là est sans doute la solution, au moins provisoire, de la question autrichienne. Mais rien ne permet de la croire probable.

Le 2 décembre 1898, l'empereur François-Joseph célébrera le cinquantenaire de son avènement. Le trône chancelait quand il y est monté. Chancellera-t-il encore pendant les fêtes du jubilé? Déjà des communes de Bohême ont sus-

pendu les préparatifs commencés en vue de l'aniversaire impérial : la nation allemande est en deuil. L'empereur s'est toujours appliqué à contenter tous ses sujets autant qu'il le pouvait sans se sacrifier lui-même, à concilier leurs prétentions rivales, à les mettre d'accord entre eux et avec l'État autrichien, dont il a reçu le dépôt de la main de ses ancêtres, et qu'il doit transmettre à son successeur. Lui faudra-t-il, au terme de son règne, confesser qu'il a usé ses forces à une tâche impossible ? L'ancienne Autriche, celle qui tenait debout par la seule force du loyalisme de tous les sujets, est morte, et bien morte : le souffle révolutionnaire de 1848 l'a tuée. François-Joseph, durant cinquante ans, a cherché à créer une Autriche nouvelle, moderne ; il n'y est pas arrivé. Peut-être n'a-t-il pas su se dégager assez des traditions et des préjugés de l'absolutisme ; peut-être est-ce trop exiger d'un empereur que de lui demander de frayer lui-même les voies à la démocratie, d'aplanir le sol où devra prendre racine le gouvernement populaire. Faut-il donc admettre que l'Autriche ne peut pas devenir un État moderne et que, ne pouvant, dans l'Europe occidentale moderne, rester un État absolu, elle est vouée fatalement à la décomposition ?

Les haines nationales sont à leur paroxysme. Le Parlement de Vienne est chaque jour le théâtre de scènes d'une violence inouïe. A Graz, hier encore, des étudiants slovènes et des étudiants allemands, sur une question de nationalité, en sont venus aux mains : il y a des blessés, il y aura sans doute des morts. Il y en a déjà eu en Bohême, pour la même cause : la province paraît être à la veille d'une guerre civile. Comment tout cela finira-t-il ? — Il faut pourtant que cela finisse, sous peine que l'Autriche marche droit à sa perte. Elle est prise entre les deux dangers du panslavisme et du pangermanisme. Les Tchèques, si on veut les sacrifier, sauront où chercher un appui. L'empire allemand, protestant et prussien, n'a pas un vif désir de s'adjoindre huit millions de catholiques et d'Allemands du Sud ; mais, à la longue, l'Allemagne officielle ne résistera pas à la poussée du sentiment national.

★★★

L'Administrateur-Gerant : Louis SCHOUÉ

APRÈS WATERLOO

— PARIS —

Après le départ de l'Empereur, le Maréchal en reçut quelques lettres datées de Laon, sur des détails de service. Il lui écrivit d'Avesnes, le 14 juin, au moment de passer la Sambre, pour lui réitérer les recommandations relatives à la défense opiniâtre du territoire par toutes les armées, et à leur mouvement de concentration en cas d'insuccès. Cette dépêche, à l'ouverture d'une campagne, suffirait pour prouver que l'Empereur ne se livrait pas en aveugle aux espérances flatteuses et à la confiance en son étoile. Quatre lignes datées de Charleroi, le 15 juin, pour demander le prompt envoi de deux généraux, terminèrent pour jamais cette correspondance, qui, sauf l'interruption de 1814, n'avait cessé d'être suivie avec une activité proportionnée aux événements, depuis qu'elle

1. Chapitre des *Souvenirs* que le maréchal Davout dicta à M. James Gordon, précepteur de son fils, pendant son exil à Savigny, sous la seconde Restauration. La maréchale princesse d'Eckmühl les communiqua à M. Thiers, pour les derniers volumes de son *Histoire du Consulat et de l'Empire*. Après la mort de la Maréchale, ils furent donnés au ministère de la guerre, avec les autres papiers militaires du Maréchal, par ses héritiers : le comte Vigier, la comtesse de Cambacérès et la marquise de Blocqueville. Ils y sont déposés aux Archives historiques.

avait commencé en 1803, lors de la formation du camp de Boulogne.

Après les dépêches officielles du major général annonçant le succès de la bataille de Ligny, le Maréchal demeura entièrement sans nouvelles. Il en était d'autant plus inquiet, qu'il avait reçu du grand quartier général une lettre lui prescrivant d'expédier en toute hâte, et par moyens extraordinaires, des munitions, des objets qui se trouvaient en quantité considérable dans les magasins à portée de l'armée. Il en avait conclu qu'il devait y avoir une grande confusion dans l'expédition des ordres; or, comme c'étaient des détails où se révélait l'admirable aptitude administrative de l'Empereur, il avait été frappé d'une demande qui lui donnait lieu de juger que cette pensée toujours si présente était absorbée ailleurs.

De vagues rumeurs, dont il était impossible de désigner la source, ajoutaient à ses inquiétudes. Le télégraphe, exclusivement sous le contrôle du prince Joseph, avait été muet pour lui. Ce ne fut que le 21, au matin, que, faisant l'inspection des ouvrages de la Villette dont on poussait l'armement, il eut la première nouvelle du désastre par un aide de camp du général Letort qui rapportait dans une calèche le corps de son général tué à la bataille de Ligny. Cet officier lui dit, sans pouvoir rien préciser, qu'un grand désastre devait avoir eu lieu sur la route de Bruxelles; qu'il avait été rejoint par les fuyards du côté d'Avesnes, et qu'à les en croire l'armée de l'Empereur était anéantie. Le Maréchal courut en toute hâte au Ministère; une communication du prince Joseph confirmait cette nouvelle et convoquait les ministres à l'Élysée, où l'Empereur était attendu d'un moment à l'autre.

Il y arriva, en effet, vers dix heures, et se mit dans un bain qui lui avait été préparé. D'après ses ordres, le Maréchal fut immédiatement introduit auprès de lui. L'Empereur avait le corps brisé par la fatigue et l'âme abattue par le malheur; sa physionomie, ses regards n'étaient plus ceux du Napoléon qui avait électrisé l'imagination des Français et, en particulier, celle du Maréchal. Soulevant péniblement ses bras et les laissant retomber de telle sorte que l'eau rejaillissait autour de lui, l'Empereur répéta à plusieurs reprises :

— Eh bien? Davout, eh bien?

— Eh bien, Sire, je suppose que Votre Majesté m'a envoyé chercher pour me faire connaître où sont les débris de l'armée et les ordres qu'il y a à donner dans ces circonstances.

— Que dit-on à Paris?

— On n'a pas encore eu le temps de connaître les événements.

— Que croyez-vous que cela va devenir?

— Je crois, Sire, que tout est perdu, car si quatre mille hommes seulement étaient réunis, Votre Majesté serait à leur tête; et, si moi, qui lui suis affectionné et dévoué, je vois ainsi la chose, Elle peut juger de ce qui se passe dans les imaginations.

Le Maréchal rappela alors que tous les ministres étaient convoqués, qu'il n'y avait pas un moment à perdre pour prendre les résolutions que pouvaient commander les circonstances. La plus urgente était de proroger les Chambres pour que le Gouvernement concentrât dans ses mains tous les pouvoirs dans un moment si critique. L'Empereur annonça qu'il allait sortir du bain et se rendre au Conseil.

Le Maréchal rejoignit ses collègues qui, comme lui, étaient pleins d'anxiété sur la situation du pays et celle de l'Empereur. Le temps se passait et la perte en était irréparable. Le Maréchal fut invité par eux à retourner auprès de l'Empereur; il le trouva prenant quelques aliments pour réparer son épuisement. Sur son insistance, l'Empereur lui dit qu'on pouvait commencer à délibérer sans lui, puisque son frère Joseph était là. Le Maréchal lui fit observer que l'autorité de son frère était insuffisante, qu'elle cessait de droit par la présence de l'Empereur et que, d'ailleurs, l'objet à mettre en délibération était trop grave pour qu'on pût rien faire sans lui. L'Empereur se leva donc et passa dans la salle du Conseil.

Le Maréchal exposa que, quoiqu'il fût bien tard pour cela, il était temps encore pour proroger les Chambres, en vertu du droit constitutionnel de l'Empereur. On motiverait la mesure sur la mise en état de siège de Paris, sur l'incertitude des événements militaires; on convoquerait la réunion à deux ou trois semaines de date dans une ville de l'intérieur qui

serait ultérieurement désignée, sauf, si les circonstances l'exigeaient, à renouveler plus tard cette prorogation. Tout cela étant parfaitement régulier, on ne pouvait rencontrer d'autre résistance que celle des factieux, contre lesquels on serait d'autant plus fort qu'on les signalerait à l'opinion publique comme des traîtres à la patrie, des complices de l'étranger. Mais il ne fallait pas laisser écouler une minute, il fallait que le décret de prorogation fût signé, expédié et que toute réunion des Chambres fût rendue impossible.

Un temps précieux avait été perdu; une discussion oiseuse en fit perdre encore; il n'en fut pas de même ailleurs. La nouvelle du désastre de Waterloo, qui confirmait les bruits sinistres déjà en circulation, s'était répandue dans Paris, comme la foudre, et, si elle avait consterné les uns, elle avait relevé les espérances des autres et imprimé une sorte de fièvre à toutes les passions qui fermentaient alors. Les différents partis hostiles à l'Empereur, dans la Chambre des représentants, en reçurent une surexcitation inconcevable, mais en même temps les membres qui les composaient se virent en proie à ces terreurs imaginaires qui saisissent parfois les assemblées, quand, ayant la conscience de leurs desseins contre le Gouvernement, elles craignent d'être prévenues par lui et mesurent avec effroi les chances incertaines et périlleuses de la lutte. Quand elles sont dans ces dispositions, rien n'est facile comme de faire adopter d'enthousiasme aux assemblées des mesures extrêmes; c'est précisément ce qui arriva alors.

La séance, qui, jusque-là, n'était ouverte qu'entre une heure et deux, commença à midi, et le procès-verbal était à peine lu, que M. de La Fayette (qui, pour la première fois reparaissait sur la scène politique depuis 1792), dans une prosopopée révolutionnaire, proposa une résolution, qui fut adoptée en ces termes :

La Chambre des représentants déclare que l'indépendance de la nation est menacée.

La Chambre se déclare en permanence. Toute tentative pour la dissoudre est un crime de haute trahison. Quiconque se rendra coupable de cette tentative sera traître à la patrie et sur-le-champ jugé comme tel.

L'armée de ligne et les gardes nationales qui ont combattu et combattent encore pour défendre la liberté, l'indépendance et le territoire de la France, ont bien mérité de la patrie.

Les Ministres de la Guerre, des Relations extérieures, de la Police et de l'Intérieur, sont invités à se rendre sur-le-champ dans le sein de l'Assemblée.

Quand toutes les passions se tairont pour ne laisser parler que la voix impartiale de l'histoire, la postérité, comme le firent dès lors les esprits sages, jugera sévèrement cet acte de celui qui se qualifiait de vétéran de la Révolution. On affectait de craindre une tentative d'absolutisme de la part d'un pouvoir qu'on savait bien n'être plus redoutable; on profitait pour l'humilier des dangers et des malheurs de la France; on s'alliait avec l'étranger dans la guerre qu'il prétendait ne faire qu'à la personne de Napoléon, on brisait follement le faisceau qui seul pouvait encore conjurer de plus grands désastres et, en venant, avec une pompe théâtrale, défendre la cause de la liberté et de l'égalité qui n'étaient pas menacées, on ne s'apercevait pas qu'on ne faisait autre chose que consommer le suicide de la patrie...

Les ministres étaient réunis en conseil, sous la présidence de l'Empereur, quand on reçut avis de la délibération qui, bientôt, fut elle-même officiellement notifiée. Comme cela était naturel et fort légitime, l'Empereur en éprouva une vive indignation, dans le premier mouvement de laquelle il voulait se porter à des partis extrêmes. Il ne fut pas difficile de lui faire comprendre que le mal était sans remède. Le Maréchal exposa que le moment d'agir était passé; que la résolution des représentants était illégale, inconstitutionnelle; mais qu'elle était un fait consommé contre lequel il ne restait plus désormais que l'emploi de la force brutale; qu'il ne fallait pas se flatter de la possibilité de refaire un 18 Brumaire, qu'alors on avait l'opinion pour soi, qu'aujourd'hui on l'avait contre; qu'alors, par une sage prudence, c'était à Saint-Cloud qu'on avait transporté et dissous l'Assemblée; qu'aujourd'hui ce serait dans Paris qu'il faudrait agir, au risque de livrer la ville aux horreurs de la guerre civile; que la victoire, en supposant qu'on la remportât, serait incomplète et illusoire, car les représentants iraient se réunir ailleurs et ajouteraient aux

serait ultérieurement désignée, sauf, si les circonstances l'exigeaient, à renouveler plus tard cette prorogation. Tout cela étant parfaitement régulier, on ne pouvait rencontrer d'autre résistance que celle des factieux, contre lesquels on serait d'autant plus fort qu'on les signalerait à l'opinion publique comme des traîtres à la patrie, des complices de l'étranger. Mais il ne fallait pas laisser écouler une minute, il fallait que le décret de prorogation fût signé, expédié et que toute réunion des Chambres fût rendue impossible.

Un temps précieux avait été perdu; une discussion oiseuse en fit perdre encore; il n'en fut pas de même ailleurs. La nouvelle du désastre de Waterloo, qui confirmait les bruits sinistres déjà en circulation, s'était répandue dans Paris, comme la foudre, et, si elle avait consterné les uns, elle avait relevé les espérances des autres et imprimé une sorte de fièvre à toutes les passions qui fermentaient alors. Les différents partis hostiles à l'Empereur, dans la Chambre des représentants, en reçurent une surexcitation inconcevable, mais en même temps les membres qui les composaient se virent en proie à ces terreurs imaginaires qui saisissent parfois les assemblées, quand, ayant la conscience de leurs desseins contre le Gouvernement, elles craignent d'être prévenues par lui et mesurent avec effroi les chances incertaines et périlleuses de la lutte. Quand elles sont dans ces dispositions, rien n'est facile comme de faire adopter d'enthousiasme aux assemblées des mesures extrêmes; c'est précisément ce qui arriva alors.

La séance, qui, jusque-là, n'était ouverte qu'entre une heure et deux, commença à midi, et le procès-verbal était à peine lu, que M. de La Fayette (qui, pour la première fois reparaissait sur la scène politique depuis 1792), dans une prosopopée révolutionnaire, proposa une résolution, qui fut adoptée en ces termes :

La Chambre des représentants déclare que l'indépendance de la nation est menacée.

La Chambre se déclare en permanence. Toute tentative pour la dissoudre est un crime de haute trahison. Quiconque se rendra coupable de cette tentative sera traître à la patrie et sur-le-champ jugé comme tel.

L'armée de ligne et les gardes nationales qui ont combattu et combattent encore pour défendre la liberté, l'indépendance et le territoire de la France, ont bien mérité de la patrie.

Les Ministres de la Guerre, des Relations extérieures, de la Police et de l'Intérieur, sont invités à se rendre sur-le-champ dans le sein de l'Assemblée.

Quand toutes les passions se tairont pour ne laisser parler que la voix impartiale de l'histoire, la postérité, comme le firent dès lors les esprits sages, jugera sévèrement cet acte de celui qui se qualifiait de vétéran de la Révolution. On affectait de craindre une tentative d'absolutisme de la part d'un pouvoir qu'on savait bien n'être plus redoutable; on profitait pour l'humilier des dangers et des malheurs de la France; on s'alliait avec l'étranger dans la guerre qu'il prétendait ne faire qu'à la personne de Napoléon, on brisait follement le faisceau qui seul pouvait encore conjurer de plus grands désastres et, en venant, avec une pompe théâtrale, défendre la cause de la liberté et de l'égalité qui n'étaient pas menacées, on ne s'apercevait pas qu'on ne faisait autre chose que consommer le suicide de la patrie...

Les ministres étaient réunis en conseil, sous la présidence de l'Empereur, quand on reçut avis de la délibération qui, bientôt, fut elle-même officiellement notifiée. Comme cela était naturel et fort légitime, l'Empereur en éprouva une vive indignation, dans le premier mouvement de laquelle il voulait se porter à des partis extrêmes. Il ne fut pas difficile de lui faire comprendre que le mal était sans remède. Le Maréchal exposa que le moment d'agir était passé; que la résolution des représentants était illégale, inconstitutionnelle; mais qu'elle était un fait consommé contre lequel il ne restait plus désormais que l'emploi de la force brutale; qu'il ne fallait pas se flatter de la possibilité de refaire un 18 Brumaire, qu'alors on avait l'opinion pour soi, qu'aujourd'hui on l'avait contre; qu'alors, par une sage prudence, c'était à Saint-Cloud qu'on avait transporté et dissous l'Assemblée; qu'aujourd'hui ce serait dans Paris qu'il faudrait agir, au risque de livrer la ville aux horreurs de la guerre civile; que la victoire, en supposant qu'on la remportât, serait incomplète et illusoire, car les représentants iraient se réunir ailleurs et ajouteraient aux

maux du pays ceux de la discorde et de l'anarchie; que si l'on échouait, la défaite serait sans honneur, et sans consolation; que, quant à lui, il déclinait la responsabilité d'aucune mesure violente et refusait positivement d'en être l'instrument. Ces raisons étaient trop évidentes pour ne pas convaincre l'Empereur; d'ailleurs on apprit que la Chambre des pairs avait pris une résolution identique à celle des représentants; dès lors il ne restait plus qu'un seul parti à prendre, celui de subir les conséquences de la faute que l'Empereur avait faite en venant à Paris, au lieu de rester à Laon pour y rallier l'armée.

L'Empereur tenta un dernier essai pour voir si on avait cédé à un entraînement irréfléchi, ou s'il y avait hostilité décidée et irrévocable contre sa personne. Son frère Lucien se rendit avec les ministres à la Chambre des représentants qui se forma en comité secret. Après avoir donné l'approbation du gouvernement à la résolution des deux Chambres, il insista, dans un discours remarquable d'adresse et de modération, sur la nécessité de s'entendre en commun pour les mesures à prendre afin de sauver la patrie. C'était l'occasion, pour la Chambre, de donner quelque témoignage de confiance au gouvernement; elle n'en fit rien.

Après le discours du prince Lucien, un orateur, M. Say, monta à la tribune, parla avec beaucoup d'habileté et conclut par proposer, comme le plus sûr remède de la situation, l'abdication de l'Empereur. Cette proposition aurait évidemment passé, sans la dextérité du comte de Lanjuinais, président de la Chambre, qui, l'écartant par une question de forme, empêcha qu'elle ne fût mise aux voix. On se borna à nommer une commission pour aviser avec celle de la Chambre des pairs et les ministres aux mesures de salut public. Ces deux commissions, auxquelles furent adjoints les bureaux des deux Chambres, s'assemblèrent pendant la nuit aux Tuileries sous la présidence du prince Joseph. La réunion était composée de trente personnes : les deux frères de l'Empereur, Joseph et Lucien; six ministres à portefeuille; quatre ministres d'État, neuf pairs et neuf représentants, c'est-à-dire les cinq membres du bureau et les quatre commissaires de chaque Chambre. On y accorda largement tous les moyens de gou-

vernement, militaires, financiers, exceptionnels qui furent jugés nécessaires. Cette facilité tenait à ce qu'on se votait à soi-même des moyens d'action; car, la proposition de l'abdication fut reproduite et ne fut écartée qu'à la faible majorité de dix-sept voix contre treize, majorité qui se composait des deux princes, des dix ministres et ministres d'État, de l'archichancelier président des pairs, du comte de Lanjuinais, président des représentants et, suivant toute apparence, des trois ministres de la pairie.

La position faite à l'Empereur n'était pas tenable. Ses amis les plus dévoués le sentaient et cherchaient une issue pour en sortir avec honneur. Un moyen terme se présentait, c'est que l'Empereur abdiquât au profit de son fils; il donnait ainsi satisfaction aux puissances alliées, facilitait la conclusion immédiate de la paix, permettait de rétablir la bonne intelligence avec les Chambres et de réaliser leurs projets de réformes constitutionnelles, sans que l'autorité souveraine en fût abaissée ni humiliée. Ministre d'État et représentant, le comte Regnaud de Saint-Jean d'Angely était très sincèrement attaché à l'Empereur; par son facile et brillant talent de parole, par sa vieille expérience des assemblées délibérantes, il avait conquis une grande influence à la Chambre, et il se flattait d'y obtenir un succès décisif à la mesure. Il se chargea de la tâche assez difficile de la faire agréer à l'Empereur, qui résista d'abord avec énergie, non pour des motifs d'orgueil personnel et d'ambition, mais parce qu'il n'était pas dupe des raisons plus spécieuses que solides sur lesquelles on s'appuyait, et qu'il ne prévoyait que trop qu'on allait accroître le mal plutôt que d'y remédier. Il discuta chaleureusement la question avec M. Benjamin Constant, qui était aussi pour l'abdication; il céda quand il connut l'esprit qui avait animé la commission extraordinaire et les résolutions qu'elle avait prises de nommer des délégués pour traiter avec l'étranger directement et sans sa participation. Il n'y avait plus d'autre alternative qu'un appel sanglant à la violence, ou la prolongation d'une attitude passive et déshonorante; le choix de l'Empereur ne pouvait être douteux : il abdiqua.

***

La manière dont cette abdication fut reçue à la Chambre des représentants, dans sa séance du 22, prouva une fois de plus la fragilité des calculs des hommes d'esprit quand ils sont en contact avec les hommes de parti. M. Regnaud et ses amis durent s'apercevoir combien ils s'étaient fait illusion sur leur force comme meneurs de l'Assemblée, et c'est à peine si leurs efforts obtinrent qu'on sauvât du moins les apparences. Il était facile de voir que le parti qui manœuvrait pour un changement de dynastie était arrivé à ses fins et qu'il ne lui restait plus qu'à profiter de sa victoire. Du reste il continua à masquer ses mouvements et à s'envelopper dans des sous-entendus et des réticences; il ne déclara pas tout haut que l'abdication était simple, absolue, sans condition; un de ces indiscrets, qui font feu avant l'ordre, proposa bien de déclarer le trône vacant et de procéder à l'élection d'un souverain : on étouffa sa voix, mais on affecta de passer sous silence le nom de Napoléon II. On nomma une commission de gouvernement, dont trois membres, MM. les ducs d'Otrante et de Vicence, et le comte Quinette, furent choisis par la Chambre des pairs, et deux, MM. les généraux comtes Carnot et Grenier, par les représentants. Le duc d'Otrante en fut élu président. Ce ne fut que le lendemain 23, après une éloquente et chaleureuse improvisation de M. Manuel, que la Chambre adopta une déclaration qui réparait l'oubli de la veille, et qu'elle proclama le jeune prince absent comme successeur de son père.

Sans doute que dans l'état de la France et de l'Europe cette proclamation ne pouvait avoir d'effet sérieux et durable; cela est trop évident pour avoir besoin d'être démontré; ne suffisait-il pas de ce seul fait que Napoléon II était dans les mains de l'empereur d'Autriche, constitué ainsi l'arbitre suprême des destinées de la France? Mais c'était une transition commandée par les circonstances, un provisoire indispensable, si l'on voulait rallier l'armée et empêcher sa désorganisation. Après un immense désastre et en présence de l'invasion, les considérations militaires devaient dominer toutes les autres, absorber

toutes les pensées, réunir toutes les volontés. Malheureusement, à cette triste époque, c'est le contraire qui eut lieu, et l'étranger, qui ne tarda pas à s'en apercevoir, en profita avec une audace qu'il n'aurait peut-être pas montrée, si la déplorable politique de la Chambre des représentants ne lui eût fait la partie si belle.

On ne comprit bien la gravité de la situation que quand les avant-postes ennemis furent sous les murs de Paris; dès le premier jour, cette situation était telle qu'il eût fallu ne s'occuper exclusivement que d'elle et des moyens de la rendre moins désastreuse. L'Empereur avait laissé à Laon son major général, le duc de Dalmatie, avec mission de rallier l'armée; une lettre de ce maréchal donnait le tableau saisissant du désordre, de la confusion matérielle et morale de notre déroute. Écrite le 22 juin, à Laon, sous l'impression directe des faits qu'elle retrace, cette lettre est un document historique qui perdrait à être analysé, il faut la transcrire tout entière.

Sire, j'ai prié M. le lieutenant général Dejean de se rendre immédiatement près de Votre Majesté pour l'instruire de la fermentation qui règne à l'armée surtout parmi les chefs et les généraux; elle est telle qu'un éclat semble prochain et l'on ne dissimule plus les projets anarchiques qu'on a conçus. Le général Piré me disait aujourd'hui qu'avant quinze jours le gouvernement serait changé; cette opinion paraît générale, et je suis persuadé que, sur vingt généraux, il y en a dix-huit qui la partagent. Le général Piré est parti quelques heures après pour Paris, avec une lettre du prince Jérôme pour Votre Majesté; cependant je ne lui en ai point donné l'autorisation. D'autres généraux ont aussi quitté l'armée pour se rendre à Paris : les généraux Rogniat, Tromelin et Radet sont dans ce cas, et il m'a été dit qu'il y en avait encore qui se disposaient à s'en aller. L'exemple est contagieux et il est probable qu'il sera imité par les chefs de corps et par les officiers particuliers, surtout si le ministre de la Guerre ne les fait pas repartir dans les vingt-quatre heures pour revenir à l'armée ou pour une autre destination. Tout le monde discute sur les intérêts publics, et la troupe commence à faire des observations critiques sur les opérations militaires ou les ordres de mouvement qui sont donnés; il m'a été rendu compte que, le 11[e] de chasseurs ayant reçu ordre du général de Subervie de s'établir à Vervins, avec le restant de la 5[e] division de cavalerie, le commandant et les officiers de ce régiment ont répondu qu'ils n'en feraient rien, que le poste était mauvais et qu'ils étaient [illegible]

ils se sont retirés. Il m'a dit aussi que les principaux agitateurs avaient mis en délibération si je serais contraint à condescendre à leurs projets. et qu'il était possible que, cette nuit, la troupe que j'ai fait réunir à Laon forçât les gardes et se retirât; on ne fait point d'exception et l'on assure que tous les corps de l'armée sont dans le même cas, à commencer même par la garde impériale. Il y a peut-être de l'exagération dans tout cela, mais il n'en est pas moins vrai qu'il y a une très grande agitation dans l'armée et que jamais les troupes n'ont été plus mal disposées; le nom d'Orléans est dans la bouche de la plupart des généraux et des chefs. Cela m'a paru d'une trop grande importance pour différer à en instruire Votre Majesté; aussi j'ai prié le général Dejean de venir en rendre compte directement à Votre Majesté ainsi que des renseignements qu'il a lui-même recueillis.

Dans cette situation il me paraît très important que Votre Majesté me rappelle sur-le-champ à Paris, ne serait-ce que pour quarante-huit heures, afin de me mettre à même de prendre ses ordres, non seulement sur l'objet de ma lettre, mais sur tout ce qui a rapport aux dispositions militaires et à la réorganisation de l'armée; avant mon départ je donnerai des ordres dans l'esprit de la lettre que j'ai eu l'honneur d'écrire hier à Votre Majesté, et je chargerai M. le lieutenant général comte Reille, ou le lieutenant général comte d'Erlon, de leur exécution jusqu'à l'arrivée de M. le maréchal Grouchy. M. le comte Reille a fait aujourd'hui l'appel des troupes d'infanterie du IIe corps d'armée; il avait six mille hommes présents. J'espère que les isolés qui rentrent lui donneront encore mille hommes d'augmentation. J'ai mis sous les ordres de M. le comte Reille le reste des troupes des 19e et 20e divisions du VIe corps, lesquelles ne formeront point ensemble deux mille hommes. Demain je ferai établir le IIe corps entre Soissons et Laon. M. le comte d'Erlon réunira aussi demain à Laon le Ier corps, il en fera l'appel et en constatera la situation. La garde est arrivée; il y aura près de cinq mille hommes d'infanterie sous les ordres du comte Morand et seize à dix-huit cents hommes de cavalerie sous les ordres de M. le général Lefebvre-Desnouettes. L'infanterie de la garde est établie dans les promenades de Laon en arrière de la ville, et la cavalerie à Crépy, Mons en Laonnais et Chavignon. J'ai donné des ordres au colonel commandant l'artillerie de la garde, de conduire à La Fère les hommes et les chevaux démontés, pour y prendre deux batteries et les conduire à Soissons. J'ai jugé à propos de concentrer davantage la cavalerie, et j'ai ordonné à la 2e division de cavalerie qui était à Saint-Quentin et Guise, de s'établir à Crécy et Pont-à-Bussy; j'ai aussi ordonné à la 3e division, qui était à Rethel, de venir s'établir à Craonne et à Corbeny. J'ai chargé le général Ruty de faire évacuer

de Guise le dépôt de munitions qui y avait été établi et de le diriger sur Soissons, je lui ai aussi prescrit d'envoyer à Soissons le parc d'artillerie qui est à La Fère, où il ne laissera que le personnel et le matériel nécessaires à la défense de cette dernière place. — Il serait de très bon effet que Votre Majesté ordonnât le payement des gratifications d'entrée en campagne, et qu'il fût mis à l'ordre que l'on paiera un mois de solde à la troupe et un mois d'appointements aux officiers; la plupart des officiers ont tout perdu et sont aujourd'hui dans l'impuissance d'acheter un habit ou un cheval. — Il serait très utile qu'une disposition générale du ministre de la Guerre ordonnât dans tous les départements la recherche et l'arrestation des fuyards de l'armée, ainsi que la reprise des chevaux de troupe qui ont été vendus à vil prix par des individus de l'armée et plus particulièrement par les soldats du train. — On a une très mauvaise opinion du commandant d'Avesnes, et l'on croit qu'il serait très urgent de le remplacer. Je n'ai point d'officier à y envoyer, d'ailleurs ce commandant a reçu des lettres patentes de Votre Majesté. — Je n'ai rien reçu aujourd'hui des avant-postes; j'ai envoyé des officiers dans toutes les directions pour avoir des nouvelles. — J'ai l'honneur d'être, etc.

La lettre du prince Jérôme, à laquelle il est fait allusion dans la dépêche du major général, ne peignait pas l'état des choses sous des couleurs moins sombres. « Le général Flahaut, disait le prince, rendra compte à Votre Majesté de ce qui se passe. Toute l'artillerie est perdue par la faute des officiers, car l'ennemi poursuit faiblement. » Enfin, à la Chambre des pairs, dès le 22 juin, le prince de la Moskowa avait déchiré les voiles dont on cherchait à entourer la situation, pour prévenir le découragement général; il avait exposé avec amertume le déplorable état d'une armée qui, suivant lui, n'existait plus.

C'est sur des troupes ainsi disposées que tomba tout à coup la nouvelle de l'abdication de l'Empereur, sans le correctif de la proclamation de son fils qui, comme on l'a vu, n'eut lieu que vingt-quatre heures après. L'effet en fut instantané, et rien ne peut en donner une idée plus exacte que le récit d'un témoin oculaire, témoin irrécusable, le brave et infortuné général Mouton-Duvernet, qui, ayant été envoyé près de l'armée par le gouvernement, rendait ainsi compte de sa mission dans la séance du 28 juin, à la Chambre des représentants, dont il était membre.

Il s'est répandu, dit-il, des bruits de défection et de désertion dans l'armée française du Nord. Le Gouvernement a voulu savoir la vérité; il m'a chargé, avec mon collègue Ogier, de nous rendre auprès de cette armée. Nous sommes partis le 25, à sept heures du soir. A peine avions-nous fait deux lieues que nous avons trouvé la route couverte de gros détachements de toutes armes, marchant isolés. Il y avait surtout des hommes de la garde impériale. Nous les avons abordés.

— Mes enfants, leur avons-nous dit, que faites-vous? Abandonnez-vous vos régiments? N'êtes-vous plus animés des sentiments de l'honneur?

Ils nous ont dit :

— Nous avons été trahis. Au reste, on nous annonce qu'il n'y a plus d'empereur; si l'Empereur n'est plus sur le trône, il n'y a plus besoin d'armée... Pourquoi voulez-vous que nous nous battions?... pour les Bourbons? pour recevoir au lieu de récompense de nouvelles punitions pour les services du moment! (*Moniteur* du 29 juin 1815.)

Il est inutile de pousser plus loin cette citation qui peint avec une simplicité si vraie l'état des esprits dans l'armée qui avait combattu à Waterloo. Elle montre que le nom de l'Empereur pouvait seul la rallier et qu'en se privant d'un prestige qui n'était pas encore détruit, la Chambre avait fait un mal irréparable. Au reste, ce n'était pas seulement parmi les soldats que l'abdication forcée de Napoléon soulevait des mécontentements et des plaintes. Si elle avait été accueillie avec une vive satisfaction par les hautes classes de la population parisienne qui y voyaient le commencement de la fin (le 5 p. cent était tombé à 53, le 21, après la nouvelle de la victoire de Ligny; trois jours plus tard, après celle du désastre de Waterloo, il était à 60), par les libéraux dont elle consacrait le triomphe et excitait les folles espérances, il n'en était pas de même de la classe ouvrière, dont l'instinct ne se méprenait pas en croyant que tout ce qui se passait aboutirait à une catastrophe. Des groupes nombreux, des gens du peuple ne cessaient d'entourer le palais de l'Élysée, résidence de l'Empereur, et de le saluer de leurs acclamations chaque fois qu'on l'apercevait dans le jardin.

Ces démonstrations devinrent si inquiétantes pour la Commission de gouvernement que le ministre de la Guerre fut chargé de demander à l'Empereur une nouvelle preuve de

son amour du pays, en consentant à se rendre à la Malmaison, pour éviter que sa présence devînt une cause de troubles dans Paris. Ne voulant pas aller de but en blanc traiter avec l'Empereur un sujet aussi délicat, le Maréchal crut devoir l'en faire prévenir par le comte de Flahaut. Ce général, aide de camp de l'Empereur, avait joui, pendant ces trois mois, d'une grande confiance et d'une extrême faveur qu'il pouvait mériter par son dévouement, mais qui, plus d'une fois, dans ses rapports officiels avec le ministre de la Guerre, lui avait fait oublier que celui-ci était son supérieur de droit et de fait. Il en fut de même dans cette circonstance : le langage de M. de Flahaut donna promptement à la conversation le ton d'une extrême vivacité. On a prêté, à ce sujet, au Maréchal des paroles qu'il n'a pas prononcées et qui ont été ou inexactement rapportées, ou tout à fait mal comprises. Il est parfaitement vrai qu'il a dit qu'il ferait partir l'Empereur; mais, en s'exprimant ainsi, il n'avait en vue que les raisons de haute convenance et de patriotisme par lesquelles il était sûr de déterminer son départ. Il rougirait de se défendre d'avoir fait la menace de moyens coercitifs, indignes d'une si grande infortune jointe à tant de gloire, et déshonorants pour ceux qui auraient eu le triste courage d'y recourir. Au reste, il est juste de dire que personne n'y a jamais songé, ni dans la Commission de gouvernement, ni dans le bureau de la Chambre, en qui résidait alors l'autorité ; il eût été pour le moins étrange que le Maréchal en prît l'initiative.

Il se rendit à l'Élysée, dont il trouva la cour encombrée d'officiers en demi-solde, d'hommes qui avaient quitté l'armée, et de ces gens que l'on rencontre dans toutes les grandes circonstances, s'agitant, pérorant, faisant étalage de leurs beaux sentiments et de leur inutile jactance. S'adressant aux officiers, le Maréchal leur reprocha énergiquement leur conduite; il leur fit sentir ce qu'il y avait de coupable, d'indigne de leur uniforme, à être là oisifs et loin du danger, quand la patrie menacée appelait chacun à son poste, quand leur devoir était de donner l'exemple du courage, de la fermeté et des vertus militaires qui seules pouvaient encore sauver la France. Après cette allocution, le maréchal fut introduit auprès de l'Empereur et lui exposa, avec les égards

et les ménagements convenables, le message dont il était chargé. L'Empereur exhala avec impétuosité la colère que lui causait la conduite des représentants; il ne tenait qu'à lui de les en faire repentir, car enfin, disait-il, faisant allusion aux cris de « Vive l'Empereur! » qu'on entendait poussés au dehors, « si je voulais me mettre à la tête de ce bon et brave peuple qui a plus l'instinct des vraies nécessités de la patrie, j'en aurais bientôt fini avec tous ces gens qui n'ont eu du courage contre moi que quand ils m'ont vu sans défense ». Après avoir laissé un libre cours à l'indignation de l'Empereur, le Maréchal lui représenta que les motifs qui avaient déterminé son abdication subsistaient toujours; qu'il avait voulu épargner à la France les horreurs de la guerre civile, ajoutées aux désastres de la guerre étrangère; qu'il ne fallait pas ternir sa gloire en revenant sur sa résolution, et pour quoi? pour un pouvoir éphémère qui serait acheté trop cher au prix du sang français qu'il faudrait verser; si la présence de l'Empereur à Paris n'avait d'autre inconvénient que les ombrages et les terreurs de MM. les représentants, certes, ce ne serait pas là un motif suffisant pour qu'il s'éloignât; mais cette présence, avec les circonstances qui l'accompagnaient, avec les scènes auxquelles elle donnait lieu, autorisait à croire et à dire que l'abdication de l'Empereur n'était qu'un jeu; or, cette abdication était la seule base des négociations qu'on allait ouvrir avec les puissances étrangères. la condition première et *sine qua non* de la possibilité de la paix; il était donc de la dignité de l'Empereur de prouver combien était sérieux son grand acte d'abnégation personnelle, il était de son patriotisme de contribuer par un sacrifice de plus au salut de cette France qui lui était si chère.

— On le veut, répondit l'Empereur; cela ne me coûtera pas plus que le reste.

Il fit plus; il se transporta sur le perron du palais et répéta à la foule, presque dans les mêmes termes, mais avec un accent de paternelle bonté, les représentations que le Maréchal avait faites en entrant. Le Maréchal le quitta alors pour ne plus le revoir; l'entrevue avait été froide, la séparation le fut davantage encore. Ce n'est pas que l'âme si élevée de l'Empereur ne l'approuvât au fond de préférer la cause de

la patrie à la sienne; mais dans ce moment la plaie était trop vive et trop saignante, pour qu'il pût encore être juste.

⁂

On avait eu enfin des nouvelles de l'armée du maréchal Grouchy, indirectement d'abord par le gouverneur de Givet, puis par le rapport que ce maréchal avait adressé à l'Empereur, en date du 20, après avoir connu l'issue de la bataille de Waterloo. Il en résultait que cette armée était intacte, en bon ordre, et qu'elle pouvait servir de pivot à la défense nationale. Mais, par la force même des choses, l'ennemi avait sur elle une avance de deux jours de marche. Il avait un moment hésité; ayant fait de grandes pertes dans les sanglantes affaires qui avaient eu lieu, et comptant sur une vive résistance, il ne s'était d'abord engagé qu'avec circonspection sur le sol français. Les nouvelles de Paris et de l'intérieur lui firent changer d'allure : quand il connut l'abdication de l'Empereur, les prétentions rivales des partis, la désorganisation de l'armée vaincue à Waterloo, il poussa en avant avec la confiance de quiconque sait qu'il n'a rien à craindre. C'était une sorte de lutte de vitesse; le prix serait à celui qui arriverait le premier à Paris. Pour paralyser la défense, pour être accueillis en quelque sorte en amis, les généraux étrangers affectaient, dans leurs proclamations, dans leurs ordres du jour, le plus profond respect pour l'indépendance nationale des Français : ils prétendaient ne vouloir s'immiscer dans aucune question intérieure, surtout dans le choix du gouvernement à établir. Le parti royaliste savait bien à quoi s'en tenir sur la valeur de ces déclarations; le parti libéral en était dupe, et attendait avec sécurité le succès des négociateurs envoyés auprès des souverains alliés.

La témérité de la marche des étrangers était tellement évidente que, si on avait eu à sa disposition une solide réserve, on aurait pu les en faire repentir et changer, sur ce point du moins, la face des choses. L'Empereur le comprit et offrit de reprendre un moment le commandement pour le déposer aussitôt après la victoire. On doit croire que cette offre était sérieuse ; elle prouve que l'Empereur était mal informé et sur

l'état des esprits et sur l'état des choses. Comment pouvait-il croire qu'après lui avoir donné tant de sujets de plainte, la Chambre des représentants consentirait à le remettre à la tête de l'armée et à lui livrer un pouvoir qu'il pourrait tourner contre elle? L'Empereur devait savoir que rien ne se faisait que d'accord avec le bureau de la Chambre ; il était donc sûr à l'avance que son offre serait refusée. Si elle eût été acceptée, il n'eût pu faire ce qu'il proposait : il n'y avait rien à tenter avec les débris de l'armée de Waterloo, qui ne furent ralliés que sous Paris.

On a vu quel était leur affreux désordre, leur profonde démoralisation ; ce n'est pas avec de pareilles troupes qu'on pouvait prendre l'offensive contre l'armée victorieuse, il fallait les laisser regagner de l'aplomb et de la force par le rétablissement de la discipline, par le contact des autres corps d'armée et par quelques avantages peu sérieux. Les troupes du maréchal Grouchy pouvaient seules être opposées à l'ennemi ; mais elles étaient encore bien loin. Elles n'arrivèrent, comme on le verra, sous les murs de Paris que quand l'Empereur avait déjà quitté la Malmaison, menacé par les coureurs de l'ennemi, c'est-à-dire plusieurs jours après son offre. Dictée par l'amour du pays, cette offre n'en fut pas moins une véritable calamité. Elle transpira dans le public et dans l'armée, ainsi que le refus qui l'avait accueillie, et dont des esprits prévenus ne pouvaient sainement apprécier les véritables motifs. Elle devint donc un dissolvant de plus, au milieu de cette désorganisation générale de tous les éléments de résistance.

La Chambre des représentants n'avait cessé d'être en proie à des alarmes le plus souvent imaginaires ; au début, avant sa déclaration du 21, c'étaient dix mille hommes que le gouvernement faisait arriver en poste pour se débarrasser d'elle ; c'était le général Travot qui, venant de se signaler par un brillant succès, était appelé pour exécuter un coup de main. Si le gouvernement avait eu dix mille hommes à sa disposition, ce n'est pas contre les représentants, c'est à la frontière qu'il les eût envoyés. Tout absurdes qu'elles étaient, ces rumeurs n'en avaient pas moins trouvé créance. Plus tard on s'était effrayé de l'esprit des fédérés, des cris poussés autour de l'Élysée ; on avait été sur le point de prendre de grandes

mesures militaires pour la protection de la Chambre et il avait fallu l'éloignement de l'Empereur pour la tranquilliser. Une fois en sécurité sur ce point, les craintes avaient pris une autre direction ; on s'était effrayé des manœuvres du parti royaliste, on avait voté des lois sévères d'exception pour les déjouer ; mais les imaginations étaient en mouvement et elles ne rêvaient que trames et complots, même à propos des incidents les plus simples et les plus vulgaires.

Par suite de toutes ces rumeurs, le maréchal duc de Reggio avait été dénoncé au ministre de la Guerre, par celui de la Police, comme étant désigné pour être à la tête d'un mouvement qui se projetait dans Paris pour faciliter l'entrée des étrangers. Après une justification du maréchal Oudinot, à laquelle on dut ajouter foi puisqu'elle était garantie par sa parole, ce maréchal déclara au ministre qu'il était autorisé à lui dire de la part du Roi qu'il le regardait comme un homme utile à la France dans la position où elle se trouvait ; qu'en conséquence le Roi lui demandait s'il n'avait pas quelque proposition à lui faire. Le prince d'Eckmühl rédigea de suite, en présence du maréchal, une série de demandes en treize articles, en donnant l'assurance que si ces demandes étaient accordées, il s'engageait à les proposer au gouvernement provisoire et aux Chambres, en leur faisant connaître que c'était le seul parti à prendre pour sauver la France. La minute de ces propositions n'ayant pas été prise, on ne peut qu'indiquer leur esprit. Le Roi devait faire son entrée à Paris sans les troupes étrangères, qui ne devaient pas approcher à plus de trente lieues de la capitale ; la conservation des deux Chambres, celle de l'armée jusqu'à la paix, un oubli entier de tous les votes, discours ou actes relatifs aux derniers événements qui venaient de se passer, des dispositions qui assurassent la sûreté de Napoléon et de sa famille : telles étaient en substance ces propositions qui étaient terminées par la déclaration du Maréchal qu'on ne souillerait pas les motifs honorables qui le déterminaient en lui offrant des commandements, des honneurs ou autres avantages, qu'il eût rejetés, mais qu'il ne voulait pas croire qui lui fussent proposés.

Le maréchal Oudinot rapporta quelques heures après une réponse à ces propositions ; elle était fort obscure excepté en

ce qui touchait l'oubli total demandé ; on alléguait le caractère connu de bonté du Roi et sa conduite en 1814 ; on regardait presque comme un outrage tout doute à cet égard. Sur les plaintes que le Maréchal fit à son collègue de l'ambiguïté de ces réponses, celui-ci lui présenta une personne qu'il assura être commissaire du Roi ; cette personne se trouva être M. de Vitrolles. Le rôle de commissaire extraordinaire qu'il avait joué quelques mois auparavant à Toulouse, appuyé des assurances du maréchal Oudinot, devait faire croire à la réalité de sa mission ; d'autant plus qu'il était dans l'intérêt du Roi de revenir dans sa capitale sans les baïonnettes étrangères. On entra donc de suite en discussion sur les propositions et les réponses. M. de Vitrolles convint qu'elles n'étaient pas positives attendu que ses pouvoirs ne s'étendaient pas jusque-là ; mais que l'essentiel était de faire connaître au Roi les dispositions où on était et qu'il ne doutait pas que les choses ne s'arrangeassent, le Roi ayant un grand avantage à rentrer dans Paris sans le secours de l'étranger, qui n'y voulait de cocarde ni blanche, ni tricolore. Sur ces assurances le Maréchal prit la résolution de faire connaître ces circonstances au gouvernement provisoire.

Cette conférence avait eu lieu le 26 juin au soir. Le 27 de grand matin, le Maréchal se rendit aux Tuileries où étaient réunis la Commission de gouvernement, le Conseil des ministres et les bureaux des Chambres. Il donna tous les détails ci-dessus, avec la conclusion de faire un message aux Chambres pour en obtenir la résolution que le Roi entrerait dans Paris en se faisant précéder des déclarations qui lui étaient demandées et dont le but était d'assurer et de garantir la tranquillité publique, non seulement pour le présent, mais aussi pour l'avenir. Cette proposition fut débattue et on doit dire qu'elle trouva peu d'opposition. Le principe du message fut adopté, et c'était lorsqu'on en discutait les expressions, qu'il arriva une lettre d'un des commissaires de la Chambre près de Blücher et de Wellington, qui, tout en faisant connaître qu'ils n'avaient pu obtenir de suspension d'armes, transmettait les assurances qu'ils avaient reçues des généraux ennemis que les souverains alliés n'entendaient pas s'immiscer dans les affaires intérieures et la forme du gouvernement de la France.

Cette dépêche fit totalement échouer l'ouverture du Maréchal et changea les dispositions des esprits. Il ne fut plus possible de faire comprendre que c'était un leurre de la part de l'ennemi, qui, voulant entrer dans Paris sans conditions, devait nous ôter le seul moyen en notre pouvoir de faire des arrangements avec le Roi. Les ordres du jour et les discours de l'ennemi étaient positifs à cet égard. Les habitants de la France entre la frontière et la plaine Saint-Denis sont autant de témoins de ces déclarations réitérées, qui s'expliquent, du reste, par la facilité qu'elles ont procurée de pénétrer au cœur du pays sans rencontrer de résistance, depuis Waterloo jusqu'au canal de la Villette. Les généraux étrangers ont eu le soin de laisser des preuves de leurs dispositions vraies ou fausses à cet égard; on peut citer entre autres le général Blücher et rappeler les expressions de sa réponse à une demande de suspension d'armes. Il en a été donné connaissance aux Chambres et elle a été insérée dans les journaux du temps. Ce fut seulement aux portes de Paris que, dans l'enivrement d'un succès qui lui paraissait infaillible, le général Blücher commença à jeter le masque par sa lettre au Maréchal en date du 1er juillet. Toujours est-il que sous l'impression de la dépêche des négociateurs, la Commission de gouvernement décida qu'on devait s'en tenir à la question militaire pour conclure, si c'était possible, un armistice; c'est dans ce sens que le duc d'Otrante adressa au duc de Wellington la dépêche qui fut lue aux Chambres dans la séance du lendemain 28.

La commission, les bureaux des Chambres étaient désormais instruits de la pensée du Maréchal et de la manière dont il envisageait la situation. Les rapports qu'il venait de recevoir l'obligèrent de se transporter à la Villette et de s'y établir à poste fixe. Le 24 juin, il avait été confirmé dans ses fonctions de général en chef et déchargé du commandement de la garde nationale, qui avait été donné au maréchal prince d'Essling. Pour qu'il pût conserver le ministère de la Guerre, il avait été autorisé à déléguer la signature au secrétaire général, l'ordonnateur baron Marchand; il ne pouvait être suppléé par personne qui méritât mieux la confiance et qui l'ait plus complètement justifiée.

A chaque instant, les rapports devenaient plus alarmants ; il était à peu près certain que l'ennemi arriverait dans la plaine Saint-Denis en même temps que l'armée française, si même il ne l'y précédait pas. On ne pouvait lui opposer avec quelque confiance que les troupes qui n'avaient pas combattu à Waterloo, celles du maréchal Grouchy ; les généraux étrangers le comprenaient si bien qu'ils essayèrent de neutraliser ce corps au moyen d'une convention militaire dans le genre de celle qui, en 1814, isola les forces commandées par le duc de Raguse. Ils entrèrent donc en négociations avec le chef d'état-major du maréchal Grouchy, le général Sénécal, pour conclure un arrangement particulier en vertu duquel l'armée sous ses ordres aurait pris des cantonnements derrière la Marne, avec l'engagement de ne pas se porter sur Paris. L'exécution de ce désastreux projet eût rendu inutiles tous les efforts pour empêcher d'entrer sans coup férir dans la capitale et de la livrer aux fureurs de l'ennemi. Il fut déjoué en grande partie par la vigilance et la vigueur du général Exelmans. Sitôt qu'il en fut informé, le prince d'Eckmühl en rendit compte au gouvernement, qui lui prescrivit d'appeler immédiatement à Paris le maréchal Grouchy et son chef d'état-major ; ce dernier devait être arrêté et interrogé. L'honneur militaire, le patriotisme du maréchal Grouchy ne permettent pas de supposer qu'il fût engagé dans la trame ourdie par le général Sénécal ; quant à celui-ci, qui aurait dû aller au-devant de l'accusation s'il avait eu pour lui le témoignage de sa conscience, il s'est jugé lui-même par le soin qu'il prit de se soustraire aux ordres donnés contre lui.

Quelque rapide que fût la marche de cette armée, elle avait à franchir une distance considérable, et on l'attendait à Paris avec anxiété. On a publié récemment dans un recueil périodique la *(Revue historique)* des pièces officielles qui permettent de la suivre jour par jour et, en quelque sorte, heure par heure. On y voit que le 28 juin, le jour où les avant-postes de l'ennemi furent en vue de Paris, le maréchal Grouchy était en route de Villers-Cotterets à Dammartin, avec le corps du général Reille et la Garde ; que le général Vandamme quittait Soissons à deux heures du matin pour se porter sur Meaux par la Ferté-Milon. Menacé par l'ennemi, le maréchal

Grouchy dut quitter la route directe et gagner Claye, où il était arrivé le soir ; mais une marche de treize heures avait tellement fatigué ses troupes qu'il lui était impossible de se mettre en mouvement avant minuit. Ce maréchal était sans nouvelles du général Reille, dont il était séparé par l'ennemi ; il l'espérait, ce qui était vrai du reste, arrivé sous Paris. Quant au général Vandamme, il écrivait de la Ferté-Milon, le 28 au soir, que ses troupes étaient en colonne de cette ville sur Meaux, qu'elles étaient aussi bien que pouvaient le permettre les fatigues d'une marche forcée et la nécessité de combattre presque journellement. Il leur restait quinze lieues à faire pour entrer en ligne ; on ne pouvait donc se flatter de s'en servir utilement avant quarante-huit heures. Mais la situation était d'autant plus périlleuse qu'on recevait à ce moment même, par les rapports de l'armée, la nouvelle de la négociation du général Sénécal et que, tout avortée qu'elle était, cette tentative devait inspirer les plus sérieuses inquiétudes.

Le Maréchal exposa cette situation au gouvernement dans son rapport journalier sur les événements militaires ; il y joignit la lettre suivante, qu'il adressa au duc d'Otrante, président de la Commission :

28 juin 1815. — J'envoie à Votre Excellence les nouvelles que j'ai reçues sur l'état des choses et des troupes ; il n'y a pas de temps à perdre pour adopter la proposition que j'ai faite hier. Nous devons proclamer Louis XVIII, nous devons le prier de faire son entrée dans la capitale sans les troupes étrangères, qui ne doivent jamais mettre le pied à Paris ; Louis XVIII doit régner avec l'appui de la nation. — Pour les autres rapports de la question, je vous renvoie à ce que je vous ai dit auparavant. L'avenir inspire mes motifs, j'ai vaincu mes préjugés, mes idées. La plus irrésistible nécessité et la plus intime conviction m'ont déterminé à croire qu'il n'y a pas d'autre moyen de sauver notre patrie.

Dans cette même nuit, le duc d'Otrante lui répondit immédiatement en ces termes :

Je suis persuadé comme vous, monsieur le Maréchal, qu'il ne nous reste rien de mieux à faire que de traiter promptement d'un armistice ; mais il faut savoir ce que veut l'ennemi. Une conduite mal calculée produirait trois maux : 1° d'avoir reconnu Louis XVIII avant tout engagement de sa part ; 2° de n'en être pas moins forcés de

recevoir l'ennemi dans Paris; 3° de n'obtenir aucune condition de Louis XVIII. Je prends sur moi de vous autoriser à envoyer aux avant-postes de l'ennemi et à conclure un armistice, en faisant tous les sacrifices qui sont compatibles avec nos devoirs et notre dignité. Il vaudrait mieux céder des places fortes que de sacrifier Paris.

Le lendemain matin, lors de la réunion de la Commission de gouvernement, le duc d'Otrante communiqua et la dépêche du Maréchal et la réponse que, vu l'urgence, il avait pris sur lui de lui faire. La commission pensa que cette réponse contenait trop de détails politiques et devait être rectifiée par une seconde lettre dont la rédaction fut proposée et adoptée comme suit :

Il n'est pas besoin de vous dire, monsieur le Maréchal, que votre armistice doit être purement militaire et qu'il ne doit contenir aucune question politique. Il serait convenable que la demande d'armistice fût portée par un général de la ligne et un maréchal de camp de la garde nationale.

La Commission arrêta que cette nouvelle rédaction, faisant suite aux instructions données au Maréchal, lui serait transmise sur-le-champ. Il n'est pas besoin de dire que, quelque importance qu'il attachât à prévenir l'entrée des étrangers dans Paris, le Maréchal n'aurait jamais consenti à s'associer aux idées du duc d'Otrante et à faire, dans cette espérance, le sacrifice irréparable et peut-être inutile et illusoire de nos places fortes. En conséquence de ces instructions et sur une nouvelle insistance de la Commission de gouvernement, le Maréchal adressa, le 30, à lord Wellington une lettre qui, lui faisant connaître l'armistice conclu entre le duc d'Albufera et le général autrichien comte de Frimont, l'engageait à conclure un armistice pour éviter l'inutile effusion du sang en attendant la décision des alliés. Cette lettre a été insérée au *Moniteur* et il n'est pas nécessaire de la reproduire. Il fut écrit dans les mêmes termes au général Blücher. Les deux généraux étrangers répondirent le 1er juillet d'une façon négative ; la réponse de Wellington était digne et convenable ; celle de Blücher offrait le singulier contraste d'injures, de fanfaronnades et d'un caractère politique dont s'était abstenu le général anglais.

Le général Reille n'était pas encore arrivé, le 30, quand on annonça au Maréchal, à son quartier général de la Villette, que l'avant-garde des Prussiens débouchait du village des Vertus et marchait sur le canal. Le Maréchal se porta à sa rencontre avec son état-major, ses ordonnances et quelques recrues de la jeune garde, à qui le matin même il avait été distribué des fusils. La bonne contenance que l'on fit arrêta l'ennemi devant un obstacle dangereux à franchir. Ce n'était d'ailleurs qu'une simple avant-garde qui n'avait rien de sérieux à tenter.

Mais l'ennemi ne tarda pas à arriver en forces. Il était bien instruit de l'état des esprits dans Paris et de toutes nos dispositions militaires. Il savait que si, sur la rive droite de la Seine, les ouvrages de Montmartre, le canal de la Villette offraient une défense respectable, il n'en était pas de même de la rive gauche où les travaux étaient à peine ébauchés. Il résolut donc d'éviter le front que nous avions retranché et il se mit en marche par sa droite pour se porter sur l'autre rive. Le Maréchal ne pouvait se méprendre sur la nature et sur le but de ce mouvement et il donna des ordres en conséquence. Il chargea son premier aide de camp, le colonel de Castries, d'aller détruire les ponts de Bezons et de Chatou, ce qui fut fait. Le général, commandant de Paris, eut ordre d'envoyer un chef de bataillon d'état-major, à la disposition duquel on mettait un détachement de deux cents hommes de la garde qui étaient à Rueil, pour détruire le pont du Pecq, au bas de Saint-Germain. Cet officier, mal choisi, ne remplit pas sa mission ; il ne sut pas se faire obéir du détachement qui, n'ayant plus de devoirs à la Malmaison, par suite du départ de l'Empereur, se prétendit trop fatigué et voulut rentrer dans Paris. Il ne résista pas non plus aux mauvaises raisons de quelques habitants et prit sur lui la non-exécution de l'ordre, sous prétexte que, les ponts de Chatou et de Bezons étant brûlés, la communication avec Saint-Germain était interrompue et sa mission nulle. Un journaliste qui, dans ces derniers temps, a fait quelque bruit par l'exagération outrée de sa polémique royaliste, s'est vanté alors, comme d'une œuvre méritoire, d'avoir plus que personne contribué à conserver le passage aux Alliés. Prévenus par leurs agents, ils

s'empressèrent d'accourir au pont du Pecq, et ils l'occupèrent. Le Maréchal avait fait des dispositions à ceux de Saint-Cloud et de Sèvres pour les rendre impraticables; il fit faire des épaulements en avant et en arrière pour garder celui de Neuilly.

Tout cela avait jeté une vive alarme dans Paris, où l'on jugeait la position désespérée. A la suite du rapport que le maréchal fit, le 30 au soir, au gouvernement, le duc d'Otrante lui demanda de préciser son appréciation de la situation militaire. A huit heures du matin, le 1er juillet, il lui adressait la lettre suivante qui résume très exactement les impressions produites sur tous les esprits par ces graves événements.

Monsieur le Maréchal, nous attendons le rapport que je vous ai demandé sur notre situation militaire. Ce rapport se réduit à répondre aux questions suivantes : Pouvez-vous défendre toutes les approches de Paris, même la rive gauche de la Seine? Pouvez-vous tenter un combat sur tous les points, sans compromettre le sort d'un million d'hommes? En un mot, combien de temps pouvez-vous encore répondre du sort de la capitale? — Il nous paraît indispensable que vous veniez un moment au conseil qui sera tenu à dix heures ce matin. La présence du gouverneur d'une place est nécessaire au moment où il s'agit de stipuler définitivement sur son sort.

Il était aisé de juger dans quel but étaient posées des questions auxquelles pas un homme sensé ne pouvait faire de réponse catégorique ; on voulait se décharger sur le chef militaire de la responsabilité qu'on avait comme gouvernement. Cette considération n'eût pas empêché le Maréchal d'exprimer franchement sa pensée; mais des soins plus pressants l'absorbaient tout entier et ne lui permirent ni d'écrire au duc d'Otrante, ni de se rendre au conseil indiqué dans cette matinée. La Commission, qui se méprit sur les causes du silence et de l'absence du Maréchal, et qui vraisemblablement attribua l'une et l'autre à de la défiance envers le duc d'Otrante, lui adressa, à une heure après midi, une nouvelle lettre, signée de tous ses membres, pour lui dire que les communications qu'il avait reçues n'émanaient pas personnellement de son président ; qu'elles étaient communes à la Commission tout entière, et que le gouvernement attendait de lui une réponse positive, afin de prendre une détermination conforme à ses devoirs et aux intérêts de l'indépendance nationale.

Le conseil extraordinaire auquel était appelé le Maréchal se composa, outre les membres de la Commission et les ministres, des pairs et représentants formant les bureaux des deux Chambres, des maréchaux prince d'Essling, ducs de Dalmatie et de Dantzig, des lieutenants généraux Gazan et Mouton-Duvernet, et des généraux Évain, de l'artillerie, et Deponthon, du génie.

Le président lui posa dans des termes identiques les questions contenues dans sa lettre au Maréchal. Un des membres de la Commission fit observer que l'examen de ces questions était nécessaire pour qu'on se déterminât soit à une vigoureuse résistance, soit à la proposition d'une capitulation purement militaire, dans laquelle, suivant lui, nulle question politique ne devait entrer. Plusieurs membres de la réunion exposèrent leurs doutes sur la possibilité d'une bonne défense, surtout relativement à la rive gauche ; d'autres, en reconnaissant que la défense ne saurait être longue, voulurent, pour juger de son utilité, savoir où en étaient les négociations diplomatiques, ce qu'on pouvait en attendre et à quelle époque. Des communications furent données à ce sujet : elles n'annonçaient que beaucoup d'éloignement de la part de lord Wellington à traiter d'un armistice.

La question ramenée au point de vue militaire, l'un des maréchaux dit qu'elle ne pouvait être bien résolue que par la connaissance positive de tous les éléments propres à constituer la défense, c'est-à-dire les moyens en hommes et en matériel. Un autre membre de la réunion pensa qu'il n'appartenait qu'à un conseil de guerre de donner son avis sur une question de cette nature. Cette observation termina la discussion, les personnes appelées se retirèrent, et les membres de la Commission, délibérant entre eux, arrêtèrent les dispositions suivantes :

Article premier. — Le maréchal prince d'Eckmühl réunira ce soir à neuf heures, au quartier général de la Villette, un conseil de guerre auquel il appellera les officiers généraux commandant les corps d'armée sous ses ordres qu'il croira susceptibles d'éclairer la délibération, ainsi que les officiers généraux commandant l'artillerie et le génie.

Art. 2. — Tous les maréchaux présents à Paris et le lieutenant

général Gazan, sont invités à se rendre à ce conseil et à concourir à la délibération.

ART. 3. — L'objet de la délibération se composera des questions suivantes :

1° Quel est l'état des retranchements et de leur armement, tant sur la rive droite que sur la rive gauche ?

2° L'armée peut-elle défendre toutes les approches de Paris même sur la rive gauche de la Seine ?

3° L'armée pourrait-elle recevoir le combat sur tous les points en même temps ?

4° En cas de revers le général en chef pourrait-il réserver ou recueillir assez de moyens pour s'opposer à l'entrée de vive force ?

5° Existe-t-il des munitions suffisantes pour plusieurs combats ?

6° Enfin peut-on répondre du sort de la capitale et pour combien de temps ?

ART. 4. — Il sera dressé procès-verbal de la délibération du conseil de guerre et ce procès-verbal sera signé par MM. les maréchaux et officiers généraux présents.

ART. 5. — L'expédition de ce procès-verbal sera adressée, séance tenante, à la Commission de gouvernement.

Ce qui retenait le Maréchal loin du gouvernement, c'était l'arrivée si impatiemment attendue de l'armée du général Vandamme, qui avait pris le commandement en chef depuis que le maréchal Grouchy avait été appelé à Paris.

Informé qu'elle s'approchait de Vincennes, le Maréchal lui envoya de suite l'ordre d'aller se former sur les hauteurs de la rive gauche dont les retranchements étaient à peine commencés. Son projet avait été d'abord de se diriger avec ces troupes sur le pont du Pecq, mais les généraux lui représentèrent qu'il était indispensable de leur donner quelque temps de repos, attendu qu'elles venaient de faire douze et quinze lieues par jour et qu'elles avaient beaucoup de monde en arrière ; il les dirigea sur la plaine de Montrouge. Les soldats en effet étaient si épuisés par la chaleur et par la fatigue que, ne se sentant plus soutenus par l'ardeur fiévreuse d'arriver au but, ils se couchaient par terre, incapables de porter plus longtemps leurs armes et leur bagage. Un membre de la Commission, le général Grenier, avait transmis au Maréchal un renseignement important, celui de la marche de la cavalerie ennemie de Saint-Germain sur Versailles ; le maréchal

en profita et donna l'ordre au général Exelmans de se porter dans cette direction avec sa cavalerie.

Vers le soir, en rentrant à son quartier général, le Maréchal trouva les lettres du gouvernement, le procès-verbal du conseil tenu le matin aux Tuileries et l'ordre de convoquer le conseil de guerre. Cet ordre fut immédiatement exécuté : la réunion fut nombreuse, la délibération calme et grave, comme il convenait de la part d'hommes du métier, se renfermant dans la question purement militaire, et écartant soigneusement les préoccupations politiques qui pouvaient égarer la discussion.

Aux demandes posées par le gouvernement, le conseil de guerre fit les réponses suivantes :

A la première : que l'état des retranchements et armements, sur la rive droite de la Seine, quoique incomplet, était en général satisfaisant ; que, sur la rive gauche, les retranchements peuvent être considérés comme nuls.

A la deuxième : que l'armée le pouvait mais non indéfiniment et qu'elle ne devait pas s'exposer à manquer de vivres et de retraite.

A la troisième : qu'il était difficile que l'armée fût attaquée sur tous les points à la fois ; mais que si cela arrivait, il n'y aurait aucun espoir de résistance.

A la quatrième : qu'aucun général ne peut répondre des suites d'une bataille.

A la cinquième : que les munitions étaient suffisantes.

A la sixième : qu'il n'y avait aucune garantie à cet égard.

Pendant cette séance, on reçut le rapport du succès que venait d'obtenir le général Exelmans contre deux régiments de cavalerie prussienne, qu'il avait presque entièrement détruits.

Le résultat des délibérations du conseil de guerre fut, comme cela avait été prescrit, immédiatement transmis au gouvernement.

Le reste de la nuit fut employé par le Maréchal à donner des ordres pour le mouvement des troupes. La garde fut dirigée au Champ-de-Mars pour former la réserve. Un pont de bateaux avait été jeté au-dessous de celui d'Iéna, pour faciliter le passage d'une rive à l'autre. Vingt-quatre pièces

de gros calibre avaient été placées sur les hauteurs d'Auteuil pour balayer la plaine de Grenelle et prendre l'ennemi en écharpe s'il s'y engageait; des munitions et plusieurs dépôts de cavalerie avaient été dirigés sur le pont de Sèvres et mis sous les ordres du général de Sully et du colonel Carion de Nisas. Dans l'après-midi, l'infanterie ennemie se montra sur les hauteurs de Sèvres; elle attaqua très vivement, avec de l'artillerie, les dépôts qui gardaient le pont et l'île. La résistance de nos troupes fit manquer l'attaque de l'ennemi qui fit une perte assez considérable. Quelques troupes de la division Vichery furent aussi attaquées sur les hauteurs d'Issy : elles repoussèrent vigoureusement les Prussiens, le général Vichery y fut blessé. Ces diverses résistances, inattendues par l'ennemi, qui s'était flatté de neutraliser ou tout au moins de devancer ces mêmes troupes, améliorèrent notre situation qui, vingt-quatre heures auparavant, était des plus mauvaises.

Au milieu du trouble et des émotions de ces jours de danger, on avait eu recours à une pratique empruntée aux souvenirs de la Convention. La Chambre des représentants avait voté une adresse à l'armée, elle avait envoyé auprès d'elle des commissaires. Cet envoi précipité avait même été assez inopportun; car, lorsque les commissaires arrivèrent dans la plaine Saint-Denis pour visiter et haranguer le corps du général Reille et la garde qui venaient d'y arriver, les lignes n'étaient pas encore formées, et il fallut faire remettre sous les armes des soldats excédés de fatigue, qui, ne pouvant bien savoir l'objet de cette visite, ne sentaient que ce qu'elle avait d'incommode pour eux. Les traditions de la Convention pouvaient vivre encore dans la mémoire des généraux et de quelques officiers supérieurs, dont les services remontaient à cette époque; le soldat y était complètement étranger, et les seuls commissaires qui pussent avoir de l'action sur lui le devaient exclusivement à leur caractère militaire, comme le général Mouton-Duvernet et ceux de ses collègues qui étaient dans la même position. Des ordres du jour purs et simples, communiqués à l'armée par la voie hiérarchique ordinaire et témoignant des bonnes intentions de la législature envers elle, auraient valu infiniment mieux que ces démonstrations qui avaient le tort d'exalter les esprits, de faire

pénétrer la politique dans des troupes dont la discipline n'était déjà que trop relâchée, et de révéler clairement à l'ennemi le secret de notre faiblesse. « Ce sont les faibles qui parlent, les forts se contentent d'agir. »

Toujours est-il que ces rapports directs de la Chambre des représentants avec l'armée donnèrent lieu à une insinuation assez naturelle. On exprima le désir que l'armée répondît par une manifestation de ses sentiments aux paroles de la représentation nationale; on prétendit que cela relèverait l'opinion publique et donnerait à la Chambre une force morale dont elle avait grand besoin dans ce moment critique. On oubliait que c'était aller contre le principe solennellement consacré dans toutes nos institutions, même dans celle qu'on rédigeait alors, principe qui interdit à l'armée de délibérer. Le Maréchal ne voulut pas s'y opposer, dans la crainte qu'on n'interprétât son refus comme une hostilité; seulement il fit rédiger en termes généraux une adresse qui protestait du patriotisme, du dévouement sans bornes de l'armée, de son désir de s'unir à la représentation nationale pour sauver la France, mais qui s'abstenait d'aborder aucune question politique.

Cette adresse était transcrite et déjà signée par le Maréchal lorsqu'on indiqua une omission qui avait été faite et quelques modifications qu'il semblait nécessaire d'apporter à la rédaction. Le Maréchal n'avait pas un moment à perdre, il était appelé impérieusement et sans retard sur la rive gauche. Avant de partir de la Villette, il signa une feuille de papier destinée à recevoir l'adresse conçue dans les termes convenus. Un général, qui depuis a écrit un libelle contre lui en Belgique, se permit alors un abus de confiance qui prouve combien les passions politiques sont peu scrupuleuses. Au premier projet d'adresse il en substitua un nouveau entièrement rédigé par lui et qui n'était autre chose qu'une violente diatribe contre les Bourbons, qu'une déclaration que jamais l'armée ne consentirait à subir leur joug. Il est inutile d'insister sur ce qu'il y avait d'inopportun à prêter à l'armée un tel langage, quand il n'était que trop évident que le retour du Roi était, un peu plus tôt, un peu plus tard, l'issue inévitable de la crise. Mais le rédacteur de la pièce connaissait ou soupçonnait les vues du Maréchal sur la situation et

sur les nécessités qu'elle imposait; il n'avait qu'un but, celui de le mettre en contradiction flagrante avec lui-même. Au reste, deux des prétendus signataires de cette adresse, les généraux Lorcet et Petit, ont protesté dans le *Moniteur* contre l'usurpation de leur signature ; le général Vandamme en aurait pu faire autant, car il n'était même pas arrivé à Montrouge à la tête de son armée, quand on le faisait signer à la Villette.

Le Maréchal était à la barrière d'Enfer, où il avait provisoirement établi son quartier général, quand on accourut lui donner avis de cette substitution. Le comte de Bondy, préfet de la Seine, et le baron Marchand, faisant fonction de ministre de la Guerre, étaient auprès de lui et rentraient en ce moment dans Paris; il les pria l'un et l'autre de se rendre directement à la Chambre, d'exposer les faits au président, et de biffer sa signature au bas de l'adresse comme ayant été surprise et par conséquent de nulle valeur. Quand ces messieurs arrivèrent à la Chambre, l'adresse de l'armée avait été lue et avait même été l'objet d'une délibération. Ils n'avaient pu prévoir ce cas et n'osèrent, comme de raison, prendre sur eux de faire à la Chambre une déclaration qui, ne reposant que sur leur parole, pouvait donner lieu à des incidents les plus regrettables. Le Maréchal ne put qu'approuver leur réserve, et il eut un moment la pensée d'adresser à la Chambre des représentants un désaveu énergique et formel de la pièce qui avait été lue devant elle. A cet effet il rédigea une protestation, qui, tout en ménageant les susceptibilités des signataires de l'adresse, rétablissait les vrais principes, proclamait le seul rôle qui puisse appartenir à une armée, et laissait la voie ouverte à toutes les négociations qui pouvaient conduire à la paix. Comme on était à la veille d'une bataille, le Maréchal craignit que ce spectacle de nos dissensions intérieures, que ce désaccord entre les chefs, ne fussent une cause de plus d'affaiblissement et de démoralisation dans l'armée; il aima mieux faire au pays un sacrifice qui lui coûtait, et garda le silence, se réservant de le rompre aussitôt qu'il le pourrait sans inconvénient pour la chose publique. Les événements marchèrent si vite que sa protestation n'eût plus semblé qu'une rétractation dictée par l'intérêt personnel, et il la supprima définitivement; mais, comme elle est l'expression exacte

des sentiments qui n'ont cessé alors de l'inspirer et de présider à tous ses actes, il n'est pas inutile de la reproduire ici :

Le ministre de la Guerre, commandant en chef l'armée, à la Chambre des représentants.

Lorsque la situation de la France jette une inquiétude douloureuse dans l'âme de tous les citoyens, l'armée, qui ressent vivement les maux que son courage et son dévouement n'ont pu empêcher, a cru convenable de vous faire connaître quels sont les sentiments qui l'animent. Mais les expressions de l'adresse qui vous a été lue hier sont loin d'être suffisantes, et, sans entrer dans le détail des motifs de l'erreur qui a fait placer mon nom au bas de cette adresse, je crois devoir au poste important que j'occupe et à mon respect pour la nation dont vous êtes les représentants, une profession de foi et de principes qui ne laisse aucun doute sur mes intentions et ne permette aucune supposition indigne de mon caractère et de la loyauté bien connue de mes compagnons d'armes.

L'armée est nationale, ses intérêts ne peuvent être séparés de ceux de la patrie ; elle est essentiellement dévouée au gouvernement de son pays, elle ne prononce point à l'avance sur les moyens qui peuvent concilier le bonheur public avec la conservation de la gloire acquise ; elle n'est d'aucun parti, n'appartient à aucune faction et ne voit pour but de ses fatigues et de ses travaux que le bien général, celui de la France, pour lequel elle est prête à verser les dernières gouttes de son sang.

Toute autre interprétation de ses sentiments, des miens, de ceux des autres chefs serait fausse et dangereuse[1] ; c'est le motif d'une si haute importance qui me détermine à déclarer à la Représentation nationale, à la face de la France et des armées étrangères, que je regarde comme essentiel de n'exclure aucun des moyens qui peuvent nous remettre en paix avec l'Europe et rendre à notre patrie une honorable tranquillité.

C'est à vous, prévoyants dépositaires des destinées de cette grande nation qu'il appartient de désigner le chef que son bonheur réclame ; c'est à nous, guerriers dévoués, qu'il est réservé de faire exécuter les résolutions que vous dictera sans nul doute, le seul amour de la patrie.

Pendant les mouvements militaires du 2 juillet, la Commis-

1. La protestation est donnée tout entière, telle que l'avait d'abord conçue le Maréchal ; réfléchissant qu'à son tour il entrait plus avant qu'il ne le fallait dans la politique, il en fit faire une seconde copie qui se terminait là, par les mots : « qui a déterminé la démarche que je fais aujourd'hui près de vous ».

sion de gouvernement invita de la manière la plus pressante le Maréchal à se rendre auprès d'elle, si ses devoirs de général en chef le lui permettaient. Il lui fut impossible de déférer à cette invitation ; mais il ne tarda pas à connaître l'objet important pour lequel il était appelé. Le Gouvernement s'était décidé à entrer en négociations pour conclure une convention militaire en vertu de laquelle Paris serait évacué par l'armée française, qui se retirerait derrière la Loire, avec stipulation d'un armistice, pour amener la signature de la paix. La Commission avait désigné elle-même les plénipotentiaires ; c'étaient : M. le baron Bignon, qui, comme sous-secrétaire d'État des Affaires étrangères, représentait l'État ; M. le comte de Bondy, comme préfet représentant la ville, et M. le général Guilleminot l'armée, comme chef de l'état-major général. Ces messieurs se rendirent au quartier général du Maréchal, à Montrouge ; des parlementaires furent de suite envoyés à l'ennemi, qui peu de temps après, par une lettre du général Ziethen, en date du 3 juillet, accepta, au nom du prince Blücher, l'ouverture des négociations. Le Maréchal donna ses instructions aux commissaires français. La teneur en était conforme à peu de chose près à la convention qui a été signée ; elles étaient formellement impératives pour les articles garantissant la sûreté des personnes et l'inviolabilité des propriétés privées et publiques. Quant à la délimitation des armées respectives, c'était le seul point laissé à la discussion et confié à la fermeté des commissaires, qui se rendirent à Saint-Cloud, conduits par l'aide de camp du général Ziethen.

Pour appuyer leurs négociations sur un déploiement de forces imposant et de nature à prouver qu'on ne traitait qu'afin d'épargner l'effusion du sang, le Maréchal fit mettre en bataille sur les hauteurs de Montrouge toute l'armée du général Vandamme, la garde, plusieurs corps de cavalerie et une nombreuse artillerie. Cette attitude n'était pas une simple démonstration, elle était prise en vue d'être à même d'agir immédiatement, à l'instant même où la conférence serait rompue.

Ces prévisions ne se réalisèrent pas, et ce même jour, 3 juillet, une convention en dix-huit articles, fut signée par les commissaires français, au nom du prince d'Eckmühl, com-

mandant en chef de l'armée française, le général baron de Müffling et le colonel Hervey, munis des pleins pouvoirs du prince Blücher et du duc de Wellington. Ayant été ratifiée dans la journée, et les ratifications échangées le lendemain à six heures du matin, au pont de Neuilly, la convention fut communiquée dans la séance du 4 à la Chambre des représentants par un message du Gouvernement qui, en exposant la situation et l'alternative où il s'était trouvé de voir l'ennemi pénétrer dans Paris, soit de vive force, soit par la voie des négociations, déclarait avoir préféré ce dernier moyen, et exprimait sa satisfaction de n'avoir rien sacrifié ni des principes d'administration politique, ni de la gloire des armées françaises.

L'indispensable nécessité de cette mesure était lors si palpable, si évidente, que, bien qu'il ne manquât pas de têtes ardentes dans la Chambre, il ne s'éleva pas une voix pour la blâmer même indirectement ; loin de là, plusieurs orateurs en parlèrent comme d'un service signalé, et un membre appartenant à l'armée, le général Solignac, demanda qu'un témoignage éclatant de la reconnaissance nationale fût donné aux défenseurs de la patrie. « Il faut qu'on sache, disait-il, que c'est à l'attitude imposante de l'armée, que c'est surtout à la manière dont elle a hier matin présenté la bataille aux ennemis, qu'on a dû cette convention que, la veille, on n'était pas certain de pouvoir conclure. »

L'esprit de parti, secondé par l'ignorance des faits, a depuis vivement attaqué cette convention, si généralement approuvée quand elle fut conclue. Ceux qui ont fait du patriotisme après coup, quand le danger n'existait plus et qu'il n'y avait que des phrases à arranger sur le papier, n'ont pas compris qu'on peut bien s'ensevelir sous les ruines d'une place forte, pour retarder pendant quelques semaines, quelques jours même, la marche d'un ennemi victorieux et donner ainsi au pays le temps et les moyens de réorganiser sa défense. Appliquer à une ville comme Paris ce système serait aussi absurde que coupable, et il n'y aurait pas assez de malédictions pour qui en aurait eu la pensée. C'eût été d'ailleurs une folie sans objet, car, si l'armée et la population ne connaissaient pas toute l'étendue du mal, il n'en était pas de même du gouverne-

ment. Il savait qu'à la nouvelle du désastre de Waterloo, des mouvements avaient éclaté dans tout le Midi ; que, comprimés à Bordeaux par l'énergie du général Clausel, ils avaient réussi à Marseille, où, depuis le 25 juin, flottait le drapeau blanc à la suite d'une insurrection sanglante et victorieuse. Le duc d'Albufera, en présence de forces supérieures, avait dû signer un armistice avec les Autrichiens, évacuer la Savoie et découvrir la frontière de l'Est, déjà ouverte par l'adjonction de la Suisse à la coalition. Le général Lecourbe avait vaillamment défendu sa position, mais, trop faible pour la garder, il avait dû s'enfermer dans Belfort, qu'il conserva intact, mais sans pouvoir empêcher l'ennemi de passer. Sur les bords du Rhin, le général Rapp avait été rejeté dans Strasbourg, et les contingents de la Bavière et des autres puissances allemandes avaient pénétré dans l'intérieur de la France. Enfin, sous le canon même de Metz, le général Belliard, impuissant à s'y opposer, avait vu passer les colonnes russes dont les forces, d'après des rapports certains, ne s'élevaient pas à moins de soixante-dix à quatre-vingt mille hommes. On savait qu'instruit de nos désastres, l'empereur Alexandre avait arrêté la marche d'une portion de son armée.

C'est contre ces masses qu'on eût eu à soutenir la lutte, sans trop savoir pour qui et pour quoi on se battait. On n'avait à leur opposer d'armée sérieusement organisée que celle qui était sous les murs de Paris : armée déjà entamée par un cruel revers et à peine remise de la profonde perturbation morale causée par la défaite de Waterloo. Quant aux autres armées, ce n'étaient à bien prendre que des cadres, qui auraient pu devenir bons avec le temps, qui n'avaient pour ainsi dire aucune valeur alors et qu'une désertion en masse, à la nouvelle des événements, réduisait de jour en jour à la plus simple expression. C'est cependant avec de pareils éléments que les faiseurs de plan de campagne, en alignant des chiffres imaginaires, ont rêvé de projets gigantesques de défense nationale désespérée. Ils ne les ont pas proposés alors, et pour cause ; leurs tardives déclamations ne sauraient résister à l'exposition et à l'examen des faits.

Dans tout cela, une seule chose est vraie, c'est qu'on eût

pu gagner une bataille sous les murs de Paris et consoler par un succès momentané les douleurs de la patrie. Si le Maréchal n'eût écouté que les intérêts de sa gloire militaire, il n'eût pas hésité à profiter de la chance qui lui était offerte. Suivant toutes les probabilités, à moins qu'il n'eût été tué dans les premières heures de l'action, les Prussiens eussent été battus et rejetés en désordre sur l'armée anglaise qui n'eût pas été à temps de les seconder et qui n'eût pu que faciliter leur retraite. Cette victoire n'aurait profité qu'au général en chef, qui en aurait eu l'honneur ; la situation politique et militaire n'en eût pas été sensiblement changée, car l'ennemi avait d'énormes renforts qui n'auraient pas tardé à le rejoindre et à lui rendre la supériorité numérique. L'armée française, au contraire, n'avait aucune réserve pour combler le vide que la victoire même aurait fait dans ses rangs, et l'on n'eût pas moins été obligé de traiter, après une inutile effusion de sang humain ; mais les événements de la guerre sont incertains ; si le succès était probable, il n'en fallait pas moins admettre comme possible l'hypothèse d'un revers qui avait pour conséquence immédiate le sac de Paris, mis à feu et à sang par l'aveugle rage des Prussiens. Ces considérations déterminèrent le Maréchal à ne livrer bataille qu'autant qu'il y serait forcé, après avoir épuisé les moyens honorables de l'éviter, et à ne pas prendre l'initiative des redoutables éventualités qui pouvaient en sortir. Il croit avoir agi alors en citoyen dévoué à son pays, et pas un seul jour il n'a regretté ni désavoué la conduite qu'il a tenue à cette époque si critique de sa vie.

On l'a représenté comme ayant été le docile instrument et le jouet du duc d'Otrante ; c'est une erreur complète dont on doit être désabusé par la lecture de ce qui précède. On ne s'est pas rendu un compte exact de la situation qui lui avait été faite après l'abdication de l'Empereur ; comme il avait le commandement supérieur, on a supposé qu'il était le maître absolu de tout. On a oublié qu'il y avait un gouvernement nommé par les Chambres, envers lequel il était dans une position de dépendance hiérarchique et comme ministre et comme général ; on a oublié qu'il y avait les Chambres, dans lesquelles le pouvoir résidait encore plus, peut-être, que dans la

Commission de gouvernement, Sauf les dispositions militaires dont il était, de toute nécessité, exclusivement l'arbitre, le Maréchal n'a pas fait un seul acte qu'il n'eût préalablement soumis à la sanction du Gouvernement. C'est sans aucun doute à cette conduite qu'a été due la confiance que la Commission n'a cessé d'avoir en lui, et qui lui a permis de traverser de si difficiles épreuves, tandis que tout eût été perdu si, le pouvoir existant se défiant de lui, on eût entravé ses mesures et contrarié l'exécution de ses ordres.

Ce n'est pas à l'instigation du duc d'Otrante, ainsi qu'on l'a souvent dit, qu'il proposa d'entrer immédiatement en négociations avec le roi. On a vu comment les choses se passèrent ; jugeant de sang-froid la position, en mesurant les dangers, les insurmontables difficultés, le Maréchal prit de suite son parti, avec cette résolution que l'on puise dans les habitudes de la vie militaire. Il soumit son avis au gouvernement tout entier, il revint à la charge quand les circonstances lui parurent encore plus menaçantes. Son opinion ne prévalut pas ; on se berça d'espérances chimériques et, finalement, on dut subir les deux choses précisément qu'on lui objectait : le retour du roi, sans condition, et l'entrée des ennemis dans Paris. Le Maréchal persiste à penser que la prétendue habileté des hommes politiques fut moins clairvoyante que le sens droit du soldat. Le roi n'eût-il accepté aucune condition, les choses n'auraient pas été pires qu'elles l'ont été et il est vraisemblable que sa présence à Paris, au milieu de l'armée et de la population ralliée à sa cause, eût fort embarrassé les généraux étrangers et arrêté leur marche jusqu'à ce qu'ils pussent recevoir les ordres de leurs souverains. N'eût-on obtenu d'autre avantage que celui de sauver à Paris le malheur et l'humiliation d'être une seconde fois occupé par l'ennemi, il était assez grand pour se décider à entrer dans la voie indiquée par le Maréchal ; on en a préféré une autre ; à quoi a-t-elle abouti ?

***

Si la convention avait été signée de bonne foi par les plénipotentiaires français, il n'en était pas de même des géné-

raux étrangers. Les Prussiens, aveuglés par la haine qu'ils nous portaient, ne prirent même pas la peine de sauver les apparences et, dès qu'ils furent entrés dans Paris, ils agirent en vainqueurs, ne connaissant d'autre loi que la maxime « Malheur aux vaincus ». Le Maréchal avait laissé comme commissaires, pour veiller à l'exécution de la convention, les lieutenants généraux Tureau et Corbineau et le maréchal de camp Grundler. Ces officiers généraux s'acquittèrent avec fermeté et dévouement d'un mandat dans l'exécution duquel la conduite de l'ennemi les abreuva de dégoûts.

Le roi était rentré à Paris le 8 juillet, et, cependant, dès le lendemain, les commissaires étaient informés que l'on minait le pont d'Iéna pour le faire sauter. Ils adressèrent immédiatement une réclamation aux commissaires anglais et prussiens. La voyant sans résultat, ils insistèrent le 10, en vertu de l'article 11 de la convention qui garantissait l'inviolabilité des propriétés municipales. Le maréchal Blücher leur fit répondre, par le commissaire prussien le colonel de Pfuel: « que le nom donné par Bonaparte à ce pont lui ôtait son caractère de propriété municipale, en faisait un monument injurieux à la gloire de l'armée prussienne, et qu'en conséquence il le ferait sauter. » Effectivement, le pont ne fut sauvé que par l'inexpérience de l'officier chargé de l'opération; la mine joua et détacha seulement neuf pierres de taille. Interrompus, le 10, à dix heures du soir, ces travaux ne furent pas repris le 11. Il est à peu près certain que cela fut dû à l'intervention toute-puissante de l'empereur Alexandre qui arriva le 10 à Paris, à neuf heures du soir.

On a prêté à ce sujet au roi un mot qui, très probablement, n'est pas vrai; on lui a fait dire qu'il irait se placer sur la mine chargée et que les Prussiens y mettraient le feu s'ils voulaient; pour que le mot fût historique, il faudrait qu'il n'y eût pas eu d'explosion. Le fait est que le roi fit ce qui dépendait de lui pour s'opposer à ce vandalisme et qu'il s'appuya aussi sur la convention de Paris; il se servit pour cela de l'expédition de cet acte qui était dans les mains de M. Bignon. Cette démarche de gouvernement du roi entraînait implicitement la reconnaissance de la convention du 3 juillet. Les actes de cette nature sont indivisibles: du moment qu'on

en invoque un article, par cela même on s'oblige à observer les autres. L'article 12, qui stipulait en faveur des personnes, devenait donc obligatoire pour le gouvernement du roi. C'était pour faire constater ce fait que les défenseurs du maréchal Ney avaient fait assigner M. le baron Bignon, comme témoin, devant la Cour des pairs, où son absence ne lui permit pas de comparaître. Il est assez difficile de s'expliquer la réserve dans laquelle cet homme politique s'est jusqu'ici renfermé à ce sujet.

Il existe, dans les salles hautes de l'Hôtel des Invalides, une collection de modèles en relief de toutes nos places fortes, collection commencée sous Louis XIV et continuée jusqu'à nos jours. La rage des Prussiens s'en prit aussi à ces monuments qu'ils prétendirent être des objets militaires, qui, n'ayant pas été évacués en même temps que l'armée, devenaient leur propriété par le seul fait de l'abandon de Paris. Ici, on le voit, c'était la convention dont ils torturaient l'esprit pour l'appliquer à leurs projets, au lieu de la fouler aux pieds, comme à l'affaire du pont d'Iéna. Les commissaires résistèrent énergiquement à cette nouvelle prétention, dont ils n'eurent pas de peine à démontrer le peu de fondement. Mais c'était la lutte du pot de terre contre le pot de fer, et on dut s'estimer heureux de sauver l'ensemble de la collection par le sacrifice de quelques modèles de places devenues la propriété du roi de Prusse et ayant, à ce titre, de l'intérêt pour lui.

Dans ces deux affaires les Anglais, sans prendre fait et cause pour nous, sans avoir fait respecter notre droit, avaient pris une attitude de désapprobation, comme celle de gens, qui blâmaient les exigences du vieux Blücher, mais qui ne pouvaient faire la loi à cette volonté si peu disciplinable; c'était la conclusion à tirer du langage de leur commissaire. Ils jetèrent le masque lors de la spoliation du musée; ils n'avaient rien à y réclamer pour eux-mêmes, ils se firent les organes et les exécuteurs des réclamations des autres. Ils obéissaient en cela, non à un semblant d'équité qui eût été pour le moins singulier après les criantes injustices du congrès de Vienne, mais à une honteuse jalousie pour l'éclat que l'accumulation de tant de chefs-d'œuvre répandait sur

la France et en particulier sur Paris, cette grande capitale des arts et de la civilisation. En arrachant un fleuron à sa couronne, on caressait l'envie et la vanité des bourgeois de Londres et, pour cela, on ne recula pas devant la violation de l'engagement le plus solennel. C'est une honte pour ceux qui, ayant la force de s'y opposer, n'ont pas même essayé de le faire.

Cet audacieux mépris de la foi jurée a donné lieu au Maréchal de s'applaudir d'une mesure prise par lui au dernier moment, avant de quitter Paris. Il pensa que le musée d'artillerie pouvait être considéré comme une propriété militaire, quoique, à bien dire, ce soit plutôt une collection intéressant l'art et l'histoire que ressemblant en rien à un arsenal. Il se décida donc à l'emporter avec l'armée pour éviter les interprétations arbitraires que l'on pouvait prévoir; mais il se présenta une difficulté à peu près insurmontable. Les caisses publiques étaient vides, il n'y avait pas un centime à consacrer à cette dépense, l'artillerie n'ayant pas même les fonds pour des objets indispensables à son service et plus importants que la conservation du musée, quelque intéressant qu'il pût être. Le Maréchal se décidait donc avec un vif regret à le laisser derrière lui lorsque cette circonstance vint à la connaissance d'un homme qui avait des rapports quotidiens avec le ministère de la Guerre, M. Montessuy, l'un des munitionnaires de l'armée et fournisseur de l'Hôtel des Invalides. Pour emballer et charger tous les objets du musée avant l'évacuation, c'est-à-dire en moins de deux jours, on demandait vingt mille francs; M. Montessuy n'hésita pas à les avancer sans aucune garantie assurée d'en être jamais remboursé. C'est au patriotisme désintéressé de ce bon citoyen que la France doit la conservation d'un musée dont les dépouilles auraient été dispersées, comme autant de trophées, entre les étrangers, pour perpétuer le souvenir de nos revers à cette désastreuse époque.

MARÉCHAL DAVOUT

(La fin prochainement.)

LE PRINCE

A LA TÊTE SANGLANTE

I

Les branches basses du palétuvier, enguirlandées de lianes, forment un hamac au-dessus du marais, et c'est là que le pasteur de buffles est couché, nonchalamment, une jambe pendante, caressant de son pied nu les longs rubans d'herbes qui traînent sur l'eau.

D'une voix molle et machinale, il chante, le jeune homme, scandant sa chanson au rythme vague dont il se balance en faisant clapoter l'eau.

A quelque distance, vautrées dans la vase, leurs mufles camus et veloutés tendus vers lui, ses bêtes semblent l'écouter en dépit du proverbe : « La musique n'est pas faite pour l'oreille des buffles. »

De ses lèvres les paroles s'égrènent ainsi :

« Sauve-toi, seigneur tigre, sauve-toi! Malgré tes griffes, malgré tes dents terribles, ta mort est certaine. Voici l'éléphant, roi de la forêt, écrasant les broussailles. Il s'avance et va te briser les reins!

» Pauvre chèvre aux cornes gracieuses, à quoi bon fuir et bondir tout affolée? Ce tigre a faim, il faut qu'il mange.

» L'oiseau a des ailes multicolores, il vole haut, loin des embûches et, à plein gosier, chante sa joie. Hélas! le serpent, enroulé à l'arbre, fascine l'oiseau et l'engloutit dans sa gueule béante!

» Sous l'herbe et les feuilles mortes, à force d'être humble et petit, le vermisseau échappe à tout danger. Mais non! du haut de l'air, l'oiseau l'a vu: il fond sur lui et le dévore.

» Seul, le pasteur de buffles est assez infime et ignoré pour n'éveiller aucune convoitise!... »

Inondée de lumière et de chaleur, dans l'ardente sérénité de midi, la nature fermente et frémit. Sous l'inertie des choses la vie grouille et pullule; il y a du bruit dans le silence.

Mais, dominant tout, un bourdonnement continu résonne. Le jeune pasteur, malgré lui, l'écoute.

Qu'est-ce donc? on dirait le roulement lointain des chars de guerre, le piétinement cadencé des chevaux en marche et le heurt assourdi des armes.

Non, ce n'est pas cela.

Sur l'autre bord de l'étang, un frangipanier, merveilleusement, s'épanouit : aux branches nues, rien que des fleurs, de petites fleurs jaunes et blanches d'un adorable parfum; et, l'arbuste, dans l'eau trouble, se reflète, il n'est plus là qu'une fumée; mais tout un peuple d'abeilles, d'insectes et de papillons tourbillonne entre les branches fleuries, avec quel tumulte et quelle joie! Ils se gorgent, se saoulent, s'affolent; les ailes vibrent ou palpitent; des gouttes d'or, des émeraudes, des flammes, passionnément fondent sur les pétales embaumés, les baisent, les mordent, sucent la salive mielleuse, pétrissent la pulpe tendre gonflée d'un lait amer. Par moment, l'arbre semble se secouer, rejeter ces amantes insatiables; mais elles se ruent de nouveau, toujours avides, avec un frémissement plus sonore.

Le pasteur sourit et ferme à demi les yeux.

Les amoureuses abeilles, donnant l'assaut à cet arbre, lui semblaient imiter le bruit des chars de guerre, répercuté dans les gorges des montagnes!... Et pourquoi pense-t-il à la guerre?... les abeilles n'y pensent pas. Il veut, comme elles, l'inconscient bonheur dans l'inconsciente nature. Inconnu, perdu dans l'ensemble des choses, n'est-il pas pareil à l'insecte?... moins que lui.

Et il redit le dernier verset de sa chanson :

« Seul le pasteur de buffles est assez infime et ignoré pour n'éveiller aucune convoitise!... »

Mais voici qu'en sursaut, s'appuyant des mains aux branches, il se soulève, les yeux grands ouverts.

Un bruissement brutal du feuillage, tout proche, l'effare. Est-ce un buffle qui s'échappe?... quelque bête de proie qui en veut à son troupeau?...

Un hennissement bref lui répond, et, aussitôt, froissé par les branches, un guerrier paraît, suivi d'un autre.

Les chevaux, mouillés de sueur, haletants, se précipitent dans le marais, hument l'eau avidement. Ils sont entrés jusqu'au poitrail, et des frissons courent sur leurs flancs.

Un des guerriers, sous les écailles du brassard, relève la manche de sa tunique de soie, découvrant une blessure qui saigne.

Malgré la lassitude qui les accable et la poussière qui ternit leurs armes, ces deux guerriers ont une grâce singulière, une imposante majesté. On dirait des adolescents, mais on ne peut savoir, le casque masquant à demi leur visage.

Le pasteur de buffles regarde, les yeux élargis, la lèvre agitée d'un tremblement. Sous la pluie de soleil qui tombe entre les feuilles, cet étincellement du harnais de guerre semble le fasciner; et surtout ce bras nu, si lisse, si pur, où le sang, enroulé en lanières pourpres, glisse jusqu'aux bouts des doigts minces qui le secouent. Il voudrait une coupe d'or pour le recueillir, ce sang, qu'il croit devoir être infiniment précieux.

Penché vers l'eau, le guerrier lave sa blessure, presse cruellement cette bouche douloureuse pour que le sang em-

porte le poison, si la flèche qui l'ouvrit était vénéneuse; puis son compagnon, d'un lambeau de ceinture, le panse.

Alors, pour un moment respirer mieux, ils ôtent leurs casques et découvrent de fiers visages; l'un d'eux, celui du blessé, d'une beauté extrême!

Le pasteur a laissé échapper un cri, dénoncé sa présence. On le regarde, à présent, un autre cri répond au sien.

— Royale sœur, vois donc, le reconnais-tu, l'évadé, le fugitif, celui qu'on croit mort?

— Je le reconnais!

Et lui murmure, la main sur ses yeux :

— Je rêve, je ne vous vois pas, là, devant moi... vous êtes des fantômes!

— Tu sais notre nom comme nous savons le tien, prince Lée-Line, toi qui laissas vide ta place, désertas la vie.

De ses mains tendues il repousse la vision.

— Midi brûle, dit-il, le sang bat mes tempes, mes yeux éblouis voient des flammes! Vous n'êtes pas réelles!...

Mais la guerrière blessée s'écrie :

— Pasteur de buffles!...

Alors il se relève, dompte sa stupeur.

— Oui, dit-il, pasteur de buffles!... Dans ce néant j'étais englouti, oublié, et moi-même, peut-être, j'oubliais...

— Mieux valait la mort.

— J'allais vers elle, mais sans hâte. Est-ce l'oubli, la mort? Qui peut répondre? Je voulais rejeter de mon âme tous mes rêves, toutes mes souffrances, ne pas les emporter avec moi; pour mourir, j'attendais de ne plus être vivant!

— Qu'avais-tu donc rêvé? qu'as-tu donc souffert que tu es à ce point lâche devant le destin?

— J'ai fui pour taire mes désirs et pour dérober mes larmes. Comment parlerais-je aujourd'hui que les larmes ont submergé les désirs?

— Ne sais-tu pas qui t'interroge? s'écria la plus jeune des femmes, qui, dans un sursaut de colère, lança son cheval en avant.

— Ba-Tioune-Tiac, la Fleur-Royale est devant moi, répondit Lée-Line, et toi, Ba-Tioune-Nhi, la Tige-d'Or, tu es sa sœur.

Mais Tige-d'Or fronçait les sourcils sous son casque.

— C'est tout ce que tu sais? tu es vraiment tombé si bas?... Tu es à ce point aveuglé, que l'éclat d'une gloire sans pareille n'atteignit tes yeux d'aucune lueur?

— Depuis plus de trois années : l'ombre, le silence, le désert.

Elle se pencha vivement vers Fleur-Royale, lui détacha sa jambière gauche et releva l'étoffe soyeuse.

— Eh bien, regarde!

La jambe fine et nerveuse apparut, au-dessus du pied cambré dans l'étrier, et elle ne sembla pas nue, car un tatouage vert la couvrait de la cheville au genou. Un monstre, vêtu d'écailles, s'enroulait là, tordant son corps, dégainant les cinq griffes de ses serres, dardant sa langue fourchue hors de sa gueule menaçante; c'était le terrible Dragon, emblème du pouvoir suprême.

— Comment cela se peut-il?...

Tige-d'Or cria :

— Elle est le roi de l'Annam!

Et Lée-Line, subitement pâle et pris d'un tremblement, se prosterna.

II

Elle est le roi de l'Annam!...

Ils sont maintenant sous l'ombre d'une tente, une ombre chaude et dorée, car les parois intérieures sont de soie jaune, car c'est la tente royale!

Tout alentour, le camp immense se déploie et sa rumeur s'étouffe en approchant de la muraille de toile qui forme l'enceinte sacrée; elle meurt tout à fait en traversant l'espace vide qui isole la tente du maître.

Tous trois sont là, attardés dans un silence plein de souvenirs. Sur un lit fait de nattes et de tapis, la reine, ou plutôt le roi, — car le mot féminin n'existe pas, qui exprimerait le chef suprême. — La cuisante plaie de son bras l'enfièvre. Tige-d'Or renouvelle sans cesse l'eau fraîche et les baumes. Sur un esca-

beau en bois de cèdre incrusté de nacre, Lée-Line, accablé d'émotion, pleure tout bas, le front dans ses mains.

Fleur-Royale laisse peser sur lui son regard lourd de pensées et elle dit enfin d'une voix lente, comme si elle achevait tout haut sa rêverie :

— Après tant de jours, on te revoit, tu sors de l'oubli de la mort, et l'esprit s'effare devant toi comme en présence d'un fantôme. C'est bien toi, cependant, nos yeux n'ont pas encore désappris ta forme. Aussi bien que nous tu es un rameau de l'antique dynastie des Hung; le même verger a vu croître notre enfance et fleurir notre jeunesse, jusqu'au temps où une rafale bouleversa l'enclos. C'est alors que tu disparus et que l'on perdit toute trace de toi. Explique à présent, prince Lée-Line, cet inconcevable exil et pourquoi, toi qui brillais parmi les illustres, tu es devenu le pareil des sauvages Miao-Tseu, fils des champs incultes?

— Au maître tout ce que nous sommes appartient, dit Lée-Line en séchant ses larmes : tu m'interroges, je dois répondre. Il me faut donc fouiller, comme la terre d'une tombe que l'on rouvre, l'oubli amassé sur mon désespoir, il me faut l'arracher au mystère, déchirer son linceul de silence, hélas! ramener au jour l'enseveli, avec l'épouvante de le retrouver vivant!... Tu le veux, il le faut... Oui, nous étions, comme tu l'as dit, des fleurs d'un même arbuste, buvant la même sève, baignés dans le même rayon. Te souviens-tu de l'ardeur croissante qui nous brûlait à mesure que nous découvrions la vie, la beauté des choses, la sagesse des penseurs, la divinité des poètes? C'était comme une nouvelle naissance, l'éclosion de notre esprit. Fleurs d'abord et liés au rameau natal, nous devenions papillons, libres ailes envolées dans la lumière, et, avec une folle ivresse nous prenions possession du printemps.

— Oui, dit la reine, oh! oui, je me souviens! tout fut sombre depuis cette aurore, depuis qu'un ouragan dispersa nos ailes, pétales arrachés aux fleurs!... Des siècles avaient passé, pendant lesquels les maîtres de l'Annam, les conquérants chinois, nous opprimaient au nom de l'empereur suzerain; mais nous étions faits au joug et il nous semblait léger. C'est alors que parut un nouveau gouverneur, qui, dans une frénésie tyrannique, se mit à bouleverser le pays : tout ce qui

était noble ou vertueux, tout ce qui s'élevait par l'esprit et le courage, fut abattu, humilié, bafoué, la démence régnait avec la débauche et l'épouvante; le Chinois fut pris en haine...

— Aux Chinois pourtant nous devions le plus beau de nous-mêmes, reprit Lée-Line : en nous asservissant, ils avaient délivré notre esprit de l'ignorance, ils étaient les créateurs de notre âme. Le flot qui nous avait submergés roulait toutes les merveilles : la poésie, la musique, tous les arts, l'écriture, la science, les rites!... Voir s'y mêler une vase putride et empoisonnée! quel désastre! Mais cela seul ne m'eût pas terrassé... une autre douleur plus profonde...

— Une autre douleur?...

— Je parle pour t'obéir, dit Lée-Line, il faudra oublier mes paroles et ne pas s'en courroucer.

— J'oublierai!...

Le prince détourna ses regards, dit d'une voix plus sourde :

— Ton père annonça qu'il avait élu pour son gendre un homme de noble race, aimé du peuple : l'illustre Khisak... Cette nouvelle tomba sur moi comme la foudre. Je fus l'arbre brûlé jusqu'aux racines, encore debout cependant. Achever de mourir, je ne voulais plus que cela. C'était facile : je n'avais qu'à tendre la gorge, désapprouver d'un geste ou d'un mot les actes du tyran, et le glaive tombait sur moi. Hélas! j'eus peur de l'éternité!... On m'avait enseigné que les maux du corps finissent avec la vie, mais que les peines morales, notre âme les emporte pour en souffrir encore dans le temps sans fin. La cruauté de ma douleur m'épouvanta, m'éclaira le danger : la crainte de mourir, avant d'avoir tué mon désespoir, s'empara de moi, m'affola! A la cour, la mort planait sur toutes les têtes. Je m'enfuis de la cour, de la ville, pour me cacher, me perdre dans la foule, disparaître, moins que les moindres, infime parmi les infimes!...

— Pasteur de buffles! s'écria Tige-d'Or avec ironie.

La reine se taisait, les yeux troubles, regardant vers les lointains de ses pensées.

Une trompette sonna dans le camp; un chant mince, aigu, clair comme un rayon et qui sembla percer le mur de satin.

« Gloire à la reine! criait-il, soyons son rempart, veillons sur elle! »

Comme cinglé par cette royale fanfare, le juste orgueil reprit son éclat; les yeux se dévoilèrent, Ba-Tioune-Tiac redevint la volonté souveraine, au masque impassible.

— Parle, Tige-d'Or, dit-elle, enseigne-lui l'histoire de l'Annam en ces trois dernières années.

Et Tige-d'Or parla.

III

— Je revois, dit-elle, la salle aux colonnes rouges où s'enroulaient des dragons d'or, et les gardes avec la grimace de leur face peinte; ils tenaient à deux mains, la pointe vers les dalles, leur lance à large lame; je revois, la plume de paon au bonnet, mais le deuil sur le front, les courtisans debout en face du trône, échelonnés jusque sur les marches qui montaient du jardin, et, derrière eux, sur le gravier de la grande allée, porté par deux lions de pierre, le gong de justice que personne ne frappait plus.

Celui qui était assis sur le trône et, au nom du Fils du Ciel, l'empereur Kouan-Vou-Ti, gouvernait le pays des Giao-Gi, eût été réprouvé par les tigres comme trop cruel; il usurpait cependant la forme humaine.

Ce jour-là, à l'ivrogne, à l'infâme, au monstrueux To-Ding, de nouveaux époux, le vertueux Khisak et Fleur-Royale, la belle et pure, devaient, selon les rites, offrir des présents et faire leur soumission.

Devant le trône, un lac de sang, sur les dalles, barrait la route; la jeune épouse, qui s'avançait, y mira tout à coup son visage épouvanté.

Un jeu effroyable venait de prendre fin. Les courtisans de la débauche et du crime, vautrés sur des coussins, riaient encore en enfilant des pièces d'or au ruban de leur ceinture.

A dire seulement quel était ce jeu, tout l'être se soulève d'horreur. On saisissait, dans les campagnes, les femmes grosses, pour les traîner au palais. Alors on engageait des paris sur le sexe de l'enfant à naître, et, afin de savoir, on leur arrachait des entrailles!...

En voyant les femmes éventrées qui gisaient là, Khisak ne put retenir un mouvement de colère et de révolte : il fronça les sourcils, serra les poings. La face de To-Ding s'empourpra et un horrible rire découvrit ses dents.

— Te crois-tu le censeur royal, s'écria-t-il, pour oser me montrer une autre expression que celle de l'humilité et du respect?... Tu peux y joindre celle de la crainte, car ta longue tête, avec ses yeux étroits, ses rares poils gris et les rides d'orgueil qu'a gravées sur ton front une fausse renommée, ne me plaît guère, et toute tête qui me déplaît roule dans le sang.

Ce fut au milieu d'un silence blême, qui suspendit toutes les respirations, que vibra la réponse de Khisak, ses dernières paroles :

— Celui qui meurt, comme tu mourras, sur le fumier de ses crimes, cria-t-il, peut craindre la fin, car son âme tombe au corps d'un pourceau; mais l'âme des sages s'envole auprès des immortels!

— Envole-toi donc! hurla To-Ding.

Et aussitôt, sur un signe qu'il fit au bourreau, la tête de Khisak roula dans la flaque sanglante.

Fleur-Royale ne cria pas, ne fit pas un geste; mais sa lèvre tremblait et son regard était terrible.

Je m'approchai d'elle pour la soutenir, pour partager son sort, car le glaive abaissé, dont la pointe laissait fuir un serpent rouge, pouvait se relever.

Ah! oui, je la revois cette assemblée, figée dans une stupeur d'effroi! Toutes ces faces de lâcheté, ces rictus qui se croyaient des sourires, et, aux pieds de l'épouse, la noble tête aux yeux élargis et dont la bouche ouverte semblait crier un ordre!...

L'indignation m'étouffait, je ne pouvais la contenir, elle allait déborder de moi-même en insultes et en sanglots, quand Fleur-Royale saisit, par le chignon dénoué, la tête de son époux et s'enfuit, en jetant une clameur tellement surhumaine, que beaucoup des assistants tombèrent à genoux.

L'infâme To-Ding s'était levé du trône et il quitta la salle, gagnant en hâte l'intérieur du palais comme si lui aussi s'enfuyait.

Moi, j'arrachai le glaive, encore terni, à la main du bourreau et je suivis Fleur-Royale.

Elle était déjà dans la grande allée, arrêtée devant le gong de justice, et tenant toujours par les longs cheveux la tête de Khisak.

Tout à coup cette tête tournoya et vint frapper violemment le disque sonore.

Oh! les sons lugubres et terrifiants! A chaque heurt du crâne, ils s'enflaient, grondaient, roulaient d'échos en échos, bruit d'écroulement, de cyclone, de flots déchaînés. C'était un prodige, le Ciel parlait et la ville entière l'entendit.

On accourait de tous côtés; les gardes jetaient leurs armes, les esclaves se prosternaient, le peuple tendait les bras.

Et la veuve, avec la tête de l'époux, frappait toujours et, dans le formidable tumulte, on croyait entendre les plaintes des opprimés, les cris de fureur, les cris de vengeance!

To-Ding sortit du Palais, le fouet de commandement à la main, au milieu des guerriers chinois de son escorte. Il croyait, par sa présence, imposer le respect, réduire au silence cette populace. Mais, lorsqu'il parut au sommet des marches, une telle rumeur de haine éclata que le tyran devint pâle et fit un pas en arrière.

Fleur-Royale cessa de frapper le gong: parmi les armes qu'on avait jetées sur le sol, elle ramassa un arc, prit une flèche dans un carquois et la lança vers To-Ding. Le Ciel conduisait son bras, car la flèche atteignit le monstre, qui tomba sur un genou.

— Ma sœur fidèle, va, et tranche-lui la tête, me cria Fleur-Royale; ce glaive est pour cette action en ta main.

Aussi prompte que sa volonté, j'obéis à ma sœur; je gravis les marches en deux bonds et, aidée aussi par le Ciel, d'un seul coup je fis tomber la tête de To-Ding.

Des mandarins annamites avaient saisi à la gorge les guerriers chinois, qui voulaient se porter au secours de leur maître, les renversaient et les terrassaient, tandis que je montrais à la foule la tête grimaçante du tyran.

Fleur-Royale posa le pied sur le corps de ce pourceau qui dégorgeait une cascade rouge du haut de l'escalier. Elle fit un geste de la main et un profond silence s'établit.

— Vois, peuple, dit-elle, vois ce que deux femmes ont pu faire : le noble Khisak est vengé, et toi, te voilà délivré de l'odieuse tyrannie qui t'écrase depuis si longtemps. Ce que vos cent mille bras robustes n'ont pas même tenté, nos mains fragiles l'ont accompli. N'avez-vous pas honte? Ne voulez-vous pas achever l'œuvre, prendre votre part de gloire?

Une seule voix formidable clama :

— Oui, oui, nous le voulons, parle!... Parle encore!

— Eh bien! jetez loin de vous, et à jamais, les tronçons de la chaîne brisée; redevenez libres, chassez l'envahisseur, le Chinois vorace. Chassez-le du palais, de la ville, du royaume, rendez au pays des Giao-Gi l'indépendance qu'on lui a ravie; n'hésitez pas, ne tardez pas : aujourd'hui, à l'instant même, devant ce sang impur qui souille notre sol, choisissez un chef qui vengera nos ancêtres et vous conduira à la victoire!

— Toi! Toi seule! sois le roi, sois le maître, nous t'obéirons, nous te suivrons!

Elle resta un instant silencieuse, les yeux levés vers le ciel; puis elle dit d'une voix ferme et haute :

— Les dieux m'ordonnent d'accepter; ils me guideront et me soutiendront. Je serai votre volonté et vous serez ma force. Le roi de l'Annam vous le jure ici : il va vous délivrer et conquérir son royaume!...

Et Fleur-Royale étendit les mains comme pour prendre sous sa protection tout ce peuple prosterné.

Oh! les belles journées de batailles! les saintes victoires! les marches glorieuses! Fleur-Royale, sous l'armure et le casque aux ailerons d'or, semblait le génie de la guerre. Quand elle paraissait, l'arc en travers des reins, le glaive au poing, guidant des genoux son cheval ardent, l'armée, fanatisée, se sentait invincible. En moins d'un mois, tous les Chinois qui n'avaient pas péri furent rejetés hors des frontières; soixante-cinq villes se soumirent au roi; l'éléphant qui nous portait dans les triomphes marchait sur la soie et les fleurs.

Puis, l'indépendance reconquise, ce furent les jours heureux, le peuple guéri de tous ses maux, la prospérité revenue sous le règne pacifique, plein d'équité et de sagesse.

Elle est le roi de l'Annam! et nul souverain autant qu'elle n'a mérité l'amour de ses sujets.

IV

— Tu as fait cela! sanglotait Lée-Line, le front dans la poussière, aux pieds de Fleur-Royale. Tu as fais cela, sainte héroïne! Et moi, misérable, je te pleurais dans la solitude, au lieu d'être là pour te servir, mourir pour toi!...

— Relève-toi, Lée-Line, dit le roi, relève-toi pour me servir. Je te nomme chef suprême de l'armée: le premier du royaume après Tige-d'Or, qui est comme moi-même. Tu n'étais pas aux jours de faste et de gloire; muré dans ta douleur, tel la larve qu'enferme le cocon étouffant, tu n'as rien vu, rien su de la vie. Tu reviens quand le ciel s'obscurcit, hélas!... Puisse ton courage soutenir le mien! Écoute : après trois ans d'humiliation muette, la Chine formidable se relève contre nous. Des guerres civiles absorbaient les forces de l'ennemi; mais les révoltés, les terribles Sourcils-Rouges, ont été vaincus; l'empereur Kouan-Vou-Ti a tourné alors ses regards vers le sud, et il a ordonné de reconquérir le beau pays des Giao-Gi, qui fut si longtemps son vassal. A l'automne dernier, la guerre s'est rallumée, guerre d'escarmouches, d'embuscades, de ruses et de fatigues sans fin. Je n'ai pas faibli : l'automne et l'hiver ont passé, les Chinois n'ont rien gagné sur nous. Mais le sang de l'Annam s'épuise, et le leur est intarissable; nous sommes comme un lac en face de l'Océan. De funestes présages ont marqué le commencement du printemps : le soc de la charrue s'est brisé, tandis que, selon le rite, je creusais un sillon pour les premières semailles; une sécheresse dévorante brûle les moissons et prépare la disette; hélas! les dieux distraits ne m'assistent plus, l'angoisse serre mon cœur, mes bras se brisent sous un poids trop lourd...

— Je serai ton rempart et ta force, s'écria Lée-Line. Je le veux, et tu as bien prouvé, toi, que la volonté peut tout!...

La mince fanfare sonna une alarme, et, les rideaux de la tente brusquement écartés, trois mandarins en armes parurent. C'étaient les ministres les plus fidèles, les plus braves : Koo-Hoang, Nhat-Nam et Hop-Pho.

Fleur-Royale se leva, fière et calme, le front intrépide :

— Parlez!...

— Les Chinois ont franchi la frontière d'Annam!

— Ils couvrent les montagnes de Lang-Son, emplissent les vallées.

— Lu-Lan, un de leurs chefs les plus vaillants, marche à leur tête.

— Les dieux marchent avec nous, dit le roi, et comme toujours, ils nous conduiront à la victoire. Fais ton devoir, Lée-Line; préparez-vous tous pour une grande bataille. Demain, dès l'aube, nous livrerons un combat décisif. Laissez-moi, maintenant, seule avec ma sœur : nous passerons la nuit en prières.

V

Le roulement des chars de guerre, répercuté par les gorges des montagnes, le piétinement cadencé des chevaux en marche, le heurt des armes, les ordres hurlés par des voix rauques, les galops précipités sur les pentes vertes des collines; puis la mêlée furieuse sous les étendards qui flottent et le hérissement des lances[1]!

L'océan chinois a débordé dans les vallées de l'Annam. Mais la libératrice du royaume se dresse devant lui comme une digue, l'empêche d'aller plus loin, le repousse.

Elle conduit le centre de l'armée, Tige-d'Or commande l'aile droite, Lée-Line l'aile gauche.

Et les heures brûlantes s'écoulent; la lutte s'acharne, sans répit; puis, c'est la confusion, le carnage, le délire du désespoir...

Cependant Lée-Line fait des prodiges; peu à peu, devant lui, les ennemis reculent, harcelés par ses deux glaives qui semblent des serpents furieux dont chaque morsure ouvre une fontaine sanglante.

Mais, hélas! que de morts, que de vides dans l'héroïque armée de Fleur-Royale! Un contre dix, au début du combat,

1. Cette bataille fut livrée l'an 42 de notre ère.

les soldats de l'Annam ne sont même plus un contre cent. Et pourtant, ce sont eux à présent qui marchent sur la terre chinoise: ils refoulent, dans les gorges étroites, les guerriers du Fils du Ciel.

Ceux-ci, harassés d'avoir tant tué, ont l'air de céder, de s'enfuir. Leur chef Lu-Lan, blessé au visage, du geste et de la voix les entraîne en arrière, et bientôt tous s'éloignent, disparaissent, abandonnent le lieu du combat.

*
* *

— Lée-Line! Lée-Line! Fleur-Royale t'appelle: elle est blessée, blessée à mort!...

Tige-d'Or a rejoint le prince qui poursuivait l'ennemi et Lée-Line, avec un sursaut douloureux, s'arrête, tourne bride, revient ventre à terre.

La reine est restée à cheval. Elle est si pâle qu'elle semble une statue d'ivoire. On lui a enlevé sa cuirasse pour comprimer, sous les plis d'une écharpe, sa poitrine qui saigne. Dans l'ardeur du combat, ses cheveux se sont dénoués sous le casque; l'héroïsme et la fièvre font resplendir ses yeux.

— Merci, Lée-Line, dit-elle, je te dois ces dernières heures de victoire; c'est grâce à toi que mon sang, comme un sceau royal, a mis sa marque sur le sol ennemi. La fin est venue, pourtant, et c'est ici l'adieu suprême!

— L'adieu!... non, pas entre nous: me voici, et, où tu iras, j'irai.

Leurs chevaux se touchent, Lée-Line soutient de son bras la reine qui défaille et appuie sa tête lasse sur l'épaule du guerrier.

— La vie nous a séparés, dit-elle, puisse la mort nous réunir! Regarde dans mon cœur, la blessure, en ouvrant ma poitrine, l'a mis à nu... Regarde, tu y verras ton image: il était le temple où je gardais ton souvenir. O compagnon de mon printemps! c'est ton absence qui m'a faite vraiment veuve; c'est à cause d'elle que ma dynastie finit à moi.

— Hélas! hélas! quand je brisais si cruellement les ailes

qui voulaient voler vers toi, pourquoi ne l'ai-je pas su, que tu m'attendais?...

— Non, je ne t'attendais pas. Le ciel m'avait confié une mission sublime, et, afin de la remplir sans faiblesse, j'étais implacable pour moi-même. Devant tes larmes, devant ton désespoir et ta mort, je fusse demeurée le roi de l'Annam, sans te laisser deviner que nul royaume ne valait pour moi ton amour.

— Ah! ne restons pas sur la terre! dit Lée-Line, ce n'est plus notre place : le pasteur de buffles est devenu l'égal des dieux!

— Dis, n'est-ce pas? ton amour s'est relevé vivant, hors du tombeau où tu l'avais enseveli?

— Regarde dans mes yeux comme il brûle, il ne pouvait pas mourir, étant éternel.

— Tes yeux, ils brillent comme des phares à l'entrée des pays célestes; ils m'annoncent le repos délicieux après la tempête.

— Alerte! cria Tige-d'Or.

Mais Lée-Line resserra son étreinte, penché vers la reine, extasiée en ses bras.

— Je veux le baiser qui enchaîne à jamais les âmes l'une à l'autre, dit-il.

— La fleur de tes lèvres! la fleur de mes rêves! celle que seule je désirais, quand, dans mes triomphes, je marchais sur les fleurs. Oh! la fleur de tes lèvres, donne-la-moi!...

Une colère trembla dans la voix de Tige-d'Or.

— Tu es toujours le roi de l'Annam, tu n'es pas libre encore. Veille à ta gloire avant de mourir.

Et elle cravacha les chevaux, pour déchirer ce baiser, qui commençait l'éternité.

— Tout n'est donc pas fini? dit la reine, qu'y a-t-il?

Des éclaireurs étaient là, revenus en hâte, haletants.

A quelques minutes de marche, une armée formidable s'avançait. Le général Ma-Vien, le plus illustre des chefs chinois, dont la fille avait épousé l'héritier du Ciel, la conduisait. Toute cette horde que l'on avait vaincue était seulement l'avant-garde de l'armée véritable.

— Quelques centaines de soldats saignants et harassés, c'est tout ce qui nous reste, dit Tige-d'Or.

— Ah! je ne veux pas tomber entre les mains de l'ennemi! s'écria Fleur-Royale. Je dois mourir sur la terre d'Annam, reconquise par moi, reperdue aujourd'hui, hélas! C'est ce sol sacré qui doit boire mon sang; c'est dans l'air natal que doit s'exhaler mon souffle. Sauve-moi, Lée-Line; protège ma fuite: sois pareil aux dieux, barre la route à toute cette armée, qu'elle me laisse le temps d'atteindre la rivière de Cam-Hé.

— Je le ferai, dit le prince; emmène tous ces soldats hésitants, qu'ils soient ton escorte. Seul, je défendrai ce défilé assez longtemps pour que tu atteignes la rivière, et après, je le jure, j'irai te rejoindre. Tu m'as enseigné par l'exemple que la volonté peut tout.

— Adieu donc! dit Tige-d'Or.

— A bientôt! cria la reine, la récompense nous attend.

Et les chevaux s'enfuirent au galop, tandis que Fleur-Royale, retournée sur sa selle vers Lée-Line, du doigt lui montrait le ciel.

. . . .

Sous l'ombre épaisse des banians séculaires aux colossales ramures, deux par deux, les bonzesses marchent, le front grave, laissant traîner, sur les dalles disjointes de la chaussée, leur longue tunique grise à manches très amples. A droite et à gauche, elles montent lentement les escaliers de pierre qui conduisent au terre-plein de la pagode.

Une grosse cloche gronde, et tinte à coups irréguliers.

On voit s'étager les toitures du temple, les trois toitures pourpres, de moins en moins larges, dont les angles se relèvent comme des pointes d'ailes; sur les arêtes sont sculptés le dragon Long et l'oiseau Foo-Ouan. Plus haut que l'édifice, les arbres géants étendent leurs branchages touffus.

Deux éléphants noirs, en terre peinte, pourvus de défenses naturelles, flanquent la porte du sanctuaire, qui creuse un carré sombre comme la bouche d'une caverne. Les bonzesses apparaissent un instant, blanches sur cette ombre, puis elles s'enfoncent dans la nuit.

A l'intérieur de la pagode, la lumière du jour ne pénètre pas. De grands flambeaux et des lanternes de soie éclairent les draperies rouges qui voilent l'autel sur ses quatre faces et dont les plis somptueux tombent des hauteurs obscures. A droite et à gauche, de petites chapelles, fermées par des stores transparents, laissent voir confusément des statuettes dorées, et, entre les chapelles, sur les murailles, sont sculptés des tigres, des tortues géantes, des chevaux ailés.

Une femme au noble visage sous ses longs cheveux blancs, la supérieure des religieuses, est accroupie sur une natte, en avant de l'autel. Toutes les bonzesses se rangent en demi-cercle autour d'elle et s'accroupissent, chacune sur une natte.

La cloche cesse de tinter, laissant ses dernières vibrations trembler longtemps.

La supérieure fait un geste et les rideaux de pourpre, s'enroulant sur eux-mêmes, remontent vers le plafond invisible.

Sur un piédestal de marbre, deux statues colossales apparaissent, deux femmes agenouillées, les mains tendues vers le ciel. L'une est vêtue d'une robe de satin jaune, l'autre d'une robe de soie rouge. Une mitre extrêmement haute, surchargée de fleurs d'or, les coiffe. De chaque côté, des inscriptions disent le nom des déesses :

BA-TIOUNE-TIAC. — BA-TIOUNE-NHI.

Sur les tables des offrandes, couvertes de vases précieux et de flambeaux allumés, les desservantes entassent des fruits et des fleurs ; d'autres jettent sur les braises des grandes cassolettes de bronze les bois odorants dont la fumée monte en minces filets qui oscillent.

Un gros livre, posé sur un pupitre, est ouvert devant la supérieure.

— Aujourd'hui, pour anniversaire de la grande bataille, dit-elle, je dois vous lire le récit de la sainte mort du Prince à la Tête sanglante.

Et, en balançant un peu son corps au rythme de la mélopée, elle psalmodie d'une voix monotone :

« Cent mille guerriers ! cent mille guerriers chinois ! Ils couvrent les sommets, les pentes, les vallées !

» Les fils du Dragon viennent pour dévorer l'Annam. Ils veulent saisir les deux femmes sublimes qui leur ont infligé tant de défaites et les ont chassés du beau royaume qu'ils avaient conquis.

» Cent mille guerriers ! cent mille guerriers chinois ! Ils atteignent l'étroit défilé qu'il faut franchir pour entrer dans le triste pays d'Annam.

» Un seul homme est là, qui barre la route, un seul homme vivant ; mais toute une foule de morts qui défendent encore leur roi, car, remis debout, ils obstruent la route et font face à l'ennemi avec des visages effroyables.

» Le vivant, c'est le prince Lée-Line, qui a juré d'arrêter toute cette armée assez longtemps pour que les deux sœurs royales puissent atteindre la rivière de Came-Hé.

» Cent mille guerriers ! cent mille guerriers chinois ! Le prince lance des flèches qui portent la mort. Et les morts ennemis s'entassent, barrent aussi la route.

» Des milliers de flèches volent vers le prince ; mais elles ne l'atteignent pas : il les saisit au vol et les renvoie à l'ennemi, de sorte qu'il ne manque jamais de flèches.

» — C'est un prodige ! crient les assaillants.

» Et le prodige dure jusqu'au soir.

» Alors, plein de colère, le général Ma-Vien s'avance lui-même ; il franchit les morts et vient combattre le prince.

» — Je peux mourir à présent, dit Lée-Line, j'ai tenu mon serment, les deux sœurs ont atteint la rivière.

» Il lutte encore, pourtant ; mais Ma-Vien le frappe de son glaive, l'atteint au cœur, puis lui tranche la tête.

» Cent mille guerriers ! cent mille guerriers chinois ! Toute l'armée victorieuse a passé sur le corps du prince ; elle s'éloigne par les pentes, par les vallées, disparaît.

» Alors le héros se relève. Il ramasse sa tête sanglante et la replace sur son cou sanglant.

» Et d'un pas rapide il marche. Il marche vers la rivière de Cam-Hé.

» De grosses gouttes de sang tombent sur sa route, sa tête sanglante pleure de grosses larmes rouges.

» Mais, dès qu'une de ces gouttes touche la terre, un cheval ailé s'envole, l'emporte au ciel, laissant à la place où

elle est tombée un bloc de pierre qui a la forme d'un cheval ailé.

» Le Prince à la Tête sanglante a atteint la rivière de Cam-Hé. Une foule d'hommes et de femmes pleurent, agenouillés sur la route; ils contemplent deux mortes, couchées sur un radeau de fleurs, qui, lentement, remonte le courant.

» Ils pleurent : ils ont reconnu le roi de l'Annam et sa sœur héroïque. Ils s'efforcent d'attirer les corps sur le rivage, mais ils ne peuvent y réussir : la force de tant de bras est impuissante.

» Mais le Prince à la Tête sanglante s'avance, et, aussitôt, de lui-même, le radeau de fleurs s'approche, touche la rive.

» Alors, le prince se couche aux pieds des deux saintes et sa tête sanglante roule de ses épaules.

» A la place même où s'accomplit le miracle, on éleva la pagode des Deux Princesses[1], qui nous abrite encore aujourd'hui et où ma voix chante pour vous.

» Les colonnes orgueilleuses, les colonnes de cuivre élevées par le chef chinois et qui disaient : « Nous anéanti- » rons l'Annam si quelqu'un ose les renverser », ont disparu depuis longtemps.

» Mais les nom de Ba-Tioune-Tiac et de Ba-Tioune-Nhi sont encore dans tous les cœurs, sur toutes les lèvres. Les deux héroïnes, devenues déesses, veillent sur l'Annam sans se lasser jamais.

» Car il y a aujourd'hui mille huit cent cinquante-cinq années que le Prince à la Tête sanglante vint tomber aux pieds des deux sœurs glorieuses. »

JUDITH GAUTIER

1. La Pagode des Deux Princesses est située non loin de Ha-Noï, sur la rive gauche du Song-Cà.

LE PARADIS

DE

LA REINE SIBYLLE

C'est une figure singulière, intéressante et, par plus d'un côté, assez énigmatique que celle d'Antoine de la Sale, l'auteur aujourd'hui reconnu, non seulement de *Jehan de Saintré*, mais des *Quinze joies de mariage* et des *Cent nouvelles nouvelles*. Les contrastes abondent dans sa vie et dans son œuvre. Ce Provençal, un des premiers méridionaux qui se soient introduits dans la littérature française, a manié notre langue avec plus d'aisance que la plupart de ses contemporains : on jurerait que ses ouvrages appartiennent à la pure veine « gauloise » : on y trouve même cet esprit « parisien », mélange d'observation acérée, d'ironie indulgente et d'expérience sceptique, qu'on voit se manifester à travers les siècles dans une série ininterrompue d'œuvres légères de forme, amères de fond. Cet homme grave, qui fut commandant militaire de Capoue, viguier d'Arles et premier maître d'hôtel de Philippe le Bon, qui remplit des ambassades et fit des éducations princières, a écrit des contes où la licence des détails égale l'ordinaire immoralité des thèmes. Ce commensal habituel des

rois et des ducs a peint la vie bourgeoise avec une minutie, une exactitude et un relief surprenants. Ce célibataire a observé les dessous les plus intimes et les plus familiers de la vie conjugale avec une pénétration malicieuse qui ne peut se comparer qu'à celle d'un Balzac. Enfin, pour comble de contradiction, après avoir écrit dans son âge mûr, et sans doute dès sa jeunesse, des ouvrages d'un caractère sérieux et pédagogique où il n'a montré que fort peu de personnalité et de talent, il s'est mis, à plus de soixante ans, à composer des livres badins où il s'est révélé soudain comme un écrivain merveilleux et un impitoyable railleur, et c'est à soixante-quatorze ans, au moment de mourir, que, suivant toute apparence, il a terminé ce joyeux recueil des *Cent nouvelles nouvelles*, si longtemps, et bien à tort, attribué au roi Louis XI.

Ce n'est pas ici le lieu d'écrire une biographie d'Antoine de la Sale et une appréciation de son œuvre, tâche attrayante qui, je l'espère, trouvera bientôt quelqu'un pour la mener à bonne fin[1]. C'est à un simple épisode de l'une et de l'autre que je veux m'attacher. Sans parler de son intérêt propre, cet épisode nous permet de relier le La Sale septuagénaire et jovial au La Sale plus jeune et plus sérieux. Si dans *Jehan de Saintré* on trouve un long intermède de caractère pédagogique qui nous rappelle assez ennuyeusement le gouverneur de princes qu'était l'auteur, on rencontre avec une surprise plus agréable dans la *Salade* une parenthèse qui nous fait pressentir, bien qu'il s'y montre moins alerte et beaucoup plus réservé, le conteur facétieux des derniers jours. Le *Paradis de la reine Sybille* — jusqu'à ces derniers temps resté à peu près inconnu — nous montre même La Sale sous un nouvel aspect, celui du touriste en quête d'impressions rares et observateur attentif de la nature, et soulève en même temps des questions fort curieuses au sujet d'une des plus belles légendes du moyen âge, légende rajeunie en notre siècle, comme celles de Tristan, du Chevalier au cygne et de Perceval, par l'imitation créatrice de Wagner.

1. M. Söderhjelm, professeur à Helsingfors, dont je citerai plus loin l'intéressante publication, s'en occupe depuis longtemps déjà. Dans une note de cette publication, il cite les travaux antérieurs, entre lesquels les excellentes études de M. E. Gossart, de Bruxelles, tiennent le premier rang.

I

Antoine de la Sale écrivit la *Salade* entre 1438 et 1442. Il a composé ce livre pour l'éducation du jeune prince dont il était alors gouverneur et auquel il l'a dédié, Jean de Calabre, fils du roi René. C'est un ouvrage moral et historique, une sorte de compilation sans ordre et sans originalité [1], assez lourdement écrite. Le titre bizarre est une allusion au nom de l'auteur (il a écrit un livre du même genre qu'il a appelé la *Salle*), et en indique en même temps le caractère, « pour ce que en la salade se mettent plusieurs bonnes herbes ». La *Salade* est divisée en trente « livres », pour la plupart fort courts. Le quatrième, qui tranche par le ton avec les autres, est intitulé : *Du mont de la Sibylle et de son lac et des choses que j'y ai vues et ouï dire aux gens du pays* [2]. Nous n'avons à nous occuper que de celui-là.

Antoine de la Sale était âgé de trente-cinq ans, et depuis assez longtemps établi en Italie, quand il eut l'idée, au mois de mai 1420, d'aller visiter ce fameux mont et ce lac, dont il avait, « dès sa jeunesse, ouï parler en plusieurs manières ». On appelle encore aujourd'hui *Monte della Sibilla* un des sommets de l'Apennin central, et tout le petit groupe qui l'entoure, qui forme une sorte de promontoire dirigé de l'ouest à l'est, et dont le *Vettore* est la plus haute cime, en a reçu le nom de *Monti Sibillini* : le *Monte della Sibilla* est entre Norcia, sur le versant méditerranéen, et Ascoli, sur le versant adriatique, mais sensiblement plus près de Norcia. Non

1. On y trouve cependant quelques souvenirs personnels assez intéressants, comme le récit de la visite de l'auteur, tout jeune encore, aux îles Lipari.

2. La *Salade* a été imprimée au XVIe siècle, mais avec bien des erreurs ; nous n'en possédons qu'un manuscrit, conservé à Bruxelles, et il se trouve malheureusement que l'imprimé et le manuscrit ont la même source, une copie déjà assez fautive, en sorte que le texte est par endroits altéré sans qu'on puisse le corriger avec certitude. M. Söderhjelm vient d'imprimer avec beaucoup de soin la leçon du manuscrit de Bruxelles ; je l'ai collationnée avec l'ancienne édition, mais cela ne m'a pas donné de grands résultats. — L'édition de M. Söderhjelm fait partie d'un mémoire intitulé : *Antoine de la Sale et la légende de Tannhäuser*, qui vient de paraître dans le tome II des *Mémoires de la Société néo-philologique à Helsingfors*, et auquel j'ai dû plus d'une utile remarque.

loin de là se trouve également le « lac de Pilate », qui n'attirait pas moins Antoine de la Sale, et dont il parle fort longuement. Le nom de ce lac se rattache aussi à une légende curieuse, mais entièrement étrangère à celle dont je m'occupe ici. Je ne parlerai pas non plus de la tradition, longtemps persistante, d'après laquelle les sorciers allaient faire consacrer leurs grimoires dans une « îlette » située au milieu de ce lac. Ni Pilate ni les nécromants n'ont rien à faire avec leur voisine la Sibylle. C'est d'elle seule que je veux présentement parler; je ne prendrai, dans le récit d'Antoine de la Sale que ce qui se rapporte à elle.

Antoine s'est tellement intéressé à son excursion qu'il en a dressé une carte et l'a jointe à son livre[1]. On y voit le chemin qui, sur le mont escarpé en forme de pain de sucre, serpente depuis la base, en se bifurquant au milieu, jusqu'à la « couronne du mont », où se trouve l'entrée de la « cave »; on y voit marqués, au pied et sur les flancs de la montagne, la petite ville fortifiée de Montemonaco et le village de Colino (lisez Collina). Quand on veut, comme l'a fait La Sale, gravir le mont par le versant adriatique, on passe en effet par Montemonaco et Collina. « Ce mont, dit notre voyageur, est très maigre et très pierreux du pied jusqu'environ la moitié, et de la moitié en haut sont tous prés les plus beaux et plaisants qu'on puisse imaginer, car tant y sont herbes et fleurs de toutes couleurs et étranges manières et si odorantes que c'est un très grand plaisir. » La Sale fit son ascension le 18 mai (qui correspondait à peu près à notre 1er juin): c'est en effet le moment où dans les prairies alpestres s'épanouit par centaines cette merveilleuse flore qui fait un des plus grands enchantements de la montagne. Elle n'a pas seulement charmé les yeux du voyageur ; elle a éveillé en lui une curiosité presque scientifique : il décrit minutieusement deux fleurs, le *centofoglie* et le *poliastro*, que « les gens du pays serrent en leurs coffres à linge, et font sécher en poudre pour mettre en hiver dans leurs aliments en guise d'épices ». Il a même dessiné ces deux fleurs, et il a joint leur « pourtrait » à celui de la mon-

1. Elle manque dans le manuscrit; mais l'ancienne édition la donne sans doute assez fidèlement. M. Söderhjelm l'a reproduite à son tour ; elle contient aussi le mont et le lac de Pilate.

tagne elle-même. Chose singulière, ni les gens du pays, ni les botanistes les mieux renseignés sur la flore de cette région ne connaissent aujourd'hui le *centofoglie*, ni le *poliastro*, ni aucune fleur qui ressemble aux deux dessins du vieux livre[1]. Il est cependant probable que La Sale, ici comme ailleurs, a été exact; et d'autre part, comment cet fleurs indigènes ont-elles disparu de leur habitat?

Des deux sentiers qui, encore aujourd'hui, mènent au haut du mont, Antoine prit celui de droite, plus long, mais plus aisé, et le suivit à pied, bien qu'à la rigueur un cheval eût pu le gravir (aujourd'hui les mulets y montent sans peine). Ce sentier atteint la crête du mont à « environ deux milles, qui sont deux tiers de lieue »; la distance parut longue au bon La Sale, car elle n'est guère que d'un millier de pas; mais il n'était pas à son aise: il n'avait certainement pas le pied montagnard ni l'œil aguerri contre le vertige. « Si vous certifie, dit-il, qu'il ne faut point qu'il fasse vent, car on serait en très grand danger, et même sans vent fait-il grande hideur à voir la vallée de tous côtés, et souverainement à la main droite, car elle est si hideuse de raideur et de profondeur que c'est forte chose à croire. »

Enfin il atteignit la « couronne du mont », qui est « entaillée » d'un côté, tout le reste, « à la hauteur de dix milles ou plus » (en réalité 2 175 mètres), étant « aussi droit comme un mur... En cette couronne sont deux passages pour monter au-dessus où est l'entrée de la cave, et je vous certifie que le meilleur de ces deux passages est suffisant à mettre peur au cœur qui peut avoir peur, et surtout à la descente, car si par malheur le pied échappait, aucune puissance que celle de Dieu ne vous pourrait empêcher d'être mis en cent mille pièces. Et de voir seulement la très grande hideur profonde il n'est cœur qui ne soit craintif. »

Cette « couronne du mont » a environ « vingt-cinq à trente toises de haut », et là est l'entrée de la caverne, « en forme

1. Mon ami Pio Rajna, dont je signalerai plus loin la chaleureuse collaboration, a fait dans ce sens des recherches aussi acharnées qu'infructueuses. Je dois dire, toutefois, qu'une femme que j'ai fait causer, à Castelluccio, m'a parlé d'une fleur dont on employait la poudre comme le dit La Sale, et a même paru connaître le nom de *poliastro*; mais je l'avais interrogée sur le *poliastro* et son usage, et elle peut fort bien avoir acquiescé par complaisance.

d'un écu, aiguë dessus et large dessous. » On ne peut y entrer qu'à quatre pieds et à reculons. On arrive ainsi à une chambre qui a environ douze pieds en hauteur, et qui est entourée de bancs taillés dans le rocher. Cette chambre est faiblement éclairée par un trou rond qui se trouve au-dessus (à droite d'après le « pourtrait »).

Toutes ces observations doivent être justes, comme celles que l'on peut encore vérifier ; mais elles ne concordent plus avec l'état actuel des lieux. On entre aujourd'hui dans la « chambre » plus aisément ; le sol s'en est élevé, en sorte qu'elle a beaucoup moins de douze pieds de haut ; les bancs ont disparu, sans doute enfouis sous la terre ; le trou rond s'est bouché.

Antoine de la Sale n'alla pas plus loin ; il nous l'affirme à plusieurs reprises et ne veut pas surtout qu'on croie qu'il a pénétré dans le souterrain mystérieux dont il parle ensuite. Il s'est contenté d'écrire sur une des parois de la chambre sa devise avec son nom : *Il convient.* DE LA SALE. On voudrait les y retrouver ; malheureusement la « moiteur de la roche », qui déjà de son temps avait « couvert » beaucoup de noms écrits avant le sien, a effacé aussi son inscription : en éclairant la chambre au magnésium, on ne lit sur les parois que quelques noms de visiteurs modernes, sauf un qui paraît remonter au XVIIe siècle.

Mais si La Sale s'est abstenu de pousser plus loin ses investigations, il nous a redit ce que les gens du pays lui racontèrent sur le prolongement de la « cave », et c'est la partie de son récit qui a le plus d'intérêt pour nous. A droite, dans la chambre en question, se trouve l'entrée d'un couloir, entrée fort étroite, qu'on ne peut franchir qu'en se couchant et en se poussant les pieds les premiers. Où mène ce couloir ? Les gens de Montemonaco en racontent bien des choses : « les uns s'en moquent, et autres y ajoutent foi, par l'ancien parler de la commune gent ».

Pour la première partie du voyage souterrain, il semble qu'on ait un témoignage assez digne de confiance. Peu avant l'arrivée de La Sale, cinq jeunes gens de Montemonaco, « par bonne compagnie, devisant des aventures de cette cave », s'engagèrent dans le couloir, munis de provisions, de lanternes et de cordes ; Antoine vit deux d'entre eux, qui lui rappor-

tèrent que l'étroit couloir s'élargissait après « environ un bon trait d'arbalète », et qu'on y pouvait marcher debout et même deux ou trois de front. Après avoir descendu ainsi environ trois milles, ils trouvèrent « une veine de terre traversant la cave dont issait un vent si horrible et merveilleux qu'il n'y eut celui qui osât aller plus avant », et qu'ils revinrent sur leurs pas, renonçant à l'expédition qu'ils avaient entreprise « comme jeunesse fait souventes fois entreprendre les gens oiseux ».

Mais il y avait à Montemonaco un prêtre, « nommé Don Anton Fumato, c'est-à-dire Messire Antoine Fumé », qui assurait avoir poussé plus loin. Il disait que cette terrible « veine de vent » ne dure que quinze toises et n'est redoutable qu'en apparence. Après l'avoir franchie, on se trouve bientôt devant un pont très long, qui semble n'avoir pas un pied de large, et sous lequel, à une très grande profondeur, un torrent fait un si grand fracas qu'il semble que tout s'écroule. Mais dès qu'on a mis les deux pieds sur le pont, il se trouve assez large, et plus on avance, plus il s'élargit et plus le bruit de l'eau s'apaise. Au sortir du pont le chemin est large et uni ; après un peu de marche on voit des deux côtés du chemin deux dragons qui semblent en vie et dont les yeûx jettent des flammes ; mais ils sont faits « artificialement » et inoffensifs. Quand on les a passés, on arrive sur « une petite placette carrée », devant deux portes de métal qui « jour et nuit battent sans cesse, » si bien qu'il semble qu'on n'y pourrait passer sans être saisi et mis en morceaux. Don Anton Fumato n'alla pas plus loin. Quand il revint, il parla de l'entrée et de la « veine de vent » tout comme les premiers explorateurs, « ce qui donnait plus de foi dans les autres choses qu'il disait ». Malheureusement Don Anton Fumato « par lunaisons n'était mie en son bon sens, et en sa maladie allait et venait en plusieurs lieux et disait de merveilleuses choses, » et cela nuisait un peu à l'autorité de son témoignage ; « toutefois l'affirmait-il quand il était dans son bon sens, et autrement il était prudhomme et de bonne conversation ». Il racontait même qu'il avait guidé un jour dans le souterrain deux Allemands, et que ceux-ci, arrivés aux portes de métal, jugeant que ce péril n'était pas plus réel que les autres, lui avaient dit de les attendre et qu'ils essaieraient de passer ;

qu'ils avaient passé en effet sans encombre, mais qu'ils n'étaient pas revenus, en sorte que « de nulle chose qui soit au delà des portes de métal ne se trouve nul qui le sache, fors par commune renommée et par voix générale des gens du pays, qui en devisent à leurs volontés, et en disent des choses qui sont assez fortes à croire, bien que je les aie entendu raconter en d'autres pays, mais non avec autant de détail ».

Voici donc ce que racontaient les gens du pays.

Il y eut jadis un chevalier, venu aussi des parties de l'Allemagne, « qui sont gens grandement voyageurs et cherchant les choses merveilleuses autant ou plus que nulles autres gens du monde, » qui, ayant entendu parler des merveilles du mont de la Sibylle, résolut de les voir. Il entra donc avec son écuyer. — Ayant franchi les portes de métal, ils se trouvèrent devant une grande porte de cristal. Ils appelèrent, et on leur demanda qui ils étaient. Sur leur réponse, on alla prévenir « la reine », et bientôt on leur ouvrit la porte; on leur fit d'abord changer leurs vêtements pour d'autres très riches; puis, au son des instruments et des mélodies, on les conduisit, à travers des chambres, des salles, des jardins, plus beaux les uns que les autres et pleins de dames et de demoiselles, de chevaliers et d'écuyers noblement vêtus, jusqu'à la reine, qui les reçut assise sur un trône magnifique et leur fit le meilleur accueil, dans leur langue maternelle, — car la reine et tous les habitants du lieu, quand ils y ont passé trois cent trente jours, parlent toutes les langues du monde; quand ils y ont passé neuf jours, ils les comprennent sans les parler.

Après avoir entendu le chevalier exprimer son admiration pour tout ce qu'il voyait, la reine lui dit :

— Il y a plus encore, c'est que nous serons en l'état où vous nous voyez tant que le monde durera.

— Et quand le monde finira, madame, que deviendrez-vous?

— Nous deviendrons ce qui est ordonné; n'essayez pas d'en rien savoir.

Puis elle lui fit connaître les coutumes du pays : il pouvait rester huit jours et sortir le neuvième; s'il ne sortait pas le neuvième, il lui faudrait attendre le trentième, puis le trois cent trentième, et s'il ne sortait pas au trois cent trentième, il ne sortirait jamais. Il devait, en outre, ainsi que son écuyer, — « qui

de ce fut très content, » — choisir une compagne parmi les dames qu'il voyait sans compagnon. Le chevalier prit le terme des neuf jours, mais ensuite il le prorogea au trentième, et ensuite au trois cent trentième, « car les plaisirs qu'il avait sans cesse étaient tels qu'un jour ne lui semblait pas une heure ». En effet, les habitants de ce « paradis » ne vieillissent pas et ne savent ce qu'est la douleur ; « chacun est servi de nourriture à l'appétit de son cœur ; ils ont des richesses en abondance, des plaisirs à souhait ; ils ne souffrent ni du froid ni du chaud ; enfin toutes les délices mondaines y sont telles que cœur ne saurait les imaginer ni langue les dire. »

Il y avait cependant à cette félicité une petite ombre. Tous les vendredis à minuit chacune des dames se levait d'auprès de son compagnon et se rendait auprès de la reine, et toutes ensemble allaient s'enfermer dans des chambres disposées pour cela, où elles étaient jusqu'après la minuit de samedi « en état de couleuvres et de serpents ». Il est vrai que le jour suivant « elles semblaient plus belles que jamais elles n'avaient été ». Mais cette transformation hebdomadaire donna fort à réfléchir à notre chevalier : « Il s'aperçut bien qu'il était certainement chez le diable », et se dit avec terreur qu'il vivait dans un horrible péché. Il en était au trois centième jour quand Dieu lui envoya cette salutaire pensée, et dès lors il ne songea plus qu'à s'en aller, et « ainsi comme auparavant un jour ne lui semblait pas une heure, maintenant une heure lui semblait dix jours ».

Il parla de ses remords à son écuyer, qui, lui, trouvait les plaisirs où il vivait « très durs à laisser », mais qui cependant ne voulut pas abandonner son maître, « en espérance d'y retourner quand il aurait conduit le chevalier en son hôtel ». Donc, le trois cent trentième jour venu, ils prirent congé de la reine, et, après avoir repris leurs vêtements, ils partirent, au milieu du grand deuil de tous les habitants du paradis et surtout de leurs « compagnes »[1]. On leur remit pour les éclairer dans

1. La compagne du chevalier lui donna une « vergette » d'or, qui avait de grandes vertus. On voit plus loin qu'il la remit au pape, mais on ne sait quelles étaient ces vertus, et ce talisman ne sert à rien dans le récit. *Vergette*, dans la langue du xv[e] siècle, signifie « bague », et c'est ainsi qu'Antoine de la Sale l'emploie dans *Jehan de Saintré* quand il fait donner par son héros à chacune des dames de la cour « une vergette d'or toute esmaillée à fleurs de souviegne-vous

leur route souterraine deux cierges allumés : ces cierges s'éteignirent dès que les voyageurs furent remontés au jour, « ni jamais plus ne les put-on allumer ».

Le chevalier s'en alla droit à Rome, ayant hâte de confesser son péché. Mais le pénitencier auquel il s'adressa lui déclara qu'il n'avait pas le pouvoir de l'absoudre d'une faute aussi abominable, et le renvoya au pape, qui était alors, selon les uns, le pape Innocent (VI), de l'an 1352, suivant les autres, le pape Urbain (V), de l'an 1362, ou encore le pape Urbain (VII), de l'an 1377. Le pape, ayant entendu la terrible histoire du chevalier, fut très joyeux de son repentir et se promit bien de lui accorder quelque jour son pardon ; mais, pour donner un exemple à tous, il feignit de trouver le péché irrémissible, et, montrant un grand courroux au pénitent, « il le chassa, comme homme perdu, de sa présence ».

Le pauvre chevalier se désolait ; un cardinal prit pitié de lui et lui promit de fléchir le pape. Mais les jours passaient, et l'absolution ne venait pas. Pendant ce temps, l'écuyer « ne cessait jour et nuit de regretter les grands biens qu'il avait laissés », et s'efforçait de décider son maître à retourner au « paradis » perdu. Enfin, il s'avisa d'une grande malice : il fit croire au chevalier qu'on avait secrètement instruit leur procès et qu'on les cherchait tous deux pour les faire mourir. Alors le chevalier, désespéré, retourna droit à la caverne ; avant d'y entrer, il dit à des pâtres qui gardaient leurs troupeaux sur le mont : « Mes amis, si vous entendez parler de gens qui cherchent un chevalier qui se repentait de son péché et auquel le pape n'a pas voulu pardonner, parce qu'il avait été dans cette cave de la reine Sibylle, dites que c'est moi, que, n'ayant pu recouvrer la vie de l'âme, je n'ai pas voulu perdre celle du corps, et que, si l'on veut me trouver, on me trouvera en la compagnie de cette reine. » Il leur remit une lettre, d'un contenu semblable, pour le capitaine de Montemonaco, et, tout pleurant, suivi de son écuyer qui

de moi. » M. Kervyn de Lettenhove (voyez plus loin) a reconnu dans cette *vergette* où il a vu non une bague, mais une baguette, le « rameau d'or » de la Sibylle virgilienne. Ce qui est plus fâcheux, c'est qu'il a inventé, en ayant l'air de les avoir trouvées dans le récit de La Sale, des réflexions contradictoires qu'auraient faites sur ce rameau d'or, le bon roi René et l'astucieux dauphin Louis (devenu Louis XI).

ne pleurait pas, il entra dans la caverne, et jamais, depuis, on n'eut de leurs nouvelles.

Cependant le pape avait résolu d'accorder au chevalier l'absolution tant attendue. Quand il sut qu'il était parti de Rome, il fut très inquiet, « car s'il était parti, c'était par désespération, dont il se sentait très coupable ». Il envoya de tous côtés, notamment au Mont de la Sibylle, des messagers porteurs de lettres d'absolution; mais ils ne purent qu'entendre le récit des pâtres et lire la lettre adressée au capitaine[1]. Le pape « fut de cela si dolent qu'à peine se pourrait croire, car il en sentait sa conscience très grandement grevée, mais le repentir venait trop tard[2] ».

Parmi les noms de visiteurs écrits sur les parois de la chambre d'entrée, Antoine de la Sale remarqua celui d'un Allemand, « qui est écrit dans la roche comme ci-dessous est:

Her Hans Wanbranbourg[3]

Intravit.

Mais, remarque La Sale, s'il dit qu'il est entré, il ne dit pas qu'il soit sorti; « c'est pourquoi je crois que c'est le chevalier susdit ». Et au-dessous est « le nom d'un autre, qui me semble des parties de France ou d'Angleterre, selon le langage de son nom, qui s'appelle *Thomin de Pons* ou *de Pous:* je ne sais si la lettre à deux jambages est une *n* ou un *u*. Celui-là ne dit pas qu'il soit ni entré ni sorti; personne ne sait si c'est l'écuyer du chevalier ou un autre. »

La Sale raconte encore l'histoire d'un seigneur gascon[4] qui,

1. « Je demandai à voir la lettre, seulement pour savoir leurs noms; mais on me répondit que les messagers l'avaient portée au pape et que le pape l'avait fait brûler. »

2. Le pape ordonna de rendre impraticable l'accès de la caverne et d'en combler l'entrée; « mais, quoi qu'on en ait fait, on ne laisse pas d'y monter, bien que ce soit à très grand péril. »

3. C'est ainsi que porte l'imprimé; le manuscrit a *Wanbanbourg*. Si *wan* est pour *van*, ce serait un nom néerlandais. Kervyn de Lettenhove donne *von Bamberg* et ajoute sur ce nom supposé des remarques qui ne sont nullement dans le texte et qu'il attribue encore à Antoine de la Sale.

4. La Sale s'entretint avec un « mout vieil homme », qu'il appelle Colle de la Mandelée, qui avait servi de guide à ce seigneur, nommé de Pacs ou de Pacques: « Je demandai d'où le chevalier était; il me dit qu'il ne savait pas bien vraiment, car il ne fut que ce jour avec lui; mais il devait être des parties de Gascogne ou de Languedoc; car lui et ses gens disaient *oc*, la langue qu'on parle quand on va à Saint-Jacques. »

en 1380, était venu là-haut savoir des nouvelles de son frère, qu'il croyait avoir pénétré chez la Sibylle. Il nous rapporte ensuite qu'étant à Rome en 1422 il fut interrogé fort curieusement, par plusieurs seigneurs lorrains et bourguignons qui se trouvaient là, sur la caverne de la Sibylle, où ils s'imaginaient à tort qu'il avait pénétré. L'un d'eux, Gaucher de Ruppes, lui jura « sur sa bonne foi et l'ordre de chevalerie » qu'un oncle de son père affirmait y avoir été, et que dans la famille on était convaincu qu'il y était retourné : Antoine pourrait sans doute lui en donner de sûres nouvelles. « Auquel je répondis, et je répondrais à tous ceux qui soutiendraient telles choses, qu'il était mal informé, et que ce n'était que fausse croyance à tous ceux qui y ajoutent foi, et qu'ils abandonnent le chemin de la vérité, et en ce je veux vivre et finir mes jours. »

La Sale justifie doctement son incrédulité en montrant que « toutes les écritures saintes, tant grecques que latines », ne parlent que de dix sibylles, et qu'aucune d'elles ne peut habiter la fameuse montagne. C'est le diable qui a mis cette fable en crédit « pour décevoir les simples gens » ; tout bon chrétien doit se garder de se laisser prendre à cette fausse croyance et surtout d'aller se « mettre en ce péril ».

Après cette protestation, — qui ne laisse pas de surprendre un peu chez le narrateur minutieux de l'aventure du chevalier allemand, — Antoine de la Sale termine d'un ton plus léger son livre du *Paradis de la reine Sibylle :*

« J'ai mis tout cela en écrit, mon très redouté seigneur, pour rire et passer le temps, et je vous l'envoie afin que, si c'est votre plaisir, quelque jour, disant vos heures, en attendant le dîner ou le souper, vous y alliez pour vous divertir, et je vous promets que la reine et toutes ses dames vous feront bon accueil et vous festoieront en très grande joie. »

II

Antoine de la Sale n'est pas le premier qui ait écrit sur les merveilles du *Monte della Sibilla,* mais il ne connaissait

pas son prédécesseur. En 1391, Andrea da Barberino composait l'étrange roman en prose intitulé *Guerino il Meschino*, œuvre dont le succès, qui nous étonne, n'a pas cessé, jusqu'à nos jours, d'être immense dans le peuple italien. L'auteur de ce roman a été le plus fécond « adaptateur » qui ait jamais existé : presque tout ce qui nous reste, imprimé ou encore inédit, d'histoires italiennes en prose empruntées plus ou moins directement à nos vieux poèmes français est sorti de son infatigable main. Le *Guerino* a-t-il aussi une source française ? On n'en a retrouvé aucune trace ; et je suis porté à croire que, pour cette fois, Andrea s'est essayé à voler de ses propres ailes, non sans les garnir de plumes empruntées de toutes parts : son roman, fort ennuyeux d'ailleurs, diffère beaucoup de ses autres écrits et présente des caractères qui semblent bien italiens. N'en retenons, et brièvement, que ce qui concerne notre sujet.

Guerino est, comme bien d'autres héros, à commencer par Télémaque, à la recherche de son père ; on lui a dit que la Sibylle de Cumes, « qui ne doit mourir qu'à la fin du monde et qui sait toutes les choses présentes et passées », — c'est un souvenir évident de Virgile et des légendes antiques sur une sibylle immortelle, — pourrait lui en donner des nouvelles. Il apprend qu'elle fait depuis longtemps son séjour dans l'Apennin, et, pour aller chez elle, il se rend à Norcia : il prend donc le chemin opposé à celui que devait prendre Antoine de la Sale, le versant méditerranéen au lieu du versant adriatique. Les habitants de Norcia essaient de le dissuader de la redoutable aventure, en lui racontant, — notez ce trait, — que, « selon une écriture », un certain messire Lionel de France avait tâché de pénétrer dans la caverne, mais en avait été repoussé par un vent terrible (cela rappelle la « veine de vent » que n'osèrent pas franchir les explorateurs venus de Montemonaco) ; on parlait d'un autre homme qui y était allé, et n'était jamais revenu. Il persiste, s'engage dans la montagne, et, après avoir fait halte dans un château situé au pied du mont (c'est Castelluccio), arrive chez des ermites qui lui donnent de sages conseils. Il gravit des roches terribles, au-dessus de gouffres béants, en s'aidant plus des mains que des pieds, et parvient enfin à une caverne dans laquelle quatre

ouvertures donnent accès. Il s'y enfonce, une chandelle à la main [1], et suit le souterrain jusqu'à une porte de métal, portant sur chacun de ses battants un démon peint qui paraît vivant, et qui tient une tablette avec cette inscription : « Qui entre par cette porte et ne sort pas au bout d'un an vivra jusqu'au jugement dernier, et alors sera damné. » Guerino frappe, et est admis auprès de la Sibylle et de ses demoiselles, qui attendaient son arrivée. Elle lui montre son palais et ses trésors, et son jardin, « pareil à un paradis », où sont mûrs ensemble les fruits de toutes les saisons, — preuve évidente pour Guerino qu'il s'agit là d'un sortilège. Ce qui est plus grave encore, c'est ce qu'il constate bientôt : le samedi, tous les habitants de cet empire prennent des formes de bêtes, de serpents ou de scorpions, et les gardent jusqu'au lundi à l'heure où le pape, à Rome, a terminé sa messe.

La Sibylle raconte à Guerino qu'elle est bien la Sibylle de Cumes, et qu'elle vivra jusqu'à la fin du monde ; mais elle ne l'éclaire pas sur l'origine et le caractère de sa puissance surnaturelle. Pendant un an, Guerino lutte d'adresse avec la Sibylle, celle-ci voulant l'amener à céder à ses désirs, lui, averti par les ermites, s'y refusant, et cherchant à lui arracher le secret dont la poursuite l'avait attiré chez elle. Ils échouent l'un et l'autre, et, le dernier jour de l'année, Guerino prend congé, reçoit les vêtements qu'il avait dépouillés à l'arrivée, et rentre dans le monde des humains. Il va remercier les ermites, repasse à Norcia, et s'empresse d'aller à Rome, où le pape l'absout de sa témérité en considération du but de son voyage et de sa résistance à la tentation.

Ce récit, visiblement arrangé dans un sens édifiant, a certainement pour base un conte plus ancien, qui est aussi le fondement de celui d'Antoine de la Sale. On y voit, comme le fait très bien remarquer M. Söderhjelm, la transition entre l'ancienne conception de la Sibylle et la transformation qu'elle a subie : la Sibylle est encore ici avant tout une voyante qui connaît les choses cachées, et c'était là sans doute la forme la plus ancienne de la légende, car cette légende n'est qu'une adaptation de l'épisode bien connu de l'Énéide, adaptation

1. Je néglige le bizarre épisode de Macco, l'homme changé en serpent que Guerino foule aux pieds dans son chemin sous terre et qui lui donne quelques avis.

érudite[1], qui a fait transporter à cet endroit de l'Apennin la grotte de la Sibylle parce qu'on y voyait, — non loin d'un lac, — une caverne avec un prolongement mystérieux, comme celui qu'on montre encore au lac Averne. De là le nom de *Monte della Sibilla*, dont on ne peut malheureusement pas déterminer l'antiquité. Mais l'antre de la Sibylle semble être en même temps, dans Virgile[2], l'accès du monde souterrain : or, une croyance fort répandue, — était-elle italienne d'origine ? c'est ce qui reste à examiner, — plaçait sous terre, et spécialement dans une montagne, le royaume d'une déesse ou d'une fée où ceux qui pouvaient y pénétrer jouissaient de toutes les délices. La Sibylle devint la reine d'un de ces « paradis », tout en restant d'abord avant tout la prophétesse qu'elle était; puis peu à peu elle perdit cette qualité primitive et ne fut plus qu'une de ces créatures de séduction et de volupté dont l'image, depuis Calypso jusqu'à la Dame du lac, a rempli d'épouvante et d'enchantement les rêves des mortels.

On ne parle plus guère ensuite de notre « paradis ». Il faut cependant que la réputation s'en fût répandue en Allemagne, — on a vu que c'étaient surtout des Allemands qui passaient pour y avoir pénétré, — car on voit pendant le XVe siècle plus d'un Allemand s'en enquérir. Enea Silvio Piccolomini — le futur Pie II — fut un jour consulté par un Allemand, médecin du roi de Saxe, sur l'existence en Italie d'un « mont de Vénus » où l'on enseignait les arts magiques; il répondit qu'il ne connaissait, en fait de mont dédié à Vénus, que le mont Éryx en Sicile; quant à l'enseignement de la magie, il se rappelait qu'il y avait près de Norcia une caverne, où, disait-on, on pouvait converser avec les démons et se faire instruire dans la nécromancie. Enea ne dit pas que cet endroit s'appelât le mont de Vénus et ne paraît même pas connaître la légende de la Sibylle. Ce nom de « mont de Vénus » est, en effet, propre aux Allemands, qui le transportaient au mont de la Sibylle d'après une forme de la tradition que l'Italie n'a pas connue. En 1497, Arnold de Harff, patricien de Cologne, allant de Rome à Venise, se

1. Si le latin *sibylla* avait passé par voie populaire en italien, il serait devenu *sevolla* ou *sevella*.

2. Virgile, à vrai dire, les distingue; mais il était très naturel de les confondre.

détournait de son chemin et entraînait ses compagnons de route à le suivre « parce que, dit-il, j'avais entendu parler d'un de ces monts de Vénus dont, dans notre pays, on raconte tant de merveilles ». Quand il exposa au châtelain de Castelluccio son désir de visiter « le mont de Vénus, dont en Allemagne on dit tant de choses étranges », le châtelain se mit à rire, mais voulut bien le lendemain conduire les Allemands dans la montagne, où ils explorèrent plusieurs grottes, sans rien y voir de merveilleux. Après quoi ils visitèrent le lac voisin et recueillirent quelques souvenirs des anciennes pratiques de magie dont il avait été le théâtre. C'étaient eux, on le voit, qui avaient introduit le nom de « mont de Vénus » dans le récit qu'on leur avait sans doute fait du royaume souterrain de la Sibylle.

En Italie même, on ne parle guère de Norcia qu'à cause de ce lac et des prodiges qui s'y faisaient. Pulci y était allé pour apprendre la magie, et Benvenuto Cellini, sur le conseil d'un nécromant sicilien, s'était proposé de faire le même voyage. Plusieurs auteurs du XV[e] et du XVI[e] siècle y font allusion, mais ne parlent pas de la Sibylle[1]. Nous la retrouvons toutefois, et de la façon la plus intéressante, — car ce qui en est dit ne provient ni du *Guerino* ni d'Antoine de la Sale, — dans l'ouvrage célèbre de fra Leandro Alberti, la *Description de toute l'Italie,* paru à Bologne en 1550. En parlant de la « Treizième région », ou Marche d'Ancône, Alberti écrit : « On voit dans ce pays les montagnes les plus hautes de l'Apennin, sur l'une desquelles est construit le château de Santa Maria in Gallo. Non loin de là se trouve la large, horrible, épouvantable caverne nommée caverne de la Sibylle; la renommée (ou plutôt une fable insensée) prétend que c'est l'entrée pour arriver à la Sibylle, qui demeure dans un beau royaume orné de grands et magnifiques palais, habités par

1. L'Arétin, cependant, d'après Reumont (voyez plus loin), rapproche la Sibylle de Norcia et la fée Morgane, ce qui semble montrer qu'il connaissait la légende de la séductrice souterraine. Le Trissin, dans son *Italie délivrée des Goths,* fait figurer la Sibylle de Norcia comme prophétesse, ce qui nous ramène à la forme la plus ancienne de la légende; mais, en même temps, il l'entoure de nymphes qui essaient de séduire les visiteurs et finissent par se révéler comme des démons. On ne peut distinguer ce qui est traditionnel et inventé dans ce récit, d'ailleurs d'une grande platitude.

des hommes nombreux et de belles demoiselles, qui prennent ensemble les plaisirs de l'amour. Il en est ainsi dans le jour ; la nuit tous, tant hommes que femmes, deviennent d'affreux serpents, ainsi que la Sibylle elle-même ; et tous ceux qui veulent entrer là, il leur faut d'abord subir les caresses de ces repoussants reptiles[1]. Et nul n'est contraint de rester passé la fin de l'année, si ce n'est que, chaque année, il faut qu'il en reste un de ceux qui y sont entrés. Et ceux qui y seront entrés et en seront ressortis reçoivent de la Sibylle tant de grâces et de privilèges qu'ils passent ensuite dans la félicité tout le restant de leurs jours. Ces fables et d'autres semblables se racontent dans le vulgaire, et je me rappelle les avoir entendu conter aux femmes, par manière de plaisir et de divertissement, quand j'étais encore enfant, dans la maison de mon père[2]. »

Depuis lors on n'a plus parlé du paradis de l'Apennin[3] : il s'est évanoui comme tant d'autres, et le mont de la Sibylle n'est plus visité que par quelques alpinistes, par les pâtres qui y mènent leurs troupeaux, et par les chasseurs de la montagne, suivis de leurs meutes de grands chiens noirs et roux.

III

La Sibylle a pourtant cette année revu des pèlerins. Il y a bien trente ans que, ayant lu le livre d'Antoine de la Sale, j'avais été frappé de la ressemblance que présente l'aventure de son chevalier avec celle que la légende, en

1. On trouve ici un point d'attache avec un cycle légendaire bien connu, et qu'on a récemment beaucoup étudié, celui du « fier baiser, » où une jeune fille changée en serpent reprend sa forme humaine si le héros a le courage de la baiser sur la bouche.

2. Alberti ajoute que Pietro Ranzano (mort en 1492) parle dans ses écrits (qui sont restés inédits) de plusieurs imposteurs qui prétendaient être entrés dans la caverne et en avoir vu les merveilles. Pour lui, il ne croit pas à la réalité de ces histoires, car les anciens ne mentionnent aucune Sibylle à cet endroit ; aussi désigne-t-il ainsi en manchette le récit qu'il donne dans le texte : « Voyez une belle fable à conter au coin du feu. »

3. Il faut seulement noter que le passage d'Alberti a été reproduit ou résumé par les géographes hollandais du XVIe siècle : A. Ortel (1570), A. van Roomen (1591), P. van Merle (1602). Ortel fait entre cette légende et la chanson populaire néerlandaise de « Danielken » un curieux rapprochement, dont je parlerai ailleurs.

Allemagne, attribue au Tannhäuser. Je m'étais promis dès lors d'aller visiter la grotte mystérieuse, non sans quelque espoir de retrouver sur les murs du vestibule le nom d'Antoine de la Sale et peut-être celui de Hans van Bramburg avec la prestigieuse mention : *intravit*, et, qui sait? de pénétrer dans le souterrain et d'arriver jusqu'au « paradis ». Je voulais surtout savoir s'il restait dans la mémoire du peuple des alentours quelque vestige des anciennes croyances, si la Sibylle exerçait encore sur les âmes sa fascination mêlée de terreur et de désir.

J'ai réalisé ce projet en juin dernier; mais, hélas! comme jadis messire Lionel de France, j'ai été, — et moins près encore du but, — « repoussé par le vent ». La Sibylle, craignant sans doute une investigation indiscrète, s'est enveloppée de brume et s'est défendue par un souffle glacé. Cependant ce voyage, dont le but principal a été manqué, n'a pas été dénué de tout intérêt, et j'en veux rappeler quelques impressions, en signalant ce qui pourra être utile à des recherches futures sur cet attrayant sujet.

Je dois dire à l'avance que tout ce qui, dans ce récit, a quelque valeur pour l'étude des lieux ou de la légende est dû à mon excellent ami le professeur Pio Rajna, de Florence, l'auteur bien connu de ces deux beaux livres qui s'appellent les *Sources du Roland furieux* et les *Origines de l'épopée française*. Mis au courant de mon projet de pèlerinage, il le prit tout de suite à cœur et voulut s'y associer : on ne pouvait souhaiter un compagnon de route à la fois plus agréable et plus précieux. C'est grâce à lui que nous avons pu trouver, dans ce pays peu accessible, une aide et une hospitalité sans lesquelles nous aurions eu peine à faire même ce que nous avons fait. Il a, seul, pénétré une première fois dans la « chambre » où Antoine de la Sale s'était jadis arrêté; enfin, reprenant l'ascension d'un autre côté et dans des conditions plus favorables, il a pu faire des observations de tout genre, dont je ne donnerai qu'un bref résumé, et il a ainsi posé les jalons d'une investigation plus complète, qui, je l'espère bien, sera un jour reprise et menée à bonne fin.

Le premier avantage que j'ai retiré de mon expédition a été de voir Spolète, la station où l'on quitte le chemin de fer. C'est une ville que les touristes visitent peu et qui vaut

la peine d'un arrêt. Sous son vieux nom français d'Espolice, elle m'était, depuis longtemps, familière. Nos chansons de geste mentionnent souvent cette vieille cité lombarde, siège d'un puissant duché, dont un titulaire, Gui, se fit même empereur au IXe siècle et, d'après un de nos poèmes, fut vaincu par Guillaume d'Orange.

Spolète a conservé un beau souvenir de son antique puissance dans le grandiose viaduc, — le *Ponte delle Torri*, — jeté sur un ravin sauvage, au VIIe siècle, par le duc Theudelapius. Elle a beaucoup d'autres monuments dignes d'être vus. de l'époque romaine, du haut moyen âge et de la renaissance. Sa cathédrale présente les styles les plus divers. Le portail principal montre au cintre une grande mosaïque de 1207 et. dans les jambages, d'admirables et bizarres ornements du XIe siècle, signés du nom de *Gregorius Meliorantius*. Le chœur est illuminé par les fresques de Filippo Lippi, les dernières qu'il ait peintes. Il y a surtout un couronnement de la Vierge. malheureusement endommagé, où la Vierge, adorablement belle, vêtue d'un manteau blanc tout brodé d'or, est entourée d'un délicieux pullulement d'anges. Et ce qui rend ces suaves peintures plus chères encore, c'est qu'on voit tout près du chœur, au-dessus d'une arcade, le tombeau du peintre, qui mourut à Spolète avant d'avoir achevé son œuvre. Ce tombeau. que Laurent *le Magnifique* voulut, de si loin, consacrer à son ami, a toute l'élégance florentine : au-dessus d'un sarcophage un médaillon porte l'image délicatement modelée de Filippo, et sur le sarcophage se lisent deux gracieux distiques d'Ange Politien. Dans cette église rude et un peu barbare ces fresques et ce monument apportent comme un sourire. comme un rayon de beauté venu d'un ciel plus doux.

Cinq heures de voiture mènent de Spolète à Norcia par une des plus belles routes qui se puissent voir, remontant d'abord le Nera[1], puis le Corno ou Cornia, passant d'une rive à l'autre quand le rocher la serre de trop près, changeant à chaque instant d'aspect et de points de vue. Sur les hauteurs sont perchés de vieilles tours écroulées, des villages qui ont l'air de forteresses, comme Poncianello, célèbre par ses

1. Officiellement on dit la Nera, mais le peuple a conservé le masculin de l'ancien *Nar*.

belles filles, ou de vraies villes. comme Cerreto. Aux flancs des montagnes, des grottes profondes font des trous noirs dans la verdure ensoleillée des prairies; les pentes plus hautes éclatent de l'or éblouissant des genêts. Bientôt les oliviers disparaissent, mais longtemps encore les grands chênes enfoncent leurs puissantes racines dans le roc. Le Nera verdit au fond du ravin avec des franges d'écume; il est doux maintenant entre ses saules argentés, mais souvent, au printemps ou à l'automne, il devient furieux, s'enfle démesurément, et précipite à travers l'Ombrie ses flots qui viennent à Orte faire déborder le Tibre. « Le Nera donne à boire au Tibre, mais souvent il l'enivre, » c'est le dicton populaire. A Triponzo, « les trois ponts », on passe dans la vallée du Cornia, plus étroite et hérissée de rochers plus droits : elle a, comme tant d'autres, son « pont du diable » suspendu sur le gouffre. On rencontre des pâtres farouches, les jambes dans des culottes de peau de chèvre, qui mènent aux montagnes des troupeaux de moutons s'allongeant à perte de vue : tel de ces troupeaux compte dix mille bêtes, que les bergers poussent devant eux à grand renfort de chiens... On sent déjà l'air se rafraîchir; on approche de la *frigida Nursia* de Virgile.

Norcia était autrefois si diffamée par le voisinage du lac aux sortilèges que *Norcino* était devenu synonyme de sorcier, — ce qui paraît injuste, car dans tous les récits ce sont des étrangers qui viennent faire consacrer au lac leurs livres damnables. Elle est, d'autre part, sanctifiée pour avoir vu naître saint Benoit, le fondateur du Mont-Cassin, l'auteur de la règle des moines d'Occident, dont la statue s'élève sur la place publique et qui aurait dû préserver sa ville natale d'un si mauvais renom. Là, grâce à la prévoyance de notre ami, nous sommes l'objet des plus aimables attentions de la part de l'avocat Laurento Laurenti, qui traite pour nous avec les muletiers et complète fort utilement notre bagage. Nous partons de Norcia, où il n'y a rien à voir, à trois heures, et en quatre heures nos mulets nous amènent à Castelluccio.

Le sentier que nous suivons serpente d'abord sur les collines, entre des buissons chargés d'églantines roses, puis franchit des rochers abrupts; assez difficile par endroits, il est en somme praticable. Mais le froid augmente à mesure

que nous nous élevons, et les nuages sont si bas que nous n'apercevons pas, même près du but, les cimes du Vettore et de la Sibilla dont hier, à Spolète, nous voyions étinceler au soleil les plaques de neige. Nous franchissons un col appelé à bon droit la *Ventosola,* où nous sommes assiégés par une bise glaciale ; elle s'adoucit un peu, mais sans lâcher prise, pendant que nous traversons lentement le *piano grande* qui fait l'orgueil de Castelluccio. C'est une immense prairie, qui a conservé l'égalité de surface, bien rare à cette altitude, du lac qu'elle était jadis et qu'elle redevient à la fonte des neiges ; elle est couverte d'un épais tapis de velours vert qui, sous les nuages gris de ce jour, apparaît mat et foncé, mais qui prend au soleil les transparences d'émeraude pâle des gazons alpestres. Tout au bout de cette vaste plaine se dresse le rocher, en forme de *sabot* renversé, dont Castelluccio occupe le haut. Ce « mauvais petit château » (c'est le sens propre de *Castelluccio*), jadis forteresse papale, est aujourd'hui un pauvre village. Nous y arrivons tout transis, et nous sommes heureux de nous réchauffer dans la cuisine de la maison hospitalière que M. Calabresi, le grand propriétaire du pays, a bien voulu, — toujours grâce aux soins vigilants de notre ami Rajna, — mettre à notre disposition.

Puis on délibère avec les muletiers et les habitants sur l'ascension du lendemain. Tous hochent la tête et la déclarent impossible. La nuit sera glaciale et la journée enveloppée d'un épais brouillard. La course est de sept heures environ : autant pour revenir et au moins deux heures de repos là-haut, c'est-à-dire qu'il faudrait partir à quatre heures du matin pour être rentrés à huit heures du soir, et passer les seize heures dans la brume. Ils se refusent à nous fournir des mulets et des guides. Notre ami, alpiniste aguerri, finit pourtant par décider un jeune homme à l'accompagner, et part à pied au milieu de la nuit. La prévision des gens du pays était juste : il fut toute la journée dans le brouillard, et perdit plus d'une fois son chemin ; il arriva cependant jusqu'à la « chambre » décrite par Antoine de la Sale et y fit des constatations qu'il devait compléter par la suite et que j'ai utilisées plus haut. Pour nous, après avoir passé à Castelluccio une journée morose, et n'espérant plus que le temps se rassérénât, nous nous rési-

gnâmes à repartir, d'autant plus que le froid et le vent duraient toujours et qu'on nous les disait plus âpres encore sur les hauteurs. Nous reprîmes donc, le lendemain matin, le chemin de Norcia, non sans espoir de renouveler quelque jour notre visite, et de trouver la Sibylle, en ce moment si revêche, plus accueillante une autre fois.

Ce qui me consolait un peu de ma déconvenue, c'est ce que notre ami nous avait rapporté : l'entrée du couloir souterrain est aujourd'hui fermée par une énorme pierre, placée là, nous dirent les naturels du pays, pour empêcher les fées de sortir. Souvent, en effet, surtout par les belles matinées ou soirées d'été, quand le soleil levant ou la lune éclairent dans les vallons les vapeurs légères et mouvantes, on voyait les fées danser sur les prairies, et ces apparitions, toutes gracieuses qu'elles fussent, jetaient dans l'âme une vague terreur; parfois même, — mais cela était plus douteux, — on avait vu les fées se mêler aux *salterelli* que les villageois des montagnes mènent le soir aux sons des *zampogne*. On avait donc voulu leur fermer l'issue ; « en quoi, disait Rajna à ceux qui nous racontaient cela, vous avez fait une sottise ; car les fées se font aussi petites qu'elles veulent, et vous n'avez pu ne pas laisser quelque fente par où elles auront su se glisser. » Et ils avouaient en effet que les apparitions dansantes avaient été revues même après la clôture du souterrain.

Cette croyance est tout ce que j'ai recueilli dans le pays qui puisse rappeler l'ancienne légende, et, comme on voit, elle ne la rappelle que de très loin : elle se rattache plutôt aux tradition antiques sur les danses des nymphes et se retrouve telle quelle dans beaucoup de pays où l'on ne connaît pas d'histoire de paradis souterrain. On nous a bien parlé de la « fontaine du Meschino » et de l'ermitage où habitaient les bons solitaires qui le conseillèrent si sagement; on savait aussi que Guerino était allé consulter « la fée Alcine » ; mais ce n'étaient là que des réminiscences littéraires : tous ces villageois ont lu ou entendu lire le roman d'Andrea da Barberino dans sa forme modernisée, où la Sibylle, sans doute par suite d'un scrupule religieux, a été remplacée par la fée Alcine, empruntée à l'Arioste. La pauvre Sibylle est oubliée sur la montagne même dont son royaume

occupe les fondements; l'accès de son empire est fermé, et nous n'aurions pu, même si le temps nous avait favorisés, arriver au pont fantastique, aux dragons, aux portes de métal qui battent toujours, et à la porte de cristal derrière laquelle est le paradis plein de délices pour le corps et de péril pour l'âme.

Ainsi, en vue du port, j'abandonnais le projet qui m'avait fait venir de si loin. Mais Rajna, quelques semaines plus tard, recommença l'épreuve avec un peu plus de succès. Cette fois, au lieu de prendre l'itinéraire de Guerino, il prit celui d'Antoine de la Sale, bien préférable, à ce qu'il paraît. Il fit, de Montemonaco, deux visites à la Sibylle, et constata la parfaite exactitude, sauf les changements survenus depuis, des renseignements d'Antoine de la Sale; mais il ne put, cette fois encore, pénétrer dans le couloir souterrain. L'entrée est tellement obstruée qu'il faudrait d'assez longs travaux pour la dégager. La section d'Ascoli du Club alpin, qui a déjà fait une visite au Mont et rendu le vestibule plus accessible, voudra peut-être s'en charger, et quelque jour de hardis explorateurs, munis de vivres, de lumières et de cordes, entreprendront la descente que les jeunes gens de Montemonaco ont jadis poussée jusqu'à la fameuse « veine de vent ». Je serai heureux, quant à moi, si j'ai pu contribuer à éveiller la curiosité pour notre légende et pour les lieux que cette légende a jadis entourés d'un si fascinant mystère.

Ce mystère, comme je l'ai déjà dit, m'avait rappelé, il y a longtemps, celui qui enveloppe en Allemagne la légende du Tannhäuser et du *Venusberg*. Je ne savais pas que j'avais été précédé dans ce rapprochement. Quand j'en parlai, à Pise, en 1872, à mon ami A. d'Ancona, il me dit qu'il venait d'être fait par Alfred de Reumont, le célèbre historien allemand qui habita si longtemps Florence et était presque devenu un Florentin[1]. Il est singulier qu'en Allemagne, où on a tant écrit sur

1. Dans un discours lu, le 25 mai 1871, à la *Società Columbaria* de Florence Ce discours est inséré dans les *Saggi di storia e letteratura* de l'auteur (Florence, Barbèra, 1880) sous le titre de : *Un Monte di Venere in Italia*. Reumont a connu le livre d'Antoine de la Sale par l'extrait qu'en avait donné en 1862, — ce qui m'avait également échappé, — le baron Kervyn de Lettenhove dans les *Bulletins de l'Académie royale de Belgique*. Cet extrait est malheureusement très incomplet (il ne dit rien du pape et de l'absolution refusée) et même peu fidèle : j'ai donné plus haut un ou deux spécimens des fantaisies que s'est permises le savant belge.

l'histoire poétique du Tannhäuser, on n'ait tenu presque aucun compte de ce parallélisme. Il soulève des questions que j'essaierai de traiter dans une prochaine étude. Je n'ai pas voulu les mêler à l'exposé de la légende italienne telle que la font connaître les témoignages d'Andrea da Barberino, d'Antoine de la Sale et de fra Leandro Alberti. Ces témoignages nous prouvent que dès le XIV[e] siècle au moins on croyait que la Sibylle habitait l'intérieur de la montagne qui porte son nom, et qu'elle y régnait sur un « paradis » souterrain, où l'on pouvait pénétrer, mais d'où l'on avait grand'peine à sortir, et où l'on rentrait parfois, malgré l'énormité du péché, tant étaient grandes les voluptés dont on y avait joui. C'est un mythe qui se retrouve ailleurs avec d'innombrables variantes, une des formes que la pauvre humanité a données à son éternel rêve de bonheur. A ce titre, il est intéressant même pour le philosophe ; Wagner l'a compris à sa façon, et, en s'en emparant, lui a donné, selon son habitude, une signification et une portée nouvelles.

Notre voyageur du XV[e] siècle n'y entendait pas tant de mystère : il nous a simplement redit ce que les gens du pays de la Sibylle lui avaient raconté. Il y croyait peut-être plus qu'il ne l'avoue ; il s'en est moqué néanmoins et a tourné le tout en un simple conte bleu. Antoine de la Sale préludait par là, je l'ai dit, à ces narrations qui devaient faire sa gloire ; celles-là n'ont plus rien de fantastique, et il y a porté à sa perfection le don d'observation fidèle et minutieuse qu'il manifestait déjà dans l'agréable récit de sa visite à la montagne sibylline.

GASTON PARIS

CORRESPONDANCE[1]

— DEUXIÈME SÉRIE —

XLI

A MONSIEUR RENAN

Paris, 11 janvier 1861.

Mon cher ami,

Je viens d'apprendre que madame Renan est arrivée heureusement à Beyrouth : ce qui nous a fait grand plaisir, car il y a eu des tempêtes violentes en décembre sur notre côte de Méditerranée. Ici nous sommes dans le froid et la glace; la Seine charrie et est prise au-dessus de Paris : l'air est rempli d'un brouillard glacial. Bref, c'est un des hivers les plus rigoureux que nous ayons subis depuis plusieurs années. Ma dernière lettre a dû vous apprendre que j'avais renoncé à tout espoir de vous rejoindre et pourquoi : du reste, rien de nouveau à cet égard.

J'ai vu hier plusieurs de nos amis chez Michelet, et notamment madame Didier, personne que je ne connaissais pas encore. Tout le monde s'intéresse à vos travaux et à votre prochain retour.

Notre séparation définitive me fait regretter davantage que vous m'écriviez si peu, et surtout si rarement : à peine une lettre dans les six dernières semaines. J'aurais voulu que vous me tinssiez davantage au courant de vos travaux et de vos

1. Voir la *Revue* des 15 juillet, 1er août et 1er décembre.

idées. Avez-vous trouvé des inscriptions phéniciennes? et les temples de Byblos et le lac Aphaca?

J'ai vu ce matin le baby, qui est toujours gros et rose, malgré le mauvais temps et le froid. Il commence à demander pourquoi sa petite maman ne ramène pas son père, puisqu'elle est allée en Syrie pour le chercher. Dimanche, on lui montrait vos photographies à tous. En voyant sa maman, il s'est écrié : « Voilà une petite personne que je connais bien ! » avec ce ton gentil que vous lui connaissez.

Pour ne rien omettre de ce qui intéresse madame Renan, je lui envoie aussi des nouvelles du gros chat de Bellevue : il est devenu énorme; hérissé d'un poil fin et soyeux d'une extrême longueur, mais toujours plus craintif.

Dites à votre sœur que son baby ne l'oublie pas non plus; je lui ferai écrire une petite lettre pour la prochaine occasion.

Adieu, mon cher ami, devenez un peu plus communicatif et pensez davantage aux absents.

Tout à vous.

M. BERTHELOT

XLII

A MONSIEUR BERTHELOT

Amschit, 25 janvier 1861.

Mon cher ami,

Vous m'avez causé un vrai chagrin en ne venant pas. Que vous connaissez mal mon caractère et que vous vous méprenez sur ma façon de sentir ! Je n'ai pas votre inquiétude, mais j'aime mes amis autant que personne. Je tenais votre venue pour si certaine que je ne vous ai pas écrit par ces derniers courriers; j'aurais cru écrire en vain. Nous sommes tous bien, quoique la santé d'Henriette n'ait pas été, en ces derniers temps, tout à fait aussi bonne. Elle est maintenant remise. Il fait ici un peu plus froid que de coutume, les anciens déclarent n'avoir pas vu, depuis vingt ans, les neiges si près de la mer. Elles sont sur les sommets situés au second plan pour nous, à environ une lieue d'ici. Cela produit des effets de lumière

incomparables par un beau soleil. Dans les creux bien ensoleillés et à l'abri du vent de neige, il fait délicieux. J'ai vu, il y a quelques jours, une vraie merveille, le village de Maschnaka (?), admirable ruine de la plus haute antiquité, d'un grandiose qui me surprend. Figurez-vous un monde de géants et de héros ; la Troie d'Homère devait être comme cela. Le pays à l'entour est incomparable aussi. C'est la vallée du fleuve Adonis, si tant est que l'on puisse appeler vallée un précipice de plus de mille pieds de profondeur, dont les bords ne sont éloignés que de quelques centaines de pieds. Les neiges permanentes en hiver commencent là. A l'horizon sont les dômes blancs d'Aphaca. Le contraste du vent de neige et du soleil est quelque chose d'indescriptible. C'est la vie sous ses formes les plus opposées qui vous pénètre et vous saisit. Deux petits glaciers dans deux creux, qui ne sont jamais soleillés, étaient aussi quelque chose de ravissant. En somme, la vallée du fleuve Adonis est ce que j'ai vu jusqu'ici de plus saisissant. On ne peut rien imaginer de plus romantique et de plus triste. C'est vraiment un paysage fait pour pleurer les dieux morts. Les percées de la mer, à l'aval du Wadi, sont d'un effet extraordinaire.

Gemaz-Gebail m'a aussi offert une vieille forteresse en style saturnien primitif. Ces vieux burgs de Kronos (El), en gros blocs en bossage, sont ici assez nombreux. Ils avaient leur centre et leur point de départ à Byblos. Je suis maintenant bien édifié sur le vieux style giblite. La tour de Byblos est vraiment une des plus vieilles constructions du monde et le prototype de celles de Salomon à Jérusalem. Je l'établirai par des renseignements décisifs. Il faut, du reste, s'y résigner : cette ancienne architecture était anépigraphe, comme celle des Hébreux, et je pense qu'on n'a écrit à Byblos sur les monuments qu'à partir de l'époque grecque. Les tombeaux (les anciens aussi sont tous anépigraphes) sont ici très grandioses ; quelques-uns semblent des géants d'un monde primitif. Les inscriptions grecques abondent toujours, et il en est de très importantes. Nous avons une très curieuse Astarté et une jolie Vénus grecque, mais de l'époque gréco-romaine. Notre fleuron est un lion en bas-relief, qu'on dirait une réduction d'une des salles de Ninive.

Notre ensemble d'inscriptions grecques formera aussi une belle application de l'épigraphie à l'histoire religieuse. On n'a pas assez employé cet excellent instrument d'investigation historique, qui de nos jours, avec nos principes de critique, est le seul infaillible. Saïda me donnera plus de pièces de musée, mais je doute qu'elle me donne autant de résultats historiques.

De plus en plus je vois dans les Giblites les proches parents des Hébreux, un peuple patriarcal, peu marchand, puis sacerdotal, gouverné par des sénateurs-prêtres (πρεσβύτεροι). Dieu s'appelait ici *El*, *Adonaï*, *Schaddaï*, comme chez les Hébreux. Le style des monuments a l'analogie la plus frappante avec ceux de Jérusalem (exclusion de la sculpture vivante, ornementation végétale, exclusion de l'épigraphie). Byblos m'apparaît de plus en plus comme une Jérusalem, qui a été vaincue par l'autre. Adonaï a vaincu Adonis. La lutte de ces deux cultes paraît vive et toute fraîche encore dans le Liban.

Le scrupule et la minutie que les zélateurs chrétiens ont mis à détruire les temples qui couronnaient chacun de ces sommets est vraiment curieux. Tout a été mis en miettes; mais ces miettes sont encore éparses sur le sol.

L'idolâtrie du Liban apparaît du reste comme le type de l'idolâtrie, comme la conçoivent les Pères de l'Église, et comme l'a conçue le moyen âge. J'avais tenu le type pour puéril jusqu'à ce que j'aie vu ce pays. Du reste, le pays ne s'est pas relevé de là. Il a été tué par le christianisme; il était déjà en ruines quand les musulmans sont arrivés; ceux-ci l'ont achevé.

Une chose triste à dire, du reste, et que je ne dis qu'entre nous, c'est que ce pays n'a pu être *civilisé* que par l'esclavage. Le travail libre n'y produira jamais de grands travaux, par la raison toute simple que nul produit du travail ne vaut ici pour l'homme le plaisir de vivre en ne faisant presque rien. En somme, chez nous, le travail est *forcé*, parce que l'homme qui ne travaille pas est condamné à mort. Il n'en est pas du tout de même ici. La seule époque un peu florissante pour ce pays fut celle de l'émir Béchir, qui l'accabla d'impôts. Il fallait travailler pour payer, et payer pour vivre; on travailla. Ce n'est qu'en Orient que l'on comprend le plaisir de vivre

pour vivre. Ils vivent beaucoup plus que nous, en ce sens qu'ils mènent la vie que nous avalons avidement. De là leur totale indifférence pour les accessoires de la vie, bien-être, considération, etc... De là aussi une égalité dont rien ne peut nous donner une idée. Le millionnaire qui nous loge ne diffère en rien des pauvres gens du village, tous ses parents, qui sont ses domestiques et les nôtres. L'autre jour nous reçûmes la visite de dames de la montagne, venues pour nous voir ; leurs esclaves négresses entrèrent avec elles, s'assirent à côté d'elles sur le divan, prirent congé avec elles ; n'était leur teint, on les eût prises pour leurs filles.

Mais il faut que je m'arrête. Nous avons ces jours-ci lord Dufferin.

Votre meilleur ami.

E. RENAN

XLIII

A MONSIEUR BERTHELOT

Amschit, 30 janvier 1861.

Mon bon ami,

Je vous écris un mot seulement, car je fais partir par ce courrier mon rapport. Mais je ne veux pas que vous m'accusiez encore de négligence et d'oubli. Vous oublier, mon ami ! Pouvez-vous à ce point vous laisser aller à votre inquiète imagination ! Votre souvenir m'est de tous le plus cher et le plus présent. Je m'étais fait une fête de vous revoir. Il est vrai que jusqu'ici vous n'auriez pas eu fort beau temps. L'hiver est ici exceptionnel ; il fait exactement le temps de nos mois d'avril et mai, pas froid, mais des vents terribles et depuis quinze jours beaucoup de pluie. Cela entrave fort nos travaux. Je quitte Amschit le 7 ou 8 du mois prochain, pour concentrer toutes mes forces pendant un mois sur Saïda.

Je pense souvent à votre beau livre, à l'étonnement qu'il doit soulever et aux malentendus qu'il ne peut manquer de provoquer. Les objections que vous font M. Chevreul et les autres me semblent ressembler beaucoup à celles que les

orientalistes de la vieille école firent à mes *Langues sémitiques*. La scolastique est la forme obligée de presque tous les esprits. Les esprits fins qui y échappent prêtent aux criailleries par tous les côtés. Mais seuls ils obtiennent en définitive l'attention du public, car seuls ils peuvent donner à leurs œuvres un caractère pleinement humain.

Je suis enchanté que vous voyiez Michelet. Ce que je viens de lire de *la Mer* dans *la Revue* m'a enchanté. Faites-moi parvenir ce volume par M. Darasse, impasse Conti, 2. Quelle vérité profonde dans ses fantaisies naturelles, comme dans ses fantaisies historiques ! Dites-lui que quand il fera la fleur il faudra qu'il vienne en Syrie. La splendeur de la fleur ne se comprend qu'ici. Non, Salomon dans toute sa gloire n'était pas vêtu comme l'une d'entre elles. Le cyclamen surtout, feuille et fleur, sont des chefs-d'œuvre à vous faire tomber en extase. Figurez-vous la dentelle noire la plus exquise sur un velours d'un vert charmant, voilà la feuille. La fleur est d'une naïveté, d'un port adorable. Les orangers et les citronniers en boutons sont aussi quelque chose de ravissant. Les oiseaux sont aussi très beaux ici ; les petits sont des espèces de bergeronnettes pleines d'élégance et de grâce. L'autre jour, dans la montagne, j'ai vu des aigles dans leur aire, puis faisant leurs circuits au-dessus de l'abîme. C'est une majesté calme et sauvage, d'un caractère tout biblique. La mer est étrange ici. Elle ne plairait pas à Michelet. Elle est complètement inorganique. Une côte de sable ou de rochers, toujours lavée au même endroit. Pas une algue, pas une plante marine ; très peu de coquilles, rien de cette vie si multiple de nos côtes de l'Océan. Les traces de travaux artificiels que portent partout les rochers de la côte achèvent l'étrangeté pour nous autres habitués aux côtes de Bretagne. Mais l'effet du paysage, les teintes du soir, les tempêtes, etc., n'ont rien d'égal.

Nous sommes tous bien et vous envoyons mille compliments. Embrassez baby pour nous, et croyez à notre vive affection.

Adressez toujours à Beyrouth.

E. RENAN

XLIV

A MONSIEUR RENAN

Paris, 7 février 1861.

Mon cher ami,

Je viens de recevoir votre lettre qui m'a été extrêmement sensible, d'autant plus que je me trouve en ce moment dans une situation morale très pénible et où j'aurais eu grand besoin de votre affection et de celle des vôtres. Depuis près d'un an, je suis condamné à ce singulier supplice qui consiste à vouloir, à entreprendre avec réflexion et à voir mon énergie neutralisée par des volontés ou des sentiments que je ne puis ni écarter, ni froisser. Je ne puis ni diriger les circonstances de ma vie à mon gré, ni les abandonner au courant spontané des choses. Mais je ne saurais vous en dire plus long dans une lettre. Si je ne puis sortir d'un tel état, ma vie finira par s'user, à force de se ronger elle-même.

En attendant, je n'ai pas cessé d'avoir de vos nouvelles et de voir toutes vos lettres, que votre mère et votre belle-sœur me communiquent avec la confiance et l'amitié que toute votre famille a pour moi. Quant à baby, il se porte à merveille; après quelques jours de fatigue et de faiblesse (sans indisposition d'ailleurs) devant les grands froids que nous avons traversés, il se trouve maintenant dans un parfait état de santé, d'appétit et d'équilibre. Quand je dis d'équilibre c'est au moral, car il vient de faire devant moi une douzaine de culbutes, en se trémoussant autour d'une petite charrette que madame Marjolin lui a apportée. Nous sommes toujours aussi bons amis. Je lui ai demandé ce que son papa lui rapporterait : il m'a répondu quelques mots embrouillés; et il a ajouté : « Maman rapportera à bébé (autre réponse inintelligible) et tata des coquillages. » Vous voyez qu'il n'oublie personne, et que vous le retrouverez avec le clair souvenir et l'affection de vous trois.

Ce que vous m'écrivez de Byblos m'a piqué vivement : car

je ne pensais pas que Byblos eût jamais eu un rôle de cette importance. Je n'ai pas souvenir d'attributions de cet ordre dans mes lectures et je crois que vous grossissez un peu l'objet que vous examinez en ce moment. C'est le résultat nécessaire de toute observation attentive, appliquée aux phénomènes naturels ou autres : j'ajouterai plus, les découvertes ne se font que lorsque l'esprit est arrivé à ce degré. Jusque-là il ne pénètre pas les choses avec une puissance suffisante. Ce n'est que quand il a parcouru un champ considérable, en s'appliquant tour à tour à chaque chose isolée avec ce degré d'énergie, qu'il se forme une vue nette et normale de l'ensemble. Les mêmes procédés intellectuels se retrouvent dans tous les ordres de connaissances, toutes les fois que l'esprit s'applique à la recherche de la vérité. Mais quand vous aurez vu avec la même puissance d'attention (et j'espère bien que vous me transmettrez chaque fois vos sentiments) Saïda, Sour et Jérusalem, alors votre vision du passé deviendra accomplie et conforme à la juste mesure.

Du reste ne vous pressez pas trop de quitter le point où vous êtes, la moisson en général va toujours augmentant, parce que l'on voit plus clairement la physionomie et la direction des choses. Mieux vaudrait sacrifier complètement une partie.

Vous voyez maintenant que mes prévisions relatives à la neige et au froid dans le Liban étaient moins étranges qu'elles ne vous avaient paru d'abord. Mais à présent, tout est sans doute passé et votre ciel a retrouvé sa sérénité. Le nôtre est aussi moins inclément et le soleil paraît déjà de moment en moment, avec intermède de brouillard; du reste peu de pluie, ce qui est rare dans ce climat de Paris.

Adieu, mon cher ami, rappelez-moi au souvenir de votre sœur et de votre femme et croyez-moi toujours,

Tout à vous de cœur.

M. BERTHELOT

XLV

A MONSIEUR RENAN, MEMBRE DE L'INSTITUT
à Beyrouth (Syrie)

Paris, 15 février 1861.

Mon cher ami,

J'ai vu hier votre baby qui se porte à merveille : il supporte cet hiver, malgré les intempéries, avec bien plus de succès et d'énergie que l'an dernier. Vous savez d'ailleurs combien il est choyé, pour ne pas dire gâté ; cependant il n'en devient pas plus capricieux, il se borne à suivre ses petites idées, avec la persistance et l'individualité que vous connaissez : son caractère se manifeste de plus en plus, doux et fin, tel que nous le voyions déjà l'an dernier : hier, je lui ai demandé ce qu'il fallait vous écrire :

— Dis à papa qu'il m'apporte des coquillages.

Vous voyez qu'il associe l'idée de votre absence à celle des coquillages : je dirais de la mer, s'il savait ce que c'est. En tout cas, il ne vous oublie point, ni sa petite maman, ni sa chère tata. Votre frère est un peu souffrant de l'estomac depuis quelques jours, votre mère et les autres personnes de votre famille se portent bien.

J'ai donné de vos nouvelles et montré votre lettre sur les Giblites aux Ollivier, qui en ont été enchantés et m'ont chargé de tous leurs compliments. Tout le monde ici pense à vous, et bien des gens me demandent de vos nouvelles. J'espère que vos nouvelles fouilles ne se prolongeront pas trop et que je vous reverrai tous en mai, ou en juin au plus tard, avant les chaleurs périlleuses et le moment des fièvres. Je craindrais fort un séjour plus long pour vous et pour votre sœur. D'ici là vous avez, je crois, le temps de terminer tous vos projets, au moins les plus essentiels. J'attends impatiemment le moment de votre retour : votre affection et celle de votre sœur m'ont bien fait défaut dans ces dernières semaines et j'ai parfois regretté que Maury, avec ses projets

qui n'ont point d'issue jusqu'ici, m'ait empêché de vous rejoindre. Mais, comme dit notre ami Ménard qui vient me voir par intervalle, l'avenir est sur les genoux des Dieux. Toutefois, vous savez que je n'ai jamais pu m'abandonner ainsi tranquillement à la destinée : il y a en moi un élément d'inquiétude et d'impatience, qui a singulièrement grandi dans ces dernières années : souvent j'ai peine à garder mon sang-froid et mon équilibre : puisse la barque ne pas chavirer avant d'atteindre le port !

Du reste, ma santé est meilleure et, quoique (ou parce que) agité, je recommence à vivre, mais non encore de la vie calme et sereine de l'esprit. Quand une fois on a cessé de suivre sa ligne de travail, ou quand on est au bout, il est bien long et difficile de reprendre sa route et de renouer la continuité. Mais tout finira bien avec de la patience et de la volonté, qualités qui ne m'ont jamais fait défaut jusqu'à ce jour.

Adieu, mon cher ami, donnez-moi des nouvelles plus explicites de votre femme et de votre sœur ; comment supportent-elles le climat? votre sœur est-elle encore souffrante et fatiguée? En un mot, comment vous trouvez-vous tous? C'est ce que je désire savoir principalement.

Tout à vous,

M. BERTHELOT

XLVI

A MONSIEUR BERTHELOT

Beyrouth, 11 février 1861.

Mon cher ami,

Je ne veux pas que vous m'accusiez encore de vous oublier, bien que les fatigues et les soucis de toutes sortes que m'impose cette difficile affaire dussent m'excuser près d'un ami moins susceptible que vous. J'ai quitté avec un vif regret ma royauté de Byblos. Pendant deux mois j'ai régné ; j'ai vu un coin du monde uniquement attentif à me servir, à obtenir mon sourire, à prévenir mes désirs. Jusqu'à la fin,

j'ai pu ne m'arrêter devant aucune difficulté, faire tout ce que j'ai voulu, comme dans un pays où il n'y eût eu d'autre loi que ma volonté. Je ne trouverai plus cela, et je ne pense pas sans effroi au temps où il me faudra aller à pied, suivre le trottoir, obéir, même sans y penser, à mille exigences, à mille règlements. On n'est libre ici qu'à condition d'être étranger. En somme, même l'indigène est fort libre. Il n'y a pas un seul gendarme, pas une seule mesure préventive, pas une restriction des libertés naturelles, et cependant il se commet moins de crimes contre les personnes et la propriété qu'ailleurs. Rien n'égale la sûreté de ce pays, en dehors des crises. Le vol professionnel, ce fruit de la civilisation, n'existe pas ici. Une femme peut traverser tout le Liban sans un moment d'appréhension.

J'ai vu avant-hier le patriarche des Maronites. C'est un type charmant, le chef-d'œuvre de la combinaison de l'éducation italienne avec l'esprit fin et doux de cette race. Les évêques, sauf Tobie, évêque de Beyrouth (un intrigant), sont très bien aussi. Quant aux Grecs, unis ou schismatiques, j'en ai la plus triste idée. Ce qui manque essentiellement au Syrien, c'est la fixité et la suite dans les idées et la rectitude du jugement. Leur facilité pour tout apprendre (les langues surtout), dépasse de beaucoup la nôtre. Mais ils n'ont pas la persistance des grandes créations. Et puis, l'idée bizarre, subtile, absurde, est toujours celle qui se présente à eux la première. Ils ne comprennent pas le bon sens; tout cela avec un charme qui a séduit le monde :

in Tiberim Syrus defluxit Orontes.

On ne voit pas assez cette individualité de l'esprit syrien, sa persistance, son identité. La Syrie n'est pas une nationalité; mais c'est une individualité capitale dans l'humanité. Des étrangers l'organiseront politiquement; mais elle sera toujours une région *sui generis*.

Je tombe de fatigue, et demain j'ai à faire huit heures de cheval, avec mes dames, jusqu'à Saïda. Mais l'air vivifiant de ce pays fait tout supporter.

Votre meilleur ami,

E. RENAN

XLVII

A MONSIEUR BERTHELOT

Beyrouth, 11 février 1861.

Vous nous punissez rudement, monsieur et ami, en restant si longtemps sans nous écrire, au moment même où nous avons eu à supporter la grande déception relative à votre voyage. Ne voyez, je vous prie, dans ces mots aucune ombre de reproche ; ils ne renferment que le sentiment d'une peine très réelle. A travers les flots et l'espace, j'ai vivement compris et partagé le chagrin que vous a fait ressentir notre silence et surtout celui de mon frère. Le mien avait pour excuse, dans les semaines qui ont suivi l'arrivée de Cornélie, une altération de santé assez profonde pour que toutes mes forces fussent absorbées par les quelques lignes que je devais écrire à ma mère. Quant à mon frère, il s'est probablement justifié; mais en voyant dans vos lettres la trace de vos souffrances, je ne puis m'empêcher de songer souvent que vous et moi, monsieur, nous cherchons en lui quelqu'un qui n'est plus, l'ami dont nous étions la première pensée, les premiers confidents, et dans l'âme duquel nous nous étions accoutumés à lire sans témoin ni interprète. Vous et moi nous sommes restés les mêmes, tandis qu'il s'est complètement métamorphosé, et nous cherchons à saisir en lui ce qui n'est plus qu'un fantôme ou un souvenir. Pendant deux mois, j'ai cru toucher de nouveau à la réalité, j'ai cru retrouver mon frère d'autrefois. . . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . . J'aurais été doublement heureuse de vous avoir près de nous, dans ces temps où un changement si profond venait encore de s'opérer dans ma

vie; mais puisqu'il s'agit d'un événement qui est pour vous d'un bon augure, j'ai le courage de faire taire mes regrets pour ne songer qu'à votre avantage. Nous comptions presque les heures qui nous séparaient de votre arrivée, quand nous est parvenue la lettre qui détruisait nos espérances.

23 février.

Un départ précipité de Beyrouth m'avait obligé à interrompre cette lettre, que l'arrangement des courriers ne m'a pas permis depuis de faire partir. Elle a moins de sens aujourd'hui que nous avons reçu votre chère lettre, monsieur et ami; je vous l'envoie pourtant pour vous prouver que je fais tous mes efforts pour vous donner de nos nouvelles, même dans les jours les plus encombrés. Ne répondez pas, je vous prie, à ces lignes, et voyez-y un nouveau témoignage de ma profonde estime et de mon amitié.

H. RENAN

XLVIII

A MONSIEUR BERTHELOT

Saïda, 23 février 1861.

Enfin, cher monsieur et ami, nous recevons directement de vos nouvelles, et quoique ces nouvelles ne nous donnent point sur votre état d'esprit et de santé des renseignements aussi bons que nous l'eussions désiré, elles nous ont encore causé une vive joie. Les détails que vous nous donnez sur le Baby chéri sont toujours ceux auxquels je crois de préférence; aussi ai-je été péniblement affectée en lisant dans votre dernière lettre que pendant quelques jours vous l'aviez trouvé affaibli et fatigué : soit que ma belle-sœur n'en ait rien su ou qu'elle ait voulu nous le cacher, le résultat est le même, et ce sont toujours vos lettres que j'attends pour être rassurée.

Je ne saurais vous dire combien il m'est pénible de sentir ce cher petit ange ainsi placé au dehors de son entourage naturel, et grandissant loin des yeux qui suivraient tous ses mouvements avec autant de tendresse et de joie que de prévoyance et de sollicitude. Que de fois depuis l'arrivée de sa mère j'ai désiré aller jusqu'à lui !...

Nous avons quitté depuis quinze jours notre chère solitude d'Amschit, vers laquelle je reporterai bien souvent mes pensées ; les premières semaines de mon séjour y ont été pour moi pleines de charme. Après avoir reçu tous les vœux et les bénédictions des habitants d'Amschit et de Djebaïl, nous sommes venus à Sarba, dans la baie de Djoumi, où nous avions déjà fait un autre court séjour. Le lendemain, 9 février, nous avons fait une visite au patriarche maronite dans sa belle résidence de Kerké, à quelques lieues de Beyrouth, sur le flanc occidental du Liban. C'était une très curieuse ascension, faite par une route atroce, au milieu de la plus splendide nature. J'ai déjà fait de nombreuses excursions dans le Liban, et chaque fois j'ai vu s'augmenter l'admiration que m'inspire cette incomparable chaîne, où les cultures, les fleurs, les rochers, les arbres, la lumière, concourent par des moyens divers à créer une délicieuse harmonie.

Le 9 février, dans l'après-midi, nous sommes arrivés à Beyrouth, et le 12, de grand matin, nous sommes repartis pour Saïda, où nous étions dans la soirée du même jour, après avoir chevauché pendant huit heures. M. Gaillardot y avait déjà commencé des fouilles dans la nécropole d'où est sorti le sarcophage d'Eschoumnazar; de très grands caveaux funèbres et deux très beaux sarcophages ont été successivement mis en lumière. L'intention de mon frère est de laisser M. Gaillardot continuer les travaux de Sidon et d'aller lui-même entamer ceux de Tyr, dont il a pu se former une idée sommaire dans un voyage qu'il a fait peu après notre arrivée ici.

Nous repartons tous trois avec armes et bagages mardi 26 ; le voyage est à peu près le même que celui de Beyrouth à Saïda. Le temps est redevenu délicieux ; le printemps se fait partout sentir : l'air est tiède, le soleil est éblouissant, les brises sont molles et parfumées. Oh ! pourquoi ces splendeurs ne s'étalent-elles que devant une population incapable de les sentir ! Hélas !

nous ne sommes plus ici au milieu de nos bons Maronites d'Amschit ; les plus cruelles et souvent les plus basses passions pullulent autour de nous, dans l'ignoble chaos formé par le mélange des Grecs, des Latins et des Musulmans. Ici plus de vie patriarcale, ni aisée ; le souvenir des massacres est partout : chez les Musulmans, pour craindre le châtiment qu'ils méritent; chez les Chrétiens, pour demander vengeance, ou redouter de nouvelles catastrophes. A Tyr, nous serons entourés de Métualis, secte musulmane plus fanatique encore que les Turcs, et poussant le dédain pour les Chrétiens jusqu'à l'extravagance. Nous y serons cependant, comme ici, en parfaite sécurité, grâce aux soldats que le général de Beaufort envoie partout à Ernest pour les fouilles. De Tyr, notre correspondance sera plus difficile que des autres points, où nous avons jusqu'à présent résidé ; il nous faudra faire faire à nos exprès un voyage de deux jours pour mettre nos lettres à la poste, ou pour les en retirer. Ne vous inquiétez donc pas, monsieur, je vous en prie, s'il y avait quelque courte lacune dans notre correspondance ; il suffirait d'un torrent grossi par les pluies abondantes pour retenir nos lettres, au moment où nous les croirions parties. Veuillez bien continuer à nous adresser vos lettres à Beyrouth ; c'est par là seulement qu'elles peuvent nous parvenir.

M. Gaillardot vient enfin de me remettre la note relative à la manne. Je la lui ai demandée bien souvent, mais toujours il y avait quelque obstacle. Depuis le premier de l'an, c'était l'éloignement du point que nous habitions.

Veuillez bien, monsieur, présenter mes plus affectueux souvenirs à madame, à mademoiselle Berthelot, ainsi qu'à monsieur votre père. Comme vous ne nous parlez point de sa santé, je suppose qu'elle n'est pas trop mauvaise. Continuez, je vous en prie, à nous donner régulièrement de vos nouvelles, de celles du baby bien-aimé, et croyez sans interruption à notre profonde et sincère amitié.

H. RENAN

XLIX

A M. RENAN,

à Beyrouth (Syrie).

Paris, 28 février 1861.

Mon cher ami,

A chacune de vos lettres je sens davantage combien la distance apporte d'entraves matérielles à l'amitié et à ses relations : ce n'est plus cette correspondance étroite et pour ainsi dire immédiate, que permet le voisinage ; mais chacune de nos lettres répond à des sentiments déjà effacés dans le cœur de celui qui les a exprimés. Ce sont des vagues qui se poursuivent, sans jamais se confondre : et voici que je ne sais quand je pourrai vous revoir, Je viens de lire au *Moniteur* votre rapport, où vous annoncez des projets pour l'été. Je redoute pour vous ce séjour, prolongé dans des conditions moins favorables et sous un ciel inclément ; je le redoute pour vous et pour les vôtres. Je crois deviner que votre sœur est toujours malade, ou du moins souffrante, à travers les réticences de vos lettres. Laissez-la revenir et ne risquez pas de la perdre là-bas : ici, bien des gens la réclament, et Baby, un peu fiévreux à ce retour du printemps, plus que personne.

On parle beaucoup ici de votre rapport et je vais vous dire quelles critiques il soulève. En général, on trouve vos idées sur les Giblites trop absolues et fondées sur une vue encore trop incomplète des choses : c'était mon opinion sur votre lettre. La reproduction des mêmes idées dans le rapport officiel a plus d'importance que dans une lettre privée. Une seconde critique est relative au caractère général et un peu vague du rapport : celle-ci vient surtout de vos collègues de l'Académie. Ils auraient voulu quelques détails sur les caractères qui vous déterminent à désigner une statue sous le nom d'Astarté, etc., et surtout des renseignements circonstanciés sur quelques-unes des inscriptions et sur les interprétations que vous en tirez : ces détails auraient en effet donné au rap-

port un caractère de précision plus satisfaisant, et si je puis m'exprimer ainsi, une saveur plus originale. A côté de ces critiques relatives au manque de précision dans les faits, on vous reproche d'avoir consigné avec trop de développements vos hésitations sur l'âge de la tour de Byblos. Les architectes prétendent que l'on ne saurait avoir un doute aussi étendu sur l'âge d'un monument, et que ceci vient surtout de votre inexpérience.

Vous voyez que je vous transmets fidèlement les critiques : vous en jugerez comme il vous plaira, car ce sont choses qu'il faut connaître, sauf à les négliger. Quant aux éloges, vous savez ceux que comporte votre style, votre exposition, etc. ; je ne crois pas utile de vous les redire encore une fois. Vous les aurez d'ailleurs lus dans quelque autre lettre de vos amis.

Je joindrai seulement une observation qui m'est propre : vous regardez l'époque phénicienne comme anépigraphe, et cependant vous parlez d'une inscription en vieux caractères, mais mutilée. Ceci m'inspire des doutes. S'il y en a une, il doit s'en trouver d'autres, qu'une plus longue recherche vous eût fait découvrir. Vous savez que les yeux deviennent plus perçants à mesure qu'une investigation se prolonge, parce qu'ils se concentrent dans la direction voulue, écartant de plus en plus les objets étrangers, qu'ils apprennent à mieux reconnaître à première vue.

Quoi qu'il en soit, vous voici à Saïda, dans un nouveau champ de recherches, différent du premier et qui va commencer à mûrir et à modifier vos jugements par la comparaison. Comme vous y verrez souvent le docteur Gaillardot, je vous prie de lui réitérer la demande de renseignements sur la manne de Syrie, demande faite dans une de mes premières lettres et qui est restée sans réponse. En vous y reportant, vous trouverez les questions dont je désire la solution.

J'attends avec impatience le jour où vous aurez vu Jérusalem. Jusque-là, je n'attache à vos jugements et à vos impressions qu'une valeur provisoire, car l'élément fondamental de vos jugements vous manque. Je voudrais que vous l'eussiez visitée avant d'écrire un second rapport : c'est une condition *sine qua non*. En agissant autrement et malgré des réserves

auxquelles le public ne prend pas garde, vous vous exposez trop à être forcé de changer d'opinion.

J'espère que vous ne souffrirez pas trop des conditions matérielles moins favorables de ce voyage et de celles de votre second séjour à Saïda et ailleurs; vos dames trouveront sans doute, sinon le confortable, du moins la sécurité et la santé nécessaires. Donnez-moi toujours de vos nouvelles et le plus souvent possible. Voici l'adresse à laquelle il faudra m'écrire maintenant (car nous sommes en déménagement) : M. Berthelot, au Collège de France, Paris.

Adieu, mon cher ami, présentez mes souvenirs et mon affection à vos dames.

Tout à vous,

M. BERTHELOT

L

A MONSIEUR BERTHELOT

Sour, 8 mars 1861.

Mon cher ami,

Je voulais vous écrire mes impressions sur ce pays nouveau. Mais les fatigues de cette campagne de Tyr sont telles que le soir je suis presque incapable de travail. Ce pays ne ressemble en rien au Liban. C'est un désert : la campagne de Rome en donne une certaine idée. Nulle part on ne hait tant la Turquie; ailleurs on voit le bien qu'elle empêche, ici on voit le mal qu'elle fait. Les Métualis sont une très mauvaise race, fanatiques et fourbes, complètement gâtés. C'est ici surtout que je me confirme dans ma vue sur le trait essentiel du caractère syrien, et que j'appelle *esprit faux*. L'absurdité est ici l'eau courante, le pain de chaque jour. Il faut voir dans le détail une telle perversion pour y croire. Cette perversion est toute de tête; les mœurs sont ici très pures et n'ont rien des infâmes perversions de l'Égypte moderne, par exemple. Mais les têtes sont faussées de fond en comble.

Tyr est bien effacée. Mais le souvenir de cette noble ville me soutient dans mes recherches, ici moins attrayantes. On

ne songe pas assez au rôle de Tyr et à sa noblesse historique. Tyr, deux cents ans avant la Grèce, soutient la liberté des républiques municipales, c'est-à-dire de la liberté antique, contre les grands despotismes de l'Orient; seule, elle tient en échec durant des années l'énorme machine assyrienne. Je ne traverse jamais sans émotion cet isthme, qui a été en son temps le boulevard de la liberté. Une chose bien curieuse, c'est que les restes de la civilisation phénicienne sont presque tous des restes de monuments industriels. Le monument industriel, chez nous si fragile, était, chez les Phéniciens, colossal et grandiose. Toute la campagne est parsemée des restes de cette industrie gigantesque, taillés dans le roc. Les pressoirs, sortes de portes composées de trois blocs superposés, ressemblent à des arcs de triomphe; les vieilles usines, avec leurs cuves, leurs meules, sont là, dans le désert, parfaitement intactes. Demain, on pourrait s'en servir. Les puits dits de Salomon, près de Tyr, sont quelque chose de merveilleux et d'une profonde impression.

Je suis contrarié par les retards de l'architecte qui devait m'arriver. Du reste, tout va bien. Nous avons trouvé à Saïda, il y a quelques jours, quatre sarcophages magnifiques, à grosses têtes sculptées et à gaines : d'un style vraiment phénicien. Ma femme et ma sœur sont bien et se rappellent à votre souvenir.

Votre meilleur ami.

E. RENAN

LI

A MONSIEUR BERTHELOT

Sour, 12 mars 1861.

Mon cher ami,

Une épouvantable tempête, dont rien ne peut donner une idée, suspend ces jours-ci nos travaux. Depuis plus d'un mois nous avions un temps délicieux, ni chaud, ni froid, un vrai temps de paradis. Hier nous avons vécu sous une impression d'involontaire terreur. Notre maison est un vrai phare, peu

solide, à l'extrémité de l'île. Cette rage de la nature autour de nous, ce cercle de hurlements, comme de dieux d'un autre monde, un naufrage qui s'est passé sous nos yeux et nous a tenus tremblants durant des heures, nous ont mis sous une impression terrible.

Aujourd'hui le temps n'est que mauvais. Hier, justement, nous voulions partir pour Oumen-el-Awamid, le plus beau tas de ruines de ce pays. J'ai huit jours à passer là sous la tente. Le pays est désert : pas une maison, deux lieues à la ronde.

Notre départ est naturellement retardé. Mes dames veulent être de cette rude campagne ; je n'aurais pas osé les y engager.

Sidon nous donne d'admirables résultats ; nous avons maintenant une dizaine de sarcophages vraiment magnifiques et du style le plus original. Ma campagne de Djebaïl ne parlera pas au public, mais ceci sera compris de tous. J'ai de plus la pensée maintenant que ces monuments sont anciens et antérieurs à Alexandre. Ici je tiens la piste.

Mais Tyr a été si terriblement bouleversée que les recherches n'y auront jamais autant d'attrait. Il faudrait ici surtout un géologue pour savoir comment se sont formés les écrasements bizarres des côtes et si vraiment une partie de l'île a sombré.

Déjà je suis en terre biblique : à l'horizon je vois le Carmel ; j'ai vu la triste Sarepta, dont pas une pierre ne reste au-dessus du sol. L'admirable sommet de l'Hermon, le plus élevé de toute la Syrie, ferme notre horizon à l'orient. En montant une ou deux heures, nous sommes au milieu des villes idolâtriques de la tribu de Dan.

Tout cela me cause un vif appétit que je réfrène ; car il faut auparavant que j'ouvre les fouilles de Tortose. Je partirai le 23 pour Tortose. Le 7 ou le 8 avril, je serai de retour ici, et alors je partirai pour Jérusalem.

Remettez le mot ci-inclus à Taine dont je ne sais plus l'adresse, et croyez-moi

Votre meilleur ami,

E. RENAN

En fermant cette lettre je me rappelle au souvenir de M. Berthelot et de sa chère famille et je les prie de me con-

server toujours leur affection, en retour de celle que je ne puis cesser de leur porter. Puisse le printemps consolider leurs santés, pour lesquelles je forme toujours les vœux les plus sincères. En dépit de la fureur des éléments, nous continuons à nous bien porter et nous faisons nos préparatifs pour aller vivre sous la tente comme de vrais Bédouins, tout en fouillant des ruines recouvertes par les plus belles fleurs.

H. RENAN

LII

A MONSIEUR BERTHELOT

Beyrouth, 29 mars 1861.

Monsieur et ami,

Votre lettre[1] et celle de notre famille, apportées par ce courrier, nous remplissent de tristesse. Sans nous rien exagérer, nous ne pouvons qu'être très malheureux, en sachant l'enfant bien-aimé repris de la fièvre. Vous comprendrez que j'ai voulu partir par le bateau qui porte cette lettre; Cornélie approuvait ce dessein, et parfois songeait à partir elle-même. Mon frère trouve ces projets peu sensés... et pourtant ce serait à mon avis le meilleur parti. Quoique parfaitement sûre des soins consciencieux dont il sera entouré, je voudrais, je voudrais de toute mon âme être près de lui, et je souhaite ardemment aussi qu'il soit sous l'œil de sa mère.

Je pèse tous les termes de votre lettre, monsieur et cher ami, je vous remercie de votre franchise et de votre sollicitude. Notre famille cherche à nous rassurer; mais vous comprendrez que savoir le Baby chéri malade à mille lieues de nous est un affreux supplice. Depuis l'arrivée de sa mère je voulais repartir, sentant toujours que cette malheureuse fièvre devait reparaître; je vois bien péniblement aujourd'hui combien j'ai eu tort de ne point suivre cette pensée, en dépit de l'opposition qu'elle rencontrait. Je ne vous demande pas de

1. Perdue.

nous écrire : vous ne sauriez manquer de le faire, car il n'est personne qui sente mieux que vous combien est douloureux le coup que nous venons de recevoir.

Nous sommes depuis quelques heures à Beyrouth, en allant de Tyr à Tortose ; nous y recevons ce triste courrier. Nous devions repartir après-demain. Je voudrais maintenant rester ici, pour avoir plus tôt les nouvelles que nous portera le bateau arrivant lundi. Je ne sais encore la décision à laquelle mon frère et Cornélie voudront s'arrêter. Nos santés étaient bonnes jusqu'à ce matin ; mais, tout naturellement, nous sommes aujourd'hui bien émus.

Mille affectueux souvenirs, s'il vous plaît, à votre chère famille ; je prends bien part à la joie que vous ressentez en voyant monsieur votre père moins souffrant. Écrivez-moi par tous les courriers, je vous en prie, et croyez toujours à notre vieille et inaltérable amitié.

H. RENAN

Continuez, je vous le demande instamment, monsieur, à nous parler de la santé du cher petit Baby avec la plus entière franchise ; ce n'est qu'en comptant sur la vérité tout entière que nous pouvons avoir pour lui quelque sécurité.

LIII

A MONSIEUR RENAN

Paris, 4 avril 1861.

Mon cher ami,

Quand cette lettre vous atteindra, vous aurez sans doute terminé vos fouilles de Saïda, de Sour et des environs, et je ne sais si vous la recevrez à Tortose, à Beyrouth, ou à Jérusalem. Voici dix jours bientôt que je n'ai pas de vos nouvelles : mais votre course dans le désert m'avait fait prévoir ce silence ; moi-même je ne vous ai pas écrit la semaine dernière, n'étant pas à Paris. J'ai fait une promenade de huit jours en Bretagne avec Bertrand. J'ai été à Vannes, Quiberon, Auray,

Carnac, etc. Ce qui m'a frappé le plus vivement, ce ne sont pas seulement ces pierres levées, débris informes dont l'origine est si incertaine, mais qui nous représentent les derniers vestiges d'un état social anéanti et dont nous ne pourrons jamais retrouver l'histoire. Mais j'ai été aussi fort impressionné par la nature du pays : ces champs si petits, entourés d'ajoncs et de chênes ébranchés, ces landes couvertes de genêts épineux et s'étendant sans arbres, ni points de repère, sur une vaste étendue, ce climat doux et tempéré, cette population bienveillante, si bien en harmonie avec son pays, tout cela m'a fort touché.

Là, comme dans tant de pays que j'ai déjà visités, je me suis dit qu'il serait doux de s'arrêter et de s'endormir. Mais il ne nous est plus permis de sortir du tourbillon. Sans parler des liens qui nous attachent de toutes parts, notre sang circule maintenant trop vite, notre fibre a été trop tendue, la fièvre court toujours dans nos veines, et, pour nous arrêter, il faudrait changer de nature. Là-bas on peut bien se reposer un moment : mais le réveil n'est pas loin, et une force impérieuse, la loi, le rythme inné ou acquis de notre propre nature, nous chasse et nous pousse en avant. C'est la destinée humaine, la nôtre du moins : car peut-être vaut-il mieux dire avec le poète : Insensé le mortel qui pense! Mais on ne rentre pas dans l'Éden.

Je ne vous parle pas du baby, parce qu'il va beaucoup mieux : je l'ai vu avant-hier. La rougeole est passée, il reprend ses couleurs et son appétit, et j'espère le voir bientôt aussi vif que par le passé. C'est encore une crise heureusement terminée : j'espère que ceci va tranquilliser vos dames, qui ont dû être bien tourmentées par les nouvelles du mois qui vient de s'écouler.

Adieu, mon cher ami, j'espère que vous ne tarderez pas à parler de votre retour.

Tout à vous,

M. BERTHELOT

LIV

A MONSIEUR RENAN

Paris, 11 août 1861.

Mon cher ami,

Il faut, en commençant, vous donner des nouvelles du baby : je devrais dire du petit garçon, car il change étonnamment au physique et au moral. Il est aussi bien que possible, gai, joueur, bien portant en un mot. Si cette lettre arrive à temps, elle suffira, je pense pour empêcher le retour de vos dames. Nos précédentes les ont bien vivement émues, et non sans raison, comme en témoignent les lettres que nous avons reçues hier. Mais à la distance où nous sommes, tout peut être perdu et regagné dans l'intervalle d'un échange de lettres.

Si dans huit jours votre sœur ou votre femme ne sont pas à Paris, nous espérons pouvoir dissiper leurs inquiétudes. Du reste elles n'auront pas été sans fondement, car la fièvre était bien vive il y a six semaines. Mais elle a disparu sans laisser de traces, si ce n'est un développement nouveau dans cette petite nature enfantine. En voyant le baby ce matin, je n'avais qu'un regret, c'est qu'il fût si peu enfant, si peu semblable aux petits garçons de trois ans. Il y a trop de réflexion dans cette petite tête, et je dirai aussi, trop d'égoïsme. Il faudra, dès que vous reprendrez la direction de sa vie, vous et les vôtres, l'habituer un peu plus à compter avec autrui ; et pour cela le mettre en relation avec d'autres volontés d'enfants, du même ordre que la sienne et procédant par les mêmes voies. Autrement, vous le verrez vérifier un mot assez singulier, qu'il disait l'autre jour et que je n'ai pu entendre sans tristesse. Après avoir parlé de sa grand'mère et dit qu'elle faisait telle chose parce qu'elle était vieille, il a ajouté « et moi aussi, je suis vieux ». Mais pardon de vous tourmenter de ceci, quand vous êtes si loin et si entraîné vers d'autres préoccupations (ne dites pas qu'elles sont plus graves) : vous

savez qu'il est dans ma nature de suivre les lignes de l'avenir, en ce qui concerne ma destinée et celle des autres, et de les suivre peut-être avec trop d'âpreté.

En tout cas que ceci vous prouve du moins que je n'ai plus d'inquiétude pour la santé physique du baby chéri. En fait de tourment :

Uno avulso non deficit alter,

et il vaut mieux craindre pour l'avenir que pour le présent. Or le présent est calme et rassurant.

Adieu, mon cher ami, ne m'oubliez pas auprès de votre sœur et de votre femme, si elles sont encore avec vous.

J'ai lu avec joie la description de la mosaïque que vous avez trouvée. Si vous commencez à être en veine, n'abandonnez pas trop tôt la partie, et cependant prenez garde aux chaleurs.

Tout à vous,

M. BERTHELOT

LV

A MONSIEUR RENAN

18 avril 1861.

Mon cher ami,

Je commence par les nouvelles du baby : c'est ce qui vous intéresse le plus en ce moment, du moins en ce qui vient de Paris. Il se porte à merveille, mieux qu'il ne l'a jamais fait peut-être depuis sa naissance : les petits orages qu'il vient de traverser ont purifié son ciel. C'est à présent un enfant et non plus un baby : il change chaque semaine. Vous diriez un enfant de six ou sept ans par moments, tant l'expression de sa figure est réfléchie et volontaire. Du reste gai et vif, autant que le comporte sa nature, mais peu sympathique : c'est un trait de race. Il ne peut souffrir les autres enfants. Que fera-t-il plus tard des camarades, plus tard encore des autres hommes?

En attendant ces prévisions lointaines et qui sans doute ne

vous tourmentent guère, je vous adresse deux dessins que j'ai fait faire à votre intention ou plutôt à celle de vos dames : c'est un bonhomme et une cigogne. Vous trouverez déjà dans le trait quelque intention rudimentaire, à peu près de l'ordre des hommes qui ont laissé leur empreinte sur les parois de la grotte de Gavr'innis, dans la mer de Vannes.

Mais, après avoir terminé ce petit barbouillage, il faut que je revienne à mes moutons, c'est-à-dire au caractère du baby. Un trait récent vous le montrera bien clairement. Hier, il était au Luxembourg avec sa bonne : une dame qui avait son enfant avec elle voulut les faire jouer ensemble ; mais baby, au lieu de répondre à ces avances : « Bonne, je te commande de revenir avec moi à la maison... Bonne, j'ai beaucoup de choses à faire à la maison. » Il donne déjà une fausse excuse de son caprice. Du reste, sa tante et sa cousine ont si peur de le voir malade qu'elles le gâtent tout à fait. Ce qui n'empêche pas baby de m'obéir et de m'accueillir toujours joyeusement. Mais vous voyez qu'il est absolument nécessaire que vous reveniez le plus tôt possible pour veiller à son éducation. Ce sera désormais mon refrain, jusqu'à ce que vous soyez embarqué. Veuillez présenter mes respects affectueux à vos dames.

Tous à vous.

M. BERTHELOT

Maury me prie de vous dire qu'il insère dans la *Revue archéologique* vos lettres à l'Académie, votre rapport à l'empereur et quelques extraits de vos lettres et de celles de votre sœur à M. Egger (mosaïque, etc.).

LVI

A MONSIEUR BERTHELOT

Sour, 19 avril 1861.

Mon cher ami,

Quelle vie que la nôtre ! une course sans repos, d'un bout à l'autre de la Syrie. J'ai monté en huit jours ma campagne

de Tortose par un vrai enchantement; le lendemain j'étais à Tyr. Depuis mon arrivée j'ai organisé nos fouilles d'Oum-el-Awamid, qui produisent déjà de beaux résultats. Enfin je suis un peu libre : j'en ai profité d'abord pour être un peu malade; maintenant que je suis rétabli, je pars pour mon exploration de Galilée.

Demain nous allons (car, le croiriez-vous? les dames veulent être de la partie), nous allons, dis-je, dans un pays perdu du côté du lac Nulch que je sais être plein de monuments anciens. Dans quatre jours, nous aurons regagné Oum-el-Awamid; de là nous gagnerons le Carmel, puis Nazareth, puis la Mer de Tibériade. Tout ce pays est complètement sauvage; j'avoue cependant que je le préfère à Tortose et à Ruad.

C'est ici que le fanatisme musulman est porté à son comble. Un parti frénétique, cantonné dans la mosquée et dans le bazar, règne par la menace de mort et d'incendie, réduit à néant le pouvoir turc et maintient une haine farouche contre tout ce qui n'est pas l'esprit exalté de l'Islam. C'est là que l'on comprend quel malheur a été l'islamisme, quel levain de haine, d'exclusivisme il a semé dans le monde, combien le monothéisme exalté est contraire à toute science, à toute vie civile, à toute idée large. Ce que l'islamisme a fait de la vie humaine est chose à peine croyable; l'ascétisme du moyen âge n'est rien en comparaison. L'Espagne n'a jamais inventé une terreur religieuse qui approche de cela.

Mais la nature est toujours délicieuse et splendide. La Syrie, d'un bout à l'autre, est un parterre, dont les massifs les mieux soignés de nos jardins publics peuvent à peine nous donner une idée. Ces fleurs ont une naïveté, une grâce, une franchise que rien n'égale. Il ne fait pas chaud encore, si ce n'est quand souffle l'insupportable khamsin. Nous avons passé à Oum-el-Awamid sous la tente huit bons jours. La vie de la tente est agréable et gaie, mais il faut un temps sûr.

Je suis ravi que vous ayez vu la Bretagne, et je vois que vous l'avez bien comprise. Nos petites îles des Côtes-du-Nord ne vous auraient pas moins enchanté. Quand j'y pense, je suis pris d'un tel sentiment de désir de retour que le devoir qui me retient ici me devient à charge. Jamais ces pays-ci

n'ont inspiré de tels sentiments ; on les admire, mais ils n'ont pas ce charme mélancolique et profond.

Nous sommes tous bien ; mais les nouvelles de Baby nous ont bien alarmés. Ma femme va probablement partir bientôt, non qu'elle se défie des soins que reçoit l'enfant, mais pour calmer ses inquiétudes.

Quand vous reverrai-je ? Aimez-moi toujours, et croyez-moi

Votre meilleur ami,

E. RENAN

LVII

A MONSIEUR RENAN

Paris, 3 mai 1861.

Mon cher ami,

Tout va toujours bien : Baby grandit et devient de jour en jour plus réfléchi; sa petite figure est d'ailleurs parfaitement reposée et a repris ses teintes rosées et de bonne santé. Ainsi, plus d'inquiétudes de ce côté.

J'en aurais peut-être un peu plus du vôtre : vous me parlez d'une indisposition. J'ajoute, — peut-être est-ce subtil, mais vous connaissez mon inquiète amitié, — j'ajoute que je trouve un peu de surexcitation dans votre lettre du 19 avril. Tâchez de prendre une huitaine de repos, sans aucune préoccupation ; je serais plus tranquille si j'étais sûr que vous suiviez ce conseil. Je le recommande à votre sœur, mais avec peu d'espoir de le voir suivre. En tout cas, ne vous attardez pas : je redoute toujours l'été et la prolongation d'une influence de climat, à laquelle on résiste quelque temps, mais pas indéfiniment. N'oubliez pas qu'en Syrie la fatigue et l'épuisement sont toujours précédés par une période d'excitation où l'on se croit de fer : tous les voyageurs qui ont parcouru ce pays sont d'accord là-dessus.

Je désire d'autant plus vous savoir bien portant que j'ai une bonne nouvelle à vous annoncer, et que vous savoir malade troublerait bien ma joie. Je me marie dans huit jours ;

je ne vous en ai pas parlé plus tôt, parce qu'à cette distance toute confidence de ce genre est impossible. J'épouse une nièce de M. Breguet, dont le caractère sérieux et la personne me conviennent de tout point : vous la verrez, car nous avons souvent parlé de vous. Peut-être votre sœur en a-t-elle entendu parler : c'est une amie de madame Laugier, qui est, je crois, des connaissances de mademoiselle Renan.

Ce sera, je l'espère, pour elle une grande douceur que l'affection de vous et de vos dames. Aussi je suis doublement impatient de vous voir de retour.

En attendant, écrivez-moi régulièrement; voici mon adresse (car j'ai pris logement, comme vous le pensez) : rue Monsieur-le-Prince, 25.

Vous voyez que je me suis rapproché de moitié : en étant plus près, nous nous verrons plus aisément que par le passé.

Tout à vous et aux vôtres.

M. BERTHELOT

LVIII

A MONSIEUR RENAN

à Beyrouth (Syrie).

Fontainebleau, 16 mai 1861.

Mon cher ami,

Je vous écris ce mot pour vous prouver que je ne vous oublie pas, même quand je suis heureux. Ma femme désire bien vivement vous connaître, car je lui ai beaucoup parlé de vous. Elle s'appelle Sophie, comme l'élève bien-aimée de votre sœur : ce sera entre ces dames comme un premier signe d'affection. J'espère trouver à Paris à mon retour une lettre de vous; puisse votre retour aussi ne pas être trop éloigné !

Tout à vous et aux vôtres,

M. BERTHELOT

P.-S. — Maman m'a écrit des nouvelles de baby, toujours excellentes.

LIX

A MONSIEUR BERTHELOT

Jérusalem, 9 mai 1861.

Cher ami,

Jérusalem est bien le point le plus singulier du monde : dans le présent un mélange de comédie et d'odieux, dont rien n'approche; et derrière cela, le passé le plus extraordinaire, encore translucide à chaque pas. La topographie est ici très précise. Certes on est agacé de cette topographie légendaire, qui supposerait qu'à chaque endroit remarquable de la vie des prophètes ou de Jésus, quelqu'un les suivait à la piste pour faire une marque à la craie. Mais à part les chimères, en somme tout cela ne fait qu'une différence de quelques mètres. Voilà sûrement Bethphagé, Béthanie, le Mont des Oliviers, les endroits chers de Jésus. Gethsémani n'était pas loin de ce petit enclos, fait par les moines autour de quelques très vieux oliviers. Voilà Bethsaïda, voilà Siloé et sa fontaine. Le Golgotha n'était pas loin de l'endroit où on le place! Ce chemin taillé dans le roc, qui descend de la Galilée, est bien celui qu'a foulé Jésus et où il reçut, de ces pauvres bandes de Galiléens, ce triomphe de pauvres gens qui lui coûta la vie. Quant au temple, qu'on remplace le dôme d'Omar par un édifice carré, dont le style se laisse fort bien entrevoir, et rien ne sera changé. Quelques petites parties des murs et les souterrains de la mosquée El-Aksa sont de vrais monuments *hébreux*. Quant aux monuments *juifs*, on les trouve partout : le passé se voit très bien ici pour des gens pénétrants. Les tombeaux de la vallée de Josaphat, la porte dorée sont des monuments fort au-dessus de leur réputation.

En somme je suis enchanté de mon séjour ici. Je ne vous dissimulerai pas du reste que je suis très fatigué. Le climat de la Palestine, avec ses alternatives étranges, ne me va pas. Mais cela n'a pas de gravité, je finirai. Excusez-moi seulement d'être bref et rare. Vous avez été injuste pour moi

en ne voyant pas que dans ce tourbillon où je suis engagé je ne pouvais guère écrire. Croyez toujours à ma vive amitié.

E. RENAN

LX

A MONSIEUR BERTHELOT

Beyrouth, 2 juin 1861.

Mon cher ami,

Comme vous annoncez inopinément les bonnes et grandes nouvelles ! Celle que vous m'avez apprise m'a rempli de joie. Je souhaitais depuis longtemps vous voir fixer votre choix. Votre bonheur ne fait pas question pour moi ; car votre nature est de celles qu'on aime d'autant plus qu'on les voit de plus près. Soyez donc heureux, cher ami. Présentez d'avance à madame Berthelot l'hommage du meilleur de vos amis et les compliments de ces dames, qui sont si désireuses de faire sa connaissance.

Voilà ma mission accomplie et fermée brusquement par un coup bien inattendu [1]. Heureusement les parties essentielles de mon programme sont remplies. Je vais clore toutes les parties, grouper mes résultats, visiter le haut Liban ; puis je reviendrai parmi vous. Ce sera dans six semaines ou deux mois. Les chaleurs sont insupportables ici. Mais le Liban est encore couvert de neige, et à quelque distance de Beyrouth la température est délicieuse.

Adieu, croyez-moi

Tout à vous,

E. RENAN

C'est avec une vive et profonde émotion que j'ai reçu, monsieur et ami, à vingt-quatre heures de distance, la lettre qui nous annonçait votre mariage et celle que vous avez bien voulu nous adresser peu de jours après qu'il s'était célébré.

1. L'évacuation de la Syrie par l'armée française.

Nous vous aimons trop pour n'être pas sincèrement heureux de votre bonheur, et pour ne pas désirer que madame Berthelot nous accorde quelque sympathie, en retour des sentiments affectueux que nous ressentons à l'avance pour la compagne que vous vous êtes choisie. Veuillez donc bien, monsieur, être notre interprète, le mien en particulier, pour lui offrir l'expression de notre joie et de notre amitié. Malgré mes cheveux blancs, j'espère qu'elle voudra bien m'accorder quelque part dans son affection et dans sa pensée. Son nom me rappelle une jeune femme que j'ai bien tendrement aimée et dont la perte me laisse un ineffaçable regret. Mais, bien plus que par ce souvenir, monsieur, je serai portée vers madame Berthelot par les qualités que vous aimez en elle, par les sentiments qui l'ont guidée en unissant sa destinée à la vôtre, en sachant vous distinguer et vous choisir. Aidez-moi, je vous prie, à lui plaire, autant qu'on le peut à vingt-cinq ou trente ans de distance, et croyez que le plaisir de la connaître est l'un des plus vifs que je puisse ressentir en revoyant notre patrie.

Depuis deux mois nous vivons dans un vrai tourbillon, toujours à cheval, ou transportés d'un point à l'autre du littoral sur quelque navire à vapeur. Nous avons passé trente-quatre jours en Palestine, visitant tous les coins et recoins de cette terre vraiment sainte et si belle encore dans son abandon et sa nudité. Les jours derniers nous avons fait une apparition à Tortose; puis nous sommes revenus à Beyrouth, que nous quittons demain pour remonter dans le Liban. Je vous écris à une heure fort avancée, après avoir terminé nos préparatifs de départ; aussi ma lettre pourrait bien être à peu près illisible. — Le départ de l'armée cause ici une agitation extrême. Les malheureux qui étaient retournés dans la montagne redescendent par milliers à la suite de nos soldats, et je crois que déjà Fuad-Pacha est un peu embarrassé de son triomphe. La situation des chrétiens dans les cantons mixtes est vraiment affreuse; mais pour nous nous n'avons réellement rien à craindre. Soyez bien tranquille à ce sujet, monsieur et cher ami. J'espère que bientôt nous verrons approcher ce jour qui nous conduira vers vous. Il sera désormais doublement désiré puisque nous devons vous voir heureux.

Adieu, monsieur!... Permettez-moi plutôt de dire : adieu, chers jeunes amis.

H. RENAN

LXI

A MONSIEUR RENAN

Paris, 31 mai 1861.

Mon cher ami,

Nous voici depuis quinze jours sans nouvelles, et bien que je me dise qu'il ne peut en être autrement en raison du voyage en Palestine, cependant je ne laisse pas d'avoir quelque inquiétude sur votre compte. Je voudrais déjà vous voir de retour, vous et les vôtres : j'espère que la chose ne tardera guère, car voici que l'armée évacue la Syrie et que vos travaux deviennent moins faciles et moins sûrs. Hâtez-vous de liquider ce qui vous reste encore à faire et de nous revenir. J'ai soif de vous revoir. Du reste nous sommes maintenant plus rapprochés, sinon tout à fait voisins, et vous me trouverez aux trois quarts installé. Ma femme désire bien vivement vous connaître : elle avait déjà lu vos ouvrages et avait beaucoup de sympathie pour vous. Je n'ai pas besoin de vous dire combien cette sympathie a maintenant augmenté. Elle se réjouit aussi à l'idée de connaître votre femme et votre sœur ; car elle est digne de leur amitié de toute façon, et surtout par le sérieux de son caractère. Nous ferons tous ensemble une bonne petite coterie (en prenant ce mot dans le bon sens). Mais revenez au plus vite, et, si vous tardez trop, prenez garde que je n'écrive plus. (Ne vous effrayez pas trop de cette menace, pourtant.) Adieu, mon cher ami. Baby va très bien et se développe étrangement : il commence à jouer avec d'autres enfants. J'espère que vous vous portez bien, vous et vos dames ; si vous ne revenez pas encore, priez donc votre sœur d'ajouter à vos lettres une ligne ou deux de son écriture : il y a si longtemps que je n'ai rien reçu d'elle!

Tout à vous.

M. BERTHELOT

25, rue Monsieur-le-Prince.

LXII

A MADEMOISELLE RENAN

à Beyrouth (Syrie)

Paris, 12 juin 1861.

Mademoiselle,

Depuis que je connais M. Berthelot, je vous connais. A peine l'ai-je vu une fois avant mon mariage, sans qu'il m'ait parlé de vous ou de monsieur votre frère. Depuis, croyez bien, mademoiselle, qu'il n'a pas changé ; vous occupez tous une grande place dans son cœur.

J'ai eu l'honneur d'être présentée à madame votre mère qui m'a accueillie avec une grande bonté. J'ai aussi vu le petit Ary, qui a consenti à m'embrasser sans trop se faire prier, bien qu'il dise ne point aimer les jeunes dames parce qu'elles n'ont pas de cheveux blancs. Je lui ai prédit qu'il changerait d'avis quelque jour. C'est un amour d'enfant qui ressemble, me dit-on, beaucoup à sa mère : je lui en fais mon compliment.

Vous êtes mille fois trop bonne, mademoiselle, de vous demander si vous avez quelque part dans mon affection ; je pourrais, à plus juste titre, concevoir quelque inquiétude pour mon propre compte, bien que M. Berthelot m'ait prédit vos sympathies. J'ai la faiblesse de croire tout ce qu'il me dit, et je compte si bien sur votre indulgence, que je me suis hasardée à vous écrire. Veuillez faire mes compliments à M. et madame Renan, il me semble que je connais déjà un peu monsieur votre frère, ayant lu quelques-uns de ses livres, et ayant tenu son fils dans mes bras, sans parler de l'affection qu'il sait inspirer à ses amis, parmi lesquels mon mari prétend occuper la première place.

Veuillez, mademoiselle, agréer l'expression de mes sentiments respectueux.

SOPHIE BERTHELOT

LXIII

A MONSIEUR RENAN

14 juin 1861.

Mon cher ami,

Je n'ai aujourd'hui que de tristes nouvelles à vous transmettre : elles changeront sans doute par le prochain courrier. Baby a été pris hier d'une fièvre scarlatine qui m'inquiète, bien qu'il aille passablement aujourd'hui : le voilà rejeté pour la troisième fois cette année dans les hasards de la maladie. Heureusement, votre belle-sœur veille sur lui avec une affection toute maternelle.

Moi aussi, j'ai quelque tristesse : mon père ne va pas bien. Ses forces sont complètement épuisées, sans qu'il ait d'ailleurs de maladie localisée. Depuis trois jours il ne peut plus se lever. Cependant il se ranime un peu, et j'espère qu'il pourra partir la semaine prochaine pour la campagne, d'abord pour un mois, et qu'il s'habituera à l'idée de renoncer à tout travail actif. Son éloignement nous sera d'autant plus douloureux que je ne l'avais guère quitté jusqu'ici, comme vous le savez, et qu'il a pris ma femme en vive affection. Je tâche qu'il n'aille pas trop loin : mais il faut ménager tous ses désirs.

Adieu, mon cher ami, voici de nouvelles raisons de retour; plût à Dieu qu'elles fussent plus joyeuses !

Tout à vous et aux vôtres.

M. BERTHELOT

LXIV

A MONSIEUR RENAN

à Beyrouth (Syrie)

21 juin 1861.

Mon cher ami,

Voici une semaine écoulée depuis les dernières nouvelles qui ont dû vous attrister singulièrement, et comme il arrive

le plus souvent, les choses commencent à s'acheminer vers un meilleur état : seulement leur retour est plus lent que leur première inclinaison. Baby commence à aller mieux ; le médecin nous avait bien effrayés avec le mot de scarlatine. Toutes ces fièvres éruptives présentent bien des degrés, et les médecins donnent toujours d'abord les noms les plus tristes. Cependant le pauvre petit était bien abattu. Maintenant la gaieté commence à revenir et nous touchons à la convalescence. Du reste, les violentes chaleurs de trente degrés qui nous accablent, sont favorables à sa maladie. Vous arriverez, je l'espère, pour le trouver parfaitement de retour à la santé.

J'en voudrais pouvoir dire autant de mon pauvre père : mais il y a, hélas ! moins d'élasticité dans les organes du vieillard que dans ceux de l'enfant. Il commence à se lever et même à sortir, mais combien faible et souffrant ! J'espère qu'il pourra partir pour Pierrefonds dans trois ou quatre jours, pour s'y reposer un mois et prendre une décision au milieu du calme des bois et de la compagne.

Adieu, mon cher ami, pensez toujours à moi et surtout revenez, revenez, revenez vite, vous, votre sœur et votre femme.

Tout à vous,

M. BERTHELOT

Ma femme se rappelle à votre souvenir et se recommande à l'affection de vos dames.

LXV

A MONSIEUR BERTHELOT

Ghazir, 31 juillet 1861.

Mon cher ami,

Quand vous voyagerez en Orient, vous comprendrez pourquoi l'on doit pardonner à ceux qui y voyagent d'être mauvais correspondants. Écrire en ce pays est la chose la plus difficile et la plus fatigante, même matériellement. Il n'y a

pas une table dans tout le Liban, et je ne connais rien de plus odieux que d'écrire sur sa main ou sur ses genoux, comme on le fait ici. Ma pauvre sœur souffre beaucoup de douleurs rhumatismales : cela n'est pas grave, mais cela m'attriste beaucoup. Ghazir est très sain ; mais nos fatigues du haut Liban sont de celles qui laissent toujours des traces. J'espère avec certitude partir dans quinze jours. Croyez, cher ami, que le plaisir de vous revoir, et de connaître madame Berthelot, n'est pas une des moindres récompenses que j'attends au retour.

Votre excellent ami,

E. RENAN

LXVI

A MONSIEUR RENAN

5 septembre 1861.

Mon cher ami,

En écrivant la date de cette lettre je ne puis m'empêcher de penser que vous m'aviez promis de revenir à la fin du mois de mai, et voici votre retour encore ajourné ! Serez-vous à Paris dans un mois, au moment de mon départ pour l'Italie, je commence à en douter fortement. Mais ce n'est pas là ce que je veux vous reprocher, car vous ne disposez pas des choses et elles sont toujours trop lentes au gré de notre volonté ; seulement votre absence me fait paraître plus longs encore les longs intervalles que vous laissez entre vos lettres. A peine deux lignes çà et là dans l'espace de six semaines et voici que votre chère sœur me reproche mon silence ! Mais dans cet intervalle vous avez toujours reçu au moins deux et trois lettres de moi, quelle que soit la rareté de vos réponses. Que si vous me dites n'avoir rien à m'écrire de nouveau, j'ai de mon côté, à plus forte raison, dans mon milieu normal, la même excuse. Mais votre retour prochain va laisser tomber tout ceci ; à la condition pourtant que vous m'écriviez de Paris à Rome, car les rôles vont être intervertis, bien que j'aille moins loin que vous n'êtes présentement.

Ici, rien de nouveau. Madame Renan[1] va très bien, ainsi que le baby que vous reconnaîtrez à peine, du reste en santé excellente. J'ai peur que votre chère sœur aussi ne paraisse bien changée à tous ceux qui l'aiment, car le climat de Syrie l'éprouve bien fortement. Hâtez-vous de revenir pour elle, sinon pour vous, et pour vos affaires qui ne s'éclairciront ici que par votre présence à Paris. Elles sont bien délicates, par le fait de la mauvaise foi facile à prévoir des interprétations, et je regretterai de ne pas être à Paris, lors de votre retour, pour vous renseigner sincèrement sur le sens qui sera donné à chacune de vos actions. Je ne puis rien vous dire de plus ici. Du reste, je crois que rien ne sera préjugé jusqu'à votre arrivée.

Madame Berthelot a été bien heureuse des lettres de votre sœur, et désire avec non moins d'impatience que moi votre retour. Du reste elle va répondre elle-même : les dames s'entendent mieux entre elles.

Adieu, mon cher ami, revenez au plus vite, vous et votre sœur, à qui je rappelle toute mon affection pour vous tous,

Tout à vous,

M. BERTHELOT

LXVII

A MONSIEUR BERTHELOT

Beyrouth, 12 septembre 1861.

Il est donc décidé, mon cher ami, que vous ne nous écrirez pas depuis que vous êtes marié. Vous allez me faire prendre en haine madame Berthelot, et si j'osais, je lui écrirais pour me plaindre. Notre négligence à nous n'excuse pas la vôtre. A nous tout est permis, à nous qui, en plein mois d'août, avons eu à embarquer sur la côte de Syrie cent cinquante grosses pierres, de une à deux tonnes chacune. Enfin, tout est fini. Mais quelle différence entre l'armée et la marine pour ces sortes d'expéditions! Avec la première tout est facile, avec la seconde tout est épineux.

1. De retour à Paris.

Ajoutez que les dispositions du pays ont changé du blanc au noir. Il y a un an, la France était crainte des Musulmans et adorée des Chrétiens. A l'heure qu'il est, elle est insultée ouvertement par les premiers et maudite par les seconds. Il est certain qu'on a rendu leur position bien plus difficile. Être venu ici pour en partir, est une faute sans pareille. Quoique notre expédition de Chypre ait bien de la peine à s'organiser, par suite de la légèreté de M. de la Rivière, qui ne prend que des mesures contradictoires, ou fondées sur des erreurs, nous la ferons, et je serai de retour avant le 1er novembre. Quelle absence, n'est-ce pas, et le croyions-nous, il y a un an, en nous séparant !

J'ai employé mes longues journées de Ghazir à rédiger ma *Vie de Jésus*, telle que je l'ai conçue en Galilée et dans le pays de Sour. Dans huit jours, ce sera fini; je n'ai plus à écrire que le récit de ses deux derniers jours. J'ai réussi à donner à tout cela une marche organique, qui manque si complètement dans les évangiles. Je crois que pour le coup on aura sous les yeux des êtres vivants, et non ces pâles fantômes sans vie : Jésus, Marie, Pierre, Pilate, etc., passés à l'état abstrait et complètement typifiés.

J'ai essayé, comme dans la vibration des plages sonores, de donner le coup d'archet qui range les grains de sable en ondes naturelles. Ai-je réussi? Vous en jugerez. Mais je vous demande de ne dire mot de cela à personne, en dehors de notre cénacle. Ce gros morceau en portefeuille fait toute ma force. Il ne faut pas l'éventer. Il sortira en son temps. Maintenant qu'il est fait, j'en suis venu à faire peu de cas du Collège de France et de tout au monde. Qu'on me laisse le publier (et on ne peut me le refuser), et cela me suffit.

Présentez mes hommages à madame Berthelot et croyez-moi

Votre meilleur ami.

E. RENAN

LXVIII

A MONSIEUR RENAN

26 septembre 1861.

Mon cher ami,

A l'heure qu'il est, vous devez regretter vos reproches, car vous avez reçu ma dernière lettre. Je ne veux pas faire le compte comparé de nos lettres depuis mon mariage, car il me serait trop facile de vous prouver que c'est toujours vous qui êtes en retard et que mon amitié n'a subi aucun ralentissement.

Mais laissons ce badinage. Aussi bien votre lettre respire je ne sais quelle joie secrète d'avoir terminé votre œuvre au sein du pays où s'est accomplie la grande histoire que vous racontez. J'attends tout cela avec bien de l'impatience; mais je désire, et vous me semblez dans le même sentiment, vous voir retarder quelque peu la publication. D'ailleurs, vous aurez, en arrivant ici, assez de besogne dans les récits de voyage, classement et commentaires de collection, etc.

Je ne sais où cette lettre vous trouvera, mais j'ai tenu à l'écrire parce que c'est probablement la dernière, tant à cause de votre voyage qui s'achève que du mien qui va commencer. Mais c'est auprès du vôtre une simple promenade. Je pars dans une dizaine de jours pour l'Italie avec ma femme, qui est extrêmement désireuse de voir ce beau pays, dont elle a déjà deviné en partie le caractère.

Adieu, mon cher ami, vous serez sans doute à Paris avant moi : j'y laisse les vôtres en bonne santé, malgré quelque indisposition légère de votre mère et du baby. Je n'ai qu'un regret, c'est de ne pouvoir vous accueillir à la descente du wagon, vous et votre sœur tant aimée[1]. Dites-lui de ne pas m'oublier et croyez-moi toujours

Tout à vous.

M. BERTHELOT

(A suivre.)

1. Mademoiselle H. Renan mourut le 24 septembre 1861 à Amschit et Renan faillit y mourir également, d'un accès de fièvre pernicieuse.

ENTRE
LA VIE ET LE RÊVE[1]

— *NIELS LYHNE* —

Noël arriva sans que Niels s'en fût douté. Depuis six mois il n'allait nulle part, sauf, de temps à autre, chez le conseiller d'État. Il était invité à passer chez celui-ci la soirée de Noël ; mais il avait passé le dernier Noël à Clarens et, à cause de ce souvenir, il aimait mieux être seul. La nuit venue, il sortit.

Il faisait du vent. Une mince couche de neige, non entièrement piétinée, couvrait les rues et les faisait paraître plus larges ; la neige blanche étendue sur les toits et les rebords des fenêtres donnait aux maisons un aspect plus soigné, mais aussi plus solitaire. La flamme vacillante des réverbères envoyait distraitement sa clarté aux murs, réveillant çà et là de sa songerie une enseigne qui semblait regarder brusquement devant elle, sans aucune pensée. Les vitrines des magasins, mal éclairées, n'avaient pas leur physionomie habituelle, les étalages ayant été dérangés dans l'activité de la journée : on aurait dit qu'elles se tournaient vers l'intérieur.

Il s'engagea dans de petites rues où déjà les réjouissances avaient commencé. Des boutiques installées dans les sous-sols ou aux rez-de-chaussée des maisons sortait une musique

1. Voir la *Revue* des 15 novembre et 1[er] décembre.

de danse; parfois, c'était un violon, plus souvent un orgue de Barbarie qui répétait des airs populaires sur un rythme monotone, donnant l'idée d'un travail joyeux plutôt que d'une fête proprement dite. Néanmoins, cette musique évoquait dans l'esprit du promeneur solitaire des pas glissants et une atmosphère alourdie par des nuages de fumée ; elle l'irritait contre tout ce monde réuni pour s'amuser. Il éprouva plus de sympathie pour un ouvrier arrêté avec son enfant devant la vitrine somnolente d'une petite boutique dont ils examinaient les merveilles peu coûteuses, faisant leur choix avant de pénétrer dans ce lieu rempli de tentations. Il remarqua aussi de vieilles femmes à la mine humble, rencontrées tous les cent pas. Elles portaient de bizarres manteaux d'une mode fort ancienne ; toutes remuaient leur vieux cou avec des mouvements peureux et doux, comme ceux qu'on observe chez des oiseaux méfiants, toutes avaient la démarche hésitante d'êtres déshabitués du monde, comme si elles étaient restées bien des jours oubliées dans des logements tout en haut des maisons, au fond des arrière-cours, et qu'elles n'eussent que cette unique soirée par an pour se mêler aux autres mortels et rentrer dans leur mémoire. Niels devenait triste rien que d'y penser; son cœur se serra lorsqu'il essaya de se représenter l'existence de ces vieilles filles: il crut entendre distinctement le lent et régulier tic tac d'une horloge versant une à une comme des gouttes les secondes vides d'intérêt dans la coupe des jours.

Il fallait qu'il trouvât une manière de passer cette soirée de Noël. Il revint sur ses pas avec la crainte vague de voir surgir dans d'autres rues encore des apparitions mélancoliques, encore des tristesses comme celles qui mettaient de l'amertume sur ses lèvres.

Dans les larges rues il respira plus librement, et il marcha plus vite, d'une allure orgueilleuse. Il n'y avait rien de commun entre lui et ces tristesses qu'il venait de quitter, car sa solitude, à lui, était volontaire.

Il entra dans un grand restaurant.

Là, en attendant d'être servi, il observait, derrière un vieux supplément de journal, les dîneurs qui entraient. Presque tous étaient jeunes, quelques-uns arrivaient seuls; ceux-ci

avaient un maintien provocateur, ils semblaient défendre aux assistants de les considérer comme des compagnons d'infortune. Il y en avait cependant qui ne pouvaient dissimuler leur embarras de n'être invités nulle part un pareil jour. Tous recherchaient les coins peu en vue et les tables placées à l'écart.

D'autres venaient deux par deux. Il était facile de voir que ceux-là étaient des frères. Niels n'avait jamais vu autant de couples de frères. Beaucoup différaient sensiblement entre eux par le costume et l'allure; leurs mains témoignaient également de la diversité des conditions sociales et des professions. Leur manière de se parler à l'arrivée, comme aussi pendant le repas, ne trahissait point de vraie intimité. Tantôt l'un d'eux prenait un air de supériorité, l'autre donnait des signes d'admiration; tantôt on remarquait chez l'un une tendance à faire des avances, chez l'autre une mine réservée. Ailleurs on sentait que tous deux se tenaient prudemment sur leurs gardes, ou, pis encore, qu'ils blâmaient réciproquement et sans l'avouer le but poursuivi par chacun d'eux, leurs espérances et leurs moyens d'arriver. Au plus grand nombre il avait fallu une fête solennelle coïncidant avec un pénible isolement pour leur rappeler leur origine commune et les réunir.

Niels faisait ces réflexions et s'étonnait de la patience de ces individus qui attendaient sans presser les garçons, comme s'il y avait eu entre eux une entente tacite pour ôter autant que possible à l'endroit son caractère de restaurant; il aperçut tout à coup une figure de connaissance. La surprise de connaître enfin quelqu'un dans ce défilé de têtes inconnues fut si vive qu'involontairement il se leva, et salua le nouveau venu d'un « bonjour » joyeux.

— Attendez-vous quelqu'un? demanda l'autre en cherchant une patère pour son pardessus..

— Non, je suis seul.

— Comme cela se trouve bien!

L'arrivant était le docteur Hjerrild, un jeune homme avec qui Niels s'était quelquefois entretenu chez le conseiller d'État. Il savait, non par les propos du docteur, mais par les allusions taquines de madame Neergaard, que ses idées en

matière religieuse étaient très libres. Par contre, les déclarations de Hjerrild lui avaient appris qu'en matière politique ses idées étaient tout l'opposé. Il était rare de rencontrer de telles opinions dans la maison du conseiller d'État où l'on était à la fois clérical et « nouveau jeu ». Hjerrild appartenait par ses idées personnelles et aussi par sa défunte mère à cette société, assez nombreuse alors, où l'on considérait avec scepticisme, même avec hostilité, les nouvelles institutions libérales, et où l'on était, en matière de religion, plus que rationaliste, moins qu'athée; il arrivait, d'ailleurs, qu'on fût indifférent ou qu'on donnât dans le mysticisme. Dans cette société les nuances d'opinions étaient multiples; en général, on y trouvait que des cœurs danois devaient revendiquer le Holstein au même titre que le Jutland; on niait tout lien de parenté avec la Suède, mais l'on n'approuvait pas les tendances néo-danoises, c'est-à-dire la guerre à tout élément étranger. On y connaissait Molière mieux que Holberg[1]. En art, on aimait assez le genre maniéré.

Hjerrild avait grandi sous l'influence de ces idées.

Il levait un regard incertain sur Niels pendant que celui-ci lui faisait part de ses observations sur les dîneurs honteux de n'être pas, un tel soir, sous un toit familial ou ami.

— Cela se comprend, dit Hjerrild froidement. On ne vient pas de bon cœur célébrer ici la fête de Noël; et que la faute en soit à d'autres ou à soi-même, on ne peut se défendre du sentiment humiliant d'être exclu de quelque chose. Voulez-vous me dire pour quelle raison vous êtes ici? Si vous ne le voulez pas, répondez-moi non, carrément.

Niels dit seulement qu'il avait passé le Noël précédent avec sa mère, aujourd'hui morte.

— Je vous demande pardon, fit Hjerrild, c'est très aimable à vous de m'avoir dit cela. Je suis si porté à me méfier!... Comprenez-moi, il se peut que des gens soient venus ici pour témoigner d'un juvénile dédain pour la fête de Noël. Moi, je m'y trouve précisément par respect pour les sentiments d'autrui. Depuis que j'habite Copenhague, c'est le premier Noël que je ne passe pas chez une aimable famille

1. Poète dramatique danois (1684-1754).

originaire de ma petite ville : je me suis imaginé que j'étais de trop lorsqu'ils chantaient leurs cantiques. Ils ne se gênaient pas devant moi, ils sont trop intelligents pour cela, mais il devait leur être désagréable d'avoir parmi eux un individu convaincu qu'ils chantaient dans le désert.

Ils dînèrent presque en silence, allumèrent des cigares et prirent le parti d'aller boire des grogs ailleurs. Ni l'un ni l'autre n'avait envie ce soir-là de contempler les glaces aux cadres dorés et les divans rouges qu'ils avaient si souvent l'occasion de voir; ils préférèrent entrer dans un petit café qu'ils ne fréquentaient pas habituellement.

Mais ils s'aperçurent vite qu'ils ne pouvaient y rester longtemps. Le patron jouait aux cartes avec les garçons et deux ou trois amis. Sa femme et ses filles suivaient la partie et servaient les joueurs. Un des garçons apporta des consommations aux arrivants, qui se hâtèrent de vider leurs verres : ils sentaient qu'ils troublaient tout ce monde. Le patron qui, à leur entrée dans le café, était en manches de chemise, s'était empressé de mettre une jaquette.

— Décidément, nous ne pourrons trouver à nous caser ce soir, dit Niels lorsqu'ils redescendirent la rue.

— C'est tout à fait dans l'ordre, répondit Hjerrild sèchement.

Ils vinrent à parler du christianisme. Le sujet était dans l'air. Niels s'échauffait en disant contre le christianisme des choses rebattues. Hjerrild trouvait ennuyeux de recommencer des discussions qui pour lui étaient sans nouveauté. Brusquement il dit :

— Prenez garde, monsieur Lyhne, le christianisme est pour le moment puissant. C'est bête de se brouiller avec la vérité qui est au pouvoir en faisant de l'agitation au profit d'une vérité qui n'est encore que princesse héritière.

— Peu m'importe que cela soit bête ou adroit!

— Ne dites pas cela à la légère. Je n'ai pas voulu dire que ce fût bête au point de vue de vos intérêts matériels : c'est bête, idéalement parlant. Prenez garde! Ne vous consacrez pas à ces idées à moins que ce ne soit une nécessité absolue pour le développement de votre personnalité. En votre qualité de poète vous pouvez vous intéresser à tant d'autres choses!

— Je vous comprends mal, sans doute. Je ne peux pourtant pas agir avec moi-même comme avec un orgue de barbarie, retirer un air qui n'est pas populaire et le remplacer par un autre que tout le monde chante.

— Vous ne pouvez pas?... il y en a qui le peuvent. Mais vous n'avez qu'à dire que vous ne jouez pas cet air-là. On peut beaucoup plus en pareille matière qu'on ne le croit généralement. L'homme n'est pas un tout dont les parties se développent exactement de la même manière. Si vous faites un usage violent de votre bras droit, le sang y affluera, et ce membre croîtra au détriment du reste du corps; et si vous faites usage le moins possible de vos jambes, elles s'aminciront tout naturellement. Vous saisissez le sens de cette image?... Voyez un peu comme dans ce pays les meilleures intelligences se sont orientées vers les libertés politiques. Que cela vous serve de leçon... Croyez-moi, c'est le salut pour un homme de combattre pour une idée qui progresse, mais c'est démoralisant d'appartenir à une minorité tenue en échec, à qui la vie, conformément à la direction qu'elle a prise, donne tort constamment. On n'éprouve que découragement et qu'amertume à voir les croyances que, dans le tréfonds de son âme, on tient pour la vérité et le droit, subir les insultes du plus vil soldat de l'armée victorieuse... Ah! si l'on est assez fort pour s'isoler entièrement de la foule, pour recevoir les coups et subir la défaite sans laisser faiblir l'espoir, pour tenir toutes ses facultés en éveil, l'oreille ouverte aux lointains grondements qui annoncent des temps nouveaux, l'œil apte à saisir la vague lueur qui un jour... Oh! mais n'essayez pas, Lyhne! Songez à la vie d'un homme qui voudrait mener à bout une telle entreprise. Il ne peut parler sans que des vociférations et des injures accueillent ses paroles. Celles-ci sont dénaturées et sont jetées comme des pièges sous ses pieds, et, quand il a réussi à les retirer de la boue et à leur rendre leur signification première, tout le monde fait la sourde oreille... Croyez-vous, Lyhne, qu'on puisse livrer un pareil combat et sentir s'enfoncer dans sa chair tous ces becs de vautours sans être soutenu par cet aveugle enthousiasme qui n'est que du fanatisme? Mais comment devenir fanatique d'une négation? Fanatique de l'idée qui *nie* l'existence d'un

Dieu ?... Or, sans l'aide du fanatisme, pas de victoire... Mais écoutez !...

Ils s'arrêtèrent devant un rez-de-chaussée d'où sortaient des voix fraîches de femmes et d'enfants qui chantaient :

Un enfant est né à Bethléem,
Que la joie règne à Jérusalem ;
Alleluia !

Silencieux ils se remirent en marche, Le piano leur envoyait encore dans la rue calme la mélodie du cantique.

— Avez-vous senti l'enthousiasme contenu dans ce hourra hébraïque ? Et ce nom de Jérusalem ne signifie pas seulement la cité juive : Jérusalem, c'est Copenhague, c'est le Danemark, c'est nous, c'est toute la chrétienté.

— Il n'y a aucun Dieu et l'homme est son prophète, fit Niels avec amertume et aussi avec tristesse.

— Oui, n'est-ce pas ? — dit Hjerrild d'un ton railleur; il ajouta : — L'athéisme est terriblement sec ; son but est une humanité sans rêves. La foi en un Dieu qui gouverne et qui juge est la dernière grande illusion de l'humanité ; lorsqu'elle l'aura perdue, qu'adviendra-t-il ? Elle sera mieux instruite, mais sera-t-elle plus riche, plus heureuse ?... Je ne le pense pas.

— Ne concevez-vous donc pas, s'écria Niels Lyhne, que le jour où une humanité affranchie pourra proclamer qu'il n'y a pas de Dieu, ce jour-là, comme par enchantement, un ciel nouveau et une terre nouvelle seront créés ? Alors seulement, le ciel deviendra un espace infini au lieu d'être un œil ouvert et menaçant. Alors seulement la terre nous appartiendra et nous lui appartiendrons, quand l'obscure notion du salut et des peines éternelles sera anéantie comme une bulle d'air. La terre deviendra notre vraie patrie, le refuge de nos cœurs, et nous n'y serons plus des hôtes de passage, nous l'habiterons pour notre durée entière. Quelle intensité la vie acquerra, du moment où tout sera compris en elle, où hors d'elle rien n'existera ! L'immense tribut d'amour qui monte actuellement vers le Dieu auquel l'humanité croit, se répandra, lorsque le ciel sera vide, sur la terre, et restituera à l'homme les belles et les humaines vertus dont nous avons paré la divinité pour la rendre digne de notre adoration : — bonté, justice, sagesse, qui pourrait

les nommer toutes ? Ne concevez-vous pas à quel point l'humanité sera ennoblie quand elle pourra vivre et mourir sans peur de l'enfer, sans espoir du paradis, ne craignant que soi et mettant tout son espoir en soi ? La conscience grandira ; et quelle sécurité naîtra de la conviction que le repentir et l'humilité ne peuvent plus rien racheter, et qu'il n'y a d'autre expiation possible que de réparer par le bien le mal qu'on a fait !

— Il faut que vous ayez une foi extraordinaire en l'humanité. L'athéisme exigera de l'homme beaucoup plus que n'exige le christianisme.

— Naturellement.

— Naturellement !... Mais où prendrez-vous tous les individus vraiment forts dont vous aurez besoin pour constituer une humanité athée ?

— Petit à petit l'athéisme les formera. Ni la génération actuelle, ni la prochaine, ni même celle qui lui succédera, ne seront de taille à porter l'athéisme, je le vois bien, mais il y aura dans chaque génération des individualités qui établiront sur lui leur vie et leur mort. Ils seront les ancêtres spirituels qui serviront d'exemple à la postérité. Au commencement, beaucoup succomberont dans la lutte et les victorieux auront leurs drapeaux déchirés, car quelque chose des traditions restera encore dans la moelle de leurs os ; et puis il y a dans un homme bien autre chose qu'un cerveau à convaincre, il y a le sang et les nerfs, les espoirs, les regrets, les rêves aussi avec lesquels il faut compter. N'importe, le jour viendra où ceux qui étaient en petit nombre seront beaucoup.

— Croyez-vous ?... Je cherche un nom. Ne pourrait-on appeler cela un athéisme dévot ?

— Tout athéisme véritable... — commença Niels.

Mais Hjerrild l'interrompit vivement :

— C'est cela ! N'ayons qu'une seule porte, un unique chas d'aiguille pour tous les orgueilleux de ce monde !

X

Au commencement de l'été, Erik Refstrup rentra en Danemark après un séjour de deux années en Italie. Sculpteur au

départ, il était peintre au retour; ses tableaux avaient du succès, il en avait vendu plusieurs et les commandes affluaient.

C'était grâce à la sûreté avec laquelle il savait limiter son ambition qu'il réussissait ainsi du premier coup. Erik n'était pas un de ces grands talents qui sont aptes à cueillir tous les lauriers, dont la marche ici-bas est comme un cortège triomphal à travers tous les pays. Il était de ceux qui portent en eux un rêve qui sanctifie un coin de leur âme: dans ce sanctuaire, ils sont vraiment eux; d'autres fois, c'est là qu'ils sont le plus étrangers à eux-mêmes. Le même refrain retentit dans tout ce qu'ils créent, leurs œuvres ont une marque inquiétante d'étroite parenté, comme si toutes étaient des images d'une même patrie, — un coin paisible caché dans les montagnes.

Sur quelque point qu'il plongeât dans l'océan du Beau, Erik ramenait toujours la même perle. Ses tableaux étaient de petite dimension. Au premier plan, un seul personnage, bleui par son ombre, derrière cette figure une terre inculte, la lande ou la campagne romaine; à l'horizon, un rouge reflet de soleil couchant.

Un de ses tableaux représente une jeune fille qui cherche à se dire, à la mode italienne, la bonne aventure. Elle s'est agenouillée sur le sol, la terre brune apparaît parmi l'herbe courte; devant elle gisent un cœur, une croix et une ancre d'argent détachés d'un collier. La jeune fille ferme consciencieusement les yeux en étendant la main pour rencontrer soit le bonheur suprême que donne l'amour, soit un amer chagrin adouci par la foi, soit l'attente avec l'espérance. Elle n'ose encore toucher le sol de la main qu'elle avance timidement dans l'ombre froide et mystérieuse; ses joues rougissent, sa bouche paraît hésiter entre la prière et les sanglots. Le ciel est solennel: la rougeur du couchant semble une menace suspendue à l'horizon, elle s'adoucit pour se répandre comme un voile de mélancolie sur la bruyère. Ah! si l'on savait!... Bonheur suprême, amer chagrin, ou attente pleine d'espérance?...

Sur un autre tableau, la jeune fille est debout, droite, au milieu de la lande: elle presse avec force sa joue contre ses mains jointes, et elle est délicieuse dans son naïf regret,

elle s'afflige gentiment de ce que la vie ne s'occupe pas d'elle. Pourquoi Éros ne vient-il pas la trouver ? S'imagine-t-il qu'elle est trop jeune ? S'il voulait seulement mettre la main sur son cœur, il devinerait, à le sentir battre, tout un monde qui ne demande qu'à s'éveiller. Tout ce qui est enfoui en elle est là, ramassé comme les pétales repliés d'un bouton de fleur. Ce bouton n'existe encore que pour soi, et il est oppressé de sa propre existence, car il sait bien que ce quelque chose est réel qu'il voudrait tant connaître. Autour de ses pétales refermés, la chaleur a rayonné et une clarté l'a pénétré, jusque dans le repli où réside le parfum non encore exhalé... Cela ne viendra donc jamais ? Ne pourra-t-il jamais répandre autour de lui ce qui s'agite en lui comme un pressentiment ? Ne s'épanouira-t-il pas en rougissant, tandis que les rayons de soleil caresseront ses pétales ?... La jeune fille perd patience, ses lèvres s'agitent, on sent que les larmes vont jaillir, le regard erre déçu dans le vide, la tête se penche d'un air de découragement ; le profil délicat est tourné vers le fond du tableau où une poussière rougeâtre est soulevée par-dessus des buissons d'un vert sombre, où le ciel est doré comme du vin d'Espagne.

Ainsi peignait Erik, ainsi traduisait-il le rêve qu'il portait en lui. Il pouvait bien lui arriver d'entrevoir un autre idéal, d'être pris du désir de franchir le cercle étroit dans lequel il s'était enfermé ; mais, chaque fois qu'il s'essayait sur un nouveau terrain, il éprouvait vite le sentiment attristant d'empiéter sur le bien d'autrui. Après ces tentatives infructueuses, dont la leçon lui profitait pourtant plus qu'il ne le croyait, il redevenait Erik Refstrup encore plus qu'auparavant, s'abandonnait vaillamment, presque avec violence, à sa personnalité et s'entretenait dans une sorte de pieuse exaltation dont se ressentaient tous ses actes et sa manière d'être. Il semblait alors qu'il fût devenu le convive des femmes dont il avait la vision, sœurs cadettes des figures féminines du Parmegiano, beautés aux corps élancés, aux longs cous minces, aux étroites mains de princesses qui lui présentaient une coupe avec des gestes pleins de grâce et de noblesse ; elles le subjugeaient par le sourire énigmatique et comme tourné en

dedans que leur prête le pinceau de Luini, sourire d'une finesse inexprimable en sa mystérieuse douceur.

Mais lorsqu'il avait pendant quelque temps servi fidèlement la divinité, d'autres instincts en lui prenaient le dessus. Un impérieux besoin de plaisirs grossiers s'emparait de lui et il s'y livrait, emporté par l'humain désir de s'avilir, de s'anéantir dans la boue, par la dégradante frénésie dans laquelle l'homme dépense tout juste autant de force que pour réaliser l'autre désir, non moins humain, de s'élever et de s'ennoblir.

En de tels moments il n'y avait guère de choses capables de lui donner des sensations suffisamment violentes et brutales. Et puis, peu à peu, il reprenait son équilibre; au fond ces excès étaient contraires à sa nature. Il était sain moralement et n'était pas pourri par des rêveries; ses intempérances pouvaient être regardées comme une courte revanche de son naturel contraint à poursuivre un idéal trop élevé.

Cette lutte qui se livrait en lui n'absorbait pourtant pas à ce point ses facultés qu'il se montrât sous un double jour à ses amis. Il était toujours avec eux le même bon camarade, heureux de vivre, un peu rude d'allures par la peur de trop laisser paraître de ses sentiments, un peu larron dans le sans-gêne avec lequel il s'appropriait et s'assimilait ce qui n'était pas de lui. Mais cela n'empêchait pas que le charme était en lui, et qu'en de certains moments, en des heures de recueillement, quelque chose s'agitait et murmurait au dedans de lui, comme les cloches qui tintent dans la ville ensevelie sous la mer. Lui et Niels ne s'étaient jamais aussi bien compris qu'à présent; tacitement ils avaient renouvelé leur pacte d'amitié. Quand vinrent les vacances, Niels partit pour Fjordby : il allait faire une visite depuis longtemps projetée à sa tante Rosalie, mariée avec un négociant, M. Claudi. Erik l'accompagnait.

***

La grande route qui traverse de riches terres labourées autour de Fjordby est bordée à l'entrée de la petite ville par deux belles haies d'épines qui servent de clôture, l'une au potager, l'autre au jardin d'agrément de M. Claudi. D'aucuns vous diront que la route aboutit en ligne droite à la vaste cour de la

propriété, d'autres qu'elle fait un crochet pour passer entre la grange et les chantiers du négociant et se continuer comme rue à travers la ville, En effet bien des voyageurs suivent le tournant et vont plus loin, mais il en est beaucoup aussi qui s'arrêtent lorsqu'ils ont franchi la grande porte de la propriété avec ses vantaux toujours ouverts où sont suspendues des peaux qui sèchent.

Les bâtiments paraissaient tous vieux à l'exception des magasins dont le morne toit d'ardoises était ce que Fjordby pouvait montrer de plus neuf en fait de construction. La maison principale, longue et basse, paraissait écrasée par trois hautes mansardes. Dans un angle sombre elle rejoignait la brasserie et les communs, dans un autre angle plus clair elle était reliée aux magasins. Dans l'angle obscur on trouvait une boutique, des bureaux, une salle pour les paysans, une autre pour les serviteurs, le tout rempli d'une odeur où l'on démêlait le tabac de mauvaise qualité, l'argile battue, le poisson salé, la bure humide; cette odeur rendait l'atmosphère si épaisse qu'on croyait en sentir le goût dans sa bouche.

Mais lorsqu'on avait traversé les bureaux où fumait sans cesse de la cire à cacheter, et qu'on se trouvait dans le corridor qui séparait les locaux pour affaires des appartements réservés à la famille, un parfum de toilette féminine vous préparait à la suave odeur de fleurs répandue dans les chambres. Ce n'était pas l'odeur d'un bouquet, ni celle d'une fleur réelle, c'était l'atmosphère mystérieuse, évocatrice de souvenirs, que renferme toute demeure familiale et dont il est impossible d'indiquer l'origine. Chaque maison a la sienne et elle fait songer à mille choses diverses : tantôt à de vieux gants, tantôt à des cartes à jouer neuves, tantôt à un piano ouvert. Nulle part elle n'est la même. On peut l'étouffer sous la fumée des cigares et sous des parfums, mais non la supprimer; elle revient, toujours pareille,

Chez les Claudi, c'était comme une odeur de fleur, non d'œillet ou de rose, ni d'aucune fleur existante; une odeur telle qu'on se représente celle des lys fantastiques, aux tons de saphir mat, qui enguirlandent de vieux vases de porcelaine. Que cette odeur allait bien aux grandes pièces basses, avec leurs vieux meubles et leur aspect correct et démodé!

Les parquets étaient luisants comme ils ne le sont que chez des aïeules, les murs étaient de couleur unie ; un léger dessin formant frise courait sous la corniche. Au milieu des plafonds, se voyait une rose en stuc, les portes étaient cannelées et avaient des boutons de cuivre poli ciselés en forme de dauphins. Les fenêtres à petits carreaux s'encadraient de rideaux transparents d'une blancheur de neige, coquettement drapés par des nœuds de rubans, comme les rideaux d'un lit nuptial. Sur le rebord des croisées, des plantes d'autrefois fleurissaient en des pots bariolés : clochettes bleues, myrtes au fin feuillage, verveines d'un rouge éclatant, géraniums bigarrés comme des papillons. Mais c'étaient surtout les meubles qui donnaient à cette demeure un caractère particulier : les tables immuables avec leur large surface d'acajou sombre, les chaises dont le dossier s'arrondissait en hémicycle, les commodes monumentales incrustées de personnages mythologiques en bois d'un jaune clair, Daphné, Arachné, Narcisse, les petits secrétaires portés par des pieds minces, contournés, et dont chaque tiroir était orné d'une mosaïque représentant une maison carrée, isolée, et, près d'elle, un arbre, — tout cela datait de bien avant Napoléon Ier. Il y avait aussi des glaces avec des fleurs blanches et bronzées peintes sur le verre, des roseaux et des lotus nageant sur l'eau polie. Le canapé n'était pas un de ces bibelots sur quatre pieds juste assez grand pour deux personnes : massif et solide, il s'élevait du plancher comme une terrasse, faisant corps avec les consoles qui le flanquaient de chaque côté, et que surmontaient deux armoires de moindre dimension : celles-ci portaient deux vases anciens de grande valeur, placés si haut qu'on ne pouvait y atteindre. Ce n'était pas étonnant qu'il y eût tant de vieilles choses chez les Claudi, car le père et le grand-père du propriétaire actuel avaient habité entre ces murs et y avaient goûté les instants de repos que leur laissait le travail sur les chantiers et dans les bureaux.

Le grand-père, Berendt Berendtsen Claudi, qui avait donné son nom à la maison de commerce, avait élevé les bâtiments et s'était consacré surtout à la vente de produits agricoles. Le père s'était lancé dans le trafic du bois de construction, avait bâti la grange et créé le jardin. Le fils et petit-fils s'occupait

principalement du commerce des blés; il avait construit les magasins et joint à son activité de négociant les fonctions de vice-consul d'Angleterre et de Hanovre et d'agent de la Compagnie du Lloyd. Les blés et l'océan lui donnaient tant d'occupation qu'il ne pouvait accorder aux autres parties de l'entreprise qu'une surveillance superficielle ; il avait dû les confier à un cousin ruiné et à un vieux valet de ferme d'humeur intraitable qui à tout moment signifiait au consul que les champs ne devaient pas être négligés pour le commerce, que lorsqu'il avait besoin de labourer, le patron ne devait pas compter sur les chevaux pour transporter des planches... L'homme était capable : aussi supportait-on sa mauvaise humeur.

Le consul avait cinquante et quelques années. Il était de stature assez imposante ; ses traits réguliers, presque grossiers, se durcissaient avec une égale facilité quand ils exprimaient l'énergie et l'intelligence froide, ou s'aveulissaient pour exprimer la jouissance gourmande. Il était aussi bien à son affaire quand il finassait avec de madrés paysans ou débattait avec de têtus sauveteurs le prix de quelques épaves, et quand, attablé avec des compères grisonnants, devant une dernière bouteille de bon vin, il écoutait des histoires grivoises ou en racontait lui-même avec sa désinvolture bien connue.

Ces traits ne dépeignent pas entièrement l'homme. Le genre d'instruction qu'il avait reçu le rendait étranger aux questions qui n'étaient pas d'ordre pratique, mais il ne raillait pas ce qu'il ne comprenait pas, ne cherchait pas davantage à cacher son manque de compétence en ces matières, et ne s'avisait pas de donner son avis ni d'exiger que son opinion fût tenue pour bonne uniquement parce qu'il n'était plus jeune, parce qu'il avait de l'expérience et qu'il payait de gros impôts. Parfois même il écoutait avec une attention touchante les entretiens de jeunes gens et de jeunes femmes sur des sujets peu connus de lui ; il leur posait des questions en s'excusant de son ignorance, et accueillait les explications avec l'obligeante politesse des remerciements que les gens d'un certain âge expriment à la jeunesse.

En de certains moments, on pouvait observer chez lui une

surprenante délicatesse, un désir rêveur dans ses clairs yeux bruns, un mélancolique sourire sur ses lèvres fortes, une intonation douce dans sa voix : tout cela trahissait la nostalgie d'un monde meilleur que celui auquel ses amis le croyaient enchaîné corps et âme.

Sa femme le mettait en communication avec ce monde meilleur. C'était une de ces pâles et douces natures de vierges auxquelles manque la hardiesse ou peut-être l'instinct de se livrer toutes à l'amour, de s'y anéantir. Elles ne peuvent même pendant un court instant s'oublier jusqu'à se jeter sous les roues du char de l'idole. A part cela, elles sont capables de tous les dévouements envers l'être aimé, elles remplissent les plus lourds devoirs, sont prêtes aux plus douloureux sacrifices, accepteraient toutes les humiliations, Les plus nobles sont ainsi.

De telles preuves d'amour n'étaient pas exigées de madame Claudi, mais le mariage lui avait apporté d'amers chagrins. Tout le monde savait à Fjordby que le consul n'était pas un mari très fidèle, qu'il avait dans le bourg et dans les environs plusieurs enfants illégitimes. C'était naturellement pour sa femme une cause de tristesse; elle avait eu à soutenir une lutte pénible pour lui garder la fidélité de son cœur. La jalousie, le mépris, l'indignation, la honte et l'effroi s'étaient partagé son âme et elle avait senti pendant quelque temps le sol se dérober sous ses pas. Mais elle tint bon. Non seulement elle n'eut pas un mot de reproche, mais elle sut empêcher les aveux du mari, les allusions au pardon, les promesses d'amendement. Elle comprenait que s'ils en venaient à une explication, elle se laisserait entraîner trop loin, et que la rupture s'ensuivrait. Elle résolut de porter silencieusement sa peine; et elle chercha à se rendre complice des fautes de son mari en se reprochant la réserve et la retenue timide dont elle n'avait pas su se départir. Elle parvint à grossir ses torts et à éprouver un vague besoin d'absolution; enfin elle prit assez d'empire sur elle-même pour que le bruit se répandît que les filles séduites par M. Claudi ne recevaient pas seulement des secours en argent : une main de femme devait en cachette étendre sur elles et sur leurs enfants ses bienfaits, les préserver du mal, les guider et les soutenir.

Il advint de la sorte que le péché inspira de bonnes actions, et qu'un pécheur et une sainte devinrent l'un par l'autre meilleurs.

Les Claudi avaient deux enfants; un fils, employé dans une maison de commerce à Hambourg, et une fille âgée de dix-neuf ans et appelée Fennimore, du nom de l'héroïne d'un roman fort à la mode au temps où madame Claudi était jeune fille. Fennimore et le consul allèrent recevoir Erik et Niels au débarcadère du bateau à vapeur. Niels eut une agréable surprise en constatant que sa cousine était jolie : il ne la connaissait que par un horrible « daguerréotype » où elle formait avec ses parents et son frère un groupe entouré d'une atmosphère enfumée ; tous avaient aux joues une rougeur maladive et portaient des bijoux dont l'or était trop étincelant. Mais dans sa claire toilette matinale elle lui parut charmante, le buste penché en avant, chaussée de souliers que maintenaient des rubans noirs croisés sur la cheville. Elle appuyait un de ses pieds contre le garde-fou et souriait en tendant la poignée de son ombrelle pour souhaiter la bienvenue aux voyageurs avant que le bateau eût accosté. Que ses lèvres étaient rouges et ses dents blanches! Son front et ses tempes dessinaient une ligne très pure sous la dentelle noire, alourdie par des perles de jais, qui tombait des bords de son large chapeau.

Enfin la passerelle fut jetée du quai au bateau ; le consul s'empara d'Erik avec lequel il avait déjà lié connaissance lorsqu'il y avait encore cinq mètres d'eau entre eux : il avait élevé la voix pour l'entretenir, ainsi que sa voisine de bord, la mélancolique veuve d'un chapelier, des tortures du mal de mer. Maintenant il lui faisait admirer de gigantesques tilleuls devant la demeure du receveur des contributions et un brick en construction sur les chantiers.

Niels suivait avec Fennimore. Elle lui fit remarquer le drapeau que l'on avait hissé dans le jardin en l'honneur des deux visiteurs. Ils parlèrent de la famille du conseiller d'État et tombèrent tout de suite d'accord sur ce point que madame Neergaard était « un peu... oh ! très peu !... » Ils ne voulurent pas dire le mot, mais Fennimore pinça les lèvres

et esquissa de la main un geste significatif ; ils sourirent alors tous deux, puis prirent un air très sérieux. Et ils devinrent silencieux, absorbés dans le désir de connaître l'impression qu'ils produisaient l'un sur l'autre.

Fennimore s'était représenté Niels Lyhne plus imposant, d'une personnalité plus nettement caractérisée, — comme un mot souligné d'un trait noir. — Niels, au contraire, la trouvait mieux qu'il ne l'avait espéré, délicieuse, presque ensorcelante, malgré son costume de provinciale qui exagérait le chic à la mode. Lorsqu'ils furent entrés dans la maison et qu'ayant retiré son chapeau, elle se mit à corriger, les yeux baissés, sa coiffure, avec des mouvements d'une grâce molle et languide, il se sentit pénétré de reconnaissance pour ces gestes comme s'ils eussent été des caresses : ni ce jour-là ni le jour suivant, il ne put se défaire de cet étrange sentiment de gratitude qui, par moments, devenait si intense que l'envie le prenait de la remercier tout haut d'être si jolie et si séduisante.

Bientôt Erik et lui se sentirent chez eux dans l'hospitalière maison du consul. Ils s'abandonnèrent, au bout de quelques jours, à l'agréable existence de flâneurs si douce à la campagne, et qu'il est si difficile de défendre contre les amicales entreprises des bonnes gens. Ils durent déployer tout leur talent diplomatique pour éluder les invitations à des soirées, à des *garden-parties*, à des bals champêtres et à des représentations d'amateurs qui menaçaient leur repos. Ils souhaitaient presque que la propriété du consul fût située dans une île déserte. Robinson Crusoé ne fut pas plus effrayé en découvrant des traces de pas humains sur le sable qu'ils ne l'étaient chaque fois qu'ils apercevaient des pardessus étrangers dans le vestibule ou de petits sacs de dames traînant sur la table du salon. Ils préféraient être les seuls hôtes, car il ne s'était pas écoulé une semaine qu'ils étaient déjà l'un et l'autre amoureux de Fennimore. Ce n'était pas encore l'amour dans sa maturité, qui veut à toute force connaître sa destinée, qui a soif de certitude, de possession et d'étreintes. C'était cette aurore de la tendresse qui est comme un printemps dans l'air et qui vibre de désirs où il y a de la mélancolie, et d'une inquiétude où il y a une félicité douce. L'âme est attendrie,

facilement émue, disposée à se livrer. Un rayon de lumière sur l'eau, un frémissement dans les feuilles, une simple fleur qui s'épanouit, tout cela prend une puissance extraordinaire. Des espérances très vagues éclatent soudain et répandent une clarté de soleil sur les choses, puis, tout aussi soudainement, la clarté s'évanouit : un doux abattement succède, l'ombre d'un nuage a passé sur le rayonnement. Sans force et sans courage, le cœur endolori se résigne à son sort, plein de pitié envers soi-même, aimant son renoncement ; il se complaît à de tendres élégies, se pâme en des soupirs à moitié sincères... Et voici de nouveau une floraison de roses : la terre des rêves surgit du sein de la brume avec des vapeurs d'or au-dessus des forêts de hêtres, des ténèbres embaumées sous la feuillée, des sentiers qui aboutissent on ne sait où.

Un soir, après le thé, ils étaient tous réunis dans le salon. Il ne pouvait être question d'aller au jardin, car il pleuvait à verse. Mais ils n'étaient pas mécontents d'être enfermés, prisonniers entre quatre murs où ils goûtaient la douce intimité d'une soirée d'hiver. D'ailleurs, cette pluie était un bienfait, la terre avait grandement besoin d'eau ; le bruit des gouttes qui battaient les vitres avec rage suscitait la vision de champs redevenus verdoyants et de feuillages rafraîchis. Involontairement on murmurait : « Quelle pluie ! » et l'on regardait les carreaux avec le sentiment de participer au bien-être des choses du dehors.

Erik avait pris une mandoline rapportée d'Italie, il avait chanté Naples et les étoiles brillantes. Puis une jeune fille venue pour prendre le thé s'était mise au piano, elle chantait en s'accompagnant elle-même : *Ma maisonnette sur la montagne*[1], et en ajoutant la lettre *a* à la terminaison de tous les mots pour donner à sa romance une couleur bien suédoise.

Niels, qui n'avait pas l'oreille musicale, se laissa bercer dans une rêverie mélancolique, jusqu'à ce que Fennimore commençât de chanter.

Cela le réveilla, mais pas agréablement : la voix de Fennimore le remplit d'inquiétude. Ce n'était plus une petite pro-

1. Célèbre romance suédoise, paroles de J.-A. Wadman.

vinciale qu'il avait devant lui. Comme elle se laissait entraîner par le charme des sons, et comme elle se livrait dans ces notes, librement et sans réserve, — il était tenté de dire : sans pudeur! Il lui semblait qu'en chantant elle se montrait nue à ses yeux. Son sang s'échauffa, ses tempes battirent, il baissa les paupières... Les autres ne voyaient rien de cela. Fennimore tandis qu'elle chantait était loin de Fjordby, loin de la poésie et des sentiments en honneur à Fjordby. Elle était transportée dans un monde plus audacieux où les passions croissaient en un désordre sauvage, sur des cimes où des fleurs rouges tourbillonnaient au souffle de la tempête.

Était-ce parce qu'il était si peu connaisseur en musique qu'il découvrait tant de choses dans ce chant? Il espérait qu'il en était ainsi sans parvenir à le croire entièrement. Fennimore lui plaisait beaucoup plus telle qu'elle était habituellement. Quand elle travaillait à quelque ouvrage de couture, qu'elle lui parlait de sa voix douce et calme et qu'elle le regardait de ses yeux clairs et loyaux, il sentait son être attiré vers elle de toute l'irrésistible force d'un lent désir.

Alors il avait besoin de s'humilier devant elle, de plier le genou et de l'appeler sainte. Il désirait la connaître non seulement dans le présent, mais dans son enfance, dans les années où il avait vécu loin d'elle. Chaque fois qu'ils étaient seuls, il amenait l'entretien sur le passé et se faisait raconter les petites douleurs, les petits égarements, les petites bizarreries dont toute enfance est remplie. Il était possédé du désir jaloux de s'approprier ces souvenirs ténus d'une existence qui maintenant s'épanouissait en une floraison plus riche : — et voilà que ce chant le surprenait comme un vaste horizon surprend un promeneur au détour d'un sentier, réduisant le coin de bois charmant, naguère tout l'univers, à n'être plus qu'un point très petit du paysage et faisant paraître bien modestes et bien insignifiantes ses grâces paisibles comparées aux contours majestueux des collines dans le lointain... Oh! mais ce n'était qu'un songe, ce qu'il avait découvert dans son chant ; elle parlait à présent, de son ton habituel et elle était redevenue elle-même. N'avait-il pas cent preuves de ce qu'était sa vraie nature, une onde calme, sans tempête ni vagues, réfléchissant le ciel étoilé et bleu ?

C'est ainsi qu'il l'aimait et qu'il la voyait, et c'est ainsi que petit à petit elle se montra à lui. Elle ne le trompait pas sciemment. Tout n'était pas faux dans l'attitude qu'elle prenait avec lui : alors que toutes les paroles, tous les rêves, toutes les pensées de Niels renfermaient le même vœu, la même supplication, et le même hommage à cet aspect de sa nature à elle, il était tout simple de se vêtir du plumage dont il voulait de force la parer. Et comment aurait-elle pu veiller à ce que chacun eût d'elle une impression exacte et vraie, quand toutes ses pensées étaient occupées par un seul, Erik, qu'elle avait élu son seigneur, qu'elle aimait avec une violence qui l'épouvantait? Elle avait cru jusque-là que l'amour avait une dignité très douce, non qu'il fût une fièvre de craintes, d'humiliations et de doutes.

Maintes fois, sentant l'aveu près de s'échapper des lèvres d'Erik, elle était tentée de lui fermer la bouche avec sa main, en l'engageant à ne pas parler et en s'accusant de le tromper; elle lui aurait dit alors combien peu elle était digne de sa tendresse, quelle nature de fille était en elle, et qu'elle n'était pas une âme élevée, mais misérable, au contraire, et d'une prosaïque laideur. Sous ses regards admiratifs elle avait conscience de mentir; et elle se sentait devenir hypocrite en ne cherchant pas à se soustraire à ses regards, de même qu'elle se sentait coupable parce qu'elle n'avait pas le courage de demander à Dieu, dans sa prière du soir, de détourner d'elle le cœur d'Erik afin que sa vie à lui fût toute de grandeur et de noblesse. Car elle savait qu'elle le dégraderait avec son amour d'essence vile.

C'était presque en s'en défendant qu'Erik aimait Fennimore. Son idéal avait toujours été très noble, élevé, altier, avec des traits pâles, empreints d'une tristesse douce, et une froide atmosphère de temple autour des plis rigides de sa draperie. Mais le charme de Fennimore l'avait conquis. Une sensualité fraîche, inconsciente, émanait de toute la personne de la jeune fille. Quand elle se mouvait, le rythme de sa démarche murmurait autour de son corps; ses gestes dévoilaient une nudité, ses attitudes au repos avaient une éloquence rêveuse, qui se manifestaient l'une et l'autre à son insu. Il n'eût pas été en son pouvoir de les empêcher de se manifester, quand bien même elle se fût doutée du genre de charme

qu'elle dégageait. Nul ne voyait cela mieux qu'Erik, et il savait fort bien que sa beauté, toute physique, était pour beaucoup dans la passion qu'elle lui inspirait. Il luttait contre cette passion, car il avait au fond de son âme des idées très hautes et romanesques sur l'amour. Ces idées, il ne les avait peut-être pas trouvées seulement dans la tradition et dans les vers des poètes, elles provenaient sans doute aussi de ces replis intimes de sa nature qu'il laissait rarement deviner. Quelle que fût leur origine, elles étaient maintenant vaincues.

Le brick *Berendt Claudi* était venu mouiller dans la rade ; il n'était pas entré dans le port parce qu'il devait décharger ses marchandises plus haut dans le fjord, mais le consul, qui était très fier de son brick, voulut pourtant en faire les honneurs à ses hôtes. On alla donc un soir souper à bord.

Le temps était superbe, absolument calme et tous étaient décidés à s'amuser. Ils burent de la bière anglaise, goûtèrent à d'énormes biscuits anglais et mangèrent des maquereaux pris dans la traversée de la mer du Nord. Ils firent marcher la pompe du bateau jusqu'à ce que l'eau jaillît en écume, et écoutèrent le pilote qui touchait de l'accordéon.

La nuit était complète lorsqu'ils se disposèrent à retourner.

La yole du brick et la petite chaloupe du consul devaient les ramener. Dans la première prirent place Erik, Fennimore et deux personnes âgées. Il fut convenu qu'elle irait devant, qu'elle ferait un crochet vers le large et qu'elle regagnerait ensuite lentement le rivage pendant que la chaloupe rentrerait en ligne droite. On voulait se rendre compte de l'effet que produiraient des chants passant sur l'eau par ce temps de calme plat. Erik et Fennimore étaient assis sur le banc à l'arrière et ils avaient une mandoline pour s'accompagner, mais ils oublièrent de chanter, car dès que l'on commença de ramer, ils s'aperçurent que la mer était très phosphorescente et ce spectacle absorba entièrement leur attention. Le bateau glissait donc sur la surface unie et mate où une lueur blanche décrivait des lignes et des circonférences ; aux endroits où cette lueur devenait plus vive, elle s'entourait d'un reflet pâli, semblable à une brume lumineuse. Elle se soulevait à chaque coup d'aviron et retombait en pluie de phosphore.

en étincelles qui s'éteignaient dans l'atmosphère et se rallumaient une à une dans l'eau. Le fjord était silencieux, le battement régulier des avirons divisait le silence en temps d'égale durée. Sur l'abîme mystérieux, l'obscurité était étendue, étouffant les sons ; bateau et gens se confondaient en un tout sombre, d'où la faible lueur de phosphore dégageait les rames actives, et parfois une corde qui traînait, ou la calme figure brunie du matelot, Personne ne parlait, Fennimore plongeait une main dans l'eau ; elle et Erik se retournaient pour fixer les yeux sur le réseau lumineux qui glissait à la suite du bateau, en retenant leur pensée dans ses mailles.

Du rivage on leur cria de chanter.

Ils chantèrent alors quelques romances italiennes en s'accompagnant sur la mandoline.

Puis ils devinrent silencieux.

Enfin ils mirent pied sur le petit débarcadère devant le jardin de la propriété. La chaloupe était là, vide, le consul et ses compagnons étant déjà rentrés au logis. Les deux personnes âgées qui étaient dans la yole prirent tout de suite le chemin de la maison, tandis qu'Erik et Fennimore restaient au bord de l'eau à suivre des yeux l'embarcation qui filait à présent droit sur le brick. Le loquet de la porte du jardin retomba, le bruit des avirons alla en s'affaiblissant et le remous de l'eau autour du débarcadère s'arrêta. Un souffle courut dans les arbres comme une plainte étouffée qui, après avoir attendu en cachette, soulevait le feuillage, puis passait, les laissant complètement seuls.

Dans le même instant ils se tournèrent l'un vers l'autre. Il lui prit la main, l'attira lentement à lui d'un air interrogateur et l'embrassa.

— Fennimore ! murmura-t-il.

Ils entrèrent dans le jardin obscur.

— Tu le savais depuis longtemps ! dit-il très bas.

Elle répondit :

— Oui.

Le loquet de la porte retomba derrière eux.

Erik ne put dormir lorsqu'il se trouva enfin dans sa chambre après avoir souhaité le bonsoir à tout le monde.

Il ne pouvait respirer dans cette chambre. Il ouvrit les

fenêtres toutes grandes, puis il se jeta sur un canapé et prêta l'oreille : il voulait sortir encore.

Il distingua le bruit des pantoufles du consul et il entendit madame Claudi ouvrir la porte de la cuisine pour s'assurer que le feu était éteint... Qu'est-ce que Niels pouvait bien chercher dans sa malle?... Ah! voici une souris derrière la boiserie... Quelqu'un marchait en chaussettes au-dessus de lui... Enfin!... Il ouvrit la porte d'une chambre d'ami contiguë à la sienne et se remit à écouter; puis il ouvrit prudemment la fenêtre de cette chambre et sauta dans le jardin. Il se proposait de dire, s'il était découvert, qu'ayant oublié sa mandoline près du débarcadère, il avait voulu la préserver de la rosée : à tout hasard, il l'emporta sur son dos.

Le jardin n'était plus aussi sombre. Une brise légère soufflait, il faisait un peu de lune qui jetait une tremblante raie argentée entre le débarcadère et le brick *Berendt Claudi.*

Il sortit du jardin et alla sur la jetée qui protégeait le port; il avançait en trébuchant sur de grosses pierres mal taillées.

Il était un peu essoufflé en atteignant l'extrémité de la jetée : il s'assit sur un banc.

Au-dessus de sa tête la lanterne rouge du phare branlait avec un bruit plaintif de fer remué, la corde du drapeau battait doucement le mât.

La lune brillait avec un peu plus d'éclat, répandant une lumière blanchâtre, circonspecte, sur les bateaux tranquilles du port et sur les toits et les pignons enchevêtrés de la ville, par-dessus lesquels le clocher s'élevait, clair et paisible.

Erik regardait cela en rêvant, Une joie, une allégresse immense soulevait sa poitrine, il se trouvait très riche, très puissant, en possession d'une somme énorme de vie. Il lui semblait que Fennimore devait entendre les pensées d'amour qui naissaient de son bonheur; il se leva, saisit vivement sa mandoline et chanta d'une voix triomphante, en se tournant vers la villa endormie :

> Ma demoiselle est encore éveillée,
> Elle écoute de là-haut!...

Il redit bien des fois les paroles de la vieille chanson populaire, pour exhaler le trop plein de son cœur.

Petit à petit il se calma. Le souvenir d'heures où il s'était senti faible, malheureux, abandonné, s'empara alors de lui, avec une émotion douloureuse, énervante, comme celle qui précède une explosion de larmes. Il se rassit sur le banc et, tandis que sa main se posait sur les cordes de l'instrument comme pour leur imposer silence, il promena ses regards sur l'étendue gris-bleu du fjord où la lumière de la lune reliait le sombre brick à la mélancolique ligne de coteaux de l'île de Mors.

Les souvenirs affluaient en s'adoucissant; ils devenaient plus riants, comme éclairés par une aube rosée.

« Ma demoiselle !... » répétait-il.

Il chantait à demi-voix :

> Ma demoiselle est encore éveillée,
> Elle écoute de là-haut !

XI

Trois années ont passé. Il y a deux ans qu'Erik et Fennimore sont mariés. Ils habitent une petite propriété dans l'est du Jutland. Niels n'a pas revu Fennimore depuis l'été qu'il a passé à Fjordby; il vit à Copenhague, où il voit beaucoup de monde. Mais il n'a d'autre ami intime que le docteur Hjerrild; celui-ci se dit vieux parce que ses cheveux noirs commencent à grisonner.

Ce mariage inattendu a été un rude coup pour Niels. Il en est resté étourdi, avec un peu plus d'amertume et moins de confiance dans l'âme; il ne peut plus opposer le même enthousiasme au découragement de Hjerrild. Il travaille encore, mais sans suite et sans but : l'idée de se rendre apte à paraître dans la lice n'a plus de consistance. Il fréquente les gens sans se mêler à leur vie : les gens l'intéressent, mais il ne se soucie pas le moins du monde de les intéresser; et il sent s'affaiblir cette force qui était en lui et qui devait le pousser à agir, avec ou contre les autres. Il se dit qu'il peut attendre, dût-il attendre jusqu'au jour où il sera trop tard. Celui qui a la foi n'est pas pressé : ainsi s'excuse-t-il.

Quand il descend au fond de lui-même, il reconnaît qu'il a une foi assez robuste pour soulever des montagnes; seulement, le courage lui manque pour accomplir l'effort. De loin en loin l'envie le travaille de créer, de retrouver une portion de sa personnalité dans une œuvre de lui. Pendant plusieurs jours, il est alors en proie à la joie de l'esprit qui se livre à un prodigieux labeur pour pétrir son Adam; mais il ne parvient jamais à former celui-ci à son image: la ténacité dans l'effort lui fait défaut. Il hésite pendant des semaines avant de renoncer à l'entreprise, puis il finit toujours par y renoncer en se demandant avec irritation pour quelle raison il persévérerait. Qu'y pourrait-il gagner de plus? Il a connu les joies de la conception; restent les peines et les fatigues de l'enfantement. A quoi bon s'en charger? Pour l'amour de qui?... Il n'est pas un pélican, dit-il. Cependant il a beau raisonner, il n'en est pas moins mécontent de soi, il sent qu'il n'a pas réalisé les espérances qu'il fondait sur lui-même, et c'est en vain qu'il cherche à mettre en doute la légitimité de ces espérances. Un choix lui est imposé. La première jeunesse passée, vient tôt ou tard, selon le tempérament individuel, l'heure où la résignation se présente comme une tentatrice qui nous invite à renoncer à l'impossible et à nous contenter de peu. Que de fois, se dit-on alors, la jeunesse a rêvé d'un idéal irréalisable, que de fois elle a vu son enthousiasme refroidi!... L'idéal n'a pas encore perdu de son attrait, mais il n'est plus sur terre, parmi nous, comme aux jours de notre première jeunesse, il a monté les degrés de l'escalier à large base de l'expérience; du haut des cieux, d'où notre naïve crédulité l'avait fait descendre, il sourit avec lassitude, et il goûte le repos des dieux, tandis que l'encens des adorations inertes monte par saccades vers son trône.

Niels Lyhne ressentait une fatigue après tant d'inutiles élans. Pour lui, tout était creux à présent, sans valeur, dénaturé, rapetissé. Il lui paraissait tout simple de se boucher les oreilles et de clore sa bouche, et de se plonger ensuite dans des études où l'écœurement de la vie ne l'atteignait pas, qui étaient comme une calme profondeur marine avec des forêts d'algues peuplées de bêtes curieuses.

Il était fatigué, et sa fatigue avait son origine dans son amour

déçu ; de là elle s'était étendue à ses facultés et à ses pensées. Maintenant il était froid, sans passion. Dans les premiers temps après cette déception, l'amour avait grandi en lui, jour par jour, comme une fièvre, et en de certains moments son âme, exaspérée par une passion insensée, s'était soulevée comme un flot houleux, et chaque fibre de son cerveau, chaque corde de son cœur s'était tendue, prête à se rompre. Mais la fatigue était venue alors, elle avait insensibilisé ses nerfs et l'avait rendu impropre à l'enthousiasme et à l'action, en refroidissant son sang et en affaiblissant son pouls. Mieux encore, elle le préservait des rechutes en lui conseillant la prudence et l'égoïsme du convalescent. Lorsqu'il se rappelle aujourd'hui son séjour à Fjordby, il éprouve le même sentiment de sécurité que l'individu qui, après une grave maladie, se dit que ses épreuves sont terminées et qu'il en a pour longtemps à être tranquille...

Un jour d'été, Niels reçut une lettre d'Erik qui avouait mal employer son temps: il ne lui venait plus d'idées, il ne savait pourquoi. Le ton de sa lettre était moitié plaintif, moitié blagueur. Les gens qu'il fréquentait à la campagne étaient très gais, nullement bégueules, mais absolument ignorants en matière d'art. Il n'avait pas une âme à qui parler de ce qui l'intéressait, si bien qu'il se laissait aller à une invincible paresse et qu'il ne se sentait plus aucune disposition. L'inspiration ne venait plus, et parfois il craignait que sa veine ne fût tarie, et qu'il ne restât désormais incapable de produire une œuvre. Mais il était impossible que cela fût à jamais fini : l'inspiration reviendrait, il n'en pouvait douter, ayant été si riche pendant quelque temps ! Il leur montrerait alors, à ceux qui faisaient de la peinture comme une chose apprise par cœur, il leur montrerait ce qu'est l'art véritable. En attendant, c'était à croire que le diable s'en mêlait. Niels serait un vrai ami s'il lui faisait une visite à la campagne ; on tâcherait de le recevoir dignement, et il pouvait aussi bien passer l'été là qu'ailleurs. Cela ferait plaisir à Fennimore.

Ce n'était pas le ton habituel d'Erik, celui qui régnait dans cette lettre. Pour qu'il se plaignît de la sorte, il fallait qu'il eût des ennuis sérieux. La faculté créatrice, chez lui, n'avait qu'une faible source que des circonstances défavorables devaient

aisément dessécher : Niels ne l'ignorait pas, il résolut de partir sur-le-champ. Erik trouverait en lui un ami sûr; les années avaient dénoué bien des liens et balayé bien des illusions, mais il saurait au moins conserver intacte cette amitié d'enfance. Autrefois déjà il avait soutenu Erik, il le soutiendrait encore. Le fanatisme de l'amitié s'empara de lui. Il renoncerait à l'ambition, à la célébrité, à l'avenir, à tout, pour se consacrer à Erik. Ses enthousiasmes, ses dons naturels, il les vouerait à Erik, il ne vivrait plus qu'en lui, il abdiquerait en sa faveur son moi et ses idées. Il rêva grand celui qui avait apporté une douleur dans sa vie, et il consentit à s'effacer et à s'appauvrir pour lui. Il alla plus loin encore dans son rêve : il vit Erik, non plus enrichi par ce qu'il avait bien voulu lui communiquer, mais riche de sa propre gloire, par le fait de l'acte créateur qui réalise l'idée en lui imprimant une marque personnelle. A Erik la renommée, les honneurs ; lui-même serait perdu dans la foule, et il finirait par être réellement un pauvre d'esprit au lieu d'un prince vêtu de haillons... Il y avait un plaisir à se vouloir infime.

Mais ce n'était qu'un rêve. Niels ne put s'empêcher de se trouver risible, ni de faire la réflexion que les individus qui ne produisent rien eux-mêmes se mettent tous avec un facile désintéressement au service d'autrui. Il se disait aussi que probablement Erik, lorsqu'ils seraient face à face, renierait sa lettre, tournerait la chose en plaisanterie et jugerait comique que Niels vînt lui offrir obligeamment de l'aider à reconquérir son talent. Néanmoins il partit : il était intimement persuadé que sa présence serait utile, et, quelque raisonnement qu'il se tînt pour expliquer la chose autrement, il ne pouvait se défendre de la conviction que l'ancienne amitié d'enfance s'était bien réellement réveillée, naïve et chaude comme autrefois, en dépit des années écoulées.

⁂

La petite propriété habitée par les Refstrup, dans le Jutland, appartenait à un vieux ménage qui, pour des raisons de santé, faisait dans le midi un séjour d'une durée indéterminée. Étant

partis avec l'intention de rester absents à peine six mois, ces vieilles gens n'avaient pas prévu qu'ils loueraient leur maison. Ils y avaient laissé tout en état : lorsqu'Erik la loua, entièrement meublée, il y trouva des bibelots et des portraits de famille. Une chambre de débarras, sous les combles, était pleine de vieilleries, et dans les tiroirs des bureaux traînaient encore des lettres.

Erik avait découvert cette maison en revenant de Fjordby après s'être fiancé. Il l'avait trouvée à son goût. Son intention était d'ailleurs de se fixer plus tard à Rome pour quelque temps : il avait obtenu du consul qu'il renonçât à acheter un mobilier pour sa fille. Lui et Fennimore s'installèrent à Marianelund comme dans un hôtel, avec cette différence, pourtant, qu'ils avaient un plus grand nombre de malles que n'en ont habituellement des voyageurs.

La façade de la maison était tournée vers le fjord de Mariager, à huit mètres à peine de l'eau. Elle était très ordinaire d'aspect, avec un balcon à l'étage supérieur et une véranda au rez-de-chaussée. Derrière la maison il y avait un jardin nouvellement planté dont les arbres étaient hauts comme une canne de promenade, mais en sortant de ce jardin on entrait directement dans un bois de superbes hêtres, où l'on rencontrait des clairières couvertes de bruyères et des crevasses profondes entre des collines argileuses.

Telle était la nouvelle habitation de Fennimore et d'Erik. Pendant quelque temps le bonheur y fit paraître tout riant. N'étaient-ils pas l'un et l'autre jeunes, amoureux, bien portants et sans aucun souci pour leur bien-être moral et matériel ?

Mais le bonheur est trop souvent édifié sur un terrain mêlé de sable : petit à petit, le sable s'amassera et s'échappera par-dessous les murs, quelquefois très lentement, imperceptiblement, mais enfin il s'échappe... Et l'amour ? L'amour n'est pas un rocher, lui non plus, quelque portés que nous soyons à le croire.

Elle aimait de toute son âme, avec une violence égale à celle de l'épouvante ! Il était plus qu'un dieu pour elle, étant plus rapproché. Il était une idole qu'elle adorait sans mettre de frein à sa fougue.

Son amour à lui n'était pas moins ardent, et n'avait pas la délicatesse virile qui veille sur la femme aimée pour lui conserver sa dignité et la mettre en garde contre ses propres entraînements. Parfois, il avait bien le sentiment vague d'un devoir qui lui incombait, mais il n'en tenait pas compte; elle était trop tentante dans son aveugle passion : sa beauté épanouie, d'une séduction mêlée d'humilité, comme une beauté d'esclave, l'excitait à un amour sans bornes et sans pitié.

N'est-il pas dit quelque part, dans le mythe ancien de l'Amour, qu'il couvre de la main les yeux de Psyché avant qu'elle s'abandonne, enivrée?

Pauvre Fennimore! Elle aurait pu se consumer au feu qui brûlait dans son cœur: celui qui aurait dû la protéger aurait plutôt attisé l'incendie. Il était semblable à ce souverain qui, dans le délire d'une orgie, mit le feu à sa capitale et se réjouit du spectacle des flammes jusqu'à ce que la vue des cendres lui rendît la raison.

Pauvre Fennimore! Elle ignorait qu'en répétant trop souvent un chant d'allégresse, on finit par n'en plus sentir ni l'air ni les paroles: il ne reste qu'un amas de trivialités. Elle ignorait que l'ivresse qui nous soulève aujourd'hui nous ôte un peu de force pour demain... Lorsqu'enfin son ivresse commença de se dissiper, elle comprit en tremblant qu'ils s'étaient aimés jusqu'à se mépriser eux-mêmes et mutuellement; ce mépris, qui d'abord eut des charmes, leur parut de jour en jour moins doux et enfin très amer. Ils s'isolèrent l'un de l'autre, autant que cela leur fut possible, lui, pour rêver à l'idéal hautain et froid qu'il avait trahi, elle, pour penser avec des regrets désespérés à son existence de jeune fille, paisible et incolore, aujourd'hui si lointaine. Elle sentait chaque jour plus durement le poids de la honte, le dégoût d'elle-même était cause qu'elle ne voyait autour d'elle que tristesse et désolation. Il y avait dans la maison une petite chambre où étaient placées les malles apportées de Fjordby; elle s'y enfermait pendant des heures, laissant le soleil décliner sur le monde et remplir la pièce d'une lueur rouge. Elle se torturait de pensées dont la piqûre était plus brûlante que des piqûres d'épines, elle se flagellait de paroles plus atroces que des coups de fléau; affolée, elle se

laissait choir à terre comme une chose pourrie et répugnante, trop vile pour être le siège d'une âme. Elle se flétrissait sans cesse d'appellations injurieuses, estimant qu'elle s'était jetée comme une prostituée dans les bras de son mari. Et elle repoussait toute espérance de se relever et tout souvenir de ses jours heureux.

Une indifférence dure, brutale, s'empara d'elle; elle cessa de se désespérer comme elle avait cessé d'espérer, son ciel s'était écroulé et elle n'éprouvait nul besoin de le revoir en rêve. Elle ne se jugeait pas trop bonne pour la terre, ni la terre trop bonne pour elle : elles étaient dignes l'une de l'autre ! Fennimore ne haïssait pas Erik, elle ne s'écartait pas de lui avec terreur : au contraire, elle acceptait ses caresses, car elle se méprisait trop profondément pour s'y soustraire. N'était-elle pas sa femme, sa chose, la chose d'un homme !

Pour Erik aussi le réveil était dur, bien qu'avec la prosaïque prévoyance de l'homme il se fût dit que cela finirait par là. Le jour où il constata que leur amour ne leur suffisait plus, le jour où il s'aperçut que le voile d'or dans lequel l'amour était venu à eux s'était envolé, il ressentit un affaiblissement de ses forces vitales, une diminution de ses dons qui l'attristèrent et lui firent peur. Avec un empressement fiévreux il se remit au travail pour s'assurer qu'il n'avait pas perdu autre chose que son bonheur. Mais le résultat ne fut pas tel qu'il l'avait espéré : il eut des idées malheureuses qu'il ne put mener à bien et qu'il ne pouvait pourtant se résoudre à abandonner. Elles le tracassaient et empêchaient d'autres idées de mûrir en lui. Il se laissa alors aller au découragement et au mécontentement et tomba dans une oisiveté méditative, le travail lui paraissant d'une lenteur mortelle. Il attendait que l'esprit revînt le visiter. Mais le temps passait et son talent restait stérile. Dans son entourage, au bord de ce fjord tranquille, il n'y avait rien qui pût l'inspirer heureusement, il n'y avait pas de confrères dont les triomphes l'auraient excité à entrer en lutte avec eux. L'inaction lui devint intolérable, il avait besoin de se sentir vivre, de quelque façon que ce fût. A défaut d'autre chose, il rechercha une société de propriétaires ruraux de tout âge,

qui, sous la conduite d'un *junker* d'une soixantaine d'années, remédiaient à l'uniformité de la vie à la campagne en se livrant aux excès que leur imagination, d'ailleurs assez pauvre, leur suggérait. Leurs principales distractions étaient la boisson et les cartes; le prétexte choisi, tantôt la chasse, tantôt une visite à une foire. Quelquefois la bande joyeuse se transportait dans une petite ville où elle entamait avec les négociants de l'endroit une affaire réelle ou feinte; l'affaire se terminait toujours à l'auberge, et l'aubergiste savait fort bien quelle sorte de gens il devait introduire auprès de ses hôtes. Des comédiens étaient-ils de passage dans la ville, on leur donnait la préférence sur les négociants, car ils étaient plus accommodants, craignaient moins le vin et se montraient généralement disposés à expérimenter la cure merveilleuse qui, hélas! ne réussissait pas toujours entièrement : elle consistait à noyer son ivresse dans le genièvre après s'être grisé avec du champagne.

La bande se composait principalement de petits gentils-hommes campagnards; elle comptait aussi un distillateur d'eau-de-vie, jeune dandin épais, et un précepteur remarquable par la blancheur de son cou. Depuis vingt ans au moins il n'avait pas été précepteur; il se faisait héberger de droite et de gauche et voyageait avec une valise recouverte en peau de phoque et un cheval gris qu'on l'accusait en plaisantant d'avoir volé à un maquignon. C'était un ivrogne silencieux qui savait jouer de la flûte et passait pour parler l'arabe. A l'état-major du *junker* se joignaient encore un avoué qui racontait constamment des histoires nouvelles et un médecin qui racontait toujours la même, un épisode du siège de Lubeck.

L'association étendait au loin ses ramifications. Il était rare que tous ses membres fussent réunis, mais si l'un d'eux faisait trop longtemps faux bond à la compagnie en restant chez lui, le *junker* adressait un appel à ses amis, après quoi « on allait voir les bœufs de l'infidèle » : c'est-à-dire qu'on prenait quartier pour deux ou trois jours chez ce malheureux dont on bouleversait la maison en se livrant à divers genres de débauches, selon la saison. Pendant une de ces orgies, il arriva que la neige tomba abondamment et tint prisonnière

toute la société; les vivres vinrent à manquer et il fallut se contenter d'un punch qui était un mélange de chicorée, de sirop et d'eau-de-vie.

Les amis d'Erik étaient donc des individus très grossiers. Leurs vigoureux tempéraments n'étaient pas faits pour goûter des plaisirs délicats ; mais leur inaltérable gaieté, leur jovialité de bons ours atténuaient la brutalité de leurs mœurs.

Si le talent d'Erik avait eu quelque analogie avec celui d'un Brouwer ou d'un Ostade, cette collection de noceurs lui eût fourni d'excellents sujets d'étude; malheureusement, il ne trouva dans leur société que des occasions de s'amuser. Il ne s'amusa que trop, car il ne put bientôt pas se passer de ces distractions grossières qui l'absorbèrent entièrement. De temps en temps il se reprochait son oisiveté, il se faisait la promesse de changer sa vie ; mais, lorsqu'il se remettait au travail, l'incapacité et l'absence d'idées le ramenaient vite à ses plaisirs.

Il avait écrit à Niels un jour qu'il avait cru voir dans son incurable stérilité la preuve d'une espèce de consomption dont se mourait son talent. A peine la lettre expédiée, il la regretta ; il espérait que Niels ne tiendrait nul compte de ses doléances.

Mais Niels arriva, en véritable chevalier de l'amitié, et il reçut l'accueil assez froid que les chevaliers errants reçoivent toujours de ceux pour l'amour de qui ils retirent Rossinante de la tiède écurie. Cependant, comme Niels fut prudent et qu'il sut attendre, Erik se départit assez vite de sa froideur. L'ancienne confiance se rétablit entre eux, et Erik éprouva un besoin presque physique de s'épancher en se confessant et en avouant ses chagrins.

Un soir, tard, ils étaient assis dans le salon, sans lumière, après que Fennimore fut allée se coucher. Des grogs étaient devant eux ; la lueur de leurs cigares indiquait où ils se trouvaient et, de temps à autre, lorsque Niels se renversait sur sa chaise, son profil en l'air se dessinait tout noir sur les vitres sombres. Ils avaient bu beaucoup, Erik surtout, en causant de leurs années d'enfance à Lonborg. Au départ de Fennimore avait succédé un silence que ni l'un ni l'autre ne paraissait pressé de rompre. Les pensées leur venaient molle-

ment, dans la douce torpeur où ils écoutaient leur sang, échauffé par l'ivresse naissante, bourdonner à leurs oreilles.

— Qu'on était bête à vingt ans ! prononça enfin la voix d'Erik. On espérait, Dieu sait quoi ! Et où diable avait-on pris ces idées ?... Il est vrai que nous donnions à nos chimères les noms que portent les choses réelles. Mais nous rêvions de quelque de chose bien supérieur à ce que nous avons trouvé. Au fond, la vie ne vaut pas cher... Qu'en dis-tu ?

— Ma foi, je l'estime au juste ce qu'elle vaut. La plupart du temps, ce que nous faisons ne peut pas s'appeler vivre : nous existons, rien de plus. Il serait à désirer que la vie nous fût servie en bloc, comme un gros gâteau appétissant dans lequel nous mordrions à belles dents... De la façon dont elle nous vient, par petites tranches, ce n'est guère amusant.

— Dis-moi, Niels... Ce n'est qu'avec toi que l'idée me vient de parler de ces choses... je ne sais à quoi cela tient, mais tu n'es pas comme les autres... Dis-moi... As-tu quelque chose dans ton verre ?... Bien !... Penses-tu quelquefois à la mort ?

— Moi ?... mais, oui. Et toi ?

— Je ne te demande pas si tu y penses aux enterrements, ou quand tu es malade. Moi, cette pensée me vient parfois tout d'un coup ; elle s'empare de moi comme un désespoir. Je suis là à ne rien faire, complètement incapable d'entreprendre quoi que ce soit, et je sens alors le temps passer ; les heures, les semaines, les mois se succèdent sans rien m'apporter, et je ne puis les arrêter au moyen d'une œuvre. Je ne sais si tu me comprends, c'est une espèce de sentiment qui m'est personnel : je voudrais qu'une œuvre de moi me rendît maître d'une portion de temps... Vois-tu, le temps que j'emploie à peindre un tableau m'appartient, ou du moins il m'en reste quelque chose, il n'est pas fini parce qu'il est passé. C'est à devenir malade de penser aux jours qui passent sans qu'il y ait moyen de les retenir ! — Et je n'ai plus rien en moi, ou, du moins, je ne retrouve plus rien. C'est une torture ; cela me met dans un tel état d'exaspération que pour ne pas pleurer de rage je prends le parti de marcher de long en large dans ma chambre en chantant des choses idiotes ; puis je me

sens devenir fou lorsqu'en m'arrêtant je songe que le temps a encore marché, qu'il marche pendant que je pense, qu'il marche toujours, toujours... Il n'est rien de plus misérable que d'être artiste. Tel que tu me vois là, je suis bien portant, mon sang est chaud et riche, mon cœur bat, ma raison est intacte et j'ai la volonté de travailler ; et pourtant je ne peux pas : je lutte et je voudrais saisir une chose invisible qui ne veut pas se laisser prendre. J'aurais beau m'acharner et me mettre les doigts en sang, je n'y arriverais pas... Que faire pour retrouver l'inspiration, pour qu'une idée me vienne ? Quelquefois j'essaie de n'y plus penser et je vais me promener sans rien chercher. Rien ne vient, rien, hormis cette sensation que le temps devient de l'éternité et qu'il attire à lui les heures qui défilent avec une rapidité vertigineuse, douze blanches et douze noires, sans arrêt. Que faut-il que je fasse ? Il doit y avoir quelque chose à faire dans mon cas. Car, enfin, je ne dois pas être le premier à qui pareille chose arrive. Hein ?... Ne connais-tu aucun remède ?

— Fais un voyage.

— Oh ! non, pas cela. Comment peux-tu me proposer cela ? Me crois-tu vraiment fini ?

— Non, je pensais que les impressions nouvelles...

— Nous y voilà !... les impressions nouvelles !... N'as-tu donc jamais entendu parler d'individus qui furent dans leur première jeunesse riches d'espérances et de projets et qui, ensuite, perdirent leur talent et ne le retrouvèrent jamais ?...

Il se tut longtemps. Puis il reprit :

— Ils voyagèrent, Niels, pour rencontrer des impressions nouvelles... C'était une idée fixe chez eux. Mais ils parcoururent vainement le Midi et l'Orient, les impressions glissaient sur eux comme sur des miroirs. J'ai vu à Rome la tombe de deux individus de cette catégorie... Il y en a beaucoup, oh ! beaucoup... L'un d'eux mourut fou.

— Je n'avais jamais entendu dire que cela arrivait à des peintres.

— Mais si, mais si !... Où crois-tu qu'il faille chercher la cause de cette impuissance ? Un nerf secret s'est-il brisé ? Est-on soi-même coupable ? A-t-on trahi, renié quelque chose ?... Qui sait !... L'âme est chose fragile et nul ne sait

jusqu'où s'étend son domaine... On devrait avoir soin de son âme!... Écoute! (il prit un ton bas et doux) parfois j'ai envie de partir, et cette envie est si forte que tu ne peux t'en faire une idée. Mais je n'ose pas, parce que j'ai peur que cela ne me serve à rien; j'ai peur de ne plus pouvoir douter que je sois un de ces individus dont je viens de te parler. Et alors, quoi?... Si je devais me trouver face à face avec la certitude d'être fini, d'être complètement épuisé, de n'être plus qu'un misérable infirme, non plus un homme, mais un invalide... Je tomberais bien bas alors... Après tout, la chose ne me paraît pas impossible. Je ne suis plus dans ma première jeunesse et je n'ai plus guère d'illusions... fichtre, non! C'est effrayant, ce qu'il se perd d'illusions dans la vie; je ne suis pourtant pas de ceux à qui cela fait plaisir de s'en débarrasser! Vous autres, qui fréquentiez chez madame Boye, vous paraissiez tous pressés de vous arracher mutuellement vos plus belles plumes, et, moins vous en aviez, plus vous faisiez les fiers... Mais, un peu plus tôt ou un peu plus tard, on finit toujours par être déplumé.

Ils se turent tous deux. L'atmosphère était imprégnée de l'âcre fumée des cigares et de l'écœurante odeur du cognac. Ils soupirèrent, oppressés par ce mauvais air et par leurs tristes pensées.

Niels, qui avait fait soixante lieues pour secourir son ami, avait honte de sa froideur. Mais que pouvait-il faire? Devait-il tenir à Erik un discours rempli de mots pittoresques et sonores? Il avait eu, lorsqu'il s'était mis en route, l'intention vague de lui parler sur ce ton; maintenant il trouvait cela ridicule. On ne peut pas plus aider un artiste à produire une œuvre qu'on ne pourrait, s'il était paralysé, l'aider à soulever lui-même son petit doigt; c'est en vain qu'on a le cœur plein de compassion, de bonne volonté, de tous les sentiments généreux. Ne pas se mêler des affaires d'autrui, mais veiller aux siennes, voilà qui est sain et utile. Sans doute, il y aurait plus d'agrément à vivre la vie du cœur, mais ce n'est pas pratique. A veiller sur ses propres intérêts on ne conquiert pas le ciel, mais on n'a non plus à rougir devant Dieu ni devant les hommes.

Niels put méditer souvent sur l'impuissance d'un bon cœur :

tout ce qu'il sut faire, ce fut de retenir Erik chez lui pendant un mois. Il n'avait pas envie de retourner à Copenhague pendant les chaleurs, et, pourtant, il lui déplaisait de rester indéfiniment l'hôte de ses amis. Il prit donc pension chez une famille de condition plus élevée que celle des paysans; sa nouvelle demeure était située de l'autre côté du fjord, or en ramant il ne fallait pas plus d'un quart d'heure pour être à Marianelund ; il pouvait tout aussi bien vivre là qu'ailleurs, il commençait à connaître le pays et il était de ceux qui se laissent facilement gagner au charme particulier d'un endroït. Et puis, il y avait Erik et Fennimore. Les motifs de rester étaient nombreux, d'autant plus que pas un être au monde n'attendait son retour.

A son départ de Copenhague, il avait mûrement réfléchi à la conduite qu'il tiendrait envers Fennimore; principalement à la manière dont il désirait prouver qu'il avait oublié au point de ne plus se souvenir d'avoir eu quelque chose à oublier. Surtout pas de froideur, mais une indifférence cordiale, des prévenances superficielles, une sympathie polie.

Il aurait pu se dispenser de se tracer cette ligne de conduite. Fennimore, telle qu'il la retrouvait, était très différente de la Fennimore qu'il avait autrefois connue. Elle était encore belle, sa taille était restée opulente et souple, et elle avait conservé les gestes indolents et lents qu'il avait tant admirés. Pourtant autour de sa bouche on remarquait une attristante absence de pensée, comme chez ceux qui ont trop pensé, et dans ses yeux une douloureuse et inutile cruauté. Il n'y comprit rien, mais une chose lui parut claire, c'est qu'elle avait été trop absorbée pour songer à lui et que les souvenirs qu'il pouvait réveiller la laissaient complètement insensible. Elle paraissait résolue à tirer de sa situation le plus mauvais parti possible.

Petit à petit, cependant, il entrevit la vérité ; un jour qu'elle et lui se promenaient ensemble au bord de l'eau, il comprit entièrement.

Erik s'occupait ce jour-là de ranger son atelier ; pendant qu'ils étaient sur la plage, une servante apporta un tas d'objets hors d'usage qu'elle jeta au bord de l'eau. Il y avait pêle-mêle de vieux pinceaux, des débris de moulages, des amas-

settes brisées, des fioles fêlées, des tubes à couleur vides. Niels remua cet amas du bout du pied et Fennimore le contemplait avec le vague intérêt qu'éveille le bric-à-brac. Tout à coup, Niels retira son pied brusquement ; puis, se ravisant, il se reprit à remuer vivement le tas.

— Laisse-moi voir ! dit Fennimore en touchant son bras de la main comme pour l'arrêter.

Il se baissa et ramassa un moulage en plâtre : une main.

— Ce doit être par erreur que cela se trouve là, dit-il.

— Non, c'est cassé, fit-elle tranquillement, il manque un doigt.

Elle prit à son tour le moulage et le brisa à petits coups lents contre une pierre.

— Te rappelles-tu comment ce moulage fut pris ? demanda Niels, pour dire quelque chose.

— Je me souviens qu'on enduisit ma main de savon noir pour empêcher le plâtre de coller.

— Je pense à la soirée où Erik fit circuler le moulage autour de la table à thé... Ta vieille tante, qui était là, se mit à pleurer et, prise d'une compassion profonde, elle te serra dans ses bras et te baisa au front, comme si elle voyait en toi une victime.

— Les gens sont d'une sensiblerie bête !

— Nous en avons beaucoup ri. N'empêche que ce trait avait de la délicatesse, tout en étant bête.

— On en voit souvent, de ces traits d'une bêtise délicate !

— Je crois que tu me cherches querelle ?

— Pas le moins du monde ; il y a seulement une chose que je voudrais te dire. Un peu de franchise ne te fâchera point, n'est-ce pas ?... Écoute-moi : s'il prend fantaisie à un mari de raconter en présence de sa femme des histoires un peu trop salées et que cela te paraisse un manque d'égards envers elle, ne crois-tu pas parfaitement inutile d'essayer de protester contre cette manière d'agir en te montrant délicat et chevaleresque à l'excès ? Ne doit-on pas supposer que le mari connaît sa femme et qu'il sait qu'elle peut entendre ces histoires sans en être offensée ?... Sinon, il ne les raconterait pas... n'est-il pas vrai ?

— Ce n'est pas toujours vrai, mais je veux bien dire comme toi, pour ne pas te contrarier.

— Sois certain que les femmes ne sont pas les êtres éthérés auxquels rêvent beaucoup de jeunes gens. Elles ne sont pas plus délicates que les hommes, non vraiment, elles ne sont pas d'une autre nature qu'eux. L'argile dont ils furent pétris, les uns et les autres, était un peu sale !

— Ma chère Fennimore, il est heureux que tu ne saches pas ce que tu dis. Tu es très injuste envers les femmes. Je crois à la pureté de la femme.

— Qu'entends-tu par la pureté de la femme ?

— Mon Dieu, j'entends...

— Laisse-moi te dire que tu n'y entends rien du tout. La pureté de la femme, c'est encore une de ces bêtises délicates !... La femme ne peut pas être pure ; comment le pourrait-elle ? Qu'est-ce que cette idée contre nature ? Le Créateur l'a-t-il destinée à être pure ? Réponds-moi !... Non, mille fois non. Qu'est-ce que ces insanités ? Et pourquoi nous élevez-vous d'une main jusqu'aux étoiles pour nous attirer de l'autre sur la terre ? Ne pouvez-vous nous laisser cheminer sur cette terre, côte à côte avec l'homme ? Il nous devient impossible de nous mouvoir avec sûreté au milieu de toute cette prose, après que vous nous avez aveuglées avec les feux follets de la poésie. Laissez-nous donc tranquilles, pour l'amour de Dieu, laissez-nous tranquilles !

Elle s'assit sur le sol et pleura.

Niels comprit bien des choses ; — si Fennimore avait pu savoir que de choses il comprenait, cela l'aurait rendue très malheureuse. D'abord, c'était la vieille histoire du festin d'amour qui ne peut se changer en pain quotidien, qui s'affadit et devient de jour en jour moins nourrissant... Ils sont l'un et l'autre incapables d'accomplir le miracle, et ils continuent de se sourire sous leur parure de fête et de se parler avec des mots de circonstance ; mais la faim et la soif les consument, et leurs regards ont peur de se rencontrer parce que déjà la rancune germe dans leurs cœurs... Ensuite, c'était l'histoire non moins triste de la femme qui se désespère parce qu'elle ne peut se consoler d'avoir découvert dans le demi-dieu accepté si joyeusement pour époux un mortel très ordinaire... A l'inutile désespoir succède une indifférence calculée. — C'était bien cela, et il comprenait à merveille la dureté

de Fennimore, son amère humilité et sa brutalité voulue, la pire des tortures qu'elle s'infligeait. Il comprenait aussi que les égards et le respect dont il l'entourait pussent l'irriter : la femme qui s'est vue précipitée du lit de pourpre de ses rêves au milieu des cailloux de la rue hait facilement celui qui veut étendre des tapis sur le sol. En effet, dans les premiers temps de son désespoir, elle aspire à bien sentir le dur contact des pierres, elle ne se contente pas de parcourir le chemin à pied, elle veut se traîner à genoux aux endroits où les pierres sont le plus pointues. Elle repousse la main qui offre de la secourir, elle ne veut pas relever la tête, elle enfouit sa figure dans la poussière dont elle veut avoir le goût sur ses lèvres.

Niels avait pitié d'elle et il la laissait tranquille comme elle le voulait.

C'était infiniment pénible de la voir souffrir et de ne pouvoir lui venir en aide, qu'il fût loin d'elle et qu'il s'appliquât, en des rêves bêtes, à l'imaginer heureuse, ou bien qu'il attendît, avec une science froide de médecin, calculant qu'il n'y aurait pas de soulagement pour elle avant qu'elle fût entièrement revenue de ses illusions ; lorsqu'elle serait assez engourdie, appesantie, matérialisée, elle trouverait peut-être le bonheur dans une sphère bien moins élevée que celle où elle avait espéré atteindre ; elle avait prié avec tant de ferveur et de crainte qu'il lui fût donné des ailes pour y monter ! — Le dégoût de toute chose s'emparait de lui rien qu'à songer que celle qu'il avait adorée à genoux était condamnée à tomber si bas, à accepter la servitude, pendant qu'il avait en partage les plus riches dons de la vie.

Une après-midi de dimanche, vers la fin d'août, Niels traversa le fjord à la rame. Il trouva Fennimore seule, étendue sur un canapé. En respirant, elle poussait les gémissements courts et réguliers par lesquels les malades s'imaginent adoucir leur souffrance. Elle avait, dit-elle, un mal de tête terrible, et il n'y avait personne à la maison pour la soigner. La bonne était allée voir sa famille ; à peine était-elle sortie, quelqu'un était venu chercher Erik et l'avait emmené en voiture : elle se demandait où ils étaient allés par ce temps de pluie. Il y

avait deux heures qu'elle était couchée là sans pouvoir s'endormir, tant elle souffrait. Elle n'avait encore jamais éprouvé pareille douleur ; cela l'avait prise subitement : — dans la matinée, elle ne sentait aucun malaise ; — le mal avait commencé à la tempe, puis il avait pénétré dans la tête, il était maintenant derrière l'œil. Pourvu que ce ne fût pas quelque chose de grave !... N'ayant pas l'habitude d'être malade, elle avait peur.

Niels la rassura le mieux qu'il put et lui recommanda de rester tranquille, les yeux fermés, et de ne plus parler. Il trouva un plaid, qu'il étendit sur ses pieds, il prit du vinaigre dans le buffet, et fit une compresse qu'il lui mit sur le front. Puis il s'assit contre la fenêtre et regarda la pluie tomber.

De temps à autre il se levait, et, marchant sur la pointe des pieds, il allait changer la compresse, sans rien dire, se contentant d'un signe de tête amical en réponse au regard reconnaissant qu'elle lui adressait. Lorsqu'elle faisait mine de parler, il l'arrêtait du geste ; après quoi, il retournait à sa place.

Elle finit par s'endormir.

Une heure passa, puis une autre ; elle dormait toujours. Les quarts d'heure se succédaient, pendant que la triste clarté du jour diminuait et que les ombres s'allongeaient dans la pièce, sortaient, pour ainsi dire, des meubles et des murs. La pluie tombait sans relâche, étouffant sous son ruissellement continu tous les autres bruits.

Elle dormait toujours.

Les vapeurs du vinaigre et l'odeur des héliotropes sur le rebord de la croisée se confondaient en une aigre senteur de vin. La tiède atmosphère couvrait les vitres grises d'une buée de plus en plus épaisse, tandis que la fraîcheur augmentait dehors.

Des souvenirs et des rêves emportaient Niels bien loin à présent, quoiqu'une partie de lui-même continuât de veiller le sommeil de la malade. Petit à petit, à mesure que s'accroissait l'obscurité, son esprit se lassa de ces visions qui s'évanouissaient très vite, comme le sol se lasse de produire toujours les mêmes fruits. Ses rêveries devinrent plus ternes, plus informes; elles cessèrent de s'échap-

per vers des régions lointaines, et retournèrent aux images accoutumées... Que tout était tranquille autour d'eux! Ils étaient là, elle et lui, comme dans un sanctuaire du silence, qui s'élevait au-dessus du murmure continu de la pluie. Leurs âmes étaient calmes et confiantes, et l'avenir paraissait dormir dans un berceau de paix.

Ah! si le réveil pouvait ne jamais venir!... Si les choses pouvaient rester ainsi, sans autre bonheur que celui de cette profonde paix, mais aussi sans douleur, sans agitation! Il aurait fallu que cette minute de vie se repliât sur elle-même, comme un bourgeon, et qu'il n'y eût pas de renouveau amenant l'éclosion.

Fennimore appela. Il y avait un moment qu'elle était réveillée; elle était si heureuse de ne plus sentir l'atroce douleur qu'elle n'avait pas encore songé à parler. Elle voulut se lever pour allumer la lampe, mais Niels continua de jouer au médecin, et la contraignit à demeurer étendue. Il avait des allumettes sur lui, et il trouverait bien la lampe.

Lorsqu'il l'eut allumée, il la posa sur une étagère garnie de plantes, dans un coin de la pièce. Le globe blanc et rond fut à demi caché par les feuilles fines et immobiles d'un acacia; il y eut juste assez de lumière dans le salon pour leur permettre de distinguer leurs visages.

Il s'assit près d'elle, et ils causèrent du mauvais temps, d'Erik, qui heureusement avait emporté son manteau de pluie, et de la bonne, Catherine, qui allait rentrer trempée jusqu'aux os. Puis la conversation s'arrêta.

Fennimore sentait sa pensée engourdie; dans sa lassitude, il lui était agréable de rester étendue sans parler, avec des idées vagues dans l'esprit. Niels n'était pas davantage disposé à causer; il était encore sous l'influence du long silence de l'après-midi.

— Cette maison te plaît-elle? demanda enfin Fennimore.

Oui, elle lui plaisait.

— Vraiment!... Te rappelles-tu les meubles dans notre maison de Fjordby?

— Je me les rappelle très bien.

— Comme je les aime et comme ils me manquent par moments! Les meubles d'ici ne nous appartiennent point, ils

ne nous sont rien, nul souvenir ne s'attache à eux et nous ne vivrons avec eux que le temps que nous passerons ici. Tu trouveras peut-être cela bizarre, mais je t'assure que je me sens souvent très seule parmi tous ces meubles qui ont l'air indifférent et bête et qui me laissent suivre ma destinée sans s'inquiéter de moi. Et moi, je ne puis non plus m'intéresser à eux comme je le ferais si je savais que nos existences dussent rester toujours unies, si tout ce qui m'arrivera de bon ou de mauvais devait m'arriver au milieu d'eux... Trouves-tu cela enfantin? Il est possible que cela le soit, mais je ne puis me défendre de ce sentiment.

— Je ne sais d'où nous vient ce sentiment, mais je l'ai éprouvé, moi aussi, à l'époque où je me trouvais seul à l'étranger: ma montre s'était arrêtée ; quand elle me revint de l'horloger, il m'arriva de ressentir l'émotion dont tu parles ; et il me parut que cette émotion était bonne et louable.

— N'est-ce pas?... A ta place, j'aurais embrassé cette montre !

— Vraiment, tu l'aurais embrassée?...

— Dis-moi, fit-elle subitement, tu ne m'as jamais parlé d'Erik enfant. Comment était-il?

— Tout ce qu'il y a de bon et de beau était en lui, Fennimore. Toujours joyeux, audacieux, il réalisait de toute façon l'idéal qu'un jeune garçon se fait d'un garçon de son âge : non pas précisément l'idéal pour une mère ou un précepteur, mais cet autre idéal qui est bien supérieur.

— Comment étiez-vous ensemble? Aviez-vous beaucoup d'affection l'un pour l'autre?

— Je m'étais amouraché de lui, et il n'y mettait pas d'opposition. Nous étions très différents. Mon idée était d'être poète et de me rendre célèbre; mais lui, sais-tu la réponse qu'il me fit, un jour que je lui demandais ce qu'il rêvait d'être? Un Indien, un vrai Peau-Rouge tatoué! Je me souviens que je ne pouvais comprendre qu'on pût désirer être un sauvage . j'étais tellement civilisé!

— N'est-ce pas étonnant alors, qu'il ait voulu être artiste? dit Fennimore d'un ton froid et agressif qui frappa Niels.

— Mais non, dit-il, car il est rare qu'un homme soit artiste par tout son tempérament. Les êtres comme Erik, avides

de jouir de la vie, éprouvent souvent la nostalgie de choses infiniment délicates : froideur virginale, attrait mystérieux de l'inaccessible... je ne sais comment définir ces choses. En apparence, ils sont très matériels et très sanguins, un peu grossiers même, et nul ne soupçonne les rêveries romanesques et sentimentales qu'ils entretiennent parce que ces hommes bruyants et vigoureux ont une âme très pudique : de petites vierges pâles ne mettent pas plus de pudeur à cacher ce qui se passe dans leur âme. Comprends-tu, Fennimore, que ces secrets sentiments, qui ne se peuvent exprimer dans le langage ordinaire, fassent un artiste de l'homme qui les éprouve ? Il est incapable de dire ce qu'il rêve : c'est à nous de croire à la vie mystérieuse qui s'agite au dedans de lui et qui, de temps en temps, produit au grand jour une fleur d'un parfum très fin... Comprends-moi bien, Fennimore, tu ne dois pas réclamer ta part du trésor caché, mais tu dois avoir foi en son existence et être heureuse en travaillant à sa conservation. Ne te fâche pas de ce que je vais te dire, Fennimore, mais il me semble qu'Erik et toi vous n'êtes pas très tendres l'un pour l'autre. Cela ne peut-il changer ? Ne te demande pas lequel de vous a raison contre l'autre, ne songe pas à la gravité des torts dont tu crois souffrir. Ne sois pas juste avec lui : que deviendraient les meilleurs d'entre nous si la simple justice nous était rendue ? Vois-le toujours comme il était à l'heure où tu l'aimais le plus ardemment. Crois-moi, il le mérite. Il y a dans l'amour des instants d'extase sublime où l'on sacrifierait sa vie à l'objet de sa tendresse, s'il le fallait... n'est-ce pas ? Pense à ce que je viens de te dire, Fennimore, ne l'oublie pas, pour lui comme pour toi-même, je t'en conjure !

Il se tut.

Elle ne parla pas ; elle resta immobile, un sourire triste aux lèvres, pâle comme une fleur.

Enfin elle se redressa à demi en tendant une main à Niels.

— Veux-tu être mon ami ? demanda-t-elle.

— Je le suis, Fennimore.

Il lui prit la main.

— Veux-tu ?...

— Toujours, répondit-il en portant respectueusement la main de la jeune femme à ses lèvres.

Il se leva et il parut à Fennimore plus élancé et plus droit qu'elle ne l'avait jamais vu.

Un instant après, Catherine entra pour servir le thé. Puis Niels refit sous la mélancolique pluie la traversée du fjord.

Il faisait jour lorsqu'Erik rentra. Et quand il se déshabilla pour se mettre au lit, quand Fennimore le vit, dans la lumière crue et véridique du matin, alourdi par la boisson, les yeux vitreux, les gestes incertains, d'une pâleur livide, les émouvantes paroles de Niels lui parurent être de la fantaisie pure, et les promesses qu'elle s'était faites à elle-même s'effacèrent comme des visions mensongères devant la clarté du jour.

A quoi bon essayer de lutter, puisque tous deux fléchissaient sous un invincible découragement? C'était peine perdue de chercher, à l'aide de mensonges, à se débarrasser de ce poids : ils ne retrouveraient plus leurs ailes. La dure gelée était venue, les pampres et les roses qui les avaient tenus enlacés avaient vu tomber feuilles, fleurs et fruits ; il ne restait plus que les sarments nus qui les enchaînaient.

Devait-elle s'efforcer de réveiller à la chaleur des souvenirs les sentiments d'autrefois, replacer l'idole sur un piédestal, ramener dans ses propres yeux l'éclat de l'admiration, sur ses lèvres des paroles d'adoration et sur ses joues l'incarnat du bonheur?... Mais pourquoi ferait-elle cela, puisqu'il ne voulait pas l'aider en essayant de la tromper pieusement? Lui!... il ne se souvenait même plus de l'amour d'autrefois ; pas une des paroles qu'elle avait dites ne vibrait encore à ses oreilles, pas un de leurs jours heureux n'était encore vivace au fond de son âme.

Non, l'amour était mort... Le parfum, l'éclat, l'harmonie, tout cela avait cessé d'être. Par habitude, ils prenaient encore des poses tendres ; il lui coulait un bras autour de la taille, elle appuyait sa tête sur l'épaule de son mari, et ils restaient ainsi, se laissant aller à un lourd silence où chacun d'eux oubliait la présence de l'autre : elle songeait à l'être supérieur rêvé par elle et qu'il n'avait jamais été; il évoquait un idéal qu'il plaçait bien au-dessus d'elle, au loin, dans les cieux. Telle était leur vie ; les jours passaient sans amener de changement, et ils se disaient que l'existence était un désert aride où il n'y

aurait jamais de fleurs, jamais de sources rafraîchissantes, ni de verts palmiers.

A l'approche de l'automne, les escapades d'Érik devinrent plus fréquentes. Il disait à Niels qu'il trouvait inutile de rester à la maison à attendre des idées qui ne venaient pas; il sentait, à les attendre ainsi vainement, se pétrifier son cerveau. La société de Niels ne le consolait guère; ce qu'il lui fallait, c'étaient pour gens de tempérament vigoureux, des gens qui avaient du sang dans les veines et qui n'étaient pas des paquets de nerfs malades. Niels et Fennimore restaient donc souvent en tête à tête, car Niels venait tous les jours à Marianelund.

Le pacte d'amitié qu'ils avaient conclu, les paroles échangées entre eux un certain dimanche, rendaient leurs rapports plus libres. Avec un sentiment de parfaite sécurité ils se rapprochèrent l'un de l'autre; leur amicale entente occupa si bien leur esprit que, réunis ou séparés, ils orientèrent vers elle toutes leurs pensées, comme les oiseaux qui, travaillant à un même nid, examinent toutes choses et font choix de leurs matériaux en n'ayant plus qu'un seul but, qu'un seul désir: rendre le nid doux et tiède pour tous deux.

Chaque fois que Niels trouvait Fennimore seule, ils faisaient ensemble, par n'importe quel temps, de longues promenades dans le bois attenant au jardin. Ils s'étaient épris de ce bois et à mesure que l'automne portait atteinte à sa vie ils l'aimaient davantage. Que de choses à voir le long des sentiers! D'abord les feuilles qui du jaune passaient au rouge et au brun; ensuite, leur chute: un jour de grand vent elles s'envolaient, emportées dans un tourbillon. Le temps était-il calme, elles tombaient une à une, avec un faible murmure, le long des branches raides et craquantes. Le feuillage qui s'envolait dévoilait dans les nids et autour d'eux les mystères et les richesses de l'été. De tous côtés on apercevait des baies aux tons chauds, des noisettes, des glands brillants, et les fruits écarlates de l'églantier. A côté des hêtres dépouillés de leur verdure, les cormiers ployaient sous le poids des grappes rouges, d'une senteur aigre comme celle du cidre. Des mûres tardives gisaient, noires ou brunes,

sur les tas de feuilles humides, au bord des sentiers ; on trouvait au milieu des bruyères des cerisiers odorants, les framboisiers sauvages montraient leurs fruits d'un rouge éteint. Les fougères prenaient en se fanant mille nuances diverses ; et quant à la mousse, elle fournissait ample matière à étude, car il n'y avait pas seulement la mousse vigoureuse et drue des tertres et des bas-fonds, qui ressemblait à des sapins, à des palmes, à des plumes d'autruche, il y avait encore la mousse légère qui revêtait les troncs d'arbre et faisait songer aux champs de blé des elfes : elle s'élançait en tiges menues terminées par de minuscules boutons pareils à des épis.

Ils parcouraient la forêt en tous sens, curieux comme des enfants de connaître toutes ses merveilles ; ils s'étaient partagé ce champ d'exploration, comme font les enfants. La partie du bois qui s'étendait d'un côté du chemin carrossable était à Fennimore, l'autre côté à Niels ; ils comparaient les richesses de leurs domaines et chacun voulait que le sien fût le plus beau. Ils avaient des noms pour les coteaux, pour les vallons, pour les sentes, les haies, les fossés et les étangs. Rencontraient-ils un arbre de taille superbe, ils lui donnaient également un nom. Ils avaient donc pris possession entièrement de la forêt, ils en avaient fait un univers connu d'eux seuls, et où eux seuls savaient errer de cette façon. Et pourtant ils n'avaient pas encore un seul secret en commun qu'ils n'auraient pu faire connaître au monde entier.

Ils n'en avaient pas encore. Mais l'amour était dans leurs cœurs en même temps qu'il n'y était pas : ainsi, dans une solution saturée, le cristal est et n'est pas, jusqu'à ce qu'une particule quelconque vienne précipiter les unes vers les autres les molécules immobiles dans le liquide ; obéissant à des lois mystérieuses elles s'agrègent et se cristallisent en un clin d'œil.

Il fallut bien peu de chose pour leur révéler qu'ils aimaient, si peu de chose qu'il n'y a presque rien à raconter.

Un jour comme tant d'autres, ils étaient seuls au salon, comme cela leur était arrivé cent fois ; leur entretien n'avait rien eu d'émouvant et ce qui se passa ne fut rien que de très ordinaire. Niels étant debout près de la croisée, Fennimore s'approcha de lui pour regarder par la fenêtre avec lui ; ce

fut tout, mais ce fut assez. En l'espace d'une seconde, le passé, le présent et l'avenir se transformèrent pour Niels Lyhne, parce qu'il eut conscience d'aimer la femme qui était près de lui, de l'aimer, non pas comme un être de grâce, de lumière et de charme qui pouvait lui donner la suprême félicité, — non, ce n'est pas ainsi qu'il l'aimait : il l'aimait comme quelque chose d'aussi nécessaire à son existence que l'air qu'il respirait. Il saisit sa main, comme un qui se noie essaie de s'accrocher à la planche de salut, et il serra cette main sur son cœur.

Elle comprit, et, d'un ton qui trahissait la terreur, elle lui jeta cette réponse qui était un aveu :

— Oh! oui, Niels!

Puis elle retira vivement sa main.

Un moment, elle resta immobile, pâle, prête à fuir, puis elle fléchit un genou sur une chaise capitonnée, cacha sa figure contre le velours rugueux du dossier et sanglota.

Niels fut aveuglé pendant quelques secondes; ses mains cherchaient un appui parmi des verres qui renfermaient des oignons de fleurs.

Mais cela ne dura que peu d'instants. Il s'approcha de Fennimore et se pencha sur elle sans la toucher, une de ses mains appuyée au dossier de la chaise :

— Ne te désole pas ainsi, Fennimore, regarde-moi et causons... veux-tu? N'aie pas peur; ayons tous deux du courage et de la force.

Elle releva légèrement la tête, de manière à pouvoir le regarder :

— O Dieu! qu'allons-nous devenir!... N'est-ce pas horrible, Niels? Oh! pourquoi faut-il que je sois si malheureuse?... Et nous aurions pu être si heureux!

— J'aurais peut-être dû me taire, ma pauvre Fennimore; aimerais-tu mieux ne pas connaître mon secret?

De nouveau, elle leva la tête en lui prenant la main :

— Je voudrais le connaître et être morte; le connaître et être étendue dans la tombe... ce serait bon, ce serait délicieux!

— C'est bien triste, Fennimore, que notre amour ne nous donne le premier jour que la terreur et les larmes!

— Ne sois pas sévère avec moi, Niels, je ne peux pas m'em-

pêcher de pleurer. Tu ne peux pas juger la chose comme moi : c'est moi qui devrais être forte, parce que c'est moi qui ne suis pas libre. Ah ! si je pouvais enfermer mon amour tout au fond de mon âme et, n'écoutant ni ses supplications ni ses plaintes, t'ordonner de partir, de t'en aller bien loin... mais je ne peux pas, j'ai déjà tant souffert que je n'aurais pas la force de supporter encore cela... Je ne peux pas vivre sans toi ; regarde-moi, le pourrais-je ? crois-tu que je le pourrais ?

Elle se leva et se blottit contre sa poitrine :

— Me voici, et je ne te lâcherai plus ! Je ne veux pas te laisser partir et rester seule dans la nuit où je vivais naguère. C'est un abîme sans fond d'ennui et de souffrance ; je ne veux pas y retomber, j'aimerais mieux me noyer dans la mer. Ma vie nouvelle m'apportera aussi des douleurs, mais ce seront des douleurs nouvelles, elles n'auront pas le même aiguillon et ne me toucheront pas aussi sûrement que les anciennes, qui connaissent trop bien le chemin de mon cœur. Est-ce que je déraisonne ?... Sans doute, mais cela me fait du bien de te parler enfin librement, de te dire des choses que je savais ne pas devoir te dire. A présent, tu as plus de droits sur moi que les autres... Si tu pouvais seulement faire que je sois à toi seul, si tu pouvais me faire franchir toutes les barrières dont je suis entourée !...

— Nous les franchirons, Fennimore. Je prendrai des dispositions pour notre fuite et, un beau jour, sans que personne se doute de rien, nous partirons ensemble.

— Non, non, nous ne partirons pas. C'est la seule chose à laquelle je ne puisse consentir. Que deviendraient mes parents s'ils apprenaient que leur fille s'est enfuie de chez elle ?... C'est impossible, Niels, jamais je ne ferai cela ; par tout ce qu'il y a de sacré, je te jure que je ne le ferai pas.

— Il le faut, pourtant : ne vois-tu pas les bassesses auxquelles nous nous serions obligés de descendre si nous restions, les ruses répugnantes, les mensonges, l'hypocrisie qui nous rendraient méprisables ? Je ne souffrirai pas que tu te laisses avilir et que toute cette misère vienne ronger notre amour.

Mais elle restait inflexible.

— Tu ne sais pas à quoi tu nous condamnes, dit-il triste-

ment. Il vaudrait mille fois mieux agir tout de suite sans ménagement, que de chercher à épargner ceux de qui nous souhaiterions d'écarter tout chagrin. Crois-moi, Fennimore, si nous ne faisons de notre amour toute notre vie, notre bien suprême qu'il importe de sauver avant aucune autre chose, tu verras comme tous ces obstacles que tu veux respecter s'appesantiront sur nos épaules, nous forçant à nous traîner à genoux... Un combat à genoux! tu ne sais pas comme il est dur de combattre ainsi!... Mais ne pleure pas, nous combattrons, ma chérie, côte à côte!

J.-P. JACOBSEN

(Traduit du danois par madame R. Rémusat.)

(La fin au prochain numéro.)

LES

AFFAIRES DE CRÈTE[1]

II

Au fond de la rade de la Sude, au bord du marais qui la prolonge vers l'Ouest, l'arsenal turc sert de débarcadère et d'entrepôt aux escadres européennes. Le mot d'arsenal est un peu ambitieux pour cette enceinte de terre et pour ce terrain vague, à peine meublé d'une caserne, de quelques huttes et d'une vieille cale vénitienne. Les Autrichiens ont occupé la caserne et l'ont repeinte en jaune clair. Les Anglais, les Russes et les Français ont sommairement réparé les hangars pour abriter leur charbon et leurs approvisionnements. Chacun a découpé, dans un coin du terrain, une belle place pour son tennis. Il n'est resté aux Turcs que la cale en ruine, où pourrit une chaloupe à demi construite, et les deux guérites de l'entrée, où quatre sentinelles en loques, debout sur un petit socle de bois, montent la garde nuit et jour. Cette prise de possession par les Européens alla sans difficulté de la part des Turcs. Mais en Europe, quand on apprit que l'amiral anglais, à l'exemple et à la suite de ses collègues, avait établi un dépôt de charbon dans l'arsenal de la Sude, ce fut un cri d'effroi : « Les Anglais vont prendre la Sude ! les Anglais font de la Sude un nouveau Gibraltar ! » Que les Anglais aient eu un

1. Voir la *Revue* du 1er décembre.

rôle ambigu dans les affaires crétoises et qu'ils aient encore dans l'île une politique personnelle, ce sont deux certitudes que l'on acquiert sans peine. Mais il ne faut pas trop prêter aux riches, et la Sude n'est peut-être pas un autre Gibraltar.

Malsaine, intenable durant l'été à cause des vents étouffants de terre, elle est sujette pendant six mois de l'année à de violentes rafales qui, tombant brusquement des montagnes, interrompent toute communication avec la terre, brisent chaînes et cordages, et jettent en perdition les bateaux qui n'ont pas le temps de fuir. Toutes les escadres, au cours de cette station, ont eu des navires en danger. Cela n'est rien encore : dominée de toutes parts, la Sude ne servirait de rien si l'on ne disposait des hauteurs qui peuvent la battre. Il faudrait occuper, au Nord, la péninsule d'Akrotiri, au Sud, les falaises de la côte et, derrière ces premières falaises, les plateaux surplombants qui en rendent la défense impossible, et, derrière ces plateaux, les montagnes qui les commandent : la Sude ne pouvant pas se détacher de la Crète occidentale, c'est une garnison de cinquante mille hommes qu'il faudrait pour cette station navale. Par ce temps de croiseurs rapides, il est bien inutile de posséder un port aussi coûteux quand on est maître de Malte et d'Alexandrie. Le futur Gibraltar du Levant, si l'Angleterre arrive à ses fins, ne sera pas en Crète, mais sur la côte d'Anatolie, en face de Rhodes, en travers du détroit où passeront tous les navires du Canal, quand Salonique civilisée sera devenue le port de l'Europe vers l'Inde, — dans la rade close, et sûre, et facile à défendre par mer et par terre, de Marmaris. Quant à la Sude, un voyageur anglais, Lithgow, visitait la Crète au début du XVII[e] siècle, à l'heure où la domination vénitienne penchait à son déclin, comme aujourd'hui la domination turque : il signala à son gouvernement le danger que courait la Sude, convoitée et menacée par les Espagnols...

Le premier pas sur la terre de Crète conduit en pleines choses crétoises. Entre la Sude et la Canée, dans la plaine charmante qui, de tout temps, fit l'admiration des voyageurs, tout est flambé, ruiné, ravagé, coupé, détruit. A droite, les talus de l'Akrotiri ne sont qu'un désert de pierres, sans une touffe verte, sans autre trace de vie qu'une chapelle ruinée ;

mais à leur sommet, derrière des lignes de cailloux amoncelés, on voit poindre le sommet de quelques tentes. A gauche, les hautes falaises tombent à pic, bordées de verdures et de ruines blanches, de villages autour des sources, au milieu des cyprès et des peupliers, Tchikalaria occupé par les Italiens, Nérokourou gardé par les Russes. Entre ces deux murailles, la plaine déroule son ruban monotone d'ocres poussiéreuses, de vignes ravagées qu'achèvent de brouter les chèvres musulmanes, d'oliviers coupés et brûlés qui fument encore, de fermes incendiées, de beaux vieux arbres éventrés et noircis par le feu. Le siroco, qui lève en tourbillons la poussière et la cendre, met dans cette plaine une atmosphère de four à chaux.

Sur la route défoncée, circulent au grand trot des voitures régimentaires, *troikas* russes et charrettes françaises, des landaus remplis de Turcs et de Juifs, des cavalcades furieuses de matelots en bordée, tandis que des patrouilles turques traînent leurs bottes et leurs lourds fusils ou, assises autour des puits, au revers des fossés, sommeillent. De grandes lignes d'aloès bleuâtres encadrent des champs en friche. Derrière des haies de roseaux ondulants, des roues de *norias* restent muettes auprès de tchiflicks (fermes) dévastés. Une compagnie autrichienne passe, allant à l'exercice sous la chaleur torride. Aux approches de la Canée, les fermes musulmanes apparaissent, intactes, avec leurs oliviers centenaires, leurs mûriers, leurs cimetières et leurs tombeaux de saints. Des groupes de réfugiés musulmans flânent à l'ombre, chantent autour d'un joueur de tricorde, ou, pensifs, regardent la poussière se déposer aux arbres du chemin. Sur les remparts, les six puissances ont élevé un gros tas de sable pour planter leurs six pavillons.

On arrive au fossé, au large fossé de trente à quarante mètres, puis à la porte basse, avec le lion de Saint-Marc, et à la longue voûte qui donne accès dans la ville : un soldat de notre infanterie de marine monte la garde d'un côté ; deux soldats turcs, debout sur un socle de bois, lui font face. La longue voûte obscure est encombrée d'ânes et de paysans revenant du marché. Quand on émerge de cette ombre, on se trouve au milieu de ruines, de pierres, de plâtras, de

murs léchés par l'incendie, de charpentes écroulées, de tout un quartier en cendres, exhalant encore l'odeur d'huile brûlée et de chair corrompue. C'est tout ce qui reste du quartier chrétien de la Canée. L'incendie date du mois de février. Il ne fut pas accidentel. Il éclata pendant que les soldats turcs et la canaille musulmane massacraient les chrétiens de la ville et des faubourgs. Le consul de France écrivait le 5 février à son gouvernement : « Mon avis est que toutes ces scènes effroyables ont été la conséquence d'un accord entre le gouvernement ottoman et les musulmans crétois, pour empêcher l'application des réformes imposées par les puissances[1] ».

L'incendie, allumé le 5 février, apaisé le 6, reprit de plus belle le 7. Toutes les maisons, toutes les boutiques, tous les magasins à huile détruits étaient entre les mains de locataires ou de propriétaires orthodoxes. Le feu n'a pas atteint une famille musulmane, pas une famille juive. La mission catholique, en plein quartier orthodoxe, « entourée par les flammes, défendue durant trois jours et trois nuits par nos marins du *Suchet*[2] », ne fut sauvée que grâce à l'aide de l'armée turque, qui « après avoir fait feu toute la journée sur les chrétiens dans la ville et avoir marché avec les indigènes musulmans contre les chrétiens des environs, vint prêter son concours », et son concours le plus dévoué, dès que cette propriété européenne fut en péril imminent. Le Sultan voulait bien contrecarrer l'Europe, mais il n'osait pas encore la défier en face, et il n'avait donné des ordres que pour ses sujets orthodoxes ; « l'opinion unanime ici est que le Sultan, en ordonnant le soulèvement de la population musulmane, a voulu démontrer que le monde musulman ne saurait se soumettre aux réformes imposées par l'Europe ».

La moitié d'une ville anéantie, un pillage de trois jours, quelques milliers de meurtres, tout un peuple affolé se jetant dans les barques, pour atteindre les bateaux de l'Europe, et

1. *Livre jaune*, p. 7.

2. Le lecteur est prévenu que toutes les citations entre guillemets sont des emprunts au *Livre jaune*, pages 1-23. On n'a voulu rapporter ici aucun autre témoignage et l'on a tâché de ne pas ajouter un mot à ces documents. Pour en apprécier la valeur, il faudrait ne pas oublier la réserve ordinaire de ces *Livres* officiels et surtout de nos *Livres jaunes*, quand il s'agit d'affaires turques.

fusillé au bord du quai, les flaques de sang lavées tout à coup par des ruisseaux d'huile en feu, — la récolte de l'année était encore dans les magasins et des centaines d'hectolitres jaillirent brusquement des parois surchauffées, — neuf cents familles décimées et ruinées, une ville sans pain, « tous les boulangers ayant été brûlés, tués ou s'étant enfuis » ; à Rhétimno, à Candie, sur cinq autres points de l'île, même spectacle : « La population musulmane de la province de Candie s'est levée en masse. Les musulmans de la ville, qui sont au nombre de trente ou quarante mille, ont organisé des bandes armées qui font des incursions dans les environs. Le pillage a recommencé et les chrétiens sont pris d'une folle terreur ; ils craignent de voir les musulmans se ruer sur leurs maisons et les égorger... A Rhétimno, des bandes de musulmans armés ont attaqué et incendié un village chrétien voisin de la ville... La confusion et la panique sont effroyables... La populace musulmane continue à piller et à attaquer Khalépa... Le pillage et l'incendie ont repris ce matin... Nos agents de Rhétimno et de Candie demandent aide et assistance en présence de l'attitude des musulmans ». A quoi bon remuer encore ces abominations ? Nous les connaissons de longue date et ce ne fut, à six mois d'intervalle, qu'une reprise de la tragédie arménienne, dont nous avons en France les oreilles fatiguées.

Notre gouvernement savait notre lassitude, quand il négligea, dans son *Livre jaune,* de nous donner les rapports détaillés de son consul et de ses marins, témoins de ces jeux sultanesques. Ces rapports existent : certaines dépêches les annoncent ou y font allusion. Mais notre gouvernement s'en est tenu aux dépêches : pour notre honneur et pour notre tranquillité, il a bien fait, puisque nos soldats en sont aujourd'hui à monter la garde en face des soldats turcs — « les soldats turcs ont donné le signal du massacre, en tirant des remparts sur la ville... ; les soldats ont pactisé avec les perturbateurs et le Commandant Militaire a fait distribuer des armes aux indigènes musulmans », — et puisque notre drapeau couvre sur les remparts le drapeau rouge du Sultan — « *J'ai la preuve,* écrivait le consul de France, le 2 février, que ce soulèvement des musulmans à Candie, Rhétimno et la

Canée est la conséquence d'instructions, envoyées de Constantinople, de créer des troubles pour empêcher l'application des réformes. Ce jeu risque de mettre l'île à feu et à sang, si une intervention énergique des puissances ne s'exerce pas à Constantinople...[1] »

L'intervention énergique des puissances s'est exercée, en Crète contre ceux qui avaient échappé au massacre, et, en Grèce, contre ceux qui osaient prendre la défense des massacrés. Voici une compagnie de bersagliers jouant de la trompette et balançant leurs plumes de coq au coin de leurs casques blancs. Ils traversent les ruines et disparaissent dans les ruelles du bazar musulman. Là, rien n'est changé ; entre deux lignes d'échoppes en bois, que le feu n'a pas touchées alors qu'il dévorait les maisons chrétiennes de pierre ou de briques, sous les auvents de toiles et sous les treilles, circule la foule bariolée des bazars levantins, cafetans turcs, robes juives ou persanes, fustanelles ou braies albanaises, culottes et bottes crétoises. Le costume crétois domine : insurgés et musulmans trafiquent sous l'œil des carabiniers italiens, et rien ne les distingue les uns des autres, que la couleur du mouchoir autour de la tête. Des bandes de hauts et beaux nègres mâtinés d'Arabe, de vieilles négresses, hideuses guenons mangées de poux, de vieux nègres laineux, aux yeux sanguinolents, rongés par l'ophtalmie d'Égypte, représentent dans ce bazar la tribu de Benghaziotes, amenés par le commerce avec la Tripolitaine et fixés en dehors de la ville par le gouvernement turc. Hommes de peine, rameurs, équarrisseurs, bouchers, ces Benghaziotes jouèrent dans l'île le rôle des Kurdes en Asie Mineure. Abandonnés à eux-mêmes, sans guides exercés, les musulmans indigènes n'auraient pas apporté la même ardeur à la besogne ; mais les Benghaziotes avaient la main faite à saigner les moutons et à équarrir les vieux chevaux.

⁂

De Beyrouth à Durazzo, de Tunis jusqu'à Stamboul, rien au Levant n'est si joliment gai que ces ports de la Crète,

1 *Livre jaune*, p. 333.

Accoudée sur la mer, que la brise de Nord moire et crépelle, couronnée de tours et de créneaux, fleurie de minarets, de coupoles et de façades peintes, la Canée, la ville au doux nom, semble sortir des flots, comme l'œuvre toute pimpante de quelque décorateur romantique. Ce n'est pas un de ces ports trafiquants, enlaidis de fumées, de tumulte et de basses besognes. Entre deux bras de grosses murailles tourelées, une dizaine de caïques, une flottille de longues barquettes et deux torpilleurs suffisent à remplir l'anneau de ses quais, où la vague se brise en jouant autour des écueils. A chaque lame, l'écume inonde les quais étroits et vient laver les dernières marches des maisons peintes qui les bordent. Turque, arabe, grecque ou vénitienne, qui pourrait dire son âge et sa nationalité? Telle, jadis, elle attendait les galères de la Seigneurie. Telle, aujourd'hui, elle accueille les bersagliers à plumes de coq, et les highlanders au poil roux, et les raides Autrichiens, et les Russes, et les Français, et les Turcs, et les Grecs eux-mêmes, s'il leur plaisait de débarquer. Elle tourne vers tous ceux qui la veulent le même visage souriant.

Pour le quart d'heure, elle est européenne. Un capitaine de vaisseau italien la gouverne. Deux mille hommes de troupes internationales y gardent les pavillons des six puissances. Les Anglais l'encombrent de leurs tonneaux de bière et de leurs boîtes de conserves. Au *Concert Européen*, des officiers russes boivent tout le long du jour, sous les fenêtres de la caserne rouge, où Djevad-Pacha, dans le silence et la fumée des cigarettes, attend la lassitude de l'Europe complice. Des bandes de Français et d'Italiens emplissent les guinguettes, et trinquent, et chantent en chœur comme aux plus beaux jours de Magenta. Entre eux, la concorde, puis l'amitié s'est rétablie. Ils arrivèrent ici très prévenus les uns contre les autres, les Italiens détestant la France et croyant à sa haine, les Français méprisant l'Italie, et l'armée italienne, et surtout la flotte italienne; car la marine française partageait l'avis de ce quartier-maître qui, racontant sa visite à Gênes etparlant de l'escadre italienne, ajoutait avec pitié : « Des bateaux, pour sûr qu'ils en ont, mais des marins! il n'y en a pas un qui chique à bord! »

La tenue, la discipline et l'habileté des marins italiens s'est,

pour la première fois, affirmée dans cette campagne de Crète : tout le monde reconnaît aujourd'hui que la Méditerranée compte une flotte militaire de plus. De même les bersagliers, malgré leurs panaches, apparurent bientôt comme de bons soldats et comme de bons camarades, ni bravaches, ni rogues, ni brouillons, ni gueux, ni ivrognes, comme tant d'autres. Au contact de nos officiers et de nos soldats, les Italiens purent se convaincre que nous n'avons aucun noir dessein contre Rome, aucune jalousie de la force ou de la richesse du royaume unifié par nous... On eut à coopérer à des besognes communes. Des officiers furent embarqués sur les vaisseaux de l'autre nation. Le chef d'état-major français, secrétaire du conseil des amiraux, restait à bord de l'amiral italien, pendant les absences de son chef. Des matelots italiens vécurent en subsistance sur un bateau français. La plupart des bersagliers, Piémontais d'origine, parlaient français. Quelques-uns même, montagnards des hautes vallées, ne parlaient que français. Les amiraux, qui s'estimaient, se prirent d'amitié. Les états-majors et les contingents firent de même. Il est possible que cette réconciliation soit pour nous le plus clair profit de l'expédition crétoise; mais personne, en France, ne trouvera que ce profit soit à dédaigner, sauf, peut-être, les diplomates, qui parfois ont d'étranges défiances : du quai d'Orsay, on appelait l'attention de notre consul sur l'occupation italienne d'Hiérapétra, « en face de la Cyrénaïque ». Les diplomates ont leur géographie; j'ai eu jadis entre les mains le long rapport d'un de nos ministres au Levant, qui signalait les progrès inquiétants de l'influence anglaise en Syrie, « non seulement sur cette face du Liban, mais encore dans toute la vallée de Josaphat ».

« Vous me demandez ce que tous ces gens-là sont venus faire ici. Me l'étant souvent demandé moi-même, je crois pouvoir vous répondre en toute honnêteté. » Ainsi parle au bord des flots, sous la tente du *Concert Européen*, à l'heure douce où le jour finissant brouille l'air et la mer d'une buée d'opale et où, dans leurs verres d'absinthe, les guerriers de l'Europe se livrent au même travail, ainsi parle un homme réfléchi, qui, ayant vu les villes et les mœurs de beaucoup

d'hommes, sachant toutes les langues et tous les argots de l'Europe et du Levant, s'exprime sans haine et sans colère. Car, fils d'un Anglais et d'une Autrichienne, né à Constantinople, élevé au lycée d'Aix en Provence, ancien fonctionnaire chypriote, ancien officier égyptien, il est aujourd'hui l'aide de camp de Son Altesse Djevad-Pacha et, depuis le début des affaires crétoises, il a gagné quatre galons au service des Turcs.

« Vous me demandez ce qu'ils sont venus faire ? Les Anglais ont en Crète leurs petits intérêts ; c'est à Candie que vous le verrez ou qu'on vous l'expliquera : les Anglais sont venus en Crète, comme partout, pour faire leurs propres affaires. Les Russes, vous le voyez ici, sont venus pour boire du champagne. Les Italiens sont venus pour jouer de la trompette. Le matin dans leur camp, tout le jour sur les remparts et le soir sur le quai, ils jouent de la trompette et font danser leurs plumets. Ils aiment la musique et on ne leur permet pas autre chose. Ils ont des torpilleurs, des croiseurs, des cuirassés, des bersagliers, des carabiniers et des artilleurs. Leurs soldats sont toujours en route et leurs navires toujours sous pression. Ils sont pleins de bonne volonté et leur amiral est un politique en même temps qu'un honnête homme. Il préside le concert des puissances. Mais il a un maître, et on le lui fit bien voir, il y a quinze jours à peine. Il avait à Candie un bataillon qui gênait les affaires anglaises : l'Angleterre veut être libre, seule, à Candie. Elle fit entendre à l'amiral Canevaro que le bataillon italien serait mieux à Hiérapétra. L'amiral essaya de ne pas comprendre, Hiérapétra étant un coin pestilentiel de marais et de fièvres et Candie ne lui paraissant pas en bonne garde aux mains de la seule Angleterre. Mais la fin du mois approchait ; quand la flotte italienne et le contingent apportèrent leurs traites chez les fournisseurs, les traites de ce mois-là furent refusées, parce qu'elles ne portaient pas, comme d'habitude, l'endossement du consul anglais...

— Vous autres Turcs, vous n'aimez pas les Italiens ; vous avez un faible pour l'Autriche. Tout à l'heure, à la Porte du Château, j'ai assisté à une discussion assez violente entre Autrichiens et Italiens, qui, chacun de leur part, avaient pris fait

et cause dans une querelle de Crétois musulmans et chrétiens.

— Les Italiens avaient sûrement tort, car les Autrichiens sont des gens calmes et rangés. Ils ne quittent leurs casernes que pour aller à la parade : jamais vous ne les voyez dans les rues ni dans les cabarets. Ils sont venus pour faire l'exercice ; chaque jour, le colonel demande des ordres à Vienne, et, chaque jour, la réponse est la même : sous le soleil et sous la pluie, le matin, à midi et le soir, les Autrichiens sont à l'exercice. Ils ne sont venus que malgré eux. Ils auraient bien voulu imiter leurs amis de Berlin. Ils comptaient du moins ne rester que quelques semaines : ils sont arrivés sur le pied de guerre, avec leurs réservistes. Ils voudraient s'en aller. Ce départ, je vous l'avoue, nous chagrinerait, car ce sont nos meilleurs amis. C'est grâce à leur amiral que Djevad-Pacha a pu débarquer. Chaque semaine, nos réfugiés musulmans attendent avec impatience le jour de garde des Autrichiens. Les autres jours, le poste européen de Kalé-Kapoussi (la Porte du Château) empêche nos réfugiés d'amener en ville les oliviers qu'ils vont couper dans la plaine et qu'ils viennent vendre comme bois de chauffage. Le jour des Autrichiens, on peut tout entrer, pourvu qu'on n'ait pas autour de la tête le mouchoir sombre des insurgés...

— Et les Français ?

— Nous les aimons aussi, bien qu'ils aient parfois des caprices. Ils n'ont pas encore pu s'habituer aux choses crétoises, et votre colonel a parfois des idées trop françaises. Avant-hier, des réfugiés musulmans, qui coupaient des oliviers dans la plaine, ont aussi coupé le cou à quelques femmes et à un vieux dans les ruines de Tchikalaria. Votre colonel s'en est indigné. Il a déclaré que de pareilles choses étaient intolérables et qu'un tribunal militaire devenait nécessaire. Alors que, depuis un an, nous vivons sans tribunaux, civils ni criminels, et que nous nous passons très bien de juges et de condamnés, votre colonel a la prétention d'établir un tribunal international pour pendre ou exiler les assassins : il va dépeupler l'île.

— Mais, à votre avis, que sont venus faire les Français ?

— Voilà bien la question qui m'a le plus longtemps arrêté. Un peuple qui revendique, et dont le seul rôle, depuis vingt

ans, est de revendiquer pour les Alsaciens le droit de disposer d'eux-mêmes, ne vient pas, sans motifs pressants, canonner des Crétois qui demandent le retour à la mère patrie. Ces motifs pressants, je les ai longuement cherchés : sympathies de vos ministres pour notre Sultan qui les décore, eux, leurs femmes et leurs amis? complaisance envers la Russie qui voulait vous voir en Crète auprès d'elle? vanité de démocrates, flattés d'être introduits dans la société européenne et de jouer au concert des rois et des empereurs? tous ces motifs me paraissaient secondaires, et quant à celui que vous alléguiez ouvertement, à savoir votre désir d'éviter l'effusion du sang et de ne pas abandonner une population chrétienne aux représailles de l'armée turque, il me fit toujours sourire, moi et tous ceux qui connaissent votre rôle dans les affaires arméniennes. J'ai donc cherché ailleurs et je crois avoir trouvé : vous êtes venus en Crète pour faire des économies. J'en ai eu l'intuition à l'arrivée du *Latouche-Tréville*, qui amena vos premières troupes sans une paillasse, sans un objet de literie : il fallut débarquer pour vos soldats les hamacs de vos matelots. L'*Auvergne*, une semaine après, apporta trois autres compagnies : c'était un paquebot d'Algérie, servant au transport des moutons, et pour lequel on avait fait même l'économie d'un nettoyage et d'une désinfection ; les hommes étaient encore sans matériel de couchage, et ils durent emporter les paillasses que le capitaine du paquebot leur avait prêtées durant le voyage. Vos troupes débarquées n'eurent pas le bénéfice de la campagne, et l'on réalise une double économie sur leur solde et sur leur ration quotidiennes. Vos commandants sont au rabais pour leurs frais de table réglementaires. Votre amiral n'a pas même un cuirassé où mettre son pavillon, et l'on voit de temps en temps errer sur les eaux de la Sude deux chaloupes mélancoliques : dans l'une, c'est l'amiral français, avec ses bagages et ses aides de camp, dans l'autre sa musique et son cuisinier ; il va, de croiseur en croiseur, demander l'hospitalité ; il loge à la nuit sur le *Troude*, le *Charner* ou le *Chanzy* : son ami Canevaro finira par le recueillir.

— Parlons sérieusement : comment tout ceci finira-t-il?

— La fin de tout ceci? Seriez-vous de ces gens qui escomptent déjà le règlement des affaires crétoises? Quelle impatience!

Revenez dans cinq ou six ans, après l'Exposition : les Français continueront à faire des économies et les Russes continueront à boire du champagne ; les Italiens joueront toujours de la trompette et les Autrichiens s'en iront toujours à la parade ; les seuls Anglais auront peut-être arrangé leurs affaires. Pourquoi donc voulez-vous résoudre cette question crétoise ? Elle ne date pas d'hier, ni d'avant-hier, ni même de l'insurrection de 1821, ni même de la conquête turque : elle date des Vénitiens ; elle dure depuis l'année 1204, soit, en chiffres exacts, depuis six cent quatre-vingt-treize ans ; et vous voudriez la boucler du jour au lendemain ! »

***

La question crétoise date des Vénitiens. En 1204, quand la croisade latine aboutit au partage de l'Empire byzantin, la Crète échut à Boniface de Montferrat, qui, satisfait de son royaume de Salonique, la vendit à Venise moyennant trente livres pesant d'or. Venise avait besoin de la Crète. Dans le commerce du Levant, qui était alors tout le commerce du monde, elle avait le monopole de la Syrie et de l'Égypte ; la Crète était l'escale nécessaire, car le sort de l'île a toujours été lié à celui du commerce égypto-syrien. Toutes les fois que ce commerce de l'Extrême-Levant a eu le premier rôle, la puissance maritime qui le détenait a dû s'assurer la possession de la Crète. Aux débuts de l'histoire méditerranéenne, quand Tyr et Sidon fournissent à tout l'Occident barbare les produits de l'Egypte et de l'Assyrie, la Crète est leur escale forcée sur la route de Carthage et de Gadès : les Phéniciens, derrière leurs demi-dieux Cadmos et Europe, fondent Gortyne ; le légendaire Minos, l'homme aux cent vierges, n'est qu'un préfet oriental levant la dîme sur tout l'Archipel. De même, au moyen âge, les Arabes, maîtres de la Syrie, de l'Afrique et de l'Espagne, doivent avoir à mi-route un port de refuge et d'entrepôt : ils occupent la Crète pendant un siècle et demi (825-961) et bâtissent la forteresse de Candie (El-Kandak, le Retranchement), qui donne son nom à l'île tout entière.

Inversement, la Crète délaissée resta dans l'ombre, aussi-

tôt que les convois de la Méditerranée désapprirent ou négligèrent le chemin de l'Extrême-Levant. Durant l'antiquité grecque, Athènes, Corinthe et les ports ioniens poursuivent, soit vers le Nord-Est, au fond de la mer Noire, le pays fabuleux d'où Jason avait rapporté la toison d'or, soit vers le Nord-Ouest l'île merveilleuse des Phéaciens, le paradis des Iles Bienheureuses, et les mines et les jardins d'Hespérie, et l'Atlantide aux pommes d'or : la Crète de Minos tombe à l'arrière-plan de l'histoire hellénique. Restant ce que la nature l'a faite, elle n'est plus, durant cinq ou six siècles, qu'une terre mal connue de montagnes et de forêts, un pays de bergers, de brigands et de mercenaires, une Suisse sauvage où l'on recrute des archers ; le proverbe grec, moitié railleur, moitié méprisant, dit que « le Crétois ignore la mer », ὁ Κρὴς ἀγνοεῖ τὴν θάλατταν... Surviennent les Romains, qui prennent l'île, comme ils ont pris le reste du monde, en allant devant eux. Ils y établissent une bonne police et de bonnes routes, relèvent les cités, et permettent à chacun de cultiver son champ et de vivre à l'ombre de ses oliviers. Mais l'Asie Mineure est alors le grand marché, le Nouveau Continent du monde méditerranéen ; le commerce suit la route de Pouzzoles ou Brindes vers Délos ou Éphèse : au Sud de cette voie, la Crète semble ne plus appartenir à l'Europe ; les Romains, qui la considèrent comme une île africaine, en font une dépendance de leur province de Cyrénaïque. C'est assurément le classique souvenir du Préteur de Crète et Cyrénaïque, qui cause les terreurs de nos diplomates quand les Italiens aujourd'hui occupent Hiérapétra...

Venise, comme les Phéniciens et comme les Arabes avant elle, avait besoin des ports crétois pour ravitailler ses galères et leur servir de reposoir et d'entrepôt, car « il est si dangereux de passer dans les mers de Candie, s'il n'y a point de reposoir en chemin ! C'est un grand malheur, en fait de voyages de mer, de ne savoir où relâcher quand on est menacé d'une tempête ». Cette opinion de Tournefort[1] résume toute la sagesse des navigateurs, et nos *Instructions nautiques* répètent encore : « La navigation de ces mers, bien que facile,

1. *Voyage du Levant*, I, p. 169.

réclame une constante attention, et l'on doit, s'il y a la moindre apparence d'un coup de vent du Nord, ne pas hésiter un instant à chercher un abri temporaire dans le plus voisin mouillage[1]. » Les tempêtes de l'Archipel sont brusques et terribles : les galères de Venise avaient besoin des refuges crétois.

Or la libre jouissance de ces refuges ne va pas sans l'occupation de l'île tout entière. On imagine sans peine, et l'histoire nous montre à plusieurs reprises, tels et tels ports séparés de la côte environnante et possédés par des maîtres étrangers, Alexandrie européenne en terres égyptiennes, Salonique franque, juive ou autrichienne, au bord de la péninsule grecque, slave ou turque, Calais et Gibraltar anglais aux flancs de l'Espagne et de la France. Mais on ne peut couper de la Crète la mince dentelle d'îlots côtiers ou de presqu'îles, qui forme les ports crétois. Sur la côte Nord et sur la côte Sud, tous les mouillages dépendent étroitement de la grande terre. Les uns derrière un îlot, Grabousa, Théodoro, Standia, San Nicolo, etc., n'offrent d'abri que contre certains vents, et il leur faut, sur la côte en face, un abri complémentaire pour les sautes si rapides et si fréquentes dans ces mers. D'autres, au fond d'une crique ou d'une rade, Kissamo, la Canée, la Sude, Candie, Sitia, etc., sont dominés de toutes parts et sous la main des indigènes. Les autres, enfin, anciens îlots au bout d'un isthme de sables, Rhétimno, Hiérapétra, Sélino, etc., sont des nids de fièvres où la population ne peut vivre qu'avec des sanatoria d'été sur les sommets voisins. Tous manquent d'eau ou n'ont que l'eau des montagnes qu'ils vont chercher par de longs aqueducs, et, dans la marine d'autrefois, à quoi pouvait servir un mouillage sans l'aiguade ?... Venise dut occuper la Crète.

Il suffit de jeter les yeux sur la carte pour deviner ce que peut être une occupation de l'île. La Crète n'est qu'une triple montagne : au centre l'Ida, à l'Ouest les Monts Blancs, à l'Est le Dicté s'élèvent à plus de deux mille mètres et couvrent de longs et multiples contreforts les trois quarts de la surface émergée. Un quart à peine est fait des plainettes côtières et

1. *Instructions nautiques*, n° 691, p. 105.

du pays vallonné ou plat qui occupe le centre de l'île, entre l'Ida, le Dicté, et la muraille bordant au Sud la plaine de Messara. Tout le reste n'est que pics, falaises, échines, talus, défilés, gorges ou vallons encaissés, terrain d'embuscade et de guérillas, de résistance individuelle rocher par rocher, de coups de main et de fuites insaisissables. Traqués de toutes parts, les indigènes auraient encore au haut des monts les inexpugnables retraites que la nature leur a préparées.

Chacune de ces montagnes, en effet, Mont Blanc, Ida et Dicté, est une forteresse naturelle, possédant, derrière la double et triple enceinte de glacis et de bastions, un réduit central. Des effondrements gigantesques au sein de ces blocs calcaires ont déterminé la formation de cuvettes profondes, que l'eau de lacs alpestres emplissait autrefois et qui, aujourd'hui desséchées, offrent un plan nu au centre d'un anneau montagneux. Le Mont Blanc porte un collier de ces hautes plaines closes, Omalos la plus grande et la plus haute, Askifou, Kallicrati et Anopolis, devenues célèbres sous le nom générique de Sphakia. L'Ida, moins bien pourvu, élève à plus de quatorze cents mètres sa plainette exiguë, toujours froide, souvent encombrée de neiges. Mais, au pied du Dicté, l'énorme dépression de Lassithi, avec ses quinze ou vingt villages et ses soixante mille hectares, est le meilleur type de ces forteresses crétoises. Mettez dans ces rochers des Hellènes agiles, sobres, artificieux, bons archers au temps des Grecs, bons arbalétriers au temps de Venise, bons fusiliers aujourd'hui, et toujours archers, arbalétriers ou fusiliers dès l'enfance... Avant d'établir son Royaume de Candie, Venise lutta cent cinquante ans, et, de 1205 à 1363, elle eut à dompter plus de trente révoltes : elle ne réussit au bout d'un siècle et demi qu'en faisant la part des Crétois.

Sentant, dès l'origine, la nécessité d'établir partout des représentants de son autorité, elle avait ceinturé et ligotté l'île d'une chaîne de forteresses, et bâti des *kastelli* sur tous les points de débarquement, en tous les lieux de passage : Franko-Kastelli, Sélino-Kastelli, Kissamo-Kastelli sur la mer, Kastelli-Pediada, Kani-Kastelli, Kastel-Belvedère à l'intérieur, la Crète est encore couverte de ces forteresses vénitiennes. Chacune était le centre d'une colonie militaire. On

avait partagé l'île entre des citoyens de Venise, nobles et bourgeois, qui s'engageaient à y demeurer, à servir la République en tout temps, et à répondre au premier appel de guerre, les nobles avec un cheval et deux écuyers montés, les autres avec leur armure et un servant d'armes. Sous réserve des biens de l'État et de l'Église, toutes les terres de l'île leur étaient abandonnées avec pleine licence de posséder, de changer, de vendre et d'exploiter la part que les officiers de la Seigneurie leur auraient assignée : chacun devait recevoir une maison dans les villes et un lot de terres et de villages à l'extérieur, la part des nobles étant le sextuple de celle des bourgeois. Les indigènes étaient réduits à la condition de fermiers; les nouveaux propriétaires avaient le droit permanent d'expulsion ou de maintien.

Ce système ne rencontra que de médiocres difficultés d'application au bord de la mer, dans les plaines et dans le pays plat entre Gortyne et Candie. Les « rustici » de ces districts, depuis la conquête arabe, étaient en demi-servage, les Arabes les ayant convertis de force à l'Islam et les Byzantins les ayant ramenés à l'orthodoxie sans leur rendre leurs droits de chrétiens et de propriétaires. Autour des villes maritimes et dans les plaines centrales, on voit encore les résidences vénitiennes, moitié villas, moitié châteaux-forts, avec des poivrières aux quatre angles de leurs terrasses à balustres. Mais, dans la montagne, Venise essaya vainement de lever la dîme ou d'installer des colons : la montagne resta crétoise et des bandes en tombèrent chaque année sur les oliviers et les récoltes des Vénitiens. Le duc de Candie et son gouvernement usèrent tous les moyens. Dans ses autres colonies, Venise appuyait ses colons d'une sorte de noblesse indigène, les *possidenti* : la Crète ne connut jamais ce rouage indispensable de l'oppression vénitienne; les grandes familles crétoises, Skordelis, Sevastis, Kortaxis, Kalergis, restèrent du côté de leur peuple contre l'étranger. Appuyé sur les seuls colons et sur les troupes de la République, le duc marcha à plusieurs reprises contre les montagnes et réussit à y pénétrer : ravageant tout, brûlant villages et récoltes, il s'y maintenait l'été, mais, chassé par l'hiver, il redescendait aux forteresses, en défendant, sous peine de mort, de relever les maisons et

d'ensemencer. La défense ne tenait que sous les yeux des Vénitiens. D'ailleurs, avec leurs forêts, leurs troupeaux et leurs incursions annuelles dans le bas pays, les montagnards pouvaient se passer de culture. En fin de compte, il fallut abandonner aux Crétois les hautes plaines et les pentes des monts. Le royaume vénitien de Candie eut quatre ou cinq morceaux de Crète insoumise : Lassithi, au pied du Dicté, Eleutherne et Mylopotamo, au pied de l'Ida, Sphakia et Omalos, autour des Monts Blancs.

Venise empêcha du moins ces tronçons de se réunir pour l'indépendance de l'île. Elle n'avait toléré aucun vestige d'organisation commune et supprimé les chefs possibles, en supprimant la hiérarchie religieuse : les Crétois avaient leurs prêtres, qui obéissaient à des *protopappas*, à des curés-doyens ; mais aucun évêque n'était là pour grouper les orthodoxes, prêtres et fidèles, contre le catholique étranger. On entretint les défiances et les rivalités de canton à canton, de chef contre chef. On fit, de temps à autre, des saignées opportunes. Les provéditeurs suivirent les instructions de frère Paolo Sarpi : « Il faut traiter les habitants schismatiques comme des bêtes féroces auxquelles on coupe les dents et les griffes, en leur laissant du pain pour les empêcher de mourir et en leur donnant le fouet pour les faire marcher. » Les colons vécurent, en face de ces bêtes féroces, sur le pied de chasse et de guerre : « Quand ces gentilshommes, ajoutait frère Paolo, tyranniseraient un peu les villages de leurs fiefs, il serait de bonne politique à vous de sembler ne rien voir et de ne pas intervenir. » Par la justice, la police, les battues intermittentes, la trahison, les meurtres secrets, on décimait les chefs et les familles influentes, et on décimait le peuple en l'attirant au service, en l'enrôlant pour les garnisons de l'Archipel et des échelles : la Crète fournissait tout le Levant vénitien d'archers et d'arbalétriers.

Mais surtout, maîtresse de la mer, Venise assurait aux Crétois une part dans les bénéfices du commerce levantin ; elle tournait vers la piraterie et la course l'humeur batailleuse des marins sphakiotes ; elle protégeait ses sujets contre les corsaires de Rhodes et de Malte ; enfin ses galères, toujours à la guette, coupaient l'île du reste du monde hellénique et

arrêtaient toute excitation et tout appui extérieurs. Tant que l'Archipel fut vénitien, Venise disposa des ports et des plaines et, comme dans les bas-reliefs classiques de l'Orient et de l'Hellade primitive, le lion de saint Marc maintint sa griffe et sa dent sur le cou du taureau crétois. Mais le jour où, dans l'Archipel, apparurent des flottes nouvelles, où les côtes d'Europe et d'Asie, puis la mer elle-même, appartinrent aux Turcs, le Royaume de Candie s'effondra : Venise garda seulement les forteresses côtières, la Canée jusqu'en 1645, Candie jusqu'en 1669, Grabousa, la Sude et Spinalonga jusqu'au début du XVIIIe siècle.

***

Les Crétois avaient appelé les Turcs ; ils les aidèrent contre les forteresses vénitiennes ; le fameux siège de Candie, qui dura vingt et un ans (1648-1669), eût été impossible sans l'amitié des indigènes. Mais les Vénitiens à peine chassés furent remplaçés par les nouveaux maîtres, qui ne changèrent absolument rien au système de gouvernement. Les plaines vénitiennes furent partagées entre les chefs militaires : des fiefs turcs, *timars* et *ziamets*, succédèrent aux *cavallerie* vénitiennes ; des *janissaires* et des *spahis* prirent les maisons et les biens des *pedites* et des *equites* latins. Outre ses fonctionnaires et son armée, le conquérant établit sur l'île une aristocratie militaire, à qui les voyageurs du XVIIIe siècle et les chansons populaires donnent le nom générique de *janissaires*, et dont la classe actuelle des *beys* et des *agas* est l'héritière directe. Janissaires autrefois, beys aujourd'hui, prétendaient et prétendent encore à la possession de l'île ; l'occupation turque ne devait servir, à leur gré, qu'à leur en faciliter l'exploitation, et le chrétien, serf-né, n'avait même pas droit à la vie.

Pendant cent cinquante ans, depuis la conquête jusqu'au début de ce siècle, la Crète ne fut pas au Sultan mais aux beys. Le Sultan était représenté par trois pachas à Candie, à Rhétimno et à la Canée. Il levait un certain nombre d'impôts et entretenait un certain nombre de garnisons. En son nom, les *cadis* rendaient une justice intermittente et sommaire.

C'était surtout par ses bourreaux qu'il affirmait sa souveraineté. M. de Tournefort, envoyé en 1700 pour visiter la Grèce et l'Asie et pour y faire des observations tant sur l'histoire naturelle et la géographie que sur les mœurs, la religion et le commerce des peuples, savait quel prix le Grand Roi mettait à l'exécution d'une prompte et efficace justice ; il crut bon de signaler quelques procédés des juges candiotes[1] :

Pour empaler un malheureux, on le fait coucher ventre à terre, après lui avoir lié les mains derrière le dos. On lui endosse le bât d'un âne, sur lequel s'assoyent deux valets du bourreau, afin de le bien assujetir, tandis qu'un autre lui cogne le visage contre terre avec les deux mains. Un quatrième officier lui fend le derrière de la culotte avec des ciseaux et lui enfonce le pal dans le fondement. Ce pal est une broche de bois, qu'il fait avancer avec les mains autant qu'il peut. Après cela, un autre estaffier chasse cette broche avec un maillet jusques à ce qu'elle sorte par la poitrine. Enfin on plante le pal tout droit et, si ces malheureux vivent encore, les Turcs les plus zélés pour l'État s'approchent d'eux pour leur chanter pouille...

La *ganche* est une espèce d'estrapade, dressée ordinairement à la porte des villes, Le bourreau élève les condamnés par le moyen d'une poulie, et, lâchant ensuite la corde, il les laisse retomber sur des crochets de fer où les malheureux demeurent accrochés tantôt par la poitrine, tantôt par les aisselles, ou par quelque autre partie de leur corps. On les laisse mourir en cet état : quelques-uns vivent encore deux ou trois jours ; il y en a qui demandent à fumer, tandis que leurs camarades crient comme des enragés.

La loi du Sultan ne dépassait guère les remparts des villes côtières : les *ganches*, dressées à la porte des villes, marquaient les bornes de sa souveraineté. A l'intérieur, le janissaire était roi : les pachas turcs, continuant la politique des ducs vénitiens, le laissaient traiter à sa guise les biens et les personnes. Mais l'exploitation musulmane présentait quelques différences avec l'exploitation vénitienne.

Le Vénitien, marin et commerçant, accaparait sans doute la plus grande part dans les bénéfices du travail commun, mais du moins il prenait aussi sa part dans le travail et, sans être un administrateur louable, il savait ménager la poule aux œufs d'or, développer ou entretenir les ressources et les

1. *Voyage du Levant*, I, p. 110.

moyens de communication — tous les ponts qui subsistent dans l'île sont vénitiens, — exporter les denrées et assurer au paysan crétois des débouchés pour son huile et ses vins. Mais « que dire d'un pays habité par des Turcs ? presque toute leur vie se passe dans l'oisiveté : manger du riz, boire de l'eau, fumer, prendre du café, voilà la vie du musulman[1] ». Mangeurs et gâcheurs, les janissaires toujours oisifs ne se contentaient pas des redevances levées en leur nom par leurs *soubachis* (intendants); ils se transportaient de village en village et, comme les troupeaux de moutons rongeant jusqu'aux racines du pacage, ils ne laissaient rien derrière eux : capital et revenus, produits et moyens de production, hommes et bêtes, chaque année, la tournée des janissaires amenait une ruine complète. Il faut lire les récits des voyageurs du XVIII[e] siècle, Tournefort, Pococke, Savary, de Tott, Olivier, etc., pour mesurer l'amas de rancunes, accumulées dans le cœur des chrétiens de l'île, et soigneusement transmises de générations en générations par les chansons populaires.

Sous l'égide de leurs privilèges, les Grecs des autres îles, assurés de pouvoir jouir jusqu'à un certain point du fruit de leurs travaux, cultivent en général leurs champs ou se livrent à quelque industrie avec assez d'ardeur et d'intelligence. Mais en Crète, exposés sans cesse à se voir enlever leurs récoltes par l'aga, à se voir dépouillés par le pacha, bâtonnés et volés par chaque janissaire, ils ne sont jamais portés à arracher de la terre un produit qui passerait entre les mains de ceux qu'ils ont tant de raison de haïr... L'olivier périt. La vigne disparaît. Les terres sont emportées par les pluies sans que ces malheureux Grecs, découragés, songent à réparer les dommages. Il n'y a que le besoin pressant de vivre et d'acquitter les impôts, qui puisse les porter à recueillir les olives, ensemencer leurs terres et donner leurs soins à quelques abeilles. L'industrie est presque nulle dans les villages grecs soumis aux agas. On y fait quelques étoffes grossières et les instruments peu compliqués du labourage. Les femmes n'y sont presque jamais occupées qu'à raccommoder les vieux haillons qu'elles et leurs maris portent tant qu'ils peuvent... Leur habit neuf leur serait enlevé par le *soubachi* ou par quelqu'autre Turc et les exposerait à des outrages... Les Turcs ne sont venus s'établir ici que pour y consommer, sans peine et sans souci, les subsistances que d'autres retirent de la terre ou se procurent au dehors par leur industrie[2]...

1. Tournefort, I, p. 21.
2. Olivier, *Voyage dans l'Empire othoman*, II, pp. 359-362.

Bien repu et tout en fumant son chibouk, le janissaire avait encore besoin de distractions : c'était aux dépens des églises, des jeunes garçons et des femmes, que d'ordinaire il les prenait. Un de ses passe-temps favoris était de ramener les renégats dans les églises de leurs villages et de leur faire parodier les cérémonies du culte chrétien, au milieu des femmes de l'endroit préalablement dévêtues et obligées à toutes les soumissions. Essayer la portée de son fusil et son adresse sur un groupe de paysans qui passent au flanc du coteau, jeter le chrétien en bas de sa monture, forcer de nuit les portes des maisons et prendre la place du mari expulsé, tous les récits des voyageurs et tous les rapports consulaires affirment que c'étaient là les moindres divertissements de ce joyeux seigneur. Toutes les chansons crétoises parlent de la fiancée amenée devant le maître, dansant pour lui plaire et lui demandant la permission d'épouser son amoureux ; mais toujours le janissaire, un peu chaud de vin, prend la femme et la tête du fiancé. En certains districts, il devint presque de règle que les femmes appartinssent d'abord, quelques années durant, au bey ou à l'aga, avant d'avoir la liberté d'épouser leur chrétien. Cette union temporaire était même régularisée par un certain nombre de cérémonies légales, et tous les voyageurs du XVIII[e] siècle nous parlent de ces « mariages au capin », comme admis et passés dans les mœurs [1].

A la dissolution de ce « mariage au capin », les enfants restaient au père, et ce fut par une série de ces mariages, simultanés ou successifs, que le janissaire composa son harem et sa famille, — d'où une seconde différence, et plus importante encore, entre l'occupation turque et l'occupation vénitienne. Le maître vénitien, tout en satisfaisant les caprices de son tempérament méridional, restait Latin au milieu des sujets crétois, de race et de langue étrangères. Le maître turc, dès la première génération, eut des enfants crétois, Grecs de langue et de race. Les janissaires de la seconde génération ne savaient déjà plus un mot de turc et, depuis un siècle et demi, l'île tout entière ne parle que grec. Entre les maîtres et les sujets, il n'y eut plus une différence de race, mais de

1. Olivier, II, p. 302.

religion : musulman, on exploitait ; chrétien, on était exploité. La conséquence fut que, pour rendre l'exploitation moins dure, les paysans chrétiens se convertirent à l'Islam partout où la main du janissaire pouvait facilement les atteindre. Car les villages musulmans « sont, comme ceux des chrétiens, soumis à la police de l'aga, et les propriétés paient de même. Mais ils sont exempts des corvées, et l'aga serait bientôt puni si tous les habitants portaient à la fois leurs plaintes au pacha ou à la Porte, contre quelque injustice trop révoltante [1]. » Les plaines se firent donc musulmanes. Une carte religieuse de la Crète, encore aujourd'hui, dessinerait en deux teintes le relief du sol, la teinte musulmane occupant le pays plat, débordant un peu les remparts des forteresses côtières et suivant entre les massifs les grandes routes de communication ; la teinte chrétienne couvrant les trois montagnes de ses trois grandes taches isolées et ne touchant la mer que par le pays de Sphakia [2].

On eut ainsi une double Crète, celle des musulmans dans le bas pays, celle des chrétiens au flanc et au sommet des monts. Le Turc régnait théoriquement sur l'une et sur l'autre. Mais, s'il avait abandonné aux agas et aux beys la Crète musulmane, il avait aussi commis la faute de donner des chefs à la Crète chrétienne. Avec sa tolérance méprisante, il avait laissé les Crétois rétablir leur hiérarchie religieuse et demander des évêques au Patriarche de Constantinople. Dès lors, rattachée au reste de l'hellénisme, toujours soutenue dans sa foi et dans sa résistance, la Crète chrétienne vécut dans l'attente du sauveur promis. Au temps de Tournefort déjà, les Crétois « se flattent que le grand Duc de Moscovie les tirera quelque jour de la misère où ils sont et qu'il détruira l'Empire des Turcs [3] » (1700).

Pendant tout le XVIIIe siècle, les missionnaires du mont Athos entretinrent cette espérance. Les chrétiens ne demandaient qu'une occasion de révolte. Outre que, limités dans leurs caprices par la conversion ou par la ruine des plaines, les beys poussaient de jour en jour leur exploitation vers la

1. Olivier, II, p. 305.
2. Cf. *Annales de Géographie*, t. VI, pl. VIII.
3. *Voyage du Levant*, I, p. 116.

montagne, la tranquillité chrétienne n'était plus entretenue par les prudentes saignées, que Venise pratiquait autrefois, ni par l'exportation au dehors des chercheurs d'aventures. Depuis que le métier des armes était réservé aux seuls musulmans, l'archer de Crète ne trouvait plus en dehors de son île un but à son adresse, et les têtes chaudes n'allaient plus jeter leurs folles envies aux brises rafraîchissantes de l'Archipel: l'exubérance crétoise bouillonnait à l'étroit dans ses plaines closes... Un mot de la Russie suffit, en 1770, pour soulever la première révolte et, jusqu'à nos jours, un mot de la Russie suffira, tous les dix ans, pour soulever une révolte nouvelle. Sauf la dernière, où Saint-Pétersbourg semble n'avoir pas mis la main, toutes les insurrections crétoises furent des œuvres russes. La Crète, sans doute, était toujours prête : n'ayant rien à perdre, elle avait toujours l'âme ouverte aux espoirs d'un sort meilleur. Mais surtout elle était sensible aux promesses de gain immédiat, et les Russes habituèrent ce peuple, chefs et soldats, à faire de l'insurrection un métier tout à la fois honorable et productif.

« Regarde Hadji-Mikhalis, le chef de tous les capitaines, l'*archistratège* d'aujourd'hui, me disait l'autre soir un vieux mendiant des quais. Nous sommes du même âge et du même village. En 1857, il n'était pas plus riche que moi : il ne possédait rien ; mais il était grand et beau et plus fort que dix autres ensemble, et tout le monde l'admirait. En 1858, le tsar lui envoya dire de se révolter et il tua dix Turcs, qui chantaient à l'ombre, devant un café. L'insurrection fut vaincue, mais le tsar donna à Hadji-Mikhalis beaucoup d'argent ; il se bâtit une maison et acheta plus de cent moutons. En 1866, le tsar lui fit dire de se révolter encore et il tua encore dix Turcs avec son sabre et son pistolet, puis il fit la grande insurrection. Les Turcs furent encore victorieux. Mais le tsar le nomma général et, depuis ce temps, il lui donna tous les jours un napoléon d'or. » Ne voilà-t-il pas un homme heureux et une carrière enviable? tuer des Turcs, conquérir la gloire et toucher chaque jour un napoléon d'or !

Il ne faudrait pas croire que le profit fût seulement pour les chefs et leurs guerriers, ni que la Russie abusât le peuple en payant les meneurs. Chaque insurrection, même vaincue,

fut une source de bénéfices pour toute la Crète orthodoxe : les souffrances et les peines de tous profitèrent à tous. L'insurrection de 1770 n'eut pour résultat apparent que l'abandon des Crétois par les agents russes et les représailles de l'armée turque. En réalité, elle mit fin aux progrès de l'Islam et commença la renaissance chrétienne dans l'île. Vers 1760, on comptait environ 200 ou 220 000 musulmans, pour 60 000 chrétiens à peine. Depuis la conquête, chaque année avait été marquée par l'apostasie de villages ou de cantons entiers : prêtres en tête, ils descendaient à Candie prendre le turban, afin d'avoir la vie quotidienne assurée contre les fantaisies de l'aga, ou le droit de se marier à leur guise, ou la possibilité de sauvegarder la virginité de leurs filles et la licence de profiter des filles et des femmes d'autrui, afin d'avoir aussi le pacha moins hostile, la dîme et la corvée moins lourdes et un semblant de justice au tribunal du *cadi*, afin d'avoir surtout le droit de porter les armes en tout temps et en tous lieux, et de vider leurs querelles, de satisfaire leurs vendettas et leurs rancunes à la mode des ancêtres.

Au train dont allaient les conversions volontaires ou forcées, — car les janissaires faisaient aussi une rafle annuelle d'enfants chrétiens, qu'ils vendaient comme esclaves au dehors ou qui, circoncis de force, allaient servir le padischah dans les casernes de la côte, — la Crète tout entière, avant une génération encore, eût été musulmane. La montagne était entamée. La vallée de Kandanos, au sein des Monts Blancs, le district d'Abadia, entre l'Ida et le Kédros, les étroites vallées de Sitia à Hiérapetra apostasiaient et sont, depuis lors, restées à l'Islam... Après un siècle, la proportion en Crète est exactement renversée au profit des chrétiens : l'île compte aujourd'hui soixante-cinq mille musulmans à peine et deux cent vingt mille chrétiens pour le moins. Ce fut certainement l'apparition du drapeau russe dans l'Archipel et la victoire de Tchesmé qui arrêtèrent les défections. Elles mirent au cœur des chrétiens ce mépris de leur maître et cette confiance dans le triomphe final, qui ne les ont jamais abandonnées depuis. Les relations avec la Russie s'établirent. Les chrétiens, surtout les Sphakiotes, apprirent le chemin du grand marché d'Odessa ; ils y portèrent leurs vins et leur huile ; ils y firent fortune ; ils

apprirent de quelle façon le musulman reculait partout devant le christianisme réveillé (1770–1790).

L'insurrection de 1770 eut un autre résultat. Pour la réprimer, le pacha de Candie avait fait une levée en masse de toute la féodalité musulmane. « Les janissaires, toujours prêts à combattre quand ils se persuadent qu'il y a des chrétiens à tuer, des villes à piller, des garçons et des filles à violer, des esclaves de tout âge et de tout sexe à vendre, furent bientôt réunis. Militaires et cultivateurs, marchands et ouvriers, tous voulurent prendre part à cette expédition. Mais surpris d'une résistance à laquelle ils ne s'attendaient pas, effrayés des approches du froid et fatigués d'une guerre pénible, ils demandèrent hautement à rentrer chez eux. Les Sphakiotes, de leur côté, se trouvaient réduits à la dernière extrémité, de sorte qu'ils accueillirent les propositions qui leur furent faites et consentirent à payer tribut[1]. » Cette campagne, qui avait tant coûté aux janissaires, ne rapportait en fin de compte qu'au pacha. Les janissaires n'avaient jamais été des sujets très souples ; mais, dès lors, ils affichèrent à l'égard du Turc un mépris et une insubordination qui, pendant quarante ans, les mirent en guerre presque ouverte contre la Porte et ses officiers. Déposant et renvoyant les pachas qui n'avaient pas su leur plaire, exigeant une solde plus régulière et plus forte, envahissant les biens de l'État et les *vacoufs* (terres sacrées) des mosquées et des fondations pieuses, ils entendaient être les seuls maîtres de l'île et ne recevoir de Constantinople que de l'argent.

Contre les pachas, ils s'appuyèrent sur les chrétiens, dont ils ménagèrent la neutralité ou même l'alliance, et dont le sort, de ce chef, s'améliora soudain : les loups se battant entre eux, le troupeau profita et s'accrut. En 1813, le pacha Hadji-Osman attira à la Canée les plus remuants des agas et des beys et, s'étant assuré d'eux, les fit décapiter vingt par vingt, chaque soir, pendant deux mois, au son du canon et des cymbales. Pour cette besogne, il avait dû recourir, lui aussi, aux services des chrétiens, la Porte n'ayant pas dans l'île d'autre force publique que les bandes des janissaires. De victime, le chrétien deve-

1. Olivier, II, p. 35.

nait bourreau et le couteau changea de main. De 1800 à 1821, ce fut une alternative ininterrompue, janissaires chassant les pachas, pachas massacrant ou assassinant les janissaires, et il faudrait citer tout au long les rapports de nos consuls, pour montrer ce que ces jeux du sabre coûtèrent de vies musulmanes[1]. Ils duraient encore quand éclata l'insurrection de 1821.

Comme celle de 1770, la grande insurrection de 1821 fut écrasée et sembla n'avoir rapporté que les pires désastres d'abord, massacres, incendies, pendaisons, etc., — la population de l'île tomba à moins de cent trente mille âmes. — et ensuite, vingt ans de dure servitude sous les fonctionnaires du vice-roi d'Égypte. Car le Turc désarmé, sans flotte, incapable de tenir tête à ses sujets révoltés, dut faire appel à son vassal Méhémet-Ali et lui donner le pachalick de Candie. La flotte et l'armée égyptiennes vinrent à bout des Crétois. Méhémet-Ali confia l'île à ses fidèles Albanais. Depuis le gouverneur, Mustapha-Pacha, jusqu'au dernier gendarme, toute la force publique fut albanaise; les garnisons égyptiennes tenaient les grandes villes; de petits postes d'Albanais furent disséminés sur toute la surface du territoire, dans les villages, aux défilés, aux embarcadères. Accroupi sur la haute estrade de bois ou sous la paillotte, qui lui servait de guette ou de guérite, l'Albanais maintint l'ordre à sa façon, à coups de fusil et de cravache. Il fut, comme toujours et partout, cupide, fantasque, brutal, mais, à demi discipliné sous la verge de Méhémet-Ali, il s'abstenait de pillage et de trop grosses violences; surtout, il restait en dehors des querelles locales et, frappant tout le monde à l'occasion, ne soutenait par système ni le chrétien ni le musulman. Le gouverneur Mustapha-Pacha, appliquant dans le gouvernement les idées de Méhémet-Ali, voulait faire de la Crète un autre coin d'Égypte, où tous les droits, tous les pouvoirs, tous les biens passant aux mains du maître, les sujets de toute race et de tout rang n'étaient plus que des fermiers taillables et corvéables. A l'égard des deux croyances, il affectait la plus grande impartialité : le fanatisme religieux n'a jamais été le

1. Voyez dans Pashley, *Travels in Creta*, II, p. 182 et suiv.

fait de ses congénères. Chrétiens et musulmans furent mis dans les mêmes conditions de demi-servage : la vie, l'honneur et la propriété des chrétiens furent protégés contre les avanies des beys ; le pouvoir de ceux-ci fut anéanti ; ceux d'entre eux qui essayèrent de résister furent pendus ; ceux qui ne voulurent pas se plier à la loi albanaise durent s'exiler à Constantinople ou en Anatolie : le chrétien ne travailla plus que pour lui-même et pour le vice-roi.

L'insurrection de 1821, avec tous ses désastres apparents, fut donc pour la Crète orthodoxe d'un immense profit. « Dans l'état où se trouvait l'île avant la guerre de l'indépendance, il suffisait d'être musulman pour mettre en réquisition les biens, la fortune et même la vie des Grecs ; aujourd'hui, il n'en est plus de même et le raïa exige un salaire en échange du labeur qu'on lui demande : sa propriété et sa personne sont inviolables[1] (1840). » La tyrannie égyptienne avait balayé pour toujours la tyrannie des beys et l'Albanais supprimait le janissaire. L'Europe, en 1840, supprima l'Albanais avec la tyrannie égyptienne et rendit la Crète au Sultan.

Les beys accueillirent le pacha turc comme un sauveur. Ils sentaient bien que les beaux jours d'autrefois étaient à jamais finis, et ils savaient que l'Europe avait stipulé pour la Crète une administration « sage et modérée ». Mais, faute de mieux, ils se contentèrent de l'exploitation légale que cette administration installait à leur profit. Leur rôle n'en fut pas modifié ; seul, le costume fut changé. Ils redevinrent ces mangeurs du peuple, dont parlaient les voyageurs du XVIIIe siècle : exploitant le musulman par le fanatisme religieux et le tenant par les gens des mosquées, ils exploitèrent le chrétien par tous les moyens légaux, que l'organisation civile, militaire, judiciaire, financière, douanière et commerciale mettait entre leurs mains. Le pacha, dont ils formaient le conseil, leur fit une part dans le gouvernement, c'est-à-dire une part dans les sommes extorquées, les pourboires, les cadeaux plus ou moins volontaires, bref les *bakchichs*, qui sont toute la raison d'être d'un pacha turc. Le *defterdar* (trésorier) leur afferma la dîme et leur donna la force publique pour

1. L. Lacroix, *Iles de la Grèce*, p. 588.

extorquer du paysan le double ou le triple de la redevance réglementaire. Il leur donna aussi l'entreprise des routes et la libre disposition des corvées : comme dans le reste de l'Empire, on ne fit pas en Crète un kilomètre de route ; mais pendant un demi-siècle, chaque année, quelquefois chaque semestre, le paysan dut se racheter de la corvée ou travailler au profit du concessionnaire. Le *cadi* leur vendit la justice ou leur fit des revenus, en acceptant leurs faux témoignages, en validant toutes leurs revendications de dettes et de propriétés. Le douanier leur assura le monopole du commerce, en leur facilitant les affaires, en entravant celles de leurs concurrents chrétiens. Et, pour asseoir leur domination, pour leur prêter main-forte, le soldat, le gendarme, les couvrit de ses armes et de son uniforme.

C'est contre cette exploitation légale que, depuis un demi-siècle, la Crète proteste et se révolte. Les Crétois ont une mauvaise réputation parmi nous, parce que, fatigués de la politique et des politiciens, nous nous figurons la Crète comme une terre ne vivant que de politique et ne faisant que des réunions, des complots et des révolutions politiques. La Crète, chrétienne et musulmane, veut être débarrassée d'une caste d'exploiteurs ; c'est parce que son gouvernement turc a lié partie avec les exploiteurs que la Crète veut changer de gouvernement. Comme presque toujours, l'insurrection, politique dans la forme, tend à un redressement social.

En 1858, en 1866, en 1878, chaque insurrection, fomentée par la Russie pour le besoin de ses autres affaires et combattue par l'Europe, est encore vaincue en apparence. En réalité, chacune de ces dates marque une étape vers l'émancipation. En 1858, le *vali*, sur la plainte des chrétiens, est chassé ; des commissaires impériaux promettent l'application loyale du *Hatt-Humayoum*, cette charte concédée aux raïas de l'Empire après la guerre de Crimée ; la corvée est abolie ; les communautés organisées sont chargées de la répartition des dîmes ; les changements de religion sont déclarés libres ; des villages entiers, qui au siècle dernier avaient pris le turban mais qui, baptisés en même temps que circoncis, étaient restés chrétiens en secret, rouvrent leurs églises ; les montagnards commencent à descendre vers les plaines où ils achètent du gouver-

nement et des beys les propriétés en jachère. En 1868, le *Règlement Organique*[1] supprime l'une des plus lourdes inégalités : « les habitants chrétiens de la Crète seront exemptés de la contribution pour le rachat du service militaire, aussi longtemps que la population musulmane sera exempte de ce service » ; il promet aux chrétiens une part dans les offices et les conseils du gouvernement, établit le grec comme langue officielle avec le turc, et, réforme capitale, coup mortel au pouvoir des beys, déclare que « les tribunaux du chef-lieu et des arrondissements mixtes seront composés de membres chrétiens et musulmans élus par la population ». Enfin, en 1878, le *Pacte de Khalépa* donne aux chrétiens une part effective aux offices et leur assure la haute surveillance sur tous les actes du gouverneur, grâce à l'Assemblée qui se réunira tous les deux ans pour voter le budget et les lois jugées nécessaires.

***

Le Pacte de Khalépa ruinait jusqu'à leurs derniers vestiges les privilèges des beys : ils ne pouvaient plus compter sur l'exploitation du voisin ; il leur fallait se résigner au travail ou à l'exil. Mais, avant de partir ou de déchoir, ils étaient désireux de lutter encore et, profitant de leur influence mourante, ils se firent en nombre élire à l'Assemblée. Ils y lièrent parti avec ceux des chrétiens qui, profitant aussi du pouvoir turc, voyaient sans enthousiasme le contrôle du peuple dans les affaires et la diminution de l'autorité centrale. L'Assemblée crétoise se divisa donc en deux camps, non d'après la religion, comme on aurait pu croire, mais d'après le genre de vie : ceux qui vivaient de leur travail et ceux qui voulaient vivre du travail des autres ; ceux-là partisans d'une liberté toujours plus grande et d'un contrôle de l'Assemblée toujours plus étendu ; ceux-ci défenseurs de l'ordre et de l'État. A la mode européenne, ils s'appelèrent libéraux et conservateurs. Les libéraux avaient la majorité. Le chef de l'exécutif, le vali nommé pour cinq ans, gouverna avec les libéraux, et, de 1880 à 1886, tout en Crète fonctionna régulièrement sous

1. Voir *Livre jaune*, 1897, p. 1 et suiv.

Photiadès-Pacha. Mais ses successeurs n'eurent pas son habileté ; ils furent contrecarrés par les intrigues des consuls étrangers, surtout des consuls de France et d'Angleterre, qui satisfaisaient leur haine d'alors et leurs rivalités sur le dos du *vali ;* ils furent surtout usés par la lutte secrète contre la Porte et par la politique naissante d'Abd-ul-Hamid.

Le pacte de Khalépa, s'il était conforme aux intérêts des Crétois, était certainement conforme aussi à l'intérêt de la Turquie. La Crète, depuis un siècle, avait été un gouffre pour l'armée et les finances turques. Un budget crétois bien équilibré et les garnisons diminuées ou même rappelées pouvaient soulager notablement les dépenses de la Porte : l'exemple de Samos, qui ne coûte plus un sou et plus un homme, est là pour démontrer que le contrôle de l'Assemblée crétoise pouvait conduire à ce résultat. Mais Abd-ul-Hamid commençait à poursuivre sa politique khalifale ; les intérêts de la Turquie le préoccupaient beaucoup moins que les intérêts des beys et des notables musulmans de Crète. Leurs plaintes continuelles arrivaient à Yildiz-Kiosk, par les gens des mosquées, par les saints hommes de l'Islam, par les émissaires secrets qui vont et viennent du Palais à toutes les provinces de l'Empire. Les conservateurs crétois se plaignaient bien haut d'être exclus des fonctions publiques par les libéraux détenteurs du pouvoir, et, sous main, les beys prévenaient le khalife que leur situation devenait de jour en jour intenable, leur pauvreté plus grande, leur influence moindre : ils annonçaient leur retraite prochaine, et l'abandon où ils laisseraient le peuple musulman, et les conversions immédiates qui suivraient leur départ ; car, les beys disparus, il ne faut pas douter que le mouvement de 1858 ne reprenne aussitôt et que les paysans crétois ne reviennent au christianisme avec la même hâte et le même ensemble que leurs pères sont allés à l'Islam sous les Arabes, revenus à l'orthodoxie sous les Byzantins et retournés à l'Islam sous le fouet des janissaires.

Abd-ul-Hamid, pour sauver les beys et l'Islam de Crète, travailla à ruiner le Pacte de Khalépa. Le gouvernement de Photiadès-Pacha, ayant duré six ans, était d'un mauvais exemple : les Crétois et l'Europe s'en prévalaient pour

vanter le nouveau régime. De 1886 à 1889, Abd-ul-Hamid usa quatre valis. Il entretint les malaises et les rivalités par l'intermédiaire du commandant des troupes et du colonel des gendarmes qu'il avait à sa nomination. Il empêcha de régulariser le budget, afin que le déficit rendît impossible tout gouvernement régulier et que la Crète fût obligée de recourir au trésor impérial. Il laissa prendre, par les financiers européens, des revenus de l'île auxquels ils n'avaient aucun droit. En 1889, profitant des troubles soulevés par les conservateurs, de l'indifférence de l'Europe et des bons offices de la Grèce dupée, il envoya de nouvelles troupes dans l'île, la fit occuper tout entière et la fit semer de blockhaus jusqu'au fond des hautes plaines. Puis, de sa propre autorité, il cassa le Pacte de Khalépa, ce pacte bilatéral conclu entre les Crétois et lui, sous la médiation et avec la garantie des puissances ; à la place, il promulgua le firman du 26 octobre 1889, que l'on trouvera à la page 9 du *Livre jaune ;* le gouvernement français classe parmi les textes organiques ce firman et semble lui reconnaître la même valeur qu'au Règlement de 1868, suggéré par les puissances, ou qu'au Pacte de 1878, imposé par elles.

Le pouvoir du gouverneur fut restauré et s'appuya sur les beys à qui l'on rendit les offices, à qui l'on assura des revenus[1], entre les mains de qui on mit aussi les élections et les tribunaux, en excluant du vote toutes les personnes « qui n'auraient pas de propriétés[2] », en opérant une nouvelle répartition des sièges et en réformant les tribunaux élus. Les beys reprirent leur exploitation légale, et, de 1890 à 1895, eurent cinq bonnes années. Mais bientôt ils recontrèrent des difficultés moins par la révolte des Crétois que par la faute des gouverneurs turcs. Les Crétois, sans doute, protestaient contre le nouvel état de choses et refusaient d'élire une assemblée d'après les règles posées par le nouveau firman. Mais ils sentaient l'indifférence de toute l'Europe et surtout de la Russie, qui, depuis 1890, se faisait la protectrice du Sultan ; or les

1. Art. 2. — Dans le choix des employés, on préférera ceux qui possèdent le turc et, comme les traitements ont été diminués à un point sans rapport avec l'importance des fonctions, on devra s'occuper de l'augmentation des émoluments.

2. Art. 5.

Crétois ont toujours ouvertement déclaré qu'à eux seuls ils ne pouvaient rien et ils ne sont jamais entrés en guerre sans la promesse ou l'espoir d'un appui étranger. Ils protestaient donc mais ne s'insurgeaient pas, et, des garnisons occupant encore tous les blockhaus, il leur fallait bien obéir aux règlements promulgués par le bon plaisir des valis.

Le vali régnait en maître absolu. Chaque année, il proclamait les élections, mais ne convoquait pas l'Assemblée. Il ne cherchait, d'ailleurs, qu'à se maintenir lui-même en maintenant une apparente tranquillité. Pendant six ans, le gouvernement de Crète servit de tremplin aux valis successifs pour sauter au ministère ou même au grand vizirat. Djevad-Pacha, Mahmoud-Djelalledin, Turkan-Pacha ont tous passé au *konak* de la Canée. Leur politique à tous fut sensiblement la même : se défendre contre les intrigues locales, se prémunir contre les dénonciations à Constantinople, se concilier le bon vouloir ou, du moins, l'indifférence tolérante de l'Europe, ces trois conditions de leur maintien actuel et de leur grandeur future dirigeaient tous leurs actes. En pratique, tout se résuma dans leur désir de n'avoir pas d'affaires, dans leur habitude de laisser chacun user et abuser de tout, en pleine licence, sous le couvert du despotisme : obligés de satisfaire les exigences des beys, afin d'avoir des avocats auprès du Maître, ils devaient ne pas pousser les chrétiens aux extrêmes, afin que l'Europe ne fût pas obligée d'intervenir ; flattant les consuls d'une part, les gens des mosquées de l'autre, ils ne poursuivaient, au fond et par tous les moyens, que leur fortune personnelle ; quelques-uns d'entre eux furent célèbres par leurs « mangeries », et Mahmoud-Djelalledin passe, encore aujourd'hui, pour le plus grand « mangeur » de l'Empire.

A ce régime, la Crète tomba dans une anarchie complète : dès 1894, le vali avouait l'impossibilité de pousser l'expérience plus avant. Les impôts ne rentraient plus. Les nouvelles d'Arménie commençaient à relever les espoirs des Crétois. On disait que l'Angleterre ne laisserait pas aller les choses plus loin. Au début de 1895, l'agitation commença pour revendiquer le retour d'un état légal et la convocation de l'Assemblée. L'Europe, qui ne voulait pas d'affaires en Orient, intervint alors et força le Sultan à nommer un vali

chrétien. Aussitôt les beys entrèrent en campagne contre cet envoyé de l'Europe :

18 août 1895.

Les musulmans paraissent désireux de montrer qu'ils ne peuvent s'accommoder d'un gouverneur chrétien et qu'ils ont l'intention de lui rendre la vie pénible.

Chez les Crétois toute démonstration de mécontentement est toujours appuyée par une série d'attentats contre les personnes : en quelques jours, quatre chrétiens étaient tués dans la province de Sélino, tandis qu'un autre chrétien était assassiné aux portes mêmes de la Canée. Il résulte des informations qui ont été recueillies à Sélino que ces assassinats, aussi bien que celui commis près de notre ville, ont été ordonnés par le *Comité musulman de la Canée*, et, détail singulier, l'ordre aurait été porté par un sergent musulman de la gendarmerie et exécuté aussitôt par ses deux fils. On peut donc conclure que les musulmans sont décidés à déclarer la guerre au gouverneur général chrétien. L'anxiété est grande parmi les chrétiens, qui s'attendent à de nouveaux crimes. Peut-être la Porte aussi bien que les musulmans crétois veulent-ils prouver qu'un chrétien ne peut réussir comme gouverneur dans toute province où se trouvent des musulmans. C'est une arrière-pensée que l'on prête ici couramment à la Porte : elle voudrait éviter, par l'exemple de ce qui se passe en Crète, l'envoi d'un vali chrétien en Arménie. Mais c'est également la raison qui a déterminé jusqu'à présent la population chrétienne à enrayer toutes les tentatives de désordres. Il est certain, toutefois, que, si la Porte et les musulmans crétois voulaient continuer ce jeu dangereux, la patience des chrétiens pourrait se lasser.

4 septembre 1895.

On signale de nouveaux meurtres de chrétiens par des musulmans. La population chrétienne croit à un complot organisé pour obtenir le rappel de Carathéodory-Pacha et son remplacement par un vali musulman.

18 septembre 1895.

Encouragés par l'impunité complète qui leur est accordée, les musulmans se livrent à toutes sortes d'agressions contre les chrétiens, et, sans l'arrivée inespérée d'un croiseur russe, nous n'eussions pas échappé, ces jours derniers, au triste spectacle de désordres sérieux à la Canée et à Rhétimno. C'est, en effet, autour de ces deux villes que les musulmans ont multiplié leurs attaques, tandis que leurs coreligionnaires de Candie étaient maintenus par la main ferme du gouverneur Hassan-Pacha.

A la Canée, dans la journée de vendredi, des musulmans armés de

couteaux poursuivaient en plein midi, et presque sous les fenêtres du consulat d'Autriche, un chrétien qui ne dut son salut qu'à la rapidité de sa fuite. Une heure après, ils poignardaient un autre chrétien qui passait sur la route de la Sude. Vers le tard, un prêtre du village de Tchikalaria aperçut deux musulmans armés qui se tenaient en embuscade près de la route. Il avertit les chrétiens, qui prirent les armes, cernèrent les malfaiteurs et s'en emparèrent. Pendant la nuit, les musulmans cherchèrent à délivrer les prisonniers, qui avaient été remis à la gendarmerie[1].

Cette lutte des beys contre l'Europe dura toute l'année 1896. Les beys recevaient les encouragements et les subsides de Constantinople. « Leur attitude, écrit le consul de France le 14 janvier 1877, me confirme de plus en plus dans l'idée qu'ils obéissent à un mot d'ordre envoyé de Constantinople. » L'ancien vali de Crète, le grand voleur Mahmoud Djelalledin, dont la confiance du Sultan avait fait un ministre, fut le véritable instigateur de tous les troubles : consuls et ambassades de toutes les nations sont unanimes à ce sujet[2]. Les beys étaient soutenus matériellement par les officiers des troupes, par le général Saadeddin-Pacha, qui fut le principal instrument de Mahmoud[3], par les gens des mosquées et par la population musulmane, que, de gré ou de force, ils enrôlèrent à leur service : après l'avoir tirée de ses villages par l'intimidation, par les menaces, par les fausses nouvelles d'une insurrection chrétienne et de massacres imminents, ils l'avaient amenée dans les villes où, dénuée de tout, elle fut à leur solde et à leur merci.

L'Europe avait pour elle les chrétiens qui, dociles jusqu'au bout, se prêtèrent à toutes les expériences : vali chrétien, vali turc, Assemblée convoquée, retardée, rappelée, réunie, commissions européennes, séances de consuls, ils acceptèrent toutes les combinaisons et fermèrent l'oreille aux excitations des meneurs grecs comme aux promesses du gouvernement anglais [4]. Tout se liguait pour les pousser à bout : « On ne peut se dissimuler que la Porte a fait tout ce qui dépendait

1. *Livre Jaune*, p. 20, 23.
2. *Livre jaune*, pp. 13, 283.
3. *Livre jaune*, pp. 24, 293.
4. Je donnerai les preuves de cette affirmation.

d'elle pour augmenter le mécontentement et favoriser le développement de la propagande révolutionnaire... Tous les meurtres commis par les musulmans, toutes les violences, tous les actes arbitraires reprochés à la gendarmerie et aux fonctionnaires turcs, sont la conséquence d'un plan arrêté, qui a pour but d'exaspérer les chrétiens et de les pousser au désordre... [1] » Une bande insurrectionnelle, encouragée par les comités d'Athènes, tenait la campagne et poussait ainsi à l'insurrection. Mais les chrétiens restèrent dociles aux conseils de l'Europe. Un voyageur français, Olivier, écrivait il y a un siècle : « Personne n'ignore qu'on a quelquefois proposé d'en venir à une mesure générale et de se défaire en un jour de tous les Grecs de l'empire... On aurait infailliblement recours, en Crète, à ce moyen atroce, si l'île était menacée par une puissance européenne [2]. » Vers le mois de février 1896, les beys annonçaient tout haut le massacre général [3]. Le jour du Baïram, le 24 mai, ils le tentèrent et, après avoir assassiné les deux cawas des consuls russe et grec, marchèrent sur le quartier chrétien de la Canée [4]. Mais ils furent reçus à coups de fusil par les chrétiens armés, et l'arrivée des vaisseaux européens arrêta pour quelque temps leur ardeur. Ils continuèrent du moins de brûler les villages chrétiens, et, en juin, les consuls prévoyaient de nouveaux désordres « avec l'entente des soldats et des musulmans indigènes [5]. » A chaque concession imposée par l'Europe, les beys « télégraphiaient au Sultan que les privilèges accordés précédemment aux chrétiens ont causé la situation actuelle et demandaient l'établissement d'un gouvernement fort [6] ».

Quand l'Europe eut bien déclaré son intention de passer outre et d'établir un gouvernement régulier, quand les commissions européennes eurent pendant trois mois discuté et établi les détails de la future organisation, le jour où les chrétiens allaient enfin recueillir le prix de leur sagesse, « des

1. *Livre jaune*, p. 31.
2. *Voyage dans l'Empire othoman*, II. p. 363.
3. *Livre jaune*, p. 21.
4. *Livre Jaune*, p. 50.
5. *Livre jaune*, pp. 70, 73.
6. *Livre jaune*, p. 50.



lecteurs de suivre plus f

placards appelèrent les musulmans à la guerre sainte et les invitèrent à massacrer les chrétiens »; des proclamations furent affichées aux portes des mosquées disant que « puisque les droits des musulmans sont méprisés par les puissances et que le Sultan lui-même abandonne ses enfants, il ne reste plus aux musulmans qu'à s'ensevelir sous les ruines de leur patrie[1] ». Le 4 janvier 1897, on eut une nouvelle tentative de massacre à la Canée. Le 15 janvier, un mot d'ordre arrivait de Constantinople pour que chacun fût prêt à la besogne[2]. « Ce mouvement, écrit le consul de France, a été provoqué, à la suite d'incitations de certains personnages musulmans de Constantinople, par les beys crétois qui veulent recommencer à Candie la tentative avortée à la Canée[3] ». Le 5 février, le quartier chrétien de la Canée s'allume et les chrétiens dans toutes les grandes villes sont massacrés.

C'est alors seulement que l'insurrection chrétienne éclata et que, passant des paroles aux actes, l'Europe envoya ses flottes bombarder les chrétiens de Crète.

VICTOR BÉRARD.

(A suivre.)

1. *Livre jaune*, pp. 276, 290.
2. *Livre jaune*, p. 321.
3. *Livre jaune*, p. 331.

LA

GUERRE INDUSTRIELLE

EN ANGLETERRE

L'Angleterre est depuis six mois victime d'une guerre civile qui ravage, sur presque toute l'étendue du royaume, l'une de ses plus puissantes industries. Depuis six mois, le différend entre les ouvriers mécaniciens et leurs patrons arrête, directement ou indirectement, le travail de près de cent mille travailleurs, pères de famille pour la plupart : représentez-vous la population tout entière d'une ville comme Lyon ou Marseille réduite à ne rien gagner durant six mois. Cherchons à nous rendre un compte impartial et exact des causes d'un aussi grave et aussi désastreux conflit.

***

Nous avons raconté dans notre *Histoire du trade-unionisme* [1] les grands conflits où s'est trouvée engagée, au cours de ce siècle, l'industrie anglaise des mécaniciens. En 1836, les ouvriers mécaniciens de Londres déclarèrent, en vue d'obtenir

1. Par Sidney et Béatrice Webb, traduction par M. A. Métin. Paris, 1897.

la journée de dix heures, une grève qui dura huit mois, et leur donna gain de cause. En 1852, éclata une lutte désastreuse entre les ouvriers, résolus à refuser le travail au delà des heures normales, et les patrons, résolus à l'exiger. Tous les grands établissements de l'industrie des machines, à Londres et dans le Lancashire, renvoyèrent leurs ouvriers pour trois mois, et ne les reprirent qu'à la condition d'une soumission sans réserve. Enfin, en 1871, se produisit la célèbre grève de Newcastle, déclarée en vue d'obtenir la journée de neuf heures : elle dura six mois, et finit par la victoire des ouvriers. La journée de neuf heures devint de ce fait la règle pour l'industrie des mécaniciens par tout le royaume, mais le surtravail n'en continua pas moins d'être exigé et pratiqué en maint endroit.

Le conflit actuel fut amené par une demande, faite à Londres, de la journée de huit heures. Dès le début de l'année présente, les trade unions qui comptent des adhérents parmi les mécaniciens de Londres s'étaient mises à envisager et à discuter dans leurs réunions de sections l'urgence qu'il y avait à réduire, dans la ville de Londres, le travail de cinquante-quatre à quarante-huit heures par semaine. Le 1er mai, sept trade unions, comptant à Londres plus de quinze mille membres, adressèrent aux patrons londoniens une circulaire qui demandait cette réduction ; elles se fondaient sur ce motif que, dans une ville d'une étendue aussi immense, l'ouvrier mécanicien a d'ordinaire à franchir une distance considérable pour se rendre de son domicile à son atelier, et elles alléguaient d'autre part que, depuis vingt-cinq ans, ce corps de métier n'avait obtenu ni augmentation de salaire, ni réduction du nombre d'heures de travail. Il importe de rappeler qu'un petit nombre d'importantes maisons, telles que les constructeurs de machines Mather and Platt, de Salford (Manchester) et la Compagnie des Forges de la Tamise de Blackwall (Londres) avaient d'elles-mêmes précédemment introduit la journée de huit heures, et avaient attesté les heureux résultats financiers de cette mesure. Dès 1895, le gouvernement avait suivi leur exemple dans les ateliers nationaux qui dépendent du Ministère de la Guerre, de l'Amirauté et de l'Administration des postes, et les résultats de cette innovation furent

officiellement déclarés satisfaisants. Enfin, dans d'autres industries, telles que la reliure, l'orfèvrerie, et les métiers du bâtiment, la semaine normale de travail était descendue, à Londres, au cours des dernières années, à quarante-huit ou quarante-neuf heures, d'un commun accord entre ouvriers et patrons. Une tendance analogue se marqua, à Londres, dans l'industrie des mécaniciens. De mai à juillet 1897, un grand nombre de maisons d'importance secondaire, et quelques patrons puissants et très connus (tels que Brotherhood), agréèrent le vœu de leurs ouvriers. En somme, à l'heure présente, deux à trois cents établissements de Londres, qui emploient au moins douze mille ouvriers, ont introduit la journée de huit heures. Mais quelques-unes des maisons les plus importantes et les plus réputées (Maudsleys, Penn, Siemens, Humphreys et Tennant, Yarrow, Thorneycroft et d'autres) opposèrent à la requête un refus catégorique, et s'allièrent pour tenir tête à leurs ouvriers.

La crise prit une allure dramatique. Les grands constructeurs de machines du nord de l'Angleterre, conduits par les importantes maisons d'Armstrong, de Whitworth et de Platt, vinrent à l'aide des patrons de Londres, et formèrent une puissante coalition capitaliste qui s'étend d'Aberdeen à Plymouth [1]. Néanmoins l'agitation londonienne tint bon, et la grève fut déclarée le 5 juillet contre cinq maisons. Aussitôt que ces quelques centaines de mécaniciens londoniens se furent mis en grève, la fédération patronale de toute l'Angleterre, sans avoir aucun grief contre leurs propres ouvriers, prononça le *lock-out* contre tous ceux de leurs hommes qui faisaient partie de l'une des trade unions qui avaient demandé la journée de huit heures pour Londres. Ainsi, pour cet unique motif que quelques centaines d'ouvriers de Londres avaient très correctement résilié leur contrat de travail, près de trente mille trade-unionistes, dans cinquante autres villes, se trouvaient, sans qu'il eussent élevé de prétention d'aucune sorte, privés de leur travail, et, avec eux, près de cinq mille mécaniciens qui ne faisaient partie d'aucune trade union, et environ dix mille manœuvres.

1. Il faut excepter quelques grandes maisons qui se tinrent à l'écart, et restèrent en bons termes avec les trade unions, notamment les grands constructeurs de navires Harland et Wolff, de Belfast, et John Elder et C°, de Glasgow.

Par contre-coup, près de vingt-cinq mille hommes d'autres métiers, constructeurs de chaudières, charpentiers, fondeurs, dessinateurs et leurs manœuvres, se trouvaient privés de travail par la fermeture des ateliers des mécaniciens ; enfin, dans tous les métiers, la proportion du chômage s'élevait d'un bond.

Si la majorité des grands constructeurs de machines, d'un bout à l'autre de la Grande-Bretagne, ont ainsi déclaré brusquement la guerre au trade-unionisme, ce fut d'abord pour s'opposer à l'introduction de la journée de huit heures qui, disent-ils, serait désastreuse pour leur industrie, et donnerait un avantage considérable à leurs concurrents de France, d'Allemagne et des États-Unis. Mais, à vrai dire, la demande de la journée de huit heures, limitée à Londres, où bien des patrons l'ont volontiers accordée, fut non pas le motif réel, mais l'occasion qui les détermina à faire front. Depuis sept ans, de jour en jour, l'attitude de quelques-unes des trade unions, et en particulier de la « Société amalgamée des mécaniciens » leur est devenue intolérable. Les chefs d'industrie se plaignent que leurs ouvriers résistent opiniâtrement à l'introduction de nouvelles machines ; qu'ils s'opposent au libre choix d'hommes spéciaux pour des travaux spéciaux; que les sections des trade unions prétendent intervenir dans l'administration de leurs industries avec un sans-gêne intolérable. Les ouvriers, de leur côté, se plaignent que les patrons cherchent sans cesse à modifier à leur détriment les conditions du travail. — Il est indispensable, pour entrevoir les solutions possibles du conflit, d'examiner avec quelque détail les griefs réciproques.

***

La cause principale de tous les dissentiments, disent les chefs d'industrie, ce sont les machines nouvelles. Au cours des dernières années, les ateliers de construction en fer se sont profondément transformés. Le nombre et la multiplicité des machines adaptées chacune à un travail spécial se sont accrues dans d'énormes proportions; la spécialisation des fonctions a eu pour conséquence d'augmenter infiniment la

division du travail, et sa productivité. Parmi les machines nouvelles, il en est qui sont si simples qu'elles peuvent être maniées par un enfant ou un manœuvre. Il en est qui ont un rendement si productif, qu'un homme suffit à faire la besogne qui exigeait jadis trois ouvriers. Or, les trade unions des mécaniciens sont le type du vieil unionisme, et sont restées fermées à l'esprit de l'unionisme moderne, qui a pénétré, par exemple, les unions des fileurs de coton. Elles sont hostiles aux progrès du machinisme. Elles restent attachées à la conception médiévale de l'apprentissage. Elles font une opposition obstinée à l'admission de quiconque n'a pas acquis « un droit » au métier. Elles forment la classe la plus étroitement conservatrice des ouvriers anglais, et elles professent avec ténacité la vieille doctrine qui leur arroge un droit privilégié sur leur métier et leur donne mission de le protéger contre les intrus. Toujours et partout elles ont prétendu exiger que personne ne fût admis à mettre la main à une machine sans avoir conquis ses grades de mécanicien. Lorsqu'on introduit une nouvelle machine qui fait l'office de trois hommes, les ouvriers subissent de mauvais gré le changement apporté à leurs habitudes de travail, et ne s'emploient nullement à faire donner à la machine le rendement qu'on est en droit d'en attendre. C'est un fait avéré que, dans quelques établissements, des ouvriers ont été réprimandés par leurs camarades parce qu'ils travaillaient trop fort, au détriment des hommes condamnés au chômage.

Cette idée d'un droit privilégié de l'ouvrier sur sa spécialité est le prétexte de conflits sans nombre, chaque fois qu'est mise en question la délimitation des compétences. Si un patron donne à un plombier l'ordre d'ajuster un tube de fer de trois pouces de diamètre, tous les mécaniciens de l'atelier menacent de se mettre en grève, alléguant que c'est là un travail de mécanicien, et que le plombier ne doit pas venir « leur ôter le pain de la bouche ». Même litige, si l'on vient à confier telle autre besogne à un ouvrier en chaudières ou à un ouvrier en cuivre. Le domaine sacré des mécaniciens est protégé contre les empiètements avec autant de rigueur que le métier d'une jurande du temps passé ; et, en un mot, les trade unions des mécaniciens sont restées étroitement attachées aux doctrines du XVIIIe siècle.

Il est hors de doute que tout cela est fort déraisonnable, et l'on se demandera comment les chefs de la « Société amalgamée des mécaniciens » n'inspirent pas mieux leurs membres. Le chef le plus éminent de cette association est, aujourd'hui, M. George Burnes, un jeune homme fort habile et résolument hostile à ces idées qui ont fait leur temps. Il est membre de la *Fabian Society*, et compte plus volontiers sur la réglementation du travail par mesures législatives que sur l'efficacité des trade unions et des grèves. Bien que, dans les dernières années, il ait fait beaucoup pour pénétrer ses hommes du nouvel esprit, ses efforts se sont butés contre les statuts constitutifs de la « Société amalgamée ». Cette organisation célèbre, et si vantée par les observateurs bourgeois, est, en réalité, très inférieure aux associations de type moderne, telles que, par exemple, celles des fileurs de coton ou des mineurs. Chacune de ses sections est assez autonome pour conduire à sa manière les négociations avec les patrons locaux; ce qui n'empêche que, s'il survient un conflit, l'association tout entière se trouve astreinte à s'en déclarer solidaire, et à leur prêter main forte. D'où il résulte que la direction centrale et les administrateurs londoniens de la Société ont beau travailler à y faire pénétrer un esprit plus moderne, et relativement éclairé : les directions locales des sections adhérentes ont toute liberté pour se conduire, si elles le jugent bon, suivant des principes parfaitement rétrogrades. C'est ainsi que les patrons, en cent endroits, se sont vus harcelés d'exigences vexatoires et impossibles, sans que la direction centrale de l'association y ait rien pu.

Les patrons ont donc de bonnes raisons de se plaindre. Mais les ouvriers, de leur côté, ont leurs griefs, qui sont sérieux.

Les trade unions protestent avec force qu'elles ne sont nullement hostiles à l'introduction du machinisme ni à aucune sorte de progrès. Ce qu'elles jugent intolérable, c'est la manière dont les innovations sont introduites, et surtout le parti qu'on en tire pour ruiner les bases essentielles du contrat de travail. Les patrons, affirment-elles, ont la constante préoccupation d'éluder et de violer les termes du contrat, sans

nul souci de consulter leurs ouvriers. Les ouvriers sont payés à la journée, à raison de tant par semaine, à charge de fournir en échange *a fair day's work,* de bonnes journées d'un travail actif. L'ouvrier paresseux qui fournit moins de travail que n'en comporte la *bonne* journée, au sens usuel du mot, viole ses engagements implicites, et fait tort au patron. Mais inversement, si le patron exige, en échange du salaire convenu, une dépense d'énergie physique ou intellectuelle qui excède le total usuel du travail journalier, à son tour il fait tort à l'ouvrier. Or, lorsqu'un ouvrier, qui a jusqu'à ce jour eu la charge d'une machine donnée, reçoit brusquement, sans augmentation de salaire, l'ordre de veiller simultanément sur deux machines, il voit dans cet ordre une violation arbitraire du contrat qu'il a consenti. Lorsqu'en échange d'un égal salaire, on exige de lui un travail deux fois plus actif, il considère que le patron prétend exiger de lui une dépense de force physique et intellectuelle supérieure à celle qu'il lui paie. Les patrons se refusent à admettre que ce point de vue soit légitime. Ils persistent à raisonner comme si, en échange du salaire qu'ils paient pour une journée, ils acquéraient toute l'énergie et toute la valeur de l'ouvrier pour cette journée; et ils ne voient pas qu'il n'y ait rien de déraisonnable ou d'abusif à réclamer de l'ouvrier autant de travail qu'ils le jugent bon, dans les limites de ses forces. Les ouvriers soutiennent, au contraire, qu'un contrat réciproque de travail n'a de validité que si le travail exigé est une somme fixe, aussi bien que le chiffre du salaire. Ce que les ouvriers cèdent par contrat, ce n'est pas toute leur énergie vitale pour un nombre d'heures stipulé, mais bien *tant* d'énergie en échange de *tant* d'argent. Tout contrat de travail, tout échange d'un nombre donné d'heures de travail contre un nombre donné de shillings serait illusoire et absurde, si le patron pouvait à son gré, en cours d'exécution du contrat, exiger pour une heure deux ou trois fois plus de travail que n'en impliquait l'accord primitif.

Les mêmes raisons expliquent l'opposition résolue que font les ouvriers à toute mesure qui menace la spécialisation du travail. Sans aucun doute ils obéissent à des instincts rétrogrades lorsqu'ils contestent au patron le libre choix

d'ouvriers pour des besognes spéciales; mais ils sont dans leur droit si le patron cherche par ce moyen à abaisser le taux du salaire qu'il a lui-même consenti. Quand un patron confie à des manœuvres, ou à des hommes d'un autre métier, un travail de mécaniciens, il compte bien payer ce travail d'un prix moindre, et il entend contraindre ainsi les mécaniciens eux-mêmes à se contenter pour l'avenir d'un salaire réduit.

Si les patrons affirment, comme ils le font parfois, qu'ils n'exigent pas de leurs hommes un effort plus considérable; que les nouvelles machines sont si aisées à manier qu'il n'en coûte pas plus de peine pour en administrer deux que jadis pour une seule; et que la conduite de ces machines est chose facile et simple, qui ne requiert ni la science ni l'adresse d'un mécanicien exercé : — les ouvriers répondent qu'en pareille matière la décision n'appartient pas à l'une seule des parties contractantes. Qu'il s'agisse d'introduire une nouvelle machine ou d'activer le travail, toute innovation implique, en équité, nouveau contrat : il est indispensable que des représentants des ouvriers soient appelés à discuter avec des représentants des patrons les conditions auxquelles les ouvriers doivent être employés à ce nouveau travail.

***

Ainsi la matière propre du conflit est le droit d'intervention des associations ouvrières. Les patrons déclarent n'avoir aucune hostilité contre le trade-unionisme. Quelques-uns — par exemple leur *leader*, le colonel Dyer, des grands ateliers d'ajustage d'Armstrong — affirment que la dissolution de la « Société amalgamée » aggraverait singulièrement les difficultés. Les patrons, dit le colonel Dyer, aiment mieux avoir affaire à un corps organisé et en quelque mesure responsable qu'à une foule de petits groupes disjoints. Mais la Fédération des patrons prétend que le patron doit être seul maître de son industrie, et qu'il ne peut admettre l'intervention de la trade union dans l'administration de ses propres affaires. D'autre part, les trade unions soutiennent qu'elles ne réclament pour elles-mêmes aucune immixtion de ce genre. Elles exigent unique-

ment que les conditions du travail soient fixées par une libre entente, et par un accord contractuel. Le malentendu est manifeste : patrons et ouvriers comprennent à leur manière la participation légitime à l'administration de l'industrie.

Les mesures dont l'ensemble constitue ce que l'on appelle l'administration d'une industrie se rangent naturellement sous trois chefs principaux : 1° le produit à exécuter, — l'objet ou le service qu'il s'agit d'offrir au public ; 2° le mode de production, — le choix des matières premières, des méthodes de fabrication, des agents humains ; 3° les conditions de l'emploi de ces agents humains, — conditions sanitaires, air, lumière, chaleur, risques d'accidents, intensité, rapidité et durée du travail, et salaires. Sous le régime de l'esclavage, le maître règle à sa guise, en autocrate, sans consultation, les trois ordres de mesures. Sous le régime de la petite industrie, l'ouvrier indépendant, qui travaille directement pour le consommateur, les ordonne également à sa façon. Il en est autrement dans le régime moderne de la grande industrie. Ici, les mesures de la première classe — le choix du produit — appartiennent exclusivement au patron. Il en est de même de la seconde classe — matières premières, mode de fabrication, choix des hommes — réserve faite du retentissement que les mesures de cet ordre peuvent avoir sur les mesures de la troisième classe. Enfin, les mesures rangées sous le troisième chef — conditions du travail — ne peuvent être réglées isolément ni par le patron, ni par les ouvriers, mais doivent, si nous admettons les principes fondamentaux du trade-unionisme, faire l'objet d'un contrat entre les représentants des patrons et les représentants des ouvriers organisés. Ainsi la naïve question d'un patron surexcité : « Ne suis-je donc pas le maître chez moi? » est loin d'être aussi simple qu'il l'imagine. Le malheur est que, dans l'industrie anglaise des mécaniciens, patrons et ouvriers sont également ignorants de l'évolution industrielle, et ignorent à peu près comment cette question complexe et délicate a été résolue dans d'autres métiers, par exemple dans l'industrie du coton, où les progrès du machinisme rencontrent une égale faveur chez les travailleurs et chez les capitalistes, et où un conflit de ce genre serait chose impossible.

***

Comment finira le conflit actuel? Personne n'en peut prévoir l'issue immédiate. Il est probable que la coalition patronale et les trade unions se mettront d'accord sur quelques principes généraux, qui lieront moralement tous les établissements des constructeurs en fer et tous les ouvriers. Il se peut alors que les patrons soient fiers d'avoir triomphé, et d'avoir porté un coup à la « Société amalgamée des mécaniciens » : mais, quoi qu'il arrive, la bataille finira certainement par une ratification et un affermissement des bases essentielles du trade-unionisme. Les patrons les plus obstinés à exiger d'être les maîtres chez eux se trouveront néanmoins liés, en fait, par l'accord conclu entre les représentants de l'un et l'autre parti, et astreints par là à administrer leur industrie de telle manière déterminée. Il est possible que la demande de la journée de huit heures soit rejetée, et que la position stratégique des patrons, quand ils auront saigné à blanc les organisations ouvrières, s'en trouve fortifiée pour un temps. Mais tôt ou tard l'industrie des mécaniciens passera au stade où en est à l'heure présente l'industrie du coton, le stade où les conditions du travail sont franchement matière de contrat réciproque. Ce point mérite d'être expliqué avec quelques détails.

Dans une filature de coton du Lancashire, il n'y a point de litige possible sur le degré de liberté dont jouit le patron dans l'administration de son industrie. Les ouvriers lui reconnaissent sans la moindre réserve le droit de choisir les matières premières, les modes de fabrication, les machines, l'allure du travail. Le patron, de son côté, ne s'aviserait pas de modifier d'autorité les conditions du travail, qui sont, il le sait, matière d'accord contractuel.

Les termes essentiels de cet accord sont fixés, après une étude attentive, par des commissions mixtes, dont les décisions lient également patrons et ouvriers. Lorsque dans un établissement se produit une innovation qui modifie, par ses effets, les conditions de travail établies, lorsque par exemple survient une machine nouvelle, ou une matière première inusitée, et que le travail des ouvriers s'en trouve ou alourdi

ou allégé, le patron ou l'ouvrier en informe l'agent administratif salarié de l'organisation à laquelle il appartient. Les agents des deux partis, le représentant du syndicat patronal et le représentant de la trade union, visitent l'établissement, font une enquête, estiment d'un commun accord les effets de l'innovation, déterminent dans quelle proportion l'existence moyenne des travailleurs s'en trouve améliorée ou empirée. Ils ont qualité pour décider que tel patron devra payer, pour tout le temps que dureront ces conditions nouvelles, jusqu'à dix pour cent en plus ou dix pour cent en moins du salaire normal, et leurs décisions sont scrupuleusement obéies. En cas de désaccord entre les agents de l'une et l'autre partie, chose fort rare, deux autres agents sont désignés à titre d'arbitres. C'est ainsi que le filateur du Lancashire a su accomplir de longue date ce que le constructeur de machines du Lancashire tient aujourd'hui pour impossible : il a renoncé à fixer de son initiative arbitraire le salaire qu'il paiera à ses ouvriers. Et inversement, l'ouvrier fileur du Lancashire fait ce que l'ouvrier mécanicien du Lancashire ne peut aujourd'hui encore accepter : il renonce à entraver le patron dans le choix de ses hommes, et il s'abstient de critiquer l'introduction des machines les plus récentes et les plus expéditives.

L'application complète du système de l'accord contractuel peut seule affranchir les patrons des contraintes que leur imposent les préjugés rétrogrades et jaloux des ouvriers. La trade union, bien comprise, est pour le patron une protection efficace. Elle signifie, dans l'industrie, la substitution de l'ordre à l'anarchie. Mais toutes les industries ne jouissent pas de trade unions aussi solidement organisées et aussi sagement administrées que le sont les filatures de coton du Lancashire. Les patrons mécaniciens n'auront devant eux une trade union qui les satisfasse que le jour où ils auront appris à la traiter comme il convient. On a dit, d'une manière un peu brutale, que les peuples ont le gouvernement qu'ils méritent. L'on peut dire, en toute vérité, que les patrons d'une industrie britannique ont à l'heure présente la trade union que mérite leur propre attitude envers le trade-unionisme.

SIDNEY WEBB

L'Administrateur Gérant : LOUIS SCHOUÉ

TABLE DU SIXIÈME VOLUME

Novembre-Décembre 1897

LIVRAISON DU 1ER NOVEMBRE

LIVRAISON DU 15 NOVEMBRE

LIVRAISON DU 1ER DÉCEMBRE

LIVRAISON DU 15 DÉCEMBRE

4e Année. N° 24. 15 Décembre 1897.

LA REVUE DE PARIS

SOMMAIRE

PRIX DE LA LIVRAISON : **2 fr. 50**

PARIS

85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1897

LIVRES ILLUSTRÉS

LA FILLE AUX YEUX D'OR, illustrations de **Henri Gervex.** (CALMANN LÉVY, éditeur.)

Ce roman étrange est trop connu de tous pour qu'il soit nécessaire d'en rappeler ici le sujet et les personnages. C'est un livre d'un caractère spécial, une étude de mœurs troublante et à peine voilée, mais sincère et probe ; le malheur est que trop d'écrivains ont pu se recommander ensuite de ce livre et de Balzac pour faire accepter du public des romans dangereux et seulement pervers. En cette nouvelle et magnifique édition, *la Fille aux Yeux d'or* apparaît, comme il convient, ce qu'elle est véritablement, une œuvre subtile, ardente et rare. Ce livre est un admirable objet d'art : l'impression, le papier, les illustrations, tout contribue à en faire un bijou de la librairie, que les mains osent à peine manier, tant on le sent précieux, tant on le croit fragile. Par des procédés tout nouveaux, dont lui seul possède le secret, M. Hellé a su reproduire, on pourrait dire presque transporter aux pages de chaque exemplaire les aquarelles mêmes de M. Henri Gervex. On a l'illusion que le peintre lui-même a légèrement fait courir ou laissé traîner ses pinceaux sur chacune des feuilles où ses compositions apparaissent. Jamais l'édition de luxe n'a rien donné de plus parfait.

LA DANSE A TRAVERS LES AGES, par **Gaston Vuillier**, avec 19 planches en taille-douce et 400 gravures dans le texte. (HACHETTE ET Cie, éditeurs.)

« Dès l'origine, la danse a été un art, ayant ses règles, ses lois, analogues à celles de la sculpture et de la musique. » Retracer l'histoire de la danse à travers les âges, c'est donc faire en quelque sorte l'histoire de la civilisation elle-même et des mœurs dans leur représentation la plus extérieure et en même temps la plus symbolique. Mais on conçoit que l'histoire de la danse ne puisse pas être racontée : il faudrait le faire avec des mots techniques, qui n'évoqueraient les gestes, les mouvements et les attitudes que pour un très petit nombre d'initiés. Aucune poésie ne vaudra jamais, pour nous instruire sur la grâce et la noblesse de certaines danses du XVIe siècle, un coup d'œil jeté sur la vivante composition de Clouet, le bal du duc de Joyeuse. Les véritables historiens de la danse ont été les peintres, et aussi parfois les sculpteurs : c'est à eux qu'il fallait s'adresser, et M. Gaston Vuillier l'a bien compris. Il a multiplié en son ouvrage les reproductions d'œuvres d'art, depuis les plus connues jusqu'aux plus rares. La collection, qui s'ouvre avec les scènes peintes du tombeau des Pharaons, se clôt sur les bals publics de nos jours. Le succès de ce magnifique volume sera grand : c'est, à travers l'histoire de l'humanité, le voyage le plus pittoresque et le plus poétiquement délicieux qui se puisse imaginer.

LE SPHINX DES GLACES, par **Jules Verne.** (J. HETZEL ET Cie, éditeurs).

Chaque année, M. Jules Verne ajoute un nouvel ouvrage à la remarquable et déjà longue série des Voyages extraordinaires. Au centre de la terre, autour de la lune, dans la lune, en ballon, sous les mers, ou bien dans les îles mystérieuses, — son intarissable imagination découvre toujours quelque nouveau point de l'univers pour y situer ses drames aux multiples et vivants personnages. On ne se lasse pas de le suivre, et il est de ceux dont les livres peuvent intéresser tout le monde, les tout jeunes gens et presque les enfants par l'imprévu et le pittoresque des aventures qu'il imagine, les grandes personnes par l'ingéniosité et la variété surprenante des inventions. Cette fois, Jules Verne nous transporte au pays des glaces, que l'héroïque voyage de Nansen au pôle Nord a mis à l'ordre du jour. Avec 68 dessins de G. Roux et 20 grandes chromolithographies, ce nouveau roman est un des plus curieux que Jules Verne ait encore publiés ; ce sera, comme toujours, un éclatant succès.

LE ROI DES JONGLEURS, texte et illustrations par **A. Robida.** (ARMAND COLIN ET Cie, éditeurs.)

Dans le décor poétique et charmant de l'Île de France à la fin du XIVe siècle, avec les costumes pittoresques de l'époque, des personnages bouffes de tragi-comédie vont et viennent, parlant et agissant; et c'est tout de suite un enchantement pour l'esprit et pour les yeux. Jamais la verve caricaturale et spirituelle de M. A. Robida ne fut plus heureusement inspirée. Une connaissance minutieusement exacte des coutumes, des mœurs, des physionomies de nos aïeux tempère toujours chez lui ce que la fantaisie a trop souvent d'excessif. Le conteur a tenu à faire lui-même le tout de son livre, et il en a fait une œuvre bien personnelle : il n'est pas jusqu'à la couverture, d'une si parfaite et originale élégance, à laquelle il n'ait donné ses soins. Aussi texte, dessins, reliure, forment-ils un ensemble des plus séduisants, qui fait grand honneur à M. A. Robida, et qui ravira tous les lecteurs.

LA MER, LA FORÊT, LA MONTAGNE, par **madame C. Liais.** (CH. DELAGRAVE, éditeur.)

Avec de charmantes et poétiques illustrations de madame Louise Abbéma, ce joli volume entretient les tout petits de la mer, de la forêt et de la montagne. Madame C. Liais, d'un style familier à souhait, essaie de leur faire partager ses admirations attendries. Les enfants ne demandent qu'à être émus et à trouver beaux les grands spectacles de la nature ; mais il faut qu'on leur apprenne un peu à s'apercevoir qu'ils admirent. L'auteur de ce livre y a pleinement réussi : son style est fort simple, mais par cela même il est fort clair, et les moindres phrases sont persuasives. Madame C. Liais a fait un livre exquis, et une bonne œuvre.


LIVRES. D'ETRENNES.
Leon Rudnicki
LETTRES
SCIENCES
ARTS
LIBRAIRIE. Ch DELAGRAVE

1898

SAINT-NICOLAS

19e année
1898

Journal Illustré
paraissant
le Jeudi de chaque semaine
pour
Garçons et Filles



Gravure extraite du *Saint-Nicolas*

Pour paraître le 1er décembre : ***Jean Tapin,*** par le Capitaine DANRIT ; illustrations de Paul SÉMANT.
L'Enfant prodigue, par Louis MORIN ; illustrations de l'auteur.

Conditions d'Abonnement : Les Abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin

Paris et Départements	États de l'Union Postale	Un Numéro
Un An. 18 fr. | 6 Mois. 10 fr.	Un An 20 fr | 6 Mois. 12 fr.	35 centimes

Envoi gratuit d'un Spécimen sur demande

COLLECTION. — Les dix-huit années parues (1880-1897) forment chacune un volume, petit in-4°, magnifiquement illustré. Chaque volume broché, **18** fr. ; avec belle reliure, fers spéciaux, **22** fr. ; tranche dorée, **23** fr.

Rondes de Saint-Nicolas par Léon VALADE. Musique de L. Dauphin. Illustr. de Boutet de Monvel. 1 volume in-4° . . . . 3 francs

Prédictions et Conseils de Saint Nicolas *Oracle des Enfants.* Élégant album, ill. par B. de MONVEL, couverture gélatinée en couleur — Prix . . . 5 francs



Gravure extraite de
La Mer, la Forêt, la Montagne

La Mer La Forêt La Montagne

par

Mme Caroline LIAIS

Illustrations de

Louise Abbema

Un volume in-4° relié toile, fers spéciaux, tr. dorée. . . **10 fr.**

Prince **OUKHTOMSKY**

Voyage en Orient de son Altesse Impériale le Césarévitch

Traduction de **Louis LEGER**
Professeur au Collège de France, Membre correspondant de l'Académie des Sciences de St Petersbourg

(S. M. l'Empereur Nicolas II)

Grèce, Égypte, Inde (1890-1891)

Préface de **Anatole LEROY-BEAULIEU**, Membre de l'Institut

Un magnifique volume in-4° de **400** pages, illustré de **178** Compositions de **N.-N. KARAZINE** et accompagné du portrait gravé sur acier de **S. A. I. le Césarevitch.**

PRIX : avec reliure de luxe, fers spéciaux, tête dorée. . . **50 francs**

Il a été tiré :
25 exemplaires sur papier des manufactures impériales du Japon, numérotés de 1 à 25 . . . . Prix de l'exemplaire. **300**
25 exempl. sur papier de Hollande, numerotés de 26 à 50. — **200**
25 exemplaires sur papier velin, numerotés de 51 à 75. . — **150**

Le Tome II est en préparation

HISTOIRE DE

l'École Spéciale Militaire de Saint-Cyr

par un Ancien Saint-Cyrien

Nouvelle édition entièrement refondue. — **52** planches hors texte, par **Paul JAZET**

Un beau volume in-8° jésus

Broché . . . . **20** fr.	Avec reliure demi-chagrin, tr. dorée . . . . **28** fr.	Sur papier du Jap…
Relié toile, tr. dorée . . **25** fr.	Avec reliure d'amateur, tête dor., tr. ébarb. . . **30** fr.	**80** francs

---

Armand Silvestre

Floréal

54 compositions de **Georges Cain**

Préface de **Jules Claretie** + *Musique de* **Jules Massenet**

Un superbe Volume in-4° sur papier vélin teinté, spécialement fabriqué, avec les planches imprimées en teintes variées . . . . **50** fr.

Il a été tiré en outre sur papier du Japon ***200*** *exemplaires numérotés :*

Du n° 1 au n° 40

Exemplaires accompagnés de trois suites, tirées à part, des 18 planches hors texte :

1° Une suite imprimée sur satin;
2° Une suite imprimée sur papier Whatman;
3° Une suite imprimée sur papier du Japon.

Chaque exemplaire est orné, sur le faux titre, d'un dessin à l'aquarelle différent, peint par Georges Cain.

Toutes ces épreuves sont tirées avant la lettre et portent une remarque spéciale gravée à l'eau-forte. La remarque a été effacée après ce premier tirage.

Prix de l'exemplaire. . 500 fr.

Du n° 41 au n° 200

Exemplaires avec deux suites, tirées à part des 18 planches hors texte :

1° Une suite imprimée sur papier Whatman
2° Une suite imprimée sur papier du Japon.

Toutes les épreuves sont tirées avant la lettre

Prix de l'exemplaire. . 150 fr

Reliure d'Amateur. . . 20 ·

Les **Gravures** étant imprimées en taille-douce, nous ne pouvons en donner ici de spécimens. Le p… spécial, avec une planche hors texte, sera envoyé gratuitement aux amateurs qui nous en feront la dem…

Les Mille et un Jours

Contes Persans

par Pétis de la Croix

Édition à l'usage de la Jeunesse par **Eud. Dupuis**
Avec plus de 500 compositions de **Gaillard**

Un magnifique volume in-8°

Broché	**25** fr.
Relié demi-chagrin, fers spéciaux, tr. dorée . .	**32**
Exemplaires numérotés sur vélin	**50**
Sur Japon	**100**

LE LANGAGE ÉQUESTRE

par Jules Pellier

Ouvrage renfermant ***61*** *Compositions* … *par* ***Pierre Gavarni***

18 reproductions de photographies instan… **52** gravures de Maîtres de l'Équitat… et **2** planches en taille-douce

Magnifique vol. in-8° jésus, broché. .	2·
Relié amateur, coins, tête dorée	·3

Rome au Siècle d'Auguste

Voyage d'un Gaulois à Rome à l'époque … d'Auguste et pendant une partie du règne … accompagné d'une description de Rome sous … et sous Tibère, par **Ch. DEZOBRY**, 4 vol. in-8°, vig. dans le texte et ill. en taille-douce. Broché, **32 fr.** re…

Dictionnaire de la Santé, par le docteur **J.-B. Fonssagrives**. 1 beau vol. gr. in-8° jésus, à 2 colonnes. Relié perc., tr. jaspée . . **10** fr.

L'Agriculture Française, par **L. Gossin**. 1 beau vol. gr. in-8°, orné d'une carte agricole, de nombreuses grav., par Isidore Bonheur, Rouyer, Milhau, Mlle Rosa Bonheur, et gravées par Adrien Lavieille et Leblanc. Prix : br. 30 fr. Relié demi-chagrin . . . . 34 fr.

La Pêche et les Poissons, *Nouveau Dictionnaire des Pêches*, par **Henri de La Blanchere**. Préface par Auguste Duméril. Nouv… refondue, avec ill. dans le texte, par … Un fort vol. in-8° relié demi-chagrin . 3…

Le Livre de la ferme et des maisons de campagne, par **M. P. Joigneaux**. Nou… 2 forts vol. in-8° jésus, ill., **br.** . . . . . 3… La demi-rel. en chagrin se paie en sus.

Histoire naturelle des Champignons comestibles et vénéneux, par **G. Sicard**. … coloriées. In-4°, rel. demi-chagrin . . …

PETITE BIBLIOTHÈQUE
DES
Arts de l'Ameublement

Par **Henry HAVARD**

Inspecteur général des Beaux-Arts, Membre du Conseil supérieur

Cette Collection a été couronnée par l'Institut, et honorée d'une souscription du Ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts

CETTE précieuse petite collection, véritable encyclopédie des **Arts de l'Ameublement**, a reçu, dès son apparition, l'accueil le plus flatteur. La *Direction des Beaux-Arts* a bien voulu la prendre sous son haut patronage. Le *Ministère de l'Instruction publique* et la *Ville de Paris* ont tenu à lui faire une place dans toutes leurs bibliothèques; les *Chambres de Commerce de Paris, de Lyon, de Marseille*, etc. l'ont honorée de leurs souscriptions. Enfin plus récemment, l'*Académie des Beaux-Arts* lui accordait le prix Bordin. On peut dire qu'aucune consécration ne lui a manqué.



Aujourd'hui cette charmante publication qui n'a pas demandé moins de sept années de travail à son éminent auteur, est achevée. Elle comprend **douze volumes** de luxe imprimés sur papier glacé illustrés avec le plus grand soin par des artistes appréciés, et contenant chacun la monographie d'une des professions relatives à l'Ameublement. Cette

monographie est elle-même divisée en deux parties. Dans l'une on trouve tout ce qui regarde la main-d'œuvre, tout ce qui concerne les procédés d'exécution; dans l'autre est retracée rapidement l'histoire de cette même industrie.



Il nous paraît inutile d'ajouter que malgré sa brièveté (car l'auteur semble avoir pris pour devise « rien de trop »), chacun de ces petits traités comprend tout ce qu'il est indispensable de connaître aussi bien au point de vue historique qu'au point de vue métier. La concision ne fait aucun tort ni à la sûreté de l'information, ni à l'élégance et à la parfaite clarté du style.

Nos douze volumes sont répartis en quatre séries.

PREMIÈRE SÉRIE

La Menuiserie;
L'Ébénisterie;
La Tapisserie.

DEUXIÈME SÉRIE

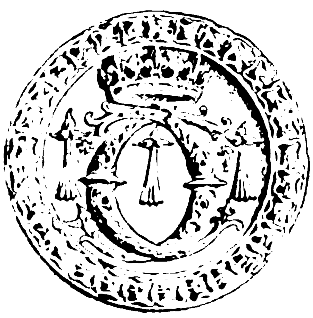
Les Bronzes d'Art;
L'Orfèvrerie;
La Serrurerie.

TROISIÈME SÉRIE

La Verrerie;
La Céramique (Histoire);
La Céramique (fabrication).

QUATRIÈME SÉRIE

L'Horlogerie;
La Décoration;
Les Styles.



La Bibliothèque complète

Comprenant les **douze volumes** réunis dans un **élégant étui** est du prix de

30 fr.

Chaque volume vendu séparément

2 fr. 50

Tous les volumes comprennent chacun une centaine d'illustrations et sont luxueusement reliés en toile avec fers spéciaux

LES ABIMES par E.-A. Martel

(Ouvrage couronné par l'Académie des Sciences)

Les Eaux souterraines — Les Sources — Les Cavernes
La Spélæologie



Gravure extraite de *Les Abîmes*

Explorations souterraines

effectuées de 1888 à 1893

en France, Autriche, Belgique et Grèce

Avec le concours de MM. **G. Gaupillat, N.-A. Sidéridès, W. Putick, E. Rupin, Ph. Lalande, R. Pons, L. De Launay, E. Mazauric, P. Arnal, J. Bourguet,** etc., etc.

Avec **4** Phototypies et **16** Planches hors texte. — **100** Gravures d'après des Photographies et des dessins de G. Vuillier, L. de Launay, E. Rupin — **200** Cartes, Plans et Coupes.

Un Volume grand in-4°, de 580 pages. Broché. . . . . **20** fr

Reliure amateur, tranche dorée . . . . **28** fr

IRLANDE et Cavernes Anglaises

par **E.-A. Martel**

Un Volume in-8° carré, avec nombreuses gravures

Broché . . . . **7 fr. 50** Relié toile, fers spéciaux, tr. dorée. **10 fr**

LES CÉVENNES

et

La Région des Causses

(Lozère, Aveyron, Hérault, Gard, Ardèche)

par **E.-A. MARTEL**

Avec 140 Gravures d'après des Dessins et des Photographies, deux Cartes et huit Plans

Un volume grand in-8° de 400 pages, br. . . . . . **5** fr
Relié toile, tr. dorée **6 50**

LES ALPES

et

Les Grandes Ascensions

par **Émile LEVASSEUR**
Membre de l'Institut

Avec nombreuses Gravures et Cartes

Grand in-8° broché **5** fr. | Relié, tr. dor. . . **6 50**

Voyage autour du Monde (Amérique)

par I. Eggermont

Un volume format in-4°, avec très nombreuses gravures, plans et cartes. — Broché, 25 fr. — Avec rel. toile, fers spéciaux, tranche dorée, 30 fr. — Avec reliure amateur, coins, tête dorée, tranche ébarbée, 35 fr.

Voyage en Australie *et en NOUVELLE-ZÉLANDE*

par Anna Vickers

1 vol. grand in-8°, avec illustrations, broché. . **15** fr
relié toile, fers spéciaux, tranche dorée . . . . . **18** fr
demi chagrin, fers spéciaux, tranche dorée . . **21** fr

Le Page de Napoléon

par EUDOXIE DUPUIS



Illustrations de JOB

Gravure extraite de *Le Page de Napoléon*

l'Université Moderne

par **Léo Claretie** Ancien Élève de l'École normale supérieure, Lauréat de l'Académie Française, Doct. ès lettres

Un superbe volume in-4°
contenant *60 Compositions*
de **J. Geoffroy**

Dont
16 planches
reproduites en héliogravure
par VICTOR MICHEL
et imprimées en taille-douce
par GENY-GROS
Avec une Préface
de M. GREARD
Vice-recteur
de l'Académie de Paris
Membre
de l'Académie française



Gravure extraite de
l'Université Moderne

Prix de l'exemplaire. . . . . **100 fr.**

PRIX DE L'EXEMPLAIRE

Sur papier vélin, spécialement fabriqué, avec les planches imprimées en noir . . . . . . **30 fr.**

Il a été tiré en outre sur papier du Japon 100 exemplaires numérotés :

Du n° 1 au n° 20 : Exemplaires accompagnés de [illegible] suites, tirées à part, des 16 planches hors texte :

1° Une suite imprimée sur satin ; 2° Une suite imprimée sur papier Whatman ; 3° Une suite imprimée sur papier du Japon.

Toutes ces épreuves sont tirées avant la lettre et portent une remarque spéciale gravée à l'eau-forte. La remarque a été effacée après ce premier tirage.

Chaque exemplaire est orné d'un dessin à l'aquarelle par J. GEOFFROY

Prix de l'exemplaire . . . . **500 fr.**

Du n° 21 au n° 100 : Exemplaires avec deux suites, tirées à part, des 16 planches hors texte :

1° Une suite imprimée sur papier Whatman ; 2° Une suite [illegible] sur papier du Japon. Toutes les épreuves sont tirées avant la [illegible]

Reliure d'amateur . . . . **20 fr.**

Morceaux choisis de VICTOR HUGO

Prose — Poésie

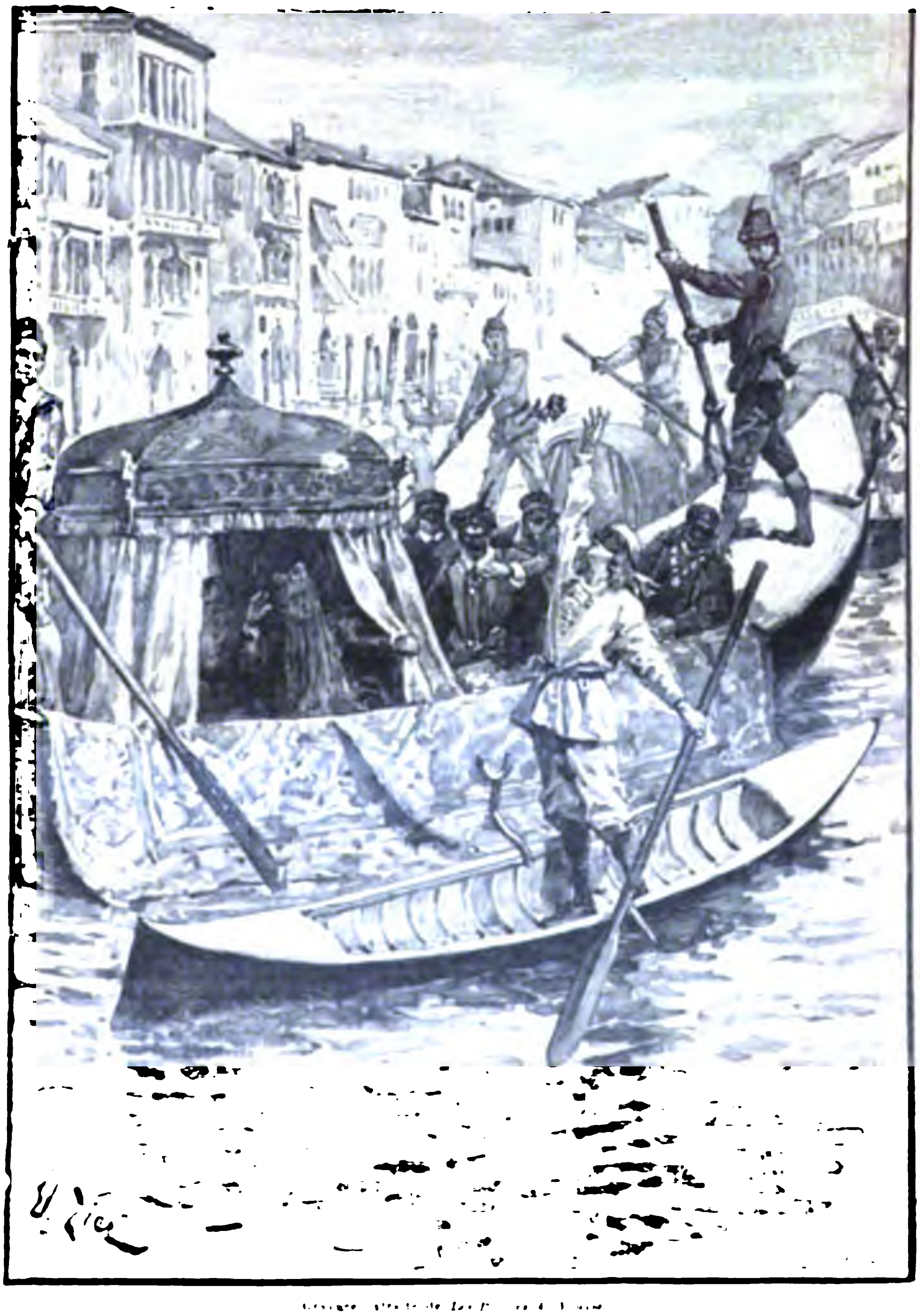
2 vol. in-16. Chaque vol., br. **3 fr. 50** Cart. **4 fr.** Élégamment relié en mouton plein, tr. rouge. **5 fr.**

Théâtre de Pierre Corneille, édition nouvelle, par Félix Hémon, 4 vol. in-12, brochés. . . . . . 12 fr. »
Cartonnés percaline et réunis dans un étui. 16 fr. »

Théâtre complet de Racine, édition [illegible], par N.-M. Bernardin, 4 vol. in-12, brochés [illegible]
Cartonnés percaline et réunis dans un étui. [illegible]

L. DE CATERS # Les Pirates de Venise **Illustr. de Ed. Zier**

Un Volume in-8° jésus Broché . . . **10 fr.** | Relié toile, fers spéciaux, tr. dorée . . . . **13 fr.**



[illegible]

Volumes Illustrés, format in-8 jésus

Chaque volume broché [illegible] **10 fr.** Avec reliure toile, fers spéciaux, tr. dorée [illegible] **13 fr.**

Les Marins de la Garde, [illegible]

Le Lion de Caprera [illegible]

Les Apprentis de l'Armurier, [illegible]

Fières Chevalières, par [illegible] Zier.

Mademoiselle de Kerlys par [illegible]

La Chasse au Mouflon [illegible]

Le Vœu de Nadia, par [illegible]

Les Grandes Époques de la France des origines à la Révolution

Par MM. G. Hubault et Marguerin — Ouvrage couronné par l'Académie Française

1 vol. grand in-8°, orné de plus de 200 vignettes, par ***Godefroy-Durand***

Broché . . . . 6 fr.

Relié toile, fers spéciaux, tranche jaspée. . . **7 fr. 50** | Relié toile, fers spéciaux, tranche dorée. . . **8 fr 50**



Gravure extraite de *Les Grandes Époques de la France*

VOLUMES IN-8° à 7 fr. 50 BROCHÉS

LES CENT JOURS

par Édouard NOËL

Drame historique en 5 actes, en prose

Acte I. **Le Roi.** *Acte II.* **L'Aigle.** *Acte III.* **L'Empereur** *Acte IV.* **Waterloo.** *Acte V.* **Malheur aux vaincus**

Il a été tiré de cet ouvrage : 50 exemplaires sur papier de Hollande numérotés à la main . . . . **25 fr**

Le Brésil en 1889

Avec une carte de l'empire en chromolithographie, des tableaux statistiques, des graphiques et des cartes. — Publié sous la direction de M. F.-J. de Santa-Anna Néry.

DAI NIPPON, Le JAPON

par **E. DE VILLARET**

Ouvrage accompagné de 3 cartes hors texte

Historique du 37e Régiment d'Infanterie

Ancien régiment de Turenne (1587-1890). R... sous les ordres de M. le colonel **Dehon Dahlmann** par le capitaine FAIVRE D'ARCIER et le lieutenant ROYÉ, illustré par le lieutenant GANTER, beau volume in-8°, avec couverture en chromo.

Chaque volume, illustré, format gr. in-8° pittor., broché. **10** fr. — Relié toile, fers spéc. . **13** fr.

Le Général Faidherbe

par I.-M. BRUNEL

Les MÉMOIRES d'un Hanneton

par le Dr E. JEANBERNAT

Lettres d'un jeune Officier à sa Mère (1803-1814)

Par **Ch.-A. Faré**

Avec une Préface et des Notes par ...

Un beau vol. in-8°, broché, avec 6 eaux-fortes. **10** fr. | *Le même ouvrage* avec une seule eau-forte **6**

En Wherry

Trois semaines dans les broads du Norfolk

Avec cinq héliogravures et une carte par ***

In-8°, broché . . . . 10 fr.

Les Origines du Concordat

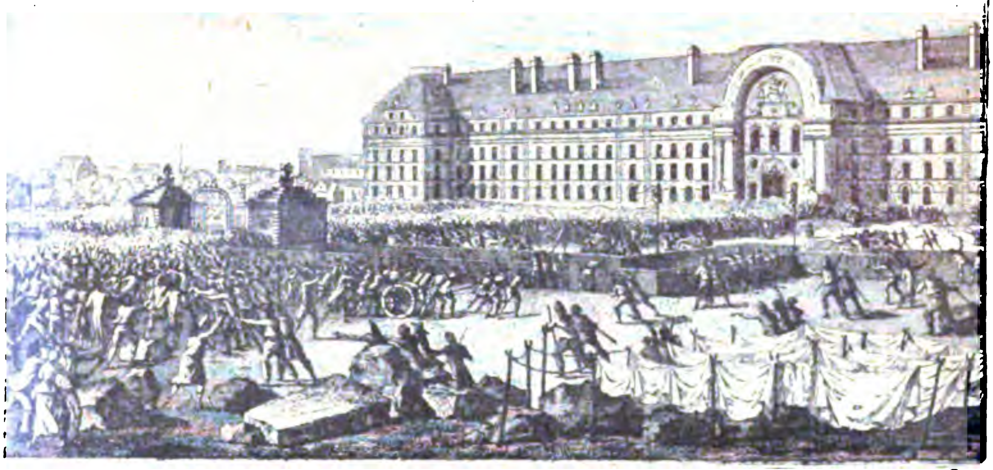
par **Léon SÉCHÉ**

T. I. **PIE VI et le Directoire.** — T. II **PIE VII et le Con...**

2 Volumes in-8° avec 6 portraits; **brochés, 15** fr.

L'AN 1789

par Hippolyte GAUTIER



Gravure extraite de *l'An 1789*.

Magnifique volume grand in-4° **PRIX :** Broché, avec couverture de luxe, parchemin gaufré, titre doré . . . . 50 fr.

Avec rel. demi-chagrin, fers spéciaux, tr. dorée ou rel. d'amateur, maroquin, coins, tête dorée. 65 fr.

Renfermant 650 gravures dont 100 tirées à part sur papier vélin en noir et en couleurs.

Reproduisant des estampes, tableaux ou vignettes de la fin du XVIIIe *siècle, 4 cartes de France de 1789 et des plans de Paris.*

Il a été tiré *22* exemplaires sur papier du Japon et des manufactures impériales, numérotés de 1 à 22 et imprimés au nom des souscripteurs au prix de *200* francs l'exemplaire.

Le MONDE vu par les ARTISTES

par René MÉNARD

Géographie artistique

Ouvrage orné de plus de 600 grav. et de nombr. cartes. Très fort vol. in-8 jésus, avec riche reliure, fers spéciaux, tranche dorée . . . . 20 fr.

La Mythologie *dans l'Art ancien et moderne*

par **RENÉ MÉNARD**

Ouvrage orné de 600 gravures dont 32 hors texte. Très fort volume in-8 jésus, avec riche reliure, fers spéciaux, tranche dorée . . . . . . 20 fr.

ROGER PEYRE

Professeur agrégé d'hist. au collège Stanislas

Histoire générale des Beaux-Arts

Un volume in-12 contenant un grand nombre d'illustrations d'après les œuvres les plus célèbres

Broché. . . **6** fr. **50**. — Relié toile, fers spéciaux, tête rouge, tranche ébarbée. . **7 fr. 50**

LES BEAUX-ARTS DANS L'ANTIQUITÉ

par Roger PEYRE

Un vol. in-8 contenant plus de 150 illustrations d'après les œuvres les plus célèbres

Broché . . . . **2** fr | Relié toile. . . . **3** fr. **50**

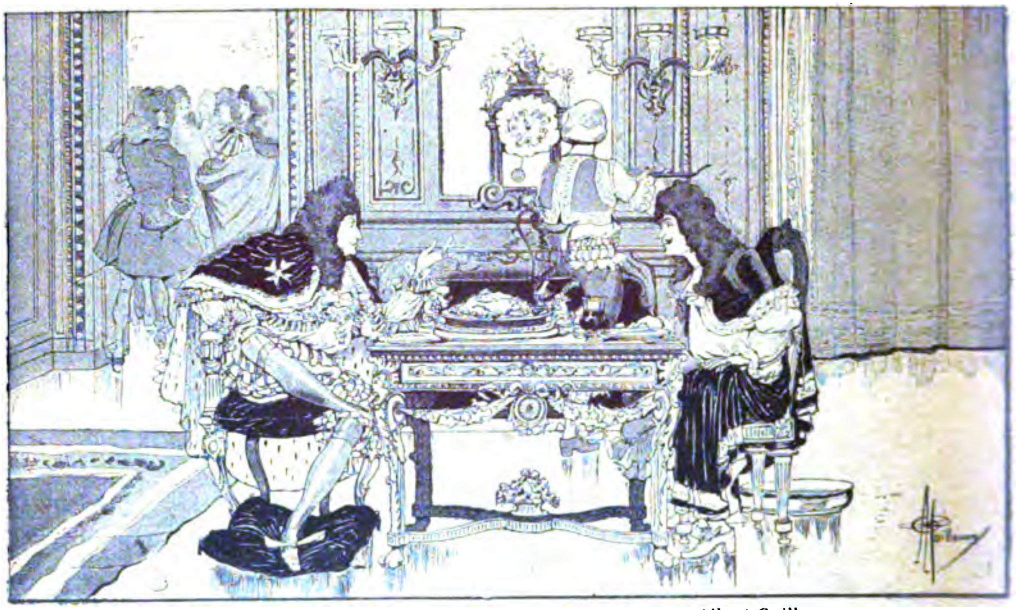
R. JACQUEMIN

Histoire générale du Costume

Civil, Religieux et Militaire du IVe au XII siècle

Ouvrage orné de 48 planches hors texte, dessinées, gravées et coloriées par l'auteur. Un beau volume in-4° raisin, relié demi-chagrin, fers spéciaux. . . . . **20** fr

ALBUMS DIVERS



Réduction d'une gravure de *Le Repas à travers les Ages*, par Albert Guillaume

Le Dernier des Lions par Eug. Mouton

Illustrations de **A. Vimar**. — Un bel album in-4°, colorié. . . . . . **5 fr.**

Péripéties cynégétiques de M. Mac-Aron par **Nidrach**. Magnifique album in-4° oblong, 32 dessins dont 8 en chromo. 10 »

Monsieur Strong Par A. GUILLAUME. In-8° oblong, de 14 planches. Cartonné. 1 25

Nichées d'enfants texte en vers, par **Ernest d'Hervilly**. Illustrations en couleurs de **Klein-Michel**. Album in-4°, relié 6 50

Le Tennis à travers les âges Par GUILLAUME. 1 vol. in-8° obl. de 16 planches. — Cartonné. . . 2 »

Contes de Perrault, mis en vers, par **Ch. des Granges**. Illustrations de Mlle **Ch. Dufau**. . . . 3 »

La Farce du Cuvier, Comédie du XVIe siècle, arrangée en vers modernes, par **Gassies des Brulies**. Avec 7 planches en taille-douce de **J. Geoffroy**. Un bel album in-8° : 6 fr. — Sur Japon . . . . . . 25 »

La Farce du Pâté et de la Tarte, par **Gassies des Brulies**. Comédie du XVIe siècle, arrangée en vers modernes. Avec 9 pl. en taille-douce de **J. Geoffroy**. Un bel album in-8° : 8 fr.—Sur Japon, 30 »

Le Repas à travers les âges, par **Albert Guillaume**. Magnifique album in-4°, renfermant 62 pl., élégamment cart. 15 »

La Farce de Maître Pathelin, Comédie du Moyen Age, arrangée en vers modernes, par **Gassies des Brulies**. Avec 15 pl. en taille-douce de **Boutet de Monvel**. Un bel album in-8° : 10 fr.—Sur Japon, 40 »

Pourquoi? Pourquoi? par **Tante Nicole** Ill. de **Birch**. Petit in-4°, br. 3 50. — Relié, tr. dor. 5 »

Nouvelle Édition par Louis MORIN

Le Cabaret du Puits-sans-Vin

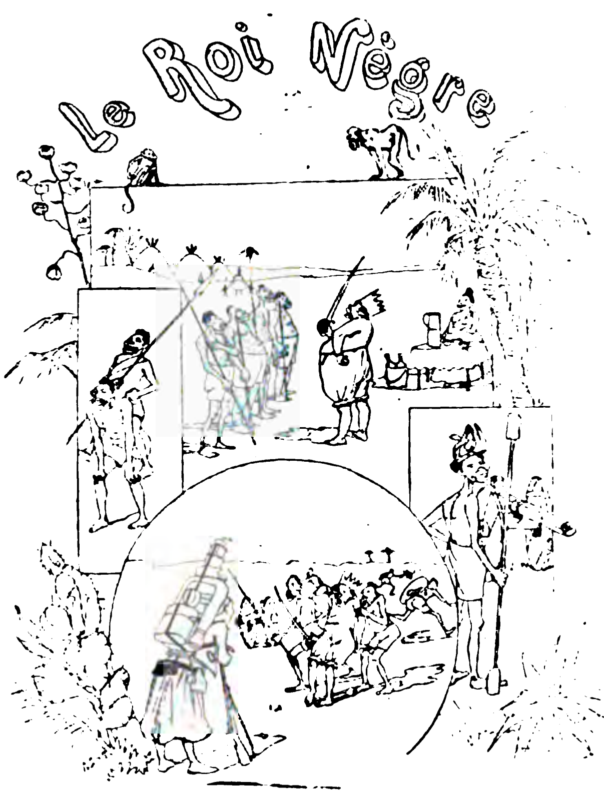
Ouvrage couronné par l'Académie française

Volume illustré de **125 dessins par l'Auteur** dont un très grand nombre de compositions nouvelles et *Huit Chromotypographies hors texte*

Petit in-4°, broché . . . . **10 fr.** | Relié toile, fers spéc., tr. dorée, **13 fr.**

La Comédie enfantine, par **Louis Ratisbonne** (60e édition). 137 compositions de **B. de Monvel**. Ouvrage couronné par l'Académie française. Un volume in-12, broché 3 75
Relié percaline, tranche dorée. 5 50

Carnet du Jeune Dessinateur (Nouvelle méthode de dessin à l'usage des Familles et des Écoles) par **Camille Bellanger**. 50 feuilles contenant des gravures et dessins d'après nature, renfermés dans un étui, avec couverture en couleurs. . . . . 2 »



Réduction d'une gravure de *Bébé qui chante*

Bébé qui Chante

Paroles et Musique

de

L. Xanrof

Dessins

de

E. Cottin

Un magnifique album in-4°, contenant **18** chansons avec encadrement colorié, et **18** grandes gravures en couleur, relié soie. . . . . **10** fr.

Albums de Tante Nicole

Chaque Volume in-4°, cartonné 3 f.

Le Voyage de Gulliver

Compositions de **J. Geoffroy**

Bons Joueurs et Mauvais Joueurs
Compositions de **J. Geoffroy**

Les 12 Métiers de Pierrot, Compositions de **J. Geoffroy**

Les Proverbes de Pierrot, 12 compositions de **J. Geoffroy**

La Grammaire de Pierrot, 12 compositions de **J. Geoffroy**

L'Éducation de Petit Pierrot, 12 Comp. de **J. Geoffroy**

Les Aventures de Gros-Pépin et de son ami l'Haricot, 12 Compositions de **J. Geoffroy.**



Réduction d'une gravure de *Le Voyage de Gulliver*

Volumes illustrés, format in-8° jésus

Chaque volume broché, 5 fr. — Avec reliure toile, fers spéciaux, tr. dorée, 6 fr. 50



Portrait de A. de Neuville

L'Illustration et les Illustrateurs

par

E. Bayard

avec préface de

Henry Havard

Inspecteur général des Beaux-Arts

Avec nombreuses gravures

Le Timbre-Poste français, par G. BRUNEL, avec figures et illustrations.

Au temps de Guillaume Tell, par E. DUPUIS, illustrations de *Jacques Wagrez*.

Mont Salvage, par S. BLANDY, illust. de *Sandoz*.

Les Héritiers de Montmercy, par E. DUPUIS, illustrations de *Birch* et *Sandoz*.

Les dix doigts de Jean Ruthé, par S. DELORME. 48 illust. dans le texte et hors texte de *Jacques Wagrez*.

Voyage au Cambodge, par DELAPORTE, illust. de l'auteur.

Les Cévennes et la Région des Causses, par E.-A. MARTEL. illustrations de *Vuillier*.

Un Déshérité, par E. DUPUIS, illustrations de *Sandoz*.

Le petit Lord, par E. DUPUIS, illust. de *Birch* et *Sandoz*.

Souvenirs Maritimes, trad. de l'amiral WERNER par ..., illustrations de *Gino*s.

Les Alpes et les grandes Ascensions, par LEVASSEUR, avec vues et cartes.

Aux Etats-Unis du Brésil, voyages et impressions de M. Th. DURAND, par *de Santa-Anna Nery*, avec de nombr. illustr. dans le texte et hors texte.

Un Cadet de Normandie *au XVIIe Siècle*, par FORTUNÉ DU BOISGOBEY. Nombr. illustr. d'*Adrien Marie*.

La Mission du Capitaine, par Ch. de CHARLIEU, illustrations de *Sandoz*.

L'Espion des Ecoles, par Louis ULBACH, illustrations de *G. Larsson*.

LE VOYAGE ARTISTIQUE A BAYREUTH

CHAPITRE I. Comment on va à Bayreuth. — CH. II. La Vie à Bayreuth. — CH. III. Biographie de Wagner. Historique du Théâtre. — CH. IV. Analyse des Poèmes. — CH. V. Analyse Musicale. — CH. VI. L'Interprétation. — CHAPITRE *complémentaire*. Liste des Français ayant assisté aux représentations de Bayreuth, depuis l'origine jusqu'à nos jours. — Bibliographie.

Un beau volume in-12

Contenant de nombreuses figures, portraits, cartes, plans photographies, et 280 exemples en musique

Prix : broché . . . . 5 fr. Relié toile, fers spéc. 6 fr.

La Musique et les Musiciens

CHAPITRE I. Étude du son musical. Éléments d'acoustique. — CH. II. Le matériel sonore. Instrumentation et orchestration. — CH. III. Grammaire de la musique. Harmonie, contre-point, fugue. — CH. IV. Esthétique. Composition et Improvisation. — CH. V. Les grandes étapes de l'Art musical. Aperçu de l'Histoire de la musique dans les divers peuples.

Ouvrage couronné par l'Académie des Beaux-Arts

Quatrième édition revue et corrigée

Un beau volume in-12

Accompagné de 94 dessins et 510 exemples en musique

Prix : broché. 5 fr. — Rel. toile, fers spéc. tête rouge 6 fr.

par **Albert LAVIGNAC**, professeur d'harmonie au Conservatoire de Paris

---

Manufacture Nationale des GOBELINS

par **E. GERSPACH** ancien Administrateur de la Manufacture

Un vol. in-8, avec nombreuses gravures

Broché. 5 fr. — Rel. toile, fers spéc. tr. rouge. 6 fr. 50

Richard WAGNER — L'Anneau des Nibelungen

GUIDE MUSICAL par **Hans de Volzogen**

1 vol. in-12, broché 2

L'Année fantaisiste

1896, par WILLY, ill. par GODEFROY. In-12 br. 3 fr. 1891, br. 2 fr. 50. 1892, br. 1 fr. 50. 1893, br. 3 fr. 1894, br. 3 fr. 1895, br. 3 fr. Ces vol. sont illust. par A. Guillaume. l'an 1895 par G...

COLLECTION DE VOLUMES ILLUSTRÉS, IN-8°
à 5 fr. brochés

A travers la Russie
Relation d'un Excursionniste en Caravane

Par **C. SIBILLE**, Médecin-major
Illustrations de **J. Delonde**

Un beau volume in-8° raisin. Relié toile, fers spéciaux, tranche rouge . . . . 7 fr. 50

Un HIVER en ORIENT
Par MAG DALAH

Préface de M. **Rousse**, de l'Académie française

Un beau volume, format in-8° raisin, avec nombreuses illustrations exécutées par l'auteur.

Relié, fers spéciaux, tranche dorée . . . . 7 fr 50

Madagascar et les Hova
Description Organisation Histoire

par **J.-B. Piolet**, ancien Missionnaire, avec une carte du **P. Roblet**. Un volume in-8°.

L'EXPÉDITION FRANÇAISE de FORMOSE (1884-1885)
Par le Capitaine **GARNOT**

Un vol. in-8°, illust. de 30 grav. et de 10 cartes dont 9 en couleurs, et une grande vue panoramique de Kelung en noir

l'Amiral CLOUÉ
SA VIE. — Récits maritimes contemporains
par **H. Buchard**, lieutenant de vaisseau
Un beau vol. in-8°, br. avec nombr. fig., cartes et plans

COLLECTION DE VOLUMES ILLUSTRÉS, GRAND IN-8° PITTORESQUE
Brochés, **3 fr. 90**. — Reliés percal., fers spéciaux, tranche dorée, **6 fr 25**



Gravure extraite de la *Ligue de Souabe*.

RUSSES ET FRANÇAIS
par ***BOURNAND*** Avec nombreuses illustrations

La Ligue de Souabe, par V. Hauff, illustrations de A. Closs, traduction de A. Lavallé

Les Sieges celebres, nombreux plans, portraits, etc., par le Cᵗ Azibert.

La Guerre, par Carlo du Monge, suivie du **Secret du fer**, par Protche de Viville et des **Lansquenets**, par E. d'Hervilly, illustrations de Poirson, Atalaya, Roehling.

Le Tonkin, par R. Dumoulin, ill. de Dick de Lonlay

A la recherche de la pierre philosophale, par Ed. Leblanc, illustrations de Besnier.

Voyage scientifique autour de ma chambre, par A. Maugin, illust. de Lix, A. Marie, Rouvet, etc.

La Comédie des Animaux, par Méry, illustrations de Bombled, Kirchner, Ed. Morin, Specht, etc.

L'Afrique pittoresque, par V. Tissot, illustrations de De Bar, Kirchner, etc.

COLLECTION DE VOLUMES ILLUSTRÉS, FORMAT IN-8° JÉSUS

Chaque volume, broché, **2 fr. 90**. — Relié toile, tranche dorée, **4 fr. 50**

Le Monde enchanté, par F. Ortoli, illustrations de A. Gaillard.

La Caverne blanche, par E. Dupuis, illustrations de Dessertenne.

En Chine, par M. Allou, illustrations de De Bar, Scott, Toussaint, etc.

Les Promenades du Dr Bob, histoire de deux jeunes naturalistes, par Beaugrand, illustrations de A. Clément, Lix, G. Noury, Vierge.

Curiosités de l'histoire des bêtes, par Linden, illustrations de Janet-Lange, Mesnel.

Les Armées de la République, par Bonnal, illustrations de De Bar, Lix, etc.

Les Héritiers de Jeanne d'Arc, par F. Dillaye, illustrations de Sandoz.

Scenes de la Révolution française, par H. François, illustr. de Godefroy-Durand, Lix, Gilbert, etc.

Causeries littéraires, par J. Janin, illustrations de Bertall, Lix, Morin.

Contes, Recits et Nouvelles, par J. Janin, illust. de Bocourt, Delaunay, etc.

Histoire de l'Art, par W. Reymond, illustrations d'après les monuments antiques.

La Tunisie, son passé et son avenir, par P. Antichan, illust. de H. Clergot, Fromentin, etc.

Curiosités de l'Allemagne du Nord, par V. Tissot, illustrations de Roehling, Lix.

Les grandes époques de la Peinture, par Marie de Besneray, illustrations d'après Le Poussin, Rembrandt, Ruysdael.

Les Conteurs amusants, par A. Tissot, illustrations de Courboin.

Les poètes du foyer, par A Tissot, illust. de Bocourt, Geoffroy, etc.

Les Merveilles des champs, par A. Didier, illustrations de Corot, Daubigny, etc.

Les Rivages de la France autrefois et aujourd'hui, par J. Girard, illustrations et cartes par l'Auteur.

Napoléon Ier, sa vie, son œuvre, par L. Meynuel, d'après les travaux historiques les plus recents, avec illustrations

Les Enfants de Grand-Pierre, par Eug. Muller, illustrations de Lix.

Un français en Sibérie, par Eugène Muller, illust. de Vierge, Yon.

Histoires maritimes, par G de La Landelle, illustr. de Hubert Clerget, Lanson, Gilbert, Fouquier.

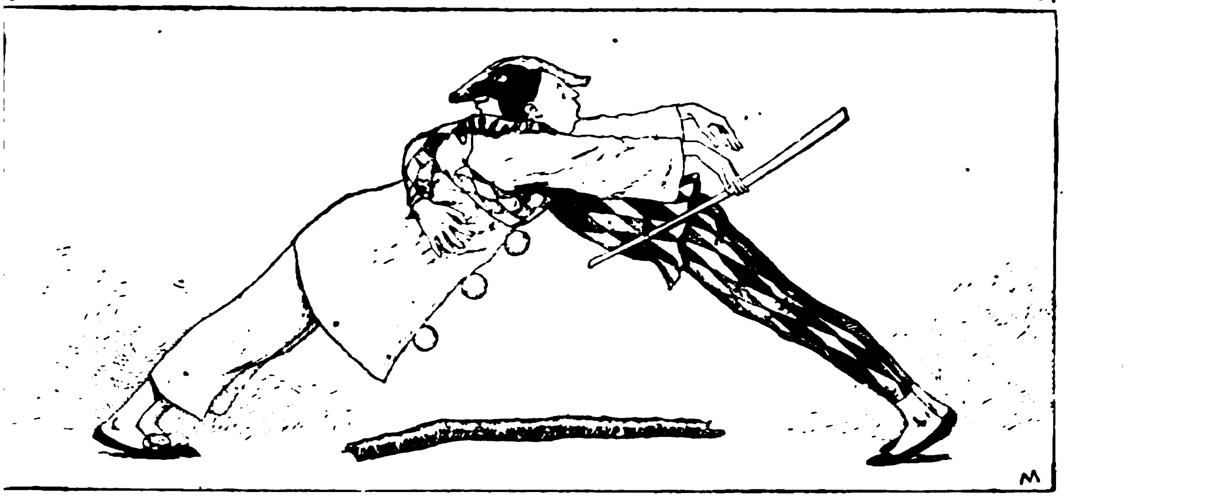
Récits d'un Aéronaute, par de Graffigny, illust. de Poirson, Lix, etc.

Souvenirs d'un franc-tireur, par Eugène Muller, illust. de Lix.

Curiosités historiques et littéraires, par Eug. Muller, avec illustrations.

COLLECTION DE VOLUMES ILLUSTRÉS, PETIT IN-4°

Brochés, **2 fr. 75**. — Reliés toile, tranche dorée, **4 fr. 25**.



Gravure extraite de *Contes et Comédies de la Jeunesse*

La Tête de Bronze, par Sixte Delorme, Illustrations de Christophe, J Girardet, etc.

Le Testament d'un Marin, par Alex Muenier, illustr. de B. de Monvel, Geoffroy, J.-A. Muenier, etc.

Le tueur de daims, d'après Fenimore Cooper, par Merycm Cecil, illustrations de Ed. Zier

Scenes villageoises, par Eugene Muller, illustrations de Gambard et Lix

Contes et comedies de la Jeunesse, par Lemercier de Neuville, illustrations de Boutet de Monvel.

Un an a Alger, par J. Baudel, illustrations de De Bar, etc

La Chasse au Phénix, par Daniel Bernard illustrations de H. Clerget, Vierge, etc.

Les deux auberges L'Ours et l'Ange), par Jacques Porchat, illustrations de F. Régamey.

Le Dieu Pepetius, par le Bibl. Jacob, ill de A Parys.

La Fillette au Heron bleu, adapté de l'anglais, par Eudoxie Dupuis, illustrations de Birch.

A la recherche d'une ménagerie, par E. Dupuis, illustrations de Faber.

La nouvelle Scheherazade, par Leila Hanoum, illustrations de Ferdinandus.

Les disciples d'Eusèbe, par E. Dupuis, illustrations de Courboin.

Chez les oiseaux, par E Muller, illustrations de Giacomelli.

Histoire d'une ferme, par F. Narjoux.

VOLUMES FORMAT GRAND IN-8° RAISIN

Illustrés par Bertall, de Bar, Bocourt, Ferdinandus, Gilbert, Hubert Clerget, Janet-Lange, Kauffmann, etc.
Chaque volume broché, 2 fr. 60 — Relié toile anglaise, tranche dorée, 3 fr. 80

Le Capitaine aux Pieds nus

par *S. BLANDY* — Illustrations de *Ed. Zier*

- **Curiosités de l'Allemagne du Sud**, par V. Tissot.
- **Les enfants dans la famille**, par le Bibliophile Jacob.
- **Contes littéraires**, par le même.
- **Histoires d'autrefois**, par le même.
- **Les grandes Compagnies**, par A. Challamel.
- **Les Récits de la Grève**, par Ch. Deslys.
- **Contes, récits et nouvelles**, par J. Janin.
- **Comment les bêtes travaillent**, par Linden.
- **Lectures sur la Zoologie**, par Fabre.
- **Hérodote, Récits tirés de ses histoires**, traduction Bouchot.
- **Les animaux racontés par eux-mêmes**, par H. de la Blanchère.
- **Le Magot de la Chine**, par Linden.
- **Les Ecoliers de Châlons**, par Eug. Muller.
- **Voyages à travers l'histoire et le langage**, par le même.
- **Histoires chevaleresques**, par R. de Navery.

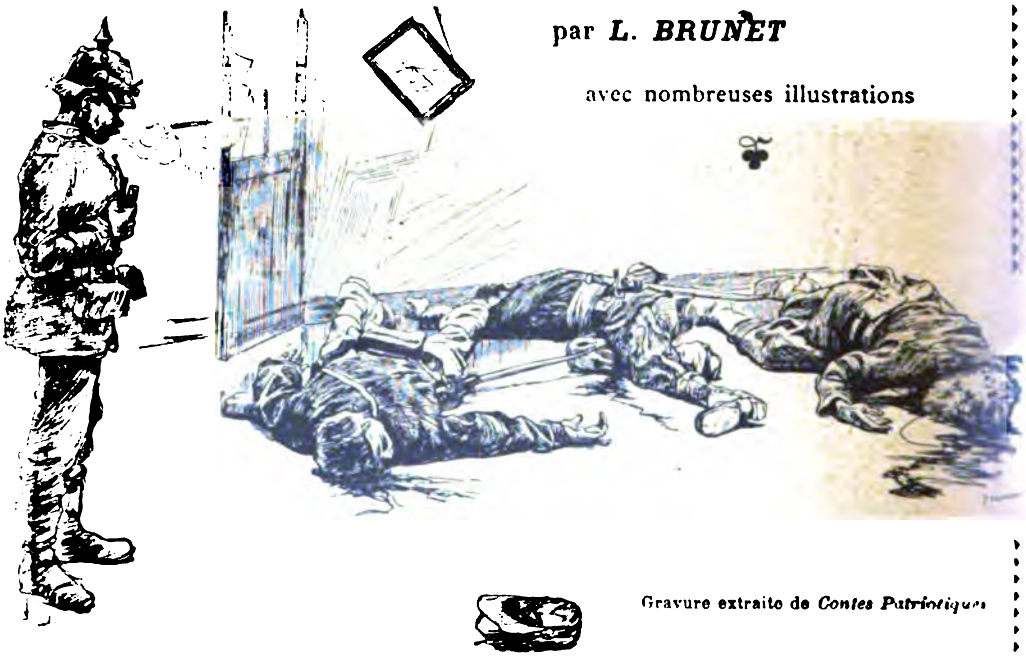
VOLUMES ILLUSTRÉS IN-8° JÉSUS

Chaque volume, broché, 2 fr. 30; relié toile anglaise, fers spéciaux, tranche dorée, 3 fr. 90

De Marseille à Tamatave

par *L. BRUNET*

avec nombreuses illustrations



Gravure extraite de *Contes Patriotiques*

- **Souvenirs d'un petit Alsacien**, par Pierre Du Château, illustrations de J. Girardet.
- **Les Entreprises d'Harry**, par E. Dupuis, illustrations de A. Marie, Zier, etc.
- **Vieilles Eglises de France**, par Buron, illustrations de Lix.
- **Huit Millions sous les Flots**, par M. Champagne, illustrations de A. Guillaume, Lix, etc.
- **Histoires sérieuses sur une pointe d'aiguille**, par Mme Cocheris, illustrations de Gaillard, Lix.
- **Vers le pôle Nord**, par Daffry de la Monnoye, illustrations de Echambrecher, Weber, etc.
- **Girouette, Turlur et Cie**, par F. Deschamps, illustrations de E. Caussé, G. Cain, J. Wagrez, etc.
- **Impressions et Souvenirs de voyages dans les pays du Nord**, par Léouzon le Duc, illustr. de Sr... ton, Clerget, Lix.
- **Contes patriotiques**, par J. Montet, illustrations de Béraud, Caran-d'Ache, Sergent, Willette, etc.
- **En famille chez les fleurs**, par E. Muller, illustrations de Clément, Mesnel, etc.

VOLUMES FORMAT GRAND IN-8 RAISIN

Illustrés par [illegible]
Chaque volume broché, **2 fr** — [illegible] **2 fr 30**
[illegible] **3 fr**

- **Scènes de la Vie Sibérienne**, [illegible]
- **Excursions dans l'Ouest Africain**, [illegible]
- **La Cité à travers les âges**, [illegible]
- **Les mémoires de la duchesse d'Abrantès**, [illegible]
- **Athènes et les Athéniens**, [illegible]
- **De Cherbourg à Brest**, [illegible]
- **De Lorient à Toulon**, par le même
- **Au pays des glaciers**, [illegible]
- **Voyage au Cap Nord**, [illegible]
- **Les Auxiliaires**, [illegible]
- **Le Sénégal et le Soudan français**, [illegible]
- **Carnot**, [illegible]
- **Le Royander-Goa**, [illegible]
- **Les amis des plantes et leurs ennemis**, [illegible]
- **La science familière**, [illegible]
- **Voyages fantastiques**, [illegible]
- **Les hauts faits de Charles d'Assoucy**, [illegible]
- **L'Hospice du Mont Saint-Bernard**, par le même
- **Le Revenant du Château de la Garde**, [illegible] même
- **Mme de Sévigné et ses enfants**, [illegible]
- **La Vocation de Jameray Duval**, [illegible]
- **Deux jeunes braves**, [illegible]
- **Trois mois sous la Neige**, [illegible]
- **Les hôtes d'une maison parisienne**, [illegible]
- **Les mères des grands hommes**, [illegible]
- **Un homme de quinze ans**, [illegible]
- **Proverbes et Locutions**, [illegible]
- **Récits des temps mérovingiens**, [illegible]
- **La tragédie grecque**, [illegible]



Gravure extraite de *Le Filleul de Mutte*

COLLECTION DE VOLUMES ILLUSTRÉS, PETIT IN-4

[illegible] **90** [illegible] **4 fr**

Le Filleul de Mutte par **P. DU CHATEAU**, [illegible] **Ed. Zier**

- **Pendant la veillée**, [illegible]
- **Noire et Blanc**, [illegible]
- **Moustique**, [illegible]
- **Les Aventures de Mathurin Gonec**, [illegible]
- **Contes pour endormir ma petite fille**, [illegible]
- **Qui est elle?** [illegible]
- **Les 4 fils Aymon**, [illegible]
- **Vie et aventures de Trompette**, [illegible]
- **La Chasse aux Lions**, [illegible]
- **La petite Maison Rustique**, [illegible]
- **Pharos**, [illegible]

RIP par **WAS. IRWING**, [illegible] **Gottlob**

- **Maltaverne**, [illegible]
- **Deux Rivaux**, [illegible]
- **La succession du roi Guillert**, [illegible]
- **Messire l'Ogre**, [illegible]
- **La Rose et l'Anneau**, [illegible]
- **Promenades de deux enfants à l'Exposition**, [illegible]
- **Histoire de Praline**, [illegible]
- **Histoire d'une petite princesse Russe**, [illegible]
- **Mamzelle Frisette**, [illegible]
- **A la conquête du courage**, [illegible]
- **Le Roman de Christian**, par Pierre du Château, [illegible]

VOLUMES ILLUSTRÉS FORMAT IN-8° RAISIN

Chaque volume, broché, 1 fr. 60; Relié toile anglaise, fers spéciaux, tranche dorée, 2 fr. 60

Un cœur de mère, par Mme C. Améro, illustrations de Geoffroy, Girardet, Fraipont.
Matelot malgré lui, par Anceaux, ill. de L. Ginos.
Pour les Potaches, par M. Audouin, ill. de Ginos.
Les Orfèvres français, par Deslys, ill. de H. Clerget, Gaildraut.
Chasse aux Pirates malais, par P. Frédé, ill. de Scott, De Bar, etc.
Les derniers jours d'une Guerre civile, par Genevay, ill. de Bocourt, De Bar, Duvivier.
Un Français en Birmanie, par Mahé de la Bourdonnais, illustrations de Duplais-Destouches.
Voyage à la Nouvelle-Calédonie, par Mangin, illustrations de De Bar, Felmann, Mesnel, etc
Chroniques d'autrefois, par E. Marcel. illustrations de Gilbert, Scott, etc.
Causeries sur les grandes Découvertes modernes, par E. Muller, ill. de De Bar, Duvivier, Adrien Marie.
Causeries familières sur la Nature et les Sciences, par E. Muller, ill. de Lix. Adrien Marie.
Les Vacances d'Abeille, par B. Vadier, ill. de V. Marec

COLLECTION DE VOLUMES ILLUSTRÉS, PETIT IN-4°

Brochés, 1 fr. 50; reliés percaline, fers spéciaux, tranche dorée, 3 fr. 50

Les Épreuves de Jean, par Marthe Bertin, illustrations de E. de Liphart.
L'éducation musicale de mon cousin Jean Garrigou, par L. Dauphin, ill. de Léonce Petit.
Les Comédiens malgré eux, par Léonce Petit, illustrations de l'auteur.
Les Petits Coloristes, par Dupuis, ill. de B. de Monvel
Sans Souci, par Adriana Piazzi, ill. de B. de Monvel.
Les Petites Conteuses, par Adriana Piazzi, illustrations de Gilbert, Kauffmann.
Ilias, par Protche de Viville. illustrations de Poirson.
Bébés et Papas, par Ch. Ségard. ill. de Ferdinandus.
Gette, par Marie Strahl, illustrations de Geoffroy.
Histoire des Mois, par M. Talandier, ill. de Kauffmann.
Le Robinson des Vacances, par P. du Chateau, illustrations de Geoffroy.
Les petits hommes, par L. Ratisbonne, illustrations de De Baumont.
Les petites femmes, par L. Ratisbonne, illustrations de De Baumont.

LA GUERRE DE 1870

Simple Récit, **par le Général NIOX**. — Un vol. in-12 jésus, de 150 pages, avec sept illustr. reproductions de tableaux historiques et treize cartes dont douze en couleurs, cart. 1 fr. 25 — Relié toile tr. dorée. 2 fr. 25



Gravure extraite de *La Guerre de 1870*

COLLECTION DE VOLUMES ILLUSTRÉS, PETIT IN-4°

Brochés, 1 fr. 25; Reliés percaline, fers spéciaux, tranche dorée. 2 fr. 75

P. Fornari **Le Royaume des Roses** par **Soledade da Selva** (Traduit de l'Italien)

Illustrations de **L. Rudnicki**

La Mesange, par V. Aury, illustrations de Jundt.
La danse des lettres, par E. Dupuis, illustrations de Fotant, B. de Monvel, etc
Cadet l'etourdi, par E. Dupuis, illustr. de Donzel et Geoffroy.
Tapon et Taponnette, par E. Dupuis, illustrations de Bosch, J. Girardet, etc.
Fritz le violoneux, par E. Dupuis, illustrations de Benett, Hopkins, etc
Le Sosie, par Protche de Viville, ill. de Poirson.
La vision de l'ecolier puni, par E. d'Hervilly, illustrations de Geoffroy
Les Aventures du Prince Frangipane, par E. d'Hervilly, illustrations de Gaillard
Le nid de Grand'Maman, par Labesse et Pierret, illustrations de Fraipont.
Les Sept metiers du Petit Charles, par Léonce Petit, illustrations de l'auteur.
Les Lettres d'oiseaux, par R. de Najac, illustrations de Kauffmann, Traviès.

Neuvième Année — *Journal paraissant tous les Jeudis*

L'ÉCOLIER ILLUSTRÉ

Le Numéro
Cent. 5 Cent.

Abonnements :
Un an . . . 4 fr
Six mois. . 2 »
Trois mois. 1 »



Gravure extraite de l'*Écolier illustré*

Le **MEILLEUR MARCHÉ** *de tous les Journaux destinés à l'enfance*

Les sept premières années sont en vente. — *Chaque année : 1 beau vol. in-4°, avec nombreuses gravures*
Broché, **3** fr. — Relié toile, tr. jasp. **4** fr. **50** — Toile, tr. dorée, **5** fr. **50** — Chaque semestre, 1 vol. cart., **2** fr

Dictionnaire Général de la Langue Française

du commencement du XVIIe siècle jusqu'à nos jours

précédé d'un ***TRAITÉ de la FORMATION de la LANGUE*** et contenant

1° *La prononciation figurée des mots.* — 2° *Leur étymologie, leurs transformations successives,* avec renvoi aux chapitres *du traité qui les expliquent et l'exemple le plus ancien de leur emploi.*
3° *Leur sens propre, leurs sens dérivés et figurés, dans l'ordre à la fois historique et logique de leur développement.*
4° *Des exemples tirés des meilleurs écrivains, avec indication de la source des passages cités.*

par MM.

Adolphe HATZFELD
Professeur de rhétorique au Lycée Louis-le-Grand

Arsène DARMESTETER
Professeur à la Faculté des Lettres de Paris

Avec le concours de **M. Antoine THOMAS,** Chargé du cours de Philologie romane à la Faculté des Lettres de Paris

Mode de Publication Cet ouvrage est publié par fascicules de 80 pages, du prix de **un franc** chacun. On souscrit d'avance à l'ouvrage complet au prix de **trente francs.**

EN VENTE : **Tome I (A-F).** *Un fort vol. de 1.164 pag.* Broché, **15** fr. — Rel. demi-chagr. **19** fr.

Dictionnaire Général de Biographie, d'Histoire, de Mythologie

de Géographie ancienne et moderne comparée, des Antiquités et des Institutions grecques, romaines, françaises et étrangères.

PAR

Ch. DEZOBRY
Auteur de *Rome au siècle d'Auguste*

Th. BACHELET
Agrégé d'Histoire, Professeur au Lycée de Rouen

Onzième Édition entièrement refondue

Par **M. Eug. DARSY**, Professeur d'histoire au Lycée Louis-le-Grand.

Avec le concours d'une Société de Littérateurs, de Professeurs et de Savants

2 forts volumes in-8° jésus, de plus de 3.000 pages à 2 colonnes

Prix : Brochés. **25** fr. — La reliure se paye en sus, percaline, **5** fr. ; demi-chagrin. **8** fr.

DICTIONNAIRE GÉNÉRAL des
Lettres, Beaux-Arts et des Sciences morales et politiques

par MM. Th. Bachelet et Ch. Dezobry

Lettres : Grammaire ; — Linguistique ; — Rhétorique ; Poétique et versification ; — Critique : théorie et histoire des différents genres de littératures anciennes et modernes ; Notices analytiques sur les grandes œuvres littéraires ; Paléographie et Diplomatique, etc. ; — **Beaux-Arts :** Architecture, Peinture, Musique, Gravure, avec leur histoire ; — Numismatique ; — Dessin, Lithographie, Photographie ; — Descriptions des monuments ; — Arts et jeux ; — **Sciences morales et politiques :** Philosophie ; — Religions, cultes et liturgie. — Droit civil, politique, pénal et international ; — Législation, etc ; — Sciences politiques ; — Institutions administratives ; — Blason ; — Économie politique ; — Statistique ; — Pédagogie, etc.

7° édit. avec suppl. revu et aug., 2 v. gr. in-8° jésus, de 1.865 p. à 2 col. avec figures. Brochés, **25** fr.

La reliure en percaline anglaise, pour les deux volumes, se paye **4** fr. **50** ; en demi-chagrin : **6** fr. **50**.

Nouveau Dictionnaire Général des SCIENCES et de leurs Applications

par MM.

POIRÉ, professeur au lycée Condorcet

et **PERRIER**

professeur au Muséum d'Histoire naturelle, membre de l'Institut

Sous presse

Paraîtra prochainement en Livraisons



La Lecture en Classe à l'Étude et dans la Famille

Paraissant tous les samedis et contenant les chefs-d'œuvre de la littérature contemporaine

Sous la direction de **M. J. STEEG,** Inspecteur général de l'instruction publique.

Chaque semestre de 1894, 1895, 1896 et 1897, forme 1 volume de 625 pages. — Broché. **3 fr.** — Cartonné. **3 fr. 75**

(Demander le prospectus special)

GLOBES TERRESTRES

NUMÉROS	CIRCONFÉRENCES	Montés sur pied bois — PRIX — A Paris	Montés sur pied bois — PRIX — En province franco	Inclin. sur l'écliptique pied bois — PRIX — A Paris	Inclin. sur l'écliptique pied bois — PRIX — En province franco	Inclin. sur l'écliptique pied fonte bronzée — PRIX — A Paris	Inclin. sur l'écliptique pied fonte bronzée — PRIX — En province franco	Demi-méridien cuivre pied bois — PRIX — A Paris	Demi-méridien cuivre pied bois — PRIX — En province franco	Cercle et méridien cuivre — PRIX — A Paris	Cercle et méridien cuivre — PRIX — En province franco
Nouveau **Globe terrestre**, dressé par M. Levasseur											
1	1 60	52 »	64 »	56 »	68 »	57 »	72 »	72 »	84 »	142 »	157 »
Nouveau **Globe terrestre**, dressé d'après les atlas du colonel Niox											
1	1 »	15 »	20 »	16 50	21 50	18 »	23 »	24 »	29 »	40 »	47 »
Le même globe existe en anglais, en espagnol et en portugais.											
Nouvelles **Sphères terrestres**, dressées par M. Ch. Périgot et dessinées par M. Mourraux											
0	» 40	5 »	6 25	6 50	7 75	7 50	9 »	9 »	10 50	12 50	15 »
1	» 50	6 50	8 50	7 50	9 50	8 50	11 »	10 »	12 50	18 »	22 »
2	» 80	10 »	13 50	12 »	15 50	14 »	18 »	18 »	22 »	30 »	35 »
3	1 »	15 »	20 »	16 50	21 50	18 »	23 »	24 »	29 »	40 »	47 »
Sphères terrestres, dressées par MM Ch. Larochette et M. Bonnefond											
1	» 60	10 50	13 »	12 50	15 »	13 »	16 50	18 »	20 50	34 »	38 »
2	» 90	15 »	19 50	17 »	21 50	19 »	24 »	25 »	29 »	46 »	53 »
3	1 20	31 »	39 »	34 »	42 »	36 »	46 »	46 »	54 »	86 »	96 »
4	1 60	52 »	64 »	56 »	68 »	57 »	72 »	72 »	84 »	142 »	157 »

Atlas de Géographie Générale *Avec Notes Statistiques, Historiques et Géographiques*

Par le **Colonel NIOX,** Professeur à l'École supérieure de Guerre.

Contenant **34 Cartes dont 18 simples,** de 0m30 sur 0m40 et **16 doubles** de 0m40 sur 0m60

Les cartes et notices réunies dans un élégant cartonnage en toile pleine. . . . . **50** fr.

La reliure en sus, toile pleine . . . . **8** fr

ATLAS de GÉOGRAPHIE GÉNÉRALE

Par le **Colonel Niox,** Prof. à l'École sup. de Guerre

Avec **Cartes historiques**

par **E. DARSY,** *Professeur au Lycée Louis-le-Grand*

Édition de 48 cartes in-4°, Relié toile . . . **7** fr. **50**

— de 80 cartes in-4°, Relié toile . . . **12** »

— de 56 cartes physiques et politiques in-4°, Relié toile. . . . . **9** »

Petit Atlas de GÉOGRAPHIE GÉNÉRALE

renfermant 25 cartes

précédées de notices statistiques. Superficies, mesures population, voies de communications, lignes télégraphiques, câbles, courants, température, altitudes, budgets, armées, flottes, monnaies, etc.

FORMAT DE POCHE

1 vol. in-8° écu, avec cartonnage toile souple fers spéciaux, tranche rouge . . . . **3** fr

Grand Atlas de *Géographie physique et politique* par Émile LEVASSEUR

58 planches dont 56 simples de 0m45 sur 0m65 et 2 doubles de 0m65 sur 0m90

renfermant **160** cartes et environ **330** cartons. . . . . **60** fr. Relié **68** fr.

Dictionnaire de Géographie commerciale

Contenant, sur les Marchés et Pays commerçants du Globe, tous les renseignements utiles aux négociants et industriels, suivi d'une carte générale de tous les Jeux compris dans l'ouvrage et d'un tableau gén. des tarifs douaniers, par J.-A. Ganeval. 1 vol. gr. in-4° de 816 p. **50** fr.

Jeux Géographiques

Pour plus de détails et pour la règle des jeux voir le prospectus spécial

DOMINOS GÉOGRAPHIQUES

(Brevetés S. G. D. G.)

BASSINS

de la Seine, 1 jeu . . . . » fr. **60**

de la Loire, 3 jeux . . . . **1** fr. **80**

de la Garonne, 2 jeux. . . . . **1** fr. **20**

du Rhône, 2 jeux . . . . **1** fr. **20**

Les 4 bassins réunis dans une élég. boite. **6** fr »

LE TOURISTE (*Jeu de dés*)

Voyages circulaires sur les lignes de chemins de fer de la France et de l'étranger.

En Vente : Carte n° 1. — **Paris à Marseille. — N° 2 — Paris à Berlin. — N° 3. — Paris à Vienne,** avec **retour par Trieste, Milan et la Suisse.**

La carte simple avec cornet de dés et accessoires. » fr. **75**

Le jeu, cartonné avec dés et accessoires . . . . **1** fr

Jeu du Tour du Monde

Ce jeu est à la fois instructif et récréatif pour les enfants. Il a été installé sur le globe de M. E. Levasseur. Prix du jeu, *franco*. **42** fr. — Le même, très jolie monture nickelée (pied et cercle). **65** fr.

LOTO NATIONAL

Le Loto national se compose :

1° De cinq cartes de France, ayant un rond sur l'emplacement de chaque préfecture. *La préfecture est indiquée en gros caractères et, sauf quelques exceptions, toujours directement sous le petit rond ;*

2° De cinq petites boites contenant chacune 20 patins dont 5 jaunes, 5 verts, 5 rouges et 5 noirs, plus des tubes en métal blanc, qui se posent sur les patins pour servir de marque ;

3° D'un sac contenant *les boules de loto* ; chaque boule portant la désignation d'une préfecture

Prix de ce jeu, dans une élégante boite. . . . . **15** fr.

FRANCE ÉLECTRIQUE

Ce nouveau jeu est sans contredit une des créations géographiques les plus ingénieuses qui aient jamais été imaginées.

Il se compose :

1° D'une jolie carte de **France physique et politique** en chromo-lithographie tirée en 6 **couleurs et encadrée** dans un cadre de pitchpin verni. 2° **d'un carillon** électrique actionné par une pile sèche **présentant par** cela même une sécurité absolue

Prix. **25** fr

Pile de rechange. . . . . **5** fr

NÉCESSAIRE GÉOGRAPHIQUE Il se compose d'une magnifique boite façon ébène, avec l'écusson argent de l'INSTITUT GÉOGRAPHIQUE DE PARIS, double fond, **serrure.** Il renferme tout ce qui est indispensable pour le dessin, l'orientation, le coloris d'une carte **géographique**. . . . **35** fr

Imp. A. Gautherin, 141, rue de Vaugirard, Paris

Le Gérant Ch. Delagrave.

LA REVUE DE PARIS

La *Revue de Paris* est dans sa quatrième année; sous la direction de MM. Ernest Lavisse, de l'Académie française, et Louis Ganderax, elle occupe dès maintenant une place particulière au premier rang des Revues françaises et étrangères.

Examinons seulement le bilan de l'année courante. Voici ce que la *Revue de Paris* a publié depuis le 1er janvier 1897 :

ROMANS, NOUVELLES, THÉATRE

Le Songe d'une Matinée de Printemps, par **GABRIEL D'ANNUNZIO**; — Les Déracinés, par **MAURICE BARRÈS**; — Le Départ, par **HENRY BECQUE**; — L'Alibi, par **TRISTAN BERNARD**; — Parole jurée, par **MARIE-ANNE DE BOVET**; — Lettres d'une Amoureuse, par **BRADA**; — Adoptée, par **ANNA CATHARINA**; — Yachting, par le marquis **COSTA DE BEAUREGARD**; — Le Repas du Lion, par **FRANÇOIS DE CUREL**; — La plus belle fille du monde, par **PAUL DÉROULÈDE**; — Babel, par **AUGUSTIN FILON**; — Hassin, par **JEAN HESS**; — Jean-Gabriel Borkman par **HENRIK IBSEN**; — Le Sang de la Sirène, par **A. LE BRAZ**; — Ramuntcho, par **PIERRE LOTI**; — Le Carnaval de Nice, par **PAUL** et **VICTOR MARGUERITTE**; — Golo, par **POL NEVEUX**; — Contes pour trois Soirs d'Automne, par **HENRI DE RÉGNIER**; — La Tentatrice, par **J.-H. ROSNY**; — Saint Louis, par **ROMAIN ROLLAND**; — La Samaritaine, par **EDMOND ROSTAND**; — Aux Lumières, par **JEANNE SCHULTZ**; — Les Noces d'Yolanthe, par **H. SUDERMANN**; — Le Moine noir, par **ANTON TCHÉKHOV**; — Les deux Rives, par **FERNAND VANDEREM**.

POÉSIE

Des vers du Vicomte **DE BORRELLI**, de **MAURICE BOUCHOR**, de **HENRI CHANTAVOINE**, de **PIERRE GAUTHIEZ**, de **FERNAND GREGH**, de **CHARLES GUÉRIN**, de **PIERRE DE NOLHAC**, de **JACQUES NORMAND**, de **RAPHAEL PERIÉ**, d'**ANDRÉ RIVOIRE**, de **GEORGES RODENBACH**, d'**EDMOND ROSTAND**, d'**AMÉDÉE ROUQUÈS**.

MÉMOIRES ET CORRESPONDANCES

Lettres (1814-1871), par **ALEXANDRE Ier** et madame **de STAËL**; — Correspondance d'**ERNEST RENAN** et **M. BERTHELOT**; — Après Navarin (1828), par le Baron **BRENIER**; — A ma Fenêtre : en Province, par **JEAN BRETON**; — Thèbes, par **ANDRÉ CHEVRILLON**; — Mission à Berlin : Berlin avant les Barricades; Berlin pendant les Barricades (1848), par le Comte **AD. DE CIRCOURT**; — Souvenirs et Impressions, par Madame **ALPHONSE DAUDET**; — Islandais, par **W. de DURANTI**; — Souvenirs (1848-1851), par le Général **FLEURY**; — Dans la Baie de Cancale, par **C. GABILLOT**; — Lettres de 1870-1871, par **CH. GOUNOD**; — Chez les Sakalaves, par **GROSCLAUDE**; — Lettres à Montalembert, par **LAMENNAIS**; — Impressions d'Annam, par **PIERRE LOTI**; — Au pays des Afridis, par **GEORGES NOBLEMAIRE**; — Sur le Haut-Mékong : Dernières Étapes, par le Prince **HENRI D'ORLÉANS**; — Ma Retraite du Pouvoir, par le Duc **DE RICHELIEU**; — De Fontainebleau à Fréjus, par le Comte **SCHOUVALOFF**; — Madame Cornu et Napoléon III, par **NASSAU-W. SENIOR**; — Lettres à une Puritaine, par **ALFRED DE VIGNY**; — Pages inconnues, par **J.-J. WEISS**.

GLOBES TERRESTRES

NUMÉROS	CIRCON-FÉRENCES	Montés sur pied bois — PRIX — A Paris	Montés sur pied bois — PRIX — En province *franco*	Inclin. sur l'écliptique pied bois — PRIX — A Paris	Inclin. sur l'écliptique pied bois — PRIX — En province *franco*	Inclin. sur l'écliptique pied fonte bronzée — PRIX — A Paris	Inclin. sur l'écliptique pied fonte bronzée — PRIX — En province *franco*	Demi-méridien cuivre pied bois — PRIX — A Paris	Demi-méridien cuivre pied bois — PRIX — En province *franco*	[illegible] et mér[illegible] — PR[illegible] — A Paris	[illegible]
		Nouveau **Globe terrestre,** dressé par M. LEVASSEUR									
1	1 60	52 »	64 »	56 »	68 »	57 »	72 »	72 »	84 »	142 »	[illegible]
		Nouveau **Globe terrestre,** dressé d'après les atlas du colonel NIOX									
1	1 »	15 »	20 »	16 50	21 50	18 »	23 »	24 »	29 »	40 »	[illegible]
		Le même globe existe en anglais, en espagnol et en portugais.									
		Nouvelles **Sphères terrestres,** dressées par M. CH. PÉRIGOT et dessinées par M. MOUREAUX									
0	» 40	5 »	6 25	6 50	7 75	7 50	9 »	0 »	10 50	12 50	[illegible]
1	» 50	6 50	8 50	7 50	9 50	8 50	11 »	10 »	12 50	18 »	[illegible]
2	» 80	10 »	13 50	12 »	15 50	14 »	18 »	18 »	22 »	30 »	[illegible]
3	1 »	15 »	20 »	16 50	21 50	18 »	23 »	24 »	29 »	40 »	[illegible]
		Sphères terrestres, dressées par MM. CH. LAROCHETTE et M. BONNEFOND									
1	» 60	10 50	13 »	12 50	15 »	13 »	16 50	18 »	20 50	34 »	[illegible]
2	» 90	15 »	19 50	17 »	21 50	19 »	24 »	25 »	29 »	46 »	[illegible]
3	1 20	31 »	39 »	34 »	42 »	36 »	46 »	46 »	54 »	86 »	[illegible]
4	1 60	52 »	64 »	56 »	68 »	57 »	72 »	72 »	84 »	142 »	[illegible]

Atlas de Géographie Générale *Avec Notes Stat[illegible] Historiques et Géog[illegible]*

Par le **Colonel NIOX,** Professeur à l'École supérieure de Guerre.

Contenant **34 Cartes dont 18 simples,** de 0m30 sur 0m40 et **16 doubles** de 0m40 sur [illegible]

Les cartes et notices réunies dans un élégant cartonnage en toile pleine. 50

La reliure en sus, toile pleine 5

ATLAS de GÉOGRAPHIE GÉNÉRALE

Par le **Colonel Niox,** Prof. à l'École sup. de Guerre

Avec **Cartes historiques**

par **E. DARSY,** *Professeur au Lycée Louis-le-Grand*

Édition de 48 cartes in-4°, Relié toile . . . **7 fr. 50**

— de 80 cartes in-4°, Relié toile . . . **12** »

— de 56 cartes physiques et politiques in-4°, Relié toile. . . . . **9** »

Petit Atlas de GÉOGRAPHIE GÉNÉRALE

renfermant 25 cartes

précédées de notices statistiques. Superficie[illegible] population, voies de communications. [illegible] télégraphiques, câbles, courants, temp[illegible] altitudes, budgets, armées, flottes, monnai[illegible]

FORMAT DE POCHE

1 vol. in-8° écu, avec cartonnage toile [illegible] fers spéciaux, tranche rouge 3

Grand Atlas de *Géographie physique et politique* par Émile LEVASSEUR

58 planches dont 56 simples de 0m45 sur 0m65 et 2 doubles de 0m65 sur 0m90

renfermant **160** cartes et environ **330** cartons. . . . . **60** fr. Relié **68** fr.

Dictionnaire de Géographie commerciale

Contenant, sur les Marchés et Pays comm[illegible] Globe, tous les renseignements utiles aux [illegible] et industriels, suivi d'une carte générale d[illegible] Jeux compris dans l'ouvrage et d'un tableau gén. des tarifs douaniers, par J.-A. GANEVAL. 1 vol. gr. in-4° de 8[illegible] 5[illegible]

Jeux Géographiques

Pour plus de détails et pour la règle des jeux voir le prospectus spécial

DOMINOS GÉOGRAPHIQUES

(Brevetés S. G. D. G.)

BASSINS

de la Seine, 1 jeu . . . . » fr. 60

de la Loire, 3 jeux . . . . 1 fr. 80

de la Garonne, 2 jeux. . . . . 1 fr. 20

du Rhône, 2 jeux . . . . 1 fr. 20

Les 4 bassins réunis dans une élég. boite. 6 fr. »

LE TOURISTE *(Jeu de dés)*

VOYAGES circulaires sur les lignes de chemins de fer de la France et de l'étranger.

EN VENTE : Carte n° 1. — Paris à Marseille. — N° [illegible] — Paris à Berlin. — N° 3. — Paris à Vienne, [illegible] retour par Trieste, Milan et la Suisse.

La carte simple avec cornet de dés et accessoires. [illegible]

Le jeu, cartonné avec dés et accessoires . . . [illegible]

Jeu du Tour du Monde

Ce jeu est à la fois instructif et récréatif pour les enfants. Il a été installé sur le GLOBE DE M. E. LEVASSEUR. Prix du jeu, *franco*. **42** fr. — LE MÊME, très jolie monture nickelée (pied et cercle). **65** fr.

LOTO NATIONAL

LE Loto national se compose :

1° De cinq cartes de France, ayant un rond sur l'emplacement de chaque préfecture. *La préfecture est indiquée en gros caractères et, sauf quelques exceptions, toujours directement sous le petit rond.*

2° De cinq petites boites contenant chacune 20 patins dont 5 jaunes, 5 verts, 5 rouges et 5 noirs, plus des tubes en métal blanc, qui se posent sur les patins pour servir de marque ;

3° D'un sac contenant *les boules de loto ;* chaque boule portant la désignation d'une préfecture.

Prix de ce jeu, dans une élégante boite. . . . . **15** fr.

FRANCE ÉLECTRIQUE

CE nouveau jeu est [illegible] géographiques les plus [illegible] été imaginées.

Il se compose [illegible]

1° D'une [illegible] en chromo[illegible] dans un [illegible] trique [illegible] même [illegible]

P[illegible]

P[illegible]

NÉCESSAIRE GÉOGRAPHIQUE

Il se compose d'un[illegible] de l'INSTITUT GÉO[illegible] ferme tout ce qui est indispensable pour le dessin, l'orient[illegible]

Imp. A. Gautherin, 131, rue de Vaugirard, Paris.

LA

REVUE DE PARIS

La *Revue de Paris* est dans sa quatrième année ; sous la direction de MM. Ernest Lavisse, de l'Académie française, et Louis Ganderax, elle occupe dès maintenant une place particulière au premier rang des Revues françaises et étrangères.

Examinons seulement le bilan de l'année courante. Voici ce que la *Revue de Paris* a publié depuis le 1er janvier 1897 :

ROMANS, NOUVELLES, THÉATRE

Le Songe d'une Matinée de Printemps, par **GABRIEL D'ANNUNZIO** ; — Les Déracinés, par **MAURICE BARRÈS** ; — Le Départ, par **HENRY BECQUE** ; — L'Alibi, par **TRISTAN BERNARD** ; — Parole jurée, par **MARIE-ANNE DE BOVET** ; — Lettres d'une Amoureuse, par **BRADA** ; — Adoptée, par **ANNA CATHARINA** ; — Yachting, par le marquis **COSTA DE BEAUREGARD** ; — Le Repas du Lion, par **FRANÇOIS DE CUREL** ; — La plus belle fille du monde, par **PAUL DÉROULÈDE** ; — Babel, par **AUGUSTIN FILON** ; — Hassin, par **JEAN HESS** ; — Jean-Gabriel Borkman par **HENRIK IBSEN** ; — Le Sang de la Sirène, par **A. LE BRAZ** ; — Ramuntcho, par **PIERRE LOTI** ; — Le Carnaval de Nice, par **PAUL** et **VICTOR MARGUERITTE** ; — Golo, par **POL NEVEUX** ; — Contes pour trois Soirs d'Automne, par **HENRI DE RÉGNIER** ; — La Tentatrice, par **J.-H. ROSNY** ; — Saint Louis, par **ROMAIN ROLLAND** ; — La Samaritaine, par **EDMOND ROSTAND** ; — Aux Lumières, par **JEANNE SCHULTZ** ; — Les Noces d'Yolanthe, par **H. SUDERMANN** ; — Le Moine noir, par **ANTON TCHÉKHOV** ; — Les deux Rives, par **FERNAND VANDÉREM**.

POÉSIE

Des vers du Vicomte **DE BORRELLI**, de **MAURICE BOUCHOR**, de [illegible] **CHANTAVOINE**, de **PIERRE GAUTHIEZ**, de **FERNAND GREGH**, de [illegible] **GUÉRIN**, de **PIERRE DE NOLHAC**, de **JACQUES NORMAND**, de [illegible] **PERIÉ**, d'**ANDRÉ RIVOIRE**, de **GEORGES RODENBACH**, d'[illegible] d'**AMÉDÉE ROUQUÈS**.

MÉMOIRES ET CORRESPONDANCES

Lettres (1814-1871), par **ALEXANDRE Ier** et [illegible] — [illegible] pondance d'**ERNEST RENAN** et **M. BERTHELOT** ; — [illegible] — A ma Fenêtre ; en Province, par [illegible] par **ANDRÉ CHEVRILLON** ; — Mission à Berlin [illegible] (1848), par le Comte [illegible] par Madame **ALPHONSE DAUDET** ; — [illegible] (1848-1871), par le Général [illegible] par [illegible] ; — Lettres de [illegible] — Lettres à [illegible] **PIERRE LOTI** — [illegible]

[illegible] et [illegible] 16 fr. [illegible] (1896), 1 volume. 16 fr. [illegible] la 5e année. [illegible] du 1er de chaque trimestre. [illegible] Union postale : Un an, 18 fr.

[illegible] ndat-poste

ÉTUDES HISTORIQUES

La Séparation de l'Église et de l'État (1794-1802), par F.-A. AULARD; — Michele Amari, par DANIEL HALÉVY; — Louis IX, par CH.-V. LANGLOIS; — Le duc d'Aumale, par AUGUSTE LAUGEL; — Sur les Galères du Roi, par ERNEST LAVISSE; — Les Bonapartes et le 18 Brumaire, par FRÉDÉRIC MASSON; — La Marche de Murat sur Madrid (1808), par le Comte MURAT; — Les Derniers Conventionnels (1814-1854); Bernadotte et les Bourbons (1812-1814), par LÉONCE PINGAUD; — L'Art de Frédéric II; l'Art de Napoléon, par le Commandant ROUSSET; — Athènes et Constantinople en 1859, par L. THOUVENEL.

ÉTUDES POLITIQUES

Maha Chulalongkorn, roi de Siam, par HENRI BENOIT; — La Politique du Sultan; La Macédoine, par VICTOR BÉRARD; — L'Autonomie Tunisienne, par EUGÈNE BONHOURE; — La Troisième République, par JULES FERRY; — Questions; Mauvaise Méthode; Note sur le Livre Jaune; Notre Politique orientale, par ERNEST LAVISSE; — La Chambre basse, par LÉOUZON LE DUC; — L'Orient, par le Prince MALCOM KHAN; — L'Insurrection sicilienne, par H. MEREU; — Les Russes devant Constantinople (1877-1878), par ★★★; — La Puissance économique de l'Allemagne, par ★★★; — Péril possible, par ★★★.

ÉTUDES LITTÉRAIRES

Un Mari d'actrice au XVIIe siècle, par N.-M. BERNARDIN; — La Poésie vivante, par ADOLPHE BOSCHOT; — Les Déformations de la Langue française, par ÉMILE DESCHANEL; — Sainte-Beuve, par ÉMILE FAGUET; — Nietzsche et Wagner, par DANIEL HALÉVY; — Beaumarchais et Figaro, par ANDRÉ HALLAYS; — A Waterloo, par GUSTAVE LARROUMET; — Une Amie de Liszt, par D. MELEGARI; — Les Débuts de Gérard de Nerval, par LÉON MILLOT; — Alexandre Dumas père, par H. PARIGOT; — La Vie intérieure de Marceline Desbordes-Valmore, par HENRI POTEZ; — La Syntaxe et le Style, par SULLY PRUDHOMME; — Notes sur Hugo; Notes sur Alfred de Vigny, par HENRI DE RÉGNIER; — Le Dernier Amour de Lope de Vega, par GUSTAVE REYNIER; — La Fin d'une Légende, par S. ROCHEBLAVE.

CRITIQUE D'ART

Notes sur l'Art français, par ANTOKOLSKY; — La Peinture et le Public, par ANDRÉ CHEVRILLON et ÉMILE HOVELAQUE; — L'Art public, par H. FIERENS-GEVAERT; — Les Salons de 1897, par MAURICE HAMEL; — Trois Succès au Théâtre, par GUSTAVE LARROUMET; — Le Théâtre de Bayreuth est-il en déclin? par ALBERT LAVIGNAC; — Le Théâtre populaire, par MAURICE POTTECHER; — La Duse, par le Comte PRIMOLI; — Portraits de Femmes et d'Enfants; la Maison des Artistes, par ARY RENAN; — Charles Gounod, par CAMILLE SAINT-SAËNS.

QUESTIONS DIVERSES

L'Éducation du Peuple en France et en Angleterre, par HENRI BERENGER; — Qu'est-ce que la Sociologie? par C. BOUGLÉ; — La Défense contre la Maladie, par E. DUCLAUX; — La Folie d'Auguste Comte, par GEORGES DUMAS; — Le Crédit agricole et l'État, par LOUIS DURAND; Les Débuts de l'État-Major général, par le Colonel FIX; — Une Future Capitale, par ALFRED DUMAINE; — Les Primes à la Marine marchande, par EUGÈNE FLORNOY; — Vers le Pôle : Nansen et Andrée; Sven Hedin dans l'Asie centrale, par O.-G. DE HEIDENSTAM; — Le Mouvement agraire en France, par LÉOPOLD MABILLEAU; — La Peste, par le Docteur E. MOSNY; — Peuples et Patries, par FRIEDRICH NIETZSCHE; — Le Peuplement français de la Tunisie, par JULES SAURIN; — En Suède, par ERIK SJOESTEDT; — Le Système français d'Impôts, par RENÉ STOURM; — La Frontière de l'Est, par ★★★; — L'État de notre Marine de guerre, par ★★★; — La Crise austro-hongroise, par ★★★.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Les Annonces sont reçues par M. L. LOIZEAU, 5, rue Guichard.

MAISON à Paris, r. de Thann. 8. Cont. 245 m. Rev. br. 13.127 fr. 70 c. M. à pr. 225.000 fr. A adj. s. 1 ench. Ch. not., mardi 21 décembre. S'ad. à Me Breuillaud, notaire, 333, rue Saint-Martin.

MAISON NEUVE r. du Four, 55, près Croix-Rouge. Rev. br. 21.542 fr. M. à pr. 300.000 fr. A adj. s. 1 ench. Ch. not., le 21 décembre 97. S'adr. à Me Breuillaud, notaire, 333, rue Saint-Martin.

MAISON à Paris, r. des Grands-Augustins, 17. Cont. 331 m. 80. Rev. br. 9.380 f. M. à p. 90.000 fr. A adj. s. 1 ench. Ch. not. Paris, 18 janvier 98, par Me Dauchez, notaire, 37, quai de La Tournelle.

VILLE DE PARIS. — A adjug. s. 1 ench. Ch. des not. de Paris, le 28 décembre 1897, en 1 lot, IMMEUBLES à Paris, r. de Charonne, 97, 99 et 101, anc. hôtel Richard-Lenoir et anc. couvent de Bon-Secours. Surf. tot. 6·589 m. 65. M. à pr. (65 fr. le m.) 428.327 fr. 25. (Prêt du Crédit foncier.) S'ad. aux not. Mes Delorme, 11, r. Auber, et Mahot de la Quérantonnais, 14, r. des Pyrénées, dép. ench.

VILLE DE PARIS. — A adjug. s. 1 ench. Ch. des not. de Paris, le 28 décembre 1897, 7 lots de TERRAINS à Paris (18e arrond.)., r. des Grandes-Carrières. 5 lots. Surf. 315 m. 52 et 347 m. 40. M. à pr. 65 fr. le mèt.; rues Lamarck et Carpeaux 1er lot (angle). Surf. 497 m. 39. Mise à pr. 85 fr. le mèt.; 2e lot (2 faç.). Surf. 572 m. 14. M. à pr. 75 fr. le m. S'ad. à Mes Delorme, 11, r. Auber, et Mahot de la Quérantonnais, 14, r. Pyramides, dép. enc.

MAISON rue et place Nationale, 118, angle rue Clisson. Cont. 493 m. Rev. br. 6.700 fr. M. à pr. 80.000 f. A adj. s. 1 ench. Ch. not., 28 décembre. S'adr. à Me Vian, not., 3, rue de Turbigo, Paris.

MAISON aven. du Bois-de-Boulogne, r. Rude, 5. Cont. 320 m. env. Rev. 16.592 fr. env. M. à prix 150.000 fr. A adjuger sur 1 ench. Ch. des not. de Paris, le mardi 21 décembre 1897. S'adresser à Me Bertrand-Taillet, not., 66, r. Pierre-Charron.

MAISON angle r. des Ecoles, 43, et r. Jean-de-Beauvais, 19. Rev. br. 18.930 fr. M. à pr. 280.000 f. A adj. s. 1 enc. Ch. not., mardi 21 décembre 97. S'ad. Me Bertrand-Taillet, not., 66, r. Pierre-Charron.

MAISON passage Gustave-Lepeu, 16. Rev. br. 2.810 fr. M. à pr. 25.000 fr. A adjug. s. 1 ench. Ch. des not. de Paris, le 21 décembre 97. S'adr. à Me Massion, notaire, 58, boulevard Hausmann.

1° HOTEL av. Jardin, av. La Motte-Piquet, 63. Cont. 700 m. env. M. à p. 75.000 fr. — 2° TERRAIN à côté, av. écurie et hangar. Cont. 388 mèt. M. à p. 15.000 f., fac. réun. ces 2 lots. — 3° BOIS à Taverny. Cont. 25 ares. M. à pr. 100 fr. A adj. sur 1 ench. Ch. des not. de Paris, le 21 décembre 1897. S'adr. à Me Bourdel, not., 30, rue Beuret.

ACTIONS. — 70 actions *Société Belge Pétrole Canada*. — 50 act. *Compagnie de Mozambique*. — 25 act. *Dynamite du Transvaal*. — 12 act. *Société Petrolum oil Trust Limited*. — 110 act. *Comp. Souffre et Cuivre de Tharsis*. — 60 act. *Bains Mer et Cercle Etrangers Monaco*. — 100 act. *Bristish South Africa Company* (Beira Railway). A adj. 30 lots, ét. Me Courcier, not., 2, r. de Choiseul, le 15 décembre 1897, midi. S'ad. à M. Fauque, curat., r. Chauchat, 22; Me Audoin, av., 2, r. Choiseul; Me Courcier, not.

ACTIONS. — 1° Une *Union* vie. M. à pr. 4.000 fr. — 2° 2 *Union* incendie. M. à pr. ch. 14.000 fr. — 3° 2 *France* incendie. M. à p. ch. 12.000 fr. — 4° 10 *France* vie, en 2 lots. M. à p. ch. 2.000 f. — 5° 8 *Monde* vie, en 2 lots. M. à pr. ch. 600 fr. — 6° 17 *Paternelle* incendie. M. à p. ch 4.000 fr. — — 7° 15 *Caisse Paternelle*, en 3 lots. M. à pr. ch. 750 fr. — 8° 1 act. *Comp. des Immeubles* de la rue Monceau et du boulev. de Courcelles. M. à p. 2.000 fr. — 1 *Assur. gén.* incendie. M. à pr. 30.000 fr. — 10° 4 *Providence* accident, en 1 lot. M. à pr. 600 fr. A adj. 22 décembre 97, ét. de Me Kastler, not., faub. St-Honoré, 116. S'adr. à Me Benoist, avoué, 4, avenue de l'Opéra, et audit Me Kastler.

B.

Voyages Extraordinaires

Couronnés par l'Académie

Jules VERNE



Face au Drapeau.
Clovis Dardentor.

Cinq semaines en ballon.
Voyage au centre de la Terre.

Aventures de 3 Russes.
Une Ville flottante.

Cinq cents millions de la Begum.
Tribulations d'un Chinois en Chine.

Le Château des Carpathes.
Claudius Bombarnac.

De la Terre à la Lune.
Autour de la lune.

L'Etoile du Sud.
L'Archipel en feu.

Les Indes Noires.
Le Chancellor.

Le Rayon vert.
L'Ecole des Robinsons.

Robur le Conquérant.
Un Billet de loterie.

Sans dessus dessous.
Le Chemin de France.

Le Tour du monde en 80 jours.
Le Docteur Ox.

Un volume séparé
Broché **4** *fr.* **50**
Cartonné **6** *fr.*

2 ouvrages réunis en un volume
Broché **9** *fr.*
Cartonné **12** *fr.*
Relié **14** *fr.*



+LE SPHINX DES GLACES

L'Ile à Hélice.
Maître Antifer.
P'tit bonhomme.
Un Capitaine de quinze ans.
Deux ans de vacances.
Mrs. Branican.
La Jangada.
Michel Strogoff.
César Cascabel.
20000 lieues sous les mers.
Le Pays des fourrures.
Kéraban-le-Têtu.
La Maison à vapeur.
Hector Servadac.
Famille sans nom.
Aventures du Capitaine Hatteras.
Nord contre Sud.

Un volume broché **9** fr.
Cartonné . . **12** fr.
Relié . . . **14** fr.

Mathias Sandorf.
L'Ile mystérieuse.
Les Enfants du capitaine Grant.
Géographie illustrée de la France.

Brochés . . **10** fr.
Cartonnés . **13** fr.
Reliés. . . **15** fr.

DÉCOUVERTE DE LA TERRE
Les premiers explorateurs.
Les grands navigateurs du XVIIIe siècle
Les Voyageurs du XIXe siècle.

Brochés **7** fr.
Cart.. **10** fr.
Reliés **11** fr.

Les 3 ouvrages réunis en un seul beau volume
Cartonné **25** *fr.* — *Relié* **30** *fr.*

Collection complète
37 volumes
grand in-8° illustrés

Brochés . . **331** fr.
Cartonnés. **442** fr.
Reliés . . **513** fr.

Le Superbe Orénoque
Roman inédit
paraîtra à partir du 1er janvier 1898 dans le
MAGASIN D'EDUCATION ET DE RÉCRÉATION

❋ Les Romans d'Aventures ❋

Nouveauté 1898 par ANDRÉ LAURIE

★ Les Chercheurs d'or de l'Afrique australe ★

GÉRARD & COLETTE

Illustrations de **L. BENETT**

Un volume grand in-8° jésus
Broché : 7fr
Cartonné toile : 10fr
Relié : 11fr



VOLUMES
in 8° raisin
Brochés : 7fr
Cartonnés : 9fr40
Reliés : 11fr

ANDRÉ LAURIE

Le Rubis du Grand Lama
ATLANTIS (avec gravures en couleurs)
Cartonné toile : 10 *fr.*
De New-York à Brest en 7 heures
LE SECRET DU MAGE. ✣ LE CAPITAINE TRAFALGAR

J. VERNE ET A. LAURIE
L'ÉPAVE DU CYNTHIA

ANDRÉ LAURIE

La Vie de Collège dans tous les temps

et dans tous les pays

RUSSIE
Mémoires d'un Collégien russe

ANGLETERRE
Scènes de la Vie de Collège

ITALIE
Tito le florentin

GRÈCE
L'Écolier d'Athènes
[illegible] 10

ESPAGNE
Le Bachelier de Séville

NORWÈGE
Axel Ebersen

ALLEMAGNE
Un Écolier hanovrien

FRANCE
Mémoires d'un Collégien
Une Année de Collège à Paris

JAPON
Autour d'un lycée japonais

ÉTATS-UNIS : L'Oncle de Chicago



Magasin d'Éducation et de Récréation

Jeunesse ✻ Famille ✻ Enfance

Journal de TOUTE LA FAMILLE — COURONNÉ PAR L'ACADÉMIE Française

Magasin Illustré d'Éducation et de Récréation



FONDÉ EN 1864 PAR **P.-J. Stahl** — DIRIGÉ PAR **J. Verne** ET **J. Hetzel**

Et SEMAINE DES ENFANTS réunis

33 Années — **Collection complète** — 66 Volumes

Première Série : 30 années (1864-1894) : **120** fr.
Nouvelle Série : 3 années, formant 3 volumes chacun de 768 pages.
Broché : **14** fr. — Cartonné : **18** fr. — Relié : **20** fr.

ABONNEMENT pour ÉTRENNES

Un An

Paris	**14** fr.
Départements	**16** fr.
Union	**17** fr.

Un An

Envoi gratis d'un numéro spécimen

Nouveauté 1898 — Volume in-8° jésus illustré.



Illustrations de
PAUL DESTEZ

Prix : *Broché* **7** *fr.* — *Cartonné toile* **10** *fr.* — *Relié* **11** *fr.*

DU MÊME AUTEUR

Ce qu'on dit à la Maison (Même série voir page 6).

Petit Jean (Petite Bibliothèque Blanche) (Voir page 12).

Volume in-8° Cavalier

ILLUSTRÉ PAR

G. ROUX, J. GEOFFROY, SEMEGHINI

Broché 4 fr. 50 — Cartonné toile 6 fr.



ŒUVRES DE J. LERMONT

Kitty et Bo, Histoire de deux bébés	1 vol. in-8° cavalier, voir page	10
Les jeunes filles de Quinnebasset	1 — — —	10
Un heureux malheur.	1 — — —	10
Siribeddi	1 — — —	10
Mes frères et moi	1 volume in-16 . . Voir page	12

LIVRES ILLUSTRÉS

LE MARIAGE DE LOTI, par **Pierre Loti**, de l'Académie française, avec des illustrations de l'auteur et de **A. Robaudi** (CALMANN LÉVY, éditeur.)

Dans l'œuvre déjà considérable du jeune et illustre académicien, *le Mariage de Loti* est un des romans les plus attachants, un de ceux où l'émotion intime est la plus délicate et la plus exquisement attendrie. C'est un de ces livres qu'on ne peut lire sans être profondément et mystérieusement troublé, et qu'on aime à reprendre souvent, les soirs de mélancolie rêveuse et vague, parce qu'on est sûr par avance qu'il exprime tout des langueurs douces auxquelles on s'abandonne. Les éditeurs ont voulu que cette œuvre de grâce et de tendresse eût sa place à part dans leur collection et dans les bibliothèques. Sur beau papier de luxe, pour les amateurs de livres précieux, ils ont fait tirer cette nouvelle édition, et ils ont voulu que, çà et là, elle fût ornée de superbes gravures. L'auteur lui-même a illustré son livre : de ces pays merveilleux que si peu d'artistes ont contemplés, il avait rapporté des souvenirs précis; lui seul pouvait savoir exactement le décor particulier du livre, évoquer avec une poétique vérité la douce figure de Rarahu; il y a pleinement réussi.

L'EXPÉDITION DE MADAGASCAR *(Journal de campagne)*, par le **docteur Édouard Hocquard**, médecin principal de l'armée, attaché à l'état-major du corps expéditionnaire. Illustré de 147 dessins gravés d'après les photographies de l'auteur. (HACHETTE ET Cie, éditeurs.)

L'expédition de Madagascar est encore toute récente. Quelle que fût la résistance d'un ennemi perfide, on n'ignore pas que la maladie fut encore le plus redoutable adversaire de nos troupes : invisibles, les fièvres les guettaient, et, en quelques jours, avaient raison du soldat le plus vigoureux. De là vient le très haut intérêt que présente ce journal de voyage de M. le docteur Hocquard. Mieux que personne, il pouvait nous instruire, satisfaire la curiosité légitime et inquiète du public.

LE JURA ET LE PAYS FRANC-COMTOIS, texte et illustrations de **G. Fraipont**, (H. LAURENS, éditeur.)

Après « les Vosges », voici « le Jura ». M. G. Fraipont a continué, cette année, ses visites aux Montagnes de France, et la collection s'enrichit d'un volume nouveau. On dédaigne trop notre Jura. C'est un pays très particulier, avec ses frondaisons de hêtres, ses massifs sans neige, où pointent çà et là des pics blancs ou gris, dénudés. M. G. Fraipont a bien compris le charme de cette contrée sage et laborieuse, et les notes de voyage qu'il publie aujourd'hui, pour nous raconter en quelque sorte ses dessins, sont pleins de souvenirs attendris. On sent que l'auteur est reconnaissant au Jura de la bonne grâce qu'on a mise à le recevoir.

FRANÇOIS BUCHAMOR, par **Alfred Assollant**; illustrations de **Job**. (CH. DELAGRAVE, éditeur.)

A son vaste catalogue de livres d'étrennes, la librairie Charles Delagrave ajoute cette année le très remarquable *François Buchamor* de M. Alfred Assollant. Sous forme de souvenirs bien personnels, simplement et rustiquement, François Buchamor nous raconte les grandes batailles dont le hasard, ou plutôt l'imagination de M. Alfred Assollant, l'ont fait le témoin. L'histoire ignore souvent le nom même de ces obscurs soldats qui, par leur sang froid ou leur bravoure, sauvèrent toute une armée; et eux-mêmes, s'ils lisaient plus tard dans un beau roman comme celui-ci, le simple récit de leurs exploits, seraient les premiers à s'étonner qu'on ait pu songer à en faire un livre. Mais ils admireraient certainement les magnifiques dessins de Job, surpris de revoir si pittoresques et si vrais, les uniformes, les scènes, les paysages, dont ils se souviennent vaguement.

CONTES DE BONNE PERRETTE, par **René Bazin**, avec illustrations de **MM. Vuillemin, Rudaux** et **Aug. F. Gorguet**. (A. MAME ET FILS, éditeurs.)

Quelle bonne fortune pour les petits, quand un de nos meilleurs écrivains, un des romanciers favoris du public, veut bien écrire à leur intention, comme l'a fait M. René Bazin, un recueil de contes pour la jeunesse! Sans effort, on se laisse aller à être soi-même; on accueille doucement sous sa plume des expressions, des sentiments, des sujets même qu'on aurait faussement crus puérils. Alexandre Dumas n'a rien écrit de plus parfait que la *Bouillie de la comtesse Berthe*, et le nouveau livre de M. René Bazin lui assure, tout de suite, une belle place parmi l'élite de nos conteurs français.

AUX SOURCES DE L'IRRAOUADI : DE HANOI A CALCUTTA PAR TERRE, par **M. Émile Roux**, enseigne de vaisseau. Illustré de 100 dessins ou gravures, d'après les photographies rapportées par l'auteur. (HACHETTE ET Cie, éditeurs.)

Les géographes ont enregistré les résultats scientifiques de cette belle exploration où le lieutenant Roux fut le compagnon du prince Henri d'Orléans. Mais c'est seulement par la lecture de ces notes de route qu'on pourra comprendre vraiment l'intérêt et les difficultés de pareilles entreprises. Tout ce qu'on publie aussitôt après le retour est forcément incomplet et hâtif : il faut du temps pour mettre en ordre les notes prises, il faut que les souvenirs se groupent et se précisent, ressuscitant des photographies qu'on a rapportées et qu'on regarde rêveusement. Ce récit fait défiler sous nos yeux des pays et des hommes tout nouveaux; les illustrations nous les montrent sans cesse tels qu'ils sont extérieurement, et l'enseigne de vaisseau Roux nous les explique par des anecdotes nombreuses et de curieuses descriptions.

ALBUM HISTORIQUE, publié sous la direction d'**Ernest Lavisse**, de l'Académie française, par **A. Parmentier**. — **ALBUM GÉOGRAPHIQUE**, par **Marcel Dubois** et **C. Guy**. (ARMAND COLIN ET Cie, éditeurs.)

Cette année, paraît le tome II de cette double et intéressante publication. Le nom seul des érudits qui en sont chargés est un sûr garant des soins minutieux qus les éditeurs y apportent. Jeunes gens, étudiants, professeurs, gens du monde curieux de la vérité historique et des incessants progrès de la géographie, tous feront le meilleur accueil à ces deux ouvrages nouveaux, dont l'un traite de la *Fin du moyen âge*, et l'autre des *Régions tropicales*. Ce sont livres qu'il faut avoir dans toute bibliothèque un peu sérieuse. Presque à chaque page, des gravures ou des cartes éclairent ou commentent le texte, et chaque volume constitue une mine inépuisable de renseignements et d'enseignements multiples et variés, avec l'attrait toujours si puissant, d'un merveilleux livre d'images.

AUTOUR DE LA MÉDITERRANÉE : LES COTES LATINES, L'ITALIE, DE VINTIMILLE A VENISE, par **Marius Bernard**. Illustrations de **H. Avelot**. (H. LAURENS, éditeur.)

C'est le sixième volume de la collection, et le troisième de la seconde série, les *Côtes latines*. M. Marius Bernard nous emmène avec lui, cette fois, le long des côtes d'Italie. On connaît sa manière de raconter, sans faire de phrases, mais avec une intarissable belle humeur : il n'y a pas pour lui de petits détails, et, après avoir décrit un palais, il se plaît volontiers à nous dire le pittoresque d'un costume. Et puis, son récit est souvent coupé d'anecdotes : aussi marche-t-il allègrement, et on ne se fatigue pas à le suivre. Cent vingt gravures de M. H. Avelot éclairent le texte de cet intéressant volume.

JEANNE D'ARC ET LA GUERRE DE CENT ANS, *d'après les Chroniqueurs : de Froissard à Monstrelet*. Texte abrégé, coordonné et traduit par **madame de Witt, née Guizot**, ouvrage contenant 8 planches en chromolithographie, 48 grandes compositions tirées en noir et 244 gravures, d'après les monuments et les manuscrits de l'époque. (HACHETTE ET Cie, éditeurs.)

Il est trop de livres modernes, et d'excellents, qui ne valent pas, pour faire réfléchir les enfants, les simples récits des chroniqueurs. Malheureusement, pour comprendre ces ancêtres, il faut des études spéciales : leur langue n'est guère accessible qu'aux érudits. Madame de Witt a tourné la difficulté : elle a eu la patience de faire un choix parmi les textes et de les moderniser d'une main à la fois légère et exacte. Grâce à elle, on pourra maintenant puiser aux sources même des renseignements sur la sombre et ardente épopée que fut la Guerre de cent ans, sur la courageuse et admirable Française que fut Jeanne d'Arc.

L'ILLUSTRATION ET LES ILLUSTRATEURS, par **Émile Bayard**. (CH. DELAGRAVE, éditeur.)

Le moment est bien choisi pour la publication de ce livre. Les approches de la nouvelle année font brusquement se presser aux devantures des libraires une foule de livres illustrés. M. Émile Bayard, le fils du célèbre et regretté dessinateur, a pensé qu'il pouvait être intéressant de nous initier aux plus secrets détails de l'illustration, cet art charmant d'enjoliver les livres par le dessin et la gravure. Il nous en fait l'histoire depuis les origines jusqu'à nos jours. De nombreuses reproductions sont comme les textes que M. Émile Bayard nous explique, et on a constamment sous les yeux, en leur prodigieuse diversité, les œuvres mêmes qui ont fait la gloire des plus remarquables illustrateurs.

COLAS COLLASSE ET COLETTE, par **Jules Simon**. — **VOYAGES ET AVENTURES DE MADEMOISELLE FRIQUETTE**, par **Louis Boussenard**. (ERNEST FLAMMARION, éditeur.)

Ce sont deux romans pour la jeunesse et fort différents l'un de l'autre, comme il est aisé de s'en apercevoir en rapprochant les titres et les noms des auteurs. Le premier est de l'éminent académicien que nous avons récemment perdu. Les jeunes gens trouveront dans ce livre toute l'exquise délicatesse qui fit toujours le succès de Jules Simon. — Le second ouvrage est de M. Louis Boussenard, dont tous les romans deviennent si vite populaires. Dans *les Voyages et Aventures de mademoiselle Friquette*, l'intérêt captivant du récit est dû surtout à la variété des scènes, au mouvement de l'action dramatique. Mademoiselle Friquette, sera vite aussi célèbre que *Sans-le-Sou*, cette création du même auteur, qui donnait son nom comme titre au roman du même auteur pour l'an dernier, et dont plusieurs éditions n'ont pas encore épuisé le succès.

LE ROI DU TIMBRE-POSTE, par **G. de Beauregard** et **H. de Gorsse**, ouvrage illustré de 80 gravures d'après les dessins de **E. Vuilliemin**. (HACHETTE ET Cie, éditeurs.)

Le Roi du Timbre-poste, naturellement, c'est un collectionneur, jeune et richissime Américain, président du *Philatelic-Club* de New-York. Miss Betty Scott en est la reine; et les voilà tous deux voyageant à travers le monde à la recherche d'un timbre hindou fort rare. Le roman finit par un mariage, après de multiples et fantaisistes aventures. La verve amusante des deux auteurs anime tout le livre. Avec une imagination extraordinaire, ils ont su compliquer et renouveler sans cesse l'intérêt du sujet. Dès qu'on a commencé la lecture de ce livre charmant, on ne s'arrête plus qu'à la fin, sinon, çà et là, pour le plaisir de regarder les jolies illustrations de M. E. Vuilliemin.

THÉATRE EN VERS D'ÉMILE AUGIER : *Le Joueur de flûte, Sapho, Un Homme de bien.* Illustrations dans le texte et hors texte de **Guillaume Dubufe**, reproduites à l'eau forte par **Morse.** (CALMANN LÉVY, éditeur.)

Ces trois nouveaux et charmants petits volumes viennent, après l'*Aventurière*, *Gabrielle*, et la *Ciguë*, continuer la collection du Théâtre en vers d'Émile Augier. Tirés à un très petit nombre d'exemplaires et sur papier de luxe, ces livres sont de véritables objets d'art, que se disputeront les amateurs. Les succès plus francs de gros public obtenus par les pièces en prose d'Émile Augier ont fait quelque tort à son théâtre en vers; et on a trop vite oublié qu'Émile Augier a débuté au Théâtre-Français par la *Ciguë*, suivie bientôt après d'un assez grand nombre de pièces en vers dont la plus célèbre est l'*Aventurière*, qu'on reprend encore si souvent. La tentative d'Émile Augier était intéressante : il voulait faire parler en vers des personnages modernes, et, malgré les résistances du public, il s'y est quelque temps obstiné. De là, dans son théâtre, toute une partie aujourd'hui peu connue, mais dont les véritables dilettantes sont restés curieux : car les pièces en vers d'un auteur nous expliquent et nous éclairent les autres; et par elles, plus nettement, on se rend compte de la manière et des procédés de l'écrivain. C'est pour le public spécial, très artiste et très éclairé, que cette collection a été faite : l'impression en est élégante et les illustrations de M. Guillaume Dubufe charmeront tous les connaisseurs.

LES DEUX GOSSES, par **Pierre Decourcelle**, avec 50 compositions de **L. et J. Jouenne.** (CHARAVAY, MANTOUX, MARTIN, éditeurs.)

Tout le monde, à Paris, a vu jouer *les Deux Gosses*, et dans les grandes villes de province, un peu partout, des troupes de passage sont allées porter la bonne pièce. Mais, pour bien des enfants, prisonniers du collège, le théâtre est un lieu interdit. A leur intention, M. Pierre Decourcelle a bien voulu tirer de son drame célèbre un roman que tous pourront lire : pas une situation, pas une ligne n'est dangereuse pour leurs naïves imaginations.

VÉLOCIPÉDIE ET AUTOMOBILISME, par **Frédéric Régamey**, avec 73 gravures d'après l'auteur.) (A. MAME ET FILS, éditeurs.)

Le défaut ordinaire des ouvrages sur la vélocipédie, c'est qu'encombrés de phraséologies techniques, ils ne sont pas accessibles à tout le monde. Ils sont ennuyeux pour qui n'a pas la passion de la bicyclette ou de l'automobile. M. Frédéric Régamey, le peintre des escrimeurs, a voulu s'adresser aux jeunes filles et aux jeunes gens : c'est pour eux qu'il a fait son livre ; et il a su, tout en n'omettant rien des choses sérieuses qu'il est nécessaire de savoir, écrire et dessiner un ouvrage attrayant.

A L'ABORDAGE, par **Henri de Brisay**, avec 50 compositions en couleurs de **Zier.** (CHARAVAY, MANTOUX, MARTIN, éditeurs.)

Quelle attachante histoire d'aventures et de combats évoque tout de suite ce titre sonore et brillant ! C'est comme un engagement pris par l'auteur d'être intéressant et héroïque. L'action se déroule en trois parties, et elle nous transporte de Saint-Malo jusque dans l'Inde, au moment des victoires de Suffren. Les douces figures de Maryvonne et de Mavourita, ces deux poétiques jeunes filles, nous reposent parfois des scènes de guerre un peu violentes où se distinguent Kerbraz Tête de Fer et Toussaint Joël. Tous ceux qui liront cette histoire aventureuse et mouvementée seront séduits par l'imprévu des incidents et aussi par les captivantes illustrations de Zier.

LE CIRQUE ET LES FORAINS, par **Henry Frichet**, avec 70 gravures. (A. MAME ET FILS, éditeurs.)

Ce livre est à la fois une étude technique minutieusement documentée et un ouvrage amusant que chacun peut lire et comprendre, même les plus petits. Il abonde non seulement en détails précis, mais en anecdotes curieuses sur le monde si particulier des acrobates, clowns, et saltimbanques. On s'est beaucoup occupé des forains, ces temps derniers, et voici qu'ils conquièrent, peu à peu, après les comédiens, le droit d'être quelque chose dans le monde. Dans sa dernière séance annuelle, l'Académie française a décerné un prix Montyon à une foraine, madame Bonnefoy, la fondatrice de l'école foraine. D'humoristiques dessins de Gerbault mettent çà et là, au milieu des pages, une note gaie et pittoresque, et achèvent de donner un cachet artistique et bien parisien à ce ravissant ouvrage.

GÉRARD ET COLETTE, par **André Laurie.** (J. HETZEL ET Cie, éditeurs.)

Parallèlement à la célèbre série de *la Vie de Collège dans tous les pays*, André Laurie en mène une autre qui n'obtient pas un moindre succès auprès du public jeune et ardent pour qui elle est faite, celle des *Romans d'aventures*. *Gérard et Colette*, remarquablement illustré par M. L. Benett, nous transporte au pays des chercheurs d'or, en cette mystérieuse Afrique australe, dont nous sommes encore très ignorants. En des scènes ingénieuses et touchantes, l'action se déroule sans effort, à la fois extraordinaire et naturelle. Les livres d'André Laurie ont ce charme qu'ils sont tous bien écrits. On ne peut trouver pour les jeunes gens de meilleure lecture : car le récit même les distrait ou les passionne toujours, et le style en est assez vraiment français pour ne leur point laisser dans la mémoire de ces expressions toutes faites qui les induiraient plus tard à mal écrire, en revenant se glisser sous leur plume.